



14
9-11
31



Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

14-7-16-819

41.2.32.
47
f
32.
43
f
27

14-7-16-31-

CORPS DE TOVTE LA PHILOSOPHIE.

Seconde partie,

EN LAQVELLE IL EST TRAICTE DE CE
qui appartient à la prudence : à sçauoir, la Morale,
l'Oeconomique & la Politique.

LE TOVT PAR DEMONSTRATION ET
auctorité d'Aristote, avec eclaircissement de sa doctrine
par luy mesme.

PAR

Maistre THEOPHRASTE BOVIV, *Sieur de*
Beaulieu, Conseiller & Aumosnier ordinaire du Roy.



ex Libris



M. Guini



M. DC. XIV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

ont besoin de certaines choses qui y sont traitées, & principalement de la partie qui considère les passions de l'ame au tour de quoy elles s'exercent. Car puisque les Medecins pour bien ordonner leurs medecines, considerent le corps humain qu'ils veulent guarir & ses parties: à plus forte raison le Moral, dont l'office est de guarir les maladies de l'esprit, doit estre verité en la science de l'ame.

Η δ' ἠθικὴ ἐξ ἠθὺς ἀξιολογία· ὅθεν καὶ τὸτομα
 εἰρηκε, μικρὸν παρεκκλίον τὸ τῷ ἠθὺς· ἐξ
 οὗ καὶ δῆλον, ὅτι ὑδμία τῆς ἠθικῆς ἀρετῆς φύ-
 σις ἡμῖν ἐγγίεται.

Arist. l. 2. Eth. c. 1. Moralis autem ex moribus comparatur, a quo nomen quoque traxit quod parum a more deficiat: ex quo etiam perspicuum est, nullam virtutem moralem insitam nobis esse a natura.

Nous auons dit au traité des habitudes de l'entendement, ce que c'est que la science active: & auons diuisé la celle en Ethique ou Morale, en Oeconomique & Politique: nous auons aussi définy au mesme lieu que la Morale dont nous allons traiter maintenant, estoit la science de moderer les passions & regler les actions des hommes. Cette science porte le nom d'Ethique ou Morale, d'autant que les vertus dont elle traite ne sont pas en nous de nature, mais s'engendent & s'acquierent par accoustumance, qui est signifiée par le terme *ἠθική* en Grec & *mos* en Latin. Et pour la mesme raison ce qui est selon ou contre ces vertus est appellé bien & mal Moral.

Ως συμβαίνει τῶν πᾶν ὑγίαι· ἐξ ὑγείας γί-
νεται, καὶ τὴν οἰκίαν ἐξ οἰκίας· ἡ αὖ ἐκ τῆς οἰκίας, τὴν
ἐκ τῆς οἰκίας· ἡ γὰρ ἰσχυρὴ ὅτι καὶ οἰκοδομηκὴ, τὸ
ἐκ τῆς οἰκίας, καὶ τῆς οἰκίας.

Περὶ μὲν τῶν πάλαι ὑδαὶς βουλευσίου, ἀλλὰ τῶν
ὑδαὶς ἀρχῇ ἐν ὑποθείας, ὡς ἂν ἐν ταῖς θεωρηπι-
αῖς ὑποθέμεται αἱ ὑποθέσεις· εἰρημὶα δὲ ὅτι ἐν αὐ-
τῇ ἐν μὲν τοῖς ἐν ἀρχῇ βεβηχῆως, ἐν δὲ τοῖς ἀνα-
λυτικοῖς δὲ ἀπελθῶσαι.

Εν δὲ ταῖς πρᾶξι τοῦ ἔργου, ἀρχὴ ὡς πρὶν ἐν τοῖς μαθηματικοῖς αἱ ὑποθέσεις· ὅτε δὲ ἐκείναι ὁλόγως διδασκαλικῶς τῷ ἄρῳ, ὅτε ἐκταῦθα, ἀλλ' ἀετι, ἡ φυσικὴ, ἡ θηϊκὴ τῷ ὀρθοδόξῳ περὶ τὴν ἀρχήν.

Καὶ καθαὲρ τοξόται, σκόποι ἔχρητες, μάλλον
ἢ ἀτυγχάνοιμεν τῷ δέσποτι.

Λειτουργοὶ δὲ ἀναλαβόντες, τί ὄντι τὸ λέγεσθαι
τὴν πολιτικὴν ἐπίστασιν, ἥ τὸ πᾶντων ἀκρο-
ατοῖς τῆς στρατῆς ἀγαθὸν ὑπόματι μὴ ἔσθαι
τῆς πλείων σχεδὸν ὁμολογεῖσθαι τὴν γὰρ ἐν ἀ-
μοιβῇ, καὶ οἱ πολλοὶ, καὶ οἱ ἀρίστες, λέγουσι.

L.7.metaph.c.6.s.23. Quare quodam modo ex sanitate sanitatem accidit fieri: et domum ex domo, qua sine materia, eam qua habet materiam. Ars enim medendi & ~~au~~scandi est species sanitatis et domus.

L. 2. Eud. c. 10. De fine quidem nemo deliberat, qui principium est & fundamentum; quemadmodum in contemplatiuis scienciis hypotheses, de quibus breuiter sub principium eorum, in *Analiticis* accuratè differimus.

L.6. End. c.8. In actionibus autem id cuius gratia illa suscipiuntur, principium est: ut in mathematicis ea qua posita & concessa sunt, neque igitur illi principia ratione doceri possunt neque hic: sed virtus aut naturalis, aut ea que ex consequente comparatur, re-
 fere sentiendi de principio maiestis est.

L.1.Eth.c.1. Signo aliquo nobis tanquam sagittarij proposito, id quod expetere nos oportet, facilius consequemur.

C.2. Dicamus quidnam illud sit, quod ponimus a simili scientia ex peti, & quod sit omnium rerum que in actione versantur, summum bonum. De nomine igitur inter plurimos quidem ferè conuenienti: beatitudinem enim & multitudo & eruditi, politicique homines pauperant.

La fin tient le meſme lieu es ſciences actiues & es arts, que les principes tiennent es ſciences contemplatiues: dont la raiſon eſt, que comme le diſcours par lequel les ſciences contemplatiues ſont engendrees, depend des principes qui ſont connus premierement: tout de meſme es choſes actiues, la fin où on tend, tient lieu de principe au reſpect des moyens d'y paruenir, les faiſt connoiſtre, & tout ce que nous deuons faire en doit dependre & ſ'y rapporter: en ſorte qu'il ſoit propre pour y paruenir. Car il eſt neceſſaire que la regle de l'ordre des choſes qui doiuent eſtre adreſſees à vne fin, ſoit priſe de la fin: attendu que chaque choſe eſt trieu-bien diſpoſee quand elle ſe rapporte à ſa fin, comme il conuient: à cauſe de quoy la maiſon en la penſee de l'Architecte, qui eſt l'idée de celle qu'il a pour fin de conſtruire, faiſt en certaine maniere la maiſon materielle. Doncques ainſi que de ce principe, tout ce qui a matiere eſt choſe corporelle, depend la connoiſſance & la verité de ces conſolutions. Les elements ſont choſes corporelles: les mixtes ſont choſes corporelles: les vegetaux choſes corporelles: les animaux choſes corporelles: & l'homme & le lion choſes corporelles: (car ces choſes ſont corporelles parce qu'elles ont matiere.)

matiere.) Semblablement de la maison que l'Architecte a intention de bastir, laquelle luy tient lieu de fin pour ce regard, dépend la connoissance & verité des moyens conuenables pour paruenir à cette fin: car ce qui est bon pour vn edifice, ne peut pas estre conuenable à tout aurre: à sçauoir la qualité des pierres, la quantité, & ainsi du bois, & des semblables: d'autant que les materiaux requis à bastir vne petite maison pour quelque homme priué, ne feroient pas suffisants, pour le palais de quelque grand Prince. Pour ces raisons nous commencerons les sciences actiues par le traité de la felicité humaine qui est leur fin, laquelle nous est necessaire, comme le burau Archers, pour sçauoir où nous deuons tendre.

Η δὲ τίλμα ὑδαμονία, ὅτι θεωρητικὴ πρὸς ἔργα, ἔστιν ἡ ἀρετὴ τῆς ψυχῆς γὰρ μαλιστα ὑπολήφασθαι μαχεῖν καὶ ὑδαμονίαν ἔχει.

Arist. l. 10. Eth. c. 8. Perfectum autem beatitudinem, functionem quandam muneris esse, in rerum contemplatione positam, etiam ex hoc perspicere licet, quod deo fatidicissimos et beatissimos esse arbitramur.

La felicité est aussi la fin des sciences contemplatiues, voire premierement & plus principalement que des actiues, comme nous le montrerons par cy apres: & neantmoins nous auons reserué le traité de la felicité, iusqu'en ce lieu, tant parce qu'elle ne pouuoit estre bien entendue, ny comprise sans plusieurs precedentes connoissances, que parce qu'il n'estoit pas necessaire de la conoistre pour comprendre les sciences contemplatiues, comme pour les actiues, d'autant que les conclusions des contemplatiues ne dépendent pas de la fin comme és actiues: car celles-là se colligent des principes de connoissance, & celles-cy de la fin, ainsi que nous l'auons dit.

Λίγιστο δ' αὖ ἰκανῶς, εἰ καὶ ὑποκειμένη ὕλην ἀποσαφηνῇ· τὸ γὰρ ἀκέραιον οὐκ ὁμοίως ἐστὶ ἀπασιν τοῖς λόγοις ἐπιζητητίον, ὥστε καὶ εἰ τοῖς δημοφιλῶσι μάλιστα. &c.

Πεπρωμένη δὲ γὰρ ἔστι τοσοῦτοι τακτεῖς ἐπιζητῆται καὶ ἐκείνη γὰρ, ἐφ' ὅσον ἡ τῶν πραγμάτων φύσις ἐπιδηλεῖται· ὡς καὶ πάλαι γὰρ φαίνεται, μαθηματικὸν τε πιθανολογῆσαι ἀποδείχθαι, καὶ ἡ περὶ τὸ ἀποδείξαι ἀπαρτῆν.

Μετὰ τοῦτο δὲ ἐστὶ τῶν θεωρητικῶν καὶ τῶν ἀκέραιων μὴ ὁμοίως ἐστὶ ἀπασιν ἐπιζητῆται, ἀλλ' ἐν ἐκείνῃ καὶ τῶν ὑποκειμένων ὕλην· καὶ ἐπὶ τοσοῦτον ἐφ' ὅσον οἰκίον τῇ μεθόδῳ· καὶ γὰρ τίποτε καὶ γαμμάτης ἀσφαρῶν πως ἐπιζητῆται τῶν ὀρέων· ὁ μὲν γὰρ, ἐφ' ὅσον χρησίμηται τῶν ὀρέων· ὁ δὲ, πῶς, καὶ ποῖον τῇ ἡμετέρῃ γὰρ ταύτῃ.

Ἐπειὶ δὲ θεωρητικὸς λόγος, ὅτι πᾶς ὁ περὶ τῶν πραγμάτων λόγος, τίς καὶ οὐκ ἀκέραιος οὐδέ λυγρὸς, ὥστε ἐστὶ ἀρχαῖς ὑπομνή, ὅτι καὶ τῶν ὕλην λόγος ἀπαρτῆται.

Arist. l. 1. Eth. c. 1. In ea autem tractanda nihil desiderari debeat, si pro rei subiecta natura explicetur. Non enim in omni disputationis ac sermonis genere peraeque accurata subtilitas requirenda est; quemadmodum nec in operibus manifestum est. &c.

Est enim hominis probe insitum tantam in unoquoque genere subtilitatem desiderare, quantum rei ipsius natura recipit. Nihil enim videtur interesse, utrum mathematici rationibus ad persuadendum accommodatius uentem conferas, an ab oratore demonstrationes possint.

C. 2. Verum & ea meminisse nos oportet, quae supra dicta sunt, & subtilitatem illam enucleatam non peraeque in omnibus esse requirendam: sed in unaquaque re pro materia subiecta ratione, & quoad docendi uia ac ratio patitur. Nam faber & Geometra non eodem modo rectum angulum exquirunt: sed ille quidem quatenus operi vsui est: hic autem quidnam sit, & qualis inquirat: nam in uero contemplando versatur.

L. 1. c. 2. Illud autem prius conueniat, & confessum sit, omnem, quae de rebus in agendo positis habetur, orationem, & diuina quadam forma & adumbrata, non exquisita neque accuratius expressa esse oportere, ut & initio diximus, sermones materia subiecta conuenientes sint postulandi.

Au reste il ne faut pas attendre des demonstrations en la science Morale telles qu'en la contemplatiue; à sçauoir de choses immuables & necessaires simplement: mais seulement selon ce qui arrive le plus souuent, & de necessaires conditionnellement. Et cela luy est suffisant, car il n'est pas requis de si exactes raisons en chaque sorte de science, non plus qu'és choses artificielles, suffisant que les choses y soient traittes selon que leur nature le porte. Et qui voudroit prouuer les Mathematiques par persuasions, ce seroit comme si on vouloit que l'Orateur donnast des demonstrations. Tout de mesme le Geometre & l'artisan considerent l'angle droit d'une diuerse maniere: à sçauoir cettuy-cy, selon qu'il est utile à son œuvre: & l'autre pour sçauoir ce que c'est & en quelle maniere: car il est contemplateur de la verité. Il ne faut pas mesme requerir en la Physique l'exacte maniere d'enseigner des Mathematiques: mais seulement és choses qui n'ont point de matiere.

A iij

τῆς ποιήτων· τῶν δὲ τὰ ἐν τῇ ψυχῇ, βέλ-
πιστα· τὰ δ' ἐν ψυχῇ ἀγαθὰ διώκονται εἰς τρεῖς, εἰς
φρόνησιν, εἰς ἀρετὴν, & ἰδιώτην.

Τριῶν ὅντων μεῖζον, τῆς περὶ αἰσῆς, & τῆς
ἐν σωματι, & τῆς ἐν τῇ ψυχῇ, πᾶσι ταῦτα
ὑπάρχον τοῖς μαχέροισι δέ.

*optima. Quæ porro in animo sunt bona, trifariam di-
stribuuntur: in prudentiam, in virtutem & in volu-
ptatem.*

*L. 7. Polit. c. 1. Quin cum tria sint bonorum gene-
ra, externa, ea quæ sunt in corpore, ea quæ in animo,
hæc omnia beatus suppetere oportet.*

PArce que la felicité est vn biē qui peut aduenir à l'homme, cōmme nous le conoissions
en ce que tous appettent d'estre heureux, & le bien est ce que toutes choses appettent
il sera à propos de toucher quelque chose en celieu des especes du biē qui peut aduenir à
l'homme, afin de l'entendre mieux puis apres. Or vn tel bien se diuise en bien interne &
externe: l'interne est le bien de l'esprit & du corps, & l'externe celuy de la fortune. Le biē
de l'esprit c'est celuy qui reside en l'ame raisonnable: ainsi les sciences, les vertus sont des
biens de l'esprit ou de l'ame: par ce que nostre entendement qui naist tout nud comme v-
ne carte blanche sans la connoissance d'aucunes choses, est rendu parfait & accomply par
elles apres qu'il les a acquise, & sans cela il seroit defectueux & imparfait. Les biens du
corps sont ceux qui concernent le corps seulement, & tels sont la santé, la force, la dispo-
sition: car elles le rendent habile à toutes sortes d'exercices qui luy manqueroient sans
cela: & de mesme la beauté, la bonne grace & autres semblables sont biens du corps aussi.
Les biens de la fortune sont la noblesse, la puissance, & principalement les richesses & pos-
sessions, lesquelles seruent aux hommes pour la necessité & commodité de la vie, s'ils en
sçauent bien vser. On leur a donné le nom de biens de la fortune; à cause qu'ils semblent
nous arriuer ordinairement par des accidents inopinez, & que nous en sommes priuez
bien souuent tout de mesme: qui sont des effets quel'on a accoustumé d'attribuer à la for-
tune, par vne façon de parler commune & receue.

Τρεῶν γὰρ ὄντων τῆς εἰς τὰς αἰρέσεις, καὶ
τριῶν οἷον τῆς εἰς τὰς φύρας, χαλεπὸν συμφέρον-
τον, ἡδύθυον· ἢ τριῶν τ' αἰσθητικῶν, αἰσχυρὸν, ἀσυμ-
φόρον, λυπηρὸν.

Βελιωτὸν δὲ, ὅσον τῷ πλείονι, ἀλλὰ ἐπεὶ τ'
παρὸς τὸ πλεονάζειν· πάντως δ' ἔστι τὸ συμφέρον, τὰ
παρὸς τ' ἀφάρεως, τοῦ δὲ συμφέροντος, ἀγαθόν.

Καλὸν γὰρ ὅτι δέον, ὅταν δὲ αὐτὸ αἰρετὸν ὡς ἐπαι-
νιτὸν ἢ· ἡ δὲ αὐτὸ ἀγαθόν ἐστι, ἡδύ, ἢ, ὅτι ἀγαθόν.

Συμφέρον δὲ ἔστι τῆς ὑπαρχόντων ἀγα-
θῶν φυλακὴ, ἢ τῆς μὴ παρόντων κτήσις, ἢ
τῆς ὑπαρχόντων χερσὶν ἀποβολή, ἢ τῆς
παρόντων χερσὶν γενέσεως βλαβερὴν ἀφαι-
ρῶν.

*Arist. 1. 2. Eth. c. 2. Nam cum tria sint, quæ sequi &
expetere solemus, honestum, utile, iucundum: tria con-
traria quæ fugimus, turpe, inuile, molestum.*

*L. 1. Rhetor. c. 6. Consultus non de fine, sed de ijs quæ
sunt ad finem, & hæc sunt utilia in actionibus, & uti-
le est bonum.*

*C. 9. Ac honestum quidem est, quod cum perse eli-
gendum sit, laudabile est: vel quod cum bonum sit, in-
cundum est, quia bonum.*

*Rhetor. ad Alex. c. 2. Utile verò est, præsentium bo-
norum conseruatio, aut absentium comparatio, aut
malorum instantium propulsatio, aut futurorum in-
commodorum inhibitiō.*

Tout bien est honneste ou delectable ou utile; ou honneste & delectable, ou tous les
trois ensemble. Nous appellons bien honneste celuy qui est aymable & desirabile de sa
propre nature, & pour l'amour de soy; à cause qu'il est conuenable par soy à la personne
qui vse de raison, sans auoir esgard qu'il se rapporte à aucune autre chose cōme meilleure
& plus parfaite: & l'appetit tend à ce bien cōme à la chose desiree. Le bien delectable,
c'est celuy qui met nostre appetit en repos, nous donnant du plaisir & du contentement.
Le bien utile c'est celuy qui sert pour quelque commodité du corps ou de l'esprit: & où
l'appetit tend cōme à vn moyen, pour paruenir à la fin & à vn autre bien: à cause de quoy
il est bien & sans cela ne le seroit pas, n'en ayant pas en soy la raison, ny par consequent
l'appetibilité.

Τὸ μὲν γὰρ ἔτιον (αἱ τιμωραὶ καὶ αἱ κολά-
σεις) καὶ αὖτις αἰσῆς ἔστι αἱ ποταὶ δὲ ἀφάρ-
εως, τὴν αἰσῆσιν· μακροχρόνιο γὰρ ἀγαθὸν ἐστὶ, &
γυνήσκον.

*Arist. 1. 7. Polit. c. 13. Illud enim alterum, supplicia
dico, & animaduersiones in improbos, mali cuiusdā
electio est, ut aliud malum tollatur: tales verò actio-
nes, contraria: bonorum enim quasi structura, seu machi-
nationes, & procreantiones.*

Τὸ γὰρ ἀγαθὸν πᾶσι περὶ φρονήσεσθαι.

Arist. l. 2. magn. mor. c. 7. Agnatum enim cunctis bonum expetere.

AYant à traiter de la felicité humaine telle que nous la pouuons auoir en ce monde, & des moyens de l'acquérir, qu'on peut cōprendre par la lumiere naturelle: ie declareray premierement les conditions dont elle est tousiours accōpagnée, afin qu'elles nous seruent de marques pour la connoistre. La premiere condition requise & necessaire à la vraye felicité, c'est qu'elle soit vn bien, parce que chacun l'appete & desire, comme nous l'auons dit, & rien n'est désiré que le bien, ou ce qui est estime bien.

Τοῖς δὲ πάντεσσι, ἢ τῶν τι μετ' ἡδονῆς, ἢ ὅτε κ' αὐτοῖς ἡδονῆς.

Αἰετοῖ ἀρετὴ ἐκείνη, ἢ ἡδονὴ ἢ εὐδαιμονία.

Καὶ ὅτι τῶν πάντων τ' εὐδαιμονία, ἡδυνὸν οἰονοῦνται βίον εἶναι, ἢ ἐμπλέκεσθαι τῶν ἡδυνῶν εἰς τὴν εὐδαιμονίαν ὡς λόγος.

Οἱ δὲ τ' προχέροντες, ἢ τ' δυσχερεῖς μεγάλας πλεονεχίαν, εὐδαιμονία φασιν εἶναι, ἢ αὐτὸς ἢ ἡδονῆς, ἢ ἁπλῶς, ἢ ἀπορροῖς ἐν λόγῳ.

Ἡ δ' εὐδαιμονία τὴν ἡδονὴν, ἢ τὴν μετὰ λυπῆς ἀλλὰ μετ' ἡδονῆς οἰοῦνται πάντες εἶναι.

Arist. l. 1. Eth. c. 8. Nonnulli hac ipsa, aut horum aliquid cum voluptate coniungunt, aut à voluptate sciunt se vult.

Est igitur quiddam optimum, pulcherrimum & iucundissimum beatitudo.

l. 7. c. 14. Vitam beatam, iucundam esse omnes existimant, et beatitudinem cum voluptate conneclunt non iniuria.

Qui autem ei qui in rotâ crucietur, & qui maximis calamitatibus afficiatur, beato esse licere dicunt, siue sua sponte, siue iniusti dicant, nihil dicunt.

L. 8. Polit. c. 3. At beatitudo finis, quam non cum dolore, sed cum voluptate coniungam esse omnes arbitrantur.

La seconde condition de la felicité est, que ce soit vn bien plaisant & delectable, lequel face viure en la plus grande ioye, & au plus parfait contentement, & avec le moins de desplaisir & de fascherie qu'on en peut auoir en ce monde: car il n'y auroit point de raison d'estimer qu'un homme pour quelque petit contentement, ou menant vne vie plaine de tristesse, douloureuse ou trauersee d'ennuis, fust vrayement heureux.

Τὰ γὰρ δὲ οἰκίσθαι ἢ δυσπαρεῖν εἶναι ματαιώμεθα.

Πολλοὶ γὰρ μετὰ βολαίᾳ γίνονται καὶ παταῖαι τύχαι, τ' βίον καὶ ἐνδεχίαν τ' μαλιστα εὐθυμώμεθα, μεγάλας πλεονεχίαν ἐπὶ γήρας, καὶ βίᾳ ἐν τοῖς Ἡρωικοῖς πλεονεχίαν μὲν ἐν τῇ δὲ ποιότητι χροσμήναι τύχαις, ἢ τελευτήσαντα ἀβίαις, ἢ οὐδὲν εὐδαιμονίαν.

L. 1. Eth. c. 3. At summum bonum proprium quiddam, & eiusmodi quod band facile eripi possit, esse auguramur.

C. 10. Multæ enim in vita rerum commutationes, varique casus interueniunt: serique potest vis cuius res hodie sint valde secunde, in maximis in senectute calamitatibus afficiatur: quemadmodum in heroicis de Priamo fabulantur Poetæ. Porro qui tales casus fuerit expertus, miserique de hac vita decesserit, eam profectio nemo ducet beatam.

En troisieme lieu, il faut que ce soit vn bien asscuré en nostre pouuoir & duquel nous puissions iouyr en toute liberté, sans qu'il soit en la puissance des autres de posseder celuy quil a vne fois acquis: car les choses que nous faisons contre nostre gré, ou par cōtrainte, ne sont iamaïs contees entre les biens, mais entre les malheurs. Et puis s'il estoit en la puissance d'autrui de nous oster le bié de la felicité, & qu'elle nous fust mal asscuree, il n'y auroit point d'apparence de l'appeller nostre bien, ny de donner le nom d'heureux à vn homme pour vne chose qui ne seroit à luy qu'autant que les autres voudroient: attendu que par consequent elle ne luy appartendroit pas en propre.

Ἀλλὰ μὲν ὅτι μαχρίον γὰρ, τὸ μὴ βέβαιον, ἀλλὰ βίαιον.

L. 1. de anim. c. 3. t. 49. Quare nec beatum est, quod non est facile, sed violentum.

En quatrieme lieu, ce doit estre vn bien facile à posseder & à en iouyr sans peine, sans labeur, & sans trauail: dont la raison est, que si la vie de l'heureux estoit peimble & laborieuse, la felicité ne seroit pas si delectable & exempte d'ennuis, comme nous auons posé qu'elle doit estre: & parant elle ne nous rendroit pas heureux. Au contraire nous estimons plustost qu'une personne vivant de ceste façon seroit plongee dans le malheur que

ſeſſe leurs autres qualités, ſi elles ne demeurent toujours ou pour le moins fort long temps avec elles: Tant ſ'en faut, nous eſtimerions pluſtoſt celuy-là mal heureux qu'en poſſeſſion de la felicité, qui ayant goûté d'un extreme contentement, viendroir à en eſtre privé incontinent apres: car il ſembleiroit qu'il n'en auroit eu la monſtre en ce petit eſpace de réſpà, que pour luy faire mieux voir à loiſir ſa miſere, par la difference de la condition en laquelle il demeureroit. Et puis nous contons meſme pluſtoſt pour malheur que pour bonheur d'auoir ſouuent du bien & du mal entremeslez l'un parmy l'autre; à cauſe que la nature des hommes eſt compoſee de telle ſorte, qu'ils reſentent beaucoup plus viuement le mal que le bien. Doncques il faut qu'un homme pour eſtre heureux, poſſede long temps la felicité: car ainſi que la venue d'une ſeule hirondelle, une ſeule belle iournee, ou quelque fleur, ne font pas le printemps: de meſme la iouyſſance d'un bien de peu de duree ne rend pas l'homme heureux; mais il faut qu'il y perſeuer long temps, voire iuſques à la fin de ſa vie.

Nous pouuons recueillir de toutes les conditions de la felicité, qu'elle eſt un bien tres-plaiſant & delectable, aſſeuré & en noſtre pouuoir, facile à poſſeder, tres excellent, tres-aymable, & deſirable entre tous les biens humains, ſuffiſant, parfait & accompli, lequell nous conſtitue en tranquillité & repos, & eſt la derniere fin, le ſouuerain bien, la perfection de ceſte vie, & de perpetuelle ou fort longue duree: & tout cela autant que la condition humaine le peut porter.

Des diuerſes opinions en quoy conſiſte la felicité.

CHAPITRE V.

Ὁνόματι μὲ οὐκ ἔστιν ἅπλοῦς τῆς πλείστης ὁμολογίας· τίς γὰρ εὐδαιμονίας οἱ πολλοί, ἔτι χαριέστερος λίγιστοι· τὸ δὲ ἐν ζῆνι ἐν πράττειν τούτοις τῶν εὐδαιμονίων ἅπλοισι μόνον· περὶ δὲ τῆς εὐδαιμονίας τίς ἔστιν, ἀμφισβητοῦσι· ἔτι οὐμοίως οἱ πολλοὶ τοῖς εὐφροῖς ἀποδιδόσιν· οἱ μὲν γὰρ τῆς εὐαφροσύνης πῦρ φασκεῖν, οἱ δὲ ἡδονῶν πῦρ, ἢ τιμῶν· ἄλλοι δὲ ἄλλο· πολλὰς δὲ καὶ ὁ αὐτοῖς ἑτέρων· τοσοῦτας μὲν γὰρ ἡλικίας· τοσοῦτον δὲ, πλείονος· ζυγαδότης δὲ αὐτοῖς ἀγνοίας, τὴν μέγα πῦρ ἑσπερὶ αὐτῶν λήθης θάυμαζεναι.

Πάσαι μὲν οὐκ αὐτῶν δόξαι ὑποκοπεῖν, ὅσαι ἔχουσιν πῦρ αὐτῶν, ἀλλ' ἑτέροις· πολλὰ γὰρ φαίνεται ἔτι τοῖς παλαιοῖς, καὶ τοῖς καμύνοις καὶ ὡδύφρονες, ἀλλ' ἂν αὐτοῖς οὐκ ἔχον ἀπορίῃ, δίδονται γὰρ ἐν λόγῳ, ἀλλ' οἱ μὲν ἡλικίας ἐν ἡμετέροισιν, οἱ δὲ καλὰς αἰτίας καὶ πολιτικῆς· καλὰς οὖν γὰρ ἐν φαρμακίᾳ τῆς πικρίας οὐκ ἐλάττω ἔστιν· οὐμοίως δὲ ταῖς αἰτίαις ἐν τῇ πολιτικῇ (οὐκ) γὰρ λένειν οὐκ ἔστιν ἀπ' αὐτῶν, ἔτι μάλιστα ἀπὸ ταύτης) ὑποκοπεῖν δόξαι· ἀποποιεῖν γὰρ τῶν εὐφροσύνης λόγων, τοῖς λόγοις μὲν ἐν διανομοῖς.

Arist. l. i. Eth. c. 2. De nomine quidem igitur inter plurimos fere conuenit, Beatitudinem enim & multitudo & eruditi politique homines appellant. Bene autem viuere, & bene rem gerere, idem quod beatum esse existimant. Sed quæ res sit beatitudo, de ea re verò omnis controversia est: neque vulgus & sapientes similiter eam declarant. Alij enim aliquid eorum, quæ sunt in promptu, ex quæ manifesta sunt, esse volunt ut voluptatem, aut diuitias, aut honorem, alijque aliud. Sapienter autem etiam unus et idem aliud: eger enim bonam valetudinem, pauper diuitias. Cum autem sibi ipsius ignorantia conscy sint, eos admirantur, qui magna quedam & ipsorum facilitate superiora loquuntur.

L. i. Eudem. c. 3. Verum omnes omnium de huius opinionem persequi superuacuum sit, quando et agrotus ac delirius & pueris quæ videantur, quæ nemo sanementis in questionem posuit. Ratione enim opus non est: sed his quid em etate promellere, quæ corrigatur iudicium, illis verò punitione politica, medicana, quæ dolori inferendo, plagis vim habet, haud minorem. Similiter et vulgus de rebus omnibus ferè pronunciant, ut, omittenda sententia est: absurdum quippe ratione cum his contendere, qui non rationem, sed multam meentur.

OR maintenant il faut chercher à quelle chose c'est, que toutes ces proprietiez conuiennent, afin de trouuer en quoy conſiſte la felicité: car encores que tous ſoient d'accord, tant les ſçauants & vertueux, comme les ignorants & vitieux, que ces marques ſont celles de la vraye felicité: neantmoins ils ne conuiennent pas de la chose où elles ſe trouuent: attendu que diuerſes perſonnes l'ont conſtituee diuerſement: à ſauoir, l'une en la delectation ou volupré, l'autre en la ſanté: qu'àux richesses, qui en la puissance humaine, & faueurs des grands: vn autre en la bonne fortune, ou bon-heur: vn autre és biens du corps, quelque autre en la poſſeſſion & iouyſſance de per-

des personnes aimees, l'un au jeu & passer temps, l'autre au contentement d'esprit, qui en l'honneur, en la gloire, en la louange, quelqu'un en l'habitude de la vertu, & quelqu'autre à l'exercer. Et arrive bien souvent qu'un mesme homme en fait diuers iugemens: car alors que la maladie le trouble, il se persuade que le souverain bien est en la santé: & quand il se sent affligé de pauvreté, il s'imagine que ce sont les richesses: & ceux qui sont ignorants admirent les autres qui sçavent & racontent des choses par dessus ce qu'ils connoissent & peuvent. Il y a encores quelque autre opinion de la felicité, mais elle ne merite pas qu'on en parle: car les malades, les fols, & les enfans ont des opinions que personne d'esain iugement ne voudroit mettre en question: au moyen dequoy ceux cy ont besoyn d'age plus meür, & les autres d'une punition civile pour medecine, laquelle en leur faisant douleur par des playes, n'a pas peu de force. Il n'est pas aussi avoir esgard à ce qu'en estime le vulgaire: car ce seroit chose absurde de disputer par raison, avec ceux qui ne meritent point de raison, mais de payer l'amande.

Que la felicité ne gist point es biens externes, & premierement en la possession des richesses.

CHAPITRE VI.

ΟΝ χρηματικός (ἐν)ταύτῃ τῇ ἐνδοξαμίᾳ αἰ-
ὸ πλῆτος διανοήσῃ τὸ ἐν ταύτῃ ἀγαθόν· χρη-
σμον γὰρ, καὶ ἄλλῃ χρῆσι.

Διὸ ἔνομιζον ἀφροῦπῳ τῆς ἐνδοξαμίας αἰ-
μα. Ἐὰς οὗτος εἶναι τὸ ἀγαθόν· ὡς ἐφ' οὗ ἡ χιθαρὶ
ζω λαμπρὸν καὶ χαλῶς ἀκρωτόν· ὁ δὲ λύρας μᾶλλον
πρὸς ἢ τὴν χιθαρὴν.

LA felicité humaine ne peut estre constituée en la possession des richesses: car premierement elles ne donnent aucune vraie delectation de foy, & quant au faux plaisir que quelques vns prennent à les posseder, il est tousiours accompagné de tant de soing & d'ennuis pour les desfendre & conseruer, que les fascheries & les desplaisirs le surmontent. Secondement l'essence de la felicité humaine n'est point soubmise à la puissance d'autrui, & principalement à celle de la fortune, estant chose tres raisonnable qu'un si excellent bien soit hors de sa domination: là où nous voyons que les richesses dépendent d'un infinité de hazards & d'accidents inopinez, soit qu'on les acquiere, ou qu'on les possède, sans en pouoir prendre aucune assurance certaine. Et puis d'ailleurs elles peuuent arriver non seulement sans dessein & n'y pensant pas: mais mesmes quelques fois come me par violence: là où la vraye felicité ne peut estre acquise qu'en la voulant & recherchant de nostre bon gré librement, & par consequent avec nostre choix & election, comme nous l'avons dit. En troisieme lieu, elles ne peuvent estre possedees facilement & sans peine: à cause de la sollicitude & du soing qu'il faut avoir pour les conseruer, & desfendre des accidents & de la puissance d'autrui: à quoy elles sont subiettes. En quatrieme lieu, elles ne sont pas un bien suffisant à l'homme, puisque quelques grandes qu'elles soient, elles ne sçauoient remplir la capacité de nostre desir. En cinquieme lieu, au contraire de nous donner de la tranquillité & du repos, le soing & la sollicitude de les conseruer & desfendre, n'apporte que du trouble & des inquietudes. En sixieme lieu, ceux qui disent que la felicité consiste es richesses, si c'est d'autant que par leur moyen nous pouuons avoir des comoditez de la vie, & de quoy nous entretenir, ils doiuent entendre que ce soit frugalement & avec une honneste sobriété, ou en depensant prodigalement es voluptez corporelles, & es autres choses superflues, ou pour exercer les œuvres des vertus, à quoy elles peuuent servir. Si c'est afin de viure de la premiere sorte il est tout clair qu'il ne faut pas de grandes richesses pour cela, ny consommer sa vie à la rechercher: car des moyes mediocres sont suffisants pour la vie frugale. Si c'est de la seconde maniere, leur erreur est toute manifeste: car le souverain bien n'est pas constitué en la volupté, & principalement en la corporelle, come il sera montré. Et quant aux autres dépenses superflues & excessives, ce sont œuvres de prodigalité qui desnuent celui qui les exerce de moyes, & le priuent luy mesme de ce qu'il pensoit estre la felicité, le redant honteux & miserable avec le tēps. Que si c'est pour exercer la liberalité & magnificence & les autres vertus auxquelles elles donnent commodité d'operer: en disant cela ils adouuent eux mesmes qu'elles ne sont pas

la felicité, mais vn instrument des vertus actiues seulement: car elles sont comme inutilisées à ceux qui ne sont que contempler: là où la felicité n'est desirée que pour l'amour d'elle mesme, & toutes les autres choses pour elle, attendu que c'est la dernière fin & le souverain bien. Et puis qu'il y a deux genres de richesses, les vnes que nous appellons naturelles, d'autant que la nature nous les a donnees pour l'usage de la vie, telles que sont les bleds que produit la terre, toutes sortes de fruiets & les animaux: & les autres sont artificielles, comme l'or, & l'argent moyenné, que l'art humain a trouué pour la facilité des permutations & commerces, & comme vne mesure commune des autres biens de la fortune, & qui seruent au corps. Or les richesses naturelles ne sont point recherchées pour l'amour d'elles mesmes, mais pour soutenir nostre vie, & la fin de les employer pour nostre commodité, & partant elles ne sont pas la dernière fin: les artificielles le sont encore moins, puis qu'elles sont desirées pour les naturelles, & pour les recouurer quand nous en auons beoing. Et partant les richesses ne sont pas la dernière fin, le plus excellent ny le souverain bien de l'homme: & en somme la possession en est ordinairement de peu de durée, à cause du hazard auquel elles se trouuent subiettes, qui nous les donne & les oste bien souuent, faisant qu'elles fluent & refluent continuellement, ainsi que la mer: comme il parut en celles de Cræsus Roy de Lidie, qui seruirent de proye à Cyrus. Platon disoit que la parole estoit folle & malheureuse qui appelloit les riches heureux, qu'elle ne conuenoit qu'aux femmes & aux enfans, & qu'elle redoit tels ceux qui la croioyent. Dôques nous concluons que la felicité ne consiste point en richesses, nō plus que la cause de bien iouer du luth, au luth: mais seulement qu'elles sont vn des instruments vtiles à la vie bien heureuse, & principalement à la Politique: pourueu qu'on en sçache bien vser; d'autant qu'elles sont comme vne espee tranchante, qui peut faire beaucoup de mal en la main d'un furieux, & seruir extremement au bien public & particulier, si vn vertueux la manie: mais parce que les hommes sont plus enclins au mal qu'au bien, il aduiuent souuent qu'elles sōt occasion de beaucoup de maux, & principalement d'orgueil, de presumption, d'ambition, de l'estime de nous mesmes, du mespris d'autrui, d'oublier Dieu, & de nous confier en elles plus qu'en la vertu. En somme les richesses peuuent estre causes de mal, chose qui ne peut aduenir à la felicité. De sorte que les richesses n'ont aucune des conditions de la felicité que celles qui ne leur conuiennent pas simplement, mais en quelque sorte, & comme par accident.

Plat. epist.
8. ad Dion.

Από γὰρ τῆς εὐχῆς ὅτι πάντες γινέσθαι ἀγαθῶν, καὶ ὅλων ὅσα εἰς τὴν αἰώνιον ζωὴν ἵκει. τῶν ἀγαθῶν ὅσα ὅτι πάντα τὰ πάντως αἰρετὰ, ὅσα δ' ὅτι οἷον, ἢ ἐν διακρίσει, ὅσα ἄλλα αἰρετὰ, καὶ πάντα καὶ πάντως αἰρετὰ ἵκεν δὲ, καὶ πάντως, καὶ δυνάμει, καὶ τοιαῦτα, ὅτι πάντα, ὅτι πάντως.

Arist. 1. 1. Magn. Moral. c. 2. A fortuna namque & opulencia & dominatus est, & quæcumque profus in potestatis ordinem perueniunt.

Bonorum quædam profus, & omni ratione sunt expetenda, quædam verò non: velut iustitia, aliæque virtutes, omni ratione & omnino sunt expetenda: at robur, & opulencia, potentiaque et id genus alia, neque omni ratione neque perpetuo.

Que la felicité ne consiste point en la puissance & au horité mondaines.

CHAPITRE . VII.

LA felicité ne peut consister en l'authorité ny en la puissance mondaine: parce premierement que ces choses ne dependent point absolument de nostre volonté, ains de celle d'autrui: à sçauoir des peuples qui les donnent & conseruent: au contraire du souverain bien, qui est absolu & ne depend point d'autrui. Et puis d'aillours ces choses aduenant autant aux bonnes comme aux mauuaises, & chacun en pouuant bien ou mal vser, on n'accordera iamais qu'un meschant ou vn imprudent soit heureux. Il y a encores outre cela que toute grande puissance est accompagnée d'enueie, de perils, & de facheuses affaires, de haine, de crainte qu'elle donne, & qu'elle recoit aussi: car il est necessaire que celuy la craigne plusieurs, duquel plusieurs ont de la crainte: suiuant le dire de Senèque, que Dieu a colloqué la haine, & l'empire ensemble: de toutes lesquelles choses la felicité doit estre deliuee & affranchie. Qui voudra auoir recours aux exemples, il trouuera que les traueses d'un Alexandre le grand, de Sylla, de Cesar, d'Auguste, & autres qui ont eu des plus grandes puissances, & autoritez entre les hommes, ont egallé, voire surpassé la felicité de leur vie. D'autantage la puissance & l'authorité estant comme vn principe d'agir (car par leur moyen on peut faire beaucoup de choses) la felicité

felicité qui tient lieu de dernière fin, en laquelle on se repose, n'y peut consister. De sorte que la puissance n'est qu'un instrument & principalement de la Politique: en quoy elle est fort vile: car sans pouuoir, la prudence ne peut faire de grands progres: ainsi que la puissance sans prudence, est pernicieuse & nuisible aux bons. En somme la puissance & l'autorité mondaine estans soumises au pouuoir de la fortune, elles sont instables comme elle, & leur duree peu certaine: & la felicité doit estre fixe & permanente. Et partant elle ne consiste point en la puissance ny en l'autorité mondaine.

Que la felicité ne consiste point en la faueur des grands.

CHAPITRE VIII.

LA felicité reside encores moins en la faueur des grands qui ont cette autorité: car Louire que le bien qu'on en reçoit est subiect aux mesmes peines & accidents que leurs grandeurs & puissances: il est encores soumis à vne infinité d'autres peines & accidents, qui dependent de leurs passions: lesquelles sont ordinairement moins reglees que celles des personnes de moindre condition: à cause de la licence qu'ils ont de faire ce qui leur plaist, sans estre obligez aux loix de la Republique, dont ils se dispensent par leur autorité. L'exemple d'Aman fauory d'Assuerus l'un des plus grands Roys qui ait iamais esté, montre assez que la felicité ne consiste pas en la faueur des grands: car celle qui receuoit de ce puissant Monarque n'empeschoit pas les inquietudes & le tourment de son esprit: parce que Mardochee vn simple homme estranger, ne le saluoit pas.

Que la felicité ne consiste point en la bonne fortune.

CHAPITRE IX.

Επι, ἀνέβαινον ἡ ἐντυχία, εὐλόγως ἢ γὰρ τύχῃ, ἀνέβαινον ἢ τε γὰρ αἰά, ἢ γὰρ ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ οἱ οὐκ εἶναι τῆς τύχης ὄντα.

Διὸ γὰρ ὡς εἰ σωμακοιοῦντο τῶν τύχαις τὰ αὐτῶν ἐνδομίματα, καὶ πάλιν ἀλλοιοῦντο πολλὰ ἄλλως, χαμῆς ἢ ὡς τινὰ τὰ ἐνδομίματα. Σποδαῖοντες, καὶ σαφῶς ἰδρυμένοι, ἢ τὸ μὲν τῶν τύχαις ἐπακολληθῶν ἐνδομῶς ὀρθόν, (ὃ γὰρ ἐν ταύταις τὸ ὡς ἡ χάρις).

Δοκεῖ ποτε αὐτὸν εἶναι ἡ ἐντυχία τῇ ἐνδομίματι, οὐκ ὅσα ἐπὶ τῇ αὐτῇ ὑποβάλλονται, ἐμπεδῶς ἐστὶ καὶ ἴσως οὐκ ἐπὶ ἐντυχίᾳ καλῶν διχῶν. ὥστε γὰρ τὴν ἐνδομίματι οὐ ὅρος αὐτῆς.

Διὸ ἡ τύχη ἐν ταῖς τοῖς τοῖς λέγεται ἢ τε δὴ νεύει γὰρ τῶν λόγων ὀρθόν καὶ γὰρ ἐν ταύτῃ οὐκ ἔστιν ὅτι τὸ περὶ τῶν τύχαις, καὶ τὸ αἰὶ ὡς αὐτῶν ἢ δὲ τύχη ἢ δὴ δὲ ἢ πλεονεξία καὶ λόγος, ἐν ταύτῃ ἐλαχίστη τύχη ἢ δὴ πλεονεξία, ἐν ταύτῃ ἐλαχίστος οὐκ ἄλλ' ἀπὸ γὰρ ἡ ἐντυχία ἐστὶ ὡς ἐπιμέλειά τις ἥντιν ἢ τὴν οὐκ ἐν δόξῃ: τὸ γὰρ ἴδον ἀξιοῦν καλῶν ὅσα τὸ ποῖναι, τοῖς ἀξίοις σποδῶνται καὶ ἐν ταύτῃ ὡς ἡ χάρις ἢ δὲ τύχη, καὶ ὡς ἀπὸ τῆς τύχης, ὡς ἀληθῶς, ὡς ἀνὰ τύχην ἢ δὴ γὰρ τῶν θεῶν ποῖναι σποδῶνται. φαίνεται αὐτῶν κριτικῶν ποῖναι, ἢ δὴ δῖον, ἢ τὴν ἢ τῶν ὀρθῶν ἐστὶ θεῶν, &c.

Arist. 1.1. Phy. c. 5. s. 6. Fortuna prosperitas inconstans est meritis: quoniam ipsa fortuna inconstans est: ut pote, cum nihil eorum quæ à fortuna proficiuntur aut semper aut plerumque esse possit.

L. 1. Eth. c. 11. Perspicuum est enim si fortuna casus sequamur, nos eundem nunc beatum, nunc contra miserum sapere esse dituros, Camaleontem quendam, & parum stabili sede collocatum, virum beatum nostræ oratione fingentes. An potius indignum atque iniquum est, fortuna varietatem & mobilitatem sequi? Non enim bene vel malè viuendi ratio in hac posita est.

L. 7. c. 14. Quibusdam videtur idem esse vita beata, atque secunda fortuna, cum longè aliud sit: nam etiam ipsa si sit immoderata, impedimento est vitæ beata vel ea iam fortasse secunda fortuna inire non nominatur. Ea enim circumscribitur ac definitur ex ipsius cum vitæ beata comparatione.

L. 2. Magn. Moral. c. 8. Idèò fortuna in ejusmodi esse dicitur, ubi neque mens villa, neque velle ratio est: nam ubi id, nihilominus est quidquam ordinatū, ac est semper eodem modo. Non ita fortuna: idcirco ubi mens plurima ac ratio, ibi fortuna minimum, ubi plurima fortuna, ibi mens perexigua. At nunquid secunda fortuna est, ut Deorum quadam cura? an id minimè videri debet? Talium siquidem Dominum facimus Deum, ut bona malaque meritis distribuat. At fortuna, et quæ à fortuna profus, ut nomen indicat, ut fortulerit finit. Quod si huiusmodi distribuitur Deo adscriperimus, malum ipsum indicem faciemus, neque iustum: idque nefas Deo deputare, etc.

Αλλὰ μὲν οὕτως ἡ ὀπίμεια, ἢ ἡ ὑποταγή
 ὅθεν δόξαιεν αὐτοὶ ἐν τῇ ἐπιτυχίᾳ, ὡς τὸ ἐν τοῖς φαν-
 τοῖς γινώσκειν· τὸ δὲ θεοὶ τὸ φανταστικὸν οὐκ εὖ οἰ-
 μελίζουσιν· λογιστὸν τοῖσιν ἢ οἰκονομεῖται τὸ ἐπι-
 τυχεῖν· ὅτι ἡ φύσις· ὅτι δὲ ἡ ἐπιτυχία, ἢ ἡ τύχη αὐ-
 τοῖς μὴ ἐφ' ἑαυτῶν οἰσιν· αὐτοὶ κλέοιτο εὖ μὲν, ἢ
 δυνάσται ὁρᾶν· διὰ τὸ διχασμὸν οὕτως λίγαι ἐπι-
 τυχαί, ὅδε τὸ ἀνθρώπων, ὅδε ὁλως τῶν ἡμετέ-
 ρων· ἐφ' ἑαυτῶν γὰρ ὅτι ταῦτα ἢ ἔχουσιν, ἢ μὴ
 ἔχουσιν· ἀλλ' ὅθεν ἐπὶ τοῖς τοῖσιν οἰκονομεῖται τῶν
 ἐπιτυχιῶν ἐρῶμεν· τὸ γὰρ ἡγεῖται, ἐπιτυχὴν λέγο-
 μεν, ἢ ὅλως αὐτοὶ αὐτῶν τῶν ἀγαθῶν ὑπαρχει, αὐ-
 τοῖς μὴ αὐτοὶ κλέοιτο· ὅτι, καὶ γὰρ ὁ θεὸς τὸ λο-
 γισμὸν τῶν ἐν τῇ συνίστην ἀγαθῶν ὁρᾶν, ἐπιτυχὴν
 φασί, καὶ ὁ θεὸς λόγον χρημῶν ἐν πάσῃ, τοῖς τοῖς
 τοῖσιν κερδαίνει· ἐπιτυχὴν φασί. ὅτι, ἐπὶ ἑνὶ ἢ
 ἐπιτυχίᾳ ἀποφύσκει· ὁ γὰρ ἐπιτυχὴς ὅθεν ὁ αὐτοῦ
 λόγος ἐχόν ὁρμεῖται πρὸς τὰ ἀγαθὰ, καὶ τὸ πᾶν ἐπι-
 τυχεῖται.

Αναξαγόρας μὲν ὁ Κλαζομένιος ὁ ἑρμητικὸς πρὸς
 εὐδα μοιράτος, οὕτως εἶπεν, ὡς οἱ νομίζουσιν· ἀλλ'
 αὐτοῖς αὐτοῖς σοὶ φανέον· τὸ τοῦ δὲ ἀπεμύνατο τὸ
 πρὸ τοῦ σκεῖν ὁρᾶν τοῖς ἰσχυροῖς ἀδύνατον· ὡς
 λαμβάνονται μὴ μὴ οἶον καὶ χαλκὸν ἢ πλῆθος,
 καὶ τὸν πυρκαῖαν τὸ πρὸς ὁρμεῖται· αὐτοῖς δὲ ἴσως
 αἰετοῦ τὸ ὅλην ἀλύπτως καὶ καθαρώς πρὸς τὸ δι-
 χασμὸν, ἢ πρὸς διαιρέσει καὶ οὐκ αὐτῶν, τὸ τοῦ
 αὐτοῦ πρὸς ἐπὶ μαχόμενον εἶναι.

Ἐπὶ καὶ τὴν ἐπιτυχίαν τὸ ἐν δαιμονίας ὡς ὅτι
 ἀναρχοῖται ἐπὶ τῇ ἐπιτυχίᾳ· τὸ μὲν γὰρ σκεπτός ἀναρχοῖται
 τὸ ἀρχοῖται, αὐτοῖς πάντοτε καὶ ἡ τύχη.

Præterea neque cura neque benevolentia quæ à
 Deo, videatur esse felicitas, quoniam malis attribui-
 tur. Aliqui Deum, malorum curam habere fas non
 est. Reliquum igitur & maxime peculiare prospera
 fortuna, natura est. Est mirum prosperitas, ipsaque
 fortuna, in his, quæ in nobis non sunt, neque eorum
 quorum ipsi sumus Domini. & quæque pessimum effice-
 re. Ideo iustum quatenus iustum, necesse fortunatum
 dicitur: & ne fortunatum quidem, nec prorsus quatenus a-
 lium ex his: qui ab aliqua virtute denominantur: in
 nobis siquidem est. hæc habere vel non habere. Sed
 talibus potius conuenienter et aptè prosperam fortu-
 nam attribueri: ingenium namque dicimus fortunatu-
 tum ac prorsus cuius alia bona existerint, quorum ip-
 se neuisquam Dominus est, &c. Nam cui præter suam
 ipsius opinionem felicitate aliquid cenerit, eum dici-
 mus fortunatum: & cui iure infligi damnum debue-
 rat, eiusmodi hominem lucrum facientem, dicimus
 fortunatum. &c. Est igitur prosperitas, rationis ex-
 pers natura: namque fortunatus est, qui sine ratione
 ad bona impellitur, & quæ consequitur.

L. 1. Eud. c. 4. Anaxagoras Clazomenius à quodam
 interrogatus, quemnam beatissimum indicaret, nullum, inquit,
 ex his quos existima: sed qui à felicitate alienissimus tibi videatur. Animadvertebat enim nisi magnum, pulchrum, aut diuitem, neminem felici appellatione dignum illi censeri. Cum contra sibi felices beatique haberentur, qui iustu bonissimæ actionibus tranquille incumbere, diuinæque aliqua contemplatione participarent.

L. 7. Polit. c. 1. Secunda seu prospera fortuna à beatitudine necessaria differt: bonorum enim quæ ex-
 tra animam sunt, casus & fortuna, causæ sunt efficien-
 tes.

PUIS QUE la felicité n'est point es richesses, en l'autorité, en la puissance, ny en la
 faueur des grands, elle ne depend point de la bonne fortune; car cette cy n'exerce
 son empire qu'en ces mesmes choses, ou autres qui sont de semblable nature. Aristote
 dit que ce seroit iniurè & méchanceté d'establis la felicité, qui est le plus excellent bien de
 tous les biens, en la bonne fortune, laquelle est inconstante, sans arrest ny assurance, &
 ne se trouue qu'es choses qui ne sont point en nous, ny en nostre puissance, & dont nous
 ne sommes pas Seigneurs; à cause dequoy aucun vertueux n'est dit bien fortuné pour sa
 vertu, d'autant qu'il est en luy de l'auoir ou de ne l'auoir pas. Aussi la bonne fortune n'a
 elle lieu que pour le regard de ceux où il n'y a ny entendement ny raison. Dequoy il sen-
 suit que là où il y a beaucoup de raison, là se trouue peu de fortune, & où beaucoup de
 fortune, peu de iugement aussi; & parce qu'es choses où elle est maistresse, les biens arri-
 uent à plusieurs sols & meschans. Aristote conclud qu'elle n'est point vn foing de Dieu,
 & que ce seroit impieté de poser que luy, qui les départit selon les merites, en fust le distri-
 buteur à telles gens, & l'estimer mauuais Iuge, & dire qu'il n'est pas licite qu'il layt foing
 des meschans. Il adiouste que c'est chose absurde qu'un fol accompagné de bonne fortune
 ne soit ayiné de Dieu, & non plustost vn vertueux & sage. Et pour cette mesme raison il
 rapporte qu'Anaxagoras Clezomenien, vn autre luy demandant quel homme luy sem-
 bloit heureux, respondit fort à propos, Nul de ceux que tu estimes l'estre: mais celuy que
 tu en pense estre le plus elloigné; parce que celuy là croyoit que nul ne meritoit ce nom
 s'il n'estoit beau ou grand ou riche: & luy au contraire n'estimoit heureux que ceux qui
 s'occupoient aux iustes & honnestes actions avec tranquillité, & qui participoient à quel-
 que contemplation diuine. Il dit en vn autre endroit, que les hommes ne doiuent point
 souhaiter d'autres biens pour eux, que ceux qui sont simplement & tousiours biens,
 & non ceux de la fortune, ny les autres semblables qui ne le sont pas tousiours. Et
 qui poseroit la felicité en la bonne fortune, ce seroit faire l'heureux, changeant
 comme

comme vn Chameleón, à cause qu'il seroit souuent heureux & souuent miserable. Mais comme dit Aristote il n'y a aucune raison de la suiuire, puis qu'il ne depend pas d'elle de bien ou de mal viure. En somme tant'en faut que la felicité & la bonne fortune soit vne mesme chose, comme quelques vns ont pensé, il arriue que si la bonne fortune est excessive, elle empesche la felicité, comme vn instrument disproportionné à ce qu'il doit seruir.

Que la felicité ne consiste point es biens du corps, & premierement en la volupté.

CHAPITRE VII.

Ὁρέγουσθαι δὲ τὴν διδασκαλίαν οἱ ἅπαντες, ὅτι
 καὶ τὴν ἀπατίειν φέρονται, ἣ δὲ ζῆλον, συνέργειαν
 ὅτι ἔκαστος ἐπὶ ταῦτα τῶν τοιούτων καὶ καὶ
 μαλιστα ἀποστατοῖσι, οἱ μὲν μυστικοί, τῇ ἀσέλει
 ταμίᾳ, οἱ δὲ φιλομαθεῖς, τῇ ἀσέλει πειθεσθεῖ
 ἡγεμονία, ὅτι τοὺς καὶ τὸ λοιπὸν τῶν διδόντων
 λησὶν (αἱ συνέργειαι) ἐπὶ τοῖς καὶ πᾶσι τοῖς ὁρέοντι.

Ομοίως δὲ καὶ φιλόμουσοι καὶ φιλοκακοδέμοι, καὶ τῶν
ἄλλων ἔχουσιν, ὅτι πιδιδόασιν εἰς τὸ οἰκεῖον ἔργον, χαί-
ροντες αὐτῶν.

Καὶ ἕκαστος περὶ ταῦτα καὶ τοῖς ἐνεργαῖς ἀχρεῖς
μάλιστα ἀγαπᾷ.

Πᾶσι τ' ἐνέργειαι τελοῖ ἡ ἡδονή.

Συναύξει γὰρ τὸ ἐνέργημα ἡ οἰκεία ἡδονὴ μάλ-
λον γὰρ ἔχαστα κρίνεται ἢ ἐξακριβοῦσι οἱ μετ' ἡδον-
ῆς ἐκφραζομέναι.

Atist. l. 10. Eth. c. 4. Exsistimare autem possit aliquis dicere appetere voluptatem, quia & vivendi cupiditate omnes afficiuntur: vita autem numeris finibus quaedam sit & in y elaborat quisque maximaeque numeris fungatur, quae maximae ad maiorem suum auditu in somis & canibus, disciplinarum studio, agitatione mentis in cognitione rerum, & alia ceteris quo quisque in studio. At voluptas finitiones numeris perficit atque aboluit: & vitam quam omnes expellunt.

Magnos progressus in suo quisque studio & munere facit, si eo delectentur. Arguit igitur studium & actionem voluptates.

In ijs elaboret quisque maxime, suoque munere fungatur, que maxime adamat.

C. 5. *Omnem muneris functionem perficere volup-*
tate.

Augēt enim & amplificat muneris functionem sua voluptas. Nam diligentiū quodque iudicant, accuratiusque persequuntur & administrant, qui cum voluptate munere funguntur.

La felicité ne consiste point és biens du corps, & premierement en la volupté: car la delectation n'est ordonnée par la nature vniuerselle que pour seruir aux operations des animaux, comme vn certain apast & allechement qu'elle y adioint: afin qu'en estant attiréz ils insistent dauantage és fonctions pour lesquelles ils sont nais: lesquelles estant penibles & laborieuses les lasseroient incontinent, si la delectation ne les accompagnoit: & au contraire on continué les actions où on prend du plaisir: & cependant la nature paruiuent à son but par ce moyen, qui est de leur faire exercer les operations pour lesquelles elle les a produits: en quoy consiste leur perfection. Or la volupté est proprement vne delectation du corps au boire & au manger & en l'acte de Venus, que la nature ya adiointe: afin que les animaux en estant allechez conseruassent leur estre particulier par la nourriture, & celuy de l'espece par la generation: qui est à quoy tend la nature vniuerselle. En quoy il paroist que la volupté n'est pas pour l'amour de soy mesme, en l'intentiõ de la nature vniuerselle, & qu'elle est ordonnée à vne autre: à sçauoir aux operations dont elle s'ensuir, elle n'est pas dernière fin, ny par consequent souuerain bien. D'où nous pouuons bien conclure que la felicité humaine ne consiste pas en la volupté: car la dernière fin, le souuerain bien & la felicité, c'est vne mesme chose: comme nous l'auons dit. Que si la felicité consistoit en la delectation, ce qui n'est pas pour les raisons qui ont esté dites; & que les delectations ne fussent point indifferentes au bien & au mal moralement, ainsi qu'il sera deduit ailleurs: mais toutes bonnes de leur nature, encores que la raison requeroit elle qu'on preferast les plus grandes aux plus petites, les plus parfaites aux moins parfaites, celles qui sont stables & de duree à celles qui sont passageres & corruptibles, & en somme les meilleures aux pires. Or les delectations de l'esprit ont toutes ces conditions auantageuses par dessus les voluptez sensuelles & corporelles, lesquelles ne sont ny si grandes, ny si pures, ny si bonnes, que les spirituelles: comme il a esté montré.

pg. 83a.

Secôdemê la felicitê ne côsistê pas en la voluptê sensuelle: parce que cette volupté est mal affeuree & difficile à posseder, attêdu qu'vne infinité d'accidêts nous en peuvent empêcher & prier malgrê nôs fâns y pououir remédier. En troisieme lieu la felicitê de l'homme

consistant à vn bien qui luy est propre (parce qu'estant sa propre fin, elle est sa tres-propre operation aussi, puisque la tres-propre operation des choses & leur propre fin est vne & mesme) la volupté corporelle qui n'est pas propre à l'homme, ains est commuëe tous les animaux sans raison, ne scauroit estre la felicité humaine. En quatriemesme lieu, la volupté corporelle ne peut estre la felicité, parce que ce qui n'est pas bon que selon qu'il est moderé, n'est pas bien simplement ny de soy, ains il prend sa bonté de ce qu'il est moderé. Or l'usage des voluptez corporelles n'est pas bon à l'homme s'il n'est moderé, tant s'en faut il est facheux : & partant elles ne sont pas son souverain bien : d'autant que ce qui est le souverain bien est bien simplement & par soy sans dependre d'un autre. Cecy est confirmé en ce que l'accroissement des choses bonnes par soy estant tousiours meilleur, si les voluptez estoient bonnes de soy, il faudroit qu'il fust tres-bon d'en vser infiniment; mais cela est faux : car le trop frequent usage les ruine elles mesmes, est nuisible au corps, reputé pour vice & blâme d'un chacun. En cinquiesme lieu la volupté sensuelle est de fort peu de duree & suivie de longues facheries, de douleurs, & d'ennuis quant l'age & les maladies que son usage engendrees empeschent qu'on ne les peut plus exercer, & partant elle ne peut estre la felicité.

Τοῖς δὲ πολλοῖς, ἀδρόξον τὸ βασιλεία μὴ ἑυδαίμων.

Τὸ γὰρ ἀγαθὸν καὶ τὸ ἑυδαίμων ἴσον ἀλόγως εἰσέχουσιν οἱ τὸ βίον ὑπελαμύναται. &c. Οἱ δὲ οὖν πολλοί, παλαιῶς ἀδράποδ' εἰς φαίνοιντο, βουσιμάτῃ βίον ἑαυτοῦ μόνον· τυγχάνουσι δὲ λόγου, εἴθε τὸ πολλοῖς ἴσον τοῖς εἰς νόμους ὁμοπαθεῖν Σαρδάπαιον.

Τοῖς πολλοῖς δὲ ἡ ἀπάτη εἴθε τὸ ἡδοναῖον εἶναι γινέσθαι· ὃ γὰρ ἴσον ἀγαθὸν φαίνεται· αἰρουμένων οὖν τοῦ ὧς ἀγαθόν· τίλλει δὲ λύπην ὡς χεῖρον, φευγόντων.

Ἀπαλυσθε τ' ἂν τῇ συμπαθείᾳ ἡδονῶν οὐ τυχόντες ἀδράποδον, οὐκ ἔστιν τῷ ἀρίστῳ ἑυδαίμονιας ἢ εἰς αἰσθητικὰ μεταδίδωσι.

Ἀλλὰ μέντοι εἴθε εἴθε τὸ προφθές μόνον ἡδοναῖον, ἢ τὸ ἀφροδισίον, ἀφαιρεθῆσθαι τῇ ἄλλῃ ἡδονῇ, ὥς το γινώσκον, ἢ βλάπτειν, ἢ τὸ ἄλλων πρὸς αἰσθητικὰ περὶ οὗτο τοῖς ἀνθρώποις, ἢ δὲ αἰσθητικῶς τὸ βίον, μὴ παλαιῶς ὡς ἀδράποδον· διόλον γὰρ ὅτι ἴσ' αὐτίκω ποικίλονται τὸ αἰρεῖσθαι, ὅθεν ἂν διακρίνεται καὶ γινέσθαι φησὶν ὡς ἀνθρώπων· ὁ γὰρ δὲ Ἀργύριον βούλει, ὡς ἂν Ἀπὸ τιμῶν, ὅν πληροῖται τὸ αἰρεῖσθαι εἰς αἰσθητικὰ πολλὰν ματαρχῶν.

Arist. Elench. c. 12. Multitudini inopinabile videtur Regem non esse beatum.

L. 1. Eth. c. 3. Nam summum bonum, & beatitudinem non sine ratione ex varij vitæ generibus axissimare videntur &c. Ac multitudo quidem mæcipiorum similis est, ut quæ pecundum vitam ceteris anteponat: sed probabilitate, cur ita sentiat, nititur, eoque patienter auditur, quod cum plures eorum qui potestate & auctoritate præditi sunt, similibus atque Sardanapalus, animi affectibus feruunt.

L. 3. c. 6. Multitudini autem fuscum facere videtur voluptas: quippe quæ cum bonum non sit, boni speciem præferat. Itaque iucundum sequitur, ut bonum: dolorem autem fugit, ut malum.

L. 10. c. 6. Præterea corporis voluptatibus pessimum homo, & mancipium non minus quàm vitæ optimæ & præstantissimæ, potitur: beatitudinem autem mancipio imperit nemo.

L. 1. Moral. End. c. 5. Neque ob cibi Venerisque voluptatē, si reliquis destituta fuerit, quis vel cognitio, vel visus, aut sensus quippiam alium suppediat: nemo nisi servile mancipium, magnopere sibi vitam exoptandam dubitat. Patet enim à bruto ita affectum hominem nihil distare, ad id vitæ Aegyptiacæ, quem ut Apin columnes, tales Monarchas multis modis antecellat.

En somme cette opinion que la felicité consiste en la volupté sensuelle est si brutale & elloignee de la raison, qu'il ne peut estre pardonnable qu'au plus vil & bas peuple de s'y laisser emporter: parce que n'estant toute sa vie occupé qu'à rechercher de quoy se nourrir, & es plaisirs du corps, ignorant ceux de l'esprit, & partant vivant cōme les bestes: il croit que ceux qui se peueut traicter continuellement de delicates viandes, & iouir du plaisir de Venus, sont au comble de toute felicité : & se le persuade encores pour ce qu'il voit que plusieurs grands esleuez en autorité vivent en cette façon comme Sardanapales & Epicuriens: mais leur vie bestiale serue du corps, qui se resoulvent des maladies douloureuses, lesquelles les persecutent, & sont quelquesfois si sales qu'ils en sont odieux aux honnestes compagnies, & les mespris qu'on fait d'eux, montrent bien qu'ils ont suivy la voye de la misere & non pas celle de la felicité. De sorte qu'il n'y aura aucune personne ayant le iugement sain, qui tiene que Sardanapale ait esté heureux, ny que ses semblables le puissent iamais estre. C'est pourquoy Aristote dit fort à propos qu'il est meilleur de n'estre point du tout, que de passer sa vie en des voluptez deshonestes, & que celles de Venus ny celles des viandes ne peueut ny se sont pas assez pour faire iuger que la vie soit beaucoup

coup à desirer, si les delectations de la connoissance n'y estoient ioinctes : ou il faudroit que ce fust quelque lasche valet qui eust cette opinion. Estant tout euident qu'un homme qui a de telles passions, ne differe point d'une beste brute. Voire adioust il, le beuf Egyptien qui est adoré comme Apis, est plus excellent en plusieurs façons que les Monarques viuans de cette sorte. Comme en verité nostre excellence par dessus les autres animaux nous enseigne que le souverain bien, qui nous est proposé doit estre quelque chose de plus grand & de plus noble que les delectations corporelles, qui sont communes aux plus vils hommes avec bestes brutes, lesquels personne ayant l'usage de la raison, ne voudroit pas dire estre heureux.

Du fondement de l'opinion d'Eudoxe, estimant que la volupté estoit le souverain bien.

CHAPITRE XI.

Εὐδοξίαι σου τῇ ἡδυνῇ ἡγαγόντες εἶναι, ἅψας
 τὸ σπᾶν ὅραν ἐπὶ ἡμῶν αὐτῆς, ἡ ἐλπίς ἡ ἀγάπη
 ὡς πασι δ' εἶναι τὸ αἶρετον, ὅστις ἐστὶ· ὃ τὸ μάλιστα
 αἶρετον, χρᾶται τὸ διὰ πάντ' ὅτι τὸ αὐτὸ φέρεται,
 ὡς πασὶν αἶρεται μὴδὲ ἔχεται γὰρ τὸ αὐτὸ ἀγα-
 θὸν ποιεῖν, ὡς σὺν ὅφελι, τὸ διὰ πᾶσι ἀγαθόν,
 ὃ ἐν πᾶσι ἐφίεται (ἀγαθὸν εἶναι) ὅσα ἡ πόσις αὐτοῦ
 φαίνεται εἶναι ὅς ἐστις· τίς γὰρ λίσσεται καὶ
 αὐτὸ πασι φανετὸν εἶναι· ὁμοίως δὲ τὸ εὐαίρετον
 αἶρεται· μάλιστα εἰναι αἶρετον, ὁ μὲν δὲ ἑτερον,
 μὴδ' ἑτέρην ἡδονὴν αἶρεται· ποῖον δ' ὁμοιωσάμενος
 εἶναι τὸ ἀγαθὸν ἔδωκεν ἐπετραπᾶν, τὸ
 εὐχαιρῆς, ὡς καὶ αὐτῶν γὰρ αἶρεται τῇ ἡδυνῇ
 σφραγισμένον τὸ ὅτιον τὸ ἀγαθόν, αἶρεται ποῖον
 ποῖον· οἷον τὴν δυνάμειν αὐτῆς σφραγισμένην, ὃ αὐ-
 τῇ ἀγαθὸν διὰ τὸ ἀγαθὸν αὐτῶν· εἰς δὲ ἡ νότος γὰρ
 ὁ λόγος τῇ ἀγαθῇ αὐτῶν σφραγίσαντες, ἔδωκε μάλ-
 λον ἐτέρην· πᾶν γὰρ μετ' ἐτέρην ἀγαθόν, αἶρεται ποῖον,
 ὃ μόνον εἶναι.

L. 10. c. 2. Voluptatem igitur esse summum bonum
putabat Eudoxus, propterea quia omnia animalia, &
ratione praedita, & rationis expertia, cum desiderant
& appetere videret. At omnibus in rebus id quod
sit expectandum, esse bonum : & ut quidque maxime
expectandum, sit longe optimum. Quod autem omnia
ad idem ferantur, hoc esse indicio, eam quiddam esse
optimum : vnumquidque enim id quod sibi sit bonum,
ut & cibum, reperire. Quod igitur omnibus sit bonum,
& quod omnia desiderant, id esse summum bonum.
Ecce. Neque vero ex eius contrariominus id per-
spicuum existimabat : dolorem enim per se omnibus
esse fugiendum : itemque eius contrarium optabile atque
expectandum : id porro maxime esse expectandum,
quod non propter aliud, neque alius rei gratia ex-
pismus. Tale autem quiddam esse sine contronerfa
voluptati est. Nec enim cum ex altero querere, cuius
rei gratia voluptate efficiatur : quae per se sit optabi-
lis & expectanda voluptas, & cuiusmodi rei bene ac-
cedat, eam efficia magis expectandum : quale est iuste
agere, & temperanter vivere. Bonum autem ipsum
seipso amplificari atque augeri. Videtur ergo hac
ratio ostendere, eam in bonis esse numerandam, nibi-
loque magis bonum quam alterum ei adinclinum.
Omne enim bonum, cum altero bene coniunctum, op-
tabilissimum est, quia ipsum per se, & ab alio bene de-
seruitur.

EVDOXE effimoit que la voluptré estoit bonne, par ce qu'il voyoit que toutes choses tant celles qui sont douées de raison que celles qui n'en ont point, la desirēt & la suivent: & tenoit que le bien est ce que toutes choses appetent: à cause de quoy, l'aliment est bō aux animaux qu'il appetent tous. Secōdement par ce que la voluptré est contraire à la douleur qui est reiettee de tous: car ce qui est contraire au mal, est le bien: & d'autant qu'entre tous les biens desirables celui qui est le plus desiré est le plus grand bien, & que celui qui est le plus desiré est celui que nous desirons pour l'amour de luy mesme, sans le rapporter à vn autre: il concludoit que la voluptré estoit le souverain bien: parce qu'elle est desirée pour l'amour d'elle mesme sans la rapporter à vn autre: (comme il paroist en ce qu'on ne s'enquiert iamais pour quoy on la cherche, chacun sçachāt que c'est pour l'amour d'elle) & outre cela estant adiouste à quelqu'autre bien, elle le rend plus desirable comme le bien s'augmente par le bien.

*Refutation des raisons par lesquelles les Platoniciens vouloient prouver
que la volupté n'estoit pas bonne.*

CHAPITRE XII.

Τοῖς μὲν οὖν δοκεῖ ὕδωρ εἶναι ἀγαθόν, ὅτε
 κατ' αὐτὸ, ὅτε καὶ συμβεβηκός· ὃ γὰρ εἶναι τὸ αὐ-

Arist. I. 7. Eth. c. 12. Sunt qui nullam voluptatem bonum esse censent, neque per se neque ex euentu: non

ſes. La premiere qu'on peut dire que ces voluptez ne ſont pas ſimplement voluptez, mais ſeulement à ceux qui ſont mal diſpoſez, ſelon l'opinion deſquels il ne faut pas ingier ce qui eſt bon ou mauuais : non plus que par le gouſt des malades, ce qui eſt doux ou amer : ou des couleurs par vne mauuaife veü. La ſecôde, que les voluptez meſme de la bouche & de Venus ſont bonnes ; à ſçauoir, celle de Venus aux beſtes, & à l'homme qui en vſe ſelon la droite raiſon : & celle de la bouche la prenant temperement ſelon qu'il eſt conuenable. Et la troiſieſme, c'eſt qu'il ne s'enſuit pas ſ'il y a quelques voluptez mauuaiſes, que toutes delectations ſe ſoient : car il y en a de bonnes, comme ſont toutes celles qui ſ'enſuiuent des vertus.

Refutation des ſolutions que les Platoniciens donnoient aux raiſons d'Eudoxe.

CHAPITRE XIII.

Οἱ δ' ἐπειδὴ μὴ ὡς ἀγαθὸν ἢ πᾶσι ἐφίεθ', μὴ ὅτι ἐφίεθ' οὐ γὰρ πᾶσι δοκεῖ, τὸ ποιεῖν φαμὲν ὁ δ' ἀμαρτάνειν πάντων τ' ἴσταν, ὃ πᾶσι πιστὸν ἔστιν· εἰ μὲν γὰρ ὅτι ἀνόητοι ἀρέχονται αὐτῶν, ὡς αὖτε τοι λεγόμενοι· εἰ δὲ ὅτι φρονίμια, πῶς λέγειν ἀπίστους δὲ καὶ ἐν τοῖς φασίλοισι ὅτι τι φουσιὸν ἀγαθὸν κρῖνται ἢ καὶ αὐτοὶ, ὁ ἐφίεθ' ὅτι οὐκ αἰσθάνεται ἀγαθῶν.

Arist. l. 10. c. 2. Qui pertinaciter negant id esse bonum, quod omnia desiderant atque appetunt, velleor ne nihil dicant. Nam quod omnium videtur, hoc esse dicimus: nec qui hanc persuasionem labefacturi, multo probabiliora, certiorave diluuntur est. Nam si sola mentis experientia voluptates appeterent, esset id aliquid, quod ab eis dicitur: sed si etiam ea que sapientum, & prudentem sentiunt, quid causa est cur audiendi sint? fortasse verò etiam in vitiis naturalibus quoddam bonum inest, melius quam ipsorum sit capium, quod bonum sibi accommodatum appetit.

POUR refoudre les raiſons deſquelles Eudoxe vſoit, vouloit montrer que la volupté eſtoit bonne, ils nioient pour le regard de la premiere qu'il ſ'enſuiuiſt de ce que toutes choſes appetent la volupté, qu'elle fuſt bonne: diſant que quelque choſe eſt appetee de tous qui n'eſt pas bonne. Ariſtote reſpond, que ſ'il n'y auoit que des beſtes & des meſchans hommes, ayant vn appetit deſordonné, peut eſtre qu'on pourroit ſouteſnir que la volupté n'eſt pas bonne : mais parce qu'il y a quelques hommes dont la raiſon eſt droite & l'appetit réglé, il eſt neceſſaire que ce principe ſoit vray. Cela eſt bon que tous les hommes iugent eſtre bon : car il ne ſemble pas poſſible que le iugement naturel deſaile en tous. Or nous voyons que les hommes tant les bons que les meſchans, appetent la volupté, & qu'un tel appetit en l'homme ſuit la connoiſſance & le iugement: Donques ils l'appetent parce qu'ils la connoiſſent bonne. Et partant tout ce que les hommes appetent d'un appetit ſuiuant le iugement, eſt bon: d'autant qu'ils ne l'appeteroient pas, ſ'ils ne iugeoient premierement qu'il fuſt bon.

Καὶ τὸ δῆλον δὲ ὅτι πᾶσι καὶ θηρίαι καὶ ἀνθρώποις ἴδιον, σημεῖον τι ἔχει πᾶσι ἀρετῶν αὐτῶν· φημὶ δ' ὅτι καὶ παρὰ πᾶσι ὁ πᾶν λαοὶ πολλοὶ φημύουσιν. &c.

πάντα γὰρ φύσιν ἔχει πῶτον.

Ἰσως δὲ καὶ ἐν τοῖς φασίλοισι ὅτι τι φουσιὸν ἀγαθὸν κρῖνται ἢ καὶ αὐτοὶ, ὁ ἐφίεθ' ὅτι οὐκ αἰσθάνεται ἀγαθῶν.

Καὶ ἴδιον ἀγαθὸν εἶναι πάντα γὰρ ἐφίεθ' αὐτοὶ αὐτῶν τῇ φύσει.

Arist. l. 7. Eth. c. 14. Et quod omnes et bestia & homines persequuntur voluptatem, argumentum est, eam quodam modo esse summum bonum.

Fama autem haud dubii non funditus interit illa, Quam multi celebrant populi. &c.

In omnibus enim diuinum quiddam inest natura.

L. 10. c. 2. Fortasse verò etiam in vitiis naturalibus quoddam bonum inest, melius quam ipsorum sit capium, quod bonum sibi accommodatum appetit.

L. 1. Rhet. c. 6. Vt voluptas bonum sit: omnia enim animalia appetant ipsam.

D'autantage quand ce ſeroit ſans entendement & ſans iugement, que tous les hommes appeteroient la delectation : encores ſeroit il raiſonnable qu'elle fuſt bonne : car les meſchans meſmes ont auſſi en eux quelque certain bien de nature : à ſçauoir l'appetit naturel, par lequel ils tendent au bien propre qui leur conuient. Donques puiſque tous les animaux raiſonnables & irraiſonnables tant les bons que les meſchans, ſont inclinez par vn deſir naturel aux choſes voluptueuſes : à ſçauoir diuers animaux à diuerſes viandes, & diuers hommes à diuerſes opérations qui leur ſont delectables ; autrement ils n'y perſeuereroient pas long temps) il eſt tres certain que la delectation eſt bonne naturellement, combien que l'vſage en puiſſe eſtre mauuais moralement, ſil n'eſt réglé.

Οὐκ ἔοικε δὲ ἐνδεῖ ἑστάναι χαλῶς λέγειν· ὅτι ὁ γὰρ φασιν εἰς ἡλύπη χαλῶς ἔχει, τὸ ἰδιόλωτον ἀγαθὸν εἶναι. ἀπικαίᾳ δὲ γὰρ χαλῶς χαλῶς, ὅς ἀμφοῖν τῶν μὲν δειτέρω, λησύντες ταύτην ἡ χαλῶς· οὐ μὲν ὅτι γὰρ τῆς ἐνδεῖας ἀλλήλους οὐκ ἀμφοῖν μὲν γὰρ οὕτως χαλῶς, ὅς φωνεῖται εἶναι ἀμφοῖν τὸ μὲν δειτέρω δὲ, μὲν δειτέρω, ἡ ὁμοίως· πῶς δὲ φωνεῖται, πῶς δὲ, φωνεῖται ὡς χαλῶς· πῶς δὲ αἰρούμενοι ὡς ἀγαθῶν.

Arist. l. 10. Eth. c. 2. Jam verò neque quod de contrario dicunt, rectè dici videtur. Negant enim effici ex eo, quòd dolor malum sit, voluptatem esse bonum, nam & malum malo opponi, ut utrumque ei quòd neutrum est. Atque hæc quidem dicunt non male: verumtamen, si ad ea, quæ dicta sunt, exigantur, minus verè. Nam si ambo mala essent, necessario ambo essent fugienda; in neutrum esset malum, vel neutrum esset fugiendum, vel æquè utrumque. Nunc videmus dolorem fugi, ut malum: voluptatem expeti, ut bonum.

A la seconde raison ils respondoient, que non seulement le mal est contraire au bien, mais aussi au mal, comme vn extreme est contraire à l'autre: car la prodigalité est contraire à l'avarice: & que partant il ne s'en suit pas que ce qui est contraire au mal soit bien, cela est vray: mais en ce lieu il ne peut estre aussi: attendu que si la volupté contrefait à la douleur, comme vn mal à vn mal, l'une seroit reiettee & fuie comme l'autre, y ayant pareille raison; & le sens nous montre que cela est faux: car nous voyons qu'encores que toutes choses fuient naturellement la douleur ou tristesse, qu'ils ne fuient pas la volupté: tant s'en faut elles y sont enclines chacune selon la maniere convenable à sa nature. Or le desir naturel demeurant en sa nature, n'a point d'erreur parce qu'il y a quelque chose de diuin en toute la nature des choses: & partant ceste solution ne vaut rien.

Καὶ ἐστὶν ὅτι τοῦ κοῦτος χαλῶς ὁ μὲν ἀγαθὸν, ἡ χαλῶς τὸ αὐτὸ κατὰ αὐτὸ, διότι ὡς οὐκ ἂν εἴη ἀπαικτὸν ἐνδεῖ κατὰ τὸν ἀνθρώπου πῶς δὲ τοῦτον πηθεῖται. Ἐπεὶ δὲ τὸ δεικνύει ὅτι βέλτιον εἶναι γινώσκον αὐτὸ πρὸς τὸ κατὰ τὸ ἀγαθόν. οἷον γὰρ τὸ δεικνύει μὴ τὴν ἔχοντες, μάλλον εἰς μέγα καὶ τοῦ μὲν ἀγαθῶ· καὶ ἐνδεῖ μὲν, ὅτι πρὸς μέγα αὐτῶν, πρὸς τὸν ἑαυτοῦ δὲ ὡς ἔχει τὸν ὁ λόγος· ὅτι δὲ τὸ πρὸς τὸν ἀγαθὸν καὶ ἀμφοῖν παρὰ γὰρ ἀγαθὸν τὸ πρὸς τὸν ἀγαθὸν, ὅς τὸ ἐνδεῖς ὅτι κατὰ τὸ ἀγαθόν, ὅς τὸ ἐνδεῖς ὅτι κατὰ τὸν ἀγαθόν.

Arist. l. 1. Eth. c. 4. Si aliquod est unum bonum quod communiter multis dicatur, aut quod sit ab alijs secundum, & ipsum per se id minus nec in actionem humanam cadere, nec ab homine comparari potest. Nunc autem tale aliquid queritur: sed fortasse istum esse duxerit quispiam id cognitum habere, ad ea bona que possideri quaque agi possunt comparanda: nam cum ipsum tanquam exemplar nobis propositum habebimus, facilius ea quoque que nobis bona sunt, & cognoscemus, & cognita consequemur. Atqui probabiliter quidem hoc dicuntur, sed a scientijs atque attributis plurimum videntur discrepare. Nam cum aliquod bonum omnes expetant, & id quod esse requirant, eius tamen cognitionem prætulerunt.

Τοῖς τὸν δὲ λόγους Πλάτων ἀμφοῖν, ὅτι οὐκ ἔστιν ἡδονὴ ἀγαθὸν· αἰρετότερον γὰρ εἶναι μὴ ἐφρονησας τὸ ἡδονῶν ὅτι, ἡ χαλῶς· εἰ δὲ τοῦ μὲν κατὰ τὸν κατὰ τὸν οὐκ εἶναι τὸ ἡδονῶν ἀγαθόν. Ἐνδεῖς γὰρ πρὸς τὸν κατὰ τὸν ἀγαθόν, ἀμφοῖν παρὰ γὰρ ἀγαθόν, ὅς τὸ ἐνδεῖς ὅτι κατὰ τὸ ἀγαθόν, ὅς τὸ ἐνδεῖς ὅτι κατὰ τὸν ἀγαθόν.

L. 10. Eth. c. 2. Ac tali ratione sententiam egrum, qui voluptatem summum bonum esse dicunt, Plato labefacit. Optabiliorem enim esse vitam iucundam cum prudentia coniungimus, quam sine prudentia. Quod si iucundum alteri bono adiunctum melius est, voluptatem non esse summum bonum. Nullius enim rei adiunctione summum bonum obitabilius fieri posse. Sed perspicuum est neque aliud quidquam, quod cum alio per se bono coniunctum optabilius sit, summum bonum futurum.

Quant aux raisons d'Eudoxe, montât que la volupté estoit le souverain bien: ils trouvoient de la difficulté à foudre la première: à cause de quoy ils l'attaquoient à la seconde, disant que puisque la volupté estant adioincte à vn autre bien le rendoit meilleur: qu'il sensuiuoit que le bien resultast de ces deux ioincts ensemble, estoit meilleur que la volupté: & que par consequent elle n'estoit pas vn bien par soy ny le souverain bien. Certe solution est selon le sens que Platon prenoit le bien par soy de l'idée du souverain bien, qu'il posoit séparé de tout genre, contenant en soy toute bonté: en sorte qu'il ne s'en pouoit donner vn plus grand, ny l'accroistre par l'addition d'aucun autre bien. Et Eudoxe parloit du plus grand bien humain, qui est celuy que les hommes appetent pour l'amour de luy mesme, sans le rapporter à vn autre, & auquel tous les autres le referent. Or il n'est pas nécessaire qu'il ne se puisse donner vn plus grand bien que luy: car il n'appartient qu'à la bonté diuine de s'en pouoir auoir vne plus grande qu'elle: mais il suffit que ce soit le plus grand entre les biens humains, auquel il n'est point disconuenable d'estre redonné meilleur par l'addition d'autres biens. Au moyen de quoy Aristote reproche cette solution de Platon contre Eudoxe, estimant que le bien que les hommes appetent tombe sous leur action & peut estre acquis par eux, ce qu'il peut dire n'estre pas de ce bien sepa-

ré: & de fait que cela semble estre tout discordant des arts & sciences, bien qu'il soit probable.

Οἱ μὲν γὰρ, ὡς αὐτὸν ἡδονῶν λόγουσι, οἱ δ' ἄ' ἐξ εἰσπρατῆς, κομιδῇ φάσιν· οἱ μὲν, ὅτις πεπεισμένοι ὄντες ἔχουσιν· οἱ δὲ, οἱ μὲν οὐ βέλτεροι εἶναι τῶν εἰς τὸν ἡδονῶν, ἀποφασίζουσιν· ἡδονῶν τῶν φάσιν, καὶ εἰ μὴ δέ· ῥέπει γὰρ τοὺς πολλοὺς τῶν αὐτῶν, ὅτι δουλεύουσιν τῇ ἡδονῇ· διὰ τοῦτο εἰς τὴν αὐτοῖς ἀνάγκην· ἐλθόντες γὰρ αὐτοὺς ὅτι τὸ μέσον· μὴ ποτε δὲ ἢ χαλῶς τὸ πρὸς λόγῳ· οἱ γὰρ οὗτοι τῶν εἰς τοὺς παῖδας, καὶ τῶν ἀφ' αὐτῶν λόγῳ, ἢ τοῖς οἰοῦσι περὶ τὸ ἔργον· ὅτις οὐκ ἀφ' αὐτοῖς τοὺς καὶ τὸ ἀφ' αὐτοῖς, καὶ παρρησιῶν μὲν καὶ τῶν ἀφ' αὐτοῖς· ὁ γὰρ ἴσχυς τὸ ἡδονῶν, ὅφθαλμοι ποτε ἐφ' ἑαυτοῖς, ἀποκρίνεται δὲ τῶν αὐτῶν, ὅς τοι αὐτῶν ὅσον ἀπαρῶν· τὸ δὲ οὐκ ἐστὶν γὰρ οὐκ ἐστὶ τὸ πολλῶν· οὐκ ἔστιν οὐκ οἱ ἀλλοτρίους τὸ λόγῳ, ἢ μόνον τῶν τοὺς εἰσπρατῆς τοὺς εἶναι, ἀλλὰ καὶ τῶν εἰς τὸν συνωδὸν γὰρ ὅτις τοὺς ἑαυτοῖς, περὶ τοῦτο δὲ τῶν εἰσπρατῆς τοὺς ἐκείνους καὶ τῶν αὐτοῖς.

Arist. l. 10. Eth. c. 1. Alij enim voluptatem summum bonum esse dicunt, alij contrā magnū malum: quorū alij fortasse sibi persuaserunt etiam ita rem se habere: alij vilius hominum vitæ esse putant damnare voluptatem, eamque etiam si malum non sit, in numero malorum locare, multitudine enim ad eam propensam esse, voluptatibusque servire. In contrariam partem igitur eam reflectere ac retrahere operere. Sic enim homines ad id quod medium est, perueniunt. Sed verendum est, ne non sicut velle voluptati dicatur esse malum. Omnes enim qui de perturbationibus animi & actionibus habent sermones, minorem, quam facta, fidem faciunt: itaque cum ab ijs qua sensibus indicantur, discrepant, primum contemnuntur: deinde si quid in eis veritatis, fundius eueriunt. Nam qui voluptatem vituperat, si quando eam concupiscere visus est, sic ad eam videtur propendere, quæ si omnis voluptas sic expectenda. Distinguer enim non est multisudinis: videntur igitur veri sermones non solum ad cognitionem, verum etiam ad vitam bene degendam esse pernites. Nam ubi cum factis congruunt, fidem faciunt. Itaque eos qui audiunt, ad vitam consentaneam aciunt atque excitant.

Aristote reprovoit encores ceux qui disoient que la volupté simplement n'estoit pas bonne, parce que quelques vns d'entr'eux vouloient persuader le contraire de ce qu'ils en croyoient, en intention de diuertir & retirer les autres qui en abusoient, s'adonnant du tout à la sensuelle, à laquelle la plupart sont enclins. La cause pourquoy illes reprovoit, estoit parce qu'estant comme impossible de viure sans quelque delictation, il peult arriuer que ceux qui la censuroient, rechercheroient quelque volupté qui ne sera pas mauuaise, & en prendront aussi quelques fois eux mêmes leur part. Ce qu'estant descouuert, les autres qui esmeus de leur remonstrance, s'en estoient reituez comme d'une mauuaise chose, seront incitez à la fuire plus qu'au parauant, par l'exemple de ceux qui leur auoient persuadé qu'elle n'estoit pas bonne. Car es choses humaines, pour le regard de ce qui est à faire ou à fuir, l'experience vaut beaucoup; & on croit moins aux paroles qu'aux ceures & aux exemples. De sorte que si quelqu'un commet es choses sensibles, ce qu'il publie estre mauuais, & que par consequent il ne faut pas faire, son exemple prouue que plus que ses paroles ne dissuadent: à cause qu'il semble que chacun face election de ce qu'il iuge estre le meilleur en particulier; car les esprits vulgaires ne pouuans pas distinguer que cecy est bon, & que cela ne l'est pas, estimeront que ce qui apparoist ainsi bon en l'un doit estre ainsi en tous. Au moyen dequoy ceux qui auront dit que la volupté est mauuaise, seront mesprisez; premierement de dire des choses repugnantes au sens, & cause en second lieu de peruerter tout ce qui pourra estre vray en leurs paroles: & partant les paroles sont vtils, non seulement à acquerir la science, mais aussi à bien viure: car on croit quand les ceures de celui qui enseigne y sont conformes; & par ce moyen il exhorte avec efficace les auditeurs à viure comme il a determiné.

Refutation de l'opinion d'Eudoxe par Aristote.

CHAPITRE XIII.

Τὸ δὲ μὴ πάντας ἀνθρώπους (εἶναι τῶν ἡδονῶν· ὅτι εἰς τὸ αἰσχροῦ καὶ ὀρεσθῆναι, καὶ βλαβερά. Οὐδέ τις τὸ εἰς τοῦτο ζῆναι πλείον ἢ εἰς τὸν ἀφ' αὐτοῦ εἶναι, ἡδονῶν· ὅφ' οἱς τὰ παιδιά, ὡς οἱοντι μαλίστα.

Arist. l. 7. Eth. c. 12. Non omnes autem esse bonas id declarat, quod sunt etiam aliquæ turpes, & quæ vitio vertuntur, & quæ damnū afferunt.

L. 10. c. 2. Neque verò cuiquam vitæ sui optabilis, ut per omnem vitam cognitionem ac mentis perlectionem obtineat: ijsque rebus, quibus pueri letantur quàm maxime fieri potest, delectetur.

OR combien que les solutions des Platoniciens, contre les argumens d'Eudoxe, ne soient pas bonnes, il ne s'en suit pas qu'Eudoxe ayt bien prouué que la volupté soit bonne

bonne par foy, ny que la felicité y confifte. Premièrement parce qu'il y a des voluptez qui font mauuaises moralement : comme pour exemple, celle d'un adultere, d'un yro-gne, d'un flateur, & semblables. Secondement si la volupté estoit bonne par foy, elle se-roit en quelque sorte que ce fust d'autant plus à choisir qu'elle seroit plus grande : at-tendu que ce qui est bon par foy, est d'autant plus appetable par foy qu'il est grand. Mais cela est faux de la volupté ; comme il paroist en ce qu'il ne se trouuera aucun ayant le iugement sain, qui choisisse d'auoir toute la vie l'esprit d'un enfant, pour se delester tousiours es cho-ses ettelles les enfans de delectent : encores que leurs voluptez semblent estre extreme-ment grandes ; ny à faire des vilaines choses, d'ot il s'ensuyuit des voluptez, mesmes quand il seroit asseuré de n'auoir iamais de ioye d'ailleurs. Doncques il est faux que la volupté soit d'autant plus à choisir qu'elle est plus grande ; & partant elle n'est pas bonne par foy, ny par consequent le souverain bien. En troisiemeslieu, il y a plusieurs choses que les hom-mes choisiroient quand il n'y auroit point de volupté en elles, comme de se iouuenir, de sçauoir, d'auoir des vertus, & semblables.

Τῷ μὲν ἀνθρώπῳ το καὶ ἀληθὲς εἶναι τῷ δὲ φα-
λῶ το τυχερῶς εἶναι ἔστι τῷ σωματικῷ, τοῖς μὲν ἐν
ἀσχεμίῳ, ἰσχυρὰ δὲ τὰ κατ' ἀληθείαν τοιαύ-
τα οἷα τοῖς δὲ ἐπιποσει, ἐπεὶ ἐξ ὁμοιωσὶ δὲ τὴν πικρὰ
ἐν γλυκείᾳ, ἐν θερμῇ, ἐν βαρύνῃ, ἐν ἄλλῳ ἔχου-
σα ὁ σπένδοντο γὰρ ἐκείνη χρεῖται ὁρῶν, ἐν δὲ ἐξ-
ουσι πάλιν αὐτῶν φασί τινι.

Εἶπε γὰρ, καὶ ἀποφ' ἐνός, μέτρον ἐκείνη ἢ
ἀρετῇ, ἢ ὁ ἀνθρώπος εἶναι ἢ τῷ γὰρ ὁμοιω-
μεθ' ἑαυτῶν, ἐν τῷ αὐτῷ ὁρίῳ, καὶ πᾶσαι τῶν
ψυχῶν, ἢ βέλους δὲ ἑαυτῶν πύραυλα, ἢ τὰ φασί-
δον, ἢ ἀνάττι.

Επιστρέφοντο δ' οἱ λόγοι, ἀφ' ὧν τῷ ἥδους ἀρε-
τῶν μάλλον, ἢ δὲ αὐτῶν. ἀσχεμίῳ γὰρ ἔδωκε
σφραγίσαι, ἔδωκε φίλος ἢ ἡδονῆς ἔδωκε παύσε-
σθαι, ἀλλ' ἢ πᾶσι γινώσκοντες ἀληθείαν.

Καὶ ἐκείνῳ γὰρ σφραγίσαι οἰκεία ἡδονῇ ἔστι
ἢ μὲν τῷ ἀνθρώπῳ οἰκεία, ἐπιεικής ἢ δὲ τῷ φα-
λῶ, μετὰ δὲ τῷ γὰρ αἱ ἐπιθυμίας τῶν μὲν χαλῶν,
ἐπαρτίαι, τῶν δὲ αἰσχυρῶν, ψυχταί.

Δοκεῖ δ' ἐν ἀποστοῖς τοῖς τοῖς εἶναι τὸ φασί-
δον τῷ ἀνθρώπῳ, εἰ δὲ τῷ χαλῶ λέγει, κα-
τὰ τὸ δοκεῖ, ἔστι ἐκείνῳ μέτρον ἢ ἀρετῇ ἔ-
δωκε, ἢ τοῖς τῷ, ἢ ἡδονῶν αἱ αἱ τῷ φασί-
δον, καὶ ἡδονῶν, οἷς ἢ τῷ χαίρει.

Τὰς μὲν ἐν ὁμοιογενεῖς αἰσχυρὰς δὲ ἄλλοις ὡς ἐ-
φασί τοῖς ἡδονῶν εἶναι, πάλιν τοῖς διαφασί τοῖς.

Quant à la raison d'Eudoxe que la volupté augmente le bien ou on l'adiouste, elle con-
clut aussi seulement que la volupté est bonne : car cela est commun à tout bien & non seu-
lement au souverain, qu'estant adiousté à vn autre, il le rend meilleur : attendu que chaque
bien est meilleur assemblé avec les autres biens ; que quand il est tout seul. Et ainsi par les
raisons d'Eudoxe il n'est pas prouvé que la volupté soit le souverain bien, ains seulement
qu'elle est bonne : encores n'est-ce que de la bonté de nature : car la bonté morale ne regar-
de pas l'appetit, mais la droite raison : qui est tout son fondement, comme nous le dirons
cy apres : rien ne pouuant estre estimé bon de cette sorte qu'entant qu'il est conforme à
la droite raison. Mais parce qu'Eudoxe homme reconnu pour extrêmement temperat, iu-
geant l'usage de la volupté selon son humeur, qui estoit de suiure la vertu en tout, il esti-
moit que la volupté estoit le souverain bien : il artiuoit delà, (encores que ces raisons fus-
sent foibles) que plusieurs adioustoient foy à ses paroles : à cause de sa vertu, n'estimant pas
qu'il fountint cela comme amy de la volupté, ains comme veritable. Mais d'autant que ceux
qui n'auoient pas en eux la même regle pour en user selô la medioerité, & les circonstan-
ces requises, en eussent peu abuser : Aristote les a tirez de cette erreur par les enseigne-
ments qui sont selon la vérité, comme nous le montrerons plus amplement à la suite.

Tom. 2.

C

Arist. l. 3. Eth. c. 6. Viri bono iugiter id esse volun-
tati optabile quod reuera bonum est : Viri vero autem
quid fors obulerit. Vi & corporibus bene qui-
dem consuetudinis salubria sunt ea, que reuera ista
sunt : morbo si autem & agris alia. Itemque amara,
dulcia, calida, grana, & ceterorum vnumquodque,
nam & veri de singulis rebus indicat vir bonus, et ei
sunt quod in quaere verum est, elucet.

L. 9. c. 4. Constat autem est enim, virtutem & vir-
tutem bonum unicuique rei esse : mensuram, quem adme-
dum supra diximus. Hic enim secum ipse sentit, e-
ademque non una aliqua animi parte, sed toto animo,
totoque pectore expetit : quicque ea sibi euenerit, que &
verè bona sunt, & ista videtur.

L. 10. c. 2. Atque hac sunt oratio fidem faciebat
propter virtutem, moreque hominis (Eudoxi) magis,
quam ipsa proprii sequegit enim prater ceteros tem-
perat : exijimabatur. Quare nō vi voluptati amicus
caloqui putabatur : sed te ipsa ista esse videbatur.

C. 5. Sina enim cuiusque functionis muneris volu-
ptas est. Atque ea quidem que bona propria est, bona
est : que mala, vitiosa. Nam & cupiditates rerum ho-
minum iuncti laudabiles : turpius vituperabiles.

Id est vi iugiter, quod viri bono viritque pradi-
to videtur. Quod si hoc recte dicitur, vi videtur, & si
vini cuiusque rei mensura virtus, & vir bonus est, quā
talis : erunt & ea profecto voluptates, que hinc viden-
tur voluptates : et ea iucunda, quibus hic delectatur.

Exigitur que sine controuerfia sunt in honesta vo-
luptates, non sunt videlicet dicende voluptates, nisi
foris hominibus corruptis ac deprauatis.

de celiure, que toutes voluptez ne sont pas bonnes, ny ne doiuent pas estre recherchees: il y a en chaque fonction de la volupté, celle qui conuiet à vne bonne action, est bonne: & celle qui à vne mauuaise, est mauuaise. Il ne faut pas vser de toute volupté, mais seulement de celles que l'honnesteté & la moderation ou mediocrité conuenable permettent: c'est à dire selon qu'elles sont iugees par les vertueux qui ont le iugement sain, & sont la mesure des voluptez qui sont vrayement bonnes, & de celles qui sont mauuaises: tout au contraire des viciieux qui ayant le iugement peruertuy iugent les mauuaises voluptez bonnes. Cela arriue aux esprits comme aux corps: car les choix qui sont saines à ceux qui sont bien disposez, sont veritablement saines: & aux corps malades autres choses; ainsi que les choses douces leur semblent ameres. En somme, comme dit le mesme Aristote, la vertu est la mesure des voluptez qui sont bonnes, & celles qui sont deshonestes ne plaisent qu'aux meschans: celles-là sont louables, & celles-cy dignes de vitupere. Car encores qu'il estime luy mesme que c'est chose esloignee de la nature humaine d'estre insensible à la volupté, de s'en delester moins qu'il ne faut, & qu'elle est appetee pour l'amour d'elle mesme, disant que c'est vne sortisse de s'enquerir pourquoy quelq'un se veut delester, il entend tousiours que ce soit en y gardant la mediocrité & la bien ieiace, & qu'elle soit honeste: s'accordant à ce que dit Platon, que les voluptez & les douleurs sont deux fontaines que la nature permet decouler de toutes choses, esuelles celuy qui puise d'où, quand, & autant qu'il faut, est heureux: soit que ce soit vne personne priuee ou vne republique: & de faict il tient que la volupté empêche la prudence d'autant plus qu'on s'en deleste, & principalement celle de Venus, en laquelle celuy qui est plongé ne peut entendre aucune chose.

Plat. in
Tim.

Que la felicité ne consiste point és autres biens du corps santé, beauté, force, &c. semblables.

CHAPITRE XV.

LA felicité n'est pas aussi en la santé: car premierement on sçait qu'il n'est pas tousiours en nostre puissance d'auioir la santé, ny de nous en asseurer, ny donné à tous de la conseruer facilement & sans peine. Secondement encores qu'elle soit le fondement des autres biens, (d'autant qu'elle conserue l'estre de l'homme, rend fa vie capable de ioye, & que sans elle les fonctions des sens, ny de l'entendement mesmes ne sont pas agreables.) Et que pour cette cause il semble que la felicité y consiste: neantmoins d'autant que l'estre de l'homme est contenu en l'ame principalement, & que le corps est pour l'amour d'elle, comme l'instrument seruant à l'artisan, tous les biens du corps sont comparez à ceux de l'ame, ainsi qu'à vne fin où ils se rapportent: de quoy il s'ensuit, que la santé n'est pas vne dernière fin: & puis en somme elle n'est pas tousiours de bien longue duree: & partant il ne se peut faire que la beatitude qui est la dernière fin, laquelle ne se rapporte à aucune autre chose, soit posee en la santé. Je ne trouue pas pourtant estrange que ceux qui sentent des douleurs corporelles durant quelque maladie, se persuadent alors que le souverain bien consiste en la santé. Mais apres qu'ils en sont eschappez ils persistent en leur opinion: certes il faut qu'une maladie d'esprit ait succédé à celle du corps qui les maintienne en cet erreuer. Car la santé n'est autre chose que l'instrument de la felicité, fort propre à exercer toutes les operations de la vie & à gouter toutes sortes de plaisirs, tant du corps que de l'ame: mais de soy elle n'a aucune des conditions de la felicité, & nous est du tout commune avec les bestes.

Quant à la beauté qui est reuerue, qui attire & captive les ames par la faueur de nature qu'elle porte sur le front, la felicité n'y peut cōsister aussi: car la beauté n'est pas commune à tous comme doit estre le souverain bien, ny en nostre puissance de l'acquérir, ny de la conseruer: & se trouue accompagnée d'une infinité de sollicitudes, d'ennuis & de ialousies, & mesmes quelquesfois elle est captive & en seruitude. Et puis d'ailleurs elle est plus tost vn bien d'autrui comme sont les parfums qu'on porte sur soy, que non pas de celuy qui la possede: auquel elle ne sert que d'un moyen vile pour estre recherché & aymé: & outre cela, elle se rencontre le plus souuent de si peu de duree, comme les autres biens du corps, qu'elle passe ainsi que la fleur d'une matinée & l'ombre d'un iour d'hyuer. Et pour le regard des autres biens du corps, plusieurs animaux irraisonnables excellent l'homme en cette partie: car quelques-uns sont plus forts & robustes, d'autres plus vistes, quelques-uns viuent d'auantage, & ainsi du reste.

A ces raisons qui montrent que la felicité n'est pas és biens du corps, s'adiouste que le souverain bien de la nature exclud toute vilanie, tout des-honneur & toute misere,

misere; ce que ceux-cy ne font pas, dequoy il s'ensuit que la felicité humaine n'y est pas constituée, autrement vn mesme homme seroit tout ensemble heureux & miserable. Et finalement si la felicité consistoit és biens du corps, l'homme n'auroit pas vne plus excellente fin que les autres animaux: ce qu'on ne scauroit pas imaginer sans estre plus brutal qu'eux mesmes. Donques nous concluons que la felicité humaine, ne consiste pas és biens du corps.

Que la felicité ne consiste point en tout bien de l'esprit: & premierement en toute delectation, ny en tousien contentement.

CHAPITRE XVI.

Πᾶσαι τι σπέρματα τελωὶ ἡ ἡδονή.
Συνάει γὰρ τίω σπέρματος ἡ οἰκία ἡδονῆ.
μᾶλλον γὰρ ἔχεται κίνησις ἔξ ἀκρῶς οἱ μὲν
ἡδονῆς ἐνεργητικῆς.

Ἐπὶ τῶν αὐτῶν εἰς τὸ οἰκεῖον ἔργον, χαίροντες αὐτῶν.
Ὡς αὖτις δὲ καὶ ἡδονῆς ἡ τῶν αὐτῶν.

Arist. 1. 10. Eth. c. 5. Omnem muneris functionem perficit voluptas.

Augēt enim & amplificat muneris functionem sua voluptas. Nam diligentius quidque indicat, accuratiusque persequuntur & administrant, qui cum voluptate humere funguntur.

Magni progressus in suo quisque studio & munere faciunt, si eo delectentur. Augent igitur studium & actionem voluptatis.

Tout ainsi que le prix & la recompense que propose le Legislateur, n'est que pour inciter les citoyens à la vertu, qui est sa fin, & de la loy qu'il institue: semblablement les delectations spirituelles ne sont ordonnées par la nature vniuerselle, que pour rendre les operations des facultez immateriales agreables, & particulièrement celles de l'entendement: afin que par le plaisir qu'elles accōpagne, il peust faire de plus grands progresz, en y insistant d'auantage. Ce que nous esprouuons estre tres-ueritable, en ceux qui prennent plaisir en leurs fonctions: car il les font plus exactement avec plus de diligence, & iugent & administrent mieux les choses de leurs charges, & s'y rendent plus capables, que ceux qui les font sans y prendre plaisir: & tout de mesme en ce qui concerne la connoissance des choses, & chacun en sa vacation. Donques puisques les delectations spirituelles se rapportent à vn autre: à scauoir aux operations de l'entendement: la felicité n'y peut consister: d'autant qu'elle est la dernière fin de l'homme, laquelle par consequent ne se peut referer à vn autre. Ainsi nous voyōs que le vertueux politique, n'a pas pour but la delectation qu'il prend en sa charge: mais de procurer le bien de la republique, selon qu'il en est le gouuerneur: & rendre les citoyens bien-heureux, & luy avec eux, par les actions de sa charge. Semblablement la fin d'un Capitaine & d'un General d'armee n'est pas le plaisir qu'il prend à la guerre, mais de bien ordonner vne armee pour vaincre, qui est sa propre operation. Donques la felicité ne consiste point és delectations spirituelles: non que la delectation spirituelle ne soit en certaine maniere de l'intention, de l'heureux, & qu'elle ne l'accōpagne tousiours, comme le Soleil est iuin de la lumiere: mais la delectation n'est pas la felicité, ains seulement vne condition & vn bien accompagnant la felicité: & le souverain bien qui termine l'appetit, lequel le desirer pour l'amour de luy: de sorte que comme dit Senecque, s'il y a de la volupré avec le bien il la faut prendre par dessus le marché.

Ayant montré que la felicité ne consiste point en la delectation spirituelle, & le contentement d'esprit estant vne delectation ou joye spirituelle, il s'ensuit que la felicité ne consiste point en tout contentement d'esprit: au moyen dequoy il neteroit point besoin d'autre preuue. Mais neantmoins parce que plusieurs, & mesmes quelques-uns de ceux qui sont hors du rang du vulgaire, estiment que celuy qui a l'esprit content est heureux, nous monterons particulièrement pour les tirer d'erreur, que toute joye, ny tout contentement d'esprit n'est pas felicité. Premierement il peut arriuer que la chose dont quelqu'un sera content, n'aura aucune des conditions de la felicité, que de luy estre pour lors plaisante & delectable seulement: & encores cela arriuera souuent cōtre la raison, comme nous en voyons tous les iours l'experience és delectations dont les fols, les viciex, les enfans & les meschans contentent leur esprit. Et pour le regard des autres conditions requises à la felicité, il est tout clair que plusieurs personnes trouuent du contentement d'esprit en de certaines choses, qui ne sont pas en nostre disposition; ny situees en lieu où nous ayons tout pouuoir, & encores moins faciles à posseder: mais tant s'en-faut exposées à vne infinité d'accidents & soumises à la puissance d'autrui. Vn autre contenté.

C ij

ra son esprit de telle chose, laquelle au lieu d'estre la dernière fin de l'homme, son bien le plus excellent, le plus aymable & en somme parfait & accompli, propre à le tenir en repos & en tranquillité, se trouuera estre oppoſé à la dernière fin, & à son ſouuerain bien: & ſera digne de blaſme, deſagréable à toute perſonne de bon iugement, deſectueux & imparfait: ainſi qu'il eſt aisé à remarquer en ceux qui mettent le contentement de leur eſprit en quelque choſe pernicioſe, ou en celles eſquelles nous auons montré que la ſelicité ne conſiſte point. A ſçauoir en la volupré, en la poſſeſſion des richelſes, en la beauté, en la force, en la ſanté, en la faueur des grands & ſemblables. Finalement il ſe trouue des hommes qui contentent leur eſprit avec de certaines choſes, dont le plaifir eſt de ſi peu de duree, qu'elles luy faſchent incontinent après; & ayment vne autre fois la meſme choſe qui leur auoit auparauant dépléu; & partant la ſelicité ne conſiſte point en tout contentement d'eſprit.

Que la ſelicité ne conſiſte point à poſſeder l'affection de la perſonne aymée.

CHAPITRE XVII.

Αλλ' ἀρχὴ τῷ ἀφ' ἐνὸς οὐκ ἔστι, ἢ πρὸς ἕν τι αἰσθεῖται συντελεῖν, ἢ μᾶλλον κατ' ἀναλογία ὡς γὰρ ἐν σωματι ὅλως, ἐν ψυχῇ ὅλως, ἢ ἄλλο τι ἐν ἄλλῳ.

Arist. l. i. Eth. c. 4. Angria ab eo uno proficiscuntur omnia? an quid in unum omnia desinunt? an prout proportionem scilicet ut in corpore videndi sensus, mens in animo, & aliud in alio?

CEv x qui estiment que la ſelicité conſiſte à poſſeder l'affection de la perſonne aymée, ſoit de l'homme à la femme, ou de la femme à l'homme, authoriſent la ſinſtation des Poètes, qui diſent que le Dieu d'amour eſt aueugle: car ils montrent par là qu'un bandeau ſoit eſpois couure leur entendement, qui eſt les yeux de l'ame humaine: atſedū qu'en toutes ces paſſions il ne ſe trouue aucune des condiſiōs de la vraye ſelicité, que l'ombre d'une ſeulement: à ſçauoir qu'elles ſont quelques fois accōpagnées de plaifir & nō touſiours: car il eſt ſuiuy de tāt de déplaiſirs, de trauerses & d'ennuis, qu'il eſt eſtouiſſé en naiſſant. Et quāt aux autres, condiſiōs elles ne s'y trouuēt point. Et premieremēt pour le regard d'estre en noſtre pouuoir, il eſt tref euidēt qu'un tel amour enuers nous, ne l'eſt point, puis que les amāts ne ſont pas ayez quād ils veulent: cōme leurs plaintes ordinaires le montrēt clairemēt. Il eſt encores auſſi peu facile à poſſeder & à en iouir, puis qu'il n'y a rien plus mal aisé, que d'arreſter vne paſſiō volage de la nature, qui eſt en la puiſſance d'autrui, & en vne perſonne que pluſieurs autres recherché par les meſmes moyēs & artiſces que nous, avec aſſēt de droit ordinaiſemēt, & biē ſouuēt avec plus de pouuoir. Quāt au ſubiect pour lequel naiſt cette paſſion, il ne ſe trouue pas ſouuent qu'il ſoit excellēt, ny le bien le plus aymable & le plus deſirable: car la beauté & les bōnes graces qui ſont lēſcauſes les plus communes d'un tel amour, ſont biēs de la nature & du corps, inferieurs à ceux de l'eſprit: & par confequent moins aymables & deſirables, comme auſſi auons nous montré que la ſelicité n'y peut conſiſter. Vn tel amour n'eſt pas auſſi un bien ſuffiſant & accompli, tant s'en ſaut, il eſt tref deſectueux & imparfait: car outre les defaux dont nous auons deſia parlé, il eſt cauſe d'une infinité de maux qui en prouiennent, & ne produiſt iamais rien de bon, ſi ce n'eſt par hazard & indirecſtement. Cette paſſion n'a garde auſſi de nous conſtituer en tranquillité & repos: car tout au contraire il eſt impoſſible qu'elle ſoit ſans inquietudes: parce qu'outre les martels & ialouſies en la iouiſſance meſme, les trauerses, les querelles, les perils, les negligences es bonnes affaires, & en noſtre deuoir; & vne infinité de telles choſes ennemies coniuſrees du repos, qui ſont touſiours à ſa ſuite: iamais aucun n'a eſté touché de certe paſſion ſans deſir de tourner vers ſoy, & poſſeder l'eſprit de la perſonne aymée: de quoy eſtant impoſſible de prendre aſſeurance, puis que les ſerments & la iouiſſance qui ſont les plus certains gages, qu'on nous peut donner d'estre ſeuls ayez, ne ſont pas ſuffiſants pour oſter l'apprehenſion, qu'ils ne ſoient auſſi faits & communiez à d'autres; les miſerables amants ſont contrainſts cependant qu'ils demeurent en cet eſtat, d'estre perpetuellement priuez de tranquillité & repos, & de viure en des inquietudes continuelles. Car la ſoy, la conſtance, & les autres vertus qui pourroient donner aſſeurance de l'affection qu'on promet, ſont ordinaiſement incompatibles avec telles amours, qui les violent en naiſſant & ne croiſſent que par leur ruine. Ce que nous auons dit iuſques à cette heure de ces amoureuses paſſions, nous montre aſſez qu'elles ne ſont pas la dernière fin de l'homme, en laquelle cōſiſte ſon ſouuerain bien,

veu

Que la félicité ne consiste point au jeu ou esbattement.

Διὸ καὶ τοῖς τυράννοις εὐδαίμωνσιν οἱ ἐν ταῖς
ποιάταις ἀφ' ἡμετέρας ἐπ' ἀπείροι· ὅτι γὰρ
ἐφίεθ' ἐν τούτοις παρέλκει σφας αὐτῶν ἡδύς·
δύοιμα δὲ ποῦσαν· δεκά μ' ἐν εὐδαίμονι καὶ ἅλῳ
εἶπα, ἀφ' τοῦ τῶς ἐν ταῖς διωγαίαις ἐν τούτοις
ἀποχολάειν.

Οὐκ ἐπαισῖα ἀρεὴ ἡ ἑνδομηνία· ὃ γὰρ ἀπο-
πνι το πῦλος ἐνυμ σφαιρία, ὃ σφαιροματινέσθαι
ἡ χροσποπνί τ βροῖα ἀπαια τῷ σφαιρῷ χρεῖν· ἀ-
παια γὰρ, ὅς ἐστιν, τῆρε χρεῖν αἰρμένη, πλὴν
τῷ ἑνδομηνίας· πῦλος γὰρ αὐτῷ σφουδρῶς δι᾽ ὃ
πτοῖν σφαιρίας χρεῖν, ἀλλ᾽ ὅταν σφαιρῶν ἴσιν λίστα πα-
δικῶ· παῖς ἐν ἴσιν ἀπαια, χρεῖν ἀναφαιρ-
πνι, ὁρβῶς ἔχον δικεῖ· ἀναπαια σφαιρῶν ἐνυμ σφαι-
δικῶ· ἀναπαια τῶν δι᾽ ἀναπαια σφαιρῶν, ἀναπαια σφαι-
ρικῶ· ὃ ἐν πῦλος ἡ ἀναπαια σφαιρῶν γίνετ γὰρ ἐνυμ σφαι-
ρικῶν.

Καὶ ὅλως ζητήσῃς τί ποιήσῃς δι' ὁλόκληρον
 τὸ γὰρ δι' παῖδας· τίλος γὰρ ἀναγκῶν ἐναι τῷ
 ἑνὶ τῶν παίδων ἡμῶν ἐὶ δὲ τῷ ἁδελφῷ ἐ
 μάλῳ ἐν τοῖς ἀγίοις ἀρχαῖς τῶν πατέρων·
 ὁ γὰρ ποῦν διδῷ ἀναπαύσας· ἡ δὲ παῖδι χ
 ρει ἀναπαύσας βέ· πλὴ ἀρχὸν συμβαίνει μετὰ
 πῶν ἐ ζωτικῶν ἀφ' οὗ τοῦ δι' παῖδας ἐστ
 ῖν, χυροφυλακτικῶς τῶν χρεῶν ὡς περ
 στήρησι φαρμακείας χρεῖ· αἵσις γὰρ ἡ ταυ
 τὴν κινήσει· τ' ψυχῆς, καὶ ἀφ' οὗ ὁδοῦ, ἀνά
 παύσις.

Arist. l. 10. Eth. c. 6. Apud reges & principes, magno sunt in honore & precio, qui in huiusmodi vita degende consuetudine nati sunt et urbani. Nam quæ illis expetunt, in his sese præbent suaves & incundis: quo genere hominum illi indigunt. Hæc igitur ad vitam beatam iccirco videntur pertinere, quia homines imperari ac potestate præditi talibus in rebus totos dies occupati sunt.

Non enim in ludo vita beata posita est. Absurdum sit enim ultimum bonorum esse ludum et iocum, totaque vitam in negotio contere, plurimumque labori adire, ac molestias suscipere ludendi ac iocandi causa. Omnia enim ferè propter aliud sequuntur et optamus, preterquam vitam beatam: hac enim omnium bonorum finis est. Rei autem ferè agere, et laborem sufferre ac perpetui ludi causa, si nullum videtur, valedè que puerile. Ludere verò vi rei ferè agas, vi semis Anacharsis, probandum videtur. Requiri enim si nullus ludus est: verum quoniam perpetuum laborem ferre non possumus, laxamētis et requietis indigemus. Non est quicquam finis rebus: surgendi enim muneris causa quiescit et cessamus.

L.8.Polii.c.3. *Quarendum est omnino, quid sit in
otio faciendum non enim ludendum: aliqui finis re-
sultantem propositum, necessarius ludus esset. At si
hoc nefas est, potiusque in negotiis & occupationibus
ludo & ioco viendum est: nam cum in labore verfa-
tur, requies oportet esse: & requiesit cum a labore inter-
ponitur: negotium gerere autem cum labore et contem-
tione cōiunctum est: idcirco ludus et iocus nobis adhiben-
dus est: capiat & obviato est viandi tempore,
proinde quasi ea adhibeat medicina facienda gra-
tia: talis enim animi agutatio, remissio est, & propter
voluptatem requies expetitur.*

Q'Viconque a penlé que le plaisir & contentement que reçoit l'esprit au jeu où esbattement estoit la felicité, a esté porté à cette opinion, à cause qu'on les recherche pour le repos, & que le repos en soy est delectable: & comme la medecine de la douleur & de la tristesse engendree par le travail precedoit: mais il s'est trompé. Car encores que l'esbattement soit vne chose plaisante, delectable & desirable, ce n'est pas neantmoins vne operation qui soit recherchee pour l'amour d'elle mesme. Dautant le jeu est semblable au repos ordonné pour retourner au travail: & les hommes s'en seruent pour recrer leur esprit & reprendre leurs forces, ne pouuant pas tousiours vaquer à la peine, afin qu'estans delassés par ce repos qui leur donne vacation des angoisses & de la folitude & leur remet le corps, & l'esprit: ils puissent recommencer leurs labeurs: à raison de quoy le jeu est appellé recreation. *Que si la felicité consistoit au jeu, il faudroit qu'il fust la derniere fin de l'homme, & que par consequent toutes les peines, les labeurs, & les affaires d'importance qu'on entreprend fussent pour l'amour du jeu. Mais Aristote reiette avec raison cette opinion, comme puerile, & approuue Anacharis, qui disoit que le jeu doit seruir pour faire*

les affaires serieuses, en se lassant & recreant l'esprit, ou labeur qui les suit. Or en cela l'esbatement estant vn bien vtile qui se rapporte à vn autre, la felicité n'y peut consister, attendu qu'elle est du tout pour l'amour d'elle mesme. Que si quelque jeu ou recreation pouuoit estre la felicité, ce deuroit estre la Musique, d'autant qu'elle est fort delectable de soy, non seulement aux sens, mais aussi à l'entendement: car il y a des contemplations par lesquelles l'entendement se parfait ainsi qu'és autres sciences & arts. Mais neantmoins l'esbatement de la Musique n'est que comme vn certain ombre & vne ressemblance de la felicité: & n'est pas la dernière fin, qui ne se rapporte à aucun autre bien à venir: car la Musique est bien souuent pour amoindrir & effacer du tout le trauail & les falcheries presentes: ce que luy estant commun avec les autres passe-temps, qui est d'estre vn bien vtile, au regard de quelque autre: elle n'est pas la felicité non plus que les autres jeux. En somme l'esbatement ne peut estre la felicité, puisque ce n'est pas à cela que nous ordonnons toutes les choses humaines: les penes, les labeurs, supporter les mauuais fortunes, operer vertueusement & contempler les choses diuines; & finalement l'esbatement n'a rien de la felicité, que la delectation seule, encores n'est elle pas de longue duree. Ce qui donne occasion à quelques-uns d'estimer que la felicité consiste és jeux & passe-temps, c'est que les plus grands conformement la plus grande partie és jeux & esbatemens, & que les gens de compagnie qui les sçauent recreer sont bien venus auprès d'eux, chers & carellez.

Que la felicité ne consiste point en l'honneur, en la loüange, ny en la gloire.

CHAPITRE XIX.

Μέγιστον δὲ τῶν ἀνθρώπων, οἷς τοῖς θεοῖς ὁμοιωμένοι, ἔστι μάλιστα ἐφ' ἑαυτοῖς οἱ ἐν ἀξιώματι, καὶ τὸ ἐπὶ τοῖς καλλίστοις ἄλλοις· τοῖς τοῦ δ' ἡ τιμῇ· μέγιστον γὰρ δὴ τῶ τοῦ δ' ἐκ τῶς ἀγαθῶν.

Τῆς ἀρετῆς γὰρ ἄλλος ἡ τιμῇ, ἔστι δὲ ὁμοιωμένοι τοῖς ἀγαθοῖς.

Ἀρετῆς γὰρ παρὰ τοὺς ὅλους ἡ τιμῇ ὁμοιωμένοι τοῖς ἀγαθοῖς.

Εὐγενεῖς ἀξιοῦν τιμῆς καὶ οἱ διακρίνοντες, ἡ οἱ πλεονεχέοντες ἐν ἡδονῇ γὰρ. &c. κατ' ἀλήθειαν δὲ ὁ ἀγαθὸς μόνος ἡ τιμῇ.

Τὸ δ' ἀγαθὸν ἡδονῇ καὶ σπασίμωτος.

Οὐκ ἔστι καὶ ἡ ἀρετῇ, τιμῇ.

Arist. l. 4. Eth. c. 7. Hoc autem maximum locare debeamus, quod & diis immortalibus tribuimus, & homines, qui in existimatione magna habentur, expetunt: quod est denique rerum pulcherrimum gestarum premium. At honos tale quiddam est: hic enim est externorum bonorum maximum.

Premium enim virtutis est honos, et tribuitur viris bonis.

Virtuti enim omnibus suis numeris perfecta & absoluta non facile par ullus honos reperiri queat.

C. 8. Honesto summoque loco nati honore digni putantur: & qui principatum obtinent, aut opulentiam ceteris antecellunt. &c. Sed si verum querimus, solus vir bonus afficiendus honore est. Quò quicque porro bono aliquo magis excellit, id honoratis est. L. 1. magn. mor. c. 2. Viris honore dignum bonum est.

L'HONNEUR, la loüange & la gloire que l'homme reçoit est vn des grands contentements que l'esprit puisse auoir: & neantmoins la felicité ne gist pas en cela, comme nous l'allons montrer. L'honneur proprement pris n'est autre chose qu'un certain tesmoignage de l'excellence qui se trouue en quelque personne, soit pour sa vertu, soit pour estre descendu d'honneste & grand bien, soit pour son autorité, richesses ou autre semblable chose recommandable qui est en luy, & pour recompenser le bien & le plaisir qu'on reçoit de ses actions vertueuses; lequel on luy rend de cette maniere par vn certain rescheiffement. Vn tel honneur est le supreme entré les biens externes qui peuuent estre conferez d'un homme à l'autre: à cause de quoy il est dedié proprement à la seule vertu, & n'est deu vrayement qu'à elle, pour la recompenser & luy seruir de loyer: combien qu'on ne luy en puisse faire qui soit assez digne d'elle. Aussi n'est il pas le prix pour lequel les vertueux operent: & ce qu'il leur est deferé par les hommes, c'est au lieu d'une autre recompense correspondante à son merite, comme n'y ayant rien de plus grand entre eux pour donner à la vertu. Aussi s'en doiuent-ils contenter & l'estimer extremement, puisqu'il est attribué à Dieu: mais le vray prix de la vertu pour l'amour duquel les vertueux operent, c'est la felicité mesme, & s'ils operoient pour l'amour de l'honneur, ce ne seroit pas vertu, mais ambition.

L'honneur que nous rendons aux Rois & grands constitue en autorité, est nommé civil: les enfans honorent leurs progeniteurs, à cause des biens qu'ils en ont receuz d'un honneur

honneur appellé naturel : & les seruiteurs leurs maistres, d'un honneur qu'on nomme seruile, qu'ils rendent en connoissance de superiorité, & par crainte.

Φαίνεται δὲ αὐτὸ ἐκ τῶν ποιοῦν τὴν εὐαί, καὶ αὐτὸς ὁ πῶς ἐργάζεται, παρὰ τὴν τῶν δόξων, ὅτι τὸ ἀνθρώπου ὅλως τὸ ἀγαθόν, καὶ τὴν ἀρετὴν ἐπαυ-
νέμεται, καὶ τὰ ἔργα ὅτι τὰς ἀρετὰς καὶ τὸ ἰσχυρόν, καὶ τὸ δημοτικόν, καὶ τὴν ἄλλαν ἔχοντα, τὴν ποιοῦντα
παραίνεσθαι, καὶ ἐργῶν πῶς αὐτὸς ἀγαθόν τι καὶ ἀν-
δρῶν δὲ ἄλλων δὲ τούτων καὶ ἐκ τῆς ἀρετῆς τῶν θεῶν
ἐπαίνων· γὰρ οἱ αὖτε φαίνεται αὐτὸς ἡμᾶς ἀναφε-
ρόμενοι· τὸ ποιοῦν δὲ συμβαίνει καὶ τὸ γινώσκον τὸς
ἐπαίνους δι' αἰσθησῶν, ὡς αὐτὸς ἐπιπολεῖ.

Εἰ δ' ἔστιν ὁ ἐπαυνοῦν τῆς ποιοῦν, δὲ ἄλλος ὅτι
τῆς ἀρετῆς οὐκ ἔστιν ἐπαυνοῦν· ἀλλὰ μεῖζον τι καὶ
βέλτιον, καὶ ἀπὸ τῆς φαίνεται.

Επαυνοῦν δὲ ὅτι τὸ σφόνδεον τὴν εὐαί· τῆς
εὐαί δὲ τὰς ἐπαυνίας, ἀρετῆς λόγος.

Τὰ δ' ἐπαυνία οἷον ἀρετῆς· ἀπὸ γὰρ τῆς ἀ-
ρετῆς ἀνθρώπων, ὁ ἐπαυνοῦν γινώσκει.

Εἰ δ' ἐπαυνοῦν, λόγος ἐμφανίζον μεῖζον
καὶ βέλτιον.

La louange est vn tesmoignage par paroles esclrites ou proferees, qu'on rēd pour quel- que qualicé qui est en ce qu'on louē: laquelle se rapporte à quelque chose de bon, de sorte que c'est vn bien qui se refere à vn autre. Ainsi nous donnons des louāges au iuste, à cause de la iustice qu'il rend: au vaillant, parce qu'il deffend sa patrie. Nous louōns aussi ceux qui font bien quelque chose: comme vn bon coureur, vn bon luteur, & semblables. Nous louons aussi pour inciter aux choses louables. Et en tout ces cas, c'est parce qu'il se rapporte à vn plus grand bien. Et de ceste sorte Aristote dit qu'il seroit ridicule de louer les dieux, parce qu'ils ne se rapportent point à vn plus grand bien, attendu qu'ils sont tres- parfaits: & ne peuent estre prouoquez par des louāges à de plus dignes Œuures. Et si on les louoit de ceste sorte, Eultrace dit que ce seroit diminuer leur perfection, d'autant que ce seroit les estimer estre quelquesfois en habitude & non tousiours en acte. Mais Ari- stote n'entend pas qu'on ne puisse louer Dieu comme cause efficiente, & autheur de tous les biens que nous auons: ainsi que nous luy rendons honneur & gloire comme la fin de toutes choses.

Οἱ δὲ χαριέεις ἐκ τῶν καλῶν, πᾶσι (κατα-
στῆσαι) τὴν γὰρ πολιτικὴν βίαν καὶ δὲ τὸ τοιοῦ-
τον δὲ ὅτι πολιτικὸν ἔστιν ὅτι τὴν πόλιν· δι-
καί γὰρ ἐκ τοῦ πᾶσι μάλλον, ἢ ἐκ τῶν καλῶν
καὶ ἀγαθῶν δὲ οἰκίαν πᾶσι δὲ καταφέρειται ὡς μα-
κρότερον.

L'honneur ne depēd pas de celuy qui est honoré, mais de celuy qui l'honore; en la puis- sance duquel il est de ne l'honorer ou de ne l'honorer pas, sans qu'il soit au pouuoir de l'autre d'estre honoré: encores qu'il soit vertueux & par consequent digne d'honneur, qui est le loyer de la vertu: parce que ceux à qui il se doit rendre ne le possèdent que selon la volon- té d'autrui: attendu que c'est vn acte qui reside en l'honorant, comme au principe d'où il part: & n'est en celuy qui est honoié, que comme en vn terme & obiect où il se refere: c'est à dire à raison de la cause qu'il a, pour l'amour de laquelle il merite d'estre honoré. De quoy il s'en suit que l'honneur ne peut estre la felicité: car premierement estant en la puis- sance de ceux qui honorent, & non pas de celuy à qui on defere l'honneur, il leur est facile

Arist. l. 1. Eth. c. 12. Videtur igitur id omne quod laudabile est, ob eam causam laudari, quod sit cuius- dam modi, & ad aliquid quodammodo referatur. nō iustum, fortem, et omnino virum bonum ac virtutem propter sua et actiones laudandas; robustum, & eū qui ad cursum apertus est, et uniuersumque aliorū, pro- pterea laudamus, quod à natura sit comparatum, & quodammodo ad aliquid bonū & praestantiā aliquā affectus est. Quod etiam declarant decorum laudes. Ridicula enim videntur cum ad nos referuntur. At- que hoc propterea accidit, quod laudes, quæ admodū dicimus, comparatione & relatione quadā constant.

Quod si laus talibus rebus tribuitur, nimirum per- spicuum est, rerum praestantissimarum non esse lau- dem, sed quiddam laude maius et melius, quemad- modum & apparet.

C. 13. Laudamus autem sapientes quoque ex habi- tudine: at habitus eos, qui sunt laudabiles, virtutum nomi- nibus nuncupamus.

L. 1. magno. moral. c. 2. Laudabilia sunt et virtu- tes: ab ipsarum namque actionibus laus emergit.

L. 1. Rhetor. c. 9. Est autem laus oratio quæ indicat magnitudinem virtutis.

Arist. l. 1. Eth. c. 3. Politi verò homines, & ij qui ad agendum se conuulerunt, beatitudinem in honore positam esse putant, seſ enim vite ciuili hic propo- situs finis est. Sed videtur eo, quem quaerimus, infirmior minisque stabilis esse. Est enim honor situs in iis pa- tiens, qui honorem deserunt, quàm in eo qui honore affi- citur. Assummm bonum proprium quiddam, & eiusmodi quod haud facile eripi possit, esse augura- mur.

deluy offer. Et partant il ne le sçauoit posseder & en iouyr continuellement, & tant qu'il luy plaira: choses qui contreuient à la felicité; laquelle est telle que l'heureux la tient en sa puissance, la possède & en iouit quand il veut, sans qu'aucune chose exterieure la luy puisse offer selon l'ordre de nature, comme nous auons dit, & partant la felicité ne consiste pas en l'honneur.

Επὶ δὲ εἰσέρχεται τὸ πρὸς δόξαν, ἵνα πηρὺς ὁ
συνεταυτοῖς ἀγαθὸς εἴηαι. Ἐπειδὴ οὖν ἡ ἀπο-
φρονισμὸς πηρὺς ἐστὶν, ὡς αὖ οἱ γὰρ οὐδὲν, ὅτι
ἀρετὴ· δὴ λὸν ὅτι ἡ χρεῖα γὰρ τὸ πρὸς ἡ ἀρετὴν χρεῖ-
ται.

*Arist. l. 1. Eth. c. 3. Præterea verò honor emend per
sequi videtur, ut credant se ipsos bonos esse. Itaque
colis se atque honore affici a prudentibus, & ab iis
quibus nos sunt, et virtutis nomine voluit. Perspi-
cuum igitur est, hominū quidem iudicio virtutem ho-
nore melius quiddam esse.*

Secondement nous connoissons que l'honneur ne peut estre la felicité, d'autant que la felicité est la dernière fin, & l'honneur est désiré pour vne autre chose: car les hommes ambicieux recherchent d'estre honorez pour tesmoignage qu'ils ont de la vertu, & pour donner & confirmer vne bonne opinion d'eux aux autres qui sont vertueux: à cause de quoy ils desirent estre honorez, principalement des gens de bien qui ont le iugement bon, & qui les connoissent: d'autant que par là on croit qu'ils sont dignes d'honneur: en quoy ils confessent que la vertu est encores quelque chose de plus digne, & vn plus excellent bien que l'honneur. Dauantage puis que la fin de chaque chose consiste en la propre operation, l'honneur qui n'est point vne operation de l'heureux, n'est pas la felicité. Et en somme puis que les meschants & vicieux peuuent estre honorez, & qu'il est contre toute raison qu'un meschant soit heureux, la felicité ne peut consister en l'honneur.

La felicité est encores moins en la louange qu'en l'honneur: car puis que la louange est pour ceux qui tendent vers la fin, & l'honneur pour ceux qui y sont déjà paruenus, la louange estant vn moindre bien que le vray honneur, elle ne peut estre le souverain bien que l'honneur mesme n'est pas. Ioinct que la louange dépend d'autrui, à sçauoir de ceux qui louent, & non de celui qui est loué.

La gloire c'est, ce dit Cicéron, vne renommée frequente avec louange: & S. Augustin, vne illustre connoissance avec louange. Elle est proprement pour celuy dont les actions enuers ses citoyens (enuers toute la republique, ou enuers tout le genre des hommes) sont diuulgées & espandues en la connoissance du monde par vne illustre renommée. La louange est moindre que l'honneur, & la gloire plus que l'un ny l'autre: & neantmoins il est évident qu'elle n'est pas la felicité: attendu que la gloire consiste en ce que quelqu'un soit connu avec grande renommée & louange, qui est vne chose au dehors de celuy qui est connu, & non résidente en l'heureux. Et puis d'ailleurs connoistre, estant vne chose plus excellente que d'estre connu (car connoistre appartient aux plus excellentes natures, là où les moindres & plus infirmes sont connues) la gloire ne peut estre le souverain bien. Finalement puis que le souverain bien doit estre extrêmement ferme & stable entre les choses humaines, & que la gloire qui consiste en la renommée est instable: parce qu'elle dépend de l'opinion des hommes, qui est extrêmement muable; la felicité ne peut consister en la gloire.

Or puis que la felicité ne consiste pas en l'honneur ny en la gloire, qui sont deus à la vertu, comme nous venons de le monstrier, à plus forte raison l'honneur non mérité qui est vn faux honneur, ne nous peut faire heureux: tant s'en faut, le désir que les ambicieux en ont, les rend tous misérables. Car puis qu'il n'est pas en nostre puissance de posseder le vray honneur, dont nous sommes dignes par les actions de nostre vertu, d'autant qu'il dépend d'autrui, & que bien souuent les hommes à faute de cōnoistre nostre mérite, ou pour estre ingrats, enuieux ou malicieux ne nous le veulent pas rendre: par quel moyen les ambicieux, qui ont vn appetit excessif d'honneur non mérité, parviendront-ils au but de leurs desirs? & s'ils ne peuuent trouuer d'affurance en la possession & iouissance de ce qu'ils se font proposer pour fin, ne seront-ils pas tousiours agitez d'inquietudes, & par conséquent sans repos & misérables, depuis les plus grands iusques aux plus petits? Doncques nous concluons que la felicité n'est ny au vray ny au faux honneur, ny en la louange, ny en la gloire.

Que

Que la felicité ne confiste point en l'habitude de la vertu.

CHAPITRE XX.

Τάχα δὲ καὶ πολλοὶ αἰσ πῶς τὸ πλὴν ἔστι πολιτεία καὶ βίη ταύτην ἡ ἀπολαύσις· φαίνεται δὲ ἀπὸ τῆς αἰτίας· ἀπὸ τοῦ γὰρ ἐνδεχέσθαι τὴν ἀρετήν, καὶ ἀπὸ τοῦ τοῦτοιοι χρονοπαθεῖν, καὶ ἀπὸ τοῦ τὰ μέγιστα τὴν δ' αὖ τὴν ζωὴν ἔχειν αἰσ ἐνδομυμίζουσαν, ὡς μὴ γινώσκουσιν ἀπολαύειν.

Τίμω μὲ γὰρ εἴς τὸ ἐνδεχέσθαι μὴδὲν ἀγαθὸν ἔσται πλὴν ὑπάρχουσαν, οἷον τὴν χρονοπαθειν, ἢ ἑτέραν πῶς ἐξ ἡμετέρας· τίμω δ' ἐνδεχέσθαι οἷον τὴν ἀρετήν γὰρ εἰς ἀνάγκην ἔχειν ἀρετῆς, ὡς ὅταν δὲ ἐνδεχέσθαι ἔχῃ καὶ χρονοπαθεῖν, καὶ ἔχῃ ἡμετέρας, ἀλλ' οἱ ἀγαθὸν ἔχοντες, τίμω γὰρ πῶς ἰσχύουσιν ἔσται ἑτέραν τὴν βίαν καὶ τὴν ἀρετὴν οἱ ἀρετῶτατοι ὁρῶντες, ἐπὶ τοῖς ἀγαθοῖς γινώσκοντες.

Ὅ δὲ ἀγαθὸς καὶ χαρὸς καὶ αἰσ ἀπολαύει καὶ ἔστιν ὡς φαίνεται ἐν τῇ ἀρετῇ τὸ ἡμῶν τὴν βίαν τὴν ἐνδεχέσθαι τὴν ἀρετήν, ἀλλ' οἱ ἀγαθὸν ἔχοντες, τίμω γὰρ πῶς ἰσχύουσιν ἔσται ἑτέραν τὴν βίαν καὶ τὴν ἀρετὴν οἱ ἀρετῶτατοι ὁρῶντες, ἐπὶ τοῖς ἀγαθοῖς γινώσκοντες.

Εἰπομεν δὲ ὅτι οἱ ἀγαθοὶ εἰς τὴν ἀρετήν καὶ τὴν βίαν ἔχοντες, τίμω γὰρ πῶς ἰσχύουσιν ἔσται ἑτέραν τὴν βίαν καὶ τὴν ἀρετὴν οἱ ἀρετῶτατοι ὁρῶντες, ἐπὶ τοῖς ἀγαθοῖς γινώσκοντες.

Arist. 1.1. Eth. c. 3. Atque hanc potius fortasse aliquis vite civilis esse finem si attulerit. Sed hac ipsa quoque imperfecta et manca quodammodo videtur esse. Contingere enim posse videtur, ut qui virtutis sit praeclatus, aut dormiat, aut in tota vita nihil agat, & praeterea maximis in malis aut calamitatibus versetur. Eum autem qui ita vivat, nemo in beatis numeraverit, nisi qui propositum admirabile & abhorrens a communibus hominum sensibus tueri velit, &c.

C. 9. Accidere enim potest, ut habitus qui in se nihil boni efficiat: vivit eo qui dormit, aut qui alio aliquo modo otiosus ac feriatius est. De functione autem muneris idem dici non potest: agere enim necessario, et recte agere. Quemadmodum autem in ludis olympicis non pulcherrimas, aut valentissimas quisque corona donatur, sed qui certant: ex his enim vincunt aliqui, sic & ea quae sunt in vita honesta & bona, assurguntur & obtinentur, qui recte faciunt.

C. 13. At bonus ab improbo in summo minimum differuntur. Hinc illud est quod aiant, inter beatos ac miseros dimidiam vite partem nihil interesse. Eiusque ratio probabilis, cur ita accidat, afferri potest. Semper enim animi est cessatio, vacatioque ab opere, quae boni dicitur et malum, nisi finem quidam perueniunt, ac permanent ad aliquam eius partem, atque hac ratione bonorum quam quorumlibet aliorum vis sunt meliora.

L. 10. c. 6. Diximus autem non esse habitum: nam si ita esset, eius compos esse posset etiam is qui in omni vita nihil aliud quam dormiat, & stirpis vitam degat, & qui maximis calamitatibus afficiatur.

LA vertu est si vrayement vn bien de l'esprit, que les aduersaires, mesmes les meschans & vicieux ne le voudroient pas nier, & neantmoins la felicité n'y cōsiste pas: car puis que la felicité, comme nous auons dit, est la derniere fin de l'homme & son souverain bié, & que la derniere fin & le souverain bien des choses consiste en leur propre operation: la felicité ne peut consister en l'habitude de la vertu, c'est à dire à posseder la vertu seulemēt: car l'habitude n'estant pas operation, elle ne peut estre la derniere fin ny le souverain bié dont les hommes peuuent iouyr, lequel doit rendre l'heureux parfait & accomply. D'auantage celuy qui a l'habitude de la vertu se trouuant plus excellent & accomply quand il fait des actions vertueuses, que quand il n'exerce pas la vertu: comme il se connoist en ce que si le magnifique est sans moyens, & le prudent fort malade, n'ayant alors que l'habitude de la vertu sans operer, leur perfection n'est pas si grande, comme s'ils exerçoient leur vertu. Aussi voyons nous qu'es jeux Olympiques, on ne donnoit pas la courōne aux plus beaux & mieux formez, ny aux excellents en force, mais à ceux qui auoient bien combatu. Et partant la felicité ne consiste pas en l'habitude de la vertu, puis qu'il y a quelque chose de meilleur. Que si la felicité consistoit en l'habitude de la vertu, vn homme constitué en extreme calamité pourroit estre heureux, qui est contre l'opinion commune: & tout de mesme celuy qui ne feroit rien en toute sa vie, ou qui dormiroit tousiours méchant vne vie de plante, pourroit posseder de la felicité; mais cela n'est pas: car l'homme de bien & le meschant ne different point au dormir. Et de là est venu le dire commun: que les miserables & les heureux sont égaux en la moitié de leur vie, c'est à dire cependāt que les vns & les autres dorment: à cause que les heureux sont alors priuez de l'operatiō de la felicité. Car le dormir est vne oyssiueté de l'ame tant vertueuse que vicieuse: combien qu'il arrive ordinairement que le somme des vicieux est plain de trauaux, d'inquietudes, & d'horribles & espouuantables images de leurs meschancetez: là où les vertueux repō-

En cinquième lieu, il paroît que les opérations selon la sagesse & selon la prudence sont le plus excellent bien de l'homme; premièrement en ce qu'elles s'exercent sur tout ce qui est en l'univers, l'embrassant & possédant en certaine manière: sçavoir la sagesse en connoissant les choses qui ne sont soumises aux hommes, que pour en estre connus seulement, ny possédées d'eux que par la connoissance, & entre autres les divines: & la prudence faisant tout ce qui est beau, bon & louable d'estre fait & choses qui tombent sous l'action. Et secondement la prudence & la sagesse donnent la perfection à l'entendement où elles résident: au moyen de quoy elles rendent aussi la volonté accomplie qui suit toujours l'entendement: & ainsi ces deux habitudes apportent l'accomplissement par leurs opérations aux deux parties qui sont les plus nobles de l'ame raisonnable, de toutes les perfections dont elles sont capables: car l'entendement & la volonté ne prennent autre perfection que des vertus contemplatives & des actives qui sont toutes comprises dedans la sagesse & la prudence parfaite. C'est pourquoy Aristote dit qu'il est probable que celui qui s'exerce & opérations convenables à l'entendement, le cultive, & a l'esprit bien disposé, est agreable à Dieu. Car si les Dieux immortels ont quelque soin des choses humaines, comme cela est vray-semblable, il est croyable aussi qu'ils se délectent de celle qui est la meilleure de toutes, & leur touche de plus pres de parenté (à sçavoir l'entendement) & qu'ils fassent bon gré & donnent des récompenses à ceux qui l'ayment extrêmement: côme ayant soin des choses qui luy sont cheres, & de ceux qui exercent de bonnes & honnestes actions: toutes lesquelles choses se trouvent principalement en celui qui est doué de sagesse. Il dit aussi que s'il pouvoit tomber de l'envie des Dieux des choses humaines ils enuieroyent les hommes recherchant la sagesse: mais la divinité est exempte d'envie: & les Poëtes qui dient au contraire sont menteurs. Or puis que les opérations de la sagesse ou de la prudence sont le plus excellent bien de l'homme, elles sont par conséquent le plus aymable & desirable qui luy puisse arriver: car les choses sont d'autant plus à aymé & à désirer qu'elles sont bonnes & excellentes.

Καὶ τὸ αὐταρχὸς διὰ τὴν φιλοσοφίαν, καὶ ἀφύπνους ἀνθρώπων, καὶ ὅσα ἄλλα τῷ μακαρίῳ Σωκράτει, καὶ ταῦτων τῶν ἐργῶν φαίνεται ὄντα.

L. 10. Eth. c. 7. Copiam autem bonis omnibus cumulatam, nihil praeerea desideratam, eo liberā cessantē diotandique facultatem, et occupationem de fatigationis expertem, quantum res humana ferunt, & quantumque alia beato tribuntur, in hac functione maneris esse constat.

En sixième lieu, les opérations selon la sagesse & selon la prudence sont le seul bien suffisant parfait & accompli, dont les hommes peuvent jouir en ceste vie, autant que la condition humaine le peut porter: car premièrement les opérations de la sagesse les sont converser avec les choses célestes & divines: où estant parvenus, ils n'ont plus rien à souhaiter, attendu qu'elles les eleuent par dessus ce qui reste icy bas, & sont les plus suffisantes pour rassasier leurs desirs. Et quant aux opérations selon la prudence on ne peut douter qu'elles ne soient non seulement propres à acquérir les autres biens & à les conserver, mais aussi à empêcher qu'ils ne se tournent en mal: car la santé, les délectations, les richesses, la puissance & l'autorité même, au lieu de nous ayder, se tournent bien souvent à nostre dommage ou à nostre ruine, & de ceux qui vivent avec nous & nous seroient enlevez par la fortune & par une infinité de hazards auxquels ces biens sont exposez; si nous n'en estions préservés par la prudence, & par les vertus qu'elle contient. En somme la prudence est un bien duquel nous pouvons nous accommoder parmi les défauts mêmes & les incommodités de la vie, & qui seul nous fournit ce que tous les autres ne peuvent faire sans luy. Cela paroît fort des républiques gouvernées par prudence, esquelles tous biens abondent par son moyen: au contraire du défaut & des nécessitez qui se trouvent ordinairement en celles où les gouverneurs & Magistrats manquent de ceste vertu. Et partant les opérations selon la sagesse & la prudence sont un bien suffisant, parfait & accompli, autant que les hommes le peuvent avoir en ceste vie mortelle.

En septième lieu, il est bien aysé à iuger que les opérations selon la sagesse & selon la prudence nous mettent en tranquillité & en repos: attendu qu'on ne sçauroit imaginer aucune chose en ce monde plus propre à nous préserver des flots & de la tourmente des inquietudes, que la sagesse, laquelle nous eleue par dessus les choses terrestres & corruptibles, nous logeant dedans les cieus par la connoissance, avec les intelligences & auprès de la Divinité même, qui est immuable de toutes sortes d'immobilité: d'où nous voyons

tout

tout ce qui est contenu dans l'vniuers, tant les choses naturelles que les supernaturelles, en repos, & sans estre troublez. Et pour le regard de la tranquillité & du loisir où nous pouuons nous maintenir en cette vie parmy le monde, selon que l'homme est animal social; qui nous le peut donner, que la seule prudence parfaitte: laquelle nous instruit comme il nous faut faire la paix en nous-mêmes, & nous conduire seurement parmy tant de rochers, de gouffres & d'escueils qui se trouuent en la conuersation des hommes, avec lesquels il faut que nous viuions: & nous donne des regles & des preceptes de ce qu'il faut & ne faut pas faire: comme on doit gouverner sa famille, les Republiques & les Provinces, avec vne telle preuoyance des accidens de la fortune & du hazard; que nous y remedions deuant qu'ils arriuent, & sçauons leurs effectz auparavant le coup. De sorte que ne nous estants point nouueaux, nostre vie n'est pas estonnee de leur aduenement, ny nostre repos destourné.

Εστι δὲ ἔργον ἀνθρώπου, ψυχῆς εὐεργασία καὶ λόγου, ἢ καὶ αὐτοῦ λόγου.

Ἀρετὴ δὲ λέγεται ἀνθρώπου, ὅτι τὴν σώματος, ἀλλὰ τὴν ψυχῆς: καὶ τὴν εὐδαιμονίαν δὲ ψυχῆς εὐεργασία λέγεται.

Καὶ αὐτὰς αἱ εἰσὶν αἱ ἀρεταί, αἵ τ' ὅντι μὲν ἐπὶ τῆς ψυχῆς, ὅσων τινὲς εὐεργασίαι ποιοῦνται αἱ εἰσὶν ἀπορροῖαι αἱ κατὰ ἀρετὴν ἀπάξεις: ταὶ γὰρ χαλὰ ἐστὶ σωδῶσαι ἀπάξιον, τὰ δὲ αὐτὰ ἀρετῶν.

Η καὶ τὸν εὐεργασία σωδῶν τε ἀποφύγει δόλαι, θεωρητικὴ ὅσα, καὶ παρ' αὐτῶν ἐκείνους ἐπιτελεῖται.

La dernière fin ou perfection de chaque chose consistant en sa propre operation, comme nous l'auons montrée; il n'y a point de doute que la dernière fin ou perfection de l'homme ne consistes operations des facultez intellectuelles de l'ame humaine, l'entendement & la volonté; car elles conuiennent à luy seul entre tous les animaux: là où les vegetatiues & sensitiues sont communes aux autres animaux. Or les actions selon la partie intellectuelle, pour le regard des connoissances, les vnes sont certaines, & les autres incertaines. Et quant aux actions des hommes, selon qu'ils viuent en société, & conuersent les vns avec les autres, quelques vnes sont bonnes, & les autres mauuaises. Mais ce ne peut estre és connoissances incertaines ny és mauuaises actions, que consiste la fin & le souverain bien de l'homme: car premierement la dernière fin a cela de propre qu'elle parfait & accomplit la chose qui y est paruenue & la met en repos: ce que la connoissance incertaine ne sçauroit faire: d'autant que les opinions n'apportent aucune perfection à l'entendement; mais au contraire de l'imperfection, le remplissant quelquefois de faussetez & de doutes, à cause dequoy il demeure sans repos, essayant tousiours de sçauoir la verité certainement. Les mauuaises actions aussi nous rendent imparfaits, comme nous le voyons en ce que les meschans sont blasmez & detestez d'un chacun, & ont tousiours l'esprit agité sans pouuoir iamais trouuer de repos en leurs ames, non pas mesmes en dormant, qui sont choses repugnantes à la dernière fin, laquelle rassasie tous les desirs. Il reste doncques que les operations de l'homme esquelles la dernière fin, & son souverain bien consistent, sont les cognoissances certaines, & les bonnes actions. Or les cognoissances certaines procedent selon les vertus contemplatiues, l'intelligence, la science, & la sapience qui embrasse l'une & l'autre: & les bonnes actions sont celles qui se font selon les vertus actiues que nous appellons aussi Morales, à sçauoir la temperance, la iustice, la vaillance & semblables, & la prudence qui les embrasse toutes. Mais comme entre les vertus contemplatiues, la sapience qui considere tout ce qui est en l'vniuers, & principalement les choses diuines, elleuel l'homme au dessus des autres qui n'en font pas doüez, & le fait conuerser avec les Anges, & avec Dieu mesme, est la plus excellente & parfaitte: il faut que la fin de l'homme consiste principalement en ses operations pour le regard de la vie contemplatiue.

Εἰ ἀπάσεις δὲ τὰ ἀρχαῖα τελευτῶν τὴν πᾶν τῶν ἐστὶν ἀρετῶν τε καὶ τὴν αὐτὰ τὴν πᾶν γὰρ χαλὰ καὶ κατεῖναι δόλαι.

L. 1. Eth. c. 6. Opus igitur hominis erit, finitio muneris animi rationis constantia, aut certe ratio non carens.

C. 13. Virtutem porro humanam appellamus, non corporis sed animi virtutem. Etenim beatitudinem finitioem muneris animi dicebamus.

L. 10. c. 6. Per se autem ea sunt optabiles, à quibus nihil prater ipsam finitioem muneris requiritur. Quales videntur esse constantia virtutis affectus (nam in rebus honestis ac bonis agendis assidue versari, in rebus per se expectandis numeratur.)

C. 7. Mentis verò finitio grauitate & studio rerum seriarum videtur praeferre ceteris: cum in rerum contemplatione versetur, et prater eam nullum alium finem expetere.

Arist. 1. 1. Eth. c. 1. Fines earum, quae principem locum obtinent, earum quae eis subiecta sunt, finitio sunt optabiliores. Nam horum causa illi quoque expetuntur.

Εἰ δὲ πὶ τὴν ἐν τῷ ἀγαθῷ, ὃ δὲ αὐτὸ ἐν-
λόγηται, ἡ ἀλλὰ δὲ ἀποδοτὸ, καὶ μὴ πᾶσι δὲ
ἐπεὶ αὐτὸ ἐν τῷ ἀγαθῷ, ὃ δὲ αὐτὸ ἐν τῷ ἀγαθῷ,
ἡ ἀλλὰ δὲ ἀποδοτὸ, καὶ μὴ πᾶσι δὲ
ἐπεὶ αὐτὸ ἐν τῷ ἀγαθῷ, ὃ δὲ αὐτὸ ἐν τῷ ἀγαθῷ,
ἡ ἀλλὰ δὲ ἀποδοτὸ, καὶ μὴ πᾶσι δὲ
ἐπεὶ αὐτὸ ἐν τῷ ἀγαθῷ, ὃ δὲ αὐτὸ ἐν τῷ ἀγαθῷ,

Δὲ δὲ δὲ αὐτὸ ἐν τῷ ἀγαθῷ, ὃ δὲ αὐτὸ ἐν τῷ ἀγαθῷ,
ἡ ἀλλὰ δὲ ἀποδοτὸ, καὶ μὴ πᾶσι δὲ
ἐπεὶ αὐτὸ ἐν τῷ ἀγαθῷ, ὃ δὲ αὐτὸ ἐν τῷ ἀγαθῷ,
ἡ ἀλλὰ δὲ ἀποδοτὸ, καὶ μὴ πᾶσι δὲ
ἐπεὶ αὐτὸ ἐν τῷ ἀγαθῷ, ὃ δὲ αὐτὸ ἐν τῷ ἀγαθῷ,
ἡ ἀλλὰ δὲ ἀποδοτὸ, καὶ μὴ πᾶσι δὲ
ἐπεὶ αὐτὸ ἐν τῷ ἀγαθῷ, ὃ δὲ αὐτὸ ἐν τῷ ἀγαθῷ,
ἡ ἀλλὰ δὲ ἀποδοτὸ, καὶ μὴ πᾶσι δὲ
ἐπεὶ αὐτὸ ἐν τῷ ἀγαθῷ, ὃ δὲ αὐτὸ ἐν τῷ ἀγαθῷ,

Ὡς ἐπὶ πᾶσι ἀγαθῶν ἀπάντων ἐν τῷ ἀγαθῷ,
τοῦ αὐτοῦ ἐν τῷ ἀγαθῷ ἀγαθῶν ἐπὶ πᾶσι
αὐτῶν.

Semblablement puisque comme dit Aristote, entre plusieurs fins où nous tendons, celle à laquelle les autres se rapportent est meilleure : (car ce n'est que pour l'amour d'elle que nous les recherchons & désirons) si y a quelque fin que nous désirions pour l'amour d'elle même, & les autres à son occasion, celle là est le souverain bien: attendu que nous ne faisons pas choix de toutes choses pour l'amour d'une autre : ains nous nous arrêterons finalement à quelqu'une, autrement le progrès iroit en infiny, & nostre appetit seroit en vain & frustré : ce qui est impossible. Or ces choses actives la Politique semble estre la principale & celle à laquelle toutes les autres se rapportent : car les plus honorables sciences à sçavoir, la militaire, l'économie, & l'oratoire sont rangées sous elle. Desquelles vñt & de toutes les autres, en leur preservant ce qu'il faut faire, & de quoy il se faut abstenir : la fin comprend celle de toutes les autres : de sorte qu'elle est le bien humain à sçavoir : car iasoit que le bien d'un homme & de la Republique soit mesme, toutesfois acquerir & conserver le bien de la Republique, semble estre quelque chose de plus grand & de plus divin. Et encorres qu'un homme se puisse contenter de faire bien à vn seul, neantmoins c'est chose plus belle & divine de le pouvoir communiquer à toute vñe nation & à toute vñe Republique. Et partant il est raisonnable que la dernière fin de l'homme pour le regard de la vie active, consiste en ces actions selon la prudence politique.

Ὡς ἐπὶ πᾶσι ἀγαθῶν ἀπάντων ἐν τῷ ἀγαθῷ,
τοῦ αὐτοῦ ἐν τῷ ἀγαθῷ ἀγαθῶν ἐπὶ πᾶσι
αὐτῶν.

Si quis igitur est rerum, que in actionem cadunt, finis, quem propter se volumus, cetera autem propter hunc, nec omnia propter aliud eligamus (sic enim res progreditur in infinitum) ita ut noster omnis appetitus inanis & irritus sit futurus; perspicuum hoc futurum summum bonum atque adeo bonum ipsum optimum.

Et verò videri possit finis esse scientia reliquarum facultatum longe principis ac domine, ceterisque maxime præcunctis : atque imperantis talis viguer etiam civilis videatur. Nam & quas in civitatibus scientias esse oporteat, & quas quisque discere debeat, & quatenus seu usque ad quod tempus ea stant, ac præscribit : facultates autem etiam eas que summo in honore sunt, ut artem imperatoriam, & rationem tuendam familiarem, & bene descendendi facultatem, hinc esse subiectas videmus. Quod si hoc reliquis omnibus artibus que in actione versantur, vitut, legibusque laus quid agendum & à quibus abstinendum sit præscribit, eius sine reliquarum artium fines contineri videntur. Itaque hoc erit summum hominis bonum. Nam etsi idem totius hominis et civitatis bonum sit, civitatis tamen bonum, & consequi & conservare, maius quiddam esse & perfectius videatur. Enim verò præclarè nobiscum agatur, si id quod uni soli sit utile, reperire possimus : sed tunc profecto est id pulcherrimum ac divinum, quod gentibus & civitatibus usui est.

C. 5. Quæcirca si quis est omnium rerum que in actione versantur finis, hoc erit bonum quod in actionem cadit : finis plures, hac erunt bona.

L. 10. Eth. 7. Eorum que sunt in nobis mens quiddam est longe optimum, & omnium que cognosci possunt, ea que mente complacemur, sunt longe optima; præterea vero & maxime assidue : nam res assidue contemplari, magis quam quodammodo agere possumus.

En somme les operations selon la sapience & selon la prudence sont de longue duree : car elles procedent de l'entendement où la prudence & la sapience resident, duquel nous vñons quand nous voulons comme d'une faculté qui nous est propre, sans manquer iamais d'objet pour l'exercer selon ces vertus, attendu que la sapience considère toutes les choses de l'univers, tant les materielles qu'immatérielles : & la prudence parfaite accompagnée d'autres vertus morales, a pour objet toutes les passions & actions humaines et tendant

stendant ses fonctions, sur tout ce qui est bon à fuire & à faire : ou qu'il faut reietter ou fuir, soit que nous viuions seuls ou en compagnie, sans que nous puissions estre empeschez de les exercer. Et partant les operations de l'homme selon la sapience & selon la prudence sont de longue duree, & peuuent continuer long temps.

Εἰ μὲν οὖν καὶ ἄλλοι πρὸς τὴν δόξαν ἀνθρώποις, εὐλογοῦσι & τὴν εὐδαίμονιαν γινώσκουσι εἶναι, καὶ μάλα τὴν ἀνθρώπιναν εὐλιπτεῖν.

Εὐκότος οὖν ἔστι βουῆ, ἔστι ἔπαισι, ἔστι ἄλλοι πρὸς τὴν δόξαν εὐδαίμονι λέγουσιν· ἔστι γὰρ αὐτῶν οἷον κοινοῦσαι τοιαύτης εὐεργείας· ἂν τὰ ταῦτα δὲ τῶν αἰσίων, ἔστι παρ' εὐδαίμονι ἔστιν οὐδὲ λέρμοι ἀλλ' ἔστι ἐλπίδα μαχεῖσθαι.

Δὲ ἔστιν ἐν οἷς γίγνεται τὸ πᾶσι τῶν τοῦ δ' ἔστι, ἐν μὲν, ἐν τῷ τὸ σκόπον χεῖρα, & τὸ πᾶσι τῶν πρὸς τὴν ὑπόθεσιν· ἐν δὲ, τὰς πρὸς τὸ τέλος φέρας πρὸς τὴν ἐπιτέλειαν.

Arist. l. 1. Eth. c. 10. Si quod aliud à dijs munus est hominibus datum, profectio contentum est, beatitudinem quoque à dijs immortalibus donari, eoque maxime, quod verum humanatum est optima.

Merito igitur nec bonum, nec equum, nec aliud quicquam amantibus dicimus felix, quippe cum fieri nequeat ut vilius ipsorum talis sit participes operationis. Atque ob hac causam ne puer quidem est beatus. Nondum enim per aetatem ad alia agenda satis apertus est. Qui autem beati dicuntur propter spem, quam de ijs habent homines, tales predicantur.

L. 7. Polit. c. 13. Duo sunt in quibus posita est omnium hominum perfectio, & praesentia: eorum autem unum in eo consistit, ut scopum et finem actionum sui rectius, et recte propius: alterum in eo, ut homines actiones ad finem pertinentes & conferentes inueniant.

Or voyla assez de preuues que la felicité humaine consiste és operations de l'ame raisónnable selon la sapience & la prudence parfaite, desquelles celle la confidere la vraye fin de l'homme, & celle cy les moyens & les actions pour y paruenir, qui sont d'eux choses esquelles la perfection & excellence de tous les hommes est posée. Et d'autant que les animaux bruts, les fols, & les enfans sont incapables de ces actions, ils ne sont point heureux. Que si ce nom est attribué aux enfans, c'est par metaphor ou pour l'esperance qu'ils le seront. Et certes il estoit bien raisonnable que la felicité consistast en ces vertus: car puisqu'elle est vn certain bien accompli de toutes perfections, & come vne image & ressemblance imparfaite de la felicité diuine, il estoit iuste qu'elle ne fust point commune aux hommes & aux bestes: & partant qu'elle consistast comme celle de Dieu non és actes extérieurs, mais en ceux de l'entendement & de la volonté, qui sont les plus excellentes facultez de l'ame humaine, & qu'elle procedast des plus rares & excellentes vertus dont la nature humaine est capable. Mais ainsi que la felicité est la meilleure chose & le bien qui constitue les hommes au plus excellent estat, il sen trouue fort peu qui en iouissent pleinement, en estant destournéz par l'appetit sensitiu auquel ils se laissent emporter; si ce ne sont ceux que Dieu assiste de sa grace & de sa diuine faueur. Car comme dit Aristote, si les hommes reçoient quelque present des Dieux, il est raisonnable d'estimer que c'est la felicité, & ce d'autant plus qu'elle est meilleure de toutes les choses humaines.

De l'opinion de Solon touchant la felicité.

CHAPITRE X.

Πολλὰ γὰρ μεταβολαὶ γίνονται, καὶ παντοῖαι τύχαι καὶ τὸ βίον καὶ ἐν δόξῃ καὶ μάλα ἐν βύχῃ, τα, μεγάλας συμφορὰς ἀπειποῦσι ὅτι γήρας, καὶ γὰρ ἐν τοῖς νεωκοῖς ἀπὸ Περίου μαχόμενοι τὸ τοιαῦταις χροσάμηνον τύχαις, καὶ πλεονεχία ἀγλίας, ἔστις εὐδαίμονισι.

Εἰ δὲ μὴ λέρμοι καὶ πενήτοια εὐδαίμονα μηδὲ Σόλων τὸν βύχον, ἀλλ' ὅτι τινιχότα αἰσὶς ἀσφαλὲς μαχεῖσθαι ἀνθρώποις, ὡς σκοπὸν ἔστι καὶ χροσὴν ὄντα καὶ δυσχερέα, ἔστι μὲν & τὸ ἀμφοτέρωθεν πᾶν.

Arist. l. 1. Eth. c. 10. Multa enim in vita rerum commutationes, & varique casus interueniunt: siueque potest, ut cuius res hodie sint valde secundae, & maxime in senectute calamitatibus efficiantur, quemadmodum in heroicis de Priami fabulantur Poeta. Porro quia tales casus fuerit expertus, miserique de hac vita decesserit, eum profecto nemo ducit beatum.

C. 11. Quod si nec nos enim beatum dicimus, qui mortuus est, nec hoc vult Solon, sed cum denique hominem vere ac iuste beatum predicari posse, tanquam iam extra omnium malorum atque infortuniarum discrimen positum: ne hoc quidem dubitatione vacat.

D ij

LA sentence de Solon, qu'il faut attendre la fin de la vie d'un homme pour le reputer heureux, semble ne s'accorder pas avec ce que nous venons de dire de la felicité : c'est pourquoy il sera à propos de l'examiner en celieu. Or son dire ne se peut entendre que l'homme estant mort soit heureux; car Solon ne l'entendoit pas de cette sorte, puis qu'il fit cette responce à Cræsus, sur la felicité de cette vie, & que les Philosophes n'en traittoient qu'en ce sens; & de l'entendre autrement, il n'y a point de raison. Car les choses qui troublent la felicité, ou la font perdre, ne peuvent rien contre l'homme qui est despoüillé du corps mortel: & ce qui peut arriuer à ce qu'il a laissé, ne peut empêcher aucune des operations, qu'il est demeuré capable d'exercer ny, troubler son repos. Il faut doncques que la sentence de Solon soit entenduë de la felicité de cette vie. Mais pour ce regard il n'est point besoin d'attendre la fin de la vie d'un homme pour le dire heureux: car si on peut dire vrayement apres sa mort, qu'il estoit heureux durant sa vie, il sensuit qu'il estoit vrayement heureux quand il viuoit: parce que la verité d'une proposition depend de la verité de la chose qu'elle signifie: & partant on pouuoit dire durant sa vie, qu'il estoit heureux alors qu'il l'estoit, sans attendre apres sa mort. Et ainsi la sentence de Solon n'est rien, sinon qu'on vueille entendre qu'on ne peut bien iuger de la duree de la felicité d'un homme qu'apres qu'il est mort, d'autant qu'alors on aura veu comme il sera demeuré constant en l'exercice de la sapience & de la prudence, en toutes les fortunes bonnes & mauuaises où il se fera peu trouuer: car quelles qu'elles soient, il peut demeurer heureux pour le regard de l'essence de la felicité: d'autant qu'un homme douë de sapience & de prudence, peut tousiours operer selon ces habitudes là; & partant estre heureux tout le long de sa vie. Premièrement parce qu'il est en son pouuoir de se composer par la prudence en telle sorte, contre toute fortune, qu'il demeure tousiours debout comme vn cube, de quelle maniere qu'il en soit agité: là où l'imprudent ressemble au corps spherique, lequel est facilement esbranlé, & ne se peut reposer. La preuue de cela consiste en ce que les euenemens fortuits, bons ou mauuais, sont petits ou grands. S'ils sont petits, le vertueux ne les estime point, parce que comme magnanime, il ne se soucie pas d'une petite fortune, soit aduerse ou prospere. S'ils sont grands & bons, ils decorent son estat, & l'inuient à des œures plus grandes & plus louables, d'autant qu'il en vse bien & legitimement. S'ils sont grands & mauuais, ils ne destruisent pas la vertu; combien que plusieurs belles actions du vertueux en puissent estre empeschees; tant l'en faut ils la rendent plus claire, ainsi que l'or espuré par le feu: n'y ayant personne qui n'estime d'auantage celui qui aura exercé sa vertu parmy les calamitez, que durant les prosperitez: comme on fait plus de cas du Pilote qui a sauué son vaisseau de la répeste, que de celui qui ne l'a gouuerné que durant la bonnace, attendu que ce n'est pas faute de les sentir, mais par vn courage genereux qu'il les supporté. Donques les mutations de la fortune ne scauroient empescher l'homme qui viura selon la prudence de iouir de la felicité; car il operera bien tousiours, sinon absolument, pour le moins selon que le temps & l'occasion le porteront. Ainsi qu'un bon Capitaine vse du lieu où il se trouue pour en bien faire la guerre: & comme vn bon artisan accommode son ouurage à proportion de la quantité ou qualité de la matiere qu'il a. Et ne deuiendra point comme s'il suiuoit le changement de la fortune, tantost en bien, tantost en mal, souuent heureux & souuent miserable; ainsi que le Caméléon, qui reçoit maintenant vne couleur, & aussi-tost vne autre. Voila pour le regard de la prudence. Quant à la sapience, il est encore plus facile de l'exercer tousiours: attendu que cela despends de nostre entendement, & de nostre volonré, sans que les accidents de dehors nous en puissent empêcher: mais seulement d'y vacquer avec tant de perfection, ou si continuellement, comme s'ils ne nous diuertissoient point: au moyen de quoy les calamitez & infortunes ne nous peuvent oster la felicité: Mais s'il nous suruenoit des douleurs ou maladies si grandes & violentes, que l'affliction des organes troublast la phantasie, & empeschast l'usage de la raison, ou vinsent iusques à aliener l'esprit, & rendre le vertueux insensé: en ce cas il faut conter vn tel estat, la mort de l'heureux: parce qu'encores qu'il eust la vie animale, toutesfois puisque la raisonnable luy manque, il ne peut pas estre nommé entre les hommes viuans: tellement qu'ayant esté heureux iusques à ce point là, on peut dire que sa felicité a duré iusques à la fin de sa vie. Et partant la sentence de Solon bien considerée, n'est pas de grande importance. Et pouuons dire qu'encores que la felicité ne consiste pas es aduersitez ny infortunes, & qu'elle demande plustost la prosperité, pour estre en sa perfection & splendeur, que neantmoins

les calamitez telles qu'on les recite de Priam, ne peuvent pas ôter la felicité pour le regard de son essence, qui est interne à l'homme; mais seulement la retrancher en son amplitude & splendeur externe. Et c'est de cette sorte que se doit entendre ce qu'Aristote dit, que celui qui est agité de maux & d'adversité de la fortune, ou constitué en de grandes calamitez, comme Priam, n'est pas estimé heureux; ioinct qu'il parle selon l'opinion vulgaire: car rien ne nous peut ôter l'essence de la felicité que nous mêmes, en perdant la sagesse & prudence. En quoy qu'ait voulu dire ou entendre Solon, il n'y a rien qui empêche que celui qui opere selon la prudence & la sagesse parfaite, & qui a des biens externes assez pour les exercer, soit heureux durant qu'il use de ces vertus.

De quelle sorte les biens externes & du corps appartiennent à la felicité.

CHAPITRE XI.

Οὐδὲμία γὰρ ἐνέργεια τέλειος ἐμποδίζουσα
ἢ δὲ εὐδαιμονία τὴν τέλειαν διὰ τοσοῦτά ἐστι οὐ
δύναμις τῆς ἐν σωματι ἀγαθῶν, ἢ τὸ σκῆτος, ἢ τὸ
πῦρ, ὅσους μὴ ἐμποδίζουσι τῶν ἄλλων οἷδι τὸ γογγύ-
οντων καὶ τὸ δυσχερῶς μεγάλαις παθεῖν τιμῶν εὐ-
δαίμονα φασκόντες εἶναι, καὶ ἢ ἀγαθὸς, ἢ σκόντης,
ἢ ἀκούτης, ἢ δὲ ἐν λήρῃσι.

Οὐ μὲν ὁπότεον καὶ πολλὰν ἢ μεγάλην δύνα-
σιν τὴν εὐδαίμονισιν, εἰ μὴ ἐνδύχουσι αὐτοὶ τὸ σκῆ-
τος ἀγαθῶν, μακρότερον εἶναι ἢ γὰρ ἐστὶ τὴν εὐδαι-
μονίαν τοῦ αὐταρκτεῖν, καὶ ἢ χυρῆς, καὶ ἢ πρᾶξις· δυ-
νατόν δὲ καὶ μὴ ἀρκούντας γὰρ καὶ θαλάττης πρᾶξις
καὶ χαλὰ καὶ γὰρ ἀπὸ τῆς μετρίου δύνατος ἀντισπα-
ται καὶ τὸ ἀρετῶν.

Ἰκανὸν δὲ ποσὺν ὑπάρχειν ἔχει γὰρ ὁ βίον
εὐδαίμονα, ἢ καὶ τὸ ἀρετῶν ἐνέργειαν. Ἐν Σόλων
δὲ τοὺς εὐδαίμονας ἴσως ἀπεφάνητο, καλῶς ἐπὶ τῶν
μετρίων τοὺς σκῆτος χειρουργοῦντας, περ ἀγαθῶν
δὲ καὶ χαλῶν, ὡς αὐτοὶ καὶ βελανώτας σφρόνους,
καθ' ἑκάστην γὰρ μετρίαν κακτιμύνην πρᾶξις ἂν δει-
κνύει δὲ ὁ Ἀναξαγόρας, ἢ πλεῖστοι, ἢ δὲ δυνατῶν
ἡσυχαστῶν τὴν εὐδαίμοναν, ἐπὶ τῶν σκῆτος ἂν ἡου-
μαίηται, εἰς τοὺς ἀποτοὺς φανερὸν τοῖς πολλοῖς· ὅτοι γὰρ
κρίνεται τοῖς σκῆτος, τίς τινι αἰδοῦντο μόνον συμ-
φανῶν δὲ τοῖς λόγους εἰσχεῖν αὐτὸν τὸ σφῶν δὲ καὶ.

Οἷον γὰρ οἱ πολλοὶ τὴν εὐδαίμοναν βίον τὴν εὐτυ-
χίαν εἶναι, ἢ σκῆτος αὐτοὺς γὰρ εὐτυχίαν καὶ ὅρῳ ἴσως
αὐτοὺς γὰρ τὸ σκῆτος ἀγαθῶν, ὡς ἢ τύχη καὶ καλῶν,
σκῆτος καθ' ἑκάστην εὐδαίμοναν εἶναι.

Φανερόν ἐστι καὶ τὴν εὐτυχίαν μὴ ἢ κατ' ὅσας μέσιν,
βελτίστη πάντων· ἵνα γὰρ τὴν λόγῳ πεῖραξαι.

Διὸ καὶ τοὺς ἄνθρωποις τὴν εὐδαίμοναν αἴτια
καὶ σκῆτος εἶναι τὴν ἀγαθῶν ὅσους εἰ τὴν θαλασσίαν
λαμψάνου καὶ καλῶν αἰσθητῶν τὴν λύρας, πολλοὶ καὶ
τὸ γινώσκον.

Arist. l. 7. Eth. c. 14. Nulla enim muneris sanctio,
si impediatur, perfecta esse potest. At beatitudo in
perfectis rebus numeratur. Quocirca et corporis et
externa bona, et fortunam quoque ne hac impedian-
tur, desiderat beatus. Qui autem ei qui in tota crucie-
tur, et qui maximis calamitatibus afficiatur, beato esse
licere dicunt, modo vir bonus sit, nihil dicunt, siue
sua sponte, siue iniiti dicant.

L. 10. c. 9. Non tamen si fieri non potest, ut quicquam
sine bonis externis sit beatus, idcirco existimandum est
multa et magna virum beatum desideratarum. Non
enim copia bonis omnibus per se cumulat in nimio
posita est, neque huius rei iudicium, neque altio: fieri
autem potest ut etiam si quis maris et terre imperium
non habent, res agant bonas et praeclaras. Nam po-
test quis bonis mediocribus instructus, quae virtutis con-
sentanea sunt, administrare.

Satis est autem tantum suppetere, quantum possu-
lant honestae actiones. Erit enim eius vita beata qui
muneribus fungatur virtutis contentantia. Et fortasse
Solon beatorum non male pronuntiabat eos, qui mediocri-
ter bonis externis instructi sunt, et quires quàm potue-
runt honestissimas gesserunt, temperanterque vixe-
runt: fieri enim potest, ut si quis bona mediocriter teneat
ac possident, agant ea quae sunt agenda. Anaxagoras
quoque non disimulavit neque potentem aliquem, virum
beatum existimare videtur, quippe qui dixerit, mirum
sibi non futurum, si similitudinis absurdum quidam et
ineptus esse videretur. Haec enim ex rebus externis iudicari,
propterea quod has tantum sensu percipit. Atque
his rationibus sapientium opiniones congruere vi-
dentur.

L. 1. Mag. Moral. c. 8. Arbitrantur namque multis
felicem vitam, fortunatam esse, vel non esse cura
prosperam fortunam, et forte non inuria. Absque
enim externis bonis, quorum domina fortuna est, feli-
cem esse non contingit.

L. 4. Polit. cap. 1. Perspicuum etiam est, rerum secundarum possessionem mediam, omnium esse optimam:
facillime enim adduci potest ut rationi obtemperet.

L. 7. c. 13. Bona externa beatitudinis causae efficien-
tes esse existimant homines: ut si quis causam clari et
boni cythara canendi lyra potius quam artem ascribat.

QUI voudra considerer la felicité humaine fort abstraëmēt, & selon la rigueur des
Stoïques, qui tenoient que la seule vertu suffisoit à l'homme pour estre heureux,
même au milieu des tourments: estimans qu'il n'y auroit rien de bon que la vertu, ny de
mauvais que le vice: on pourroit dire que les operations selon la sagesse & prudence
parfaite, seroient elles seules yn bien suffisant pour rendre les hommes heureux. Mais
certes

D iiij

Εἰκοε δ' ἀποφω, τὸ πᾶντα ὑπομένοντας ἅ-
γαθὰ τῶ ἐνδύμῳ, φίλοις μὲν δωδιδόναι, ὁ δὲ
καὶ τὸ σκῆτος ἀγαθὸν μέγιστον εἶναι.

Διότι δ' αὖ ἐν τὸ σκῆτος χρηρτίας ἐπὶ μικρὸν,
ἢ ἐπ' ἐλαττον διδόναι τὸ ἥκιστα. τὸ μὲν γὰρ ἀναγ-
χῆσαι ἀμφοὶ χρεῖα. ἔξ ἑσῶ ἴσου ἔτα.

Πρὸς δὲ τοὺς πᾶσι, πολλὰν δίδω, ἐπὶ αὖ
μειζους ὅσις ἐκκαλοῖς, πλείων τῶ ἡμετέρῳ,
ἐνδὸς τὸ τοῖσιν, πρὸς γὰρ τῶν ἐξέχουσιν, χρεῖα,
ἀλλ' ὡς ἐπεί, ἐν ἐμπόδῳ ἐστὶ, πρὸς γὰρ τῶν ἡμε-
τέρων.

Διότι δὲ ἐν τὸ σκῆτος ἐκκαλοῖς, ἀνθρώπων ὅπῃ
ἐν γὰρ αὐτοῖς ἡ φύσις πρὸς τὸ ἡμετέρῳ, ἀλλὰ
δὲ ἐν τὸ πᾶσι ὑπάρχει, ἐν ἡμετέρῳ, καὶ τὸ λοιπὸν
ἡμετέρων ὑπάρχει.

L. 9. c. 9. *Absurdum est omnia bona beato tri-
buentes amicos non dare, quod omnium bonorum ex-
ternorum videtur esse maximum.*

L. 10. c. 8. *Videatur autem & externorum bonorum
copiā parum admodum egerē, aut minns quam ea
beatitudoque moribus continetur. Deum enim vtri-
que rebus ad vllum necessarius vel peragere opus esse.*

*Ad alios autem multa desiderari, tantoque plu-
ra, quanto fuerint majores & pulchriores: ei autem
qui res animo cernit & contemplantur, ad muneris fun-
ctionem nullis talibus opus est: immo vero ea contem-
plationi rerum penē dicam impedimento sunt.*

C. 9. *Veram opus erit beato etiam prosperitate ex-
terna cum sit homo. Non enim suis ipsa bonis natura
contenta est ad contemplandum sed & corpus valeat,
& vills, reliquisque vitæ cultus ad sit oportet.*

Nous pouuons donques conclure pour le regard des biens de la fortune, qu'il en est re-
quis à l'heureux autant qu'il luy en est nécessaire pour le nourrir & entretenir: car cela se-
ra suffisant pour le rendre bien heureux. Mais s'il est plus occupé à la vie actiue, ce ne se-
ra pas d'vne felicité si parfaite, qu'elle ne le soit d'autant plus qu'il possedera dauantage
de tels biens: car la nature du bien estant telle qu'il va tousiours en accroissant plus il est
communiqué, il aura alors la commodité par le moyen des richesses d'en ayder d'auantage
de personnes, & consequemment d'accroistre sa felicité: resenant par l'estendue de ses
actions, vn redoublement continuel de ioye & de plaisir, lors qu'il pourra rendre ses pa-
rens, les amis, la Republique, participans de son bon-heur, & leur communiquer sa fe-
licité: attendu que l'homme est animal qui vit en societé. C'est pourquoy quand Aristote
requiert des biens à l'heureux, c'est pour l'actif, & non pour le contemplatif. Il veut aussi,
& avec beaucoup de raison, que les amis soient de la partie de la felicité; dautant que
comme il dit, ce seroit vne absurdité de n'accorder point d'amis à l'homme heureux; puis-
que nous donnons à la felicité tout ce qui est bon, & que l'amitié est vn des plus grands
biens de la vie. Il est certain qu'on peut dire que la felicité considerée en soy au respect
de celuy qui la possede & qu'elle parfaite, est suffisante par soy: mais au respect des autres
pour leur estre communiquée, elle a besoing des biens externes. Et puis d'ailleurs enco-
res que les operations selon la sapience & selon la prudence, contiennent en elles de leur
nature & essence vne suffisance du principal bien requis à l'homme pour viure heureuse-
ment: toutesfois l'additiō des autres biens extérieurs ne laisse pas d'aider en certaine ma-
niere la bonté & la suffisance: c'est pourquoy il y admet tous les autres biens de la natu-
re & de la fortune. Et ainsi les richesses avec lesquelles on exerce la liberalité, & d'autres
bonnes œuvres qui nous rendent aymables: la noblesse de race qui est cause qu'on rend
aux superieurs l'obeissance plus librement, les bons enfans & leurs descendans, esquels le
pere vit & acquiert vne certaine perpetuité: l'amy qui est vne consolation en la bonne &
mauuaise fortune, comme vn autre, nous mesmes sont: instruments pour seruir à la fe-
licité: qui la decorent tous ensemble & l'augmentant par le dehors, sans estre de son essen-
ce. Quant à la santé du corps, elle est si vtile à la felicité; que sans elle l'homme qui est com-
posé de corps & d'ame, ne peut exercer qu'imparfaitement les operations de l'ame rai-
sonnable, esquelles consiste son souverain bien: comme nous l'auons montré. Voyla
pourquoy Aristote a eu raison de dire que la nature de l'homme n'estoit pas contente de
ses biens pour contempler, ains qu'elle auoit besoing de prosperité externe, de santé, de
nourriture, & du reste de ce qui appartient à entretenir le corps.

*Quelles opinions de la felicité ont esté les plus proches & les plus
eslongnées de la verité.*

CHAPITRE XII.

IL resulte de ce que nous auons montré en quoy consiste la felicité, que ceux qui ont
estimé qu'elle residoit en l'honneur, & ceux qui la posoient en l'habitude de la vertu,
ont

ont eu l'esprit plus noble que les autres, & sont approchez plus pres du but: attendu que les premiers n'ont erré qu'en prenant vne des proprietéz qui ensuit la felicité au lieu de la felicité mesme: car l'honneur va tousiours apres la prudence & la sapience. Ils se sont pris aux fleurs au lieu d'aller au fruit, & ont fait comme les amants de Penelope qui s'arrestent en fin à ses chambrieres. La faute des seconds n'a esté qu'en ce qu'ils se sont contentez de l'habitude de la vertu, qu'ils ont prise pour son operation. Ceux qui posoient la felicité en la volupté corporelle ont esté les plus esloignez de la verité: car il est certain que la vie voluptueuse est basse, seruite, vilaine & domptee par le vice: puis qu'elle sert au corps: & que la vertu qui est franche & libre ne scauroit viure sous la tyrannie de la volupté qui commande à tous ceux qui la suivent. S. Augustin dit que les Philosophes, ^{S. Aug. de civit. Dei c. 10.} qui y constituoient le souverain bien, estoient confutez par les autres, avec vn certain tableau, auquel la volupté estoit colloquée en vn siege: ainsi qu'une Royne commandât aux vertus ce qu'il falloit qu'elles fissent pour son service. Et certes la volupté estant telle que nous la connoissons, Aristotenes est louable qui disoit aymer mieux devenir fol, ^{Dis. Laert. l. 6.} que de s'en voir epris: parce que les Medecins ont des remedes pour la folie: là où la volupté qui oste l'entendement, est vn mal tres difficile à guarir. C'est pourquoy aussi quelqu'un l'enquerant d'Agésilas de quoy auoient seruy les loix de Licurgue, il luy respondit beaucoup en peu de paroles: disant, qu'elles auoient seruy à mespriser les voluptez.

Que la felicité est vn bien honneste & delectable, & en quelque maniere vtile.

CHAPITRE XIII.

IL n'y a point de doute que la felicité ne soit vn bien de l'esprit de l'heureux, lequel, comme nous auons dit, est le souverain, le dernier, le meilleur de tous les autres biens humains: voire quelque chose de plus excellent & diuin: attendu qu'il n'y en a pas vn d'eux qui ne luy soit ordonné, & luy ne se rapporte à aucun autre: tant s'en faut, l'honneur, la volupté, le iugement, la vertu sont desiréz pour l'amour de la felicité: & tout ce que les hommes font, supportent, & endurent, c'est afin d'estre heureux, & pour atteindre à ce qu'ils estiment estre le souverain bien: & par consequent la felicité est vn bien honneste, & purement & simplement bien: car ce qui est bien de soy, sans se referer à aucune autre chose, est honneste, & purement & simplement bien. La felicité est vn bien delectable aussi, car comme nous auons dit, elle est tres plaissante à l'heureux. Quant à vtile, la felicité ne l'est pas en ce sens, qu'elle soit vn bien qui serue à paruenir à vn autre bien où l'heureux aspire: si on ne consideroit celle de ce monde, comme vn moyen pour paruenir au souverain bien de l'autre vie. Mais elle est vtile à vne infinité de biens & de commoditez pour ceux avec lesquels nous couurons; à sçauoir nos amis, nostre famille, & nos concitoyens tant par les bonnes ceuvres que par les bons exemples. Et cette utilité de la felicité ne preiudicie point à son excellence: car au contraire c'est à cause qu'elle est vn bien si excellent qu'elle en redonne aux autres: il est vne sienne propriété, laquelle n'empesche pas pourtant qu'elle ne soit vn bien honneste de sa nature par soy & simplement bon: lequel parant ne se refere à l'acquisition d'aucun autre bien: mais il est si grand, qu'il se communique par son amplitude, à ceux avec lesquels nous conuerfons, & leur est delectable & vtile, selon l'esprit, selon le corps, & mesme selon les biens de la fortune.

Οὐδὲν γὰρ τὸ εὐδαιμονία ἐπαίνει, καὶ ἄρα τὸ δίκαιον, ἀλλ' ὡς θεοῦ τὸν καὶ βέλτον μαχαίριζεν.

Ἡμῖν δὲ δέλον ἐκ τῆς εἰρημίας, ὅτι ὅτι ἡ εὐδαιμονία, τῆς μίαν καὶ πολύν τοιαύτην εἶναι δ' ὅπως εἶναι, καὶ αὐτὸ τὸ εἶναι ἀρχὴ ἑκάστης γὰρ καὶ ἐκ τοιαύτης πάντες πάντα ἀνάγονται· τὸ ἀρχὴν δὲ καὶ τὸ ἀπὸ τοῦ ἀγαθῶν, μίαν π καὶ ἑκὼν πᾶσι.

Arist. 1. 1. Eth. c. 12. Beatitudinem enim nemo laudibus offert ut iustitiam, sed ut diuinum & melius quiddam suspicit, et in rerum beatissimarum numero collocat.

Nobis autem ex ijs quae dicta sunt, perspicuum est, in bonis ijsque, bonore digna & perfecta sunt, vitam beatam esse numerandam. Atque ita videtur esse etiam propter hanc causam, quod principium est. Huius enim gratia omnes reliqui omnia agimus. Principium autem, causamque cur cetera bona sint, bonore dignum, et diuinum quiddam esse ducimus.

De la definition de la felicité.

CHAPITRE XIV.

Τὶ οὖν καλεῖται ἀγαθὸν ἐνδύμνατον, ἢ κατ' ἀρετὴν πλῆξαι ἐνέργειαν, καὶ τοῖς ἐκτὸς ἀγαθοῖς καὶ χορηγούμενον, μὴ δὲ τυχεῖν λεγόντων, ἀλλὰ τέλειον ὅτι;

Ἀρετὴν δὲ λέγουσιν ἀνθρωπίνην, ἢ δὲ σώματος, ἀλλὰ δὲ δὲ ψυχῆς. ἢ δὲ ἐνδύμνατον δὲ ψυχῆς ἐνέργειαν λέγουσιν.

Τὴν δ' ἐνδύμνατον διώκεται ὡς καὶ φανερὸν εἶναι ἀρετῆς ἐνέργειαν ἐν βίῳ πλῆξαι.

Arist. l. 1. Eth. c. 11. Quid prohibet igitur quominus eum dicamus beatum, qui suas actiones perfectas virtute dirigit, bonisque externis mediocriter instructus est, non ad quodlibet tempus, sed per vitam perfectam?

C. 13. Virtutem porro humanam appellamus, non corporis, sed animi virtutem. Etenim beatitudinem functionem muneris dicebamus.

L. 2. Mag. Moral. c. 7. Felicitatemque definimus, planeque dixerimus in vita perfectâ esse virtutis actionem.

NOUS pouuons conclure de tout ce que nous auons dit iusques à cette heure, que la felicité consideree selon son essence, sans regarder à aucune autre chose, est vn bien de la nature intellectuelle parfait & suffisant par luy : c'est à dire vn estat parfait de l'assemblément de tous les biens, exempt de toutes les sortes de maux. Et si nous regardons son essence au respect de ce qu'elle rend l'homme heureux, la felicité est la propre operation de l'homme, selon les plus excellentes habitudes des vertus, durant iusqu'à la fin de sa vie, accompagnée des biens exterieurs qui luy sont requis.

Comment la felicité depend de Dieu, & des hommes.

CHAPITRE XVI.

Εἰ μὲν οὖν ἄλλο τι ἦεν ὅτι δῶκεν ἀνθρώποις, ἢ ἡμεῖς ἐνδύμνατον θεόδοτον εἶναι, ἢ μάλιστα τὴν ἀνθρώπινον ὅσα βίλπτειν, ἀλλὰ τοῦτο μὲν ἴσους ἄλλους ἀνὴρ σὺν σκλαῖς οἰκείεσσιν. φάνει δὲ καὶ εἰ μὴ θεόπιμπλόντι ὅτι, ἀλλὰ δὲ ἀρετῇ καὶ πᾶσι μαθήσοις ἢ ἀσκησὶν σπουδάζειν, τὴν ἡμετέραν εἶναι τὸ γὰρ τὴν ἀρετῆς ἀγλὸν ἐπὶ τέλει, ἀεὶ καὶ φάνει, ἢ θεόν τι ἐμμελεῖον.

Arist. l. 1. Eth. c. 10. Et verò si quod aliud à diis munus est hominibus datum, profectò consentaneum est, beatitudinem quoque à diis immortalibus donari, eoque maximè quod rerum humanarum est optima. Sed hoc fortè ab eo quod considerare institimus, alienum est, neque huius disputationis proprium. Illud quidem perspicuum est, etiam si non sit à diis immortalibus dono missa, sed virtute ac doctrina aliqua, aut exercitatione pariat, in rebus diuinis iis tamen esse numerandam: virtutis enim promissum & finis, optima quædâ res est, & diuina & beata videtur.

ARISTOTE dit que si les hommes reçoient quelque present des Dieux, qu'il est raisonnable d'estimer que c'est la felicité : & ce d'autant plus qu'elle est la meilleure chose de toutes les humaines : ce qui est tres veritable, non que la felicité soit de ces biens que nous receuons de luy sans mettre la main à l'œuvre, comme ceux cy, d'estre raisonnable, capable de discipline & incorruptible selon l'ame : tous lesquels prouiennent precieusement de la cause diuine, sans que nous y cooperions : mais elle est de ces biens que Dieu nous adonnez, en l'acquisition dequels nous cooperons y estudiant & trauaillant : car apres que nous nous sommes exercez, & que nous auons eu de la peine es bonnes œuvres : alors Dieu nous rend bien heureux. Et ainsi la felicité prouient d'une cause diuine comme principale & non totale : & de l'homme comme d'une cause prochaine effectiue : attendu que c'est sa propre operation selon la tres excellente vertu : & partant elle est effectiue de l'homme, ainsi que la propre operation du feu procede du feu : mais neantmoins la felicité est comme diuine : parce qu'elle prouient de l'habitude de la sapience, par laquelle l'homme est fait semblable à Dieu, & que c'est le loyer de la vertu, & le plus grand & meilleur de tous les biens.

Nous pouuons doncques conclure que les hommes ne se doiuent point plaindre de la nature ny de la feinte deité de la fortune, alors qu'ils sont malheureux : car c'est d'eux que depend leur felicité & leur bien : le sort de leur bonheur & malheur est en leurs mains, pour le regard de la vraye essence du bien que la nature y a mis : ne laissant en la puissance de la fortune que les biens externes : à sçauoir les richesses, l'autorité & telles autres vanitez, qui

qui sont de fort peu d'importance à la felicité: & y nuisent bien souuent plus qu'ils n'y apportent d'ayde: ainsi que la miserable vie & la mort de tât de grands Roys & Empereurs en sont les ordinaires tesmoins. Mais nonobstant tout ce que nous auons dit de la felicité, l'homme doit auoir iouliours en sa memoire, qu'il ne s'en peut trouuer en ce monde vne vraye & aisseuree qui soit accomplie de tous poincts, comme nous le montrons ailleurs; ains seulement vn estat où nostre repos soit le moins agité, sur lequel les accidens ayent le moins de prise, & qui soit la voye pour aller droit à la vraye beatitude, qui est preparee en l'autre monde, à ceux qui se sçauront disposer ainsi qu'il faut pour la recevoir: & conter cet estat tel qu'il est, le souverain bien de cette vie mortelle.

*Des diuerfes sortes de vie de l'homme & de la felicité
qui leur conuient.*

CHAPITRE XVII.

Διὸ καὶ τὸ βίον ἀγαπῶσι τὸ πολυπραγμόν· τοῖς γὰρ οἱσι μάλιστα οἱ παθήματα, ὅτε καὶ εἰρημνός, καὶ ὁ πολυπράγος, ἔστιν ὁ θεωρητικός.

Οὐδὲ τοῖς τῷ αὐτῷ ὄντι κρείττων βίος, ἢ καὶ ἀγρωπῶν· ὅς γὰρ ἢ ἀγρωπὸς ἔστιν ὅτι βίος, ἀλλ' ἢ θεὸς πῶς αὐτῶν ὑπέρχει. &c.

Εἰ δὲ θεὸς ὁ τοῦ θεωρῶντος ἀγρωπῶν, καὶ ὁ καὶ τῶν βίῳ, τοῖς τῷ ἀγρωπῶντι βίῳ.

Arist. l. 1. Eth. c. 3. Itaque eam etiam vitam amplectimur, qua tota in perfrendi voluptatibus consumitur. Tria enim sunt viæ genera que maximè antecellunt, vnum quod modo diximus, alterum civile, tertium id quod in contemplatione & cognitione rerum versatur.

L. 10. Eth. c. 7. Erit autem talis vita melior quàm hominū natura ferat: non enim quā homo est ita viuunt: sed quæ diuinum quiddam in eo inest, &c. Si igitur mens cum homine comparata diuinum quiddam est: viua quoque menti consentanea, diuina; necesse est, si cum humana conferatur.

IL y a trois diuerfes sortes de vie desquelles l'homme peut viure, selon les trois diuerfes manieres dont on le peut considerer. L'vne quand il vit selon la partie intellectuelle, abandonnant les choses inferieures, pour s'occuper à la contemplation. Cette vie nommee contemplatiue, est plus eleuee que la nature de l'homme, & approche de celle des Anges & de Dieu: au moyen de quoy elle est aussi nommee diuine. L'autre vie de l'homme est celle dont il vit comme homme, c'est à dire selon qu'il est composé de l'ame raisonnable & de la partie animale. Cette cy est la vraye vie de l'homme selō qu'il est nay pour viure en societé avec les autres hommes; à cause de quoy elle est nommee vie humaine & civile. La troisieme est quand l'homme s'adōne du tout aux voluptez de la bouche & de Venus, & les suit avec excez. Cette vie voluptueuse est nommee bestiale & brutale: parce qu'elle est selon la partie inferieure de l'homme, qui luy est commune avec les animaux bruts, & au desloub de la nature humaine. L'homme peut viure heureusement de la premiere & seconde sorte de vie, à sçauoir de la premiere en exerçant la sapience: & de la seconde en se comportant selon la prudence & les vertus morales: lesquelles corrigent la vie voluptueuse, en réglant les passions excessiues. Quant à la sapience il a esté expliqué ce que c'est, & donné le moyen de l'aquerir en traictant des sciences contemplatiues: car comme nous l'auons enseigné, la sapience n'est proprement qu'il'intelligence & la sciēce contemplatiue comprises ensemble, de sorte qu'il ne reste maintenāt qu'à traicter de la prudence & des vertus morales pour entendre aussi l'autre partie, en l'exercice de laquelle consistet la felicité de la seconde sorte de vie, & le moyen de se garantir de la vie brutale, qui est la troisieme, & indigne de l'homme.

DE LA MORALE O V E T H I Q V E.

LIVRE SECOND,

Auquel il est traité de la prudence, & de la vertu morale en general.

De la Prudence.

CHAPITRE I.

Η μὲν ἀρετὴ, τελειώσις πρὸς ἑστίν· ὅταν γὰρ λά-
βῃ τὸ αὐτὸ ἀρετῶν, τότε λέγεται τέλειον ἔχον.

Plusieurs ont dit que la sagesse est la fin de la vertu morale, & que c'est la fin de la vertu morale. Mais il faut remarquer que la sagesse est la fin de la vertu morale, & que c'est la fin de la vertu morale. Mais il faut remarquer que la sagesse est la fin de la vertu morale, & que c'est la fin de la vertu morale.

Διὰ τοῦτο Περιχρήσας τοὺς τοῖς τοῖς, φρονίμους
οἰόμεθα εἶναι, ὅτι καὶ αὐτοὶ ἀγαθὰ, καὶ τὰ τοῖς
ἀγαθὰ τοῖς δύναται θωπεύειν εἶναι διὰ τοῖς τοῖς ἡρώμε-
γα τὸς οἰονομικοῖς, ὅς πολιτικοῖς, &c.

Ὡς ἀνάγκη τὴν φρόνησιν εἶναι ἐν μὲν λόγῳ ἀ-
ληθεῖς, περὶ δὲ ἀνθρώπων ἀγαθὰ περιχρήσας.

Εἰ δὲ φρόνησις μὲν ἀρετὴ ὁ λογιστικὸς, ὡς θεωρεῖται
αἰσθητικὴ τὸ πρὸς ἐνδεαμονίας συντεταγμένη.

Arist. l. 7. Phys. c. 4. 1. 18. Virtus est perfectio quædam: cum enim unumquodque suam virtutem acciperit, tunc dicitur perfectum.

L. 2. Eth. c. 5. Dicendum igitur est, virtutem omnem, & id cuius ipsa virtus sit bene affectum reddere, & opus eius ornare ac perpolire.

L. 6. c. 5. Ac prudentis quidem videtur esse, in ij qua sibi bona & ex ususam, non singillatim, verbis gratia, quam ad bonam valetudinem, aut ad vires, sed unuerse, que ad benebeatæque viuendam conducant, bene consultare posse. Cuius rei argumentum est, quod prudentes in re aliqua dicimus eos, qui bene ratiocinando, quomodo ad honestum finem perueniant, assentiuntur in ijs, que arte nō cōsueverunt. &c.

Ac propter hanc causam Periclem, ceterosque tales viros, prudentes esse arbitramur, quod ea, que sibi hominumque generi bona sunt, dispicere ac providere possunt: quales esse putamus eos, qui reifamiliaritua, reique publica administranda parati sunt. &c.

Quapropter necesse est prudentiam haberi esse cum ratione vera coniunctum, ad agendum idoneum, in bonis humanis occupatum.

L. De virtut. Prudentia igitur, rationabilis animi partis virtus est. qua ea que ad felicitatem suam tendunt, dispicientes sibi comparant.



A droite raison qui entre en la définition de la vertu morale, appartenant premierement & proprement à la prudence, voire eslat la prudence mesme en certaine maniere, il est requis d'en traicter auparavant que de la vertu morale. Et d'autant que la prudence est vertu, nous definirons premierement la vertu en general: à sçavoir, que c'est vne habitude acquise en l'ame raisonnable qui la rend habile à exercer parfaitement ses actes: & puis apres nous disons que la prudence c'est la vertu de prescrire & ordonner les actions humaines que nous pouuons faire ou ne faire pas, en vne maniere ou en l'autre, pour bien & heureusement viure: c'est à dire, pour paruenir à la derniere fin & felicité qui nous conuient selon que nous sommes hommes. Et d'autant que pour cet effect nos actions doivent estre selon la vraye & droite raison, & que la fin de l'homme est son bien, Aristote dit que la prudence est vne habitude d'agir selon la droite raison autour des choses bones à l'homme pour bien viure, tant à celuy qui agit qu'aux autres. Et que la prudence soit cela, nous le connoissons en ce qu'on a accoustumé d'appeller prudents ceux qui sçauent bien connoistre, & pouruoir à ce qui leur est bon en particulier, & aux autres en commun, tel qu'estoit Pericles, & les autres qui sçauent bien conduire leur famille, ou gouuerner la Republique.

Où se

Οὐδὲν γὰρ τῆς φύσεως ὁππῶς, ἀλλὰ καὶ ἡ ἐξέλιξις αὐτοῦ,
ἐλθὼν φύσις καὶ πῶς φερόμεθα, οὐκ αὖ ἐθέλει
αὐτὸ φέρειν, ἐλθὼν μὲν καὶ αὐτὸν ἐξέλιξαι, αὐτὸ
εἰς πῶς ἐξελθὲν τὸ πῦρ, καὶ πῶς ἐλθὼν ἄλλο ἐξελθὲν τῆς
ἄλλως πεφικνῶται, ἄλλως αὖ ἐθέλει.

Εἰ δὲ μήτε πάθη εἰσὶν αἱ ἀρεταί, μήτε δυνά-
μεις, λείπεται ἔξω αὐτὰς εἶναι· ὅτι μὴ ὄν ὅσι τῷ
γίνοιαι ἀρετῇ, εἴρηξ.

Nous connoissons que la prudence est vne habitude & vertu acquise, & non vne puissance naturelle nee avec nous. Premièrement en ce que nous voyons plusieurs personnes qui n'en ont point: ce qui n'est pas ainsi des facultez naturelles: car elles sont communes à toute l'espèce. Et secondement, parce que la prudence se perd & destruit par des accoustumances contraires, chose qui ne peut arriuer aux proprietiez naturelles; car vne pierre jettee vn million de fois en haut, ne perdra iamais son inclination de descendre en bas, ny ne s'accoustumera iamais pour cela de monter, ny faire autre chose que ce qu'elle peut de nature. En troisieme lieu ce n'est pas vne passion: car la passion ne nous fait point conduire nos actions selon la droite raison: au contraire elle nous pousse à ne luy obeir pas. Ioint que nous ne sommes pas luez de craindre ou de nous colerer simplement, comme on a accoustumé de louer la prudence; mais seulement quand nous craignons ou nous colérons à propos. Ce n'est pas aussi vne action: car quand quelqu'un intermet l'acte de la prudence, il ne laisse pas d'estre prudent pour cela; autrement ceux qui dorment se trouueroient à leur reueil prieuz de la prudence. Doncques la prudence n'est ny faculté naturelle, ny passion, ny action: mais quelque chose d'acquis & de permanent: car tout ce que nous auons est naturel ou acquis. Et partât c'est vne habitude acquise, comme nous auons dit, ce qui se confirme encores en ce que nous ne tenons pas vn homme prudent pour quelqu'action prudente seulement, s'il n'a accoustumé d'en produire souuent de telles & facilement & sans peine: chose qui prouient d'une habitude.

De la droite raison de la prudence.

CHAPITRE II.

Ἐπεὶ δὲ τυγχάνομεν ἀσέβητον εὐρηκότας, ὅτι
δεῖ τὸ μέσον αἰρεῖσθαι, μὴ τιμῇ ὑπερβαλεῖν, μήτε
τιμῇ ἐλλείπειν τὸ δὲ μέσον ὅστιν, ὡς ὁ λόγος ὁ ὀρθὸς
λέγει, &c.

Καὶ τίς ἔστιν ὁ Ἰησοῦς μεσοτίτων, ὃς μεταξὺ
μὴ φαμὲν εἶναι τὸ ὑποφωτισμὸς ἐκ τῆ ἀλλείφωτος,
χρὶ τὸ ὁρῶν λόγον.

Οὐ γὰρ ἐπὶ τοῖς χαλκοῖς ἀγαμέμνοιν, ἵδνα ταῦτ' ἔστιν, οὐκ ἔστιν αὐτὰ ἥ ἵδνα ἐπὶ ἀπλῶς, πάλιν τῶ- τοῖς· χαθάρω ἔδωκε τοῖς χαμῶσιν ἕλνεα, ἡ γλυκεῖα ἡ πικρὰ· ἔδωκε αὐτοῖς λευκαῖα φαιμόμηναι τοῖς σφραλμῶσιν.

Δοκεῖ δὲ ἐν ἀποσι τοῖς τοῖς τοῖς εὖμα τὸ φαινό-
μενον τῷ ἀποσι αἰφ' ἐν τῷ τοῖς λέγει, κα-
θάπερ δοκεῖ, ἐστὶν ἐκείνῳ μέτρον ἡ ἀρετὴ, καὶ ὁ ἀγα-
θός, ἢ τοῖς τοῖς.

Δοκιμάζει γὰρ τῇ τῷ ἀνδραίῳ αὐτῷ ἵνα
στὴν γένεσιν τῆς φωνῆς.

Επει ου χι' ἡ ὀρθὸν λόγον φάτιαν, ὅταν τὸ ἀ-
λογον μέριϑ' ἡ ψυχῆς μὴ καλῇ τὸ λογιζομὲν ἐνερ-
γεῖν τιῦ αὐτῆς ἐνέργειας, τότε γὰρ ἡ φάσις ἐστὶ
χι' ἡ ὀρθὸν λόγον.

LA droite raison de la prudēce sont certaines regles selō lesquelles les actes humains & les choses qui en dépendēt, se doiuent faire pour la cōmoditē de la vie:& ces regles sont

Tom. 2,

E

*Arist. l. 1. Eth. c. 1. Nihil enim eorum quae natura cō-
stant, aliter atque natum est, affuefieri po: est, ut la-
pis, qui deorsum fertur natura nulla ratione affuefi-
ri possit, ut sursum moueatur, nec si decies in illis
quidem quis eum sursum iaciens affuefacere conetur,
neque ignis unquam deorsum feratur: neque quicquā
aliud eorum, quae aliter à natura comparata sunt, ali-
ter affuefieri possit.*

C.4. Quod si virtutes nec perturbationes sunt nec potestates, relinquitur vs sine habitus. Quid igitur sit virtus genere diximus.

*Arist. l. 6. c. 1. Quoniam autem supra diximus, me-
dium esse deligendum; non nimium, neque parum: me-
dium autem ita esse verè a ratio prescribit. &c.*

*Ac terminus aliquis est mediocritatum, quas inter
nimium & parum interiectas esse dicimus, recte ra-
tioni consentaneas.*

L. 10. c. 2. Non enim si hominibus malè affectis sunt incunda, etiam absolute incunda sunt habenda: sed instantum. Quomodo modum neque ea quæ sunt agrotis salubria, aut dulcia, aut amara: neque ea quæ lipipientibus videntur alba, sunt reapse talia.

C.5. Sed in omnibus que sunt huiusmodi, id esse videtur. Quod si hoc rectè dicitur, ut videtur, et si uniuscuiusq; rei mensura virtus, & vir bonus est, quà talis est.

*L. 1. mag. moral. c. 2. Debent enim res ex usu viri
boni, non mali estimari.*

L.2.2.c.10. Est nimirum ex reflectione agere, cum anima pars irrationalis non prohibuerit rationalem, suam exercere actionem: tum demum enim ex reflectione erit actio.

d'une meſme maniere ſoit par nature, ſoit par neceſſité: comme eſt le leuer & coucher du Soleil, & ſon retour quand il eſt aux Tropiques: parce qu'elles ne peuvent eſtre d'une autre façon. Semblablement celles qui aduenient diuerſement & non touſiours d'une meſme forte: mais qu'il n'eſt pas en noſtre puiſſance de faire arriuer autrement: comme pour exemple, les pluyes ou les ſechereſſes. En troiſieſme lieu les choſes qui dépendent de la fortune, parce qu'elles n'arriuent pas ſelon noſtre intention. En quatrieſme lieu les choſes où nous ne pouuons rien, bien qu'elles ſoient humaines: comme pour exemple, la maniere de gouverner les republiques des Scyres. En cinquiemeſme lieu les choſes reſolues en quelque art, comme les caractères pour l'eſcriture: parce que cela eſt déterminé. Et finalement les choſes ſaiſtes, comme la deſtruction de Troye, & ſemblablement les choſes paſſées: car ce qui a eſté faiſt ne peut n'eſtre pas faiſt.

Βυλιώμεθα δὲ πρὸς τὴν ἐφ' ἡμῶν καὶ ἀνα-
κρίψ.

Τῶν δ' ἀνθρώπων ἡγεῖται βυλιώοντες πρὸς τὴν δὲ
αὐτῶν ἀνακρίψ.

Οὐδὲν δὲ βυλιώοντες πρὸς τὴν μὴ ἐκ δυνάμεως
ἀλλ' ὡς ἔχουσιν.

Arist. l. 3. c. 3. Ac deus consultamus que cum sub
actionem cadant, tum in nostra potestate sunt.

Singuli autem homines de his consultant ac delibe-
rant que ab ipsis agi possunt.

L. 6. c. 2. Iam vero nemo de iis consultat que aliter
evenire non possunt.

Il s'ensuit de ce qui a eſté dit que les ſeules choſes contingentes indeterminées dont l'euenement eſt incertain, & que nous pouuons faire en vne maniere ou en l'autre, tombent ſous la conſultation, puis que toutes les autres en ſont exclues. Ces choſes dont nous conſultons ſont de trois ſortes, les vnes ſont celles qui arriuent bien ſouuent; mais avec incertitude comment elles doiuent arriuer: parce qu'elles peuvent aduenir tard & promptement, mal & bien, bien ou mieue: à cauſe de quoy nous conſultons afin qu'elles ſoient bien faittes. Les autres ſont celles où il n'eſt pas déterminé de quelle forte il nous faut agir: car le iuge ne conſulte point de quelle façon il faut donner la ſentence. Les troiſieſmes ſont les choſes grandes & douteuſes en l'euenement, & ſur leſquelles quand nous nous eſtimons inſuffiſans, nous prenons le conſeil des autres. Quant aux petites choſes, il n'eſt pas beſoin de conſulter: parce qu'en quelque maniere qu'elles aduenent, elles ne peuvent profiter ny nuire. Et d'autant que le conſeil eſt des choſes douteuſes, les arts les moins certains, ont plus affaire de conſeil, & le plus ſouuent, tels que ſont la medecine, & l'art de gouverner vn nauire: car en la medecine à cauſe de l'incertitude du corps humain, il faut conſiderer beaucoup de choſes; comme la qualité de la complexiõ, l'age, le pais, le temps, l'accouſtumançe, & ſemblables. Et pour la nauigation, c'eſt choſe requiſe d'auoir eſgard à la ſituation de la mer, à la muableté des vents, à la diſpoſition des aſtres & autres ſemblables. Et vniuerſellement nous auons plus beſoin de conſeil en tout art, qui a ſon exercice autour des choſes ſingulieres, où il arriue beaucoup de changement, qu'ès ſciences contemplatiues, leſquelles ſont au tour des vniuerſels, qui comme tels ſont immuables; de ſorte que nous ne pouuons conſulter en ces ſciences que pour le regard de l'vſage.

Combien que toutes les choſes contingentes dont nous venons de parler tombent ſous la conſultation, neantmoins la prudence ne conſulte pas de toutes, mais ſeulement des moyens de paruenir à la fin propre à l'homme en particulier, où à quelque communauté pour viure heureuſement, comme il a eſté diren définiſſant la prudence. Les choſes deſquelles la prudence conſulte pour trouuer les moyens de paruenir à la fin de de l'homme, ce ſont les actions & paſſions qui dépendent de la volonté de l'homme, ſelon qu'il eſt en leur puiſſance de les faire ou de ne les faire pas, pour paruenir à ceſte fin. Nous connoiſſons que la prudence ne s'exerce qu'autour de ces choſes, parce que ceux qui les ſçauent bien preſcrire & ordonner ſont eſtimez prudens, & ceux qui ont l'habitude de faire les autres ſont eſtimez auoir l'art, comme de nauiger, de baſtir, de manier les cheuaux, guarir les maladies, & ſemblables. Quelques vns ont voulu attribuer la prudence à l'art, diſant que les arts eſtoient quelques certaines prudences, à cauſe qu'ils ont auſſi leur droite raiſon: mais c'eſt improprement parler: car la droite raiſon de l'vn & de l'autre ſont différentes d'eſpece. C'eſt pourquoy Ariſtote n'appelle bonne conſultation abſolument, que celle qui ſe propoſe la fin commune de toute la vie humaine, & qui procede bien à l'inuention des moyens d'y paruenir: mais la conſultation qui ne regarde que quelque propre fin particulière, eſt la nomme quelque bonne conſultation. Nous pouuons doncques conclure de ce que deſſus,

que

que l'inuention des moyens pour paruenir à la vraye fin de l'homme, selon qu'il est homme, est l'obiet de la prudence: & que quand elle les a trouuez, elle est paruenue à sa fin.

Des parties requises à la prudence.

CHAPITRE XV.

Εἰ δὲ ὡς ἔστιν αὐτῆς, ἡ ἀγχινοία.

Οὐκ ἐστὶ δὲ πάντων κρίσεις ἢ φρόνεις· ἢ μὲν γὰρ φρόνεις, ἐπὶ ἀκρίκῃ ἐστὶ· τί γὰρ δὴ τὰ ἀτ-
των ἢ μὴ, τὸ πλεοναυτῆς ἐστὶ· ἢ δὲ κρίσεις κρι-
τικῆς μόνον.

Αλλ' ὡς ὅτι τὸ μακρὺν λέγειαι κρίσεις, ὅταν γένηται τῇ ἐπιστήμῃ, ὅπως ἐστὶ τῷ ἀγχινοίῳ τῇ δόξῃ ἐπὶ τὸ κρίνειν περὶ πάντων, περὶ ὧν ἡ φρό-
νις ἐστὶν, ἀλλὰ ἡ ἀκρίκῃ, & κρίσεις κρι-
τικῆς.

Ἡ δὲ γινώσκουσα ἐστὶ μὲν περὶ πάντων τῇ φρο-
νεί, περὶ γὰρ τὰ πρακτικὰ ἐστὶ, τὰ περὶ αἰρήσεων
& φύσεως & φύλιν· ἐπὶ δὲ οὐκ αἰνέ φρονησιμῶς. &c.

Ἡ δὲ ἐμβουλία, ἐξ ἧς ἡ ἀφ' ἧς ἐστὶν, ἢ τοῖς τοῖς, ἢ ἐπι-
τακτικῇ τῇ ἐστὶ τὰς πρακτικὰς βελτίστην & συμ-
φορεῖται.

Arist. 19. Eth. c. 10. Sagacitas autem, bona con-
silia quadam est.

C. 11. Non est idem intelligentia, quod pru-
dentia. Habet enim vim quandam precipiendi at-
que imperandi prudentia (nam propositus ei finis est,
quid agendum sit, aut non agendum) intelligentia au-
tem, iudicandi solum. &c.

Sed ut is qui dicit, tum intelligere dicitur, cum
scientia utitur: sic et cum quis opinione utitur, alio
loquente ad iudicandum iis de rebus, de quibus pru-
dentia iudicat, et probè iudicandum.

L. 2. magn. Moral. c. 3. Promptitudo sine fa-
cultas illa, per quam ad recta inuenda consilia sumus
apti, est circa quæ est prudentia, nempe circa ea, quæ
sub altionem cadunt: quippe quæ circa delectum &
euitationem. Est sane non circa prudentiam.

At promptitudo sine recta deliberatio, ha-
bitus seu affectio, vel quid huiusmodi, per quam
facile intelligimus, quid sit in rebus agendis factum o-
ptimum et utilissimum.

POUR bien consulter en ce qui dépend de la prudence, il faut de l'intelligence, de la clair-
voyance, de la memoire, de la preuoyance, de la providence, & de la caution. L'intel-
ligence est des choses presentes apparoiſſantes; la clair-voyance de celles qui sont ca-
chees: la memoire des passees: pour des vnës & des autres, coniecturer les futures, qui
est la preuoyance. Le principal de la bonne consultation, c'est d'excogiter les moyens
pour paruenir à la fin: en quoy consiste la prouidence: & la caution c'est vn preparatif au
deuant des choses nuisibles à nostre entreprise. La viuacité & promptitude d'esprit pour
pouuoir consulter en vn espace de temps conuenable, est aussi requise à la prudence: &
tout de mesme l'habitude de bien discerner & iuger toutes les choses que la prudence or-
donne: ainsi que le bon disciple doit comprendre ce que le precepteur luy enseigne. Cet-
te habitude a pour contraire la stupidité, ou estre hebeté.

Δεῖ δὲ τὴν ταύτην, τότε λόγον ἀληθῆ ἔχειν, ὅτι
ἀρετὴν ὀρθῶν· ὡς ὅτι τὰ ἀρετῶν ἀντιθέτα· & τὰ
αὐτῶν τὸ μὴ φανερὸν τὸ δὲ δύνανται.

Εἴθε δὲ πῶς συμφρονεῖται τὴν τὴν ἀρετῶν
φρονεῖται τὴν ὁδοῦ, ὡς σὺν ὅσῃ φρόνουν· σά-
ζει δὲ πῶς τοιαύτην ἐπὶ τὴν ὁδὸν· ὅτι γὰρ πᾶσαι
ἐπὶ τὴν ὁδὸν ἀφ' ἧς ἐστὶν, ἐπὶ δὲ ἀφ' ἧς ἐστὶν τὸ ἴδιον
τὸ λυπηρὸν· οἷον, ὅτι τὸ πρὶν ὁδοῦ ὁδοῦ ὁδοῦ ὁδοῦ
ἔχει, ὅτι ἔχει· ἀλλὰ τὰς περὶ τὸ πρακτικόν· αἱ
μὲν γὰρ ἀρχαὶ τῇ πρακτικῇ, τὸ ὅτι ἐκείνη τὰ
πρακτικά· τὰ δὲ διεφθαρμένα δὲ ἰδούλη ἡ λυπηρὴ,
ἐκείνη ἀφαιρέται ἡ ἀρχή, ἐπὶ δὲ διὰ τὴν ὁδοῦ, ὅτι
δὲ ἀφ' ἧς τὴν ἀρετῶν πᾶσαι & τὰς τῶν· ἐπὶ
γὰρ κενὰ φθαρτικὰ τὸ ἀρχῆ.

Arist. 1. 6. Eth. c. 2. Si consilium bonum esse ve-
limus, oportet et rationem esse veram, et appetitum re-
ctum, eademque et illud affirmare et hunc persequi.

C. 5. Ex quo nomen inuenit compositionem tanquam
prudentia conferuatrix. Talem autem existimatio-
nem inuenit & conseruat. Non enim omnem existimatio-
nem corrumpunt neque deprauant dolor & volu-
ptas: exempli gratia, si triangulum duobus rectis par-
tibus habere, aut non habere: sed eas duntaxat, quæ
ad id, quod sub altionem veniunt: principia enim sunt
ea res, quæ rerum gratia suscipiuntur ea quæ sub a-
ltionem veniunt. Qui autem voluptate aut dolore
corrumpitur est, si statim principij videndis facili ac ri-
piuntur: neque is animo cernere potest, se huius rei cau-
sa, & propter hanc causam omnia optare atque agere
oportere: vitium enim principij delendi ac perimendi
vim habet. Quapropter necesse est prudentiam habi-
tum esse cum ratione vera coniunctum, ad agendum;
idoneum in bonis humanis occupatum.

De la Morale ou Ethique, Liure II.

Η μὲν φρόνησις ἔστιν, ἡ περὶ τὰ δίκαια καὶ
χέλαι, καὶ ἀγαθὰ ἀνθρώπων ταύτη δ' ἔστιν ἡ
τῷ ἀγαθῷ ἀνθρώπῳ ἔστιν ἀρετή.

Αἰ μὲν οὖν οὐκ οὐκ ἡ χέλαι, ὡς αἰρετική ἐστιν ἂν
δὲ φαῦλον, παρέρχεται. διὸ δ' ἐπεὶ φρόνησις, δει-
νός, ἔστι παρέρχεται φαῦλον εἶναι. ἔστι δὲ ἡ φρό-
νησις, ὅτι δὲ αἰσάναι, ἀλλ' οὐκ αἰσάναι δὲ αἰσάναι
παρέρχεται.

Οἱ γὰρ συλλογισμοὶ τῆς πρακτικῆς ἀρχὴν
ἔχοντες εἰσι· ἐπειδὴ τοιοῦτο τὸ πλῆθος, ἔστι τὸ
αἰσάναι, ἐπὶ δὲ περὶ οὐ· ἔστι γὰρ λόγος ἵσταν
τὸ τυχεῖν· τὸ πλῆθος δ', εἰ μὴ τῷ ἀγαθῷ, ὡς φαί-
νεται· ἀποσφίγει γὰρ ἡ μελέτη, ὅτι ἀποσφί-
δεται ποιεῖν περὶ τὰς πρακτικὰς ἀρχάς· ὡς
φαίρετον, ἐπὶ ἀδύνατον φρόνησιν εἶναι, μὴ οὔτω
ἀγαθόν.

Ἀρετὴ, ἡ φυσικὴ, ἡ ἐκ τῆς φύσεως περὶ πλῆ-
θος.

Οὐδὲν ἄμα φρόνησιν καὶ ἀρετὴν ἐκείνην εἶναι
τὸ αἰσάναι· ἄμα γὰρ φρόνησιν καὶ ἀρετὴν τὸ ἵσταν
δὲ εἶναι οὐκ ἐπὶ, ὡς τῷ εἶναι μόνον φρόνησιν,
ἀλλὰ ἐπὶ τῷ πρακτικῷ· ὅτι ἀρετὴς, ὡς πρακ-
τικὸς· τὸ δὲ εἶναι δὲ ἐκείνην ἀρετὴν εἶναι· διὸ καὶ
δὲ εἶναι ἐκείνην φρόνησιν, εἶναι πρὸς, ἀρετὴς δὲ,
ἀρετὴ τὸ πλῆθος εἶναι τῷ ἀρετῇ τὸ φρόνησιν τὸ
ἐκείνην πρὸς τὸ αἰσάναι τὸ αἰσάναι λόγους.

Εἰ μὲν ποῖον τῷ φρόνησιν αἰσάναι· καὶ ὅσον μάλ-
λον γὰρ εἶναι, μάλλον οἶον, τὸ τὸ ἀρετῇ.

Συνέχεται δὲ καὶ ἡ φρόνησις τῇ τῷ ἡθελῶν ἀρετῇ,
καὶ αἰσάναι τῇ φρόνησιν· ἔστι αἰσάναι μὲν τὸ φρόνησιν ἀ-
ρετῇ· τὸ δὲ φρόνησιν ἀρετῇ, τὸ δὲ ἡθελῶν τῇ
ἡθελῶν, τὸ πλῆθος φρόνησιν.

Η γὰρ δεινότης καὶ ὁ δεινός, οὐκ ἔστι μὲν ὡς φρό-
νησις, ὡς φρόνησιν· ὁ μὲν δὲ φρόνησιν δεινός· διὸ
ἔστι ζωοποιὸς τῇ φρόνησιν ὁ δεινός· ἀλλὰ δει-
νός μὲν καὶ φαῦλον λόγους· οἶον, Μὲν παρὸς δεινός μὲν
ἐκείνην εἶναι, ἀλλ' ὡς φρόνησιν· τὸ γὰρ φρόνησιν
ἔστι φρόνησιν ἔστι τὸ τῆς βελτίου ἐφύσθαι, ἔστι
τῷ τῷ ζωοποιῶν εἶναι, καὶ πρακτικὸν αἰσάναι· τὸ δὲ
δεινότης καὶ τὸ δεινός, οὐκ ἔστι οὐκ εἶναι αἰ-
σάναι γινώσκον τῆς πρακτικῆς, καὶ τὸ πλῆθος περὶ
συνέχεται.

Οὗτοι γὰρ αἰσάναι τὸ φρόνησιν αἰσάναι ἀρετῇ
φρόνησιν, ὡς τὸ φρόνησιν πλῆθος αἰσάναι ἀρετῇ·
ἀλλὰ ζωοποιὸς τῷ πλῆθος ἀλλ' ἡ ζωοποιὸς αἰσάναι
τῇ φρόνησιν.

C.13. Si quidem prudentia est ea que in rebus iudicis
& honestis, hominibus bonis atque viris occupata
est: hae autem res sunt quas administrare atque age-
re viri boni est.

Ac si scopus quidem honestus sit laudabilis: sin
malus ac turpis, verius est nominanda. Proinde &
prudentes & verius dicimus solertes. Prudentia
poterit non esse hac potestas, sed tamen non sine hac po-
testate. &c.

Ratiocinationes enim ea, quae rerum sub actione
venientium principium continent, eo sunt, eoque valenti,
quod finis talis est, et quod est optimi bonorum, quod-
cumque illud tandem sit. Ego enim (verbi gratia) a-
liiquid forte fortuna oblatum. Hoc autem non nisi vi-
ro bono apparet. Pervertit enim & depravat iudicium
rationis, vitiositas, efficitque ut de principis ad agen-
dum aptis falsum indicemus. Ex quo perspicitur
fieri non posse, ut quis sit prudens, quin idem sit vir
bonus.

L.7.c.9. Virtus aut naturalis, aut ea, quae ex consue-
tudine comparatur, recte sentiendi de principio ma-
gis est.

C.11. Neque verò fieri potest ut idem una prudens
sit & incontinentis: nam prudentem etiam bonum verum
simul esse ostendimus. Præterea non ex eo solum pru-
dens aliquis est, quod sciat, sed ex eo etiam, quod ad
res agendas idoneus sit. At incontinentis ad agendum
ineptus est. Solertem autem nihil prohibet incontinen-
tem esse. Itaque etiam videntur interdum nonnulli
prudentes esse, & tamen incontinentes: quia solertia
differt à prudentia eo modo, quo modo superiore libro
diximus: & propterea quia ratione sunt duo illa qui-
dem finitima, sed consilio differunt.

C.12. Deinde prædenter sentiendi facultatem im-
pediunt voluptates, eoque magis, quo quisque magis dele-
ctatur: qualis est ea, quae ex rebus venereis percipitur.

L.10.c.8. Quin prudentia quoque cum virtute mor-
tem, et hac cum prudentia copulata est: siquidem
prudentia principia ex virtutibus morum consistit, &
quod recte in virtutibus inest, prudentia moderatur.

L.1. mag. Moral. c.35. Nam abstinentia, &
astutia non est quidem prudentia, neque pru-
dens: verumtamen prudens astutus: ideo astu-
tia adiuvat quodam modo prudentiam. Ceterum
astutus etiam malus dicitur: quemadmodum
Mentor astutus quidem fuisse visus est, non etiam pru-
dens. Prudentis namque, et prudentia est, optima ex-
petere, eaque semper sibi proponere atque adhaerere: at
astutia, & astutus fuerit coëscitare ex quibusnam diti-
fiant singula, quae sub actione cadunt, eaque sibi parare.

L.2.c.3. Et ne alia quidem sine prudentia virtutes
sunt, neque prudentia absque resdus virtutibus per-
fecta: verum inuicem sese egrediuntur, comitantes
prudentiam.

Il est encore requis au prudent pour la bonne consulation, d'avoir les passions re-
glees: car puisque comme dit Aristote, tel qu'est vn chacun sa fin luy semble telle, d'au-
tant que la passion fait estimer les choses bonnes mauuaises quand elle domine, si nous
sommies emportez par quelque passion & non selon la droite raison: & mesmes quand
nous auons bie iugé nous sommes empeschez par elles en l'executio: au moyé de quoy les
passions desreglees troubleroiert la droite raison, peruertiroient le iugement, & empes-
cherotent la prudence. C'est pourquoy la prudence ne peut estre ny exercer son office sans
que les passions soient reglees. Et parce qu'il appartient à la vertu morale de les regler ainfi
que

que nous le montrerons, la prudence ne peut estre sans la vertu morale, non plus que la vertu morale sans la prudence, comme il paroitra parcy apres. D'auantage puit que la prudence regard de la dernière fin de l'homme qui est bonne, & qu'elle ordonne les moyens d'y paruenir selon la droite raison, il faut que toute fin où elle tend soit bonne, & les moyens aussi qu'elle cherche pour y paruenir : d'autant qu'on ne s'en sçauroit proposer d'autres selon la droite raison : & partant les vicieux & meschants, qui agissent contre la droite raison, ne peuvent estre prudents, quelques habiles & entendus qu'ils soient : Car en somme si la fin n'est bonne ou que les moyens ne soient pas legitimes, quelques conue-
nables qu'ils puissent estre pour paruenir à la fin, ce n'est pas prudence, mais finelle & astu-
ce : de sorte qu'on ne peut estre prudent sans estre homme de bien, & partant la vertu mo-
rale est requise à la prudence. Les passions ne peruertissent pas le iugement es choses con-
templatiues, comme es adtiues, parce que la douleur, ny la ioye n'empeschent pas la con-
noissance des principes contemplatifs, desquels elles despendent comme de la fin, fai-
sant trouuer bon ce qui est mauuais : & la fin tient lieu de principe es choses adtiues ainsi
que nous l'auons dit.

Nous vsons ordinairement du nom de sage en nostre langue en la mesme significa-
tion que de celuy de prudent, le quel nom de sage se prend aussi quelquesfois pour l'empere-
ur : mais en ces significations il ne rapporte pas à ce que nous appellons en latin *sapiens*,
ny la sagesse à la sapience : car celuy-cy s'exerce autour des choses eternelles & necessai-
res, là où la prudence n'est que des actions humaines particulieres & volontaires, qui
sont contingentes.

Τῆς δὲ τοῦ πολίτη, ἢ μὲν ἀρχαίᾳ πολιτικῇ φρό-
νις, ἡ κοινῇ πολιτικῇ ἢ δὲ ὡς τὰ χεῖρ' ἐκτετα, τὸ κοι-
νὸν ἔχει ὅνομα, πολιτικὴ· αὐτὴ δὲ ἀρχαίᾳ καὶ
βελωτική.

Τῆς δὲ τοῦ πολίτη, ἢ μὲν ἀρχαίᾳ πολιτικῇ φρόνις,
ἡ κοινῇ πολιτικῇ ἢ δὲ ὡς τὰ χεῖρ' ἐκτετα, τὸ κοινὸν ἔχει
ὄνομα, πολιτικὴ· αὐτὴ δὲ ἀρχαίᾳ καὶ βελω-
τική.

Δοκλεῖ δὲ φρόνις μελίτ' εἶναι ἢ τοῦ αὐτοῦ ἢ
ἑα ἢ ἔχει αὐτὴ τὸ κοινὸν ὄνομα, φρόνις· ὁμοί-
ων δὲ, ἢ μὲν οἰκονομία· ἢ δὲ νομοθεσία.

Aristot. libr. 6. Ethicorum c. 8. *Altera eius scientia que ad ciuitatem pertinet, altera pars est tanquam princeps, & domina, prudentia, que est legum scribendarum ratio & facultas: altera quemadmodum singularia communi nomine ciuili appellatur: cuius omnis opera in agendo et consulando consumitur.*

L. 5. *Moralium Eud. c. 8. Eius scientia, qua ad ciuitatem pertinet, altera pars est tanquam princeps & domina prudentia, que est legum scribendarum ratio & facultas: altera quemadmodum singularia communi nomine ciuili appellatur, cuius omnis opera in agendo, & consulando consumitur.*

Ea autem videtur esse prudentia maximè, qua si bi quisque a vni prospicit, & hac communi nomine appellatur prudentia: illam autem alia rei familiaris tuenda, et procuranda ratio, alia scientia legum iterandarum, alia ciuili.

Il y a de trois sortes de prudence, l'une personnelle, laquelle regarde l'homme particu-
lier, comme il se doit gouuerner & ce qu'il doit faire & euitier, avec les deus circonstan-
ces. L'autre est œconomique, qui regle la famille: & la tierce politique qui fait des loix,
& s'exerce à la conduite & au gouuernement de tous ceux qui viuent sous la re publique.
Mais neantmoins le nom de prudence est approprié par le commun vsage de parler, plus
ordinairement à la personnelle: à cause de quoy nous auons accoustumé d'appeller ce-
luy là prudent qui se gouuerne bien es choses à faire, & à euitier, qui le concernent en par-
ticulier. Et neantmoins parce que le tout est plus noble que sa partie, la cité se compare à
la famille comme le tout à sa partie, & de mesme la famille à l'homme particulier: La moins
excellente des trois prudences c'est la personnelle, & la tres-excellente c'est la politique,
à cause de quoy elle est nommee architectone: & ceux qui president bien à la re publique,
& principalement les Legislateurs sont appelez diuins & admirables, participants de la
vertu du grand Dieu, dont il regit l'vniuers: à cause de quoy on appelle les bons Rois di-
uins. Or tout ainfi que la prudence politique & œconomique se diuise en positive de la
loy & en executrice, ou dispensatrice: il en est de mesme de la personnelle. Car l'homme
prudent se doit constituer vne loy, selon que la droite raison luy diste, & l'observer &
l'excuter luy mesme.

De la Morale ou Ethique, Liure II.

La prudence ne se trouve qu'en l'homme seul proprement. Il y a bien des animaux qui ont quelque providence à passer leur vie: comme les mouches à miel, & les fourmis, qui semblent proceder en leurs actions avec prudence, en prenant & tenant les moyens pour parvenir à leur fin: mais neanmoins il est tres-certain que les bestes n'en ont aucune: attendu qu'elles ne connoissent point la fin comme fin, ny les moyens qui luy font ordonner comme moyens; estant seulement guidees à vser des moyens propres à parvenir à leur fin, par l'instinct de nature; sous la conduite & raison de laquelle n'errant iamais, elles operent comme si elles auoient l'usage de raison, connoissant leur fin, & qu'elles y ordonnassent les moyens: à cause de quoy il semble qu'elles aient de la prudence, & sont nommees prudentes pour cette raison. De sorte que la prudence des fourmis, des mouches à miel, & semblables, n'est qu'un ombre & non vne vraye prudence: car agit pour vne fin formellement: à sçauoir ordonnant les moyens à la fin, & les comparant avec elle: (en quoy consiste la prudence) presuppose la connoissance de la fin, ce que les bestes n'ont pas, & n'est propre qu'à la seule creature intellectuelle.

De la vertu Morale.

CHAPITRE XIV.

Η δ' ἀρετή, ὡς ἀποδείχθη, ὡς καὶ τὰ ὀικαία πά-
θη ἢ δὲ χαλεὰ, χαλεῖς.

Οὐτ' ἀρεθ. φύσις ἔτι τοῦ φύσιν, ἐγγίνονται αἱ
ἀρεταί: ἀλλὰ περὶ αὐτῶν μὴ μὲν δὲ καὶ αὐταί,
πλὴν μὲν οὖν δὲ αὐτῶν τῶν ὄντων.

Τὸ μὲν οὖν καὶ τὸ ὁρὸν λόγον ἀνάγκη κοινὸν, ὡς
ἀποδείχθη.

Πρῶτος οὖν ἔτι πᾶσα ἀρετή, ὡς αἱ ἄλλαι ἀρεταί, αὐ-
τὸ τὸ ἔχει ἀποτέλει, ὥστε ἔργον αὐτῶν ἐν ἀπο-
δείξει.

Καὶ ἡ ἄσφατος ἀρετή, ὡς αἱ ἄλλαι, ἀφ' ἧς ἀ-
γαθὸς ἀνθρώπος γίγνεται, ὡς ἀφ' ἧς ἐν τῷ αὐτῷ ἔργον
ἀγαθὸν ἀποδοσθαι.

Καὶ ἔτι ἐφ' ἡμῶν, καὶ τοῦτο οὖν, καὶ ὡς αἱ ἄλλαι
ὁρὸν λόγον ἀποδείξει.

Οὐ γὰρ μόνον ἡ καὶ τὸ ὁρὸν λόγον, ἀλλὰ καὶ ἡ
μέτρα ἢ λόγον ὁρὸν ἔχει, ἀρετή δέ.

Πρῶτος οὖν μὲν οὖν ἐνερχόμενος πύλας ἀρε-
τῶν ἀρετῶν ἐπὶ τῷ ὁρὸν δὲ τὰς γὰρ
ἀρετὰς εἰς τοὺς ἀρετῶν ἀνάγκη, οὐκ οὐκ αἱ
τῶν ἀρετῶν πλὴν ὁρὸν ἐπὶ αὐτῶν τῶν ὄντων
ἡ διακοσμητικὴ ἀρετὴ ἰσότης ἴσος· μετὰ τοῦτο
Σακράτης ἐπὶ αὐτῶν μὲν οὖν βέλτερος ἔστι πλὴν
ἐπὶ τῷ αὐτῷ τῶν ἀρετῶν οὐκ ὁρὸν δὲ αἱ ἄλλαι τὰς
γὰρ ἀρετὰς ἐπὶ αὐτῶν ἐπὶ τῷ αὐτῷ τῶν ἀρετῶν
ἀνάγκη.

Μετὰ δὲ τοῦτο Πλάτων διέλετο τὴν ψυχῶν,
εἰς τὴν τὸν λόγον ἔχει, εἰς τὴν τὸν ὁρὸν δὲ αἱ
ἀρετῶν ἐπὶ αὐτῶν ἀρετὰς ἀποδείξει· μετὰ μὲν οὖν
τῶν αὐτῶν μετὰ μὲν οὖν τῶν αὐτῶν, οὐκ ἐπὶ ὁρὸν
τὴν γὰρ ἀρετὴν καὶ τὴν αἱ εἰς τὴν ἀρετῶν τῶν
αὐτῶν τῶν ἀρετῶν.

Arist. l. 7. phys. c. 4. r. 18. Virtus bene disposit
ad proprias affectiones: visum autem malè.

L. 2. Eth. c. 1. Ergo neque natura neque prater
naturam nobis ingenerantur virtutes: sed sic afficitur,
ut ad eas suscipiendas apti simus natura, perficiamur
autem perpolitamurque more & consuetudine.

C. 2. Atque hoc quidem commune omnium est,
& positum sit, recta rationi conuenienter agere oportere.

C. 5. Dicendum igitur est virtutem omnem, & id
emini ipsa virtus sit, bene affectum reddere. & opus
eius ornare ac perpolire, etc.

Homini profectò virtus habitus erit, quo homo &
bonus fiat, & suo munere bene fungatur.

L. 3. c. 8. Et esse in nobis sitos (habitus) & nostra
sponte suscipi, & ita ut recta ratio præscripserit.

L. 6. c. 13. Non enim recta rationi consentaneus
solum, sed etiam cum recta ratione conueniens habi-
tus virtus est.

L. magn. Moral. c. 1. Primum igitur Pythago-
ras de virtute dicere aggressus est: sed non rectè: vir-
tutes siquidem ad numeros referens: non conuenien-
tem virtutibus inquirendi rationem iniit: neque enim
iustitia est numerus pariter par. Hinc succedens So-
crates de hac re melius & copiosius differuit: sed nec
ipse quidem rectè. Quoniam virtutes scientias effieci-
bas, quod fieri nullo modo potest.

Postea demum Plato animam in partem qua te-
nere rationem, et in eam qua esset rationis expert, re-
licte distribuit, reddiditque suas utrique virtutes. Flu-
entius quidem probè: reliqua verò nesciam rectè:
quandoquidem virtutem cum translatione qua de bo-
no per se esset, admisit.

De la Morale ou Ethique, Liure II.

καίρεσις, ἢ αἱ πράξεις ἐν ἀμφοῖν ὄντι· τὸ μὴ
πύλαιον, δὴλον ὅτι ἐν ἀμφοῖν αὐτῶν.

*te consilium dominetur magis, an actiones, proinde
quasi virtus in virisque consistat. Minime igitur
illud obscurum est, in virisque perfectionem esse si-
tam, &c.*

L'ESLECTION se considere en deux sortes, proprement & improprement, comme nous l'avons enseigné au traité de l'ame, en parlant de la volonté. L'eslection qui entre en la definition de la vertu morale, c'est la propre, qui n'est autre chose que l'acception par la volonté d'une chose singuliere dont nous auons consulté, & laquelle nous pouvons faire ou ne faire pas, ou preferer à une ou plusieurs autres, selon la consultation & deliberation precedente de l'entendement, & avec discretion de la raison: & une telle eslection est seulement des moyens pour parvenir à la fin, & non de la fin: Car nous voulons la felicité qui est la dernière fin, sans qu'il soit en nostre pouvoir de ne la vouloir pas, & consultations des moyens d'y parvenir & les elisons. Nous connoissons que la vertu est avec eslection, conseil & deliberation, en ce que nous n'estimons pas une action vertueuse que quelqu'un fera naturellement ou par hazard, sans avoir deliberé dessus, reconnu qu'elle est telle, & que l'intention de la volonté sur ce qui a esté esleu, en ait esté le motif: ny semblablement s'il l'a faite avec quelque mauvais dessein. Cela en est encorres un signe, que nous loüons les vertueux, & blasmons les vicieux: ce que nous ne ferions pas, si leurs actions n'estoient avec eslection. Nous connoissons que cette eslection doit estre avec conseil & discretion de la raison: parce que les actes des enfans auparavant qu'ils aient atteint l'age de discretion, & deliberation: & ceux des fols, bien que les uns & les autres soient faits de leur bon gré, & volontaires, ne sont pas estimez vertueux, ny vicieux proprement, ny loüez, ny blamez, comme ceux qui sont faits de nostre bon gré avec discretion de la raison, par le moyen de laquelle ils appartiennent à l'eslection propre à l'homme: De quoy il s'enluit, qu'il n'y a que les seuls hommes capables de la vertu morale entre tous les animaux. L'eslection propre & avec discretion de la raison, n'est pas requise seulement en l'exercice de la vertu morale, mais aussi en l'acquisition de l'habitude de la vertu: car il faut que les actes dont elle est engendree soient faits avec ceste mesme eslection: qui est le principal en la vertu morale.

Du subiect ou objet de la vertu Morale.

CHAPITRE XVI.

Καὶ τὸ περὶ τοὺς διὰ ἰατροῦ, ἐπὶ δὲ τῷ ἀνθρώ-
πινῳ ἀρετῆς ἀμφοῖν πέφυκε· ὅτι καὶ διὰ τὴν ἀλλή-
λους φύσιν τὴν ἀλλήλους ἐκτρέφει, μετὰ χροστὴν μὲν
καὶ τὴν λόγον.

Περὶ ἰδιότητος γὰρ ἡ λύσας ὅτιν ἡ ἡθικὴ ἀρετὴ·
ἀφ' ἧς γὰρ τίς ἡδονῶν, καὶ παύλας πράξεσιν
ἀφ' ὧς δὲ τὴν λύσας, τὴν χαλῶν ἀπεχέμεθα.

Τελῶν γὰρ ὄντων. τῶν εἰς τὰς αἰσθησὶς, ἢ βίωσιν
ὄντων τὴν εἰς τὰς φουγὰς, χαλῶν, συμφοροῦτος, ἡδονῶν
ἢ βίωσιν τὴν ἐκαστίαν, αἰσθησὶν, ἀσυνφορῶν, λυπηρῶν.
Περὶ πάντων μὲν ταῦτα ὁ ἀγαθὸς, χρηστοὶς ὄντων.
ὁ δὲ κακὸς ἀμαρτηρῶν: μέλιστα δὲ περὶ τὴν ἡδονῶν
κοινὴν τε γὰρ αὐτῇ τοῖς ζώοις, & πασι τοῖς
ἐκ τῶν ἀνθρώπων ὁ ἀγαθὸς γὰρ ἢ γὰρ τὴν χαλῶν ἢ
συμφορῶν, ἡδὴ φαίνεται· ἐπὶ οὐ κατὰ πᾶσι ἡμῶν
συμφορῶν διὰ δὲ χαλῶν τὴν ἀγαθὴν τῶν
τοῦ περὶ τὴν ἡδονῶν γὰρ χαλῶν τῶν βίωσιν χαλῶν
μὲν δὲ τὰς πράξεις, οἱ μὲν μέλλουσιν, οἱ δὲ, ὅτιον,

*Aristot. libr. 1. Eth. c. 13. Atque alendi vis
præmittenda est: quandoquidem virtutis hu-
mana expert est sua natura: videtur autem etiam al-
tera animi vis rationis quidem expert esse, quæ tamē
aliquo modo eius est participes.*

*L. 2. c. 2. Virtus enim moralis omnino in doloribus
ac voluptatibus versatur. Nam & voluptatis il-
liscebris ad turpes atque improbas actiones inuic-
mur, & doloris aculeis ab honestis auocatur ac de-
terremur.*

*Nam cum tria sint quæ sequi & expetere so-
lemus, honestum, utile, incundum: tria contra-
ria quæ fugimus, turpe, inutile, molestum: in his
quidem omnibus, vir bonus recti facit, improbus
& exitiosus offendit ac labitur: maxime verò in
voluptatibus: omnino enim animalium commu-
nis est voluptas, eorumque omnium quæ sub ele-
ctionem veniunt, assidua comes est: nam quic-
quid honestum, quidquid utile est, id omne incun-
dum videtur: præterea verò à teneris unguiculis una
nobiscum educata est, atque idcirco hunc honestū g-
nimi, quo vita nostratipilla & penitus imbuta est,*

ἡδονῇ

De la Morale ou Ethique, Liure VII.

vouloir vser des viandes, de l'acte de Venus & des richesses, sont actes tirez & internes de la volonté. Mais vser des viandes actuellement, de l'acte de Venus, & des richesses selon ceste volonté, ce sont actes de la volonté, non internes ny tirez d'elle, mais commandez & demeurans au dehors d'elle. Et de ceste sorte les actes de l'entendement mesme, que la volonté commande sont actes de la volonté; combien que ce soit luy qui ait dicté qu'il les faut faire. Et d'autant que toutes les actions & passions humaines sont ensuiuies de volupté ou de delectation & de tristesse ou de ioye: que nous conduisons nos actes par la regle de la douleur ou de la delectation: & que l'une ou l'autre nous pousse au bien ou au mal: à raison de quoy il n'est pas de peu d'importance de se douloir ou de jouïr mal: (car celuy qui s'y comporte bien est estimé bon: & qui s'y comporte mal, mauvais.) Pour ces considerations Aristote pose que la delectation ou volupté, & la tristesse ou douleur, sont la matiere commune de la vertu morale, autour desquelles elle s'exerce principalement: car celuy qui s'y comporte droitement est bon, & celuy qui s'y comporte mal, est pour deuenir meschant. Mais cela se doit entendre seulement de ce que ces deux passions, la volupté ou delectation, & la tristesse ou douleur, ensuiuent toutes les autres passions & les actions humaines: car si on les prend entant qu'elles sont deux affections seulement: elles ne sont obiects que d'une seule vertu, qui est la temperance, comme nous le dirons en ce lieu. Et ainli toute vertu morale, n'est pas autour des delectations & des tristesses comme autour de son propre subiect: mais comme autour de quelque chose ensuiuant son propre subiect. Or il est tout évident, que toutes les passions & actions sont suiuiues de volupté ou de douleur: car ayant chacun le bien & le mal pour obiect, puis que l'appetit n'est meu que de l'un ou de l'autre à le fuir ou à le fuir il n'y a personne qui n'experimente, que celles qui s'exercent autour d'un obiect imaginé ou iugé bon, sont tousiours accompagnez de ioye ou de delectation: laquelle va continuellement en augmentant, d'autant plus que nous approchons de la possession de la chose ou le desir nous pousse. Et à l'opposite s'approche de ce qui nous semble mauvais est tousiours accompagné de tristesse & de douleur: laquelle se trouue d'autant plus grande, que la chose que nous fuions paroist proche de nous. Mais la vertu s'exerce principalement es voluptez: parce que la volupté est commune à tous les animaux, & compagne assidue de tout ce qui tombe sous la delectation: car tout ce qui est utile & tout ce qui est honneste, semble estre delectable.

Et puis la volupté estant esleeue avec nous dès nostre enfance, il est malaysé d'oster ceste affection. Et outre cela il est plus difficile, comme dit Heraclide, de resister à la volupté qu'à la cholere. Or selon que quelque chose est plus difficile, l'art & la vertu y sont plus occupez, & la bonté de l'action & operation plus grande. Nous pouons conclure de tout ce que dessus, que l'obiect ou subiect de la vertu morale & de l'election sont les actes de la volonté humaine.

Des actes qui ne tombent point sous l'election.

CHAPITRE XVII.

Δουκὶ δὲ ἀνάστα εἶναι, τὰ βίᾳ ἢ δι' ἄρτους γινόμενα· βίᾳ δὲ ἢ ἡ ἀρχὴ ὥσπερ, τοιαύτη ὕστα, ἐπὶ ἣ μὴδὲν συμβαλλεῖται ὁ παράτησις, ἢ ὁ πάχυνσις, ἢ πένυμα κομίσασθαι τοι, ἢ αὐθιγοὶ κλεινοὶ ὄντες.

Πράξις δὲ ἐκείνη ἣ γάρ ἡ ἀρχὴ τῶ κυνὸν τὰ ὄργανα καὶ μέρη ἐν τοῖς τοιαύτοις πράξεσιν ἐν αὐτῷ ὄντι· ὡς δὲ ἐν αὐτῷ ἡ ἀρχὴ, ἐπ' αὐτῷ ἔτ' ὁ παράτησις, & μὴ.

Arist. l. 3. Eth. c. 1. Eaigitur suscipere dicimus inniti, qua aut vi coacti, aut per inscientiam aguntur. Est autem id violentum, cuius principium extra est, atque eiusmodi, ut nihil adiuncti afferat ut qui agit aut patitur, ut si quo venis detulerit, aut homines quorum sub potestate sumus.

At sponte agi: in eo enim est partium mouendarum earum qua instrumentorum locum obtinent in huiusmodi actionibus, principium: quarum autem rerum in aliquo principia insunt, earum quoque agendarum vel non agendarum penes eum potestas est.

AL'opposite des actes qui sont le subiect & la matiere de la vertu Morale, ceux qui ne dependent point de l'election ne luy appartiennent pas. Et tels sont les actes necessaires determinez par nature à vne chose, soit qu'ils soient en nous ou hors de nous; & ceux

ἐν οἷς ἐστὶ τὸ ἀνέχον· ἐν ταῖς γὰρ ἐν ἐλευθερίᾳ συζητήσιν.

Κολάζουσιν γὰρ ἐπὶ μακρῶν τὴν θρόνους μακροῦ, ὅσοι μὴ βίᾳ, ἢ δὲ ἀγνοίας, ἢς μὴ αὐτοὶ αἰποῖ.

Καὶ γὰρ ἐπὶ αὐτῷ τῷ ἀγνοῦν κολάζουσιν, ἐὰν αἰποῦσιν δοῦναι τὴν ἀγνοίαν· οἷον, τοῖς μεθύουσιν διπλάσι τὸ ἐπιπῆμα· ἢ γὰρ ἀρχὴ ἐν αὐτῷ· κλέος γὰρ τῷ μεθύοντι· τὸ δ' αἰποῖ τὸ ἀγνοῦν· ὅτι τὴν ἀγνοῦν τὴν τῇ ἐν τοῖς νόμοις, ἢ δὲ ἐπὶ τῷ νόμῳ, ἢ μὴ κατεπὶ τῷ, κολάζουσιν· οἰοῦνται δὲ ἐν τοῖς ἄλλοις, ὅσα δὲ ἀμέλειαν ἀγνοῦν φέρουσιν, ὡς ἐπὶ αὐτοῖς ὅτι μὴ ἀγνοῦν· τὴν γὰρ ἐπιμεληθῆναι κλέος· ἄλλ' ἴσως τοῖς πῶτος τίς ὅτι, ὅτι ἐπὶ ἐπιμεληθῆναι· ἄλλα τὰ τοῖς νόμοις γινώσκοντες αὐτοὶ αἰποῖ, ζῶντες ἀναιδέως, ἐν τῷ ἀδίκῳ ἢ ἀκολάτοις ὄντας, οἳ μὴ χειρὸς φέρουσιν, οἳ δὲ, ἐν ποταμῷ τῷ τοῖς νόμοις ἀφ' ὧν τὸν αἰσθάνονται· ὡς γὰρ ἀπὸ τῆς ἐκείνου ἐκείνου, τοῖς νόμοις· τὸ δὲ δὴ οὐκ ἔστι μὴ λατύναντες αὐτοῖς ἢ πᾶσι τὰ ἀγνοίας ἢ ἀνέχον· ἀφ' ὧν τὸν γὰρ ἐκείνου τῶν νόμων, τὸ μὴ ἀγνοῦν, ἐπὶ οὐκ ἐκείνου ἀπὸ τῆς ἐκείνου ὡς ἐκείνου γινώσκοντες, κομῶν ἢ ἀναιδέως.

Οὐδὲ γὰρ ὁ νοστῶν, ὅστις ἢ ἐν τῷ νόμῳ, ἐκείνου νοστῶν, ἀκροῦς βιοτήτων, καὶ ἀπειθῶν τοῖς νόμοις· τὸ τὸ μὴ ἐκείνου αὐτῷ μὴ νοστῶν· ἀπὸ μὲν δὲ, οὐκ ἔστι.

Ότας μὲν ἐν τῷ νόμῳ ἢ βλάβῃ γινώσκοντες, ἀτύχημα· ὅτας δὲ μὴ ἐν τῷ νόμῳ, ἀπὸ τῆς ἀτυχίας, ἀμάρτυρα· ἀμάρτυρα μὲν γὰρ ὅτας ἐν τῷ νόμῳ ἢ ἀρχῇ τῆς ἀτυχίας· ἀτυχή, δὲ, ὅτας ἐκ τῆς ἀτυχίας.

Τῶν δὲ ἀναιδέων τὰ μὲν, ὅτι συζητήσιν· τὰ δὲ, ὅτι συζητήσιν· ὅσα μὲν γὰρ μὴ μέντοι ἀγνοῦντες, ἀλλὰ ἐν τῷ ἀγνοῦν ἀμάρτυρα συζητήσιν· ὅσα δὲ μὴ δὲ ἀγνοῦντες, ἀλλ' ἀγνοῦντες, ἀπὸ τῆς ἀτυχίας, μὴ τὴν φύσιν, μὴ τὴν ἀνθρώπινον, ὅτι συζητήσιν.

Les choses commises par ignorance non affectée, c'est à dire de laquelle nous ne sommes pas causes, & que nous ne pouvions sçavoir, ou n'étions pas tenus de les sçavoir, selonc nostre estat & condition, sont reputées ne dependre pas de nostre volonté & estre faites contre nostre gré: à sçavoir quand les ayant faites nous en auons de la douleur & nous en repentons. Mais si on ne s'en repent point, on ne dit pas qu'elles soient faites contre nostre volonté ou contre nostre gré, ains seulement que nous ne les auons pas faites de nostre volonté: ou si c'est ignorance affectée de laquelle celuy qui agit est cause, parce que c'est en chose qu'il pouuoit & deuoit sçavoir: ou parce que la sçachant sa connoissance a esté troublée par cholere ou pour s'estre enyuré: en ce cas il n'est pas tenu auoir fait contre sa volonté ou contre son gré. Aristote dit, qu'en l'une & en l'autre de ces manieres c'est agir estant ignorant; mais par ignorance seulement en la premiere: car celuy qui ignore son deuoir en vne chose qu'il fait contre la droite raison, est ignorant, & agit par ignorance; là où celuy qui sçait son deuoir, & n'en perd la connoissance que pour estre troublé de cholere

sur: sed verum singulari, in quibus omnis alio versatur. In his enim venia & misericordia locum habent: et qui harum aliquam ignorat, iniustus agit.

C. 7. Eos enim, qui res flagitiosas atque improbas admittunt, castigant supplicioque afficiunt, si modo non per vim aut per inscientiam quae ipsorum culpa contralla non sit, admiserint.

Nam etiam propterea quod quippiam ignoratum sit, castigant latrores legi: si quis sibi ipsi sua inscientia causa esse videatur: verbi gratia, in ebriis duplex poena constituta est: principium enim in ipsis est. Nam situm in eis erat, ne ebrii fierent. Ebrietatis autem causa inscientia est. Præterea in eos qui aliquid ignorant eorum quæ legibus sancita sunt, quæ ei scienda, neque cognita difficilia sunt, animadvertunt. Itemque fit in cæteris, qui negligentia sua videntur ignorare, cum liceat ipsis non ignorare. Poterant enim sibi, ut diligentiam adhibere imperare. Sed eiusmodi est aliquis fortasse, ut diligentiam adhibere non possit. Verum cur tales extiterint, causam ipsi sustinent, quippe qui negligenter ac dissolutè vivat: et cur iniusti atque intemperantes sint, causa in ipsis consistit: ut ipse quovis alteri in maleficiis, alteri in computationibus, et id genus nequitiae atque consummanti. Nam quales sunt in quaque re collocata alliones, tales eos qui agunt, efficiunt. Quod ex his perspicuum esse potest, quia se in quovis certamine aut allione exercet. Nunquam enim certare atque agere intermittit. Ignorare igitur est studijs et allionibus in quaque re positi habitui igni, hominis est sensu ferè carentia.

Nam ne ager quidem sanus ac validus sit, cum voluerit, etiam si sponte sua agrotes, quippe qui & incontinentes vivat, & medicorum præceptum consiliis aspernetur. Tunc igitur ei integrum erat in morbum non incidere. At postquam sese effudit ac proiecit, id iam defuit esse integrum.

L. 5. c. 10. Cum igitur nec opinatio damnum illatū fuerit, infortunium nominatur: cum autem non nec opinatio quidem illud, sed tamen non malitiose, erratum, seu peccatum est. Peccat enim tum quisque cum ipso cause principium inest: infortunatus est cum principium extrā est.

Eorum autem, quæ iniuste sunt, alia venia digna sunt, alia non item. Quæcumque enim non solum inscienti, sed etiam per inscientiam peccant homines, insciendum est: quæcumque vero non propter inscientiam peccant, sed quæcumque inscienti, tamen perurbationibus, nec naturalibus, nec humanis incitati, non est insciendum.

cholere ou de vin, il est ignorant à cause de cela: mais il n'agit pas par ignorance, ains par cholere ou par le vin. Et de ceste forte tout mauuais agit eüst ignorant de ce qu'il doit faire, mais non par ignorance. Les ignorants qui ne se repentent point, & ceux qui sont causes de leur ignorance, ne doiuent point estre excusés de leurs fautes: au contraire on punit ceux qui ignorēt ce qui est contenu dans les loix qu'on est tenu de sçauoir, & qu'il est ayſé de connoistre: & semblablement ce qui est commis par ignorance fault d'auoir apporté la diligence requise pour le sçauoir comme il estoit en nostre puissance. Et quant à ceux qui ont commis quelque chose estant yres, Aristote dit qu'on a estimé qu'ils en deuoient estre punis doublement: parce qu'il estoit en eux d'euiter l'ignorance, qui est cause de ce qu'ils ont commis. Et de dire qu'on n'est coupable que des choses qu'il est en nostre puissance de faire ou de ne faire pas, & qu'estant surmonté du vin, cela n'est pas en nostre puissance: ou quand quelque maladie qui sera proueneue d'une incontinence ou de quelque habitude vicieuse, a pris de si fortes racines en nous, qu'elle ne se peut plus oster que par vn long temps, cela ne sert de rien: car il estoit en nostre puissance de n'en venir pas la, en viuant selonc les loix, exerçant la continence, & ne negligeant pas les preceptes de la medecine deuant que de perdre la santé: ainsi qu'encores qu'un qui a jetté une pierre ne la puisse arrester, cela n'empesche pas qu'il ne fust en sa puissance de la jeter ou de ne la jeter pas, auparavant que de l'auoir iettée. Quant aux habitudes acquises, encore qu'une soit pas en nostre puissance de les auoir & de ne les auoir pas, depuis le commencement iusqu'à la fin: comme de produire les actes; mais seulement au commencement: toutesfoiſ il estoit en nostre puissance de ne les acquerir pas: au moyen de quoy nous n'auons point d'excuse. Mais les ignorants qui pechent par ignorance sont dignes qu'on leur pardonne. On peut faire dommage à autrui en trois sortes: à sçauoir premierement par ignorance, & involontairement; comme quand celuy qui opere ne sçait ce qu'il fait, ny à qui, ny avec quoy, ny à quelle fin: ce dommage est contre son intention il l'appelle infortune & excuse de péché. Secondement c'est quand l'acte est volontaire, mais sans premeditation & conseil, lequel à cause qu'il est sans malice, & ne pensoit pas tant nuire, est vn péché léger. En troisieme lieu, quand l'acte est volontaire & avec eslection, & cettuy-cy est vn grand péché: parce qu'il est avec malice.

Des actes moyens entre ceux qui tombent sous l'eslection, & ceux qui n'y tombent pas.

CHAPITRE VIII.

[illegible]

*Aviit. l. 3. Etb. c. i. Quocumque verò majorum
malorum metu, vel honesti alicuius causa aguntur,
(verbi gratia, si quis tyrannus, cuius in manu parentis
ac liberorum vita posita sit, alicui vi turpe quippiã
faciat, impetret, ut in illi, si agat, saluti sit: si non
est, mortuum) vitum hac sponte, aut iniuste fiat, am-
bigi potest. Eademque de iacturæ quæ tempestate in
mari coorta fieri solent, conoverfa esse potest. Sim-
pliciter enim et absolute nemo sua sponte revum suar-
um iacturam facit, sed fæc ac ceterorum saluti causa
omnes faciunt, quæ modo fane mentis sunt. At ista i-
giur sunt ratæ actiones. Sed iam eni quæ sponte a-
guntur, iuniores esse videntur. Sunt enim optati-
les, et eligenda cum aguntur. Actionis autem
finis secundum oportunitatem temporis. Et, jam ve-
ro intalibus actionibus homines inter duos laudabiles
effertur, cum magnam aut quæ honesti arum re-
cusa, turpitudine aut molestiam aliquam subie-
riunt, ac pertulerint, quod si gliter faciant vituperan-
tur. Nam res turpissima in nullis honeste rei aut me-
dicis gratia fuisse, improbi homines feci. Sunt etiã
de quedam alia, propter quæ laus quidem nulla tri-
buitur, sed venia datur, dumtaxat, chim ea quis ege-
rit, quæ non sint agenda, nisi nobis compulsi, quæ hu-
manam naturam superant, quæque non potest perferre
queat. Sunt autem fortasse nonnulli eiusmodi, vi vul-
ta vi aut necessitate coacti esse agere de beatus, potius
quæ nobis mors sit optetenda, quæ autem cruciatus
perferendi.*

comme il faut : car il y a des choses dont il faut s'affliger : & d'autres qui meritent qu'on s'en resjouisse : dont le signe est , que si celui qui s'abstient des voluptez corporelles & s'en resjouit, ou pour le moins ne s'en afflige point, est reputé vaillant : & celui qui s'en afflige, poltron. Car la vertu, ce dit Aristote, s'exerce autour des voluptez & des douleurs, parce que nous faisons du mal pour l'amour de la volupté, & nous abstenons du bien par la douleur : & n'y a pas peu d'affaire à se resjouir & doulouir selon qu'il faut, gardant le milieu, sans excéder d'un costé ny d'autre. C'est pourquoy Platon a tres bien dit, que les hommes doivent estre tellement instruits, qu'ils se resjouissent des choses dont il le faut resjouir, & s'attrister de celles dont il se faut attrister : car il est requis que les habitudes de l'ame soient autour des choses qui ont accoustumé de nous rendre pires ou meilleurs. Et pour cette raison ceux qui instituent les ieunes gens, les gouvernent & moderent par la volupté, & par la douleur, il est de grâd poix pour la vertu morale de se delester des choses d'où il est conuenable de se delester, & de hair celles qui sont dignes de haine : car tous suiuent les choses delectables, & mesprisent & fuient celles qui apportent de la laschetie.

Οὐ γὰρ ἴ' ἐὶδὼς μὲν πῶς ἔστιν ἡ ἀρετὴ, συνεπιμέλεια· ἀλλ' ἴ' ἀγαθοὶ γενόμεθα· ἵππεύει δ' ἐν ἄλλῳ ὁ φιλος αὐτῆς· ἀναγχεῖται δ' ἐπὶ σκέψασθαι τὰ περὶ τὰς ἀρετῶν, πῶς πρακτικοὶ αὐτοῖς.

Τὸ δὲ πρὸς τὰς ἀρετὰς, τὸ μὲν εἶναι, μικρὸν ἢ εἶναι ἰσχυρῶς.

Ἡ μὲν γὰρ φρόνησις ἑπιστακτικὴ ἐστὶ· τί γὰρ δεῖ πρακτικὴν ἢ μὴ, τὸ τέλει αὐτῆς ἐστίν.

Οὐκ ἔστιν ἡ φρόνησις ὅτις χρὸς ἴσως μόνον, ἀλλὰ δεῖ καὶ τὰ χρὸς ἔχεσθαι γινώσκον, πρακτικὴ γὰρ ἡ δὲ ἀρετὴς περὶ τὰ χρὸς ἔχεσθαι· διὸ καὶ οἱ οὐκ εἰδότες, οἷον εἰδότες πρακτικώτεροι, καὶ οἱ τοῖς ἄλλοις οἱ ἑμπεροὶ· εἰ γὰρ εἰδὼν ὅτι τὰ κοῦφα ἐμπροσθὰ κρίνα ὑγιανά, ποῖα δὲ κοῦφα ἀγνοεῖ, ὅπως πεισθῇ ὑγιάνει.

Ἐπὶ δὲ καὶ ἡ πολιτικὴ, καὶ ἡ φρόνησις, ἡ αὐτὴ μὲν ἐστὶν· τὸ μὲν τοῖς εἶναι, ὅτι τὸ αὐτὸ αὐταῖς.

Σωκράτης μὲν οὖν λόγους τὰς ἀρετὰς αἴτετο εἶναι ἑπισταμίας γὰρ εἶναι πᾶσιν· ἡμεῖς δὲ μετὰ λόγους· διόλου τοίνυν οὐκ ἐβριμώμεθα, ὅτι οὐκ οἶον τὰ ἀγαθὰ εἶναι κλειῶς αὐτοφροσύνης· ὅδε φρόνησις αὐτοῦ τῆς ἡγεμονίας ἀρετῆς.

Ἐπὶ, ὅτι εἶναι μόνον φρόνησις, ἀλλὰ καὶ τὴν πρακτικὴν· ὅ δ' ἀκρατῆς, ὅ πρακτικῶς.

Οὐκ ὁρθὸς δὲ ἐστὶν ὁ Σωκράτης ἑπισταμίας εἶποι τὰς ἀρετὰς· οὐκ οὖν γὰρ εἶναι αἴτετο διὰ μάλιστα εἶναι· οὐκ δὲ τὴν τὰς ἀρετῶν ἑπισταμίας εἶναι, συνίσταται αὐτῶν τὰς ἀρετὰς ματῶν εἶναι· ὡς περὶ· ὅτι ἑπὶ τῇ ἑπισταμῇ συμβαίνει ἅμα εἶναι καὶ ἑπισταμῇ πᾶσι, ὅτι εἶναι ἑπισταμῶνα· εἰ γὰρ πᾶσι ἰατρικῶς πᾶσι οἷον πᾶσι ἐστὶν· ὅτι ἰατρὸς ὅτος ὡς τῶν ἐστὶν· οὐκ οὖν δὲ καὶ ἑπὶ τῇ ἀρετῇ τὴν τοῦ συμβαίνοντος.

Tom. 2.

Arist. l. 2. Eth. c. 2. Non enim quid sit virtus quærimus ut cognoscamus, sed ut boni efficiamur: alioqui nihil ad beatitudinem conferret, quemadmodum actiones obeunda & exercenda sine considerandum est.

C. 3. Ad virtutes verò comparandas conscientia parum aut nihil valet.

L. 6. Eth. c. 11. Habes enim vim quandam præcipiendi atque imperandi prudentia, nam propositus ei finis est, quid agendum sit, aut non agendum.

L. 6. c. 8. Neque vero rerum uniuersarum modo prudentia est, sed debent etiam esse notares singulares. Ad agendum enim idonea est. In rebus singularibus autem omnis alio versatur. Itaque cum hic nonnulli inscysunt ad agendum scientibus aptiores & compositiores cum in alijs rebus y, qui sunt usuperiti. Nam si quis sciat, carnes lenes & ad concoquendum faciles, esse salubres, leues autem que sint, ignores, bonam valetudinem non efficit.

Civilis scientia autem & prudentia sunt ille quidem idem habuit: sed natura qua sunt, tamen & essentia non est eiu eadem.

C. 13. Itaque Socrates virtutes rationes esse existimabat: omnes enim scientias esse: nos autem cum ratione coniunxerat. Ex his igitur, que dicta sunt perspicuum est, nec sine prudentia quæquam propriè virtutis bonum esse posse, nec prudentem sine virtute ea qua ad mores pertinet.

L. 7. c. 11. Præterea non ex eo solum prudens aliquis est, quòd sciat, sed eo etiam quòd ad res agendas idoneus sit.

L. 1. c. Mag. Moral. c. 1. At ne Socrates quidem rectè virtutes scientias faciebat. Is enim nihil frustra esse arbitratus est. Tamen dum poneret virtutes esse scientias, ei conueniebat virtutes esse frustra. Quid ita? In scientijs namque contingit ut una eademque opera & scientiam cognoscamus, quid qualis que sit, et ipsi docti euadamus, scientiamque teneamus: verbi gratia, medicinam, si quis nouit quid sit, is statim sit medicus necesse est. Idem est in reliquis scientijs.

F ij

ἡ δὲ ἡ ἀρετὴ τὴν οὐδὴν τὴν ἀναγκαῖον τὴν ὅτιν, ὡς
 ἡ δὲ ἀρετὴ ὅτιν ὡς ἡ ἀρετὴ καὶ τὴν ὅτιν ὅτιν
 συμπεριλαμβάνει τὴν μὴ τὴν ἀρετὴν τὴν μὴ
 τὴν ἀρετὴν.

Αἱ γὰρ ἀρεταὶ πᾶσαι ἀναγκαῖαι εἰσὶν ἡ δὲ
 φρόνησις ὡς τὴν ἀρετὴν τὴν ἀρετὴν ὅτιν ὅτιν
 γὰρ αὐτὴ ἀναγκαῖα, ὡς τὴν ἀρετὴν, ὡς τὴν
 ἀρετὴν ἀναγκαῖα.

At in virtutibus non ita est. Neque enim si quis nouerit quid sit iustitia, continuo etiam si iustus est. Iidem & in alijs. Euenit igitur, & frustra virtutes esse, ac non esse scientiam.

C. 35. Virtutes omnes sub actionem cadunt, quarum prudentia tanquam architectus quidam est: quandoquidem ut ipsa præscripsit, ita virtutes & quæ ex virtutibus agunt.

COMME la droite raison laquelle constituë la mediocrité de la vertu morale, selon laquelle elle l'acquiert & exerce, appartient à la prudence, ainsi que nous auons dit: il en est tout de mesme de l'ellection; car c'est l'acceptation de ce qui a esté resolu par la consultation: qui est le propre office de la prudence, en ce qui concerne les moyens de paruenir à la dernière fin humaine. Or n'y ayant rien de cognoscitif en l'acquisition & exercice de la vertu morale, que ce qui appartient à la prudence: il s'ensuit que la vertu morale est vne pure habitude operatiue, sans estre aucunement cognoscitiue de soy. Au moyen de quoy, elle ne peut estre science comme estimoit Socrates; & parce aussi, qu'elle ne l'acquiert pas par doctrine, ainsi que la sciëce: car pour sçauoir ce que c'est de la iustice, de la vaillance & temperance, on n'est pas iuste, vaillant ny temperant: comme on est Mathématicien quand on sçait les Mathématiques: aussi la vertu morale n'est-elle pas pour nous faire sçauoir: mais pour agir en sorte que nous paruenions à la felicité humaine. Cela nous montre que la vertu morale a besoyn de la connoissance & ordonnance de la prudence: car la mediocrité qu'elle luy constituë, la fait estre vertu: & sans sa lumiere, il luy arriueroit ainsi qu'aux corps pesans, qui nous choquent: parce qu'ils se meuent sans voir: comme aussi la prudence a besoyn de la vertu morale, pour tenir les passions & actions moderees, afin de n'en estre point troublee en ses consultations & commandemens: qui est cause qu'elles ne peuent estre l'une sans l'autre, ainsi qu'il a esté dit: & elles deux assemblees sont la prudence parfaite, laquelle est souveraine des choses actiues comme la sapience est contemplatiue, qui consiste des habitudes de l'intelligence & de la science. De sorte que la prudence consideree en soy est purement cognoscitiue & directiue; & seulement operatiue à cause de la vertu morale. Nous pouuons connoistre par ce qui a esté dit de la prudence, qu'elle ne differe point de la science morale pour le regard de l'habitude cognoscitiue, qu'en ce qu'outre les vniuersels des choses actiues, qu'elle s'estend aussi aux particulieres, dont la raison est que la prudence est pour agir, & toute actiō l'exerce es choses singulieres. C'est pourquoy il se trouue plusieurs sans science plus capables de l'action que de sçauans, & principalement quand ils ont de l'experience: car il ne suffit pas de sçauoir que les viandes legeres sont de facile digestion, si on ne connoist celles qui sont legeres, pour estre saines. La prudence, outre cela ordonne & commande, ce que ne fait pas la science: & est encores de plus habitude operatiue, parce que la vertu morale luy est ioincte. A cause que la vertu morale modere les passions desreglees, & extirpe les vices, qui ont beaucoup de ressemblance & proportion avec les plus estranges & vehemens maladies du corps, on l'appelle medecine de l'ame: & sans elle les passions desreglees & les vices, ruinent la nature humaine, la rendant brutale, furieuse, & cruelle: ainsi que le mesme arriue quelquesfois par de certaines maladies corporelles: c'est pourquoy les Grecs disoient qu'Apollon auoit engendré deux enfans, Esculape pour medeciner le corps, & Platon pour les ames: car il estoit versé & exercé en la science & vertu morale, en suiuant son precepteur Socrates, le premier d'entre tous les Philosophes, qui l'a tiree du Ciel en terre, & logé dans les citez, comme dit Ciceron.

Des actions & passions humaines qui ne peuent estre reduites à la mediocrité de la vertu.

CHAPITRE XIII.

Οὐ πᾶσα δὲ ἐπιδεδυγὲς ἀρετὴς, ἡ δὲ πᾶν πάθος
 ἡ μεσότης ἡ ἀρετὴ ὡς ἡ ἀρετὴ ἀναγκαῖα ἀναγκαῖα
 μέγα μὲν τῆς φαιδότητος οὐκ ἐπιχειρεῖται.

Arist. l. 2. Eth. c. 6. Verum non omnis actio nec omnis perturbatio mediocritatem recipit. Sunt enim quedam, quorum nominibus statim vitium est implicatum, ut malevolentia latens alieno malo impudent.

ἀναγκαστικά.

ἁμαρτία, φθόνος, ἢ ὅτι τὸ σφάξω, μετρίαι, κλοπή, ἀνδροφονία· πάντα γὰρ ταῦτα, καὶ τὰ τοιαῦτα, λήγεται τῷ αὐτῷ φαύλῳ εἶναι, ἀλλ' οὐχ αἱ ὑποβολαὶ αὐτῆς, ἐν αἷς ἐλπίσαι· οὐχ ἔστι οὐκ ἐν δόξῃ ποτε αἱ αὐτῇ χαρῶν τοῦ, ἀλλ' αἱ ἀμαρτῶναι ἐν δόξῃ τοῦ, καὶ μὴ τοῦ, οὐδὲ τὰ τοιαῦτα, ἐν τῷ ὧν δόξῃ, καὶ ὅτι, καὶ ὡς μετρίαι, ἀλλ' ἀπλῶς τὸ ποῖν ὅπου τῶν, ἀμαρτῶναι ἐν δόξῃ.

in invidentia: & in alioquinbus, adulterium, furum, cades. Hac enim omnia, & que sunt huius generis, sic appellatur, quod ipsa mala sint, non eorum immoderationes, aut paucitates. Nunquam igitur fieri possunt, ut in his recte fiat, sed semper peccatur: neque in talibus recte aut non recte faciendi vis in eo posita est, ut cum qua, & quo tempore, & quo modo adulterium facere oporteat, animadvertatur: sed simpliciter & absolute quidvis horum admittit peccare est.

Il y a des passions & actions humaines, qui sont de leur nature contre la droite raison, & par conséquent meschâtes, desquelles la vertu ne se sauroit servir ny les reduire à vn moyen, entant qu'elles sont telles: car qu'on les reigle de quelque sorte qu'on voudra, elles seront tousiours contre la droite raison: autrement il faudroit qu'elles changeassent de nature, ce qui est impossible sans deuenir autres: & alors ce ne seroit plus elles qu'on regleroit. Là où les actions & passions qui ne sont contre la droite raison que selon le plus ou le moins, peuuent estre corrigees & moderees, sans changer de nature, d'autant que les choses pour estre moins violentes ou plus fortes, ne varient point leur especce: comme pour exemple, on peut ramener à la mediocrité les passions d'un homme qui sera trop addonné au plaisir de la bouche, ou qui sera trop cholere, & les regler selon la vertu: mais d'un qui desirera la iouissance de quelque femme mariee à vn autre, ou qui sera enuieux, larron, prendra plaisir à la cruauté & autres semblables: on ne sauroit moderer ses passions ny regler ses actions en sorte, qu'elles le reduisent à la mediocrité de la vertu. Tout le remede en ceux qui sont possedez de telles passions, ce sera de les leur deraciner & extirper du tout: leur en faire naistre de contraintes, & les regler puis apres, si elles sont excessiues ou defectueuses: les adoucissant ou excitant selon qu'il en sera besoin.

Des extremes de la vertu, comment elle leur est opposee, & de l'opposition des extremes entre eux.

CHAPITRE XIV.

Τεῶν δὲ ἀρετῶν ἑσὶν δύο, δύο μὲν καὶ ἑνὴς, τῆς μὲν καὶ ὑποβολῆς· τῆς δὲ κατ' ἐλλειψιν· μίας δὲ ἀρετῆς, ἡ μεσότης, πάσαι πάσαις ἀντικείμεναι πῶς· αἱ μὲν γὰρ ἀκραί, καὶ τῇ μέσῃ, ἢ ἀλλήλων ἐναντία εἰσὶν· ἡ δὲ μέση, πῶς ἀκράως ὡς ὁ καθ' ἑαυτὴν εἶναι, πρὸς μὲν τὴν ἐλαττωσιν, μεῖζον· πρὸς δὲ τὴν μεῖζον, ἐλαττωσιν.

Ὅτι μὲν οὖν ἐστὶν ἡ ἀρετὴ ἡ ἀντικειμένη μεσότης, ἢ πῶς, καὶ ὅτι μεσότης δύο καὶ ἑνὴς, ἡ μὲν καὶ ὑποβολῆς· ἡ δὲ κατ' ἐλλειψιν· ἢ ἐπὶ τοιαύτῃ ἐστὶν ἀρετὴ τὸ ἡμετέριον ἢ μεσότης εἶναι ἢ ἐν τοῖς πάρεσσι, καὶ τῶν τρεῶν, ἡ καὶ ἑνὴς.

Ἡ γὰρ μεσότης, ἡ μὲν ὑποβολῆς ἐστὶν ἀρετὴ, ἡ δὲ ἐνδείας ὑποβολῆς· διὸ καὶ οἱ μὲν ἀσσοποι, τῶν ἐλευθέρων ἀνελωθέρων φασὶν εἶναι· οἱ δὲ ἀνελωθέρων, τοῖς ἐλευθέρων ἀσσοποι· καὶ οἱ μὲν ἡγεμονοῖς, τοῖς ἀσσοποι καὶ ἀσσοποι· οἱ δὲ δειλοὶ, τοῖς ἀσσοποι καὶ ἀσσοποι καὶ ἀσσοποι.

Βίβληται δὲ ἡ ὑποβολῆς καὶ ἐνδείας τὸ μέσον· κατ' ἀμφοτέρωθεν γὰρ ὡς καὶ τοῖς καὶ κατ' ὑποβολῆς, καὶ κατ' ἐνδείας.

Arist. l. 2. Eth. c. 8. Cum sint autem affectiones tres, nempe duo vitia, quorum alterum modum superat, deserit alterum: una virtus, quae mediocritas est: omnes inter se quodammodo pugnant. Nam extrema & cum medio, & inter se pugnant, & cum extremis media. Quae ad modum emittit si id, quod aequale est, cum eo, quod minus est, comparatur, maius est: si cum maiore, minus. &c.

C. 9. Virtutem igitur eam, quae moralis appellatur, medium seu mediocritatem esse, et quomodo sit mediocritas, ac dnorm vitiorum esse mediocritatem, quae sunt nimium & parum: idem denique eo esse, quod eam mediocritatem, quae in perturbationibus atque affectionibus inest, sibi propositam habeat, tanquam signum, satis demonstratum esse arbitror.

L. 1. Mag. Moral. c. 9. Medietas siquidem, excessu inferior, sed defectu superior. Ideo etiam prodigi, liberales esse iliberales ajunt: contra iliberales liberales prodigos vocant. Audaces verò, & petulant, fortes nominant timidos: ut timidi fortes, petulantes & furibundos descendunt.

C. 12. Optimum verò, inter excessum defectumque medium: quandoquidem virtutis reddidit vituperatione dignum, tam id quod nimium, quam id quod parum.

La vertu s'exerce autour des actions & passions humaines dereglees selo le plus ou le moins: mais elle est mediocrité entre deux habitudes vicieuses, ou vices qui s'or auf si selo le plus & le moins, & les extremes de des actes & habitudes sont blasmables cōme la

vertu est louable. La vertu est opposée en deux sortes à ces extremités : car premièrement comme vne mesme chose comparee avec vne plus grande & avec vne plus petite demeure au milieu des deux, & est contraire à l'une & à l'autre pour ce regard ; de mesme la vertu comme mediocrité comparee au vice defectueux le surpasse, & à l'excès ille est defectueuse & surmontée. De cette sorte le vaillant au respect du timide est audacieux, & au respect de l'audacieux il est timide : ainsi le liberal est avarice en esgard au prodigue, & au respect de l'auare il se trouue prodigue : à cause de quoy celuy qui est en vn extreme estime que le moyen est en l'autre extreme : comme pour exemple, le timide estime que le vaillant est audacieux ; & l'audacieux pense que le vaillant est timide : dont la raison est, que le moyen est contraire à l'un & à l'autre. Et secondement à cause que le bien & le mal sont opposés, si la vertu se considere selon qu'elle est au genre du bien, & l'extreme au genre du mal, elle se trouue tant que bonne opposée à l'extreme selon qu'il est mauuais, ainsi qu'un des extremes l'est à l'autre.

Οὐτο δ' ἀπαικιδίον ἀλλήλους τίττω, πλείον
ἐναντίοις ἔστι τοῖς ἀκροῖς ἁπλῶς ἀλλήλα, ἢ ὥς
τὸ μέσον· ποῦναι γὰρ ταῦτα ἀφίστην ἀλ-
λήλων, ἢ ὡς μέσον ὡς πρὸς τὸ μίαν, ὡς μίαν ὡς
πρὸς τὸ ἄλλαν· ἢ ὡς μέσον ὡς πρὸς τὸ μέσον ἐνίοις
ἀκροῖς ὁμοῦ τοῖς φαινέσιν, ὡς τὴν ἡσυχίαν τῇ ὀργῇ
ἢ ἀνδρίαν, καὶ τὴν ἀσπρίαν ὥς τὴν ἀλλοίαν πλείον
ἀπομεγέθυται· ὅτι δὲ πλείον ἀπέχεται ἀλλήλων,
ἐναντία ἐκείνοι· ὥστε καὶ μάλλον ἐναντία, καὶ
πλείον ἀπέχεται.

*Arist. l. 2. Eth. c. 8. Cum hac autē ita pugnent inter
se, maior extremorum inter se est cōtrarietas, quā cum
medio : quē admodum magnum à paruo, & paruum
à magno longius remotum est quā contrarium ab æ-
quali. Præterea vero quibusdam extremis cum medio
similitudo quadam intercedere videtur, ut audacia
cum fortitudine, profusio cum liberalitate : extremis
autem maxima est inter se dissimilitudo. At ea
quæ plurimum distant inter se, desiniunt esse con-
traria. Itaque etiam magis contraria sunt quæ lon-
gius inter se distant.*

En la repugnance des extremes avec le moyen, si on regarde à l'opposition absolue, la vertu & le vice ne repugnent pas moins que les deux vices : car les vices sont soubz vn mesme genre de mal, & la vertu & le vice soubz diuers de bien & de mal : & si on a esgard à la reduction mutuelle de l'un à l'autre, l'opposition est plus grāde d'un extreme avec l'autre, que de l'extreme avec le moyen : car la distance est plus grande de l'extreme à l'extreme, que d'un moyen à vn des extremes ; comme du grand au petit, que de ce qui est au milieu de l'un d'eux. Et là où la distance est plus grande, l'opposition est plus grande ; & outre cela il est plus aisé de reduire vn extreme au milieu qu'à son extreme ; car entre l'extreme & l'extreme, il n'y a point de conuenance ny de ressemblance : parce que l'un nie du tout l'autre ; mais entre le moyen & l'extreme, il y a quelque conuenance : car le moyē participe en certaine maniere des extremes : comme le tiede du chaud & du froid : & là ou il n'y a aucune conuenance, la contrariété est plus grande.

Πρὸς δὲ τὸ μέσον ἀντίκεινθαι, ἐφ' ὧν μὲν μάλλον, ἢ
ἐλλείνεις, ἐφ' ὧν δὲ ἡ ὑπερβολὴ οἷον ἀνδρία, μῆν,
οὐκ ἢ ἡσυχίᾳ, ὑπερβολὴ ὅσα, ἀλλ' ἢ διλία,
ἐλλείνεις ὅσα· τῇ δὲ σωφροσύνῃ, οὐκ ἢ ἀσχηστία,
ἢ ἐκείνῃ ὅσα· ἀλλὰ ἡ ἀκολασία ὑπερβολὴ ὅσα.

*Arist. l. 2. Eth. c. 8. Cum medio autem parum in
nonnullis magis pugnat, in quibusdam nimium : ut
fortitudini non audacia, quæ modum superat, sed
ignavia quæ deserit maxime aduersatur. At cum
temperantia non immanitas illa in voluptatibus as-
pernandis sensu expertis, quæ modum deserit, sed
intemperantia, quæ superat maxime pugnat.*

Τὰ δὲ πλείον ἀπέχεται ὡς μέσον, ἐναντιότερα
δὲ ἔστιν ἢ εἶναι· ἐν μὲν ἀρεῇ αὐτῷ ὡς ἀγαθότατος,
ἢ ἐνδεῖα ἐναντιότερον φαίνεται· ὅτι δὲ ἄλλως οἷον,
ὥς πρὸς τὸ πλεονέκτην, καὶ ὡς μάλλον ἐναντία τῷ
μέτῳ οἷον, περὶ οὗ καὶ μάλλον ἀκόλουτοι, ἢ κόσμιοι
εἶναι.

*L. 1. Mag. Moral. c. 9. A medio quæ magis ab-
sunt, magis opposita merito existimantur : ut itaque ip-
sa, defectum magis opponi apparet. Est etiam & ali-
ter, ut ad quæ naturam magis pronam habemus, ea
medio sint magis contraria : velut ad intemperantiam
natisimus proniores, quā modestiam, & id quod
debet.*

L'un des extremes est plus voisin du moyen que l'autre, ou au respect de la chose ou au respect de la personne : au respect de la chose, la timidité est plus dissemblable & contraire à la vaillance, que l'audace : dont le signe est que le vaillant est réputé audacieux & non timide : & là ou il y a vne grande dissimilitude, la contrariété est plus grande. Au respect de la personne, l'intemperance contrarie plus à la temperance qu'à l'insensibilité : parce que tous appetent naturellement la delectation, & que peu la reiettent naturellement : ainsi

l'auarice

l'avarice est au respect de la chose plus opposée à la libéralité que la prodigalité : & quelques fois la prodigalité est plus éloignée de la libéralité au respect de la personne : à cause que nous y sommes plus enclins de nature ou par accoustumance. Es passions, l'extreme superabondant contrarie quelques fois davantage au moyen , & quelques fois l'extreme defaillant : car es vertus qui sont autour des passions de l'appetit concupiscible, & qui appartiennent à l'appetit du bien sensible, l'extreme superabondant contrarie d'avantage : comme pour exemple, l'interperance à la temperance ; à cause de quoy la temperance fait effort contre l'interperance, & non contre l'insensibilité : mais es vertus qui sont autour des passions de l'irascible ordonnées à la suite du mal, l'extreme defaillant est plus contraire à la vertu : comme pour exemple, la crainte à la vaillance ; à cause de quoy la vaillance l'efforce davantage contre la crainte que contre l'audace : car il est plus facile, qu'un audacieux devienne vaillant , qu'un timide soit ramené à la vaillance.

De la specification des actes moraux & de leur bonté ou mauvaisté.

CHAPITRE XV.

Ὅτι ὁ λεγόμενος χτ' ἅ παῖτες ἀνδοῶσι ἡ φωνή-
λοι· χτ' δὲ ὧς ἀρεῶς ἡ χαλκίαις λεγόμενα· ὅτι,
χτ' μ' ἅ παῖτες, ὅτ' ἐπαυμένον, ὅτ' ἐπαυμένον.
ὅτ' ἐπαυμένον ὁ φωνήεντος, ὅτ' ὁ φωνήεντος,
ὅτ' ἐπαυμένον ὁ ἀπλῶς φωνήεντος, ἀλλ' ὁ πῶς.

Οὐ τῷ πάχειν, ἢ φιλεῖν, καὶ ἐπιθυμεῖν ψι-
γνῆνται, ἀλλὰ τῷ πῶς, ἢ ὑποβάλλειν.

Arist. l. 2. Eth. c. 4. Ex perturbationibus nec boni nec mali dicimur: ex virtutibus autem, aut vitiis dicimur. Deinde quoniam perturbationes nobis nec laudi dantur nec vitio. Neque enim qui timet, laudatur, neque qui irascitur: neque qui simpliciter irascitur, vituperatur, sed qui certo modo.

L. 7. c. 6. *Nōn quod efficiantur et ament homines vituperantur: sed quod hoc modo cupiant, vel ament, & quod modum superent.*

Les actes moraux reçoient leur espee de l'obiet autour duquel ils s'exercent, lequel obiet sert de difference pour distinguer les actes entre eux : car auoir la compagnie de la femme c'est acte du mariage : auoir celle de la femme d'un autre, c'est adultere : & d'une fille qu'on n'a pas espousee & qui n'est point parente fornicaric : & ainsi tous les autres actes. Mais quant à la bonté ou mauuaitié dont les actes moraux sont qualifiez, ils la reçoient d'ailleurs que de l'obiet. Pour l'intelligence de quoy, il est à noter que la bonté des actes se confidere en deux sortes : à sçauoir naturellement ou moralement : les actions sont bonnes naturellement de soy entant que ce sont perfections des facultez dont elles procedent : attendu qu'il est bon au sens de sentir, & à l'entendement d'entendre, à l'appetit sensitiu de desirer, & à la volonté de vouloir. Mais la bonté ou mauuaitié morale, dont les actions de la volonté sont qualifiees, elles ne la reçoient que selo qu'elles se trouuent conformes ou contraires à la droite raison : d'autant que de soy elles sont indifferentes au bien & au mal moral : tout ainsi que la maladie en general, n'est de soy cretable ny incurable : à cause qu'il y en a qu'on ne peut guarir, & d'autres qui sont garissables. Car les actes d'aimer, desirer, se resiouir, hayr, fuir, s'attrister, & semblables, qui sont actes de la volonté indifferentes de soy au bien & au mal moral, deuiennent bons & mauuais, selon qu'ils se trouuent estre conformes & repugnans à la droite raison : qui est la regle de leur bonté ou mauuaitié morale : & partant les actes moraux ne sont bons moralement, que selon qu'ils sont conformes, ny mauuais qu'entant qu'ils repugnent à la droite raison : en procedât de quelque habitude vicieuse ou erreur. De sorte que tout ainsi que la bonté de l'estre naturel consiste en ce que rien ne manque à la chose au genre de la nature, & qu'elle y soit parfaire : de mesme la bonté morale gist en ce qu'il ne defaile rien à l'acte de la perfection que l'homme doit apporter, entant qu'il vfe de la volonté & de l'entendement en agissant, & qui ne soit du tout conforme à la droite raison. Et à l'opposite la malice morale consiste, en ce qu'il manque à l'action quelque perfection qui luy est due, entant que l'homme vfe de sa volonté & de la raison en agissant.

Les actes moraux extérieurs procédant d'une habitude telle que nous avons déclaré qu'elle la vertu morale; à fauoir selon la mediocrité que la droite raison prefcriuit avec election, & les circonstances requises, sont véritablement vertueux & bons matériellement, formellement, & intérieurement: mais si quelqu'une de ces circonstances leur manque,

ils ne peuuent estre dits tels qu'exterieurement & materiellement pour le plus : comme pour exemple, si quelqu'un faisoit largesse de ses moyens selon la mediocrité que prescript la droite raison, mais sans eslection : ou que ce fust en intention de paruenir à quelque mauvais dessein, ou par vanité : cet acte ne seroit pas vertueux ny bon formellement ny interieurement : tout ce qu'on pourroit dire, c'est qu'il le seroit materiellement & exterieurement : c'est à dire pour le regard de ceux enuers lesquels il s'exerce, & non au respect de celuy qui l'exerce.

La bonté & la mauuaistie conuiennent à l'estre Moral, non comme des differences generiques, ny specifiques ; telles que sont celles qui prouiennent de leurs obiects, mais comme accidents seulement : à sçauoir separables, si l'estre Moral est pris largement, en tant qu'il se rapporte à l'homme vsant de la raison avec eslection, pour paruenir à la felicité. En somme les actes de la volonté ne sont ny bons ny mauuais moralement, presque que comme denominatiuement, & principalement les mauuais : à sçauoir par vne priuation externe de la droite raison, & neanmoins il y a des actes moraux, qui sont dits interieurement mauuais : parce que la malice qui consiste en vne telle priuation, est conioincte necessairement avec leur essence : & tels sont ceux qui contreuient au droit naturel ; à cause que ses preceptes estans immuables, ces actes ne peuuent iamais estre bien faicts.

L'obiet de l'action Morale, est aussi dit bon ou mauuais moralement, selon que l'action à laquelle il appartient fera bonne ou mauuaise : de sorte que le terme de bonté ou mauuaistie Morale, est aussi analogue en certaine maniere : parce qu'il conuient premiere-ment à l'action, & secondement à l'obiet qu'elle regarde.

Les Stoïques ont dit que toutes les passions estoient mauuaïses, & les Peripateticiens qu'elles estoient bonnes, estans moderees par la droite raison. Mais la difference est plus entre-eux, selon les paroles, que pour le regard de leurs intentions ; car les Stoïques ne faisoient point de difference entre les sens & l'entendement, ny par consequent entre l'appetit sensif & l'intellectif : à cause de quoy ils ne discernoient point les passions de l'ame des mouuements de la volonté, qui est l'appetit intellectif : mais ils appelloient tout mouuement de la partie appetitiue, fait selon la raison, volonté : & le mouuement sortant hors des limites de la raison, passions : là où les Peripateticiens nomment tous les mouuements de l'appetit sensif, passions : & les estiment bonnes quand elles sont selon la droite raison, & mauuaïses quand elles ne la suiuent pas. C'est pourquoy la vertu Morale s'exerce autour de ces actes, afin de les rendre bons moralement, & viles à la felicité humaine.

Que la bonté Morale regarde la felicité humaine.

CHAPITRE XVI.

LA bonté Morale des actes humains se rapporte à la felicité humaine : c'est à dire que rien n'est bon moralement, qu'en tant que c'est la felicité mesme, qui est le souverain bien moral, ou qu'il confere, & est vtile à nostre felicité particuliere, & à la publique, pour bien & heureusement viure, & conseruer avec les hommes : qui est à quoy vise la droite raison. Et à l'opposite rien n'est mauuais moralement, que ce qui empesche que les hommes ne viuent bien & heureusement, ou qui trouble leur repos en particulier, ou la societé humaine, ou la felicité publique : car cela est contre la droite raison. Or la raison du bien & mal moral, tels que nous le venons de definir, est fondee en ce que comme chaque membre du corps n'est pas pour l'amour de soy seulement, mais aussi pour le bien de chacun des autres membres, & principalement pour le tout : Il en est ainsi des hommes au respect les vns des autres, & de toute la Republique : car si nous ne viuons pour les autres, nous ne pourrions viure pour nous mesmes. Estant tres-certain que si nos amis, & le public sont destruits, que la ruine de nostre fortune priuee s'en ensuit : comme la perte de ceux qui sont dans le nauire quand il perit : à cause de quoy, ainsi que nous appelons en la nature, cela le bien d'une chose, quand il luy apporte de la perfection : & le mal ce qui l'en priue. Nous nommons és morales, cela bon ou bien, qui confere à l'utilité particuliere, & à la publique : & mauuais ou mal ce qui y apporte de l'incommodité & de la ruine, car c'est là que se rapporte ce qui est contre ou selon la droite raison.

Le mal

De quels bien l'homme est denommé bon.

Ilya trois sortes de bien ou bon en l'homme, selon lesquelles il est dit bon, & ses actions bonnes. La premiere bonté est la vertu Morale: car par elle l'homme vertueux est denomme bon simplement: & tout de mesme par les actions qu'il produit selon vne telle habitude. La seconde c'est la vertu naturelle, qui est celle de laquelle Aristote dit que quelques vns semblent estre iustes de leur naissance, quelques vns temperez, & ainsi des autres sortes de vertus. Et vne telle bonté se trouue és enfans, & denome ceux qui l'ont, bons simplement, comme la vertu morale: parce qu'elle est vne disposition pour l'acquiescir, voire la vertu mesme imparfaite, en ce que ses operations vult ressembler au dehors. La troisieme sorte de bonté, ce sont toutes les habitudes cognoscitiues, & les habitudes operatiues qu'iles ensuiuent; à sçauoir les sciences ou arts, & les actions qui sont selon telles habitudes: mais les hommes n'en sont pas denommez bons simplement, comme des vertus morales; ains seulement avec addition: car nous disons vn bon Logicien, vn bon Physicien, vn bon Mathematicien, & vn bon Capitaine, vn bon artisan, & semblables. Quant à la cause pourquoy l'habitude de la vertu morale denomme ceux qui les ont, bons simplement, & tout de mesme les actions qui en procedent: c'estime que c'est, outre la perfection de ces habitudes, laquelle est grande de soy; que les hommes qui ont impose les noms aux choses, ont voulu donner le nom plus digne à celle dont ils ressenioient dauantage de commodité en la cōseruation & societé humaine: car il n'y a point de doute que les vertueux moraux ne soient de certe qualité là.

CHAPITRE XVIII.

*Arist. l. 3. Eth. c. 2. Sursum ergo haec, quis et quid agat,
& in qua re versetur aut insit alio. Interdum verò
& quo veluti instrumento: & cuius rei causa, verbi
gratia salutis: et quomodo, et leniter, an vehementer.
Hac igitur omnia nemo ignoraverit, si modo non in-
fantiatur.*

Ces circonstances sont 8. à sçauoir qui, quoy, autour de quoy, avec quoy, pour quoy, en quel lieu, quand & comment : Entre lesquelles, *Qui* signifie autant que *Quel*; comme pour exemple, si c'est vn Religieux, ou vn homme de guerre, & semblables. *Quoy*, c'est ce qui s'en est ensuiuy, *Autour de quoy*, quelle estoit la chose, & non ce que c'estoit. *Pour quoy*, c'est la fin. Ciceron ne considère en sa Rhetorique que sept circonstances, obmettant autour de quoy. La circonstance est hors de l'essence de l'acte, mais elle l'atteint, ou selon qu'elle le toucheluy-mesme, ou selon qu'elle atteint sa cause, ou entant qu'elle atteint l'effect. Parce que les actes sont moraux proprement entant qu'ils sont de la volonté, comme il a esté dit, & que le motif de la volonté, c'est la fin de l'operant; celle là est se-

spécifié par la chose d'autrui prise contre sa volonté, qui en est l'objet : & l'interne, qui est vouloir desrober, est spécifié par l'acte externe desrober; lequel avec sa matiere, à sçavoir la chose d'autrui, est l'objet de vouloir. L'acte externe adulterer est spécifié par la femme d'autrui comme objet : & l'interne qui est vouloir adulterer, est spécifié par l'acte externe avec sa matiere, comme de son objet; & les deux actes externes desrober & adulterer pris ensemble : sont vn objet de vouloir : lequel prend l'espece de la partie formelle d'iceluy, qui est adulterer. De sorte qu'il ne se trouue en tout cela aucune specification que de la part de l'objet : comme aussi il n'y en doit point auoir d'autre. Et combien que desrober qui est moyé, & adulterer fin pour l'amour de laquelle, foit la mesme chose matériellement ou reellement, que l'objet de vouloir ; (car les fins obiectiues & les obiects sont tousiours mesmes reellement :) neantmoins ce n'est que comme obiects qu'ils spécifient l'acte comme fin : car autrement les obiects ne spécifieroient iamais, attendu qu'ils sont tousiours fins obiectiues. Dauantage il ne peut y auoir de fin interne en tant que fin es choses, excepté l'essentielle en quoy il ne se parle pas en ce lieu : car au reste la fin n'est ny de leur essence ny aucun accident qui leur adhere. Et d'ailleurs, il ne se trouue point deux fins es morales, car les operations des puissances sont fins des choses, dont les puissances procedent, suiuant ce que dit Aristote, que chaque chose est pour son operation. Mais les operations quant à elles & les facultez dont elles procedent, n'ont autre fin & ne sont que pour seruir aux choses, dont elles procedent : ny leurs especes connues que par l'objet. De sorte que tant s'en faut qu'il y ait double fin aux morales, celle qui sy trouue, laquelle n'est qu'une & fin de l'operant, ne spécifie pas l'acte comme circonstance, mais comme objet de l'acte : ainsi que tous autres actes sont distinguez entre eux d'espece par leurs obiects. Ioinct que les circonstances n'estant tenues que pour accidents des actes moraux, elles ne peuuent comme telles spécifier, ains seulement augmenter ou diminuer leur bonté : laquelle n'est qu'accidentaire à ces actes : comme pour exemple, en desrober pour donner, donner ne spécifie point l'acte en aucune maniere : mais il le rend seulement moins mauuais, que si c'estoit pour iouer, & ainsi des autres semblables.

Nous pouuons remarquer de tout ce que dessus, que l'acte moral bon ou mauuais, ne differe du naturel que rationnellement seulement : le comparant selon qu'il est conforme ou qu'il est contraire à la droite raison. A cause de quoy vn mesme acte qui au genre de la nature est seulement d'une espece, peut estre de diuerses especes au genre des mœurs, selon qu'il est dirigé par la raison & par la volonté : comme aussi il se peut faire, que les actes qui au genre de la nature sont de diuerses especes, soient de mesme espece au genre des mœurs : car diuers actes en nature pour le regard des obiects, seront de mesme espece au genre des mœurs.

Que la vertu consiste à moderer & dompter les passions & non a les esteindre.

CHAPITRE XX.

Διὸ τὸ ἐν τῇ φύσει τῆς ἀρετῆς, ἀπαθείας πινυς τὴν ἡμετέραν : ὅτι ἐν δὲ, ὅτι ἀπὸ τῆς λήρουσιν, ἀλλ' οὐχ ὡς δει, τὴν ὡς ἔδει, τὴν ὅτι, τὴν ὅσα ἀλλὰ τῶν ἡμετέρων.

Arist. l. 2. Eth. c. 2. Definunt nonnulli virtutes, vacuatas quasdam perturbationum, animorumque status quietos ac placatos : veruntamen ideo minus rectè, quòd simpliciter et absolutè dicunt, nec adiungunt quomodo & quo tempore oportet & non oportet, & cetera quæ addis conueniunt.

Nos actions & passions estant reduites à la mediocrité selon la droite raison, comme nous auons deduit : elles sont vrayement vertueuses & procedantes de la vertu dont l'habitude est acquise, quand les mouuements de l'appetit sont tellement refrenez & domptez, qu'ils obeissent à la raison, & qu'elle les surmonte facilement, lors qu'ils s'elluent contre elle : ou quand les vices ou habitudes vicieuses, s'il y en auoit, sont deracinees & extirpees : à cause de quoy ainsi que la santé naist d'une certaine temperie des premieres qualitez, la beauté d'une deü proportion & disposition des membres & des parties du corps : tout de mesme nous disons que la vertu consiste en vne certaine mediocrité & egalement des actions & passions repugnantes à la raison. Mais les Stoïques pensoient que la vertu n'estoit qu'alors qu'il n'y auoit plus aucun mouuement de l'appetit sensitif, ny au-

cun assaut des passions : à cause de quoy ils l'appelloient impassibilité : comme si la vertu resulroit d'une telle negation. Et ainsi ils estimoient que les passions neomboient point en l'ame du sage & vertueux, iugeant indigne de luy qu'il en fust choqué : mais l'experience & l'impossibilité du fait nous decouvre leur erreur : si ce n'estoit comme Cicéron & S. Augustin en ont opinion, qu'ils entendifsent seulement sous le nom de passion, les emotions turbulentes & dereglees de l'appetit, qui transportent les hommes hors les limites de la raison, & plient leurs esprits aux vices : & que les autres Philosophes aient vû indifferemment du nom de passion pour tout mouuement de l'appetit. Mais en quelque sorte que les Stoïques l'ayent entendu, on ne sçauoit nier que les plus sages ne ressentent pour le moins le premier mouuement des passions : ou il faudroit que la nature des puissances qui est d'estre meue à la rencontre de leur obiect, fust destruite : & l'appetit sensiti rendu ocieux par la vertu, ce qui est faux : car il n'appartient pas à la vertu morale que les choses qui sont subiettes à la raison vacquent de leurs propres actes, mais qu'elles executent le commandement de la raison en les faisant : à cause de quoy ainsi que la vertu ordonne les membres du corps aux actes externes conuenables, elle en fait de mesme à l'appetit sensiti de ses mouuements propres & reglez : de sorte que l'habitude de la vertu les arreste seulement avec une telle promptitude, qu'ils ne paroissent presque point, & sans cela les continens n'auroient ny merite ny desmerite en leurs actions : & ainsi la vertu ne consiste pas en une negation de perturbation comme estimoient les Stoïques.

Il est euident que si nos passions ne sont moderees & nos actions reglees selon la droite raison, comme nous venons de dire, que ce seroit chose impossible de viure heureusement : attendu qu'autrement nous sommes troublez, emuez, & tourmentez en nous mesmes par leur impetuositè, sans auoir aucun repos ny en l'ame ny au corps : comme un nauire que les vents & la tempeste agitent sur la mer, sans qu'il puisse prendre port. Et outre cela, ces mesmes passions n'estant point moderees, nous inciteroient à des actions qui offenceroient ceux avec lesquels nous conuersons : dont ils prendroient subiect de nous iniurier, pour repousser l'offence qu'ils receuroient de nous & s'en venger : car ainsi que par l'intemperance des humeurs l'homme deuiant malade du corps ; de mesme du desordre & de la perturbation des passions, la maladie de l'esprit s'engendre en luy : laquelle le fait decliner à la vie des bestes.



DE LA

DE LA MORALE O V E T H I Q V E.

LIVRE TROISIÈME,

Auquel il est traité des especes de vertus morales, qui s'exercent plus pour le bien de celuy qui les a, que pour les autres.

De la temperance.

CHAPITRE I.

Περὶ ἡδονῶν δὲ καὶ λύπῶν πάσας ἡ ἥσις δὲ ἐστὶ τὰς λύπας μεσότης μὲν σωφροσύνη, ἡ δὲ ἀκολασία.

Περὶ δὲ τὰς συμπαγῶν ὅτι αἱ σωφροσύνη καὶ πάσας δὲ ἡδὲ λύπας.

Περὶ δὲ τὰς λύπας καὶ ἡδονῶν ὅτι τὴν ἡδονὴν τὴν ἀκολασίαν, τὴν μὴ ἀλλ' ὅ μὲν ἀκολασίαν, τὴν λυπηρὰν μάλοισι δὲ, ὅτι τῇ ἡδονῇ τὴν λυπηρὰν καὶ τὴν λυπηρὰν δὲ ποιῶντων ἡδονὴ ὁ δὲ σωφροσύνη, τὴν μὴ λυπηρὰν τὴν ἀκολασίαν, ἡ τὴν ἀπὸ χαρῶν τὴν ἡδονήν.

Ὅσα δὲ τῶν ὑγιεινῶν ὅτι αἱ τῶν ἐνέχειν, ἡ δὲ ὅσα ὅτι τῶν ὀρέγων μεσότης καὶ ὅσα δὲ τῶν ἀλλοίων ἡδονῶν, μὴ ἐμπόδιον τῶν ὄντων, ἡ τῶν τοῦ χυλῶν ἡδονῶν τῶν ὑγιεινῶν.

Περὶ δὲ τὰς δὲ ἁπλῆς ἐνέχειν καὶ λύπας, ὅτι τῶν ὑγιεινῶν καὶ χυλῶν, ὅτι αἱ τῶν ἀκολασίαν καὶ ἡ σωφροσύνη διὰ τὴν ἡδονήν.

Arist. 1.2. Eth. c. 7. Jam vero in voluptatibus et molestiis, non omnibus, sed in iis quæ ad corpus pertinent, atque harum in eis maximè, quæ in tactu versantur, minù autem in doloribus, quàm in voluptatibus; mediocritas, temperantia; nimium, intemperantia. L. 3. c. 13. In corporis autè voluptatibus intemperantia verita: ut necesse est, sed ne in his quidè omnibus.

In doloribus autè non ut vir fortis, sic temperans, eo quod dolores perferat: nec intemperans eo quod non perferat, appellantur. Sed eo intemperans dicitur, quod agrius, quam debet, ferat, nullam se corporis percipere voluptatem. At verò ei dolorem afferi voluptas. Temperans autem dicitur, cum ob id, quod se carere voluptatibus non molestè ferat, tum quod aspernetur, & pratermittat id quod incundum est.

C. 14. Quæcunque autem incunda sunt, ut eadem ad bonam valetudinem, vel optimum corporis habitum pertineant, ea modicè, & ut debet, concupiscit; ceteraque quæ his non sunt impedimento, aut quæ ab honesto non abhorrent, aut quibus res familiaris non exhaustitur.

L. 7. c. 8. In voluptatibus autè & doloribus quæ tactu et gustu percipiuntur, itemque in earum cupiditatibus, et fugis in quibus temperantia et intemperantia supra posita est.



A temperance est vne vertu qui modere les voluptez & douleurs de l'appetit concupiscible, & principalement celles qui regardent la conseruation de la vie corporelle de l'individu par la nourriture, ou celle de son espee par la generation: c'est pourquoy Aristotele l'a definie estre vne mediocrité autour des voluptez & douleurs de l'atouchement & du goust, que nature a coniointes tres-grandes en ces deux aëtes, afin que l'individu y fust plus enclin: à cause qu'elles importent à la conseruation & de son espee: de quoy il ne le soucieroit pas s'il n'y auoit de la volupté meslee, tellement que

cette vertu regle l'homme à n'aymer, desirer & prendre plaisir aux viandes & à l'aëte de Venus, qu'honnestement selon la raison, la condition & le deuoir d'un chacun: & iusqu'à quel point il en doit vser, s'en abstenir, les reietter, & s'attrister de leur presence ou absence; mais elle s'exerce plus autour des delectations ou voluptez de la presence, que des tristesses ou douleurs de l'absence: parce que nous y sommes plus enclins, & que nous surmontons leur excez avec d'auantage de difficultez. Car la presence des choses plaisantes esmeut plus nostre appetit, & agit avec plus de violence, que leur absence ne nous attriste. Nous pourrions doncques bien dire que le temperé c'est celuy qui se comporte mediocrement selon les circonstances requises entre la volupté du goust & de l'atouchement, & la tristesse ou facherie de leur absence ou priuation. Mais c'est negatiuement que la temperence est autour des tristesses: car le temperant est loué de ne s'affliger point de l'absence & priuation de la volupté & de s'en abstenir, selon que la droite raison le dicte.

ἀφ' ἧς ἔστι τοῖς σπαιοῖς, καὶ ἐν τοῖς ἀφρο-
δισίοις λιγυροῦσι· διὸ καὶ πύζατος φιλοζῆτος ὁ
Εὐρύστους ἐπὶ φάρμακον, καὶ φάρμακον μακρότε-
ρον γὰρ ἔστιν ἡμεῖς, ὡς καὶ ὁ μὲν τῇ ἀφ' ἧς.

Διὸ οἱ ἐπὶ φάρμακον σὺν ἐν τῇ γλῶττι ἐχθροῦ
μακρά, ἀλλὰ τὸ φάρμακον γὰρ ὡς φιλοζῆ-
τος ὁ Εὐρύστους.

*saporibus delectentur intemperantes; sed ipsa percep-
tione alimentis: quam profectū totū tālū effici. cūm
in esculentis et poculentis, in in istis rebus, qua vene-
rea appellantur. Quapropter & cellum sibi quidam
obscurosum gurgis atque bellū, grūis collo longius o-
ptauerit, ut qui tālū maximā capiebat voluptatem.*

*L. 3. End. c. 2. Quapropter gulosi, non optant lin-
guam longam, sed quemadmodum Philoxenus ex
Heryde, vulturis guttur.*

La temperance est plus occupee à l'atouchement qu'au goust: car les intempereux s'en delectent d'avantage: dont la raison est outre que les delectations de l'acte de Venus sont toutes en l'atouchement, que le goust ne gist qu'à iuger des saveurs sur la langue, & que le plaisir des viandes & bruuaiges est aussi en l'atouchement: à cause de quoy Philoxenes Erixien prioit les Dieux qu'il eust le col plus long qu'une greue, afin que la volupté des viandes luy durast plus long temps. La temperance c'est vne des particulieres vertus la plus requise à la sapience & à la prudence: parce qu'elle conferue la sante qui est conuenable aux operations de l'entendement, & maintient le droit iugement es choses à faire & à ne faire pas; en reprimant la volupté & la douleur de l'atouchement; & principalement de celui de Venus, d'autant qu'il n'y en a point de plus nuisible aux actions de l'entendement; parce que cette volupté applique plus l'homme aux choses materielles, qu'aucune autre: à cause de quoy son operation autour des intelligibles est debilitée: car la perfection des fonctions intellectuelles de l'homme consiste en vne certaine separation des choses sensibles exterieures.

Des extremes opposez à la temperance.

CHAPITRE II.

Περὶ ἡδονῶν μετρίως μὴ σφοδρῶς· καὶ ὁ-
λῆ δὲ ἀκαλασία· ἢ ἂν πᾶσι δὲ καὶ τὰς ἡδονὰς ἐ-
π' αὐτὴν γίνοντο· δυνάμει ἢ δὲ νόμῳ· περὶ ἧς
ἔστιν ἡμεῖς δὲ ἀναπόδητοι.

Καὶ δὲ ζῆλον αἰ διὰ τὴν ἡδονὴν ἐπὶ τῇ
ἐν αὐτῇ τῇ ἐν αὐτῇ, ἢ ἂν ἡ ζῆλος· τὸ δὲ διὰ τοῖς
ἐν αὐτῇ ἡδονῶν ἐν αὐτῇ ἀγαπᾶται, ἢ ἂν ἡδονῶν.

Αὐτῶν δὲ, καὶ τῶν τῶν ἡδονῶν, καὶ ὁ πᾶσι δὲ καὶ τὰς ἡδονὰς ἐ-
π' αὐτὴν γίνοντο· δυνάμει ἢ δὲ νόμῳ· περὶ ἧς
ἔστιν ἡμεῖς δὲ ἀναπόδητοι.

*Arist. l. 2. Eth. c. 7. In voluptatibus mediocritas
temperantia est: nimis intemperantia. In volupta-
tibus porro quæ peccant, quod eas parum expeiant,
raro reperiuntur. Ita ne nomen quidem consecuti
sunt: sed appellantur sanè sensus experti.*

*L. 3. c. 13. c. Meritūque ei turpis & flagitiosa, male-
diti loco obijcienda videatur. propterea quia inest in
nobis, non quia homines, sed quia animalia sumus. Hi
igitur talibus delectari, eaque vehementius amare,
belluarum est.*

*C. 14. Dolore angitur & cūm voluptatibus potiri
non potest, et cūm eas concupiscit. Semper enim cūm
dolor: cupiditas coniuncta est: tamen si absurdū i-
deatur, propter voluptatem dolore affici.*

L'Extreme excessif de la temperance, à sçauoir le vice qui nous incline & addonne plus aux voluptez de Venus, & du boire & manger, qu'il n'est honneste & raisonnable, appelle intemperance: & l'intemperé c'est celui qui fuit les excessives voluptez du corps & fuit les douleurs: ou si elles ne sont point excessiues il les recherche par vne maniere excessiue en quantité ou en qualité contraire à son estat & condition & à sa complexion: & cela non pour vne autre fin, mais pour l'amour d'elles mesmes: à cause de quoy il s'afflige de leur absence, & ne peut supporter d'en estre priué: au moyen de quoy sa vie luy est fort facheuse & penible: combien qu'il semble que son exercice soit tousiours autour des choses delectables: à sçauoir les viandes delicates & les amours. Car si en desirant il s'afflige parce que durant son desir il n'a pas ce qu'il veut, & s'il n'y a iamais de temps auquel il ne desire, d'autant que la concupiscence est insatiable, il est tousiours en tristesse: car la cupidité est avec douleur & la volupté mesme luy en apporte, qui est quasi vne chose absurde. Aristote dit, que l'intemperce doit estre tenue comme malediction; parce qu'elle n'auient pas aux hommes selon qu'ils sont raisonnables; mais seulement entant qu'ils sont animaux: à cause de quoy prendre plaisir en telles choses & les aymer beaucoup, cela est bestial.

Εὐχριστὸν δὲ μᾶλλον εἶναι ἢ ἀκαλασίαν· ὅτι δει-
λίας.

Tom. 2:

*Arist. l. 3. Eth. c. 15. Videtur autem intemperantia
magis quam inuidia sponte ac voluntate suscipi.*

G ij

Τὸ δ' ὄνομα τ' ἀκαλασίας ἐ' ὅτι τὰς παρὰ τὰς
ἀμαρτίας φέρομεν· ἐ' ἡ σιγή γὰρ πᾶσι ἐμμενέται.

Τοῖς τὸν δὲ μάλιτα ἢ ἐπιθυμίας, ὃ παῖς ἔχει
ἐπιθυμίας γὰρ ὥσπερ τὰ παῖδα· ὁ μάλιτα ἐν
τῷ τοῖς ἢ τῷ δὲ ἐπ' ἐρεξίς· οὐ μὴ ἔσται ὑποτακτικὸς
ἐπὶ τὸ ἀρχεῖν, ὅτι πολὺ ἔχει.

Nomen autem intemperantiae etiam ad errata puerilia transferimus. Inest enim in his quadam similitudo. &c.

Quales sunt maxime cupiditas et puer. Nam etiam pueri cupiditatem anquam vite suae sequuntur ducem, maximeque in his rerum incendiarum appetitio dominatur. Itaque si non parebit rationi, neque sub eius imperio semper manebit.

L'intemperance s'acquiert plus de nostre consentement & volonté que la timidité; car celle-cy vient de la douleur que nous fuyons, & l'intemperance se fait pour la volupté que nous suivons; & puis la douleur dissipe & corrompt la nature de celuy qu'il a, & la volupté ne fait rien de tel: mais il y a vne grande ressemblance entre l'intemperance, & les erreurs des enfans, en ce qu'ils vivent selon la cupidité, & ont vn grand appetit de la volupté, ainsi que les intemperans: à cause dequoy, Aristote dit, qu'il faut chastier & refrener l'enfant, comme la concupiscence, laquelle n'estant point corrigee: s'augmente iusqu'à troubler & dominer la raison: & alors l'homme deuiant comme vne beste. Et tout ainsi que si l'enfant insipient n'est chastié, & qu'il ait la licence de faire tout ce qu'il voudra, son insipience va croissant de plus en plus, de telle maniere qu'il deuiant incorrigible. Semblablement si nous obeissons à la concupiscence, elles s'augmentent de plus en plus & commande à la raison; & principalement si elle est si violente qu'elle trouble la fantasia, & empesche l'operation de l'entendement. Dequoy il s'ensuit que pour bien viure les desirs des delectations des hommes doiuent estre mesurez, y en auoir peu & non contraires à la raison: & comme il faut que l'enfant viue sous le precepte de son pedagogue: il en est tout de mesme des desirs des choses concupiscibles en l'homme temperé; parce que la raison est en luy ainsi que le pedagogue de l'appetit des delectations. Et partant le temperé les appetite comme il faut, & selon que la raison l'ordonne & iuge.

Ελλείποντες δὲ ἐπὶ τὰς ἡδονάς, ἐ' ἡ ἡσυχία δὲ
χαίροντες, ἐ' παῖς ἴσως· ἐ' γὰρ ἀνθρωπικὴ ἔστιν
ἡ τοιαύτη ἀσυνεχία· ἐ' γὰρ τὰ λοιπὰ ζῶα,
ἀσχετὰ τὰ βρώματα· ἐ' τοῖς μὲν χαίρει, τοῖς δ'
ἐ'· εἰ δὲ τῷ μὲν ἔστιν ἡδὺ, μὴ δὲ ἀσχετὸν ἔσται
ἐπὶ τὸ πῶρρ' αὖ ἐπ' ἐ' ἀνθρώπου εἶναι.

Arist. l. 3. Eth. c. 14. Qui in expetendis voluptatibus modum deserant, minusque quam oportet his delectentur, raro existunt. Non est enim humanus huiusmodi super omni penes sensu hominem spoliatus. Nam cetera quoque animalia pabulum à pabulo discernunt, hisque delectantur, illis non item. Quòd si cui nihil sit incundum, nihilque inter hoc et illud intersit, is profectò ab humanitate fuerit remotissimus.

L'extreme defectueux de la temperance, c'est celuy selon lequel les hommes se soucient moins qu'ils ne doiuent, ou point du tout, des plaisirs de l'attouchement & du goust. Ce vice n'a point de nom imposé: parce peut estre que ceux-la sont rares qui defaillent sans imperfection de nature au desir de ces delectations: attendu que naturellement tous les animaux appetent les voluptez corporelles, & scauent discerner vne viande de l'autre. Aristote la nomme insensibilité: d'autant que ces plaisirs estant extremement sensibles, il semble que celuy qui n'a point de concupiscence & n'en est point esmeu, soit sans sentiment, comme vne pierre: & eslongné de l'estre & de la nature des hommes comme les plâtes; ou esleue par dessus les hommes comme les dieux: tel que fut Xenocrates, qui renouya cette belle & renomsee courtoisane Phriné tant de fois d'aupres de luy, sans la toucher nonobstant toutes ses caresses & allechements, qu'elle fut contraincte de dire, que ce n'estoit pas vn homme, mais la statue d'un homme, qu'elle n'auoit peu esmouuoir.

De l'honnesteté, pudeur, abstinence, sobriété, chasteté, & virginité, parties de la temperance.

CHAPITRE III.

L'a temperance a plusieurs parties les vnes integrales, & les autres subiectiues. Les parties integrales de la temperance, sont l'honnesteté & la honte ou pudeur. L'honnesteté en l'acte de la temperance, c'est cette bien-señce qui ne se separe point de la deue modération: combien que la signification de ce terme honnesteté soit quelquesfois plus ample: car il signifie la droiture de chaque vertu, & le bié hñeste en la matiere de toutes. La hñte ou

pudeur

pudeur c'est vne certaine perfection en l'œuvre de la temperance, y faisant reluire vne horreur de la turpitude, contraire à l'honnesteté. Les parties subiectives de la temperance sont certaines vertus qu'elle contient comme ces especes: à sauoir l'abstinence, la sobriété, la chasteté ou pudicité & la virginité. L'abstinence c'est vne certaine temperance qui establit vne moderation en l'usage des viandes delectables, & la sobriété pour le bruuage: esquelles vertus Platon a esté excellent. La chasteté est autour des choses veneriennes, ou en les mesprisant ou reiectant du tout, comme fait Platon; ou n'en vñt point autrement qu'il est permis par les loix d'un honneste mariage, elles s'appellent aussi pudicité: parce que la pudeur est ordinairement autour de telles choses: & principalement aux regards, baisers & atouchement: la virginité c'est vne parfaite temperance, par laquelle on s'abstient avec vne resolution d'esprit ferme, de tout acte venerien: conseruant la pureté de son corps entiere, pour le moins quant au consentement de la volonté.

De la continence & de l'incontinence.

CHAPITRE IV.

Ὅτις ἐστὶ δὲ ἢ δ' ἡ ἐγκράτεια ἀρετὴ, ἀλλὰ τις
μικτή.
Τὸ μὲν γὰρ ἀρετὴν· τὸ δ' ἐγκράτεια χαλ-
ρῶν.

Δοκεῖ δὲ ἢ ἐπὶ ἐγκράτεια ἢ καρτερία, καὶ
ἀσθενείαν ἢ καὶ ἐπαρτεῖν ὅτι· ἢ δὲ ἀκρασία τε
& μαλακία, καὶ φάουλαι τε & φακ. καὶ ἢ ὁ ἀν-
τὸς ἐγκρατὴς ἢ ἡμιδυνεὶς τῶ λογισμῷ, ἢ ὁ ἄ-
κρατὴς ἢ σκατακὸς ἢ λογισμῷ· ἢ ὁ μὲν ἀκρατὴς,
ὥδως ὅτι φάουλα, ἀράττει δὲ, ἀλφ. τὸ πᾶν θ. ὁ δ'
ἐγκρατὴς, ὥδως ὅτι φάουλα αἰ ἐπιθυμία, οὐκ ἀκο-
λῶθαι ἀλφ. τὸ λῶν.

Ὅτις γὰρ ἀεὶ ἀπαντὰ ὄντι ὁ ἀπλῶς ἀκρα-
τὴς, ἀλλὰ ἀεὶ ὁ ἀπὸ ἀκόλας θ.

Ἐπὶ μὲν πῶς ἔχουσιν, ὥς ἡ ἀράττει ἢ ὅτι πολλοὶ
κρείττους· ἐπὶ δὲ κρατῶς, & ὅτι πολλοὶ ἡτῶν· τῶ-
παν δ' ὁ μὲν ἀεὶ ἡδύνας, ἀκρατὴς ὁ δ' ἐγκρατὴς.

Ἡ γὰρ ἐγκράτεια ἀρετὴ.

Ἐγκράτεια δὲ ὄντι ἀρετὴ ἢ ἐπιθυμητικὸς, χαλρῶν
ἢ ἀκράτεια τῶ λογισμῷ πᾶν ἐπιθυμίας ὁρμη-
σαι ὅτι κρατῶς φάουλας ἡδύνας.

LA continence c'est vne certaine disposition vertueuse & comme vne voye à la tempe-
rance, de laquelle elle approche fort: car elle est entre les delectatōs de l'atouchement
& du goust, & les tristesses de leur absence, qu'elle regle selō la mediocrité & la droite rai-
son: mais ce n'est pas en mesme maniere que la temperance: parce que le continēt ne fait
pas les actions de la vertu promptement, ny facilement sans peine & resistance des pas-
sions, comme le temperāt, qui n'en est point molesté: ains avec vn grand combat & beau-
coup de peine: dont il faut qu'il les surmonte, auparavant que d'operer vertueusement:
mais neantmoins la continence produit des actions semblables à la temperance; attendu
que le temperē & le continēt, ne font rien autour des delectatōs corporelles, qui ne
soit bien seant & selon la droite raison. L'extreme excessif de la continence, est nommé
incontinence, & le deffœueux faute de nom, est appellé insensibilite, comme celuy de la
temperance: à cause de quoy ceux qui se delectent plus qu'il ne faut es voluptez, nous les
nommons incontinents: & les autres qui se delectent moins qu'il ne conuient, sont appel-
lez insensibles, & les vns & les autres de ceux-cy sont blâmés & subiects à vitupere: ainsī
que les continents sont louables.

Ἀπὸ τοῦ δὲ τῶ μὲν ἀκρατὴς ἐγκρατὴς· τῶ δὲ
μαλακῷ ὁ ἀκρατὴς ὁ μὲν γὰρ καρτερεῖν ὄντι
& τῶ ἀντὶχρῶν ἢ δὲ ἐγκράτεια, & τῶ χαλρῶν
ἐπὶ δὲ τὸ ἀντὶχρῶν ἢ χαλρῶν.

Arist. l. 4. Eth. c. 15. Jam verò ne continētia quī-
dem virtus est, sed quiddā virtutis habet admixtum.
L. 7. c. 1. Alterum enim virtutem, alterum conti-
nētia appellamus.

C. 2. Videtur enim continētia & tolerantia in nu-
mero rerum bonarum & laudabilium esse: inconti-
nētia autem & molitia in malorum & vituperabi-
lium. Idemque esse continens, et qui facile in eo per-
manens, quod ratio precipit: idem quoque incontinens;
atque is qui facile desiscit a iudicio rationis. Atque
incontinens quidem sciens res esse malas, agit eas ta-
men perturbatōe animi concitatus: continens au-
tem, quia cupiditates esse turpes & malas intelligit, a
ratione reuocatus, eas non sequitur.

C. 4. Non enim in omnibus versatur is, qui abso-
lutē est incontinens, sed in quibus intemperans.

C. 8. Potest quis ita affectus esse, ut etiam ab eis
vincatur, quibus plerique sunt superiores: potest rur-
sus fieri, ut etiam eas vincat, a quibus vulgus superat-
ur. Horum autem is qui a voluptatibus vincitur, in-
continens: qui voluptatum victor est, continens.

L. 2. moral. Eud. c. 7. Continētia virtus est.

Libel. de virtut. Continētia verò, prout ad cupi-
ditatem animi retinaculum est, quā per in fruendis
rebus prauas ad voluptates incitantem cupiditatem
ratione fessunt, ac continēt.

Arist. l. 7. Eth. c. 8. Opponitur autem inconti-
nens, molli patient. Patientia enim est in reso-
lendo, continētia in vincendo. Aliud est autem
resistere, aliud vincere: quemadmodum aliud est non
vinci, aliud vincere.

La continence se considere en deux manieres: à sçauoir à surmonter le plaisir sensuel, en quoy elle s'appelle constance, ou bien à n'estre point surmonté des fâcheries ou tristesses, & s'appelle patience ou perséuerance: car la constance regarde la victoire d'une grande volupté, & la perséuerance d'une grande tristesse: & tout de mesme le constant & le perséuerant: & pource qu'il est meilleur & plus desirable de vaincre que de n'estre pas vaincu, le constant est meilleur & plus louable que le perséuerant; comme l'incontinent est opposé au continant, le mol est opposé au patient.

Τὰ δ' ἀγαγὼν μ' ὁ ἄρχ' ἀδελφ' αὐτῶν· λί-
γος δὲ σπονδίων, πῶς, πῶς, ἐπὶ τοῖς αὐτῶν
ἀγαθῶν ἐκείνῳ, τὸ μ' ὁ παρ' αὐτῶν· τὸ
ὅριον λόγον· ἀλλὰ πολλὰς τὸ ἐν αὐτοῖς, ἀπὸ μὲν
ἐλγόντων ἀφρατίς· παρ' οὐκ ἐπὶ τὸ δὲ χρημα-
τικῶν ἀφρατίς, ἐκείνῳ, πῶς, ἐκ μὲν ἀπὸ
δ' ὁ· ὡς ἐπὶ τὸν δ' ἐκ μὲν πῶς ἐκείνῳ.

*Arist. l. 7. Ethic. 6. Qua vero cum minimè necessa-
ria sint, per se tamen sunt oporabilia & expetenda
verbi gratia, vulteria, honores, divitiæ, taliaque & bona
& iucunda. Eos igitur qui in his præter rectam ratio-
nem, que in ipsis inest, modum superant, ab omni quide-
m incontinentes non dicimus, sed cum adquiescent,
pecunia incontinentes, lucri, honoris, iræ: ab omni au-
tem nequaquam, tanquam ab illis different, & ex
quodam similitudine sic appellatur. &c.*

La continence & l'incontinence font proprement autour de la delectation des viandes & des choses veneriennes, comme la temperance: & ceux-là font continents qui la recherchent modiquement & comme il est bien seant: & les incontinents ceux qui par vne excessive passion, sans vne droite eslection la poursuivent indecument: & excessiuement: mais neantmoins l'homme est dit continant par quelque similitude moins improprie que temperant, pour le regard de certaines choses: à sçauoir des delectables non necessaires: mais c'est avec determination & en les nommant: comme pour exemple, celuy qui s'occupe avec moderation à acquerir les richesses, les honneurs ou la victoire, & semblables, n'est pas dit simplement continant: mais continant des richesses, des honneurs, de lucre, d'ire, & semblables.

Οτε γὰρ ἐγκατατίθει μὲν ἐν τοῖς ἱεροῖς τὰ λόγια
ἐν ταῖς σεμνατικαῖς ἡδοναῖς ποιῶν, καὶ ὁ σὺ φρονῶν
ἀλλ' ὁ μὲν ἔχον ὁ δὲ οὐκ ἔχον φάλαγξ ἐπιθυμίας· καὶ
ὁ μὲν ποιεῖ τὸ εἶδος μὴ ἡδονῆς, ἀλλὰ τὸ λόγον· ὁ δὲ
οὗτος ἡδονῆς, ἀλλὰ μὴ ἐλπεύει.

Arist. 1. 7. Eth. cap. 11. Nam et continens & temperans eiusmodi sunt, ut nihil à ratione faciant alienū, propter corporis voluptates: sed hoc interest, quod ille prauis afficitur cupiditatibus, hic non ita: & hic eiusmodi est, ut nulla re deleatur prater rationem, ille eiusmodi, ut deleatur quidem, sed non ut trahatur.

La difference entre la temperance & la continence est que la temperance est vertu, & la continence encores qu'elle soit louable pour estre vn chemin à la vertu, n'est pas toutes-fois vertu formee: d'autant que la promptitude de l'eslection & de la delectation luy manquent, telle que la temperance l'a: & qu'elle est avec de la peine & du combat de la raison, contre les passions de l'appetit: car le continent n'a pas encores l'habitude de la vertu, non plus que l'incontinent celle du vice: duquel cettuy-cy se laisse en fin emporter, & l'autre de la raison. Le continent accoustumé en ses louables actions, deuiant temperant: & l'in-temperant en ses vicieuses intemperant.

L'incontinent c'est celui qui se propose de vivre selon la raison & de résister à ses passions, desquelles neantmoins il est souvent vaincu, & s'y laisse aller : à cause de quoy on le compare à celui qui va par vne voye glissante, lequel ne peut pas tellement affermir des pieds, qu'il ne tombe : combien qu'il se propose de se tenir debout. Il est aussi comparé au paralytique : car ainsi que les parties du corps de cettuy. cy n'obeissent pas à la puissance motiue & appetitiue, en estant empêchées par la vehemence de la maladie qui les tire d'une autre part : en quoy il a vn certain combat, chacune voulant mouuoir de son costé : il en arriue de mesme à l'incontinent, lequel, jasoit que la raison luy dictant qu'il se fust abstenu, le meue au bien ; la concupiscence le pousse au contraire, & surmonte la raison, en quoy l'incontinent est distingué du continent, lequel n'escoute point les mauuaises concupiscences & ne les suit pas, ains les reprime par la raison : là où l'incontinent s'en laisse persuader & emporter.

Ο ἔγκρατέυμνος λυπεῖται ὡς καὶ τίς ὄψεται
 τὰς ἀτάων ἡδονῶν, ὅτι καὶ ἡ ἀπ' ἐλπίδος ἡδονὴ,
 ὅτι ὑπεροὐ φεληθήσεται, ἡ δὲ ἡδονὴ φελεῖται ὑπὸ τῶν καὶ

*Arist. l. 2. moral. Eud. c. 2. Qui continenter agit,
dolore afficitur: quippe qui contra quam cupiditas se-
rat, faciat: et latitia ac voluptate: quippe qui speret,*

ὁ ἀκρατής, χαίρει μὲν τὸν ἄκρατον ἀκράτους ἔχειν
ἐπιθυμῶν, λυπῶν δὲ τὸν ἄκρατον λυπῶν οἷον
γὰρ χαίρει τὸν ἀκράτην ὅτι τὸν βίαιον ἐξέλειπον φασὶν
ποιοῦν, χαίρει δὲ τὸν ἀκράτην ὅτι τὸν ἀκράτην
σὺν τῷ ἀκράτῳ ἀκράτην ποιεῖ τὸν ἀκράτην.

*sibi id alim fort commodo et bono: vel iam bono esse
dum hac ratione morbum expellit. Similiter inconti-
nens gaudet ille quidem dum fruatur hac sua inconti-
nencia, ut optata: sed & dolore afficitur, quippe qui
metuas necessarium, propter conscientiam malefacti.
Itaque dicere, vi utrumque agere, à ratione non est
alienum: uterque enim, si scilicet in altero appetitum
in altero rationem, agit iniustus.*

Les actions des continents & des incontinents sont meslées de douleur & de volupté: car le continence a de la peine à refrener la cupidité qu'il combat, & du plaisir en l'esperance qu'estant surmontee il luy en reuiendra du bien & de la commodité: & mesme il sent de la delectation en connoissant qu'il repousse vne maladie par ce moyen. Quant à l'incontinent il a de la volupté cependant que par son incontinence il ioyit de la chose desirée: mais son plaisir est entremeslé de douleur: à cause que la conscience luy fait connoistre qu'il fait mal: au moyen de quoy on peut dire qu'ils agissent en certaine maniere contre leur gré: à sçauoir l'un à cause de la repugnance de la raison, & l'autre parce que c'est contre son appetit.

Ἀκρασίας δὲ, τὸ μὲν ἀρεπείτεια· τὸ δὲ, ἀσθένεια· οἱ μὲν γὰρ βυλυσσάμενοι, οὐκ ἐμειδύνουσιν οἷον
ἐκ τῆς ἀρεπείας, ἀλλὰ τὸ πάθος· οἱ δὲ ἀλγὺν τὸ μὲν βυ-
λυσσάμενοι, ἀλγὺν δὲ τὸ πάθος.

*Arist. l. 7. Eth. c. 8. Incontinentia autem alia est
fessinatio praeceptis, alia imbecillitas. Alij enim posita
quam deliberauerunt, non constant in eis, quae delibe-
rata sunt, propter perturbationem: alios autem quia
non consularunt, neque deliberauerunt, quoniam irasit
ac rapit perturbatio.*

Αὐτῶν δὲ τῶν περὶ βελτίους οἱ ἄκρατικοί, ἢ οἱ τὸ
λόγον ἐχόντες, μὲν ἐμειδῶντες δὲ.

*C. 9. Horum autem ipsorum sunt meliores, qui à
facile de sententia deducuntur, quam qui ratione in
consilium adhibita, in ea non persistant. &c.*

Ἐπὶ δὲ τῇ ἀκρασίᾳ δύο εἶδη· ἡ μὲν, ἀρεπεί-
τις, ἡ πρὸς ἀρεπείᾳ, ἡ δὲ, ἀσθένεια, ἡ πρὸς ἀσθένειᾳ· οἷον
ὅταν ἰδῶμεν ἄνθρωπον, ἔχοντα ἄκρασίαν, ἐπὶ τῇ ἀρεπείᾳ,
καὶ τὸν ἀκράτην ὁρμὴν ἐνέειναι τῷ ἀκράτῳ, τῷ
ὅτι τὸν ἀκράτην ὁρμὴν ἐνέειναι τῷ ἀκράτῳ, τῷ
ὅτι τὸν ἀκράτην ὁρμὴν ἐνέειναι τῷ ἀκράτῳ.

*L. 2. mag. moral. c. 6. Sunt etiam incontinentia binae
species, una quidem prorumpens, et improuisa, et co-
fessim proniens: velut cum speciojam viderimus
mulierem, et confestim afficimur, et ab affectu erum-
pit impulsus ad aliquid perpetrandum, quod fortasse
non expediat. Altera vero velut quaedam imbecilli-
tas, quae cum ratione insurgit, auerente.*

Il y a de deux sortes d'incontinence, l'une de temerité & l'autre d'infirmité: l'incontinence de temerité ou de precipitation aduient faute de consulter, lors que l'obiect concupiscible se presente, s'il est bon ou mauuais de suivre les concupiscences: à cause de quoy au mesme instant que quelque chose delectable s'offre, les incontinents de ceste sorte la suivent, ainsi que le chien fait le lieure, aussi tost qu'il le voit: & sont emportez comme s'ils s'en volloient. Les incontinents d'infirmité consultent d'abord l'heure que la concupiscence s'eleue, s'ils la doiuent suivre ou non: & combien que la raison conclue que non: toutes fois ils y sont poussez & suscitez par le mouuement de la concupiscence, en telle maniere qu'ils ne persistent pas au iugement de la raison, mais en declinant ils suivent la concupiscence comme emportez & pris dans les rets.

Μάλιστα δὲ οἱ ὀφθαλμοὶ καὶ μελαγχολικοί, τὸν ἀκράτην
ἀκρασίαν εἶναι ἀκράτην· οἱ μὲν γὰρ, ἀλγὺν τὸν ἀκράτην
παχύνει· οἱ δὲ, ἀλγὺν τὸν ἀκράτην παχύνει, οὐκ ἀκρά-
την τὸν ἀκράτην, ἀλλὰ τὸν ἀκράτην παχύνει.

*Arist. l. 7. Eth. c. 8. Maxime autem et ij quos ac-
ta, et ij quos a trahit vexat, praeceptis illa inconti-
nentia sunt incontinentes. Illi enim propter celestia-
tem, hi propter acrimoniam seu vehementiam, ratio-
nem non operiuntur, eo quod species animo oblatas, vi-
sionesque facili sequantur.*

Selon Aristotele si les cholerez & melancholiques deuiennent incontinents, c'est de l'incontinence d'enuolement ou temerité: car l'obiect voluptueux se presentant, ils n'attendent pas le conseil; mais ils s'y lancent tout aussi tost: à sçauoir les cholériques par la violence du mouuement de la cholere: & les melancholiques, à cause de l'accuité de la melancholie allumee: car combien que la melancholie soit froide, elle deuiert semblable, si on l'allume, à la terre remplie du feu: laquelle par son espaisseur brulle ardemment, ainsi que du fer rouge. De sorte que si le melancholique se donne à suivre les voluptez, il s'y plonge comme vne bestie. Mais les sanguins & les flegmatiques sont subiects de l'incontinence de debilité: à cause de l'humidité de leur complexion, laquelle ne se peut preua-

CHAPITRE V.

[illegible]

C. 5. Præterea quoniam duo sunt enunciationum genera, nihil prohibet, quod minus in eis virtutibus generetur, atque perit, præscientiam agat: dum enunciationes uniuersæ & generali vtiuntur, non ea quæ res singulares pertinent. Res enim singulares tantum sub actionem veniunt. Tam vero est animi ipsius uniuersæ, & aliquæ differentie. Aliud est enim quod in se ipso vertitur, aliud quod ad rem accommodatur: verbi gratia, omni homini, iuxta prædictæ, æd hunc esse hominem: vel quicquid tale sit, scire non esse: verum sit ne hoc tale, aut nesciri, aut si sciri scienti mure non fungitur. Incredible igitur est, quantum in hac de genere affertur: sed differat: adeo vt si quis ita sciens peccet, nihil absurdum sit, si nullo modo, quædam mirum. Præterea àlio modo fieri potest, vt homines scientia præditi sint, quos modo paulo ante exposuimus. Nam eius qui scientiam habet, neque ea existit, habuit magnopere discrepare videmus, adeo vt habere quoddam modo. & non habere videretur: qualis est qui dormit, & furiosus & violentus. At qui homines aliqua animi perturbatione concitati, ita ut illi, sunt affecti: Ira enim & verum venerarum cupiditas, & nonnulla huiusmodi animi perturbationes, perspicue corpora quosque ipsum immutant: nonnullis hominibus etiam furoribus immittunt. Nimirum igitur dicendum est similiter atque his affectis esse incontinentes, neque vero si quis rationes et scientias in scientia dilata et profectas pronuntiat satis fignis sit eum scientia conuenienter agere: nam qui his animi perturbationibus assuetus, demonstrationes & versus Empedocli recitat: ea quæ primum didicerant sermones illi quidem conueniunt: sed nondum intelligunt. Oportet enim illi una cum aitate accrescere: cui rei tempore loci est. Quocirca vt hystriones, qui exultimandi sunt loqui etiam.

ſçavoit

Ως οὐκ ἐφαρμόζοντο τοῖς ἀναλυτικοῖς, ἐκ δὲ οὗ
 ἀποδείκνυσθαι τὸ συλλογισμὸν, καὶ τὴν αὐτὴν εἶναι
 τὴν μὴ ἀπὸ τῶν ἡμετέρων· τὴν δὲ ἐκ τῶν ἡμετέρων ἢ αὐ-
 τῶν περὶ τῶν ἡμετέρων· οἷον ἐπὶ τῶν ἡμετέρων αὐτῶν
 περὶ τῶν ἡμετέρων ἢ οὐκ ἐκ τῶν ἡμετέρων· ἢ ἐκ τῶν
 ἡμετέρων· ἐπὶ τῶν ἡμετέρων, τῇ δὲ ἐπὶ τῶν ἡμετέρων ἢ ἐκ
 οὐκ ἀπὸ τῶν ἡμετέρων τῶν ἡμετέρων ἢ ἐκ τῶν ἡμετέρων,
 οἷον, ἀπὸ τῶν ἡμετέρων μὴ τῶν ἡμετέρων ἢ οὐκ ἐκ
 οὐκ ἐκ τῶν ἡμετέρων, οὐκ οὐδὲν.

Εἰδὼς γὰρ τὸ ἀκρατὴ τὴν μὴ ἡμετέραν ἐπὶ τῶν
 ἡμετέρων, ὅτι τὰ τοιαῦτα φαῖνται καὶ βλαβερά,
 μὴ μὴ περὶ γὰρ, ὅτι ἐπὶ τῶν ἡμετέρων, ἐπὶ τῶν ἡμετέρων ἢ
 ἐκ τῶν ἡμετέρων· ὅτι ἐπὶ τῶν ἡμετέρων ἀπὸ τῶν ἡμετέρων
 ἔχει γὰρ τὴν ἡμετέραν· τὴν δὲ ἐπὶ τῶν ἡμετέρων ἢ ἐκ
 οὐκ ἀπὸ τῶν ἡμετέρων ἢ ἐκ τῶν ἡμετέρων ἢ ἐκ τῶν ἡμετέρων,
 τῇ γὰρ ἐπὶ τῶν ἡμετέρων φαῖνται περὶ τῶν ἡμετέρων· ἐπὶ γὰρ
 ὅτι ἐπὶ τῶν ἡμετέρων· οἱ γὰρ μεθύοντες, ὅταν αὐ-
 τοῖς ἢ μεθὴν ἀπαλλαγῇ, πάλιν οἱ αὐτοὶ εἰσιν· οὐκ
 ἐξέρχονται δὲ αὐτῶν ὁ λόγος, ἢ δὲ ἢ ἐπὶ τῶν ἡμετέρων, ἀλλ'
 ἀπὸ τῶν ἡμετέρων τῶν μεθύνων ἀπαλλαγόντες δὲ τῶν
 μεθύνων, πάλιν οἱ αὐτοὶ εἰσιν.

Επεὶ δὲ ἡ περὶ τῶν ἡμετέρων, οὐδὲν περὶ τῶν ἡμετέρων,
 τῶν, ἐκ τῶν ἡμετέρων τῶν ἀπὸ τῶν ἡμετέρων.

*L. 2. mag. moral. c. 6. Quædam modum diximus in
 Analyticis, ex duabus fieri syllogismum propositioni-
 bus: earumque primam universalem secundam, quæ
 sub illa, particularem: veluti, scio omnem hominem
 febriçantem sanum facere: atque hic febriçat: scio
 igitur & hunc sanum facere. Possum igitur aliquid
 scientia quidæ generalis scire, quod in particulari ne-
 sciam. Potest igitur sic quoque ei qui scientiâ habeat,
 evenire ut peccet, ut hominem omnem febriçantem
 sanare scio: verum an hic febriçat, & aud scio, &c.*

Contigerit enim incontinentem in universum ha-
 bere scientiam ut talia sunt improba, & perniciosa:
 nec tamen hæc ipsa particulatim nosse improba. Pro-
 inde ita habendo scientiam aberrabit: quandoquidẽ
 in universum habet, nō etiã particulariter. Non itaq;
 hoc modo fuerit alienum, ut incontinentes habendo
 scientiam, mali aliquid agat. Est enim sicut in ebrys,
 a quibus cum excessu ebrietatis ad sese redierunt,
 non excidit ipsis ratio, nec quidem scientia, quæ sub e-
 brietate delinuerat, fueratque prostrata deinde ab e-
 brietate immunis, versus fit qui prius erat.

*L. 6. moral. Eud. c. 3. Ultima enunciatio, eius quod
 sub sensum cadit, opinio est, alienumque domina est,
 atque arbitra.*

Secondement celuy qui a la science actuelle de la proposition vniuerselle & de la particu-
 liere, peut estre tout ensemble sçauant & incontinent, & agit contre vne telle science.
 Dont la raison est, que toute action se fait en vertu d'une conclusion singuliere, laquelle
 conclusion pour estre singuliere dépend d'une proposition singuliere: à cause de quoy la
 science des vniuersels n'est pas suffisante pour agir si l'on ne sçait actuellement l'vniuersel
 au singulier: comme pour exemple, si ie sçay actuellement guarir tout homme qui a la
 fièvre, & que ie connoisse actuellement que Socrates a la fièvre; il est certain que ie sçay
 guarir Socrates. Mais si ie sçay actuellement la majeure vniuerselle, & que ie ne la sçache
 pas actuellement en la mineure, ains seulement en puissance, c'est à dire qu'il ignore que
 Socrates a la fièvre, encorcs que ie sçache guarir la fièvre, j'ignorerois que ie puisse guarir
 Socrates. Et c'est ce que dit Aristote qu'outre la connoissance de la discipline morale qui
 est des choses vniuerselles, il est requis vne autre connoissance, afin qu'une bonne actiõ
 s'en ensuiue: car il faut que la conclusion vniuerselle colligee en la science des mœurs, soit
 puis apres faite proposition majeure d'un Syllogisme: à laquelle adioustant vne mineure
 particuliere nous en recueillons vne conclusion particuliere, dont laquelle est inconti-
 nant suiue de l'action: comme pour exemple, si nous auons concluës Morales qu'il est
 mauuais d'agir intemperamment, & qu'il s'offre vne viande delicieuse à manger, il faut
 adiouster à ceste proposition majeure vne mineure en ceste sorte: Manger ceste viande-cy
 est agir intemperamment: & lors sans doute nous inferons incontinent: Doncques il est
 mauuais de manger ceste viande. Et cela est la raison pourquoy plusieurs se trouuent
 estre sçauants en la doctrine des mœurs qui sont mauuais & vicieux. Et partant c'est à bon
 droit qu'Aristote appelle ceste mineure dominatrice de l'action & luy commandant: car si
 nous l'ignorons & qu'elle ne soit point appliquee, la proposition vniuerselle demeure sans
 elle oueue en l'esprit: parce qu'ils n'en vident pas en agissant. Voyla comment le conti-
 nent & l'incontinent conuenient en la raison & science vniuerselle, & differt à prendre
 la mineure. De ceste sorte le continent ne peche ny en l'vniuersel ny au particulier, &
 l'incontinent peche au particulier: à cause de quoy il est dit sçauant en general, & igno-
 rant en particulier. Or ce que nous auons dit que la conclusion est incontinent suiue
 de l'action, cela s'entend s'il n'y a quelque empêchemēt: car encorcs qu'ès choses actiues
 la conclusion s'en suiue necessairement, simplement d'une proposition majeure vniuerselle
 & d'une mineure particuliere, ainsi qu'ès contemplatiues: neantmoins l'operation ne
 suit la conclusion que de necessité conditionnee seulement: à sçauoir s'il n'y a point de faut
 de

de matiere, d'impuissance d'agir: si la puissance n'est point liee: ou si on est endormy, yuré, hors du sens: ou semblables.

L'incontinent erre aussi en prenant vne proposition majeure vniuerselle pour l'autre & y adioustant vne mineure: comme pout exemple, il se proposera celle proposition vniuerselle de la raison. Aucun fruit n'est bon à manger hors de l'heure deue: & l'autre de la part de la concupiscence qui se leue. Tout fruit est bon à manger: sans y mettre aucune circonstance ny de la maniere ny du temps, & taisant la mineure qu'il failloit prendre sous la premiere vniuerselle: à sçauoir cecy est fruit, mais l'heure est indeue: il prend vne mineure que sa concupiscence luy fournit sous l'autre vniuerselle, & dit: Cecy est du fruit: & conclut; doncques il le faut goustier. Et lors sans auoir esgard à aucune circonstance: il opere contre celle majeure de la raison, poussé de concupiscence qui lie sa science; et tant quelques fois si violente qu'elle ne meut pas son esprit seulement, mais aussi toutes les parties de son corps: & se rue à l'action cōme vne beste, non que l'incontinence puisse estre en vne beste: car n'ayant point de raison elle ne peut auoir d'estimation vniuerselle particuliere seulement: là où l'incontinent en a vne de la raison.

Comparaison de l'incontinence & de l'intemperance.

CHAPITRE VI.

Οτι μὲ οὐ κακία ἡ ἀκρασία οὐκ ἐστὶ φασγόν· ἀλλὰ πῆσις· τὸ μὲ γὰρ φασγόν τὸ δὲ χυτὸν τὸν ἀνθρώπον ἐκτὸς ἑαλεῖ· ὁ μὲν ἄλλ' ὁμοίον γὰρ χυτὸν τὰς τερψέας, ὡς τὸ δὲ δαμάσκηον ἐκτὸς Μιδωνίου· μὲν ἄλλοι γὰρ ἀναίετοι μὲν οὐκ εἰσὶ δ' ὥσπερ δι, οἱ δ' ἄλλοι οἱ ἀναίετοι ὅτι ἀκράτεις, ἀλλοὶ μὲν οὐκ εἰσὶν, ἀλλ' ἄνθρωποι δέ.

Arist. l. 7. Eth. c. 9. Incontinentiam igitur non esse vitiositatem perspicuum est, nisi forte aliqua ratione. Hac enim à consilio aucta est: illa consilio congruit: in actionibus tamen reperiuntur similes: quale illud est Demodoci in Milesijs & Mileij non sunt illi quidem stulti; sed tamen eadem faciunt, quæ stulti: sic incontinentes non sunt illi quidem iniusti, sed iniuste faciunt tamen.

L'Intemperance & l'incontinence conuiennent en deux choses. Premièrement en ce que l'une & l'autre est mauuaise & blâmable: combien qu'inegalement: par ce que l'intemperance est vn vice opposé à la vertu de temperance, & est avec efflection: car l'intemperé suit avec choix les vilaines delectatiōs sans estre agité de la passiō: à cause de quoy l'intemperance est malice simplement, ce que n'est pas l'incontinence: d'autāt que ce n'est pas par efflection que l'incontinent fait des choses deshonneſtes, mais estant agité de la passiō. De sorte que l'intemperance & l'incontinence sont cōme vne mauuaise disposition & vne mauuaise habitude. Secondement ils conuiennent en ce que l'une & l'autre ont de semblables operations en suiuant les vilaines delectatiōs de la bouche & de Venus: à cause de quoy combien que les incontinents ne soient point malades ny vicieux simplement, comme les intemperez: toutes fois on les leur compare, & attriue aux incontinents ce dit Aristote, ce que Demodocus reprochoit aux Milesiens: à sçauoir qu'ils n'estoient pas imprudens, mais neantmoins qu'ils faisoient ce que les imprudens ont accoustumé de faire: car tout de mesme les incontinens encores qu'ils ne soient pas iniustes, agissent toutes fois iniustement.

Επει δὲ οὐ ποῖός ἐστιν, οἷον μὲν οὐδὲ τὸ πῆσιμα δύνανται τὰς χειρὶν ἀποβαλεῖν, ὡς οὐδὲ τὸ ὄρνιθι λόγον σωματικὰς ἡδονὰς· ὁ δὲ πῆσιμα οὐδὲ τὸ πῆσιμα οὐδὲ τὸ δύνανται αὐτὰς· ἐκ τούτου μὲν οὖν, ἐν μὲν ἀκρασίᾳ, ὁ δὲ ἢ γὰρ ἀρετὴ ἢ μαθηματικὴ πῶς ἀρῶν, ἢ μὲν φέρει, ἢ δὲ σὺν τῇ ἐν δὲ ταῖς ἀρεταῖς τὸ ὅτι ἐκείνα, ἀρετὴ ὡς τὸ ἐν τοῖς μαθηματικοῖς αἰ ἀποδείξεις· ὅτι δὲ καὶ ὁ λόγος διδασκαλίας τῶν ἀρῶν, ὅτι ἐν ταῖς ἀλλ' ἀρεταῖς, ἢ φυσικῇ, ἢ ἡθικῇ τῷ ὄρνιθι δὲ τῷ πῆσιμα ἀρῶν.

Arist. l. 7. Eth. c. 9. Quoniam autem incontinentes eiusmodi est, ut non quod ita sibi persuaserit, immoderatas & à recta ratione alienas sequatur corporis voluptates: intemperans verò sibi persuasus ita vinendum esse, quia talis est ut eas sequatur: ergo ille facili de sententia deducitur, hic non item. Nam ut virtus principium suetur & conseruat, ita vitiositas perdit, atque extinguit. In actionibus autem id, cuius gratia illa suscipiuntur, principium est: ut in Mathematicis ea quæ posita & concessa sunt. Neque igitur illic principia ratione doceri possunt, neque hic: sed virtus aut naturalis, aut ea quæ ex consuetudine comparatur, recte sentiendi de principio magistra est.

Ils diffèrent aussi en ce que l'intemperé erre és premiers principes des choses à adieux : car il croit que le mal est bien : que ce qui n'est pas licite l'est : & que les tales voluptez sont fins, encorés qu'elles ne le soient pas, qui est errer aux premiers principes adifs. Or l'entendement ne pouuant estre reuocqué de l'erreur autour des premiers principes, par quelque chose plus certaine & évidente : parce qu'il n'y en a point qui le soit d'avantage que leur verité, & la nature estant celle qui nous induit à cōsentir à leur verité : il aduient ainsi qu'on n'a peu tomber en vne fauce opinion d'eux que par quelque corruption de nature, qu'on n'en peut estre retiré que par la guarison de ceste corruptiō. Et partant l'intemperé ne pouuant estre guarý, il ne se repent point à cause qu'il ne croit pas d'auoir mal fait. Mais l'incontinent est guarissable & se repent : car il a vne droicte connoissance habituelle de la fin en general : & combien que par le mouuement de la passion il opere contre la droicte raison : toutesfois quand la passion qui est de peu de duree se trouue passée : il connoist vrayement la fin en particulier & en acte : & alors sçachāt qu'il a mal fait, il change d'aduis, & se repent de ce qu'il a commis : & partant il est guarissable.

L'intemperé ne differe point de l'incontinent pour le regard de la matiere autour de laquelle ils operent : car l'un & l'autre poursuit les excessiues voluptez & en est fuy monté : mais ils diffèrent en la maniere de les poursuivre : parce que l'incontinent les suit agité de vehementes passions de la concupiscence, & l'intemperé par eslection, parce qu'il le veut ainsi encorés qu'il ne soit gueres tanté de la passion qui s'elue. C'est pourquoy les vieillards luxurieux doiuent pluſtost estre dits intemperez qu'incontinents : car ils sont plus gastez d'une mauuaise habitude que de l'impetuosiſté de la passion, à cause de quoy ils sont extremement reprehensibles.

L'intemperé & l'incontinent diffèrent de la part du blafme : car l'intemperant est plus blasmé, & peche d'avantage que l'incontinent : parce que l'intemperant suit les delectations superflues, & suit les moderes tristesses : non par vne vehemente passion, mais par vne mauuaise eslection : & l'incontinent les suit par vne vehemente passion qui lie son iugement de la raison en particulier : & non par vne deprauée eslection. Or le peché est plus grand qui est de l'eslection, que celui de passion : à cause qu'il a plus du volontaire : & puis ainsi qu'il est plus vilain de frapper à tort sans cholere qu'estant en cholere, tout de mesme celui-là est pire qui fait des choses sans estre tenté, que celui qui est tenté.

Εἰ δὲ ὁ μὲν ἀκόλαστος, ὁ δὲ ἐν ἐλέει, ὁ δὲ μέγα-
μελητικός, ἡμετέροις γὰρ τῇ θεωρείᾳ ὁ δὲ ἀκρα-
τὴς μέγα μελητικός πῶς.

Αλλ' ὁ μὲν ἀνάσσει ὁ δὲ ἐν ἐλέει, ὁ δὲ μέγα-
μελητικός, τοῖς νοσήσαντι οἱ οὐδὲν ἔχει ὁ δὲ
ἀκρασία, τοῖς ἐπιληπτικοῖς ἡ μὲν γὰρ σωτήριος ἡ
δὲ, ὡς σωτήριος πικρία. ὁ δὲ ὅλος δὲ, ἔτερον τὸ γινώ-
σκειν ἀκρασίας ὁ ἡσυχίας, ἡ μὲν γὰρ ἡσυχία, λαμβάνει ἡ
δὲ ἀκρασία ὡς λαμβάνει αὐτὴ δὲ τὴν βελτίαν
οἱ ἡσυχασταί, οἱ δὲ λόγον ἔχοντες μὲν, μὴ ἐμμεδόντες
δὲ ὡς ἐλάττωσιν γὰρ πάντες ἡτῶν, ὁ δὲ οὐκ
ἀποσβύλονται, ὡς ὁ δὲ ἔτεροι ὁ μὲν γὰρ ὁ ἀκρα-
τὴς ὅτι τοῖς παχὺν μεθυσομένοισι, ὡς ὁ δὲ ὅλῳ
οἴνῳ, ὡς ἐλάττωσιν ὡς οἱ πολλοί.

*Arist. l. 7. Eth. c. 9. Intemperantem autem, ut su-
pra diximus, non facile suorum factorum penitet. Per-
stat enim in consilio suscepto. Incontinentem autem o-
mnis eiusmodi est quodammodo, ut cum facile peni-
teat. &c.*

*Sed hic quidē sanabilis est, ille autē insanabilis. Si-
milis enim est visioſitas aqua intercurrenti et tibi: in-
continentia autem morbi comitialibus. Illa enim as-
sidua & perpetua est: hac non est perpetua improbi-
tas. Atque in summa, aliud est incontinentia genus,
aliud visioſitatis. Visioſitas enim latet: non latet in-
continentia. Horum autem ipsorum sunt meliores
qui facili de sententia deducuntur, quam qui ratio-
ne in consilium adhibita, in ea non perstant. Hi enim
primum a minore perturbatione superantur: deinde
non sine deliberatione antegressa, ut illi alteri. Similis
est enim incontinens hic, quem imbecillum diximus,
is, qui cito et modico vino, & pauciore quam vulgus,
sunt ebrijs.*

L'intemperé est pire pour trois raisons que l'incontinent. Premièrement il ne se repen point de sa vilaine action parce qu'il opere avec eslection, par laquelle il adhere à la volupté corporelle comme à sa fin : & l'incontinent se repent de la fienne, apres que la passion qui l'a pouſſé estant passée, il reconnoist sa faute : & partant il peche moins. Secondement le mal de l'intemperance est continu, parce que c'est vne mauuaise habitude difficile à oſter : & l'incontinence n'est pas vn mal continu : car la passion qui la meut passe promptement : à cause de quoy l'incontinence est comparee à vne maladie subicte à accēz & remises comme la fièvre : & l'intemperance a vne maladie continuelle & incurable comme

vse en certaine maniere de discours : car l'incontinent de l'ire ratiocine en quelque sorte en soy mesme, qu'il se doit vengèr de l'injure qui luy a esté faite : à sçavoir pour conseruer sa reputation, & pour reparer son dommage. Mais il n'oit pas parfaitement la raison & ne l'observe pas en la maniere & quantité de la vengeance : ainsi il preuient le iugement de la raison qu'il escoute, comme vn seruiteur prompt oyant la parole de son maistré, court à l'exécution deuant que d'entendre son intentiõ, & en ce faisant il peche : parce qu'il n'a pas acheué d'ouïr le commandement de son maistré : & tout ainsi qu'un chien oyant frapper à la porte abbaye, sans attendre qu'il ait veu, si c'est vn familier ou vn estrangier. Voyla comment l'ire oyt la raison sillogissante : mais à cause de la chaleur & vitéssè de la cholere qui la meut, elle pousse à la punition deuant que d'auoir ouy ce que la raison conclud ; là où les incontinents des voluptez ne suivent pas la raison, commandant ny desdendant.

En πῶς φυσικῆς συζύμει μᾶλλον, ἀλλὰ ὅτι ὁρῶσιν.

Præterea ignoscendum ei magis est, qui naturales appetitiones sequitur. &c.

Secondement c'est à cause que l'ire est plus naturelle que la concupiscence des choses delectables non nécessaires : & que les pechez autour des choses naturelles, sont plus dignes de pardon & moins blasmables. Or la concupiscence superflue de la viande & des breuuages, n'est que pour la friandise & plaisir de la bouche : comme la variété des viâdes delicats, vn grand soing à les preparer, des vins exquis, des fausses friandes : & l'excez de manger & de boire en quantité & qualité n'est pas nécessaire ny naturel, ains prouenant d'une mauuaise accoustumance. Mais quant à l'ire, elle paroist estre naturelle : en ce qu'elle semble estre prouiñee & s'estendre hereditairement du pere aux enfans, & qu'elle suit la complexion naturelle : car celuy qui a les humeurs chaudes & seiches, faciles à enflamer, est enclin à l'ire : là où la concupiscence des viandes superflues, ne suit pas la nature, ny la complexion naturelle.

Ὁ μὲν οὖν θυμὸς δὲν ἐπιβουλεύει, ὅτι ὁ θυμὸς, ἀλλὰ φανερός ἢ δὲ ἐπιθυμία, καὶ ὁ θυμὸς ἀφροδίτῃ φασι, Δολοπλοχίμους γὰρ καὶ αὐτοὺς γυναικῶν.

At homo iracundus minime est insidiator : neque ira ipsa, immò verò aperta. Cupiditas autē fallax & insidiosa, quemadmodum ajunt esse Venerem, nelesiusque dolos veneris.

En troisiemeslieu, l'incontinence des choses veneriennes est plus iniuste que celle de l'ire : car l'incontinent (comme pour exemple l'adultere) deçoit en cachette avec dol & finisse : parce que son action est honteuse : il l'offense en cachant, & celle qu'il fait pecher & la deçoit & luy aussi. Mais celuy qui est en cholere offense seulement & ne l'esleue point en cachette comme fait vne espie qui est au guet : car il cherche de se venger ouuertement, ne se contentant pas de la vengeance, tant que celuy à qui il a rendu le mal & les autres, scachent que c'est celuy qui l'a offensé. Que si quelqu'un essaye de nuire en cachette, sans estre offensé : celuy là est vn meschant, pire qu'un luxurieux.

Οὐδὲν ὁλοῖται λυποῦμαι, ὅτι ὁλοῖται, μετ' ἡδονῆς.

Præterea nemo dolens suprum infert alteri. At qui suprum infert, cum voluptate infert.

En quatriemeslieu, celuy qui fait mal volontairement est plus iniuste, que celuy qui le fait non volontairement : parce que cettuy-cy est digne de pardon en certaine maniere. Or celuy qui est touché d'ire, blessé inuolontairement en certaine maniere : à cause de l'injure qu'on luy a faite : de laquelle estant attristé, son operation est inuolontaire pour ce regard : mais entant que c'est sans estre violent qu'il meut les membres à la vengeance, il agit volontairement : & partant son action est mixte. Là où le luxurieux & le gourmand, operent purement volontairement : attendu qu'il n'y a que la delectation qui les pousse : Donques l'incontinent de concupiscence, est plus iniuste que celuy de cholere.

Tout ce qu'on peut obiecter à cecy, est qu'il est plus difficile de résister à la volupté qu'à l'ire : parce que la volupté est nee & nourrie avec nous és entrailles de la nature, où elle épand son venin, & non l'ire : qu'elle est de plus lōgue duree : car elle est perpetuelle, & l'ire courte ; que la volupté est douce & agreable, blandissante & flatteuse, & l'ire fâcheuse : qu'elle est épandue par tout le corps, & l'ire n'est qu'une ebullitiõ du sang autour du cœur.

Διό

Διὸ καὶ ἡμεῖς, ὅτε σόφρονα, ὡς ἀκόλαστα
 λέγομεν, ἀλλ' ἢ καὶ μεταφορᾷ· καὶ εἰ τι ὅλως
 ἄλλο παρὰ ἄλλο ἀφ' ἑτέρου γένος τ' ὥσων ὑβρίς καὶ
 συναμωμία, καὶ τῶ παμφάρον εἶναι· ὃ γὰρ ἔχει
 παρὰ μίσην, ὡς δὲ λογισμῶν, ἀλλ' ἐξ ἡμετέρας τῆς φύ-
 σεως, ὡς παρὰ τοῦ μὲν ὁμοῦ καὶ ἀνθρώπων ἐλαττώ-
 νος δὲ θεοῦ καὶ κακίας φοβερώτερος δέ· ὃ γὰρ δι-
 φασκεται το βέλτερος, ὡς παρὰ τοῦ ἀνθρώπου,
 ἀλλ' οὐκ ἔχει μὲν ὁμοῦ πλάσσει γὰρ αὐτὸ κακὸν πῶς
 εἴη ἀνθρώπος κακὸς καὶ θεῖος.

Parce que les bestes n'ont point de raison, elles ne sont point dites temperantes ny in-
 temperantes que par metaphore, combien qu'elles different les vnes des autres, y en ayant
 de plus excellences en gourmandise, ou en l'acte de Venus, les vnes que les autres, par des-
 sus leur nature comme es hommes furieux. Mais la bestialité sauvage est vn moindre
 mal que le vice: car l'entendement n'est pas corrompu en la bestialité, qui est le meilleur
 de l'homme: mais elle est plus terrible, & l'incontinence des concupiscences humaines
 est de plus grande malice & plus nuisible que l'incontinence bestiale: car celle la est avec
 l'entendement & avec la raison, combien que depraue & corrompt: au moyē de quoy
 l'homme incontinent peut trouver beaucoup de manieres de nuire, quella beste ny les
 fols ne sçauoient trouver: parce qu'ils ne sont portez que d'impetuosité en operant:
 c'est pourquoy aussi les loix punissent l'incontinent qui a l'usage de la raison, & non le
 fol ny la beste.

Οὐδ' ἐστὶν ὡς οὐδὲν καὶ θεῶν, ἀλλ' ὡς οὐ κα-
 θέμενων τὸ νομοῦν· καὶ ἐκείνους γὰρ πᾶσι
 εἰδὲς, καὶ οὐ πῶς, καὶ ὅτι ἐνέχε· πομπὴ δ' ἢ· ἢ γὰρ
 παρὰ μίσην, ὡς δὲ λογισμῶν, ἀλλ' ἐξ ἡμετέρας τῆς φύ-
 σεως, ὡς παρὰ τοῦ μὲν ὁμοῦ καὶ ἀνθρώπων ἐλαττώ-
 νος δὲ θεοῦ καὶ κακίας φοβερώτερος δέ· ὃ γὰρ δι-
 φασκεται το βέλτερος, ὡς παρὰ τοῦ ἀνθρώπου,
 ἀλλ' οὐκ ἔχει μὲν ὁμοῦ πλάσσει γὰρ αὐτὸ κακὸν πῶς
 εἴη ἀνθρώπος κακὸς καὶ θεῖος.

Εὐνοιατικὴ δὲ τ' ἀκρασίᾳ, καὶ οἱ μελαγχολί-
 καὶ ἀφρασύνοι, τ' ἐκείνους δὲ, καὶ ἐμὴν ὁμο-
 τῶν δὲ καὶ οἱ δι' ἑσθίας ἀκρατεῖς τ' φυσικῶν· καὶ
 γὰρ ἔστιν μετακινῆσαι φύσιν· ἀλλ' ὅτι πᾶσι
 καὶ τοῖς ἐσθίοντες, ὅτι τῇ φύσει ὅμοιοι, ὡς παρὰ
 καὶ Εὐνοιατικὴ λέγει· φημι πολυχρόσιον μελέτην
 ὁμοῦ φίλε· καὶ δι' αὐτῶν ἀνθρώποις τελευτᾶ-
 σαι φύσιν εἶναι.

Εὐνοιατικὴ δὲ τ' ἀκρασίᾳ, καὶ οἱ μελαγχολί-
 καὶ ἀφρασύνοι, τ' ἐκείνους δὲ, καὶ ἐμὴν ὁμο-
 τῶν δὲ καὶ οἱ δι' ἑσθίας ἀκρατεῖς τ' φυσικῶν· καὶ
 γὰρ ἔστιν μετακινῆσαι φύσιν· ἀλλ' ὅτι πᾶσι
 καὶ τοῖς ἐσθίοντες, ὅτι τῇ φύσει ὅμοιοι, ὡς παρὰ
 καὶ Εὐνοιατικὴ λέγει· φημι πολυχρόσιον μελέτην
 ὁμοῦ φίλε· καὶ δι' αὐτῶν ἀνθρώποις τελευτᾶ-
 σαι φύσιν εἶναι.

L'incontinent d'infirmité est pire que celui de temerité: parce que c'est plus mal fait
 de faire vne chose apres auoir consulté qu'il ne la faut pas faire, que de la faire à l'impro-
 uiste, estant emporté de la passion. d'autant que le second semble la commettre par mali-
 ce: & le premier par le mouuement de la passion: au moyen de quoy il n'est qu'à demy
 mauvais. Aussi les incontinents d'infirmité sont ils plus difficiles à guarir que ceux de te-
 merité: d'autant que ceux cy venant à connoistre la raison, sans le conseil de laquelle
 ils operoient, pourront estre persuadez à bien:: ce qu'on ne peut attendre des
 infirmes qui la sçauent & l'entendent. L'incontinent par nature est aussi plus difficile
 à guarir que celui par accoustumance: parce qu'il est plus difficile à changer la nature que
 l'accoustumance: qui n'a force qu'en ce qu'elle imite la nature. Ioint que l'accoustumance

Itaque neque temperantes, neque intemperantes
 bestias dicimus, nisi per translationē sermonis, et
 omnino animalium genus aliud ab alio libidine,
 et profusa ad rem venereā peulantia, & omnium
 rerum edacitate differat. Non enim consilium vi-
 lum habent, nullaque rationis agitatione pradi-
 sunt, sed à natura desinunt, ut homines furiosi. Est
 autem feritas minus malum quidem viuositate, sed
 horribilius tamen. Neque enim corruptum est in
 illis id quod est optimum, quomodo in homine, sed eo
 carent. &c. Infinitis certe paribus plura mala in-
 terius homo viuosus & improbus, quam fera.

Arist. l. 7. Eth. c. 11. Neque etiam incontinens
 instar eius est, qui scit, eaque quæ scit, considerat et
 animo contemplatur: sed eius qui dormit, vel qui vi-
 no obrutus est. Et vero /na sponte facit quidem ille:
 facit enim quodammodo sciens & quid, & cuius rei
 gratia faciat: sed improbus non est tamen. Consilium
 enim eius bonum est. Itaque dimidia ex parte malus
 est. Neque iniustus est: quoniam non est subdolus aut
 insidiosus. Incontinentium enim aliqui non perstant
 in eis, quæ deliberant: hi autem, qui atra bile labo-
 rant, ne ad consulendum quidem vlla ex parte ap-
 ti sunt.

Hæc autem incontinentia sanabilior est, quæ inest
 in incontinentibus atra bile affectis, quam eorum,
 qui in eo quod deliberant, non permanent: faci-
 liusque sanari possunt, qui ex consuetudine, quam
 qui ex natura incontinentiam contraxerunt. Faci-
 lius est enim consuetudinem mutare, quam natu-
 ram. Propterea enim & consuetudinem mutare dif-
 ficile est, quia natura similis est: quemadmodum ait
 Ennius. Multos, quod parum est mediando, per-
 manet annos: Atque in naturam tandem conuer-
 titur usus.

L. 2. Mag. Moral. c. 6. Prior igitur non admo-
 dum sub reprehensionem cadere videbitur: quando-
 quidem etiam virtutis studiosi potest enire, cali-
 dis & ingeniosis. Secunda autem, frigidis & melan-
 cholicis, tales nimirum reprehendendi.

πολλοὶ δυνάμει ἀντισταῖν, τὸν αὐτὸν ἡττάσθαι, καὶ μὴ
δύνασθαι ἀντιτεῖναι, μηδὲ φέρειν ἢ γίνεσθαι, ἢ ἀφ' ἑ
νόστοι, οἷον ἐπὶ τοῖς Περσῶν βασιλεῦσι ἡ μάλαχια
ἀφ' ἧς τὸ γένος, ὡς πρὸς τὴν αἰσθητικὴν ἀρετὴν ἀντι-
τεῖναι.

quibus voluptatibus multi possunt obistere, ab his su-
peretur, neque possit contra nisi, non propter generis
naturam, aut morbum, quemadmodum Persarum
regibus mollities propter genus innata est, & vi fa-
mina à mare distat.

Celuy là ne merite pas d'estre dit absolument incontinent ny mol, qui est surmonté d'une volupté si grande ou d'une douleur si violente, quel homme en le combatant pour s'empêcher d'estre vaincu, en puisse résister : car alors il est digne de pardon ayant fait tout ce qu'il a peu : comme le Philoteeste du Poëte Theodeste, lequel estant mordu d'un serpent en la main & n'en pouuant en fin souffrir la douleur, s'escria qu'on la coupast : ou si quelqu'un apres auoir retenu son ris le plus qu'il a peu, oyant ou voyant quelques choses ridicules, s'esclate en fin de rire, ne s'en pouuant plus garder. En est tout de meisme de celuy qui ne peut résister, à cause de sa race & de sa nourriture trop delicate ; dont Aristote donne l'exemple és enfans des Roys de Perse, lesquels pour estre nourris trop delicatement, ne pouuoient souffrir aucun trauail, ny aucune fascherie. Car ceux cy ne sont pas absolument mols, mais seulement de leur nourriture. Si aussi quelqu'un ne peut supporter de grands labeurs ny de grandes fascheries, à cause de la debilité de sa nature, pour estre trop ieune, femme, malade, ou vieux, celuy là ne doit pas estre appellé mol : mais impuissant ou imbecile.

Comparaison de l'opiniastre avec le continent & l'incontinent.

CHAPITRE IX.

Εἰσὶ δὲ τρεῖς οἱ ἡμετέριοι τῆ δόξης· οἱ δ' ὅς
χαλεκοὶ, ἰσχυρογνώμονες, οἷον δύσπρετοι καὶ ἐκ ἐμ-
μελέπειροι· οἱ ὅμως μὲν τι ἔχουσι ἐγκρατεῖ,
οἷον ὁ ἄσωτος τῶ ἐλευθερίου, ὃ ἡγεμονὶς τῶ ἡσυχ-
ραλίου· οἱ δ' ἔπειρο καὶ πολλὰ· ὁ δὲ γὰρ, ἀφ' ἧς
παρῆται ὁ ἐπιθυμία καὶ μετὰ ἀλλήλῃ, ὁ ἐγκρατής·
ἐπεὶ εὐπειρος ὁ δὲ τῶν ἡσυχραλίου, ὁ δὲ ἐγκρατής· ὁ δὲ
ὅς ἔχει ἡσυχραλίου· ἐπεὶ ἐπιθυμία καὶ λαμβάνουσι,
καὶ ἀρῶναι πολλοὶ ἡσυχραλίου τῶν ἡσυχραλίου· οἱ δὲ ἰσχυ-
ρογνώμονες οἱ ἰδιογνώμονες, καὶ οἱ ἀμαρῆτες καὶ ἀγρο-
χοί.

Arist. l. 7. Eth. c. 10. Sunt autem quidam, qui in
opinionē suā facile perseruant : atque hi sunt, quos in
sententia obfirmatos & pertinaces appellamus : qua-
les sunt ii, qui agere sibi aliquid à quoquam persuaderi
patiuntur, quique non facile de sententia deducuntur :
qui simile quiddam habent continenti, ut pro-
digum liberali, & audax fidenti : sed in multis ab eo
discrepant. Continentes enim propter perturbationem
& cupiditatem, sententiam non mutant. Nam ubi
forsitatus fuerit, facile sibi fidem fieri patietur. Perri-
nax autem et in sententia obfirmatus, de sententia
non discedit, etiamsi suadeat ratio. Deinde magna
pars hominum cupiditates vitio arefficit ac recipit,
seque à voluptatibus duci facile patitur. Obfirma-
ti autem in sententia sunt ii, qui precipuas quasdam
sententias in animum induxerunt, indolique & a-
grestes homines.

LE continent & l'opiniastre cōuiennent en ce point, quel vn & l'autre persiste en son opinion : cettuy là en vne bonne, & cettuy cy en vne peruerse & mauuaise : car le cō-
tinent entend persister non en toute raison ou opiniō, mais en la vraye & droite, ou pour
le moins en celle qu'il pense telle ; & s'il a pris le mal pour le bien il s'en destourne facile-
ment, aussi tost qu'il le cōnoist, sans s'y arrester : car encores que ce soit vne chose propre
au continent de demeurer ferme en la droite raison : neantmoins tous ceux qui persis-
tent immobilement en leurs opinions, & en ce qu'ils ont dit vne fois, ne sont pas loua-
bles ny à estimer continents : comme il arriue ordinairement, & principalement aux me-
lancholiques, lesquels reçoient difficilement & retiennent fort ce qu'ils ont receu, à
cause de leur grosse humeur terrestre : car ceux cy ne sont pas continents, combien qu'ils
y soient comparez, parce qu'ils persistent en leur opinion, comme les continents en la
droite raison, & ainsi que le prodigue ressemble au liberal, en ce qu'il depend sa substance,
& pour cela n'est pas liberal : d'autant que sa depense est excessiue, & non selon qu'il est
conuenable, comme celle du liberal. Tout de meisme l'opiniastre n'est pas continēt : d'au-
tant que cettuy cy s'arreste à son opinion, comme il est biē seant : & l'opiniastre plus qu'il
n'est bien seant. D'auantage le continent se separe de son opinion pour vne raison plus
forte : mais non l'opiniastre ; quelque forte qu'elle soit, ains pluost par passion ; laquelle
n'arriue point au continent : & partant l'opiniastre est vituperable, & le continent louable.

Tom. 2.

H iij

Οἱ μὲν ἰδιογνώμονες, δὲ ἰδιόθεν ἢ λόγῳ· χαίρουσι γὰρ ἑαυτοῖς, ἐὰν μὴ μεταπειθῶνται· ἢ λυποῦνται, ἂν ἄλλως τοῖς αὐτοῖς ἢ ὡς ἀπὸ φιλοφροσύνης· ὥστε μᾶλλον ἢ ἀπαραίτητοί εἰσιν ἢ τῷ ἔγκρατι.

Arist. l. 7. Eth. c. 10. Atque y quidem, qui praecipuas sententias in animam induxerunt, propter voluptatem ac dolorem sunt pertinaces. Laetantur enim cum vincunt, si de sententia sua non deducantur: & graviter molestique ferunt si sua veluti decreta rescindantur atque infirmantur. Itaque incontinenti, quam continentis sunt similiores.

La ressemblance est plus grande des opiniaîtres avec l'incontinent & le mol, qu'avec le continent : d'autant qu'ils recherchent trop la delectatiō & suient trop la tristesse. Car ils se relouissent extrêmement lors qu'en confiant & disputant avec les autres, ils vainquent : & fils sont vaicus & que leurs opinions apparoissent foibles, ils s'affligent extrêmement : en quoy ils ressemblent à l'incontinent qui cherche à se delecter excessivement, & au mol qui suit excessivement les desplaisirs. Telles gens sont ordinairement mal disciplinez, parce qu'ils ne veulent pas estre instruits par les autres & rustiques, à cause que suivant leur propre sens, & ne s'accordant avec personne, ils ne peuvent conuerter paisiblement parmy les compagnies : ils aiment tellement leurs paroles qu'ils veulent que ce qu'ils ont dit soit tenu pour loy, & quelque deraisonnable qu'il soit, ils ne veulent pas qu'on le contredise.

De la mansuetude ou douleur.

CHAPITRE X.

Περσότης δ' ὅτι μὲν μέσότης ἐστὶν ὁρᾶς· ἀνυμνοῦν δ' ὅπως ἔχει μέσους, οὐκ ἐστὶν ἀκρον, ὅτι τὸ μέσος τὴν περσότητα φέρει, πρὸς τὴν ἐλαφύτητα καὶ τὴν ἀνάνυστον ἔχει· ἢ δὲ ὑπερβολὴν, ὁργισμένης τις λέγεται· αὐτὸ μὲν γὰρ παρ' ὅτιν ὁργιστὶς ἔχει δὲ ἐμπόνηται, πολλὰ καὶ ἀφαιρούται· ὁ μὲν οὖν ἐφ' οἷς δέει, καὶ οἷς δέει ὁρᾶς ἐκείνη, ἐπὶ δὲ καὶ ὡς δέει, καὶ ὅτι, ἢ ὅσον χροῖον, ἐπαινεῖται· πρὸς δὲ ὅπως αὐτὸν, ἐπὶ τὴν περσότητα ἐπαυεῖται· βύλεται γὰρ ὁ πρὸς ἀπὸ τοῦ εἶναι, καὶ μὴ ἀγαθῶν ἢ πρὸς πᾶσι· ἀλλ' ὡς αὐτὸς λόγος ἐξήκει.

Arist. l. 4. c. 11. Lenitas autē mediocritas est, quia in iris versatur, sed quia medius vacat nomine, ac ferē etiam exterem, medio lenitatem adscribitur ad id quod est parum propendens, quod ipsum nomine vacat. Nimum autem iracundia dici potest. Perturbatio enim ira est, cuius multa et varia causa sunt efficientes. Atque is quidem, qui quibus de rebus, quibusque hominibus oportet irascitur, praeterea vero & quomodo, quā tempore, & quando oportet, laudatur. At si uetus igitur ac lenis appellari poterit, si modo lenis laudabilis est. Ea enim videtur esse mansueti & lenis hominis natura, ut & ab omni animi tumultu sit liber ac solutus, nec se à perturbatione irabi patiatur sed ut ratio praeceperit.

La mansuetude ou attremperce c'est vne vertu moderant l'ire ou l'appetit de la vengeance, laquelle ne permet de la prendre, rechercher, ny d'entree en cholere que selon la raison : à sçavoir comme & iusques où il faut, autant & pour les choses, & contre ceux qu'il faut : inclinant plus l'esprit à la douceur & à l'indulgence, qu'à autremēt. A cause de quoy il n'y a aucune autre vertu qui cōioigne & vnisse dauantage les hommes les vns avec les autres qu'elle, & la patience sa compagne : dont il arriue que la mansuetude est fort aimée de la nature humaine. Elle signifie plustost selon l'interpretation du terme, vn défaut d'ire, qu'une mediocrité en l'ire, laquelle considerée comme passion, est la propre matiere de la vertu de mansuetude.

Τῶν δ' ἀκρον μὲν ὑπερβολὴν, ὁργισμένης ἔστι· ἢ δὲ καὶ ὁρᾶς ὁρᾶς· ὁ δὲ ἐλαφύτης, ἀόρητος τις ἢ δὲ ἐλαφύτης, ἀόρητος.

Οἱ μὲν οὖν ὁρᾶς, πρὸς τὸν ὁρᾶς, καὶ οἷς δέει, καὶ ἐφ' οἷς δέει, καὶ μᾶλλον ἢ δέει· πᾶσι δὲ καὶ πρὸς τὸν ὁρᾶς, καὶ οἷς δέει, καὶ ὅτι, καὶ ὡς.

ὁρᾶς μὲν γὰρ ὅτι, ὁ μᾶλλον ἢ δέει ὁρᾶς, καὶ οἷς δέει, καὶ πᾶσι ἢ οἷς δέει· ἀνάλγητος δέ, ὁ ἐλαφύτης, καὶ οἷς, καὶ ὅτι, καὶ ὡς.

Arist. l. 2. Eth. c. 7. Extremorum verō is qui modum superat, iracundus, vitiumque iracundia dicitur, qui deseri, lenis quidam, et vitium lenitudo appellatur.

L. 4. c. 11. ὁρᾶς igitur sunt illi quidem iracabiles, celeriterque irascuntur. & quibus, & propter quas causas non oportet, & vehementius quam oportet. Sed ydem sunt placabiles, irascendi que finem citō faciunt: quod quidem est in illis vel optimum.

L. 2. Moral. Eud. c. 3. Iracundus enim dicitur, qui vehementius, & citius, & ob plura quam deceat, excandescit. Dolore autem vacans aequit, in quibus, & quando, & quomodo conueniebat.

L'extreme excessif de la mansuetude ou l'excez en ire, c'est celuy qui se cholere contre ceux, contre lesquels il ne se faut pas cholerer, & pour des choses qui ne le requierent pas, & plus promptement & d'avantage qu'il ne faut. Cet extreme a trois especes, l'iracondie, l'amertume, & la graité: l'iracondie est en ceux qui se cholent en choses où il ne le faut pas: mais leur cholere ne dure pas long temps, ains elle cesse incontinent: ainsi que promptement elles l'eue. Ceux-cy ne retiennent pas l'ire en leur cœur, parce qu'ils se vangent promptement, où ils l'exhalent en signes ou gestes & en paroles: & elle estant exallée, ils demeurent en repos: car ainsi que la chaleur enfermée se conferue, celle qui se vapore défaut facilement. Les bilieux sont fort disposez à ceste espece d'ire, à cause de la promptitude & subtilité de leur humeur. L'amertume d'ire est de ceux qui se cholent longuement, & dont la cholere se dissout difficilement, parce qu'ils la gardent interieurement, & qu'ils ne sont hors d'inquietude que quand ils se vangent & punissent: d'autant que la vengeance met en repos le mouvement de l'ire: & si ceux de ceste humeur ne sont point vengez, ils s'affligent griefuement en l'interieur: car parce qu'exterieurement ils ne manifestent point leur ire, personne ne la peut appaiser par persuasion. Pour digerer l'ire de ceux-cy, la longueur du temps est necessaire, afin que peu à peu elle tiedisse & s'esteigne. Les hommes de ceste humeur là sont extremement importuns à soy-mesme, & à leurs amis, parce qu'ils ne peuvent pas viure agreablement avec eux: à cause de quoy ils sont appelez aspres & facheux. A ceste espece d'ire sont disposez les melancholiques, lesquels les impressions receues durent fort longuement, à cause de la grosseffe de leur humeur. La graité de l'ire est en ceux qui demeurent courroucez plus long temps qu'il ne faut, & dont l'ire ne peut estre diminuee par aucune persuasion, ny digeree par aucune longueur de temps; mais par la seule vengeance: car ils se resoluent de n'avoir point de repos iusques à ce qu'ils l'ayent faite, & ainsi ils perseuerent iusques à la mort.

Οἱ γὰρ μὴ ὀργίζεσθαι ἐφ' ὧν δεῖ, ἡλιθιοὶ δοκοῦσιν εἶναι, οἱ καὶ μὴ δεῖ, μὴ δ' ὅτε, μὴδ' οἷς δεῖ· δοκεῖ γὰρ ἔτι αἰσθάνεσθαι, ὃ δὲ λυπεῖται, μὴ ὀργίζεσθαι, οἷα εἶναι ἀμνηστικός· τὸ δὲ παθητικὸν αἰσθάνεσθαι, καὶ τοῖς οἰκείοις ἀπορροῦν, ἀνδραποδῶδες· ἢ δ' ἡ ἀσέβεια καὶ πάντα μὲν γινέσθαι.

Arist. l. 4. Eth. c. 11. Nam cum ij qui non succedunt ob eas causas, ob quas succedere debent, stulti videantur: tum ij, qui non quo modo, nec quo tempore, neque quibus debent. Videtur enim hic prorsus sensu carere, neque vngquam condolefcere: cumque non irascatur, non facili ad propol'andam iniuriam excitari. Deinde vero aliorum in se & in suos contumelias perpeti ac negligere, mancipiorum est. Nimirum autem in omnibus quidem peccandi modis contrahiunt.

L'extreme defectueux de la mansuetude, c'est le défaut d'ire es choses où elle est requise, lequel n'a point de nom propre, & est blasme selon Aristote; car ceux qui ne se courroucent pas pour les choses qu'il faut, comme & quand il faut, & contre ceux qu'il faut, sont fots, niais ou stupides sans sentiment. Aristote dit que souffrir les iniures que les autres nous font, ou aux nostres, & les negliger, cela n'appartient qu'aux valets. L'extremité de l'ire par excez est plus oppoee à la mansuetude que l'extremité par le défaut: car le vice auquel l'homme est naturellement plus enclin, s'oppose plus à la vertu. Or l'homme est plus enclin à l'excez de l'ire qu'au défaut: dont le signe est qu'après l'iniure receu il tend plus à la vengeance qu'à remettre l'iniure, combien que s'il ne reçoit point d'iniure, il soit naturellement enclin à la mansuetude. Et puis outre cela l'homme devient par l'excez de l'ire de difficile conuersation, à cause de quoy il empire aussi. Et par tant l'extremité de l'ire par l'excez est plus oppoee à la mansuetude qui rend l'homme sociable. Ioinct qu'outre cela il se commet encores par l'excez de l'ire plusieurs choses contre la loy, comme les homicides, les infamies, & les pilleries; lesquelles n'aduiennent point du défaut de l'ire.

Il est certain, comme dit Aristote, que l'ire moderee selon la raison, est vn eguillon qui nous excite & pousse à entreprendre des actions hautes & difficiles, & que la vertu en peut estre aydee à les executer: Mais quant à moy il me semble que tout ce qu'on pourra entreprendre & executer sans ire, selon le pur iugement de la raison, qui aura resolu que c'est quelque acte vertueux, soit pour le public, ou nous regardant en particulier, sera tousiours le meilleur, & que la vertu en fera son office bien plus purement, que si elle est accompagnée de cette passion, quelque moderee qu'elle soit.

H iij

De la Clemence.

CHAPITRE XI.

LA Clemence c'est vne vertu qui establit vne mesure conuenable à la droite raison, en ce qui est des punitions exterieures : laquelle vertu conuient principalement au superieur enuers ses subiects. Parquoy la mansuetude & la clemence sont bonnes à vn mesme effect : car si la cholere est refrenée par la mansuetude, la moderation aduiert par elle mesme en la vengeance & punitiō exterieures : à cause de quoy elles sont prises quelques fois indifferemment l'une pour l'autre ; & neantmoins elles sont vertus differentes : ayant leur difficulté en leur louange diuerse. La cruauté qui est quand quelqu'un excède la raison à se venger ou à punir, est opposee à la clemence.

De la modestie & humilité.

CHAPITRE XII.

Ο γὰρ μικρῶν ἀξίος, ἔ τι τῶν ἀξίων ἰαυτὸν, σὺ φρον.

Arist. l. 4. Eth. c. 7. Qui enim si ipsum cum parnis rebus atque honoribus dignus sit, parui quoque dignum indicat, hic modestus habendus est.

LA modestie s'exerce à moderer les plus petits hommes & actions humaines, composant le mouuement & le geste du corps : elle conserue vne mediocrité ou discretiō des paroles, & est comme la bride du souleuement & abbaïssment de l'esprit : nous contenant plustost au dessoubz de nostre qualité qu'au dessus. L'humilité c'est vne vertu laquelle reprime la cupidité de l'homme, de peur qu'il tende immoderement aux choses hautes, refrenant tellement les passions de l'esperance & de l'audace, qu'elle ne souffre pas qu'on l'attribuē rien outre ce qui conuient à nostre dignité. Cette vertu qui se refere à la modestie, n'a iamais esté bien entendue par les Philolophes anciens ; mais seulement par les Chrestiens qui l'ont apprise de nostre Seigneur Iesus-Christ, lequel l'a enseignée & pratiquée. L'humble se connoist bien digne d'honneur, & n'a pas faute de courage, mais il deffere aux autres : parce qu'il a elle la delectation de la vie contemplative plustost que de l'actiue. A cette vertu est opposé l'orgueil, qui est vn appetit de quelque excellence en plus haut degré qu'il ne conuient à la qualité de la personne, selon la droite raison.

De la proprieté ou mundicité.

CHAPITRE XIII.

IL y a vne vertu appelee ornement ou mundicité, laquelle fait tenir les hommes nets & propres, tant pour le regard de leurs corps que de leurs habillemens, quelle ordonne selon la condition & l'estat d'un chacun. Cette vertu est vne mediocrité entre la curiosité, qui ressent trop vne ame effeminee, indigne d'un esprit viril, & entre la saleté, qui tient de la beste, & de la paresse. La proprieté ayde à l'effect de la ciuilité : parce que c'est bien sans doute qu'elle rend les personnes agreables à ceux avec lesquels elles conuersent, & fait acquerir les bonnes graces des compagnies : tout au contraire de la curiosité & de la saleté, qui rendent les hommes fascheux & en mespris.

Des passions loüables.

CHAPITRE XIII.

Νέμεσις δὲ μεστός φρόνη καὶ ὀπίσχεσις
εἰς δὲ πλεονεξία καὶ πλεονεξία (ἀς ἔστι τοῖς συμ-
βαινοῖσι τοῖς πλεονεξίας) ὁ μὲν γὰρ νεμεσι-
στός, λυπῶνται ὅτι τοῖς ἀγαθῶν ἐν ἀφάρτησιν ὁ
δὲ φρονεῖς ὑπερβαλλὼν τῶν τοῖς, ὅτι πᾶσι λυπῶν

Arist. l. 2. Eth. c. 7. Indignatio verò mediocritas est inter inuidentiam, & malenotentiam malis alienis letantem, interiecta. Versantur autem in molestijs ac voluptatibus ob ea commoda suscepta, quae alteri obigerunt. Nam qui ad indignandum propensus est, ut dolet eorum rebus secundum, qui eis indi-

ἔτι δ' ὁ δὲ ἐπιχειρήσας, ποσὸν ἐλλείπει ὅτι λυ-
πεύεται, ὡς καὶ χαίρει.

gni sunt. Inuidus hunc superans, rebus omnium se-
cundis contabescit. At malevolus alienis malis la-
rans, ex incommodis aliorum non modò molestia ac
dolore non afficiunt, verum etiam voluptate perfun-
diunt.

Il y a quelques certaines passions de la volonté si bonnes & louables d'elles mesmes, qu'elles n'ont que faire destre moderees par les vertus : mais elles tiennent le lieu de vertus, & leurs contraires sont mauuais de foy, sans pouuoir estre reglez ; de sorte qu'ils demeurent tousiours comme vices : telle est l'indignation, la compassion, l'emulation, la honte, ou pudeur & semblables, dont nous auõs parlé au traitté des passiois de la voloiré.

L'indignation c'est vne douleur ou desplaisir qu'on sent de la prosperité de ceux qui en sont indignes : parce que ce qui arriue indignement & sans merite à l'homme, est opposé à la iustice : à cause de quoy on attribue à Dieu d'estre touché d'indignation. La compassion c'est vne douleur du mal de ceux qui souffrent sans l'auoir merité. L'emulation aussi est contee entre les passions louables ; à cause qu'elle nous fait preparer à acquerir les biens que nous voyons es autres : au contraire de l'enuie, qui ne nous meut qu'à desirer que les autres n'ayent point ce bien là.

Εἰσὶ δὲ καὶ τοὶ πάθει, καὶ ἐν τοῖς περὶ τὰ
πάθη, μεστότητες ἡ γὰρ αἰδώς, ἀρετὴ μὲν οὐκ ἔστιν,
ἐπαυγνύται δὲ, ὥς ὁ αἰδύμων καὶ γὰρ ἐν τούτοις, ὁ μὲν
λέγει μεστός ὁ δὲ ὑποβόλλων ὡς χατὰ πλῆθος, ὁ
πάντα αἰδούμενος ὁ δὲ ἐλλείπων ἢ ὁ μὴ δόλως,
ἀσίσχυτος ὁ δὲ μέσος, αἰδύμων.

Περὶ δὲ αἰδούς ὡς πῶς ἀρετὴς, ὡς ποσὴν
λέγειν, πάθει γὰρ πολλοὶ οἴκευ, ἢ ἔξει ὅτι ἐξέεται
γυνῶ, φόβος πρὸς ἀδελφείας, &c. ὅτι τοῖς ἐκουσίοις
γὰρ ἡ αἰδώς.

Arist. l. 2. Eth. c. 7. Atque etiam in perturbati-
onibus iisque rebus, quæ ad perturbationes peri-
nenti, mediocritates insunt. Verecundia enim non est
illa quidam virtus, verantiam laudatur etiam is
qui verecundus est. His enim in rebus alius dicitur
medius, is quem modo diximus: alius, qui modum
superat, tanquam ob stuporem, & pudore conster-
natus, qui nulla in re non verecundatur: qui autem
modum deserit, quemque nihil omnino pudet, impu-
dens: medius autem ille pudens, ac verecundus.

L. 4. c. 15. De verecundia autem, quasi virtus sit
aliqua, non attinet dicere: Perturbationi enim quam
habuimus similior est. Definiri itaque, infamia metus
quidam, &c. Horum enim, quæ sponte nostra agimus
nos pudet.

La honte ou pudeur c'est vne crainte de deshonneur, qui est bien seante à la ieunesse, que nous voyons encline à errer, luy seruant à la retirer des passions qu'elle suit : parce qu'elle craint d'estre mise en confusion : aussi nous auons accoustumé de louer les ieunes gens vereconds, & au contraire de reprouuer les sferontez ; & certes il est fort louable de craindre le deshonneur & l'infamie : mais il est plus louable de craindre la cause du deshonneur, qui est la mechanceté & la vilanie : en quoy plusieurs faillēt : car en craignāt l'ōbre du peché, qui est l'infamie : il n'y a aucune crainte qui les retienne de faire les choses deshonneſtes.

Οὐ πάση δ' ἡλικίᾳ ποτὶ πᾶθος ἀρμόζει, ἀλλὰ
τῇ ἡλικίᾳ οἰόμεθα γὰρ δὴν τοῖς παιδικούτοις ἀδύ-
μονας εἶναι, ὧς τὸ πᾶθος ζῶντας πολλὰ ἀμάρ-
ταν, ὡς δ' αἰδούς δὲ καλύπτει καὶ ἐπαυγνύει,
τῷ μὲν τῶν αἰδύμων περισσότερο δ' ὅθεν ἐν
ἐπαυσίᾳ, ὅτι ἀσίσχυτος ἔστιν γὰρ οἰόμεθα δὴν
αὐτοὺς ἀρετῇ, ἐφ' οἷς ἔστιν ἀσίσχυτος ἔστι γὰρ ἐπι-
εκούσιος ἔστιν ἡ ἀσίσχυτος, ὡς γὰρ γίνεται ὅτι τοῖς φαι-
λοῖς.

Arist. l. 4. Eth. c. 15. Non omni porro ætati, sed æ-
doleſcentiæ, hæc perturbatio conuenit. Nam qui hæc
ætate sunt, pudentes & verecundus esse putamus
oportere: quia cum eorum vita assiduis perturbatio-
nibus agitur, multa peccanti, à quibus pudore reuo-
cantur. Iuuenes itaque laudamus eos, qui sunt pu-
dentes: senem verò quòd faciliè pudore afficiatur, ne-
mo laudauerit. Nihil enim arbiur amur agere opor-
tere eorum, propter quæ pudor existere solet. Nam
nec viri boni est pudor, si quidem ex rebus malis na-
ſcitur.

Nous estimons que les ieunes gens doiuent estre souuent touchez de pudeur ou honte : car leur vie estant agitée de continuelles passions, ils sont plusieurs fautes desquelles la honte les corrige. Mais il n'est pas bien seant à vn vieillard d'estre honteux, & perſonne ne l'en louera parce que nous estimons que la grauité de son aage doit empescher : de faire quelque chose de vilain, dont les hommes ont accoustumé de rougir. Et d'autāt qu'à cause de la longueur du temps que le vieillard a vescu, nous estimos qu'il soit expert à euitier les choses vilaines : & que cessant la ferueur de l'aage il ne doit pas suiure les pas-



DE LA MORALE OV ETHIQUE.

LIVRE QUATRIESME,

Auquel il est traité des vertus qui sont pour le bien des autres,
comme pour celui qui les a.

De la vaillance.

CHAPITRE I.

Οτι μὲν οὖν μεσότης ἐστὶ τοῦ φόβου ἢ γάρρην,
ἢ δὴ καὶ ἀνδρεία ἐρηται. φοβούμεθα δὲ, δηλονότι
τὸ φοβεῖσθαι· πάντα δ' ἔστιν ὡς ἀπλῶς εἰπεῖν, κα-
κὰ· διὸ καὶ τὸ φοβεῖσθαι ὁρίζοντο ἀρεσδοκίας κακῶδ.

*Arist. l. 3. Eth. c. 9. Fortitudinem igitur esse me-
diocritatem, qua in formidine & fiducia vertitur.
Timemus autem nimium ea omnia quæ exterrant,
quæ uno verbo mala sunt. Itaque & metum desi-
nunt mali expellatorem.*



A vaillance que les Latins appellent fortitude, c'est vne vertu au milieu des passions de la peur, & de l'audace, & des choses difficiles & terribles : lesquelles elle regle & modere, en sorte que la mauuaise crainte n'empesche point d'entreprendre & de se hazarder aux perils, selon le deuoir que la droite raison prescrit ; & que l'audace ne nous y precipite pas sans consideration & iugement. Les Stoïques la définissoient estre vne vertu combattre pour l'equité. La prochaine matiere de cette vertu, c'est la peur & l'audace qui sont internes à l'homme : & l'eslongnee les choses terribles & espouventables qui sont au dehors de luy : mais elle s'exerce dauantage autour de la peur & des choses terribles, que de l'audace : parce que la passion est avec dauantage de violence, de la part de quelque chose plus puissante ou estimee telle qui s'esleue contre nous ; comme est celle qui nous engendre de la peur : que nō pas celle qui procuiuent de l'estime que la chose opposee est moindre ou egale : telle qu'est celle la dont l'audace prend sa naissance. Et aussi que le peril qui est l'obiet de l'audace & de la crainte, cōfere de soy quelque chose à reprimer l'audace : là où tant s'en faut qu'il serue à arrester la crainte, qu'au contraire il l'ayde à l'augmenter.

Εὰν μὲν γὰρ πᾶσι λίσσῃ ποιήσῃς ἀφοβόν, ὥστε
μὴδὲ τοὺς θεοὺς φοβεῖσθαι· οὐκ ἀνδρείῳ, ἀλλὰ
μυθρομυθίῳ.

*Arist. l. 1. Mag. Moral. c. 5. Nam si quempiam
eo usque feceris intrepidum, ut ne Deos quidem me-
tuat, iam non fortis sed demens fueris.*

Toutes les craintes simplement des choses terribles, ny toutes les choses terribles simplement, ne sont pas l'obiet de la vaillance : car il faut que ce soit les craintes des maux qu'il nous est libre d'euiter, ou de nous y hazarder & les endurer ; autrement l'acte de la vaillance ne seroit pas volontaire, ny par consequent avec loüange. Ainsi le vaillant ne s'exerce pas à dompter la crainte de ce qui est par dessus la nature & les forces humaines : tant s'en faut, il doit craindre les choses auxquelles il ne peut resister : comme l'ire de Dieu, le tonnerre, la violence de la mer, & le tremblement de terre : car qui ne craint ces choses est fol, furieux, ou insensible, comme vne pierre, & non vaillant : d'autant qu'elles sont espouventables à tout homme de sain iugement : mais c'est autour de la peur humaine, qui peut estre supportee & surmontee, que la vaillance s'exerce.

φοβόμεθα οὐ πάντα τὰ κακὰ· οἷον ἀδελφίαν, πατρίαν, ὅσον, ἀφιλίαν, θάνατον· ἀλλ' ἔστι πάντα δοκῇ ὁ ἀνδρὶ εἶναι ἐνία γὰρ ἔστι φοβώμεθα καὶ χαλόν· πο δὲ μή, αἷς γὰρ, οἷον ἀδελφίαν· ὁ μὲν γὰρ φοβόμεθα, ἡλικίας, καὶ αἰδόμεθα· ὁ δὲ μή φοβόμεθα, ἀνέγκυτος λέγεται· ἀποπνύει ἀδελφός, καὶ μεταφορῇ.

Περὶ δὲ τῶν ἐστὶν ἐδὲ φοβώμεθα, ἐστὶ ὅσον, ὅτι ὅλως ὅσα μὴ ὥστε κακίας, μηδὲ δι' αὐτῶν ἀλλ' ἐστὶ ὅτι τὰ τὰ ἀφροσύνη, ἀδελφός, λέγεται δι' ἐστὶ τὸν κατ' ὁμολογίαν.

Οὐδὲ δὲ ἐπὶ τῶν ἐστὶν παίδας, ἢ γυναικα. φοβώμεθα, ἢ φθόνος, ἢ τὸ πόντον, δειλός ἐστὶν ἐστὶ ἢ γὰρ ἡ μέλλων μασηρύνεται, ἀνδρὶ.

φοβώμεθα δὲ οὐ καὶ τὰ τοιαῦτα· ὡς δὲ δὲ, καὶ ὡς ὁ λόγος ἀπομνηστέον, καὶ ἡλικίας· ποτὶ γὰρ πᾶσι τῶν ἀρετῶν.

Ὁ μὲν οὖν ἀδελφός, ὁ ἐκείνος, ἀπομνηστέον καὶ φοβώμεθα, καὶ ὡς δὲ, ὁ ἐπὶ, ὁμοίως δὲ ὁ γὰρ ὅσον, ἀνδρὶ· κατ' ἀξίαν γὰρ ὡς ἂν ὁ λόγος, παρὰ καὶ ἀπ' αὐτῶν ἀνδρῶν.

La vaillance n'est pas aussi autour de la peur de tous maux, qu'il est en nostre liberté d'e-
uiter: car il y en a qu'il est honneste de craindre & deshonneste de ne craindre pas. Ainsi
celuy qui craint l'infamie n'est pas blasmé, ains reputé modeste & versecond, & en est loué:
mais celuy là qui n'en a point de peur, ny des iniures, ny des chastiments, & semblables,
est impudent, effronté, & non vaillant: car le vaillant doit craindre qu'on aye mauuaise
opinion de luy, & l'euit en tout ce qu'il pourra: parce que cela le rendroit moins vile
à la Republique. Aristote dit qu'il ne luy est pas peut estre licite de craindre la pauvreté,
la maladie ny les autres choses, qui ne procedent pas du vice ny de nostre volonté, con-
bien que qui n'a point de peur de ces choses ne soit pas proprement vaillant, ains seule-
ment par metaphore: non plus que celuy qui craint la contumelie de sa femme, ou l'en-
uie, ou quelque autre chose de cel, n'est pas timide pour cela: mais neantmoins il est re-
quis que le vaillant supporte toutes les choses dont il doit auoir crainte, & desquelles elle
est licite, comme il faut, & ainsi que la raison le dicte pour l'amour de l'honnesteté; qui
est la fin de la vertu. Car celuy qui soustient, ou a peur des choses qu'il faut sousttenir ou
craindre, ainsi & pour les causes qu'il faut, est vaillant: d'autant que le vaillant conserue sa
dignité en souffrant & agissant, ainsi que la raison le dicte.

Περὶ πῶς οὐ τὸ φοβώμεθα ὁ ἀνδρὶς, ἢ ἐπὶ τὰ
μέγιστα· ἐστὶ γὰρ ἀπομνηστέον τῶν δεινῶν
φοβώμεθα τὸν δὲ ὁ θάνατος· πέραν γὰρ καὶ ὅτι ἐπὶ
τῶν περὶ τὴν δόξαν, ὅτι ἀνδρὶ, ὅτι κακόν εἶναι
δεδόκει· ὁ δὲ ἐπὶ τῶν θάνατον τὸν ἐπὶ τῶν ἀν-
δρῶν εἶναι· οἷον, ἐπὶ τὰ δεινὰ, ἢ ἐπὶ τῶν.

Εν τῶν οὖν, ἢ ἐπὶ τοῖς χαλκοῖς· τοῖς δὲ οἱ
ἐπὶ πολέμῳ· ἐπὶ μέγιστον γὰρ καὶ χαλκόν· καὶ δὲ
ὁμοίως δὲ τῶν τοῖς καὶ ἀπὸ τῶν καλῶν
πολέμῳ, καὶ τῶν τοῖς μακροῖς καλῶν δὲ λέ-
γεται· ἀνδρὶς ὁ ἐπὶ τὸν καλόν θάνατον ἀδελφός,
καὶ ὅσα θάνατον ἐπὶ τῶν ἀπομνηστέον· τοιαῦτα
δὲ μέγιστον καὶ τῶν πολέμῳ. Οἱ μὲν γὰρ ἀπὸ γυ-
νακῶν τὸν σπένδα, καὶ τὸν θάνατον τὸν τοῖς ἀνδρῶν
ἴσως· ὁ δὲ ἐπὶ τῶν καλῶν τὸν ἐπὶ τῶν ἀπὸ τῶν ἀνδρῶν.

Arist. l. 3. Eth. c. 9. Ea igitur metuiunt omnia,
que mala sunt, ut infamiam, pauperiorem, morbum,
solitudinem, vitamque sine amicis, mortem. Non ta-
men videtur in his omnibus vir fortis versari.
Aliguna enim sunt pertimescenda, eaque & perti-
mescere honestum, & contemnere turpe est, ut infamiam.
Nam qui eam metuit, ut et probum est, & puden-
s: qui verò non metuit, impudens: sed is anomalus
fortis appellatur, ex quadam irratione sermonis, etc.

Paupertati verò pertimescere fortis esse non oportet,
neque morbum, neque quacunque à vitio nascuntur,
neque culpa nostra contrahuntur. Sed neque is qui in
his se à metu vacuum præstiterit, fortis est dicendus.
Fortè autè huc quoque ex similitudine dicimus, etc.

Neque verò si quis contumeliam in liberos &
uxorem extimescit, vel inuidiam, vel aliquid eius
generis, timidus est; neque fortis is, qui animo confidit
inimicum se flagellis verberatum iri videat.

C. 10. Proinde hæc ita quoque pertimescit: sed
ita ut oportet, & vi ratio postulat, subdit ac perse-
ret honesti causa. Hic enim virtutis finis est.

Qui igitur ea, que oportet, & cuius rei causa opor-
tet, & vi oportet, perferri & metui, fortis est: eaque &
qui confidit. Nam pro re dignitate, & quo tempore
par est, & vi ratio postulat, patitur & agi vir fortis.

Arist. l. 3. Eth. c. 9. Quibus ergo in rebus formido-
losus vir fortis cernitur? Nonne in maximis? Nec
enim quisquam res horribiles & asperas patientius to-
lerat. Omnium autem rerum nihil horribilius mor-
te est. Nam omnium rerum est exitum, nihilque
reliquum esse mortuo videtur, neque bonum, neque
malum. Sed non in omni mortis genere vir fortis cer-
nitur, ut si quis & in mari naufragio pereat, vel
morbis conficiatur. In quoniam igitur? Nonne in eo,
quod pulcherrimum est? At tale est id, quod in bello
oppeitur. In maximo enim & pulcherrimo periculo
mori oppeitur. Testantur et comprobant hæc quæ
dicimus, honores ij, qui & in liberis ciuitatibus &
apud reges eis qui in bello ceciderunt, decernuntur.
Quocirca fortis proprie dici possit is, qui nec morte
honestæ, nec ijs impendentibus atque instantibus, quæ
mortem afferunt, perterretur: cuiusmodi sunt & ma-
ximæ, quæ in bello accidunt. &c. Fortes enim cum de
salute sua desperant, tunc genus hoc mortis agere fe-
runt: nam in usu & experientia confirmant, benè-
que sperare docuit.

La vaillance estant autour des choses extremement terribles, la mort est son obiet & in-
terieur: car elle est la plus terrible de toutes les choses, non pour auoir tousiours vne gran-
de douleur coniointe avec elle; mais parce qu'elle est le terme de la vie presente, dont il
semble qu'il ne reste aucun bien ou mal au mort: car qui perd la vie, perd tous les biens de
la vie presente: & partant la mort est naturellement fort espouuantable à l'homme: & cer-
tes puis qu'elle est la derniere de toutes les choses terribles, & en quoy l'homme perd d'es-
tre homme; ce n'est pas de merueille si elle est pleine de grande terreur: d'autant qu'en-
cores que par son moyen nous passions à vne meilleure vie: toutesfois cependant que
nous sommes hommes, les sens ne nous font connoistre que la presente, & non celle de
l'aduenir, laquelle ne peut estre comprise que par l'entendement, dont vn chacun n'use
pas bien, comme des sens. Pour ces raisons la vaillance s'exerce proprement autour de
la peur de la mort negatiuement: c'est à dire à la retenir & ne l'apprehender point:
non de toute mort: mais de celle qu'on souffert, & à laquelle on s'expose volontaire-
ment sans crainte, en la guerre principalement, pour la vertu, & pour vn extreme bien:
comme pour l'honneur de Dieu, & pour sa patrie, pour ses parents & pour ses amis: pour
lesquelles causes mourir ce n'est pas patir, ains agir, ce dit lamblique. Et qu'une telle mort
soit celle où le vaillant s'expose, comme la plus belle de toutes: cela paroist par les hon-
neurs que les republiques où le peuple tient l'Empire, & les Roys, leur rendent pour ce-
la. Mais quant à ceux qui souffrent la mort sans crainte, & non volontairement, ny pour
la vertu: comme pour exemple, vn malade qui sçait qu'il mourra de sa maladie & attend
la mort constamment, & vn marchand & des mariniers qui perdent l'esperance de la vie
durant la tempeste: & se resoluent à la mort, ceux-cy ne sont pas vaillants: ains sans peur:
(chose qui peut estre au vicieux) parce que la vaillance ne consiste pas seulement à ne
craindre point la mort: mais aussi à entreprendre de grands perils, de la souffrance desquels
il aduient quelque grand bien qui soit honneste & terue d'exemple à la posterité. Ce n'est
pas que le vaillant ne soit sans crainte sur la mer & és maladies: mais d'une autre maniere
que les mariniers: car il desespere de son salut en tel cas, & vne telle mort luy est deplaisan-
te: là où les mariniers sont asseurez bien souuent, à cause de leur experience. Semblable-
ment celuy qui se tue ô son meisme pour quelque desplaisir, afin d'euiter la pauuete, quel-
ques douleurs ou autres ennuis: cettuy-là n'est pas vaillant, mais timide: parce que c'est la
mollesse d'esprit pour fuir les choses laborieuses & facheuses, qui luy a induit. Aussi per-
sonne ne souffre vne telle mort en consideration qu'elle soit honneste: mais pour fuir &
euiter le mal quiluy est insupportable.

Ο μὲ οὐδ' αὖ δεινὴ καὶ ὠκεῖα, τοιοῦτον καὶ φο-
βήμενος, καὶ ὅς δεινὴ καὶ ὅς ὁμοίως δὲ καὶ γάρρην,
αὐθρῖος καὶ ἀλγῶν γάρ, καὶ ὅς ἀν' ὁ λόγος, πᾶσι
καὶ ἀνὰ τὴν ὁ αὐθρῖος.

Σὺ γὰρ τῶν αὐτῶν δὲ ὁ δεινὸς καὶ οὐκ ἐν τῷ τοῦ
τοῦ καὶ ὁ αὐθρῖος εἶναι· ἀλλὰ, τοῦ ὅς τῶν μὲ αὐθρῖος,
ἀλλο ὁ ἀγαθὸν μὴδὲ ἔχοντος· ἔτοιμος γὰρ ὅς τῶν
τοῦ καὶ οὐκ ἐν τῷ καὶ τῷ βίῳ τοῦ μακρὰ κέρδι
καὶ ἀλλὰ τῶν.

Arist. l. 3. Eth. c. 10. Qui igitur ea, quæ oportet, &
cuius rei causa oportet, et ut oportet, perfert et metuit,
fortis est: itemque & qui confidit. Nam pro rei digni-
tate, & quo tempore par est, et ut ratio postulat, pati-
tur & agitur vir fortis.

C. 12. Nihil autem prohibet fortasse, minus præ-
stantes esse milites eos qui verè fortes sunt, iis qui et
minus fortes sunt, et nihil aliud boni habent. Hi enim
ad pericula subeunda parati sunt, vitamque cum
paruo quæstui præferunt & committunt.

Il faut aussi quand le vaillant s'expose au peril de sa vie, que ce soit avec consideration,
que le bien se peut ensuiure de sa mort arriuant, importe plus que celuy de sa vie: d'autant
que l'homme n'est point nay pour luy seul: mais pour les parens, les amis & pour sa pa-
trie, il n'est par seigneur de sa propre vie, & ne la doit pas perdre à sa faintaisie sans vne ius-
te cause, non plus que l'espargner quand il en est besoin. Car il arriue quelquesfois plus
de bien de la mort du vaillant que de sa vie, quand ce ne seroit que son exemple fait re-
naistre plusieurs vaillans: & partant il la doit employer alors & se ietter à la mort libre-
ment. Mais il ne le doit pas pour vne legere occasion & non de grande importance:
c'est pourquoy, Aristote dit, qu'il n'est pas requis que le vaillant soit de ces excellents sol-
dats qui se iettent aux perils & exposent leur vie pour quelque petite chose que ce soit,
comme les mercenaires qui ne sont bons qu'à cela. L'acte de la vaillance c'est aufer, crain-
dre, soutenir des choses terribles & comme il faut, & pour vne bonne fin: car le vai-
llant souffre par la peur, comme il opere par l'audace, selon qu'il est bien feant, & que la

98 De la Morale ou Ethique, Liure IV.

raison le dicte. Et partant c'est l'acte de la vraye vaillance, entant qu'elle est moyenne entre les craintes & les audaces.

En quoy la vaillance est plus grande & moindre.

CHAPITRE II.

Διὸ ἐ' ἀδρειπία δοκεῖ εἶναι, τὸ ἐ' τοῖς ἀφ' ἰδίοις φόβοις, ἀφόβοι ὃ ἀπαρ' ἑσέων, ἢ ἐ' τοῖς ἀλλοτρίοις. Ὅτι ἐξέως γὰρ μάλλον, ἢ ἐ' ὅτι ἦτορ ἐκ τοῦ σκευῆς. τὰ ἀδρειπία μὲν γὰρ καὶ ἐκ λογισμῶν ὃ λόγος τις ἀποβόλοιο· τὰ δ' ἐξ ἀφ' ἑσέων καὶ τῶν ἑσέων.

Arist. l. 3. Eth. c. 11. Itaque viri fortioris esse videtur, repentinis terroribus sese imperterritum minimè que perturbatum præbere, quam in promissis, vel quia hac animi constantia magis ab animi habitu proficiunt, vel etiam quia minus preparationis habet. Nā que multo ante prospecta sunt, in iis quivis animi agitatione, & ratione consilium ceperit: at in repentinis, habitu.

Celuy-là est plus vaillant qui ne craint point és perils suruenants à l'improuiste & ne s'y trouble point, que celuy qui soustiet ceux qu'il a preueus & qui luy sont desia connus: parce qu'il semble operer d'auantage par l'habitude de la vertu, en ce qu'il s'est moins preparé à les endurer. Car quelqu'un pourra choisir de certains maux qu'il voit par vne deliberation de raison, mesme contre l'inclination del'habitude & de la passion; attendu qu'il n'y a rien de si vehement ny en l'vne, ny en l'autre, à quoy on ne puisse resister par la deliberation: pourueu quel'vage de la raison demeure: mais és choses arriuant en vn instant & à l'improuiste, l'homme n'ayant pas le loisir de deliberer; à cause de cela, il paroist operer par la seule inclination & habitude de la vertu.

Χαλεπότεροι γὰρ τὰ λυπηρὰ ἢ ἀπομύβου, ἢ τ' ἰδέσθαι ἀπὸ τοῦ ὄψεσθαι.

Ἐπὶ γὰρ ταῖς μεγάλαις συμφοραῖς ὃ ἀδρειπία, οὐκ ἀποβόλοιο, ἀλλ' ἀπὸ τοῦ ὄψεσθαι.

Arist. l. 3. Eth. c. 12. Difficilius enim est res molestas toleranter pati, quam sese a incedendis abstinere. Oeconom. c. 7. Animus enim excelsus eo maxime conficitur, si neque succumbat calamitatibus, et graues iniurias moderatè ferat.

La vaillance s'exerce d'auantage à souffrir comme il faut vn mal qu'on reçoit, qu'à n'en craindre pas vn à venir: car il est plus difficile à supporter les choses presentes qui affligent, que de ne craindre pas les perils à venir: parce que deuant qu'ils arriuent il y a quelque esperance de les eschapper: tellement qu'ainsi qu'il est plus difficile à supporter les afflictions que de s'abstenir des delectations: semblablement il est plus difficile à endurer les choses facheuses presentes, que de ne craindre point les choses terribles à venir: & est plus difficile de vaincre les douleurs que la volupté, tant au respect de la nature qui fuit toute tristesse comme ennemie & embrasse tousiours la volupté, qu'au regard du peril, lequel oste la volupté & la vie mesme: car la douleur cause de la crainte: la crainte, la mort: & tout d'vne suite elle oste la vie, la nature & la volupté. Doncques ainsi que la mort est la plus terrible de toutes les choses & la plus à craindre, de mesme il est tres-difficile de supporter delectablement les perils & les douleurs de la mort, si on regard de la vie & la nature. Mais nonobstant cela le vaillant esleuant sa vifce plus haut, reiette d'vn braue & genereux courage la moleste de nature, mesprise les esguillons de la douleur & ne sent pas l'aigreux de la mort, estant du tout fixe & arresté en la contemplation de la vertu, du bien de son pais qu'il recherche seulement, & de l'honneur qu'il en acquiert pour loyer: car mourir honnestement ne luy oste point la felicité, combien que cela en change l'estat: attendu qu'elle reside en l'ame qui est immortelle, & qui acquiert de la perfection par l'honneste mort qui la deslie d'auec le corps. En somme le vaillant est plus loué quand il se comporte bien és choses terribles qu'és audacieuses: parce qu'il est plus difficile de demeurer sans se troubler à la rencontre d'vn plus puissant, tel que la peur nous le presente: que contre vn égal ou vn moindre, comme l'audace nous le montre. Et quand en vn acte vertueux la difficulté est plus grande, aussi est la louange: car la vertu est és choses difficiles: à cause de quoy la vaillance se connoist plus en supportant les choses formidables, comme les playes, la prison, l'exil & le faccagement qu'à demeurer assésuré és perils sans se troubler: d'autant qu'il est plus difficile de supporter les choses facheuses, que de s'abstenir des agreables.

De

CHAPITRE III.

Διὸ ὃ ἐπιθυνοῖ ἡ ἀνδρία, ἔδωκεν ἰσχυρῶς
 χαλεπώτερον γὰρ τὰ λυπηρὰ ἢ σπένδον, ἢ τὸ
 ἡδύον ἀπὸ τοῦ ἡδύ. ὡς μὲν ἀλλὰ δὲξαι τὸ
 χαλ. τὴν ἀνδρίαν τέλος ἡδύ. ἂν δὲ κύλλω δι,
 ἀφαιρέσθαι οἷον ὃ ἐπὶ τοῖς γυμνασίοις ἀγῶσι γινέ-
 ται γὰρ πυλῶν τὸ μὲν τέλος ἡδύ, ὡς εἶπε, ὁ δὲ
 φανερὸν αἰ πρὸς τὸ μὲν τέλος αἰγῶν, ὡς
 σπένδον, ἔλυνον, ὡς πᾶς ὁ πόνος. ἂν δὲ τὸ
 πολλὰ ταῦτ' εἶναι, μικρὸν οἶον ὡς εἶπε. ὡς δὲ ἡδύ
 φανερὸν ὡς εἶπε. ὡς δὲ τοῖς τοῖς γὰρ τὸ ὡς τὴν ἀν-
 δρίαν, ὡς ἡ ἀνδρία τὰ πάλιν, λυπηρὰ τὴν
 ἀνδρίαν καὶ ἀποτρίβει. ἂν σπένδον δὲ αὐτὰ, ὅτι
 χαλὸν, ὡς αἰγῶν τὸ μὲν.

Arist. l. 3. Eth. c. 12. Iteque etiam doloris & mo-
 lestia plenares est fortitudo, eaq; iure laudatur. Dif-
 ficilius enim est res molestas toleranter pati, quam se
 se à incundis abstinere. V'eruntamen fortitudinis
 finis possit videri incundus, sed abstinere, quæ cir-
 cumstans, obferuari ac penè deleri: cuiusmodi quiddā
 in ludis gymnicis accidit. Pugilibus enim finis ipse,
 cuius causa decertant, incundus est, ut corona, & ho-
 nores: at plagæ & verbera, omnis denique labor, cū
 ex carne consistit, dolore molestiaque eos afficit: quo-
 niam autem multa sunt laboriosa et molesta, finis, qui
 tenuis est exiguis est, nihil incunditatis in se inclusum
 habere videtur. Quid si talis quoque est fortitudinis
 ratio, et natura, mors & vulnera fortis viro molestia
 etiam inuito sunt allatura: ea tamen omnia subibit
 ac perferet, quia et perferre honestum, et non perfer-
 re turpe est.

Combien que le vaillant puisse auoir de la facherie en la partie sensitiue en souffrant les choses douloureuses, il a quelque delectation meslee en la partie raisonnable; car tout vertueux ayme la fin pour laquelle il agit, qui est le bien de la vertu. Or de l'amour il vient de la delectation: attendu que toute chose aymee est delectable à l'amant. Doncques puisque le vaillant est vertueux, il s'en suit qu'il se delecte de la fin pour laquelle il endure les choses facheuses. Et ainsi il a de la tristesse & de la delectation meslee, combien que l'a-cte de la douleur quand il reçoit des playes, & autres maux qui sont grands, ne luy permet pas beaucoup de se delecter en cet instant-là. Cecy se confirme par les combats pugilaires des Anciens: car les couronnes, les honneurs qui semblent estre petites choses & de peu de delectation, sont la fin du combattant; & la cause qu'il entre au combat où il reçoit en son corps de la douleur des coups; & puis tout labeur est facheux. Doncques s'il en est tout de mesme pour le regard de la vaillance, la mort & les playes seront facheuses à l'homme vaillant, & luy arriueront contre son gré; & neantmoins il les supportera: parce qu'il est honneste de le faire, & vilain de ne le pas faire.

En quel cas le vaillant se peut facher de mourir.

CHAPITRE IV.

Καὶ ὅσῳ ἂν μάλλον τὸ ἀρετὴν ἔχῃ πᾶσα, ὡς
 ὡδαί, μόνιτερος ἡ μάλλον ὅτι τὴν θανάτου λυπηρῶ-
 στερ. τὴν τοῖς τοῖς γὰρ μαλιστα ὡς ἄλλοι καὶ ὡς
 μεγίστη ἀγαθὴν ὡς πρὸς τὸ ὡς λυπηρὸν δὲ τὴν
 τοῦ, ἀλλ' ὡς ἡ θάνατος ἀνδρείος.

Arist. l. 3. Eth. c. 12. Atque idem quò virtutibus
 omnibus instruitior fuerit, & quò beator, eo molestius
 mortem feret. Nam cum vir talis vita sit dignissimus
 tum sciens ac prudens maximis bonis spoliatur. At
 hoc molestum, nihilominus tamen sese virum fortem
 prestat.

Puisque le vaillant est digne de viure, & que viure est chose à desirer, & principalement au vertueux: parce qu'il luy est bon & agreable d'estre, que sa vie est tres-bonne & vile à plusieurs, & que par la mort il est priué des actions de la vertu: il n'y a point de doute qu'il ne se doiuie facher de perdre la vie: si ce n'est que l'espoir d'une meilleure luy en oste le desplaisir, ou le bien qui en reuiet à sa patrie par accident. Et plus le vaillant est heureux il supporte avec plus de desplaisir la mort; non qu'il la craigne aucunement: mais parce qu'il l'ait que par ce moyen il est priué de beaucoup d'ornemens & de biens, & qu'il ne peut plus seruir à sa patrie: & puis à cause de la nature qui suit la mort en vn chacun par vn certain instinct. Toutes lesquelles choses causent de la douleur, non obstant laquelle, il demeure vaillant, & le peut estre encores d'auantage, à cause qu'il prefere vne honneste mort en la guerre à tout cela. De cecy il arriue que nous n'operons pas delectablement en toutes vertus, sinon entant que nous atteignons la fin mesme.

Enquel cas la fuite est loüable au vaillant.

CHAPITRE V.

LA vie du vaillant est si precieuse à sa patrie, que si en quelque combat sa conseruation s'enfuit de la fuite, ou le salut de la republique ou de l'armee, sans aucune perte qui la balance; en ce cas la fuite est loüee: car ce seroit des-honnester & folie au vaillant, de mourir quand la republique reçoit plus de commodité de sa vie que de sa mort: attendu que la vie honneste doit estre conseruee, mesme pour le bien particulier, pourueu qu'il n'apporte point de preiudice au general. C'est pourquoy les Romains receurent avec honneur le Consul Sempronius qui se retira à Rome, apres la perte de la bataille de Cannes: & ne louerent pas Paul Emile, qui y voulut mourir, se pouuant sauuer.

Des parties potentielles de la vaillance.

CHAPITRE VI.

LA vaillance contient plusieurs vertus, comme parties potentielles: à sçauoir la confiance, l'assurance d'esprit, la patience, la longanimité, la perseuerance, & la constance. La confiance c'est vne vertu rendant l'esprit prompt à entreprendre & executer des choses grandes & difficiles: l'assurance d'esprit c'est vne vertu qui nous confirme contre le soing & la tristesse que la peur excite: c'est vne vigoureuse force d'esprit en l'attente de la mort, qui garde nos pensees droittes és perils: c'est vne force pareille au danger, & tendant constamment à la vertu, laquelle maintient nostre esprit en tranquillité és choses qui semblent à bon droit horribles & d'importance. La patience c'est vne volontaire & longue souffrance des choses difficiles pour l'amour du bien honneste ou utile, laquelle confirme l'esprit & le fortifie; afin que le courage ne soit point corrompu par la tristesse provenant des maux esminents. La patience s'appelle constance au regard de sa continuelle & stable demeure: & perseuerance au respect de la longueur du temps qu'elle reside.

Des vices opposez à la vaillance.

CHAPITRE VII.

Περὶ μὲν οὖν φόβου ἔχειται, ἀσθία, μεσότης·
τῆς δ' ὑπερβαλλόντων δὲ τῇ ἀφοβίᾳ, ἀνώνυμος·
πολλὰ δ' ἐστὶν ἀνώνυμα· ὁ δ' ἐν τῷ θαρρεῖν ὑπερ-
βάλλων, θεραύς· ὁ δὲ τῷ μὲν φόβῳ ὀρθῶς ὑπερβαλ-
λων, τῷ δὲ θαρρεῖν ἐλλείπων, δειλός.

Ἀθρομβὸν δὲ πῦρ ὑπερβαίνει· τὸ τοῦ μὲν ὅς
παρὰ φόβον τῶν κύνων γίγνεται.

Τῶν δὲ ὑπερβαλλόντων, ὁ μὲν τῇ ἀφοβίᾳ ἀνώνυ-
μος· ἕρπης δ' ἡμῖν ἐν τοῖς ἀσθενέτεροι, ὅτι πολλὰ
ὄντι ἀνώνυμα· ἐν δ' αὖ πῃς μεγάλῳ φόβῳ ἀνάληψτος,
ἐκ μὴδὲν φόβου, μήτε σιωπῆς, μήτε τῶν κύματα.
καθ' ὅσον φασι τοῖς Κελτοῖς· ὁ δὲ τῷ θαρρεῖν
ὑπερβαλλων, ὁ δὲ τῷ φόβῳ, θεραύς· δευτεῖ δὲ
ἡ ἀλάζων ὅσῳ ὁ θεραύς, ὡς ἀσθενέτερος ἀσ-
θίας.

Ὁ δὲ τῷ φόβῳ ὀρθῶς ὑπερβαλλων, δειλός.
Θεραύς δὲ ὁ μὴ τῷ θαρρεῖν ἀνώνυμος, μὴ δ' ὅτι,
μὴ δ' ὅς· δειλὸς δὲ, ὁ ἔστι μὴ δειλὸς ὅτι τὸ δειλόν, ἔως
ἂν δειλόν.

Οἱ οὖν Κελτοὶ καὶ τῷ κύματι ὅπλα ἀπαι-
τῶσι λαβόντες· ὡς καὶ ἡ βαρβαρικὴ ἀσθία· χεῖρ
μὲν ὄντι.

Arist. l. 2. Eth. c. 7. Ac fortitudo quidem medio-
citas est, in metu & confidentia occupata. Eorum
autem, qui modum superant, is qui timoris vacuitate
superat, caret nomine (sunt autem multa, que nomine
carent) qui vero fidendo modum superat, audax ap-
pellatur. Qui autem metuendo ultra modum progre-
ditur, fidendo modum deserit, ignavus.

L. 3. c. 9. Estque aliquid, quod hominis constantiā supe-
rat, quod omnibus, qui sana metui sunt, terrori iniecit.

C. 10. Ex his autem qui modum superant, is qui metus
vacuitate superat, caret nomine: esse autem multa,
quibus imposita nomina non essent, supra diximus.
Sed appellari poterit vel infans quidam, vel doloris
omnis expertus, si nihil metuit, neque terram motum, ne-
que procillas, quales aiunt esse Gallos. Qui autem
in eo modum superat, quod in rebus formidolosis prepa-
rat, audax est. Atque audax, etiam arrogans esse,
sibi que fortitudinis laudem sumere videtur. &c.

At qui metuendo modum superat, is ignavus timi-
dusque nominatur.

L. 2. moral. End. c. 3. Confidens, qui non metuit, nec
que decebat, nec quando, nec quem modo. Timidus vero,
qui metuit que non cōuenit, nec quando, nec quem modo.

L. 3. c. 1. Quædam admodum si Celæ sumptis armis, oc-
currant similibus: cuiusmodi furioſa fortitudo pre-
suis Barbarorum est.

Ο μὲν οὖν δειλὸς, ὃς δὲ μὴ δει φοβέσθαι, ὃ δὲ ἡρασι
 ὃς δὲ μὴ δει ἡρασι, ὃ δὲ ἀνδρείῳ ἀμφοῖν δὲ δει, ὃ
 παύτη μίσηται.

*Timidus igitur que non decet metuit: audax vero
 in quibus non oportet, audet: fortis vero in utroque a-
 git quod decet: et proin mediis existit.*

L y a trois vices opposez à la vraye vaillance, le premier est d'estre sans peur: le second c'est l'audace; & le troisieme la timidité: le premier n'a peur de rien, quelque terrible que la chose soit: comme tremblements de terre & inondations; ce que les Celtes disoient ne craindre point au rapport d'Aristote, & à quoy il s'opposoit avec les armes par vne furieuse & barbare hardiesse: mais cela ne peut arriuer qu'à vn fol, enragé, ou à vn qui n'a point de sentiment: car il y a des choses qui font peur à l'homme, qui n'est point priué de iugement: cet excès n'a point de nom propre. L'audacieux c'est celuy qui excède par confiance à entreprendre & se hazarder plus qu'il ne faut és choses formidables. Et le timide c'est celuy qui craint plus & ose moins qu'il ne faut: à cause de quoy il est distraiçt de l'a-cte de la vertu.

L'audace est causee de l'esperance, & le desespoir procede de la crainte: & consequem-ment l'audacieux espere, & le timide desespere. La raison de cela est quel'obiet de l'audace & de la crainte est le mal; & l'obiet de l'esperance & du desespoir c'est le bien: & voicy comment cela se deduit, l'appetit tend par soy au bien & par accident au mal, à raison du bien qui y est adioinct. Semblablement il fuit le mal par soy & le bien par accident, à raison du bien qui y adioinct: mais ce qui est par soy est cause de ce qui est par accident: & partant l'esperance dont l'obiet par soy est bon, cause l'audace qui tend au mal: c'est à dire au peril pour atteindre le bien qui y est conioinct: & la crainte qui par soy fuit le mal, est cause du desespoir, parce qu'elle se recule du bien qui est adioinct au mal ou peril: comme pour exemple, vn plongeur audacieux ira au fonds de la mer querir de l'or, connoissant le peril de se noyer, sur l'esperance de l'auoir: & le plongeur timide fait le contraire: & partant il laisse l'or, desesperant le pouuoir auoir sans se noyer.

Δρακεῖ δὲ καὶ ἀλάλῳσαι ὁ ἡρασι καὶ παρ-
 απομπικὸς ἀνδρίας: ὡς οὖν σκένθῳ παρὶ τὰ φο-
 βερὰ ἔχει, ὅπως ὅτ' ὀβέλειθαι φαίνεται. ἐν οὖν
 οὖν δυνάμει, μμεῖθ' διότι ἐστὶν οἱ πολλοὶ αὐτῶν
 ἡρασιδικοὶ ἐν τέτοις γὰρ ἡρασιμώμενοι, τὰ
 φοβερὰ ἔχοντες παρὰ μὲν οὖν.

Καὶ οἱ μὲν ἡρασι, παρὰ πτωῖς, καὶ βελόμητοι
 παρὲν τῶν κινδύνων, ἐν αὐτοῖς ἀφίσταται οἱ
 δὲ ἀνδρείοι, ἐν τοῖς ἔρροις ὄρεται. παρὰ τὸν δὲ
 ἡδύχα.

*Arist. l. 3. Eth. c. 10. Atque audax etiam arrogans
 esse, sibi que fortitudinis laudem sumere videtur. Ita
 que quo ille animo est in rebus formidolosis, eodem vult
 hic videri: Quibuscumque igitur rebus potest, cum i-
 mitatur. Ita fit etiam, ut plerique eorum similitudine
 habeant cum audacia coniunctam. Nam cum in his
 se illam audaciamque ostentant, rei formidolosae
 tamen non perferunt.*

*Atque audaces sunt preproperi sunt, ac precipites;
 periculumque antequam in periculo versentur, adire
 volunt: in ipso autem periculo sunt tardiores, & sen-
 tentia desistunt. At viri fortes in faciliis ipsi acres
 sunt & celeres: ante facili, sedati & quieti.*

Les audacieux semblent arrogants & seindre la vaillance, voulant paroistre tels que les vaillants és choses formidables; mais plusieurs sont audacieux & timides tout ensemble: ils volent & vont ardemment aux perils, parce qu'ils sont meus de l'impetuosité de leur passion outre la raison: mais s'y trouuant engagez, ils cherchent à reculer: d'autant que le peril eminent surmonte le mouuement de la passion precedente. Là où les vaillants estants és perils, ils sont actifs: & aupaueant que d'y aller fermes, posez, & plains de consideration: parce qu'ils n'entreprennent pas le peril par l'impetuosité de la passion, mais par vne ferme deliberation de la raison.

Comparaison de la timidité & de l'intemperance.

CHAPITRE VIII.

TOUT vice est blasmable, & celuy où nous sommes le moins contraincts: & qui est le plus facile à euitier, est le plus blasmable: à cause de quoy la timidité merite moins de blafme que l'intemperance: parce qu'il est plus en nostre puissance d'euitier l'intemperance, d'où la raison est qu'elle fuit la volupté, laquelle n'a pas naturellement tant de pouuoir sur nous, comme la crainte: & principalement celle de la mort: & puis la peur estant suiue de tristesse, & la tristesse estonnante & alterant le timide: au contraire de la ioye qui fuit

la volupté, laquelle ne corrompt pas l'intemperé, ains le conferue & le resioüit; il est moins en la puissance de celuy que la peur possède de luy résister, qu'au pouuoir de l'intemperé de surmonter la volupté des viandes. D'auantage il est plus facile de s'accoustumer à esuiter l'excez de la volupté des viandes & du boire; parce que cela se presente tous les iours; que non pas les perils qui excitent la peur, lesquels ne sont pas si ordinaires. Doncques l'intemperé est plus volontairement vicieux & avec moins de contraincte que le timide: & par consequent il est plus blasmable.

La timidité & l'intemperance dépendent de nostre volonté, comme tous vices: mais l'un d'une différente maniere de l'autre: car les choses autour desquelles la timidité se trouue sont vouluës en general, mais non en particulier: comme pour exemple, entreprendre une guerre en general est plus volontaire que d'entreprendre cette guerre-cy ou celle-là, en laquelle le peril est plus eminent & les ennemis certains: car ces particularitez estonnent le timide, luy font ietter ses armes, & faire d'autres choses difformes: à cause dequoy elle semble estre violente. Mais l'intemperance est au contraire, car les choses delectables, autour desquelles elle est, ne sont pas vouluës en general, mais elles le sont en particulier: car perfonne ne veut estre gouluy, ny aduler en general, d'autant que les meschants mesmes loüent la vertu & fuyent d'estre reputez vicieux; toutesfois on veut bien manger maintenant plus qu'il ne faut ou ce qu'il ne faut pas: & coucher avec une telle femme marie à un autre: de sorte que combien que l'intemperance desplaise en general à l'intemperé, cela n'est pas toutesfois en particulier: & ainsi il est euident que l'intemperance & la timidité sont en la volonté d'une diuerse maniere.

De la vaillance en apparence & non vraye.

CHAPITRE IX.

Εἴ τι μὲν οὐκ ἡ ἀνδρία τοῦτον τι λήγονθ' δὲ ἐῖτε
ραι χ' ἢ πρὸς τὸ πρόπου.
Πρῶτον μὲν ἡ πολιτικὴ.
Μάλιστα γὰρ εἰσὶν.

Arist. 1.3. Eth. c. 11. *Ac fortitudo quidem talis quædam res est. Eius autem & alij quinque modi feruntur.* &c.

Quorum primus est eius quæ civilis appellatur. &c. Ad illam enim quæ verè et propriè fortitudo est, proximè videtur accedere.

IL y a cinq especes de vaillance en apparence, dont il n'y en a aucune qui soit vraye vaillance: Aristote appelle la premiere civile ou politique: la seconde militaire ou d'experience de la guerre: la troisieme de fureurs: la quatrieme d'esperance de la victoire; & la cinquieme d'ignorance du hazard. La vaillance civile a trois degrez. Le premier c'est quand les citoyens se hazardent es perils pour l'esperance des honneurs ordonnez aux vaillans, ou pour la crainte du des-honneur ou de la honte qu'on fait aux poltrons. Ce degre ressemble fort à la vraye vaillance: parce que l'honneur qui est tesmoignage de la vertu & honnesteté, est prochain du bien honneste où tend la vertu: & le vitupere voisin du mal des-honneste qu'elle fuit. Le second degre c'est de ceux qui se hazardent, à cause de la peine future dont ils sont menacez par leurs superieurs. Ce degre est plus imparfait que le premier; d'autant qu'une telle vaillance est pour euiter un moindre mal, & pour paruenir à un moindre bien: car ce qui est plus proche de la vertu est un bien plus digne de louange, que d'euiter la peine, & le mal des-honneste qui est le mal de l'opprobre, est pire & plus blasmable que le mal de la peine: attendu que le sage souffre plus volontairement la peine que le blâme. La troisieme est de ceux qui souffrent le peril, à cause de l'empeschement de pouuoirs s'enfuir du peril.

Δοκεῖ δὲ ἔνῃ ἰμπερία ἡ περὶ ἐκείνα, ἀνδρία
πρὸς ὧν ἔστι ὁ Σωκράτης ὡς ἡ ἐπιγνώμη ἐν αἰ
τίῳ ἀνδρίας.
Φάνονθ' δὲ καὶ ἀνδρείοι, ὅτι οὐκ ἴσασιν οἱ ἄλλοι οἷά
ἐστιν.

Arist. 1.3. Eth. c. 11. *Atque etiam usus in quoque re nomen sibi fortitudinis vendicat. Ex quo et Socrates fortitudinem scientiam esse putabat. &c.*

Quocirca fortes propterea habentur, quod aliquales sint terrores illi, non intelligunt. &c.

Ὁ σὺν οὖν ἀνὸς ἀνδρίας ὡς πρὸς ἀνδρίας, μάλιστα
ἔστι ἀνδρία ἡ δὲ ἀνδρία.

Quocirca sic, ut cum inermibus armati, et ut athlete cum luctandi imperiis, decerant. &c.

Οἱ ἐρατοὶ δὲ, δειλοὶ γίνονθ', ὅταν ἀφῇ
ὁ κίνδυνος.

At verò milites tum ignavi sunt, cum et periculum minus est, quàm ut possint obistere.

La seconde espece de fauce vaillance qui est la militaire, procede del'experience que les soldats ont eue de longue main és combats: car connoissant par elle ce que c'est du fait de la guerre: ils ne craignent point d'entreprendre plusieurs choses inconnues aux autres, où ils voyent qu'il n'y a point de peril pour eux; estant d'ailleurs experts à se garder avec les armes fort propres qu'ils sçavent manier, & dont ils sont pourueus pour se defendre & pour assaillir: au moyen de quoy ils combattent armez & instruits comme Athletes, & les autres comme desarmez & inexperts au combat: car l'art acquis par l'experience contribue beaucoup à la vaillance. C'est pourquoy Socrates estimoit que la vaillance estoit vne science, ce qu'elle n'est pas pourtant: car comme dit Aristote, la science prenant l'experience de la coustume deuiant science: & nous ne loüons pas ceux, qui par accoustumance suppotent les maux. Et puis ceste vaillance ne vient pas de la cōnoissance des choses terribles, mais de ce qu'ils pensent auoir du secours & des remedes pour s'en garantir. La vaillance militaire est moins semblable à la vraye que la ciuile: car le vrayement vaillant craint plus la honte que la mort, & le vaillant ciuil craint de la mesme maniere: attendu qu'il ayme mieux mourir glorieusement que viure honteusement. Mais les vaillans de la vaillance militaire craignent plus la mort que la honte: dont le signe est qu'ils persistent vaillamment au combat, cependant qu'ils ne voyent point le peril éminent: mais depuis qu'il excède leur dextérité aux armes, ou qu'ils n'ont pas des munitions ou des homes assez pour s'y confier, ils deuiennent incontinent timides, & se preparent à la fuite: là où les vaillans ciuils persistent aux perils, choisissant d'y mourir plustost que de sauuer leur vie par vne fuite honteuse.

Καὶ τ' ἡμῶν δὲ ἐπὶ τῶν ἀνδρῶν ἐπιφέρει·
ἀνδρείοι γὰρ εἰσὶν αὐτοὶ οἱ ἄλφ' οὐμῶν, ὡς
τὰ ἡμέα ἐπὶ τοῖς πρῶταις, φερόμενοι.

Où il ouït ἀνδρείοι, διὰ τὸ χεῖρον ἐπ' αὐτοὺς, ὁ
δὲ ἡμῶν (μετρίως αὐτοὺς τὰ ἡμέα δὲ, ἄλφ' οὐμῶν
τῶν ἄλφ' γὰρ τὸ πλεονέχον ἢ φερόμενοι· ἐπὶ
αὐτὰς ἐπὶ αὐτῶν ἢ ἐπὶ αὐτῶν ἀποσπέρων· ὅς δὲ ὅτι
ἀνδρεία, ὡς ἀλγυδόν· ὁ ἡμῶν ἐξελαιωμένον
αὐτῶν τὸ χεῖρον ὁρμῶν, ὅς δὲ τῶν ἀποσπέρων
αὐτῶν ἐπὶ αὐτῶν, καὶ οἱ οἱ ἀνδρείοι ἐπὶ αὐτῶν
τῶν πλεονέχον γὰρ οὐκ ἀφίστανται τῶν μῶν.

φουσκοτάτη δὲ εἶκεν ἢ ἄλφ' τ' ἡμῶν εἶναι, ὅς
ἀποσπέρων ἀποσπέρων, ὁ τὸ ἐπὶ αὐτῶν, ἀνδρεία
εἶναι, καὶ οἱ ἀνδρείοι δι' ὁρμῶν ὁρμῶν οἱ μὲν, ἀλγυδόν
τῶν μῶν οἱ μὲν, ὅς δὲ αὐτῶν ταύτα, μάχῃ
μὲν, οὐκ ἀνδρείοι δὲ.

Οὕτως γὰρ ἐπὶ τοῖς ἄλλοις ζώοις, ὅς ἐπὶ τῶν
ἐθνῶν ὁρμῶν τῶν ἀνδρῶν ἀποσπέρων τοῖς ἀνδρείοις,
ἀλλὰ μᾶλλον τοῖς ἡμετέροις καὶ λεοντά-
δοις ἢ τοῖς.

Arist. l. 3. Ethic. 11. Porro autem iram quoque for-
titudini adscribunt. Fortes enim videntur esse etiam
i, qui ira concitant, tanquam bellue in eos ruunt, a qui-
bus vulnerantur. &c.

Fortes igitur honesti causas omnes gerunt, eo quod
ira adiuvat, bestia autem dolore afflicta. Nam vel
quod illa fuerint, vel quod metuant. Nam si sint in
sylva aut palude, neminem aggrediuntur. Non igitur
eo fortes dicenda sunt, quod dolore et ira incitata pe-
riculum adeant, nihil eorum, quae grania & periculo-
sa sunt, providentes. Nam isto quidem modo asinos
fortes dicere licet, cum esuriunt, quoniam ne verbe-
ribus quidem a pastu dimouentur. &c.

Videtur autem ea fortitudo maximè naturalis es-
se, quam ira excitauit: ut si consilium, idque cuius cau-
sa res sit, assumpseris, verè fortitudo poteris appel-
lari. Præterea homines cum irascuntur, dolore, cum
iniuriam accepta viciuntur, voluptate afficiuntur.
Atque quibus causis impulsis periculum aduenit, pugna-
ces illi quidem sed ne fortes appellandi sunt.

L. 8. Polit. c. 4. Nam neque in aliis animantibus,
neque in aliis gentibus fortitudinem moribus imma-
nibus comitem adinuitiam esse cernimus, sed man-
suetissimis potius et leuissimis.

La troisieme vient de la cholere ou de la fureur: car les furieux sont estimez vaillants, parce que la fureur a quelque ressemblance avec la vaillance: à cause qu'ainsi que le vaillant va aux perils avec vne grande vertu de l'ame: de mesme la fureur s'y jette avec impetuosité, comme vn feu: & donne de la persuerance & de la constance. Ceste apparente vaillance differe de la vraye: parce que celle-cy se hazarde pour le moins de la vertu, & l'autre pousse de la douleur ou du plaisir recceu, qu'elle recherche de venger; & du plaisir que les hommes en cholere sentent en punissant ceux qui les ont offencé: à cause de quoy les vaillants par fureur sont cōparez aux bestes, lesquelles sentāt les douleurs & les playes: ou craignant d'estre blessées, se tournent en fureur, & attaquent les hommes: ce qu'elles ne feroient pas en vne forest où elles ne feroient pas prouuées. Et partant ainsi qu'il ne les faut pas appeller vaillantes mais furieuses: de mesme ceux qui endurent des choses facheuses & se hazardent pour la concupiscence veneree, ou pour la gourmandise, ne doiuent pas estre estimez vaillants: autrement les asnes qu'on ne peut tirer de la pasture

104 Dela Morale ou Ethique, Liure IV.

qu'à coups de bastons, seroient vaillants. Ioinct que ceste passion estant ostee, la vaillance cesse: & il faut que le vray vaillant le soit tousiours. La vaillance des Gaulois qui s'opposoient aux flots & ondes de la mer, estoit de fureur & barbare. Quelques vns disent neantmoins que l'ire & la fureur, sont des passions qui seruent extremement à la vertu de vaillance, quand elles suiuent l'eslection delia faitte. Mais tant s'en faut qu'une telle fauce vaillance soit verrou: la vraye fortitude ne se trouue ny és hommes ny és animaux fort farouches; mais és plus doux, & ceux qui ont les mœurs de lion, comme le tesmoigne Aristote.

Οὐδὲ δὲ οἱ ἐν ἐλπίδι ὄντες, ἀνδρῶσι.

Τοῖς τοι δὲ ποιῶσι, οἱ μεθυσόμενοι.

Arist. l. 3. Eth. c. 11. Nec ij, qui bona spe freti sunt, fortes sunt habendi. &c.
Ac tale quiddam faciunt etiam ij, qui ebri facti sunt.

La quatriesme sorte de vaillance apparente, c'est celle-la qui se trouue en ceux qui combattent vaillamment, incitez par la bonne esperance qu'ils ont de la victoire, laquelle procuiuent de ce qu'ils ont combattu plusieurs fois, & ont esté victorieux: à cause de quoy ils ont de l'assurance és perils, & font vaillamment, sur l'esperance qu'ils ont d'obtenir ceste victoire comme plusieurs autres qu'ils ont gaignees par le passé. Mais combien que ceste vaillance conuienne avec la vraye en ce qu'elle se met hardiment aux perils comme elle, il se trouue neantmoins de la difference entre l'une & l'autre, en deux choses. Premierement parce que le vray vaillant entreprend les perils par eslection & pour le bien de la vertu: & l'autre pour l'esperance de vaincre en estimant qu'il n'aura point de mal. Et secondement parce que cettuy-cy ne persiste aux perils que iusques à ce qu'il voye le hazard de la victoire: car alors s'il craint ou qu'il connoisse ne pouuoir vaincre, il cherche la fuite: à cause de quoy on le compare aux yrongnes, lesquels deuient de bonne esperance par la multiplication des esprits que le vin a faits: mais quand il n'arriue pas selon leur opinion, ils prennent la fuite: là où les vrayes vaillans ne fuyent point encores qu'ils voyent les perils éminents, ains soustiennent les choses qui paroissent terribles & le font: parce qu'il est honneste de le faire & infame de ne le faire pas.

Ανδρῶσι δὲ φαίνοντ' ὅ οἱ ἀγνοῦντες.

Fortes porro videntur ij quoque qui in periculum ignorant. &c.

La cinquieme vaillance d'apparence, c'est celle par ignorance: à sçauoir quand quelques vns ne sçachant pas que certaines choses soient perilleuses, les entreprennent hardiment: comme les enfans qui prennent des serpens en leurs mains, ignorât que leur picure est mortelle: à cause de quoy ils sont reputez vaillants, ressemblant en cet acte aux vaillants d'esperance, mais ils sont moins dignes de ce nom-là qu'eux: parce que ceux-là entreprennent le peril le sçachât: à cause de quoy ils sont dits vaillants avec quelque raison: sçauoir à cause de la science du peril: là où les autres se hazardent faute de connoistre le peril, lequel défaut n'a rien qui ne soit indigne. Aussi artitue-t-il que les vaillants d'esperance sont fermes quelques temps, là où ceux qui ont esté trompez, s'ils s'en apperçoient, ou qu'ils s'en doutent, vous les voyez incontinent en fuite. Et ainsi ils different du vray vaillant: car il agit par science, par discours, par eslection & pour vne legitime fin qui est le bien de la vertu.

Καὶ ὅλως αἰ τὰ πρὸς θεοῖς αὐτοῖς χαλῶς ἔχοντες, ἢ τὰ ἀλλὰ, ἢ τὰ σὺν συμμίον ἢ λογίον.
Τὸ δὲ θεοῖς ἀπολαμβάνει βοηθεῖ τοῖς ἀδικομένοις.

L. 2. Rhetor. c. 5. Et omnino se a qua ad deos perinent, ipsi egregie se habeant: & alia, et que sunt à signis, & oraculis.
Numen autem existimatur auxiliariis, qui iniuriam accipiunt.

Nous concludrés de tout ce qui a esté dir, que la vraye vaillance & fortitude, qui est vertu, ne se trouue qu'és vertueux, & faut qu'elle soit exercee pour l'honneur de Dieu, pour le bien de la patrie, des parens, ou des amis. Aussi Aristote dit il que ceux-la sont plus confidens & hardis qui se comportent bien enuers les choses diuines, dont la raison est qu'ils se promettent plus asseurement le secours de Dieu, par lequel ils puissent tout. Et adiouste

des vertus qui sont pour le bien commun. 105

ste que ceux qui ont receu quelque iniure deuiennent plus hardis : parce que Dieu est estimé secourir les assligez.

Encores que la vaillance ne soit pas la principale des vertus, toutesfois les republiques l'honorent par dessus toutes : à cause de l'utilité qu'ils en recoiuent és guerres qu'elles mient en assaillant ou deffendant : car elles deferent l'honneur non à ce qui est le meilleur, mais à ce qu'elles pensent l'estre. De sorte que les fauces vaillances mesmes y ont grand part par leur ressemblance à la vraye, qui est vne des plus loüables de toutes : à cause de quoy elle est quelquefois appellee par excellence : comme en Virgile quand il dit qu'il n'importe qu'on vîe de dol ou de vertu, contre l'ennemy.

De la Magnanimité.

CHAPITRE X.

Η δὲ μεγαλοψυχία, αἰεὶ μέγα μὲν ἐς τὸ εὖ, οὐ μὲν αἰεὶ εὖ.

Δοκεῖ δὲ μεγαλόψυχος ὁ αὐτὸς ὁμοῦ αἰεὶ αὐτὸν εὖ ἰσχυρῶς ὡς ὁ γὰρ μικρὸς ἀξίαν αὐτοῦ ποιῶν, ἡλιθίως. Τῷ δὲ γὰρ ἀρετῶν ὅδε ἡλιθίως, ἡ δὲ ἀσέλιος.

Εἰν μεγαλὸν γὰρ ἢ μεγαλόψυχον, ὡς αὖτ' ἐπὶ τοῦ πολλοῦ ἐν μεγαλοσώματι οἱ μικροὶ δ' ἀπείροι ἐστὶ μὲν τοῖς μεγάλῳ δ' ὄν.

Ἀλλοι οὖν μεγαλόψυχοι μεσότης ὅτι χαμῶ-
τητος ἢ μικροψυχίας.

Arist. l. 4. Eth. c. 7. Magnitudo animi autem magnis in rebus, ut et nomen ipsum declarat, elucere videtur. &c.

Magnus autem animo habendus videtur is, qui magna se mereri existimat, idque suo merito. Qui enim præter meritum ac dignitatem id facit, solidus est. At eorum, qui virtutem columi, nemo solidus est, nemo mente captus.

Animi enim magnitudo in magnitudine sita est: quemadmodum & in magno corpore, pulchritudo. Brevis autem statura homines, venusti ac lepidi sunt quidem illi, aptaque membrorum conuenientia et proportionem præditi, sed pulchri non item.

L. 1. mag. moral. c. 29. Certum est magnanimitatem esse inter animum nimis elatam, & nimis demissum medietatem.

LA vertu de magnanimité s'exerce autour des choses terribles aussi bien que la vaillance, mais c'est différemment : car elle s'y comporte excellentment & avec vne grandeur d'esprit plus releué, & ne recherche que les grandes choses, dont le magnanime est vrayement digne & s'en estime tel : c'est à dire de les faire ou souffrir : car le magnanime c'est celuy qui estant digne de grandes choses & d'importance, connoist pareillemēt qu'il en est digne & se gouerne comme tel : & qui ne le fait selon sa dignité est mal aduisé, & par conseqūt n'est pas vertueux : car il n'y a point de vertueux qui soit sor. Quant à celuy qui est digne de petites choses & s'estime tel, celuy-là est modeste comme nous auons dit, & non magnanime : car la magnanimité consiste en la grandeur de courage ainsi que la beauté en vn grand corps; car les petits sont appelez élégans & iolis, & ne sont pas beaux proprement.

Ο δὲ μεγαλόψυχος, εἴθ' ἢ μέγιστον ἀξίως, αἰετὸς αἰεὶ· μεῖζονος γὰρ αἰεὶ ὁ βελτίων ἀξίως, ἢ μέγιστον ὁ ἀείρεται. Τὸς ἀληθῶς ἀρετ. μεγαλόψυχος, δὲ ἀγαθὸν εἶναι· ἐ δὲ βέλτε δ' αὖ εἶναι μεγαλόψυχον, τὸ ἐν ἀρετῇ ἀρετῇ μέγα ἔδαμναι· αἰ ἀρμεῖοι μεγαλόψυχον φεύγει παρὰ σέβασται, ὅδε ἀδύνατον πῶς γὰρ ἐν αἰσ ἀσχετά, ὅ ἐθεν μέγας.

Εἴποι δ' οὐκ ἢ μεγαλόψυχοι, οἷον κόσμος τις εἶναι τῷ ἀρετῇ· μεῖζονος γὰρ αὐτὰς ποιεῖ, ἢ ὅτι αὐτὸν σέβειν· ἀπ' αὐτοῦ γὰρ αὐτὸν τῇ ἀληθῶς μεγαλόψυχον εἶναι· ὅ γὰρ εἶναι τῇ αὐτὸν χαλῶ-
χεῖ αἰσ.

Quod si magnanimus maximis sit honoribus dignus, ille profecto sit vni optimus ac praestantissimus. Nam quò quisque melior est, eò maiore premio atque honore dignus est. & quidem optimus quisque maximus: verè igitur magnanimus, vir bonus sit necesse est. Atque etiam quod in quaque virtute magnus & amplius est, viri magni animi esse videtur. Neque conueniat magnanimo dimissis manibus fugere, neque iniuriam cuiquam facere. Quid est enim cur turpe aliquid admittas, cui nihil sit magnus?

Quocirca videtur animi magnitudo quasi quoddam virtutum omnium esse ornamentum. Nam et maiores eas amplius quis facit, & sine illis constare nullo modo potest. Atque ob hanc causam qui re ipsa magno sit animo, non facile reperias: quippe qui sine eximia quadam bonitatis talis esse non possit.

Or puis que le magnanime est digne de grands honneurs, il faut qu'il soit tres vertueux

aussi & tres-excellent homme : car le plus vertueux est digne d'un plus grand honneur, & celui qui est tres-vertueux d'un tres-grand honneur. Au moyen de quoy tout ce qu'il y a de grand & d'ample en chaque vertu, semble appartenir au magnanime. Aussi ne luy conuient il pas de comettre aucunelâcheté, soit en fuyant en quelque peril où il se trouue, ou en faisant iniure à quelqu'un : car luy qui n'estime rien de grand, pourquoy feroit-il quelque chose deshonneste, puis que ce qui est tel n'est digne d'aucun honneur, qui est le loyer deub aux seuls vertueux. Doncques il appartient au magnanime d'operer excellēment es vertus, entre lesquelles la magnanimité semble estre vn clair ornement qui les rend plus grandes, & ne peut estre sans elles; c'est pourquoy il est difficile & rare de trouuer vn vray magnanime, ne pouuant estre tel sans vne vertu extreme.

Μέγιστον δὲ τῶν αἰσθητῶν τοῖς ἡσίοις ὁπορώμενον, ὃ ἔστι μάλιστα ἐφικτὸν οἱ ἐν ἀξιώματι, ἔστι τὸ ἐπὶ τοῖς χαλκίοις, ἀθλοῖς· τοῖσι τοῖς δὲ ἡμῶν μέγιστον γὰρ διὰ τὸ τοῦ τοῦ ὁμοῦ ἀγαθῶν· ὅτι τιμᾶς, διὰ δὲ ἀτιμίας ὁ μεγαλύτερος ἐστὶν οἱς δὲ.

Μάλιστα μὲν οὖν ἐστὶν ὁ μεγαλύτερος ὅτι τιμᾶς· ὃ μὲν ἀλλὰ ἔστι τιμᾶς πλὴν τοῦ ἐν δυνάσει, ἔστι πᾶσαι ἐν τυχεῖς ἔστι τυχεῖς μετρίως ἔχει, ὅπως αἰ γὰρ.

Οἱ γὰρ ὡς γὰρ ἀξιοῦσι τιμᾶς· ὃ οἱ δυνάμειοντες, ἡοὶ πλεονεύουσιν· ἐν τῷ ὁμοῦ γὰρ.

Ὡς δὲ ἀμφὶ πᾶσι, πολλοὶ ἀξιοῦσι τιμᾶς· οἱ δὲ ἀπὸ ἀρετῆς τὰ τοιαῦτα ἀγαθὰ ἔχοντες, ὅτι διχόμενοι ταῦτα μεγάλοι ἀξιοῦσιν, ὅτι ὁμοῦς μεγαλύτερος ἐστὶν.

La matiere prochaine autour de laquelle la magnanimité s'exerce, c'est l'honneur qui est la premiere intention: parce qu'il est entre les grands biens, voire tres grand entre tous les externes. Dont le signe est que nous ne scautions rien attribuer de plus grand à Dieu que l'honneur: que ceux qui sont constituez en vne grande dignité ne desistent rien de plus grand: & que rien ne se donne de plus grand aux excellents homes que l'honneur. Le magnanime s'exerce aussi autour des richesses, de la puissance & principauté; & en somme en toute fortune prospere ou aduersse, se montrant moderé en l'une & en l'autre. Car encorres que les prosperitez ne soient pas proprement l'obiet du magnanime: neantmoins elles semblent contribuer quelque chose à la magnanimité: car ceux qui sont nobles, riches & en autorité, sont estimez dignes d'honneur: d'autant que cela les constitue en quelque excellence: & tout ce qui excelle en quelque bien, est plus honorable: à cause de quoy ces choses là ont accoustumé de rendre les hommes magnanimes: parce qu'ils sont honorez de quelques vns, combien qu'en verité le seul vertueux soit digne d'honneur: mais celui qui a l'un & l'autre bien, est estimé plus digne d'estre honoré. Quant à ceux qui possèdent de tels biens sans vertu, ils ne sont pas estimez dignes de grands honneurs, ny vrayement magnanimes, & à bon droit: attendu que ces choses ne peuvent pas estre sans vne vraye & absolue vertu. Mais ils deuiennent mespriseurs, contumelieux, & entachez de semblables vices: car il est difficile sans vertu de supposer les heureux succez des choses moderement, selon la raison: cause de quoy ceux-cy ne se pouuant contenir en leur fortune prospere, & estimant exceller les autres, ils font tout ce qui leur vient à la fantaisie, voulant imiter le magnanime, combien qu'ils ne luy ressembtent pas: & ne le pouuant enluisire en la vertu ils le font en ce qu'ils peuvent, & mesprennent sans raison tout le monde: là où le magnanime ne mesprise rien qu'à bon droit, connoissant la verité des choses.

Ὅτις ἔτι δὲ μικροῦν δύνει, ὃ δὲ φιλοῦν δύνει, ἀφ' οὗ ὀλίγα τιμᾶς· μεγαλύτερος δὲ ἔστιται

Arist. l. 4. Eth. c. 7. Hoc autem maximum locare debeamus, quod & dixi immortalibus tribuimus, & omnes qui in existimatione magna habentur, expectant: quod est denique rerum pulcherrimè gestarum premium. At honor tale quiddam est. Hoc enim est exteriorum bonorum maximum. In honore igitur et infamia sic se gerit, ut oportet, vir magni animi. & c. Maxime igitur et potissimum in honoribus versatur vir magnanimus, verumtamen in diuitiis quoque et principatu, in omni denique secunda atque aduersa fortuna quicquid acciderit, in eo se moderatum prebet.

Videntur autem res secundæ ad animi magnitudinem conferre. Nam et honesto summoque loco nati, honore digni putantur, et qui principatum obtinent, aut opulenti, quoniam alios antecellant.

Cuius autem virtutis continet la fortuna est, is honore dignior habetur. Quibus verò sine virtute alia bona contigerint, hi neque se ipsos magnis honoribus dignos meritis existimant: neque rectè magnanimi appellantur.

C. 8. Iam verò neque sese offert ad casus paruum periculum, neque periculis aduendis cupidus est: quoniam pauca sunt, quæ magni faciat. Magni autem

κινδύνου,

des vertus qui sont pour le bien commun. III

de grandes choses : comme le salut de sa patrie ou pour la religion ; il s'y jette librement, il y demeure constamment, & n'espargne point sa vie : estimant moins digne de vivre que d'acquiescer de grands biens par la mort. Il est prompt à conférer des biens-faits ; mais il rougit d'en recevoir d'autrui : étant chose convenable au plus excellent de faire du bien & à celui qui est excéllé d'en recevoir. Aussi ne reçoit-il des biens-faits qu'avec respect : & en ayant reçu, il s'estudie d'en rendre de plus grands : afin que celui qui luy a conféré le premier, demeure redevable, & semble avoir recue le bien fait. Il se souviét plus de ceux à qui il a fait du bien, que de ceux desquels il en a reçu : parce que c'est chose plus grande & excellente de donner, & moindre de recevoir. Non que pour cela il y ait de l'ingratitude en luy : n'estant que parce qu'il veut exceller : à cause dequoy il s'estudie de donner de plus grandes choses que les benefices qui luy ont esté conferez. Il prend plaisir qu'on parle de ses biens-faits, & n'oit pas volontiers qu'on raconte ceux qu'il a reçeus, parce qu'il veut tousiours surmonter. C'est pourquoy Theus ne ramement point à Jupiter (dans Homere) ny les Lacedemoniens, à ceux d'Athenes : les biens qu'ils leurs auoient faits, ains ceux qu'ils auoient seulement reçeus, afin d'obtenir d'eux ce qu'ils demandoient. Il ne donne pas à connoistre volontiers son indigence ny ne demande pas, mais il est prompt à donner & faire plaisir. Il se montre grand, graue, & honorable enuers ceux qui sont constituez en dignité & elleuez en biens de la fortune : à cause qu'il est difficile de les surmôter ; en quoy il y a de la gloire, & est vn indice d'vn courage masle : chose qui appartient à la vertu. Mais il se cõporte modestement à l'endroit des mediocres : car vouloit estre honoré, reueré, & craindre d'eux & des personnes infimes, cela est facile & appartient à ceux qui opressent les autres : chose qui est du vice : & comme si quelq'un se montre vaillant contre les imbeciles, & ne veut pas entreprendre des choses difficiles. Il ne va pas ordinairement es lieux où on depart de l'honneur, ne voulant point môtrer de chercher ce qu'il luy est dëub : ou bien s'il estime qu'on donnaist le premier rang à vn autre. Il est lent & pesant à s'ingerer en quelque action, si elle n'est suivie d'vn grand honneur : ou si ce n'est quelque chose de tresgrand, qui soit celebre en la bouche des hommes & par la renommee. Il exerce son amitié & sa haine ouuertement : car c'est de la peur que prouient d'estre amy ou ennemy couuert, laquelle ne tombe point en l'ame du magnanime. Il prefere la verité à l'opinion des hommes allât droit à l'honneur, sans se soucier de ce qu'on dira. Ses paroles & ses actions sont manifestes & libres : car parce qu'il ne fait cas des autres, il n'est point retenu de parler ny de faire librement pour leur respect : & parce aussi qu'il est veritable sans user de dissimulation, si ce n'est par galanterie pour passer le temps, ou enuers le peuple, auquel il ne parle pas à decouuert. Mais ce que le magnanime semble estre mepriseur en ce que dessus : ce n'est pas qu'il soit contraire à l'humble : ains seulement, parce qu'il n'estime ou desestime qui que ce soit, que selon ses merites ou demerites : & qu'ayant tousiours de sa nature le regard ferme à la vertu, il ne prise point ceux qui ne sont pas vertueux : non pour les depriler ou negliger : mais parce qu'il luy semble querië ne doit estre prise en cette vie que la vertu. Et cela l'humble le doit aussi obseruer ; parce que s'il se connoist vertueux, & qu'il prefere vn vicieux à sa vertu, il ne fera plus hùble, ains pusillanime, & sans iugement. Il ne s'accommode pas à viure à la phantaisie & volonté d'autrui, si ce n'est de son amy : parce que cela est bas & seruite. Et de là vient que comme les flatteurs sont valets mercenaires : les abjets de courage sont flatteurs. Il n'admire pas facilement aussi, d'autant que l'admiration est des choses grandes, & il n'y en a point pour luy, en celles qui viennent de dehors ny de la fortune : car sa vie étant autour des vrais biens qui sont internes, les autres sont au dessous de luy. Il oublie les iniures qu'il reçoit, connoissant qu'il ne les merite pas, & que c'est plustost à luy de mespriser le mal que de s'en souuenir : ioint que quiconque essaye de l'iniurier en demeure plus offensé que luy : parce que le magnanime est si ferme & assuré en sa propre vertu, qu'en repoussant toutes les iniures, il les rend vaines, & legeres : d'autant qu'elles ne sont grandes & facheuses, que quand elles offensent avec raison. Car ainsi que l'honneur est propre à la vertu, l'ignominie & l'iniure ne conuiennent qu'au seul vice. C'est pourquoy Cesar se souuenoit de tout, excepté des iniures. Il ne parle pas volôtiers des homes en particulier, ny ne se foucie pas de dire quelque chose à leur louage, ny de luy mesme & aussi peu de soin d'estre loué : ou que les autres soient blasmez, ayant l'esprit ententif à vn plus grand bien où il vise : aussi ne s'occupe-t-il point

à louer ny à medire mesme de ses ennemis : si ce n'est pour repousser vne iniure, par quelques braues paroles dignes de luy. Il ne se plaint point des choses necessaires ny des petites, & ne supplie pas volontiers pour les auoir : car cela n'appartient qu'à celuy qui est trop affectonné & donne trop de soing aux choses humaines. Il est composé de cette humeur, d'aimer mieux posseder les biens honorables & excellents sans fruiſt : (comme de commander à quelque communauté, ou d'estre chef en quelque grande entreprife) que des choses viles : parce que cela resſent plus vn homme qui est content de luy mesme, & qui a de toutes sortes de biens à suffisance, sans en auoir beſoing d'ailleurs : tel que doit estre le magnanime. Il semble estre requis que le mouuement du corps du magnanime & de toutes ſes parties ſoit peſant, ſa voix graue, ſon parler ferme, & poſé : car celuy qui ſeſtudie à vn petit nombre de choses, n'est pas haſif : ny celuy la beaucoup contentieux, qui n'estime rien de grand és choses externes : qui ſont celles pour l'amour deſquelles la voix a accoustumé d'estre aiguë & viſte.

Des vices oppoſez à la magnanimité.

CHAPITRE XI.

Ο δὲ μεγάλων αὐτὸν ἀξίων, ἀνάξιος ὢν, χαυ-
νός· ὁ δὲ μειζόνων ἢ ἀξίων, ὃ πάς χαυνός· ὁ δ'
ἐλαττόνων ἢ ἀξίων, μικρόψυχος, ἐάν τε μεγάλων,
ἐάν τε μετρίων, ἐάν τε καὶ μικρῶν ἀξίων, ἐπὶ ἐ-
λαττόνων ἑαυτοῦ ἀξιοί.

Χαυτός δ', ὁ μειζόνων ἀξίων αὐτὸν· μικρόψυ-
χος δ', ὁ ἐλαττόνων.

Arist. l. 4. Eth. c. 7. Qui verò magna se meritum esse putat, immerito iamen, elatus ac superbus est. Quisquis autem maiora sibi deberi quam quibus dignus sit, arbitratur, non continnò superbus est. Verum qui se minoribus dignum, quam mereatur, existimet, is angusto & humili animo est : siue magnis, siue mediocribus, siue parvis dignus, etiam minora sibi tribui putet oportere.

L. 2. moral. Eud. c. 3. Ostentator ineptus qui pluribus se dignum arbitratur, quam deceat, pusillanimus, qui paucioribus.

Les vices oppoſez à la magnanimité ſont auſſi autour de grâdes choses. L'exceſſif peur estre dit preſomption, ſumee & faſt : le quel appartient à celuy qui eſt en ſié, ſ'eſtimant digne de grandes choses, & en eſt indigne. Le vice deſeſtueux c'eſt la puſillanimité, qui conuiet à celuy qui ſ'eſtime digne de moindres choses qu'il n'eſt : de ſorte que ces vices regardent l'honneur, non comme il eſt bien ſeant : mais ſelon l'exceſ & le deſaut ; car le faitieux enſé ſurabonde, & le puſillanime deſaut : mais ceux qui ſon entachez de ces vices, ce n'eſt pas pour aucun mal qu'ils ſe ſont fait à autrui, ny pour aucune nuifance qu'ils luy portent : mais c'eſt à cauſe qu'ils ſe deſuoient du milieu de la vertu.

Ἐστὶ δὲ ὁ μεγαλόψυχος, τῷ μὲν μεγάλῳ ἀκρό-
τῳ δὲ ὡς δι', μέσος.

Arist. l. 4. Eth. c. 7. Magnanimus igitur magnitudine est ille quidem summus sed eo quod ita, ut oportet, de suis meritis indicat, medius.

Or parce que toute vertu conſiſte au milieu, & que les grâdes choses ont la raiſon d'extremes, attendu que l'egalité eſt entre le grand & le petit, il ſembleroit que la magnanimité fuſt vice & non vertu : ce qui n'eſt pas pourtant : car encores que la magnanimité pour le regard des grandes choses dont le magnanime ſ'eſtime digne, ſoit en l'extreme : neantmoins entant qu'il faiſt cela ſelon qu'il eſt bien ſeant, parce qu'en verité il en eſt digne, il conſiſte au milieu : là où le preſumptueux eſt en l'extreme, d'autant qu'il ſ'eſtime digne de grandes choses, d'oil en eſt indigne. La puſillanimité conſiſte à ne pouuoir ſupporter ny l'honneur ny l'ignominie, ny la felicité, ny les infortunes : mais à ſ'enſler quād on eſt honoré, ou pour vn leger ſucces : car parce que le puſillanime ne ſçauroit iuger vne grande infortune ; il ſe plaint de toutes, & les porte avec perplexité : il appelle toutes negligences contumelies & ignominies, meſme celles qui ſont commiſes par impudence, ou par oubliance.

Ὁν μὲν ἡλιθιοὶ γὰρ οἱ ποιεῖται δοκῶσιν εἶναι, ἀλλὰ μάλλον ὀντοί· ἡ ποιαύτη δὲ δόξα δοκεῖ καὶ γείροισ· ποιεῖ· ἔχεισι γὰρ ἐφ' ἡμέτῃ τῶν κατ' ἀξίας.

Arist. l. 4. Eth. c. 9. Tales homines tamen stulti non videntur esse, sed pigri potius et ſegnes : talis autem opinio, quam de ſe ipſis habent, etiam deteriores eos eſſe facit videntur. En enim que meretur, quiſque expetere conſuevit.

des vertus qui sont pour le bien commun. III

Le pusillanime se prîue des biens dont il est digne, ne se souciant pas d'y parvenir : ce qui prouient de trois causes. Premièrement parce qu'il ne s'estime pas digne de tels honneurs combien qu'il en soit digne. Secondement, parce qu'il ne se connoist pas soy mesme, ny sa propre condition : car s'il les connoissoit il seroit excité à appeter les biens dont il se connoistroit digne : attendu que chacun a accoustumé d'appeter les choses dont il se sent digne. Et en troisieme lieu, à cause qu'il ignore soy mesme, non par insipience : car l'incipient n'est pas digne de grands biens, mais par paresse : de laquelle il attriue que les pusillanimes ne se veulent pas ingerer és grandes choses selon qu'ils en sont dignes. Il attriue deux maux au pusillanime de l'opinion par laquelle il se repoute indigne des choses grandes, combien qu'il en soit digne. Le premier est qu'il deuient pire : car vne telle opinion le fait reculer des operations de la vertu & de la recherche des vertus contemplatives, s'en estimant indigne : or delaisant ainsi de grands biens, il en deuient pire : d'autant que l'exercice en ce qui est très-bon, rend les hommes meilleurs. Secondement il pert quelques biens extérieurs, dont il est digne : à sçauoir des biens faits & presens, lesquels luy seruiroient comme instrumens és operations des vertus : car de ce que le pusillanime ne s'ingere pas és grandes choses, il est ordinairement mesprisé, & n'est pas recompensé : & viuant pauvre il ne sçauroit exercer les tœures des vertus de liberalité, de magnificence, & de magnanimité.

Οἱ δὲ χαῖνοι, ἡλίθιοι, καὶ ἁυτοὶ ἀγνοῶντες, καὶ τοῦτ' ἐπιφανεῖς ὡς γὰρ ἄλλοι ὄντες, τοῖς ἐπιμέλεις ἐπιχειροῦσιν, οὔτα ἐξελύγουν καὶ ἐοικὸς κοσμοῦν, καὶ ἡμέμια, καὶ τοῖς τοῖσιν· ἔβελονται ἡ ἐντυχήματα φανερά· εἶναι αὐτοῖς, ἔλεγχοντες περὶ αὐτοῖς.

Arist. l. 4. Eth. c. 9. Superbi autem cum stulti sunt, tum se ipsos quoque ignorant, neque id obscure. Nam proinde quasi digni sint, res amplas & honoratas conantur ac suscipiunt : deinde se ipsi, quales sint, indicant, & ab alijs coarguuntur. Tum verò ex vestitijs, ex habitu gestuque corporis, & consimilibus alijs ornatum sibi querunt, suasque res secundas omnibus notas et manifestas esse volunt, & de se ipsi predicant. &c.

Les enflez sont fols, ignorent & se font reconnoistre tels publiquement : car ils entreprennent des choses honorables qu'ils ne peuuent executer. Leur action & exercice c'est de se magnifier soy mesme avec des habits pompeux, avec des gestes par leur port & marcher, & se louer en paroles, eleuant leur propre fortune, & s'en vantant : comme voulant par là estre honorez du vulgaire : qui est ce que les fols tourmentez d'une vaine gloire, ont accoustumé de faire.

Ἀντιθέται δὲ τῇ μεγαλοψυχίᾳ ἡ μικροψυχία μᾶλλον ἢ χαλιότης· καὶ γὰρ ὀνείδει μάλιστα, καὶ χαίρον ὅτι.

Magis autem animi magnitudini aduersatur humilitas & demissio animi, quam elatio ac superbia. Nam crebrius est, & deterius malum.

La pusillanimité est plus opposee à la magnanimité que la presomption : car le vice auquel la nature humaine est plus encline, est plus opposé à la vertu, à qui il appartient de reprimer les mauuaises inclinations des hommes. Or il y en a plus de pusillanimes qui laissent de faire le bien qu'ils pourroient, que de ceux qui s'efforcent de faire celuy qu'ils ne pourroient pas : doncques elle est plus opposee à la magnanimité. Et puis faisant l'homme pire qu'il autre, elle est plus opposee à la vertu qui le fait meilleur. Les enflez & pusillanimes ne sont pas mechans, attendu qu'ils ne font pas de mal, mais ils errent.

De la moderation ou vertu autour des mediocres honneurs.

CHAPITRE XII.

Εἰκοε δὲ καὶ περὶ ταύτην εἶναι ἀρετὴν τις, καὶ γὰρ οἱ τοῖς πᾶσι ἐλέσθην, ἡ δὲ βίη ἀνὰ τὴν πλοῦσις ἔχει πᾶσι τῇ μεγαλοψυχίᾳ, ὡς γὰρ καὶ ἡ εὐπορευομένη πᾶσι τῇ μεγαλοψυχίᾳ, ἀμφοτέρωθεν αὐταὶ, ὡς μὲν ἀφ' ἑαυτῶν, καὶ περὶ δὲ τῇ μέτρίᾳ καὶ μικρῇ ἀφ' ἑαυτῶν, ὡς δὲ.

Τὸν γὰρ φιλότιμον ἰσχυροῦν, ὡς καὶ μάλ-

Tom. 2.

Arist. l. 4. Eth. c. 10. Videtur autem etiā in hoc alia quadam virtus esse occupata, ut in superioribus, diximus, quae parem ad animi magnitudinem rationem habere videatur, atque ad magnificentiam liberalitas. Nam cum amba haec virtutes à magno remota sint, tum in rebus mediocribus & parvis nos ita, ut par est efficiunt. etc.

Nam & ambitio non vituperamus, tanquam ni-

K ij

λον ἢ δαί, καὶ ὅθεν ἔδδ' ἡ πῦς ἐφ' ἑμῶν· τῷ τε φιλοπῶνι, ὡς ἔδ' ὅπ' τοῖς χαλοῖς ἀποβαρύνει πῦμασιν.

Ορέοντι δὲ πῦς ἐ μᾶλλον ἢ δαί καὶ ἡ πόρ' ἐστὶ δὲ καὶ ὡς δαί.

mia honoris cupiditate inflatum, honoremque unde non oportet aucupantem: & honoris contemptorem, tanquam ne ex honestis quidem rebus honoris adipiscendi consilium capientem, &c.

At honorem homines & nimium expetunt & parum. Eum igitur quoque expetere licet intra modum, & ut oportet.

Ly a vne autre vertu qui est autour des mediocres ou petits honneurs, ausquels elle dispose les hommes & les y affectiionne comme il faut. Elle a telle raison à la magnanimité, comme la liberalité & la magnificence: & combien qu'elle n'ait point de nom, elle ne laisse pas d'estre: parce qu'il y a excez & defaut autour de l'appetit des mediocres honneurs; comme il paroist en ce qu'on est loué de l'amour de certains hōneurs, & blasmé de ne les aymer pas assez; & par consequent il est necessaire s'il se donne des extremes, qu'il se donne vn moyen. Mais parce qu'il est demeuré sans nom, on a coustume de l'appeller de celuy des extremes: car par la comparaison à vn des extremes, il semble auoir de la ressemblance avec l'autre: d'autant que l'habitude moyenne par laquelle nous appetons vn honneur mediocre, comme il faut, & comme il est bien seant, & non autrement. Estant comparee à l'excessif amour d'un mediocre honneur, il semble que ce soit vn mespris d'honneur: mesme pour les choses honestes, qui est l'extreme selon le defaut: & par la comparaison au mespris d'honneur, il semble que ce soit vn amour excessif d'honneur, en chose où il ne faut pas le rechercher: que nous appellons ambition. Et par la comparaison à l'vn & à l'autre, elle semble estre en certaine façon l'vn & l'autre: car le moyen ressent & conserue en soy lanature des extremes; combien que moderez & affoiblis. Ainsi le vaillant comparé au timide semble audacieux: & comparé à l'audacieux, il semble timide.

De la liberalité.

CHAPITRE XIII.

Χρήματα δὲ ἀνθρώπων πάντα ὅσων ἡ εἰς τὰ κομμάτι μέρηται.

Τῆς ἐλευθεριότητος δὲ μετόπισθεν ἔστι, καὶ χρημάτων δόσις ἐν ἡμῶν οἱ ἐλευθερίως καὶ δόσις καὶ διαπαντός· εἰς δὲ δαί, καὶ ὅσα δαί.

Ἐλευθεριότης δὲ ἐστὶ ἀρετὴ ψυχῆς, ὑδάπαντος ἢ χαλά.

LA liberalité est vne vertu de bien vser des richesses, en sorte que l'amour de les posseder ne nous empesche point de les donner selon la raison: & que le peu de soing de les auoir, cause que nous les consommons mal à propos, ou de ne les receuoir pas de ceux qui nous les donnent quand il faut. Et ainsi la matiere prochaine de la liberalité, autour de laquelle elle a son exercice; c'est l'amour ou le peu de soing ou nonchalance des richesses: & la donation & reception des mesmes richesses: & la matiere elongnee, ce sont les richesses.

Χρῆσις δ' ὅσα χρημάτων διαπάτη καὶ δόσις· ἢ δὲ ἀλλ' αἱ, καὶ ἡ φυλακὴ, καὶ τῶν μᾶλλον· διὸ μᾶλλον ἐστὶ τῷ ἐλευθερίῳ τὸ δίδοναι οἷς δαί, ἢ λαμβάνειν ὅθεν δαί, καὶ μὴ λαμβάνειν ὅθεν ἔδδ' αἱ. τῆς ἀρετῆς γὰρ μᾶλλον τὸ ὡ ποιεῖν, ἢ τὸ ὡ πάσχειν, καὶ ὡ χαλά· ἀρετὴ γὰρ μᾶλλον, ἢ ὡ αἰσχεῖσθαι ἀρετὴ γὰρ.

Τὸ γὰρ οἰκείον ἡ πόρ' ἀρετῆς μᾶλλον, ἢ οὐ λαμβάνειν τὸ ἀλλότριον. &c. φιλοῦσι δὲ χεδὸν μάλιστα οἱ ἐλευθερίως τῶν ἀρετῆς· ἀφ' ἑμῶν γὰρ· τὸ δὲ ἐν τῇ δόσι.

Arist. l. 4. Eth. c. 1. Pecunias autem appellamus omnia, quorum estimationem metiuntur numus.

C. 2. Quoniam igitur liberalitas, mediocritas est, quæ in dandis & accipiendis pecuniis vertitur: largiuntur et impudentes liberales in eas res, in quas debet, & quantum debet, etc.

Libel. de virt. Liberalitas autem animi virtus est, erogare quatenus honestum est, parata.

Arist. l. 4. Eth. c. 1. Videtur autem pecuniarum usus esse, sumptus & donatio. Accipio vero custodia querentis est potius quam utemur. Itaque hominis liberalis est magis, quibus largiendum est largiri, quam & a quibus accipiendum est, accipere, & a quibus accipiendum non est, non accipere. Virtutis enim proprium magis est, bene mereri, quam beneficium accipere: & res honestas ac preclaras magis, quam turpitudinem non admittere. etc.

Sunt enim quique minus libenter profundero cupit quam non accipere alienum, &c. Iam vero omnium hominum, qui virtutis nomine carisunt, maxime diliguntur liberales: nam profunt alijs: hoc autem in donatione situm est.

Οὐ γὰρ

Οὐ γὰρ ἔστι τοῦ ἐν ποιουντος ἐν χερσὶ ἐνεργειᾶς.

C. 2. *Nam enim hominis est benefici, facile beneficium accipere.*

Le propre vſage des richesses ſelon la liberalité, conſiſte plus à les donner & deſpenſer que non pas à les recevoir & à les conſeruer: car cecy reſſemble plus la poſſeſſion que l'vſage: à cauſe de quoy celuy qui ne donne ny ne deſpenſe, n'en vſe pas comme il faut. Il appartient doncques plus au liberal de donner que de recevoir, & ce pour pluſieurs raiſons: & premiereſment à cauſe qu'il eſt plus propre à la vertu de faire des choſes hôneſtes, que de n'en faire pas de vilaines, & d'agir que de patir. Or en ce que quelqu'un donne de ſa ſubſtance il agit bien, & à l'oppoſite prendre ou recevoir c'eſt patir: doncques il appartient plus au liberal de donner que de recevoir. Secondement on donne de plus grandes louanges & actions de graces au liberal, lors qu'il donne, que quand il reçoit des richesses. Et partant il luy appartient plus de donner que de recevoir. En troiſieſme lieu, puis que la vertu eſt autour des choſes difficiles, & qu'il eſt plus difficile de donner ſa propre ſubſtance, que d'en recevoir: il appartient plus au liberal de donner que de recevoir. En quatrieſme lieu, les hommes ſont plus dits liberaux pour donner, que pour recevoir, ou ne recevoir pas: car ceux qui ne reçoient point ny induëments, ſont plus louez de iuſtice que de liberalité. En cinqueſme lieu, le liberal eſt plus aymé, pour ce qu'il dône; que pour ce qu'il reçoit. C'eſt pourquoy Ariſtote dit, qu'entre les vertueux les liberaux ſont extremement aimez: parce qu'ils ſont vtileſ: ce qui n'adien pas en receuant, ains en dōnant: mais cette affection enuers eux eſt fondee ſur le bien vtile & non ſur l'honneſte, qui eſt celuy de la vertu. De quoy on peut tirer qu'il eſt plus propre au liberal d'exceller à donner, qu'à recevoir: en telle ſorte qu'ils ſ'en reſerue le moins & donne le plus aux autres, ſe contentant de peu quant à luy.

Τῆς ἐλευθεριότητος δὲ μεστότης οὐκ ἔστι
χρημάτων δοῦναι καὶ λαμβάνειν, ὅ ἐλευθερίῳ καὶ δώσει
καὶ δαπανήσῃ εἰς ἃ δεῖ καὶ ὅσα δεῖ, ὁμοίως ἐν μι-
κροῖς καὶ μεγάλοις, ἐν ταῦτα ἥδως.

Arist. l. 4. Eth. c. 2. Quoniam igitur liberalitas, mediocritas est, quæ in dandis & accipiendis pecunijs versitur, largiatur & impendet liberalis in eas res in quas debet & quantum debet: non aliter imparis, quam in magnis: atque hæc faciet libenter & iucunde.

Or il ne suffit pas de donner simplement pour faire vne action liberale & vertueuse, car il faut que ce soit avec les circonstances requises: qui sont. Premièrement qu'elle se face selon nostre pouuoir, pour vne bonne fin, gayement, quand il faut, à qui il faut, au temps, & autant qu'il faut: car si l'action humaine, manque de ces deus circonstances, elle cesse d'estre acte de vertu: encores qu'elle soit du genre des bonnes. Il faut doncques que la liberalité soit exercee avec election: car les biens faits sans election, sont plus iertrez que donnez: attendu que l'on oste le iugement du bien fait, il cesse d'estre bien fait. Elle doit estre aussi avec delectation & librement: de sorte que si quelq'un donne pour vne mauuaise fin, comme par vaine gloire, ou par concupiscence, à qui il ne faut pas, & non autant qu'il faut selon la condition, ou tristement & non librement, il n'est pas liberal: car c'est signe qu'il aime mieux les richesses que l'action de la vertu.

Οθεν δὲ δεῖ, λήψαι· οἷον ἀπὸ τῆς ἰδίας κτημάτων, ἔχ' ὡς χαλόν, ἀλλ' ὡς αἰαγαῶνον, ὅπως ἔχη δίδοναι, ἢ δὲ ἀμελήσει τῆς ἰδίας, βεβλόμενός γε ἀγαθῶν πῶς ἐπαρκεῖν.

Καὶ ἡ ψαῖς ὅταν δῇ, καὶ ὅσα δῇ· ὁ ἀρετῆς γὰρ
αἰεὶ ἀμφοῖς ὅσος μεστότης, ποιῶσι ἀμφοτέρω ὡς
δῇ· ἔπειτα γὰρ τῇ ὀπίκει δόσῃ ἡ τοιαύτη λη-
ψις· ἡ δὲ μὴ τοιαύτη, ἐναντία ἔχει.

Arist. l. 4. Eth. c. 2. Accipiet tamen unde debet, verbi gratia, de suis bonis & fructibus: non quod honestum sit, sed quod necessarium, ut habeat dandi facultatem. Nec suam rem familiarem negliget: quippe qui velit ex hac aliquibus commodare, eisque suppediare, quae desiderant.

Præterea unde & quantum accipere debet, accipiet. Nam cum virtutis hac mediocritas sit ad utrumque pertinens, utrumque quemadmodum debet, administrabit. Bonam enim donationem similis consequitur acceptio; quæ autem similis non est, contraria est.

Pour le second acte qui est de recevoir, il faut que les circonstances soient au libéral : à sçavoir qu'il ne prenne des richesses que d'où il faut : c'est à dire qu'il n'en recherche pas par vne voye indeüe : comme de rapine, de fraude, de vſure, ou des bonneſteté & tyrannie : car s'il prend de cette sorte , il estime & honore plus les richesses , que bien, & vertueusement viure : & partant il est ravisſeur & non libéral. Il prendra

de ses propres possessions, non pource que cela soit honneste, mais pource qu'il luy est necessaire d'auoir de quoy donner. Il ne doit point estre negligent en son bien : attendu qu'il en veut secourir les autres. Il ne donnera pas aussi à tous, afin qu'il ait de quoy departir à ceux qu'il faut, quand, & où il est honneste. Il recuera des autres autant comme il doit : car cette vertu s'exerce à donner & à receuoir en forte que la reception n'excede pas la donation. Mais il faut que le liberal soit plus prompt à donner, qu'à receuoir.

Ελευθερίαν δὲ βεῖ σφόδρα καὶ τὸ ὑπερβάλλον
ἐν τῇ δόξῃ, ὥστε χαλεπέωνται αὐτῷ ἐλάττω· τὸ
γὰρ μὴ ὑπερβάλλειν ἐφ' αὐτοὺς ἐλευθερίαν, καὶ τὴν
ὑπόστασιν αὐτῆς ἐλευθεριότητι λέγεται· ὃ γὰρ ἐν τῷ
πλήθει τὸ διδιδόναι τοὺς ἐλευθερίους, ἀλλ' ἐν τῇ τοῦ
διδόντος ἐξ ἑαυτοῦ δὲ καὶ τὴν ὑπόστασιν διδόναι· ὅθεν δὲ
καλῶς ἐλευθεριώτεροι εἶναι τῶν ἐλάττω διδόντων,
ἐὰν ὁποῖο ἐλάττωτον διδῶν.

Arist. l. 4. Eth. c. 2. Magna per se autem proprium est hominis liberalis, uam dando modum superare ut sibi pauciora relinquit. Nam sui rationem non habere, liberalis est. Iam uero ex facultatibus & penditur & appellatur liberalitas. Non enim in multitudine eorum, quae dantur, sed in habitu eius, qui datur, sita uis est liberalitatis. Hic autem datur pro facultatibus. Nihil ergo prohibet eum esse liberalem, qui pauciora daret, si modo ex paucioribus daret.

Il conuient fort au liberal de faire tel excez en donnant qu'il se laisse peu de chose : car cela luy est propre de n'auoir point d'egard à soy. Il doit estre loué, non en l'aboliuë distribution de sa substance selon la quantité : d'autant que la liberalité ne doit pas estre iugée par la multitude ou grandeur des dons : mais par la volonté & faculté du donnante. Au moyen de quoy rien n'empesche qu'un moins riche donnante de ce qu'il a moins, ne soit plus liberal qu'un plus riche donnante dauantage. Car le beaucoup donner & le beaucoup despendre, ne fait pas l'homme liberal : suffisant de donner ce qu'on peut selon la proportion de les biens ; comme le pauvre Eschines qui se donna à Socrates : car cela recommande le bien fait. La rareté tout de mesme le rend recommandable : à cause de quoy Alexandre le grand eut agreable le droit de bourgeoisie des Corinthiens : à cause qu'au parauant ils ne l'auoient iamais donné qu'à Hercules. Il faut aussi pour bien donner que ce soit sans estre poussé de desir d'honneur ou de vanité : mais ieulement de la pure vertu & de l'humanité : de quoy le liberal recoit vne assez precieuse recompense. Car en donnante au merite d'autrui, il donne à sa reputation & se conserue vertueux & riche d'un don, qui ne peut estre achepté pour argent. Et si ce sont des bien-faits honorables, tesmoignans la vertu de celui qui les recoit, ils se doiuent departir publiquement : & au contraire ceux qui sont donnez à la necessité, il les faut faire en secret.

Πλεονεξία δ' ἐστὶν ἐξ αὐτῆς τῆς ἐλευθερίας, μάλιστα ληπτέον ὅσα, μήτε φυλακτικῶν, πολεμικῶν δὲ, καὶ μὴ τιμωρῶν δὲ αὐτῶν τῶν χρημάτων ἀλλ' ὡς ἐκ τῆς δόσεως· διὸ καὶ ἐγκρατεὺς τῇ τύχῃ, ὅτι οἱ μάλιστα αἰετοὶ ὄντες ἡμέας πλεονεξοῦσι.

Arist. l. 4. Eth. c. 2. Difficile est autem liberalem diuitem esse, quippe qui nec ad accipiendum sit contentus, nec ad custodiendum pertinax. sed ad profundendum facili ac paratus, et pecuniam non sua, sed beneficij conferendi causa, magni aestimans. Idcirco & vulgus criminari fortunam solet, quod minime omnium diuites sunt, qui diuites & copios rei familiaris sunt dignissimi.

Οὐτε γὰρ τῆς αἰδρίας βεῖ το ὅπλα ποιῆσαι, ἀλλ' ἄλλως, ταύτης δὲ λαβύσης, ταύτοις ὁρῶνς χρησάσθαι· ὁμοίως ὅτι σφοδρότης καὶ τῶν ἄλλων· καὶ δὲ τῆς ἐλευθεριότητος, ἀλλ' ἢ δὴ χρηματιστική.

L. 1. c. Mag. Moral. c. 25. Nam neque fortitudinis est arma fabricare, sed alterius, verum ipsum est accipere, eisque rellē vii. Idem de temperantia, ceterisque dicendum. Ergo nec liberalitatis est, opes parare : sed eius potius quae ars pecuniarum dicitur.

Il n'est pas facile que le liberal soit riche : parce qu'il ne recoit pas facilement & ne conserue pas longuement : ains plustost il employe les richesses ne faisant cas de biens que pour exercer la liberalité. Le signe de cela est, qu'on a accoustumé d'accuser la fortune de ce qu'elle ne distribue pas des richesses aux liberaux, qui sont dignes d'en auoir : parce que les ayant ils seroient viles à plusieurs. Mais cette accusation est vaine : d'autant que ce que les liberaux ne sont pas faciles à enrichir, ne vient pas du costé de la fortune : mais de la part du liberal : lequel n'a pas beaucoup de soing d'auoir des richesses : car les hommes n'acquierent pas facilement le bien, dont ils se soucient peu : & puis en vissant de la liberalité, il le consume, & perd la faculté mesme d'vser de sa vertu.

Ελευ-

Ελευθερώτεροι δ' εἶναι δοκοῦσιν οἱ μὴ κτησά-
μενοι, ἀλλὰ ὁρῶντες τ' ὅσων ἀπείροι τε
γὰρ ὁ εὐδαίμων καὶ πάντες ἀγαπῶσι μᾶλλον τὰ
αὐτοῦ ἔργα, ὡς τῶν οἱ γονεῖς καὶ οἱ πενηταί.

Arist. l. 4. Eth. c. 2. Videntur porro liberaliores
esse, qui suis facultates non quæsiuerunt, sed ab alijs
parias acceperunt. Egestatis enim incommodum non
sunt experti. Præterea sua cuique facta sunt cariora,
ut parentibus & Pœsis.

Ceux qui possèdent des richesses acquises par les autres, comme sont les enfans par la succession de leurs parens, sont plus liberaux que ceux qui les ont acquises par leur propre labeur, en vn long temps: car les premiers n'ayant point expérimenté l'indigence ny la peine de l'acquisition, ils sont plus faciles à donner. Cela vient aussi de ce que chacun aime naturellement ses ouurages: à sçauoir les progéniteurs leurs enfans: l'artisan son ouurage, & le Poëte son Poëme: or les richesses acquises par labeur sont les œuvres de l'acquerant: à cause de quoy elles luy sont plus cheres & les conserue avec vne plus grande affection: & partant ils sont moins liberaux.

S'il arriue que le liberal ait donné ou retenu des richesses par vne maniere indecente, ou qu'il les conforme outre la bienséance & la droite raison, il s'en attriste: mais modestement comme il doit: car il est conuenable à la vertu de se resiouir & de s'attrister de cette sorte. Et s'il reçoit du dommage en ses biens il ne s'en fâchera gueres: parce qu'il ne les estime pas beaucoup, s'assligeant plus de n'auoir pas donné, que s'il auoit conlommé quelque chose, qui ne fust pas bien feant de consommer, d'autant qu'il luy appartient plus de donner que de receuoir. Si le liberal donne & reçoit cômme il faut, & avec les autres circonstances, il se delecte: parce que l'acte de la vertu est delectable, comme il a esté dit.

De l'avarice & prodigalité extremes de la liberalité, & des conditions
de ceux qui les ont.

CHAPITRE XIV.

Ο μὲν γὰρ ἄσματος, ἐν μὲν πρὸς τὴν ὑπερβολήν,
ἐν δὲ λίαν ἐλλείπει· ὁ δὲ ἀνελωμένος, ἐν μὲν λίαν
ὑπερβολῇ, ἐν δὲ πρὸς τὴν ἐλλείπει.

Ἐπὶ δὲ ἐν τῇ ἀνελωμένῃ ὁδεῖ ῥήματα ὑπερ-
βολαῖς ἐν ἐλλείψει· καὶ τὸ μὲν ἀνελωμένος πρὸς
πολλοῦ, αἰὲν τοῖς μάλλον ἢ δὲ πρὸς ῥῆματι συν-
δίδυσι.

Βλέπει γὰρ ἄσματος εἶναι, ὅτι πὺν ἔχον· τὸ
φθιρὸν τ' ὅσων ἄσματος γὰρ ὁ δὲ αὐτοῖς πολλοῦ
μὲν δὲ δὲ ἀπώλειαν πρὸς αὐτὸν εἶναι καὶ τῆς
ἑσθίας φθορᾶς, ὡς ἔστιν ἀπὸ τῆς τῆς τῆς τῆς.

Διὸ τοῖς τυχεύουσιν ἐν λήρῃ ἀσάτους· τὸ γὰρ
πλήθος τ' κτήσεως ἐν δὲ καὶ ῥαδίον εἶναι τῆς δόσεως
ἐν τῇ διατάξει ὑπερβολῇ.

Ἡ δὲ οὖν ἀσάτης, τὴν δὲ δίδωσι καὶ μὴ λαμβάνει
ὑπερβολῇ, τὴν δὲ λαμβάνει ἐλλείπει· ἡ δὲ ἀ-
νελωμένη, τὴν δὲ δίδωσι καὶ ἐλλείπει, τὴν λαμβάνει
δὲ ὑπερβολῇ, πλὴν ὅτι μικροῖς.

Οὐ γὰρ μοχθηρὸν, ἐν δὲ ἀγαθόν, τὸ ὑπερβάλ-
λιν δίδωσιν καὶ μὴ λαμβάνοντα ἡλιθίον δὲ.

Οἱ γὰρ ἀνελωμένοι ἐργασίας ἐργάζονται, καὶ
ποροδοκοῖ, ἐν πάντες οἱ τοῦτοι, καὶ τοῖς καὶ, καὶ
τῇ μικρᾷ ὅτι πολλῇ.

Ο μὲν τοι κλυδωνῆς, καὶ ὁ λωποδυνῆς, καὶ ὁ λη-
στῆς, τὸ ἀνελωμένον εἶναι· αἰσχροκερδῆς γὰρ κέρ-
δος γὰρ ἔτι καὶ ἀμφοτέροις παραγαγένουσιν καὶ οὐκ
δὲ ὑπομένουσιν· καὶ οἱ μὲν κλυδωνοῖς τῶν μεγάλων,
καὶ οἱ λησμάτων· οἱ δὲ δὲ δὲ φιλων κερδύν-
ουσιν, οἱ δὲ δὲ δίδωσι.

Arist. l. 2. Eth. c. 7. Prodigum enim in profunda
pecunia ultra modum prodit: in accipienda mo-
dum deserit. Illiberalis in accipienda immoderatus
est, in profundenda parcius ac restrictior.

L. 4. c. 1. Iam vero profusio & illiberalitas, sunt
in pecunia nimium & parum. Atque illiberalitatem
quidem semper is adhibemus, qui nimio pecuniarum
studio tenentur. &c.

Profusum enim propriè videtur esse qui vno vi-
tio affectus est, nimirum eo, quod rem familiarem
perdat & consumat. Nam qui per se suaque opera
perit, is est profusus. Videtur porro exitium quod-
dam sui ipsius esse etiam facultatum interitio, quasi
ex his tota viuendiaratio pendat.

C. 2. Itaque reges profusos dicere non solemus. Re-
rum enim, quas possident, vim & copiam, non viden-
tur esse facile donationibus & sumptibus superare.

C. 3. Ac profusio quidem donando, et non acci-
piendo modum superat: accipiendo autem deserit.
Illiberalitas vero donando modum deserit, acci-
piendo superat, præterquam in paruis. &c.

Non enim improbi, neque humiles, aut degeneris
hominis est, sed stultis potius, largiendo & non acci-
piendo modum superare. &c.

Iti qui illiberales operas præstant, sordidasque
artes exercere, ut lenones, & omnes huiusmodi homi-
nes, et fenariiores, & huiusmodi exiguum lucrum ma-
gna mercede constat. &c.

Iam aleator, et grassator, qui omnibus spoliis, &
latro, in numero illiberalium sanè habendi: nam tur-
pet quæstum confestantur. Quæstus enim causa
vtrique in negotio versantur, & dedecora ignomi-
niaque perferunt. Atque hi quidem lucris gratia
maximis in periculis versantur: illi ab amicis, qui-
bus donata debebant, lucrum faciunt.

Les extremes de la liberalité, sont la prodigalité & l'avarice. L'avarice est vn vice rendant les hommes plus attentifs que de raison à amasser ou retenir des richesses, & à en receuoir d'autrui: c'est vn desordonnee amour d'auoir, qui n'a point de fin en son desir; de mesure à acquerir, ny de droict à retenir. Aristote nombre entre les auares qui reçoient plus qu'ils ne doiuent, & sont addonnez au gaing deshonneste, & qui endurent des vilanies: les maquereaux, les vsuriers, le larron, le voleur, & le joueur de dez, qui prend de ses amis, auquels il deuoit donner. La prodigalité c'est vn vice consommant mal à propos les richesses, se plaissant en cette action; cômme l'auare à en amasser, sans que ce soit pour quelques delectations sensuelles: car cela est incôtinence & intemperance: & le prodigue est celuy quia ce vice de dissiper son patrimoine, & se perdre luy mesme par là; car il sèble que la dissipation de son patrimoine, soit sa mort en certaine maniere: parce qu'on vit du patrimoine & des facultez. La prodigalité est comparee à vn grand vase sans fonds; c'est vne sole & inconsiderée profusion des choses que la vaine gloire, l'insigne folie, la tres-grande pauvreté, & la tardiuë repentence suiuent ordinairement. Elle donne & reçoit tout, au contraire de la vertu, sans aucune mesure ny circonstance deue; cause de quoy le prodigue ne se delecte point en donnant & en receuant comme il faut, ny ne s'afflige point comme il faut: car il se delecte en vne indeuë profusion de sa substance, & ne s'en attriste point, s'il n'a commencé à auoir de la necessité. Aristote dit que la prodigalité non meslee d'autre vice, n'est pas meschanceté, ny faute de generosité, ains sottise. Il dit que les Roys ne sont pas ordinairement prodigues, parce qu'il n'est pas facile qu'ils excèdent à donner la grande abondance des finances qu'ils ont.

Επι ὅγα ποῖστος δόξαι ἀν' ἡ μικρὰ βελτίων εἶ-
ναι τῷ ἀνελυθέρῳ· ἐνίατός τε γὰρ ἔστι, καὶ ὑπὸ
τῇ ἡλικίᾳ, καὶ ὑπὸ τῇ σπουδῇ, καὶ ὅτι τὸ μέντοι
δυνατὶ ἐλθεῖν.

H δ' ἀνελυθέρεια, ἀνιάτος ἔστι· δοκεῖ γὰρ τὸ
γῆρας καὶ πᾶσα ἀδυναμία ἀνελυθέρους ποιεῖν.

Αὐτὸς δ' ὁ αἰὼς ἀπασιν διαφέρει· τοῖς βάλ-
λων' ἀνελυθέρῳ δ' ἐὶ τὸ αἰὼς ἀπασιν ἐλλείπων·
ὡμώϊς δ' ἐ καὶ ὁ μικροσφειπὶς καὶ ὁ σπάλαν· ὁ μὲν
γὰρ τὸ βάλαν· τὸ αἰὼς ποῖ, ὁ δ' ἐλλείπει τὸ αἰ-
ποῖν.

Arist. l. 4. Eth. c. 3. Deinde hic talis videtur non paulo melior esse auarus: facili enim potest ad sanitatem reuerti, et etatis maturitate correctus, et inopia coactus: potest etiam ad mediocritatem peruenire.

Illiberalitas autem atque auaritia, insanabilis est. Videtur enim fenescius & omnis imbecillitas illiberales efficere.

L. 2. Moral. Eud. c. 3. Profusus, qui omnibus sumptibus excedit. Illiberalis, qui omnibus parciat. Similiter & parcus & prodigus: hic enim excedit erogando modum, aliter eum non attingit.

Le prodigue & l'auare sont comparables en deux choses; à sçauoir en la superabondance & au defaut, & en la quantité du vice & du péché. Quant au premier, le prodigue excède en donnant, & en defaut en receuant: l'auare à l'opposite, excède en receuant, & en defaut en donnant: si ce n'est en quelques petites choses dont il ne se soucie pas, n'y estimant point de dommage euident. Pour le regard de la quantité du péché, Aristote est d'opinion que le prodigue est moins mauuais que l'auare. Et premierement, parce que le prodigue est aysé à guarir: c'est à dire facile à restraindre de la despense superflue: & cela en deux manieres: à sçauoir par l'aage: car d'autant plus que l'homme deuiet vieux, il est plus enclin à retenir le sien, & à ne le donner pas aux autres. La raison de cela, est que les richesses estant desirées pour les indigences humaines, la prodigalité se corrige en cet aage, auquel l'homme a plus de besoin & moins d'aptitude d'acquerir, qui est en la vieillesse. Et secondement par la pauvreté: car le prodigue en donnant beaucoup, & acquerant peu, les richesses s'euanoüissent incontinent, & voyant la pauvreté suruenir, il se referre luy mesme: Doncques il est aysé à guarir.

H δ' ἀνελυθέρεια ἀνιάτος ἔστι· &c. καὶ συμ-
φύεσθαι τοῖς ἀγῆστοις τῷ αἰσθητικῷ· οἱ γὰρ πάλ-
λοι φιλοχρήματα μᾶλλον, ἢ διαπαντικῶς.

Arist. l. 4. Eth. c. 3. Illiberalitas autem atque auaritia, insanabilis est. &c. Etque magis in hominibus innascitur, quam profusio. Nam plerique omnes pecunie studio ducuntur potius, quam ad largiendum prompti sunt.

La vieillesse, la crainte de pauvreté ou de maladies, qui guarissent la prodigalité, sont l'avarice incurable: car nous voyons par experience que la vieillesse, l'infirmité, & tou-

& toute impuissance, rendent l'homme inhabile à acquérir : à cause dequoy il desire d'avantage de conseruer le bien, & de retenir & despenfer moins qu'il ne faut. D'avantage nous connoissons que l'homme est naturellement enclin à l'auarice par ce signe, qu'il s'en trouue plus d'amateurs & de conseruateurs de leurs richesses, que non pas de donneurs : car la nature encline à l'amour des richesses, entant que par elles nostre vie est conseruee. Et partant là où la crainte est plus grande de la pauureté, comme en la vieillesse & en toute autre impuissance, là s'augmente l'amour des richesses. De cecy nous pouuons conclure que puis que l'homme est enclin naturellement à l'illiberalité, que c'est vn vice inseparable de luy, s'il y est addonné dès sa ieunesse : car les choses qui sont de nature sont inseparables : c'est à dire pour le moins qu'elle est difficile à guarir, mais non pas impossible du tout, autrement la vertu seroit en vain : & ainsi les choses qui guarissent le prodigue, confirment l'aure en sa maladie.

Secondement le prodigue peut facilement estre reduit à la mediocrité de la vertu, d'autant qu'il conuient avec le liberal en ce qu'il donne beaucoup, & reçoit peu ; n'en differant que pour le regard de deuës circonstances. Doncques si par l'accoustumance, par l'age, ou par vne moindre fortune, il donne & reçoit avec les deuës circonstances, il deuendra aysement liberal : mais l'aure ne differe pas seulement du liberal, en ce qui est des circonstances, ains aussi du principal : parce qu'il donne peu ou rien du tout, & reçoit beaucoup, & partant il est pire. Et puis il semble que le prodigue peche plus au defect de la raison, qu'en la deprauation de l'appetit, laquelle cause de la malice & du vice és Morales : car ce que quelqu'un donne abondamment & qu'il reçoit peu : cela ressembloit vn courage viril que mauvais ; à cause dequoy le prodigue est plustost estimé insipient que meschant : parce qu'il ne se sçait pas gouuerner, ny son bien.

Καὶ ὅτι οἱ πολλοὶ πολλοὺς, ὁ δὲ ὅτι ἅλα
ἔδωκεν αὐτοῖς.

Arist. l. 4. Eth. c. 3. Tum quod prodigis iunat multos, anarus neminem, atque adeo ne se ipsum quidem.

En troisieme lieu le prodigue est aymé de plusieurs, d'autant qu'il leur profite en donnant, combien qu'il nuise à soy-mesme en diminuant sa substance de fordonnement, là où l'aure est hay, à cause qu'il ne profite pas aux autres le pouuant : car il ne donne ordonnement ny de fordonnement. Il ne profite pas aussi à soy-mesme, attendu qu'il ne fait pas la despence requise pour sa personne & pour sa famille : & partant il est pire que le prodigue. Mais il se trouue souuent des prodiges intemperants : car distribuant l'argent facilement, ils sont enclins à faire des despenses en des vilainies, & parce qu'ils ne vivent pas pour l'honnesteté, ils se tournent és voluptez. En somme l'auarice est plus dommageable à autrui qu'à soy-mesme, & au contraire la prodigalité en aydant les autres, est nuisible à soy-mesme.

Le prodigue est de deux sortes, simple & mixte. Le prodigue simplement, c'est celuy qui donne de fordonnement aux autres : le mixte, c'est celuy qui donne superflument, & reçoit indeuëment, & plus qu'il ne deuroit : car il conuient en l'un avec l'aure. La raison du prodigue mixte est double : premierement c'est qu'il ne veut pas cesser ses dons & despenses superflues. Et d'autant que les richesses s'escoulent bien tost, si on n'en adioust d'autres ; à cause de cela les prodiges afin de continuer leurs despenses superflues, reçoient plus qu'ils ne doiuent, & de là où il ne faut pas. Secondement parce qu'ils despensent par leur concupiscence & sans raison : au moyen de quoy ainsi qu'ils ne se soucient pas de despenfer pour ce qui est bon, selon que la raison le diste, mais indifferemment. Semblablement ils n'ont aucun soing de regarder comment & pour quelle raison ils prennent, tout leur estant indifferent de quelque endroict que ce soit. Et telles gens n'ordonnant pas leur vie, ny leurs facultez au bien honneste, qui est le bien de la vertu, il s'en ensuit qu'ils s'appliquent & s'addonnent du tout aux sales voluptez.

Πολλοὶ γὰρ βροτοὶ δοκοῦσι τῆς ἀνελυγείας
εἶναι.

Arist. l. 4. Eth. c. 3. Multa enim genera multique modi anaritia videntur esse.

Il y a de certains illiberaux ou auares, qui ne le font qu'à tenir trop serrement le leur, & à le conseruer, n'appétant point celuy d'autrui, & ne se souciant pas de recevoir ce

qu'on leur offre, dont il y a deux causes: à sçavoir premierement, parce qu'il leur semble que cela est contre les bonnes mœurs, de recevoir les biens d'autrui, mesmes estant offerts: afin qu'ils ne s'exposent point au peril de faire quelque vilaine chose: car ayant reçu ce qui leur est présenté, il leur semble estre obligé à ceux desquels ils l'ont reçu. Secondement, parce qu'ils craignent, s'ils prennent quelque chose des autres, qu'il faille qu'ils donnent aussi, & qu'ils recompensent; & parce qu'ils ne donnent pas librement le leur: à cause de cela ils s'abstiennent de celui d'autrui.

Εἰκότως δὲ τῇ ἐλευθερίᾳ τῃ ἀνελυθείᾳ ὁρα-
ται λόγος· μὴ οὐκ ἔστι γὰρ ὅτι χαρὸν ἢ ἀσπίς, ἢ
μᾶλλον ὅτι πάντῳ ἀμαρτάνουσιν, ἢ ἡ ψυχὴ
ἐστὶ ἀσπίς.

Arist. l. 4. Eth. c. 3. Merito autem illiberalitas
liberalitati contraria esse dicitur. Nam cum malum
sit profusione majus, tum facilius ac sepius in hac,
quam in illa, quam diximus, profusione homines of-
fendunt.

L'illiberalité est plus opposée à la liberalité que la prodigalité: car si deux vices sont opposés à vne vertu, desquels l'un est pire que l'autre: celui qui est le pire est plus opposé à cette vertu: & nous auons montré que l'avarice est vn plus grand mal que la prodigalité: & que les hommes y faillent plus facilement & plus souuent.

De la Magnificence.

CHAPITRE XV.

Περὶ δὲ τὰς χεῖρας εἰς ἡμέρας ἄλλας ἀφ' ἑ-
σῆς, μισοῦσιν μὲν, μεγαλοπρέπειαν· ὁ γὰρ μεγα-
λοπρεπὴς ἀφ' ἑσῆς ἐλευθερίαν· ὁ μὲν γὰρ πρὸς μεγά-
λα· ὁ δὲ πρὸς μικρά.

Arist. l. 1. 2. Eth. c. 7. In pecunijs autem alia quo-
que versantur animi affectiones, quarum mediocri-
tas magnificencia nominatur. Magnificus enim eo
differt a liberali, quod ille in magnis, hic in parvis
versatur.

Δόξαι δ' ἂν ἀκόλουθοι εἶναι καὶ πρὸς μεγα-
λοπρέπειαν διελθόν· δοκεῖ γὰρ αὐτῇ πρὸς χεῖ-
ρα πρὸς ἀρετὴν εἶναι· ὅτι ὅσοι δ' ἢ ἐλευθερί-
ας ἀφ' ἑσῆς πρὸς πᾶσας τὰς ἐν χεῖρας ἀρε-
τάς, ἀλλὰ πρὸς τὰς δαπαναζέας μόνον· ἐν τού-
τοις δ' ἡ ἀρετὴ τῆς ἐλευθερίας τῇ μεγάλῃ.

L. 4. c. 4. Sequitur ut de magnificencia differa-
mus. Nam ea quoque virtus quadam videtur esse in
pecunijs occupata, verum non, ut liberalitas ad om-
nes pecuniarias actiones, sed ad supernarias dumtaxat pertinet. In his autem liberalitatem magnitudi-
ne superat. &c.

Ὁ μὲν γὰρ μεγαλοπρεπὴς ἐλευθερίῳ, ὁ δὲ ἐ-
λευθερίῳ, ὅτι μᾶλλον μεγαλοπρεπὴς.

Nam qui magnificus est, idem est liberalis: sed
qui liberalis est, non continnò est magnificus.

La liberalité peut estre entendue de deux sortes, communement & proprement. La liberalité communement prise, est indifferente autour de la donation & despenfe des richesses, soit petites ou grandes: & prise proprement, elle est seulement autour de la donation & reception des mediocres richesses. Au premier sens, tout liberal est magnifique, & non à l'opposite. Au second sens, la liberalité est distinguée d'espece de la magnificence: car la liberalité proprement prise, est autour des donations des richesses mediocres: & la magnificence autour des grandes despenfes precieusement. La matiere de la magnificence, ce sont les richesses aussi: de sorte qu'elle conuient en cela avec la liberalité: mais elles diffèrent en ce que la liberalité s'étend à toutes les operations qui sont autour des richesses, & qui peuuent arriuer tous les iours: à sçavoir és dons, és recompenses, & és despenfes. La magnificence est seulement és despenfes des grandes richesses: car la magnificence, c'est celui qui par la despenfe de grandes richesses, fait de grandes choses pour l'amour de l'honneur. De sorte qu'on ne peut estre magnifique sans de grandes despenfes, en faisant de grandes choses: & on peut estre liberal, soit qu'on despenfe peu ou beaucoup: pourueu que ce soit selon la droite raison, & avec les deües circonstances: qui sont l'operation vertueuse, tellement que la magnificence est vne vertu, selon laquelle les hommes font des grandes despenfes pour des choses d'importance.

La matiere de la magnificence peut estre triple: à sçavoir interieure, ou immediate; & celle là est l'amour des richesses: car la magnificence doit regler l'appetit de l'homme, de peur que par l'excessiue amour des richesses, il soit retiré de grandes despenfes, s'il les faut

faut faire en quelque œuvre d'importance. La matiere extérieure prochaine, sont de grands frais & amples despençes, & l'extérieure éloignée, ce sont de grandes finances : parce que de grandes despençes ne peuvent estre faites sans grands deniers. Soubz les finances ou deniers, Aristote comprend tout ce qui peut estre estimé par or ou par argent monnoyé. Le signe que la grandeur des despençes appartient au magnifique, se prend de ce que si quelqu'un despend en petites choses, meismes modérées, comme il faut, & que plusieurs despençes faites de cette sorte estant assembles, s'egalent au tout, que le magnifique a despençé ; il ne seroit pas dit magnifique : combien qu'il ait fait des despençes proprement & librement ; mais il seroit liberal : car encores que tout magnifique soit liberal, tout liberal n'est pas magnifique.

Τὸ ἀρίστον δὴ τοῦτο αὐτὸν, καὶ ἐν αὐτῷ, καὶ ἄ.

Δαπανήσῃ δὴ τὰ τοιαῦτα ὁ μεγαλοπρεπὴς τῷ χαλκῷ ἐνέχῃ, κοινὸν γὰρ τὸ τοῖς ἀρεταῖς.

Καὶ ἐν ἐξέσῃ τοῦ ἀρίστου ἔχῃ γὰρ τὰ αὐτὰ ἀρ-
μέζῃ θεοῖς καὶ ἀνθρώποις, ἐν αὐτῷ ἐν ἑρῷ καὶ ἐν φῶ-
καὶ ἐν τῷ διαπαιμάτῳ ἔχῃ μὲν ἐν τῷ γένει
καὶ μεγαλοπρεπὴς τὸ ἐν ἐν μὲν μὲν, ἐν
ταῦτα δὲ τὸ ἐν τῷ τοῖς ἀρεταῖς.

La grandeur de la despençe qui appartient au magnifique, se doit r'apporter à trois choses. Premièrement à celui qui despençe : parce qu'il faut que les despençes soient proportionnées à la grandeur de son estat, en sorte que selon qu'il sera plus grand, que la despençe soit plus grande. Car autres despençes sont bien seantes à vn Roy, autres à vn Duc, & autres à vn Comte. Tellement que si vn Roy despençe comme vn Duc, le Duc sera magnifique, & non pas le Roy. Secondement il faut considérer cela pourquoy on despençe : car la despençe doit auoir de la proportion à la chose pour laquelle on la fait : à cause dequoy si quelque riche Seigneur acheproit d'un pauvre citoyen, vne precieuse robbe à bon marché, & qu'il despendast peu, il ne sera pas magnifique. En troisieme lieu, il faut regarder la chose en quoy il despençe : Car si en la construction d'un Palais pour vn Prince, on ne despençe non plus qu'en celle de la maison d'une personne priuée : la magnificence n'est pas gardee : & en tout cela il faut que la despençe & l'œuvre soit pour l'amour de l'honnesteté, qui est vne chose commune à toutes les vertus.

Τὸ δὲ μεγαλοπρεπὲς, θαυμαστὸν καὶ ἐν ἀρε-
τῇ μεγαλοπρεπείᾳ ἐν μεγαλῇ.

Ἐπὶ δὲ τῷ διαπαιμάτῳ, οἷα λέγουσι τὰ τί-
μα, οἷον τὰ τοῖς θεοῖς, ἀναθήματα, καὶ χα-
τασκευαὶ καὶ θυσίαι ὁμοίως δὲ καὶ ὅσα τοῖς πᾶσι τὸ
δαίμονι, ἔσται τοῦτο κοινὸν ἐν φιλοτιμίᾳ
ἐστὶν οἷον ἔπειτα γοργεῖν οἰόνται δὴν λαμπαρῶς, ἢ
περιεργεῖν, ἢ ἐπὶ πύλιν, ἐν ἀπασὶ δὲ ὡς ἀφ'
ἐπὶ αὐτῷ, καὶ τοῖς τῷ ἀρετῇ τοῖς ἀναφύεσθαι τὸ τοῖς ἄν-
καὶ πᾶσι ὑπαρχόντων.

Ὅτι γὰρ εἰς ἑαυτὸν δαπανῶς ὁ μεγαλοπρεπὴς,
ἀλλ' εἰς τὰ κοινὰ. Ἐν δὲ δῶκε τοῖς ἀναθήμασιν
ἐν καὶ ὁμοίως.

Καὶ τοῖς ταῦτα μᾶλλον δαπανῶν, ὅσα πολυ-
χρόνια τῷ ἔργῳ ἔχῃ γὰρ ταῦτα, καὶ ἐν
ἐξέσῃ τοῦ ἀρίστου ἔχῃ γὰρ τὰ αὐτὰ ἀρμέζῃ θεοῖς
καὶ ἀνθρώποις, οὐδ' ἐν ἑρῷ καὶ ἐν φῶ καὶ ἐν
τῷ διαπαιμάτῳ ἔχῃ μὲν ἐν τῷ γένει καὶ
μεγαλοπρεπὴς τὸ ἐν ἐν μὲν μὲν, ἐν
ταῦτα δὲ τὸ ἐν τῷ τοῖς ἀρεταῖς.

Arist. l. 4. Eth. c. 4. Decorum igitur & persone
que impendit, & rei in quam impendit, & pecunie
que impenditur, spectantur.

Hac etiam talia vir magnificus impendit honesti
gratia. Hoc enim omnium virtutum commune.

C. 5. Et in vnoquoque decorum seruare. Non enim
eadem dijs atque hominibus conueniunt : neque eo-
dem sumptus sanum & sepulchrum adificandum est.
Ac sumptus quidem suo quisque in genere magnus.
Et cum sit illud magnificentissimum, quod in magno
magnum est : tum hic sumptus, qui in his rebus ma-
gnus est.

Arist. l. 4. Eth. c. 4. Quod autem magnificum est,
id admirabile est. Operis igitur virtuti ac prestantia
est, magnificentia qua in magnitudine consistit.

C. 5. Sumptus autem quidam sunt, quos amplius &
honoratos dicimus, verbi gratia, dona que suspen-
duntur in templis, disque dicantur : & constructio-
nes templorum, & sacrificia : Itemque ea omnia, que
in id quodcumque diuinum est, impenduntur : & qua-
cumque in re publicam honesta laudis studio con-
feruntur, ut sicut ludos se splendide facere, aut tri-
remium prefecturam de suo administrare, aut epu-
lum præbere ciuitati putent oportere. In omnibus au-
tem, ut dictum est, eius qui agit, habenda ratio est,
qui sit, & quæ sint eius facultates.

Non enim in seipsum sumptuosus est vir magni-
ficus, sed in rem communem & publicam. Dona au-
tem simile quidam in rebus habent que dijs conse-
crantur, & ante eorum simulacra suspenduntur. &c.

Et in ea opera potius pecuniam impendere, qua
diuturna sunt futura (sunt enim hæc pulcherrima)
et in vnoquoque decorum seruare. Non enim eadem
dijs atque hominibus conueniunt, neque eodem sum-
ptus sanum & sepulchrum adificandum est. Ac sum-
ptus quidem suo quisque in genere magnus. Et cum
sit illud magnificentissimum, quod in magno ma-
gnum est.

Il faut que les dépenses & œuvres pour estre magnifiques, soient dignes d'admiration, & par conséquent rares: car nous admirons les choses rares: elles doivent aussi estre pour des choses extrêmement honorables, qui sont les diuines, celles qui se font pour les Heroës, & celles qui concernent le public: car le magnifique n'est pas somptueux pour soy-mesme en son propre vſage, mais plustost pour le public. De maniere que la magnificence se considere es dépenses qui se font rarement, pour choses d'importance: comme bastimens de Temples superbes, de Palais, de tombeaux: enquoy elle ne se doit pas faire en petites choses fragiles seulement; comme peintures & semblables: mais es amples fondemens, grandes murailles, & excellente Architecture, & en la richesse del'ornement, qui soient toutes de longue duree. Elle est aussi es occurrences publiques, & à faire des presens aux Roys & Princes, en recompence des bien-faits qu'on a receu d'eux: & pour acquerir leur amitié. Car les dōs faits aux Roys, & aux grands Seigneurs, sont comparez aux choses qu'on consacre à Dieu: d'autant qu'on ne leur offre pas non plus qu'à luy, pour besoin qu'ils en ayent, mais par reuerence & par honneur seulement. La magnificence s'exerce aussi es Ambassades, soit à en faire la charge, ou à recevoir les Ambassadeurs en sa maison, en festins, en jeux publics, es nopces du magnifique, de ses enfans, ou de ses amis, & semblables. En toutes lesquelles choses, le magnifique a plus d'égard & s'estudie d'auantage, comme il fera son ouurage tres-bon, tres-beau & bien seant: que comme il pourra espargner la despesse à le faire, prenant fort grand plaisir en l'expedition de son ouurage, c'est pourquoy la vertu de magnificence apporte de la dignité & de la gloire, & appartient aux hommes nobles & illustres. Or estant requis au magnifique de faire de grandes dépenses, lesquelles doiuent estre proportionnées à ses facultez, à ses richesses, & à son estat; vn pauvre ne peut estre magnifique: car s'il veut faire de la despesse outre ses facultez, il ne sera pas estimé magnifique, ains mal-aduisé: attendu que l'œuvre de la vertu doit estre selon la bien-seance, & non d'auantage: Mais il pourra bien estre magnifique en habitude, puisque chaque vertu a sa source de la droite election, laquelle la pauureté ne peut oster.

Ο δὲ μεγαλοπρεπὴς, ὅστις ἡμῶν εἶχε τὸ πρῶτον γὰρ δύνασθαι θιαρῆσαι, καὶ διαπαιῆσαι μεγάλα ἐμμελῶς. &c. Οὗτω γὰρ εἶναι μέγα διαπαιῆμα καὶ πρῶτον τῶ ἔργῳ ὥστε τὸ μὲν ἔργον, τῆς διαπαιῆς ἄξιον εἶναι. τὴν δὲ διαπαιῆν, τῷ ἔργῳ, ἢ καὶ ὑπερβαλλῶν, διαπαιῆσι δὴ καὶ τοιαῦτα ὁ μεγαλοπρεπὴς ἢ χαλεπῶς ἐκεῖ. κοῖτον γὰρ τὸ τῷ αἰσθηταῖς καὶ ἐπὶ πῶτος καὶ πρῶτον καὶ ἡ ἀκριβοσύνη, καὶ μακροπρεπείη.

Arist. l. 4. Eth. c. 4. Magnificus autem hominis similis est. Decorum enim animo cernere, et magnos sumptus concinnè facere potest. &c. Sic enim sumptus magnus erit, si ad opus accommodatus ac decorus fuerit: ut utrumque opus sumptus dignum sit, & opere sumptus, aut etiam superior. Hec & talia vir magnificus impendit honesti gratia. Hoc enim omnium virtutum commune est. Et præterea incundè, ac prolixè. Nam subtilius rationes subducere, & omnia ad calculum reuocare, hominis est parsimoniam indecoram consiliatam.

Le magnifique est comparé à vn ſçauant: d'autant que comme cettuy cy garda la proportion autour de sa matiere: le magnifique fait respondre proportionnement, & avec conuenance: tout de meſme les dépenses au grand œuvre entrepris: afin qu'il despesse autant qu'il est bien seant. Et ainſi la despesse sera grande, si elle est accommodée à l'œuvre, lequel doit estre tel qu'il ſoit digne de la despesse, que la despesse ſoit digne de l'œuvre, voire qu'elle le ſurmonte: & que tout cela doit estre fait gayement & largement: car d'en faire le compte trop exactement & par le menu, cela reſent l'homme qui recherche vne parsimonie indecète. Voila ce que c'est de la magnificence, laquelle est plus noble que la liberalité, à cause de son objet, de la splendeur de l'action, & de l'vſage qui est public.

Des extremes opposées à la magnificence.

CHAPITRE XVI.

Υπερβολὴ δὲ, ἀπειροχελία καὶ βασιλεία ἑλπίδας δὲ, μικροπρεπεία.

Τῆς τοιαύτης δ' ἑξέως, ἢ ἐν ἑλπίδας, μακροπρεπεία χαλεπῶς ἢ δὲ ὑπερβολὴ, βασιλεία καὶ ἀπειροχελία, καὶ οὕτως τοιαῦτα ὅχι ὑπερβαλλῶσαι τῷ μεγέθει.

Arist. l. 2. Eth. c. 7. Nimum elegantia infscientia, & operaria quaedam in sumptu faciendo insolentia: parum, indecora in sumptu faciendo parsimonia.

L. 4. c. 4. Hujus autem talis habitus id, quod est parum, indecora parsimonia appellatur: nimium, operaria quaedam in sumptu faciendo insolentia, & elegantia infscientia: & quatuor sunt tales virtutum appellationes, quae modum superant, non magnitudine sumptus quem faciunt. &c.

Et γὰρ

Εἰ γὰρ τοῖς μικροῖς τῷ δαπανημαίῳ, πολλὰ ἀγαθίστα, ἢ λαμβανέτω. ὅτι μὲν οὖν.
Ο δὲ μικροπεντὶς πρὸς πᾶσι ἐλλείπει, ἢ τὰ μέγιστα ἀγαθὰς ἐν μικρῷ τὸ χεῖρον ἀπολεῖ· ἢ ὅτι αὐτοὶ μὲν λανθάνουσιν, αὐτὰ δὲ ἀεὶ ἔχουσιν ἀγαθῶσαι.

C.6. In res enim parvas, & quæ parvum sumptuum desiderant, multam pecuniam injunxit, sperando emag, ac manifestam ostendit incoenitè atq; inenitit.
Homo autem indecorè parcus, in omni re modum deseret, maximaque pecunia consumpta, in parva honestum omne perdet, atque extinguet, quicquid salutaris est procrastinans & cavillabundus efficiet, & quæ ratione quam minimo sumptu id conficere possit, considerabit. &c.

L'EXTREME excédant contraire à la magnificence : c'est quand on fait la despençe plus grande que ne requiert l'œuvre & contre la bien-seance: voulant paroître magnifiquē, sans sçavoir garder ce qui est convenable. L'extreme defaillant c'est quand on ne fait pas la despençe correspondante à l'œuvre entrepris, ny selon la bien-seance: à sçavoir pour n'estre pas à temps, & chercher trop le bon marché. Ces extremes n'ont point de nom : mais on pourroit nommer le defaillant paruiuiffence, sordide ou parlymonie: ils ont telle proportion à la magnificence, comme la prodigalité & l'avarice à la liberalité: mais combien que ces habitudes soient vicieuses, elles ne rendent pas vn homme infame; parce qu'elles ne portent point de nuifance au prochain.

De la complaisance ou affabilité.

CHAPITRE XVII.

Εἰ δὲ ταῖς ὁμιλίαις ἢ τοσούτῃ, ἢ λόγῳ ἢ παραμύθῳ κοινωμένοι, οἱ μὲν ἀρεσκῶς δοκῶσιν εἶναι, οἱ πᾶσι τὰς ἡδονὰς ἐπαρῶμεντες, ἢ ἕθεν ὑπετιόοις, ἀλλὰ δὴ ὁ νόμος δεινὸν ἀλυτοὶ τοῖς ἐπιχειροῦσιν εἶναι· οἱ δὲ ἑξαρτίας τῷ τοῖς πᾶσι ἀντιτυπῶντες, ἢ τῷ λυπῶν ἢ δὴ ὅπου φροντίζοντες, ὁ δὲ νόμος ἢ διὰ τοῦτο χεῖρον· ὅτι μὲν οὖν αἱ εἰροδομαὶ ἔχουσιν, καὶ αἱ εἰσιν, οὐκ ἀδύνατον· χεῖρ ὅτι ἡ μέση τῶν παρηγορητῶν, καὶ ἡ δὲ δὲ ἐλπίς, ὅτι χεῖρ ὡς δὲ ὁμοίως δὲ χεῖρ διχρησάται.

Εἴκοι μὲν γὰρ πρὸς ἡδονὰς χεῖρ λυπᾶς εἶναι τὰς ἐν ταῖς ὁμιλίαις γομῶσας.

Arist. l. 4. Eth. c. 12. In congressu autem hominum & vite quotidiana consuetudine, denique in sermoni ac fallorum communicacione, alij blandi seu placenti studiofi videntur esse: qui vi sunt voluptati laudant omnia, nullaque in re adversantur, sed putant se eos quibuscum quotidie congregantur, nullo modo offendere oportere. Alij contra, qui in omni re a dñe sentantur, neque magnopere laborant, ne quem offendat, appellantur morosi, & in contentionibus pugnares ac perniciosos. Hi igitur (quos diximus) animi habent, mirumque vniuperabiles, horum medius laudabilis: quo vir bonus ea omnia, quæ probanda, & vi probanda sunt, probabit, offendeturque contrarij. &c.

In vi enim voluptatibus ac molestij versari videtur quæ ex sermonibus & catibus hominū capiuntur.

LA complaisance c'est vne vertu par laquelle l'homme rend sa conuersation agreable à ceux qu'il hante, & avec lesquels il vit: tant par ses paroles qu'autres actions & affaires: de sorte qu'il acquiert leur grace & bien vueillance: & ce en conseruant la bien-seance, son honneur & la dignité, selon que la droite raison le dictē. La complaisance a double matiere à regler, dont l'vne est prochaine & interieure, qui sont les passions du concupiscible, lesquelles elle modere: à sçavoir les delectations & les tristesses de celuy qui conuerse selon la bien-seance avec les autres. L'autre matiere est l'esloignee & exterieure, qui sont les paroles & les autres actes gracieux & delectables: tels qu'ils doiuent estre en la conuersation humaine, & combien qu'elle regarde tous les actes qui ne different pas d'espece: mais aussi de genre selon que les manieres de viure entre les hommes sont diuerfes; toutes fois l'affabilité n'est pas vne vertu generale, ains vne speciale: car elle ne regarde tous ces actes que sous vne seule raison formelle, qui est de viure avec biē-seance & delectablement parmy les compagnies. Et parce que cette raison est vne selon l'espece; à cause de cela cette vertu est vne selon l'espece: car l'vnité de l'habitude prouient de l'vnité de la raison formelle de son obiect.

Όνομα δὲ οὐκ ἀποδίδεται αὐτῇ πᾶσι· εἴκοι δὲ μάλιστα φιλικῶς τοῖς τῷ γὰρ ὅτις ὁ χεῖρ τῷ μέσῳ ἐξῆς, οἱ δὲ βελόμβου λίγην τὸ ὅτι πικρὴ φίλος, τὸ

Nomen autem ei nullum impositum est: sed ad amicitia similitudinem proximè videtur accedere. Nam qui hoc medio animi habitu pradius est, cuiusmodi

τέργων ἀπολαβόντα. ὁ δὲ φίλος, ὅτι
ἀμειψόμενοι ἐπὶ τῷ τέργων, οἷς ὁμιλεῖ· ὅτε γὰρ
τῷ φίλῳ ἢ ἑρπύλλῳ, ὥσπερ ἐχέει ἕκαστα ὡς οὗτοι,
ἀλλὰ τῷ ποικίλῳ· εἶναι ὁμοίως γὰρ ἀπὸ τοῦ
ταῖς ἐργασίαις, καὶ συνήθειαι καὶ ἀσυνήθειαι αὐτοῦ
ποικίλῳ, πάλιν καὶ ἐν ἐχέουσιν.

Ἀναφέρων δὲ ἀπὸ τοῦ καλοῦ καὶ τὸ συμφέρον
ἐργασίαι τῷ μὴ λυπεῖν, ἢ συνιδόντων· εἶναι μὲν γὰρ
ἀπὸ τῶν καλῶν καὶ ὁμοίων εἶναι καὶ ταῖς ὁμοίαις
ἐργασίαις, τῷ τῶν δὲ ὅσας μὲν αὐτῷ ἐπὶ μὴ καλὸν ἢ
βλαβερὸν συνιδόντων, διαχειρῶν, καὶ ἀπομαρτύνειν
λυπεῖν.

hominem commodū & bonū amicum significamus, cum
amandi affectū assumpti sit. Eo autē differt ab amicē-
tia, quod amici moi, amorisque affectū in eos quibus
cum versatur, caret. Non enim eo quod vel amet, vel
oderit, unū quidque oportet approbat: sed quia eo
ingenio est, id est, instruenda viiā consiliū cepit. Equē
enim hanc facilitatē erga notos atque ignotos, eque er-
ga eos, quorum consuetudine vivitur, atque eos quibus
cum nulla consuetudine & familiaritate communis
est, adhibebit. &c.

Ad honestum et vile suae actiones referens, hunc
sibi scopum propositum habebit, ne quem offendant, aut
ut deleat potius. In iis enim voluptatibus ac mole-
stis versari videtur, quae ex sermonibus & coribus
hominū capiuntur. Quando autē non nisi cum turpia-
dine, aut etiā cum dano deleatē potest, ea obsecunda-
tione improbat ac respuet, multoq; malū offendere.

L'amitié & la complaisance conviennent en l'acte extérieur, d'autant qu'ainsi que l'amy
doit vivre delectablement avec l'amy, & se condouloir avec luy es occasions; parce qu'il le
fait. L'affable en fait de même, mais elle diffère de l'amitié en vn autre sens: d'autant que
l'amy ne peut estre sans amour & affection enuers ses amis; & l'affable peut estre & se trou-
uer sans amour & affection ou dilection enuers ceux qu'il frequente: car il n'accepte &
n'approuve pas les faits ou les faits des autres, & ne les contredit pas ou reiette: comme il
feroit s'il les aymeroit ou hayoit: à cause qu'il est disposé en cette sorte là selon l'habitude de
la complaisance, dont le signe est que l'affable ne se comporte pas delectablement seule-
ment avec ses amis: mais communement enuers tous, tant ceux qu'il connoist que les in-
connus, domestiques & estrangers: en quoy il ressemble au liberal: car l'amy donne à l'amy
par amour, & le liberal non seulement par amour: mais parce qu'il est liberal: à cause de
quoy il fait des presens à tous. En somme l'affable se doit comporter gracieusement en-
uers vn chacun, comme il conuient: mais toutesfois en obseruant la difference des degrez
& des conditions des personnes, & tousiours pour l'amour du bien honeste, delectable
ou utile: sans qu'il y ait de vilanie, ny de dommage: car les hommes vivent ensemble pour
estre utiles & delectables, les vns aux autres. Mais encorres que le complaisant entende de
delecter tant qu'en luy est, & qu'il fuy de fâcher: toutesfois s'il luy vient ou doit venir
de plus grands biens honestes, d'attrister que de delecter, il doit contrister.

Selon quelques vns cette vertu est annexee à la temperance, & selon d'autres à la iusti-
ce. La raison de la premiere opinion est, que l'affable imite la temperance autour de sa
propre & interieure matiere: car la temperance modere les delectations, & les tristesses
qui sont autour de l'attouchement: & la complaisance celles qui se trouvent en la conuer-
sation humaine, selon le respect deu & conuenable de l'homme à soy même, & à celuy
avec lequel il conuerse: à cause de quoy il semble qu'à raison de la matiere cette vertu soit
adiointe à la temperance. La raison de l'autre opinion est, que par l'affable l'homme
n'entend pas principalement de se delecter soy-même: mais celuy avec lequel il vit: &
ainsi il tend à la delectation au regard d'un autre. Semblablement il entend de delecter
sous raison de ce qui est deu: combien que ce ne soit pas selon la loy, mais selon l'honne-
steté: car il est honeste à vn chacun de vivre delectablement en la compagnie de ceux
avec lesquels il conuerse, & selon qu'il est bien seant: parce que l'homme est naturelle-
ment animal sociable & civil: & aussi parce que l'homme ne peut vivre. Mais quant à
moy il me semble que cette vertu tient autant & plus de la prudence, que d'aucune des
autres vertus: attendu que la prudence est l'habitude par laquelle nous conduisons nos
actions & deportements selon la droite raison, en conuersant & vivant avec les hommes.

Des extremes opposites à la complaisance.

CHAPITRE XVIII.

Τὸ δὲ συνιδόντι ὁ δὲ τῷ ὁδῶν εἶναι ἐργάζο-
μεν, μὴ ἀπὸ τοῦ ἄλλο, ἀρεσκῶν ὁ δὲ ὅπως ὁ

Arist. l. 4. Eth. c. 12. Eorum autem, qui delectantur
in, qui nihil aliud sibi proponit quod assequi velit, quā

φίλῳ

Φείλας πᾶς αὐτῷ γήγηθ, εἰς χεῖματα, καὶ ὅσα
 ἀφ' ἡμετέρων, καλὰς ὁ δὲ πᾶσι διχρεσίαν, ἐ-
 ρηθ ἐπὶ δυσκολίᾳ ἔδουσε.

Καὶ καλὰς μὲν ὁ πάλαι (μυσοπώων) ἡ καλὰς
 ἔχῃ· ἀπερρηκὸς δὲ, ἐλάττω.

LEX TREME par excez opposé à la complaisance: c'est quand quelqu'un veut plaire, & se rendre delectable en toutes choses. Que s'il le faict pour delecter seulement, il est dit doux ou paisible: mais si c'est pour l'utilité seulement, comme pour gagner de l'argent ou quelque autre bien qu'il s'accorde à la passion d'un chacun, il est appelé flateur, & son vice flatterie. L'autre extreme par défaut de delectation, est dit quand quelqu'un ne se soucie pas de plaire à un autre: ains au contraire est importun, & contredisant à tous: celui-là est difficile & hargneux: & un tel homme est reieté de la société & conuersation des autres: à cause de son importunité comme moleste & fâcheux. La gravité qui est bien feante aux grandes & honorables personnes: est moyenne entre l'amorosité & la delectation trop commune: & en quelque sorte que ce soit, elle est bonne pour les vieillards, & l'affaibleté pour les ieunes & pour l'age viril.

De la vertu de verité.

CHAPITRE XIX.

Ὁ δὲ μέσθ' αὐθιγρότης ὢν, ἀληθινότης ἔ-
 τ' ὡς βίῳ, καὶ τῷ λόγῳ, τὰ ὑπάρχοντα ὁμολογῶν εἶναι
 περὶ αὐτοῦ, καὶ ὅτι μείζων, ὅτι ἐλάττω.

Καθ' αὐτὸ τὸ μὲν ψυδῶν, φαῦλον ἔ' φακτόν
 τὸ δὲ ἀληθές, καλὸν ἔ' ἐπαμειβόμενον.

LA verité vertu morale, c'est vne habitude selon laquelle l'homme faict voir en ses paroles, en sa vie, en sa conuersation, en ses negoces tant publics que priues, & en ses actions, qu'il ne feint rien de plus grand, ny de plus petit des choses qui sont en luy: c'est vne concorde & conformité ou correspondance en paroles, en actes, en gestes, selon qu'ils sont en l'homme veritable. Pithagoras dit de cette vertu, qu'apres Dieu, elle doit estre aymee & reuerree des hommes en second lieu. Et les Egyptiens en honoroient la statue en leurs villes, comme d'une des plus grandes deitez. Diodore de Sicile dit, que les Chaldeens & les Gimnosophistes honoroient tant la verité, qu'ils condamnoient à un perpetuel silence ceux de leur troupe qui estoient surpris par trois fois en mensonge: lequel est aussi meschant & à blâmer: comme le vray est bon & louable.

Ὅν γὰρ περὶ τῶν ἐν ταῖς ὁμολογίαις ἀληθύνων
 τῶν λόγων· καὶ ὅσα εἰς ἀδικίαν καὶ δυσμοσίαν
 (μυτίαν) ἄλλης γὰρ ἀνείη ταῦτ' ἀρετῆς· ἀλλ' ὅς
 ἀντιθέτως τοῦτον ἀφαιροῦν, καὶ ἐν λόγῳ καὶ ἐν
 βίῳ ἀληθύνει, τῷ πλεονεκτήσει τοῦ εἶναι· δοξάζει δ'
 αὐτὸ τοῦτον ἐπιτελεῖν εἶναι· ὁ γὰρ φιλαλήθης, ἔ-
 σ' οἱς μὴ ἀφαιρῆται, ἀληθύνει, ἀληθύνει ἔ' ἐσ' οἱς
 ἀφαιρῆται.

La matiere autour de laquelle cette vertu s'exerce, ce sont les dires & les actes de l'homme, non absolument: ains sous raison de conformité & d'egalité: tels qu'ils sont en l'homme veritable. Et parce que la raison speciale de l'objet constitue la vertu speciale: à cause de cela la vertu verité est vne vertu morale. Mais encorres qu'elle soit speciale, elle est toutesfois annexee à la iustice, à laquelle elle est conforme en deux choses, premierement parce qu'elle se rapporte à un autre: car par elle l'homme manifeste en dires ou en faits à un autre les choses qui sont en luy, & l'un se montre à l'autre tel qu'il est. Secondement par ce que la vertu constitue vne egalité es dires & es faits humains: ainsi que la iustice es choses: mais elle differe de la iustice, en ce qu'elle n'a pas esgard à ce qui est dit

Tom. 2.

L ij

vi sit iucundus, blandus & placendi studio, sicut
 appellatur. Qui vero id facit, ut aliquam ex eo utilitatem
 capiat, quæ vel in pecunia, vel in rebus quæ pecu-
 nia estimantur posita sunt, assentator. At cum qui
 omnibus offenditur, morosus, et in contentionibus pu-
 gnacem dicimus appellari.

L. 1. Eud. c. 3. Assentator plura quam deceat lan-
 dat, odio prosequens, pauciora.

Arist. 1. 4. Eth. c. 13. Medius vero cum singulis in
 rebus suis iuris atque arbitrii ijs, vita & oratione verum
 esse, quia ea, quæ habet, in se inesse constituitur, neque ea
 verbis auget, neque extenuat, &c.

Per se autem mediocris, quidem malum et vitu-
 perabile est: verum autem, bonum est et laudabile.

Non enim de veraci loquimur, qui in cõfessis et ma-
 nifestis, neque de eo, qui in rebus quæ ad iniusticiam in-
 iusticiamve pertinet, verus est: (alterius enim hac sunt
 fortasse viribus) sed de eo, qui quibus in rebus nihil
 refert, virum sit eiusmodi nec ne, tum in oratione, tum
 in vita, veritatem colit: & sequitur, eo ipso quod tali
 animi habitu sit pradius. Talis autem qui est, vir
 bonus non immerito videri possit. Nam qui verum
 amat, veraq; loquitur, quibus in rebus id facere nihil
 attinet: is multo magis in re verè loquitur, in quibus
 magnopere refert.

selon la loy, mais selon l'honnesteté, par laquelle l'homme est tenu de se manifester soy-mesme à son prochain en toute verité, sans dissimulation : affin que la conuersation humaine soit gardee. Et qui procede de cette sorte est equitable & bon : car qui ayme la verité & la dit es choses indifferentes : il la dira plustost es choses où il importe de la dire.

Des especes de menterie, qui sont les extremes opposites à la verité.

CHAPITRE XX.

Δουκὶ δὴ ὁ μὲν ἀλάζων, προσωποποιῶν τῆς ἐνδοξίας, καὶ μὴ ὑπαρχούσης, καὶ μειζώων, ἢ ὑπάρχει· ὁ δὲ εἶρων ἀπάληπτος, ἀρετῶσαι τὰ ὑπάρχοντα, ἢ ἐλάττω ποιεῖ.

Ὁ δὲ μειζώων τῆς ὑπαρχούσης προσωποποιῶν τοῦ μὲν τοῦ εἶρωντος, φαύλω μὲν εἰσὶν· ὃ γὰρ αὖ ἐγγυρε τῷ ψεύδει· μάταιον δὲ φαίνεται μάλλον ἢ χυλός· εἰ δ' αἰσχρὸν πῶς, ὁ μὲν δόξῃς ἢ τιμῇς, ὃ δὲ λαίω λαχόντος, ὡς ὁ ἀλάζων· ὁ δὲ ἀρετῆς, ἢ ὅσα εἰς ἀρετῆς, ἀρχημοσύνη.

Ἀλάζων δὲ, ὁ πλείων τῆς ὑπαρχούσης προσωποποιῶν· εἶρων δὲ, ὁ ἐλάττω.

Arist. 1. 4. Eth. c. 13. Videtur igitur gloriosus seu arrogans rei sibi gloriosus vendicare solere, qua non infanti quaeque iuni ius, quae infanti maiores. Dissimulatio contra, vel ea qua non infanti negare, vel minora fingere, atque extenuare. &c.

Qui verò maiora sibi, quàm quae infanti tribuit, ac vendicat, nullum rei causi: est ille quidem improbo similis (non enim mendacio delectaretur) verum tamen leuius hominis potius ac nugatoris, quàm mali similitudinem gerere videtur. Quòd si alicui rei gratia faciat, non est valde vituperandus, ut arrogans: & qui pecunia loco sum, multo turpior est.

L. 2. moral. Eud. c. 3. Lati abundus plura quàm possident ostentat. Dissimulatio pauciora.

Sous la menterie sont contenus les extremes de la verité, dont celuy qui luy est opposé selon l'excez s'appelle vanterie, ou arrogance: & le deffectueux ironie ou dissimulation. La vanterie se commet en trois sortes. Premièrement quand quelqu'un se vante d'auoir ce qu'il n'a pas, ou de plus grande chose qu'il n'a: & cela pour cette seule fin qu'il prend plaisir de se vanter & de mentir en cette sorte: chose qui prouient d'une mauuaise inclination & d'accoustumance de ne pouuoir parler sans s'exalter soy-mesmes. Telles gens sont plus vains que méchants: car ils ne nuisent pas aux autres en intention de leur nuire: à cause de quoy on ne les repute pas malicieux, mais vains: parce qu'ils se delectent du mensonge, qui n'est ny bon, ny vtile: leur vanterie s'appelle vaine gloire, qui se reduit à l'insipience. Secondement si quelqu'un se vante d'auoir ce qu'il n'a pas, ou de plus grandes choses qu'il n'a: non pas précisément pour plaisir qu'il prenne à la vanterie, mais parce qu'il desire d'estre honoré: comme il arriue à ceux qui sont esloignez de leur patrie, lesquels se disent: estre de noble race & riches: combien qu'ils soient roturiers & paures: & cela afin d'estre honorez des estrangers. Ceux-là combien qu'ils soient menteurs, ne sont pas toutesfoi tant blasmables: parce que la fin pour laquelle ils se vantent: à sçauoir l'honneur, a quelque conuenance avec les choses honnestes. En troisieme lieu quelqu'un se vante d'auoir ce qu'il n'a pas, ou de plus grandes choses qu'il n'a, pour gaigner de l'argent ou autre chose semblable: & cettuy-là est plus vilain & blasmable que le precedent: parce qu'il ment pour vn moindre bien. Les menteurs de cette sorte, sont comme les Charlatans & Empyriques.

Οἱ δ' εἶρωνες ὅτι τὸ ἐλάττω λέγοντες, χαλεπότερον μὲν τὰ ἤδη φαινόντα· ὃ γὰρ χέρδους ἔνεκα δοκῶσι λέγειν, ἀλλὰ φεύγοντες τὸ εὐκρόν· μάλιστα δὲ ὃ ὑποίτα· ἐνδοξα ἀπαρτιῶν· οἷον Ἐσωκράτης ἐποίησεν· οἱ δὲ τὰ μικρὰ καὶ τὰ φανερά προσωποποιῶντες, βέλτερον ἀνέροντες λέγοντες, ὃ ὑπερβαφρόντοι εἰσι καὶ εἰσὶ τοῖς ἀλάζωνι φαίνεται, οἷον ἡ τῆς λαχούσης ἐσθλῆς καὶ γὰρ ἡ ὑπερβολὴ καὶ ἡ λίαν ἔλλειψις, ἀλάζωνος· οἱ δὲ μετρίως χρώμενοι τῇ εἰρωνείᾳ, καὶ οἱ τὰ μὴ λίαν ἐμπεδῶν καὶ φανερά εἰρωνεύμενοι, χαριέστες φανόσι· αὐτὴ καὶ ὁ δὲ ἀλάζων φαίνεται τῷ ἀβύρῳ τῷ χειρὶ γὰρ.

Arist. 1. 4. Eth. c. 13. Dissimulatores autem, quia sua omnia verbu eleuati, moribus videntur illi quidē esse polioribus. Non enim lucri causa ita loqui videtur, sed quod elationē animi iactationemq; fugiat. Maxime autem etiam his gloriosa omnia de se negat: quod faciebat et Socrates. Qui verò res paruas, & in promptu positas dissimulat, versus seu delicati veteratores appellantur: suntque hi abieci et contempti homines. Atque adeo interdum hoc vitium arrogantie similitudinem gerit, qualis est Lacedaemoniorū vestitus. Nam sibi & nimium assumere, et parum admodum tribuere, de seque omnia deirahere, arrogantis est. Qui verò intra modum dissimulatione utuntur, ea quae dissimulant, quae non admodum nota, neque in promptu sunt posita, y potius homines videntur. Arrogans autem potius quàm dissimulatio, veraci videtur opponi. Deterior enim est.

Ceux

laquelle est vertu, comme il arrive au jeu; lequel est vtile en la vie, & en la conuersation humaine: car du jeu il se fait vn certain repos en l'homme, des ennuis & de la sollicitude: lequel repos luy est necessaire: parce qu'ainsi que le corps a besoin quelquesfois de relasche en les labours corporels, lequel se prend par le dormir: ainsi l'ame intellectuelle a besoin par intervalles de se reposer des operations intellectuelles, par lesquelles l'homme est ententif aux choses serieuses; & ce repos se fait par le jeu: à cause de quoy on l'appelle recreation d'esprit. Et ainsi combien que le jeu ne tende pas prochainement à la felicité, il y sert de loin, en ce qu'il engendre le repos, & deliure des soins & ennuis, desquels estant accablé, on n'en pouuoit jouir. Il est, dit Ciceron, licite d'vser du jeu & des bons mots, comme du sommeil & des autres repos; apres que nous auons vacqué & satisfait aux affaires serieuses & graues. Ce jeu ne doit pas estre desmesuré, ny contré la modestie; mais ingenieux & plaissant: car en cettel sorte il reluit quelque lumiere d'un esprit vertueux.

Les ciuils ou de bonne compagnie, sont ceux qui disent & oyent le mot, & rencontrent modement & avec bien-iesance, & qui ont appris par vne bonne habitude de conuertir en passe-temps gracieusement les gestes & les paroles; de sorte que les assistants en reçoient de la delectaion avec honneur. Tels gestes semblent estre les mœurs, car ainsi que les mouuements corporels extérieurs sont indices de la bonne ou mauuaise disposition du corps interieure: de mesme par les actions des paroles & des gestes extérieurs, on descouure les mœurs interieures: à cause de quoy on a accoustumé de dire que la langue impudique est messagere du cœur impudique. Il faut que le ciuil oye & die es passe-temps & jeux les choses qui sont bien-faites à vn homme modeste, ayant l'esprit ellongné des conditions terniles: car le jeu de l'homme libre & ingenieux differe de celuy du seruite: en ce que cettuy-là est es choses bonnes & honnestes, & cettuy-cy autour des des-honestes. En l'exercice de la ciuilité, il ne faut point dire des choses picantes qui causent de l'infamie à quelqu'un: mais bien celles qui n'en apportent point, & ne touchent pas à l'honneur, afin de ne troubler pas la modestie delectation.

L'affabilité ou complaisance, la verité & la ciuilité, conuiennent & differrent: elles conuiennent en ce qu'elles sont autour des paroles & des actes humains extérieurs: mais elles differrent entant que la verité s'exerce autour des dictz & des faits qui sont vrais: & les autres deux autour des dictz & des actes humains: à sçauoir la ciuilité autour des honnestes delectations au jeu: & l'affabilité autour des delectations de l'humaine conuersation, ainsi que nous auons dit.

De la bouffonnerie & rusticité opposites à la ciuilité.

CHAPITRE XXII.

Οἱ μὲν οὖν τῶν γελῶν ὑπερφθόγγοντες, βαυμολόχοι δὲ καὶ οὐκ εἰς τὸν σκοπὸν, γλιχόμενοι πάσας τῶν γελῶν, ἔμεινον σαρκαζόμενοι τῶν γελῶν ποιῶσαι, ἢ τῶν λέγων ὠχρήματα, ἢ μὴ λυπεῖν τὸν σκαπολόχον· οἱ δὲ μήτ' αὐτοὶ αἰεὶ ἐκτόπις μὲν γελῶν, τοιαῦτα λέγουσι δυσχεραίνοντες, ἀγροὶ ἢ ἐκτροπὶ δόκουν εἶναι.

Οὐδὲ βαυμολόχοι, ἢ τῶν ὑπὲρ τῶν γελῶν, ἢ ἐπὶ ταῦτα, ἢ πρὸς ἄλλους ἀποχρίσασθαι, εἰ γέλωτα ποιῶσαι· ἔτοιμα ἔχοντες λέγων, ὅταν ἴδωσι αἱ οὐχαρίεις εἶποι· ἐντα δὲ ἕλ' αὐτὸν ἀκῶσαι· ὁ δ' ἀγροὶ τὰς τοιαύτας ὁμιλίας ἀχρεῖος· ἢ δὲ γὰρ συμβαλλόμενος, πᾶσι δυσχεραίνει· δοκεῖ δὲ ἔῃ ἀνάπαυσις ἔπειθ' ἐν τῶν βίῳ εἶναι ἀναρχῶν.

Arist. l. 4. Eth. c. 14. Atque ij quidem, qui risu mouendo ultra modum proditi, scurræ videntur esse, & ridiculi contemptique homines, qui ridiculorum singulari cupiditate ac desiderio affecti sunt, magisque sibi hunc scopum propositum habent, ut risum moueant quam ut honesta ac decora loquantur, nec cuius iniquum falsè dicunt, animum offendant. Qui autem nec ipsi quicquam ridiculè, falsèque dicere queunt, & vs qui dicunt insensè sunt, agrestes & insulsi homines habendi sunt.

Scurra autem ridiculo moderari non potest, cum nec sibi, nec aliis parcat, diuocodorum risum moueat: cum talia denique dicat: que humanitate politius hominumquam dixerit: nonnulla autem etiam eius aures respuerint. Agrestis autè ille et rusticus atque insulsius ad tales congressiones prorsus ineptus & inutilis est. Nam cum ipse vili ad ea opera conferat, tum omnibus offenditur: videtur autem ad hominum vitam requies & iocis esse necessaria.

LA bouffonnerie ou batellerie c'est l'extreme excessif de la ciuilité: & le desseffectueux, la rusticité ou rudeffe, qui red les hommes facheux. Les bouffons sont rite plus qu'il ne faut

faut en leurs passe-temps, disant ou faisant, & oyant dire d'eux des choses qui ne sont pas bien seantes: parce qu'ils affectent d'exciter les assistans à rire, ne se souciant pas de proceder en cela honnestement ou deshonestement: en quoy ils s'estudient plus à faire rire, sans se soucier d'offencer quelqu'un, qu'à faire ou à dire des choses honnestes & conuenables. Les rustiques sont ceux qui sont si sauvages & rudes, qu'au lieu de se comporter modestement, ioyeusement, & de complaire à ceux avec lesquels ils conuersent, quand il est requis & à propos: sont plustost fâcheux & empeschent leur honneste recreation, ou n'y cooperent pas, en disant ou faisant quelque chose complaisante: de quoy les assistans puissent estre honnestement recreez: & ne souffrent pas que les autres en disent ou fassent, ainsi qu'eux mesmes ne peuuent pas gouter le plaisir du passe-temps & des bons mots des autres.

Combien que le bouffon n'ayt autre but que d'exciter à rire par ses paroles & par ses gestes, & le rieur ou mocqueur ayr vne mesme fin: toutesfois ils different l'un d'auec l'autre de la part de la fin, en la grandeur de leur malice: car le bouffon n'a autre intention que les ris de soy & des autres, en disant & faisant quelquesfois des choses qu'un vertueux & honneste homme ne vouldroit pas dire ny oïr dire patiemment: car il l'exerce en choses deshonestes: mais le mocqueur n'a pas seulement la risée pour but, ains aussi la confusion dont il l'excite: à cause de quoy la malice est plus grande.



DE LA MORALE OV ETHIQUE.

LIVRE CINQVIESME,

Auquel il est traité de la Iustice & équité, & de leurs parties.

Du droit ou iuste, & de ses especes.

CHAPITRE I.

Τὸ δὲ Νεγμον ἀρετὴ, τὸ ἰσότητος, τὸ δὲ
ἀδίκον τὸ ἐναντίον, τὸ αἰσιν.

Ὡς γὰρ ἡ ἀρετὴ διχῶς λέγεται, τὸ πικρὸν
καὶ φιλαληγὴ καὶ ἐνδομίας καὶ τῆς μοῖρας
αὐτῆς, τῇ πολιτικῇ κοινωνίᾳ.

Εἰς ποῖα γὰρ ἐκείνη διχῶς τὸ πικρὸν καὶ τὸ ἑλ-
κτικόν, ὅτι ἢ τὸ ἰσόν ἢ οὐκ ἰσόν αἰσιν, τὸ δὲ
ἀδίκον ἰσόν ὅτι καὶ ἐν λόγῳ δικαίον πᾶσι ἐπὶ δὲ
τὸ ἰσόν μέσον, τὸ δὲ ἀδίκον μέσον τι ἀπὸ τοῦ ἰσ-
τοῦ ἐν ἐλαχίστοις δυοῖν.

Διχῶς μὲν δὲ τὸ ἰσὸν ἀνέρεται τῷ ἀδίκῳ καὶ ὁ.

*Arist. l. 5. Eth. c. 1. Jus igitur erit tum id, quod le-
gibus sancitur, quod legitimū appellatur, tum id, quod
equum est: et contra iniuriam, tum id quod in legem
committitur, tum id quod iniquum est.*

*C. 3. Quocirca vno modo iura appellamus ea, qua
vitam beatam, eiusque partes, civilis societate conci-
liare & conservare possunt.*

*C. 6. In quacumque enim actione plus & mi-
nus, in ea equum quoque seu aequale reperitur. Si igitur
iniuria est iniquitas seu inaequalitas: ius erit aequa-
litas. Quod etiamsi ratio cur ita sit non afferatur, ita
videtur omnibus iniquiam autem aequale, medium est,
ius quoque medium quoddam erit. Atque aequale quid-
dem in duobus minimum reperitur.*

*C. 10. Iustum officium autem, seu iustū factum, cor-
rectio & emendatio iniustū falli, seu iniuria alteri il-
lata est.*



O v s auons referué à traiter de la iustice & de ses parties : parce
qu'elle les contient toutes en certaine maniere, comme nous le di-
rons. Or doncques ayant maintenant à traiter de la iustice, il faut
premièrement parler du droit que les Latins appellent *Ius* : car
c'est de luy qu'elle dépend. Le terme droit est pris en diverses si-
gnifications entre les Iurifconsultes : à sçavoir pour tout ce qui est
bon & equitable: pour tout ce qui est conforme à la loy & legitime:
pour la faculté, puissance ou autorité legitime de faire, d'acquiescer,
de posséder ou d'aliéner quelque chose, & pour la sentence mesme
du Iuge; soit qu'elle soit iuste ou non, au regard de ce qu'il doit iuger. Il se prend aussi
pour la mesme chose que la loy, & pour la science mesme du droit & des loix. Mais pro-
prement & simplement le droit nommé *Ius* par les Latins, & duquel vient ce que nous
appelons iuste, & le signifie aussi, c'est vne certaine egalité ou moyen entre le plus & le
moins: car l'égal c'est ce qui estant comparé à vn autre ne l'excede point, ny n'en est point
excedé. Et ceste egalité se considere selon qu'elle est conuenable entre les hommes pour
viure selon la droite raison ou heureusement les vns avec les autres : & vne telle egalité
se trouue en toute action où il y a plus & moins. Au droit est opposé l'iniuste ou l'iniuste,
qui est vne mesme chose : à sçavoir vne inegalité de ce qui est conuenable entre les
hommes.

Φυσικὸν μὲν τὸ πασι ἄνθρωποις ἴσον εἶναι δυνάμει,
καὶ τῷ δικαίῳ ἢ μὴ.

*Arist. l. 5. Eth. c. 10. Jus quidem naturale, quod vi-
bique gentium idem valet, non quia ita vel decretum,
vel non decretum.*

Εἶπε δὲ, χαρά τὸ δίχαιον ἔστι διπλόν· τὸ μὲν γὰρ ἀγροφυόν· τὸ δὲ χυρόμον· ἔστι δὲ τὸ χυρῶσιμον φιλία, ἢ μὲν ἡθική· ἢ δὲ, νομικὴ εἶναι.

Τῶν δὲ διχασμῶν ὅτι τὰ μὲν φύσις, τὰ δὲ νόμον.

Τὸ δὲ πολιτικὸν διχάζει, τὸ μὲν φυσικὸν ὅτι, τὸ
 δινομικόν· φυσικὸν μὲν, τὸ παλαιᾶς τῶν αὐτῶν ἔχει
 δόξαν.

Εσι γὰρ ὁ μαρτυνοῦνταί τι πάντες, φύσιν κοινὴν
 δίχοντες, καὶ ἄδικον, καὶ μὴ διδμήν κοινονία πρὸς ἀλ-
 λήλους, μὴδὲ βωθῆκη.

L. 8. c. 15. Videtur autem vitius esse duplex (alterum enim est non scriptum, alterum scriptum et legitimum) sic et amicitia, quam utilitas constituit, altera in moribus esse posita, altera legitima.

L. i. mag. moral. c. 34. Insuperum quadam natura,
quadam lege sunt.

L. 4. moral. End. c. 5. Ius civile autem aliud naturale est, aliud legitimum. Naturale, quod ubique gentium idem valet.

L. 1. Rhetor. c. 13. Est enim quoddam, quod auguratur omnes natura commune iustum, & iniustum, etiamsi nulla societas innicem sit, nullaque paelio.

Le droit se diuise en naturel, & dell'institution des hommes. Le droit naturel c'est celuy qui est commun par nature à tous les hommes: & ce droit cōsiste és premiers principes aâifs, desquels les deux premierement premiers sont ceux-cy: Il faut faire le bien, il faut fuir le mal: & puis ces autres suiuent. Il faut reuerer Dieu: il ne faut pas nuire iniustement à personne: il faut faire à autruy ce que nous voulons qui nous soit fait: il faut punir les melchans: & ainsi des semblables. Ce droit commence à s'imprimer en nous dès que nous sommes capables de la raison.

Or encorques que le droit ne conuienne pas proprement aux animaux selon qu'ils sont animaux simplement, mais seulement à ceux qui ont l'usage de la raison. Neantmoins Aristote & les Philosophes comprennent sous le droit naturel, ce qui est commun à l'appetit des hômes avec les animaux bruts: (comme de estre, de viure, de se conseruer, le male de se joindre avec la femelle pour la conseruation de l'espece) aussi bien que ce qui est propre en particulier à l'homme: à sçauoir se comporter comme il conuient enuers Dieu, enuers soy & enuers les autres, selon que la droite raison le dicte éuidemment, ou qu'il est tiré par consequence des premiers principes actifs communs à tous les hommes. Mais les Iuriconsultes posent seulement pour le droit naturel celuy qui ensuit la nature animale commune aux hommes & aux bestes: tel qu'est la conioction du male & de la femelle: la nourriture des enfans & semblables; & quant à ce qui ensuit la propre nature de l'homme selon laquelle il vit par raison, ils l'appellent le droit des gens: parce que toutes nations qui n'ont point la raison perueruie en vices; & est receuë comme loy entre tous les peuples: à cause qu'il est éuidemment & facilement tiré des principes actifs: comme pour exemple, qu'il faut obseruer les promesses: qu'il faut rendre ce qui nous a esté commis en deposit: qu'il faut garder la foy à l'ennemy mesme: que les ambassadeurs soient en feureté & inuiolables entre les amis & ennemis: & semblables. Tellement que selon l'opinion d'Aristote, le droit des gens est naturel: parce que la raison naturelle le dicte.

Τὸν αὐτὸν δὲ πρόπον ἐπεὶ μὴ χαλὸν τὸ πατήρα
θύειν, οἷον, ἐν τεύχεσσι· ἀπλῶς δὲ ὁ χαλόν.

Ἀλλὰ τὸ τοῖς θεῖς πμᾶν, ἐρεῖς χαλόν, μιᾷ δὲν
 ὀρεσπιθεῖς· ἀπλῶς γὰρ χαλόν ὄστιν.

Τὰ δὲ χεῖρά ἐ τὰ δίδυμα, αὐτὴ δὲ πόλι-
πλήθοι, πᾶσι τὴν ἑξῆς ἀποδοῦναι, ἢ πλά-
νῃ, ὥστε δοκεῖν ὁμῶς μόνον εἶναι, φύσις δὲ μὴ.

Arist. l. 2. Top. c. 11. Eodem modo & alicubi honestum, patrem immolare, ut apud Tribalos: simpliciter verò non est honestum.

*At Deos colere dices honestum, nulla re adiecta:
simpliciter enim honestum est.*

L. 1. Eth. c. 1. *Aliqui in iis rebus, quæ honesta, quæque iusta sunt, quas civilis scientia considerat, tanta est dissensio, tantaque in eis versatur erroratio, ut lege tantummodo, non natura constare videantur.*

*L. s. Ethic. 10. Exiſtunt autem nonnulli, inra-
tione eſſe biuſi/modi; id eſt legiti-
ma, quoniam ſiquid conſtat natura, immobile atque immutabile eſſe; & ubi-
que eandem vim habet: quomamodum ignis & hic
& apud Perſas oris: intra autem quotidie vident im-
mutari. Sed hoc non ita eſt omni quod ex parte: eſt
certe et aliquid. Et ſane apud Deos forſiſſe haud
quaquam aliter ſeri habet: ſed apud nos eſt proſeſſe
aliquid etiam naturale, mutabile: non tamen omne-
verumtamen nihilominus aliud natura valet; aliud
non natura. &c.*

Δοκεῖ δὲ τοῖς τοῦ Θεοῦ παισὶν τοῦτο, ὅτι, τὸ μὲν
φύλον ἐκλήθησαν ὡς ἅνθρωποι, καὶ τὸ ἕκαστον ὡς ἄνθρωπος
ὡς σαρὰ τοῦ πνεύματος ἐκείνου· ὁ Περσὶς ὡς Περσὶς καὶ τὰ
ἄλλα καὶ ἕκαστος ὡς σαρὰ τοῦτο καὶ οὐκ ἄλλως ὡς ἄνθρωπος,
ἀλλ' ἐπ' αὐτῷ· ὅτι τοῦτο ἐκλήθη τοῖς θεοῖς, ὡς αὐτὸς ὡς
ἄνθρωπος· ἀλλὰ ὡς ἄνθρωπος ἡμεῖς δὲ θεοὶ καὶ οὐκ ἄλλως
καὶ οὐκ ὡς ἄνθρωπος, ἀλλ' ὡς θεοὶ, τὸ μὲν φύλον, τὸ
ἕκαστον φύλον.

φύσις γὰρ ἡ διζῆα κρείττων· καὶ τοὶ ἐνδὲχεται
πρὸς ἀμφοτέρους γενέσθαι· τὰ δὲ καὶ (καθ' ἑαυτὴν,
καὶ τὸ συμφέρον τῶν διζῆων, οὐκ ἔστι τοῖς μέσοις·
καὶ γὰρ πᾶσι τοῖς ἀνθρώποις τὰ ἐν ἑαυτοῖς καὶ οἰσιν· μέτρα,
ἀλλ' ἡ μὲν οὐκ ἔστι, καὶ τὸ πᾶσι τοῖς ἀνθρώποις ἐλάττω·
οὐκ ἔστι δὲ καὶ τὰ μὲν φυσικὰ, ἀλλ' ἀνθρώπινα δίκαια,
καὶ πάντα πᾶσι τοῖς ἀνθρώποις ἐλάττω· ἀλλὰ μὴ
μόνον πᾶσι τοῖς ἀνθρώποις καὶ τῶν ἀνθρώπων.

Δίκαια λόγῳ τὰ ποικίλα καὶ φυλακτικὰ
καὶ ἡδονικὰ καὶ τῶν μετὰ τὴν πόλιν καὶ
ταῖς.

Le droit de l'institution des hommes, c'est celuy qui a esté institué par eux, pour vivre ensemble selon ce qu'il porte en quelque société, communauté, republique ou cité : à cause de quoy ce droit n'est pas commun à tous peuples & nations, mais est diuers en diuerses republiques : & d'autant que ce droit est posé par quelque loy pour estre obserué en quelque republique on le nomme positif, legal & civil.

Quelques vns ont estimé qu'il n'y auoit point de droit naturel, & que tout droit estoit de l'institution des hommes: disant que s'il y auoit vn droit naturel il seroit immuable & auroit mesme force par tout, comme les autres choses naturelles, de la façon que le feu brûle icy, en Perse, & par tout ailleurs. Et il semble qu'il n'y a point de droit qui ne soit muable, se trouuant diuers en diuers lieux, voire comme les mesures: selon que les republiques se gouvernent diuersement: iusqu'à estre changeant quelquesfois en mesme lieu. Aristote respond à cela que toutes les choses naturelles ne sont pas immuables: car nous voyons qu'il y en a encore que la main droite soit la plus forte & puissante de nature, parce que c'est d'elle que procède le principe du mouvement: que neantmoins il se trouue des hommes qui s'aydent aussi bien d'une main comme de l'autre. Et quant au droit naturel, il est mesme entre toutes les nations, bien que quelques vns errent en la droite raison, & estant peruerstis de mœurs, y contreuenient: ainsi qu'il y a des choses saines & douces de soy, qui ne laissent pas d'estre mal saines, & sembler ameres à quelque malade: comme pour exemple, il estoit honneste entre les Tribales de sacrifier son pere: ce qui n'est pas simplement honneste, comme est, qu'il faut honorer Dieu & le seruir. Mais quoy que s'en soit, le droit commun à toutes nations ou à la pluralité, est naturel & non de l'institution des hommes.

Τὸ δὲ πολιτικὸν δίκαιον, τὸ μὲν φυσικὸν ἔστι· τὸ
δὲ νομικόν· φυσικὸν μὲν τὸ πᾶσι τοῖς ἀνθρώποις
ἐξ ἑαυτῶν, καὶ τὸ πᾶσι τοῖς ἀνθρώποις, ὅτι
ἀρχὴ μὲν ἔστιν ἀφ' ἧς, ὅπως ἡ ἀλλοτρία· ὅταν δὲ
ἡ πόλις, ἀφ' ἧς, οἷον τὸ μέγιστον ἀνθρώπων, ἡ πόλις
ἴσως, ἀλλὰ μὴ δύο πόλεις· ἐν, ὅσα ἐπὶ τῶν
ἡμετέρων ἐκείνων νομίζονται· οἷον τὸ μέγιστον ἀνθρώπων, καὶ
τὰ φυσικὰ καὶ νομικὰ.

Manus enim dextera ualentior est sinistra natura. Atqui euenire potest, ut aliqui sinistra perinde ut dextera, utantur. Iam uero que iura ex consensu & utilitate hominum nata sunt, ea mensuris similia sunt. Neque enim omnibus in locis sunt euales uinitruisique mensura: sed apud eos, qui emunt, maiores: apud eos, qui vendunt, minores. Itemque iura non naturalia sed humana non sunt omnibus in locis eadem. Nam neque reipublica quidam regenda forma, una & eadem est apud omnes: sed una dumtaxat ubique consentanea natura est, ea que optima.

L. 4. moral. Eud. c. 1. Iura appellamus ea, que uita beatam, eiusque partes, civilis societate conciliare & conseruare possunt.

Arist. l. 5. Eth. c. 10. Jus civile autem aliud naturale est, aliud legiū. Naturale, quod ubique est: id est, id est, quia ita uel decretū est, uel non decretū. Legiū autē, quod ab initio, hoc autem illo modo fit, nihil refert: cum constitutum fuerit uero, tum a cunctis refert: quale est illud, mina captiui redimere: aut illud, capram. Jus immolare, non oues duas, prater ea leges omnes, quas de rebus singularibus ferunt, ut Brasida sacra facere: & quacunque a populo sciti & decreta sunt.

Le droit positif, legal ou civil, pour estre vrayement droit & iuste, doit estre fondé sur le naturel commun, sans y apporter autre changement que de determiner certaines choses qu'il estoit auparavant la constitutio de la loy indifferente de le faire de ceste sorte, ou d'une autre: parce que la nature n'a pas determiné qu'il soit bon ou mauvais de l'oultre-passer: de quoy Aristote donne pour exemple, rachepter vn captif pour le prix d'une mine: sacrifier vne chevre à Dieu plustost que deux brebis. Tellement que quoy que ce soit qu'on adiouste ou retranche, cela ne doit point estre contraire au droit naturel ny le destruire. Aristote dit que le droit civil est celuy duquel vident les citoyens, demeurant sous vn mesme gouverneur, par lequel ils sont regis: & les Iuriscultes ne le nomment pas le droit civil, à cause seulement que les citoyens en vident: mais parce que quelque cité se l'est constitué

Division du droit positif, legal ou civil.

Ὅτι τὸ (ἡγεμόνων) ἐστὶ τὸ ἀπῶς, δίσχμον ἔ-
 τὸ πολιτικὸν δίσχμον· τῆτο δὲ ἐστὶν ὀπτικοῖνων
 βίη, ὡς τὸ εἶναι παρὰ καὶ, ἐκδοῖον, καὶ ἴσον,
 ἢ καὶ ἀναλογίαν, ἢ καὶ ἀεὶ ἐκδοῖον· ὡς τοῖς μὴ
 δὴ τῆτο, οὐκ ἐστὶν τῆτο, ὡς ἀλλήλων· τὸ πολι-
 τικὸν δίσχμον, ἀλλὰ πᾶσι δίσχμον, ἔ καὶ ὁμολογῆ-
 ῖται γὰρ δίσχμον ἐν τοῖς νόμοις ὡς αὐτῶν.

[illegible]

Ita autem vel domini in seruis vel patris in liberis non est idem, atque hec, sed iamen finis: neque enim euigam in ista iniustitia loci esse potest abfoluit. A qui possessio seu mancipium & liberi, vsque eo dum patris finis: neque a patre finitius: patris instar sunt. Se ipsam autem nemo dum afficit consilio. Non est igitur cuiquam in se ipsum iniustitia loci. Ex quo efficitur, neque inuria, neque iniuri cuncti locum esse: lege enim insi, in iusque locum habere, apud quos legem esse communem patitur natura, dicebamus. Hoc autem esse docuimus, quibus est inter ipsos imperandi et parentis equalitas. Iamque inter virum et uxorem magis quam inter patrem & liberos, domini et seruū, inru est communis. Hoc enim insi est ad tuendum rem familiarē pertinens: quod aliud esse a ciuili.

L. 3. mag. moral. c. 34. At filio erga patrem, et seruo erga dominum, ius vltim non esse videbit. Neque enim pedi aduersum me, neque manui, neque iisdem alicui membro: similiter igitur habere videbunt & filius erga patrem.

Digitized by Google

que son pere, le droit seroit simplement entre eux, comme l'amitié y pourroit estre, sans que le pere connust que son fils fust son fils, ny le fils que celuy avec quil auroit amitié fust son pere.

Ὡς, ἡ καὶ μὲν πρὸς τοὺς διχμαλῶν, τὰ ποιη-
κά, & φιλακτικὰ τὴν εὐδαιμονίαν, & τῆς μελάν
αὐτῆς, τῇ πολιτικῇ κοινωνίᾳ.

Εἰ δὲ πολιτικοὶ ἀγαθὸν τὸ διχνοῖ· τὸ τοῦ δ' ἐστὶ
τὸ κοινὴν συμφέρον.

Τὸ δ' ἰσῶς ὁρθεῖν, ὥς τὸ τὴν πόλιν ὅλης συμ-
φεύου, καὶ ὥς τὸ κοινὸν τὴν πολιτείαν.

Selon la doctrine d'Aristote on diuise le droit legal en droit vniuersel & en droit par-
ticulier: l'vniuersel lequel il appelle legal simplement, c'est celuy qui regarde toute la re-
publique en commun sans estre determiné à aucun particulier: & le droit particulier &
priué, c'est celuy qui est determiné par quelque loy particuliere entre quelques parti-
culiers.

Τὸν δὲ χρὴ μέρῳ διχοσωτῶν καὶ τῷ κατ' αὐ-
τὴν δικῶν, ἐν ᾧ ἐστὶν εἰδέναι τὸ ἐν ταῖς ἀξιο-
μαῖς ἢ πῶς, ἢ χρημάτων, ἢ τῆς ἄλλων, ἔστι
μελεῖσθαι τοῖς κοινωνοῖς τὴν πολιτείαν· ἐν τοῖς
ποῖς γὰρ ἐστὶ καὶ αἰσίου ἔχειν, καὶ ἴσιν ἑτέροις ἐτί-
σθαι· ἐν δὲ, τὸ ἐν τοῖς συναλλάγμασι, διωρε-
τικόν.

Τὸν δὲ τὸ διχνοῖ, ἄλλο εἶδ' ἔχει τῷ ὥς τῇ
ἐν τῷ μέρῳ ἀξιοματικῶν δικῶν τῆς κοινῆς,
αἰὲν χρὴ πῶς ἀναλογίαν εἶναι πῶς ἐκμετρίων· &
γὰρ ὅσοι χρημάτων κοινωνοὶ, ἐὰν γίγνηται ἡ ἀξιο-
μία.

Τὸ δ' ἐν τοῖς συναλλάγμασι διχνοῖ, ἐστὶ μὲν
ἴσιν π, καὶ τὸ ἀδικοῖ, αἰσίου· ἀλλ' ὅχι τῇ ἀναλογίᾳ
σκεῖν, ἀλλὰ τῇ πῶς ἀξιωματικῇ· ὅθεν γὰρ
ἀξιοφύρει, εἰ ὑπερκεῖς φάυλος ἀπετρέψει, ἢ φάυ-
λος ὑπερκεῖς.

Εἰ δὲ διδόναι τὸ ἴσιν· τὸ μὲν γὰρ, ἀεὶ μῶ· τὸ
δὲ κατ' ἀξίαν ἐστὶ· λέγω δὲ, ἀεὶ μῶ, μὲν, τὸ πλη-
θεῖν ἢ μειῖναι, πάντων δ' ἴσιν· κατ' ἀξίαν δὲ, τὸ
πῶς λόγῳ οἷον ὑπερέχει, κατ' ἀξίαν μὲν ἴσιν τὰ
πρὶα τοῖς δυνάμει καὶ πάντα τὸ ὅσον, ἀμφω γὰρ ἡμί-
σι.

Le droit particulier est double: l'un qui concerne la distribution des biens communs
de la republique entre ceux qui en font parties; & l'autre regarde les permutations qui se
font entre les citoyens ou subiects: comme ventes, achats, prests, & semblables. Or que
ces deux droicts soient differents: il paroist en ce qu'en la distribution qui se fait des biens
communs de la republique: (à sçauoir deniers, offices, honneurs, & semblables) chacun en
veut auoir selon la qualité: autant par dessus vn autre, qu'il en est plus digne que luy, & si l'e-
galité n'est gardée selon ceste proportion il en arriue des noies, & des combats. Mais en
ce qui est des permutations, comme ventes, achats, prests, & autres choses semblables, qui
tombent sous le commerce entre les hommes, on n'a point d'égard à la qualité des per-
sonnes & veut on que l'egalité soit selon les choses du commerce, autant pour l'un comme
pour l'autre. Et d'autant qu'en cela le droit distributif n'est pas selon l'egalité d'une des
choses à l'autre, comme leur commutation; mais selon la proportion des choses aux per-
sonnes, en sorte que comme vne personne excède l'autre en merite, la chose qui luy est
distribuée excède celle qu'on donne à l'autre. Pour ces raisons Aristote pose que le droit
des distributions est selon la proportion Geometrique ou de dignité: & ces permutations se-
lon

Arist. l. 5. Eth. c. 3. Quocirca vno modo iura ap-
pellamus ea quæ viam beatitudinis, quæ partes, ciuili
societate conciliare & conferuare possunt:

L. 3. polit. c. 12. Ius porro est bonum ciuile, hoc au-
tem est quod communiter omnibus expedit.

C. 13. Fortasse verò id rectius est, quod ad totius
ciuitatis utilitatem & ad rem omnium ciuium com-
munem publicam pertinet.

L. 5. c. 5. Eius autem iustitia, quæ ut pars subiectione
neri est, iurisque eius, quod ei consentaneum est, vna
species est, quæ in distributione vel honoris, vel aliarum
rerum quæ inter eos diuidi possunt, qui eiusdem repu-
blicæ communiōe inter se coniuncti sunt, versatur: ius
enim enim est, ut alter altero et æquum & iniquum
consequatur. Altera, quæ in rebus contrahendis viam
corrigendi atque emendandi habet.

C. 7. Huius autem iuris forma alia est à priore. Ius
enim, quod in distribuendis rebus communibus verti-
tur, semper ea, quæ dixi proportionem constat. Nam
si pecuniæ communis distributio fiat. &c.

Ius autem quod in contrahendis versatur, est illud
quidem æquale quiddam: et iniuria, inæquale: verum
non illa proportionem, sed Arithmeticam. Nihil enim
refert, virum vir bonum malum hominem fraudantem,
aut malum homo virum bonum.

L. 5. Polit. c. 1. Est autem æquale duplex, vnum nu-
mero, alterum dignitate. Æquale numero dico, quod
est multitudine idem et æquale: dignitate, quod ra-
tione: (verbi gratia) et æquali numero tria superant
duo, et duo vnum: uterque enim numerus qui superat
itur, eorum numerorum qui superant, dimidium est.

Ion la proportion Arithmetique, ou de quantité.

Des proportions Geometrique & Arithmetique, selon lesquelles se prend le droit distributif, & le commutatif.

CHAPITRE II.

Εἰ γὰρ τῇ γεωμετρικῇ συμβαίῃ καὶ τὸ ὅλον πρὸς τὸ ὅλον, ὥστε ἐκάτερον πρὸς ἐκάτερον.

Arist. l. 5. Eth. c. 7. In Geometrica enim proportione euenit ut quomodo utrumque cum utroque, sic totum cum toto comparetur.

La proportion Geometrique, c'est l'égalité de deux raisons ou habitudes de quantité selon leurs especes; sans auoir égard à l'égalité ou inégalité de l'excez de leurs termes: comme pour exemple, la proportion qui est entre la raison de 12. à 8. & la raison de 6. à 4. est Geometrique: car les raisons sont en l'une & en l'autre sesquialteres, & par consequent de mesme espee: attendu que le terme 12. contient le terme 8. & vne moitié de 8. & 6. contient 4. & vne moitié de 4. au moyen de quoy la raison de 12. à 8. est sesquialtere, & celle de 6. à 4. sesquialtere. Semblablement la raison de 9. à 6. est egale en espee, à celle de 6. à 4. car l'une & l'autre est sesquialtere: combien que la quantité de l'excez d'un terme par dessus l'autre, ne soit pas egale: car 9. excède 6. de 3. & 6. excède 4. de 2. En la proportion Geometrique, telle qu'est la raison du premier terme au second, elle est telle du troisieme au quatrieme: & telle du premier au troisieme, comme du deuxiesme au quatrieme: & telle qu'est la raison du premier au second, & du troisieme au quatrieme; elle est telle du premier & du troisieme ensemble; au second & au quatrieme ensemble.

La proportion Arithmetique, c'est l'égalité de deux raisons de quantitez, selon l'excez de leurs termes, sans auoir égard à celle de leurs especes: comme pour exemple, la proportion qui est entre la raison de 8. à 6. & celle de 6. à 4. est Arithmetique: car l'excez des termes en l'une & en l'autre raison est egal: à sçauoir de 2. attendu que 8. surmonte 6. de 2. & 6. surmonte 4. de 2. combien que la raison de 8. à 6. soit inegale selon l'espee à celle de 6. à 2. car la raison de 8. à 6. est lesquintierce, puis que 8. contient vne fois 6. & vn tiers de 6. & celle de 6. à 2. triple: car 6. contient trois fois 2.

Ἡ γὰρ ἀναλογία, ἰσότης ἐστὶ λόγου, ἥ ἐν τέτταρον ἐλαχίστοις ἢ μὲν διτρήδυν, ὅπῃ ἐν τέτταροις, δὴ λοιπὸν ἀλλὰ καὶ ἡ συνεχὴς τῷ γὰρ ἐν ὡς διὸς λεγόμενα, ἥ δὲ δις λέγει.

Εἰ δὲ καὶ τὸ δίχρον ἐν τέτταρον ἐλαχίστοις, καὶ ὁ λόγος ὁ αὐτὸς διδρῆνται γὰρ ὁμοίως, οἷς τε, καὶ αἱ.

Καλῶς δὲ τὸ τοιαύτην ἀναλογία, γεωμετρικὴ καὶ μαθηματικὴ ἐν γὰρ τῇ γεωμετρικῇ συμβαίῃ καὶ τὸ ὅλον πρὸς τὸ ὅλον, ὥστε ἐκάτερον πρὸς ἐκάτερον ἔστι δὲ ἡ συνεχὴς αὐτῇ ἡ ἀναλογία ἡ γὰρ γίνεται εἰς ἀριθμῶν ὅρθω, ὡς ἔοικε.

Τὸ μὲν γὰρ ἀγεωμετρικὸν δίχρον τὸ κοινὸν, αἰεὶ καὶ τὴν ἀναλογία ἐστὶ τὴν ἀριθμικὴν καὶ γὰρ ἐν τέτταροις κοινῇ, εἰς γίνεσθαι ἡ ἀγεωμετρικὴ καὶ τὸν λόγον τῶν αὐτῶν, ὅσῳ ἔχουσιν πρὸς ἀλλήλα ἡ εἰσὶν ὡς εἶναι.

Arist. l. 5. Eth. c. 6. Proportio enim, rationis est aequalitas, quae in quatuor minimis reperitur. Distinctam igitur proportionem in quatuor consistere, non obscurum est, similiter quae continuatur, seu continenter. Hac enim loco duorum, uno videtur, & bis unum sumit. &c.

Est autem & jus minimum in quatuor, eademque eius ratio est. Distincti sunt enim similiter & y, quibus jus tribuitur, & ea res, quae distribuitur.

C. 7. Appellat porro Mathematici talem proportionem, Geometricam. In Geometrica enim proportione euenit, ut quomodo utrumque cum utroque, sic totum cum toto comparetur. Non est autem continens hac propositio. Non enim sit extremum unum numerois, cui tribuitur, & res quae tribuitur.

Jus enim quod in distribuendis rebus communibus veritur, semper ea, quam dixi proportionem constat. Nam si pecunia communis distributio fiat, eadem ratione vitandum erit, quam habent inter se res ea, quae ab unoquoque in medium allatae sunt.

1112.

La proportion est vne égalité de raisons, qui consiste de quatre termes pour le moins, deux pour chaque raison: mais ces quatre termes ne sont tous differents reellement, qu'en la proportion discontinue: comme pour exemple, en la proportion de 12. à 8. & de 6. à 4. qui est discontinue, tous les quatre termes sont differents:

Tom. 2.

M

à ſçauoir : 2. 8. 6. 4. Mais en la proportion continuë, il n'y a que trois termes differents : comme pour exemple, en celle de 9. à 6. & 6. à 4. : car 6. eſtant repeté continue la proportion & fert de deux termes. Or la proportion Geometrique, ſelon laquelle Ariſtote conſidere le droit ou egalité entre les diſtributions, c'eſt la diſcontinue : parce que ce qui eſt diſtribué, & celui à qui il eſt diſtribué, ne ſont iamais vne meſme choſe. Mais pour le regard de la proportion Arithmetique, ſelon laquelle il conſidere le droit & les permutations, il ne donne exemple que de la continue : parce peut-eſtre que c'eſt vne meſme choſe, ſelon laquelle eſt l'exceſ qui ſe tire d'une des perſonnes pour la rendre à l'autre : comme pour exemple, de la proportion Geometrique, conſiderant Achilles pour eſtre de double merite au reſpect d'Ajax, ſ'il y a neuf mille eſcus à diſtribuer entre-eux, il en faudra ſix mille à Achilles, & trois à Ajax : & par ce moyen telle raiſon qu'il y aura d' Achilles à Ajax, elle ſera telle entre 6. & 9. mille eſcus : telle raiſon qu'il y aura d' Achilles à 6. mille eſcus : elle ſera telle d' Ajax à 3. mille eſcus : & telle raiſon qu'il y a d' Achilles à Ajax, & de 6. à 3. mille eſcus, elle ſera telle d' Achilles & 6. de mille eſcus tout enſemble, à Ajax & aux 3. mille eſcus tout enſemble. Ou bien telle qu'eſt la raiſon du manœuvre qui a trauaillé 4. iournees, au manœuvre qui a trauaillé 2. iournees : telle eſt la raiſon du ſalaire de 60. ſols, au ſalaire de 30. ſols : telle du manœuvre de 4. iournees à 60. ſols, que du manœuvre de 2. iournees à 30. ſols, & telle du manœuvre de 4. iournees, au manœuvre de 2. iournees, & de 60. ſols à 30. ſols : que du manœuvre de 4. iournees, & de 60. ſols tout enſemble : au manœuvre de 2. iournees, & de 30. ſols tout enſemble. Voila comment la quantité de ce qu'on diſtribue, eſt inegale ſelon les choſes comparees enſemble : à ſçauoir 6. mille eſcus, & 3. mille, & 60. ſols & 30. ainſi que les perſonnes ſont inegales : mais ſi elles ſont conſiderees au reſpect des perſonnes inegales, auſquelles elles ſont diſtribuees ; l'egalité ou le droit ſ'y trouue ſelon la proportion Geometrique : parce que chacune en a ſelon ſon merite, l'une à comparaifon de l'autre.

Ανάγκη ἄρα τὸ διχαστὸν ἐν ἐλαττοῖς εἶναι τὴν τεταροῦν· οἷς τε γὰρ διχαστὸν τυγχάνει ὁ, δύο ἔσθ'· ὃ ἐν οἷς ἔξ ἀπ' ἀγμάτων, δύο· ὃ ἡ αὐτὴ ἔχει ἰσότητος, οἷς καὶ ἐν οἷς· ὡς γὰρ ἐκείνα ἔχει ἔξ ἐν οἷς, ὅτω καὶ ταῦτα ἔχει.

Arist. l. 5. Eth. c. 6. *Necessario ius in quantum minimum versatur. Nam & quibus ut sit ius accidit, duo sunt : et in quibus ius ipsum situm est, res due. Aique eadem erit equalitas, & eorum in quibus ius tribuitur, & eorum rerum in quibus ius consistit. Nam ut res ille, in quibus ius positum est, se habent, sic & illi, quibus ius tribuitur.*

Venons maintenant à l'exemple de la proportion Arithmetique. Achilles eſtant egal à Ajax, & non plus, pour le regard de la permutation : ſi Achilles a quelque choſe d'Ajax, Achilles ſera augmenté, & Ajax diminué : & le moyen entre ce plus ou moins, ſera l'egalité ou le droit : ainſi ſi chacun de leurs perſonnes eſt eſtimee 6. & qu' Achilles ayt pris trois d' Ajax, Achilles ſ'accroitra de 3. & Ajax diminuera d'autant : & partant Achilles ſera comme 9. & Ajax comme 3. entre leſquels le terme moyen eſt 6. qui fert aux deux raiſons eſtant repeté, & fait la proportion Arithmetique : car telle raiſon qu'il y a de 9. à 6. elle eſt telle de l'exceſ de 6. à 3. & partant 6. eſt l'egalité ſelon laquelle il faut reduire les termes, afin que chacun ayt ſon droit : à ſçauoir en oſtant 3. d' Achilles & les rendant à Ajax, il reſtera 6. à l'un, & 6. à l'autre. Ariſtote baille l'exemple de trois lignes egales, dont la premiere eſtant diminuee par vne ſienne partie, & la troiſieſme augmentee par cette meſme partie qui luy eſt adioutee : celle du milieu qui demeure entiere, eſt le iuſte moyen ou egalité, ſelon laquelle il faut reduire les deux autres, pour les egaliser.

Il ne trouue pas aſſé de mettre ceſte proportion en forme appliquee à des choſes, comme il ſemble qu' Ariſtote l'a demandee : diſant que la proportion ſe trouue auſſi bien à des choſes qui ſe nombrant, comme au nombre ſimplement, & que le iuſte commutatif eſt auſſi en la comparaifon de raiſons : quelqu'un a eſtimé qu'elle ſe pouuoit faire en cette ſorte : Telle raiſon qu'il y a d' Achilles à Ajax, duquel il prend trois mines : telle eſt la raiſon du iuge à Achilles, duquel il prend trois mines, pour rendre à Ajax (en quoy le iuge eſt l'un des termes) ce qui ſemble n'eſtre pas en la proportion Geometrique.) Quoy que ſ'en ſoit le droit commutatif eſt ſelon la proportion Arithmetique, en ce qu'on egale les choſes de la commutation entre-elles, ſans auoir egard aux perſonnes.

Cette

Cette difficulté ne se trouve pas seule en ce qu'Aristote pote le iuste distributif selon la proportion Geometrique, & le commutatif selon la proportion Arithmetique: car il y a encores quelques autres difficultez: à sçavoir premierement que le iuste distributif se peut garder enuers vne seule personne, à laquelle on distribuera quelque charge ou deniers selon sa qualité ou merite en la Republique: en quoy il semble qu'il n'y ayt point actuellement plusieurs raisons, entre lesquelles la proportion Geometrique se trouve.

La seconde difficulté est de ce qu'il dit que le droit distributif n'est que selon la proportion Geometrique desiointe: car encores que les choses où on la considere, ne peuvent estre continuës: parce que la personne, & ce qu'on luy distribue, ne sont iamais vne mesme chose: neantmoins parce que cette proportion ne peut auoir lieu es choses, qu'en les considerant chacune selon quelque certaine quantité ou nombre, il semble que le droit distributif se trouuera quelquesfois selon la proportion continuë: comme pour exemple, entre Achilles double en merite à Ajax, & la charge de General d'armee, double en honneur à celle de Marechal de Camp: car telle raison qu'il y a d'Achilles 8. à Ajax 4. en merite, la raison est telle entre la charge de General d'armee 4. à celle de Marechal de Camp 2. en honneur. Quoy que ce soit, le droit distributif est aussi bien selon la proportion Geometrique conjoincte, comme selon la desioincte, combien qu'elle ne se puisse pas appliquer en tout cas es choses comme la desioincte. Quant au droit commutatif, Aristote n'en a donné exemple qu'en la proportion Arithmetique continuë; ayant peut-estre égard que la chose que le droit commutatif égale, est tousiours mesme pour l'une & pour l'autre personne. Et neantmoins le droit commutatif est selon quelque proportion Arithmetique que ce soit, bien que l'une se puisse mieux appliquer aux choses que l'autre.

Du droit selon la pareille & equivalence.

CHAPITRE III.

Δοκεῖ δὲ πρὸς καὶ τὸ ἀντιπεπονηδὸς εἶναι ἅπλως δίκαιοι, ὡς καὶ οἱ Πυθαγόρειοι ἔφασαν· ὡρίζονται γὰρ ἅπλως τὸ δίκαιο, τὸ ἀντιπεπονηδὸς ἄλλω τὸ δ' ἀντιπεπονηδὸς, οὐκ ἐφαρμόζει, ὅτ' ἐπὶ τὸ δίκαιοι μεμνημένοι δίκαιοι, ὅτ' ἐπὶ τὸ διορθωτικόν· (καὶ τοὶ βέλονται γὰρ τὸ τοῦ λείγου καὶ τὸ περισσεύοντος δίκαιοι).

Εἰ καὶ παρὶς τῆς ἐρεῖας, δίκαιοι καὶ ἴσως γένοιτο. πολλὰ γὰρ ἀφ' αὐτῶν οἷον ἐπ' αὐτῶν ἔχοντες ἐπ' αὐτῶν, καὶ δὲ ἀντιπεπονηδὸς καὶ ἐπ' αὐτῶν ἐπ' αὐτῶν, καὶ δὲ ἀντιπεπονηδὸς καὶ ἐπ' αὐτῶν ἐπ' αὐτῶν. ἐπὶ τὸ εἰσὺς οὐ καὶ τὸ ἀκούσιον ἀφ' αὐτῶν πολλὸν· ἀλλ' ἐν μὲν τῷ κοινωνίᾳ ταῖς ἀλλαντικαῖς συνέχει τὸ ποιῆσαι δίκαιοι ἀντιπεπονηδὸς, καὶ ἀναλογίαι, καὶ μὴ κατ' ἰσότητα· τὴν ἀντιπεπονηδὸς ἀνάλογον συμμείνει ἡ πόλις· ἡ γὰρ τὸ κακῶς ζητῶσιν· εἰ δὲ μὴ, δευτέρα δευτέρως, εἰ μὴ ἀντιπεπονηδὸς ἡ πόλις· εἰ δὲ μὴ, μετὰ τοῦτο εἰ γίνεσθαι.

Arist. l. 5. Eth. c. 8. Videtur autem quibusdam talio quoque, id est, reciproca quadam perpassio, ius esse simpliciter, & absolute, quemadmodum Pythagorici dixerunt. Desinebant enim ius absolute, id quod quis à se factum, vicissim ab altero pateretur, id est talionem, seu mutuum perpassionem. Ius talionis porro neque ad id ius, quod in distributione bonorum versatur, neque ad id, quod ad emendationem factorum valet, accommodari potest: qui etiam ius Rhadamanti hoc fuisse videntur significare [si quis quod fecit, patiat, ius erit:] equum multis enim locis à iure dissidet ac discrepat: veluti si quis magistratum gerens aliquem pulsauerit, non est referendus: et si quis eum, qui magistratum gerat, pulsauerit, non modo verberandus, sed etiam castigandus est. Preterea permultum interest inter id, quod sponte nostra, & id quod iniurie facimus. Sed in communitatibus rerum contrahendarum ac permutandarum sane tale ius, quod reciprocam perpassionem seu talionem nominant, proportionem non equalitatem civilem societatem continet. Fallis enim proportionem reciproci manet cōiunctio ciuitatis. Aut enim malum acceptum reponere conantur (quod si non liceat seruitus esse videtur: iniuriam referre non posse) aut ei, qui bene meritus sit, referre gratiam volunt: quod si non fiat, sublata est rerum communicatio, & officiorum quasi mutatio.

Les Pythagoriens constituoient le droit simplement en toutes choses, à rendre la pareille: à sçavoir si quelqu'un a pris du bien d'autrui, que l'autre prenne autant du sien: s'il a battu, qu'il soit battu: s'il a tué, qu'il soit tué: s'il a iniurié, qu'il soit iniurié: & ainsi du reste. Et semble que leur opinion estoit prise d'une loy que le Legislateur Radamante auoit faite, que si quelqu'un repaissoit ce qu'il auoit fait à un autre, que la vengeance seroit iuste, & la

iustice gardees: mais la pareille prise de cette façon, ne peut estre droit: parce que cela ne conuient ny au droit distributif, ny au droit commutatif: desquels nous auons monstré que le droit ciuil particulier consiste. Et premierement cette pareille ne peut auoir lieu au droit distributif: car si vn citoyen a exposé sa vie pour la Republique, elle ne luy rendra pas la pareille. Quant au droit commutatif, la pareille ne luy conuient pas aussi vniuersellement; estant disconuenable que si quelque Prince de la Republique a frappé vn du peuple, qu'il soit reffappé de mesme: ny que si vn du peuple a frappé le Prince, qu'il ne soit reffappé qu'en la mesme sorte, & non puny plus griefuement. Et puis il n'est pas iuste que la pareille soit garde pour des semblables actions, dont les vnes seroient faites volontairement, & les autres sans le consentement de la volonté, par ignorance ou violence: & neantmoins il est necessaire pour la liaison de la Republique, qu'il se face vne retribution egale des choses qui viennent en permutation: car s'il n'est permis de rendre le mal, il semble que ce soit vne seruitude: & si on ne peut rendre graces à celui qui l'a meritée, ce seroit oster la societé & conionction des citoyens, qui est fondée sur la communication des choses & mutuels offices entre-eux: à cause dequoy le Temple des Graces estoit situé anciennement en vn lieu eminent de la cité, afin que la récompense se fust: car cela est propre à la Grace de rendre le bien-fait. Mais parce que la société ne consiste pas de personnes qui soient semblables, ains de dissemblables, ayants diuers offices: à sçauoir de Medecins, de Laboureurs, de Maçons, & autres tels (comme cela est necessaire, afin que les vns recoiuent des autres, les choses dont ils ont indigence, sans lesquelles considerations ils ne s'assembleroient pas en vne société de vie,) chacun ne peut pas retribuer la pareille chose en espece, à celle qu'il reçoit d'un autre: pour ces raisons la retribution se doit faire par equivalence: à sçauoir que celui qui a du bled plus qu'il ne luy en faut, & n'a point de vin: & celui qui a plus de vin, & n'a point de bled, s'entre-donnent à l'un du vin, & à l'autre du bled, autant de l'un comme vaut l'autre: & tout de mesme que le Cordonnier donne au Magon, pour la maison qui luy fera, autant de fouliers comme vaut la maison, & ainsi des autres choses qui tombent en commerce. Car par ce moyen le trafic sera bien aysé à faire, pourueu qu'on sçache la valeur de chaque chose, pour les reduire à l'egalité entre-elles.

D'où se prend la valeur ou le prix des choses.

CHAPITRE IV.

Ὅτι δ' ἡ ἀρετὴ συνίστησι ὡς ὁ νόμος πρὸς τὸν ἀνθρώπου, διὰ τοῦτο ὅτι ἂν μὴ ἐν ἑαυτοῖς ὡς ἐν ἀλλήλοις, ἢ ἀμφοτέροις, ἢ ἑτέρως, οὐκ ἀλλὰ ἁπλοῶς, ὡς ὁ νόμος ὅταν ἐν ἑαυτοῖς, δεινὰί τις, οἷον οἶνος, δ' ἰδόντες οἷον ἐξαγαγῶν.

Arist. l. 5. Eth. c. 8. Indigentia autem societatem hominum contineri, tanquam uno quodam, quod vinculis instar sit, ex eo perspicui potest, quod ubi autem alter eget re alterius, aut alter eorum non eget, permutatio inter eos contrahi non solet: quemadmodum cum eius, quod quis habet, alter indiget, ut puta vini, exportandi frumenti sit potestas.

LA valeur des choses ne se prend pas selon l'excellence de leur nature: car autrement vn mouton estant animal, & plus noble que les choses inanimées, vaudroit plus que quelque diamant que ce fust, ou qu'une masse d'or. Mais leur valeur se tire de l'indigence qu'en ont les hommes pour leur usage (comme l'a tres-bien remarqué Aristote) & comme cela se connoist en ce que leur prix se hausse & baisse selon que les hommes en ont besoin: & cette mesme indigence est la seule cause du trafic & des permutations qui se font entre les hommes. La raison de cela est que si l'un n'auoit point besoin de ce qu'a l'autre pour son usage, ou pour quelque autre commodité ou utilité, ils ne permutoient iamais: & quand l'indigence est mutuelle d'une part & d'autre, d'une chose que l'un a, & que l'autre n'a pas, alors ils trafiquent & permutent. Et ainsi si quelqu'un a du vin, & besoin de bled, & un autre qui a du bled, ayt besoin de vin, ils permutent du vin & du bled l'un pour l'autre. Voila doncques comment l'indigence est cause du commerce, & donne la valeur & prix aux choses qui se permutent.

De la

Διὸ πάντα συμβολαῖ δὲ πῶς εἶναι, ὡς ὅτι ἀλλοτρίῃ ἐφ' ὃ τὸ νόμισμα ἐλήλυθε· καὶ γινέσθαι πῶς μέτεον· πάντα γὰρ μετρεῖ· ὥς τε καὶ τὸ ἄπορον καὶ πῶς ἐλλείψαι, πῶς αἰτῶν δὴ ἀποδύματα ἴσονται· οἷα, ἢ ὅσῳ δὲ ἄρα ἐνὶ πῶσι μετρεῖται, ὡς σφ' ἐλίσσῃ ἀποτρεφόν· τὸ δ' ὅτι, τῷ μὲ ἀλλοτρίῃ ἢ ἡρώα, ἢ πάντα σωταί· ἐν γὰρ μὴν δύνει, ἢ μὴ οἷός, ἢ οὐκ ἔχει ἀλλοτρίῃ, ἢ οὐκ ἔχει αὐτῷ· οἷον δ' ὑπ' ἀλλὰ μὴ τῆς ἡρώας τὸ νόμισμα γίνεσθαι· καὶ σωτῆρι καὶ τῷ ἄλλῳ τὸ νόμισμα ἔχει νόμισμα, ὅτι ἔφασκεν, ἀλλὰ νόμος ὅτι, ἐν γὰρ μὴν μετρεῖται καὶ πῶσι καὶ ἄλλῳ· ἔχει δὲ ἀποτρεφόντος, ὅτι ἴσεται· ὡς σφ' ἀποτρεφόντος σκυτοτόμου, τὸ ἔργον ἢ σκυτοτόμου ὥς τὸ ἔργον.

Δεῖ ἄρα τὸ πῶς ἴσεται, ὥς δὲ τὸ μέλλουσιν ἀλλοτρίῃ· ἐν γὰρ μὴν δὲ ἴσεται, ὅτι ἴσεται, ἐάν δὲ ἴσεται, τὸ νόμισμα οἷον ἐχρηστέον ὅτι ἴσεται· δὲ γὰρ τὸ πῶς φέρονται εἶναι, λαβὼν πᾶσι μὲν οὐ καὶ τὸ πῶς τὸ αὐτὸ ἢ γὰρ αἰετὸν ἴσεται· ὅμως δὲ βύλεται μένῃ μάλλον· διὸ δὲ πάντα περὶ μὲν δὲ πῶς ἴσεται αἰετὸν ἀλλοτρίῃ· ἐν δὲ τὸ πῶς κοινῶν· τὸ δὲ νόμισμα, ὡς σφ' μέτεον συμμετρεῖται πῶσι, ἴσεται· ὅτι γὰρ αὐτὸ μὴ ὅσῳ ἀλλοτρίῃ, κοινῶν μὲν, ὅτι ἀλλοτρίῃ, ἐν δὲ γὰρ μὴν ὅσῳ· ὅτι ἴσεται, μὴ ὅσῳ συμμετρεῖται· τῷ μὲν οὐ ἀλλοτρίῃ, ἀλλοτρίῃ πῶσι τοῦ πῶσι καὶ φέρονται, συμμετρεῖται γὰρ· πῶς δὲ τῷ ἡρώα, ἐν δὲ γὰρ μὴν ἴσεται· ὅτι δὲ πῶσι· τὸ πῶς δὲ ἴσεται· ὡς τῶν ὅσῳ· διὸ νόμισμα καλεῖται· τὸ πῶς γὰρ πάντα πῶσι συμμετρεῖται.

Arist. l. 5. Eth. c. 8. Qua propter quarum rerum sit permutatio, eas rei oportet esse eiu/modi, ut inter se quodammodo comparari possint. Atque ad hanc rem, nummus quæsitus & comparatus est, qui omnium rerum quodam modo sit medius, seu mensura. Nam res omnes metiuntur: quare quod & nimium est et parum, metiuntur. Quod igitur calcei domui vel alimento sunt æquales. &c. Ergo quemadmodum supra dixi, unum quiddam esse oportet, quod cetera omnia metiantur: Hoc autem rei quidem vera visus, seu indigentia est, qua omnia continet. Nam si nulla re egerent homines, aut si non similiter egerent: vel nulla, vel non eadem esset permutatio. Sed in indigentia locum ex hominum quasi compaſſio & conventio quodammodo successit nummus: atque ob hanc causam νόμισμα vocatur à Græcis, ὥς τὸ πῶς εἶναι, id est à lege: quia non natura, sed lege valeat, si que in nobis situm erit immutare, in utilemque reddere. Erit igitur tum permissio mutua & reciproca, cum rei fuerint æquales. Itaque quam ratione obtinet agricolæ ad sutorē, eandē rationem habere debet sutoris opus ad opus agricolæ.

Hoc igitur oportet ex æqualitate esse: in permutationem futuram autem, si forte re aliqua nunc non egeamus, tunc eius nobis facultatem & copiam fore, eum egebimus, veluti sponsor nummus intercedit. Oportet enim unicuique eam rem, qua egeat, accipere licet, ubi nummum attulerit. Sed idem nummo quoque interdum accidit: non enim semper æqualem vim habet, verum tamen immutabilior ac stabilius permanere solet. Itaque debent esse res omnes æſtimata. Sic enim rerum permutatio semper futura est. Quod si erit permutatio, erit & societas. Nummus igitur postea quam veluti mensura rei apta quadam compositione & convenientia concordet inter se & consentientes reddidit eas, exæquat. Nam neque si non fuisset permutatio, societati consistere potuisset: neque sine æqualitate, permutationis locus unquam fuisset: neque sine apta quadam rerum compositione & convenientia, æqualitatis. Res igitur inter se tam dissimiles ac disparēs, si verum quærimus, nulla communi mensura inter se convenire, nec coherere possunt: sed quod ad utilitatem, indigentiamque attinet, satius commodè possunt. Quare unum quiddam extare necesse est, idque hominum institutio, & ex conditione. Qua propter νόμισμα appellatur. Nummus enim res inter se disparēs, apta quadam compositione & convenientia concordet efficit.

OR d'autant que quand celuy quia a besoin de quelque chose, n'a rien dont l'autre de qu'il la veut avoir ayt indigence: par le moyen dequoy la permutation ne se pourroit faire entr'eux, & en arriueroit de grandes incommoditez en la societé: les hommes cherchant d'obuiuer à ce mal, ont inuenté vne chose pour estre la mesure de la valeur & du prix de tout ce qui tombe sous le commerce, & la valeur & le prix mesme; & qui seruiſt tout ensemble, comme de pleige pour l'indigence future: en sorte qu'on fust asſeuré par son moyen, de recouurer quelque chose que ce soit qu'on a accoustumé de permuter, lors qu'on en auroit à faire: afin que cela seruiſt au trafic en tout temps. Et cette chose est la monnoye, laquelle a cette vertu de mesurer la valeur des choses, & de nous asſeurer d'obtenir par elle toutes les fois que nous voudrôs (c'est à dire pour l'indigence presente, & pour celle à venir) ce que nous pourrôs obtenir par le moyen des autres choses que nous auons pour permuter: en quoy la monnoye n'est pas vtile seulement, mais aussi parce que par son moyen les choses font bien mieux & plus iustement reduites de leur plus & moins, à l'e-

[illegible]

Arist. 1.1. Polit. c. 9. Quædammodum etiam nunc multa faciunt barbara nationes : ipsa enim vitilia cum vitiliis communiunt, nihil animi est : ut vinum pro frumento dantes, et accipientes, & vinum quicquid aliud tale est. Cum enim subfidium illud fieret magis ac magis externum ac longinquum, partim supportandis ijs quibus egebant, partim exportandis quibus abundabant : necessarii numeri vsus comparatus est. Non enim facili est ad portandum etnæque earum rerum que sunt necessariæ natura. Quapropter ad res contrahendas tale quiddam de communi sententia constituunt inter se dare & accipere, quod cum esset et numero rerum vitilium, vsum haberes traileabilem ac facilem ad vitam degendam, quale est ferrum, & argentum, & si quid tale aliud est : primo quidem simpliciter magnitudine & pondere definitum ad extremum vagi etiam ab ijs nota signatum, ut labore inciensis ac ponderandis desingerentur. Nota enim impressa est ad quantum significandum. &c.

La permutation du bled, du vin, & autres semblables choses que la terre produit, est nommée naturelle: parce que la nature les administre, & que c'est pour suppléer à l'indigence.

l'indigence humaine : mais celle qui se fait par de l'argent , que nous appellons proprement acheter & vendre, n'est pas telle : parce que c'est l'esprit des hommes qui a inuené la monnoye, & non la nature qui l'ayt produitte.

De la Loy.

CHAPITRE VI.

AYANT parlé du iuste ou droit legal, il nous faut parler de la loy puis qu'il en depend. La loy ce sont certains preceptes pour se bien conduire & gouverner selon le droit, afin de viure heureusement les vns avec les autres. La soy se diuise en naturelle & ciuile. La loy de nature c'est vn iugement naturel de nostre raison, lequel nous diste qu'il faut faire les choses qui sont tellement droictes & consentantes à la nature humaine, qu'il luy seroit vilain & repugnant de les negliger : & au contraire qu'il faut euitier celles qu'il seroit deshonneste de faire, & non conuenable à la nature. De cette sorte sont ces preceptes, Il faut faire le bien : Il faut euitier le mal : Il ne faut pas faire à autrui, ce que nous ne voulons pas qui nous soit fait. Cette loy n'est autre chose reellement que le droit naturel, lequel, comme nous auons dit, tient le mesme lieu en l'esprit, que la lumiere des yeux au corps : & c'est encores la mesme chose que la conscience, tout cela ne differant que de consideration.

On peut considerer en l'homme trois appetits distinguez, ausquels, trois degrez de la loy de nature respondent. Le premier appetit qu'il a entant qu'il est quelque chose, c'est l'appetit d'estre, de viure & de se conseruer : à quoy correspond le premier degre de la loy de nature : à sçauoir les preceptes, qu'il faut suiure le bien & fuir le mal : lesquels sont connus incontinent qu'on comprend ce que c'est que bien & mal en commun. Le second appetit de l'homme, c'est celuy qu'il a entant qu'il est animal, lequel s'estend es choses conuenantes à la nature d'animal. A cettuy cy respond le second degre de la loy de nature concernant les preceptes de mariage : selon qu'il est permis de se marier legitimement, & semblables. Le troisieme appetit est des choses qui sont propres à l'homme, desquelles il a besoing pour se gouverner conuenablement selon la raison enuers Dieu, enuers soy, & enuers les autres. A cet appetit respond vn certain troisieme degre de la loy naturelle : à sçauoir les propositions qui prescriuent quelque bien propre à la nature raisonnable, comme sont les preceptes de religion, les preceptes de pieté, & les preceptes de la iustice, & generallyment tout ce que les Iuriconsultes nomment le droit des gens, d'où nous auons parlé. Mais encores qu'il y ait tant de diuers preceptes en la loy naturelle, elle est neantmoins absolument vne : parce qu'elle n'a qu'une racine, qui est la synderesse naturelle ; & que tous ses preceptes sont contenus en vertu en cettuy cy, qui est tres vniuersel, Il faut suiure le bien. Or estant de l'essence de toute loy d'obliger les hommes à l'observer, & à chacune d'obliger d'autant plus qu'en la violant on fait contre la fin de la loy : la loy de nature oblige tous les hommes de degre en degre, à l'observer deslors qu'ils peuuent vser de la raison, de quelque aage qu'ils soient, & en quelque lieu qu'ils demeurent : car c'est alors qu'elle leur est publice.

Τά τε γὰρ ὁρίσματα ὑπὸ τῆς νομοθετικῆς, νόμιμα εἰσὶ καὶ ἔχουσι τὴν πρὸς δικαστὸν ἰσχυρὰ φύσιν· οἱ δὲ νόμοι ἀνθρώποις καὶ ἀπάντων, συζαχόμενοι, ἢ τῷ κοινῷ συμφέροντος πάντων, ἢ τοῖς ἀρίστοις, ἢ τοῖς καλλίστοις, ἢ καὶ ἀρετῇ, ἢ καὶ ἄλλοις πρὸς τὸν τοῦ ὅτι, ὥστε, μὴ βόρην δικαστὴν λέγουμεν, ὅτι ποιοῦν καὶ φιλακτικὴν τῷ εὐδαιμονίας, ἢ τῷ μελίῳ αὐτοῦ, τῇ πολιτικῇ κοινωνίᾳ.

Καθ' ἑκάστην γὰρ ἀρετὴν παρὰ τὴν ἡμετέραν καὶ κατὰ τὴν μετρίαν καλὴν ὁ νόμος.

Ὁ δὲ νόμος ἀναγκαστικὸν ἔχει δύναμιν, λόγος ὢν καὶ πρὸς φρονήσεως καὶ νό.

Arist. l. 5. Eth. c. 3. Nam cum ea, quæ à scientia legum ferendarum descripta & definita sunt, legissima sunt, tum vnum quodque horum ius esse dicimus. Leges autem omnibus de rebus iis loquuntur, ut vel communem omnium utilitatem spectent, vel optimorum, vel eorum penes quos summa rerum est potestas : & vel secundum virtutem, vel secundum quem alium modum ialem. Quocirca vno modo iura appellamus ea, quæ vitam beatam, eiusque partes, ciuili societate conciliare & conseruare possunt.

C. 5. Unicuique enim virtutis conuenienter vitæ lex iubet. & vnumquodque vitium sequi vetat.

L. 10. c. 10. Lex autem vim habet ad cogendum valentem, cum sit ratio ab aliqua prudentia menteque profecta.

Ο νόμος ὅτι λόγος ἀρεσκένος καὶ ὁμολογίας
κοινῶν πόλεως, μὴνύει πῶς δεῖ πράττειν ἕκαστα.

Νόμος δὲ ὅστις, ὁμολόγημα πόλεως κοινόν, ἀφ' ἡραμμάτων παρρησίας πῶς χρὴ πράττειν ἕκαστα.

La loy civile n'est autre chose qu'une certaine regle, ordonnance, ou preceptes de l'institution des hommes: prescriuant aux citoyens & subiects de quelque Republique, ce qu'ils doivent observer necessairement pour l'utilité publique & les y obliger. Ou bien la loy civile c'est vne certaine regle proposée par vne autorité publique, à quelque cité pour leur bien commun: à cause de quoy le droit positif & civil est aussi nommé legal: Et parce que l'utilité publique & le bien commun se rapportent à la felicité, la loy a pour fin la felicité de la Republique, & autrement elle n'est ny vraye ny bonne loy. Et d'autant que toute loy humaine regarde la police d'une certaine Republique, les choses legales ne sont pas toutes iustes simplement comme sont celles de la loy de nature, mais seulement en quelque sorte. La loy civile ne differe de la custume, qu'en ce que celle cy se fait par l'usage & prend sa force par longueur de temps: là où la loy naist en vn instant, & a la force du souverain qui la constitue. Saint Thomas la definit en cette sorte. La loy c'est vne certaine ordonnance de la raison, publiee pour le bien commun, par celuy qu'a la charge & le soing de la communauté.

De la iustice, & de ses especes.

CHAPITRE VII.

Εἰς τὴν δὲ πλεοναχῶς λόγουσθαι τὴν δικαιοσύνην, καὶ τὴν ἀδικίαν.

Επει δὲ τὴν πλεοναχίαν τοῦ ἀδικίου, αὐτὴ καὶ ἀγαθὰ εἶναι, ὡς πάντα, ἀλλὰ αὐτὴ ὅσα ἐντυχία, καὶ ἀτυχία, ἀδίκῃ μὲν ἀπλῶς ἀπ' ἀγαθῶν.

Ὁ δὲ ἀδικίος οὐκ αἰετὶ τὸ πλεοναχῶς αἰρεῖται· ἀλλὰ ἢ τὸ ἐλαττωθῆναι, ἢ τὸ ἀπλῶς χαλεπὸν· ἀλλ' ὅτι δοκεῖ καὶ τὸ μείον χαλεπὸν ἀγαθόν πῶς εἶναι.

Ὡς περ ἀδικίαν τῷ τοῦ, αἰετὶ οὐ, ὁσὶν περὶ τῶν δικαιοσύνης.

Διὸ καὶ ὅταν ἀμφισβητῶσιν, ὅτι τὴν δικαιοσύνην χαλεπώμενοι· τὸ δὲ ὅτι τὴν δικαιοσύνην εἶναι, εἶναι δὲ τὴν δικαιοσύνην· ὁ γὰρ δικαιοσύνης βούλεται εἶναι οἷον δικαιοσύνην μὴ χαλεπὸν, καὶ ζῆναι τὴν δικαιοσύνην μέσον· ἢ χαλεπὸν ὅτι μείον, ὡς ἐὰν τὸ μέσον τυχῶσι, τοδὲν δικαιοσύνην τυγχάνουσι.

Καὶ ἡ μὲν δικαιοσύνη ὅτι καὶ τὸ δικαιοσύνην λέγεται ἀρεσκένος καὶ παρρησίας τοδὲν δικαιοσύνης, καὶ ἀρεσκένος, καὶ αὐτὴ παρρησίας ἄλλοις, καὶ ἐτέρω παρρησίας ἑτέρω.

Οὐκ ἔστιν, ὥς τὸ αἰρετὴ πλεοναχίαν αὐτῶν, ἐλαττωθῆναι δὲ τὸ πλεοναχίαν· βλάβερν δὲ ἀνὰ πάλιν, ἀλλὰ ὅτι ἴσους καὶ ἀνὰ πάλιν ὁμοίως δὲ ἄλλω παρρησίας ἄλλοις.

Δικαιοσύνη δὲ ὅτι ἀρετὴ ψυχῆς, ἀρεσκένος καὶ ἀρεσκένος.

Rhetor. ad Alex. c. 1. Lex oratio quaedam est communi civitatis consensu definita, iubens quomodo unumquodque agendum sit.

C. 2. Lex autem est communis civitatis consensus qui scriptis praeceperit quomodo unumquodque agendum sit.

Arist. 1. 5. Eth. c. 2. Multis autem modis iustitia dici videtur, &c.

Quoniam autem iniustus etiam plus honorum, quam par sit, sibi de positi &c vendicat: in bonis erit occupatus, non omnibus, sed in his dumtaxat, in quibus secunda & adversa fortuna locum habet, &c.

Sed iniustus non semper id, quod plus est, eligit, verum etiam, quod minus est, in his quae absolute mala sunt. Sed quia videtur etiam minus malum quodammodo bonum esse.

C. 7. Iustaque hanc iniuriam, quae inaequalitas est, index exaequare conatur, &c.

Iustaque & cum ali qua de re inter se ambigunt, ad iudicem confugiunt. Adire autem ad iudicem, adire ad ius est. Nihil enim videtur aliud esse iudicem, quam ius animatum. Quamvis iudicem medium, & vocant eos nonnulli μεσάζοντες, id est medium dividendes, seu medium adiudicantes: proinde quasi facile futurum sit, ut ius suum obtineat, si medium consequantur.

C. 9. Iustitia virtus est, qua homo iustus aptus dicitur tum ad agendum consulto id quod iustum est, tum ad ius tribuendum. & sibi, si cum altero contrahat, et alteri cum altero contrahenti.

Non ita ut sibi plus eius, quod optabile est, minus alteri: & contra sibi minus damni, plus alteri: sed sibi & aliis id, quod aequum proportionem est, tribuat: itemque erga alium observet, cum alio comparatum sine contrahente.

L. de virtut. Iustitia verò, virtus animi, qua tribuitur quod cuique est par.

Le terme de iustice a diuverses significacions: car il se prend pour tout acte selon la droite raison, & pour le droit ou iuste; comme quand nous disons faire iustice ou rendre iustice: mais proprement la iustice c'est vne vertu morale selon laquelle nous rendons à vn chacun son droit. L'obiet de la iustice ce sont les choses qui doivent estre egales: à l'equoior

à sçauoir les biens de la fortune proprement, & non aucuns autres, sinon improprement : mais comme toute vertu a pour obiet ce qui est moyen entre l'excez & le defaut en la matiere où elle s'exerce, afin de luy seruir d'exemplaire & de regle pour y conformer les choses où elle s'exerce, nous disons que le droit ou iuste est l'obiet de la iustice. Et cela nous le connoissons, premierement en ce que par le consentement d'un chacun, celui la transgresse le moyen de la iustice, quand il oste ou donne à quelqu'un plus ou moins, qu'il ne doit. Et le moyen entre le plus & le moins de ce qui appartient à un chacun, en quoy consiste le moyen de la iustice, c'est le droit ou iuste. C'est pourquoy quand les hommes sont en controuersie, ils se retirent au Iuge comme au droit mesme animé, & le cherchent comme moyen : & pour cette raison le Iuge est appellé de quelques uns mediateur : d'autant qu'en trouuant le moyen, ils obtiennent le droit ou iuste. Et ainsi le droit est un certain moyen, & le Iuge aussi, lequel reduit les choses à l'égalité, ostant de la plus grande pour adiouster à la moindre, afin de les rendre égales : comme qui de deux lignes inégalement diuisees osteroit de la plus grande la partie dont elle excéderoit l'égalité, pour l'adiouster à la moindre. Secondement il paroist que le droit ou iuste est l'obiet de la iustice & son moyen : parce que le moyen de la iustice est dit particulièrement le moyen de la chose : à cause que sans auoir egard à l'operant, c'est à dire à celui qui rend la iustice, il consiste en l'égalité moyenne des choses entre le defaut & l'excez : laquelle égalité est ce iuste ou droit : mais le moyen des autres vertus qui sont autour des propres passions, & ne se reseruent pas à un autre, ne consiste en aucune maniere es choses, qu'avec egard à l'operant.

Διὸς ὅτι ἡ δικαιοσύνη μέσον ἐστὶ τῷ ἀδίκῳ καὶ τῷ δικαίῳ· τὸ μὲν γὰρ, πλεονέχειν· τὸ δ', ἐλαττοῦν ἐστὶν· ἢ διὰ δικαιοσύνης, μεσότητις ἐστὶν, ἢ τῷ αὐτῷ βέβαιον ταῖς ἀρεταῖς ἀρεταῖς, ἀλλ' ὅτι μέσον ἐστὶν.

Τούτο δ' ἐστὶν, τὸ πλεονέχειν αὐτῷ ἢ μεῖναι τῷ ἀπλῶς ἀρετῶν· ἐλαττοῦν δὲ, τῷ ἀπλῶς χεῖρον.

Arist. l. 5. Eth. c. 9. Perspicuum est iustitiam actionem inter id quod est facere, et accipere iniuriam medium esse: illud enim plus obtinere est, hoc minus. Iustitia porro mediocritas est, non quomodo virtutes superiores: sed quia media est, iniustitia autem extremum.

C. 10. Est autem iniuriam facere, eorum que absoluit bona sunt, sibi plus tribuere, minusque eorum, que absoluit mala.

Cette vertu ne consiste pas entre deux habitudes vicieuses de la mesme sorte, que les autres vertus : car le plus & le moins, entre lesquels elle consiste, c'est faire vne chose iniuste & souffrir vne chose iniuste, dont l'un n'est pas vicieux : à sçauoir, souffrir vne chose iniuste : à cause de quoy la iustice n'est ny moyen ny mediocrité de la maniere des autres vertus ; mais seulement en ce qu'elle fait un moyen entre les deux, en les égalant : & ainsi elle leur rend à chacun son droit, les reduisant à l'égalité. Les autres vertus sont entre deux vices distinguez de noms ; comme pour exemple, la vaillance entre la temerité & l'audace : mais la iustice n'est opposée qu'à l'iniustice, laquelle contient deux extremes : l'un, plus auoir du bien qu'il n'appartient, qui est vice : & l'autre moins du dommage : c'est à dire le plus & le moins ; lesquels elle commet par un seul acte : Là où les extremes des autres vertus ne peuvent estre faicts, que par plusieurs actes diuers & contraires. Car on ne sçauroit commettre la crainte & l'audace par vne seule operation : & neantmoins la iustice est dite mediocrité, parce qu'elle se connoist au moyen, comme l'iniustice en ses extremes. Les autres vertus sont principalement & par soy pour regler les passions interieures : mais pour le regard des passions exterieures, c'est seulement en suite de ce qu'elles procedent de ces vertus. Et tout à l'opposite la iustice & l'iniustice, regardent principalement ce que l'homme opere, & comment exterieurement : & pour le regard de son interieur, elle ne le regarde que consequemment.

Ὡς τε διὸς, ὅτι καὶ ὁ δίκαιος ἔχει ὅτε τόμος ἐστὶ ὁ ἴσος.

Arist. l. 5. Eth. c. 2. Ex quo perspicuum est, iustū quoque finitum & ent, qui legis pareat, & ent qui aequus seu equalis sit.

La iustice est naturelle ou legale, tout ainsi que le droit. La naturelle c'est celle par laquelle nous faisons ce qui est droit ou iuste selon la raison naturelle commune à tous les hommes. La legale c'est celle par laquelle nous operons le iuste legal, ou selon le droit legal, qui est vne mesme chose. Aristote diuise la iustice legale considérée précisément en

soy en vniuerselle & en particuliere, comme le droit. L'vniuerselle c'est celle selon laquelle l'homme opere au regard du bien de la communauté ou Republique, dont il est partie, & consequemment au respect de quelqu'autre que ce soit qui est partie de la communauté: attendu qu'à cause de cela le bien de la communauté redonde à chaque particulier. Cette iustice est dite legale, parce qu'elle opere conformément aux loix, lesquelles doivent commander ce qui est bon & vtile à la Republique: d'autant que c'est leur fin, pour le moins de celles qui sont droites & iustes, lesquelles seules meritent le nom de loix. La iustice particuliere c'est celle selon laquelle l'homme opere au respect d'un autre particulier de la même Republique: comme pour exemple, celui qui achete au regard de celui qui lui vend: en quoy il faut noter qu'elle n'est pas appelée iustice particuliere, pour estre vniue en indiuidus; car cela est commun à la iustice vniuerselle: mais seulement parce qu'elle regarde un autre en particulier. La distinction de ces deux iustices est fondée sur ce qui est loiable & difficile de se comporter directement & iustement selon les loix, enuers la communauté & enuers chacun en particulier: & partant l'un & l'autre appartient à quelque certaine iustice selon que l'homme opere au respect d'un autre.

De la iustice legale vniuerselle.

CHAPITRE VIII.

Προσέτι γὰρ δὲ ὁ νόμος, καὶ ὅτι ἀνδρείῳ ἔργα ποιεῖν, οἷον μὴ λείπειν τιμὴν ταῖς ἐν, μηδὲ φεύγειν, μηδὲ ῥίπναι ὅσα πλεονάζουσιν, καὶ τοὺς σωφροῦν, οἷον μὴ μεθύειν, μηδὲ ὑβρίζειν, ἔστι τὰ τοῦ σωφρονέοντος, οἷον μὴ τυμπέειν, μηδὲ χακκρῶναι ὁμοίως δὲ καὶ ἡ ἀλλοτρίως ἀρετῆς ἐκ μαρτυρίας, τὰ μὲν κέλουν, τὰ δὲ ἀπαγορεύουσιν ὁρθῶς μὲν, ὁ καίριον ὁρθῶς: χρόνον δὲ ὁ ἀπὸ τοῦ σωφρονέοντος, αὐτὴ μὲν οὖν ἡ δικαιοσύνη, ἀρετὴ μὲν ἐστὶν πενία, ἀλλ' οὐκ ἀπλῶς, ἀλλὰ πρὸς ἑτέρον καὶ ἀπὸ τοῦ πολλὰ καὶ κρατύνει τῆς ἀρετῆς εἶναι δοκεῖ ἡ δικαιοσύνη, καὶ ὅτι ὁ σωφρονέων, ὅτι ἐφ' ὅτῳ θαυμαστὸν καὶ παρομολογούμενοι φασιν.

Et de δικαιοσύνη συλλήβδην πᾶς ἀρετὴ γινώσκεται. καὶ πενία μάλιστα ἀρετὴ, ὅτι τὴν πενίαν ἀρετῆς χρῆσθαι ἐστὶν πενία, ὅτι ἐστὶν αὐτῇ, καὶ πρὸς ἑτέρον δύνασθαι τῇ ἀρετῇ χρῆσθαι, ἀλλ' οὐ μόνον χρῆσθαι, ἀλλὰ πολλοὶ γὰρ ἐν μὲν τοῖς δικαιοῦσι τῇ ἀρετῇ δύνασθαι χρῆσθαι, ἐν δὲ τοῖς πρὸς ἑτέρον, ἀδυνατῶσι καὶ ἀπὸ τοῦ ἐν δοκεῖ ἔχειν τὴν βίαν, ὅτι ἀρχὴν τὴν ἀρετῆς δεῖξαι πρὸς ἑτέρον γὰρ, καὶ ἐν κοινῇ καὶ ἐν ἀρχῇ: ἀπὸ δὲ τοῦ αὐτοῦ τοῦτο, καὶ ἀλλοτρίως ἀγαθὸν δοκεῖ εἶναι ἡ δικαιοσύνη, μάλιστα γὰρ ἀρετῇ, ὅτι πρὸς ἑτέρον ἐστὶν ἀλλὰ γὰρ τὰ συμφέροντα πρὸς τῇ, ἡ ἀρχὴ καὶ κοινῇ χρῆσθαι μὲν οὖν ὁ πρὸς αὐτοὺς καὶ πρὸς τοὺς φίλους χρῆσθαι τῇ μαρτυρίᾳ: ἀρετῆς δὲ ὅτι ὁ πρὸς αὐτοὺς τῇ ἀρετῇ, ἀλλ' ὁ πρὸς ἑτέρον ποδοῦ γὰρ ἔργον χαλεπὸν αὐτῇ μὲν οὖν δικαιοσύνη, καὶ μέντοι ἀρετῆς, ἀλλὰ ὅλη ἀρετὴ ἐστὶν ἐν τῇ ἐναντίᾳ ἀδυνάμει, μέντοι χακίας, ἀλλ' ὅλη χακία.

Ἡ μὲν οὖν καὶ τὴν ὅλην ἀρετὴν περὶ γινώσκον δικαιοσύνη καὶ ἀδικία, ἡ μὲν, τῆς ὅλης ἀρετῆς ὅσα χρῆσθαι πρὸς ἄλλους: ἡ δὲ τῇ χακίᾳ ἀφένδω.

Arist. l. 5. Eth. c. 3. Lex quidem & viri fortis muneribus fungi iubet, ut locum atque ordinem in acie tenere, neque fugere, neque arma abicere: & temperantis, ut non adulteri ari, neque cuiquam superum inferre: & lenis ac mansueti, ut neminem verberare, neque cuiquam maledicere. Itemque in ceteris virtutibus ac vitiiis, partim iubendo, partim vetando: recte quidem ea lex, quo recte ac salutariter, perperam autem que negligenter, & inconsiderate, lata est. Haec igitur iniustitia, perfecta quadam est virtus, & non absoluta, sed ad alium. Atque ob id ipsum iniustitia praclarissima perfectae virtutum esse videtur. Et neque est Hesperus ita neque Lucifer admirabilis. Et proverbio dicere consuevimus, Injustitia in se virtutes continet omnes. Atque perfecta maximae virtus est: quia perfecta virtutis est usus, idque est ex eo, quia non ad se solum, sed ad alium etiam, ut qui ipsam habet, uti virtute potest complures enim in propriis quidem uti possunt, sed in iis que sunt ad alium nequeunt. Et propterea sententia Plauti illa bene se habere videtur, Magistratus virum ostendit: ad alium enim est, & in facietate iam ipse magistratus consistit. Ob id autem ipsum & alienum bonum ipsa iniustitia sola virtutum esse videtur, quia ad alium est, agit nam ea qua alii vel principi vel Republicae consistunt. Aliorum enim utilitati consulit, nempe aut principis, aut Republicae. Deterrimus igitur ille quidem habendus est, qui improbitate in se vitium, & in amicos, optimus autem, non qui secum & sibi, sed qui cum aliis & erga alios virtutem colit. Hoc enim difficile atque operosum est. Ergo hac iniustitia non virtutis pars est, sed virtutis universa: neque ei contraria iniustitia pars vitii est, sed vitium integrum atque vitiosum.

C. 5. Iam igitur iniustitiam, eamque iniustitiam, qua in eodem, atque virtutis universa vitiumque universum, ordine locata sunt, quarum altera totius virtutis, altera totius vitii usus est, cum altero, praeferimus.

LA iustice legale vniuerselle s'exerce en toutes les choses où le vertueux s'employe, pour le bien commun de la Republique: & est commune ou generale d'attribution à toute vertu morale: parce que toute vertu dont l'acte & l'usage est commandé en la loy, est dite pour cela, iustice legale: & il est certain que la loy bien posée, doit commander l'acte de chaque vertu morale, & defendre celuy du vice opposé: d'autant qu'elle a la felicité publique pour fin: laquelle consiste en l'exercice des vertus. Suiuant cela la loy commande pour le regard de la vaillance d'aller à la guerre, hazarder sa vie pour le bien de la patrie: & defend d'abandonner l'armee. Et en ce qui est de la temperance, elle enioint de viure sobriement, & defend de s'enyurer, & ainsi des autres. Or d'autant que par cet office la iustice legale regarde toutes les vertus morales effectiuellement, entant qu'elle les mène toutes à sa fin, qui est le bien commun de la Republique, & use de leurs actes pour cet effect: elle est dite les contenir toutes: & c'est de cette sorte qu'Aristote dit, qu'il faut entendre ce proverbe: La iustice contient en soy toutes les vertus. La iustice legale est vne vertu tres parfaite, non seulement à cause qu'elle contient toutes les vertus: mais principalement parce qu'elle les exerce enuers les autres, & non seulement en celuy qui l'a: chose qui n'est pas sans difficulté. Car plusieurs peuuent bien user de la vertu en ce qui les concerne, qui se trouuent bien empeschez en ce qui regarde les autres. A cause de quoy Bias disoit tres bien, que la charge de magistrat decouuroit l'homme: parce qu'y estant constitué, il faut qu'il ait affaire avec les autres: & qu'il s'exerce en vne commune vie: attendant que la iustice legale regarde le bien de la Republique: pour lesquelles raisons elle semble estre la seule de toutes les vertus qui soit le bien d'autrui. En somme celuy la doit estre tenu pour tres meschant qui use de mechanceté enuers luy & enuers les autres: & celuy la tres bon, non qui exerce la vertu en luy & pour luy, mais qui la pratique avec les autres & enuers eux: car cela est vne œuvre tres difficile. Il paroist par ce que nous auons dit, que la iustice legale s'exerce en la matiere de toutes les vertus morales: & par consequent est de mesme amplitude pour ce regard, que la vertu morale generalement consideree: mais neantmoins ce n'est pas vne mesme vertu: car celle cy contient sous soy chaque vertu morale, comme le genre les especes: & la iustice legale n'est dite les contenir, que pour ce qu'elle en commande l'usage.

Οὐ γὰρ ἴσους ἔστιν ἄνδρσι περὶ ἀγαθῶν εἶναι, ἔτι πολὺν παρτι.

Arist. l. 5. Eth. c. 5. Non est enim fortassis idem virum bonum esse, & bonum ciuem, in quouis administranda reipublica genere.

Or parce que pour les raisons que nous venons de dire, la iustice legale vniuerselle rend l'homme accompli pour se comporter iustement enuers la communauté, en toute la matiere de chaque vertu morale: quelqu'un a voulu dire que cette vertu n'estoit pas speciale, ny reellement ny essentiellement distincte des autres: ains que c'estoit chaque vertu qui prend le nom de legale, entant qu'elle opere pour le bien commun, selon qu'il est ordonné par la loy: comme pour exemple, la temperance, qui a le nom de temperance, entant qu'elle se refere à la propre commodité de celuy qui en use, est vertu legale lors qu'elle est employee pour le bien commun de la Republique. Mais nous connoissons qu'elle est essentiellement vne vertu speciale distincte des autres vertus, en ce qu'elle comprend en son acte formel vne particuliere louange, & vne particuliere difficulté, distincte de celle des autres vertus. Car son acte formel c'est d'operer droitement selon la loy en la matiere de chaque vertu, pour le bien qui est premierement par soy profitable à la Republique, ayant egard à elle: soit qu'il en arriue de la commodité ou incommodité priuée à celuy qui opere: & non d'operer pour le bien que la Republique reçoit cōsequemment, & secondement de la commodité priuée, qui en reuiert à celuy qui opere droitement, par vne vertu particuliere: à cause que chacun est partie de la communauté, & que le bien de la partie est le bien du tout. Et combien qu'operer droitement en la matiere de chaque vertu pour le bien de la communauté, dont sensuit ainsi, Secondement le bien priuée: n'est pas vne louange & vne difficulté distincte, de celle qu'à la droite operation de chaque vertu: toutesfois il est certain que faire ce qui est droitement en la matiere de chaque vertu, pour le bien de la communauté par soy: quoy qu'il arriue de la commodité ou incommodité priuée, a vne louange & vne difficulté di-

stinée : parce que, comme nous auons dit, il y en a plusieurs qui és choses priuees peuuent vser de vertu : mais non en celles qui regardent les autres. A quoy on peut rapporter ce que dit Aristote, que ce n'est pas vne mesme chose, d'estre homme de bien & bon citoyen en toute Republique : attendu que c'est vne autre difficulté de se comporter bien enuers la Republique, & enuers vn chacun en particulier, que d'exercer la vertu en soy mesme.

La iustice legale vniuerselle n'est pas iustice proprement & simplement : parce qu'estant entre la Republique & le citoyen, lequel cependant qu'il demeure citoyen, en est vrayement partie : & que la iustice proprement dite n'est qu'entre les choses tellement distinctes, que l'une n'est pas quelque chose de l'autre : comme nous auons dit du droit. Mais neantmoins rien pour cela n'est diminué de la dignité de la iustice legale : car comme la religion & la pieté, combien qu'elles soient improprement dites iustices, sont en effect certaines iustices selon leur maniere, plus parfaites que la iustice proprement dite : Il en est de mesme de la iustice legale, au respect des autres, combien qu'elle porte ce nom.

Il paroist par ce que nous auons dit que la iustice legale vniuerselle, a pour obiet la mesme matiere que les vertus ; & est dite aussi s'exercer autour de la ioye & de la tristesse : parce que ce sont des affections qui ensuiuent toutes les vertus : mais ce n'est pas comme autour de son propre obiet, ny en regardant à les reduire à la mediocrité : ains plustost en les vainquant & surmontant, comme vn empeschement à ses actions.

De la iustice legale particuliere.

CHAPITRE IX.

Αλλ' ἢ μὲν αἰμαίνω, ἢ χρημάτα, ἢ σωτηρίας, ἢ ἐπιτιμῶν ἐνὶ νόμοις ἀεὶ λαβὼν ταῦτα πάντα· καὶ δὲ ἡδονῶν ἢ δὲ τῶν κέρδους· ἢ δὲ αἰμαίνω πάντα αἰμαίνω ὅσα ὁ ἀνθρώπος.

Τὸς δὲ καὶ μέγ' ἀνισοσύνης ἐπὶ τοῖς κατ' αὐτὸν δικαίῳ, ἐν μὲν ὅτις εἶδος, τὸ ἐν τοῖς ἀνισομοῖς, ἢ μὲν, ἢ χρημάτων ἢ τῶν ἄλλων, ὅσα μεταξὺ τοῖς κοινῶσι τὸ πολιτικόν.

Arist. l. 5. Eth. c. 4. Sed hac quidem in honore versatur, aut pecunia, aut salute, aut si quo uno nomine hac omnia compleri possimus : & propter voluptatem suscipitur eam, quæ a lucro proficiscitur.

C. 5. Eius autem iustitiæ, quæ ut pars subiectæ generi est, iurisque eius quod ei consentaneum est, una species est, quæ in distributione vel honoris, vel pecunie, vel aliorum rerum, quæ inter eos diuidi possunt, quæ eiusdem Reipublicæ communione inter se coniunguntur, versatur.

La iustice legale particuliere s'exerce autour des honneurs, des richesses, & de nostre conseruation : où si nous pouuions comprendre toutes ces choses en vn mot, elle est aussi autour de la volupté prouenant du gaing. Aristote a diuisé la iustice legale particuliere, en distributiue & correctiue, ou commutative selon la diuision dudroit particulier legal. La iustice distributiue est celle qui s'exerce és distributions des biens communs de la Republique, entre ceux qui en sont citoyens : à sçauoir les deniers, dignitez, honneurs, recompenses & autres biens extérieurs : & des charges onereuses aussi : à sçauoir les labeurs, les despenses & semblables, pour conseruer la Republique : car la iustice & l'injustice peuuent estre en telles distributions : parce qu'il y peut arriuer de l'egalité ou de l'inegalité : à sçauoir de donner autant d'honneur à quelqu'un comme il en merite, & luy en donner aussi plus ou moins qu'il ne merite.

Εἰ δὲ, τὸ ἐν τοῖς συναλλαγμασι διορθωτικόν· τὸν δὲ μέγ' ὅτις γὰρ συναλλαγμάτων, καὶ μὲν ἐκούσια ἐστὶ· καὶ δὲ, ἀκούσια· ἐκούσια· καὶ τοιαῦτα, οἷον τράπεζας, οἷον δαΐσμονας, ἐξέμω, χρημάτων, καὶ χρημάτων, μεταξὺ τοῖς ἐκούσια δὲ λήγεται, ὅτι ἢ ἀφ' ἧς συναλλαγμάτων τῶν ἐκούσιων.

Altera quæ in rebus contrahendis vim corrigendi atque emendandi habet. Huius porro dua sunt partes: contractuum enim alii sponte nostra, alij nobis iniunctis sunt. Sponte sunt, exempli causa, hi, venditio emptio, mutuum, si dici iussio, commodatum, depositum, locatio, & conductio. Dicuntur vero sponte fieri, quia horum contractuum principium nostra sponte instituitur.

Τῶν δὲ

Τῶν δ' ἀκυσίων, τὰ μὲν λαθροφάρμακα, οἷον κλοπὴν, μολοχίαν, φαρμακείαν, πωροφάρμακα, δουλοπαπτεῖαν, δολοφονίαν, ψευδομαρτυρίαν· τὰ δὲ βία, οἷον αἰχλῆαν, δίκην, γυναικῶν, ἀρπαγὴν, πύρροις, κτελερρίαν, ἀποπαραχτισμὸν.

Eorum autem, qui nobis iniuriis sunt, alij sunt clandestini, ut furtum, adulterium, veneficium, lenocinium, seu ut alieni deceptio, aut corruptio, & dei dolo commissæ falsæ testimoniæ: alij sunt violenti, ut verbera, vincula, mors, rapina, debilitatio corporis, maledictio, contumelia.

La iustice correctiue ou commutative, c'est celle qui a egard aux permutations, commerces & trafics qui se font entre les hommes: selon qu'une chose est transportee des vns aux autres. Il y a de deux fortes de permutations: les vnes du consentement mutuel des parties: & les autres contre le consentement de l'une des parties. Les permutations qui se font par un mutuel consentement, c'est comme les venditions & achats, par le moyen de quoy la propriété d'une chose est transferee à un autre pour un certain prix, dont ils conviennent; ou quand quelqu'un pleige un autre: ou quand quelqu'un concède l'usage de la chose qui lui appartient gratuitement: ou par louage, le reservant la propriété de la chose: ou par deposit: ou par échange: & semblables. Les permutations qui se font contre le consentement, pour le moins d'une des parties, sont de deux fortes, les vnes occultes, & les autres manifestes: les occultes sont larcins, adultere, assassinat, faux témoignage & semblables. Les manifestes sont celles qui se font par violence: comme vols, rapines, batteries, meurtres, iniures, & semblables.

L'objet de la iustice distributive & de la commutative est mesme, en ce qui est de leur matiere eslongnee: car l'une & l'autre s'exerce autour de mesmes choses: à sçavoir les biens & honneurs: mais leur matiere prochaine n'est pas mesme: car la matiere prochaine de la iustice distributive, sont les distributions des biens communs & charges communes; & la matiere prochaine de la iustice commutative, sont les permutations & compensations de quelque chose que ce soit, appartenante à l'usage humain, & qui tombe sous le commerce.

Ὡς τὸ ἀδικεῖν τῷ τοῦ ἀμίστου δι' ἰσότητος πωροφάρμακα διδόντες: ἢ γὰρ ὅταν ὁ μὲν πλὴν ὁ δὲ πατάξῃ, ἢ ἢ κτελερρίαν, ὁ δ' ἀποπαραχτῇ· διήρηται τὸ παρ' αὐτοῦ, ὃ ἢ ἀρπαγὴς εἰς ἀμίστον· ἀλλὰ πωροφάρμακα τῇ ζημίᾳ ἰσότητος, ἀφαιρῶν τῷ κέρδει· λέγειται γὰρ γὰρ, ὡς ἀπλῶς ἔπειν, ὅτι τοῖς τοῖς τοῖς, καὶ μὴ ποῖν οἰκίαν ὅμοια ὦν, τὸ κέρδος, οἷον τῷ πατάξῃ, ἢ ἢ ζημίᾳ τῷ παρόντι· ἀλλ' ὅταν γὰρ μετρεῖται τὸ παρ' αὐτοῦ, χαλεπῶς τὸ μὲν, ζημίᾳ· τὸ δὲ, κέρδος· ἢ ἢ ζημίᾳ, τὸ μὲν, πλεον· τὸ δ' ἢ ἢ ἀμίστου ἐναρπίως.

Ἐλήλυθε δὲ τὰ ὀνόματα ταῦτα, ἢ τῇ ζημίᾳ ὃ τὸ κέρδος, & κτ' ἐκ τῶν ἀλλοτρίων.

Atque J. S. Eth. c. 7. Traque hanc iniuriam, quæ inæqualitas est, index ex æquare conatur. Nam cum hic percussus fuerit, ille percusserit aut etiam occiderit, hic autem mortuus sit: percussio & alio in partes inæquales diuisa est: sed damno & multa conatur index ex æquare, de lucro detrahens. Nam si semel et simpliciter dicam) in alibus, etiā si quibusdā nomen non cōueniat, lucrum appellatur, verbi gratia, in eo, qui percussus fuerit: in eo, qui percussus fuerit, damnum. Sed cum perperfectionem mensus fuerit index, hoc damnum, illud lucrum nominatur. Traque eorum quidem, quæ sunt plus & minus, æquale est medium. Lucrum autē & damnum illud quidem plus est, hoc autem minus, contrariè.

Nata autem & translata sunt hæc nomina, damnum et lucrum, ab eo contrariū, qui sponte iniur.

L'action & la passion iniuste, entre lesquelles la iustice distributive & la commutative s'exercent, sont telles comme il s'ensuit. L'action iniuste c'est auoir plus du bien & moins du mal qu'il n'appartient. Et la passion iniuste, c'est auoir moins du bien & plus du mal qu'il n'est convenable. L'action iniuste s'appelle gagner & profiter, & son objet gain, lucre ou profit: qui est quand il y a plus du bien & moins du mal: & la passion iniuste est nommee recevoir dommage, ou perdre: & son objet dommage ou perte: qui est quand il y a moins du bien & plus du mal. Mais gagner & recevoir dommage, se disent des choses qui tombent sous la iustice commutative proprement: & improprement de celle de la distributive, & plus proprement des choses dont la possession peut estre, ou est transferee, par un commun consentement des vns aux autres: (qui est d'où le gain & le dommage ont tiré leur origine,) que des choses qui se font volontairement, par une des parties, contre le gré & consentement de l'autre: car en cecy cela s'appelle faire iniure ou iniuste, & recevoir iniure ou iniuste.

La iustice distributive procede selon la proportion Geometrique, distribuant les biens communs de la republique, deniers, charges & honneurs, selon les merites des personnes au respect de la republique : faisant plus grande part à celui qui luy est plus utile, qu'à celui qui y a moins seruy : & tout cela pour le bien publicq : ainsi qu'en la communauté du corps naturel, nous voyons que tout se rapporte bien à chaque partie ou membre, quand il aduient plus de vertu à l'un qu'à l'autre, selon que la partie le requiert, & qu'il en est plus deu à sa nature, qu'à la nature de l'autre partie. Mais en la iustice commutative, le droit se considere selon la proportion Arithmetique : c'est à dire selon la quantité du dommage & du gain, mais non pas selon la proportion des personnes, ou de leur dignité : car il n'y a point de difference si vn bon ou meschant a priué quelqu'un de son bien, par larcin, ou s'il a commis adultere, ou s'il a tué : car elle n'a esgard qu'à la quantité du dommage : à sçavoir afin que celui qui a plus apporté de dommage, face vne plus grande recompense, de quelque condition qu'il soit, sans acception de personne. De quoy il est euident, que si de deux l'un fait quelque chose d'injuste à l'autre, la iustice use des deux comme d'esgaux, encores que l'un fust d'inegale condition & dignité : & s'estudie de reduire l'inegalité qui est entre le blessant & le blessé, à l'egalité qu'elle constitue en la quantité des choses, & non selon la proportion des personnes : comme pour exemple, s'il y en a deux dont l'un frappe & l'autre soit frappé, ou que l'un tue & que l'autre meure : l'action & la passion est diuisee par choses inegales : parce que le frappant ou le tuant, a plus de bien selon son estime, entant qu'il s'est vangé & a accompli sa volonté : & le frappé ou le tué a plus de mal, parce qu'il est priué de sa santé ou de la vie malgré luy, & ainsi il semble que le frappant soit en gain, & le frappé en perte. A cause de quoy le Iuge pour faire iustice entre l'un & l'autre s'effaye de reduire cette inegalité à l'egalité, en soustrayant du gaing du tueur ou blesseur : autant qu'il y a de dommage, & le distribue au profit du blessé, ou des heritiers du tué, ou pour son honneur.

Διὸ καὶ ὁταυ ἀμφοτέροισιν, ὅτι τὸ δικαστικόν
καὶ φωνῶσι τὸ δ' ὅτι τὸ δικαστικὸν ἴσαι, ἵσαι ὅτι
ὅτι τὸ δικαστικὸν ὁ γὰρ δικαστικὸς βάλει ὅσαι ὅσον δι-
καίου ἑμμελῶς.

Ὁ δὲ δικαστικὸς ἐπανιστῇ.

Arist. l. 5. Eth. c. 7. Istaque & criminalia de re in-
ter se ambigunt, ad iudicem confugiunt. Adire autē
ad iudicem, adire ad ius est. Nihil enim videtur a-
liud esse iudex, quam ius animatum. &c.

Ac iudex quidem exaquat.

On peut remarquer cette difference entre la iustice distributive & la commutative ; que la distributive ne r'egale point les choses qui ont esté faites inegales ; mais elle les fait & rend egales tout ensemble : car ce n'est pas son office de r'egaler des choses qui auroient esté distribuées inegalement, mais de les distribuer egalelement : & si elles n'auoyent esté iustement distribuées, elles ne pourroient estre r'egalees par vn autre. Car la iustice distributive est immédiatement distribuée par ce qui tient lieu de chef en la republique, & procede de la mesme faculté que d'establir les loix ; au moyen de quoy elle n'a rien par dessus elle. Mais la iustice commutative tout au contraire, n'est que pour r'egaler les choses qui ont esté faites inegalement, & ramener au droit, ce qui ne l'estoit pas ; en amendant & corrigeant les fautes : à cause de quoy aussi est-elle nommée iustice corrective proprement ; & commutative : parce qu'elle s'exerce es commutations & commerces qu'elle corrige. C'est pourquoy Aristote dit, que quand les hommes sont en controuerse, ils ont recours au Iuge, comme au droit animé : & que le Iuge les reduit à l'egalité : cela s'entend du droit commutatif.

Refutation de la fausse accusation de Bodin contre Aristote
touchant la loy du Talion.

CHAPITRE X.

Bodin l. 6. de
la rep. c. 6.

BODIN au sixiesme liure de sa republique accuse Aristote, qu'ayant blasmé la loy de la pareille, il est luy mesme tombé en l'erreur qu'il vouloit esuiter : disant qu'il ne faut

faut pas auoir esgard si celuy qui a fraudé son compagnon est bon ou meschant : & si celuy qui a commis vn adultere est bon ou mauuais ; ains que la iustice qu'il appelle commutative, & qui corrige les fautes, reduisant les choses inegales à l'egalité se traicte par proportion Arithmetique. En somme Bodin dit, que si Aristote eust faict tant soit peu l'estat de Iuge, ou qu'il eust entendu & leu les loix de son pais : il n'eust pas escrit que la iustice egale & Arithmetique, doit estre gardée quand il est question des peines. Or qui voudra considerer & peser ce qu'Aristote escrit, il sera ayisé à iuger que Bodin l'a aussi mal reprins en ce lieu, comme en plusieurs autres, dont ie rapporte les principaux és Politiques, en refutant Bodin : car il se trouuera tres-faux qu'Aristote en traictant de la iustice commutative, & disant qu'il ne faut pas auoir egard si celuy qui a fraudé son compagnon est bon ou meschant : & si celuy qui a commis vn adultere est bon ou mauuais : soit retombé en la loy du Talion des Pythagoriens, qu'il condamne puis apres : car il n'entend pas par là que celuy qui a faict le dommage, le reçoive en la mesme sorte, comme vouloyent les Pythagoriens : ny que les Iuges en consideration des merites qui le recommandent d'aillieurs, ne le puissent traicter d'une autre maniere, comme en le sauuant d'infamie ; de peine corporelle, & d'autre chose semblables, que les Pythagoriens ordonnoient : pourueu toutesfoies que celuy qui a receu le dommage soit recompensé, en sorte qu'il reçoive la valeur de quoy que ce soit egale à sa perte : car ses mauuaises mœurs ou inegalité de condition, ne doiuent pas empescher qu'on luy face iustice, du tort qu'il a receu : & qui procederoit autrement, ce ne seroit pas garder l'egalité Geometrique, ny l'Arithmetique : car celle-là ne requiert pas que l'un reçoive du preiudice pour l'amour de l'autre ; estant contre toute forme de iustice. Et partant Aristote sans auoir faict l'estat de Iuge, comme l'entend Bodin, a fort bien sceu quelles doiuent estre les bonnes loix, & n'y a apparence quelconque que ce Prince des Philosophes qui a connu & recherché si soigneusement & avec tant de curiosité, les loix de tant d'autres pais, ait ignoré celles du sien : comme Bodin l'accuse aussi mal à propos, qu'il l'a repris sans iugement en plusieurs endroits, de ce qu'il a traicté en ses Politiques : mais tout cela à sa confusion, ainsi que j'ay desia commencé à le montrer, & le feray paroistre és liures que j'en escry. Et ce qu'il semble qu'en quelque cas la iustice commutative procede selon la proportion Geometrique : comme quand il se rencontre que la personne qui iniurie est de moindre dignité, que celle qui est iniuriée : car alors la quantité du dommage est diuersifiée, selon la dignité des personnes : comme pour exemple, frapper le Prince est estimé plus grande iniure, que de frapper vne personne priuée : parce que toute la republique est offencée en luy : à cause qu'il la gouuerne & conserue : au moyen dequoy la reparation sera autre que si le Prince ou quelque Magistrat auoit frappé vn homme priué. Il ne s'ensuit pas pourtant que l'amendement se face selon la proportion Geometrique : car la reparation qui se fait plus grande, à cause de la qualité de la personne offencée ; c'est parce que l'iniure est plus grande : à raison de la mesme qualité, & de celle de celuy qui l'a offencé : comme aussi la reparation que seroit vn Prince enuers vne personne priuée, est plus grande à cause de sa qualité, qu'elle ne seroit de la part d'une personne priuée, qui feroit la mesme chose. Et quand on voudroit appeller cela proportion Geometrique : elle seroit impropre, & ne conuiendroit pas par soy, ains par accident seulement à la iustice commutative : comme il paroist, en ce qu'il ne se trouue pas de mesme sorte en tous actes : ains seulement quand il est question de la reparation des iniures en quelque certain cas.

Entre quelles personnes la iustice peut estre exercée.

CHAPITRE XI.

LA iustice ne peut estre exercée qu'entre des personnes où il se peut trouuer des biens externes selon l'excez & le defaut, c'est à dire le plus ou le moins : car si elles n'estoient comparables pour le regard de tels biens, selon le plus & le moins : il n'y auroit point de choses iustes distributives & commutatives entre-elles : comme pour exemple, combien

148 De la Morale ou Ethique, Liure V.

queles Dieux & les hommes soient à honnorer, il ne peut y auoir excec d'honneur enuers Dieu : parce qu'il est infiniment à honnorer : & aucune chose comparee à Dieu n'est digne d'honneur. Tellement que pour le regard des honneurs, le iuste & l'iniuste ne peut estre entre Dieu & les hommes : mais bien de la part de l'homme enuers Dieu, pour le regard de son deuoir : encores est ce improprement. Il y a aussi de certaines personnes esquelles il ne se peut trouuer aucun defaut raisonnable, pour le regard de l'honneur & des richesses : parce qu'ils ne sont dignes d'aucun honneur, ny d'aucune commodité temporelle, quelque petite qu'elle soit : tels que sont les meschants hommes & les incurables de leur malice, qui abusent de tout : car ceux-cy ne meritent que la mort, afin qu'ils ne nuisent pas aux bons : mais il y a quelques personnes qui peuuent participer des biens externes plus & moins iustes à vne certaine proportion, selon la vertu & dignité d'un chacun. Le premier degré que nous auons assigné est diuin, le second bestial, & le troisieme humain, qui tient le milieu entre le premier & le second, auquel seul les choses iustes & iniustes distributives & commutatives peuuent estre.

Comment la iustice differe proprement des vertus qui regardent vn autre.

CHAPITRE XII.

Ἀλλότριον εἶναι φασιν ἀγαθὸν τιτὼ δίκαιοις ὡς καὶ τὸ ἐν ἐλπίδι καὶ τῷ παρόντι· μὴ δὲ τοῦ πρὸς ἀρετῇ· τὸ δὲ τιμὴν ἔχει γὰρ.

Arist. l. 5. Eth. c. 10. Bonum alienum dicunt esse iustitiam, quemadmodum & ante dictum est. Danda igitur ei merces aliqua est. Hac autem est boni et de-
cui.

LA iustice est vne vertu particuliere laquelle a esgard à autruy : car encores que plusieurs autres, à sçauoir la vaillance, la liberalité & semblables, ayent aussi esgard à autruy : c'est avec grande difference entre-elles & la iustice : car le liberal opere pour sa pure perfection qu'il a pour fin, de quoy le bien-faict s'ensuit enuers les autres : là où le iuste opere pour garder l'egalité & la fin ; laquelle regarde immediatement les autres. C'est pourquoy on remarque que la iustice est differente des autres vertus, en ce que l'on considere premierement selon elles la disposition de celuy qui en vse autour de ses passions ; de laquelle disposition viennent par apres les operations exterieures : là où en la iustice on considere les choses que l'homme opere exterieurement : par lesquelles secondement on a esgard à la disposition interieure qui se trouue en luy. De sorte qu'es autres vertus on ne considere les operations exterieures que par consequence des interieures : & en la iustice, les interieures par consequence des exterieures. Voila pourquoy Cicéron dit que la iustice se donne & employe toute aux vilités d'autruy : Senecque que la iustice est vne chose sacree ayant esgard aux biens d'autruy, ne demandant rien que de se mettre en vſage : & saint Ambroise, que la iustice est pluſtoſt pour les autres que pour soy. La iustice differe encores des autres vertus en ce qu'elles consistent au milieu de deux habitudes vicieuses : & la iustice entre l'action & la passion iniuste, comme il a esté dit.

De l'iniuste ou iniure.

CHAPITRE XIII.

Διόεσται δὲ τὸ ἀδίκον, τὸ πρὸς ἑαυτῷ, ὅτι τὸ αἰσιν· τὸ δὲ δίκαιον, τὸ πρὸς ἑτέρῳ, ὅτι τὸ ἰσόν.

Arist. l. 5. Eth. c. 5. Hac igitur à nobis proposita est iniuria distinctio, vnam esse, quæ contra leges inferitur alteram, quæ ab æquitate seu æqualitate remota est : itemque ius esse vnum legitimum, æquale alterum.

Τὸ μὲν οὖν δίκαιον τὸ τοῦ ἀλλοτρίου· τὸ δὲ ἀδίκον, τὸ πρὸς ἑαυτῷ καὶ τὸ ἀλλοτρίου· ὅτι τὸ ἰσόν· τὸ δὲ ἐλάττω· ὅτι τὸ ἑπὶ τῷ ἑαυτοῦ συμβαίνει.

C. 7. Ex his igitur satis intelligitur, hoc ius proportionem constare, iniuriam autem a proportionem alienam atque auersam esse. Quod si, ut alterum sit plus, alterum minus. Quod quidem etiam in falli reperitur. Nam

ὁ μὲν

ὁ μὲν γὰρ ἀδικῶν, πλεῖον ἔχει· ὁ δὲ ἀδικούμενος, ἑλάττω· ὅτι ἀπὸ τοῦ ἐπὶ δὲ ἡ χρεὼς, ἀνὰ πάλιν· ἐν ἀγῶνι γὰρ λόγῳ γίνεται τὸ ἐλάττω χρεὼς, ὥστε τὸ μείζον χρεὼς.

Διαφέρει δὲ τὸ ἀδικεῖν καὶ τὸ ἀδικεῖν, καὶ τὸ δίκαιον καὶ τὸ δίκαιον· ἀδικεῖν μὲν γὰρ ἐστὶ τῇ φύσει, ἢ τὰς ἐξ· τὸ αὐτὸ δὲ τῷ, ὅταν παραχρῆσται, ἀδικεῖν δὲ ἐστὶ τὸν δὲ παραχρῆσται, ἔγωγε, ἀλλ' ἀδικεῖν ὁμοίως δὲ καὶ δίκαιον· χρεὼς δὲ καὶ τὸ κοινόν, μάλιστα δὲ δικαιοσύνη· δίκαιον δὲ τὸ ἐπὶ ἀνθρώπων καὶ ἀδικεῖν.

is, qui iniuriam facit, plus boni sibi sumpsit ac vendicavit, quam oportet: ei, qui afficitur iniuria, minus boni obigit: contra si in malo: boni enim rationem obtinet lenius malū, si cum graviore malo comparetur.

C. 10. Differt autē & ab iniuria iniuste factū, & à iure iustum officiū, seu iuste factū, quo alter ius sumit obinet, iustique ex iniusto redditur. Nam iniuria vel natura vel constitutione iniuria est. Hec eadem cum illata fuerit, iniuste factum est, priusquam illata sit, nondum iniuste factum est, sed iniuria. Eademque iusti officij, seu iuste facti ratio est. Quod commune est autem, id magis proprio nomine in ita alio appellatur. Inustum officium autem, seu iuste factum correctio & emendatio iniusti facti, seu iniuria alteri illata est.

AL'opposite du iuste & du droit nous auons l'iniuste & l'iniure: & comme Aristote met cette difference entre le iuste & le droit, que le iuste se dit auparavant qu'il soit fait, & estant fait c'est droit: comme pour exemple, il est iuste de renvoyer les Ambassadeurs en seureté, & rendre le deposit: & quand on renvoye actuellement les Ambassadeurs en seureté ou qu'on red le deposit, c'est droit: il en est tout de mesme de l'iniuste & de l'iniure: car l'iniuste c'est devant l'action, & l'iniure c'est en l'action & apres. L'iniuste & l'iniure est de deux sortes, comme le droit: à sçavoir naturel & de l'institution des hommes, l'egal ou civil, vniuersel & particulier. L'iniuste contre le droit naturel, c'est ce qui est contre les premiers principes actifs, ou ce qui en est deduit, & en somme contre la droite raison naturelle commune à tous les hommes: il en est tout de mesme de l'iniure, comme de l'iniuste. L'iniuste vniuersel, civil ou egal, c'est ce qui est contre la loy instituee par les hommes: l'iniuste particulier distributif celuy qui est contre la proportion Geometrique, en la distribution des biens, honneurs, & charges onereuses de la republique: & l'iniuste commutatif c'est celuy qui se commet aux contracts & commerces volontaires & inuolontaires, contre la proportion Arithmetique.

Τὸ δὲ ἀδικεῖν, τὸ μὲν ἐλάττω, τὸ ἀδικεῖν· ὅτι ἐστὶ τὸ δὲ μείζον, τὸ ἀδικεῖν.

Φανερόν δὲ ὅτι ἀπὸ μέρους τοῦ ἀδικεῖν· ὅτι ἐστὶ τὸ ἀδικεῖν.

Ἀλλ' ὁμοίως χρεὼς τὸ ἀδικεῖν· τὸ μὲν γὰρ ἀδικεῖν, μετὰ χρεὼς καὶ χρεὼς.

Ἐπὶ δὲ τὸ ἀδικεῖν, τὸ ἀπὸ ἐκόντος τὰ ἀδικεῖν· ὅτι ἐστὶ τὸ ἀδικεῖν.

Arist. 1. 5. Eth. c. 9. Iniuste facti autem cum duo sint extrema, minus extremum iniuriam accipere est, maius autem iniuste facere.

C. 15. Iam verò ne illud quidem obstrictum est, vitiū, quod esse malum, accipere et facere iniuriam. &c.

Verrum iam en deierim iniuriam facere est. Namque iniuriam facere cum visio coniunctū, & visuperandum esse dicebamus.

L. 1. Rhetor. c. 13. Est autem iniuria affici ab iis, qui sponte agunt iniusta pati.

L'iniure se considere de la part de celuy qui la fait & de la part de celuy qui la souffre, & l'un & l'autre est mauvais: mais il est pire de la faire que de la souffrir, car cela est avec vice & blafme. Celuy qui fait iniure la fait de son bon gré & avec election: mais celuy qui estant offense rend l'iniure, Aristote dit qu'il semble ne faire pas iniure: parce peut estre que sans l'offence receu il ne l'eust pas faite: de sorte qu'il semble qu'il n'agit pas proprement de son bon gré & avec election. Nous auons à noter en ce que dessus que le nom d'iniure se prend en vne plus ample signification qu'il n'est en vsage le plus ordinairement en langage françois: car il signifie tout aeste contre le droit, & nous ne le prenons le plus souuent que pour celuy qui est fait avec opprobre & ignominie.

De l'iniustice.

CHAPITRE XIV.

Τοὶ αὐτοὶ δὲ πρόπον ἐπὶ ἀδικίας, ἀφ' ἧς ἀδικεῖν, καὶ βλάττον τὰ ἀδικεῖν.

Τὸ γὰρ τὸ ἀδικεῖν, ἢ τὸ ἀνιστότης, ἀδικεῖν· ὅτι ἐστὶ τὸ ἀδικεῖν, καὶ κοινόν ἐστὶ πάσης ἀδικίας.

Tom. 2.

Arist. 1. 5. Eth. c. 1. Eodemque modo iniustitiam habetū esse, quo et iniuriā faciunt & res iniustas volunt.

C. 2. Nam hoc ipsum quod peccatum in legem dicimus, omnem iniustitiam continet, omnisque iniustitia commune est.

N iij

ἀδικεῖ δ' ἐθελὺς ἐκόν· διὸ καὶ ἡ πόλις ἡμῶν καὶ πρὸς
ἀπείρην παρῶντι τῷ αὐτοῦ ἀφ' ὧν ἀδικεῖ ὡς τῷ
πόλιν ἀδικούντι.

perfert. At sponte sua nemo afficitur iniuria. Itaque
& multat eum ciuitas, & ignominia afficit, quise ipse
exanimamur, ut qui ciuitatem iniuria afficiat.

L'injustice formelle & proprement dite, estant vn malicieux endommagement volô-
taire; personne ne s'en peut faire à soy mesme: car cela est contre nature de receuoir du
mal volontairement. Que si quelqu'un se faisoit iniustice à soy mesme, vne mesme chose
tiendrait lieu de bien & de mal le plus & le moins, à vne mesme personne; ce qui est impossible:
attendu que le plus & le moins sont opposites. La consequence se prouue, en ce que celuy
qui fait iniustice, prend plus qu'il ne doit: & qui reçoit vne iniustice, reçoit moins qu'il ne
doit. Doncques si quelqu'un se fait iniustice, il est agent, & patient l'iniustice: & entant
qu'agent il a le plus, & selon qu'il est patient moins: de sorte qu'un mesme bien selon le plus
& le moins seroit en vn mesme. Secondement si quelqu'un se faisoit iniure, il seroit tout
ensemble au respect d'une mesme chose, voulant & ne voulant pas: car quiconque fait in-
iure, c'est le voulant, & quiconque la reçoit, c'est ne le voulant pas: chose qui est impossible.
De sorte que celuy qui se tue, parce que c'est le voulant, ne se fait point d'iniustice à luy
mesme, mais iniure à la republique: à cause de quoy elle condamne son cadaure en tout ce
qu'elle peut, elle le deshonne & prie de sepulture.

Des œures iustes & iniustes, par soy & par accident.

CHAPITRE XVI.

Αδικεῖ μὲν ἔνθεν δικαιοσύνη, ὅταν ἐκόντι αὐτῷ
παρά τῃ· ὅταν δὲ ἀκόντι, ἔνθεν ἀδικεῖ, ἔνθεν δικαιοσύνη
καὶ, ἀλλὰ δὲ καὶ συμβολῆκος· οἷς γὰρ συμβολῆκος
δικαιοσύνη εἶναι ἡ ἀδικία, παρά τῃσιν· ἀδικίαν δὲ καὶ
δικαιοσύνην ἀδικεῖται τῷ ἐκόντι καὶ ἀκόντι ὅταν
γὰρ ἀκόντι, ἡ ἀδικία, ἀδικεῖται δὲ καὶ ἀδικίαν τότε
ἐκόντι.

Τὸ γὰρ δικαιοσύνην παρ' ἐκόντιον· ὅς' ὕλο-
γον ἀδικεῖται ὁμοίως καὶ ἐκόντιον, τὸ δὲ ἀ-
δικεῖται, καὶ τὸ δικαιοσύνην, ἡ ἐκόντιον ἡ ἀκόντιον εἴ-
ναι.

Κατὰ συμβολῆκος γὰρ ἐκόντιον παρ' ἀμφοτέ-
ρων μετὰ λαμβάνειν τῇ δικαιοσύνη· ὁμοίως δὲ δι-
κόν, ὅτι ἐκόντιον ἀδικεῖ· ἡ γὰρ πῦρ τὸ τὰ
ἀδικεῖ παρ' αὐτῷ, τῷ ἀδικεῖ· ὅδ' τὸ ἀδικεῖ παρ' αὐτῷ,
τῷ ἀδικεῖται ὁμοίως δὲ ἐκόντιον δικαιοσύνην
καὶ δικαιοσύνην· ἀδικεῖται γὰρ ἀδικεῖται, μὴ
ἀδικεῖται, ἡ δικαιοσύνη, μὴ δικαιοσύνην τῷ.

Επεὶ πολλὰ καὶ, τὸ ποῖον λέγει, καὶ ἐκόντιον τὰ
ἀδικεῖται καὶ, καὶ γὰρ, ὅς' οἱ καὶ ἐκόντιον τὰ ἀδικεῖται,
ὅς' ἀδικεῖ μὲν, ποῖον δὲ τὰ ἀδικεῖται.

Arist. 4.5. Eth. c. 10. Tum & facit quisque iniustus,
et iniuste agit, cum ea sponte sua agit. Cum vero iniustus
neque iniuste facit, neque iniuste agit, nisi ex euentu. Ea
enim agit, quibus euenit, ut iniusta vel iniusta sint. At
iniuste factum iniuste atque actionem, id quod sponte
et iniuste actum est, definit ac terminat. Nam cum id
sponte fit, tum et vinum patitur, & simili iniuste factum
est.

C. 11. Quisquis enim iniuste agit, sponte agit: itaque
consentaneum est, utraque similiter inter se opponi, ini-
uriam accipere, et ini suum obtinere: ut utrumque
vel sponte perferatur atque obineatur, vel iniuste.

Contingere enim potest, ut quis ex euentu in utroque
rerum iniustiarum sit particeps: fieri autē similiter pos-
se, ut quis rerum iniustiarum sit particeps, perspicuum
est. Non enim idem est, res iniustas perferre, atque
iniuriā facere: neque res iniustas perferre, atque ini-
uriā accipere. Idemque de re iniuste agenda, et de
iure suo obtinendo sentiendum. Nam fieri non potest
ut quisquam iniuriā accipiat, nisi sit qui iniuste agat,
iustique iudicii munere fungatur. &c.

C. 12. Quoniam facere multis modis dicitur, & vis
venit ut inanima quoque interficiant, et manus, & ser-
uus, domini iniuste non quidem iniuriā faciunt, sed in-
imenes iniustas faciunt.

AGIR par soy és Morales, c'est agir avec election, de son bon gré ou volontairement:
& agir par accident c'est agir sans election, & contre son gré. Quand nous faisons
quelque œuvre iuste avec election, elle est iuste par soy: & si nous la faisons sans electio
c'est par accident: à sçauoir par arrest des Iuges, par force, n'y pensant pas, par ignorance,
ou poussez de quelque passion. Il est tout de mesme de l'action iniuste, comme de la iuste,
pour le regard d'estre iniuste par soy ou par accident. Aristote appelle l'action iuste par soy,
droit: & agir vne telle action, faire droit. Et à l'opposite il nomme l'action iniuste par soy
iniure. De sorte qu'on ne peut faire le droit sans faire vne action iuste, cōbien que l'action
puisse estre iuste par accident sans faire droit: ainsi qu'on ne peut faire iniure, sans
que l'action soit iniuste: combien que l'action puisse estre iniuste par accident, sans
estre iniure. On pourroit aussi nommer le droit ou œuvre iuste par soy, iuste formellemēt:

& l'œuvre iuste par accident, iuste materiellemēt: & tout de mesme l'iniure ou iniuste par soy, iniure formellemēt: & l'iniuste par accidēt iniuste materiellemēt. Or ainsi que personne ne peut faire le droit, ou vne action iuste par soy & formellemēt, sinon par election, de son bon gré ou volontairement: à l'opposite on ne peut recevoir d'iniure volontairement: car personne ne veut ce qu'il n'estime pas luy estre bon. Et ainsi Glaucus en la permittatiō volontaire de ses armes d'or avec celles de Diomedes qui estoient de fer, ne receut point d'iniure: estant en nostre puissance de donner ce qui est à nous: mais non de souffrir iniure. Il n'est pas de mesme de patir quelque chose iniuste: car le patient le peut recevoir volontairement, comme il arriue à celuy qui pour paruenir à sa fin, choisit de souffrir de l'incommodité. Mais ceste volonté n'est pas entiere ny complete: car l'incontinent qui pour iouyr de ce qu'il desire, souffre d'estre despoüillé, c'est pour ce qu'il n'y peut paruenir autrement, & non qu'il n'ait la volonté de ce qu'il luy est bon: dont le signe est, que la concupiscence estant assouie, il s'en repent. En somme il dépend d'un autre que de nous, qu'il nous soit fait droit & iniure, & par consequent de les recevoir: car comme l'iniure ne peut estre faite qu'avec la volonté de l'agent, elle ne peut estre receüe de la volonté du patient.

Καὶ γὰρ ἂν συγγίνοιο γυναικί, εἰδὼς τὸ ἢ ἄλλ' ἢ ὧς σεραμίστως ἀρχέει, ἀλλὰ ὧς παθεῖ ἀδικεῖ μὴ οὐδ' ἀδικεῖ· ἂν οὐκ ἔστιν, οἷον δὲ κλέπτει, ἐλευθερία δὲ ἔστι μοιχῆς, ἢ μοιχεύει δὲ ὁμοίως δὲ ἔστι τῆς ἄλλης.

Οὔτοι δὲ, εἰδὼς μὲν, μὴ σεραμίστως δὲ, ἀδικεῖ· οἷον οὔτοι πᾶσι ὧς θυμὸς ἄλλος παθεῖ, ἀλλὰ ὧς αἰσθητικὰ ἢ φυσικὰ, συμβαίνει τοῖς ἀνθρώποις· ταῦτα γὰρ βλάπτουσιν ἔμμετρον, ἀδικεῖσι μὲν, ἔμμετρον ἔστιν ἢ μὴ τοῖς πᾶσι ἀδικεῖ· ταῦτα ἔστιν ὅτι μοιχεύει· ἢ δὲ γὰρ ὧς, πᾶσι μοιχεύει· ἢ βλάπτει· ὅτοι δ' οὐκ σεραμίστως, ἀδικεῖ· ἔμμετρον.

Arist. l. 5. Eth. c. 10. Namque fieri potest, ut quis cum aliqua muliere rem habeat, sibi nota quidem illa, verumtamen non consilio, sed perturbatione et libidine inflammatus. Facis igitur hic quidē iniuste, sed non idcirco iniustus es. Quemadmodum nec fur est, etiamsi furatus sit: nec adulter, etiamsi adulterium commiserit: itemque in ceteris. &c.

Quibus autem inter ipsos iniuria faciēda locus est, non continuo in iis omnibus iniustitia reperitur.

Ubi verò quis sciens lesi alterum, sed deliberatione non antegressus, iniuste factum est: exempli causa, quæcumque vel ab ira, vel ab alijs affectibus, qui cum aut necessarij sint, aut naturales, hominibus accidunt. Nam qui his impulsus ledunt alterum, & qui his peccant, iniuriam illi quidem faciunt, et hæc sunt iniuste facta: nondum tamen propter hæc iniusti, neque improbi sunt. Non enim malitiose damnum illatum est. Cum autem consilio capto, & de industria, tum ut iniustus & improbus est dicendus.

Celuy qui observe les loix par ses actions en intention seulement de les observer, est appellé iuste; soit que ce soit pour l'esperance du loyer, pour la crainte de la peine, ou pour amour de la vertu ou du vice; & celuy-là est vraiment iuste, qui les observe de sa libre election, sans y estre forcé. Mais il n'en est pas ainsi pour estre iniuste: car si c'est sans electiō, ou emporté de quelque passion, ou par ignorance, ou par force, qu'il fait quelque acte iniuste: il n'est pas dit iniuste; voire mesme quand il auroit commis l'acte volontairement; s'il n'est habitué à de telles meschancetez, qui est ce que dit Luenal, personne ne deuiet tres-meschant en vn instant. Mais sans l'habitude d'iniustice on peut faire iniure, car elle n'y est pas requise. C'est pourquoy Aristote dit, que par tout où il y a iniustice, il y a aussi iniure; mais non iniustice par tout où il y a iniure. En quoy il faut noter, qu'iniure signifie toute action iniuste, encores qu'elle soit faite sans opprobre ou ignominie.

De la religion, pieté & obseruance.

CHAPITRE XVII.

Εἴη δὲ πρώτη τῆς δικαιοσύνης πρὸς τοὺς θεοὺς, εἴτα πρὸς τοὺς πατέρας, ἔπειτα πρὸς τοὺς ἀδελφεοὺς· ἐπὶ οἷς ἔστιν ἡ εὐσέβεια, ἥτοι μέγρο ὅσα δικαιοσύνης, ἢ εὐσεβείας.

Arist. libel. de virtut. Prima verò iustitia est, qua Deo; proxima, qua diuis; tertia deinde qua patriæ, parentibusque; postrema, qua viuis iam functis debetur, suntque cuiusque officium præstamus, inter quas pietas aut pars iustitiæ, aut ipsam consequens iustitia est.

LA Iustice proprement consideree comme nous auons dit, c'est vne vertu speciale, laquelle a egard à la parfaite raison de ce qui est deu, & peut estre restitué selon l'équivalence: mais en estendant le nom de Iustice elle peut estre dite selon la reddition de quoy que ce soit qui est deu: en ceste sorte ellen'est pas vne speciale vertu. Et parce que tout ce qui est deu & conuenable, n'est pas de mesme raison en tous: car quelque chose est deu à vn egal en vne façon, & d'un autre à vn supérieur, autrement au moindre, selon quelque passion, ou promesse, ou benefice receu, ou semblables: il resulte selon les diuerses raisons, diuerses vertus annexes à la Iustice: à sçauoir la religion, la pieté, l'obseruance & la gratitude.

La religion c'est vne vertu par laquelle nous adorons & reuerons Dieu avec de certaines ceremonies externes, accompagnantes l'action de nostre ame, en reconnaissance que nous auons l'estre de luy, comme premier principe: & ceste vertu ordonne les actes de plusieurs vertus pour ce mesme effet: comme les ieunes, les aumônes, & autres semblables, qui se rapportent à l'honneur de Dieu. La pieté se prend en quatre sortes: à sçauoir pour toute vertu par laquelle on sert à Dieu, & qui institue bien la vie, pour la religion, par laquelle Dieu est particulièrement seruy: qui est (comme dit Platon, la plus grande vertu ^{Plat. in leg. 477.} que les hommes puissent auoir) pour les offices & œures de misericorde enuers nostre prochain: & pour vne vertu particuliere, par laquelle les progeniteurs & la patrie sont honorez, laquelle peut estre descrite en ceste maniere. La pieté c'est vne vertu, par laquelle nous faisons nostre deuoir d'honorer nostre pere, nostre mere, nostre patrie, & nos parents & ce qui leur appartient, comme des seconds principes de nostre estre. L'obseruance c'est vne vertu, par laquelle les hommes reconnaissent & reuerent avec quelque honneur, ceux qui les excellent en dignité: lesquels nous gouvernent actuellement, ou sont capables de nous gouverner comme certains principes de nostre bien estre.

De la grace ou gratitude.

CHAPITRE XVIII.

LA grace ou gratitude se prend par vne certaine inclination à la liberalité, par laquelle nous faisons du bien à autrui gratuitement, quand nous en auons le moyen, & pour le bien fait mesme aussi. La grace signifie encore vne certaine vertu, selon laquelle on recompense par quelque grace mutuelle, le bien-fait receu: que nous appellons aussi gratitude, dont nous traitons en ce lieu. Il est euident que ceste gratitude est vne vertu speciale & necessaire, entre celles qui sont annexes à la Iustice: car les vertus annexes à la Iustice, doiuent estre distinguees par les diuerses natures des choses deues à vn autre. Or outre le deuoir qui nous oblige à Dieu, à nos parents, à nostre patrie & à ceux qui nous regissent, il y a encores vne sorte de deuoir particulier pour les bien-faits particuliers que quelqu'un reçoit d'un autre: Doncques ainsi que la religion est pour le premier deuoir, la pieté pour le second, & l'obseruance enuers le troisieme, la gratitude sera aussi enuers le quatrieme, pour recompenser la grace receüe des bien-faiseurs. Ces quatre vertus se rapportent de telle sorte entre elles, que l'obiet des trois posterieures est contenu materiellement en l'obiet de la premiere, à sçauoir de la religion: & l'obiet des deux dernieres en celuy de la seconde, qui est la pieté: & finalement l'obiet de la gratitude qui est la dernière, sous celuy de l'obseruance: car nous auons receu de Dieu pour lequel est la religion, tout ce que nous receuons des autres: & nous receuons des parents auxquels s'adresse la pieté, tout ce que nous auons des personnes constituees en dignité, que l'obseruance regarde: & finalement nous receuons des personnes constituees en dignité tout ce que le bien-faiseur nous confere, lequel nous reconnaissons par la gratitude. De sorte que la religion par laquelle nous honorons Dieu, a pour materiel & particulier obiet, les obiets des autres, comme estant plus vniuerselle.

Tout bien-fait oblige celuy qui le reçoit à en rendre grace en quelque maniere: dont la raison est, que tout effect naturel se conuertit à sa cause, selon la mode naturelle de la cause & de l'effet: parce que toute cause opere pour l'amour d'une fin qu'elle regarde, comme luy appartenant en quelque maniere. Et partant de ce que l'effect se rapporte à la fin, il est reuocqué à la cause efficiente: or celuy qui reçoit un bien-fait d'un autre, est effect du bien faiseur en tant qu'il en reçoit le bien-fait. Doncques l'ordre naturel requiert

que celuy qui a receu vn bien-fait se conuertisse à son bien-faïcteur, entât qu'il en reçoit le bien-fait, selon la mode naturelle de l'un & de l'autre: c'est à dire luy rendât grace par l'entendement, & par la volonté, qui est la mode d'operer cōuenable à la nature de l'homme. Pour rendre ceste grace trois choses sont requises, dont la premiere est la reconnoissance du bien-fait: la seconde louer le bien-faïcteur & le remercier: & la troisieme luy retribuer quelque chose, comme de l'honneur, de la reuerence, de l'ayde & semblables, selon l'opportunité du lieu & en temps. De quoy il apparoit que l'obiet materiel de la gratitude est fort estendu, aussi bien que celuy de la pieté. Pour exciter à l'action de ceste vertu, & afin que la retribution du plaisir receu se fust, on posoit anciennement, comme l'apporte Aristote, le temple des Graces dans le chemin: car cela dit-il, est propre aux graces, que nous retribuons mutuellement à celuy qui nous a gratifié, & que luy nous prouoque de rechef par gratifications. La gratitude est tellement selon la nature, qu'un lion reconnoissant un esclaue qui luy auoit long temps auparauant arraché vne espine du pied, ne le voulut pas deuorer: enseignant par là aux hommes, qu'il faut recompenser les bien-faits, & n'en demeurer pas ingrats.

L'affection dont le bien-fait procede doit estre incontinent recompensee par vne mutuelle affection: & puis apres quand on reuiet à la remuneration, il la faut tellement proportionner, qu'on ait principalement esgard à l'affection du bien-faïcteur, & tousiours plus retribuer en recompense de la gratitude que le bien fait receu, quand c'est chose qui se peut, & que l'opportunité le permet: car la remuneration de la gratitude doit imiter le bien-fait, lequel estre commandé de ce qu'il est gratuit, & sans que le bien-faïcteur y fust tenu: & partant elle doit estre gratuite: ce qui ne peut estre, si on ne rend plus qu'on n'a receu: car si elle n'est qu'égale, il n'y aura point de gratuité, mais seulement ce qu'on aura receu. Il se trouue quelquesfois des circonstances en la retribution, qui font qu'elle doit estre moindre, que ce qu'on a receu: mais nous sommes obligez pour le regard de ces retributions plus estroitement à celle qui excède le bien fait receu, qu'à la moindre: car elle a plus la nature de gratitude & de bien vueillance. Ce n'est pas pourtant que la recompense ne puisse estre gratuite, & qu'on ne puisse satisfaire à l'obligation, si ce qu'on retribue n'est qu'égal au bien-fait receu, ou s'il est moindre: pourueu qu'elle ne soit point constituee pour l'égaler, mais seulement afin de rendre graces.

De l'ingratitude.

CHAPITRE XIX.

L'INGRATITUDE a deux significations opposees à celle de la grace & de la gratitude: car elle signifie premierement vne disposition de ne faire pas plaisir & courtoisie quand on en a le moyen, bien qu'on n'y soit pas obligé: & secondement de ne rendre pas le bien fait receu, comme nous deuons. Les degrez en ceste seconde sorte d'ingratitude sont trois: dont le premier est de ne recompenser point le bien-fait: le second de l'oublier seulement: & le troisieme c'est de rendre le mal pour le bien receu. Le premier s'attribue quelquesfois à l'impossible: le second à negligence: & le troisieme tousiours à malice. Ne recompenser point est excusable en quelque partie l'oublier a quelque maigre excuse: mais rendre le mal pour le bien n'en sçauroit auoir aucune. Car ainsi comme les plus meschans hommes sont ceux qui se seruent des dons de Dieu pour pecher: comme les riches qui deuiennent auares, les sains qui sont luxurieux & insolents, les forts & vigoureux violents, les ingenieux trompeurs & frauduleux; tout de mesme les plus blasmables ingrats, sont ceux qui conuertissent les bien-faits receus, en la vergonne & au dommage du bien faïcteur.

Ainsi qu'il n'y a point de peine qui puisse chastier la trahison, comme elle le merite: de mesme il n'y a point de blasme suffisant à l'ingratitude, estant si conioinctes l'une à l'autre, qu'on peut dire que tout trahistre est ingrat, & que tout ingrat est trahistre: parce qu'ainsi comme trahir n'est autre chose que manquer à la foy deue à quelqu'un; semblablement estre ingrat, c'est defaillir à l'obligation que nous auons de quelque bien fait. Ce vice est si vilain, que les ingrats mesmes ne veulent pas confesser de l'auoir: ayant mieux aduoüer d'estre lub eds à tout autre vice, qu'entachez de celuy là: ce qui ne leur auient pour autre occasion, sinon que ce vice est inexcusable. Manquer de sa parole peut estre nommé accortesse,

accortesse, & consideration plus meure de ce qui estoit promis. La tromperie se peut appeller artifice & astuce: la trahison vengeance: mais l'ingratitude n'a point d'autre nom que le sien propre, & ne peut estre couverte d'aucun voile: à cause de quoy demeurant toute nue, elle est contraincte de monstrer par tout sa vergongne.

De l'equité.

CHAPITRE XX.

Οτι τὸ ἔπιτιμὸν, δὴ χρὴ μὲν εἶναι, ὃ τὸ χεῖρ ἴσος
 μὴ δὲ, ἀλλ' ἐπαρόρμημα νομῖται διὰ τὸ αἰσίου
 εἶναι, ὃ μὲν νόμος κελεύει πᾶσι· καὶ εἰς αὐτὸν δὲ, ὃς
 οἷον τε ὁρθῶς ἐστὶν κελεύει· ἐν οἷς οὐκ ἀνάγκη μὲν
 εἶναι κελεύει, μὴ οἷον τε δὲ ὁρθῶς, τὸ ὅς ἐστι τὸ
 πλεονέκτημα τοῦ νόμου, οὐκ ἀγνοοῖν τὸ ἀμαρτάνειν
 νόμῳ, ὃ ἐστὶν ἐν δὲ τῇ ὁρθῶς· τὸ γὰρ ἀμαρτάνειν,
 οὐκ ἐν τῷ νόμῳ, ἀλλ' ἐν τῷ νομοθέτῃ, ἀλλ' ἐν τῇ
 φύσει τῆς ἀγαθότητος· ὅταν οὐκ ἴσῃ μὲν ὁ νόμος
 κελεύει, ὅτι ἐπὶ τῇ φύσει τῆς ἀγαθότητος, τὸ κελεύειν,
 τότε ὁρθῶς ἐστὶν, ἢ καὶ ὁρθῶς ἐστὶν νομοθέτης, ὃ
 καὶ ὁ νομοθέτης πᾶσι ἀνέπειται, οὐκ ἐπαρώρει.

Καὶ ἐπὶ αὐτῇ ἡ φύσις ἢ τῇ ἔπιτιμῳ, ἐπαρόρμημα
 νομῖται, ἢ ἐλλείπειται· τὸ κελεύειν· τὸ γὰρ
 αἰσίου ὃ μὲν πᾶσι κελεύει, τὸ μὴ εἶναι, ὃ πᾶσι
 ἀδύνατον ἵσταται νόμος· ὅτι ἡ φύσις αἰσίου
 γὰρ ἀρετῆς, ἀρετῆς γὰρ ὃ κακὸν εἶναι, ὅτι
 τὸ κακὸν ἐστὶν ἀρετῆς· ὅτι κακὸν ἐστὶν ἀρετῆς
 γὰρ τὸ ὅτι κακὸν ἐστὶν ἀρετῆς, ὅτι κακὸν ἐστὶν
 ἀρετῆς.

Οὐκ ἔστι δὲ ἐλαττωτικὸς τῆς δικαιοσύνης ἀπλῶς,
 τῆς γὰρ φύσεως, ὃ ὅς ἀδικεῖν ὅταν δικαιοσύνη,
 οὐκ ἐλαττωτικὸς, ἀλλὰ τῆς φύσεως, ὃ ὅς ἀδικεῖν
 ἐστὶν ἀδικεῖν ἀπλῶς.

*Arist. l. 5. Eth. c. 14. Quod quamvis æquum bonum,
 ius sit, non est tamen ius lege constitutum, aut legitimū,
 sed iuris legitimū correctivum. Cuius rei hæc causa est,
 quod lex omnis generalis est: de quibusdam autem rebus
 univèrse et generaliter recte præcipi non potest. Ita
 quæ quibus in rebus legis vocem univèrsum ac gene-
 ralem esse necesse est, id autem non satis recte fieri po-
 test: in eis id sumit lex, quod plerumque solet evenire:
 quamvis id quod in hoc peccatur satis intelligat. Nec
 tamen idcirco minus recta est. Non enim culpa legis
 est, neque eius quæ legem iussit, sed natura rerum. Earū
 enim rerum quæ in actionem cadunt, talis materia est.
 Cum igitur lege generaliter locuta, aliquid evenit pos-
 sibile præter genus illud univèrsum, tunc par est, quæ
 prætermisit aliquid dator legis, & peccavit in eo, quod
 absolute locutum est, id, quod deest, quodq; omissum est,
 corrigere: quod etiam dator legis, si illic adesse, ita e-
 loqueretur, & de quo legem iussit, si præcisisset. &c.*

Denique hæc æqui boni vis ac natura est, ut legis
 correctio sit, quæ aliquid ei deest, propterea quod ge-
 neraliter loquitur. Hæc enim causa est, cur non omnia
 lege sint comprehensa, quod quibusdam lex ferri non
 potest: plebis cito igitur opus est. Rei enim non definita
 infinita quoque regula est, ut et structura Lesbica regu-
 la plumbea est. Nam ad lapidis figuram torquetur et
 inflectitur, neque regula eadem manet.

*L. 2. mag. moral. c. 1. Porro autem non omni iure ce-
 dit ut simpliciter, quandoquidem quæ natura, ac verè
 iusta sunt, non diminuit, sed ea duntaxat, quæ legisla-
 tor deseruit, cum expleri non possit.*

L'EQUITE' c'est vne vertu qui supplee aux loix & les adresse, pour le regard de la rigueur ou de la douceur, les corrigeant conformement à l'intention que le Legislateur a deu avoir en constituant les loix, pour le bien commun de la republique. Ceste vertu s'exerce en quelque cas particulier, ambigu; aduenant rarement, auquel on pourroit mal vser des loix, les prenant au pied de la lettre, si l'equité ne parloit pour elles, en les interpretant: car le plus grand droit obserué à la rigueur est quelquesfois vne tres-grande iniustice. L'equité regarde ceste partie du iuste qui n'est pas comprise en la loy, & en a esté laissée dehors par le Legislateur: d'autant que les cas particuliers qui peuent aduenir es choses humaines estant infinis, il n'a peu pouruoir à tous en particulier: mais seulement en general. De sorte que la necessité de ceste vertu se prend de l'insuffisance de la loy, establie autour des actes humains particuliers, qui peuent estre varieez en infinies manieres: à cause de quoy n'estant pas possible qu'elle leur serue d'vne regle infallible & determinee, & estant necessaire es choses indefinies d'vne regle indefinie; l'equité applique le iuste selò certaine maniere en ces cas indeterminez, cōme vne regle indeterminee, telle qu'estoit celle de plōb du bastiment de Lesbos, laquelle l'accommodoit par son flechissement aux pierres, qui ne pouuoient estre taillees iustement comme il falloit: sans toutesfois que l'equité s'elcarte de l'intentiō du Legislateur. Car puis que par les preceptes de la loy il entēd tousiours de garder la iustice & le bien de la republique, si l'arriue en quelque cas qu'en obseruant la loy cela fust violé: comme pour exemple, si le commandement en general de restituer le depoit à celuy qui le demande estoit gardé en tout cas: il pourroit estre au dommage de la republique, ou de celuy mesme qui l'a baillé en depoit: à sçauoir si luy estoit rendu estē

devenu trahistre à sa patrie pour l'expugner : ou qu'on baillast vne espee à vn furieux pour se tuer soy mesme. En ce cas & en vn semblable, il ne faut pas garder les preceptes de la loy, selon la lettre : mais laissant les paroles, il faut interpreter l'intention du Legislateur, comme s'il estoit present, & suivre ce que la raison de la iustice exige, & la cōmune vtilité & la charité : & cela est l'office de l'equité & bonté naturelle, laquelle est fondée sur ce principe naturel, selon l'opinion d'Albert, Que tout ce qui est ordonné à quelque fin, ne doit pas estre obserué contre ceste fin là.

L'equité se propose tousiours que la loy ne deffend pas, pour le regard des choses bonnes, tout ce qu'elle ne commande pas : & au contraire qu'elle entend tousiours defendre toutes les choses, qui de leur naturel sont mauuaises, lesquelles elle ne commande en aucun cas. Or il y a de deux sortes de propositions de la loy, quelques vnes escriptes & expressees en la loy : comme qu'il faut rendre le deposit à celuy qui l'a depōsé : lors qu'il le demande. Les autres sont implicites & soubśentendues par le Legislateur, comme en celle-cy, Il faut rendre le deposit au depositaire qu'il le demande : on doit entendre là deffous de l'intention du Legislateur, s'il ne nuit à la patrie, ou à celuy qui le demande. Ceste difference est entre ces propositions, que les expressees & escriptes en la loy, ne sont pas vniuersellement ou infailliblement vrayes : mais en plusieurs cas seulement : & en certains autres il ne les faut pas garder, comme les paroles sonnent ; ains passer par dessus : Mais celles qui sont soubśentendues selō l'intention du Legislateur, elles sont vniuersellement vrayes & doiuent estre obseruees : car il tend tousiours au bien commun & que la iustice soit gardée en tout cas. Que si en quelque occurrence elle ne peut consister en l'execution du precepte exprimé en la loy, selon le sens literal : son intention est qu'il ne soit point executé, mais interpreté comme s'il estoit present. Doncques l'equité n'a pas à diriger les propositions soubśentendues pour ce qu'elles sont tousiours vrayes, & fondées sur le droit naturel : mais bien celles qui sont exprimees en la loy, lesquelles encōres qu'elles soient vrayes & à obseruer, en plusieurs choses, elles deffaillent en quelque cas : à cause de quoy l'equité les adresse par les propositions soubśentendues : d'autant que si celles qui sont exprimees leur sont conioinctes, elles seront vniuersellement vrayes, & n'y aura point d'erreur en leur execution : car cette-cy est vniuersellemēt vraie, qu'il faut rendre le deposit au depositaire le repetant, si ce n'est à son dommage, ou de sa patrie.

Τό, τι γὰρ ἑπιεικὲς, διχῶν πρὸς ὃν, βέλπὸν ἔστι
 δικαιοῦν. Ἐν ᾧ ὡς ἄλλο πρὸς ὃν, βέλπὸν ἔστι τῷ
 δικαίῳ· τὸ αὐτὸ ἄρα δικαιοῦν ἔστι ἑπιεικὲς.

Καὶ ἀμφοὶ ἀντιδιακρίνονται, καὶ τὸ ἑπιει-
 κὲς διὰ δικαιοῦν μὴ ἔστι, ὡς βέλπὸν πρὸς δικαίον· ὡς
 ἢ ἀπλῶς δι, ἀλλὰ τῷ ᾧ τὸ ἀπλῶς, ἀμφοτέρω-
 μοι.

Arist. 1. 5. Eth. c. 14. *Aequum bonum iure quodam
 melius ius est : neque ita iure melius est, ut sit aliud
 quoddam genus, idemque ergo est ius & aequum bonū.
 &c.*

*Itaque cum aequum bonum, ius sit, tum quodam iure
 melius est non eo, quod absolute ius est, sed eo peccato,
 quod ex simplici & generali sermone natum est.*

L'equité differe d'espece de la iustice : car elle sied en vn autre milieu, elle a vn autre obiect, vn autre moyen d'agir, & vn autre fin : attendu qu'elle est moyenne entre le iuste legal selon le sens literal de la loy : & le iuste legal contre la premiere intention du Legislateur. Son obiect c'est le deffaut de la loy : son action c'est la correction & amendement de la loy : & sa fin la conseruation de la iustice legitime : car c'est la conseruer, que de la corriger, & amender ses deffauts. Aristote dit que ceste vertu est plus excellente que le droit, non pour ce qu'elle excelle par dessus la iustice ; mais parce qu'elle corrige la loy où elle est defectueuse. L'equité est vertu morale, car elle incline & fait operer conformement à la droite raison : attendu qu'elle donne à l'homme qui en a l'habitude, la faculté de bien interpreter la loy, pour le bien commun, qui est la dernière intention de toute loy bien instituée. Doncques puis que rien n'est plus consonnant à la raison, que de sauuer le bien commun, & que l'equité tend là : il est évident qu'elle est vertu morale, comme la iustice : & semble qu'en ce qu'elle interprete la loy, elle contienne en soy la prudence naturelle, & la iustice naturelle.

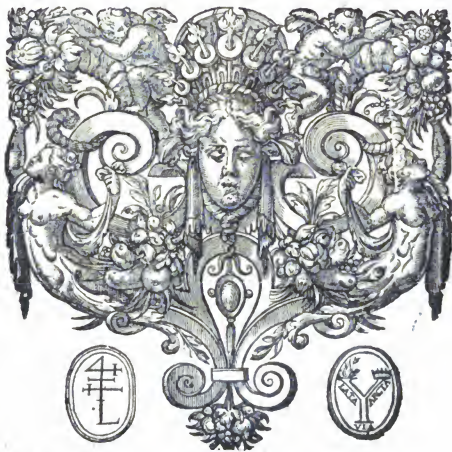
Φανερόν ἐστι ὅτι τὸν τῷ ὡς ἑπιεικὲς τίς ἔστιν ὁ γὰρ
 τῷ τοῦ τῷ ἀρετῆς ἀρετῆς, ἔστι ἀρετῆς, ὡς ὁ μὴ
 ἀρετῆς ἀρετῆς ὅτι τὸ γὰρ, ἀλλὰ ἐλαττωτικὸς

*Ex hoc autem etiam apparet, quis sit vir aequus et
 bonus. Nam qui consilium huiusmodi capit, ut hac
 sequatur, quicquid ea ipsa agenda aptus est : et qui
 non est iuris interpres in sua causa durior, neque inde*

ἡ ἀρετὴ τῶν ἐν τῷ μέτρῳ ὄντων, ὅπως οὐκ ἔστι, ὅτι ἡ ἐξ ἑαυτοῦ ἀρετὴ, ὅπως οὐκ ἔστι.

teriorum partem propensus atque implicatus, sed de suo iure concedit potius, etiam si legis auxilio nui possit, is est aequus et bonus: & hic habitus aequitas appellatur.

L'equité en moderant la trop grande rigueur, & la trop grande douceur de la loy, selon que le cas lerequiert, doit plus incliner du costé de la douceur que de la rigueur. C'est pourquoy Aristote dit, que chaque Iuge doit estre equitable, & la sentence principalement en cas de peine, estre donnée selon l'equité. De sorte qu'il est requis au Iuge en punissant de n'estre pas diligent ny seuer executeur de la iustice; mais moderé à punir en telle maniere, qu'il diminue la peine, cōbien que la loy luy ayde à l'assigner pour vn tel delict. Et la raison de cela est que la peine n'est pas par soy le but du Legislatteur, mais comme vne medecine & vn remede pour les fautes, & principalement pour celles qui peuuent aduenir. De sorte qu'ainsi que le Medecin ne donne pas au malade autant de medecine, comme il peut, mais autant qu'il en faut pour chasser la maladie: de mesme vn bon Iuge applique la peine seulement pour reprouuer les fautes.



DE LA MORALE O V E T H I Q V E.

LIVRE SIXIESME,

Auquel il est traité de l'Amitié.

CHAPITRE I.

Περὶ δὲ τὸ λοιπὸν ἰδὺ τὸ ἐν τῷ βίῳ, ὃ μὲν, ὅς
δὲ ἰδὺς ὢν, φίλος· καὶ ἡ μεσότης φιλία.

Εστὶ μὲν γὰρ ἀρετὴ πρὸς ἡμᾶς ἀρετὴς.

Εἰ μὲν τῇ τῆς ἀφύχου φιλίᾳ, ἢ λήγῃ φιλία· ἢ
γὰρ βέλῃ ἀπὸ φιλίας, οὐδὲ βέλῃς οὐκ ἔστιν ἀγα-
θόν.

Τοὺς δὲ βελόμους ἔτι καὶ ἀγαθὰ, ὥσπερ λέρου-
σι, αἱ μὴ τὸ αὐτὸ ἔχει σκέψιν γίνονται.

Διὰ αἷμα ὡσπερ ἀλλήλοις, ἢ βέλῃς καὶ ἀγα-
θὰ μὴ λατάνονται.

Εἴνεκεν δὲ ἡ μὲν φιλία, καὶ ἡ δὲ φιλία, ἔστι.

Τίτῃσι γὰρ φίλοι τὸ βελόμους καὶ ἀγαθὰ
καὶ ἀγαθὰ.

Arist. l. 2. Eth. c. 7. In altera autem iucunditate ea, qua in vita communione locum habet, is qui se iucundum praeat ut debet, amicus; & mediocritas amicitiae nominetur.

L. 8. c. 1. Etenim aut virtutis quaedam est, aut cum virtute conjuncta.

C. 2. In inaniorum amatione amicitia nomen non usurpatur. Nam neque mutuo amant, neque illi quisquam vult bene euenire. &c.

Qui autem ita volunt amico bene euenire, eos benivolos appellant, si non idem etiam ab illo referatur. &c.

Ergo ut sint amici, eos oportet se mutuo benivolentia comprehendere, vellegue alterum alteri bona euenire: ita ut hoc utrique perspetum sit & cognitum.

C. 7. Videtur autem amatio perturbationi similis esse: habitui amicitia.

L. 9. c. 4. Eum enim amicum esse ponunt, qui & amicum bonis ornatum esse cupit, & ornari ipse quam plurimis.



RISTOTE semble n'avoir rien déterminé de l'amitié: car encores qu'il la die estre mediocrité comme les autres vertus, & s'exerçant autour d'une partie du delectable, il dit neantmoins quand il vient à traiter expres de l'amitié, qu'elle est vertu, ou avec la vertu. Mais quelques vns ont estimé depuis luy, que c'estoit une vertu particuliere: se fondant principalement, sur ce qu'elle s'exerce envers un autre, & qu'elle a des difficultez, & des loüanges qui luy appartiennent en particulier. D'autres à l'opposite dient, qu'elle n'est pas une vertu particuliere par soy, ains seulement en ce que s'approchant entre des personnes vertueuses, elle est conjointe avec les autres vertus: en quoy elle merite loüange: adjoustant qu'un homme ne peut estre priué de la vertu, par la volonté d'un autre, ce qui arrive en l'amitié. Mais quoy que s'en soit, l'amitié estant requise à l'heureux pour l'accomplissement de sa felicité; Aristote a eutres bonne raison d'en traiter és Morales. Et nous en le suivant, & en attendant qu'il s'en donne quelque resolution, nous pouvons poser asseurement, que l'amitié est une certaine habitude, selon laquelle nous aymons & voulons du bien à une personne que l'on sçait, & que nous estimons nous aimer, & nous vouloir aussi du bien: en sorte que la bien-vueillance de l'un envers l'autre soit mutuelle, & commune à tous les deux: car si l'affection n'est mutuelle, & que l'une & l'autre partie ne le sçache; ce n'est pas vraie amitié: mais une simple bien-vueillance, ou amour seulement: comme il arrive pour le regard de ceux que nous aymons sans le connoistre, à cause de quelque bonne opinion que nous ayons conceüe de leur vertu par la renommee, ou par quelque autre moyen; & desquels peut-estre nous sommes aimez aussi en la mesme sorte: ce qu'eux & nous, ignorons. Tellement que l'amitié differe de l'amour & de la bien-vueillance, en ce que celles-cy peuvent estre sans que la personne aimée aime l'amante, ny qu'elle sçache d'en estre aimée: là

mec: là où en l'amitié, il faut que l'amour ou bien-vueillance, soit d'une part & d'autre, commune à toutes les deux. C'est pourquoy l'affection que nous portons aux choses inanimées, ne peut estre amitié: parce qu'elle n'est pas reciproque de leur part.

Δοκεῖ δὲ ἐν τῷ φιλεῖν πολλοὶ ἢ ἐν τῷ φιλεῖσθαι εἶναι· σμειοῖσι δὲ, αἱ μικταὶ τῶν φιλεῖν χαίρεισσαι· ἐν ἑαυτῷ δὲ διδῶσι τὰ αὐτῷ τίκτα βίβλας, ὡς φιλεῖν μὲ εἰδέναι· ἀπὸ φιλεῖσθαι δ' ἔστι τὸ σμειοῖσθαι μὴ ἐκ τῶν χαίρεισσαι.

Arist. l. 8. Eth. c. 9. Magis autem amicitia consistere videtur in eo, ut quis amet, quam in eo, ut ametur. Atque hoc ipsum magis indicant, quod eo ipso quod amant, magnopere latantur. Nonnulla enim filios suos dant alendos, eosque scientes ex se natos, amant, nec vi ab eis redamantur, magnopere laborant, si fieri vitantque non possit.

Or combien que l'amour actif & passif, c'est à dire aymer & estre aymé, soient requis en l'amitié; neantmoins elle consiste plus à aymer qu'à estre aymé: comme cela se connoist par ce signe, que les meres ayment & se resioüissent d'aymer leurs enfans, sans rechercher d'en estre aymées, si l'un & l'autre ne se peut faire, se contentant de les veoir heureux: qui monstre que la force d'amitié est plus à porter de l'amour qu'à en recevoir. Secondement puisque les hommes sont plus louez d'aymer que d'estre aymez, estant appelez par là amys & bien-vueillants: cela monstre que la vertu de l'amitié consiste plus à aymer, qu'à estre aymé.

Aussi semble-t-il bien raisonnable, que l'amitié consiste plus à aymer, qu'à estre aymé: attendu qu'aymer est meilleur que d'estre aymé: d'autant qu'aymer est quelque certaine action delectable, & il n'y a point d'action de celui qui est aymé: & ainsi connoistre est meilleur que d'estre connu: car estre connu & aymé se trouue es choses inanimées, & connoistre & aymer es animées seulement, qui sont plus excellentes que les inanimées.

De l'object, & des especes de l'amitié.

CHAPITRE II.

Δοκεῖ γὰρ φιλεῖν μὲν εἶναι τὸ ἀπλῶς ἀγαθὸν ἢ ἡδύ· ἐκείνῳ δὲ τὸ αὐτῷ τοῦτο.

Arist. l. 8. Eth. c. 7. Nam cum id amabile & optabile videatur quod absolute bonum aut iucundum est: tum id cuique amabile est, quod ei tale est.

L'Object del'amitié c'est ce qui est aymable: & ce qui est aymable, c'est le bien honneste, le delectable & l'utile: l'object interieur & par loy de l'amitié, c'est le bien honneste: & l'object exterieur & par accident, c'est le bien utile & le delectable, lesquels trois biens, sont trois choses aymables: c'est à dire que le fondement est la personne aymee, entant qu'elle est crüe ou honneste, ou delectable, ou utile, ou avec deux de ces conditions, ou avec toutes les trois ensemble. De quoy il s'ensuit que l'amitié proprement ne peut estre entre les bestes, mais seule entre les hommes, & qu'elle procede de la seule volonté, & non de l'appetit sensitif, principalement l'amitié de ce qui est honneste: parce que les bestes ne scauroient connoistre l'honneste, ny par consequent l'appeter: d'autant qu'il n'est point soumis aux sens, & qu'il n'y a que l'entendement qui en ayt la connoissance.

Τὸ εἶναι γὰρ ὅτι ἐν τῇ φίλει, ὡς εἰς ἑαυτὸν φιλεῖν τοῖς φιλεῖσθαι· καὶ ἔστι γὰρ ὅτι ἀπὸ φίλεισθαι λαμβάνουσι· οἱ δὲ φιλοῦντες ἀλλήλους, ἐχθροὶ τὰ γὰρ ἀλλήλους αὐτῇ ἢ φίλεισιν· οἱ μὲν οὖν οὐδὲ τὸ φιλεῖν φιλοῦντες ἀλλήλους, ἢ καὶ αὐτοὺς φιλοῦσιν, ἀλλ' ἢ γίνεταί τι αὐτοῖς παρ' ἀλλήλων ἀγαθόν· ὁμοίως δὲ ἢ οἱ δὲ ἡδύ· ἢ γὰρ τὸ ποῖός παρ' εἰναι ἀγαπῶσι τὸς εὐπραπέλους, ἀλλ' ὅτι ἢ οἱ αὐτοῖς.

Arist. l. 8. Eth. c. 3. Sunt enim tria amicitia genera, quae rebus amabilibus pari numero respondent. Est enim sua cuiusque generis mutua amatio, non obscura, neque incognita. Iam verò qui inter se amant, aliter aliter omnia bene evenire volunt, quae amant. Atque si quidem, qui utilitatis causa amant inter se, non propter se, neque sua causa inter se amant, sed quia quippiam boni alteri ab altero proficiscitur. Horum qui propter voluptatem amicitiam inter se comparant, similis ratio est. Non enim facies & urbani propterea diligimus, quia cuiusdam modi sunt: sed quia nos delectant.

Aristotele prouue qu'il y a trois especes d'amitié correspodantes à ces trois diuers objets, en ce qu'en chacune sorte de bien honneste, delectable ou utile, l'amour mutuel se reconnoist fort clairement: car ceux qui ayment selon l'honnesteré, veuillent du bien à leur amy

pour l'amour de luy meisme: ceux qui ont l'utilité pour objet de leur amitié, c'est afin de recevoir de la commodité & du profit les vns des autres, & s'entre-conférer les biens de la fortune: & ceux qui s'ayment pour la delectation, c'est en intention d'en tirer de la recreation & du passe-temps.

Des trois choses qui sont causes & effects de l'amitié.

CHAPITRE III.

L y a trois choses, la bien-vueillance, la concorde, & la beneficence, qui engendrent l'amitié, & l'ensoient tousiours estant nee, comme les proprietéz, fruits ou effects qu'en procedent apres sa naissance. Entre ces choses la bien-vueillance seule peut produire l'amitié, sans les autres; & non à l'opposite les autres sans la bien-vueillance: c'est pourquoy on pose la bien-vueillance pour l'acte interieur de l'amitié formée, & les deux autres comme exterieurs: aussi sont-ils de la bien-vueillance, comme de leur source & racine: Car par la bonne volonté dont l'amy veut du bien à son amy, il luy en fait, & a concorde avec luy.

De la Bien-vueillance.

CHAPITRE IV.

L a bien-vueillance est prise quelquesfois pour le genre contenant sous soy l'amitié & la bien-vueillance, comme especes opposées l'une à l'autre: tout ainsi que la disposition est quelquesfois genre de l'habitude & de la disposition. La bien-vueillance est prise aussi pour vne espece d'amour distincte contre l'amitié: à sçavoir quand c'est vne legere affection, qui par le seul rapport, ou par vn simple signe, prend naissance, & cesse subitement & facilement: qui est de la façon dont nous la considerons en celieu. Et d'autresfois on la prend pour habitude: & en ceste sorte elle est reellement distinguee de l'amour passion, mais non de l'amitié.

Βύλησις μὲν οὖν παλαιὰ γίνεται φιλίας, φιλία δὲ οὐ.

Αὐτὴ μὲν οὖν καὶ τῶν ἁλίων, καὶ τῶν ἁλοῦπα παλαιοὶ ἔστι, καὶ τῶν παλαιῶν πάντων γίνεται.

Η δὲ εὐνοία, φιλία μὲν οὐκ ἐστίν, ὅτι μὴ ἔστι γὰρ φιλία γίνεσθαι γὰρ εὐνοία καὶ πρὸς ἀγνώστους, καὶ λαμβάνουσα φιλία δὲ οὐ καὶ πρὸς τοὺς διὰ ταῦτ' ἐρηται. ἀλλ' ὅτι φιλία οὐκ ἐστὶν γὰρ ἔχει ἀφ' ἑαυτῶν, ὅτι ὅτι φιλία δὲ ταῦτ' ἀκολουθεῖ καὶ ἡ μὲν φιλία, μετὰ συνθήκας ἢ δὲ εὐνοία, καὶ οὐ καὶ πρὸς αὐτοὺς οἷον ἐστὶν τοῖς ἀγνώστοι συμβαίνει. οἱ γὰρ αὐτοὶ γίνονται καὶ συνήλκσι.

Arist. l. 8. Eth. c. 4. Amicitia igitur concilianda voluntas celerius illa quidem suscipitur, sed non statim amicitia nascitur.

C. 5. Hec igitur & tempore & reliquis rebus perfecta & cumulata est, ut his omnibus constat.

L. 9. c. 5. Benevolentia autem similis est illa quidem amicitia, non tamen amicitia est. Nascitur enim benevolentia etiam erga ignotos, eaque obscura & occultata esse potest, amicitia non sic: atque hac supra à nobis explicata sunt. Sed nec amatio est. Nam neque contentionem habet, neque appetitionem: qua duo amationem consequuntur. Præterea amatio cum vita consuetudine conjuncta est: benevolentia autem vel subito conciliari potest. Quænammodum & in pugilibus aut gladiatoribus usu venit: benevolentiam eis fieri homines solent, eademque omnia, quæ illi volunt exoptant.

Nous connoissons que la bien-vueillance se fait promptement, facilement, & qu'elle est legere; en ce que nous voyons ordinairement que si deux personnes qui nous sont inconnues, debattent de quelque chose, ou qu'elles jouent à quelque jeu: la bien-vueillance nous fait souhaiter quasi à nostre premier regard vers elles, qu'elle vainque plustost que l'autre, sans toutesfois mettre peine de luy donner ayde à cet effect: combien que la victoire nous fust plus agreable de son costé: là où l'amitié se fait par accoustumance, avec le temps peu-à-peu, en vivant ensemble. La raison de cette difference, c'est que l'amitié qui est vne habitude d'aymer, dont l'acte a plus de force & de vigueur, ne peut estre faite en vn instant: mais successivement & en temps: & la bien-vueillance estant vn debile mouvement de la volonté de l'amant vers l'aymé, elle se fait superficiellement & promptement: aussi ne pousse-t-elle point aux actes exterieurs: à sçavoir aux œuvres de la beneficence & de la concorde, comme fait l'amitié.

Εἰς τὰ

Εοικε δὲ ἀρχὴ φιλίας εἶναι, ὅσῳ τοῦ ἑαυτοῦ, ἢ
 αἰσθ. τ' οὐκ αἰσθ. μὴ γὰρ ἀποδοῦναι τῇ ἰδίᾳ,
 ὅπως ἑαυτὸν ὁ δὲ χαίρειν τῷ ἑαυτοῦ, ὅπως μάλιστα ἑαυτὸν,
 ἀλλ' ὅταν καὶ ἄπονα ποιῇ, καὶ τ' παρ' ὅσας ἔπι-
 θυμει.

Διὸ μετὰ φέρων φαίη τις αὐτῶν ἀρχὴν εἶναι
 φιλίας.

Ἀλλὰ τ' μὲν ὡς οὐκ αἰσθ. βέλτερον μόνον ἔστι, τ' δὲ
 φίλος, καὶ τ' ἀγαθός, ἢ βέλτερος ἔστι γὰρ ἡ ὥσια ἀρ-
 χὴ φιλίας ὁ μὲν γὰρ φίλος πᾶς ὥσιος ὁ δ' ὥσιος,
 καὶ πᾶς φίλος. ἀρ' ὅμως γὰρ εὐκλεος ὁ ὥσιος μόν-
 ος διὸ ἀρχὴ φιλίας, ἀλλ' ὃ φιλία.

La bien-vueillance engendre l'amitié: car nous voulons du bien ordinairement à ceux
 qui nous en veulent; & par continuation la bien-vueillance de simple affection au com-
 mencement de sa naissance, se fait vne certaine habitude de l'union des esprits des bien-
 vueillans, laquelle alors est amitié: à sçavoir apres que la bien-vueillance a esté redoublée
 & renforcée par la continuation successivement avec le temps, & par l'accoutumance.
 De forte qu'alors l'amitié differe de la bien-vueillance, comme la chaleur de six degrez,
 d'avec celle de trois. En quoy la bien-vueillance ressemble à l'amitié, tout ainsi que le plai-
 sir qu'on reçoit en regardant vne belle personne, se rapporte à l'amour, dont on s'embra-
 se pout elle puis apres. Car comme cet agreement est le principe de l'amour: attendu
 qu'aucun ne commence à aymer vne personne par concupiscence, s'il ne prend plaisir
 premierement en la beauté qu'il a veüe, ou dont il a ouy parler: & qu'incontinent qu'il se
 delecte, l'amour de la concupiscence n'est pas accomply, puisque les signes de perfection
 ne s'en ensuiuent pas, qui sont desirer sa presence en estant absent, & se fâcher d'en
 estre priué. Tout de mesme deux hommes ne seront pas amis, s'ils ne se sont vus pre-
 mierement du bien: & ne seront pas toutesfois amis pours'estre vus du bien seule-
 ment: car il suffit au bien-vueillant pour estre tel, de vouloir du bien à celuy auquel il est
 bien-vueillant, sans qu'il soit besoin d'operer, & de se pener pour luy: comme il est requis
 en l'amitié: c'est pourquoy Aristote dit, que par translation on peut appeller la bien-
 vueillance vne amitié otieuse, c'est à dire n operant point pour l'amy.

Χρησιζομένη δὲ καὶ ἐν συνήθειᾳ ἀφικνεῖται
 γίνεσθαι φίλος, ὅτε πᾶσι τοῖς χρηστοῖς, ὅτε πᾶσι
 αἰσθ. τοῦ ἑαυτοῦ ἢ γὰρ ἡ ὥσια ἔστι τῶν χρηστών
 ὁ μὲν γὰρ εὐεργετηθεὶς, καὶ ὡς πέποιθεν, ἀποκρί-
 νεται ὥσιας, καὶ διὰ τὴν δυνάμειν ὁ δὲ βελόμοδος πᾶσι
 εὐεργετῶν, ἐλπίδα ἔχων εὐπείας δι' ὅσων, οὐκ
 εὐκαρῶς ὥσιας εἶναι, ἀλλὰ μάλιστα ἑαυτοῦ
 καὶ τῶν φίλων, ἐν γὰρ τῇ αὐτοῦ, αἰσθ. πᾶσι
 καὶ τῶν φίλων ὅπως ἡ ὥσια δι' αὐτῶν καὶ ἑαυτοῦ
 καὶ τῶν φίλων γίνεσθαι, ὅταν φαίη καλὸς τις, ἢ ἀ-
 γάθος.

En somme si quelqu'un perseuere en la bien-vueillance, son esprit s'affermir en l'a-
 mour, & l'accoutumance fait croistre l'acte d'aymer, de sorte que l'amitié se trouue en-
 gendree par la continuation de la bien-vueillance qui la precede, ainsi que d'enfant on
 deuiet home. Et de cette sorte la bien-vueillance est principe de l'amitié: ce qu'il faut en-
 tendre principalement de l'honeste: car il semble qu'elle ne se concilie pas pour les autres
 choses: car si quelqu'un ayant receu vn bien-fait d'un autre, & qu'à cause de cette liberali-
 té qu'il en a receüe, il luy porte de la bien-vueillance, il fait ce qu'il luy doit iustement. Et
 celuy qui souhaite de la prosperité à quelqu'un pour l'utilité, ou pour la delectatiō qu'il en

Tom. 2.

O iij

Arist. l. 9. Eth. c. 5. Benevolentia igitur princi-
 pium amicitie videtur esse, quemadmodum & amor-
 ris, ea que aspectu gignitur voluntate. Nemo enim
 amore capitur, qui non fuerit ante forma specique
 delectatus: nec tamen is qui specie delectatur, conti-
 nuo amat: sed tum cum & absentem desiderat, &
 presentiam concupiscit. &c.

Itaque rectè qui translatione sermonis vult, eam
 dixerit esse amicitiam otiosam.

L. 7. Moral. End. c. 7. Verum benevolentiam
 est voluntas: amici verò, ut quod vult, prestat etiam.
 At amicitia omnis principium est benevolentia, ac
 omnis benevolus amicus: incipienti enim similis be-
 nenolus est: unde & amicitia principium, non ami-
 citia appellatur.

Arist. l. 9. Eth. c. 5. Accessione temporis autem, &
 consuetudine adhibita, fieri amicitiam, non eam
 que vilitatis aut inuiditatis causa constituitur.
 Nam ne benevolentia quidem propter hac concili-
 iatur. Is enim, qui beneficium ab altero accepit, si
 ob illius erga se liberalitatem ei benevolentiam præ-
 stat, iure & merito prestat. Qui verò alicui rei se-
 cundas exoptat, sperans se illius beneficio locupletem
 & copiosum futurum: non in illum, sed in seipsum po-
 tius beneuolo esse animo videtur: quemadmodum nec
 amicus dicendus est, si propter vilitatem aliquam
 eum colat. In summa, propter virtutem, & bonita-
 tem quando conciliatur benevolentia, cum præstet
 aliquis, aut honestatis aut fortitudinis, aut alicuius
 huiusmodi virtutis speciem.

esperer, ne veut du bien qu'à soy seulement : en quoy il y a manquement de la recipro-
cation de bien-vueillance requise en l'amitié : comme aussi celuy-là ne doit point estre d'ic-
eluy amy, qui recherche vn autre pour quelque vtilité. Toutesfois apres que l'amitié vtile est
faite, la bien-vueillance peut estre en celuy qui reçoit quelque bien fait, cōcernant la ma-
nutenention de la vie : car s'il ne veut point estre ingrat du benefice receu , & qu'il n'aye
point de quoy le rendre d'ailleurs : il doit auoir de la bien-vueillance enuers son bien-
faiseur, pour le moins en luy desirant qu'il puisse viure & iouir heureusement des biens
qu'il possède. En sōme la bien-vueillance se concilie à cause de quelque bōté ou vertu qui
nous paroist en quelqu'un ; comme de vaillance, d'honnesteté ou semblables : de sorte
que nous pouuons dire que c'est de l'amitié honneste proprement, que la bien-vueillance
est le principe & l'acte interieur ; aussi n'y a-t-il qu'elle qui soit vrayement amitié.

Ὅτι αἱ μητέρες πρὸς τὰ τέκνα πενήθουσι,
καὶ φίλων οἱ ἀγαπῶμεν ἑαυτοὺς.

Arist. l. 9. Eth. c. 4. Quammodum matres
erga filios affecta sunt, & amici ij, inter quos aliqua
offensumculata nata est.

La bien-vueillance n'est pas seulement la source de l'amitié, mais elle en est vn œuvre
aussi : car l'amy veut qu'il y ait du bien en son amy : attendu qu'il desire son estre & sa vie,
& qu'il viue bien, & qu'il prospere : & tout cela pour l'amour de l'amy, & non pour en re-
tirer de l'utilité. Les meres gardent cette bien-vueillance enuers leurs enfans, & l'amy of-
fencé de son amy, entores qu'il ne vueille plus viure avec luy, à cause de l'offense, tant
qu'il soit reconcilié. Il s'ensuit de la bien-vueillance plusieurs actes externes d'amitié, qui
se reduisent tous sous la beneficence & sous la concorde : comme traualier pour son
amy, le deffendre, s'exposer soy & son bien, donner conseil, & en receuoir, viure ensem-
ble, s'entre-communiquer les secrets du cœur, & autres semblables. De tous lesquels il
n'y en a pas vn qui appartienne de plus pres à l'amitié, que viure, communiquer, & parler
ensemble : aussi est-il desiré pour l'amour de luy mesme, comme vne vie tres-plaisante &
remplie de ioye.

De la Concorde.

CHAPITRE V.

Περὶ τῶν ἀρετῶν δὴ ὁμοιοῦσι, καὶ τῶν κατὰ
τὰς ἐν μεγάλῃ, καὶ ἐνδεχόμενα ἀμφοῖν ὑπάρχειν,
ἢ πᾶσι.

Οὐκ ἔστι ἡ ὁμοιοία ἐν τοῖς κατὰ τοὺς, ἀλλ' ἐν τοῖς
ἀρετῶν.

Arist. l. 9. Eth. c. 6. Inijs igitur rebus quae sub
actionem veniunt, concordia versatur, atque ha-
rum in ijs, quae magnitudine excellent, & quae con-
tingere possunt vel virisque vel omnibus.

L. 1. Mag. Moral. c. 12. Non est concordia in
eis, quae sub intelligentiam, sed quae sub actionem ca-
dunt.

LA Concorde prise pour l'acte & propriété de l'amitié, c'est vne vnion d'opinions con-
cernant des choses faisables seulement, qui sont vtils, d'importance, & qui peuuent
estre commodés à plusieurs. Ce n'est pas vne vnion d'opinions absolument prise : car il
arriuera que deux personnes ne se connoissant point, consentiront en vne mesme opi-
nion : comme pour exemple, de la grandeur du circuit de la terre, lesquelles pour cela ne
sont pas concordantes de la concorde requise en l'amitié : car ne se connoissant point, il
n'y a point d'amitié entre-elles. Ce n'est pas aussi vne vnion d'opinions en choses con-
templatiues : attendu que plusieurs auront mesme opinion du mouuement des Astres,
des Planettes, du nombre des Cieux, & de semblables choses, lesquels s'entre-connoi-
stront sans deuenir amis pour cela : au contraire quelquesfois ils peuuent estre ennemis :
& d'autres qui tiendront des opinions contraires en semblables matieres, estre amys. Il
faut aussi que les choses, pour le regard desquelles la concorde est, soient de quelque
poids : car pour ne s'accorder pas en des petites choses, la concorde de deux amys ne se
romproit pas. Elles doiuent aussi estre telles, qu'elles puissent conuenir à chacun de ceux
qui sont d'accord : car si quelqu'un consentoit à vn autre, en ce que nul autre que luy ne
peut auoir : cela ne regarderoit pas beaucoup la concorde ; ainſies Citez sont dites estre
en concorde & concordantes, quand elles conuiennent que le Prince soit elley, & qu'il
ne soit

ne soit point fait par sort ou succession : ou qu'il faut faire ligue avec leurs voisins : ou qu'un tel soit élu Prince. Mais si l'une des citez vouloit eslire pour Prince, celui qui ne plairoit pas à l'autre, alors il n'y auroit point de concorde.

De la concorde l'enfuit la communication & le viure ensemble, les vns avec les autres, dont l'amitié s'engendre : comme nous en apperceuons, en ce qu'il y a ordinairement de l'amitié entre les freres, qui ont toutes choses communes, & entre ceux qui sont d'une mesme patrie : car ils communiquent ensemble en leur vie, en leurs mœurs, & en leur mutuelle desffence contre les ennemis. C'est pourquoy les Candiotz mangeoient & beuoient tous ensemble, ieunes, viels hommes, & femmes, pour entretenir l'amitié : combien que depuis pour euit la confusion, les aages & les sexes furent separez. La concorde, entant qu'elle est un œuvre d'amitié formelle, dont elle l'enfuit, fait trois choses : à sçauoir premierement de viure ensemble : secondement de vouloir mesmes choses & les choisir : Et en troisiemeslieu, de se resiouir & douloir ensemble de mesmes choses : comme il arriue aux meres pour le regard de leurs enfans : de forte que la concorde est cause & effect de l'amitié.

De la Beneficence.

CHAPITRE VI.

L'Amour est la mesme chose que l'action de la liberalité. Il n'y a point de doute que ce ne soit une chose qui engendre l'amitié : car les dons & presents sont agreables aux pauvres & aux riches : à ceux cy comme une marque d'honneur qu'on leur rend, & d'une certaine subiection enuers eux : & à ceux la, pource que cela satisfait à leur indigence. Or ce qui est agreable est aymé : & celui qui fait du bien, ayme la personne à laquelle il le confere, pour les raisons que nous dirons cy apres. Doncques la beneficence engendre l'amitié.

Trois choses sont de la nature de la beneficence, dont il ne faut pas qu'il en manque aucune : premierement qu'elle soit volontaire. Secondement qu'elle soit en diligence & complete, selon la puissance de celui qui confere le bien fait. En troisiemeslieu que ce soit pour l'amour de celui à qui il est conféré. Car si quelqu'un fait du bien à un autre pour l'amour de soy mesme, ce n'est pas un œuvre de vraie amitié : comme pour exemple, enuers un chien que nous nourrissions, parce que ce n'est pas pour l'amour de luy, mais parce qu'il garde nostre maison, ou qu'il nous donne du plaisir. Et s'il arriue que ce que nous conférons à nostre amy, comme bien, le croyant tel, ne soit pas vraiment bien, neantmoins c'est un œuvre d'amitié : parce que nous ne le donnerions pas, si nous pouuions connoistre qu'il ne fust pas vraiment bien.

Confirmation de ce qui a esté dit de la bien-vueillance, concorde, & beneficence.

CHAPITRE VII.

Τὰ φιλικὰ δὲ πρὸς τοὺς φίλους, καὶ οἷς αἱ φιλικαὶ εὐχρίστει, εἰσὶν ὅτι πρὸς ἑαυτοὺς ἐλπιζόμενα.

Πρὸς ἑαυτοὺς δὲ τὸ πᾶν ἔχει τὴν ἐπιφάνειαν ὑπάρχειν, &c.

Εὐαὶ γὰρ καὶ ἄλλοι εἰρηται, μέτρον ἔχοντες ἢ ἀρετὴν ἢ ὁ σπουδαῖος εἶναι.

Τὴν δὲ πρὸς αὐτοὺς ἔχοντα τὸ πᾶν ὑπάρχειν τὴν ἐπιφάνειαν πρὸς δὲ τὸ φίλον ἔχειν, ὡς πρὸς πρὸς ἑαυτοὺς ἔχει γὰρ ὁ φίλος, ἀλλ' οὐ αὐτός.

Ὡς δὲ πρὸς ἑαυτοὺς ἔχει ὁ σπουδαῖος, ὥς πρὸς τὸ φίλον, ἔπειτα γὰρ αὐτός, ὁ φίλος ἔστι.

Arist. l. 9. Eth. c. 4. Ea autem, quae in amicitia ab amicis in amicos conferri solent, & quibus amicitia terminatur, ac circumscribuntur, in iis, quae sibi ipsi quisque exoptat ac tribuit, videntur fluxisse. &c.

Atqui unum quodque horum in viro bono inest erga se ipsum. &c.

Consistent enim virtutem & virum bonum unicuique rei esse mensuram. &c.

Quoniam igitur haec singula in viro bono insunt, erga se ipsum estque sic animatus in amicum, ut in se ipsum (amicus enim alter ipse.) &c.

C. 9. Quomodo autem in se ipsum vir bonus animatus est, sic & in amicum. Amicus enim alter ipse.

Celui qui conuient aux amis, & les œuvres d'amitié, semblent estre venues des choses que chacun se fait à soy mesme, au moins pour le regard de l'homme vertueux: parce qu'estant le plus parfait en l'espèce humaine, il est la regle des choses aduies: de sorte que c'est de la manière dont il s'aime que se tire la regle de la vraye amitié: (ce qui se doit entendre pour le regard de la partie intellectuelle, qui est la principale en l'homme, & selon laquelle il doit estre considéré.) Or nous voyons que selon cette partie, il vse de bencificence en son endroit, pour l'amour de luy mesme: se conferant les choses qu'il estime estre biens: car c'est vne œuvre de l'homme vertueux de faire le bien pour l'amour de luy mesme. Semblablement il vse de bien-vueillance en son endroit, se souhaitant de viure, & principalement selon l'entendement, qui est se vouloir bien: car l'estre est vn bien au vertueux. Et finalement il vse de concorde avec luy mesme, prenant plaisir à s'entretenir soy mesme: car la recordation de ces actions passées luy est agreable, & l'esperance de celles qu'il fera, accompagnée de ioye. Et puis il abonde en contemplations: & outre cela il se resioit principalement en luy mesme, ou s'attriste: car ce qui luy est plaisant est tousiours vne mesme chose: semblablement ce qui luy est facheux: & nō vne fois vne chose, & vne autre fois vne autre chose: car il ne se repte point du tout. D'oùques parce qu'une chacune de ces choses conuient à l'homme vertueux, pour le regard de soy mesme: & qu'il se rapporte à son amy comme à luy mesme (car l'amy est vn autre nous-mesmes) il semble que l'amitié est aucunement ces choses, & que ceux où elles se trouuent, sont amys.

*Que l'accoustumance & la ressemblance des mœurs,
engendrent l'amitié.*

CHAPITRE VIII.

Μείζον δὲ τοῦ φιλίας τὸ σύντροφον καὶ τὸ
καὶ ἡλικίας, ἢ καὶ γὰρ ἡλικία· καὶ οἱ ἀληθῆς,
ἐταῖροι.

*Arist. l. 8. Eth. c. 14. Magnum quinetiam ad
amicitiam momentum habet educationis communi-
tas & ætatis. Nam æqualem æqualis inquit ille: &
qui familiaritate consuetudineque mutua delectan-
tur, soldales sunt.*

L'Accoustumance se fait par la communication, & en viuant les vns avec les autres; & de l'accoustumance s'engendrent les amitez: car elle a telle force & vertu, qu'elle conioint d'amitié ceux qui ne l'estoient d'aucune ou de peu de conuenance d'humeur, & quelquesfois les ennemis mesmes. La raison est que l'accoustumance & les choses accoustumées en vn long vsage, sont agreables, par leur ressemblance à ce qui est naturel: d'autant que l'accoustumance avec son bien souuent, auoisine de si pres le tousiours qui appartient à la nature: qu'en fin elle reduit les diuersitez des mœurs de ceux qui conuersent ensemble, à vne ressemblance mutuelle: laquelle est fort propre à faire naistre & à conferuer l'amitié: en liant les esprits estroitement de ses nœuds: comme nous le voyons en ceux qui conuiennent en mesmes complexions.

La ressemblance se considere comme actuelle & comme potentielle. La ressemblance actuelle de deux personnes cause l'amour d'amitié ou de bien-vueillance entre elles: car de ce que deux choses sont semblables, comme ayant vne mesme forme, elles sont vne selon quelque manière en cette forme: comme deux hommes sont vn en l'espèce d'humanité, & deux blancs en blancheur: à cause de quoy l'affection de l'un tend à l'autre comme à soy, & luy veut bien comme à soy. Mais la ressemblance en puissance, cause l'amour de la concupiscence, ou l'amitié de l'utile ou delectable: parce que chaque chose en puissance selon qu'elle est telle, a vn appetit de son acte, & se delecte en l'acconceuant. Et d'autant qu'en l'amour de la concupiscence l'aimant s'aime proprement soy mesme, quand il veut le bien qu'il se desire: & chacun s'aime d'auantage qu'un autre: parce qu'il est vn avec soy en substance, & avec vn autre en ressemblance de quelque forme seulement, il aduient que s'il est empesché parce qu'il luy est semblable en participation de forme, d'acconcevoir le bien qu'il ayme, ce qui l'empesche luy deuient odieux: non selon qu'il est semblable, mais entant qu'il empesche son propre bien: à cause de quoy les Potiers ont querelle entre eux: parce qu'ils s'entre-empeschent en leur gain: dont naist le proverbe le Potier enuie le Potier: & de mesme les orgueilleux: parce qu'ils s'entre nuisent en l'existence qu'ils conuoient. De cecy nous pouuons considerer que l'inimitié qui se trouue

entre

entre les artisans, exerçant vn mesme art ne cōtreuient point à la propriété, que la ressemblance a d'engendrer l'amitié: car leur mal-vueillance vient non de la ressemblance de leur mestier, mais par accidēt: à cause qu'estant ententifs au gain seulemēt, les vns pensent recevoir du dōmage des autres; en faillant à gagner ce qu'ils gagnēt. Car entre les mercenaires l'intērest du profit l'emporte ordinairement par dessus la nature & la raison. Quand quelq'un ayme en vn autre ce qu'il n'aime pas en soy, la raison de la similitude se trouue selon la proportiō: car ainsi comme l'autre se rapporte à ce qui est aymé en soy: de mesme luy se rapporte à ce qu'il ayme en soy, comme si vn bon chantre ayme vn bon elctriuin: il y a là egard à vne ressemblance de proportion, selon quel vn & l'autre a ce qui luy conuient, selon son art.

Que toute amitié est pour l'amour de nous-mesmes.

CHAPITRE IX.

Μὴ γὰρ οὐ μάττω ἢ τοῦς αὐτὸς αὐτὸς ἔχει φίλων ἑαυτοῦ, ἀλλ' ἐπὶ τῷ τοῦ φυσικῶν.

Οἱ πὶ ἀφ' τοῦ χηρῶσιμον φιλοῦντες ἀφ' τοῦ αὐτοῦ ἀγαθὸν ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ καὶ δι' ἡδονῆς, ἀφ' τοῦ αὐτοῦ ἡδονῆς. Οὐκ ἔστι οὐ φιλοῦντες ὅτιν, ἀλλ' ἡ χηρῶσιμος, ἡ ἡδονῆς. ἢ συμβεβηκός τι δι' αἰφιλίας αὐταῖς αἰσιν.

Arist. l. 2. polit. c. 1. Non enim frustra ipsa erga se amicitiam gerit, sed hoc est à natura institum.

L. 8. Eth. c. 3. Qui utilitatis causa amicitia inter se iuncti sunt, propter id quod ipsis bonum est, diligunt, & quos voluptas ad amandum excitat amicitiam incundo metiuntur, nec is qui amat, quæ est, amatur, sed quæ utilis, aut incundus est. Ex euentu igitur constans hæ amicitia.

O Vtre ce que nous auons dit, que ce qui conuient à l'amitié semble estre pris de ce que le vertueux se fait à soy mesme. Il est tout euidēt que l'amitié vtile & la delectable sont pour l'amour de nous mesmes: & que partant elles commencent par nous mesmes: car nous aymons de ces sortes d'amitez là, à cause de la commodité qui nous en reuient, & du plaisir & passe-temps que nous en receuons. Tellement que c'est nostre biē que nous y recherchons, & lequel est cause de cette amitié. Quant à l'amitié honneste, encores que le bien de l'amant ne soit pas recherché, mais celuy de l'aymé pour l'amour de luy: neantmoins l'amant en voulant du bien à l'aymé, ne laisse pas de s'en vouloir aussi: parce qu'en faisant bien à son amy, il s'en fait à luy mesme en l'vnissant à soy: d'autant que c'est gagner vn grand bien qued'acquérir & conseruer vn vertueux amy. Et puis d'ailleurs il reçoit la pareille de son honneste amy: d'autant que la vraye & honneste amitié, requiert vne mutuelle & infaillible amour. En quoy elle adiouste par dessus la vertu: car afin qu'un homme soit vertueux, il suffit qu'il face des actions de vertu, sans en requérir de semblables en vn autre: là où on ne peut estre amy sans estre aymé aussi de celuy qu'on ayme. Au moyen de quoy, toute acte d'amitié commence par nous-mesmes, & finit en nous mesmes, par vne secrette vertu naturelle en tout animal, de se procurer premieremēt son bien & son salut, selon la loy de la droite raison, qu'il prescript: par l'vniō de l'ame avec le corps: en quoy est la ressemblance d'une parfaite amitié, & en somme par les propriétés de l'amour, dont l'amitié est fille, qui conuertissent l'homme vers soy. Car l'amitié fluē de nous en vn autre, & refluē en nous, comme la Sphere fait sa reuolution en soy mesme. Or de ce que l'amitié & la charité commence par soy, celle qui decoule en l'amy prend sa naissance: lequel est comme vn autre nous-mesmes: à cause que la vertu & la propriété de l'amitié, est de faire que deux soient transformez en vn. Car comme la greffe d'un arbre entee en vn autre, reçoit vne mesme nature par l'influence de sa racine: de mesme vn homme conioinct d'amitié avec vn autre, prend en fin par le mutuel consentement de leurs esprits, vn mesme esprit: & l'un est comme transmuē en l'autre: ce qu'estant, alors il ayme son amy comme soy mesme & en a soing, l'accorde avec luy, & luy fait du bien cōme à soy mesme: & cela aduiēt principalement en l'amitié honneste. Car comme en cette sorte d'amitié l'amy faisant du bien à son amy s'en fait aussi à soy mesme: il se peut dire qu'en s'en faisant à soy mesme, il en fait aussi à son amy: attendu qu'il est vn autre luy mesme. De sorte que toutes les œuvres d'amitié que le vertueux exerce en soy mesme, redondent à son amy en certaine maniere: aussi auons nous accoustumé de dire, pour tesmoigner la parfaite amitié, que nous portons à quelqu'un, que nous l'aimons comme

nous mesmes. En somme les œuvres de l'amitié vertueuse, desquelles nous vsons à l'endroit de nos amis, semblent proceder des œuvres dont l'homme qui l'aime, vsc enuers soy mesme: d'autant qu'il nous est aduis alors, que nous agissons en nous mesmes.

De deux sortes d'amitié vile.

CHAPITRE X.

Διχρόν ἐστι διττόν· τὸ μὲν γὰρ ἀρετῆς, τὸ δὲ χρεῖ-
νόμων· ὃ δὲ χρεὶ τὸ χρησίμου φιλίας, ἢ μὲν ἡθικῇ ἢ
δὲ νομικῇ εἶναι.

Arist. l. 8. Eth. c. 15. *Int est duplex (alterum enim est non scriptum, alterum scriptum & legitimū) sic & amicitia, quam utilitas constituit, alteram moribus esse posita, altera legitima.*

L'vtilité est double, l'vne morale & l'autre legale. La morale c'est quand l'vn exhibe à l'autre l'vtilité, selon la droiture raison & qu'il est bien scé & loiable. Cette vtilité correspond au droit naturel: car la raison dicte, que nous soyons viles à nostre prochain. L'vtilité legale, c'est quand l'vn exhibe l'vtilité à l'autre, comme il est ordonné par la loy: & celle-cy correspond au droit escrit ou civil. L'amitié vile est double aussi; l'vne legale & l'autre morale: la legale c'est quand deux s'entre contribuent de l'vtilité, selon qu'il est ordonné par la loy, ou qu'ils ont conuenu: & l'amitié vile morale, c'est quand deux s'entre contribuent de l'vtilité, selon qu'il est requis par les bonnes mœurs, & que la raison le dicte: sans qu'il y ait aucune conuention, l'amy donnant à son amy, encores qu'il n'y ait point de paction expresse, ny qu'il espere recompence: laquelle depend de leur mutuel le discretion: car combien que les hommes desirans estre estimez gracieux, honnestes, & liberaux, donnent comme gratuitement sans paction: parce que chacun ayme ce qui luy est vile, ils attendent neantmoins & esperent de la recompence.

Que l'amitié honneste est la vraye, la principale & la plus grande de toutes les amitez.

CHAPITRE XI.

Τελεία δ' ἐστὶν ἡ τῷ ἀγαθῷ φιλία. ἥ χρεῖ ἀρετῇ ὁμοίως ὅποιον ἀλλήλοις βέλονται ἢ ἀγαθοὶ ἀ' εἰσι χρεὶ αὐτοῖς· οἱ δὲ βελόμηναι ἄλλοις τοῖς φίλοις σκένων ἐνε-
χε, μάλιστα φίλοι· δι' αὐτὴν γὰρ ὅπως ἔχουσι·
χρεὶ ὃ χρεὶ συμβέβηκός.

Καὶ ὅπως μὲν χρεὶ κυρίως τῷ ἀγαθῷ ἢ ἀγα-
θοῖ· τοῖς δὲ λοιπῶν χρεὶ ὁμοιότητι· ἢ γὰρ ἀγαθοῖ
πὶ ὃ ὁμοῖον π, ταῦτα φίλοι.

Εἰσὶ δὲ αἱ φιλίας αὐταί, ἥτε χρεὶ τὸ ἀγαθόν, ἥ
ἢ χρεὶ τὸ νόν, ὃ δὲ χρεὶ τὸ συμφέρον, ὃχ αἱ αὐταί μ,
ὃ σαφελῶς δὲ ὃδὲ ἀλλοτρίαι ἀλλήλων, χρεὶ ὅπως
ταῦτα πῶς ἡτημέναι εἰσὶν· οἷον φαμὲν ἰατρικόν τὸ
μαχάριον, ἰατρικόν τ' αὐτρωπον, ὃ ἰατρικὸν τ' ὀπι-
στικὸν· ταῦτα ὃχ ὁμοίως λέγοντ'· ἀλλὰ τὸ μὲν
μαχάριον τῇ χρησίμῳ εἶναι ὅπως ἰατρικόν, ἰα-
τρικὸν λέγεσθαι· ὃ δὲ αὐτρωπος, τῷ ποικίλῳ εἶναι
ὀψείας· ἢ δὲ ὀπιστήμῳ, τῷ αἰτία εἶναι ἑ' ἀρχῇ.

Arist. l. 8. Eth. c. 4. *At virorum bonorum & vir-
tute similium perfectā amicitia est. Hic enim se mu-
tuo similiter bonis afficiunt, quā sunt boni: boni
autem sunt per se. Item qui bona amicitia optant, bene-
que cupiunt illorum causa, & maxime sunt amici: sunt
enim hoc animo per se, non ex cunctu.*

C. 5. *Ac primo sanē loco proprie eam amicitiam
nominare, quae est inter bonos, quā boni sunt: reliquas
ex similitudine. Amici enim sunt ea ratione, quae est
in eis boni quippiam, & aliquid boni simile.*

L. 2. mag. moral. c. 11. *Atqui sunt ha amicitia,
quae propter bonum, quae propter iucundum, quae pro-
pter commodum, non eadem quidem, sed nec prorsus
quidem inter se inimicem aliena: sed ab eodem quo-
dammodo dicta sunt, velut medicum cutellum dici-
mus, medicū hominem, & medicam scientiam. Hec
non similiter dicuntur: sed cutellus, quod ad medi-
cinam vtilis sit, medicus dicitur: at homo, quod sa-
nitatem faciat: scientia verō, quod sit causa atque
principium.*

L'Amitié fondee sur l'honnesteté est la vraye amitié par soy, & seule qui merite le nom d'amitié: à cause que les amis de cette sorte, s'entr'aiment & veulent du bien l'vn à l'autre, & se l'entre-procurent; sans auoir egard à aucune autre chose qu'à leur seule vertu: qui est cause de leur mutuelle bien-vueillance: parce qu'elle rend les vertueux bons de soy & par consequent aimables tout de mesme. Il n'y a point de doute aussi, que cette a-

mitie

miriè ne soit la plus grande & la principale de toutes les amitez: attendu qu'elle est amitiè par soy & les autres par accident: car elles ne sont pas pour l'amour des personnes, mais de l'utilité & delectation. Or ce qui est par soy, est plus que ce qui est par accident: ainsi que nous apperceuons que le feu est plus chaud, que l'eau eschauffee. Et puis estant fondée sur les biens de l'esprit, qui surpassent en bonté ceux de la fortune & du corps: elle est tres bonne entre toutes les amitez, & fort stable & permanente: à cause que la vertu qui est son fondemēt, est tres difficile à defraciner de l'ame, qui en a fait habitude.

*Que l'amitié honneste contient les autres, est leur fondement,
& la meilleure de toutes.*

CHAPITRE XII.

Οἱ γὰρ ἀγαθοὶ, ὡς ἀπλῶς ἀγαθοὶ, καὶ ἀλλήλοις ἀφιλιμεῖ· ὁμοίως δὲ ἔ' ἡδὺς· οἱ ἀγαθοὶ γὰρ, καὶ ἀπλῶς ἡδὺς, καὶ ἀλλήλοις· ἐχέτω γὰρ καὶ ἡδονὴν εἰς αὐτοὺς οἰκείαν σφ' αὐτοὺς, καὶ αὐτοὶ ταῦτα.

Καὶ ὁμοιωτῆτα γὰρ ἔ' ἀρετῶν φαίνεται· φιλίας ἢ μὲν γὰρ, τὸ ἡδύτατον· ἢ δὲ, τὸ χρησιμώτατον δὲ ὑπάρχει καὶ ἐκείνῃ· τῷ δὲ τ' μὲν ἀδύνατον εἶναι ὡς μοίμοι, ταύτας δὲ παχέως μεταπίπτειν, ἀλλοίως τ' ἀδύνατον πολλοῖς, ὡς φαίνεται φιλίας δὲ ἀνομοιωτῆτα σκάνοις.

Arist. l. 3. Eth. c. 4. Nam viri boni & absolute boni sunt & inter se viles, utemque incundi: quandoquidem boni, & absolute incundi, & inter se incundi sunt. Sua enim cuique & tales, qualis quisque est, voluptati sunt actiones.

C. 8. Ex similitudine enim eius amicitia, quæ virtute constat, amicitia similitudinem gerunt. Inest enim in alter, incundum, vile in altera. Hæc autem insunt & in illa. Sed eo quod illa criminatorem & calumniarum expertus est, & firma penè ad perpetuitatem: hæc autem celeriter intercidunt, aliisque multis rebus differunt: non videntur amicitia, propter illius dissimilitudinem.

L'Amitié honneste, c'est la meilleure de toutes les amitez: parce qu'elle a son fondement & ses conditions plus excellentes, & est seule parfaite & suffisante: attendu qu'il ne luy defaut aucune des conditions, qui se trouuent és autres amitez: estant chose toute asseuree & euidente que les vertueux qui sont purement bons, ne peuuent manquer de s'être-estre viles, & delectables les vns aux autres. Car la propre operatiō de chacun luy estāt delectable, les operatiōs de la vertu sont plaisantes aux vertueux: & encores qu'elles soient hōnestes de soy, elles ne laissent pas d'estre tousiours viles pour cela: à cause de leur grande bonté & excellence; dont il redonde de l'utilité & de la delectation. Au moyen de quoy nous pouuons dire, que les autres amitez ne sont amitez que par quelque ressemblance, qu'elles ont à l'amitié honneste.

Τῶτων δὲ μᾶλλον εἶκε φιλία ἢ ἀφ' ὅτι τὸ ἡδύτατον αὐτῶν ὑπ' ἀμφοῖν γίγνεται, καί ὡς αὐτοὶ ἀλλήλοις, ἢ τοῖς αὐτοῖς· οἷα τ' αὐτοὶ εἰσι αὐτῶν φιλίας· μᾶλλον γὰρ ἐν ταύταις τὸ εὐεχέμεον· ἢ δὲ ἀφ' ὅτι χρησιμῶν ἀναγκαῖον.

Arist. l. 3. Eth. c. 7. Harum autem duarum ea magis amicitia similitudinem gerit, quæ incundi causa instituta est, cum eadem ab altero alteri præstantur, & alter altero delectatur, aut vterque eisdem: quales amicitia iuuenum sunt. Magis enim eluces in his insonium quoddam liberale. At ea quæ propter vile comparatur, eorum est, qui mercenariam faciunt.

Après l'amitié honneste, la meilleure & qui approche le plus pres d'elle, c'est la delectable: car premierement les amis ne recherchent en cette amitié qu'un reciproque passe-temps l'un de l'autre: sans reserer leur amitié à autre chose: là où ceux qui sont fondez sur l'utilité, ont pour but une mutuelle recompense & du gaing: à cause de quoy l'amitié de l'utilité, est comme un certain trafic, qui n'appartient qu'à ceux qui ne tendent qu'au lucre. Secondement parce que la delectation est de plus longue durée que l'affluence des choses. Et en troisieme lieu, ceux qui sont opulents, ne cherchent que les amitez delectables: afin de viure ioyeusement en compagnie, & chasser la tristesse que la vertu mesme ne peut supporter continuellement, & ne font cas de l'utilité: qui est un signe, que l'amitié delectable est meilleure que l'utile. C'est pourquoy il faut que les amis hon-

pour comprendre si plusieurs sont viles & delectables : ainsi qu'il est requis en l'amitié honneste : afin que nous puissions reconnoître la vertu és diuerfes personnes , dont nous desirons de nous faire amis. Et en somme , parce que l'amitié vile & la delectable , ne sont pas obligees estroitement aux autres deuoirs , qui rendent l'amitié honneste tres-difficile , & quasi impossible d'estre exercee d'une personne avec plusieurs.

Des personnes propres à l'amitié , & de celles qui y sont mal disposées.

CHAPITRE XV.

Ολας δ' ἡ ἐνοια δὲ ἀρετῶν ἔ' ὁπείκειαι πῖα
γινέσθαι, ὅταν πῶ φανῇ χαλὸς τις, ἢ ἀδύνατος, ἢ τι
τοιοῦτον.

Arist. l.9. Eth. c.5. In summa, propter virtutem, et bonitatem quandam conciliatur beneuolentia, cum pre se fert aliquis, aut honestatis aut fortitudinis, aut alicuius huiusmodi virtutis speciem.

Nous auons dit que la bien-vueillance, la concorde, la beneficence, l'accoustumance, la ressemblance d'affections & d'humeurs, viure, conuerſer, communiquer ensemble, se conſeſouir, & condouloir des bonnes & mauuaisſes fortunes les vns des autres, ſont propres à engendrer l'amitié ; au moyen de quoy les vertueux tiennent le premier rang : car ils exercent la bien-vueillance, la concorde & la beneficence en eux meſmes & avec les autres, & tout ce qui ſ'en ſuit. Premièrement quant à la bien-vueillance, Ariſtote dit que l'homme vertueux deſire extremement de ſe conſeruer en eſtre, & viure ; principalement pour le regard de la partie intellectuelle, en laquelle reſide la ſapience : car chaque choſe deſire ſon bien : & le bien de l'homme vertueux c'eſt d'eſtre, & viure, & ſe conſeruer en eſtre ſelon l'entendement, qui eſt incorruptible, par lequel il eſt ſemblable à Dieu : & partant le vertueux ſe voulant du bien, il exerce la bien-vueillance en ſon endroit, pour le regard de la partie intellectuelle. Quant à la beneficence, l'homme vertueux ſe voulant & deſirant des biens, ſelon toutes les parties de ſon ame, afin que toutes ſes poiſſances ſoient parfaittes, de la maniere qui luy eſt conuenable, il travaille & opere pour ſ'acquérir & ſe faire les biens qu'il ſouhaite : car il appartient au bon & vertueux de ſ'efforcer à faire le bien, en ce qui concerne l'entendement. Non que l'homme ſoit ſeulement entendement : mais parce que c'eſt la principale partie qui eſt en luy : à cauſe de quoy, le vertueux travaille pour ſ'acquérir des biens intellectuels, comme extremement biens : & ainſi il eſt euident, que le vertueux a la beneficence pour le regard de ſoy-meſme.

Πολιτικὴ δὲ φιλία φαίνεται ἡ ὁμόνοια, χαθάρτη
ἔ' λήξει· ὅτι τὰ συμφέροντα γὰρ ὅτι ἔ' τὰ
πρὸς τὸ βίον ἀνήκοντα· ἐπὶ δ' ἡ τοιαύτη ὁμό-
νοια ἐν τοῖς ὁπείκεισιν· ὅτι γὰρ ἔ' ἐαυτοῖς ὁ-
μοῦναι, ἔ' ἀλλήλοις, ὁπείκει αὐτῶν ὅτις, ὡς
εἰπεί.

Arist. l.9. Eth. c. 6. Concordia autem quemadmodum & dicitur, civilis amicitia videtur esse. Versatur enim in ijs, quæ reipublica conducunt, quaque ad usum vitæ pertinent. Inest autem concordia talis in viris bonis. Hi enim & secum ipsi concordant, et inter se inueniunt, penè dicam conciliis & factis versentur ac perseverant.

La concorde concernant l'amitié, ſe trouue és vertueux & bons : car ils ſont d'accord en eux ſelon toutes les parties de leur ame : attendu que l'homme de bien vit à ſoy, avec ſoy, en demeurant en ſoy, & meditant avec plaiſirs, les biens paſſez qu'il a faiſts : & ayant une tres-bonne eſperance de continuer à l'aduenir : & a preſentement l'eſprit rempli de belles contemplations veritables & fructueuſes. Il ſe delecte auſſi avec ſoy, en ſoy & ſelon tout ſoy : c'eſt à dire ſelon la partie ſenſitive & ſelon l'intelleſtue : parce que ſa partie ſenſitive ſuiuant la raiſon, ou n'y reſiſtant pas beaucoup, cela luy cauſe de la ioye : & n'eſtant pas conduit par les paſſions de l'appetit ſenſitif, à faire quelque choſe contre la raiſon ; il ſe trouue ſans repentance : de laquelle l'homme vertueux doit eſtre exempt : non par malice comme les vicieux ; mais parce qu'il ne faiſt rien, comme vertueux, dont il ſe repente puis apres : & ainſi il eſt euident, que l'homme de bien eſt conſentant à ſoy-meſme & d'accord avec ſoy-meſme, ſelon toute ſon ame. Et partant il paroît que l'homme vertueux a en ſoy pour ſon propre reſpect, la beneficence,

Ὁ γὰρ ἀγαθὸς φίλος γινώσκων, ἀγαθὸν γινέσθαι τῷ φίλῳ· ἐξ ἑτέρου οὖν φίλος τὸ αὐτῷ ἀγαθόν, ὃ τὸ ἴσον ἀνέπειδυσσι τῇ βελύσει, ἢ τῷ εἶδει.

Ἡ δὲ δὲ ἐλπίσι μὲν ἅμα εἴρηται ἐπὶ ὁ αὐτὸς δαίμων.

Arist. l. 8. Eth. c. 7. Nam vir bonus amicus alicui factus, ei ipsi, cui amicus est, bonum est: uterque igitur cum id, quod sibi bono est, diligit, tam par pari refert, & voluntate & genere. &c.

Atqui incommundum simul & utilem, bonum virum esse diximus.

Puisque les œuvres d'amitié viennent de celles que nous exerçons en nous mêmes, il n'y a point de doute que le vertueux n'exerce toutes les choses requises pour faire amitié & pour la conférer avec les autres hommes: & puis d'ailleurs la bien-vueillance & la bienveillance envers les vertueux & la concorde entre-eux, sont tous actes de vertu selon laquelle ils vivent, & tout de même pour le regard des autres choses qui s'en ensuivent: à sçavoir la conversation, la communication, la délectation, l'utilité, & autres semblables: car tout cela procède de la vertu, aussi bien comme elle en est engendrée. Et partant les vertueux sont fort propres à l'amitié & à la conférer. Plusieurs des choses qui engendrent ordinairement l'amitié se trouvent aussi chez les jeunes gens: car ils ne sçauraient vivre en solitude, ils se plaisent à deviser, sont d'humeur délectable, & consentent facilement aux autres: à cause de quoy ils sont de leur nature fort susceptibles d'amitié.

Οἷς δὲ πολλὰ ἐδιδότα πεπραχται, ὃ ἂν πάλιν μὲν ἡδύτατα, φεύγεισι τὸ ζῆν, ὃ ἀειρήνην εἰσφέρει.

Arist. l. 9. Eth. c. 4. Jam qui multa et atrociter facinora admisit, propter improbitatem vitam odierunt ac fugiunt, sibi quoque manus afferunt.

À l'opposite des vertueux, les méchants & vicieux ne peuvent faire d'amitié, ny avec eux, ny avec les autres: & principalement ceux qui sont fort méchants. Car premièrement la mauuaise vie qu'ils mènent & qu'ils ont menée, leur est odieuse: & par les méchancetez qu'ils ont faittes, sont hays de tout le monde: à cause de quoy ils fuyent la lumière, s'ennuyent de vivre, & se tuent quelquesfois eux mêmes; dont il s'ensuit qu'ils n'ont point de bien-vueillance en leur endroit: car il est de la nature de la bien-vueillance, de vouloir du bien à celui envers lequel elle est: & les premiers biens de l'homme sont estre & vivre, puisque ce sont les fondemens de toutes les autres bontez.

Ζητοῦσι τοὶ μετρητοὶ μὲν ὡς συμμέμευσεν ἑαυτοῖς, δὲ φεύγουσι.

Ὁ γὰρ φαύλος ὁ δὲ ποτ' ἐστὶν αὐτὸς αὐτῷ φίλος· μάχεται γὰρ αὐτῷ αὐτῷ ὁ γυνὴ ἀκρετὴς, ὅταν πρᾶξι τι τῷ κατ' ἰδίῳ, μετ' ἑ παλὺν μετὰ μὲν, ὃ καὶ αὐτὸς αὐτὸν ὁμοίως ἐπὶ τῷ ἄλλῳ κακίῳ φαύλος ἔχει· ἀπὸ τῆς γὰρ αὐτὸς αὐτῷ μαχόμενος ὃ ἐναντιόμενος.

Τῷ δὲ φαύλῳ ἐχθροὶ οἰοῦνται ὁμοῖον, πάλιν ἐπὶ μικρόν· κατὰ τὸν ὃ φίλος οὖν, πλεονεξίας ἐπιμελόμενος ἐπὶ τοῖς ὠφελίμοις· ἐπὶ δὲ τοῖς πόνοις ἢ τοῖς λειπυρίαις, ἐλλείπει.

Arist. l. 9. Eth. c. 4. Et vitiosi homines atque improbi querunt quibuscum totos dies traducant, se ipsos autem fugiunt. &c.

L. 2. mag. Moral. c. 11. Malus nunquam sibi amicus est: se namque semper oppugnat. Nempe incontinentes cum quid per voluptatem nequiter egerit, mox penitentia affligitur, ac se vituperat ipsum: ita idē & in aliis vitiosis malus habet, se oppugnando, ac sibi aduersando.

C. 6. Alii autem concordēs esse non possunt, nisi parum admodum (quem admodum nec facile amici esse possunt) cum in rebus vilibus, quidam superiora omnia habere velint: in sumptibus autem faciendis, muneribusque publicis obediunt ac sustinent, vincti se facile patiuntur.

Les méchants n'ont point de concorde ny de paix avec eux mêmes: à cause que pensant à leurs actes passés, ils se fouviennent d'avoir commis beaucoup de méchancetez, & croient à cause de leur malice enracinée, qu'ils en commettront encores de telles, ou pires à l'avenir, dont ils reçoivent vne extreme douleur: à cause de quoy pour fuir le tourment de leur mémoire, ils cherchent des compagnies, où diuertir leur intention. Or puis qu'ils ne trouvent rien d'aimable en eux, ainsi au contraire tout odieux: à sçavoir leur méchante vie, ils se fuyent & abhorrent de vivre solitairement, ne pouvant ny se condoiloir ny se consoler avec eux mêmes: & partant ils n'ont point

point de concorde en soy. Quant à la paix, il est aysé à iuger que les meschants n'en ont point avec eux: en ce que les parties de leur ame, à sçauoir la sensitiue & l'intellectiue, sont en vn combat continuel l'une avec l'autre; car la malice qui domine au vicieux, le faisant faicte de quitter les delectations du sens, elle le maintient contre la raison; laquelle iuge que ce que la partie sensitiue apperte, ne vaut rien; & ainsi le meschant se trouuant tiré d'un costé & d'autre, par ces deux diuerfes parties: & son ame comme deschiée en deux; par ce continuel debat, ils est euident que les meschants n'ont en soy aucune paix, ny aucune concorde. Comme les meschants n'ont point de concorde, ny de paix avec eux, ils en ont aussi peu avec les autres: car là où elle se trouue, il y a de l'amitié, puisque c'est vne œuvre de l'amitié: Or il n'y a point du tout d'amitié entre les meschants, attendu que l'honneur leur desplaist, qu'ils sont sans fâcheux & sans delectatiō, & que voulant tousiours auoir plus de biens & des commoditez: & moins de charges onereuses, qu'il n'est iuste: ils ne s'accordent pas bien avec les autres, de sorte que tant plus le meschant hante avec le meschant, leur inimitié s'accroist: car s'entre-faisant iniure, ils ne peuvent demeurer amis.

Οἱ γὰρ χεῖροι ἢ χαίρειν ἐαυτοῖς· ἐι μὴ τις ὠφέ-
λεια γένοιτο.

Οἱ μὲν παῦλοι ἐσσι· φίλοι δὲ ἡδυνῶν, ἢ τὸ ἡδέ-
σθαι· ταῦτ' ἔχουσιν οἱ ἄνθρωποι.

Οὔτοι μὲν οὐδ' ἀπλῶς φίλοι· ὅτι καὶ δὲ χεῖ-
ροί, καὶ τὸ ἐμυῖνον τῷ τῷ.

Arist. 1.8. Eth. c. 5. Ali enim familiaritate mutua non delectantur, nisi aliquam utilitatem alter ab altero percipiat.

C. 6. Aliquid enim propter voluptatem, aut utilitatem inter se erunt amici, quando sunt hac ratione veris amici similes &c.

Hicigitur absoluti sunt amici: illi ex euentu, et eo quod d' his sint similes.

Or puis que le meschant ne se fait point de bien, attendu qu'il suit le sens contre la raison: & que tant s'en-faut il se nuist suivant sa nature, qui est de mal faire, il n'exerce point vers soy la beneficence: ce qui paroist encores en ce qu'il laisse à faire beaucoup de choses qu'il iuge selon la raison luy estre tres-bonnes, desquelles il est empesché par la peur de desplaire aux hommes ou par sa paresse: & partant les meschants n'exercent point la beneficence enuers eux mesmes. En somme si les meschants ont quelque amitié entre-eux, c'est pour la volupté ou l'utilité, au moyen dequoy ils ne sont amis que par accident, & en ce qu'ils ont quelque chose qui paroist estre semblable à l'amitié.

Il s'ensuit de ce que dessus, que le meschant n'a en soy aucune vraye amitié, ny avec les autres: & partant puisque la malice est mauuaise à soy & aux autres, qu'elle fait hayr les meschants & rend leur vie odieuse à eux mesmes, & au monde, & par ce moyen les fait misérables, il faut la fuir & suiure la vertu: & qu'eux se regardent en ce mirouer point leur vie: afin qu'en voyant leur laideur, ils s'efforcent de la corriger, pour ne desplaire plus à Dieu, aux autres, ny à eux mesmes.

Οὐ φαίνεται δ' ὅτι οἱ ἀρεστέων, ἢ οἱ ἐρυ-
φνοί, φιλικοὶ εἶναι· βεβαίον γὰρ ἐν αὐτοῖς τὸ τῆς
ἡδονῆς· ὅθεν δὲ δυνάται (μυμνήσκων τῷ λυπη-
ρῷ, ὅθεν τῷ μὴ ἡδῆ μάλιστα γὰρ ἡ φύσις φαίνεται, τὸ
μὲν λυπηρὸν· φωνῶν, ἐφ' ἧς δὲ ἡδύ.

Εἰ δὲ τοῖς ἐρυφνοῖς ἔστι ἀρεστέων, ἢ οἱ ἐρυ-
φνοί, ὅσοι δυσκολύνται εἰς, ἔστι τῶν αὐτῶν ὁμο-
λίας, χαίρειν· ταῦτα γὰρ δοκεῖ μάλιστα εἶναι φι-
λικὰ, καὶ ποικίλα φιλικὰ.

Arist. 1.8. Eth. c. 6. Sed nec senes nec austeri ad amicitiam esse idonei videntur. Nam apud eos non multum loci voluptati relictum est. Nemo autem neque cum eo, qui gravis ac molestus est, neque cum eo, qui non est incundus, diu totos consumere potest. Et dolorem enim maxime fugere, & incunditatem expetere videtur natura.

C. 7. Inter austeros autem & senes eo minus amicitia conciliatur, quod sunt difficiliore, minusque hominum congressu & sermone delectantur. Hac enim & propria sunt amicitia maxime, & ad eam congruendam plurimum valent.

Les vieillards, les seueres & austeres, ne sont pas aussi beaucoup propres à l'amitié: car ils se delectent plus de la solitude que de viure en compagnie: à cause de quoy leur conuersation n'est pas agreable aux autres. Ils ne prennent pas plaisir es deuis, ny ne consentent pas facilement aux autres: parce qu'ils presument trop d'eux, & en ayant bonne opinion de soy, & n'estimant pas bien des autres: ils se rendent odieux & à charge: & principalement en manquant à la delectatiō, qui donne force & vigueur à la conuersation.

& communication des hommes : car la nature fuit la tristesse & affecte la desolation. Mais combien que les vieillards & les seueurs ne soient pas amiables, ils sont toute fois bien-faïcteurs, & font faueur librement aux autres, selon que l'amitié le requiert : ce qu'ils font plustost pour vne bien-vueillance, ou par quelque affection d'humanité, que par amitié : car bien-faire à autruy, n'est pas proprement vn œuvre d'amitié, si le bien-faisant ne se resçoit de viure avec celuy à qui il faict bien, & de son entretien & de sa compagnie : & cela est cause que les vieillards & les seueurs peuuent estre dits bien-vueillants, bien-faïcteurs, pieux, misericordieux, protecteurs, mais non pas proprement amis.

*Des diuerſes amitez conuenables à diuerſes
perſonnes.*

CHAPITRE XVI.

Μάλισα δὲ ἐν ταῖς πρεσβύταις ἡ τοιαύτη φι-
λία δευρὶ γίνεσθαι· ὃ γὰρ τὸ πρὸ οἱ τηλικῶτοι
διώκῃσι.

Οὐ πάμπαν οἱ ποιεῖται, ἐδὲ συζῶσι μετ' ἀλλή-
λων.

Arist. l. 8. Eth. c. 3. Cuius generis amicitia maxime in senibus cernitur. Nam neque qui hac aetate sunt, in amicitijs incundum sequuntur. &c

Non admodum autem tales societate vitæ inter se coniunguntur.

Les vieillards sont plus enclins à l'amitié vtile, qu'à la delectable; parce qu'à cause de la debilité de la chaleur, ils recherchent plus l'utilité que le plaisir: car ils en ont besoin pour subuenir à la nature deffaillante. Cette sorte d'amitié qui conuient principalement à la vieillesse, se trouue aussi quelquesfois es ieunes gens. Ainsi nous en voyons de ceuaage qui ne sont pas amis entre-eux, pour ce qu'ils ayent intention de viure ensemble, ny pour le plaisir, ny que l'un ait besoin de la societé de l'autre: mais seulement pour l'utilité: de sorte que leur societé dure autant qu'ils ont esperance de paruenir au bien vtile. La mesme amitié semble estre en ceux qui voyagent ensemble: parce que durant leurs voyages, ils sont vtiles les vns aux autres; & estant acheuez leur amitié prend fin.

Ἡ δὲ χάρις πάντων φιλία δι' ἡδονῶν ὅσων δεχῆται· χυ-
 πάθου γὰρ ὅτι τοὺς ζῶσι, καὶ μάλιστα δικάσας τὸ ἡδὺ
 αὐτοῖς ἐκ τὸ παρόν.

Junenun autē amicitia voluptatis causa comparivideretur. Nam cū affectibus et perturbationibus animi in vita obtemperant, tum id quod sibi iucundum quodque praesense est, sequuntur maxime.

Les ieunes gens sont de leur naturel plus enclins à l'amitié delectable: parce qu'ils vivent selon leurs passions, par l'impetuositè desquelles ils sont meus & emportez: le iugement de la raison n'estant pas encores fortifié en eux: à cause de quoy ils entendent fort à ce qui leur est delectable selon le temps present, regardant peu au futur. Et de là il aduient, qu'ils ne se soucient pas beaucoup de ce qui leur est vtile ou inutile, honneste ou deshonneste, pourueu qu'ils satisfassent à leur appetit concupiscible.

Οἱ δ' αὖτε πάντες ἐξήσαν· διεμνημόνευσεν φανόιν·
 ἤχθησιν τοῖς φίλοις· ἄλλοι γάρ· αὐτοῖς εἰσι ἤχθη-
 σμαι, ζῆντες ἡνδὺς, ἀμύρω δ' οἱ αὐτοὶ τ' ἄπαν·
 ἔτι γὰρ ἡνδὺς μετ' ἀρετῆς (ἡγεσθον, ἔπειτα ἤχθησιν)
 μένος ἐστ' ταχέα, ἀλλὰ πᾶσι μὲν ὑπεραπείλυν· πᾶ-
 ρ' ἡνδ' ἐφείμην· τοὺς δὲ διενεῖς, τὸν ἄλκιμον δ' ὅππῃ
 ἔχρησεν· πάνθ' αὖ τ' ἄπαν γινέσκει τῶν αὐτῶν· ἡνδὺς
 δὲ ἡ ἤχρησιν μὲν ἄμα ἔβη· ὅτι ὁ ἀντιδιδότω· ἀλλ'
 ἡνδὺς ἤχρησιν γινέσκει τὸν τιμωτὸν φίλον· αἰ μὴ γὰρ τῇ
 ἀρετῇ τῷ φίλῳ.

*Arist. l. 8. Eth. c. 7. Qui verò sunt auctoritate ali-
qua, & potestate præditi, distinxit ac diuisis amicis
viti videntur. Aligenis sunt cives, aliquasque
ac incundis non admodum autem ydem vitium ac in-
cundum partes agunt. Nam neque eos incundos
querunt, qui incundum cum vitio conuenerint, ne-
que eos vitiles, qui ad res honestas sibi vsui esse possint;
sed incundos quidem, qui sint faciei atque urbani,
quoniam incundi de se ipso tenentur: vitiles autem,
qui sint fortes & habiles ad id, quod imperati sit, a-
gendum. Hac autem incundum admodum in eodem re-
peritur. Atque incundum simul & vitium, bonum
vitium esse diximus. Verum homini dignitate ac po-
tentia præstanti, talis non facit sit amicus, nisi etiam
ille potentia præstanti virtute superetur.*

Les

Les grands ne requierent pas communement des amis qui leur soient tout ensemble vraiment viles & vraiment plaisants ; mais les vns qui leur soient seulement delectables, & les autres qui leurs soient viles. La raison de cette diuersité est, que les seuls amis vertueux s'entre-sont mutuellement viles & delectables, & les grands ne cherchent pas ordinairement des hommes plaisans selon la vertu ; mais selon le sens : & des amis viles, industrieux & astuts, afin d'exccuter par eux ce qu'ils commandent, en quelque sorte que ce soit. Or estre de plaisante compagnie, & l'industrie és negociations, ne se trouuent gueres souuent en mesmes personnes : car ordinairement les hommes industrieux & astuts, ne s'amusent pas és plaisanteries, ains ils se comportent grauement : à cause de quoy les grands se font diuers amis. Mais quand ils connoissent vn vertueux de si excellente vertu, qu'ils en sont autant excellez en perfection & en vertu, qu'ils l'excellent en autorité & en richesses ; alors le Potentat & le vertueux pourront estre amis l'un de l'autre, parce qu'ils sont egalez proportionnement en vertu & en puissance. Que si le Potentat n'est excédé en vertu par le vertueux ; il ne se fera point d'egalemeut selon la puissance & la vertu : & ne deuiendront pas amis : parce que communement le puissant ne desfer pas tant au vertueux, que le vertueux desfer au puissant : & alors le puissant ne prise pas le vertueux, & ne se soucie pas de sa conuersation. Mais son mespris luy demeure sur les bras, & est à sa confusion : & faut qu'il recoure plus bassement à luy en temps d'infortune, qu'il n'a esté orgueilleux en sa prosperité.

De l'amitié naturelle.

CHAPITRE XVII.

Καὶ ἡ συγγενικὴ δὲ φαίνεται πολυειδὴς εἶναι, καὶ ἡ ῥηθὲν πᾶσα ὅτι τῆς πατρικῆς οἱ γονεῖς μὴ γὰρ πέφυκεν τὰ τέκνα, ὡς ἐαυτοῦ πόντα· τὰ δὲ τέκνα τοῖς γονεῖς, ὡς ἀπὸ σκέπειν τι οὐκ.

Arist. l. 8. Eth. c. 14. *Item verò etiam cognationum amicitia multiplex, ac multiformis videtur esse, totaque a paterna pendere. Parentes enim liberos diligunt ut aliquid sui: liberi autem parentes, ut ab illis quippiam profectum.*

L'AMITIE du pere & de la mere, & des enfans, des freres & autres parents, & celle du mary & de la femme est plustost amour suiuant la nature, qu'amitié: c'est pourquoy aussi on l'appelle amitié naturelle: d'autant qu'ils s'entr'ayment comme par nature. Car premierement ce que le pere & la mere ayment leurs enfans, c'est parce qu'ils sont quelque chose de leur substance dont ils sont engendrez: De sorte que l'enfant est comme vne partie du pere, combien que separee. Quant à l'enfant, il ayme son pere & sa mere: parce qu'il est aussi de son costé quelque chose d'eux, entant qu'il en a l'estre : & cette amitié ressemble à l'amitié par laquelle vne partie separee du tout, l'aymeroit: posant le cas qu'elle l'aymast. L'amitié du pere au fils est prochaine à la dilection, par laquelle quelqu'un s'ayme soy-mesme, qui est tres-grande: & dont tout autre amour deriue.

Que le pere & la mere ayment plus leurs enfans qu'ils n'en font aymez.

CHAPITRE XVIII.

Μᾶλλον δ' ἴσασιν οἱ γονεῖς τὰ ἐξ αὐτοῦ, ἢ τὰ γεννηθέντα ὅτι ὅτι πάντες ἡ μᾶλλον (γεννηθέντα τὸ ἀπ' αὐτοῦ γινώσκοντες, ἢ τὸ γενόμενον τῷ ποιήσαντι· τὸ γὰρ ἐξ αὐτοῦ, οἰκείον τῷ ἀπ' αὐτοῦ, οἷον ἐδοῖς, ἢ γὰρ, ἢ ὅτι τῷ ἔχοντι· σκέπειν δ' ἡ γονεῖς τὸ ἀπ' αὐτοῦ, ἢ ἡ γονεῖς· ἐπὶ τῷ πλείονι δὲ τῷ γονεῖς οἱ μὴ γὰρ, εὐδὲς γινώσκοντες, πέφυκεν, τὰ δὲ, ἀπὸ τῶν γονεῖς, τοῖς γονεῖς, ζῶσιν ἢ

Arist. l. 8. Eth. c. 14. *Melius autem nouerunt patres suos liberos, quam scimus liberi se ex his esse procreatos. Maiore denique necessitudine coniunctum est ei, quod generatum est, id a quo generatum est, quam id, quod natum est ei, quod generauit. Nam quod ab aliquo profectum est, eius est proprium a quo profectum est, ut dens, aut pilus, aut quidlibet eius cui inhereat. Id autem a quo aliqua orta sunt, illorum nullius proprium est, aut certe minus. Præterea temporis longinquitate patris amor in filium superior est. Parentes*

αἰδοῖσιν ἀλλήλους ὡς τέκνα δι' ἃ ἔχοντες ἔστι ἀφιλῶ-
σι μάλιστα αἱ μητέρες ἡρώεις μὲν οὐκ ὅλα φιλοῦσιν
ὡς ἑαυτοῦ· τὰ γὰρ ἔστι αὐτοῖς, οἷόν ἐστι τοῖς αὐτοῖς τῷ
κεφαλῷ τοῦ σώματος· ὡς ἀπὸ τοῦ σώματος πε-
φυκτώτα· ἀδελφοὶ δ' ἄλλήλους, τῷ ὅτι τῷ αὐ-
τοῦ πεφυκμένοι· ἢ γὰρ τοῖς σκῆμασι ταύτης
ἀλλήλους ταῦτο ποιεῖ.

enimlibero, statim ut nati sunt, diligunt; liberi pa-
rentes atate progressi, et tum denique, cum intelligere
aut sentire cœperunt. Atque ex his perspicuum etiam
est, quamobrem matribus liberi sint cariores. Paren-
tes igitur liberos, ut se ipsos, diligunt; nam qui ex eis
nati sunt, eo ipso quòd separati sunt, tanquam alteri
ipsi sunt. Liberi autem parentes, ut ex illis nati. At
fratres inter se amant, quòd ex eisdem nati sint. Quà
eo ipso quòd idem sunt, atque illi sit ut inter se quoque
sint idem.

LE pere & la mere aiment plus leurs enfans qu'ils n'en sont aymez: premierement, par-
ce que ce sont leurs cœurs: & les ouvrier aiment plus leurs ouvrages, qu'ils n'en
sont aymez. Secondement, d'autant que les aymant, à cause qu'ils les ont engendrez: &
les enfans aymant leurs progeniteurs, parce qu'ils en ont esté engendrez: il s'en suit puis
qu'une plus grande connoissance de la cause de l'amour, engendre vne plus grande
amour; que le pere & la mere aiment plus leurs enfans, qu'ils ne sont aymez d'eux: car ils
sçavent plus certainement qu'ils ont engendré leurs enfans, que les enfans ne sçavent
qu'ils ont esté engendrez d'eux: attendu qu'ils n'estoient pas encores au temps de la genera-
tion. En troisiemes lieu, en l'amitié de parenté, où la raison de la dilection, est la proximité
de l'un à l'autre: quand l'amant est plus proche à l'aymé, que l'aymé à l'amant; l'amour est
plus fort en l'amant. Or le pere est plus proche à l'enfant, que l'enfant n'est au pere: car l'en-
fant est comparé au pere, ainsi qu'une partie separable au tout, auquel elle est contenue:
& principalement cependant qu'il est petit, & qu'il n'est point separé du soin du pere: là où
le pere n'est point contenu en l'enfant, comme partie: au moyen de quoy l'enfant appar-
tient au pere comme vne sienne partie, & non le pere à l'enfant: & partant le pere ayme
plus son fils qu'il n'en est aymé. En quoy il faut noter que le plus prochain en cet endroit,
s'appelle vne chose par laquelle nous auons plus facilement ce qu'iluy est prochain, qu'à
l'opposite. Or il consiste qu'ayant le tout, on a mieux & plus facilement les parties, qu'à l'op-
posite: car ayant l'homme, on a la teste, & non à l'opposite. Doncques ce qui inferre vn au-
tre, & n'en est pas inferé, est dit plus prochain: & consequemment le pere est plus proche
de son fils, que le fils n'est du pere. En quatriemes lieu, parce que l'amitié s'affermir par la
longueur du temps & s'augmente: & les peres aiment leurs enfans de plus long temps
qu'ils ne sont aymez d'eux: parce que leur amour commence dès le commencement de
leur generation, & les enfans ne commencent qu'alors qu'ils ont l'usage de la raison ou du
sens, pour les discerner des autres. Et finalement le pere ayme son enfant comme en estant
le principe & de son amour: & l'enfant est comme vne image reflexchie du pere: laquelle
ainsi qu'elle est ombre au respect de la chose qu'elle represente, l'amour de l'enfant n'est
qu'un simulacre à comparaison de l'amour qui flue du pere: à cause de quoy, combien que
l'amour paternel & tous les bien-faits qui en procedent, soient accumulez en l'enfant: l'a-
mour de l'enfant est moindre en luy, qui est le subiect patient: qu'au pere qui est le princi-
pe d'agir. De sorte que combien que l'enfant r'ayme le pere qui l'ayme, c'est plus debile-
ment qu'il n'en est aymé: ainsi que le patient reagissant en l'agent, le fait avec moins de
force, que l'agent n'en a en agissant.

Les meres aiment plus leurs enfans que les peres, pour le moins plus tendrement: par-
ce qu'elles sçavent plus certainement que ce sont leurs enfans, que les peres: & parce en-
cores qu'elles conuersent d'auantage avec eux, en ayant soin des leurs tendres ans, lors
que les peres ne se meslent point de ce soin là: & finalement parce que durant qu'elles les
ont portez en leur ventre, enfantez & nourris, elles ont souffert plus de peine & de travail
pour eux que les peres: car les choses faites avec plus de labeur, sont les plus aymées.

*Que l'amitié des enfans enuers leurs pere & mere, est comme celle
des hommes enuers Dieu.*

CHAPITRE XIX.

Εἰ δ' ἢ μὲν τοῖς ἡρώεις φιλία τέλει· ὡς ἀπὸ τοῦ
ποιοῦ τοῦ ἡρώους, ὡς τοῖς ἀγαθοῖς ὡς ἀπὸ τοῦ

Arist. 1. 8. Eth. c. 14. Ea autem quæ liberis cum pa-
rentibus, et hominibus cum diis immortalibus amici-
tia intercedit, ut cum bona quadam re, atque excel.

Εὐ γὰρ

ὅτι γὰρ πεποιήκασι τὰ μέγιστα τῷ γὰρ ὄντι καὶ ἡρα-
φύω αἰπῶι, καὶ γενημένοι τῷ πατρὶ ἐκείνῳ.

lente, intercedit. Beneficis enim nos maximis affe-
runt. Cause enim sunt tum ut filij nascantur & alen-
tur: tum ut iam confirmati instituantur.

PAR ce que les progeniteurs sont tres grands bien-faicteurs au respect de leurs enfans, attendu qu'ils leur donnent l'estre, la nourriture & la discipline par l'erudition, qui sont trois tres grâds benefices: l'amitié des enfans enuers eux est estimee semblable à celle de l'hôte enuers Dieu. Car l'hôte reçoit l'estre de Dieu, côme de la premiere cause de l'estre de toutes choses: il en reçoit la nourriture aussi: attēdu que Dieu est cause productiue des choses inferieures, par le mouuēment des Cieux: & dōne aussi les sciēces, entant qu'il cree l'ame raisonnable, qui en est capable. Et ceste amitié d'entre les peres & les enfans est extrêmement vile & delectable, & bien plus que celles des estrangers: car ils viuent ensemble, s'entr'aydent selon l'age, & s'entreportent vn mutuel soulagement.

De l'amitié fraternele.

CHAPITRE XX.

LA raison de la dilection qui est entre les freres, c'est par ce qu'ils sont descen dus de mesmes progeniteurs, ausquels ils se referent, comme des rameaux à vne racine: à cause de quoy ils sont en quelque maniere vne mesme chose entr'eux; c'est à dire selon le sang. Car le sang qui est la racine commune des enfans, demeure en certaine façon mesme, es enfans diuisez des progeniteurs & entr'eux. Et ce qui conferue & augment l'amitié entre les freres, c'est la proximité de l'age: car deux d'un mesme aage s'entre-ayment naturellement: & quand ils sont nourris ensemble, & principalement de mesme lait: à cause que par vne telle nourriture on deuient ordinairement de mesme mœurs, lesquelles sont causes d'une naturelle amitié.

Η δὲ τῆς ἀδελφῶν, τῇ ἐξ ἑκείνων ἐστίν.

Arist. 1.8. Eth. c. 13. Fratrum autē amicitia, sed adhū
amicitia similis est. &c.

L'amitié fraternele est comme celle des compagnōs, qui sont nourris ensemble: & tou-
tesfois elle est plus grāde entre les freres, fils sont vertueux, qu'entre les autres: parce qu'ils
sont plus proches, que leur amitié a son origine dès le commencement, & qu'ils sont plus
semblables, à cause qu'ils sont de mesme parents: & finalement parce que l'un a de longue
main peu experimenter les mœurs de l'autre, & par ce moyen confirmer l'amitié entr'eux:
lesquelles conditions manquent aux estrangers. Quant à l'amitié d'entre les autres pa-
rents, elle se prend selon les proprietēz de l'amitié fraternele, & selon les degrez de
proximité, par vne certaine analogie: ainsi que d'estre pres ou loing de la premiere
fouche.

De l'amitié d'entre le mary & la femme.

CHAPITRE XXI.

Ἄνθρωπος ὁ γὰρ τῆ φύσεως κοινωνικὸς μᾶλλον
ἢ πολιτικὸς· καὶ ὅσοι ἑστέροις ἐσὶ ἀγαθώτεροι οἰ-
κία πόλεως, καὶ τεκνοποία κοινωνίῃ τῶν ζώων· τοῖς
μὲν οὖν ἄλλοις ὅτι τοσούτοι ἡ κοινωνία ἐστίν· οἱ δ'
ἄνθρωποι ἢ μόνον ἢ τεκνοποιίας χάριν κοινωνοῦσιν·
ἀλλὰ καὶ τῆς εἰς τὸ βίον.

Arist. 1.8. Eth. c. 14. Homo enim ad coniugium aptior
est natura, quā ad societatem civilem: quanto prior,
magis que necessaria ciuitate domus est. quantoque fi-
liorum procreatio animalium omnium communior
est. Atque in ceteris quidem haecenus progreditur
communitas: Hominis autem non solum procrea-
tionis liberorum causa communi domo viuunt, sed etiā
vitae communis, quae ad vitam pertinent, maiorem habeant
facilitatem.

Ὁ γὰρ ἄνθρωπος ὁ μόνον πολιτικὸς, ἀλλὰ καὶ
οἰκονομικὸς ζῶν, καὶ ὅσοι ἑστέροις ταῖς πό-
λεσιν ἐστὶ τῶν τεκνοποιῶν ἐστὶν ἄρρεν, ἀλλὰ οἱ
οἰκονομικὸι εὐλαίῳ· ἀλλὰ κοινωνικὸς ἄνθρωπος
ζῶν ὅσοις ἐστὶν φασὶν εὐλαίῳ ἐστίν.

L. 7. moral. Eud. c. 10. Homo enim solum non solum
civile, sed æconomicon animal est: & non ut cetera a-
liquando se alteri, aut viro, aut mulieri coniungens, a-
liquando verò fugians, & latitans, sed communica-
bile animal, homo est, erga ea, quibuscum naturalis
cognatio illi intercedit.

*De quelle sorte l'amitié ne peut & peut estre entre des personnes
de conditions différentes.*

CHAPITRE XXIV.

[illegible]

C. 10. Ea autem amicitia, quam utilitas constituit, ex contrariis maxime constare videtur: ut cum pauper dicitur, doctus in docto sit amicus. Nam qua quisque re forte fortuna eget, ab altero expetens, alio genere illum remuneratur. Adhuc numerum amatorum, et eum qui amat, forme hunc ac deforme licet agere.

Digitized by Google

bien que cecy soit vray : & que selô l'ancien prouerbe , les pareils s'assemblent mieux avec leurs pareils, que ce n'est pas simplement & par soy : mais seulement en certaine maniere & par accident : attendu que ceux qui sont fort inegaux selon quelques conditions, se peuvent egaler en sorte selon d'autres , que l'amitié naistra & demeurera parmy eux : car cōbien qu'un contraire ne puisse appeter par soy son contraire, d'autant que ce seroit desirer sa destruction : neantmoins vn contraire peut bien par accident appeter son contraire, cōme vn moyen pour paruenir à vne autre chose qu'il desire : ainsi le sec n'appete pas l'humide , mais vn homme qui aura le corps fort sec, appetera l'humide : non pas pour deuenir humide, mais humecté, afin d'estre reduit à vn temperament moyen entre le sec & l'humide. Tout de mesme l'amitié peut arriuer entre des contraires & principalement en l'amitié vtile, car le pauvre ayme quelquesfois le riche , parce qu'il en reçoit du secours & du support : & le riche tire du pauvre de l'obeissance & du seruice : & en l'amitié delectable, le laid ayme le beau, pour le plaisir qu'il prend en la beauré : & le beau ayme le laid, tirant de del'vtilité de luy & des commoditez.

Que toute amitié doit estre fondee sur l'egalité de retribution.

CHAPITRE XXV.

Ανάλογον δ' ἐν ἀπάσαις ταῖς χρεῖς ὡς φιλίαις ὅσαις φιλικῶς, καὶ τὴν φιλικὴν δὲ γίνεσθαι οἷον τὸ ἀμύνειν μᾶλλον φιλικῶς, ἢ φιλεῖν, καὶ τὸ ἀφιελμῶνται, καὶ τὸ ἄλλαν ἔχειν ὁμοίως· ὅταν γὰρ καὶ ἄλλος ἢ φιλικῶς γένηται, τότε γίνεται πᾶσι ἰσότης· ὁ δὲ τὸ φιλικῶς εὖ καὶ δόξει.

Διὸ φαίνεται καὶ οἱ ἔχοντες γελῶσι ἐνίοτε, ἀξιούτως φιλικῶς ὡς φιλικῶν· ὁμοίως δὲ φιλικῶς ὄντας ἴσως ἀξιούτως· μὴ δὲ τοῖς τοῖς ἔχοντες γελῶσι.

Εἰ ἀπάσαις δὲ ταῖς ἀσμενιμότησι φιλικῶς τὸ ἀνάλογον ἰσάζει, ἔσεται τὴν φιλικῶν.

Εἰ δὲ τῇ ἑραπείᾳ, ἐνίοτε μὲν ὁ ἔχων ἔχοντες ἔχοντες, ὅτι ὡς φιλικῶν ὅσα ἀπὸ φιλικῶν, ὅθεν ἔχοντες φιλικῶν, οἱ ἑαυτοῦ ἔχοντες.

Τοῖς δὲ μὴ χρεῖς εὐθυμεῖται, τὸ ἀνάλογον μέτρον.

Arist. l. 3. Eth. c. 8. Proportionem autem in omnibus amicitiis, que in excellentia posite sunt, amatio debet extare: ut scilicet ei, qui potior est, ametur magis quam amari: & ei qui plus utilitatis affert: itemque ceteris singulis. Cum enim amatio sit pro dignitate, quodammodo extat equalitas: quod amicitie proprium esse videtur.

C. 10. Videntur interdum & amatores ridiculi, cum eos, quos amant, sibi in amore respondere volunt. Et certe si aequi digni sint, qui amentur, iure es volunt & postulant: sin nihil tale habeant, ridiculum sit id postulare.

L. 9. c. 1. In omnibus autem diem dissimilium amicorum amicitiis: proportio amicitiam exaequat, et conseruat. & c.

In amatoria verò amicitia queritur interdum amator de eo, quem amat, quod cum eum de amet, ille sibi mutuo non respondeat in amore, quamvis forte nihil ipse habeat amabile.

L. 7. moral. Eud. c. 10. Qui non eodem respectu ad inuicem agunt, mensuram habent proportionem.

QUELQUE forte d'amitié que ce soit, doit estre fondee sur vne egale retribution d'une part & d'autre , selon la quantité simplement , ou au respect de la proportion & valeur de l'une & de l'autre partie, dont il soit constitué vne egalité : comme pour exemple, il est requis entre personnes egales, que la quantité sur laquelle est fondee leur amitié, soit egale simplement : à sçauoir que l'une & l'autre s'entre-soient egaleement vtiles ou delectables : & entre personnes inegales, si l'un est doublement meilleur que l'autre, l'amitié du moindre vers le plus excellent, doit estre plus grande au double, que n'est l'amour du plus excellent vers celuy qu'il est moins, afin de le recompenfer : car par vn tel moyen l'egalité se trouuera en ses amitez selon la proportion. Dont la raison est , qu'autant que cela, au moyen de quoy l'un est aymé, excède cela pour lequel l'autre est aymé, l'amitié de l'un est autant excédée par l'amitié de l'autre : estant requis pour l'egalité de la proportion, que telle qu'est la raison de l'aymé à l'aymé, selon la dignité & boneté, telle soit la proportion de l'amitié à l'amitié, comme si entre la dignité de l'un & celle de l'autre, la proportion est double, elle soit telle entre l'amitié & l'amitié. En somme la recompence en l'amitié d'equiparence, est selon la proportion Arithmetique, & en celle de disquiparence, selon la Geometrique. Car combien qu'es amitez de disquiparence ou dispareilles, il n'y ait point d'egalité des personnes, celle de la matiere s'y doit trouuer : c'est à dire celle de la chose aymable : d'autant qu'encores que la proportion de la chose n'y soit pas tousiours gardee, comme il se connoist à celle des Princes enuers leurs subiects, & des peres enuers leurs

*De la retribution convenable pour constituer l'égalité
en chaque sorte d'amitié.*

Τὰ αὐτὰ μὲν δὴ ἔτε γινέσθαι ἐκαστὸν τοῦ
 θάρους, ἡδὲ δὲ ζητεῖν ὅταν δὲ γινώσκῃ μὲν τι-
 κτα σπουδή αὖ δὲ τοῖς γενήσοισι, γινώσκῃ δὲ μέναι αὖ
 δὲ τοῖς περὶ αὐτὴν μόνον ἢ τῶν τοιούτων ὅσπιν-
 κησέσθαι Φιλία.

Οὐδὲ γὰρ ἐστὶ ἐν πνεύματι ἀγαπᾶν ἐν ταῖς ἀρεταῖς
ταῖς ἁγίαις καμῖαις, ἢ ἡρώδης· ὁ δὲ γὰρ τὴν ἀγίαν
πνεῦμα ἀποδοῦναι εἰς δόγμαμα δι' ἡγεγῶντων, ὅτι
ἐκείναι εἶναι δοκεῖ· διὸ δ' ἐδύναται, οὐκ ἐξέσται ὡς πα-
τήρ ἀπαρτίζοντα ἡμῶν· ὅφελοντα γὰρ ἀπο-
δοῦναι· πᾶσι δὲ τοῖς ἀγαπῶντι τὸν υἱὸν ἐν πνεύματι δι-
δοσκαται· ὅς ἐστι ἀποδοῦναι.

Arist. l. 3. Eth. c. 8. Eademigitur utrique ab alio neque prestantur, neque sunt postulanda. Cum vero is qui procreavit, ea quæ parentibus debent, libere tribuit, vicissimque filiis parentes, quæ debent liberis, tum firma & æquabilis talis amicitia futura est.

C. 16. Nam ne omnibus quidem in rebus id effici
possit: quædam modum in honoribus id, quos dicit immortalibus & parentibus habere solemus. Nemo est enim, qui honorem is dignum tribuere possit: sed qui eos pro viribus & facultatibus colit, is probus et pius esse videtur. Quocirca et si videtur patrem abdicare filio non licere, sed patri filium maxime. cum enim, qui debet, oportet reddere. Quicquid autem fecerit filius nihil beneficium a patre acceptus dignum fecerit. Semper iustus debet.

POUR conseruer l'egalité és amitez, il faut plus deferer d'honneur à l'excellent, & au moindre plus de lucre & de commodité temporelle: dont la raison est telle. Il faut donner à chacun plus de ce qui luy est propre & de quoy il est plus digne pour ses œuvres. Or l'honneur est la propre retribution pour les œuvres de la vertu & pour les bien faits conferez, esquels les plus grands excèdent les moindres: doncques il les faut recompenser d'honneur. Et quant aux vertueux & grands, la recompense qu'ils doiuent faire à leurs amis inferieurs, c'est du secours contre l'indigence qu'ils souffrent: lequel secours se donne par le lucre & par les commoditez temporelles, & si la retribution n'est egale, il faut qu'elle se face en la meilleure maniere qu'elle pourra estre faite. Car l'amitié ne requiert pas tousiours vne egalité de retribution, mais seulement ce qui se peut: d'autant qu'il y a de certaines amitez ausquelles nous ne sçaurions rendre la pareille: comme l'homme enuers Dieu, & les enfans enuers les peres: parce que quelque honneur que l'hôme rende à Dieu, & quelque bien que les enfans retribuent à leur pere & mere, il leur sont encores d'auantage redeuables: attendu que nous auons receu tout l'estre de Dieu premierement, & de nostre pere & mere secondement: à cause dequoy nous ne leur pouuons rendre vne egale recompence: toutesfoies, comme dit Aristote, seruant Dieu & le pere & la mere selon nostre puissance, il semble que nous sommes bons & vertueux.

Δοξεῖς δ' αὖ, τοσοῦς μὲν γρη῏σι δὴν μάλις^α
 παρκεῖν, ὡς οφείλοντας, ἡ τοῖς αἰτίοις τῷ ἔργῳ,
 χαλκίῳ ἢ αὐτοῖς ἐς ταῦτ' ἐπαρκεῖν· ἔπειτα
 δὲ χρῆσθαι τοῖς ἑκ παλαιᾶς γονοῦσι· ἐδὲ γὰρ τ'
 αὐτοῖσι πατρὶς μνητὲρ· ἐστ' αὖ τιμὴ ὁ σφῆς, ἢ ἡ
 εὐκτηρὴς· ἀλλὰ τ' πατρικῶν, ἰμοῖοις δὲ καὶ μαρτυ-
 ρίῳ, ἔσται δὲ τῷ σπεύοντι, πάλιν τ' χρῆ-
 σι μάλιν, ὡς παρὰ σφῶς, καὶ χαλκίῳ, καὶ τοῖς τοῖς-
 πεισι.

Ariffl. 1.9 Ethic. 2. Videntur autem filij parentibus maxime reus ad vitium necessarius, suppositus debere, tanquam debitor: pulcherrim. eff. i. per quos sumus, quam nobis ipsis in his rebus opulenter. Proterea parentibus bonos, vi diis immortalibus habendus: sed non omnis parentibus. Namque patrum idem, qui mater debet. Neque vero sapiente aut imperatore dignus honos, sed paternus: itemque matri materius. Omnis autem etate bonos tribuendus est: vi ei assurgamus, vi de se et accretione honorato decedamus. Et cetera alia premissis.

Il faut que les enfans retribuent deux choses à leur pere & à leur mere: à sçavoir la nourriture & de l'honneur. Les enfans sont principalement obligez de les substantier pour

conferuer leur estre: car puis qu'ils ont donné l'estre à leurs enfans, & qu'ils les ont conseruez en estre en les eleuant, & cependant qu'ils estoient incapables de le pouruoir eux mesmes, à cause de leur basage: les enfans se doiuent efforcer de conseruer l'estre de leur pere & de leur mere apres qu'ils sont grands en les nourrissant, afin de leur retribuer l'estre de la maniere qu'ils peuuent. De sorte que s'ils ne leur peuuent donner l'estre ainsi qu'ils l'ont receu, pour le moins qu'ils leur donnent l'autre partie: à sçauoir la conseruation de l'estre, en leur contribuant ce qui leur est necessaire. Ils sont obligez de rendre l'honneur à leur pere & mere, comme aux causes de leur estre, ainsi qu'à Dieu: non pas toutesfois tout honneur: car vn certain honneur est deu au pere, vn autre à la mere, & vn autre au sage, vn autre au Prince, vn autre à la vieillesse: l'adoration est deuë à Dieu, la subiection au Roy, & l'amour naturelle & reuerence au pere.

En somme toutes choses iustes & honnestes sont deuës au pere: il est equitable del'honorer, car il nous a donné l'estre en nous engendrant: luy fournir d'aliment, car il nous a nourry: de le racheter de captiuité, car il deffend nostre liberte: de luy obeir en toutes choses iustes & honnestes, c'est à dire non repugnantes à Dieu, à la nature & à sa patrie; car il nous a eleuez à cet office: & en somme es choses qui luy sont propres en tant qu'il est pere: il luy faut plus obeir qu'à vn autre: mais non pas en toutes les autres choses, car estant à la guerre il faut plus obeir au Capitaine, en ce qui le concerne; que non pas à son pere: plus au magistrat qu'à luy, pour le bien public: & pour le regard de la santé tout de mesme, plus au Medecin qu'à son pere: & ainsi des autres semblables: car en tels cas le Capitaine, le Magistrat, le Medecin, & tels autres, sont preferables au pere. Quât aux freres & aux parents, il leur faut donner ce qui leur conuient: à sçauoir la communication es affaires, la paix & la confiance. Et en somme il faut essayer de rendre à vn chacun ce qui luy est propre: à sçauoir selon l'aage, & selon la vertu, & selon les dignitez & charges, aux vns plus, & aux autres moins.

Difference du fondement de l'egalité en l'amitié & en la iustice.

CHAPITRE XXVII.

Οὐχ ὁμοίως δὲ τὸ ἰσὺν ἐν τοῖς δικαίοις, ὡς ἐν τῇ φιλίας φαίνεται ἔχον· ἔτι γὰρ, ἐν μὲν τοῖς δικαίοις, ἰσὺν ὁρῶμεν τὸ ἔχειν ἁλίστως τὸ δὲ κατὰ πρῶτον, δευτέρως· ἐν δὲ τῇ φιλίας, τὸ μὲν κατὰ πρῶτον, ὁρῶμεν τὸ δὲ κατὰ δεύτερον, δευτέρως.

Arist. l. 8. Eth. c. 9. Non ita parè se habet in rebus iustis, ut in amicitia equalitas. Etenim in rebus iustis primo loco ponitur equalitas ea, qua pro cuiusque dignitate est: secundo ea, qua aequali numero aut magnitudine singuli partem ferunt. In amicitia contra primo loco statuitur id æquale, quo parè magnitudine quisque partem consequitur: secundo id, quo rata cuiusque pars pro sua cuiusque dignitate tribuitur.

La proportion en l'amitié des personnes inegales, ne se regarde pas selon le mesme ordre qu'en la iustice distributive: car en la iustice distributive, on doit considerer premierement les œuvres, ou la proportion des œuvres des personnes auxquelles on doit faire la distribution: & secondement, la distribution des choses & des biens communs se doit faire selon l'egalité ou proportion des œuvres. Mais en l'amitié, il faut premierement considerer la proportion ou l'egalité entre la qualité des personnes qui s'ent'ayment, & puis apres les œuvres d'amitié doiuent s'ensuiure: à sçauoir aymer & estre aymé, selon la dignité & l'excellence des personnes amantes & aymées. La raison de ceste diuersité consiste selon S. Thomas, en ce que l'amitié est vne certaine vnion ou société d'amis, laquelle ne peut estre entre personnes distantes de beaucoup; ains doit estre entre celles qui approchent de quelque egalité de la cōstiruce: là où il appartient à la iustice de reduire les choses legales à l'egalité. Et partant l'egalité est la derniere en la iustice & la premiere en l'amité.

Des amitez où peut arriuer des plaintes de la retribution, & où il n'en arriue point.

CHAPITRE XXVIII.

Διαφέρονται δὲ ἔτι καὶ ταῖς κατὰ ὑπεροχὴν φιλίας, ἃς οἱ γὰρ ἐχέουσιν πλεονέχοντες ἔχον· ὅταν

Arist. l. 8. Eth. c. 16. Ità verò in his quoque amicitias qua in excellentia quadam consistunt, dissidia nonnulla sūt.

ὃ τὸ το γήγηται, ἀγαλλίεται ἡ φιλία.

Οἴεται γὰρ χαρὰν εἶναι χρημάτων κοινωνία. πλείω λαμβάνουσιν οἱ συμβαλλόμενοι πλείω, ὥ-
τω δὴ καὶ ἐν τῇ φιλίᾳ.

oriuntur. Positula enim uterque plus sibi tribui.
Quod cum sit, dirimuntur amicitia. &c.

Arbitrantur enim ut in societate pecuniarum
plura auferant, qui plura in societatem attulerunt,
sic & in amicitia fieri oportere.

Il peut arriuer des plaintes entre les amis inegaux, parce que l'un & l'autre, à sçauoir l'excellent & l'excellé s'estime digne de receuoir de l'autre plus qu'il ne reçoit: car l'excellent se fonde sur ceste raison, qu'au bon est deu le bon, & au meilleur le meilleur: & en l'amitié vtile il est plus deu à celui qui est plus vtile. Mais à l'opposite l'amy excédé en l'amitié vtile & en l'amitié honneste, allegue que c'est à l'amy excellent à pouruoir à ses amis inferieurs, qui ont necessité: autrement il ne seroit pas expedient à l'amy inferieur de contracter amitié avec le superieur & plus excellent.

En l'amitié honneste il n'arriue point de plaintes raisonnables: car l'un ny l'autre des amis ne desire que ce qui est raisonnable: & si l'un est plus puissant ou de plus grande vertu que l'autre, il l'excusera s'il ne retribue pas tant, acceptant la promptitude de son esprit. Et d'ailleurs la ressemblance des mœurs, le consentement de la vertu, la confiance & proportion d'amour mutuelle, le repos qui est le fruit, & l'effect d'une telle amitié, coupent le chemin à toutes les plaintes.

En l'amitié delectable, il n'y a point aussi de plaintes raisonnables: car s'ils se plaisent ensemble, ils ne se plaignent point: s'ils n'y ont point de plaisir aussi, rien ne les empêche de se retirer & d'en chercher ailleurs.

Il peut arriuer des plaintes en diuerses sortes en l'amitié vtile: à sçauoir quand l'un veut obseruer les conuentions, & l'autre veut proceder selon les bonnes mœurs. Secondement, quand l'un donne vne chose à vn autre, sans y mettre prix; entendant toutesfois qu'on luy en fera retribution d'egale valeur: ce que celui qui la reçoit n'entendoit pas. Et en troisieme lieu, quand quelqu'un a dit qu'il donnoit gratuitement: esperant toutes-
fois recompense, & laquelle l'autre ne faisant point, il l'accuse d'ingratitude.

Du moyen d'empescher les plaintes en l'amitié.

CHAPITRE XXIX.

Cependant que la retribution se fera entre les amis, de l'honneur, de la delectation, & de l'utilité qu'ils s'entre-doiuent, selon vne deuë egalité; il n'y aura point de plaintes en l'amitié: mais si on manque d'une part ou d'autre à ces deuoirs, alors les plaintes naissent entre les amis, dont s'enuiuent les dissolutions d'amitié. Pour euites les plaintes & les querelles en l'amitié vtile, il faut que celui qui reçoit, considere de qu'il reçoit; à sçauoir si c'est de son amy éprouué qui le donne gratuitement, purement, librement: ou d'un qui tacitement en recherche recompence. Car si c'est du premier, il n'y aura point de plaintes, s'il ne les restitue. Si c'est du second, qu'il ne les recoiue pas, s'il ne peut faire restitution: & s'il le prend, qu'il face promptement la recompense egale au bien fait, ou vallant mieux,

De ceux au iugement de qui la retribution se doit faire es amitez.

CHAPITRE XXX.

Ὅτι φασὶ καὶ Πρωταγόρας ποιεῖν ὅτι γὰρ δι-
δάσκει ἀνδραποδιστὰς καὶ μαυρόντας. Οὐδὲν οὖν
δοῦναι ἀξία ἐνθάδε, καὶ ἐλάμβαναι ποσού-
των.

Ὅτι γὰρ τοῦ χρηματὸς ἡ ἀξία μετρίεται; τι-
μὴν ἰσόρροπος οὐκ ἐν γινώσκῃ. ἀλλ' ἴσως ἰκανὸν
χαρὰν τοῦ τοῦ γινώσκῃ, καὶ τοῦ γινώσκῃ, τὸ ἐν δι-
χόμοις.

Δὲ δ' ἴσως ἢ ποσούτων τιμῶν, ὅπου ἔχοντι φά-
νεται ἀξίον, ἀλλ' ὅπου οὐκ ἔχοντι ἐπίμα.

Tom. 2.

Arist. l. 9. Eth. c. 1. Quod aiunt & Protagoram
facere solitum. Cum enim docuisset quod ei iandem
visum esset: eum qui didicerat, iubeat estimare,
quanti esse viderentur ea, que sciret: & tantum au-
feret. &c.

Neque enim sapientia estimationem pecunia me-
tiri potest, neque precium parvi momenti reperiri
queat. Sed fortasse satis sit, id quod vires & facul-
tates patiuntur, referre: quemadmodum & diis &
parentibus prestare solent. &c.

Tanti autem fortasse res estimanda est, non quan-
tium esse videtur, cum eam quis habet: sed, quanti
priusquam eam habere, estimabat.

Q

EN l'amitié vile, parce que l'amy n'obeit pas à l'amy, pour l'amour de luy; mais que c'est son intention de recevoir quelque chose: il faut faire vne condigne recompence, selon le iugement & estimation de celuy qui la reçoit: car il connoist mieux de combien il a esté aydé, & combien elle a vallu, que celuy là qui la donne: parce que ce n'est pas à luy à rechercher l'indigence de l'amy qui a receu: & d'ailleurs ceux qui conferent les bien-faiçts, les estiment ordinairement plus qu'ils ne valent: Doncques le iugement de la recompense des bien-faiçts, appartient à celuy qui a receu les bien-faiçts; à la discretion duquel il semble que le bien-faiçteur se commet en bien-faisant: ainsi que Prothogoras remettoit à ses Disciples, d'estimer eux mesmes, ce qu'ils luy deuoient donner pour la doctrine qu'ils auoient receuë de luy; & se contentoit du loyer qu'ils luy presentoient: car le loyer se donne au bien-faiçt, & non à celuy qui l'a faiçt; non que pour cela la recompence de l'institution aux sciences & à la vertu, soit condignement faite: car comme dit Aristote, en la tradition de la Philosophie, entre le Disciple & le Precepteur, l'excellence & la dignité de ce qui est communiqué au Disciple par le Maître; ne peut estre mesurée par del argent, ny le Disciple rendre vne egale valeur à son Precepteur: estant certain, suivant le dit du Sage, que l'or en comparaison de la sapience est vn petit de sable. Mais le Disciple de sa part le doit recompenser, cōme nous faisons Dieu & nostre pere: & partant la recompence semble estre suffisante, qui recompence le bien-faiçteur, quand mesmes elle n'esgaleroit pas le bien fait. En l'amitié delectable la recompence se doit faire en la mesme sorte comme en l'vtilité, pour les mesmes raisons. Quant à l'amitié honneste, en laquelle l'amy est aymé pour l'amour de luy mesme, & non pour la promesse qu'il ayt faite de recompence: la retribution ne s'y doit point faire selon le iugement de celuy qui reçoit le bien-faiçt; mais en regardant à l'eslection & à la volonté du bien-faiçteur: encorcs que celuy qui a receu le bien-fait, en ayt tiré peu de secours. Dont la raison est, qu'en tout genre la mesure est ce qui est le principal en luy: & le principal en la vertu & es mœurs: c'est l'eslection, & consequemment en l'amitié, qui est vertu, ou avec la vertu, comme nous auons dit.

Quelques fois il faut preferer la retribution deuë au bien-faiçteur, à la liberalité enuers l'amy: Et quelques fois non.

CHAPITRE XXXI.

Οτι μὲν οὐκ ἔστιν ἅπαν ὑποδοχόν, ὅθεν τῶ πατρὶ πάντα κεχρησθῇ ὅθεν τῶ Διὶ γύειν, οὐκ ἔστιν δὲ λαόν.

Arist. 1.9. Eth. c. 2. Non eadem igitur omnibus est serbienda, neque patri omnia, quemadmodum neque Joui omnia immolantur, non obsecrum est.

IL y a plusieurs choses où on doit plustost faire retribution au bien-faiçteur du benefice receu de luy, que de donner à l'amy, si on ne peut faire l'vn & l'autre ensemble: & en plusieurs autres choses il faut plustost donner à l'amy, ou au vertueux, que de rendre vn bien-faiçt receu: car ainsi que selon la iustice de la loy, l'homme est tenu de rendre ce qu'il a emprunté: de mesme selon l'honneur & morale, & le droit de nature, l'homme est obligé de retribuer à son bien-faiçteur: car celuy qui a receu vn bien-faiçt en demeure redevable: & non de donner à l'amy s'il n'interuient autre chose. Mais d'ailleurs, pource que c'est la raison d'encliner tousiours à ce qui est meilleur & plus necessaire; il faut plustost donner au pere ou à l'amy prisonnier pour leur deliurance, que de rendre le bien-faiçt au bien-faiçteur qui est en liberté; si on ne peut faire l'vn & l'autre: car le pere ou l'amy est en vn tel cas, constitué en plus grande necessité que le bien-faiçteur. Il est aussi meilleur de donner à l'amy vertueux, que de faire retribution d'un bien-faiçt, à vn meschant qui nous l'aura conferé: car le bien de la vertu est meilleur que le bien conferé pour vn mauuais. Si aussi vn mauuais accommode vn vertueux, esperant du gaing de luy, le vertueux n'est pas tenu de le raccomoder: parce que le vertueux n'espere pas du gaing du mauuais.

Causes generales de la fin de l'amitié.

CHAPITRE XXXII.

Οὐ γὰρ ὅτι τοῖς αὐτοῖς ἡδύται ὅτοι, ἀλλ' ὁ μὲν

Arist. 1.8. Eth. c. 5. Non enim iisdem rebus hi ἡδύται

ἔργων ὁμοίων, ὃ δὲ ἑρεπιδόμῳ ἔργο ὁμοίῳ·
ληρούσης δὲ τῆς ἐρεσίας, εἰς ἣν τὴν φιλίαν λήγει· ἴσῳ
μὲν γὰρ, οὐκ ἔστιν ἡ ὁμοία· τῷ δὲ οὐ γίνεται ἡ
ἑρεπεία.

Οἱ γὰρ τὸ ποιῆσαι ἀγαθόν τὴν φιλίαν ἀπλῶς,
ἀλλὰ τὴν ἐρίαν· ἐὰν δὲ ῥηθῇ ἡ ἀπορία γά-
νηται, ὅτι φιλίας δοκεῖ λήγειν ποιεῖν ὅταν ἐρηθῇ.
πολλὰς δὲ φιλίας ἀποσπῶντα διέλυσεν.

Οὐδὲν γὰρ ὅπως ἐστὶ φιλαν, ὡς τὸ συζῆν.
Τὰ μὲν γὰρ ἡδὺα παρρησιάζονται, τὰ δὲ λυπη-
ρὰ φέρονται.
Εἰς γὰρ τὸ συζῆν οὐδὲν μείζον ἐστὶν τοῦ ἡδέως
εἶναι.

Les causes communes dequoy l'amitié prend fin d'elle mesme, outre l'inegalité de re-
tribution, qui est la principale : sont premierement vne longue absence ou separation
des amys l'un de l'autre : & principalement si on ne se peut représenter par lettres ou par
messagers à l'amys : parce que ce qui est cause de la chose, & de la conseruation par la pre-
sence; est cause de la destruction par l'absence. Secondement elle deuff par l'ineptie de
quelques vns, qui ne sont pas naturellement aimables : comme les vieillards pour la plus
grande partie, & les hommes seueres, austeres & contentieux : car telles gens ne sont pas
bons à viure ensemble, qui est le propre acte de l'amitié : parce qu'il semble qu'ils ne se de-
lectent en aucune chose : & à cause de cela ils ne se montrent pas agreables en viuant en-
semble, mais facheux. Or nul ne peut long-temps conuerſer avec vn facheux & mal-
plaisant : parce qu'il est naturel à tous de fuir ce qui est facheux, & suiure le delectable. En
troisieme lieu, l'amitié cesse quand les mœurs des amis deuiennent fort diuerses les vnes
des autres : car ce que la ressemblance auoit conjoinct, se desvint par la dissimilitude : ou
bien quand il arriue qu'encores qu'ils soient conformes en mœurs & en conseruation, ils
ne peuuent pas toutesfois pour quelque cause viure ensemble : ou pource qu'ils en sont
empeschez, ou pource qu'ils sont occupez à des affaires dissemblables en vne mesme
Republique : Car alors ils demeurent seulement semblables aux amis, & peuuent estre
bien veuillants, mais ils ne sont plus amis proprement : parce qu'ils manquent du propre
acte de l'amitié, qui est de viure ensemble, & s'entre-communiquer leurs secrets. Et en
l'amitié des amans, quand l'un se delecte de la beauté de l'autre, & ceuluy-cy de l'utilité &
obeissance qu'il recoit de l'amant ; si la beauté, obeissance ou utilité vient à manquer, l'a-
mitié se dissout.

Que le bien-faicteur ayme plus celuy à qui il faict du bien, qu'il
n'est aymé de luy.

CHAPITRE XXXIII.

Οἱ δὲ ἐνεργῆται τὴν ἐνεργητικότητα δοκῶσι
μᾶλλον φιλεῖν, ἢ οἱ ἐν παύσας.

Οἱ δὲ ἐν πεποιθότα, φίλους εἰς ἀποπῶσι τὴν
ἐν πεποιθότα, καὶ μὴν ὅτι ῥηθῇ, μὴ δὲ
ὑπερὸν γίνῃ· ἀντὶ τῆς ἐν τῇ πεποιθῇ συμ-
βέβαια· πᾶς γὰρ τὸ οἰκεῖον ἔργον ἀγαθὸν μᾶλλον,
ἢ ἀναπνεῖν· ἀντὶ τῆς ἐργον, ἐμφύχου γνομένης·
μάλιστα δὲ ἵσως τὸ τοῦ τῆς ποιητικῆς συμβεβαι-
ναι· ἀναπνεῖν γὰρ ὅτι τὰ οἰκεῖα ποιήματα,
ἐργοντες, ὡς τὸ πᾶσι· τοῦτο δὲ οἰκεῖον ὅτι τῆς
ἐνεργητικῆς· τὸ γὰρ ἐν πεποθῶς, ἔργον ἐστὶν αὐτῆς·
τὸ δὲ ἀγαπᾶν μᾶλλον, ἢ τὸ ἔργον τὴν ποιήσαν-
τα· τὰς δὲ αἰτίαι, ὅτι τὸ εἶναι πᾶσιν αἰρετὸν καὶ

Tom. 2.

delectantur : sed amator illius amore : is, qui amat,
amatoris erga se studio atque obseruantia. Forma
porro euanescente, interdum euanesceat quoque ami-
citia. Illi enim eius, qui amatur, facies desinit esse
iucunda : hic ab illo non amplius colitur, neque ob-
seruatur.

C.6. Non enim locorum intervallo amicitia sim-
pliciter dirimunt, sed numeris functionem. Quod si
diuturna fuerit absentia, effscere videtur, ut amici-
tiam quoque inobscure obliuio, ex quo dici solet.
Neglectum alloquium multos disunxit amicos. &c.
Nihil est enim amicorum tam proprium quam
vite societate coniungi.

L.10.c.1. Iucunda enim positiui sequuntur omnes,
aspernanturque & fugiunt ea, quae molestia afferunt.
L.2. magnor. A moral. c.11. Ad simul viuendum
nihil majus est, quam iucundos esse.

Arist. 1.9. Eth. 6.7. Benefici autem eos de qui-
bus bene meriti sunt, vehementius amare videntur,
quam ii, qui beneficium acceperunt. &c.

Qui autem beneficium contulerunt, amant & di-
ligunt eos, quos beneficium affecerunt, etiam si neque in
praesenti nulla in re sibi sint utiles, neque sint postea
futuri. Quod & in artificibus vsu venit. Amat enim
suum quisque opus vehementius, quam ab opere suo
amaretur, si ex inanimato fieret animatum. Atque
hoc in Poëta fortasse maximè contingit. Hi enim
sua poemata supra modum amant, affectum in ea,
tanquam in liberos, indunt paternum. Non admo-
dum huic dissimilis est beneficiorum ratio. Id enim
quod beneficio affectum est, eorum qui beneficium
dederunt, opus est. Hoc igitur illis carius est, quam
operi is, qui opus effecit. Eius rei causa est, quod est

Qij

φιλητόν ἵσμεν δ' ἐνεργείᾳ· ἴω ζῆν γὰρ ὃ ἀτά-
πτω ἐνεργείᾳ δὴ ὁ ποιήσας τὸ ἔργον, ὅτι πῶς· σὺ-
γῆ δὴ τὸ ἔργον, διότι δὲ τὸ εἶναι· τὴν δὲ φυσικὴν.

*se omnibus optabile & amabile est. Functio autem
muneri sumus, eo nimirum quod vinamus & aliquid
agamus. Qui opus efficit igitur, re & functione mune-
ris quodam modo est. Ergo sumus cuique opus carum
est, quia & esse ei carum est. Est autem hoc naturale.*

Les bien-faïcteurs apres qu'ils ont conferé quelque bien-faïct, ils ayment plus la per-
sonne qui l'a receu, qu'elle n'ayme celuy qui luy a faïct le bien: dont les raisons sont telles.
Premierement parce que chaque ouurier ayme plus son ourage, qu'il n'est aymé de luy,
ainsi nous voyons que les peres ayment plus leurs enfans qu'ils n'en sont aymez: & pour
le regard des choses artificielles, le mesme arriueroit si elles estoient animees. Cela se re-
marque principalement és Poëtes, lesquels ayment extremement leurs poëmes: car
il est certain que si leurs œures estoient animees, qu'elles n'aimeroient pas tant leurs au-
theurs. Or celuy qui reçoit le bien-faïct, est pour le regard du benefice receu comme vne
œure du bien-faïcteur: car combien que par le benefice donné, le bien-faïcteur ne le
produise pas en estre: toutesfois il en est aydé à se conseruer en estre, ou pour le moins au
bien estre. Et ainsi il est son œure en certaine façon: à sçauoir en le considerant selon le
benefice qu'il luy a conferé. La cause de cela est, que l'estre est vne chose aymée & desirée
de tous; & il semble que nous auons plus l'estre par l'acte second, que par le premier: car
cestuy-cy n'est que pour l'autre: attendu que chaque chose est pour son operation: & ainsi
nous ne sommes pas hommes seulement pour estre raisonnables, mais pour en faire les
operations, en quoy consiste la perfection de la vie, qui est l'estre de l'homme: & nous
n'auons ces operations qu'en puissance, alors que nous n'operons pas actuellement. Or
d'autant que nos œures sont nos actes seconds, & par consequent l'estre que nous ay-
mons naturellement, lequel elles representent: à cause de cela nous aymons naturelle-
ment nos œures, comme vne image de nostre estre, & nostre estre actuel en certaine ma-
niere, par lequel nous viuons apres nostre mort quelquesfois. Et les Poëtes ayment leurs
œures, plus que les artisans: parce qu'estants choses de leur inuention, sans en prendre la
matiere d'ailleurs: ils sont aucunement plus leur œure que celles des autres, qui ne con-
tribuent pas tant à leur estre. Doncques pour ces raisons le bien-faïcteur ayme plus ce-
luy à qui il a bien-faïct, qu'il n'en est aymé: parce qu'il luy donne l'estre par sa liberalité,
lequel il ayme: & celuy qui le reçoit, ne luy contribue pas l'estre de mesme.

Αμα δὲ ὃ τῷ μὲν ἐνεργῆτι χαλόν, τὸ ὃ τῷ
ἀπαύσει, ὡς χαλόν ἐστι τὸ τῷ δὲ παύσει
ὄντι χαλόν ἐστὶ τῷ ἀπαύσει· ἄλλ' ὅτι, συμπε-
τόν δ' ἡ πῆλη ὁδὸς ὃ φιλητόν.

Καὶ ἡ μὲν φίλησις, ποιήσας εἶναι· τὸ δὲ φιλεῖν
τῷ παύσει· τοῖς ὁμοῖοις δὲ καὶ τῷ ἀπαύσει
πᾶσι το φιλεῖν ὡς φιλεῖν.

*Arist. l. 9. Eth. c. 7. Præterea homini bene de
altero meritis pulchrum & honestum est id, quod ex
actione est, ita ut eo, in quo hoc inest, delectetur: ei
autem, qui beneficium accepit, nihil honestius eo quod
bene meritis est, inest: sed si quid est, etiam meritum
est. At hoc minus incundum, minusque amabile est.
&c.*

*Præterea amatio affectionis similis est: amari au-
tem perperis. Hos igitur qui in actione sunt superio-
res, & amare, et ea qua amicitia propria sunt, co-
mitantur.*

Secondement l'œure du bien-faïcteur, c'est de conferer vn bien-faïct: l'œure de ce-
luy à qui on le donne, c'est de le receuoir: Or c'est chose plus aymable & delectable, cōme
plus digne de conferer vn bien-faïct, que de le receuoir: dont la raison est, que le bien-fai-
cteur est agent, & celuy qui reçoit le bien-faïct, patient: & que tout agent, comme tel &
son action, sont plus nobles & dignes que le patient & sa passion. Doncques par raison le
bien-faïcteur se resioiut d'auantage en celuy à qui il a bien-faïct, que celuy à qui on a
bien-faïct, ne se resioiut au bien-faïcteur: Et partant ill' ayme d'auantage: car vne plus
grande ioye vient d'vn plus grand amour. Cecy est confirmé en ce que le bien-faïcteur se
souuenant du bien-faïct, considere vn bien honneste: (car c'est vn œure de la vertu de
liberalité de conferer vn bien faïct:) mais celuy qui l'a receu se rememorant de son bien-
faïcteur, considere le bien vtile: car ce luy a esté du profit de receuoir le benefice. Or le
bien honneste estant plus aymable que le bien vtile, comme meilleur & plus digne: les
bien faïcteurs ayment plus ceux auxquels ils ont bien-faïct, qu'ils ne sont aymez d'eux.
Et d'autant que de cecy il s'en suit, que le plus louable de l'amitié consiste à aymez, c'est si-
gne que la nature de l'amitié est plus à aymez qu'à estre aymé: combien que ce ne soit
pas tousiours

Ηδὲ αὖ ἐστὶ, ὃ μὴ παρούτω, ἡ σείρινα· τῷ
 δὲ μέλλοντι, ἡ ἐλπίς· ὃ δὲ γαυρηδύνῃ, ἡ μη-
 νη· ἥδε γὰρ δὲ τὸ χεῖρ σείρινας, φιλοπτονομένης·
 τῷ μὲν οὖν πεπονηκόπῃ, μένῃ τὸ ἔργον· τὲ χελὸν
 γὰρ πολυζήσαντι τῷ δὲ χρησμένῃ παροίχῃ, ἥ τε
 μένη, τὴ μὲν χελὸν, ἡδὲ αὖ· τὴ δὲ χρησμένη, ὅταν
 ἡ ἥτορ ἡ ἀποσπασθῇ αὖ ἀεὶ πάλιν ὅταν εὖ οἴκε.

En troisiſme lieu, la choſe delectable preſente, eſt plus aymable que la paſſee ne l'eſt par la memoire, ny la future par l'eſperance. Or ce qui eſt delectable au bien-faicteur, luy demeure preſent: a ſçauoir l'honneur de ſa propre ceuvre: (car le bien honneſte, eſt de duree, attendu qu'il eſt le bien de la vertu, & ne paſſe pas ſi toſt) mais celuy qui a receu le bien fait, ſe delecte en l'vile recen du bien-faicteur, lequel paſſe incontinent: & ainſi il ſe delecte en la memoire de la choſe paſſee, qui eſt moins delectable que la choſe delectable preſente. Doncques ce n'eſt pas de merueille ſi le bien-faicteur ſe delecte plus en celuy à quil a bien fait, & ſ'il ayme d'auantage qu'il n'en eſt aymé. La confirmation de cecy, ſe voit, en ce que la memoire du bien honneſte, que quelq'un a fait, eſt toujours delectable: là où celle du bien vile ne l'eſt pas toujours: tant s'en-faut elle eſt quelques-foys faſcheuſe, comme ſ'il a eſté perdu ou enleué. Or le bien-faicteur en celuy à quil a bien fait, la memoire du bien honneſte, & celuy qui a receu le bien-fait a la memoire du bien vile au bien-faicteur: doncques par raiſon le bien-faicteur ſe delecte plus, & aymed'auantage celuy à qui il a bien-fait, que celuy quil'a recene l'ayme & ſ'y delecte.

Επὶ δὲ τὰ ὑπὸ πῶς γενομένα, πάντες μᾶλλον
 σέβουσιν, οἷον καὶ τὰ χεῖματα οἱ κατὰ σῶμα καὶ τῇ
 ἀσθενείᾳ δοκῶσι, δὲ καὶ τὸ μὲν πᾶσι, ἀποκρί-
 νονται τοῖς ἀποκρίνεται, ἐργάζονται. ὅτι καὶ τὸ δὲ καὶ
 οἱ μικροὶ φιλοτεχνήσονται, ὅτι παλαιότερα γὰρ ἢ
 γενέσονται, οἱ παλαιότεροι ὅτι αὐτῶν, ὁ δὲ καὶ ἂν
 τῶν τοῖς ἐνεργήσονται οἱ οἰκίοντες εἶναι.

Præterea omnes ea, quæ magno labore confecti sunt, magis amplectuntur: ut & pecuniam quæ questurum, quam qui ab alijs accepturum. Et accipere quidem beneficium, minime laboriosum videtur esse: conferre autem, difficile atque operosum. Atque ob hanc causam & matres liberorum sunt patribus amantiores. Nam & laboriosior partus est, & sciunt certius posse esse. Atque hoc etiam ad beneficia accommodari posse videtur.

Et finalement les choses qui se font avec plus de peine & de travail, sont plus aymées: dont le signe est, que ceux qui acquièrent des richesses par leur labeur, les aiment d'avantage, les conseruent mieux, & dependent plus estroitement, que ceux qui les possèdent par succession, ou les ayant receues en don : à cause de quoy les biens-faïcteurs aiment plus ceux à qui ils ont bien-faïct, qu'ils ne sont aymez d'eux: parce qu'il y a plus de peine à donner vn bien-faïct, qu'à le recevoir seulement. En quoy les biens-faïcteurs ressemblent aux meres, qui aiment plus leurs enfans que les peres: parce qu'elles ont eu plus de peine qu'eux, à les mettre au monde.

Τοὺς μὲν οὖν πλείους φαίνεται, ὅτι οἱ μὲν, ὁφεί-
λονται, τοὺς δὲ οφείλονται· ἡ γὰρ οὐκ οὐκ ἔστι τὸ δε-
ῖναι, οἱ μὲν οφείλονται, βούλονται μὴ εἶναι, οἱ δὲ οφείλονται
οἱ δὲ δυνάμεναι, καὶ ὁτιμήλονται τὸ εἶναι ὁφεί-
λονται σωτηρίας· ἔτι καὶ τὰς ἐνεργητικότητας βού-
λεται εἶναι τὴν πᾶσαν, ὡς χυμικῶν οἷς ἔστι ζώ-
ματα τοὺς δὲ οὐκ εἶναι ὁτιμήλονται τὸ ἀναποδοῖν
καὶ ὁτιμήλονται μὲν οὐκ εἶναι εἰς αἰῶνα τὸ εἶναι
αὐτὴς οὐκ πᾶσι γενομένοις· εἴκοις δὲ ἀνθρώπων
ἐμνήστευται καὶ οἱ πολλοί, ὅτι μάλιστα, ἐν πᾶσι, καὶ
πολλοὶ ἐφίενται· διότι οὐκ ἀφυσικώτερον τὸ εἶναι τὸ
αἶμα.

Eò igitur fieri plerisque videtur, quòd illi debent; his debetur. Quemadmodum itaque in rebus mutuis, debitores suis creditoribus interitum exoptant: at ipsi, qui mutuum dederunt, debitorum salus etiam cura est: sic et eos, qui de aliquibus bene meriti sunt, eorum, qui beneficium acceperunt, incolumitatis studio esse, inquam beneficij gratiam consecutos: illos autem de gratia referenda non magnopere laborare. Quia hoc fortassis eos loqui dicat Epicharmus, ex hominum improbitate sperantes. Verumtamen ab humano ingenio non aberrant. Nam magna pars hominum beneficij immemor est, multoque beneficium accipere, quam dare. Verum huius rei causa à natura potius repetenda est. &c.

Quelques vns ont voulu tirer la preuve de ce que dessus, de la comparaison des bien-faïcteurs, avec les presteurs : posant que tout ainsi que nous voyons arriuer que ceux qui sont obligez de rendre leurs debtes, voudroient que ceux ausquels ils sont redevables ne fussent plus, afin d'estre quittes de ce qu'ils doivent. Et les presteurs au contraire desirant que leurs debteurs soient tousiours en estre, & en bonne fortune, afin qu'ils leur puissent rendre, & qu'ils ne perdent leur prest. Semblablement les bien-faïcteurs estant cōme les presteurs, & ceux à qui on a bien faïct comme les emprunteurs, les bien-faïcteurs desirant que ceux ausquels ils ont bien-faïct, soient conferuez en estre : afin de l'auoir d'eux leurs bien-faïcts, ou pour le moins des actions de graces & des remerciements en recompense : là où ceux qui ont receu les bien-faïcts voudroient ne demeurer point obligez à rendre, ny les bien-faïcts, ny les actions de graces. Et partant ils ne se soucient pas beaucoup des bien-faïcteurs, & ne les aiment point : tant s'en-faut plusieurs voudroient qu'ils ne fussent plus en vie, pour estre déchargé de ce qu'ils doivent. Selon ce que nous l'apporte Aristote, Epicarmus le Philosophe, approuuoit vne telle comparaison, considerant la malice des hommes : car cette mauuaise coustume est entre-eux, que plusieurs oublient les biens-faïcts, & ne le meritent pas : & appetent plus d'en receuoir des autres, que d'en donner. Mais combien que cette raison ayt de l'apparence, elle ne vuide pas le doute : parce premierement, que les presteurs, & les bien-faïcteurs ne sont pas choses semblables : car les presteurs n'ayment pas ceux ausquels ils prestent, pour l'amour d'eux-mesmes, ny ne desirerent point qu'ils soient conferuez en estre pour l'amour d'eux ; mais pour l'amour du profit : à sçauoir, qu'ils ne perdent point ce qu'ils ont presté : là où les vrayz bien-faïcteurs, entant que bien faire est vn œuvre de la vraye amitié ; aiment ceux à qui ils ont bien fait, mesmes quand ils ne leur seroient en rien vtils presentement, & qu'ils n'en esperoient rien à l'aduenir. De sorte que cette comparaison ne peut auoir lieu que pour le regard de l'amitié vtile au plus.

Que l'amitié est requise à toutes conditions de personnes.

CHAPITRE XXXIV.

Επι δ' ἀγαγρότατοι εἰς τὸ βίον αὐτοῦ γὰρ φίλων, ὁ δὲ εἰς τὸ ζῆν, ἔχοντα λοιπὰ ἀγαθὰ πάντα· ἔτι γὰρ πλεονεξία ; ἔτι γὰρ ἀρετὴ καὶ χρημύτης δοκεῖ μάλιστα φίλων εἶναι χρεία· τί γὰρ ὄφελος τῇ τοιαύτῃ ἐπιτηδεύσει, ἀφαιρέσει δὲ ἐνεργείας, ἢ γίγνεται μάλιστα καὶ ἐπαινετά (ἔτι τῶν φίλων ; ἢ πῶς ἐν τηρήσει καὶ σέβει αὐτοῦ φίλων ; ὅσοι γὰρ πλεονεξοῦν, ποσούτω ἐπιποθεῖται ; ἐν πενίᾳ δὲ καὶ ταῖς λοιπαῖς δυστυχίαις, μάλιστα οἷόν τι καταφυγὴν εἶναι τοῖς φίλοις.

Arist. l. 8. Eth. c. 1. Præterea res est ad vitam degendam maximè necessaria. Nemo enim est, qui sine amicis vitam sibi optabilem esse ducat, etiam si ceterorum bonorum omnium copia circumfluat. Nam etiam ij, qui diuitijs, imperijs, & potentia instructi atque ornati sunt, maximè videntur amicorum officium operamque desiderare. Quem enim fructum afferat huiusmodi rerum prosperitas, sublata beneficentia : quæ & in amicos conferitur maxime, & summis laudibus, cum in amicos usurpatur, dignissima est : aut quoniam modo sine amicis custodiri, incolumisque seruari possit ? Nam quanto maior est, tanto pluribus casibus & periculis proposita est. Iam in pauperie, ceterisque rebus aduersis, unicuique perfrugium, amicos esse putant.

L'Amitié est vne chose tres-necessaire à passer la vie : car il n'y a aucun de quelque condition qu'il soit, qui estime que la vie soit à desirer sans amis, encores qu'il soit enuironné de l'abondance de toute sorte d'autres biens. Ceux qui sont pleins de richesses, & ornez d'empire & de puissance, semblent auoir extremement besoin du deuoir & de l'ayde des amis : car quel fruit apportent de telles choses, si la beneficence qui se confere aux amis, & qui est digne de tres-grande louange, quand elle s'exerce enuers eux, se trouue estre ostee : ou comment peut-elle estre conferee sans amis ? car plus elle est grande, elle se trouue exposée à d'aurant plus de hazards & de perils. Quant à ceux qui sont pauvres & en aduersité, ils estiment que les amis sont leur vnique refuge.

Καί ποῖος δὲ τῶν εἰς τὸ ἀγαπᾶσθαι, καὶ προσβύ-
τιρος τῶν εἰς χρεωπείαν, καὶ τὸ ἡλιώπου τὸ πρᾶ-
ξενος δὲ ἀδυνατῶν βοηθήσας.

*Atque adolescentibus opitulatur amicitia, ne-
quid peccent : senibus, ut colantur, & ui quibus ipsi
in rebus agendis interesse non possunt propter aetatis
infirmitatem, &c.*

Γ Εἰς

Εἶπε δὲ ὁ θεὸς πάλιν συνέχειν ἡ φιλία· καὶ οἱ νομίζονται πολλοὶ πρὸς αὐτὴν συνδέσσειν, ἢ τὴν δημοσίαν· ἢ γὰρ ὁμοιοῖα, ὁμοῖον πὶ τῇ φιλίᾳ εἶναι εἶναι· ἡ δὲ φιλία δὲ μάλιστα ἐφίεται· καὶ τὸ εἶναι ἐξ ἑαυτῶν ἑσται, μάλιστα ἐξ ἑαυτῶν· καὶ φίλων μὴ ὄντων, ἔστι δὲ διὰ δημοσίαν· ἀλλὰ οἱ δὲ ὄντες, αὐτοὶ δὲ φιλίας.

Οὐ μόνον δὲ ἀγαγῶντες ὄντι, ἀλλὰ καὶ χαλόν· τοὺς γὰρ φιλοφίλους ἐπαρμένους· ἥτε φιλοφιλία δοκεῖ τὴν χαλόν ἐν τῇ εἰσῶ.

Καὶ ἡ παροιμία, κοινὰ ἔστι φίλων, ὁρῶντες ἐν κοινῇ γὰρ ἡ φιλία.

Videtur autem amicitia etiam civitates continere, maiorique quam iustitia, datoribus legum, cura esse. Nam & concordiam, que amicitia similima ac gemina est, sumptopere expetunt, & seditionem ei inimicam omni studio ejiciunt, atque exterminant. Et si ciues inter se amicitiam colant, nihil sit, quamobrem iustitiam desideret: at si iusti sint, tamen amicitia accessionem requirant, etc.

Neque verò necessaria solum res est, verum etiam honesta. Nam & eos laudamus, qui amicos amant, & amicorum multatudo in rebus pulchris, atque honestis numeratur.

C. II. Et proverbium circumfertur, Amicorum omnia communia, recte admodum. In societate enim & communione posita amicitia est.

Les ieunes gens ont besoing d'amis, pour en estre repris & retirez de leurs fautes: & vicillards pour en estre obeis, & afin qu'ils facent pour leurs amis, ce qu'ils ne pourroient pas d'eux mesmes, à cause de la debilité de la vieillesse. L'amitié est vtile encorres entre les ieunes gens; afin qu'ils l'aident les vns les autres à entreprendre les labeurs: car deux amis ensemble ont plus de pouuoir pour la connoissance & pour l'action, que s'ils sont separez. En somme pour ce que l'amitié est vne chose loüable, nous faisons cas & estimons ceux qui aiment leurs amis, & ceux là qui en ont, dont ils sont aymez: & en general ceux qui aiment les hommes. Aristote dit que l'amitié est plus necessaire en vne cité que la iustice: parce que là où est l'amitié, il ne se peut faire que la iustice n'y soit: car les amis ne sont iamais iniustes enuers leurs amis. Et au contraire il peut bien estre que là où ferala iustice, l'amitié ne serapas. Et certes il n'y a point de doute que puisque toutes choses sont cōmunes entre amis, comme dit le proverbe, que les Republiques ne soient mieux conseruees par l'amitié, que par la iustice: qui a besoyn de l'amitié, qui se peut passer de la iustice. C'est pourquoy les立法ateurs ont tant de soing de la conseruer par les loix: & c'est pourquoy les seditieux & les faiseurs de partis qui deuinissent des subiects dans vn estat, sont pernicious & detestables, comme la peste, & la ruine des Republiques, & des citoyens: & au contraire la concorde est le bien & l'vnion qui les conserue & les maintient.

Que l'amitié est necessaire à l'homme heureux, & de quels amis il a besoing.

CHAPITRE XXXV.

Φιλία δὲ ἀπὸ τοῦ χρησίου, ἀγαθῶν καὶ οἱ μαχέροι δὲ, χρησίου μὲν ἔστι δὲ φιλία, ἡ δὲ φιλία δὲ συζῆν μὲν γὰρ βέλονται πρὸς· τὸ δὲ λυπηρὸν ἀλίστην μὲν γὰρ φέρει, συνεχῶς δὲ ἔχουσιν ἀν' αὐτομένους, ὅτι αὐτοὶ ἀγαθῶν, ἐν λυπηρῶν αὐτῶν ὡς διὰ τὴν φίλους ἡδύς ἡσυχία.

Εἶπε δὲ ἀπὸ τοῦ, πὸ πάντα ἀπομένοντας ἔχοντες τῶν εὐδαίμωνι, φίλους μὴ ἀποδιδόναι· ὁ δὲ φιλία δὲ ἀγαθῶν μέγιστον εἶναι· ἀποποιεῖ δὲ τοῖς τοῖς μόνον τοῖς μὲν μαχέροι· ἔχουσιν γὰρ ἔλονται ἀν' αὐτοὺς ἡ πᾶν ἔχειν ἀγαθὰ· πολιτικῶν γὰρ (ὡς οἱ ἀγῶνες καὶ οἱ περὶ τοῦ εὐδαίμωνι δὲ τῶν ὑπάρχον· τὰ γὰρ τῇ φιλίᾳ ἀγαθὰ ἔχει· δὴλον δὲ ὅς μετὰ φίλων καὶ ὑπερῶν κρείττονος μετ' ὁρῶντων καὶ τὴν γλῶσσαν συμμερῶν· διὰ ἀπὸ τῶν εὐδαίμωνι φίλων.

Arist. l. 8. Eth. c. 7. At amicitia, que propter vtile comparatur, eorum est, qui mercaturam faciunt. Et diuites ac beati, non viles, sed incundos amicos desiderant: viuere enim cum aliquibus volunt: id autem, quod dolorem ac molestiam affert, ferunt illi quidem ad breue quoddam tempus: perpetuò verò qui perferre possit, reperias neminem: immò ne ipsum quidem bonum, si ei molestum sit. Itaque incundos amicos querunt.

L. 9. c. 9. Sed absurdum est, omnia bona beato tribuentes amicos non dare, quod omnium bonorum externorum videtur esse maximum. Et. verum absurdum illud quod fortasse sit, solitariū facere beatum. Nemo enim hac conditione bonis omnibus abundare vellet, ut solus et atem agat. Homo enim ciuile animal est: & ad societatem vita aptum natura. Hoc igitur viro beato superest. Habet enim ea, qua natura bona sunt. Iam verò perpericum est, cum amicis & viris bonis, quam cum alienis, & forte fortuna oblati hominibus, totum diem consumere praeferre. Amicis igitur viro bono opus est.

ἐνερῶν συνεῶς· μετ' ἐτέρων δὲ καὶ πρὸς ἄλλους ῥᾶν.

Ο γὰρ ἀνδραγαθὸς, ἢ ἀνδραγαθὸς, ὡς καὶ ἀρετῶν τῶν ἀρετῶν ῥαίρει, ὡς δ' ἀπὸ χειρὸς διχρημαῖ· χερσὶν ὁ μουσικὸς τοῖς χελοῖς μέλειται ἡ δαίται, ἧτι δὲ τοῖς φάλοις λυπεῖται.

ei, qui solus vivas, assidue munere fungi facile est. Cum alijs amem, & erga alios, facilius, etc.

Nam vir bonus, viri utique praeditus, quod bonus est, actionibus virtutis consentaneis delectatur, offenditque contrariis: quemadmodum musicus ex modulatis cantibus voluptatem percipit, malos autem & discordes graviter & moleste ferit.

Secondement, parce qu'on estime communement qu'il faut que l'heureux viue tousiours delectablement: or il est difficile de viure delectablement estant solitaire: car d'autant que viure c'est operer, & que le solitaire ne peut continuellement operer tout seul, comme quand il est avec d'autres: la delectation de l'heureux qui consiste en l'operation seroit interrompue par la solitude, s'il sy trouvoit souvent: à cause de quoy il a besoing d'amis vertueux, pour viure delectablement avec eux. Car le vertueux se resioût des bonnes actions procedant de soy ou des autres: & supporte avec facherie les vicieuses: ainsi que le Musicien se delecte en la melodie, & se fache de la dissonnance. Ioinct que de ce que le vertueux viur amiablement avec les bons, il se fait vne exercice & societé à operer selon la vertu: car ils faniment les vns les autres es actions vertueuses, suiuant le prouerbe, Avec les bons vous ferez bons, & avec les melchans peruertey. Et partant l'heureux a besoing de viure en amitié avec les bons, pour s'exercer dauantage à accomplir les oeures de la vertu.

Τὸ δὲ ζῆν ἐξ ὁρίων τοῖς ζώοις διδύμει αἰσθάνεσθαι· ἀνθρώποις δὲ αἰσθάνεσθαι ἡ νοήσεως· ἡ δὲ δύναμις, εἰς τὸ ἐνέργειαν ἀνάγειται· τὸ δὲ κέρειον, ἐν τῇ ἐργασίᾳ· εἰδικα δὲ τὸ ζῆν εἶναι κέρειον τὸ αἰσθάνεσθαι· ἡ νοῦν· τὸ δὲ ζῆν, τὸ μὴ χεῖρ' αὐτὸ ἀγαθῶν καὶ ἡδονῶν.

Τὸ δὲ τῇ φύσει ἀγαθόν, καὶ τῷ ἔπαισι· διότι οἰκία πᾶσι ἡδὺ εἶναι.

Εἰδικα δὲ καὶ ἐν παντὶ οὐδέποτε ζῆν, καὶ μέλιστα τοῖς ἑπαισίοις καὶ μαχελοῖς· τῷ τοῖς γὰρ ὁ βίος αἰρετάτατος, καὶ ἡ τύπη μαχελωτάτη ζῶν. &c.

Λιθαρόμεθα δ' αὖν, ὅτι αἰσθάνομεθα· καὶ νοῦμον, ὅτι νοῦμον· τὸ δ' ὅτι αἰσθάνομεθα ἡ νοῦμον, ὅτι ἰσμεν· τὸ γὰρ εἶναι μὴ τὸ αἰσθάνεσθαι, ἡ νοῦν· τὸ δ' αἰσθάνεσθαι ὅτι ζῆν, τὸ ἡδὺν χεῖρ' αὐτὸ φύσει γὰρ ἀγαθὸν ἡ ζῶν.

Ὡς δὲ πρὸς αὐτὸν ἔχει· ὁ ἀνδραγαθὸς, καὶ πρὸς τὸ φίλον· ἐπεὶ γὰρ αὐτός, ὁ φίλος ἧτι' χερσὶν οὐκ αὐτὸν εἶναι, αἰρετὸν ἧτι' ἐχθρῶν, ὅτι καὶ τὸ φίλον, ἡ πρὸς πλοσίως· τὸ δ' εἶναι, μὴ αἰρετὸν ἀλλὰ τὸ αἰσθάνεσθαι αὐτὸ ἀγαθὸν ὅπως· ἡ δὲ τοιαύτη αἰσθάνεσις ἡδὺα χερσὶ αὐτῶν· συναίσθάνεσθαι ἀρετῶν δὲ τὸ φίλον ὅτι ἧτι'· τῷ τὸ δὲ γίνοιντο· αὖν ἐν τῷ συζῆν, καὶ κοινῶν λόγων ἐν ἀρετοῖς· ὅτι γὰρ αὖν ἀδύναμις τὸ συζῆν ἧτι' ἀνθρώπων λέγεισθαι, καὶ ὅτι ὅτι τῷ βοσκομένῳ, τὸ ἐν τῷ αὐτῷ ἔμμεσθαι.

Arist. l. 9. Eth. c. 9. Viuere autem in animatibus potestate sentiendi: in hominibus, vii sentiendi, aut intelligendi terminatur. At potestas ad numeris functionem deducitur. Rei autem principatus in muneris functione consistit, videtur igitur viuere, propriè esse sentire, aut intelligere: viuere autem in iis quæ per se bona et incunda sunt, numeratur, &c.

Iam quod natura bonum est, idem & viro bono bonum est. Quocirca videtur omnibus esse, incundum, &c.

Quod quid ex eo vel maxime probabile est, quod cum omnes homines, tum maxime viri boni, & beati, viuendi cupiditate affecti sunt. His enim est maxime expetenda, eorumque tota vite ratio beatissima est, &c.

Sentire autem nos, sentire possumus, & intelligere nos, intelligere. As sentire à nobis aliquid sentiri, & intelligere aliud intelligi sentire atque intelligere est nos esse. Esse enim, sentire aut intelligere esse dicebamus: sentire autem se viuere, in rebus per se incundis numeratur: vita enim bonum est natura, &c.

Quomodo autem, in se ipsum vir bonus animatus est, sic & in amicum. Amicus enim aliter ipse. Quemadmodum igitur unicuique se esse, optabile & expetendum est, sic et amicum, aut non multo secus. Esse autem cuique optabile esse dicebamus: quia id sentias quod est bonum. Huiusmodi autem sensus magna per se affectus voluptate, una igitur sentias oportet etiam amicum esse. Quod continget in societate viulius atque vite, & in communicatione sermonis & cognitionis. Ita enim consuetudo, & societas vita dici videatur in hominibus, non est ut pecudibus, pascuorum & pabuli communitas.

En troiesme lieu, puisque viure es animaux se termine à la faculté de sentir, & es hommes à la faculté de sentir & d'entendre: & puis que la faculté n'est que pour la fonction de son office; & que le principal d'une chose se reduit à la fonction de son office: il sembleroit que viure est proprement sentir & entendre. Mais viure est conté entre les choses qui sont bonnes & delectables: pourueu que ce ne soit point vne vie vicieuse, corrompue ny douloureuse. Et cela est fort probable: & entre autres, parce que tous les hommes & principalement les gens de bien, & les heureux desirent de viure: (car ce qui est bon de na-

ture est bon tout de mesme à l'hôme de bien) & leur vie est extrêmement à desirer & tres heureuse en tout. Or nous pouvons sentir que nous sentons : & entendre que nous entendons : mais sentir que nous sentons quelque chose, & entendre que nous entendons, c'est sentir & entendre que nous sommes : (car sentir & entendre c'est estre) & sentir & entendre qu'on vit, c'est vne chose delectable : (attendu qu'il est delectable de connoistre qu'on a du bien en soy.) Doncques l'heureux qui desire naturellement son estre & sa vie comme les biens ; se delecte de sentir son estre & sa vie. Et dautant que son amy est vn autre luy mesme, il desire l'estre & la vie de son amy, quasi comme son estre & sa vie : & se delecte de sentir & entendre son estre & sa vie. Or il ne les scauroit sentir & entendre s'il ne vit avec luy, selon la communication de paroles & de l'esprit : c'est à dire en luy confierant les secrets de son cœur. Car les amis ne sont pas dits viure ensemble pource seulement qu'ils mangent ensemble : attendu que cela est commun aux bestes ; mais on ne scauroit viure de cette maniere avec des amis sans en auoir. Doncques ainsi que naturellement l'heureux desire d'estre & viure : de mesme il desire des amis, en la conuersation desquels il se delecte comme en soy mesme : combien que ce ne soit pas egalemant, & partant afin que le desir du vertueux soit accomply, il faut qu'il ait des amis vertueux.

Εἰ δὲ φίλος ὅτι μᾶλλον τὸ ὑποῖν, ἢ πᾶρ·
ἢ ἔα ὃ ἀγαθὸν ἔστι τῷ ἀγαθῷ, τὸ ἐπὶ γὰρ τῷ ἑλλοῖ
δ' ὑποῖν φίλους ὁ γνῶναι, τὸ πρὸς τοῖς φίλοις δὲ
σε τοῖς ὁ ἀνδραγαθῶν.

Arist. l. 9. Eth. c. 9. Quod si amici est bene mereri de alio potius, quam beneficium accipere: & si viri boni, ac virtutis proprium est, beneficium conferre in alterum: pulchrius autem est de amicis, quam de alienis bene mereri: desiderabis vir bonus aliquos qui beneficium a se sint accepturi.

Dauantage puisque c'est chose plus digne de donner à son amy, que d'en receuoir vn bien-faict: & qu'il est du deuoir du vertueux, & chose conuenable à la vertu de conférer des bien-faicts aux autres: si l'heureux a de grands biens de la fortune suffisants pour en departir aux autres selon la vertu qui l'y oblige: il est meilleur & plus loüable d'exercer la liberalité enuers les vertueux & enuers les amis, qu'enuers ceux qui ne sont pas vertueux ny ses amis. Et partant l'heureux a besoing d'amis honnestes.

Que les amis sont requis en la bonne & mauuaise fortune.

CHAPITRE XXXVI.

Οἱ τ' ὑποχρεῶνται, συμβῶναι, καὶ οἱ ὑποχρεῶνται.
Κάλλιον δ' ἐν ταῖς ὑποχρεῶνται· διὸ καὶ τοῖς ἑπὶ
καὶς ζητῶσι.

Arist. l. 9. Eth. c. 11. Qui fruuntur fortuna secundum, consuetudinem, atque aliquos de quibus bene merentur desiderant, &c.

In secundis autem pulchrior atque honestior: quapropter etiam viros bonos querunt.

NON seulement les heureux, mais aussi ceux qui sont constituez en vne fortune dōt ils iouissent à souhait, & ceux qui ont vne grande puissance & autorité, ont besoing d'amis pour viure delectablement avec eux, & se resfouir de leur bonne fortune: parce que les biens n'apportent point de plaisir, de dignité ny de splendeur, si nous n'auons des amis à qui conférer des biens faicts, & enuers lesquels nous puissions exercer la liberalité. Les amis leur sont encores requis & principalement les honnestes, pour la cōseruation d'eux & de leur bonne fortune: car d'autant plus que la prosperité s'esleue en richesses & en puissance, elle est soubmise à dauantage de perils: attendu qu'elle nous rend bien fouuent superbes, & qu'elle aueugle la prudence, qui est necessaire en l'affluence des biens de la fortune, laquelle ne manque iamais d'enuieux.

Οἱ πρὸς ἀντιπροσώπων, ὅτι καὶ ἀντιπροσώπων.

Αἰσχρογέροντες δὲ ἐν ταῖς ἀντιπροσώπων, διὸ τὸ
χρησίσαντες ἐν ταῖς ἀντιπροσώπων.

Επὶ γὰρ ἐν τῇ παρῶν, αὐτὴ τῇ φίλων ἡδύα,
ἢ ἐν ταῖς ἀντιπροσώπων, ἢ ἀντιπροσώπων· κοινὸν γὰρ

Nam & ij, quibus aduersantur fortuna, alterius egent auxilio, &c.

In rebus quidem aduersis magis necessaria est amicorum possessio: itaque hic vtilibus amicis opus est, &c.

Est enim ipsa etiam amicorum presentia, tum in secunda, tum in aduersa fortuna, suavis & incunda
οἱ λυ-

οἱ λυπούμενοι, συναλγύνονται τῷ φίλῳ.

Αὐτὸ μὲν γὰρ τὸ ὅταν τοῖς φίλοις, ἡδὺς, ἄλλως τε καὶ ἀτυχῶσι· καὶ γινέται πρὸς ἑπικουρίαν, ὥστε τὸ μὴ λυπεῖσθαι, ὡς ἀμυνήτικοι γὰρ οἱ φίλοι· καὶ τῇ ὁρίῃ, καὶ τῷ λόγῳ, ἐὰν ἡ ἐπιδεδόχῃς οἶδῃ γὰρ τὸ ἡγῆσθαι καὶ εἰς ἡδύα· ὡς λυπεῖται.

Διὸ καὶ ἀπορήσειεν ἄν τις, πότερον ὡς σὺ βέλους μετὰ λαμβάνουσιν, ἢ τὴν τοῦ μὲν, ἢ τῆς παρυσίας δι' αὐτῆς, ἡδύα ὄντα, ὥς ἡ εὐνοία ὅτι συναλγύνει, ἐλάττω τῷ λυπῶσι ποιῇ.

leuantur enim dolore ij qui dolent, amicis equam doloris partem ferentibus, &c.

Amicorum enim conspectus, praesertim calamitoso, incundus est, magnoque ad sedandum ac tollendum dolorem adiumento. Inest enim in amico vis quaedam consolandi, tum aspectu, tum sermone, si sit commodus & urbanus. Eius enim qui amicus est moris perspectos habet & cognitos: quibusque rebus ille delectetur & offendatur, tenet.

Itaque dubitare possit aliquis, utrum veluti oneris partem subeant amici. An minime illud quidem fiat, sed eorum praesentia, quae incunda sit, communicatioque doloris cogitatio, dolorem efficiat leniorem.

Les amis sont fort requis en la mauuaise fortune, & principalement les viles, pour donner ayde, pour conseiller & fauoriser celuy qui en est agité : & la presence de l'amy est extremement agreable & plaissante en l'aduersité, d'autant que toute delectation suruenant à l'affligé, appaise ou soulage sa tristesse. Or l'amy suruenant, & visitant l'amy triste, il luy apporte de la delectation, cependant qu'il entend & voit clairement son amy se condoiloir avec luy, & porter la moitié de son affliction, & ainsi son ennuy diminue. Il est certain que la presence de l'amy & principalement en l'aduersité est tres agreable, & ayde beaucoup à oster la douleur ou la diminuer. Car il y a vne certaine vertu de consoler en l'amy par sa veuë & par sa parole, fil est accort & ciuil: car il connoist les humeurs de son amy, & les choses qui le peuuent resiouir, & celles qui l'offencent. C'est pourquoy on pourroit douter si celuy qui est affligé sent de l'allegement par la presence delectable de son amy: parce que deux soubmis à vn lourd fardeau, le portent mieux: attendu que chacun d'eux en soustient sa part: car l'amy present semble prendre sur soy vne partie de la tristesse de son amy affligé. Mais ce n'est pas que l'amy suruenant charge sur luy vne partie de la mesme tristesse de nombre, que souffre l'amy infortuné (si ce n'estoit pour le dommage de quelques facultez dont l'amy suruenant, en voulust porter vne partie:) ains qu'appartenant à la tristesse d'aggrauer, elle est comme vn certain faix, duquel celuy qui est chargé, s'efforce de se soulager. Donc quand quelq'un voit les autres s'attrister de son affliction, il luy vient vne certaine imagination que les autres portent ce faix avec luy, comme s'efforçant de le soulager: & partant il porte plus legerement le poids de sa tristesse: & secondement c'est qu'il iuge par la tristesse de ses amis, qu'ils l'aiment: chose qui luy apporte de la delectation: & toute delectation adoucit la tristesse.

De deuior des amis en la bonne & mauuaise fortune.

CHAPITRE XXXVII.

Η δ' ἐν ταῖς εὐτυχίαις τῷ φίλῳ παρυσία τίμω τε ἀλγύνειν ἡδύα ἔχει, καὶ τῇ εὐνοίᾳ, ὅτι ἡδοναὶ ἔστι τοῖς αὐτῷ ἀγαθοῖς· διὸ δέχεται ἂν δεῖν, εἰς μὲν ταῖς εὐτυχίας χαλῶ τοῖς φίλοις ἀποδύμενος· ἐν ἐργαστησὶν γὰρ εἶναι, χαλὸν· εἰς δὲ ταῖς ἀτυχίας, οἰκονομεῖται. μεταδίδοναι γὰρ ὡς κίετα διὰ τῆς χάριος· ὅταν τὸ ἄλλος ἐγὼ δυσχερὲς· μάλιστα δὲ ὡς ἐκκλητίου, ὅταν μάλιστα ὀλίγα ὀχληθέντες, μεγάλα αὐτοὶ ὀφελήσῃ.

Arist. l. 9. Etb. c. 11. Amicorum autem praesentia in rebus secundis, cum habet viuat ad eandem consuetudinem suauem & incundam: tum incredibilem affert amico voluptatem, cogitantes eos suis bonis latari. Itaque videri possint amici ad res secundas cupide studiosque vocandi (de aliis enim libenter bene mereri praeclarum est) ad dubias autem & aduersas dubitantes, ac timidae. Quam parcissimè enim mala sunt amicis impertienda. Ex quo illud: satis est miserum esse me. Sed tum maxime vocandi sunt cum parua molestia deuorata valde sunt ei profuturi.

L'Amy se trouuant en vne bonne fortune doit promptement appeller ses amis, premierement parce qu'en leur communiquant la ioye il leur fera plaisir: & c'est chose excellente & de reputation d'obliger ses amis. Et secondement à cause qu'en la bonne fortune la presence de l'amy est delectable: attendu que c'est vne chose fort douce de se resiouir avec ses amis, & plaissante à celuy qui est en prosperité de voir ses amis s'en resiouir & luy congratuler de la bonne fortune: car il a double delectation, l'une interieure en luy, & l'autre de dehors prouenant de la part de ses amis. Mais si l'amy se trouue en aduersité,

Qu'il n'est pas expedient d'estre amy de plusieurs.

CHAPITRE XXXIX.

Εμμελώς εἶναι φίλον, τὸ μῖττα πολὺν ἔχει μὴτ' ἄξιον· ἔστι δὲ φιλίας ἀρμόζει, μὴτ' ἀφίλοιόν· μὴτ' αὖ πολὺν φιλίαν ἔχει· ἡ δὲ φιλία τοῖς μὲν διὰ τοῦδε ἔχειται, ὅς αὖτε δὲ ξένον ἀρμόζειν τὸ λέγειν· πολλοῖς γὰρ αὐτοῖς περὶ τὴν φιλίαν, ὅς ἔχειται ἀπὸ τοῦδε ἔχειται.

Καὶ οἱ τοῦδε φιλίαν διὰ τοῦδε ἔχειται, καὶ οἱ τοῦδε φιλίαν διὰ τοῦδε ἔχειται.

COMBIEN qu'en l'amitié vtile & en la delectable, les difficultez d'auoir beaucoup d'amis ne se trouuent pas comme en l'honneur; neantmoins il n'est pas expedient d'en auoir grand nombre: car pour n'estre point ingrat en l'amitié vtile, il leur faut retribuer autant qu'on reçoit d'eux, qui est vne chose fort penible & laborieuse, & à quoy nos facultez ne suffiroient pas. C'est pourquoy on doit entendre principalement de cette amitié, qu'il ne faut pas estre sans amis, ny en auoir trop aussi. Et quant à la delectable, tous ainsi qu'un peu de sel assaisonne bien la viande & luy donne bon goust, & que beaucoup ne la rend ny agreable, ny saine; ainsi peu d'amis suffisent à l'homme pour le delecter. Car vne moderate delectation recree l'esprit, & le rend plus fort à operer vertueusement & intellectuellement, là où si elle est immoderee, elle distraict l'esprit & le dissuade.

Πολλοὶ δὲ εἶναι φίλοι, καὶ τὸ πολὺν φιλίας οὐκ ἐστὶν ἀγαθόν, ὅς αὖτε δὲ ξένον ἀρμόζειν τὸ λέγειν.

Οἱ δὲ οὐκ οἶον τι πολλοῖς φίλοις ἔχειν, ἀλλὰ οἱ ἀγαθοὶ ἐπὶ τὴν φιλίαν διὰ τοῦδε ἔχειται, ὅς αὖτε δὲ ξένον ἀρμόζειν τὸ λέγειν. Πολλοὶ δὲ εἶναι φίλοι, καὶ τὸ πολὺν φιλίας οὐκ ἐστὶν ἀγαθόν, ὅς αὖτε δὲ ξένον ἀρμόζειν τὸ λέγειν. Πολλοὶ δὲ εἶναι φίλοι, καὶ τὸ πολὺν φιλίας οὐκ ἐστὶν ἀγαθόν, ὅς αὖτε δὲ ξένον ἀρμόζειν τὸ λέγειν.

Arist. l. 9. Eth. c. 10. N' idetur apud distum, multorum non dicaris, neque nullius hospes. Sic & in amicitia conuenienter dicitur, neque in opem ab amicis esse neque ingenti multitudine amicorum abundare oportere? Is igitur qui amicitiam ad vilitatem referunt, id, quod modo distum est, admodum conuenire videtur. Multis enim vicissim operam dare difficile & laboriosum est: neque huic rei agenda nobis satis sint nostra facultates, &c.

Tum qui voluptatis causa comparantur amici, pauci satis sunt, quemadmodum in cibis condimentum.

Arist. l. 8. Eth. c. 7. Sed perfecta cum multis amicitia nemini intercedere potest. Sicut fieri non potest, ut quis multarum amore uno tempore captus sit. Nam perfecta amare, nimio simile est.

L. 9. c. 10. Mihi ut verò illud obscurum est, fieri non posse, ut quis cum multis viuat, eisque omnibus sese dedat, neque impetiat. Præterea illos etiam inter se amicos esse oportet, si futurum est, ut omnes inter se vsu et consuetudine viuere coniuncti sunt: verum hoc in multis difficile est. Illud quoque inagni negotij est, cum multis latius doloremque offerri, ad cuiusque affectum accommodare. Probabile est enim uno tempore accidere posse, ut cum altere letetur, doleat cum altero. Fortassis igitur commodius ac iusius erit cum quamplurimis amicis vsu coniungi nolle: sed tot querere, quod ad vitæ societatem satis futuri sunt. Neque enim natura pati posse videtur, ut quis multis valde sit amicus. Quapropter ne plurimū quidem amore captus esse quisquam potest. Amor enim quoddam amicitia nimium videtur esse. Hoc autem cum uno duntaxat locum habere potest, &c.

Encores que les amis honnestes soient vne tres-bonne chose, il est neantmoins expedient de n'en auoir qu'un, deux, ou trois au plus: qui est assez pour pouoir vertueusement & delectablement passer sa vie: car puisque la conuersation est necessaire entre les amis; à cause que la presence conferue l'amitié, & que l'absence la dissout, il n'y auroit que de la peine & du labeur pour le vertueux s'il viuoit priuement avec plus grand nombre d'amis: d'autant que ce n'est pas chose aysée que plusieurs soient complaisans, & que la ressemblance demeure, & la conformité se trouue telle entre eux qu'il n'y ait qu'un même vouloir pour tous, comme l'honneste amitié le requiert: ioint qu'il en arriueroit du dommage au vertueux: car pour viure & conuerser avec tant d'amis, il seroit contraint d'abandonner le soin de soy-mesme & de ses propres affaires. Ce seroit aussi vne chose extrêmement penible d'auoir vne longue frequentation avec beaucoup de gens, pour connoistre leur humeur & s'assurer de leur vertu, auant que contraindre amitié avec eux: car plusieurs vertueux se trouuent rarement: & c'est chose perilleuse de communiquer son secret à plusieurs. Et outre cela estant chose propre aux amis de se resiouir & de s'attrister ensemble, vn seul ne scauroit se resiouir & s'attrister avec plusieurs: car s'il arriuoit qu'un des amis tombast en mesme temps en mauuaise fortune; & que l'autre fust en prospérité: il faudroit

que celui qui a plusieurs amis, s'affligeast en mesme temps, avec les tristes & infortunez: & qu'il se resioiust avec ceux qui ont la fortune prospere: qui est vne chose extremement difficile & ridicule. Et puis d'ailleurs, estant mal ayse entre vn grãd nombre d'amis, que quelqu'un ne cause de la douleur: l'amitié qui doit estre vne des plus douces choses de la vie, se tourneroit en tristesse & desplaisir. A cecy nous pouuons ioindre, que l'amitié dont la memoire est celebree, ne s'est trouuee qu'entre deux personnes, comme nous l'auons dit. Et finalement il n'est pas possible d'estre extremement amy de plusieurs, ny par consequent d'en aymer plusieurs: car l'amour est vn excez d'amitié.

Μὴτ' ἀφίλον ὄναι, μὴτ' αὖ πολὺ φίλον ἔχειν.
Ἐπιδόλιον.

Οἱ δὲ πολὺ φίλοι, ἔ' πᾶσι οικίαις ἐκτυγάνοντες, ὅθεν δοκῶσιν ὄναι φίλοι, πλὴν πολιτικῶς, ὅς ἐς ἡμεῖς ἀρίστοις.

Arist. l. 9. Eth. c. 10. Neque inopem ab amicis esse, neque ingenti multitudine amicorum abundare oportere. &c.

Qui vult multitudinem amicorum delectantur, & cum omnibus familiariter comiterque versantur, ac loquuntur, amici nemini videntur esse, nisi simili more, quos & blandos seu placendi cupidos appellant.

Quant à l'amitié politique, le vertueux peut & doit estre amy de beaucoup, sa vertu sauue: entant qu'il peut aymer toute la multitude de la cité: car l'amitié politique est la mesme chose que la concorde, & s'exerce autour des choses utiles à tout le peuple, & le conserue & deffend: à cause de quoy elle est bien seante au vertueux qui doit procurer le bien de toute la cité, & profiter à tous. En somme il ne faut point auoir faute d'amis ny en auoir trop aussi.

Que le vertueux se peut aymer soy-mesme.

CHAPITRE XL.

Οἱ μὲν οὖν εἰς ὁμοῦς ἀγορεύουσιν αὐτὸ, φιλοῦσι καὶ τοὺς ἰαυτοὺς ἀπειμοντας τὸ πλεον ἐν χρεῖμασι. ἔ' πᾶσι τοῖς συμπατρίαις τῆς πόλεως πολλοὶ ὀρέσονται, καὶ ἀσπάζονται παρ' αὐτὰ, ὡς ἀεὶ οὕτως· διὸ καὶ ἀγαπᾶται ἕκαστος οἱ δι' αὐτὴν τῶν πολιτικῶν, χαρίσας τοῖς ὑποβουλῶν, καὶ ὅλως τοῖς παθόντι, καὶ τῷ ἀλόγῳ τῆς ψυχῆς.

Διχῶς δὲ τοῖς ὅτι φιλοῦσι τοὺς ὁμοῦς. ὅτι δὲ τῶν τὰ τοιαῦτα αὐτοὺς ἀπειμοντας, ἐκδοσὶ λέγουσι πολλοὶ φιλοῦντας, οὐκ ἀληθῶς.

Arist. l. 9. Eth. c. 8. Qui igitur cum ut probum obiciunt, sui amantes appellant eos, qui in pecunia, in honoribus, in voluptatibus denique corporis sibi ipsis maiorem partem irribunt, ac vendicant. Hac enim bona pars hominum concupiscit, ea in eis ut omnium rerum optimis, omne studium suum collocat: atque idcirco de his inter se dimicare solent. Qui igitur in his priores ac superiores esse volunt, suis cupiditatibus, & (ut uno verbo dicam) suis affectibus, eique animi partibus, quae rationis expertis est, obsequuntur. &c.

Merito igitur sui, qui hoc modo sui amantes sunt, amor hic maledicti loco obicitur. Eos autem qui sibi talia tribunt, vulgo solere sui amantes appellari, nimis obsecrum est.

ARISTOTE est d'opinion que l'homme vertueux se peut aymer soy-mesme, voire extremement; sans coulepe, ny aucun blafme: mais celane s'entend que de l'amour de la partie intellectuelle & non de la sensitiue. Ceux-là s'ayment extremement selon la partie sensitiue qui cherchent vne superabondance de biens externes: cōme d'argent, d'honneurs & de voluptez corporelles: & appliquent cette superabondance, s'ils la peuuent auoir, à satisfaire à leurs concupiscences; ou se tournent aux noies & aux debats, s'ils ne la peuuent obtenir: & parce que la plus grande partie des hommes vivent selon le sens & non selon la raison, il arriue souuent qu'ils s'ayment soy-mesmes selon la partie irraisonnable: à cause de quoy l'amour de soy-mesme sonne pluistost en mauuaise part qu'en bonne: & celui-là qui s'ayme selon cette partie, merite à bon droit d'estre blafmé: car il appetite plus qu'il ne faut vne affluence de biens corporels, & non pas pour l'amour de la vertu: ny afin qu'il les communique aux autres necessiteux, mais pour satisfaire à ses concupiscences, ainsi que font les intemperez & les incontinents.

Εἰ γὰρ πρὸς αἰσθητικῇ τὰ διχῶς ἀγαπᾶται, αὐτὸς μάλιστα πᾶσι τῶν, ἢ τὰ σφόδρα, ἢ ἐπιποῦ

Arist. l. 9. Eth. c. 8. Si quis enim omnium maxime ea, quae iusta sunt, aut temperata, aut qualiacunque alia virtutibus consentanea, agere studeat, & omnia

ἀλλὰ

ἀλλὰ τῷ χεῖ τὰς ἀρετάς, ἔ' ὅλως αὖτὸ χα-
λόν ἐαυτῷ περὶ ποιοῖτο· ὅθεν ἐρεῖ φίλων τοῦτον,
ἐδὲ ψέξει· δὲ ξέει δ' αὖτὸ ποιῶντος εἶναι μάλλον φί-
λωντος· ἀπομένει γὰρ ἐαυτῷ τὰ χεῖλιστα, ὃ μά-
λιστα ἀγαθόν, ἔ' χαλεπὸν ἐαυτῷ τῷ κεραιώτατῳ, ὃ
πᾶσι πάντων πειθεῖ.

*semper bonis sibi vendicet: nemo hunc neque sui
amantem dicit, neque vituperabit. Atqui vir huius-
modi, amicus sui potius esse videatur. Sibi enim res pul-
cerrimas atque optimas tribuit: cique sua pars, quæ
principatum obtinet, gratificatur, et omnibus in rebus
obtemperat.*

Celuy-là est amoureux de foy selon la partie intellectuelle, qui s'estudie d'acquies des sciences & des vertus, & d'operer & viure selon ces habitudes. Et combien qu'en cela l'homme s'ayme plus qu'en aucune autre chose: parce qu'il s'attribue les plus grands & plus beaux biens: Neantmoins il ne se trouuera personne & principalement des sages, qui appelle vn tel homme amoureux de foy, par reproche; mais plustost en le louant. De sorte que d'autant plus qu'un homme veut & souhaitte de tels biens, celuy sera d'autant plus de louange d'estre amateur de luy mesme en cette façon: parce que les biens de l'esprit sont biens absolument, qui nous rendent meilleurs: ce qui n'est pas de mesme des biens corporels: car ils ne sont biens que iusques à vne certaine mesure, & non absolument. C'est pourquoy on blasme à bon droit ceux qui s'ayment en cherchant de tels biens outre mesure: comme les gourmans & les luxurieux.

Ὡς οὖν δὲ ὃ πόλις τὸ κεραιώτατον μάλιστα εἶναι
δοκεῖ, καὶ πᾶσι ἄλλο σέσημα, ὅσα καὶ ἀνθρώπος·
καὶ φίλωντος δὲ μάλιστα, ὃ τὸ τοῦ ἀγαθοῦ, καὶ τέ-
τω χαλεπὸς ἐμὸς· καὶ ἔγκρατης δὲ καὶ ἀκρατής
λέγεται, τῷ κεραιῶν τὸ τοῦ ἡμῶν, ὅς τιν' ἐχέτω· ὅν-
τος καὶ περὶ αὐτὸν δοκῶσιν αὐτοῖ, καὶ ἐκείνους, τὰ
μετὰ λόγῳ μάλιστα.

*Quemadmodum autē pars precipua atque optima
ciuitatis, etiam videtur esse ciuitas, idemque de quouis
alio conuenit sentiendum: sic et hominis pars ea, quæ
dominari debet, homo est. Est igitur ille sui amantis-
simus, qui hanc amat, et qui huic gratificatur. Jam
quoque continens et incontinens eo dicantur, quod
mens in illo superior ac potentior sit in hoc inferior at-
que imbecillior: quasi sua quisque mens sit: videntur
que homines ea ipsi, suaque sponte egisse maxime, quæ
cum ratione egerunt.*

Puisque chaque chose semble estre cela qui est le principal en elle: l'homme semble estre entendement, qui est la principale partie: & parce que le vertueux se desire des biens intellectuels; à cause de cela il ayme son entendement & luy obeit, & vit selon luy: & s'ayme extremement: parce qu'il ayme l'entendement, qui est la plus noble & principale partie: & les biens de l'entendement qui sont les meilleurs biens. Et au contraire le vicieux ayme le sens, luy obeit, & vit selon luy: car l'incontinēt differe du continēt, en ce que la raison qui est la superieure en cetuy-cy, est inferieure en luy. Et partant l'incontinēt ne peut estre dit fort amoureux de luy mesme comme homme, mais comme animal: parce qu'il ne se desire que des biens sensibles communs à l'homme & à la beste.

*Que celuy-là s'ayme plus qui ayme les biens de l'esprit, que celuy qui
ayme les biens du corps.*

CHAPITRE XLI.

Ce v x qui aiment les biens de l'esprit: à sçauoir les sciences, les vertus morales, & semblables: s'ayment plus que les autres, qui recherchent ceux du corps: parce que les biens intellectuels sont les plus grands, les meilleurs & les plus excellents. Dont le signe est que plus on en possède ils apportent d'auantage de perfection, & ne nuisent iamais. Là où les biens corporels s'ils excèdent vn certain terme, ils nuisent plus qu'ils ne profitent: & tout de mesme celuy qui cherche vne superabondance de biens intellectuels; est plus amateur de foy, que celuy qui cherche vne superabondance de biens corporels: car il se desire les meilleurs biens, & attribue les biens à la partie qui est la principale en l'homme, à sçauoir l'entendement. Et à l'opposite, quiconque cherche vne superabondance de biens corporels, il attribue le bien à la partie moins principale qui est le sens: & fait que la partie inferieure de l'ame repugne à la superieure.

Qu'il est vtile au publicq que le vertueux s'ayme.

CHAPITRE XLII.

Ὁτι τὸ μὲν ἀγαθόν, διὰ φιλαυτον εἶναι, ἔστι γὰρ αὐ-
τοῦ οὐκ ὄντος τὰ χεῖρα τὰ ἀγαθὰ, ἔστι τοῖς ἄλλοις ἀφελήσθαι.

Οὐδὲ ὅτι πικρὸς, ἀλλ' αὖ, ταῦτα καὶ τὰ ἀγαθὰ πᾶς
γὰρ ὁ ἀγαθὸς τὸ βέλτερον αὐτῶν· ὁ δὲ ὅτι πικρὸς
πεῖραρχει τῷ ἰσῷ· ἀλλ' οὐδὲ τὸ πικρὸν ἀνδραγαθίαν,
ἔστι τὸ πικρὸν φιλονεικία πολλὰ τὰ ἀγαθὰ, ἔστι τῆς
πατρίδος, καὶ τῆς ἀποδείξεως· ἀνδραγαθίαν γὰρ
ἔστι γένηται, ἔστι πᾶς, ἔστι ὅλας τὰς
ἀγαθὰς ἀγαθὰ, ἀνδραγαθίαν αὐτῶν τὸ
χεῖρον.

*Arist. l. 9. Eth. c. 8. Itaque virum quidem bonum
sui amantem esse oportet. Namque & ipse ex bone-
stis actionibus utilitatem percipiet, & alijs prode-
rit. &c.*

*Vir bonus autem quæ sunt agenda, ea & agit. Ete-
nim pater omnis id sequitur, ac sumit, quod sibi est opti-
mum. At vir bonus imperio mentis parat. Quod au-
tem de viro bono dicitur, enim multa & amicorum et
patriæ causa agere, etiamsi mors ei sit appetenda, ve-
rum est. Nam & pecunie, & honorum, et omnino co-
rum bonorum, de quibus homines inter se decertare
solent, salutem faciet, ut sibi ipsi honesti possessionem
comparat ac vendicat. &c.*

LE vertueux s'ayant extremement soy-mesme, fera beaucoup de choses pour l'a-
mour de ses amis & de sa patrie, & ne les abandonnera point, quand il yroit de sa vie:
il reieuera les richesses, les honneurs & les biens de la fortune, qui font debattre les hom-
mes entre-eux, & ne s'en fouciera pas, pour sauuer son amy: car le vertueux fait ce qui
est honneste de faire: d'autant que l'entendement recherche ce qui est le meilleur, & le
vertueux luy obeit: en quoy faisant, il se procure vn plus grand bien: à sçauoir le bien
honneste: Et ainsi il s'ayme extremement en toutes choses. Car le vertueux souffrira la
mort pour son amy: parce qu'il choisit plustost vne extreme delectation de peu de duree,
& vne belle & grande action digne de toute louange, qu'en vn long temps vne foible
ou plusieurs petites. Or il est manifeste que celui qui se met en de grands perils, & en-
dure la mort pour son amy, ou pour sa patrie, s'acquiert vn bien plus vray: à sçauoir le
bien de la vaillance, l'honneur & la gloire, & vne memoire eternelle des hommes, & de
Dieu. Et quant aux biens extérieurs, comme les richesses, les vertueux les exposent
pour leurs amis: car par cette exposition ils s'acquierent vn plus grand bien: à sçauoir ce-
luy de la liberalité: en quoy ils s'ayment extremement. Ils laisseront aussi les honneurs,
les dignitez & les charges pour leur amy, & en cela ils s'aymeront extremement: parce
qu'ils s'acquierent vn bien plus eminent que tout cela, qui est la magnanimité. Le ver-
tueux mesme concedera à son amy les actions vertueuses, choisissant qu'il les face plu-
stost que luy: afin que l'amy profite d'auantage, & soit plus loué: & en ce faisant le ver-
tueux s'ayme extremement: car il s'acquiert vn plus grand bien: d'autant qu'il est plus
vertueux & plus louable, d'estre cause que son amy face ces choses-là, que s'il les faisoit
luy mesme: attendu que la puissance luy demeure d'en faire ailleurs de telles, & peut
estre de plus grandes. Le vertueux n'est pas seulement loué pour ce qu'il excède les autres
és actes de vertu; mais aussi parce qu'il est bon & vtile à soy & aux autres: car il s'estudie
d'agir excellemment bien & vertueusement par dessus les autres. Que si chacun s'efforçoit
ainli de s'entre-surmonter à bien faire, tous les hommes auiroient communement les cho-
ses dont ils ont besoin: car l'un suruiendrait à l'autre, & les plus grands biens qui sont les
vertus, deuiendroient propres d'un chacun: doncques il est vtile au publicq que le ver-
tueux s'ayme: car en s'ayant il opere bien pour luy & pour les autres.

Qu'il est pernicieux que le meschant s'ayme.

CHAPITRE XLIII.

Τὸν δὲ μοχθηρὸν, ὃ δὲ βλάψει γὰρ καὶ
ἑαυτὸν, καὶ τοῖς πλείοις, φαύλοις πᾶσις ἐπὶ-
μνησθῇ· τῷ μοχθηρῷ μὲν οὐδὲ ἀγαθῶν, ἀλλ'
τὰ ἀγαθὰ.

*Arist. l. 9. Eth. c. 8. Improbum autem ac vitiosum
non oportet: et sibi enim et proximo cuique nocet.
vitiosis animi perturbationibus obtemperans. Impro-
bi igitur hominis actiones ab iis, quæ sunt agenda, dis-
crebant.*

C'EST

De ce qui fait durer l'amitié.

TOute amitié dure & se conserue quand les amis s'ent'ayment comme ils doivent: combien que leurs conditions soient inegales: car le defaut de la condition peut estre suppléé par l'abondance d'amour: tellement que la disparité de condition d'un pauvre pour le regard des biens de la fortune, n'empeschera pas qu'il ne s'egale au riche en amitié, en redoublant son affection selon l'auantage des richesles de l'autre: c'est à dire en luy rendant du seruice & de l'obeissance, selon la proportion du secours & de l'vtilité qu'il tirera de luy, & l'aymant autant & comme il faut; en sorte que la proportion selon la dignité soit sauuee: à sauoir que ce qui est meillieur & plus digne soit plus aymé qu'il n'ayme: & que ce qui est moindre, ayme d'auantage qu'il n'est aymé. Et tout de mesme l'amitié durera entre le pere & le fils, si le pere luy prepare quelque heritage, & qu'à l'opposite le fils rendra au pere de l'obeissance & de l'honneur.

En quel cas il est permis de rompre l'amitié honnête.

Ὅταν μὲν οὖν ἀφελῶμεθ' ἐκ τῆς ὑποστάσεως φι-
λῶμεθα ἀφ' οὗ τοῦ ὅθι, μὴδὲ τοῖς τοῖς ὅθι κένον παρ-
απονοήσεις ἀπατήσῃ, ἐαυτοὶ ἀπ' αὐτῆς ὅτι ὅτι αὐ-
τὸ ὅθι κένον παρ' ἀπονοήσεις ἀπατήσῃ, διχασμὸν
ἐγγχεῖν τῷ ἀπατήσῃ, ὅτι μάλιστα ἢ τοῖς τοῖς
μοῖσιν κινδυνεύουσιν ὅσα παρ' ἐκ τῆς πρῆτης ἢ χε-
νῶσιν.

φιλοπόνησον ὅτι ἔχεις εὐαγγελίον ὁμοῦν μετὰ φα-
 λῶ· εἰρηκὲς δ' ἐπὶ τὸ ὅμοιον τῶ ὁμοίῳ φίλον. ἀρ' οὐ
 ἰσχύεις ἀφελυτεῖν, ἢ ἐκ πάντων, ἀλλὰ τοῖς ἐν αὐτοῖς
 ἀφ' ἃ μὲν ἔχουσιν· ἐπαπορήθουσιν δ' ἔχουσι, μᾶλλον
 βοηθητέον εἰς τὸ ἵθι, ἢ τῶν ὅσων, ὅσα βέλτερον ἔ-
 σσι φιλαίαν· διὸ ἐπεὶ δ' αὖ το ἀφελυτὸν μὲν, ἔχεις ἀπο-
 τινεῖν τοῖς παύει.

Arist. l. 9. Eth. c. 3. Cum igitur aliquem sua fefellerit opinio, existimarique se propter mores deliquit: ille autem nihil agit huiusmodi: de se ipso queratur. Cum vero illi simulatione in errorem induit, ac deceptus fuerit, merito is accusandus est, qui fessellit: sanioque magis, quam qui nummos adulterat, quanto in re precipiorem & cariore maleficcium admittitur. &c.

Non enim oportet verum malum in studio atque amore teneri: neque improbi hominis similem esse. Superiorem dilectum est, simili amicum esse simile. Verum iure iure statim didicendae sunt amicitiae: Annorum cum omnibus, sed cum illis, quorum imitatio infamabilis est? Jis autem, qui corrigi possunt, auxilium ferendumque, multo magis ad morem, quam ad fortunam & facultatem: quanto hoc melius, amicitiaeque convenientius est: videatur autem, si se a tali amico distinguat, nihil aliud facere.

Tom. 2.

R. 11j

198 De la Morale ou Ethique, Liure VI.

l'amitié avec luy; attendu que son obiect manquant il ne peut plus aimer: mais s'il reste quelque esperance de le ramener aux bonnes mœurs, il ne le doit pas delaisser, sans auoir essayé de l'y remettre, ny l'abandonner du tout s'il n'est incurable, & sans esperance de pouuoir estre ramené: car le conseil corrige quelquesfois plus l'amy que la diuorce. Et en ce cas l'amy vertueux ne peut estre iustement accusé d'abandonner son amy: car ce n'estoit pas avec vn vicieux qu'il auoit contracté amitié: aussi il ne faut pas rompre promptement l'amitié faite: à cause du peril qui suit toute mutation subite, & du blâme & de l'infamie d'vne si prompte separation: comme aussi à raison du scandale & mauuais exemple, qu'on donne aux inhimés & inconstans. En somme il se faut retirer peu à peu de luy, hayant le vice & non la personne. Tout de mesme si vn hypocrite contrefaisant le vertueux, auoit fait amitié avec vn vrayement vertueux, cettuy-cy venant à decouurir sa tromperie, le peut iustement quitter & retirer son amitié: car l'hypocrisie est vne malice, & principalement celle de la vertu: à cause dequoy Aristote dit: que les hypocrites feignant d'estre vertueux sont plus punissables que les faux monnoyeurs, parce qu'ils falsifient la vertu, qui est plus excellente que la monnoye.

Ei δ' ὁ μὲν, ἀγαθὸς ὁ δ' ὑποκρίτης γί-
γντο.
Ei γὰρ ὁ μὲν ἀγαθὸς ὁ δ' ἀνομιᾶς παῖς.

Arist. l. 9. Eth. c. 3. Sed si hic idem qui fuit, maneat: alter autem longè melior fiat. &c.
Si enim alter animo & cognitione puer maneat. &c.

Si deux amis qui ont vne imparfaite habitude de quelque vertu, lors qu'ils commencent à s'entr'aimer, l'un profite extremement & deuiant vertueux, & quel'autre demeure au mesme estat où il estoit, lors que leur amitié a esté contractée: l'amitié peut demeurer entre-eux: car ils conspirent en l'obiet aymable honneste: au moyen, qui est la conuersation delectable: en la fin, qui est le fidelle deuoir & office d'amitié & en l'estude de la vertu, & ne sont dissemblables qu'au degre & non en l'habitude: & en la perfection, & non au consentement de vertu: & partant il ne faut pas rompre vne telle amitié, ains la conseruer comme entre personnes inegales. Que si de deux autres qui auront fait amitié dès leur enfance, l'un deuiant vertueux avec l'aage, & quel'autre demeure en enfance selon l'esprit: c'est à dire rude & idiot: l'amitié cessera entr'eux deux: car le vertueux ne pourra viure, s'attrister, ny se resioir avec luy, ny luy communiquer ses secrets: à cause de la tres grande difference de leur estat selon l'esprit, sans lesquelles choses, l'amitié ne peut durer: car son acte consiste en de telles operations: & qui oste l'operation d'vne chose, luy oste sa nature.

Quelles amitez se font, & finissent plus promptement.

CHAPITRE XLVI.

Οἱ δὲ ἀπὸ τῶν χρησίμων ὄντες φίλοι, ἅμα τῷ συμφέροντι ἀλλήλους ἔχουσιν ἀλλήλων ἴσους φίλοι, ἀλλὰ τῷ λυσιπλῆϊ.
Δι' αὐτοὺς δὲ δύνανται μόνως τοὺς ἀγαθούς οἱ γὰρ ἕκαστοι ἔχουσιν ἐν αὐτοῖς, εἰ μὴ πᾶσι ὠφελεία γίγνεται. Ἐμὴν δὲ ἡ τῶν ἀγαθῶν φιλία ἀδύνατον ἐστίν· ὅτι γὰρ πρόβον ἔχει πρὸς αὐτὴν πολλὰ χροῖον ὅτι αὐτῶν δίδουμασθαι.

Arist. l. 8. Eth. c. 5. Qui verò utilitatis causa sunt amici, utilitate sublata dirimuntur. Nō enim se mutuo amabant, sed emolumentum. &c. Sed propter se vniū amici sunt inter se soli viri boni. Mali enim familiaritate mutua non delectantur, nisi aliquam utilitatē alter ab altero percipiant. Et verò sola bonorum virorum amicitia criminatioribus & calumnijs vacat. Non enim facile est quicquam alicui de eo credere, quem ipse diu prauis ac spectariis.

Les amitez fondees sur l'utilité & sur le delectable, se contractent en bien moins de temps, que celle qui est bastie sur l'honnesteté: parce qu'il en faut bien d'auantage à estre asseuré de l'honnesteté que de l'utilité & de la delectation: mais aussi les amitez viles & delectables se rompent plus aisément, que l'honneste: car parce que le bien vile & le delectable sont variables, & se changent facilement: d'autant que ce qui est vile ou delectable en vn temps, cesse de l'estre en l'autre: les amitez qui sont fondees dessus, ne sont pas de longue duree, car la cause cessant, l'effect cesse: & partant elles se dissoluent facilement, comme leurs causes & leurs fondemens: mais l'amitié du delectable peut estre de plus longue duree que celle de l'utilité, à cause qu'elle ressemble d'auantage à l'honneste, laquelle

laquelle est de longue duree, parce que les vertueux s'entr'aimēt pour l'amour d'eux-mesmes, & que la calomnie qui dissout les amitez n'a point d'accez avec eux.

Η δὲ τῶν νέων φιλία δι' ἡδονῶν οὐκ ἀρκεῖ· ὅτι παρὰ τὸ γὰρ ἔσθαι ζῶσι, & μάλιστα δύνανται τὸ ἡδὺ αὐτοῖς, καὶ τὸ παρὸν· ὅτι ἡλικίας δὲ μεταπίπτουσιν, καὶ τὰ ἡδύα γίνονται πικρά· διὸ παλαιὸς γίγνεται φίλος & πάρος.

Arist. l. 8. Eth. c. 3. Juuenum autem amicitia voluptatis causa comparari videtur. Nam cum affectibus et perturbationibus animi in vita obtemperat, tum id quod sibi iucundum, quodque presens est, sequuntur maximè. Quia autem mutata etate, mutantur & ea, quae sunt iucunda, iccirco celeriter & amici sunt, et amare desinunt.

L'amitié des ieunes gens se fait bien tost, & finit bien tost aussi, pour deux raisons : l'une de la part des choses delectables, & l'autre de la part des ieunes gens. Car premierement au cours de l'aage qui passe vistemēt, les obiects delectables sont tantost vne chose & tantost l'autre : à cause que les enfans, les ieunes gens, les hommes & les vieillards, ne se delectent pas de mesmes choses. Et partant la ieunesse passant, ce qui leur estoit delectable se passe, & conséquemment l'amitié qui estoit fondee dessus : car la ieunesse consiste plus en vn certain passage ou plus, qu'en vn estat arresté. Secondement, les ieunes gens aymēt par les passions du concupiscible & pour les delectations sensuelles : lesquelles se changent souuent, selonque leur fantaisie les pousse. De sorte qu'ordinairement en vn mesme iour, les ieunes gens font amitié & la rompent : mais autant que leur amitié dure, ils veulent tousiours viure & demeurer ensemble : car par ce moyen ils iouissent de ce qu'ils affectent, par vne telle amitié : à sçauoir de la delectation desirée.

Οἱ δὲ μακροί, τὸ μὲν βέλτοιον οὐκ ἔχουσιν· ὅθεν γὰρ αὐτοῖς ἀφ' ὧν μένουσιν ὅμοιοι ὄντες· ἐπὶ ὀλίγον δὲ χρόνον γίγνεται φίλοι, χαίροντες τῇ ἀλλήλων μακροτέρᾳ.

Arist. l. 8. Eth. c. 10. Alii verò cum stabile nihil habeant, quippe qui ne sui quidem similes permaneant, tum ad perexiguum tempus amicitiam inter se tenent, mutua improbitate delectati.

Les meschants estant muables, & inconstans sans auoir rien en eux de fermey de stable, leur amitié est de peu de duree : la cause de leur changement vient de ce qu'ils insistent en la malice qui de soy est haïssable, en laquelle ne trouuant rien où leur volonté se puisse reposer, ils ne demeurent pas long temps semblables à eux mesmes, voulant facilement le contraire de ce qu'ils ont voulu premierement : & ainsi leur malice ne s'accordant plus, ils rompent leur amitié.

Que les grands desirent plus d'estre aymez que d'aymer.

CHAPITRE XLVII.

Οἱ πολλοὶ δὲ δεῦσι ἀφ' φιλοπρέπειας βύλας· φιλοῦσιν μάλιστα τὸν φίλον· διὸ φιλοτέλεις οἱ πολλοί· ὡς γὰρ ἐν τῷ φιλοῦ· ὁ νόμος, ἡ παρὰ τοῖς τοῖς τῷ εἶναι, & μάλιστα φιλοῦν τὸν φίλον.

Arist. l. 8. Eth. c. 9. Plerique autem honoris studio duli, male videntur amari, quam amare. Itaque magna pars hominum assentatorum amatrix et cupida est. Est enim assentator amicus inferior, vel certe talem se simulat, amareque magis quam amari.

Les ambicieux & ceux qui sont constituez en dignité & esleuez en puissance par dessus les autres, desirent plus d'estre aymez que d'aymer : parce qu'ils sont plus desireux d'honneur, lequel semble tesmoigner vne grande bonté & vertu en eux : or d'estre aymé il semble qu'estre honoré s'en ensuiue : car l'aymé est fort respecté par l'ayant, lequel craint de l'offenser, & ne cesse de l'esleuer de louanges deuant les autres, parce que c'est honorer l'aymé. Doncques puis que les ambicieux & les grands desirent pour le moins de paroistre bons & de grande vertu, ils desirent plus d'estre aymez que d'aymer. C'est pourquoy la plus grand part des hommes aiment les flatteurs, qui sont comme amis inferieurs, lesquels semblent plus aymer ceux qu'ils honorent & louent, qu'ils n'en sont aymez. Combien qu'en verité ces gens là n'ayment pas : tant s'en faut ils gassent & corrompent ceux qu'ils soustient.

Qu'aymer & honorer se trouuent l'un sans l'autre.

CHAPITRE XLVIII.

Τὸ δὲ φιλεῖσθαι, ἐχρὶς εἶναι δοχεῖ τῷ τιμᾶσθαι,
ὅτι οἱ πολλοὶ ἐφίεσθαι.

*Arist. l. 8. Eth. c. 9. Amari autem & honore affici
cuius rei plerique sunt cupidissimi, finissima esse viden-
tur.*

COMBIEN qu'il y ait de l'apparence qu'estre aymé & honoré soient proches, entant qu'ils semblent proceder d'une mesme cause: à sçauoir de la bonté & de la perfection de l'aymé: toutesfois ils ne sont pas tousiours conioincts: car estre honoré se trouue sans estre aymé: comme il paroist en ce qu'un riche peut estre honoré d'un pauvre, à cause de ses richesses, ou de sa puissance, ou par crainte, ou afin d'en receuoir du secours: & non parce qu'il l'ayme: tant s'en faut il luy souhaitte peut estre du mal. Estre aymé se trouue aussi sans estre honoré: ainsi les peres aiment leurs enfans & ne les honorét pas pourtant selon qu'ils sont leurs enfans: parce que comme tels ils sont inferieurs à leurs peres: & ce sont nos superieurs ou nos egaux que nous honorons. Mais en l'amitié honnesté, estre aymé & estre honoré, sont tousiours conioincts: car deux amis vertueux estant semblables & egaux au fondement de l'amitié, ils s'entr'ayment, & sont aymez mutuellement: & s'entre-prouiennent d'honneur l'un l'autre.

Qu'il est meilleur d'estre aymé qu'honoré.

CHAPITRE XLIX.

Ὅτι δ' αὐτὸ δὲ εἶχεσθαι αἰσθῆσθαι τὴν τιμὴν, ἀλλὰ καὶ συμβολικός· χαίρουσι γὰρ οἱ μὲν πολλοὶ, καὶ τὸ τίς ἐστι ταῖς ἐξουσίαις τιμῶμενοι διὰ τὸ ἐλπίδα· οἷον γὰρ τιμῶμεθα παρ' αὐτῶν, ἢ τῷ δυνάμει· ὡς δὲ τιμῶμεθα ἐκ παλαιᾶς χαίρουσι τῇ τιμῇ· οἱ δ' αὖ καὶ τῶν ἐπιστῶν ἐκείνων ὁρεγόμενοι τιμῆς, βέλτερόν τε οἰκείαν δόξαν παρ' αὐτῶν ἐφίεσθαι· χαίρουσι δὲ, ὅτι οὖν ἀγαθοὶ, πισυνοῦντες τῇ τ' λεγόμεναι κείνῃ· τῷ φιλεῖσθαι δὲ χρὴ αὐτὸ χαίρουσι· διὸ δόξαν αὐτῶν καὶ τῷ τιμᾶσθαι, ἢ καὶ φιλία χρὴ αὐτῶν αἰρετῆσθαι.

*Arist. l. 8. Eth. c. 9. Verum honorem non propter se
expetere videntur, sed ex euentu. Vultus enim latatur
cum ab iis qui potestate et imperio pradi sunt, honore
afficiatur propter spem: exstimat enim futurum, ut si
qua re regat, ab illis consequatur. Honore igitur quā-
si beneficij accipiendi argumento delectatur. Qui verd
a viris probis, & iis quibus noti sunt, honore expetunt,
suam de se ipsis opinionem stabilire et confirmare ge-
stunt. Scilicet bonos esse gaudent, eorum iudicio, qui
dicunt, fidem habentes. Se amari autem gaudent, per
se. Itaque unum esse atque amari, melius esse videat-
ur, quam honore affici: amicitia itaque per se opta-
bilis et expetenda.*

IL est meilleur & plus à eslire absolument d'estre aymé que d'estre honoré: car estre aymé est vniuersellement à desirer par foy, de tout homme qui a l'esprit sain: & estre honoré, ne semble desirable que par accident. Le signe de cela est, que tous les hommes appetent d'estre aymez de tous: parce qu'à estre aymez seulement, ils prennent du plaisir: & mesme quand il ne leur prouientroit aucun autre bien de l'amant; ils se contentent quelquesfois en cela. Or ils n'appetent pas d'estre honorez vniuersellement de toutes sortes de gens: mais principalement de deux especes: à sçauoir des puissants & des vertueux, sages & de bonne vie. Le vulgaire se resioiut d'estre aymé des grands, constituez en autorité, parce que s'ils en sont honorez ils conçoient vne bonne esperance de tirer quelque bien d'eux, duquel ils ont besoin, & qu'ils ayment d'auantage que l'honneur: De sorte que s'ils esperoient de l'auoir sans estre honorez des puissants, ils n'appeteroient pas tant d'en receuoir de l'honneur. Doncques ils se resioiussent de l'honneur que leur fait le puissant, non pas seulement pour l'honneur: mais parce qu'ils le prennent comme vn signe de son esprit bien disposé & affectionné enuers eux. Et partant ils affectent d'estre honorez pour connoistre qu'ils sont aymez: & ainsi ils appetent d'estre honorez par accident: c'est à dire pour vn autre: à sçauoir d'estre aymez. Ceux qui desirent d'estre honorez des vertueux & sages: c'est parce qu'ils desirent s'affecuer en eux mesmes, ou confirmer dedans l'esprit des hommes, l'opinion de leur bonté: car on se resioiut d'estro

vertueux

vertueux par le iugemēt de ceux à qui on adioust foy, & se persuadent que personne ne peut douter qu'ils ne soiet vrayemēt gens de bien,quād ils sont honorez & loūez des sages & vertueux,d'autant que leur iugement est receu,comme vray d'vn chacun:Doncques ils appetent cet honneur, non pour l'amour de l'honneur, mais pour estre reputez bons: & ainsi ils appetent d'estre honorez par accident. Et partant il est meilleur d'estre aymé que d'estre honoré: parce que cettuy-cy est appetable par soy, & cettuy-la pour vn autre.

Des extremes de l'amitié.

CHAPITRE L.

Περὶ δὲ τοιοῦτον ἡδὺ τὸ ἐν τῷ βίῳ, ὃ μὲν ὡς δὴ
ἡδὺ ἐστὶν, φίλον. Ἐν μέσῳ τῇ φιλίας. ὃ δ' ἂν
ἐλάττω, εἰ μὲν ὡς δὴ ἐν ἐκείνῳ, ἀριστον. εἰ δ' ἂν
ἐλάττω, ὡς δὴ ἐν ἐκείνῳ, ὃ δ' ἂν ἐλάττω, ὡς δὴ ἐν
ἐκείνῳ, ὡς δὴ ἐν ἐκείνῳ.

*Arist. l. 2. Eth. c. 7. In altera autem incanditate
ea quæ in via communionis locum habet, id est qui ita se
incanditum prestat, ut debet, amicus; & mediocritas a-
micitia nominatur: qui modum superat, si nullo suo
commodo adductus, placet studiose seu blandus: fin
sue utilitatis causa, assensator, qui deserit, seseque o-
mnibus in rebus insuauem atque acerbum præbet, id
pugnare quidem in contentionibus difficilisque nomi-
natur.*

L'AMITIE que nous auons ditte estre vertu ou avec vertu, a aussi des extremittez, entte lesquelles elle est moyenne & mediocrité comme la vertu: car en la delectation de la communion de vie des vns avec les autres, celuy qui se rend delectable comme il conuient, est amy. Celuy qui excede à delecter, si ce n'est point pour quelque sienne utilité qui le fait, est complaisant ou blandissant: si pour quelque utilité qu'il en tire, flatteur: & à l'opposite celuy qui manque se rendant desagréable & aigre en sa conuersation, est odieux, contentieux, & difficile.



DE LA MORALE O V E T H I Q V E.

LIVRE SEPTIESME,

Auquel il est traité de plusieurs choses utiles pour l'esclarcissement & perfection de ce qui a esté traité, és six liures precedents.

A qui il appartient de constituer la fin de l'homme pour la morale.

CHAPITRE I.

Τὸ ἔργον ἀποτελεῖται χαλεπὸν τὴν φρόνησιν ἐστὶ
ἡδυνάει ἀρετῶν· ἢ μὲν γὰρ ἀρετῇ, τὸ σκοπὸν ποιῶν
βίον· ἢ δὲ φρόνησις, τὰ πρὸς τὸν.

Δύο δὲ καὶ οὐ μὴ ἀρακτικὴ λέξις, ὅτι ἔδει ἂν
αὐτῆς ἀφ' ἧς τὸ τῷ μορίῳ ἀρετῶν εἶναι· ἔστι οὖν
ἔστι ἡ ἀρετὴ οὕτως ὅρα· αὐτοφρονήσις, ἢ δὲ
ἀρετῆς· ἢ μὲν γὰρ τὸ τίλθ, ἢ δὲ, τὰ πρὸς τὸ τί-
λθ· ποιεῖ ἀράτῃ.

Πότερον δὲ ἡ ἀρετὴ ποιεῖ τὸ σκοπὸν, ἢ τὰ πρὸς
τὸ σκοπὸν· ἡμεῖς δὲ οὐκ ἔστι τὸ σκοπὸν διότι τὴν
οὐκ ἔστι συλλογισμὸς, ἢ δὲ λόγος· ἀλλὰ δὲ ὡς ἂν
ἀρχὴ τὸ τοῦ ἀποκρίσθαι· ἢ πρὸς ἰατρὸς σκοπῶν,
εἰ δὲ ὑμῶν ἢ μὴ, ἀλλ' εἰ ἀρετῆς, ἢ μὴ.

Εἰ οὖν πάντες ὁρθοί τῷ· ἢ ὁ λόγος, ἢ ἡ ἀρετὴ
αἰσθάνει, ἢ μὴ ὁ λόγος, ἀφ' ἧς ἀρετῆς ὁρθοὶ αἰσθάνονται
τὸ τίλθ, ἀλλ' ἢ τὰ πρὸς τὸ τίλθ.

Περὶ πάντων ἡμεῖς ἐμὸς δὲ οὕτως ταπει-
νοτέραις τε καὶ ἡμιωτέραις, δύο φαίνοιντο τρόποι· ὅτι
ἔστιν εἶναι· ὡς τὸ μὲν ἐπιστήμῃ τὸ ἀράγματ'·
χαλῶς ἔχει ἀρετῶν ὁρίων, ἢ δὲ οἷον παρὰ δυνάμει
πινά· πεπαιδευμένον γὰρ ἔστι τὸν τρόπον, τὸ δὲ αὐτὸ
κρίνει ὑποφύει, πὶ χαλῶς ἢ μὴ χαλῶς ἀποδίδωσιν ὁ
λέγων· τοῖς τὸν γὰρ δὴ πινά καὶ τὸ ἕλως πεπαιδευ-
μένον οἷον εἶναι, ἔστι πεπαιδευμένον, τὸ δὲ αὐτὸ
ποιεῖν τὸ εἰρηδύον.

*Arist. 1.6. Eth. c. 13. Ex prudentia atque ex ea vir-
tute, quæ ad mores pertinet, opus absoluitur. Virtus
enim scopum, qui proponitur agenti, rectum efficit: pru-
dentia verò ea quæ ad scopum referuntur, et quæ con-
ducunt, &c.*

*Perficium est autem etiam si agendum nullam vim
haberet, eam tamen necessariam futuram: quia par-
tis animi virtus est. Et quia consilium sine prudentia,
sineque virtute non erit rectum. Hæc enim ut finem, il-
la ut ea quæ ad finem pertinent, agamus efficit.*

*L. 2. Moral. End. c. 11. Virtum igitur virtus
scopum an ea quæ ad scopum, regit? Assuecra-
mus autem scopum à virtute constituit: quocirca
nec collisione, nec ratione aliqua, hæc demonstra-
buntur. Neque enim medicus considerat, an esse sanū,
sed virum deambulare, an non de ambulare oporteat.*

*Si igitur omnis recti iudicis, aut ratio causa est, aut
virtus: si ratio non fuerit, per virtutem finis, non quæ
sunt ad finem constituuntur.*

*L. 1. de part. anim. c. 1. In omni contemplan-
di genere, omnique tum nobiliori tum ignobiliore do-
cendi via, & ratione, duos esse habitus constat, quorum
alterum scientiam rei appellasse, alterum quasi peri-
tiam quandam, bene est. Hominis enim probe periti
officium est, indicare perficentem posse, quidnam re-
sit, aut non resit, ab eo qui docet, exponitur: quippe
cum & hominem omnino peritum talem esse existime-
mus, & peritiam ipsam non nisi facultatem huius offi-
cij esse statuamus.*



L paroist assez clairement selon ce que nous auons dit iusques à ceste heure, que c'est par la prudēce que nous connoissons, trouuons & ordonnons les moyens de paruenir à la fin de l'homme, selon qu'il est animal sociable : & de cela on en doit demeurer d'accord avec Aristote. Mais quant à ce qu'il semble dire que c'est la vertu morale qui propose & constitue ceste fin de l'homme, ie ne puis consentir à cela. Car la vertu morale en general ne peut rien, que ce que peuuent toutes les vertus ensemble, qui sont ses especes: or elles n'ont rien de connoissance que ce qu'elles en empruntent de la prudence: & la prudence presuppose la fin, & n'est que pour le regard des moyens d'y paruenir: doncques ce ne peut estre la vertu morale qui propose ny constitue la fin de l'homme. Ce n'est point aussi la science adue ou morale: car les sciences presupposant leurs principes sans les monstrier; & la fin de l'hōme tenant lieu de prin-
cipe en

cipe en la science aëtiue: elle ne la peut monſtrer. Si c'eſtoit quelqu'une des ſciences cõ-templatiues, il faudroit que ce fuſt celle de l'ame: car il n'y a qu'elle qui traite des habitu-des acquiſes en l'ame raiſonnable, ny de ſes operations: & toutesſois ce n'eſt pas elle: car la ſcience de l'ame ne cherche pas ce qui eſt la fin de l'homme, ny en quoy elle conſiſte. Il reſte doncques que c'eſt la ſapience parfaite ambrassant les ſciences aëtiues auſſi bien que les contemplatiues, laquelle conſidere que la fin & la felicite la plus parfaite de l'homme conſiſte en ſes operations ſelon la meſme ſapience, & ſelon la parfaite prudence.

De la cruauté ou beſtialité ſauuage, & de la vertu heroïque.

CHAPITRE II.

Πρὸς δὲ τὴν θνητότητα, μάλιστα δὲ ἀρμόδιοι λέ-
γουν τὸ ἄνθρωπος ἡμᾶς ἀρετῶν, ἡρώων τινα καὶ θείων.

Γίνεσθαι δὲ ἢ εἶναι καὶ ἀφ' ὅπου καὶ πρὸς τὸν καὶ
τὸν ἀφ' ὧν καὶ αἰτίας δὲ τῶν ἀνθρώπων ἄρσενος ἀλλο-
τα, ὅπως ἐπιδιόσκουσιν.

Λέγου δὲ τὰς θνητάς, οἱ οὐτὼν ἀνθρώπων λέ-
γουν τὰς κύσας ἀναχίλῃσαι, τὰ παῖδια κα-
ταθίσει.

Ὁ μὲν φύσις τοῦτο, οἷος δὲ δίδειν πᾶσι καὶ ἀν-
θρώποις μὴ θνητῶν δὲ αἰτίας δὲ αἰτίας: ὁ δὲ, τὸ γὰρ λέ-
γει δίδειν, ἀφ' ὅπου.

Ὁ δὲ ἀνθρώπος καὶ μαρτυρία, ἢ καὶ ἀνθρώπων,
ἀπλῶς λέγει μαρτυρία: ἢ δὲ καὶ παρὰ τὸν, ὅτι
θνητῶν δὲ, ἢ οὐκ ἔστιν αἰτίας.

*Arist. 1.7. Eth. c.1. Feritati autem aptissime dicere
possumus oppositam qua supra nos est, heroicam quan-
dam ac diuinam uirumem, &c.*

*Nonnullas autem huiusmodi immanitates, mor-
bi et membrorum debilitationes pariunt. Atque eos
homines, qui uiuio ceteris antecellunt, turpi atque in-
fami nomine feros et immanes appellamus.*

*C.6. Uoco autem immanes, & ferinos habui, qua-
lis erat eius mulieris, qua dicens gravidis mulieribus
apertis ac percellis, pueros demorare solitam. &c.*

*Qui natura talis est, ut omnia extimescat, etiam si
minus friderem ediderit, ferina quadam timiditate ti-
midus est. Alius erat, qui selem morbo affectus me-
tuebat. &c.*

*Quemadmodum igitur et improbitas alia absolutè
dicitur improbitas, ea qua in hominè cadit, alia cum
adiellione, quia improbitas ferina, aut morbosa non
absolutè. Sic nimirum et incontinentia est alia feri-
na et immani, alia morbosa.*

NOus auons traité iusques en ce lieu des vertus propres pour regler les aëtions & passions ordinaires des hommes. Mais quand leurs passions sont si dereglees, qu'ils se comportent avec barbarie & cruauté comme les bestes ſauuages, & en ont fait habitude, ce vice est pire que les autres, & les excelle. C'est pourquoy il est besoin contre luy d'une vertu plus eminente & puissante, que les vertus ordinaires: à cause de quoy ceste vertu est nommee Heroïque & diuine, parce que le haut degré de sa perfectiõ fait approcher les hõmes plus pres de Dieu. Mais cõme ceste vertu est rare entre les hõmes, le vice de cruau-té ſauuage n'est pas cõmun, & ne se trouue gueres qu'entre les aëtions barbares: si ce n'est qu'il attriue entre les autres par quelque maladie ou temperament de nature fort extraor-dinaire & peruerrie. Aristote donc pour exemple de personnes entachees de cruauté ſau-uage, vne femme qui fendoit le ventre de celles qui estoient grosses & deuorait leur fruit: ceux qui prenoient plaisir à manger des chairs crues & de la chair humaine: d'autres qui en des festins s'entre-bailloient leurs enfans à manger: le tyran Phalaris à cause de sa cruauté: & ceux qui vsent des masles au lieu de femmes. Il met aussi entre les bestialitez ſarouches ceux qui ont peur de tout, meſme du cry d'une souris: & ainsi des semblables qui sont de vrayes bestes ſauuages, & des monstres de mœurs: (car il y en a aussi bien que des mon-stres de nature, ce dit Platon.) Et de fait il se trouue quelquesfois des hommes differents des autres hommes, quasi comme l'homme l'est de la beste. Par ces exemples de la bestia-lité ſauuage, il paroist que combien qu'elle ne soit pas incontinence, attendu que celle-cy ne s'exerce qu'au meſme ſubieët de la temperance & intemperance; que neantmoins elle en approche plus que d'aucun vice.

Recapitulation de l'obiet de chaque vertu.

CHAPITRE III.

IL paroist par ce que nous auons dit iusques en ce lieu des vertus morales, qu'elles ont toutes en general pour obiet, les passions & les aëtions humaines, avec la delectation

& la tristesse qui les suit: quelques vnes d'elles ne s'exercent qu'autour des passions, les autres regardent seulement les actions, & quelques vnes les passions & les actions toutes ensemble. Car la temperance, la continence, la vaillance, & la magnanimité, ne s'exercent qu'autour des passions. La iustice & les vertus contenues sous elles, la verité, l'affablié, la civilité, ont leurs fondions à regler les actions. Et la prudence, la liberalité, la magnificence, l'amitié, la mansuetude ont leur exercice autour des passions & des actions: attendu que la prudence regle toutes les actions & passions, la liberalité modere l'amour & concupiscence du bien, & la distribution des richesses qu'elle donne, & ainsi des autres. De ces vertus les vnes regardent par soy le bien propre de celuy qui opere, & par accidēt celuy d'autrui: celles-là sont la temperance & la continence: car elles sont directement adressees à la perfection du vertueux qui en a l'habitude, & par reflection au bien d'autrui, entant que leur conuersation est honneste, utile & delectable. La iustice & ses parties, la verité, l'affablié & la civilité, regardent par soy le bien d'autrui, & celuy de l'operant par accidēt; entant qu'il est plus parfait que s'il n'auoit point toutes ces habitudes, ou qu'il fust de mauuaises actions. Quant à la vaillance, la liberalité, la magnificence, l'amitié & la mansuetude, celles-là semblent tendre par soy egalement au bien de l'operant, & à celuy des autres.

De la conuenance & liaison des vertus morales entr'elles.

CHAPITRE IV.

Plat. in
censur.

PLATON a posé quatre vertus morales comme principales: à sçavoir, la prudence, la tem-
perance, la vaillance & la iustice: car toutes les autres se peuvent reduire deffous el-
les: combien qu'il me semble que la liberalité & l'amitié ne se rapportent pas tant à l'une
d'elles qu'il ne soit plus à propos de leur donner vn rang à part.

Δῆλον ποῖνω ὅτι καὶ ἐν ἐρημίᾳ, ἐπὶ ὅτε οἴοντε
ἀγαθὸν εἶναι κυρίως αὐτοῦ φρονήσεως ἔδῃ φρόνιμον,
αὐτοῦ τὸ ἡθικῶς ἀρετῆς.

Συνιζήκεται δὲ καὶ ἡ φρόνησις τῇ τῷ ἡθὺς ἀρετῇ,
καὶ αὐτὴ τῇ φρονήσει, ὡς αἰ μὲν τῇ φρονήσει ἀρχαί,
καὶ τὰς ἡθικὰς ἐπιστὰς ἀρετὰς· τὸ δ' ὁρθὸν τῆς καθι-
καῶν, καὶ τῇ φρονήσει.

Αἱ γὰρ ἀρεταὶ καὶ σοὶ παρακλήσις· ἡ δὲ φρό-
νησις, ἡ σοφία ἀρχιτέκτων τις αὐτῆς ἐστίν· ὅπως γὰρ
αὐτὴ κατασκευάζῃ, ὅπως αἱ ἀρεταὶ καὶ οἱ χατ' αὐτὰς,
τελείωνται.

Arist. J. 6. Eth. c. 13. Ex his igitur, quae dicta sunt, perspicuum est, nec sine prudentia quicquam propriè virum bonum esse posse, nec prudentem sine viris et ea quae ad mores pertinet.

L. 10. c. 8. *Quin prudentia quoque cum virtute morum, & hac cum prudentia copulata est: siquidem prudentia principia ex virtutibus morum constant, et quod recte in virtutibus inest, prudentia moderatur.*

*L. 1. magn. Moral. c. 35. Virtutes omnes sub aetio-
nem cadunt, quarum prudentia tanquam architectus
quidam est: quandoquidem ut ipsa praescripserit, ita
virtutes, & qui ex virtutibus, acunt.*

Toutes les vertus morales ont vn mesme but, qui est le souverain bien & la felicité de l'homme; à quoy la fin de chacune se rapporte en particulier, côme vn des moyens pour y paruenir: & sont tellement conioinctes d'affinité ensemble, & ont vne telle dependance les vnes des autres & sur tout les principales: qu'il est tres-difficile & quasi comme impossible d'auoir l'habitude pour le moins au degré de perfection, que nous appellons heroïque, de l'vne sans celle de l'autre, ny sans la prudence: comme aussi la prudence parfaite ne peut estre sans les vertus morales. Car comme le prudent ne sçauoit connoistre ny inuenir les moyens pour paruenir à la fin, ny donner vn bon iugement des choses à suiure ou à fuir, s'il n'est instruit des autres vertus: attendu que l'impetuosité de la passion n'estât point retenue par la vertu, àuecque la raison & peruertit le iugement des choses: car tel qu'est vn chacun la fin lui semble telle: à cause de quoy ainsi que la sciēce contemplatiue ne se peut auoir sans l'intelligence des principes, de mesme la prudence sans les vertus morales. Le mesme se peut dire de chaque principale vertu comme de la prudence. Car si le vaillant est empesché par l'auarice ou poussé par voluptez corporelles: comment demeurera-t-il en la mediocrité de vaillance: si le liberal est timide ou iniuste, par quelle regle departira-t-il ses moyens comme il doit? Semblablement chaque vertu morale a besoin de la prudence pour la mediocrité en quoy elle consiste, & pour faire eslection selon la droicté raison: n'ayant point d'autre connoissance que celle qu'elle tire de la prudēce qui les conseille.

seille, les iuge & leur commande. Et de fait, la prudence vse de toutes les vertus comme de ses instrumens, à conduire l'homme à la fin de la vie adieu, pour l'effect de quoy elle doit estre assise en la poupe & tenir le gouvernail de toutes ses actions, de ses conseils & de ses œuvres: autrement il ne faudroit iamais de se perdre. Au moyen de quoy on peut dire, que les vertus morales sont ramassées en la prudence ou droite raison, comme les lignes au centre: & qu'ainsi comme toutes les parties d'une plante se trouvent vnies en la racine, de mesme toutes les vertus sont liees en la prudence, encores qu'elles soient separees & distinctes entre-elles. Laquelle prudence est vnique pour toutes les vertus morales, & leur est commune, combien qu'elle puisse estre distinguee rationnellement en d'autant de parties, qu'il y a de diuerses matieres morales, selon chaque vertu. C'est pourquoy Socrates disoit bien que la vertu n'estoit pas sans prudence: mais il erroit, comme Aristote l'en reprend, d'auoir opinion que la prudence estoit toutes les vertus. On peut bien dire que la prudence est toute la vertu morale, entant qu'elle en est la princesse & la guide, & qu'elle les contient toutes en puissance: mais elle ne l'est pas selon qu'elle a sa propre nature à part & ses conditions & son office, & chacune des autres vertus le leur. Il y a de deux sortes de prudence: l'une generale, qui est la science de bien viure & de bien agir selon les circonstances de toutes les vertus, & celle-cy n'est pas requise en tous: l'autre particuliere, qui est la science d'agir selon les circonstances requises en la vertu, dont quelqu'un est doié: & celle-là doit estre en chacun.

Les vertus morales selon le degré de continence, c'est à dire lors que l'habitude n'est pas encores si parfaite, que les passions ne liurent encores quelque combat à la raison deuant que d'en estre surmontees, se peuuent bien trouuer les vnes sans les autres: car tel sera continent des voluptez & de l'attouchement de Venus, que l'auarice surmontera, & ainsi des autres. Il y a aussi des vertus morales qui ne sont pas coniointes pour le regard de l'exercice: tant s'en-faut quelques vnes s'entre-contrarient: car vn homme marié ne peut satisfaire aux œuvres de mariage comme il doit & garder la virginité: le pauvre quelque temperé qu'il puisse estre ne scauroit exercer la liberalité, ny la magnificence: parce que les richesses qui sont la matiere externe de ces vertus-là luy defaillent: aussi n'est-il pas necessaire pour estre vertueux, de posseder toutes les vertus sous l'acte second & en exercice, suffisant de les auoir en puissance prochaine, & en vne preparation d'esprit de les mettre en œuvre quand on pourra: car quand il est arriué des richesses il sera fort facile à ceux qu'elles trouueront en cet estat, d'exercer la liberalité, & au liberal de deuenir magnifique: & tout de mesme au vaillant, magnanime, & ainsi de toutes les autres vertus.

De la perfection des vertus entre-elles.

CHAPITRE V.

SAINCT Gregoire Nazianzene dit, qu'il n'est pas aysé de trouuer laquelle est la plus excellente des vertus, pour luy donner la palme, & la victoire: tout ainsi qu'en vn pré odoriferant esmaillé de diuerses fleurs, il est difficile de discerner la plus belle & la plus odoriferante: parce qu'elles attirent la veüe & rauissent l'odorat, l'une d'une sorte, & l'autre d'une autre; & chacune persuade qu'elle doit estre la premiere cueillie. La iustice le-gale vniuerselle semble estre plus parfaite que toutes les autres vertus morales: car elle a pour obiet le bien commun de la republique; lequel vaut mieux que quelque bien particulier que ce soit, & puis estant superieure & plus vniuerselle, elle leur commande à toutes: rapportant & ordonnant leurs objets au sien, qui est le bien commun: c'est pourquoy Aristote dit d'elle que l'estoille de Venus n'est pas si belle, ny au soir, ny au matin.

La iustice particuliere semble aussi plus parfaite que toutes les autres vertus: car premierement celles qui regardent le bien propre & particulier, comme pour exemple, la temperance qui tend à mettre l'esprit du temperant en repos des mauuaises concupiscences, & les autres semblables: il n'y a point de doute qu'elle ne luy cede en excellence: la raison est, premierement, qu'ainsi que celuy-là est tres-meschant qui vse de malice non seulement enuers soy-mesme, mais aussi enuers ses amis: semblablement celuy-là est tresbon qui exerce la vertu non seulement pour son bien propre, mais aussi pour celuy des autres. Et secondement, parce que son obiet estant le bien d'autrui, il est cōtenu en vne certaine diffusion

& communication de soy aux autres: en quoy reluit principalement la nature du bien, lequel est communicatif de soy. C'est pourquoy Aristote dit, que la vertu estant vne faculté de bien faire, que ces vertus là sont tres-grâdes qui profitent beaucoup aux autres. Cela est cause qu'on louë fort les iustes & les vaillants: parce que ceux-cy en la paix, & les autres en la guerre, sont extremement vtilez aux hommes: & parce encores que l'obiet de la iustice est de sa nature fort vtile & profitable au bien commun de la société humaine: laquelle consiste en vne droite habitude des hommes les vns enuers les autres: en quoy la iustice s'exerce comme en son propre obiet. Cicéron exprime fort bien cela; en disant que la nature de la iustice est de contenir la société des hommes, & la communauté de la vie entr'eux: & Aristote, qu'il n'y a aucune société qui puisse estre, s'il n'y a commerce: ny commerces s'il n'y a égalité: ny égalité s'il n'y a iustice. La iustice particuliere n'est pas pourtant simplement plus parfaite que chacune des vertus morales, qui s'exercent autour d'un autre: car la miséricorde semble la deuançer & la religion aussi: attendu qu'elle se rapporte immédiatement à Dieu, qui est le plus excellent bien, duquel tous les autres dependent: mais la religion peut estre ditte iustice, comme il a esté enseigné.

Pag. 137.

Voilà ce qui est des vertus morales comparees entre-elles: Nous les pouuons maintenant considerer au respect de la prudence avec laquelle elles sont conioinctes: & dire que parce que la cause est tousiours meilleure que son effet, & que la droite raison est la cause & la racine du bien moral: la prudence est plus excellente que les autres vertus morales, pour le regard de l'eminence des principes & de la cause: car en la prudence comme au principe & en la cause vniuerselle, se trouue la droiture qui conuient à toutes les vertus morales: au moyen de quoy elle est nommee la droite raison des choses faisables.

Comment la vertu reçoit le plus & le moins.

CHAPITRE VI.

LA vertu considerée selon vne mesme espeece peut estre ditte plus grande & plus petite en deux sortes: en l'une selon soy, & en l'autre de la part du subiect qui la participe. Si elle est considerée selon soy, sa grandeur ou sa petitesse est prise selon les choses auxquelles elle s'estend: & quiconque a quelque vertu; comme pour exemple, la tempérance, il l'a pour le regard de toutes les choses à quoy la tempérance s'estend: ce qui n'aduient pas à la science, ny à l'art: car quiconque est Grammairien, ne sçait pas toutes les choses qui appartiennent à la Grammaire. Suiuant cela les Stoïques ont dit, que la vertu ne reçoit ny le plus, ny le moins; comme fait la sciëce & l'art: parce que la raison de la vertu consiste au tres-grand. Mais si on considère la vertu de la part du subiect qui la participe; il arriue que la vertu est plus grande ou plus petite: soit selon diuers temps en vne mesme personne, ou en diuers hommes: d'autant que pour atteindre le milieu de la vertu qui est selô la droite raison; il y en est mieux disposé que l'autre: ou à cause de la plus grande accoustumance, ou à cause de la meilleure disposition de nature, ou à cause du plus clair iugement de la raison: & en cela failloient les Stoïques, estimants que personne n'estoit vertueux sinon celuy qui estoit extremement disposé à la vertu: attendu qu'il n'est pas requis à la nature de la vertu, d'atteindre le milieu de la droite raison en l'indiuisible, comme les Stoïques pensoient: car il suffit d'estre aupres du milieu; auquel les vns atteignent de plus pres & plus promptement que les autres; ainsi qu'il arriue aux archers tirants à vn mesme blanc. De sorte qu'il y a latitude en la mediocrité ou vertu, entant qu'elle peut estre atteinte plus & moins parfaitement.

Des vertus naturelles.

CHAPITRE VII.

Εἰ δὲ τις δυνάμεις, ἢ χάρις ἐν ὁμοιότητι αὐτοῦ ἴσθι τοιαῦτη, ὥστε τὰ ἀρετῆς τὴν ἐπιτηδεύουσαν (κατένοια, δυνάσθαι τὰς ἀρετὰς καὶ τὰς ἀρετὰς αὐτῆς. Ὡς ἡ φρόνησις ἀρετὴ τῶν δυνάμεων, οὐ πάντων μὲν, ἔμφαν δὲ οὕτω

Arist. l. 6. Eth. c. 13. Est igitur vis, seu potestas quædam, quam solertiam vocant. Hac autem eiusmodi est, ut ea quæ ad scopum propositum pertinent, agere et consequi possit. &c.

Si prudentia solertia similis est, non eadem: sic & virtus ea, quæ propriè & præcipuè virtus est, cum virtute naturali comparatur: singuli enim mores in omni-

C 2

καὶ ἡ φυσικὴ ἀρετὴ πρὸς τὴν κρείαν· πᾶσι γὰρ
 δεκαὶ ἔχεται τῷ πῶς ὑπάρχει φύσις πῶς· ἔτι γὰρ
 δεκάμοι, ἔτι σφροντικοί, καὶ ἀνδρείοι, καὶ πᾶλλα ἔχοντες
 ἐνθὺς ἐκ γενετῆς.

Ως χυβάσῃ ἐπὶ τῷ δοξαριακῷ δὴν ἔστιν ἔσθῃ,
δαυότης καὶ φρόνησις ὅπως ἐπὶ τῷ ἡθικῷ δὴν ἔστι
τὸ μὲν ἀρετὴ φυσικὴ τὸ δὲ ἡ χυρία.

Γίνεσθαι δ' ἀγαθὸς οἶον, οἱ μὲν φύσιν· οἱ δὲ ἐ-
 θεοὶ οἱ δὲ διδασχῇ· τὸ μὲν οὖν τὸ φύσεως, δῆλον ὡς
 οὐκ ἐφ' ἡμῶν ὑπάρχει, ἀλλὰ διὰ τὴν θείαν αἰτίαν
 τοῖς ὡς ἀληθῶς ἐπιτυχέειν ὑπάρχει.

L se trouue quelques fois des hommes si bien nais qu'ils operent naturellement, comme s'ils auoient des vertus acquises: car nous en voyons les vns avec vne telle habileté nee avec eux, que leurs actions ne semblent point differer de celles de la prudence: & d'autres regler tellement leurs passions, qu'on les iugeroit proceder d'une vraye temperance acquise: & ainsi de la iustice, de la vaillance, de la liberalité & des autres vertus. Cela est cause qu'on diuise la vertu en naturelle & acquise. Il se trouue des hommes enclins aux vices de leur nature, comme s'ils auoient fait habitude du mal. Mais parce qu'il n'est pas en nostre puissance d'être bons, ny vertueux naturellement, cela dependant comme d'une cause diuine fauorable à ceux qui sont vrayement bien-fortunez: nous ne disons pas que la vertu naturelle soit vertu proprement, ainsi seulement par quelque certaine ressemblance à la vertu morale acquise, qui est proprement vertu.

Des vertus corporelles.

CHAPITRE VIII.

ENCORES que comme nous auons dit, les vertus ne naissent point avec nous, & qu'elles ayent toutes leur siege en l'ame : neantmoins il y a quatre facultez appartenantes au corps & non à l'ame : à sçauoir la viuacité du sens, la force du corps, la beauté, & la santé, qui naissent quelquesfois toutes avec le corps : vne chacune desquelles quatre vertus corporelles, correspond en certaine maniere, à vne des morales de l'ame. Car premierement la viuacité des sens, laquelle est comme vne certaine connoissance en garde au corps de l'animal, pour aduertir de ce qui luy est ennemy, est proportionnée à la prudence : la force du corps a quelque ressemblance à la vaillance, en ce qu'elle rend le corps constant pour porter les labeurs : la beauté correspond à la temperance : car elle represente vne certaine commensuration en la grandeur, composition & totalité des parties du corps : & la santé ressemble à la iustice : comme gardant en la complexion & ordonnance des humeurs vne certaine analogie de la nature. L'experience nous apprend assez, que nous pouuons naistre avec ces vertus corporelles, & les acquerir, excepté la beauté : car la grâce, les traits, & les lineaments du visage qui y sont requis, viennent ordinairement de la seule nature & non de l'art.

Distinction des vertus en contemplatives & actives.

CHAPITRE IX.

Λίγω μὲν γὰρ αὐτοῦ, τὰς μὲν ἀποστολικὰς, τὰς
 δὲ ἡθελῶς σοφίας μὲν καὶ συνέσει καὶ φρόνησει, ἀπο-
 στολικῶς· ἐλευθεριότητι δὲ καὶ σπουδῇ συνέσει ἡθι-
 χῶς· λέγοντες γὰρ περὶ τῶνδε, ἢ λέγεμεν ὅτι σο-
 φίας, ἢ συνεσιῶς· ἀλλ' ὅτι παρ' αὐτῶν, ἢ σπουδῶν.

Επαυθ' μὲν δὲ καὶ τὸ σφόν χτ' ἢ ἔξιν· τ' ἔξεων
δὲ τὰς ἐπαινετὰς, ἀρετὰς λέγουσιν.

Δι' ἧς οὐδὲ τ' ἀρετῆς ἔσται, τ' μὲν ἀφροσύνης, τ'
οὐδὲ ψυχῆς

Arist. 1.1. Eth. c. 13. Alias enim virtutes in cognitione ac ratione positas esse dicimus: alias ad mores pertinere, quas morales appellamus. In ratione posita sunt sapientia, intelligentia, prudentia: in moribus liberalitas, temperantia. Nam cum de moribus aliquis loquimur, non illum sapientem, aut intelligentem dicimus, sed clementem ac lenem, aut temperantem.

Laudamus autem sapientem quoque ex habitu : ac
habitus eos, qui sunt laudabiles, virtutum nominibus
nuncupamus.

L. 2. c. 1. Cum sint autem duo virtutum genera, unum earum, quae ab ratione et cognitione proficiuntur, alterum earum quae morales à moribus appellantur, &c.

Αρετὴ τῷ μέσῳ ἀντὶ τοῦ χαριστικῆ.

Μεσότης τις ἀρετῆς ἐστὶν ἡ ἀρετὴ, χαριστικὴ γὰρ οὗτα τῷ μέσῳ.

Οὐ δὲ ἐστὶν ἡ φρόνησις τῷ χαρὸς ἡ μόνον, ἀλλὰ δὴ καὶ τὰ χαρὸς ἔχουσα γινώσκουσα.

Εστὶ δὲ καὶ ἡ πολιτικὴ, καὶ ἡ φρόνησις, ἡ αὐτὴ μὲν ἐστὶν τὸ μέντοι εἶναι, ὃ τὸ αὐτὸ αὐτοῖς.

Οὐ τῷ εἶναι μόνον φρόνησις, ἀλλὰ καὶ τῷ πρακτικῷ.

Εἰ μὲν γὰρ δὴ τῷ λόγῳ ἔχοντι ἔγγινε φρόνησις, ἀγγύνοια, σοφία, ἐνμάθεια, μνήμη, καὶ τὰ τοιαῦτα. Ὁ δὲ τῷ ἀλόγῳ, αὐτὸς αἰσθάνεται λεγόμενα, σφροσύνη, δικαιοσύνη, ἀνδρεία, καὶ ὅσα ἄλλα τῷ ἥθους δοκῶσι ἐπαρῆσαι εἶναι.

Αρετὴς δὲ εἰδὴ δύο, ἡ μὲν ἡθικὴ, ἡ δὲ διανοητικὴ. ἐπαινεθὲν γὰρ ὁ μόνον τοῖς διανοῦν, ἀλλὰ καὶ τοῖς σωματικοῖς, καὶ τὸς σφῶς ἐπαρῆται γὰρ ὑπέκειντο ἡ ἀρετὴ, ἡ πόσις.

Les Philosophes Megariens estimoient qu'il n'y avoit qu'une vertu, laquelle estoit appelée de plusieurs noms, selon la diversité de ses offices. Panetius pensoit qu'elles fussent deux, l'une contemplative & l'autre active. Plusieurs Stoïques en nombroient trois, la raisonnable, la naturelle & la morale: les Peripateticiens ont nommé l'intelligence, la science, la sapience, l'art & la prudence vertus intellectuelles, pour les distinguer des vertus morales. Mais parce que ie n'ay point leu, ny ne voy point pourquoy elles sont appelées vertus intellectuelles, sinon pour deux causes, dont l'une est qu'elles resident en l'entendement: & l'autre que les actions produites selon ces habitudes ne sortent point de l'entendement. Cette distinction de vertus en morales & intellectuelles ne me satisfaisoit pas: estimant que les vertus morales resident aussi en l'entendement, ainsi que l'intelligence, la science, la sapience, l'art, & la prudence. Ma raison est premierement que toutes les habitudes de l'ame estant tousiours en la memoire sensitive ou en l'intellective, & la science morale ne pouvant resider qu'en l'intellective: & ne differât de la prudence, qu'en tant que la prudence n'est pas seulement cognitive, mais aussi operative; & qu'elle connoist de plus que la science les choses singulieres: il est raisonnable que la vertu qui est comme son habitude operative, soit avec la prudence; de la conduite de laquelle elle a besoin, pour operer selon la droite raison: ainsi que les habitudes cognitives & operatives de la Logique sont ensemble en l'entendement, comme nous avons montré tout cela au liure de l'ame. Cette raison est confirmée parce que nous voyons des hommes errer quelques fois en des choses, dont ils ont les habitudes morales: parce seulement qu'ils n'y prenoient pas garde: ayant l'esprit ententif ailleurs: car cela montre que les habitudes sont en l'entendement & non en l'appetit. La seconde raison est, que les habitudes ne s'engendrant en une faculté que par ses actes reiterés, si la vertu residoit en l'appetit comme quelques uns ont pensé, il faudroit qu'elle fust produite par plusieurs actes reiterés d'appeter, qui sont mouvements contraires à ces vertus: là, auparavant que d'estre reglez: en les retranchât ou moderant selon la droite raison. Toutes les habitudes qui se peuvent engendrer en l'appetit sensitif, ne sont que de amour, de désir, de delectation: ou au contraire de haine, de tristesse, & semblables. La justice qu'ils posent en la volonté n'y est non plus, que les autres vertus en l'appetit sensitif, & n'en depend pas davantage qu'elles: attendu que la volonté ne peut produire une telle habitude par ses actes reiterés, & qu'elle est sans la connoissance requise, à egalier les choses pour rendre à un chacun ce qui luy appartient. Bien est il vray qu'elle coopere en la justice: mais c'est comme en toutes les autres vertus, par le consentement qu'il faut qu'elle donne & par l'electio: mais la volonté ne fait pas cela comme ayant l'habitude de la vertu en elle: ainsi seulement suivant ce qui luy est dicté par le iugement de l'entendement, duquel elle est mue au genre de la cause finale, par la determination qu'il fait de la bonté de l'objet: ainsi qu'il a esté enseigné au liure de l'ame.

Je conclusay doncques, qu'il n'y a aucune vertu morale, qui n'ait son siege en l'entendement

C. 5. *Ipse profecto virius medium veluti collineando petas & desines necesse est. ecc.*

Est ergo virius mediocritas quedam, cum mediocritatem veluti signum quoddam sibi propositum petas & desines.

L. 6. c. 8. *Neque verò rerum univrsarum modo prudentia est, sed debent etiam ei esse nota rei singulares. &c.*

Civilis scientia autem et prudentia sunt illa quidem idem habitus: sed natura qua sunt tamen, & essentia, non est eiu eadem.

L. 7. c. 11. *Non ex eo solum prudens aliquis est quod sciatis, sed ex eo etiam quod ad res agendas idoneus sit.*

L. 1. magn. moral. c. 5. *In ea parte, qua habet rationem, nascitur prudentia, solertia, sapientia, ingenium, memoria, et id genus alia. Et in parte rationis experte hæc quæ virutes appellantur, temperantia, fortitudo, iustitia, et quæcunque alia ad mores pertinent, laude digna censentur.*

L. 2. Moral. End. c. 1. *Virutis verò duæ species sunt: moralis alia, alia intellectiva: neque infusæ tantum, sed etiam intelligentes sapientesque laudamus, quia virtutem eiusus opus laudis est celebrari ostendimus.*

dement, combien que les effets de quelques vnes d'elles passent iusqu'en la phantaisie, & en l'appetit sensitif, pour moderer ses passions: & és autres actions exterieures pour les regler: car la moderation de l'appetit & des passions ne prouient que de la droite raison de l'entendement, lequel ayant connu par les ratiocinations & considerations fondees sur l'experience, le mal qui vient de leur excez, & le bien de leur mediocrité, a fait habitude & s'est accoustumé avec le temps, par les remontrances, d'empescher que l'homme les suiuiſt ou les reictaſt, autrement que la droite raison le diſte: de sorte qu'aussi tost qu'elles s'el- uent, il est prest de s'y opposer par les aduertissements & resolutions, que la volon- té ſuit, & par cemoien il s'y arreste. Cecy est confirmé parce qu'un acte de l'appetit fait avec vne me- diocrité selon la droite raison, n'est pas vertu ſil'electio n'y est, & l'habitude de cette ele- ction: qui ſont toutes choses appartenantes à la partie intellectuelle de l'ame. Et certes c'est chose raisonnable que l'habitude de la vertu morale reſide en l'entendement, comme en ſon ſubieſt où la conſultation, la deliberation & le iugement dont l'electio depend, ont leur exiſtance: puis que la vertu morale opere ſelon ces choses: & qu'il n'y a rien d'elles en la phantaisie, en l'appetit ſenſitif, ny en ſes passions, ſinon l'obiet: ſur lequel elle s'exerce & qu'elle modere, en reduiſant les paſſioſ & la mediocrité, ſelon que la droite raison le diſte.

Quant à ce que quelques vns diſent que la vertu doit reſider en la faculté dont elle eſt la regle & modere les mouuements, ainſi qu'il faut que le frain ſoit en la bouche du cheual qu'on veut dompter, cela fait pour mon opinion: car encores que l'appetit ſenſitif & ſes passions representent le cheual; c'est l'ame ou l'entendement avec l'habitude de la vertu, qui tié le lieu du frain ou de l'Eſcuyer, lequel luy met le mors, manie les reſnes de la bride & l'accoustume peu à peu, à faire tout ce qu'il determine par le moyen de la volon- té: la- quelle de ſa nature choiſit, execute & commande tout ce que l'entendement a conſulté; delibere & iugé eſtre bon; & diſte qu'il le faut embrasser promptement, ſans pouuoir y fai- re aucune reſiſtance: non plus que l'appetit ſenſitif ne peut de luy meſme reſiſter, qu'il ne ſe meue touſiours naturellement, ſelon l'empire de la phantaisie; ſ'il n'en eſt empesché par quelque puisſance ſuperieure à luy & à elle; tout ainſi que la main de l'artisan, eſt contrain- ſte de ſe mouuoir où il veut, & les membres de l'animal où il luy plaiſt, ſelon qu'il eſt com- mandé à la puisſance motiue: pourueu que quelque puisſance exterieure, ou quelque indi- ſpoſition interieure ne les arreſte point. Or tout ainſi que ce que la main de l'artisan opere plus ayſément & facilement par vne longue accoustumance, n'eſt pas d'aucune habitude qu'iſoit en elle proprement: mais ſeulement à cauſe de l'exercice qui l'a rendu plus leger & fait voye aux eſprits naturels, pour s'y rendre par leurs pores, qui deuiennent plus ou, uerts au moyen de l'exercice: comme nous l'auons montré au traité de l'ame, en parlant des habitudes: ſemblablement il ne s'acquiert autre habitude en la phantaisie, ny en l'appe- tit ſenſitif, ſinon que les eſprits qui y montent, excitoient les phantoſmes & les remouients & le materiel des passions qui accouroit aux mouuements de l'appetit les ſoulenoit & em- portoit l'animal à leur ſuite, comme vn torrent qui rait tout avec luy par ſon cours; ne vont plus en ces parties-là: tant à cauſe de leurs effets en vain que l'entendement arreſte, que par le chemin que la nature leur fait prendre en d'autres parties, à cauſe de cet obſta- cle, afin de n'operer point en vain: ou bien parce que l'entendement pour deſtruire les pa- ſſions, a fait abſtenir l'homme de l'aliment, qui engendroit la matiere qui les foment: ou euites les obiets par leſquels la phantaisie excitoit les mouuements de l'appetit, & à la ſuite deſquels les eſprits auoient accoustumé de ſe rendre promptement, pour les porter & fauoriſer.

Et pour le regard de l'autre cauſe: à ſçauoir, d'appeller l'intelligence, la ſcience, la ſapient- ce, & l'art vertus intellectuelles: parce que les operations ſelon leurs habitudes ne ſortent point de l'entendement: cette raison ne me contente pas ainſi: car les operations de toutes ne s'arreſtoient pas en l'entendement ſeul: comme il ſe connoiſt en celles de la prudence & de l'art, qui s'exerce autour des choses exterieures hors de luy. Et puis d'ailleurs, la ſcien- ce morale laquelle ſe trouve bien ſouuent en pluſieurs eſtre ſeparee de l'habitude d'operer vertueuſement en la vie actiue, ſeroit ainſi vertu intellectuelle: à cauſe de quoy il en fau- droit accroitre le nombre; d'autant qu'il y a de telles habitudes.

Doncques pour ces raisons, puis que toutes les ſciences, tant les actiues, que les contem- platiues & les habitudes operatiues: tant les vertus morales que les autres, ſont en l'enten- dement où elles reſident & y ont leur ſiege comme en leur ſubieſt, à cauſe de quoy elles ne peuuent eſtre bien diſtinguees les vnes d'avec les autres, par ces differences d'intelle-

Actuelles & morales, mō auis est qu'il faut diuifer les vertus en cognoscitiues & operatiues, en comprenant sous les cognoscitiues toutes les habitus des des sciences, tant les contemplatiues que les actiues, lesquelles sont cognoscitiues seulement & non operatiues. Et sous les operatiues toutes celles qui operent quelque chose, outre ce qu'elles ont de connoissance, telles que sont la prudence & les vertus morales: car comme nous auons dit, la science morale ne peut estre separee de la prudence, ny la prudence des vertus morales. Et partant ie concluray, qu'il n'y a aucune vertu morale qui n'ait son siege en l'entendement; combien que les operations produites selon quelques-vnes d'elles, passent iusqu'en la phantasie & en l'appetit sensitif, pour moderer ses passions: & les autres en la vertu motiue pour regler les actions exterieures, selon la droite raison. Car la moderation de l'appetit & des passions, ne procede que de l'entendement, lequel ayāt connu par ses ratiocinations & considerations fondees sur l'experience, le mal qui vient de leur exces, & le bien de leur mediocrité, a fait l'habitude, & s'est accoustumé avec le temps d'empescher que l'homme les suiuiſt ou les reiectast, autrement que la raison le dicte: de sorte qu'aussi tost qu'elles s'esleuent, il est prest de s'y opposer par ses remonstrances & resolutions, que la volonté suit par le moyen de quoy il les atreste.

Que les habitudes operatiues ne sont point distinguees reellement des cognoscitiues es vertus actiues.

CHAPITRE X.

Nous auons enseigné que toutes les habitudes de l'ame raisonnable sont en l'entendement, tant les cognoscitiues que les operatiues: reste à sçauoir maintenant si l'habitude operatiue d'une science actiue est distinguee reellement de l'habitude cognoscitiue: comme pour exemple quand vn a acquis par ses estudes & contemplation l'habitude cognoscitiue de la medecine, en sorte qu'il est reconnu par les Docteurs en auoir la theorie: s'il vient puis apres à mettre sa science en pratique, en visitant & traitant les malades, il est certain qu'il acquiert avec le tēps l'habitude operatiue de la medecine, qui est ce qu'Aristote nōme, cōnoistre l'vniuersel au particulier, pour appliquer le remede à chaque malade selon que la maladie le requiert: à sçauoir à Socrates, à Callias, & semblables: (car toute operation se fait autour d'une chose singuliere) laquelle habitude il n'auoit pas auparavant. La question est si cette seconde habitude est mesme reellement que la premiere, ou si elle en est distinguee en sorte que ce soient deux habitudes differentes d'espece & distinguees de nombre. Et tout de mesme si l'habitude operatiue de la vaillance par laquelle le vaillant modere la crainte & l'audace selon la droite raison, est differente de l'habitude cognoscitiue, qu'il auoit auparavant de la mediocrité où ces deux passions doiuent estre moderees selon la droite raison pour estre vaillant.

Sur ce doute il me semble que pour faire l'operation selon quelque habitude operatiue que ce soit, qu'il suffit que nous en ayons l'espece intelligible bien habituee ou faite habitude clairement & distinctement en l'entendement: comme pour exemple, le Medecin ayant en l'entendement les especes des maladies humaines, des signes & des effets par lesquels on connoist en chaque homme la maladie qu'il a, & les remedes qu'il luy faut appliquer: il peut effectiuement appliquer ou faire appliquer les remedes au malade: car l'entendement dictant que ce qu'il connoist estre bon soit fait, l'appetit intellectif & le sensitif le suiuent, & la vertu motrice de lieu obeit au mouvement de l'appetit, quand il suit ce que l'entendement dicte: tellement qu'il faut que l'execution s'ensuiue de ce que l'entendement a dicté, soit par les organes qui sont au medecin ou es autres personnes qui obeissent à ses commandements, qui est agir sur eux effectiuement au genre de la cause morale. Au moyen de quoy il semble que l'habitude operatiue, n'est reellement que la mesme habitude cognoscitiue rendue plus parfaite par la pratique & exercice, selon elle mesme. Et partant puisque la nature n'opere point en vain, ny n'abonde point en choses superflues: nous pouuons conclure que l'habitude operatiue n'est distinguee de la cognoscitiue que selon le plus & le moins: de sorte que c'est vne mesme habitude reellement. Vn homme pourra bien auoir l'habitude cognoscitiue de la morale, qui ne sera pas vertueux: mais y adioutant l'exercice & la pratique avec election, & operant selon ce qu'il connoist, cette habitude se parfait, & devient par ce moyen vertueux. Semblablement l'habitude cognoscitiue

Differences des habitudes operatives de la vertu & de l'art.

CHAPITRE XI.

[illegible]

Arist. l. 2. Eth. c. 3. Præterea ne artium quidem ac virtutum similitudo est. Nam quæ ab artibus gignuntur, simili perfectione in seipsis inclinatam habent: satis est igitur ac certo quodammodo conformata effici. At quæ ex virtutibus gignuntur, non sic cuiusvis modi sunt, inæst aut temperantur aguntur: sed si is quocumque agit, quodammodo conformatur: ac primum quidem se sciens: deinde se consilio capio, et consilio propter ea ipsi capio: postrremo si firma, perpetua, et constanti voluntate possidet.

Καὶ ἐν μὲν τήνῃ ἐκὼν ἁμαρτάνων, αἰρετώτε-
ρον· ὡς δὲ φρόνησις, ἡτίον, ὡς ἂν καὶ ὡς τὰς
ἀρετὰς.

*Arist. l. 6. Eth. c. 5. Et qui sua voluntate in arte
turbatur, atque offenderit, ei est antefendus qui
iniurius: in prudentia contra deterior est is qui sponte
sua offenderit, quemadmodum & in virtutibus.*

En troisieme lieu, la seule habitude ou vertu morale ne parfait pas celuy qu'il la, s'il ne l'exerce & qu'il n'opere, au moyē de quoy on ne le tient pas vertueux sans l'operatiō, quand il luy est libre de le faire, & qu'il n'y a point de droict raison qui le retienne de l'exercer. Mais celuy qui a l'habitude operative de l'art parfaitement, est tenu pour parfait artisan, pourueu seulement qu'on sçache qu'il peut faire les ouurages de son art, quand il voudra, & qu'on luy en ait veu faire quelquesfois: dont la raison est, que l'operation de la vertu est. La perfection du vertueux; & celle de l'art, n'est pas celle de l'artisan, ains de l'ouurage qu'il fait: à cause de quoy il n'opere pas pour se rendre parfait, mais pour accomplir son ouurage, tout à l'opposite du vertueux. Et c'est de là que l'artisan est plus loué qui erre en son art le voulant, qu'en ne le voulant pas: d'autant que c'est vn signe qu'il peut mieux faire quand il voudra, & qu'il est bon artisan: mais tout au contraire celuy qu'on estimoit ver-

tureux, venant à pecher és actions morales en le voulant, est blasmé d'auantage, & tenu pour n'estre plus vertueux: car on ne sçauroit errer selon l'habitude de la vertu, ny en mal vser.

Η δὲ ἀρετὴ, πάσης τέχνης ἀρετὴς ἐστὶν, ὅτι ἀμεινότερον ἢ ἄλλου, ὡς αὐτὸν ἔχει φέρει.

Arist. 1. 1. Eth. c. 5. Virtus autem omni arte limatior ac melior est, quemadmodum & natura, &c.

En quatriesme lieu, le vertueux est appellé bon simplement de quelque vertu morale que ce soit qu'il ayt, & particulièrement quand c'est de quelques vnes des principales: là où l'artisan n'est dit bon, soit qu'il opere ou qu'il n'opere pas, qu'avec determination: à sçauoir, bon Medecin, bon joueur de luth, & semblables. Et outre cela, le vertueux operant est digne de louange & d'honneur simplement, par ses actions vertueuses: mais l'artisan n'est louable pour les siennes artificielles, que conditionnellement: à sçauoir quand son intention est bonne, que son operation se rapporte au bien: & qu'elle est faite par les moyens conuenables: dont la raison est, que le vertueux ne sçauoit que bien faire de la vertu, & l'artisan peut bien & mal vser de son art. La raison de cela est, que le bien des choses artificielles n'est pas le bien de l'appetit humain, mais celuy d'elles mesmes: aussi l'art ne dit rien de la droicteur de l'appetit ny de la prud'homie de l'artisan: mais seulement de la perfection de l'ouurage & de l'operation: car quelque chose pourra estre tres-bien faite & elaborée, dont l'ellection sera mauuaise: (comme pour exemple, vne idole faite pour estre adoree) mais la vertu tout au contraire regarde la droicteur de l'appetit, & la prud'homie du vertueux, & la bonne ellection, qui luy sont choses essentielles.

En cinquieme lieu, pour bien & louablement vser de l'art, il ne suffit pas de l'auoir acquis parfaitement: car il faut aussi la vertu morale qui en conduist l'usage: d'autant que celuy qui a l'art militaire pourra dresser vne armee pour le bien & pour le mal: à sçauoir à la deffence ou à la ruine de sa patrie, s'il n'a la vertu de iustice & de vaillance: mais la vertu morale n'a que faire de l'art pour bien & louablement faire ses operations: car il n'est pas en la puissance de proceder autrement que bien.

En sixiesme lieu, la fin de l'art est quelque chose diuers de l'operation par laquelle il a esté fait: car les ouurages qui demeurent apres elle nous seruent, ou aux necessitez ou aux commoditez de la vie: & les œuures qui sont actions, comme la musique, à sçauoir le chant ou le jeu des instruments, sont pour nous delester: mais la fin des vertus consiste en leur action mesme sous la prudence: qui est la felicité humaine comme nous auons dit: à sçauoir pour le regard de ce qui concerne l'actiue.

En somme la vertu est par soy pour l'usage du vertueux: car il appartient au moral de regler les mœurs: à l'economie de bien ordonner sa famille: & au Politique de bien gouverner la republique: mais il n'est pas ainsi de tous les arts: car l'armurier forge & bat des armes, le soldat en vse: le faiseur d'instruments les fait pour les Musiciens, qui en iouent; & ainsi des autres arts semblables: car si ceux qui les exercent en ont l'usage, ce n'est pas entant qu'ils sont artisans, mais par accident seulement.

Confirmation que la felicité consiste és operations selon la vertu, & non és biens externes.

CHAPITRE XII.

Τὰ περὶ ψυχῆν κριτικὰ λόγον, ὅτι καλὸν καὶ ἀγαθόν.

Ὡς οὖν κρίνειται ἡ μείζων, ἢ ἡ μικρὴ, ἐν αὐτῇ, ὅτι ἐν τῇ ψυχῇ, ὡς καὶ ταῦτα ὑπάρχουσιν τοῖς μαθηταῖς δι' ἑαυτῶν ὅτι αὐτῶν μαθηταὶ τῆ μὲν μείζωνος ἀδελφείας, μὴδὲ σπουδασίας, μὴδὲ διδασκαλίας, μὴδὲ φρονήσεως, ἀλλὰ διδόντες μὲν τὰς ἀποστολὰς, μὴδὲ ἀπεργάζονται δὲ μὴδὲ ἀντιπαραστήσαντες τῇ φαντασίᾳ, τῇ ἐχάτη ἡλικίᾳ δὲ πᾶσιν ἀποστολὰς ἀποφθιμένοι τοὺς φίλους τοὺς φίλους ὁμοίως δὲ τὰ περὶ τῶν ἀποστολῶν

Arist. 1. 1. Eth. c. 8. Animi bona inprimis & maxime propria bona dicimus.

L. 7. Politic. c. 1. Cum tria sint bonorum genera, externa ea que sunt in corpore, et que in animo, hec omnia beatis suppetere oportet. Nemo enim beatus dixerit cum, in quo neque fortitudinis, neque temperantia neque iustitia particula inest illa: sed qui miscas circumuolitantis metuat, et cum esuriam aut sitiam, nulla re sibi temperet, etiam deterrima atque extrema, amicos carissimos atque inimos ob quadrantem interimat, similiterque in illis, que ad mentem attinent, quod sit imprudens & excors, parique mentis errore

ἔτος

santé l'acquiert & se conserve par la prudence, & tout de même les biens de la fortune: est quoy la justice commutative sert aussi, & ainsi des autres semblables. Et soit qu'on pose la félicité en la volupté, ou en la vertu, ou en l'un & en l'autre ensemble: ceux qui sont ornés des vertus en un haut degré avec de médiocres biens externes, en jouiront & la conserveront mieux, que ceux qui auront des biens externes en abondance par dessus ce qui en est requis, pour la nécessité & pour l'ornement & bien-séance, & seront pauvres de vertus. Voyla pour le fait, venons à la raison, & nous trouverons que les biens externes sont un instrument inutile, la superfluité duquel nuit à celui qui le possède, ou pour le moins ne luy sert de rien: & tout au contraire plus les biens de l'esprit se trouvent grands; ils sont d'autant plus utiles, (s'il faut appeler les biens honnestes utiles.) Secondement puis que la perfection de chaque chose est proportionnée à sa nature, il y a telle raison des biens de l'ame aux biens du corps & à la possession des externes, comme de l'ame au corps. Or l'ame est plus noble & excellente que le corps, & que la possession des biens externes: doncques la félicité qui est le souverain bien de l'ame & sa perfection, est plus excellente que les biens du corps, & que la possession des externes: & partant elle ne consiste point en biens du corps ny en la possession des externes. Et conséquemment il faut que ce soit des biens de l'ame qu'elle consiste: car il n'y en a que de ces trois sortes. A quoy nous pouvons adjoûter que les biens du corps & de la fortune ne sont désirables que pour l'esprit: & que les hommes de bon iugement n'en doivent faire cas qu'à cet effet, & non désirer l'esprit pour eux. Nous pouvons demeurer d'accord de ce que dessus: parce que nous reconnaissons en Dieu, que chacun a autant de félicité, qu'il a de sagesse & de prudence, & qu'il en produit les actions: car Dieu est extrêmement heureux, non pour aucuns biens externes: mais parce qu'il a en soy, pour l'amour de soy, & comme de sa nature. Et pour cette cause, la prospérité diffère nécessairement de la félicité: car le hazard & la fortune sont causes efficientes des biens qui résident hors de l'ame: mais personne n'est jamais iuste ny tempérant par fortune, ny pour l'amour d'elle. Et en somme, comme dit Aristote, les biens de l'esprit sont par dessus tous extrêmement, & proprement biens.

Or encore que nous ayons montré assez clairement, que la félicité consiste en opérations des vertus: ie ne doute point qu'elle ne semble à ceux qui ne la regarderont que par le dehors, & n'apporteront pour la connoître que le sens; rude, fâcheuse, hideuse, & ennemie de la nature humaine, du plaisir, du bien & du contentement des hommes, & en somme convenue à leur ruïne & destruction. Mais qui voudra rompre l'escorce & considérer ce qui est dessous par l'entendement, il trouvera que tout le bon est dedans, & qu'il n'y a point d'autre contentement en ce monde que celui-là, ny de certaine voye pour parvenir à celui de l'autre vie, que celle qu'il tient: & trouvera que par un contraire sort le malheur a le visage agreable; (car la volupté est douce riante & pleine d'attraits aux sens & à l'appétit: auxquels elle ne promet que beau temps.) Mais quand on viendra à interposer l'entendement pour pénétrer à travers du masque ou le lever, on verra la misère, la ruïne, les tourmens d'esprits, & les maladies qui en decoullent comme ruisseaux, lesquels sont en fin une grosse rivière pleine de tourmente, de flots & de vagues, sur laquelle nostre vie est continuellement agitée iusques au port de perdition, où les eaux vont rendre leur tribut, amenant avec elles, tous ceux qui ont embarqué leur fortune dessus ses apais trompeurs.

DE LA MORALE OV ETHIQUE.

LIVRE HVICTIÈSME,

Auquel il est traité du moyen d'acquérir l'habitude
de la vertu morale.

Que l'habitude cognoscitive n'est pas suffisante pour la vertu morale.

CHAPITRE I.



YANT traité de la vertu morale, & enseigné ce que c'est en general & en particulier; & ceste vertu n'estant pas pour demeurer à la contemplation, mais pour passer à l'actiō selon la droicte raison, qui est son fondement: ie veux encores montrer maintenant comment l'acquiert l'habitude d'operer vertueusement, sans laquelle on ne peut estre vertueux: car qui conque sçait seulement comme il se faut conduire & bien gouverner en ses actions, & comment il faut moderer les passios & les rendre obeissantes à la raison, ce que sont les vertus morales en general, & ce qu'est chacune d'elles en

particulier: cettuy là n'a que la seule science Morale & l'image de la vertu en luy, & non la vertu mesme: qui est l'habitude d'operer selon la droicte raison, pour moderer & regler en effet les passions & actions humaines, & non de les connoistre seulement. Tout ainsi qu'un homme peut sçavoir comment il faut faire des armes: de quelle matiere elles doiuent estre forgees, quelle forme leur conuient, & comment il la faut introduire en la matiere: sans que pour cela il ait l'art, la pratique ou l'habitude de les faire. La raison de cela est, que la science contemplatiue, le contemplatif en acquérant la connoissance de son subiect acquiert tout ce qu'il en peut acquérir. Mais il n'en est pas ainsi de la science actiue: car en acquérant la connoissance de l'un & de l'autre de ses subiects, l'on n'a pas tout ce qu'on en peut auoir. Car outre cela il faut pouoir quand on vouldra introduire la forme dans le second subiect, facilement & sans peine: chose qu'on ne sçauoit executer, si l'habitude d'operer n'est acquise.

*Que nous ne naissons pas avec la vertu morale, mais seulement avec
des dispositions de l'acquérir.*

CHAPITRE II.

Οτι ἐν ἐμῇ τῇ ψυχῇ ἀπὸ τῆς φύσεως ἐστὶν
γίγνεται.

*Arist. 1. 2. Eth. c. 1. Nullam virtutem moralem insi-
tam nobis esse à natura.*

OR on ne peut auoir ceste habitude sans l'acquérir; parce que les vertus morales proprement, ne sont pas en nous de nature: combien qu'il se trouue quelquesfois des hommes si bien disposez naturellement, qu'ils semblent estre nais avec quelque vertu, à cause de la ressemblance qui se trouue en leurs operations à celles du vertueux. Mais cela ne se rencontre qu'en quelques vns & n'est pas commun à tous les hommes, cōme de n'estre capables d'acquérir la vertu morale par l'accoustumance: à sçavoir moyennant la lumiere de nostre entendement es choses pratiques, & l'inclination de la volonté à suivre le bien & fuir le mal: qui font en nous comme des semences & des petits feux de vertu. Or combien qu'il n'y ait aucune des vertus morales qui naisse avec nous, elles ne sont pas toutesfois en nous contre nature, car elles la conseruent: ny outre la nature, puis que nous les

du moyen d'acquérir l'habitude de la vertu. 217

celuy qui est consommé en toute sorte de science : à l'opposite personne ne peut estre bon iuge des choses esuelles il n'est pas versé. C'est pourquoy Aristote dit que les ieunes gens ne sont pas propres à la science Morale, n'ayant point d'expérience des actions de la vie. Et aussi parce que vivant selon leurs passions auxquelles ils se laissent emporter, ce feroit en vain qu'ils en escouteroyent la doctrine : attendu que la fin n'est pas la connoissance, ains l'action. Mais il n'importe que ce soit d'age qu'ils soient ieunes, ou rudes de mœurs : attendu que le vice n'est pas au temps, mais à suiure tout selon la passion. Car à telles gens la connoissance est inutile, comme aux incontinens, là où elle apporte vn tres-grand fruit à ceux qui dressent leurs actions selon la raison. Or ainsi qu'un qui ne sera pas ieune d'age le pourra estre de mœurs, il se pourra faire qu'un qui sera ieune d'age pourra n'estre pas nouice de mœurs, pourueu qu'il soit nourry à l'honnesteté, avec de bons preceptes & de bons exemples, dès qu'il commence à vler de la raison, au moyen de quoy il sera capable de la morale. Car cela luy seruira de principe pour consentir que la chose est : & si elle luy apparoit assez, il n'aura que faire qu'on luy monstre pourquoy elle est. Et partant celuy qui a ainsi les principes de luy mesme, ou qui est disposé pour croire à ceux qui l'enseignent, il est capable de la discipline morale : Mais celuy qui n'a ny l'un ny l'autre, il en est du tout incapable.

De ce qu'il faut connoistre pour acquérir la vertu Morale.

CHAPITRE IV.

Καὶ χαράσῃ πεζοῦται, οὐκ ὅπως ἔχοντες, μᾶλλον ἢ περὶ χαρομένου ὅδεοντο.

Arist. l. i. Eth. c. 3. Et signo aliquo nobis tanquam sagittariis proposito, id quod nos expetere oportet, facilius consequemur.

LA premiere chose que se doit proposer celuy qui a enue de devenir vertueux, c'est d'auoir pour le moins vne image de la fin où il tend en son entendement, pour sçauoir à quoy il se doit adresser : comme l'archer pour ne tirer point en vain, doit veoir le but où il vise : & puis la fin es choses actiues, tenant le mesme lieu que le principe de connoissance en la contemplation : (parce qu'ainsi que certuy-cy nous sert de moyen pour connoistre la verité, elle a le mesme effect à faire iuger les moyens propres pour acquérir la felicité) il s'ensuit que sans vne droite connoissance de la fin, on ne peut y paruenir : de la mesme sorte qu'il n'y a point de vraye science des conclusions, s'il se trouue de l'erreur autour de principes. Or afin de ne se tourmenter point en vain pour y artiuier, & consumer en cet effort sa vie inutilement : il faut aussi connoistre les moyens de l'atteindre, & ce qui est à euitier & à fuir, pour n'estre point empesché : car il ne suffit pas à vn malade d'auoir la santé en l'intentiō pour guarir : mais il luy est requis aussi de sçauoir les moyens de l'acquérir, & se garder des choses nuisibles.

De ce qu'il faut faire pour acquérir la vertu Morale.

CHAPITRE V.

Εὐδὴν λέγεται, ὅτι οὐκ ἔστι δίκτυα ἀπάτην ὁ δὲ χυθὺ γίνεσθαι. Ἐκ δὲ τῆς σάφρονος, ὁ σάφρων οὐκ εἶναι μὴ ἀπάτην θεύῃα, ἐκ δὲ αὐτῆς ἀνὲν μελλήσεως γενέσθαι ἀγαθός· ἅλλ' οἱ πολλοὶ ταῦτα μὲν ἀπάτην σιν, ὅτι δὲ τὸ λόγον χαλεφεύοντες, οἷός τε φιλοσφῶν, καὶ ὅπως ἴστασθαι ἀνέδαιτοι· ἐμμενόν τι ποιεῖν τοῖς καὶ μὴ σιν, οἷ' ἂν ἰατρῶν ἀκούοντες μὲν ὅτι μελῶς ποιεῖσι δ' ἔχον τὸ πρὸς ταροσφῶν, ὡς σφῶν ἐν ἑαυτῷ οὐκ εἶναι τὸ σῶμα, ὅτι οὐ γινώσκουσιν· ἔτι δὲ τὸ μὴ γινώσκουσιν, ὅτι οὐ φιλοσφῶντες.

Arist. l. 2. Ethic. 3. Rectè igitur dicitur, iustus ac temperatis actionibus iustos ac temperantes effici : his autem neglectis, neminem unquam virum bonum futurum. Sed plerique omnes cum hac agere non curent, ad verba confugientes, philosophari se arbitrantur, sique sperant futurum, ut boni sint : non multum ab agris differentes, qui medicos studiose illi quidem ac diligenter audiunt : sed nihil eorum, quia ab illis precipiuntur facere volūt. Quomodo dum igitur illis nunquam corpus erit bene constitutum, dum ita curantur : sic nec his animus, dum hoc modo philosophantur.

APRES que la felicité actiue est connuë (qui est la fin de la Morale) & qu'on sçait les moyens aussi qu'il faut tenir, les empeschements à euitier pour y atteindre, &

218 Dela Morale ou Ethique, Liure VIII.

que ses moyens sont la vertu morale: alors il en faut faire eslection, les acquerir & en entrer en possession: car ceux qui veulent deuenir vertueux & se contentent de sçauoir ce que c'est de la vertu, sans venir à l'action, sont comme les malades qui escoutent diligemment les preceptes & ordonnances du Medecin, & ne les mettent pas en vſage. Et parant ainsi que ceux - cy ne guarissent pas de leur maladie; les autres ne deuiennent pas vertueux non plus. Et puis apres que nous auons acquis ces moyens il les faut mettre en œuvre: car nous ne viuons pas les vns avec les autres en connoissant seulement les moyens d'y viure & en les possédant: mais aussi en conuerſant, traitant, communiquant, & conſerant ensemble, & nous aydant les vns les autres par nos actions & comportements.

Τὰς δ' ἀρετὰς λαμβάνομεν ἐνεργήσαντες παρὰ τῶν ἄλλων τεχνῶν· ἃ γὰρ δὲ μαθητάς ποιοῦν, ταῦτα ποιοῦντες μαθητὰς οἱ καὶ καὶ οὐκ ἐκείνους, οἱ καὶ οὐκ ἐκείνους.

Ex τῶ μοίαν ἐνεργῶν αὐτῶν γίνονται.

Pour acquerir l'habitude de la vertu, il faut comme en toutes les habitudes plusieurs actions frequentes reiterees, que nous tirons des facultez naturelles, qui sont nees avec nous: ainsi que nous voyons que les artisans deuiennent bons ouuriers en operant souuent & continuellement, pour faire des choses artificielles: & que nous apprenons à escrire, à danser, à escrimer, & semblables: par la continuation de ces exercices, petit à petit avec le temps: car comme vne seule ironnelle, vne seule fleur, ou quelque belle iournee, ne font pas le printemps: semblablement quelque peu d'actions, n'engendrent pas la vertu ny ne font pas l'homme vertueux.

A quoy il faut auoir egard en acquerant la vertu.

CHAPITRE VI.

Τὸ μὲν οὖν καὶ τὸ ὁρῶν λόγον παρὰ τῆς κατὰ φύσιν καὶ τῆς κατὰ φύσιν.

Arist. l. 2. Eth. c. 2. Atque hoc quidem commune omnium est, & possum sit, velle a rationi conuenienter agere oportere.

TO V T ainsi qu'es arts mechaniques, vn apprentif deuiet bon artisan, s'il imite par ses operations le maistre petit à petit, procedant des choses les plus faciles, iusqu'à ce qu'il soit parueniu à faire les tres difficiles: semblablement les operations morales pour engendrer la vertu, doiuent estre faites selon que la droitte raison le diſe, & donne la maniere d'operer: à sçauoir, en les proportionnant peu à peu, au moyen & à la mediocrité, d'entre la superabondance & le defect: où estant paruenus, elles sont alors parfaittes: d'autant qu'elles corrigent ce qui est excessif & defectueux, & restaurent ce qui estoit corrompu par le vice. Car ainsi que la force corporelle se corrompt par l'excez & par le defect de l'exercice corporel, & qu'elle s'engendre & conserue par la mediocrité: tout de mesme nous acquerons la vertu, & faisons de vrayes operations vertueuses, quand nous sommes paruenus à les rendre moyennes, entre les operations procedentes de l'excez & du defect qui les corrompent. Il n'y a point de doute en cela: car chacun experiente que le trop grand labeur apportela debilité, & que l'oyſiueté rend les membres mols & sans vigueur, à supporter le travail: & à l'opposite, si on vſe d'exercice moderé, on deuiet robuste du corps; & par là cette force se conserue: & comme il en arriue aussi à la ſanté, qui est destruite par l'excez des viures, ou par leur defect, & maintenue par leur vſage moderé. Semblablement, celuy qui ne s'abſtient d'aucune volupté, deuiet intemperant: & qui ne prend aucune delectation, deuiet insensible: mais celuy qui peu à peu s'accoutume à vne volupté ou delectation mediocre: c'est à dire, quand il faut, & autant qu'il faut: celuy-là acquiert la vertu de temperance. De mesme celuy qui fuit toutes les choses terribles, & n'en supporte pas vne, deuiet timide: & qui ne craint rien & n'estime aucun hazard, audacieux: mais celuy qui est parueniu au moyen entre les extremitez, il a acquis l'habitude de la vaillance, laquelle il conserue en operant.

De la

du moyen d'acquérir l'habitude de la vertu. 219

De la cause des difficultez & peine qui se trouve à acquérir la vertu.

CHAPITRE VII.

Οὐ γὰρ ἴν' ἑδωκεν τί βέλιν ἡ ἀρετή, συνεπόμε-
θα· ἀλλ' ἴν' ἀγαθοὶ γινώμεθα.

Επὶ, τὸ μὲ ἀμαρτάνει πολλὰ ἀρχὴς βέλιν· τὸ γὰρ
κακόν, ὃ ἀπέρει, ὡς οἱ Πυθαγόρειοι εἰσέζουσιν· τὸ δ'
ἀγαθόν, ὃ πεπερασμένον· τὸ δὲ χατάρω, μυστα-
χρῆς· διὸ ἐπὶ τὸ μὲ βέλιν, τὸ δὲ χαλινῶν· βέλιν μὲ,
τὸ σπουδαίον· ὃ σπουδῆ· χαλινῶν δὲ, τὸ ὁρμητικόν.

Διὸ ἐπὶ ἔργον βέλιν συνδυασμὸς εἶναι· ἐπὶ ἐκείνῳ γὰρ
τὸ μέσον λαβόντες, ἔργον· οἷον κύβην· τὸ μέσον, ὃ πέν-
τος, ἀλλὰ ἐπὶ ἐκείνῳ· ὅπου δὲ καὶ τὸ μὲ ὁρμητικόν
εἶναι πέντος, καὶ βέλιν· καὶ ἵδ' ὁ δυνάμις ἀρχέλιον· καὶ
δαπανησάμενος· ἵδ' ὃ δὲ ὡς, καὶ ὅπου, καὶ ὅπου, καὶ ὅπου· ἐπὶ
κα, καὶ ὡς, ὅπου ἐπὶ πέντος, ἵδ' ὃ βέλιν.

quomodo irascendum, ac donandum est neque cuiuslibet hominis, neque facile est.

Arist. l. 2. Eth. c. 2. Nōn enim quid sit virtus
querim· vi cognoscimus, sed vi boni efficiamur. &c.

C. 5. Peccare multis modis possumus : Malum
enim, vi Pythagorei conieclurā quadam conse-
bantur, est infiniti atque interminati ; bonum finiti
& terminati. At recte facere, uno modo. Itaque
etiam hoc difficile est, illud verò facile : à scopo scili-
et aberrare, facile est scopum ferire, difficile. &c.

C. 9. Quocirca etiam difficile atque operosum est
virtute esse præditum· magni enim negotij est in una-
quaquere medium consequi : vi circuli punctum me-
dium reperire non cuiuslibet, sed scientis atque intel-
ligentis hominis est : itemque irasci, cuiusvis est & fa-
cile : & pecuniam donare ac sumptus facere. At cui
& quantum, & quo tempore, & cuius rei causa, &

LE bien estant finy, comme dit Pithagoras, & le mal infiny : le bien faire l'acquiert par
une seule façon, & le mal en infinies : parquoy le defect & le superflu, & le trop &
le trop peu, appartiennent au seul vice, & le milieu à la vertu : auquel consistent comme
au centre d'un cercle, & les vices par tout hors du centre : il n'y a point de doute que cō-
me il faut plus de diligence pour trouver dedans ce cercle le point du centre, qui est seul,
que les autres qui sont infinis : de mesme il sera plus facile de se mettre au chemin de vice,
qu'en celui de la vertu : ainsi qu'il est aisé de faillir au but, & mal-aisé d'y atteindre. La rai-
son de cela est, que le bien-faire n'arriue que par la concurrence de toutes les circonstan-
ces requises à un bon acte : mais le mal-faire vient du defect de chaque circonstance re-
quise : tout ainsi que la beauté consiste seulement, quand tous les membres sont entiers,
bien proportionnez & convenablement colorez : & comme la santé n'est causée ny con-
servée, que du temperament des quatre humeurs : là où la laideur arriue du defect de
chaque condition requise à la beauté : à sçavoir de la couleur convenable, de la quantité
proportionnée, de la figure de deux d'une bonne situation de membres : & tout de mesme la
maladie provient du desordre de chacune des quatre humeurs. Voyla pourquoy ce n'est
pas chose facile ny qui soit concédée à un chacun, de se courroucer autant & comment
il faut, ou de donner, & semblables : ny en quel temps, & pourquoy : & ainsi des au-
tres circonstances requises. La peine & la difficulté d'acquérir l'habitude de la vertu ne
vient pas de ce que nous venons de dire seulement : mais encores d'une autre cause : à sça-
voir de deux sortes de natures contraires que les hommes ont en eux : l'une par laquelle
ils approchent de celle des Anges ou intelligences : & l'autre qui les rend semblables
aux bestes : car chacune de ces natures ayant ses puissances cognoscitives & appetitives à
part : quand l'une connoist ce qui luy convient, elle pousse l'homme de ce costé là : & l'aut-
re qui tend au contraire, l'attire ailleurs. La connoissance selon la partie sensitive ne ju-
geant rien de bon que ce qui est propre & delectable au corps : son appetit n'appete que
les plaisirs corporels : sans que cette connoissance se puisse eleuer plus haut, ny discerner
si cela preiudicie & est dommageable à l'homme. Al'opposite la connoissance de la partie
raisonnable, n'ayant esgard à la bonté des choses qu'en tant qu'elles conviennent à l'hō-
me, & ne sont point communes aux bestes : la volōté ne veut & n'aime aussi que les cho-
ses qui sont propres & convenables à l'homme, selon qu'il est homme, & qu'il approche
des intelligences. Et parce que la connoissance des choses intelligibles requises pour les
aymer est difficile, & qu'au contraire celle des sensibles est facile : & que celle-cy nous ap-
porte de grandes voluptez en la partie corporelle, lesquelles servent à la conservation de
l'individu & de l'espece : il est tres difficile de nous en retirer. De quoy il ensuit que
nous courons après les richesses & autres biens que nous estimons propres à la manuten-
tion de cette vie, & à l'education de nos enfans : ausquels nous les voulōs procurer aussi, &
ne nous contentōs pas des choses nécessaires : car nous voulōs encores la puissance, l'au-
thorité, les honneurs, & generalement toutes sortes de vanitez : de sorte que l'acquisition
de la vertu n'est pas sans peine, à cause du grād combat qui se trouve entre le sens & la rai-
son : lequel est plus ou moins violent selon que l'homme est bien ou mal nay, & nourry,

220 Dela Morale ou Ethique, Liure VIII.

ou qu'il fauorise vne des parties. La peine & la difficulté se trouue grande particulierement en l'acquisition de la temperance & de la vaillance, à cause de la delectation du goust, de l'atrouchement, l'absence de leurs obiects, & la crainte de la mort, sont si naturelles à l'animal, qu'il semble à voir au commencement qu'on face violence à sa nature, voire qu'on la vueille du tout destruire en arrestant le cours de ses passions, avec lesquelles il est nay, nourry, & esleué: au moyen de quoy les operations precedentes les habitudes de la vertu, ont tousiours quelque certaine fâcherie melée avec elles, & se font avec douleur.

*Considerations qui doivent faire passer par dessus les
difficultez d'acquérir la vertu.*

CHAPITRE VIII.

*Plus.
dial. de
Repub.*

A Fin de ne laisser pas de suiure la vertu, nonobstant les labeurs qu'on trouuera à l'acquérir: il fe faut souuenir que la felicité nous est proposée comme vne palme, quine s'acquiert passâs trauail & industrie: que celuy la est indigne du benefice doné, quine tend pas la main pour le prendre: & quiconque refuse le bien pour vn peu de peine qui est cōioincte à y paruenir: celuy la est à bon droit miserable. La voye qui conduit au vice (dit Platon) est applanie & sans labeur, & peut estre acheuee promptement: mais puis apres ce n'est qu'amertume, que misere, & que ruine. Les vices sont des serpens cachez soubz l'herbe qui ont la face de Venus, & la queue de scorpion: & au contraire s'il y a de la sueur deuant la vertu, & que la voye qui y conduit soit longue, difficile ou aspre: en recompense de cela quand on arriue au haut, ce n'est plus que facilité, que delices, & que plaisir. Les racines de la vertu sont ameres, mais le fruit en est doux. De sorte que ceux qui suiuent la vertu, apprehendant la peine qu'il y a de s'y accoustumer, sont bien trompez: car au lieu d'un petit de trauail, pour le commencement, qui les acquitteront de tout à l'aduenir: ils sont en peine & agitez toute leur vie, & subiects à vne infinité de malheurs. Les bestes que nous dressons bien souuent à des choses contraires à leur naturel, & les y faisons prendre plaisir en fin par l'accoustumance, montrent à l'homme, que c'est sa faute s'il ne se veut habituer à la vertu: qui est selon la plus noble partie de sa nature. Qui eust proposé deuant le premier voyage des Indes Orientales & Occidentales, les difficultez d'y aborder, & les grandes richesses qu'on y a trouuees; les vns eussent treu ces voyages impossibles & ces richesses faibles: mais apres que par la continuation on a rendu la route aisée, & connu les richesses veritables: chacun le croit & plusieurs se hazardent apres ces biens trompeurs. Considerons doncques la felicité des vertueux, & courons à la vertu: la peine d'y paruenir n'est qu'au chemin, quand on y est arriué ce n'est plus que plaisir: si vous perdez quelques vaisseaux par les chemins, la recompense apres estre arriué, surmonte de beaucoup la perte: il n'y a plus de peine ny de hazards pour reuenir, comme au retour de la conqueste des faux biens: la tourmente de la mer, les bancs ny les escueils ne scauroient que faire à la vertu: elle n'est point subiecte au bris, ny au naufrage, les corsaires ne la pillent iamais.

Qu'il faut exercer la vertu acquise.

CHAPITRE IX.

Οὐ γὰρ ἴσ' εὐδόμεν ἢ ὅτι ἢ ἀρετῇ, σκεπόμεθα, ἀλλ' ἴσ' ἀγαθοὶ γινόμεθα ἐπὶ τῶν αὐτῶν πραγμάτων.

Arist. l. 2. Eth. c. 2. Non enim quid sit virtus quarimus, ut cognoscamus sed ut boni efficiamur: alioqui nihil ad beatitudinem conferret.

POur estre vertueux il ne suffit pas d'auoir acquis l'habitude de la vertu, mais il en faut operer continuellement: car la belle plante de vertu est languissante & ne peut viure, qu'elle ne soit tousiours cultiuee par l'exercice & par l'vsage, sans lequel elle est vaine & ne sert de rien en l'entendement: ainsi que l'espee est inutile dans le fourreau, & tres salutaire entre les mains du vaillant quand il l'employe pour la defence de sa patrie. Et d'ailleurs puisque la nature fait habille, l'art facile, & l'vsage puissant: la vertu s'augmentera tousiours en la mettant souuent en œuvre. Ces operations de la vertu se doivent faire pour l'amour d'elles mesmes seulement, comme les meilleures de toutes les choses: attendu que la felicité humaine y consiste, comme nous l'auons dit: & non pour l'amour d'aucune autre: à scauoir ny pour quelque vaine gloire, ny pour en tirer du lucre, ny pour autres semblables choses.

L'operation

du moyen d'acquérir l'habitude de la vertu. 221

L'operation continuelle requise pour estre vertueux doit estre interieure & exterieure, ou interieure pour le moins : c'est à dire, que si le subiect & l'occasion nous defaut d'operer exterieurement, ou que nous n'en ayons pas le pouuoir, il est necessaire pour le moins que nous en ayons tousiours le desir & la promptitude prestee, quand nous pourrons : puis que personne ne nous les peut oster. Tellement qu'aucun ne doit porter le nom de vertueux à bon droit, si ne met continuellement sa vertu en œuvre, par vne action exterieure & interieure : ou par l'interieure pour le moins. Car ainsi que, où la foy est viue & non morte, les bonnes œuvres apparoiſſent ; de mesme la vertu morale doit tousiours estre suiue de ses actions.

Que les actions vertueuses sont delectables.

CHAPITRE X.

Σμεῖον δὲ πῶς οὗτος ἔστιν ὁ ἐπιπορεύων ἡδονῇ ἢ λύπῃ τοῖς ἔργοις· ὁ μὲν γὰρ ἀπαχόμενος τῆς συμπαθείας ἡδονῇ, καὶ αὐτῷ χαίρει, σάφην· ὁ δὲ ἀπαχόμενος ἀλγέας· ὁ μὲν ποδὶ μόνον ἐκ δυνάμει χαίρει, ἡ μὲν λυπούμενος γὰρ ἀσθενῶς· ὁ δὲ λυπούμενος, δειλός.

Arist. l. 2. Eth. c. 2. Quales autem sint habitus, voluptas que facit subsequi aut dolor, iudicio esse debet. Nam qui se a corporis voluptatibus abstinere, hocque ipso delectatur, iste temperans; qui molestia ex eo afficitur, is est intemperans. Et qui res grates & acerbis perfert, ex eoque letitiam capit, aut certe nulla molestia afficitur, fortis; qui molestia afficitur, timidus habendus est.

Il sera fort aisé à celuy qui a acquis l'habitude de la vertu d'operer continuellement : car lors quelle est parfaitement engendree par l'accoustumance & par l'usage, on l'exerce & pratique avec plaisir & delectation, comme les vertueux l'esprouent en la satisfaction & au repos qu'ils en ont en leur ame, en faisant & apres auoir fait quelque œuvre de vertu. Cela se connoist en ce que les vertueux recherchent les occasions d'exercer & d'exercer les actions de la vertu : car nous suiuous ordinairement ce que nous aymons, & nous plaifons en ce que nous aymons, chacun estant attiré par sa volupté : ainsi celuy la qui aime les cheuaux, prend plaisir à en auoir, à les faire penser & à les manier : Celuy qui ayme la dance ce plaist au bal ; à cause de quoy il cherche & suit les compagnies, & s'y arreste : & ainsi de toutes les autres choses que nous ne recherchons, qu'entant qu'elles nous delectent & donnent du plaisir. L'operation de la vertu n'est pas seulement delectable au vertueux, mais aussi elle luy est plus plaisante & agreable, que toutes les autres operations humaines : car elle l'est selon soy & naturellement à l'homme : parce qu'elle conuient à celuy qui l'exerce selon sa propre nature ; à sçauoir la droite raison qui appartient à l'homme selon qu'il est homme : & partant elle luy est tres delectable : car toutes les propres operations des animaux leur sont telles. C'est pourquoy le cheual aime le foing & l'auoine, l'asne les chardons, & l'auaricieux les richesses : & ainsi de tous les autres : en quoy ils prennent plus de plaisir qu'en aucunes autres choses. Voila la cause qui fait que l'homme trouue vne certaine delectation interieure es operations de la vertu, qu'elles ne reçoient point de quelque chose de dehors : comme le feu en soy est chaud sans emprunter la chaleur d'un autre. Car sans consideration d'aucune commodité temporelle : à sçauoir de richesses, d'honneur, d'autorité & semblables : le liberal se resioit d'exercer sa liberalité, le vaillant de deffendre sa patrie, le iuste de faire des œuvres iustes, & ainsi des autres vertus, comme chacun le connoist, en ce que si on voit quelqu'un faire vne œuvre de vertu & ne s'en resioir point, personne ne dira iamais que celuy la opere pour l'amour de la vertu : mais seulement par crainte ou par quelque autre respect.

Il n'est pas pourtant general ny necessaire qu'il s'en suiue de la delectation de toutes les actions vertueuses, n'y ayant point de necessité que le vaillant se resioisse es choses difficiles & terribles : car il suffit qu'il ne se cōtriste point selon la raison : mesmes il n'importe pas quand il s'affigerait selon le sens, cela n'estant point preiudiciable à son action & vaillance : tant s'en faut il est plus louable de ce que cela ne l'arreste point. Semblablement ainsi que le iuste se resioit quand il voit quelqu'un agir iustement, de mesme il se cōtriste quand il voit quelque action iniuste : c'est pourquoy Aristote dit que la principale intention de la Politique, c'est de faire delecter ou contrister les citoyens, en ce qu'il faut & quand il faut : de sorte qu'il met son occupation autour de la contristation & du resioissement.

*Que les actes vicioeux ne sont pas plaisants de soy,
mais pleins d'inquietudes.*

CHAPITRE XI.

Les operations selon les habitudes vicioeuses, à l'opposite de celles de la vertu, ne sont pas plaisantes de soy : mais seulement selon la diuerse disposition du vicioeux : car ce qui luy plaist en vn temps luy est fâcheux en l'autre : la vengeance est douce au ieune homme, & elle desplaist au vicioeux : & ce qui est maintenant plaisant à l'vn, est desplaissant à l'autre, le prodigue se resioiut de faire vne large profusion de son bien : l'aure s'en attriste. Et puis les operations vicioeuses laissent tousiours après elles vn repentir & vn degoust : car la delectation passe, & la droite raison que le vicioeux n'oyoit pas lors qu'il operoit viciousement, (combien qu'elle criast contre luy,) venant à estre entendue par apres : l'esprit se remplit de douleur & les inquietudes succedantes s'y arrestent. En somme, les vicioeux sont le plus souuent tristes & discourants en eux, & n'ont iamais de paix ains des troubles, mesmes en dormant, à cause de leurs mauuaises impressions : au lieu du repos dont le vertueux qui opere selon la droite raison iouït. Doncques il est evident que l'operation de la vertu est plus delectable que toute autre operation vicioeuse, comme estant telle en soy & de sa nature : là où la vicioeuse n'est delectable que de l'infirmité de nature, & par corruption de la mauuaise habitude : à cause de quoy ainsi qu'il faut croire à l'homme sain qui iuge des saueurs : de mesme il se faut rapporter au iugement du vertueux pour le regard des œuures veritablement delectables : qui sont celles de la vertu : car comme le malade ment en la saueur, le vicioeux ne dit pas vray en la delectation des œuures vicioeuses.

Des moyens particuliers d'acquérir la vertu.

CHAPITRE XII.

Nous auôs enseigné en general comme il faut proceder à la conqueste de la vertu, & montré les ennemis qu'il y a à combattre le plaisir & la gloire que nous auons de leur victoire : & de l'autre part la honte, la douleur, & la tristesse, où les vices nous tiendront captifs, si nous nous en laissons surmonter. Mais afin de rendre l'accez de la felicité encores plus facile, ie veux reconnoistre les ennemis particuliers de chaque vertu qui ont accoustumé de venir au deuant, faire teste & s'opposer à ceux qui s'en veulent emparer, afin qu'ayant veu le plus pres quels ils sont, decouuert leur dessein, & par où ils font leur effort : nous soyons mieux preparez à les recevoir, & moins estonnez de leurs armes : lesquelles il nous sera alors fort facile de leur oster, ou au moins nous en seruir, pour l'execution de nostre entreprise. Cette decouuerte nous fera d'autant plus aisee à faire, que ce ne sont point des estrangers inconnus : car la guerre est intestine, les parties interieures de la Republique humaine se reuolent contre les superieures, sont des seditions, mettent la cité à party, pour renuerfer l'ordre, ruiner son estat monarchique, & la reduire en vne democratie de confusion & sans ordre.

Διὸ δὲ τὸ φαχέμενον ὃ μέσου, πρῶτον μὲν ἀπορροῦν ὃ μάλλον ἐναντίον, χαράσσει καὶ ἡ Καλυψώ.

Τὸ μὲν χαλκὸν καὶ κόμματος ἐκτός ἐστι Νῆα.

ἤ μὲν γὰρ ἀκρὸν, τὸ μὲν, ὅτι ἀμαρτυρότερον τὸ δὲ, ἢ πρὸς ἐπεί οὕτω τῷ μέσῳ πηλεῖ, ἀκρὸς χαλεπὸν, καὶ τὸ δυνάμει φασὶ πλεον, τὰ ἐλάττω λαμπρὸν τὸ χαλκόν. τὸ τὸ δ' ἐστὶ μάλιστα τὸ τὸ τὸ πρὸς τὸ ἐλτρεμεῖον σκοπεῖν δὲ δὲ πρὸς τὸ καὶ αὐτοὶ ἐκκαταφοροὶ ἴσμεν : ἄλλοι γὰρ πρὸς ἄλλα πεφύκαμεν τὸ τὸ δ' ἐστὶ γνώμεται οὗ τὸ ἰδὲ καὶ τῆς

Arist. l. 2. Eth. c. 9. Oportet igitur eum, qui medium veluti collineando petit, primum omnium se ab eo, quod magis contrarium est, longissime remouere : quemadmodum & suadebat Calypso :

Tuprocul à sume et fluitu prohibeto carinam. Extremorum enim alterum maius peccatum est, alterum minus. Quoniam igitur medium ass equi summa difficultatis est, secunda (ut aiunt) nauigatione, minima de malis : hoc autem hac ratione continget maximè, quam ostendebamus. Videndum est autem, ad qua vitia sumus etiam ipsi proniores. Alii enim ad alia procliuiores sumus natura. Quod quidem ex ea voluptate & ea egritudine, qua afficimur, facile cognosci poterit. Sed

λῶπης

du moyen d'acquérir l'habitude de la vertu. 223

λύπης τῆς γοῦδης ἐξ ἡμᾶς εἰς τὸ κατὰ τὸν δὲ ἴαυ-
τοῖς ἀφελαισθῆναι· πάλιν γὰρ ἀπαγορεύεται τὸ ἀ-
μαρτάνειν, εἰς τὸ μέσον ἡζόμενοι· ὅθεν οἱ ἑταῖροι διατρα-
μάμεθα. τῶν δὲ ζώων ὁρῶμεν τὰς ποίους.

*nos ipsos ad ea in contrariam partem oportet ab-
strahere. Nam cum longissimè nos à peccato remoue-
rimus, ad id quod medium est venimus. Quod sa-
ne faciunt ii, qui ligna distorta dirigunt.*

Or deuant que de venir aux conseils particuliers, que nous voulons donner pour chacune des passions qu'il faut regler, on doit recevoir pour maxime qu'il est conuenable à toute vertu que nous voudrions acquérir de s'elongner le plus qu'on peut de la passion & du vice qui luy est le plus contraire, & où nous nous connoissons les plus enclins : car par nature celuy cy incline plus à vne chose, & celuy là à vne autre, & par ce moyen nous reculant de là, & principalement de la volupté : & en nous conuertissant du tout vers la partie opposée, nous euitons les extremités, & paruiendrons au moyen, qui est la vertu : comme il aduient aux ieunes arbres tortus qu'on courbe tout au contraire le plus qu'on peut, afin qu'ils en deuiennent droits. Il nous sera facile de connoître à quoy nous sommes le plus enclins : si nous obseruons les choses où nous prenons le plus de plaisir, & celles qui nous sont faischeuses : car nous sommes enclins naturellement à ce qui nous donne de la delectation, & fuyons ce qui nous attriste.

Du moyen d'acquérir la temperance.

CHAPITRE XIII.

Les plus mutines de leur nature, entre toutes ces passions rebelles, qui se viennent premierement opposer à la raison humaine, pour empescher l'habitude de la temperance : ce sont la volupté & la douleur de l'attouchement & du goust : deux passions de l'ame sensitiue. La volupté des viandes & des liqueurs qu'on boit, tente la premiere de toutes, l'homme, par le plaisir de son vsage, qu'elle fortifie de la necessité que chacun en a pour la conseruation de l'individu, comme sa propre fin : à quoy chacun est enclin par dessus tout, & pour l'amour de quoy toutes les choses operent. La volupté de Venus suit apres nous esmouuant par sa douceur & par ses attraits : elle propose la ruine de l'individu, qui ne peut long temps durer, si l'on ne se recree : & elle se trouue aidée de l'inclination de nature vniuerselle, qui nous en a empraint le desir : afin qu'en la suiuant nous perpetuons l'espece. Elle montre sa beauté & vse des blandices qui l'accompagnent tousiours, employant tout cela si continuellement, qu'elle charme la raison : si l'entendement ne l'a reconnu auparauant que d'estre persuadé & surpris.

Contre les attraits de ces passions, & premierement pour le regard de celles des viandes, l'homme se doit représenter, quel vsage moderé est bon selon la quantité & la qualité requise, & proportionnée à la complexion & à la nature de chacun en particulier : car il en faut plus à l'un & moins à l'autre, d'une sorte à cettuy cy, & d'une autre à cettuy là, pour conseruer la santé. Mais si la friandise des viandes delicates & des breuuages delicieux nous fait excéder la quantité conuenable, ou vser de celles qui ont des qualitez contraires à nostre temperament, cela nous apporte des inspirations des maladies : & des douleurs au corps, bien plus grandes & de plus longue duree, que n'a esté le plaisir receu en les deuorant : lequel ne se goust qu'en vn si petit espace de tēps, qu'il meurt quasi en naissant : là où les goustes, la grauelle, & autres tels accidents douloureux, qui sont les fruits de ces excez, accompagnent comme supplices nostre viellanguissante iusques au tombeau : ou ils nous conduisent, & priuent de tous les autres plaisirs : non seulement de ceux des autres sens & des exercices du corps : mais aussi bien souuent des intelligibles qui se prennent par l'entendement : car ayant besoyn en la plus part de ces operations des especes intentionnelles, qui adherent aux facultez sensitiues, quand leurs organes sont indisposés, ils font mal leurs fonctions, & empeschent par ce moyen celles de l'entendement. Ioinct qu'il y a vne telle liaison de l'ame avec le corps cependant qu'elle l'informe, que les passions de l'un troublent en certaine maniere le repos & les actions de l'autre.

Secondement il faudra, pour satisfaire à nostre gourmandise si nous ne sommes nés avec de grandes richesses voir en peu de temps tout nostre bien consommé, pour l'entretien de nostre ventre seul. Et alors luy qui est accoustumé aux frians morceaux, & qui a rāgé

224 De la Morale ou Ethique, Liure VIII.

tout le reste du corps à son seruice, & lié la raison mesme comme vn esclaué, nous contrainct d'employer toute nostre industrie, à trouuer de quoy continuer son train. Et quand les inuentions legitimes defaillent, on se trouue ordinairement precipité à des actes deshonnestes, aux rapines, & autres telles meschancetez, lesquelles sont bien souuent punies de la mort, pour l'expiation du crime.

Εγώ το δὲ ὃ Πιττακὸς νόμον ἀνέστηρξεν, ἀλλ' ὃ πολιτείας νόμος αὐτοῦ ἴδιος αὐτοῦ, τὸ τοῦ μεγάλου, ὃ τυπήσουσι, πάλιν ζημιὰν ἀπένειμι τῷ σφόδρα.

Arist. l. 2. polit. c. 12. Fuit autem & Pittacus legum quidam opifex, sed non Reipublice administrans. de. Lex autem eius propria est, ut si quem ebrius pulsauerint, grauiore poena dent, quam si sicci pulsauerint.

En troisieme lieu, il se faut proposer deuant les yeux, comme l'excez en ces voluptez, est celuy de tous qui est commun aux plus vilains animaux: à sçauoir aux pourceaux, aux loups, aux chiens, & semblables: & qu'il est d'autant plus deshonneste aux hommes de s'y laisser emporter, que la plus part des animaux sans raison, estant seulement conduits par leur seul instinct naturel, ne prennent iamais d'aliment plus qu'il est conuenable à leur nature & à leur santé: encores qu'ils en ayent en abondance: & que l'excez ne leur soit point reputé à honte & vergogne comme aux hommes. Car on ne trouue point estrange de voir vn loup se creuer en deuant, vn chien retourner à ce qu'il a vomy, pour auoir trop mangé: & ainsi des autres semblables: là où il n'y a rien plus eilongné de la raison humaine ny plus vilain, qu'un homme reiettant par la bouche quelque chose pour l'auoir prise avec excez: comme il aduint à Marc-Anthoine dans Rome en plein senat, & à plusieurs autres semblables. Anacharsis disoit que le premier coup de vin estoit à la santé, le second à la volupté, le troisieme à l'iniure, & le quatrieme à la fureur & estre hors du sēs. Et Eubulus admonestoit soubz la personne de Denis, que le premier verre de vin estoit dedié à la santé, le second à l'amour & à la volupté, le troisieme au sommeil, & que le quatrieme n'est pas à nous, mais à l'iniure. Le plaisir qu'Alexandre le grand prenoit quelquefois à boire tant qu'il en perdoit le iugement, n'a-t'il pas effacé la plus part de ses autres vertus? la furie où son yurôgnerie le mettoit, dont les iniures enuers ses chers amys, & leur mort même s'est ensuiuie, ne l'a-t-elle pas plusieurs fois descêdu de son trosne royal, pour le colloquer au rang des bestes les plus cruelles, luy qui estoit si renommé d'ailleurs? Aristote dit que la loy de Pittacus commandoit, que celuy qui faisoit quelque iniure estant yure, fust doublement puny: à sçauoir pour le mal qu'il auoit commis enuers soy-mesme en s'en yurant, & pour le dommage que les autres en auoient receu. Les Cartaginois sçachant quels inconueniens arriuent del'yurongnerie auoient vne loy qui defendoit que personne ne beust du vin, cependant qu'il estoit en l'armee, comme Platon l'a escript: & certes si nous nous voulons figurer seulement en l'imagination la vilanie des gestes, des paroles & des actions des hommes yures, ie croy qu'il n'y aura personne de sain iugement, qui n'ait honte d'estre deuenu quelques fois vne fâlle beste comme cela, ou apprehension de tomber en vn tel accident. C'est pourquoy les Lacedemoniens voulant rendre ce vice en horreur, à leurs enfans: faisoient enyurer expres leurs Illotes, pour leur en montrer la difformité.

Mais voyons à l'opposite quels sont les fruiets de la sobriété, elle entretient le corps sain, net, & disposé à toutes les actions de la vie: elle conserue les commoditez domestiques pour le secours des necessitez qui peuuent suruenir à la vie: & principalement au declin de nostre aage: elle est propre à en acquerir de nouuelles: sans la sobriété, les voluptez sont insensibles, & la sienne est telle: qu'Epicure mesme qui se proposoit la volupté pour souverain bien, viuoit sobrement: pour en iouir avec du pain & de l'eau: reiettant les autres delices, & disoit qu'avec cela il combatteroient de volupté avec les Dieux. La disposition ou la sobriété entretient les corps, sert pour les operations de l'entendement, tant ce qui est de la contemplation comme de l'action: car l'ame opere d'autant plus parfaitement, que le corps est moins aggraué, & qu'elle en est plus separee. La sobriété ne nous iette point aux actes deshonnestes, car celuy qui en vse trouue par tout ce qui est nécessaire à l'entretien de sa vie, de quoy la nature a eu le soing pour tous les animaux: & au contraire l'intemperance nous laisse couverts de honte, d'opprobres & de blâme, & odieux à tous ceux qui ayment la vertu: la sobriété donne del'honneur & de la gloire immortelle à ceux qui ont vescu soubz ses loix. N'est-ce pas vne des grâdes loiianges de Socrates & de

Platon

du moyen d'acquiescer l'habitude de la vertu. 225

Platon, que la moderation des viandes dont ils ont vſé en leurs viures ? Les Curces & les Fabrices Romains ſont plus renommez à la poſterité, de ſestre contentez de figures & de carottes, & d'auoir méſpriſé les richesses des Samnites, en preſerant la ſobriété à l'abondance: que par leurs exploicts de guerre, quelque victoire qu'ils ayent obtenus pour le public.

Ο μὲν πάσης ἡδονῆς ἀπολαύων καὶ μηδὲ μᾶλλον ἀπὲρ μένος, ἀκόλατος ὁ δὲ πάσης φειγόμενος, ὡς σὺν τοῖς ἀρχαίοις, ἀναλιδυτὸς πρὸς φθόρον τῶν γὰρ ἡ σωφροσύνη καὶ ἡ ἀνδρεία. Ἐποὶ δὲ τῶν ἁλίων καὶ ἐλ-
λῶν.

Ex πρὸ γὰρ ὅτι ἀπὲρ χροῖται τῇ ἡδονῇ, γὰρ μέγα σά-
φρονες καὶ γὰρ μέντοι, μάλιστα διαμαρτυροῦνται ἀπὲρ χροῖ-
σιν αὐτῶν.

Arist. l. 2. Eth. c. 2. Qui omni genere voluptatis perfruitur, nullaque sese abſtinet, intemperans: & qui ab omnibus refugit, quemadmodum ſolent homines a-
greſtes, is veluti ſtipites quidam, & ſenſus experti euadit: nam ut temperantiam & fortitudinem perimunt nimium & parum, ſic ſeruat mediocritas, &c.

Nam quemadmodum pratermittendis ea fugiendis voluptatibus temperantes efficitur: ſic temperantes affecti, voluptates maxime poſſumus aſpernari.

Propoſons nous avec Seneque, que l'honneur eſt vile à celui qui a ſon corps trop cher: & vſons des viandes pour viure ſeulement: c'eſt à dire de ce qui eſt neceſſaire pour la nourriture du corps: afin qu'il puiſſe ſeruir à l'ame, ſans y chercher autre volupté, que ce qui en eſt requis pour la ſanté avec moderation: & ne ſoyons pas de ces inutiles charges de la terre qui ne viennent que pour manger, remerciant pluſtoſt la providence de nature, qui nous offre par tout avec facilité, ce qui eſt neceſſaire à la vie: n'ayant mis de la difficulté qu'és choſes dont nous nous pouuons paſſer: & dont la recherche nous apporte du mal & du blaſme. Viuons doncques ſobrement pour acquiescer la vertu de temperance & pour arreſter les efforts de noſtre appetit: & tenons pour reigle, qu'ainſi qu'un vaſe de defobeiſſant doit eſtre puny non pour le deſtruire, mais pour eſtre dompté: que de meſme nous deuons macerer noſtre corps, en ſorte qu'il ne tombe pas: mais qu'il obeiſſe à la raiſon. Si à un cheual trop gaillard on baille plus de charge qu'il n'en peut porter, il tôte en chemin: ſi moins, il regimbe contre l'éperon. Il faut que le poix dôt nous nous chargeés ſoit balencé avec prudence, afin qu'il n'opprime point celui qui le porte: & que par là legereté il ne nous laiſſe pas inſolents: car comme un nauire trop chargé va à fonds: & ſi moins qu'il ne doit, vacille & eſt en danger à tout vent: de meſme le corps trop affligé perit: & moins qu'il ne faut, il ſemble comme une veſſie ou un ballon. Le peu & le trop ſont les empeſchements de la vertu: on va tres ſeulement par le milieu.

Icy les voluptueux friands iettent leurs cris contre les Philoſophes & contre la vertu: mais ie leur reſponds, Miſerables, mal ſains du corps & de l'eſprit, qui eſtes aſſez inſtruits par les gouſtes, & par les autres maladies douloureuſes, que les fruits de voſtre vie Epicurienne ſont d'amertume & de fiel: les beſtes meſmes iuſques aux pourceaux, que vous ſurpaſſez en excez, conuainquent d'erreur manifeſte voſtre façon de viure, auſſi brutale qu'eſt la leur. A la vérité la Philoſophie qui aime la ſobriété & laiſſe les biens du corps, pour ſuiure ceux de l'eſprit, vous eſt du tout contraire: & n'y a point d'apparence de vous accorder avec elle, cependant que vous aimez trop voſtre corps: lequel il faut abandonner pour ſuiure la vertu: car qui ne deſpoüille ce veſtement d'ignorance comme un lien de la mort & le ſepulchre portatif de noſtre ame: il la tiendra attachée à la fange, & l'empeſchera d'aller philoſopher iuſqu'au Ciel. Oubliez doncques voſtre bouche & voſtre ventre pour eſſayer les biens que la vertu nous preſente, & n'en iugez pas le gouſt par les racines qui ſont ameres: mais montez iuſques au fruit qui eſt doux: & alors vous trouuerez que c'eſt quelque choſe de ſolide & perdurable, & non une chimere ſeinte & du vent comme vous auez penſé.

Εἰ παντὶ δὲ μάλιστα φυλάσσῃς τὸ ἥδον, & τίς ἡδονῶν ἔστι γὰρ ἀδύνατον, χρὴ μὲν αὐτῶν ὅσον οὐκ οἱ δημιουργοὶ ἐπαγοῦσθαι τῶν ἐλπίδων, ποτὶ τοῦ διὰ πᾶν καὶ ἡμᾶς ὡς τῶν ἡδονῶν καὶ ἐν πᾶσι τῶν καίων ἐπιλήπῃς φησὶν: ἔτι γὰρ αὐτῶν ἀπο-
πνέοντες, ἢ τίς ἀμαρτυροῦμεθα.

Arist. l. 2. Eth. c. 9. In omni autem negotio quicquid incutendum eſt, ipſamque a deo voluptatem ſummo iudicio vitare oportet. Eius enim non incorruptiſſimū dices ſumus. Quocirca quemadmodum erga Helenā ſenes illi fuerunt animati, ſic & nos oportet in voluptatem animatos eſſe, reſuſcitque omnibus illorum vocem ſubijcere. Nam cum eam ſua amandabimus, miſſamque faciemus, leuius peccabimus.

Quant à la volupté de Venus, pour la bien connoiſtre & ſçauoir de quelle ſorte nous la

226 Dela Morale ou Ethique, Liure VIII.

deuons receuoir : la premiere chose par où on doit commencer, c'est de la mettre dehors auant que d'en consulter : (comme Aristote dit que les anciens de Troye estoient d'auis qu'on fist d'Helene) car par ce moyen la nous en iugerons plus sainement : ou bien suivre le precepte qu'il donne en vn autre endroit pour la connoistre & la voir, sans en estre charmé par sa beauté & par ses attraitz, qui est de la regarder par derriere, alors qu'elle sen valasse & plaine de penitence. Cela fait, il faut estre tousiours en garde qu'elle ne nous laisse, quand elle a repris sa force : ainsi que de sa part elle est perpetuellement au guet, pour nous surprendre : comme il luy sera facile sous l'ombre de l'amitié qu'elle a avec nostre nature, si nous n'y auons l'œil. Mais pour examiner cette volupté plus particulièrement & par le menu : nous pouuons considerer qu'ainsi que le moderé & legitime vsage en est vtile pour la conseruation de l'espece, l'exces en est tres-pernicieux au corps & à l'entendement. Et premierement pour le regard du corps, ceux qui en vsent souuent ou immoderement, scauent comment cela l'affoiblit, diminue ses forces & le rend inutile aux autres exercices corporels : leur laissant bien souuent pour vn peu de volupté, vne infinité de maladies vilaines & deshonestes, dont ils ne guarissent iamais si bien, qu'il ne leur en demeure des incommoditez, pour tout le reste de leur vie. L'imperce de cette volupté est le second vice qui abestit le plus l'homme, avec celuy du boire & du manger : car la nature tendante à la conseruation des especes, comme chaque animal desire celle de son indiuidu ; elle a fait cette volupté la plus sensible & la plus grande de toutes ; afin que les animaux y fussent plus enclins, & y courussent comme à yeux clos : & pour oster aux hommes le degoust de cet acte, lequel de soy est si sale & deshoneste, que s'il n'estoit accompagnée d'une volupté qui captiue la raison, & la lie par sa force, il n'y a personne qui le voulust exercer. Et de fait la nature en ayant honte elle mesme, a caché les parties qui y seruent : (& qu'on a appellees honteuses pour cette mesme raison.) En quoy les hommes l'imitant, ils se retirent de toute compagnie, quand ils y veulent vacquer : & les honnestes femmes n'en peuuent ouir parler, que la pudeur ne rougisse leur face de la teinture de vertu. Voyla la premiere consideration en laquelle celuy qui veut deuenir temperant en ce plaisir, a à occuper son esprit.

Pour la seconde, il se doit représenter quel est l'homme bien souuent, à la poursuite de cet acte, quand il est fort amoureux, quelles sont ses actions, ses paroles, ses protestations & ses promesses : selon que la passion l'aveugle & l'eschauffe : & la vergongne qu'il auroit si cela estoit reuelé en public, comme il est manifeste deuant Dieu : duquel il ne se soucie pas alors, ayant les yeux bandez & la raison captiue par cette passion : à laquelle il ouure sa poitrine, pour exercer sa fureur : tout ainsi comme feroit vne beste brute. Et il iugera que les hommes & principalement ceux qui font profession de l'honneur & de la vertu, la doiuent fuir : comme Conalue Fernandes, nommé le grand Capitaine, disoit d'eux qu'ils ne deuoient iamais iouer : parce qu'il se passe des choses au jeu, & eux mesmes sont transportez à en faire & dire quelquesfois, qu'ils ne voudroient pour rien du monde, ayât les sens rassis, souffrir d'autrui ny endurer d'eux mesmes : parce que cela est contre l'honneur & la bien-seance conuenable à vn homme d'honneur. Que si les hommes se veulent considerer principalement à l'issuë de cet acte, alors qu'ils sont rassasiez de cette volupté, qui passe en vn instant ; auquel leur plaisir meurt quasi en naissant ; & que leur raison est vn peu plus libre qu'auparauant : ils veront alors la volupté sans sard avec le masque leué, ils la connoistront comme veut Aristote, lasse & penitente, sans charme & sans attraitz : & telle que parut l'Alcine de l'Arioste à Roger, quand il fut desenchanté : car elle est composée d'une nature que ses tromperies qui ne subornent nos sens qu'en venant à nous, sont manifestes quand elle sen retourne, avec vn repentir d'auoir esté deceus.

En troisieme lieu, on se peut mettre deuant les yeux, qu'il n'y a rien si noble ny si excellent en l'homme que l'entendement & l'vsage de la raison, sans lesquelles parties il ne differe point des autres animaux les plus vils : & qu'il n'y a personne qui n'aimast mieux auoir perdu la veüe, qui est le plus aymé des sens & tous les autres ensemble, s'il se pouuoit, voir sa propre vie, que d'estre priué de iugement, & viure comme vn fol : que ceux là courent volontairement à la ruine de leur iugement & à la folle asseuree, qui s'abandonnent à la seruitude de cette passion furieuse & sans discretion : car il n'y en a aucune, par laquelle ils demeurent si lieez & inutiles à toutes les actions raisonnables, que les hommes doivent exercer, que par elle : ny qui les face tant oublier les choses les plus saintes en cette vie : qui sont, leur deuoir enuers Dieu, enuers leur patrie, enuers leurs parens, & enuers leurs amis

du moyen d'acquiescer l'habitude de la vertu. 227

leurs amis : voire & abandonner du tout le soing des choses diuines & humaines, sans lesquelles il est impossible de viure, sinon comme les bestes stupides, ou animaux furieux.

En quatriesme lieu, nous pouuons arrester nostre pensee sur cette consideration, que quiconque ouure la porte à l'amour dereglé, est subiect d'estre pris par les beaultez & bonnes graces des dames : ou par l'opinion qu'on a qu'elles soient telles : (car on dit qu'il n'y eust iamais de laides amours) sans que leur condition, ou de filles, sous la puissance de leurs parens, ou de femmes mariees de grande ou mediocre qualité, & en somme de quelque sorte que ce soit indifferemment, les retienne de les rechercher & poursuivre, pour assouuir leur concupiscence : en quoy le repos du public & de chacun en particulier est troublé, & la douceur & felicité de la conuersation humaine changée en miseres & en calamitez, par vne infinité de maux & de malheurs tât publics que particuliers qui s'en ensuiuent : à sçauoir la dissipation du bien des familles, deracinant l'affection des parens enuers leur enfans : l'honneur des enfans deu naturellement à leurs parens mis en oubly : l'amour mutuelle & la reuerence que le mary & la femme s'entre doiuent, esteinte & bannie : les effets tragiques du courroux & indignation des parens ou des maris, qui voyant leur honneur interressé, & le sacré respect de leur couche violé, sont transportez de cholerre à des furies & cruautez inhumaines : les meurtres les assassins que les autres commettent, preuenants la vengeance que qu'ils attendent de ceux qu'ils ont offencé ; les factions & seditions dans les villes qui s'en ensuiuent : les ruines des Prouinces & des estats tous entiers, comme il paroist en celuy de Troye : dont la desolation est vn monument des exploits de cette passion : & finalement l'ire de Dieu iustement courroucé, qui ne manque iamais d'exercer sa iustice, pour punir des crimes si detestables & enormes.

En cinquieme lieu, iamais homme n'a rien fait de grand ny qui soit louable, estant possédé par cette passion : & principalement si ça esté vne entreprise dont l'exécution requist du temps & de la prudence continuelle, pour la conduire & mettre à fin : au contraire plusieurs Empereurs, Roys, Princes, & grands Capitaines, en ont receu des grandes incommoditez ou du deshonneur : & plusieurs en ont esté ruinez. Sanson se perdit miserablement ayant perdu sa force, Dauid ce grand Roy selon le cœur de Dieu, pecha, se laissant emporter à cette passion comme font plusieurs : & bien qu'il fist vne exacte penitence, que ne sont pas tous les autres Roys : si est ce que Dieu appaisé de sa repentance, ne luy voulut pas remettre toute la peine temporelle : car son Royaume luy fut osté par vn de ses propres enfans, avec la honte multipliée en public, de ce qu'il auoit fait en secret. Salomon son successeur en perdit le iugement, qui est la plus precieuse chose des hommes : & du plus sage de tous qu'il estoit, il deuint le plus fol. Cesar se montre de prudence, de valeur & de diligence, quelque heureux qu'il fust avec ces perfections là : pensa perdre son honneur & sa fortune, pour l'amour de Cleopatra, s'il ne se fust sauué à nage d'Alexandrie par la mer, qui portoit vrayement alors Cesar & sa fortune : car il n'auoit que le nom de Cesar, & assistance que d'elle seule en cette action. Marc-Anthoine vn des bōs & vaillants chefs de guerre que les Romains ayent eu, s'estant embarqué plus auant que Cesar en l'amour de la mesme Cleopatra, brisa sa fortune, & perdit l'honneur & la vie, contre cet escueil, dont il ne se peut iamais sauuer. Ma main ny ma plume ne suffiroit pas, si ie voulois escrire les exemples memorables & tragiques des evenemens de ces folles amours : car le temps me defaudroit bien plustost qu'une telle matiere.

En sixiesme lieu, nous opposerons à cette consideration, l'honneur, le los & la gloire, de ceux qui ont esté continens, en vainquant la volupté, & la folie de cette vaine passion, au lieu du deshonneur, & du blasme qui diffame à la posterité, ceux qui l'ont suivie, s'en estant laissé surmonter. En quoy ie ne m'amuseray point és particuliers, ny à ceux dont la fortune est mediocre, voulant seulement donner les exemples de quelques vns, que leur reputation fait viure en la memoire de tout le monde. Entre lesquels Alexandre le grand recouure l'honneur que son incontinence du vin luy fait perdre : car la modestie & continence dont il vsa enuers la femme & les filles de Darius son ennemy, qui estoient des plus belles de Perse, le fit tant estimer & le rendit si venerable, que son ennemy mesme le sçachant, il benit celuy qui le ruinoit : & se desia plus de sa fortune par cette preuue de la vertu inuincible d'Alexandre : qu'il n'auoit fait par ses armes victorieuses : car comme dit le Poete : Celuy la est plus vaillant qui se vainc, que les choses les plus vaillantes.

Voyla ce qu'il gaigna à resister aux beautez de Perse, qu'il appelloit douleurs des yeux à cause de leur excellence. Cette belle action est accompagnée d'une pareille qu'il exerça à l'endroit d'Apelles l'un des plus celebres Peintres qui ait iamais esté, lequel paignant par son commandement la belle Campaspe toute nue, que ce Roy aimoit chèrement, en deuint si amoureux, qu'il estoit pour mourir de cette passion, que la crainte luy faisoit cacher, si Alexandre le grand n'eust surmonté sa grandeur, en vainquant ses propres affections, pour donner à cet excellent ouurier, vne telle beauté, afin de luy sauuer sa vie. En quoy il obtint, par cette admirable liberalité & quasi incroyable, vne victoire & vne gloire luy seul de soy mesme, plus grande que toutes les autres qu'il auoit gaignee sur ses ennemis : où la fortune & les soldats auoient part. Car ainsi que c'est mourir deux fois, de perir par ses armes, il y a double victoire à se vaincre soy mesme, & principalement quand l'autorité permet tout. Qui ne sçait que Scipion, depuis surnommé l'Aphricain, fit son entrée en la grandeur de sa bonne fortune & de son honneur en Espagne, par la continence dont il vîa enuers vne dame, d'excellente beauté qui fut prise à la guerre : car l'ayant rendue avec son honneur conserué, à Allucio son mary, qui estoit vn des grands du pais : cet acte le fist estimer semblable aux Dieux, & luy conquesta les cœurs du peuple, & par ce moyen toutes les Espagnes : ce que ses armes n'eussent peu faire en vn long temps, & peut estre iamais.

En septiesme lieu, il se faut représenter souuent par l'imagination, en l'absence de la volupté qu'on prend en telles actions : l'illegitime amour des hommes enuers les dames & d'elles enuers eux, au milieu du temps mal-employé, des trauerses, des inquietudes, des jaloufies, des infidelitez, des martels, des ingrattitudes, cecuy de toutes parts du deshonneur, de l'infamie de la honte, de la perte de reputation, du malheur, & generallyment de tous les accidents ruineux, qui sont autour de luy : comme iustes punisseurs de ceux qui se plongeront en sa volupté, ainsi qu'estoit cette grande & riche perle en la conque de mer, dont parle Cedremus : laquelle vn pecheur tenté de sa beauté & de sa valeur fessant hazardé d'aller prendre, elle luy cousta la vie : car le chien marin qui la gardoit le deuora aussi tost qu'il l'eust prise. Cette volupté se peut figurer encores comme vne belle fleur en apparence, toute enuironnée d'espines & de chardons : mais neantmoins de facile accez, à cause que leurs pointes sont tournées vers elle, en sorte qu'on ne sent leur rigueur & leurs piqueures, sinon apres l'auoir cueillie, lors qu'on veut reuenir.

Le donne pour huitiesme conseil, de s'employer aux honnestes affaires, à l'estude, ou à quelque exercice du corps, que ne soit pas de ceux qui fomentent cette passion, comme est la dance & l'entretien inutile des hommes avec les dames : car l'amour surprend facilement les ouïeux, & n'attrappe pas ayement ceux qui sont employez à quelque bonne action. Occupez vos esprits és pieux exercices de la religion, & és louables œuvres de misericorde, employez vostre loisir à la lecture des liures vertueux, & reiettez tous ceux de vanité & de l'amour humain : car l'ame empire ses bonnes qualitez en vne telle conuersation : & ne vous trouuez iamais sans nécessité és compagnies où il y plus de hazard de recevoir du dommage és bonnes mœurs, que de profit pour vous, si ce n'est que vous ferez vtile aux autres, sans diminution de vostre bonté : car il y a tousiours à perdre en ces lieux là, & iamais à gaigner. Quand la nécessité nous y meine, il faut porter les yeux couuerts de continence : afin de ne voir qu'à trauers ce voile Helene ny Diane mesme : car l'œil frappé blesse l'esprit, & le venin d'amour se coule par la playe au fonds de l'ame : & puis il vous deschire cruellement, comme Atëon fut par ses chiens. Il faut aussi boucher les oreilles aux paroles deceuantes, comme fit Vlisse, pourn'ouïr point le chant des tromperesses Sirenes ; & par ce moyen avec le temps & l'exercice, la vertu de temperance s'acquerra, qui nous deffendra des affaires de dehors, & rangera nos ennemis domestiques, qui sont les cupiditez, sous l'empire de la raison ; moderera les voluptez naturelles & la douleur : mettra d'accord la guerre ciuile de nostre ame, faisant commander la partie superieure & l'inférieure luy obeïr : dont le repos de nostre esprit s'ensuiuit ; nous prendrons vne vie douce & vertueuse habitude, & deuiendrons amis des choses diuines, & honnestes, qui ont leur nature du tout eslongnée des vilaines voluptez. Et qu'on ne se flatte point en se voulant faire croire pour excuse, que l'entreprise de l'vltage

du moyen d'acquies l'habitude de la vertu. 229

l'usage moderé, comme la droite raison le permet legitimement, sans troubler la société de la vie, ny le repos de la félicité publique, est impossible ou trop difficile: car il y a vn million d'exemples que la continence, la chasteté & la virginité se peuuent cōseruer. Platon entre plusieurs Philosophes a passé sa vie en continence, pour viure plus sain & temēt: & pour posseder son esprit à luy seul & l'employer à la vertu. Et à la verité il est difficile de faire de grands progresz és belles sciēces & principalement en la contēplation & amour des choses diuines, sans s'affranchir du tout de cette passion, qui par sa tyrannie retire n'ostre esprit du ciel en la terre, où il se trouue souuēt suffoqué. Le mēme Platon escrit qu'Iccus de Tarente, Astillo, Diopompee & plusieurs autres ont gardé la chasteté, pour auoir la force de vaincre és jeux Olympiques, és exercices de plaisir, & és combats. Que si pour vn honneur friuol, fondé en l'opinion seulement, & qui a plus de vanité que de solide, il s'est trouué des hommes qui ont gardé la chasteté: que doiuent faire ceux & celles qui y sont obligez envers Dieu de plus que les autres, par le vœu: au violēmēt duquel s'ensuit la veritable perte de leur honneur: la polutiō de leur memoire, qui ne vit en ce monde que pour leur honte: & leur vie qui ne reste en l'autre, que pour mourir continuellement tous les iours, par les tourmens dont ils seront punis avec les sacrileges compagnōs de leurs forfaits. Et les dames du mōde mariees, veufues, & filles qui aymēt plus l'hōneur, doiuent auoir apres l'amour & la crainte de Dieu, la vertu de chasteté en effect & non en apparence seulement, plus recommandee que toutes les autres choses, voire plus que leur propre vie. Car l'imbécilité de leur sexe, dont la delicatēse est cause de sa fragilité, leur oste ordinairement la vigueur & la force du corps, & la fermeté de l'esprit, qui seroit requise à l'habitude & à l'exercice des autres vertus: ne les laissant bien amplement capables, que de la pieté, de la chasteté & des autres semblables, qui sont cōtēnuēs sous la tēpérance, & sous la iustice. A raison de quoy quand elles ne se trouuent pas ornees de ces vertus, les hōmes vertueux, avec lesquels elles ont à viure, ne font aucun cas d'elles, & demeurent mesprisēes. La douceur de leurs mœurs est fort recommandable, & leurs beautez portent ie ne sçay quelle reuerence avec elles sur le front: parce qu'un corps bien formé est plus digne & plus propre instrument pour y loger la vertu: mais si elles la bānissent au lieu de l'y introduire elles abusent du present que Dieu & la nature leur ont fait: & l'honnesteté leur manquant elles demeurent mesprisēes. Ceux mēsmes qui sont passionnez, qui meurent pour elles quelque temps, ne manquent iamais à les dedaigner en leur ame, toutes les fois qu'un rayon de l'amour de Dieu, de sa crainte, ou de la raison humaine seulement venant à y luire, decouure l'ordure de la vie qu'ils menent ensemble, où quand estants rassasiez de cette volupté charnelle, leur corps affoibly n'a plus assez de force pour tenir l'entendement lié en la fange, ny pour continuer ses jeux. Qu'elles se representēt en la pensee quelquesfois combien elles estiment & craignent celles qui viuent chastement, l'enuie qu'elles leur en portent, & le desir qu'elles ont d'auoir la reputation de cette vertu, quand elle leur manque en effect: & lors elles ne chercheront plus les fueilles au lieu du fruit, elles deuiendront telles qu'elles veulent paroistre. Il n'y a pas tant de peine à dompter la passion pour acquies la vertu, comme d'incommoditez & de peines à cacher son vice au monde, & à appaiser sa conscience; si quelques-vnes de celles qui ont eu quelque accez de cette heure iertēt les yeux sur ce lieu, ie la supplie de se souuenir des delices & des desplaisirs qu'elle a receuz, & les peser en vne iuste balance, par la comparaison des vnes avec les autres, & ie m'assure qu'elle trouuera que la tristesse excēde de beaucoup la ioye & le plaisir.

Ne me voulez point de mal de ces conseils, pauures amants remplis d'inquietudes, j'excuse cette passion plus que les autres: à cause du combat que la nature vous a liuré en vous mēsmes, & les beautez & bonnes graces des dames qui vous assaillent par dehors: qui sont des tres-fortes armes & difficiles à surmonter. Mais si auparavant que vos yeux soyent bandez par cette passion, qui meine vostre liberté en triomphe, vous escoutez la Philosophie, elle vous enseignera que celles que vous seruez & idolatrez, ont naturellement la condition de leur sexe soubmise à l'excellence du vostre, & qu'elles ne doiuent pas surmonter les hommes pour le regard de vos perfections acquises. S'ils veulent s'estudier à la vertu, vous vous contenteriez de les aymē & reuerer comme vous deuez, avec le repos de vostre esprit, & modereriez les fureurs dont vous vainquez vous mēsmes, en les importunāt bien souuent. Et si de leur part elles en veulent autant faire avec vous, il vous sera tres facile de connoistre ensemble qu'il n'y a rien de

parfaitement beau, ny aymable que la vertu, & que son amour donne des delices continuelles à ceux & à celles qui en sont epris, au lieu du tourment perpetuel qui accompagne vos folies. Ne criez donc point contre la seuerité de la vertu, ames follement amoureuses : la rigueur vous deffend seulement l'abus de ce qui est beau, & en permet le legitime vsage : cettuy-cy est suiu de plaisir & de contentement du corps & de l'esprit, & l'autre tout remply de desplaisirs & de douleurs, qui ruinent le corps & l'ame. Mais deuenez plustost amants de la vertu qui vous tend perpetuellement les bras, & vous n'aurez pas si tost logé vos desirs dans son sein, que vous n'esprouuiez la calme & le repos en vn port hors de toute tempeste, en vn perpetuel printemps : & quand vous serez accoustumés à ses exercices, tous les autres vous sembleront fades, bas & sans gouft, & ne trouuez plus les preceptes de la vertu trop difficiles, ny seueres : mais au contraire vous croirez fermement, qu'il n'y a point de plaisirs, ny de contentements si delicieux, ny solides, qu'en ses operations.

Pour conclure ce que nous auons dit de la volupré sensuelle autour du boire, du manger, & de l'acte de Venus, on se doit souuenir que iamais perionne ne deuint meilleur par la iouissance qu'il en a eue : que le plaisir qu'elle donne se pert en naissant, & est si miserable, que son viage la destruit & empesche qu'on en puisse iouir : & fait que pour ce plaisir perissable nous perdions ceux qui sont de plus longue duree en cette vie, & la ioye eternelle de l'autre : à cause de quoy Pythagoras nous exhortoit de fuir la volupré par son precepte, qui ordonnoit qu'on ne goustast point aux choses qui ont la queue noire, croyons le doncques, & ce qu'Horace nous dit, Mesprisons les voluptez qui nuisent & s'achetent avec douleur.

Pourquoy les delectations corporelles sont ordinairement plustost recherchées que les spirituelles, & la raison emportée par le sens.

CHAPITRE XIV.

Εὐχρησὶ γὰρ τὸ νόμισμα ἡ κληρονομία αἱ
σωματικαὶ ἡδοναί, ἀφ' ὧν πλεονέχουσιν οἱ ἄνθρωποι.
ἀφ' ὧν αὖτε παύεται μετ' ἑαυτοῦ. ὁ δὲ τὸ
μῖσος οὐ γινώσκουσιν οἱ ἄνθρωποι. οἱ δὲ νόμοι
πρῶτον οὐκ ἐστὶν ἀκρίβεια τὸ λυσιτελεῖν, ἀφ'
τῶν ὑποθέσεων τῶν λυσιτελεῖν. οἱ δὲ νόμοι
ἡδονῶν δύνανται τὴν ὑποθέσιν ἀλλοῦσαι, ὥς ὅπως
σωματικῶν

*Arist. l. 7. Eth. c. 14. Nominis hereditas venit ad
corporis voluptates, propterea quod plerumque sese
ad eas homines applicant, earumque sunt omnes ar-
ticipes. Quia igitur hec sola nota sunt, adcirco has solas
putant esse voluptates.*

*C. 15. Primum igitur voluptatem corporis, tum
quia dolorem discurit, tum propter immoderatos do-
lores, tanquam medicamentum et curationem quan-
dam persequuntur.*

OR d'autant que les delectations spirituelles sont plus grandes & meilleures que les corporelles, comme nous l'auons montré, & que la raison qui le connoist peut dominer au sens, on pourra trouuer estrange, comment les voluptez corporelles sont suiuiés par la plus part des hommes & preferees aux autres. L'en diray icy quelques vnes des causes de l'auoir premietement, parce que la nature est plus enflammée & excitée par la volupré corporelle que par la spirituelle : d'autant que la corporelle est comme nee avec nous, & nous nourris avec elle dès nostre bas aage, au moyen de la licence à tout plaisir, où on eleue les enfans en leurs premiers ans. Et d'ailleurs la nature vniuerselle tiét la nostre comme la captiue par la volupré, afin qu'elle indiuidu soit conserué en vie, & l'espece continuee. Secondement les delectations corporelles eslant fort sensibles & vehementes, & par consequent faciles à connoistre d'un chacun, elles sont choisies & recherchées par la plus part des hommes, dont les vns n'ont pas connoissance des delectations intellectuelles, & les autres n'en sont pas capables, faute de cultiuer leur esprit, & se nourrir à les exercices. Et en troisieme lieu, parce que les delectations qui chassent la tristesse, sont plus desirables que celles qui ne la chassent point : car celles qui la chassent sont requises & appetees de ceux qui sont tristes, à cause qu'elles conseruent au propre bien, entant qu'elles seruēt de medecine cōtre certaines douleurs & tristesses, qui leurs sont contraires cōme maladies : car ainsi que le repos du corps apporte du remede cōtre la lassitude, la delectatiō corporelle sert à adoucir

les

les douleurs : & de là vient que tous les animaux appetent naturellement la volupté : parce que tout animal travaille par le sens & par le mouuement : au moyen de quoy , ainfi que le malade choisit premierement ce qu'il estime estre bon contre la maladie , & ne se soucie pas des autres choses qui n'y remedient point : de mesme les hommes estimant qu'ils sont soulagez de la tristesse par la delectation corporelle , laquelle la chaille en y contrariant ; & ne sachant se delecter qu'en repoussant la douleur : ils preferent la volupté corporelle & la choisissent , plustost que les delectations spirituelles , qui ne chassent aucune tristesse : & d'autant encores , que plus les voluptez sont grandes , elles chassent de plus violentes tristesses & indigences. C'est pourquoy les melancholiques ont tousiours besoing de delectation , comme d'une medecine contre la tristesse : car ils sont naturellement tristes , & leur corps est tousiours rongé par la secheresse de leur complexion : qui est cause qu'ils desirent avec vehemence de se delecter pour estre soulagez de la tristesse. D'autant que si la delectation est vehemente , elle chaille non seulement la tristesse contraire , mais aussi celle qui n'est pas contraire : comme nous voyons que la delectation vehemente d'un sens , ne repousse pas seulement la tristesse de ce sens , mais aussi encores d'un autre. Et ainsi le grand plaisir du goust n'oste pas seulement la faim & la soif : mais aussi la falereté de la chose goustee & la mauuaise odeur : car celui qui est fort alteré , prend si grand plaisir en beuvant , qu'il ne s'apperçoit pas si le breuuage est mauuais : (comme il aduint à Darius Roy de Perse ,) & celui qui a faim , si la viande est sale. Et parce que les melancholiques appetent fort de se delecter , à cause de cela ils deuiennent bien souuent intemperans.

Quant au reste , c'est que la raison qui est de sa nature superieure à l'appetit sensitif , & luy nay pour y obeir , comme partie inferieure : se laisse bien souuent emporter par la concupiscence , qu'elle deuroit contraindre à son obeissance , quelque resistance qu'elle fist. Sainct Thomas en donne plusieurs raisons : à sçauoir premierement , parce que la partie sensitive a pris force & vigueur plusieurs annees , deuant que l'entendement ait commencé à s'esueilleir : à cause de quoy estant accoustumee de long temps sans estre contredite par la raison , à suivre ses obiects , il y a de la difficulté puis apres à les soubmettre à son ioug. Secondement d'autant que les biens du sens sont prelets , & les principaux de la partie intellectuelle , sont à venir : & par consequent nous touchent moins que les autres : car les choses presentes ont accoustumé de nous esmouuoir bien plus fort , que les absentes. Et en troisieme lieu , à cause que les obiects des sens nous estant plus manifestement connus , proches de nous , & se presentant à toutes heures , l'emotion en est bien plus grande , que des intellectuels ; qui sont moins connus , plus cachez , ellongnez , & moins frequents.

Du moyen d'acquérir la vaillance.

CHAPITRE XV.

Περὶ τῆς ἀντιπαύσεως τοῦ φόβου, καὶ ἐν τῇ
ἀντιπαύσει τῆς ἀντιπαύσεως, οἱ μὲν ἀντιπαύονται, οἱ δὲ
δουλοῦνται.

Arist. 1. 2. Eth. c. 1. Et cum ea, qua in rebus horribilibus ac periculosis habetur, agimus ac subimus, affuescimusq; ea aut timere, aut praesenti animo ferre alia fortes, alia timidi enadimus.

L n'y a rien qui soit plus contraire à la vaillance que la crainte de la mort , & partant c'est contre cette passion qu'il se faut roidir pour deuenir vaillant. Toute crainte naist de quelque mal contraire , au bien que nous aymons : & partant il ne faut craindre la mort qu'autant que la vie sera bonne : Or la vie n'est bonne moralement à l'homme , qu'en tant qu'il l'employe en l'exercice de la vertu : car pour le regard de l'estre & de l'operer simplement , qui est la bonté de nature cômune à toutes les autres choses tant animees qu'inanimees , elle n'entre point en consideration és morales : tant s'en-faut elle peut estre mauuaise. Doncques l'homme ne doit craindre la perte de sa vie qu'en tant qu'elle luy osteroit les moyens d'exercer la vertu. Or la vertu morale s'exerce non seulement en seruant Dieu , sa patrie , ses parens , ses amis , & faisant ce qui est honneste en particulier : mais aussi employant sa vie pour eux quand l'occasion le requiert , & qu'il en reuiuent un grand bien : doncques il

232 De la Morale ou Ethique, Liure VIII.

ne faut point craindre la mort en telles occasions, mais seulement s'il en reuenoit moins de bien que nostre vie n'en apporte.

Le bien qui reuiuent d'auoir sacrifié la vie pour la religion & pour la patrie, est tout euidant, par l'honneur & par les louanges que la posterité desere à celui qui en a esté liberal. Et puis y ayant vn lieu de retribution en l'autre vie, pour nostre ame qui est immortelle, comme nous l'auons prouué: il n'y a point de doute que ceux qui sont morts de cette façon, ne soient recompensez de leurs belles actions; comme les viciex sont punis de leur meschanceté. Le bien d'une telle mort se connoist encores, en ce que nostre vie estant incertaine, & soubmise à tant d'accidents qui nous la peuuent faire perdre, sans qu'il interuienne aucun acte de nostre vertu en mourant, ny qui soit digne de louange: nous deuons auoir l'occasion chere qui nous donne subiect de mourir honnorablement: voila comment il ne faut point craindre la perte de nostre vie, quand elle est employée pour l'honneur de Dieu, pour sa patrie, pour ses parens & amis, ou en quelque acte de vertu.

Et d'autant que, comme nous auons dit, la vie est vn bien naturel de l'animal: car elle luy donne l'estre & est vne operation parfaite: à cause de quoy il l'ayme naturellement: il faut que celui qui veut deuenir vertueux, contemple souuent ces iustes raisons de n'en craindre point la perte, dont nous venons de parler: & encores plusieurs autres qui la luy doiuent faire mespriser: à sçauoir premierement, que la felicité contemplative qui est le souuerain bien & la dernière fin de l'homme, & à laquelle l'actiue se rapporte comme à sa fin: (ainsi que nous le montrerons en son lieu) est possedee bien plus parfaitement, apres que nostre ame est despouruëe de ce corps qui l'empesche de s'vnir si intrinsiquement à Dieu par la connoissance & par l'amour: & que cette vie est remplie d'une infinité de maladies, de douleurs & de tristesses, & facheux accidents, auxquels le vertueux mesme ne peut pas si bien resister, que cela ne luy trouble le repos de sa felicité: car quelque resolution qu'il face contre les douleurs du corps, la liaison avec l'ame en empesche les fonctions: de sorte que le sentiment en afflige l'homme tout entier en certaine maniere. Il se faut aussi souuent passer par la memoire, que ceux qui craignent la mort, ne tirent autre fruit de cette apprehension, que de mourir de peur, à tous les moments qu'ils craignent, par vne mort renaissante qui est plus douloureuse, que la vraye, laquelle on n'euite pas pour cela. Car tel apprehendera la mort, qui luy seroit honorable, vile à sa patrie & à luy, s'il la receuoit pour l'honneur de Dieu; lequel perdra la vie en courant à la chaffe, ou par vne sieure qui la luy emportera: ou bien elle luy sera ostee par quelque ennemy caché, & par vne infinité de tels accidents.

Vne des choses des plus propres pour s'armer contre la crainte de la mort, c'est de conseruer sa conscience nette, & s'estudier de viure en sorte, que nous ayôs moins d'occasion d'apprehender la punition du iugement de Dieu, alors qu'il n'y aura plus lieu de repentence: c'est à dire en vn mot qu'il faut s'efforcer de viure, de la sorte que nous voudrions auoir vescu, alors que nous venons à mourir, ayant nostre esprit sain: car ceux qui ont ainsi préparé leur ame, ont vne certaine consolation & mesme vne ioye, de passer en vne meilleure vie; où il n'y a des peines, des tourmens & des horreurs, que pour les meschans: & au contraire qui est toute de tranquillité, de delices, de repos, & de douceur pour les bons.

Il faut aussi pour n'auoir point de regret de partir de ce monde, (qui est la cause ordinaire de craindre la mort) ne nous affectionner pas aux choses terrestres: considerant que tous les plaisirs qu'elles peuuent donner, sont caduques, fragiles, & de peu de duree, comme elles: & que la delectation seule qui est capable de faire aymer la vie avec raison: à sçauoir la science que nous y pouuons auoir des choses diuines & celestes, & quelque exercice de la vertu, quel l'homme a de plus que les autres animaux: sont choses si imparfaites à comparaison de l'ample connoissance, que nous aurons tout à loisir en la vie eternelle, & des delicieux plaisirs qui l'ensuiuent: qu'elles n'en sont pas seulement vne tres-petite partie, & ne doiuent en aucune maniere estre mises en conte, ny entrer en consideration apres de celles-là.

Πρόσφορος δὲ τὰ ἐν τοῖς θείοις καὶ ἐν τοῖς ἀνθρώποις ἡ φοβία, οἱ μὲν ἀνθρώποις, οἱ δὲ θεοῖς.

Arif. l. 2. Eth. c. 3. Et cum ea que in rebus horribilibus ac periculosis habentur, agimus ac subimus, asuescimusque ea aut timere aut praesentis animo ferre, alias fortes, alias timidi euadimus.

Εὐθιζόμενοι

du moyen d'acquérir l'habitude de la vertu. 233

Εὐζώνους καὶ ταφρονῶν τῶν φροσῶν, καὶ
ποδῶν αὐτὰ, γὰρ μετὰ ἀνδρῶν καὶ γι-
νῶν μετὰ δυνάστευα ποδῶν τὰ φρο-
σῶν.

C.2. *Assuendo ea, quæ terribilia sunt, pro nihilo
putare, eaque sufferre ac perpeti, fortes enadimus: &
fortitudinem consecui, maxime poterimus ea, quæ
terrorem afferunt, subire ac perferre.*

Mais apres tout cela l'exercice qui est le plus necessaire & requis, c'est de se trouver sou-
uent es armées, es combats & batailles; afin qu'y estant nourris, la rencontre improuite de
quelque peril non accoustumé, n'estonne tellement nostre appetit sensitiif, lequel n'a soin
sinon de la conservation du corps: que la raison ne le puisse tenir en bride: & que prenant
le frain aux dents il ne nous emporte avec toutes nos resolutions: ce qui peut arriuer bien
plus aisément que quand nous sommes accoustumez au dangers; car l'accoustumance
es perils fait & que nous ne les craignons plus, & que nous y rencontrans, nous les suppor-
tons sans nous troubler.

Contre l'ambition.

CHAPITRE XVI.

LEs obstacles qui s'opposent à l'acquisition de la vertu qui s'exerce autour du desir de
l'honneur sont grands en apparence, mais foibles, vains & inutiles en effect, si on les
veut considerer de pres, quelques extraordinaires que soient leurs effects: car tout cela
n'est que l'ambition, ou desir excessif d'honneur par dessus nostre merite: en la possession
duquel les ambitieux estiment faussement, que consiste leur bon-heur & leur felicité.
Pour se retirer de cette erreur & luy oster la force, l'ambitieux se peut représenter les pei-
nes, les perils, les desplaisirs, les tourments, les aduersitez qu'il reçoit & qu'il donne à au-
truy, pour essayer d'acquérir vne chose qu'il n'est pas en la puissance des hommes de pos-
seder, & qui n'est rien que du vent: car puisque, comme nous auons montré, le vray hon-
neur mesme est hors du pouuoir de celuy qui est, ou qui veut estre honoré: à plus for-
te raison le faux honneur, apres lequel l'ambitieux va courant, qui n'est qu'un ombre du
vray, representant mal son corps; ne peut estre retenu par luy, non plus que le vent
qu'un fol voudroit emporter. Le braue Saladin si riche d'honneurs & de victoires en l'O-
rient s'en estant apperceu en sa vie, l'enseigna à tous les ambitieux apres sa mort; par sa
chemise qu'il ordonna estre portee au bout d'une lance en ses funerailles, laquelle vn He-
raut suiuant crioit.

L'ambitieux veut tousiours estre le premier, iamaïs il ne regarde derriere: mais tousiours
deuant ceux qui le precedent, & luy est plus grief d'en laisser passer vn deuant, qu'il n'a
de plaisir d'en laisser mille derriere. Il n'est pas seulement mal heureux en ce qu'il ne peut
posseder la fin qu'il se propose: parce que c'est vne chose qui depend d'autrui: mais il est
tres-miserable encores, de ce que cette fin n'a point de fin. Car naturellement les hom-
mes peuuent desirer toutes choses & non y paruenir: de sorte que le desir estant tousi-
ours plus grand que la puissance d'acquérir, on n'est iamaïs content de ce qu'on possède.
Et combien que l'ambitieux se propose vn but, si est-ce que l'ambition n'ayant point
de fin, elle est comme l'esclau, qui ne demande que d'estre deslié: estant deslié il de-
sire la liberté; affranchy qu'il est, son desir s'estend à commander aux autres; & de de-
gré en degré, iusqu'à estre Roy, puis Monarque du monde: en quoy il ne trouuera pas
du repos encores: car ou ils s'imaginera qu'il y a plusieurs mondes, & se plaindra com-
me Alexandre de ne les auoir conquis: & s'il croit qu'il n'y en ait qu'un, il prendra la
nature à partie, d'auoir violamment arresté ses desirs ambitieux, faute d'obiects où les
estendre.

Les ambitieux errent au but qu'ils se proposent plus que tous les autres qui sui-
uent quelque fausse felicité: car le voluptueux tend à des vrayes voluptez: l'auare à
des richesses qui sont vrayement biens vtiles à ceux qui en sçauent bien user: là où
les ambitieux ne sont pas seulement deceuz en se proposant pour felicité ce qui ne l'est
pas, & pour fin ce qui n'a point de fin: mais en prenant pour l'honneur & pour la
gloire, vne chose qui n'est honneur, ny gloire: & laquelle toute feinte & fauce qu'elle
est, ils ne sçauoient posseder, ny en iouir. Tu pourras bien contraindre par crainte & vio-
lence, les hommes de te deferer les ceremonies & les gestes externes, qui sont les marques

d'honneur; mais de faire qu'ils t'ayment qu'ils te reuerent, & qu'ils t'estiment, qu'ils facent des vœux & des souhaits pour toy en leur ame, en quoy consiste le vray honneur: il n'y a point de tyrans qui les y puissent forcer. Car l'homme est libre par le moyen de sa volonté & choses qui en dependent. Tant s'en-faut au lieu de ces benedictions ils te defestimeront, ils se moqueront de toy chacun à part soy, & tous ensemble: tu acqueras pour tout leur haine & leurs souhaits de ta ruine: & si c'est quelque ambitieux sans pouuoir de forcer les gestes extérieurs des hommes: il faut pour chercher pasture à sa vanité & les conuier à luy rendre vn vain honneur, qu'il aye dix mille peines à les tromper, en seruuant à leurs passions, & feignant de les honorer. Dont bien souuent il ne réussira autre chose, sinon que sa peine luy demeurera sur les bras, ou bien qu'ils se moqueront de luy & de sa vanité, alors qu'il en pensera estre honoré. En quelque sorte que ce soit le plus heureux succès qui en peut arriuer; c'est qu'il aura du vent & vne nuee entre les bras comme Ixion, pour auoir attaché le contentement de son esprit à l'opinion du vulgaire, & renoncé volontairement à sa liberté, pour s'assubiectionner à la passion des autres. L'inuite en ce lieu ceux qui poussez d'ambition courent apres les honneurs & la vanité, de mettre la main sur leur conscience, & ils confesseront que pour vn moment de faux contentement qu'ils pensent auoir, ils ont cent milles vrayes gehennes & inquietudes en leur ame, qu'ils tourmentent ordinairement, quelque bonne mine qu'ils facent par le dehors. L'incertitude de la faueur des grands, la mobilité de la fortune qu'ils suiuent, les enuies sur leurs concurrens, la jaloussie d'un autre qui va du pair avec eux, ou qui s'auance le premier, ne donne aucun repos, ny relasche à leur esprit. En somme ils ne trouueront l'ambition iuste qu'en cela seulement, qu'elle suffit à sa propre peine, & se met elle mesme au tourment.

Entre les ambitieux ceux-là qui semblent auoir l'ame plus releuee, & estre plus courageux, en se proposant l'honneur & la gloire, non seulement durant leur vie, mais encores pour la consacrer à iamais à l'immortalité, sont les plus trompez de tous: car la posterité qui sans crainte, sans amour, ny aucune autre passion, est le iuge equitable de leurs actions, les condamne tousiours: l'un d'auoir esté tyran, vn autre plain de vent qui l'agitoit comme vn balon, & ainsi de tous les autres chacun selon son espee. Au moyen de quoy leur memoire ne vit apres leur mort, que par l'execration ou derisio de leur vie: & ne sont proposez dans les histoires, que pour exemple de gens qu'il faut fuir, abominer, s'en moquer & les mespriser: là où ceux qui conduisent leurs actions par le chemin de la vertu, ne sont pas seulement honorez durant leur vie: mais aussi apres leur mort. Et si l'ignorance, l'enuie ou la peruersité des hommes, auoient manqué aux honneurs qui leur estoient deuez, quand ils viuoient: la mesme posterité plus clair-voyante, sans passion & non ingrate, les leur redouble apres leur mort, comme iuste en la retribution de ce qui est deu à vn chacun. Socrates qui estoit fils d'un sculpteur, sans aucun nom en son art, & d'une pauvre femme aydant les autres à accoucher, lequel gaignoit sa vie au mesme mestier de son pere, tousiours si pauvre qu'il n'a iamais eu de quoy nourrir sa famille; quel honneur, quelle reputation, quelle gloire immortelle a-t-il acquis par sa vertu? il fut honoré des sages en son viuant: sa cité ingrate & trompee par des meschants le fit mourir; l'iniustice de sa mort & sa constance à la mespriser & supporter, redoubla son honneur: & sa patrie puis apres s'aperceuant de sa faute, elle le vengea, elle le regreta & luy donna vne vie immortelle en l'honorât. Toutes les nations où la connoissance de la vertu & de la vraye gloire a penetré, l'ont tousiours reueré depuis qu'elles l'ont connu par les monuments de la vie: elles l'honnorent encores & l'honoreront à iamais: parce qu'il estoit vertueux: là où parmy les monuments des merueilles de Cesar & de Pompee, des plus grands & renommez qui ayent iamais esté: les sages remarquent que Cesar faisoit la guerre ouuertement à sa patrie, pour assouuir son ambition: & Pompee faisoit combattre la mesme patrie, pour sa propre ambition qu'il scauoit mieux desguiser: qui sont choses detestables deuant Dieu & deuant les vertueux. Que si quelque ambitieux a receu des honneurs en son temps & en reçoit encores és siècles suivants, ayant trompé le monde sous quelque masque feint de vertu, il n'est pas pour cela heureux apres sa mort: car s'il nous reste quelque ressentiment en l'autre vie, de la memoire que nous auons laissée de nous par deçà: il y a bien de l'apparence, qu'alors que nous sommes constituez en vn estat où nous connoissons la verité, que nous auons du desplaisir de l'erreur de ceux qui nous deferent de l'honneur, sans l'auoir mérité, & honte d'auoir recherché de la gloire en des choses qui sont dignes de blâme: non seulement en soy, mais pour auoir trompé les autres.

Ourez

du moyen d'acquiescer l'habitude de la vertu 235

Ouvrez doncques les yeux ambitieux : & si pour connoistre moins la vertu que l'honneur, vous aymez cettuy-cy d'avantage; parce qu'il est sensible en certaine maniere: suiuez au moins le vray, sans vous tromper au faux: vous n'aurez pas tant de peine à l'acquiescer, & le pourrez plus aisement posseder. Il y a moins de difficulté de se faire Empereur de soy & des autres par la vertu, que d'acquiescer la faueur du monde, qui est vne seruitude pleine d'inquietudes: & si quelques difficultez s'y opposent, vostre gloire sera plus grande en les surmontant. Hercules n'eust point esté connu au monde, si les monstres qu'il trouua à combattre: c'est contre ceux-là que l'honneur s'acquiesce & non en trompant les hommes, & en ruinant le genre humain: car comme és jeux Olympiques la couronne se donnoit à celuy-là seul qui combattoit, & qui vainquoit: l'honneur n'est merité que par celuy qui surmonte ses affectations, avec l'ayde de la vertu.

Du moyen d'acquiescer la liberalité & fuir l'avarice.

CHAPITRE XVII.

POUR repousser les empeschemens opposez à l'acquisition de la liberalité, qui consistent en ce desir excessif des richesses appellé avarice; faut souvent considerer que les richesses ne sont de soy ny bien ny mal; mais l'un ou l'autre, selon qu'on en sçait user avec prudence. Elles sont vn bien utile à celuy qui les possède, quand il les employe pour l'entretien de la vie, autant que sa condition le requiert & la liberté de son esprit; afin qu'il puisse sans estre diuert, vacquer aux actions de la vertu. De forte que quiconque a de quoy se loger & habiller contre l'intemperie de l'air, & des facultez pour subuenir aux necessitez de la vie: cettuy-là a des biens de la fortune en abondance, autant qu'il luy en faut pour estre heureux: & si avec cela il ne peut iouyr de la felicité humaine, la faute en est en luy, qui ne sçait pas exercer la vertu: attendu que ses moyens sont suffisants pour faire librement ses fonctions, entant qu'il est en luy: car la vertu ne requiert de nous que la deliberation de l'entendement, avec le consentement de la volonté, pour ce qui nous concerne, & la disposition prestee de faire bien aux autres, toutes les fois que nous en aurons le moyen. Si tu n'as pas tant de richesses, ta vertu aura moins d'esclat & de lustre: mais elle aura plus de repos: elle ne volera pas si loing: mais qu'importe quand ton esprit aura son vray contentement. Tu ne dois à ta patrie, à tes parents, & à tes amis, que ce que tu peux: ne manque point à l'exercice des vertus qui sont en ta puissance, sois sage & prudent: si tes conseils & tes preceptes seruent d'exemple & d'instruction aux autres, ne pouvant d'avantage, tu es quitte de ton devoir. Et qu'on ne m'allégue point qu'un homme ne peut estre heureux estant nay de grand lieu, ou constitué en quelque dignité, avec moins de richesses que ce qui luy est nécessaire pour s'entretenir selon la condition: car pour peu que ce ne soit point la faute qu'il soit reduit en cet estat, cela ne doit point troubler sa felicité: & qui en iuge autrement, c'est par vne maladie d'esprit, prouenant de quelque opinion vaine & mal fondee. Quiconque est nay avec peu de moyens, ou si en ayât de la succedation de ses parents ou d'acquis par son industrie, en est priué par la violence, ou par les accidents de la fortune, auxquels il ne pouuoit resister par les voyes de la vertu: celuy-là n'est coupable ny à blasmer, & a tousiours assez de quoy estre heureux, avec ce que nous auons constitué de moyens. Et ce que nous possedons de richesses plus qu'il n'en faut pour nostre entretien selon nostre estat & condition, c'est vn bien propre à augmenter nostre felicité, si nous en exerçons la liberalité, les œuvres de la charité & de misericorde, & semblables. Mais si nous l'employons prodigement, mal à propos, ou en quelques actions qui ne soient pas de la vertu: ces richesses là sont mauuaises pour nous, elles nous rendent vicieux & blasphemables par tout, ou nous donnent la commodité d'exercer nostre vice, si nous l'auions auparavant: ce qui estoit caché paroistra: nous serons voluptueux, gourmans, superbes & arrogans: personne ne nous pourra supporter: nous mespriserons tout le monde: car cela sont les effets des richesses sans vertu. Que si nous les voulons aymier & en auoir la possession, sans les rapporter à aucun usage: c'est estre amoureux d'une statue & d'une idole, d'une vaine affection, comme sont les autres: elles ne nous sont pas seulement inutiles, mais tres pernicieuses & dommageables: elles rauissent la liberté de nostre esprit, qui est tousiours enseuely avec elles, en peine & en tourment, craignant qu'elles ne soient enleuees: chacun dresse des embusches pour les auoir, on fait des entreprises deffus: nostre

opulence engendre de l'enuie: c'est vn des obiects où elle a accoustumé de s'exercer. Si nous ne sommes vaillants la violence les raiue ouuertement: si nous sommes puissants pour les defendre, la finesse nous les desrobe subtilement: estant presque impossible de les sauuer des mains de la fortune, qui a l'empire dessus: c'est pourquoy elles ne sont pas vrayes biens, ny de l'essence de la felicité: car les choses si precieuses comme est la felicité, ne sont iamais soubmises au fort. Ceux qui les richesses semblent biens, ce n'est que par vne fauce opinion & mauuaise accoustumance: car en verité rien n'est proprement bien, que ce que nous ne pouuons perdre malgré nous. S'il se presente vn honneste moyen d'en acquerir reçois les à bras ouuerts, pour les distribuer à tes amis: il ne les faut pas refuser pour l'exercice de la vertu, bien que de soy les richesses soient mesprisables. Mais quoy qui arriue, tu ne seras iamais pauvre si tu desires par raison: & seras tousiours riche, pourueu que tu ne souhaittes point des choses superflues: ce que la necessité de nature requiert doit estre la mesure de nostre contentement, ou bien nous ne le trouuerons iamais. Qui voudra se souuenir des siecles passez & jeter les yeux sur ceux qui viuent maintenant, nous verrons les plus heureux, ceux qui ont mesprisé les richesses: & ceux qui les ont aymeés tousiours en vn continuel tourment: car ainsi que les terres où l'or croist, sont steriles de fruiets & de bonnes herbes: de mesme les ames où son amour est enracinee, ne produisent iamais rien de bon, le seul vice y prend racine: & de là procede ses mauuais effets, desquels seuls il la contrainct d'estre fertile: A quoy ne contrainct point les hommes la faim de l'or, dit le Poëte. La fin de Cræsus avec toutes ses richesses luy monstra bien que la felicité n'y consistoit pas, & que s'il eust creu Solon, il ne se fust pas estimé heureux pour les posseder. Mais sur tout la fottise de Midas monstre bien le malheur & l'inconuenient où tombent les auares & les fols mal-aduisez qui cherchent leur felicité dedans l'or. Crassus ce riche Romain alla mourir miserablement parmy les Parthes, cherchant ce qu'il auoit, & qui n'estoit pas parmy eux.

I'oy à ceste fois les auares qui fremissent desia esmeus de mes paroles, oturir la bouche contre moy: mais ie ne m'amuseray gueres à leur respondre: car ce seroit, comme l'on dit, parler aux sourds: attendu que leur esprit est enseuely dans la terre avec leurs tresors, autour desquels il est en sentinelle: & toutesfois il ne fait pas tousiours si bonne garde, qu'une infinité de desseins & d'accidents ne les en priuent: ie ne veux pas dire de la iouissance: car elle ne leur arriue iamais: mais de la possession qui les possedoit eux mesmes, avec autant de desplaisir, comme ils auoient de soin & d'inquietudes en les gardant. De sorte que les richesses des auares ne leur sont que des pauuetez de plaisirs en les possedant, & des abondances d'ennuis & de regrets en estant depossedez. C'est pourquoy le vertueux les mesprise, & non pour n'estre pas capable de s'enrichir, autant & plus que les autres s'il vouloit s'y amuser. Le Philosophe Thales le monstra bien à ses citoyens, par la preuoyance des marchandises où on pouuoit profiter. Mais ceux qui scauent bien connoistre & estimer la valeur, & le prix des choses, & ne prendre pas les viles biens des precieuses, preferent à ces richesses mal asseurees & caduques, les biens de la vertu: dont on peut perpetuellement iouir & les posseder, avec des rauissements & des delices incroyables, en vne parfaite tranquillité du corps & de l'esprit, sans craindre aucune violence: car la force & les accidents n'ont point de puissance sur la science, ny sur la vertu, on les porte, on les possede, on en iouit par tout, la tyrannie, le sacq, l'embrasement des villes ne nous les scauroit faire perdre, puis qu'elles sont dans nostre ame, où la fortune, ny les autres forces exterieures n'ont aucune puissance.

TABLE DE L'ORDRE DES

CHAPITRES CONTENVS

és liures de la Morale ou Ethique.

LIVRE PREMIER,

Auquel il est traité de la felicité de l'homme.

D E la science Morale ce que c'est, ch. I.	3	Que la felicité ne consiste point és autres biens du corps sante, beauté, force, & semblables, ch. xv.	26
Qu'il y a vne felicité par laquelle les hommes peuuent estre heureux, ch. II.	6	Que la felicité ne consiste point en tout bié de l'esprit: & premierement en toute delectation, ny en tout sien contentement, ch. xvi.	27
Des especes du bien qui peut aduenir à l'homme, ch. III.	ibid.	Que la felicité ne consiste point à posséder l'affection de la personne aymee, ch. xvii.	28
Des conditions & marques pour connoistre la felicité, ch. IV.	9	Que la felicité ne consiste point au jeu ou esbattement, ch. xviii.	29
Des diuerses opinions en quoy consiste la felicité, ch. v.	12	Que la felicité ne consiste point en l'honneur, en la louange, ny en la gloire, ch. xix.	30
Que la felicité ne gist point és biens externes, & premierement en la possession des richesses, ch. vi.	13	Que la felicité ne consiste point en l'habitude de la vertu, ch. xx.	33
Que la felicité ne consiste point en la puissance & autorité mondaine, ch. vii.	14	Que la felicité humaine consiste és operations selon les vertus de sapience & de prudence parfaite, ch. xxi.	34
Que la felicité ne consiste point en la saueur des grands, ch. viii.	15	De l'opinion de Solon touchant la felicité, chap. xxii.	39
Que la felicité ne consiste point en la bonne fortune, ch. ix.	ibid.	De quelle sorte les biens externes & du corps appartiennent à la felicité, ch. xxiii.	42
Que la felicité ne consiste point és biens du corps, & premierement en la volupté, ch. x.	17	Quelles opinions de la felicité ont esté les plus proches & les plus esloignées de la verité, chap. xxiv.	44
Du fondement de l'opinion d'Eudoxe, estimant que la volupté estoit le souverain bien, ch. xi.	19	Que la felicité est vn bié honeste & delectable, & en quelque maniere utile, ch. xxv.	45
Refutation des raisons par lesquelles les Platoniciens vouloient prouuer que la volupté n'estoit pas bonne, ch. xii.	ibid.	De la definition de la felicité, ch. xxvi.	46
Refutation des solutions que les Platoniciens donnoient aux raisons d'Eudoxe, ch. xiii.	22	Comment la felicité depend de Dieu, & des hommes, ch. xxvii.	ibid.
Refutation de l'opinion d'Eudoxe par Aristote, ch. xiiii.	24	Des diuerses sortes de vie de l'homme, & de la felicité qui leur conuient, ch. xxviii.	47

LIVRE SECOND DE LA MORALE OV ETHIQUE,

auquel il est traité de la prudence, & de la vertu morale en general.

D E la Prudence, ch. I.	48	& de leur obiect, ch. III.	50
De la droicte raison de la prudence, ch. II.	49	Des parties requises à la prudence, ch. IV.	53
De la consultation, principal office de la prudence		De la Vertu morale & de son subiect ou obiect, ch. v.	

De l'eleſtion requiſe à la Vertu morale, ch. vi.	55
Du ſubiect ou obiet de la Vertu Morale, & de l'eleſtion, ch. vii.	ibid.
Des actes qui ne tombent point ſous l'eleſtion, ch. viii.	56
Des actes moyens contre ceux qui tombent ſous l'eleſtion, & ceux qui n'y tombent pas, ch. ix.	59
De la mediocrité de la Vertu, ch. x.	60
Des actes & paſſions humaines qui ne peuuent eſtre reduittes à la mediocrité de la Vertu, ch. xi.	64
Des extremes de la Vertu, comment elle leur eſt oppoſee, & de l'oppoſition des extremes entre	

eux, ch. xii.	65
De la ſpecification des actes moraux & de leur bonte ou mauuaiſe, ch. xiii.	67
Que la bonte Morale regarde la felicité humaine, ch. xiv.	68
De quels biens l'homme eſt denommé bon, ch. xv.	69
Des circonſtances morales, ch. xvi.	ibid.
Qu'és morales l'acte n'eſt iamais ſpecificé par la fin, & n'y a point d'autre fin que celle de l'operant, ch. xxi.	70
Que la Vertu conſiſte à moderer & dompter les paſſions & non à les eſteindre, ch. xxi.	71

LIVRE TROISIÈME DE LA MORALE OV ETHIQUE, auquel il eſt traité des eſpeces de vertus morales, qui s'exercent plus pour le bien de celuy qui les a, que pour les autres.

De la temperance, ch. i.	73
Des extremes oppoſez à la temperance, ch. ii.	75
De l'honneſteté, pudeur, abſtinenſe, ſobrieté, chaſteté, & Virginité, parties de la temperance, ch. iii.	76
De la continence & de l'incontinence, ch. iv.	77
Comment la ſcience & l'incontinence peuuent & ne peuuent pas eſtre enſemble, ch. v.	80
Comparaiſon de l'incontinence & de l'intemperance, ch. vi.	83

Comparaiſon des diuerſes ſortes d'incontinence entre-elles, ch. vii.	85
Comparaiſon de la moleſſe & delicateſſe avec l'incontinence, ch. viii.	88
Comparaiſon de l'opiniâſtre avec le continent & l'incontinent, ch. ix.	89
De la manſuetude ou douceur, ch. x.	90
De la Clemence, ch. xi.	92
De la modeſtie & humilité, ch. xii.	ibid.
De la propriété ou mondicté, ch. xiii.	ibid.
Des paſſions louables, ch. xiiii.	ibid.

LIVRE QUATRIÈME DE LA MORALE OV ETHIQUE, auquel il eſt traité des vertus qui ſont pour le bien des autres, comme pour celuy qui les a.

De la Vaillance, ch. i.	95
En quoy la Vaillance eſt plus grande & moindre, ch. ii.	98
De la deſeſtation du vaillant parmi les choſes faſcheuſes, ch. iii.	99
En quel cas le vaillant ſe peut faſcher de mourir, ch. iv.	ibid.
En quel cas la fuite eſt louable au vaillant, ch. v.	100
Des parties potentiellles de la Vaillance, ch. vi.	ibid.
Des vices oppoſez à la Vaillance, ch. vii.	ibid.
Comparaiſon de la timidité & de l'intemperance, ch. viii.	101
De la Vaillance en apparence & non vraye, ch. ix.	102

De la Magnanimité, ch. x.	105
Des vices oppoſez à la magnanimité, ch. ix.	110
De la moderation ou Vertu autour des mediocres honneurs, ch. xii.	111
De la liberalité, ch. xiii.	112
De l'auarice & prodigalité extremes de la liberalité, & des conditions de ceux qui les ont, ch. xiv.	115
De la Magnificence, ch. xv.	118
Des extremes oppoſites à la magnificence, ch. xvi.	120.
De la complaiſance ou affablieré, ch. xvii.	121
Des extremes oppoſites à la complaiſance, chap. xviii.	122
De la Vertu de Verité, ch. xix.	123
Des eſpeces de menterie, qui ſont les extremes oppoſites	

posites à la Verité, ch. XX.
De la Vertu de civilité, ch. XXI.

124
125

De la bouffonnerie & rusticité opposites à la civilité, ch. XXII.

126

LIVRE CINQUIESME DE LA MORALE OV ETHIQUE, auquel il est traité de la Justice & équité, & de leurs parties.

DV droit ou iuste, & de ses especes, ch. I.
128
Division du droit positif, legal ou civil, ch. II.
131
Des proportions Geometrique & Arithmetique, selon lesquelles se prend le droit distributif, & le commutatif, ch. II. 133
Du droit selon la pareille & equivalence, ch. III.
135
D'où se prend la valeur ou le prix des choses, ch. IV. 136
De la cause de l'invention de la monnoye, ch. V.
137
De la Loy, ch. VI. 139
De la justice, & de ses especes, ch. VII. 140
De la justice legale universelle, ch. VIII. 142
De la justice legale particuliere, ch. IX. 144

Refutation de la fausse accusation de Bodin contre Aristote touchant la loy du Talion, ch. X.
146
Entre quelles personnes la justice peut estre exercée, ch. XI. 147
Comment la justice differe proprement des Vertus qui regardent un autre, ch. XII. 148
De l'injustice ou iniure, ch. XIII. ibid.
De l'injustice, ch. XIV. 149
De la justice & injustice metaphoriques, ch. XV.
150
Des œuvres iustes & iniustes, par soy & par accident, ch. XVI. 151
De la religion, pieté & obsequance, ch. XVII. 152
De la grace ou gratitude, ch. XVIII. 153
De l'ingratitude, ch. XIX. 154
De l'équité, ch. XX. 155

LIVRE SIXIESME DE LA MORALE OV ETHIQUE, auquel il est traité de l'amitié.

DE l'amitié ce que c'est, ch. I. 158
De l'objet & des especes de l'amitié, ch. II.
159
Des trois choses qui sont causes & effets de l'amitié, ch. III. 160
De la bien-vueillance, ch. IV. ibid.
De la Concorde, ch. V. 162
De la Beneficence, ch. VI. 163
Confirmation de ce qui a esté dit de la bien-vueillance, concorde, & beneficence, ch. VII. ibid.
Que l'accoustumance & la ressemblance des mœurs engendrent l'amitié, ch. VIII. 164
Que toute amitié est pour l'amour de nous-mêmes, ch. IX. 165
De deux sortes d'amitié utile, ch. X. 166
Que l'amitié honneste est la vraie, la principale & la plus grande de toutes les amitiés, ch. XI. ibid.
Que l'amitié honneste contient les autres, est leur fondement, & la meilleure de toutes, ch. XII. 167
Que l'amitié honneste est rare, ch. XIII. 168
Qu'il est difficile d'exercer l'amitié honneste parfaitement avec plusieurs, & plus facile pour le regard de la délectable & de l'utile, ch. XIV. ibid.

Des personnes propres à l'amitié, & de celles qui y sont mal disposées, ch. XV. 169
Des diverses amitiés convenables à diverses personnes, ch. XVI. 172
De l'amitié naturelle, ch. XVII. 173
Que le pere & la mere aiment plus leurs enfans qu'ils n'en sont aimés, ch. XVIII. ibid.
Que l'amitié des enfans envers leurs pere & mere, est comme celle des hommes envers Dieu, ch. XIX. 174
De l'amitié fraternelle, ch. XX. 175
De l'amitié d'entre le mary & la femme, ch. XXI. ibid.
De l'amitié politique, ch. XXII. 176
De l'amitié d'équivalence & de diséquivalence, ch. XXIII. ibid.
De quelle sorte l'amitié ne peut & peut estre entre des personnes de conditions différentes, ch. XXIV. 177
Que toute amitié doit estre fondée sur l'égalité de retribution, ch. XXV. 178
De la retribution convenable pour constituer l'égalité en chaque sorte d'amitié, ch. XXVI. 179
Difference du fondement de l'égalité en l'amitié & en la justice, ch. XXVII. 180
Des amitiés où peut arriver des plaintes de la res

tribution, & où il n'en arrive point, ch. XXVIII.	
ibid.	
Du moyen d'empescher les plaintes en l'amitié, ch. XXIX.	181
De ceux au iugement de qui la retribution se doit faire és amitez, ch. XXX.	ibid.
Quelquesfois il faut preferer la retribution deuë au bien-faicteur, à la liberalité enuers l'amy: & quelquesfois non, ch. XXXI.	182
Causés generales de la fin de l'amitié, ch. XXXII.	ibid.
Que le bien-faicteur ayme plus celuy à qui il fait du bien, qu'il n'est aymé de luy, ch. XXXIII.	183
Que l'amitié est requise à toutes conditions de personnes, chap. XXXIV.	186
Que l'amitié est necessaire à l'homme heureux, & de quels amis il a besoin, ch. XXXV.	187
Que les amis sont requis en la bonne & mauuaise fortune, ch. XXXVI.	188
Du deuoir des amis en la bonne & mauuaise fortune, ch. XXXVII.	189
Quand l'amitié est plus & moins delectable, ch. XXXVIII.	192

Qu'il n'est pas expedient d'estre amy de plusieurs, ch. XXXIX.	193
Que le vertueux se peut aymer soy-mesme, ch. LX.	194
Que celuy-là s'ayme plus qui ayme les biens de l'esprit, que celuy qui ayme les biens du corps, ch. XLI.	195
Qu'il est vtile au public que le vertueux s'ayme, ch. XLII.	196
Qu'il est pernicious que le meschant s'ayme, ch. XLIII.	ibid.
De ce qui fait durer l'amitié, ch. XLIV.	197
En quel cas il est permis de rompre l'amitié honeste, ch. XLV.	ibid.
Quelles amitez se font, & finissent plus promptement, ch. XLVI.	198
Que les grands desirent plus d'estre aymez que d'aymer, ch. XLVII.	199
Qu'aymer & honorer se trouuent l'un sans l'autre, ch. XLVIII.	200
Qu'il est meilleur d'estre aymé qu'honoré, ch. XLIX.	ibid.
Des extremes de l'amitié, ch. L.	201.

LIVRE SEPTIESME DE LA MORALE OV ETHIQUE;

auquel il est traité de plusieurs choses viles pour l'esclarcissement & perfection de ce qui a esté traité és six liures precedents.

A Qui il appartient de constituer la fin de l'homme pour la morale, ch. I.	202
De la cruauté ou bestialité sauuage, & de la vertu heroïque, ch. II.	203
Recapitulation de l'obiet de chaque vertu, ch. III.	ibid.
De la conuenance & liaison des vertus morales entr'elles, ch. IV.	204
De la perfection des vertus entr'elles, ch. V.	205
Comment la vertu reçoit le plus & le moins, ch. VI.	206
Des vertus naturelles, ch. VII.	ibid.

Des vertus corporelles, ch. VIII.	207
Distinction des vertus en contemplatives & actiues, ch. IX.	ibid.
Que les habitudes operatiues ne sont point distinguées reellement des cognoscitiues és vertus actiues, ch. X.	210
Différence des habitudes operatiues de la vertu & de l'art, ch. XI.	211
Confirmation que la felicité consiste és operations selon la vertu, & non és biens externes, ch. XII.	212

LIVRE HVICTIESME DE LA MORALE OV ETHIQUE,

auquel il est traité du moyen d'acquérir l'habitude de la vertu morale.

Q ue l'habitude cognoscitiue n'est pas suffisante pour la vertu morale, ch. I.	215
Que nous ne naissons pas avec la vertu morale, mais seulement avec des dispositions de l'acquérir, ch. II.	ibid.
De ceux qui sont capables ou incapables de la vertu Morale, ch. III.	216
De ce qu'il faut connoistre pour acquérir la vertu	

Morale, ch. IV.	217
De ce qu'il faut faire pour acquérir la vertu Morale, ch. V.	ibid.
A quoy il faut auoir esgard en acquérant la vertu, ch. VI.	218
De la cause des difficultez & peine qui se trouue à acquérir la vertu, ch. VII.	219
Considerations qui doiuent faire passer par dessus les	

- les difficultez d'acquies la vertu, chap. viii. 220
 Qu'il faut exercer la vertu acquise, chapitre ix. 221
 Que les actions vertueuses sont delectables, ch. x. 222
 Des moyens particuliers d'acquies la vertu, chap. xii. 223
 Du moyen d'acquies la temperance, chap. xiii. 230
 Pourquoi les delectations corporelles sont ordinai- 231
 rement plus tost recherches que les spirituelles, 233
 Et la raison emportee par les sens, chap. xiv. 235
 Du moyen d'acquies la vaillance, ch. xv. 236
 Contre l'ambition, ch. xvi. 237
 Du moyen d'acquies la liberalite, Et fuir l'auari- 238
 ce, ch. xvii. 239





DE L'OECONOMIE, OU IL EST TRAICTE' DE L'INSTITVTION ET REGIME de la famille.

Pourquoy l'Oeconomie suit la Morale, & precede la Politique.

CHAPITRE I.

Ἀνθρώπος γὰρ τῇ φύσει συνδυαζικὸν μᾶλλον ἢ πολιτικόν· καὶ ὅσῳ ᾧ ἄλλοι καὶ ἀναγκαστέροι οἰκία πόλει.

Ὡς δὲ ἔλεον ὅτι ᾧ ἄλλοι γενέσθαι ἢ οἰκονομικὴν πολιτικὴν ἐστὶ καὶ γὰρ τὸ ἔργον μείζον γὰρ οἰκία πολέως ὅτι.

Arist. l. 8. Eth. c. 14. Homo enim ad connubium aprior est natura, quam ad societatem civilem: quanto prior, magisque necessaria ciuitate domus est.

L. 1. Oecon. c. 1. Perspicuum itaque est, domesticam rationem priorem esse origine quam sit ciuilibis. Et opus enim huius prius est, cuius pars sit urbis domus.



Nous auons traité de la Morale, premicrement que de toucher à l'Oeconomie ny à la Politique: parce qu'il faut que l'homme se sache gouverner soy-mesme, auparauant que d'estre capable de commander aux autres, de se meller du regime de la famille, & du maniment de la Republique. Car s'il ne sçait auparauant comme il faut dompter ses passions, & se conduire en ses actions, selon la droite raison; il n'y a pas d'apparence qu'il puisse regir les autres. C'est pourquoy tout ainsi qu'és sciences contemplatiues, le Medecin commence où cesse le Physicien: de mesme és actiues, l'Oeconomie commence là où la Morale prend fin. Or ayant acheué le liure des Morales, ie viendray doncques maintenant à l'Oeconomie, qui est la science de bien gouuerner la famille pour viure heureusement: Et de là ie passeray à la Politique, qui doit marcher apres l'Oeconomie: parce que la famille est plus necessaire & premiere que la cité. Ce sera seulement pour toucher les principales parties de l'vne & de l'autre de ces deux sciences en general, & la fin pour laquelle elles sont instituees, qui est la felicité de la vie humaine, durant que les hommes sont en ce monde, conuerfant les vns avec les autres: car ie n'ay pas deliberé d'escrire des particularitez du mesnage, ny du gouuernement, ains de toucher seulement en general les principaux poincts de la doctrine d'Aristote: en reduisant ce que ie prendray de ces escrits, au plus facile ordre, & en la plus claire intelligence, qu'il me sera possible, y adioustant ou en retranchant selon qu'il me semblera conuenable.

De la famille & de ses parties.

CHAP. II.

Ἡ μὲν οὖν εἰς πᾶσαι ἡμέρας συνεσθικὴ κοινωνία καὶ φύσιν, οἰκίαν δὲ.

Οἰκία μὲν γὰρ ἀναγκαστέρον ἐστὶν.

Ὅπως Ἡσίοδος ἐπι ποιήσας· οἶκον μὲν πρῶτον γυναικὶ καὶ βουῶντ' ἀροτῆρα· ὁ γὰρ κοῖς αὐτ' οἰκίαν τοῖς πᾶσι δέσμι.

Οἰκία δὲ πᾶσι, ὅς δούλων, καὶ ἐλευθέρων· ἐπὶ δὲ καὶ ἐν τοῖς ἐλαχίστοις αὐτῶν ἔχεται ζήτησις· αὐτὰ δὲ ἐν ἐλαχίστοις μέρει οἰκίας, ἀπὸ τῆς καὶ δούλων, καὶ πᾶσι δὲ ἀλλοτρίων καὶ πατρὶ καὶ

Arist. l. 1. Polit. c. 2. Societas igitur in omnes dies vita constituita, natura conueniens & consentanea, domus est. &c.

L. 2. c. 2. Domus res quedam est sui ipsa copijs contenta magis quam homo vnus.

Relique Hesiod. scripsit. Esto domus primum tibi familia, bos & arator. Bos enim pauperibus pro seruo est.

C. 3. Domus perfecta atque integra ex seruis & liberis constat. Quoniam autem primum quodque in unaquaque re explicanda vel in minimis querendum est, ab ipsius initium ducendum: prima autem & minima domus partes sunt dominus & seruus, vir & uxor.

τίκτα, αὐτοὶ πρῶτον τὸ πᾶν συνεπιόντες ἂν εἴη τὴν ἑκαστον
καὶ ποιοῦν δι' αὐτῶν.

Χαρόνδας μὲν χαλεπὸν ἔμεστιπτοῖς· Ἐπιμενίδης
δὲ ὁ Κρήσι, ὁμοσιπτοῖς.

LA famille est vne societé ou cōmunauté du mary & de la femme, du pere & des enfans, & du seigneur & de l'esclave, ou du maistre & du seruiteur; habitans & viuans ensemble, pour s'entre-ayder & soulager en leurs actions & necessitez quotidiennes : afin de passer leur vie heureusement tous ensemble & chacun en particulier, plus cōmodement qu'un homme ne peut faire viuant tout seul : car n'y ayant personne qui soit suffisant à soy mesme, il aduient qu'ainsi que des membres du corps l'un sert à l'autre : de mesme vn homme peut ayder & secourir l'autre, au mutuel besoing qu'ils ont de certaines choses, sans lesquelles on ne peut viure commodément : à sçauoir la propagation de la race, la conseruation de la vie par l'aliment, les maisons pour se defendre de l'intemperie de l'air, qui sont les causes pour lesquelles la famille a esté instituee; en laquelle tous s'entre-aydent & sont utiles les vns aux autres chacun selon la maniere. Les pauvres gens auoient le beuf qui leur tenoit lieu d'esclave ou seruiteur, comme dit Hesiode. Et d'autant que toutes les personnes de la famille viuoient ensemble sous vn mesme toit : Charondas les appelloit gens d'une mesme prouision, & Epimenides de Crete gens d'une mesme fumee.

Que la societé de l'homme & de la femme est naturelle & necessaire en la famille.

CHAPITRE III.

Κοινωνία γὰρ φύσι τῷ ἡλίῳ καὶ τῷ ἄρρενι
μαλίστ' ἔστιν. &c.

Ανάγκη αὖτῳ συνδιᾶσθαι τοὺς ἀνὴρ
ἄλλων μὴ δυναμένων εἶναι· οἷον ἡλίῳ μὲν καὶ ἄρρενι
γενέσεως ἕνεκεν· καὶ τῷ τῷ ὄντι ὡς ἀναγκαρίως·
ἀλλ' ὡς αὖτ' ἐν τοῖς ἄλλοις (ὡοῖς καὶ φύσις, φύ-
σιν οὖν τὸ ἐκείνῳ, οἷς αὐτὸ τὸ πᾶν καὶ ταλιντοῖς ἑ-
ταίροις.

LA maison ou famille doncques, est constituee de trois accouplemens : à sçauoir du mary & de la femme, du pere & des enfans, du seigneur & des esclaves ou seruiteurs. La societé du mary & de la femme, qui est ordonnee pour la generation, est le premier des trois : car les deux autres le presuppōsent; comme estant fondees dessus la raison est que si la generation humaine estoit ostee, il n'y auroit ny pere, ny fils, ny maistre ny seruiteur, ny par consequent aucune famille. Elle est aussi naturelle & necessaire : à sçauoir naturelle, d'autant qu'elle ne conuient pas à l'homme, selon qu'il agit par la raison, & par l'ellection : car si ainsi estoit, elle n'appartiendroit qu'à luy seul, attendu qu'il n'y a que l'homme entre tous les animaux, qui soit raisonnable. Mais elle luy conuient, de ce qu'il a la puissance & vn desir naturel d'engendrer son semblable, pour perpetuer l'espece : qui est vne chose commune aux bestes & aux plantes. Elle est necessaire, parce que sans elle, l'espece humaine ne peut estre conseruee; veu que l'homme ne demeure pas perpetuel selon l'individu.

Ἀνθρώπου γὰρ τῇ φύσει συνδιναστέον.

Οἱ δ' αὖτ' ἄνθρωποι ἔχουσιν τὴν τεχνικὴν καὶ τὴν
πολιτικὴν· ἀλλὰ καὶ τῇ φύσει εἰς τὸν βίον· ὥστε γὰρ
διηγεῖται ὁ ἕκαστος, καὶ ἐν τῇ πόλει, ἀνδρὸς καὶ γυναι-
κός· ἐπαιροῦσιν οὖν ἀλλήλους εἰς τὸ κοινὸν τιθέ-
τες ὅσα ἴσται.

Εἰ δὲ τοῖς ἡμέτεροις ἐξ ὁριζήσεως διηγεῖται
μᾶλλον φαίνεται· γὰρ μᾶλλον βούληται γενέσθαι
καὶ εὖ οἶμαι καὶ συνεργαίαν ἀλλήλους, ἐν αὐτῷ πᾶσι δὲ
μάλιστα· ὅτι ἂν μόνον εἶναι, ἀλλὰ καὶ ἂν εὖ οἶμαι,
συνεργαίαν ἀλλήλους τὸ ὅλον ἐπὶ τῷ ἄρρενι καὶ τῇ
τίκτει καὶ τῇ στεί, ἢ ἀπ' αὐτῶν ἕνεκεν τῇ φύσει μόνον
ἔστιν περὶ τῆς πόλεως, ἀλλὰ καὶ ὁ φιλικὸς ἂν γὰρ ἂν δι-

Tom. 2.

& vxor, pater et liberi: de his tribus quid & quale
vnum quodque esse & debet considerandum videatur.

Cap. 2. Charondas appellat ex eodem penario vi-
lum sumentes Epimenides Cretenfis vno & commu-
ni sumo viuentes.

Arist. l. 1. Oeconom. c. 3. Naturalis societas ma-
ximè est inter feminam & matrem. &c.

L. 1. Polit. c. 2. Necessè est primum eos coniungi et
copulari, quorum alter sine altero esse non potest, ut
marem et feminam, procreacionis causa, atque hoc
non ex consilio proficisciuntur: sed quemadmodum in
alijs animantibus & stirpibus naturale est, tale alter-
um quale ipsum sit, cupere relinquere.

Arist. l. 8. Ethic. 14. Homo namque natura con-
iugale. &c.

Homines autem coniungunt subeunt non solum pro
creationis, sed eorum etiam gratia quæ ad ipsam con-
ferunt vitam. Officia namque continuantur diuisa
alia viri, alia uxoris. Opem itaque sibi mutuo ferunt,
res proprias in commune ponentes.

L. 1. Oeconom. c. 3. In ijs verò quæ mansuetæ sunt
& magis callide atque prudentes, perfectius hoc est.
Apparent enim in eis adiumenta mutua beneuolen-
tiæ, & operum communis labor, id quod maxime in
hominum genere euident est. Neque enim in hoc tan-
tum maris & femina coniunctio efficax est, ut vix
propagetur, sed ut bene etiam degatur, et liberum
procreatio non pertinet tantum ad expendum mu-

X ij

τάμνοι εἰς ἀδυσίατος πότισσι πάλιν κομίζονται ὡς δυναμὴν ἀδυσίατοιῦται ἐν τῷ γένει. αἷμα δὲ χεὶ ἡ φύσις ἀναπληροῖ αὐτὴν τῇ περὶ δὲ τὸ αἷν εἶναι ἔπειτα κατ' ἀρίστην ὁ δύνανται, ἀλλὰ γὰρ καὶ τὸ εἶδος.

nus natura sed ad utilitatem quoque. Quem laborem enim valentiores infirmioribus impendant, eius fructum recipiunt affecti in senectute a valentioribus. Simul etiam ipsa natura hoc circuitu complet perpetuitatem vite, specie nimirum cum nequeat numero.

LA societé du mâle & de la femelle, est principalement de l'institution de nature en l'espece humaine, comme es autres animaux: parce qu'es choses corruptibles, où il n'y a aucun individu perpetuel; la nature desire de produire vn semblable à l'engendrant, afin que par vne telle propagation, la nature conserve la perpetuité en l'espece, qui ne le peut estre es individus, lesquels sont tous corruptibles: & pour cet effect le mâle & la femelle ont esté ordonnez par la providence diuine. Or vne telle propagation ne scauroit estre faite par le mâle sans la femelle, ny par la femelle sans le mâle: doncques leur societé est extrêmement selon la nature. Et ainsi la condition de l'un & de l'autre est ordonnée par la diuine providence. Mais d'autant qu'es animaux priuez qui font les plus fins & prudents, la communion est plus parfaite, & que l'ayde d'une mutuelle bien-vueillance, & le travail des oeuvres y paroist d'avantage; & sur tout en l'espece humaine, qui est la plus noble entre les choses inferieures, ayant l'usage de la raison: à cause de cela, la societé de l'homme & de la femme, n'est pas seulement pour la propagation des enfans, comme en plusieurs des animaux, afin de rendre le tribut à nature: c'est à dire pour conseruer l'espece: mais encores pour deux causes. Premierement afin qu'ils s'entre-aydent & s'entre-seruent en leurs necessitez de la vie: Secondement afin qu'ils engendrent des enfans pour tirer de la commodité d'eux: car les peres & les meres qui ont conserué & nourry leurs enfans estant petits, avec peine & labeur, en recoient la mesme commodité, lors qu'ils sont accrus & agtandis: & eux deuenus debiles par la vieillesse, & retournent quelques fois comme en enfance.

Qu'il y a des hommes nais pour servir, & les autres pour commander.

CHAPITRE IV.

Ὅσα γὰρ ἐκ πλείονος συνίσταται, καὶ γίνεται ἐν τοῖς κοινῶν ἐν τῷ ὅλῳ συνεχῶς, ἐν τῷ ὅλῳ διαμεμῆναι, ἐν ἀπασιν ἐμφαίνεται τὸ ἀρχόν, καὶ τὸ ἀρχόμενον, καὶ τὸ πῶς ἐκ τῶ ἀπασιν φύσεως ἐκπύραρχα τοῖς ἐμψύχοις καὶ γὰρ ἐν τοῖς μὴ μετέχουσιν ζωῆς, βέβαιος ἀρχή, οἷον ἀρμάνιας.

Τὸ δὲ ζῶον τῶν ὁντων συνίσταται ἐκ ψυχῆς καὶ σώματος: ὡς τὸ ὅλῳ, ἀρχὸν βέβαιος φύσις, τὸ δὲ ἀρχόμενον δέει δὲ σκεπτεῖν ἐν τοῖς καὶ φύσιν ἔχουσιν πολλοὶ τὸ φύσις, καὶ μὴ ἐν τοῖς διαφραγμένοις διὰ καὶ τὴν βέλτητα ἀναμέμνηται, καὶ καὶ σώματος καὶ ψυχῆς, ἀνθρωπίνου θεωρητικοῦ, ἐν τῷ τῶν δόλων τὴν γὰρ μαθητῶν καὶ μαθητῶν ἐχόντων, δέδειται ἀν ἀρχὴν πελάκας τὸ σώμα καὶ ψυχῆς, ἀλλὰ τὸ φάλας καὶ ὡς φύσις ἐχόντων ἐπὶ αὐτῷ ὡς ἀπὸ λήρυμν, τῶν τοῖς ἐν ζωῇ θεωρητικοῖς, ἐν διαποτικῇ ἀρχῇ καὶ πολιτικῇ ἢ μὲν γὰρ ψυχῇ ὁ σώματος ἀρχὴ διαποτικῇ ἀρχῇ ὁ δὲ τοῖς, τὸ ὀρεξίως, πολιτικῇ ὁ βασιλικῇ ἐν οἷς φανεροὶ βέβαια, ἐπὶ καὶ φύσιν καὶ συμφέρον τὸ ἀρχαῖον τῷ σώματι ὡς τὸ ψυχῆς, ἐν τῷ παθητικῷ μορίῳ ὡς ὅτι καὶ καὶ μορίῳ τῷ λόγῳ ἑρπύς: τὸ δὲ ἐξ ἴσου ἢ ἀνὰ πάλιν, βλαβερὸν πᾶσι: πάλιν ἐν ἀνθρώπων καὶ τοῖς ἄλλοις ζώοις ὁσάυτως ὡς γὰρ ἡμεῖς τῶν ἀρχῶν βελτίων τὴν φύσιν: τῶν τοῖς δὲ πᾶσι βέλτιον ἀρχαῖον ὑπὲρ ἀνθρώπων: τῶν καὶ γὰρ σω-

Arist. l. 1. Polit. c. 5. Quaecumque enim ex pluribus constat, et unumquiddam commune finis, siue ex continuo, siue & discontinuis; in eis omnibus elucet atque apparet id quod imperat, et id quod imperio subiectum est. Atque hoc ex omni natura inanimatis inest maxime: nam etiam in iis, quae sunt vitae expertia, aliquid imperium est: ut verbi gratia, in concentibus seu harmonijs.

Animal autem primum ex anima & corpore constat: quorum alter imperium gerit natura, alterum imperio patet. Oportet autem in iis quae natura conueniunt & congruunt, speculare naturam, non incorruptis ac deprauatis. Quare contempleri debemus hominem & animo & corpore optimi affectum: in quo hoc apparet. Nam vitiosorum & vitiose affectionum sapienter videatur corpus animo praesse, atque imperare, propterea quod male & praeter naturam affecti sunt. Licet igitur, quemadmodum dicimus, in animali primum cernere & herile imperium & civile. Animus enim in corpus imperium herile obtinet: mens autem in appetitu civile & regium. In quibus perspicuum est, consentaneum esse naturae atque expedire. & corpori et animo seruire, & ei animi particulae, quae ad motus suscipiendos valet, eiusque particulae quae ratione praedita est, imperio parere: iuris equalitatem autem, aut contrarium eius quod diximus, omnibus esse detrimentosum. Rursum in homine & in alijs animantibus res habet eodem modo. Cicures enim & mansueti agrestibus sunt meliores natura. His autem omnibus melius est hominis imperio subiectus esse: ita enim salutem adipiscuntur.

πρῆτας ἔπαις· ἔπ' δὲ τὸ ἄρρεν παρὲς τὸ θῆλυ φύσιν,
τὸ μὲν χρῆσθαι, τὸ δὲ χεῖρον, ὃ τὸ μὲν ἀρχόν, τὸ δὲ ἀρ-
χόμενον· τ' αὐτὸν δὲ βῆσιν ἀναρχῶν εἶναι καὶ ὅτι
πάντων ἀνθρώπων.

*Præterea mas cum femina comparatus melior est,
hec autem deterior: & ille quidem imperare, hac
autem imperio parere debet. Eodem modo se res ha-
beat in omnibus hominibus necesse est.*

EN toutes choses composees de plusieurs, dont il s'en fait vne commune, il y en a quelqu'une qui commande, & l'autre qui est subiecte naturellement: & cela est expedient pour le salut de ce qui en est constitué: soit que ces choses soient plusieurs conjointes en vne, comme l'ame, le corps, & les membres du corps en l'animal: ou qu'elles demeurent diuisees les vnes des autres, selon quelque ordre, ainsi que les soldats d'une armee. Cela se connoist en quatre sortes: & premierement au genre des choses inanimees & sans connoissance: nous le voyons en l'harmonie, car en la consonance de Musique, il y a vne voix principale, à sçauoir le dessus, à laquelle les autres inferieures correspondent: és mixtes elementaires, il y a vn element qui domine par dessus les autres: ainsi és choses pesantes la terre surmonte, és legeres l'air: és elements l'un est en haut, & l'autre tient le dessous. Et finalement entre les plantes les vnes sont pour la nourriture, & les autres pour fumer seulement. Secondement nous le connoissons és parties principales & essentielles dont l'animal est composé, qui sont l'ame & le corps: l'ame commande au corps, & le corps luy obeit, & ses parties sont meues selon le commandement de l'ame: car elle a le regime du corps en sa puissance & sa conseruation aussi: dont le signe est, qu'il perit lors que l'ame en est separee: mais entre tous les animaux l'empire de l'ame paroist en l'homme: parce qu'il y a deux principautez en luy, selon l'une l'ame domine au corps absolument, pour le regard du mouvement local, sans qu'il ay aucun pouuoir de contredire ny de resister: comme nous le voyons en ce que si les membres ne sont indisposez ou lieez: à sçauoir les pieds & les mains, ils sont meus localement incontinent, au commandement de l'ame sans contradiction, & appliquez à l'œuvre: & partant il luy sont totalement soumis. La raison domine à l'appetit sensitiu, mais d'une autre sorte de principautez: car l'appetit peut contredire & resister en quelque sorte à l'empire de la raison: comme vn citoyen libre peut contredire en quelque chose, au gouuernement de la cité. Et partant il n'est pas du tout soumis à la raison, non plus qu'un citoyen libre au gouuerneur: & ainsi l'ame domine sur le corps: & entre les puissances de l'ame comparees ensemble, les vnes commandent, & les autres obeissent. L'une & l'autre de ces principautez en l'homme luy est expediente: car si le corps n'estoit regy par l'ame, pour le regard de la vie & du mouvement; il s'en yroit en ruine: comme de fait il y va par l'absence de l'ame dominante. Et si l'appetit sensitiu n'estoit reglé par la raison, il seroit tousiours desordonné, & l'homme viuroit comme vne beste. Doncques l'homme receuroit du dommage que ce qui doit estre soumis en luy, fust egal; ou à l'opposite que ce qui doit commander, fust soumis à ce qui doit obeir, nonobstant que le contraire de cecy se voye en quelques personnes esquelles l'appetit est superieur à la raison, d'autant que ce sont des hommes corrompus en leurs mœurs, ausquels il ne faut pas auoir egard pour sçauoir la verité, mais plustost à ce qui est selon la nature: car tout ainsi qu'il est naturel à tout viuant d'engendrer son semblable, pourueu qu'il ne soit point imparfait; tel qu'est vn enfant, vn vieillard, vn malade, vn impuissant, vn Eunuche ou quelque estropié: Semblablement il est naturel en tout homme, que l'ame commande à son corps & à son appetit: pourueu que l'homme soit bien disposé selon l'un & selon l'autre: à sçauoir que les membres n'ayent point d'impuissance au mouvement; ainsi qu'il arriue au boiteux & aux paralytiques: & que l'ame ne soit point deprauee de mauuaises habitudes, telle qu'est celle des meschans desesperez, qui ne sçauoient viure que come des bestes. En troisieme lieu, cela se remarque au genre des animaux: car nous voyons que l'homme est comme le Prince & Seigneur des autres; en ce que par son industrie il appriuoise les plus farouches & cruels de leur nature, & les rend disciplinez, en sorte qu'ils semblent estre participans en quelque chose de la raison. Et cet empire de l'homme sur les animaux, leur est expedient: parce qu'en les regissant, il les conserue, leur donnant des viures, & les deliurant de plusieurs maux, moyennant certains remedes, inuentez par luy; qu'ils ne pourroient faire ny en vser d'eux-mesmes. Et finalement cela se reconnoist en la difference des sexes: car en toute espece, en laquelle il y a distinction du male & de la femelle, le male est le meilleur, ainsi que l'agent est meilleur que le patient: à cause de quoy il est superieur à la femelle,

qui est subiet par nature ne different pas seulement en ce qui est de l'ame & de la raison, mais aussi de la noblesse du corps: car la nature donne à celui qui doit servir, vn corps robuste pour les vîages necessaires, & soustenir les labours corporels: & au libre qui est seigneur de nature, elle donne vn corps apte & bien disposé aux actions intellectuelles & à la vie ciuile, en temps de paix & de guerre, & selon que les affaires le requierent: mais inutile ordinairement aux labours seruiiles, & impuissant de les porter. Cela se connoist en leur complexion delicate: car ceux qui ont la chair molle sont de meilleur esprit, cōbien que quelquesfois nous voyons arriuer le contraire: à sçauoir qu'une ame libre est en vn corps serueille, ou vne ame serueille en vn corps libre: mais c'est rarement, comme il naist des monstres en nature. Aristote donne pour signe de cette difference des hommes, qui sont les vns pour commander, & les autres pour servir par nature: que quand on voit quelqu'un d'une si grande beauté qu'il ressemble estre vne image diuine, que la coustume est de dire, qu'il est nay pour commander, & que tous luy doiuent obeir: de quoy il inferre qu'à plus forte raison, ceux qui excellent en la beauté de l'ame, doiuent commander: mais il n'est pas si aisé de connoistre la beauté de l'ame comme celle du corps. Aristote dit que ceux qui sont ainsi inferieurs en iugement & raison aux autres, leur doiuent obeir cōme les bestes obeissent à leur gouuerneur: differant toutesfois, en ce qu'ayant l'usage de la raison, il est docile, comprend ce que son maistre luy commande, & l'exécute avec raison: & les bestes n'ayant point l'usage de la raison, elle ne sert que par crainte, ou attirée par l'aliment, blandices ou volupté. Cet empire est vtile à celui qui commande & à celui qui obeit, receuants l'un de l'autre par ce moyen des commoditez en la vie, que l'un ne pourroit auoir sans l'autre: au moyen de quoy il interuient vne certaine amitié entre le seigneur & l'esclau: mais si l'empire & l'obeissance sont autrement selon la capacité de l'un & de l'autre, cela est inutile. L'amitié ne se trouue pas ordinairement aussi entre celui qui commande & celui qui obeit, estant contraint par quelque loy, ou par la force.

Que l'accouplement du maistre & du seruiteur est naturel, necessaire & vtile.

CHAPITRE VI.

Ἀρχὴν δὲ φύσις καὶ ἀρχόμενον συνδέζει, καὶ ὁ σωτηρίας.

Οἱ μὲν τοῦτο εἰσι φύσις πρὸς τοὺς οἱ μὲν ἐλευθεροὶ οἱ δὲ δούλοι, φανεροῖς οἷς καὶ συμφέρει τὸ δουλεύειν καὶ δι-
χρόν ὄντι.

Τὸ γὰρ ἀρχεῖσθαι ἔμμενον τ' ἀναρχεῖσθαι, ἀλλὰ ὅτι
τ' συμφέρει τὸν ὄντι, καὶ ἐν τῷ ὅτι καὶ τῆς ἑαυτοῦ δέ-
σπης, καὶ μὲν ὅτι τὸ ἀρχεῖσθαι, καὶ δ' ὅτι τὸ ἀρχεῖν.

Αὐτοὶ ποὺ δὲ οἱ μὴ φύσις, τὸ μὲν δεσπόζον ὄντι, τὸ δὲ
ἔμμενον.

Arist. l. 1. c. 2. Copulantur etiam natura id quod imperat, & id quod imperio parer, propter salutem.

*C. 5. Esse igitur nonnullos alios liberos, alios seruos natura, perspicuum est, quibus expediat, quosque in-
stum sit seruire.*

*Imperare enim & imperio parere, non solum ex numero rerum necessariorum sunt, verum etiam ex vili-
liū. Et statim ab ortu primo nonnulla inter se disti-
runt, alia ut parerent imperio, alia ut imperarent.*

*L. 7. c. 2. Absurdum autem est, non esse natura id quod in alterum dominatur, & id quod non do-
minatur.*

DE ce que dessus, il paroist quel'accouplement du maistre & du seruiteur est naturel. Quant à estre necessaire, nous le voyons, en ce que la nature n'entend pas seulement d'engendrer son semblable: de peur que l'espece deffaille: mais aussi de conseruer la chose engendree en estre, tant qu'elle peut, à quoy le maistre & le seruiteur sont necessaires: l'un pour commander, l'autre pour executer. Cette societé est principalement en la nature humaine, n'y ayant que les seuls hommes qui facent la famille & la Republique: & y a grande raison que la chose aille de cette maniere: car y ayant quelques vns entre eux entre les hommes qui ont vne grande vigueur d'esprit & d'entendement, lesquels de-
faillent de forces du corps: & d'autres tout à l'opposite lesquels sōt forts & robustes & n'ont point de iugement; il est requis que quiconque excède en iugement, ait la pouruoyance des choses viles & nuisibles, & qu'il gouuerne celui qui luy est inferieur, pour le regard du iugement, & luy propose ce qui luy est vtile à suiure, & les choses nuisibles qu'il doit e-
uiter. Et tout de mesme celui qui est vigoureux & robuste de corps, & manque d'enten-
dement, doit naturellement obeir à celui qui le regit & conduit, & par consequent luy servir. Et ainsi cette societé est pour le mutuel salut de celui qui commande, & de ce-

luy qui est commandé : d'autant que sans la prudence & le conseil du plus sage, l'homme robuste ne luy sçauroit trouuer ce qui luy est bon, & euter les choses mauuaises : & sans les forces de cettuy-cy, le sage ne pourroit executer ses conseils, ny mettre la prudence en œuvre : doncques cet accouplement est necessaire. Au moyen de quoy il se peut dire, qu'il n'y a point d'iniustice en la nature, d'auoir fait que les hommes, encores qu'egaux en ce qui est de leur essence, ne peuuent pas si bien vser de leur raison pour commander les vns cōme les autres : car preuoyant que leur société ne pourroit consister, s'ils n'auoient beoing les vns des autres, pour estre commandez & pour estre obeis : elle a departy ses dons en diuerses manieres iustement & avec grande prudence. Estant certain, comme dit S. Augustin, que les fols ne sçauoient viure plus heureusement, qu'en seruuant aux sages.

Des diuerses sortes de seruitude.

CHAPITRE VII.

Ο δούλος κτῆμα τι ἐμψυχον ὃ ὡς σκῆ ὄργανον
αὐτοῦ ὄργανον, πᾶς ὁ ὑπὸ κτήντος.

Ο γὰρ μὴ αὐτῷ φύσις, ἀλλὰ ἀνθρώπος δέ, ὅς τις
φύσις δούλος ἔστιν· ἄλλὰ δ' ἔστιν ἄνθρωπος, ὅς αὖ
κτῆμα ἢ ἀνθρώπος ὢν· κτῆμα δὲ ὄργανον σωματι-
κόν ἐστιν.

Διχῶς γὰρ λέγει το δούλευσις το δούλου· ἢ
γὰρ τις χτῆ νόμον δούλος, ἢ δούλευσις· ὁ γὰρ νόμος,
ὁμολογία τίς ἐστιν ἐν ᾧ ἡ χτῆ πόλεμος κρατὺ μὲν
τῇ κρατέωσιν εἰναι φασί.

Ἡ δὲ γὰρ διαδοτική, χτῆσθαι ὅτι χτῆ ἀλ-
λῆ, τῷ τε φύσις δούλος, ἢ τῷ φύσις διαδοτικῇ τῷ
τῷ συμφέροντος, ὅμως ἀρχὴ αὐτοῦ τοῦ διαδοτικῇ
συμφέροντος ἔστιν ἡ φύσις αὐτοῦ τὸ τοῦ δούλου, χτῆ
συμφορῶντος· ἢ γὰρ ἐν δόχῃ φησὶν ὁ δούλος,
σὺ ἐστὶς τῇ διαδοτικῇ.

*Arist. l. 1. c. 4. Seruus res quadam possessa
animata est, & minister omnis veluti instrumentum
est instrumenti antecedens.*

*Qui non est sui natura sed alterius, & praeter ea
verò hoc est, hic seruus est natura. Alterius porro ho-
mo est, qui cum homo sit, res possessa est. Iam verò res
possessa instrumentum est ad agendum accommoda-
tum & separabile.*

*C. 6. Unobis modis dicuntur seruire & seruus: est
enim aliquis lege seruus, & homo seruiens: lex enim
pañum conueniunt quoddam est, qua lege bellocapti,
eorum qui vicerunt eaque ceperunt, esse dicunt. &c.*

*L. 3. c. 6. Domini imperium quamuis reuera na-
tura seruo & natura domino idem expediat, nobile-
minus tamen in imperando domini utilitatem spectat
per se, serui autem ex euentu: fieri enim non potest, vt
seruo intereunt, imperium, domini sit saluum.*

Ceux qui sont soubmis en la maison au maistre de la famille & luy obeissent, peuuent estre diuersement considerer. Anciennement ceux qui seruoient à la famille, estoient nommez serfs, qui est ce que nous appellons maintenant esclaves ou captifs : & ceux-cy estoient du tout soubmis à la puissance de leur seigneur, pour le regard de leurs actions, de leur vie & de leur mort : comme il se pratique encores en quelques lieux. De sorte qu'ils n'auoient aucune liberté de contredire aux commandemens qu'ils en receuoient, non plus que le corps à celuy de l'ame : & ainsi les vns commandoient absolument, & les autres estoient tenus d'obeir simplement. En quoy l'utilité n'estoit par soy que pour le seigneur & non pour l'esclau, sinon par accident, entant que le seigneur le conseruoit : parce que sans esclau il ne pouuoit estre seigneur. Mais combien que comme nous venons de montrer, il y ait des hommes qui doiuent naturellement commander, & d'autres seruir : il n'y a point d'apparence que ce soit d'un empire ny d'une subiection si absolue, comme celle du seigneur & de l'esclau : car un tel commandement est contre la loy de nature, laquelle n'a institué cet ordre, que pour l'utilité commune & mutuelle du commandant & de celuy qui est commandé : ce qui n'est aucunement obserué entre le seigneur & l'esclau : d'autant que cettuy-là n'a esgard en ses commandemens qu'à son bien particulier, sans se soucier de celuy de l'autre, qu'entant qu'il luy est utile, & qu'il ne s'en peut passer. Car encores qu'il ressemble à celuy de l'ame sur le corps, qui est aussi absolu & naturel, la raison toutesfois n'est pas pareille : attendu que le corps est moins noble, selon son essence & condition, que n'est l'ame, pour laquelle seruir d'organe & d'instrument, la nature l'a fait, & non pour autre vsage : là où les hommes sont de leur essence & nature, egaux entre-eux en perfection lors qu'ils naissent. De sorte que iagoit qu'au progrez de l'age, l'un se trouue plus imparfait que l'autre, ou parle de fault de ses organes, ou de bonne nourriture & de discipline, & que l'autre par la faueur de ses parties, lesquelles ne luy de fail-

luy defaillent pas comme au premier se rencontre plus habile & accomply de l'entendement, il ne s'ensuit pas qu'il ait autre commandement sur luy de nature, que pour le regard de leur commune utilité : à sçavoir à proportion du merite de chacun, selon qu'il confere au public : doncques cette subiection & ce commandement si absolu & simplement, ne sont pas de nature.

Or puisqu'une telle servitude n'est pas de nature, elle est de l'institution des hommes : à sçavoir, ou selon les loix, par tolerance, volontairement ou violamment. Selon les loix, tout esclave l'est, ou de droit de guerre, ou pour estre engendré d'une femme esclave, ou par condamnation pour ses crimes, qu'on appelle esclave de peine : car il a esté ordonné entre les hommes autres fois, que ceux qui viendroient en la puissance de l'ennemy vainqueur en guerre, ausquels il n'osteroit pas la vie comme il la pourroit faire : demeureroient esclaves ou serfs : à condition d'une telle obeissance à ses commandemens, comme nous l'avons ditte; & qu'il garderoit tousiours la puissance sur leur vie, sur leur mort, & sur leurs actions. Les gens ayant jugé qu'encores que ses conditions soient dures, que neantmoins elles sont plus douces & supportables au vaincu, que d'estre priu de la vie (qu'il ne peut iamais recouvrer cōme il espere faire sa liberté perdue, en servant bien son seigneur, ou par quelque autre occasion) & plus honorables & utiles au vainqueur, que s'il mettoit à mort tous ceux qui tombent sous sa puissance. Cette coustume, loy, & condition est encores maintenant observee presqu'en toutes les nations qui n'ont point receu le Christianisme : car elles gardent les prisonniers de guerre, ou pour servir, ou pour les manger, comme font quelques sauvages.

Des servitudes qui sont sans l'ordonnance des loix, nous pourrions en appeller les vnes volontaires & les autres violentes & par usurpation. La servitude volontaire est de deux sortes : l'une quand quelqu'un estant libre, vendroit sa liberté, ou qu'il la ioueroit, ou se donneroit de son bon gré à quelque seigneur, pour quelques certaines considerations qui luy mouvoroient, se soubmettant à son commandement aux conditions des autres esclaves ou captifs de guerre : comme il s'est pratiqué entre les Hebreux. Il y a encores une autre sorte de servitude volontaire, qui est celle des serviteurs domestiques, dont les Chrestiens vivent, par laquelle ils sont tenus de rendre du service, honneur & reuerence à leur maistre, cependant qu'ils sont en sa maison & à ses gages : mais le maistre n'a pas puissance sur eux de la vie & de la mort, ains seulement de les chastier & corriger avec discretion, selon la raison : laquelle puissance n'est pas sur les manoeuvres, mercenaires, & journaliers. Les servitudes violentes seroient quand nous cōtraindrions un autre par nostre puissance, & force plus grande que la sienne de nous servir, avec une telle subiection, encores qu'il ne fust point de nos ennemis declarez, ny pris en guerre.

Des servitudes les plus & moins iniustes.

CHAPITRE VIII.

Οὐτε πιθανόν ἔστι ἔχουσιν ἀπεροὶ λόγοι, ὡς ἔδει το βέλτιον ἔχει ἀρετὴν ἀρχὴν ἔχει δὲ οὐδὲν ὅλως δ' αὐτοὶ γὰρ πῶς, ὡς οἰοῦνται, δικαίᾳ πρὸς. ὁ γὰρ νόμος δικαίος τίς ἔστι; πόλεμον δουλείας πιθανόν δικαίᾳ ὅλως δ' ἔχει φασί. τίς τε γὰρ ἀρχὴν ἐπιδέχεται μὴ δικαίᾳ εἶναι τὴν πόλεμον, καὶ τὴν ἀνάγκην δουλείᾳ οὐδὰ μῶς ἀνὰ φάιν τις δούλοι εἶναι. εἰ δὲ μὴ, συμβέησκει τοῖς ἐν γυναικαῖς εἶναι δουλοῦνται, δι' ὅλους εἶναι, καὶ ὅτι δούλων, ἐὰν συμβῇ παραβῆναι ληφθῆναι. ἀνάγκη γὰρ εἶναι πῶς φαναι, τοῖς μὲν πάντα τοὺς δούλους, τοῖς δ' ἑκάμῃ. τὸ αὐτοὶ δὲ τῶσδε ἔχει ἐν γυναικαῖς αὐτοῖς μὲν γὰρ ἐμὸν παρ' αὐτοῖς ἐν γυναικαῖς, ἀλλὰ πάντα τοὺς νομίζουσιν.

Arist. l. 1. polit. c. 6. Neque probabile habent alia rationes, quin oporteat id quod virtute praeferat, dominari atque imperare: in summa autem nonnulli iure quodam vi arbitrantur, nientes (lex enim ius quoddam est) servitutem bellicam statuant esse iustam, sed simpliciter & absolute iustam esse negant. Nam primum contingere potest, ut principium bellorum non sit iustum: deinde indignum qui serviet, nemo villo modo dixerit esse servum. Alioqui eveniet, ut qui honestissimo et clarissimo loco natus existimatur, servus fiat, et ex servis natus, si forte acciderit vi capti venerint. Necessse est fateri aliquos esse, alios ubique locorum servos, alios nusquam. Eodem autem modo & de nobilitate sentiendum est. Eos enim non solum domos nobiles, sed ubique gentium claros arbitrantur.

De ces trois sortes de servitude selon la loy, il n'y a que celle de peine qui soit simplement iuste, & les autres non : parce que ce qui peut provenir d'un principe iniuste, n'est pas iuste simplement. Or la captivité de guerre peut provenir d'un principe iniuste, simplement : car quelqu'un faisant une guerre iniuste, peut prendre captifs ceux qui se defendront iustement, & qui sont dignes par leur excellence d'esprit, de ne servir pas, ny leurs

enfants d'estre esclaves: attendu que comme dit Aristote, personne ne dira que ceux-là soient serfs. La servitude par violence sans loy, a encores outre les fudites conditions, d'estre contre la raison; & parant encores plus iniuste. Quant à la servitude volontaire, elle peut estre plus iuste: car celuy qui se rendra serf, le fera de son consentement, & puis il pourra arriuer que ce sera à cause de la debilité de son iugemēt, qu'il aura besoin d'estre en la puissance & sous la conduite d'autrui. Mais combien que la servitude selon la loy ne soit pas simplement iuste, elle l'est neanmoins en quelque sorte: parce que la loy l'a ordonné pour la commodité de la vie humaine, comme chose vtile aux victorieux, & aux vaincus: à sçavoir, à ceux-cy, parce qu'ils sont conferuez en vie: & à ceux-là, d'autant qu'ils sont excitez à combattre plus vaillamment, à cause de cette recompense, & empesche de deuenir cruels: chose qui est expediente pour la conseruation des hommes, afin de reprimer la malice des ennemis. Doncques la servitude est iuste en quelque chose: c'est à dire entant qu'il a esté licite de la poser par la loy, pour vn plus grand bien: mais toutes-fois il n'est pas iuste simplement, ny selon la nature, que quiconque est vaincu, soit serf & subiect du vainqueur: parce qu'il arriue bien souuent que le sage & le vertueux est vaincu, par vn malhabille & meschant. Et il est iniuste selon nature que le superieur & le meilleur soit soubmis à l'inférieur & au pire. Et toutes-fois il faut que les gens de bien & sages, gardent la loy, quand elle seroit au dommage du particulier: attendu que le bien commun, est meilleur que le particulier.

Les Chrestiens qui viuent selon la pure & vraye religion, & qui sont instruits en vne meilleure école, que tous les autres Philosophes ny Legislateurs, n'approuuent point les seruitudes de guerre, ny la volontaire, avec vne telle puissance du seigneur sur l'esclau, comme repugnantes à la charité, qu'on doit auoir enuers son prochain: à cause de quoy, il ne se trouue guerres d'esclaves en toute l'Europe, où les Chrestiens dominent. Nous concludons doncques, que la servitude qui rend les hommes esclaves, n'est pas de nature, ains qu'elle est introduite par les hommes: comme la propriété & diuision des terres, & autres biens. De ce que dessus, Aristote tire que le libre ciuilement, c'est celuy qui opere pour l'amour de foy mesme, & se meut selon la propre volonté & conception, & pour l'amour de sa propre fin, & non à l'appetit d'un autre: & le seruiteur, naturellement, ou volontaire, c'est celuy qui est pour vn autre, & qui se meut à l'appetit d'un autre, & pour la fin d'un autre, à sçavoir du maistre: au moyen de quoy il ne vit pas comme il veut: & de cette sorte il est vn instrument animé du maistre, leparé de luy & en sa possession. Mais il n'y a que l'esclau qui soit soubmis à son seigneur, avec puissance absolue de la vie, & de sa mort.

Que le pere de famille doit commander en sa maison, & de quel empire.

CHAPITRE IX.

Οἰκοτεμνὸν, καὶ Δεσποτὸν.

Η μὲ οἰκομικὴ, μοναρχία· μοναρχία γὰρ πᾶς οἶκος.

Γυναὶκὸς ἄρχει καὶ τέκνον, ὡς ἐλευθέρων μὲν ἀμφοῖν, ὡς δὲ ὅτι τῶν τῆς ἀρχῆς, ἀλλὰ γυναικὸς μὲν πολιτικῶς, τέκνον δὲ βασιλικῶς· τότε γὰρ ἄρχει φύσις ἡ φύσις ἡ γυναικώτερη, εἰ μὴ που συνέστις ὁ δὲ φύσις καὶ τὸ περιεχόμενον ἢ τέλειον ἢ νεώτερον καὶ ἀτελέσι.

Ἄλλοι γὰρ ὅσοι τὸ ἐλευθέρων ἢ δούλων ἄρχει, καὶ τὸ ἄρχει ἡ φύσις, καὶ ἡ ἀνὴρ παῖδός· ἡ πᾶσι συνέπαρχει μὲν ἡ φύσις τῆς φύσεως, ἀλλὰ συνέπαρχει ὁ δὲ φύσις τῆς φύσεως, ὅπως οὐκ ἔχει τὸ βουλευτικόν· τὸ δὲ φύσις ἔχει μὲν, ἀλλὰ ἄκυρον· ὁ δὲ παῖς, ἔχει μὲν ἄλλ' ἀτελέσι.

Ὡς φανερὸν ὅτι ὅτι ἡ φύσις ἀρετὴ τῆς ἐνέργειας παντός, καὶ ἡ φύσις ἡ αὐτὴ σωφροσύνη γυναικός, ἡ ἀνδρός· ὅτι ἀνδρία, καὶ δικαιοσύνη, καὶ ἀρετὴ ὅτι

Arist. l. i. polit. c. i. Eum qui rei familiaris munusda facultate sit pradius, quem œconomicum, & eum qui seruus imperare sciat, quem despoticum.

C. 7. Domesticum quidem imperium monarchia, domus enim vnus imperio regitur.

C. 12. Vir in uxorem & in filios imperium habet, atque in utroque sanè vi in personas libera: verum non eodem genere imperat: sed in uxorem quidem ciuilitè, in filios verò regiè: nam et vias ad principatū obinendū aptior est quàm famina, natura: nisi forte ita comparatum est, ut a natura descinerit, & natu grandior es jam adulta, atq; etate corroborata, quàm iunior & adolescens etate immatura.

C. 13. Alio enim modo liber seruus preest, & mas femina, & vir puero: & in omnibus insunt animi particula, sed dissimili modo insunt: seruus enim omnino, & vniuersè non habet consultandi facultatem: famina habet illa quidem, sed irriam et imbecillum puer habet ille quidem, sed imperfectam.

Itaq; perfectum est, ad eos omnes qui à nobis disti sunt, virtutem moralem pertinere: neque eandē mulieris & viri esse temperantiam, neque fortitudinem.

Σωφροσύνη.

Σωκράτης, ἀλλ' ἢ μὲν ἀρχὴν ἀνδρία, καὶ ὑπερη-
φανία.

Ἡ ἀρετὴ τοῦ δούλου κατὰ τὴν ἀπορίαν ἔχει δὲ
κατὰ τὴν ἀναγκάσαν χεῖρισται εἶναι τὸν δούλον ὥστε
δούλον ὅτι ἐκ ἀρετῆς δίδται μικράς, καὶ τοσαύτης ὅ-
πως μίτη δὲ ἀκολασίας, μίτη δὲ δειλίας ἐλλεί-
πει τῆς ἐργασίας.

Ἡ δὲ τίτλων ἀρχὴ καὶ γυναικὸς καὶ τοῦ δικαίου πάντος,
καὶ δὲ χαλκῶν οὐκ ἀνομιάν, ἡτοι τῆς ἀρχαίας
χεῖρις βέτι, ἡ κοινὴ πᾶσι ἀμφοῖν καὶ τῶν μὲν
τῶν ἀρχαίων, ὡς τῶν οὐρανῶν καὶ τῶν ἀλλὰς τίχας,
οἷον τὰ περικλῶν, καὶ γυναικῶν καὶ τοῦ συμβολικοῦ δὲ
καὶ αὐτῶν εἰς τὸν γὰρ καλὸν καὶ τὸ παιδοποιεῖν
ἐστὶ τῆς γυναικῶν ἐνίοτε εἶναι ἐκ αὐτῆς ἀ-
σπαστὸν ὁ κυβερνήτης εἰς βέτι ἀπὸ τῆς πλῆθους.

neque iustitiam, quemadmodum putabat Socrates
sed hanc esse ad imperandum accommodatam, illā,
ad parendum, ac ministrandum, &c.

Virtus servus ad dominum refertur: possumus au-
tem servum ad rei necessarias esse videri: ex eo intel-
ligere licet, ei exigua virtutis opus esse: nimirum tan-
ta quanta fretus, neque propter intemperantiam, ne-
que propter ignaviam minus sibi à domino assignari
desugiat, aut minus cumulatè explicat.

L. 3. c. 6. Imperium autem in liberos & in uxore,
& in omnem domum, quod appellamus æconomicum,
id est rei familiaris administrationis proprium; aut
eorum quibus imperatur gratia est, aut commanent
quandam virorumque utilitatem spectat. Per se
quidem, eorum qui parent imperio: quemadmodum
& alias artes videmus, verbi gratia, artem medendi,
& artem corporum exercendorum: ex enim verò
etiam, eorum qui imperant, fuerit. Nihil enim obstat
quo minus is, qui puerorum corpora exercet, unus sit
interdum etiam ipse ex iis qui exercentur: quemad-
modum navis gubernator semper unus est numero
navium.

L'Empire de la famille est monarchique: car puis que naturellement le plus parfait domine au moins parfait, comme nous avons dit: le mary qui est naturellemēt plus parfait que la femme, & le pere que son enfant, pour le moins lors qu'il est ieune: à la domination sur l'une & sur l'autre. Et combien que la femme soit libre, neantmoins à cause de la mollesse de sa nature, elle adhère facilement à une opinion, & s'en depart tout de mesme: à raison de quoy son cōseil est sans force: & aussi parce qu'elle est muable pour vne legere occasion estant agitée de passion. L'enfant tout de mesme, encbres qu'il soit libre, ne peut avoir de conseil que de defectueux & imparfait: d'autant qu'il n'apas l'usage de la raison affermy pour pouvoir rechercher & examiner tout ce qui y est requis: ny assez d'age & d'experience dont s'engendre la prudence. Or ces défauts rendant la femme & l'enfant incapables de se bien regler, il faut qu'ils vivent sous la domination du mary, & du pere, qui les conduit & gouverne. Mais ce gouvernement n'est pas comme celuy du seigneur envers le serf: car le seigneur n'a esgard qu'à son bien, sans se soucier de celuy de son esclave, qu'entant qu'il luy sert, & qu'il luy commande par la force: là où le pere de famille combien qu'il ait plaine puissance sur ses enfans, neantmoins il y domine par amour: parce qu'il les engendrez: car chacun ayme ses œuvres, & regarde à leur bien & les conferue; comme vne partie de soy mesme. Et la principauté du mary sur la femme doit estre douce, par amour, & moderee selon certains devoirs naturels de l'un & de l'autre, & non avec pleine puissance. L'esclave ou le serviteur selon qu'il est tel, n'a point de faculté de deliberer ny consulter en la famille, & le gouvernement du seigneur envers luy est absolu, & sans contradiction: comme celuy de l'ame sur le corps, pour le regard du mouvement de lieu: car ainsi que le corps n'a aucune liberté de resister à ses commandements, quand son indisposition ne l'empesche point: De mesme l'esclave est tenu d'obeir à l'empire du seigneur, sans avoir aucune permission d'y resister. Le regime du mary, pour le regard de sa femme & de ses enfans, est comme celuy de la raison sur l'appetit sensif: car il leur est libre & licite de contredire en quelque sorte à son empire, selon certaines conditions naturelles, qui sont entre le commandement du mary & du pere, & l'obeissance de la femme & des enfans: car la puissance du pere est en certaine chose plus absolue & sans contradiction sur les enfans, que l'autorité du mary sur la femme. Doncques il y a en la famille deux principautez, l'une seigneuriale par laquelle le maistre commande à ses esclaves & à ses serviteurs & valets, & l'autre æconomique: dont il regit & gouverne les libres: à sçavoir le mary, la femme: & le pere ses enfans. En la domination æconomique, celuy qui domine entend par soy à la propre utilité de ceux qui luy sont soumis, & par accident à la sienne propre: entant que le regime tourne à son bien, comme il arrive en plusieurs arts: car le medecin entend par soy au bien du malade: c'est à dire à le guarir: & par accident à son bien: en ce que le guarissant, il profite en la science de medecine, & gaigne de l'argent. Semblablement les Princes qui regnent legitimentement, entendant par soy à l'utilité des citoyens: & à la leur par accident.

φύσις μὲν οὖν δύναιται τὸ θῆλυ, καὶ τὸ δούλον·
ὅθεν γὰρ ἡ φύσις περὶ τοῦτον, οἷον χαλκὸν τυποῖ·
ἡ Δελφικὴ μαχαίρα, περὶ χειρὸς, ἀλλ' ἐν τοῦ
ἐν ὅτῳ γὰρ αἱ σκοπεύονται χαλκίται τῆς ὀργάνων
ἔχουσιν, μὴ πολλοὺς ἔργους, ἀλλ' ἐν δουλείῳ· ἐν
δὲ τοῖς βαρβάροις τὸ θῆλυ τὸ δούλον, πλεῖν αὐτῶν
ἔχει· ὅθεν αἱ ποὶ α' ὅτι τὸ φύσις ἀρχὸν οὐκ ἔχου-
σιν, ἀλλὰ γίνεσθαι ἡ κοινὴ αὐτῶν, δούλου καὶ δού-
λου.

*Arist. l. 1. polit. c. 2. Fœmina igitur & servus di-
stincti sunt natura. Nihil enim tale efficit natura,
quale fabri ferrarii gladium delphicum perfecte uni-
ter & angustè, sed singula ad singulos usus. Sic enim
absolutissimum & perfectissimum fuerit unum quod-
que instrumentum, si non multis operibus, sed uni af-
feruiat. Apud Barbaros autem fœmina & servus eod-
em sunt ordine & loco. Cuius rei causa est, quod nō
habent quod imperat natura, sed eorum societas ex
sermo & ancilla constat.*

Aristote reprend certains barbares, qui vsoient de son temps de leurs femmes au lieu d'esclaves : dont l'erreur vient, qu'estant tous sans vigueur d'esprit, & puissants seulement en force de corps, l'accouplement du commandement & du commandé, n'est point entre eux : de quoy il conclut qu'il n'est pas expedient, que telles gens se messent du gouvernemen- : mais seulement qu'ils soient subiects & qu'ils obeissent : estimant que le barbare & le serf, c'est vne mesme chose par nature : car il appelle barbare, vn homme rude, viviant sans raison, comme vne beste. Mais pour le regard des femmes, il dit que la nature n'or- donne point vn instrument à plusieurs offices, comme estoit le cousteau de Delphe, ains vn à vne : ainsi qu'il se voit que l'œil est institué pour voir, la main pour prendre, & l'ouye pour ouyr : & ainsi des autres, (ce qu'il faut entendre pour le regard des œuures, qui se font ensemble : car la main peut faire diuers instruments : à cause de quoy elle est appelée l'instrument des instruments : & la lague goustier des saveurs, & parler.) Et parce qu'il ar- rive que l'office de la femme & celui du serf, s'exercent ensemble & par diuerfes parties, Aristote dit que la nature a constitué la femme pour engendrer, & non pour seruir : & les serfs pour seruir seulement.

Voilà de quoy la maison ou famille consiste, & comment elle est composee du mary & de la femme, du pere & des enfans, & du seigneur & des esclaves : dont trois des persō- nes, à sçauoir le mary, le pere & le seigneur, ne sont qu'un mesme homme : lequel a ses di- uers noms, au respect des trois choses diuerses, auxquelles il le rapporte : à sçauoir la fem- me, l'enfant, & le seruiteur. Or encores que ce soit à luy à commander, & aux autres à o- beïr, comme nous auons dit : c'est toutesfois selon diuerses loix & conditions, les vnes naturelles, & les autres de l'institution des hommes, qu'il doit exercer son empire & son regime : desquelles fortant ou les autres de leur obeissance : la fin & l'intention du pere de famille & celle de la maison est frustree : & au lieu de la felicité & du repos esperé, il s'en ensuit du trouble & du tourment : c'est pourquoy afin que chacun se comporte comme il doit en sa condition, nous mettrons icy quelques loix & devoirs du mary, du pere, de la femme & des enfans, dont ils sont par nature, & selon la raison mutuellement obligez les vns enuers les autres : & de quelle sorte aussi le seigneur ou maistre doit viure avec ses esclaves ou seruiteurs. Et d'autant qu'il est requis des biens & possessions exterieures à la famille pour l'entretenir suffisamment, nous en traiterons aussi : & comment il les faut acquerir, conseruer, les despenfer, & en iouyr.

Des loix que le mary doit obseruer pour le regard de sa femme.

CHAPITRE X.

Εὖ δὲ ἔχει καὶ τὸ τὸν Ἠσιόδου,
Παρθητικὴν δὲ γαμεῖν, ἵνα ἦτα κατὰ δού-
λην.

*Aist. l. 1. Oeconom. c. 4. Præclarè autem se habet
& hoc Hesiodi,
Sitque uxor, mores quæ discat, virgo probatus.*

L'Homme doit espouser vne fille d'aage cōuenable, afin de la pouoir rendre imbuë de mœurs qui luy soient agreables : car la ieunesse à cause de sa tendreté est fort docile : là où fil prend vne femme plus aagee, il ne l'accommodera pas facilement à ses humeurs & façons, & principalement si elle a eu vn autre mary : & ainsi il demeurera vne dissimi- litude de mœurs entre eux, il n'y aura point de paix en la maison, & l'amour coniugal ne durera pas : car la diuersité des mœurs n'est pas propre à la dilection, tant s'en faut elle em- peschel'amour & romps les liens. De sorte que ce seroit chose impossible, de bien disposer la famille, & gouverner la maison, si l'homme & la femme qui en sont les premieres par- ties, n'estoient bien vnus de volonte : car comme dit le Sage, le fondement & l'establis- sement de la maison, c'est l'homme & la femme qui sont bien d'accord ensemble.

Πιεῖ

Περὶ δὲ κοσμησεως, ὡς ἄρ' ἔδδ' τὰ ἡθ' δεῖ ἀλα-
ζονομεύειν ἀλλήλους πλῆσιόντων, ὅπως ἔδδ' τὰ
σώματα· ἢ δὲ ὧς ἡ κοσμησεως, ἔδδ' ἐλθόντων
ἐπὶ τῷ τραπεζῶν ἐν τῇ οἰκίᾳ πρὸς ἀλλήλους
ὁμίαν.

Secondement, l'homme ne doit point souffrir qu'elle vse de fard, ny d'habillemens in-
decents à son aage & condition: parce qu'ainſi que la fiction n'est pas bien ſeante aux
mœurs, pour vivre paisiblement & amiablement ensemble: tout de meſme elle ne con-
vient pas au corps: car tels ornemens ne different en rien de ceux dont les Comœdiens
& ioüeurs de tragédies vsent sur l'eſchaffaut, où ils paroissent comme des Roys: n'y ayant
point de doute que la femme fardée en se presentant, ne desiré de paroistre belle, encores
qu'elle ne le soit pas: non plus que le Comœdien n'est pas vrayement le personnage qu'il
jouë.

Πρῶτον μὲν οὖν νόμος πρὸς γυναῖκα, ἥ το μὴ
ἀδικεῖν· ὅπως γὰρ αἱ ἑλ' αὐτοῦ ἀδικοῦτο.

Αδικία δὲ ἀνδρὸς, αἱ ἡμέτεροι ζωνοῖσι γυ-
μναί.

Συμφέρει δὲ γυναικὸς μερίμη μὴν, τὸ ἢ
ἰδὼν ἀνδρα ἰδὼν τὰ καὶ τὴν αὐτῷ φυλάττειν
ἑαυτῇ, ἀλλὰ μὴ μεμνημένη γυναικα ὧς φροῦ-
δι· ἔχειτε μάλιστα ἡ αὐτῇ, αὐτὴ δὲ πασι τ' ἄλ-
λων παύειν ἔδδ' αἱ πρὸς αὐτῷ τομῶντες·
ὅσω γὰρ ὅσῳ τῷ ἀνδρὶ ἡ γυνὴ πρὸς αὐτῷ
καὶ μεμνημένη αὐτοῦ, ποσὶ τὰ μάλιστα ποιήσει ἀν-
δρὶ καὶ αὐτῷ τοιαύτην χρῆσιν.

Παιτις γὰρ τὰ γέγραπτα ἴδια Σοφοτέρων,
σφίδρα φέρειν χαλεπῶς· ὅς τε ἐν τῇ ἀφαι-
ρήσει τ' ἰδὼν ἀγαπᾷ, καὶ πρὸς τ' ἀλλοθίαν πλεῖστα
διδῶ· καὶ μὴ ἔδδ' ὅτι τῷ γυναικὸς ἰδὼν, ἔδδ' ὅτι
αὐτῇ ὁ ἀνὴρ διγνώσκων βεβαιώσιν, ὡς ἡ οἴα· ἔ
ἀρροῦται (ζωνοῖσι)· διὸ δὲ οἷα ἀνὰ πρὸς αὐτῷ
τῷ συμφέρειν γὰρ ἀνδρὶ, ἔδδ' αὐτῷ, τὸ αὐτῷ ἀν-
μα βαλεῖν, ἵνα μὴ σφάλλωνται καὶ ποικρῶν παί-
δες γυνοῖσι ἐμὸν γένος, ὅθεν δὲ ἡ γυνή, τὸ
γαμικὸν γένος ἀφαιρῶν, οἱ δὲ παῖδες ἀδικοῦνται
αὐτοῦ δὲ, ἢ ἀπὸ τῶν αὐτῷ ἀνδρὶ ἐπὶ αὐτῷ.

Ὅ δὲ γὰρ ἰδὼν αὐτῷ, ἀξιοσέας τ' ἄτλατος γυ-
ναῖκος, ἐφ' ὃ τὸ συμπεριμένει αὐτῇ, ἔδδ' ἀνὰ πρὸς
ἡσίοι αὐτοῦ παραφυλάττειν, ἔδδ' τὸ τὴν γὰρ ἡσίοι
βίβει· τ' ἀλόχῃ σφίδρα καὶ φιλοῖα, καὶ πρὸς αὐτῷ
σφίδρα μερίμη αὐτῷ τιμωρίας ἡσίοι αὐτῷ, τὸ
κακία ζωνοῖα, ἀνὰ πρὸς αὐτῷ ἔδδ' ἀλλ' ἔδδ' μετὰ
κρίκος ἡσίοι αὐτῷ, καὶ πρὸς αὐτῷ ἡσίοι αὐτῷ
ἡσίοι αὐτῷ ἀλλ' ἀπεκρίνατο, μεμνη αὐτῷ γυ-
μναί δὲ αὐτῷ, φάνει δὲ ἡσίοι αὐτῷ, καὶ ἀνὰ πρὸς
κακία καὶ ἐπὶ αὐτῷ αὐτῷ αὐτῷ γυναικα βί-
βει καὶ παῖδες ἰδὼν μάλιστα ἡ ἀνὰ πρὸς αὐτῷ
αὐτῷ.

En troisieme lieu, l'homme ne doit point faire d'injure à sa femme, & particulièrement
en recherchant la compagnie d'une autre, dont il y a plusieurs raisons. Et premierement
de peur que si la femme s'apperoit de l'adultere de son mary, que cela luy donne occasion
de l'injurier en la meſme maniere. Secondement, puisque l'honneur est deſſend de faire injure
à l'ennemy meſme, qui se retire en sa maison: à plus forte raison sa femme qui n'y est pas
venue comme ſervante, comme ennemy, ny comme eſtranger; mais comme compagne,
comme amie, & comme domesteque: ne doit point recevoir ny telle injure & iniultice,
qui est la plus grande qu'on luy ſçauroit faire. En troisieme lieu, parce qu'il est indigne

Tom. 2.

Y

De ornatu hoc ſervetur, ut quemadmodum incipia o-
ſtentationem in moribus, ita corpore quoque inter
conſueſcendum fugiantur. Nam compta & ornata i-
ſta coningum vita, nihil differt à tragediarum in ſce-
na verſantium ornatu.

Primum igitur legibus defenduntur uxores, ne iniu-
ria illis inferatur: ſic enim ipſe maritus quoque mi-
nime afficiatur iniuria.

Eſt autem iniuria, quam facit maritus in conſue-
tutine cum extraneis.

C. 7. Flabeur autem maximus honor caſſe & publi-
ca mulieri, ſi illa virum ſe ſolo eſſe contentum, et ſuam
ſibi integritatem conſervare & perſuam habere in-
telligat, quod uxoris erga ſe amoris fides ſit ſingula-
ris. Quoque magis autem & fidelius à viro ſe diligi
uxor ſciuit, eo accuratius ſtudio juo ſurgit ſtudebit.

Suo autem ſe honore ſpoliari unusquiſque grauiter
ferre conſuevit. Nec iam gratiam tribui aliena quam
moleſtum ſua adimi. Nihil autem magis ſuum &
proprium eſt uxoris, quam iniuncta & ſancta con-
iugij neceſſitudo. Quocirca indignum eſt homine non
vecorde vulgo liberos quarere, ne cōcepti ab improbis,
atque ſuilibus, legitime genitis inferantur per uxoris
conſumeliam, & iniuriam liberum, & ad omnia in-
famiam viri.

At Ulyſſes rogante Atlantis filia ſecum vi rema-
neret, ac immortalitatem promittente, nō ideo proderet
voluit charitatem, amoremque; et fidem coniugis, inſtar
raui grauiſſimi ſupplicij, immortalitatis quoque mu-
nus in conſcientia perfidia & ſcleris. Apud Circem
quoque noluit remanere, quanquam illa ſalutem ſociorū
polliceretur: immo hoc reſpondit; nihil ſibi ſua patria
quamvis aſpera & inculca videri dulcius. Optatiſ-
ſime ei ſuit mortalem, uxorem atque filium aſpicere;
quam adipiſci immortalitatem.

d'un homme de sain iugement, de mesler des enfans engêdrez de mauuaises femmes, avec les legitimes: en quoy la femme est priuee de son hôneur, & ses enfans legitimes iniuriez, & luy en reçoit du des-hôneur. En quatriesme lieu, parce que si la femme voit que son mary luy garde de chasteté, & qu'il l'estime pardessus toutes les autres femmes, cômme sienne & fidele; elle s'estudiera d'autant plus de se rêdre telle. Et finalement, parce qu'il appartient à la prudence de l'homme, de sçauoir quels hôneurs son deuz à la femme, afin qu'ils luy soient rendus: car il n'y a personne qui ne se fâche & qui n'ait de la douleur & du regret, d'estre priuee de son honneur; & qui ne se mescontente, qu'on luy oste ce qu'il luy est deu. Or rien n'est plus cher à la femme, que la sainte & inuiolee societé de son mary: & n'y a rien que l'homme doive plus donner à sa femme: car c'est pour cela qu'ils se conioignent & qu'ils demeurent ensemble. Pour à quoy le confirmer & conuier, il se peut représenter les loüanges qu'à meritees Vlysses de n'auoir point voulu trahir l'affection de sa femme Penelope, pour consentir à celle de la fille d'Atlas: encores qu'elle luy promit l'eternité s'il demouroit avec elle. Il refusa aussi de demeurer avec Circe qui luy offroit de sauuer ses compagnons: estimant comme vn grand supplice, s'il acquerroit l'immortalité par vne meschante action: & ayant mieux vne femme mortelle, sans estre meschant, que de viure immortel à ce prix là. De sorte qu'il est mesme bon, afin que le mary & la femme se puissent contenir en l'absence l'un de l'autre, qu'ils s'accoustument à vser modérément des embrassements, alors qu'ils sont ensemble: l'exemple des animaux louables pour ces deuoirs qu'ils obseruent, doit encores inuiter les hommes à ne les violer point.

Διὰ τὸ το μὲν ἐν ὁδοῦ καὶ τῷ ἐν πείδουσιν
χαμητῆς (ῥωσώσονται) ὡς ἐξ ἀέλης, ὡς οἱ οὐκ
μαλιστα, γαῖα, ὁδοῦ παιδῶν.

c. 7. Nihil igitur pratermittendum est omnium quæ
ad bene instituendam uxorem pertinent, ut quæ opti-
ma sit disciplina domestica, & ex præstantissima con-
iugelibet procreetur.

En quatriesme lieu qu'il n'obmette aucune chose appartenante à la discipline, & à l'erudition de sa femme: afin qu'il engendre des enfans d'une tres-bonne femme: car le laboureur n'oublie rien à faire pour ietter sa semence en de tres-bonne terre bien cultiuee, espérant en fin d'en tirer de tres-bons fruiçts. Et si l'ennemy ou les voleurs se presentent pour les luy raurir, il choisit plustost de mourir en combattant, que d'en souffrir le pillage, & la ruine, de quoy il est fort loué. Doncques puis qu'on a tant de soin pour les viures ordonnez à la nourriture du corps, quel est celuy qu'on doit auoir pour les enfans & pour la mere qu'ils nourrit? Il faut appliquer là toute son estude: attendu que par ce seul moyen la condition des hommes qui est mortelle acquiert vne perpetuité, moyennant la succession: & que tous les vœux des peres tendent là. A cause de quoy celuy qui neglige ce soin & certe diligence enuers sa femme, il semble negliger Dieu mesme, en la presence duquel il l'a espousee, & s'est vouë & donné à elle, pour l'honneur, apres ses pere & mere, ausquels il est premierement deu.

Διὰ τοῦτω πλησιάζου τῇ ἀλόχῃ μετὰ σωφρο-
σύνης τι πολλῆς ἐν ἑστίᾳ, ἐν οἴκῳ ἐν μὲ τοῖς λό-
γοις αἰδέσθαι δὲ τοῖς ἔργοις τὸν τιμήν, καὶ τὸ χα-
λόν· ἐν δὲ τῇ ὁμιλίᾳ, τὸ πιστὸν τε καὶ κόσμιον· καὶ
τὸ μὲ μὴ ἐν ἡμετέροις, καὶ τοῖς ἐκύσιν ὄντα, συ-
νήγαμνος ἄξιον· εἰ δὲ π καὶ ἄγνοια δὴμαρτε,
νῦν τε, μὴ δὲ φόβος ἐμβάλλων ὅτι αὐτὸ καὶ αἰδώς
καὶ σεμνότης πρὸς τὴν γὰρ τοιαύτην πάχυν, τοῖς
ἐταίροις μάλιστα ἐπὶ σπῆλαι αὐτῶν τοῖς μοιχοῖς.

c. Cum uxore ita consuecendum est, ut appareat tem-
perantia atque modestia: in dictis verecundia, in fa-
ctis ius & fides, in consiliis fides ac frugalitas. Paruis
delictis quāvis voluntariis venia debet: ignorantia
autem peccata admonendo corriguntur, non per-
terrefaciet vir uxorem metu experio pudoris et ve-
recundia. Id enim fieri in amoribus meretricis solet.

En cinquieme lien, que l'homme se cōporte avec sa femme en l'acte de mariage avec temperance & modestie: qu'il y ait de la pudeur en leurs paroles, de l'honnesteté & droiture en leurs œuures, & de la foy en leur conuersation. Si la femme a fait quelque petite faute par plaisir, qu'il la pardonne: si par ignorance, qu'il l'admoneste tout doucemēt, sans aigreur, ny aspreté: car le mary doit endurer de sa femme, à cause qu'elle est plus foible & imbecile que luy, & plus imparfaite: & parce qu'elle est comme sa moitié: faisant en cela ce que disoit Marc-Aurelle, qu'il faut souuent admonester sa femme, la reprendre rarement, & ne venir iamais aux mains. Et finalement, que l'homme ne donne point de crainte à sa femme, sans vn certain respect, & avec pudeur: car cela ne conuient qu'aux

qu'aux amours impudiques : & aux honnestes femmes , d'aymer les choses honnestes, & craindre leurs maris avec pudeur & reuerence: Et en ce faisant ils s'entre-aymeront & reuereront l'un l'autre. Que si le mary fait autrement, elle pensera qu'il la tiennne comme esclau; & à l'heure la haine estant conceuë enuers luy, & l'amour esteint: elle deuiendra indigne & ne se souciera, ny de sa maison, ny de ses enfans, ny de son honneur propre: mais comme conduitte de desespoir, elle tentera route sorte de mal en la personne de son mary mesme. Et alors le dire du Sage auralieu: Qu'il est meilleur d'abiter en vne terre deserte, ^{Prov. 17.} qu'avec vne femme querelleuse. Doncques il faut que l'homme prudent choisissant vne meilleure voye, qu'il se conserue l'amitié de sa femme, & qu'il se la rende propice & fidelle: afin qu'absent ou present, elle luy soit vtile, comme si c'estoit luy, qui prist le soin de tout. Et par cette concorde entre-eux, leurs affaires iront bien, leurs ennemis en auront de l'affliction, & leurs amis de la ioye.

Des loix & du deuoir de la femme enuers son mary.

CHAPITRE XI.

Τὴν χαλὴν τὴν ἐν ἀγαθῇ γυναικί, ὡς πᾶσι
δεῖ ἀρχαίως εἶδεν, ἀμα δὲ καὶ πᾶσι τῶν ἐπιμελῶ-
ντων αὐτῆς, καὶ τῶν ἀγαθῶν νόμων.

Μὴ δὲ αὖ ἐπιβλέποντας εἰσέναι, ἀσφόδρα καὶ χα-
λέους αὐτῶν· τότε δὲ γυναικῶν ἀσφόδρα, ἡ γυναι-
κὴν ἀμα, καὶ τὴν ἀσφόδρα, ὡς ἐπὶ τῶν εἰδῶν (καὶ
καὶ τῶν χαλῶν, μὴν αὐτῶν) (καὶ εἰδῶν)· ἔτι εἰσόν-
ται δὲ ἀπὸ τῶν ἐν γυναικί, μόνον τὸ ἀσφάδρα, ἔτι αὖ-
τίς αὐτῶν.

QUANT aux loix qui concernent l'honneste femme en la famille; la premiere c'est qu'elle doit commander en la maison, pour le regard de toutes les choses du dedans, & en auoir soin selo ce qui luy est prescript par son mary & par la nature: car il est mal seant à l'homme de sçauoir vne infinité de petites negoces qui s'y font. Secondement qu'elle ne permette point qu'aucun estranger ou inconnu soit admis en sa maison, sans le commandement de son mary: craignant qu'elle ne deue de deshonneur, corrompât les bonnes mœurs, & donnât mauuais bruit, à quoy les femmes sont subiectes. Et afin aussi que si quelque mal aduient de la part de ceux qui y entrent, la faute en soit à luy seul: car comme c'est à elle d'auoir la connoissance de tout ce qui se doit faire au dedans de la maison, il appartient au mary d'auoir la charge & le soin des affaires du dehors.

Κυβερνῶντας, διαπολεῖς τὴν ἐν αὐτῇ τὴν ἀλλή-
κατασκευὴν καὶ ἀσφάδρα, καὶ ἐλπίδας καὶ τὴν ἀσφά-
δρα, ὡς πᾶσι τῶν ἐπιμελῶντων αὐτῆς, καὶ τῶν ἀγαθῶν νόμων.
Μὴ δὲ αὖ ἐπιβλέποντας εἰσέναι, ἀσφόδρα καὶ χα-
λέους αὐτῶν· τότε δὲ γυναικῶν ἀσφόδρα, ἡ γυναι-
κὴν ἀμα, καὶ τὴν ἀσφόδρα, ὡς ἐπὶ τῶν εἰδῶν (καὶ
καὶ τῶν χαλῶν, μὴν αὐτῶν) (καὶ εἰδῶν)· ἔτι εἰσόν-
ται δὲ ἀπὸ τῶν ἐν γυναικί, μόνον τὸ ἀσφάδρα, ἔτι αὖ-
τίς αὐτῶν.

En troisieme lieu, elle doit vser de moindre despence & de moins habillements & ornemens; que les loix de la republique ne permettent à sa condition: considerant que la splendeur des vestemens, ny l'excellence de sa beauté, ny le haut prix de l'or, ne valent point tant pour la louange de la femme, comme la modestie & l'estude de viure honnestement & avec honneur: car tels ornemens de l'esprit sont plus desirables & bien plus puissants pour s'acquérir des louanges iusques à la vieillesse, à soy & à ses enfans, que les somptueux habillements.

Γυναικί, ὡς πᾶσι τῶν ἐπιμελῶντων αὐτῆς, καὶ τῶν ἀγαθῶν νόμων.

Tom. 2.

Arist. l. 1. econom. c. 7. Probam mulierem seu maiorem famuliam, omniumque qua in domum inferuntur dominam esse, eorumque curam suscipere conuenit, ceteris quidem legibus.

Non admittit hac externum quetquam viro non iubente, pertimescens ea imprimis, qua vulgo de mulierum corruptione perhiberi solent. Quod in adibus & intra domesticos parietes fieri debet, id notum erit ipsi. Extrinsecus autem accedentium culpam pressam scilicet maritus.

Quos ipsa sumptus faciet, et quo ornati utitur, eius apparatus infra etiam leges publicas abducat: atque hoc cogitabit, neque corporis nitorem, et vestitus pulchritudinem, neque forma speciem, neque multiplex aurum tantopere commendare hunc sexum, quantopere modestia in rebus omnibus, et studium vitae honestae ac pudicae. Hac enim ornamenta animi praeter ceteris expetenda sunt, & habent plus firmitatis ad laudem conciliandam sibi & liberis, durabilem ac senectutem usque.

Arist. l. 1. polit. c. 13. Afferit enim decus omni famulae silentium, sed non iam hoc idem viro conuenit.

Y ij

Τὸ γὰρ ἀνδρὶ, τὰ ἐν τῇ οἰκίᾳ παραθήματα, ὡ-
δὲνα ἀπορεῖται· τὰ δὲ γὰρ μὲν τὰ αὐτῶ τῷ ἰδίῳ ἀν-
δρὶ ὑπάρχοντα εἶναι σκεῖται, μὴ τῷ κοινῷ πολυ-
πραγμοῦσαι, μὴ τῷ κοινῷ τὸν οἶκον παραγ-
ματινομένῳ μηδὲν· ὅταν δὲ θυγατέρας σκεδύωται
καὶ ἴσῃται, ἡνὲν μὲν εἰσαγαγὼν χυμὸς ἦ.

Μὴ ἀγνοῦσαι ὅτι ὁ χυμὸς τοῦ ἀνδρὸς ἀπορεῖται τὸ ἐν
τῇ οἰκίᾳ μεταχειρίζεσθαι πᾶς τῇ γυναικὶ τὸ εἶναι
πολυπραγμοῦν.

En quatriesme lieu, il faut que la femme n'escoute & ne s'enqueste point des affaires de la republique, ny des choses qui semblent y appartenir: mais quād le tēps sera venu de marier ses filles, ou de recevoir des brus, qu'elle obeisse du tout en cela à son mary, & qu'elle en delibere en sorte avec luy, qu'elle suyue sa sentence: croyant qu'il n'est pas si mal seant à l'homme de sçavoir ce qui se fait en sa maison, comme à sa femme de s'enquerir de ce qui se passe dehors: car la vertu qui sied bien à la femme, c'est la taciturnité; laquelle provenant de l'honneste honte, est louable en tout temps: mais elle ne seroit pas bien seante à l'homme, auquel il est plus requis de parler haut, & quand il faut.

Ἡ δὲ εὐχρηστος γυνὴ, τὰ ὑ ἀνδρὸς ἥτοι καὶ τῶν
ἡμῶν τῶ ἐαυτῆς βίον, ὅς τοι αὐτῇ ἀφ' ἧς οὐχ ὀφείλει
ἔχειν καὶ κοινῶς· ὅτι καὶ μὲν οὐκ ἔστιν ὅτι οὐκ ἔστιν
δικαίως· ἐὰν γὰρ ἐαυτῇ πείσῃ, τὸ τοῦ εὐχέλους
ἀνέχουσα, τὰ δὲ τῷ οἴκῳ πάντα διοικῶσα· ἐὰν δὲ μὴ,
χαλεπώτερον.

En cinquiesme lieu, qu'elle estime qu'ainsi que toutes les parties du corps ont le sens, le mouvement & l'influence de la teste: que de mesme la femme doit dependre de son mary en toutes les choses qui ne sont pas cōtraires à la vertu: & penser que ses mœurs sont la loy de sa vie, que Dieu luy a imposée par la conionction du mariage, dès l'heure qu'il a espousee: les bonnes pour y obeir & les imiter, & les mauuaises pour les endurer patiemment: lesquelles supportant de bon cœur, elle gouvernera facilement sa maison: mais autrement avec difficulté. En quoy elle se doit souuenir, qu'ainsi que le miroir enrichy d'or & orné de pierres pretieuses, ne sert de rien s'il ne represente bien les obiecs au naturel: que de mesme la femme qui est le miroir de son mary, ne fait pas son office, si elle ne se conforme à ses mœurs, quelque grandeur de race & de richesses qu'elle ait apportee.

Οὐ μὲν ἀλλὰ μὲν αἰδῶν τὴν καὶ σεμνότην· ἡ
δὲ καὶ φιλοῦν τὴν καὶ φοβέσθαι, τὸ τοῦ καὶ μάλιστ' αἰδῶν
ἐκ τῆς αἰδῶν· ὅτι καὶ μὲν οὐκ ἔστιν ὅτι οὐκ ἔστιν
ἀδύνατον· ὅτι καὶ μὲν οὐκ ἔστιν ὅτι οὐκ ἔστιν.

Ὡς τὸ μὲν, εἴτε παρὸν τὸ ἀνδρὸς, εἴτε καὶ μὴ, ἐχ-
ῆναι καὶ φιλοῦν· ὅτι καὶ μὲν οὐκ ἔστιν ὅτι οὐκ ἔστιν
κοινὰ τὰ δὲ μάλιστ' αἰδῶν· ὅτι καὶ μὲν οὐκ ἔστιν ὅτι οὐκ ἔστιν
ἡ αὐτῇ, μὴ δὲνα τὸ ἀνδρὸς καὶ μὴ τὴν καὶ μάλιστ' αἰδῶν
δὲ καὶ μὲν οὐκ ἔστιν ὅτι οὐκ ἔστιν· ὅτι καὶ μὲν οὐκ ἔστιν ὅτι οὐκ ἔστιν
τὸ ἀνδρὸς· τὸ δὲ, αἰδῶν τὸ τοῦ κοινῶν ἀγαθὸν· ὅτι καὶ μὲν οὐκ ἔστιν ὅτι οὐκ ἔστιν
τοῦ καὶ μὲν οὐκ ἔστιν ὅτι οὐκ ἔστιν· ὅτι καὶ μὲν οὐκ ἔστιν ὅτι οὐκ ἔστιν
τὸ τοῦ καὶ μὲν οὐκ ἔστιν ὅτι οὐκ ἔστιν· ὅτι καὶ μὲν οὐκ ἔστιν ὅτι οὐκ ἔστιν.

En sixiesme lieu, qu'elle apprenne dès le commencement du mariage (combien qu'elle fust neuue en telles choses, si elle estoit fille) d'aymer son mary, comme il est raisonnable, avec pudeur & reuerence, & le craindre: non de la crainte des seruiteurs ensuers leurs maistres, qui apprehendent la peine, & hayent en craignant: mais de celle des enfans qui craignent par amour, & par reuerence: que si elle fait ainsi en sa presence & en son absence, il ne luy sera pas moins utile & cher, que s'il estoit tousiours present avec le soing de toutes choses. Et quant il est absent, il faut qu'elle estime qu'il n'y en a aucun, ny meilleur, ny plus conuenable, ny qui luy porte plus d'amitié: & qu'elle s'accoustume à cela dès le commencement.

L. i. economie. c. 7. Virum in ea, que domi & intra parietes geruntur inquirere non decet, verum probam uxorem omnibus in rebus operam dare conuenit, ut sit morigera. Non illa audire vult de publicis rebus quicquam, non delibetum coningit trallare. Quod si res & tempus feret, ut filia dandus sit vir, vel uxor filio.

Sic utque non tam de decore virum domesticis operibus, aliquid efficere, quam mulierem scutari exteriora.

Mulier bene insituta existimabit, legem esse sibi ingenium et mores viri sui, latam diuinitus eo tempore quo nuptia inisse, & vita fors consociata fuit. Quod si illa equo animo viri mores feret, admodum faciles erit domesticæ administratio, sin minus, perquam difficilis.

Uxor autem honesta suum virum ita ut aquum est, pudicè & amare et vereri debet: forma enim timorū due sunt. &c.

Ut siue præsens seu absens sit, eadem perpetuatur utilitas, atque si ipse coram adestet, & omnia enarra- ret, utique absentiem quoque experiri uxor eum, quo nullus sibi melior commodiorque & familiarior contingere potuisset, omnia ad commune vtilitatem referent, quatenus puella sit et atate inueniens, illi atque quæ rerum imperitia.

Ἡ δὲ εὐτυχία ὡς ἔστι, μὴ ὡς τὸ ἀντιπρὸς μόνον
 ὅτι ἀνδρὸς ἔστι εὐτυχίῳ, ὁ μὲν ποῖα παρὰ τοῦ
 ὅτι αὐτοῦ ἐκείνου ἐστὶν, ἀλλὰ καὶ τὸ ἀντιπρὸς ἡγε-
 νῶς.

*Non modo rebus secundis & fortuna prospera con-
 cordiam servabit firmam, & obsequium voluntatis vi-
 ri, sed tristibus etiam atque duris temporibus.*

La septiesme loy, c'est que l'honneste femme se doit rendre obeissante, d'accord & con-
 sentente avec son mary, & luy servir non seulement durant la bonne fortune: mais aussi en
 la mauvaïse. Et s'il arrive quelque defect en ses affaires, ou vne maladie du corps, ou vne al-
 lienation d'esprit, qu'elle le supporte tranquillement & luy obeïsse: sinon en cas qu'il luy
 commandast par adventure quelque chose de vilain ou indigne, & si estant parroublé de
 l'entendement il a failly contre elle, qu'elle ne s'en souviene point: ains qu'elle l'attri-
 buë à la maladie & à l'ignorance: car d'autant plus qu'elle luy obeïra diligemment en ces
 choses-là, il luy en sçaura d'avantage de degré, quand il aura recouure sa santé. Et si elle ne
 luy a pas obey lors qu'il luy a commandé quelque chose deshonneste, il le reconnoïstra
 mieux lors qu'il sera deliuré de sa maladie; car la femme se doit garder des choses vilaines
 & illicites, mesme quand son mary le commande: mais és autres cas, elle luy doit bien d'a-
 vantage obeïr, que si elle estoit venuë en sa maison comme acheptee par argent; car elle
 l'a esté d'un bien plus grand prix, qui est la societé de la vie avec le mary, & la procreation
 des enfans, qui sont les choses les plus grâdes & les plus saintes qui peuvent estre és fem-
 mes: d'avantage, si elle vivoit tousiours avec un homme bien-heureux, sa vertu ne seroit
 pas si illustre, combien que ce ne soit pas peu, de bien & vertueusement vser de la fortu-
 ne prospere: Mais toutesfois il faut estimer beaucoup d'avantage, celles qui supportent
 les adverses moderelement: car és grandes calamitez & iniures, il n'appartient qu'à un
 grand & noble courage, de ne faire rien d'abiect. Donques elle doit prier qu'il n'adviene
 aucun cas semblable à son mary: & s'il luy arrive quelque chose de fâcheux, repouter
 qu'il luy en viendra vne tresgrâde loüange, pensant à part elle, qu'Alceste n'eust point ac-
 quis tant de gloire, ny Penelope merit tant de loüange, si elles eussent vescu avec des
 hommes bien-heureux: mais les adversitez d'Admette & d'Ulysses, leur ont préparé vne
 memoire eternelle; & en gardant la foy & la iustice enuers leurs maris, elles ont acquis de
 la gloire à bon droit: car il est fort aysé de trouver des personnes qui participent à la felici-
 té; mais à l'adversité: si ce ne sont de tres-bonnes & honnestes femmes, elles n'y veulent
 point avoir de part. Pour toutes ces considerations, il est bien-seant que l'honneste femme
 ait tousiours son mary en honneur, en quelque fortune que ce soit, & qu'elle ne le mespri-
 se iamais, se tenant vnice avec luy par l'amour: comme vne greffe entee en vn autre arbre,
 dont elle prend la vie, & la pert en estant des-vnie.

*Des loix communes au mary & à la femme, conservant leurs peres
 & meres, & leurs enfans.*

CHAPITRE XII.

Σπένδαλοι τε καὶ σῶμα τὸ τοῖον ὀπμιελῶς,
 ὁ δὲ ἀνδρὶ τὸ γυναικὸς ὅχι τὸν ἀνδρὶ ἢ τὴν γυν-
 αϊκὶ τὸ ἀνδρὸς ἔστι δὲ, τὸ παῖδι δὲ ὡς, καὶ τὸ
 φίλων, ἔστι τὸ ἀγαπᾶν, ἔστι ὅλως ὁ οἰκίας, ὡς
 ὅσος κοινῆς, ἀμφὶ ὀπμιελῶς, ἀνδρὶ τε ἔ-
 ἀκρεβέας ἀλλήλων καὶ ὀπμιελῶς ἢ ἑκάς
 ὡς πλεονάζον ἀνδρὶ ἀνδρὶ γυναικὶ, ἔστι βελτίων τε
 ἢ παρὰ τὴν καὶ διακρίσις.

*Arist. l. i. econom. c. 7. Primum parentibus sollici-
 titè honor habebitur, uxori quidem à viro, viri autem
 ab uxore, ut omnino qui suis ab unoquoque debetur.
 Deinde suscipiatur liberum, consanguineorum, ami-
 corum, rei familiaris, et domus uniuersæ cura com-
 muns. & vterque alteri studio et diligentia superare
 contendat, quo ipse plus boni exisse efficiatque, et me-
 lior institutio præstamior indies existere videatur.*

LE mary & la femme ensemble se doiuent comporter de sorte en l'administration de
 la famille à l'endroit de leurs peres & meres, qu'ils rendent premicrement tout soïn
 enuers eux: à sçauoir le mary à ceux de sa femme autât qu'aux siens propres, & tout de mes-
 me la femme à ceux de son mary. Et puis apres ils doiuent auoir le soïn à leurs enfans, & pren-
 dre garde à ce qui concerne les amis, & aux besongnes de toute la maison, côme à vn bien
 commun, essayant de s'entre-surmonter luy & elle de vigilance & de diligence: afin que
 l'un & l'autre soit cause & auteur de plusieurs biens, qu'il en deuienne meilleur & plus iu-

Ista in senectute iam deposito onere gubernationis domestica, sed atque cupiditatum impetu, facile & ipsi mutuo, & liberis rationem reddere poterunt curationis suae.

*Comment la force de l'homme & l'imbecilité de la femme
sont utiles en la famille.*

CHAPITRE XIII.

*Arist. I. 3. polit. c. 4. Administratio rei familia-
ris alia est viri, alia uxoris, illius enim munus quere-
re, huius custodire.*

L.1. econom. c.3. Sic enim diuisa sunt omnia, ut nō eadem vis sit facultas illorum, cum quaedam in cōtraria vergant, quae ipsa tamen contendunt eodem. Est enim natura vnum sexum fecit robustiorem, imbeciliorem alterum, ut hic ad custodiendam rem, propter iorem, hic propter fortiorem ad propugnandum magis esse idoneus: itaque ut ille foris parati afferret, hic intus conseruaret alata. Prater ea vultu hunc ad opera faciendam cum quae affiditatem probare valeat, sed ad excubandum foris infirmū esse, illum ad quietem minus aptum, sed qui dona valetudinis sit ad exercitationē et motum.

Y üüj

diente pour le bien de la race : parce qu'encores que la generation soit propre à l'homme, & l'utilité de leurs enfans commune, toutesfois c'est à la femme à les nourrir, & à l'homme à les instruire. Or elle ne pourroit supporter les fascheries & importunités qui se trouvent à esleuer les petits enfans, si elle n'estoit d'une nature plus douce & mole pour compatir avec eux. Et l'homme ne les pourroit instruire s'il n'estoit de plus grande force & autorité : c'est pourquoy nous voyons ordinairement que les enfans nourris par une femme vefue, sont sans discipline, si elle n'appelle du secours d'ailleurs.

Des loix & du deuoir des enfans envers leur pere & leur mere.

CHAPITRE XIV.

AINSI que le pere & la mere sont naturellement tenus es choses que nous venons de dire, envers leurs enfans : semblablement les enfans sont obligés de leur rendre des deuoirs de leur part, lesquels nous reduisons à quatre : à sçavoir, l'amour, l'honneur, l'obeissance & le secours, dont les raisons sont telles. Premièrement les enfans sont naturellement tenus d'aimer leur pere & leur mere : parce qu'ils sont quelque chose d'eux, étant qu'ils reçoivent l'estre, la nourriture & l'instruction : à raison de quoy l'amitié de l'enfant envers ceux qui l'ont engendré, est comparée à l'amitié que l'homme doit auoir envers Dieu : car il en reçoit l'estre, comme de la premiere cause que toutes choses sont, & l'aliment, & tout ce qui est necessaire à la vie. Et partant les enfans doivent aimer leurs progeniteurs comme leur second Dieu, receuant d'eux toutes sortes de biens après Dieu qui les donne premierement.

Ils leur doivent rendre honneur, parce que tout vray honneur est fondé en l'excellence de quelque perfection : à cause de quoy nous honorons naturellement les Princes, les anciens, ceux qui sont doüez de sapience, & les prudens. Or l'excellence du vray Roy & Prince par dessus ses subiects, pour laquelle il est honoré d'eux : c'est qu'il les aime, qui leur fait du bien, qu'il a soin d'eux, qu'il les adresse à bien faire, & qui les conserue & defend du mal. Doncques les pere & mere qui ont toutes ces conditions, au regard de leurs enfans & qui sont plus excellents que leurs enfans, d'age de connoissance, de gouvernement, & de beneficence, doivent estre honorez d'eux : non de mesme honneur toutesfois que les subiects deferent à leur Roy : car autre est l'honneur qui est deu au pere, autre celuy qui est deu à la mere, autre celuy qui est deu au sage, & autre celuy qui est deu au Prince.

L'obeissance est deuë au pere & à la mere par les enfans, parce que côme le sens nous le monstre es choses naturelles, es artificielles, & es politiques : c'est aux superieurs & majeurs de commander, & aux inferieurs d'obeir : car la partie raisonnable de l'ame côme superieure, commande à l'appetit sensitif, & luy est nay pour obeir. L'art architectone commande à l'inferieur, comme nous le voyons en l'esprouerie & armurerie qui obeyssent à l'art militaire. Et le Prince est obey de ses conseillers, officiers & subiects, selon qu'il le commande. Doncques puis que le pere est superieur de ses enfans, comme le pasteur des brebis, le Roy de ses subiects, & celuy qui regit de celuy qui est regy : il faut que ses enfans luy rendent obeissance, non toutesfois absolument en toutes choses : plustost qu'à aucun autre : car en la maladie l'enfant est tenu d'obeir au medecin, & étant en temps de guerre à son capitaine, d'autant qu'en ces cas le Medecin & le Capitaine sont superieurs & non le pere.

Les enfans estât deuenus grâds, sont obligés lors que leur pere & leur mere sont impuissans, en mauuaise fortune, en maladie ou en vieillesse, de leur administrer les choses necessaires, & d'endurer toutes sortes de travaux pour les secourir : dont la raison est, que les peres & meres ont donné l'estre à leurs enfans & les y ont conseruez en les nourrissant, lors qu'ils estoient en bas age & debiles : au moyen de quoy les enfans sont tenus par la loy de nature, de leur rendre le bien-fait receu, si non égal, pour le moins en la maniere qu'ils peuent, leur retribuer l'estre côme ils l'ont receu d'eux : à sçavoir en le leur conseruant selon leur pouuoir, par l'administratiõ des choses necessaires, vtilles & delectables à la vie. Et pource que les enfans ne sçauoient iamais demeurer quittes envers leurs peres de ce qu'ils leur doivent, étant impossible de leur retribuer l'estre qu'ils ont receu d'eux, ny une egale valeur, à l'institution & discipline : il ne leur est iamais licite de delaïsser le soing de leur pere & mere, & de cesser à leur bien faire, autrement ce seroit une excessiue meschan-

ceté

ceté & cruelle : mais le pere peut bien enuoyer son fils quand il est grand : car chacun a le pouuoir de quitter sa dette à son debteur, sans qu'il se puisse plaindre d'ingratitude : comme celui à qui elle est dueë, auroit iuste occasion de le faire, si le debteur la nioye.

Des possessions de l'Oeconomie.

CHAPITRE XV.

Επί οὖν ἡ κτήσις μέθ' ἑοικίας ἐστίν, ὃς ἡ κτή-
τικὴ μέθ' ἑοικοδομίας· ἀνωγὰρ τῶν ἀναγκαζέων
ἐδωάται ζῆν ἢ ζῆν.

Τῶν δ' ὀργάνων, τὰ μὲν ἀψυχὰ, τὰ δ' ἐμψυχα·
οἷον τῶν κυβερνήτην ὁ μὲν οὐκ ἀψυχόν, ὁ δὲ πρῶτον,
ἐμψυχόν, ὁ γὰρ ὑπὸ κτήσις ἐστὶν ὁργανὸν ἐν δὲ τοῖς τί-
ζης ἐστίν· ὅτι καὶ τὸ κτήμα ὄργανον τοῦ ζῆν
ἐστίν· ὃς ἡ κτήσις, πλὴν δὲ ὀργάνων ἐστίν, ὃς ὁ δὲ κτή-
μα πᾶν ἐμψυχόν· ὃ ὡς ὀργανον.

Τὰ μὲν οὖν λογίμω ὄργανα, ποικιλὰ ὄργανα
ἐστίν· τὸ δὲ κτήμα, περικλυτόν.

Επὶ δ' ἐπὶ ἀποφύγετον ἡ ποικίσις ἐν δὲ τοῖς τί-
ζης, ὁ δὲ ἀποφύγετον ὄργανον, ἀνάγκη καὶ παύλα·
αὐτὸν γὰρ ἀποφύγετον ὁ δὲ βίον, τοῦ ζῆν, ὃς ποικί-
σις ἐστίν· διὸ καὶ ὁ δὲ κτήσις ὑπὸ κτήσις τῶν τί-
ζης· τὸ δὲ κτήμα λογίμω ὄργανον ἢ τὸ μόνον.

*Arist. l. i. polit. c. 4. Quoniam igitur rerum sine
pariarum & quasitarum, sine etiam reliatarum pos-
sessio, pars domus est, ergo et ratio rei querenda, ra-
tionis rei familiaris administranda pars est. Nam
sine rebus ad vitulum necessarius neque vivere neque
bene vivere fas est.*

*Jam instrumentorum alia sunt inanima, alia ani-
mata: verbi gratia, navis gubernatoria clausus quidē
instrumentum est inanimatum: prout preselium verò a-
nimatum. Ministerium artibus similitudinem quā-
dam speciemque gerit instrumenti, sic & res aliqua
pars & quasita, sine etiam reliata, instrumentum est
ad vitam degendam comparatum. Rerum autē par-
iarum seu reliatarum possessio multitudo instrumen-
torum est, & servus res quedam possessa animata est;
et minister omnis velus instrumentum est.*

*Instrumenta igitur quae appellantur instrumenta,
sunt ad efficiendum valentia: res parsia & possessa ve-
rò ad agendum valet.*

*Præterea quoniam effectio et actio inter se specie dis-
ferunt, & utrique instrumentū opus est, necesse etiam
est hac inter se differre: via porro actio, non effectio
est. Quocirca & servus, eorum quae ad actionem per-
tinent, minister est. Jam res possessa sic dicitur vi
pars.*

L'OECOMOME ou pere de famille ne se considere pas seulement comme mary, com-
me pere, comme seigneur : mais aussi comme ayant le soin, la superintendance, & es-
tant dispensateur des facultez domestiques : parce qu'il est impossible de vivre ny de bien
viure, sans les choses necessaires. Et ces choses sont les possessions qui sont vne partie de
la famille: lesquelles Aristote diuise en deux parts: dont la premiere & la principale sont les
seruiteurs ou esclaves: & la seconde les maisons, les terres, les fruiets, les animaux, les mar-
chandises, l'argent, & autres semblables choses, qui se peuuent commuer & changer. Le
serf ou esclau c'est vn instrumēt animé, actif & hōme, qui est à autrui. Pour l'intelligence
de quoy il est à noter qu'il y a des instruments animez & d'autres inanimez: comme pour
exemple, le gouuernail du nauire est vn instrumēt inanimé du maistre du nauire: & celui
qui le tient & manie vn instrument animé: car le ministre à quelque ressemblance aux in-
struments des arts. Semblablement il y a de certaines choses acquises, ou qui nous ont esté
laissées, qui sont instruments pour passer la vie: & de ceste sorte le serf ou esclau est in-
strument animé de son seigneur. Et d'autant que l'action est differente d'espece de la fac-
tion, & qu'il est besoin d'instruments pour l'vn & pour l'autre, qui soient aussi de differen-
te nature: il aduiet que la vie estant action & non faction, pour ceste cause le serf est mi-
nistre des choses qui appartiennent à l'action, & ainsi il est chose possedee & partie d'vn
autre.

Comment l'Oeconomie se doit comporter enuers ses seruiteurs.

CHAPITRE XVI.

Ο γὰρ δεσπότης οὐκ ἐν τῷ κατὰ θεὸν πρὸς δού-
λους, ἀλλ' ἐν τῷ κατὰ θεὸν δούλοις· ἐπὶ δ' αὐτῇ ἡ
ἐπιτήρησις, ὅθεν μέγα ἔχεται, ὅθεν σμῆνόν· ἔ γάρ τ

*Arist. l. i. politic. c. 7. Dominus enim non in possessio-
ne, sed in usu seruorum cernitur: Hac porro scientia
nihil habet magnum, nihil amplum: nam quae seruū*

δ' ὅλοι ἐπὶ τὰς αὐτὰς δι' οὗτοι, οὐκ ἔστιν οὐδὲ ταύτῃ ἐπὶ τὰς αὐτὰς ἐπὶ τὴν αὐτὴν δι' ὅσους ἐξήσια μὴ αὐτοὺς χρονοπαθεῖν, ἐπὶ τὴν αὐτὴν λαμβάνει ταύτην τὴν μὲν αὐτοὶ δὲ πολίτῶν, ἡ φιλοσοφία.

Ανέμενοι τε ἱερέων, οὐκ ἔστιν οὐδὲ ταύτῃ ἐπὶ τὴν αὐτὴν αὐτοὺς τοῖς κρείστοις ἐκ χρονοπαθῶς ζῶντες, ἐπὶ τὴν αὐτὴν λένον, χρονομῶσι.

Φαίρον τοῖσι, οὐκ ἀνάγκη μὴ μετὰ χρονομῶσι, ἀρετῆς, ταύτης δ' οὐκ ἀναγκαῖον, ὥς τῷ χρονομῶσι ἀρετῆς.

Οὐ μὲν γὰρ δούλῳ, ἄλλως οὐκ ἔστιν οὐδὲ ταύτῃ.

Ομοίως δὲ καὶ δούλῳ πρὸς δασοπλῆν, ἐπὶ τὴν αὐτὴν δὲ πρὸς τὰς αὐτὰς χρονομῶσι, οὐκ ἀνάγκη μὴ αὐτοὺς χρονοπαθεῖν, οὐκ ἀνάγκη μὴ αὐτοὺς χρονοπαθεῖν, οὐκ ἀνάγκη μὴ αὐτοὺς χρονοπαθεῖν.

Οὐ μὲν γὰρ δούλῳ, κοινῶς ζῶντες.

Φαίρον τοῖσι, οὐκ ἀνάγκη μὴ μετὰ χρονομῶσι, ἀρετῆς, ταύτης δ' οὐκ ἀναγκαῖον, ὥς τῷ χρονομῶσι ἀρετῆς, ταύτης δ' οὐκ ἀναγκαῖον, ὥς τῷ χρονομῶσι ἀρετῆς.

Διὸ καὶ τῷ δούλῳ πρὸς δασοπλῆν, ἐπὶ τὴν αὐτὴν δὲ πρὸς τὰς αὐτὰς χρονομῶσι, οὐκ ἀνάγκη μὴ αὐτοὺς χρονοπαθεῖν, οὐκ ἀνάγκη μὴ αὐτοὺς χρονοπαθεῖν.

Γενῶν δ' αὖτε πρὸς τὰς αὐτὰς χρονομῶσι, οὐκ ἀνάγκη μὴ αὐτοὺς χρονοπαθεῖν, οὐκ ἀνάγκη μὴ αὐτοὺς χρονοπαθεῖν, οὐκ ἀνάγκη μὴ αὐτοὺς χρονοπαθεῖν.

Χρὸν δ' ἐπὶ τὴν αὐτὴν πρὸς τὰς αὐτὰς χρονομῶσι, οὐκ ἀνάγκη μὴ αὐτοὺς χρονοπαθεῖν, οὐκ ἀνάγκη μὴ αὐτοὺς χρονοπαθεῖν, οὐκ ἀνάγκη μὴ αὐτοὺς χρονοπαθεῖν.

scire facere oportet, hac illam scire praeferre cōuenit, quapropter quibuslibet hac molestia solui et vacuis esse, apud eos curator rei domestica has partes agit, atque hoc omni gerit: ipsi autem domini et publicani administrant aut philosophantur.

L. 2. c. 9. Si agatur cum eis liberalius, ac dissolutius, libidinose ac petulantius viuunt, & cum dominis de dignitate contendunt: sin trahantur asperius, viuuntque misere, in dominos perniciem moluntur, eosque oderunt.

L. 2. polit. c. 13. Perspicuum igitur est necessario utrumque virtutis participem esse debere: sed eum esse quasdam differentias: quemadmodum y, qui praesens natura et subiectus sumi imperio, natura inter se differtur.

Seruus enim & omnino & vniuersi non habet consultandi facultatem.

Virtuti serui ad dominum refertur. Possumus autem seruum ad res necessarias esse vilem. Ex quo intelligere licet, ei exigua virtutis esse, nimirum iustitia, quanta a fructu neque propter inemptam animam, neque propter ignam, munus a domino sibi assignatum defugiat, aut minus cumulat expleat.

Seruus autem vitiis socius est.

Perspicuum igitur est, talis virtutis esse effectorem & causam seruus dominum esse oportere, non quemquam qui habeat scientiam quandam bene ad descendenda munera seruilia accommodatam. Quapropter non recte dicunt qui seruos ratione spoliant, ei domini praeceptum sequi, nihil praeterea facientur. Monendi enim sunt serui, multo magis quam filij.

L. 1. econom. c. 5. Serui autem ante omnia prohibiti sunt parandi. Horum genera sunt duo: procurator & operarius.

Ad opera facienda seruorum natio maxime opportuna est ea, quae neque ignavia neque nimis fortis sit. Ambae enim haec iniusta & improba sunt. Nam nimis ignavi nihil tolerant, animosius difficulter reguntur.

Finis etiam praescribendus est vniuersis, iustum enim est ei vile, praemium propositum esse libertatem. Libenter enim laboratur praemio propositum & tempore praefinito.

Or parce que de toutes les possessions de l'économe, la meilleure & la plus excellente, c'est l'homme; il doit auoir soing deuant toutes choses de se fournir d'esclaves ou seruiteurs qui soient gens de bien. Il y en a de deux sortes desquels il a besoin en sa maison: à sçauoir les vns qui se messent des affaires de l'économe & sont ses negociateurs: & les autres qui trauaillent de la main, comme artisans, laboureurs, iardiiniers, & semblables manœuvres. Et d'autant que l'experience apprend que les ieunes se dressent par la discipline, il faut en acquerir pour esleuer ceux desquels il desire de se seruir es œures plus liberales. Il doit se comporter enuers ses seruiteurs en sorte qu'il ne les souffre ny superbes ny abiection: en ne les esleuant ny abaissant trop. Secondement il luy est requis de faire quelque honneur à ses agents qui manient ses affaires: parce qu'estant les vicaires, s'ils se voyent desprizez, ils ne seront ny fideles ny soigneux es affaires qu'on leur a commises: & aux manœuvres des viures abondamment: car estant occupez es œures seruiles & laborieuses, ils doiuent estre nourris suffisamment pour supporter & endurer leur travail, & afin qu'on les y puisse contraindre: car aucun ne peut estre seigneur de ceux auxquels il ne donne aucun salaire, & la nourriture de ces esclaves & manœuvres. Pour telles gens il y a trois choses que l'économe doit obseruer: à sçauoir la besongne, les viures, & le chastiment: prenant garde de ne leur pas donner des viures abondamment sans besongne & sans chastiment: car le seruiteur bien nourry & oisieux, n'estant point chastie lors qu'il fait quelque faute, deuiant petulant: & au lieu d'obéir à son maistre, il regimbe comme le cheual

cheval trop gras & de repos : mais aussi qu'il ne les face pas beaucoup trauailler sans leur dōner des viures à l'equipolent : car ce seroit vne chose violēte, il les rendroit sans force, infirmes & enueruez. La mediocrité conuenable sera obseruee en cela, si l'on proportionne tousiours sa besongne, ses viures & le chastiment. Et parce, dit Aristote, que le vin pousse quelquesfois les hommes libres mesme à l'insolence : & qu'il y a plusieurs nations où ils s'en abstiennent, cōme les Carthaginois quand ils vont à la guerre : son opinion est qu'il ne faut point du tout donner de vin à tels seruiteurs, ou rarement & fort peu. En troisiēme lieu, il doit traicter plus doucement les meilleurs seruiteurs, leur relaschant quelque chose de la seuer discipline en la besongne, au viure & au chastiment, & moins aux plus mauuais : car il leur arriue comme aux autres : à sçauoir si les loyers des vertus sont ostez, & les peines & chastiments des vices, qu'ils deuiendront pires. Parquoy il faut que l'oeconome ait de la consideration en ces choses là, & qu'il leur donne à chacun selon son merite, des viures, des habillemens & du repos, imitant les Medecins, qui ordonnent des remedes & medecines proportionnemēt selon les dispositions des malades : à sçauoir aux vns de douceurs & aux autres de fortes. En quatriēme lieu, l'oeconome doit prēdre des seruiteurs pour les trauaux du corps qui ne soient trop lasches ny trop courageux : car les lasches à cause de l'imbecilité de leur nature ne peuuent supporter les labours : & ceux qui sont extremement courageux, deuiennent fiers & audacieux : au moyen de quoy on ne leur peut pas si aisement faire executer ce qu'on leur commande. En cinquiēme lieu, il faut qu'il constitue vn terme prefix à la seruitude des esclauēs, leur promettant liberté au bout de ce temps là, s'ils ont bien fait leur deuiroir : car cela est iuste : attendu que la raison diste qu'il faut recompenser celuy qui fait bien, & est vtile : parce que le loyer de la liberté leur estant proposé & eux voyant le terme de seruir prefix, ils entreprennent le trauail plus libremēt, plus diligemment, & avec d'auantage de facilité. Et afin qu'ils luy soient fidelles, qu'il leur souffre d'engendrer des enfans : car il les tiendra obligez par ce moyen comme par des ostages : & eux pour l'amour de leurs enfans, souffriront la seruitude iusques au terme limité par l'oeconome, & ne s'enfuiront point, craignant que leurs enfans soient detenus en vne perpetuelle seruitude. Et la sixiēme, il faut qu'il estude de rendre ses seruiteurs de bonnes mœurs & vertus, de peur que par leur intemperance ou autres vices, ils defaillent es choses qui se doiuent faire, pour l'honneur & pour l'utilité de la maison : car le seruiteur conuersé & communiq̃ue avec les libres aux ministeres domestiques : & ainsi il faut que tout seigneur & tout esclauē participe à la vertu Morale, ou autrement le seigneur ne reglera pas bien son esclauē, comme il est conuenable : & l'esclauē ne sera pas bien réglé, parce que les vices l'empeschent. Mais c'est differemment qu'ils y doiuent participer, car le seigneur doit auoir la vertu de bien conseiller pour adresser leurs actions, laquelle ne conuient pas au serf comme tel : parce que le conseil est des choses qui sont en nostre puissance : & le serf n'a rien en la sienne : d'autant qu'il est tout en la possession de son seigneur : mais la vertu en laquelle l'esclauē ou le seruiteur doit estre instruit, c'est d'obeir à son maistre. Et parce qu'il doit seruir les enfans de la maison, il a besoin de temperance & de vaillance, en tel degré qu'il ne manque point à faire ce qu'il doit par concupiscence, ny par crainte. Et partant il faut que les vns & les autres soient participans de la vertu, mais differemment : comme il y a difference entre ceux qui commandent & obeissent par nature : à sçauoir autant qu'il en est requis à chacun pour faire son office. C'est pourquoy Aristote reprend ceux qui ne requierent autre discipline aux esclauēs que de suir le commandement de leur seigneur : car il estime qu'il les faut admonester beaucoup plus que les enfans. Il faut en forme que le pere de famille tienne en la conuersation & en paroles vn chemin moyen avec ses seruiteurs : c'est à dire de ne les traicter pas iniustement & ne leur monstrier pas aussi vne familiarité immoderee : car s'il se comporte trop benignement enuers eux, ils deuiennent insolens & iniurieux, & veulent faire des compagnons : si on les traicte trop rudement aussi, ils conçoient de la haine contre leur maistre & machinent quelque chose à son dommage, attendant la commodité de luy nuire. Or encores que le seigneur se reconnoisse non en la possession de ses esclauēs ou seruiteurs, mais à en vser : neant moins ceste science n'a rien de grand ny d'ample : car ce qu'il faut que le seruiteur sçache faire, il faut que le maistre le sçache commander : au moyen de quoy ceux qui se peuuent descharger de ce soin, vn maistre d'hostel fait ceste charge pour eux en leur maison, & les seigneurs cependant manient les affaires de la republique, ou philosophent.

Comment l'econome se doit gouverner en l'acquisition des richesses & à les conserver.

CHAPITRE XVII.

Στρατηγικῆς, νικῆ· οἰκονομικῆς δὲ πλὴν τῆς.

Επει δ' ἔστι τὸ ἐχέσθαι καὶ τὴ φύσιν, ἀλλὰ ἔπειτα ἑτέροις, ἢ τῷ τῷ ζῴω φάσιν, ἢ τῇ καρποφάγῳ οἱ βίοι ὡς ἀλλήλα διεσπῶν ὁμοίως δὲ ἢ τῷ ἀνθρώπῳ πολλοὶ διαφέρουσιν οἱ τῶν βίοι.

Οἱ μὲν οὖν βίοι ποσῶν χρεῖν εἰσιν, ὅσοι γὰρ αὐτοφύτοι ἔχουσιν ἱερασίαν, ἢ μὴ δὲ ἀλλὰ γῆς ἢ χειμῶνος, περὶ ζῴων ἢ τοφύλων, νομαδικῶς, γαργικῶς, λαγηνικῶς, ἀλιευτικῶς, θηρευτικῶς· οἱ δὲ ἢ μετὰ γῆς, καὶ τῶν ἡδύων ζῴων.

Οἱ μὲν νομαδικῶς ἅμα ἔλαφιν, οἱ δὲ γαργικῶς ἔλαφιν.

Ἡ μὲν τοιαύτη κατὰ τὴν φύσιν αὐτῆς φαίνεται φύσιν διδομένη πᾶσι.

QUANT à pour la seconde partie de la possession, qui sont les richesses, il faut que l'econome soit diligent & soigneux de s'en pourvoir autant qu'il est nécessaire pour la nourriture & autres choses requises à la vie, tant pour luy que pour sa famille: car autrement la maison ny les parties ne sçauroient subsister. Or comme toutes choses ne sont pas agreables à vn chacun, & qu'au genre des animaux, l'un se paist d'une viande, & l'autre d'une autre: il en est ainsi en l'espèce des hommes: car les vns suivent vne sorte de vie & les autres vne autre. Mais les manieres comme naturelles & simples, dont les hommes vident pour entretenir leur vie, sont, ou ce qui se tire du bestial qu'on nourrit des pastures, ou de la terre labourée, ou de rapine, ou de chasse, ou de pêche, ou de capture d'oyseaux. Il s'en trouve qui pour viure plus agreablement, meslent des manieres de viure, afin d'avoir plus d'opulence contre l'indigence: les vns joignent la rapine avec le pasturage, les autres la chasse avec l'agriculture, & ainsi des semblables, pour viure plus agreablement.

Ὡς οἱμοίως δὲ λόν, ὅτι ἢ γενομένων οἰητοί, τὰ πρὸς τῇ ζῴῳ ἐκείνῳ, ἔσται ἄλλα ζῴα τῷ ἀνθρώπῳ χρεῖν· τὰ μὲν ἡμεῖς, ἢ τῷ τῷ ζῴῳ, καὶ τῷ τῷ τοφύλῳ· τῇ δὲ ἀγρίῳ, ἢ μὴ πᾶσι, ἀλλὰ πᾶσι πλεονεχῶς τῷ τοφύλῳ καὶ ἄλλῃ βοηθείᾳ ἐκείνῳ, καὶ ἑτέροις, καὶ ἄλλῃ ὀργάνῳ γῆς ἢ αὐτοφύτῳ· οἱ οὖν ἢ φύσιν μὴν, μὴ τῇ ἀπλῇ ποιῇ, μὴ τῇ μάτῳ, ἀλλὰ γῆς τῇ ἀνθρώπῳ ἐκείνῳ αὐτῇ πᾶσι πεποικίλῃ τῇ φύσιν· διὰ καὶ τῇ πολυμενίᾳ φύσιν κατὰ τὴν φύσιν ἔσται· ἢ γὰρ θηρευτικῇ μέρῳ αὐτῆς· ἢ δὲ λαγηνικῇ ὡς τῇ τῇ γῆς, ἢ τῇ ἀνθρώπῳ ὅσοι πεποικίλῃς ἀρῶν μὴ ἡλίου· ὡς φύσιν διδομένη τῇ τῇ φύσιν τῇ πολυμενίᾳ.

Arist. l. 1. Eth. c. 1. Facultatis militaris, villoria, & familiaris rei gubernanda, diuitia.
L. 1. polit. c. 8. Quoniam autem non est idem cuique incundum natura, sed alia alijs: etiam vestiarum, tum earum, quae animalibus vescuntur, tum earum quae fructibus, viuendi genera inter se distant: item hominum multis, enim rebus differunt horum vitae genera. Viuendi igitur genera, quae quidem opera nativa constant, et non permutatione aut cauponatione vitium suppediant, haec fere sunt: pecuarium, in agro colendo occupatum, in latrocinando positum, piscatorium, venaticum: nonnulli porro haec inter se miscet: incundum viuunt, &c.
Hi pecuariam vitam cum latrocinio coniungunt, illi agriculturam cum venatione: itemque alia vitae genera. &c.
Talīs igitur rerum parandarum ratio ab ipsa natura videtur omnibus tribui.

Or comme nous voyons que la nature a préparé quelque chose pour la nourriture des animaux nouvellement nays. Il faut estimer que les plantes sont neces pour les animaux, & les autres animaux pour l'amour de l'homme. A sçavoir les prieux pour son viure & vfrage, & les sauuages pour le moins vne grande partie, pour aliment, & pour en tirer du secours & del'ayde comme le vestement, & semblables: car si la nature ne fait rien d'imparfait.

parfait ny en vain, il est nécessaire que toutes ces choses soient faites pour l'homme. Au moyen dequoy Aristote dit que l'art militaire sera en quelque sorte, pour acquérir & preparer les choses concedees de nature: parce que la chasse est vne de ses parties de laquelle on vse enuers les bestes sauuages, & enuers les hommes que la nature a faits pour estre soubmis au commandement d'autrui, & ne veulent pas obeïr, comme si ceste guerre estoit iuste de nature.

Εν μὲν οὖν τῇ πρώτῃ κοινωνίᾳ τὸ τοῦ δ' ἔστιν οἰκίαν, φαίρειν ἐπὶ ἐδὲν ἔστιν ἐρησι αὐτῆς, ἀλλ' ὅδιν πάλαι οὖν ἡ κοινωνία ὕσιν· οἱ μὲν γὰρ τῆς αὐτῆς οἰκονομίας πάντες· οἱ δὲ κελεύεσθαι, πολλὰν πάλιν ἐν ἐτέρῳ, ὡς ἔχ' τὰς δυνάμεις ἀναγκαῖον ποιεῖν τὰς μεταδόσεις.

Arist. l. i. Polit. c. 9. In prima igitur societate, hoc est in domo, perspicuum est commutationem non posse esse, sed iam denique, cum iam maior societas est. Inter illos enim eorumdem omnium eras communio: hi autem à multis semoti ac scissimelli, rursus etiam alia communia inter se habebant, quæ prociusque egestatibus necesse erat inter se imperiri.

De ce que dessus il paroist, qu'il y a vne espee d'art conuenable selon nature pour acquérir, qui est partie de l'Oeconomie & de la conseruation de la famille: car il luy est requis d'auoir les choses necessaires, ou de quoy les recouurer quand il en sera besoin; & cela se fait par la permutation, laquelle n'a point de lieu en la premiere societé, qui est la famille: parce qu'elle ne s'exerce point entre les personnes dont elle est composée: d'autant que toutes choses leur sont communes, soubz l'empire de l'Oeconomie. Mais quand les societez se font plus grandes: à sçauoir de villages, de villes, & de republicues, il est nécessaire alors aux familles d'auoir de certaines choses communes de reserve, pour permutter lors qu'ils ont indigence de quelques choses, que les autres familles ont en abondance. Et ces permutations se font faites au commencement de choses à choses: à sçauoir de bled avec du bestail, du vin & semblables: mais depuis on a inuenté la monnoye afin de faciliter le commerce, tant pour estre le prix & mesure plus iuste de la valeur des choses, que pour euitier la peine de mener, porter & rapporter les choses difficiles, amener ou porter quand il estoit besoin de trafiquer en des lieux esloignez, ainsi que nous l'auons déclaré plus amplement.

Ἐχέου κτήματος διπλὴ ἡ χρησιότης ὄντι. ἀμφοτέρω δὲ, καὶ τὸ αὐτὸ μὲν, ἀλλ' ἕκαστος ἑαυτοῦ, ἀλλ', ἢ μὲν οἰκία, ἢ δ' οὐκ οἰκία ἢ πράγματος, οἷον ὑποδύματος, ἢ τε ὑποδύσεως, καὶ ἢ μεταβολῆς. ἀμφοτέρω γὰρ ὑποδύματος χρησιότης· καὶ γὰρ ὁ ἀλλὰ ἐφόδους ἢ τοῦ διερῶν ὑποδύματος, ἢ τοῦ νομίσματος ἢ τοῦ πρὸς ἑξῆς τῷ ὑποδύματι, ἢ ὑποδύματι, ἀλλ' ὅτ' οἰκίας χρησιότης γὰρ ἀλλὰ γὰρ ἐκεῖν γάρη· τ' αὐτὸν δὲ πρόπον ἐχέει καὶ τῆς ἄλλων κτήματων.

Vniuscuiusque rei quæ paratur ac possidetur, duplex usus est. Vterque autem per se quidem est, verum non similiter per se, sed alter rei accommodatus ac proprius: alter non proprium verbi gratia, calcem induere & calcem permutare: utroque enim modo calceo vti licet. Nam etiam qui calcem nullo aut vilius permittit cum eo qui aget calceo, vtiur ille quidem calceo, quæ ratione calcis est: sed non ex vso proprio: non enim permutationis causa facilius calcis est. Idemque de alijs rebus quæ parantur ac possidentur sentiendum.

L'oeconome donc doit faire prouision des choses pour l'usage present, & pour pouuoir fournir à l'indigence future par l'un de ces moyens: car en ce cas il y a vn certain art d'amasser de l'argent, & d'en faire prouision, qui se peut dire estre selon nature. Pour l'intelligence dequoy il faut noter que l'usage de chaque chose possedee est double, & l'un & l'autre luy est conuenable par soy, mais non de mesme maniere: d'autant que l'un conuient à la chose & luy est propre, & l'autre estrange: comme pour exemple, vestrir vne robe, & la permutter: car il est permis d'en vser en l'une & en l'autre maniere: attendu que ce luy qui permute vne robe pour des viures, avec celui qui a besoin de robe, vse de la robe entant qu'elle est robe: mais non pas selon son propre usage; d'autant que la robe selon la nature de robe, n'est pas pour estre permutee, ains pour nous vestrir, & ainsi des autres choses semblables. Voila comment la permutation des choses avec d'autres choses, ou avec de l'argent monnoyé, leur conuient par soy: & par consequent l'art d'acquérir & faire prouision d'argent est conuenable à l'Oeconome selon nature, entant qu'il le tire des choses qu'il permute pour subuenir à son indigence future, obseruant le tps & la saison la plus cōuenable pour les vèdre & accepter, ce qui luy defaut presentement ou à l'aduenir.

Ἡ δὲ δυνάμις ἐπὶ οὐκ ἔστι φύσις ἡ χρηματικῆς ἢ τεχνικῆς· ὅσον, γὰρ ἰκανοὶ αὐτοῖς, ἀναγκαῖον ἢ ποιεῖσθαι ἢ ἀλλὰ γὰρ.

Arist. l. i. Polit. c. 9. Ex quo licet intelligere cautionariam, seu mercaturam fordidam, quam profitentur atque exercent ij qui ab alijs emunt, quod plures reuendunt, non esse partem artis pecunie quatenus de natura: nam quod eis satis esset, eamque rebus commutationem necessario facerent.

Πορεύεται διὰ τὴν νομίματος ἀπὸ τῆς ἀναγ-
χῆς ἀλλαγῆς, γὰρ τερον εἶδος τῆς χρηματικῆς ἐγί-
νετο, τὸ χρηπικλῆν.

Ἡ δὲ χρηπικλῆ, ποιητικὴ χρημάτων, ἢ πάντως,
ἀλλ' ἢ ἀπὸ χρημάτων μεταβολῆς, ἔδωκεν αὐτῇ
τὸ νόμισμα αὐτῇ εἶναι τὸ γὰρ νόμισμα φοιχοῖ
καὶ πέρας τῆς ἀλλαγῆς ἐστὶ καὶ ἀπειρος δι' οὗ-
τος ὁ λόγος αὐτῆς τῆς χρηματικῆς ὥστε γὰρ ἢ
ἰατρικὴ ἢ ὑψιμετρικὴ εἰς ἀπείρου ἐστὶ, ἢ ἐκείνη τῇ πε-
ρίου τῶν τέλους εἰς ἀπείρου ὅτι μάλιστα γὰρ σκαῖοι
βύλονται ποιεῖν τῶν δὲ πρὸς τὸ τέλος, οὐκ εἰς
ἀπείρου πέρας γὰρ τὸ τέλος πάσας ἔπειτα ἔχου-
σιν τῆς χρηματικῆς οὐκ ἐστὶ τῶν τέλους πέρας τῆ-
λθ' ἐν οὐρανῶν πλῆθος, ἢ χρημάτων κτήσις τῇ
δ' οἰκοδομικῆς, ἢ χρηματικῆς ἐστὶ πέρας οὐ γὰρ
τῷ τὸ οἰκοδομικῆς ἔργον.

Αἱ ποὶ δὲ ταύτης τῆς ἀφ' ἑαυτῆς, τὸ σωδάζειν
αὐτῇ τὸ ζῆν, ἀλλὰ μὴ τὸ ζῆν ἀπείρου οὐ σκαῖοι
τῆς ἡγεμονίας ὅστις, ἔστι τῶν ποιητικῶν ἀπείρου,
ἐπιγυμνῶσιν ὅσοι δὲ καὶ ἢ ζῆν ἐπὶ ἀλλοτρίᾳ,
τὸ πρὸς τὰς ἀποταύσεις τὰς σωματικὰς ζητοῦ-
σιν.

Καὶ μὴ ἀπὸ τῆς χρηματικῆς διωκόμενοι ποί-
ζον, δι' ἄλλης αἰτίας τῶν περιωπῶν ἐκείνην ἡγε-
μονίαν τῶν δωμάτων ἢ χ' φύσιν ἀνδρίας γὰρ οὐ
χρηματικὰ ποιεῖν ἐστὶν, ἀλλὰ γὰρ σος, ἢ δὲ γραπ-
τικῆς, ἢ ἰατρικῆς ἀλλὰ τῇ μὴ νίκῃ, τῇ δ' ὑψιμε-
τρικῇ δὲ πάσας ποίσις χρηματικῆς, ὡς τῶν τέλθ'
ἀπ' αὐτὰ δέον ἀπ' αὐτῶν.

Ὡστε γὰρ καὶ ἀνθρώποις ἢ ποιεῖν ἢ πολιτικῇ,
ἀλλὰ λαοφύλαξ, ὥστε τὸ φύσιν ἡγεμονίαν αὐτοῖς ἢ
παρὰ τὸ φύσιν δὲ τὸ πρὸς αὐτοῦ γινώσκον, ἢ γά-
λας, ἢ ἄλλο τι· σκα δὲ τῶν, ὡς δὲ ταῦτα
ἀφ' ἑαυτῶν πρὸς αὐτῶν, τὸ οἰκοδομῶν. ἢ γὰρ τῇ ὑφ' αὐ-
τῆς ἐλεα ποίσις, ἀλλὰ χρηματικῶν αὐτοῖς καὶ
γινώσκον δὲ τὸ ποιεῖν, γινώσκον ἢ ἐπὶ τῇ δέον, ἢ φαῦλον
καὶ ἀντιτίθεται.

φύσιν γὰρ ἐστὶν ἔργον, ποιεῖν τῶν γενητέων
παρεχέειν· παρὰ γὰρ ἐξ ἢ γίνεται, ὥστε τὸ λη-
ρόν ἐστὶ δὲ χ' φύσιν ἐστὶν ἢ χρηματικῇ πᾶσι,
ὥστε τῇ χερσὶ καὶ τῇ ὕμνῳ· δι' ἄλλης δ' ὅστις αὐτῆς,
ὥστε ἐπὶ αὐτῇ, ἔστι τῇ χρηπικλῆς, τῇ δ' οἰκοδομ-
ικῆς καὶ ταύτης δ' ἀναγωγῆς καὶ ἐπὶ αὐτῆς δ' ὅτι
δὲ μεταβολικῆς ἡγεμονίας διεξίως· οὐ γὰρ χ' τῇ
φύσιν, ἀλλ' ἀπ' ἀλλήλων ἐστὶν ὡς ὅτι μάλιστα
οἰστέται ἢ ὁδοδομικῇ, ἀπὸ τῶν ἀπ' αὐτῶν τῶν νομί-
ματος εἶναι τῇ κτήσι, καὶ ὅτι ὅτι ὅτι ὅτι ὅτι ὅτι ὅτι
μεταβολῆς γὰρ ἐγένετο χέειν· ὅ δὲ τόκος αὐτὸ
ποιεῖ πλεονέκτην ἢ τὸ νόμισμα τῇ ὡς ὅτι ὡς ὅτι
γὰρ τὰ πικτὸν τοῖς γενομένοις αὐτῶν ἐστὶν· ὅ δὲ
τόκος γίνεται νόμισμα νόμισματος ὥστε ὡς ὡς ὡς
ὡς φύσιν ὅτις τῇ χρηματικῇ ἐστὶν.

Numo igitur ex necessaria permutatione com-
parato ac suppeditato, alia species artis pecuniaria qua-
renda orta est, mercatura camponaria.

Ille autem camponaria est, quae pecunia effectrix
est, non omni modo, sed pecunia permutatione: & vi-
detur hac in numo verari. Nummum enim elementum
est, extremum est permutationis: infinita igitur sunt
hae diuitiae quae ab hac pecunia querenda a ratione pro-
ficiuntur. Quemadmodum enim medicina a sanan-
di cupiditate usque in infinitum: et una quaecumque ars
finem suum exipit in immensum: quam maxime enim
illum consequi & efficere vult. Ea autem quae ad fi-
nem pertinent, non persequitur infinitum. Omnibus enim
artibus finis est extremum. Et huius rationis pecu-
nia querenda finis nullum habet extremum. Eius au-
tem rationis finis sunt tales diuitiae, & pecuniarum
possessio. Rationis autem tuenda rei familiaris, non
rationis pecunia querenda aliquid est extremum.
Non enim hoc rationis tuenda rei familiaris munus,
rem augere. &c.

Causa autem huius affectionis est, quod viuendi
studio ducantur, non bene viuendi: cum sit igitur in-
finita cupiditas illa, sit vi etiam efficiencia vitae vo-
luptariae infinita concupiscant. Quicunque etiam ad
bene viuendum curam suam conferunt, querunt vn-
de suae cupiditates explere, & voluptatibus corporis
perfrui possint. &c.

Quod si per artem pecunia querenda comparare
non possint, alia experimur via, unaquaque facul-
tate ad quæsum abutentes: fortis iudicis. Neque non pec-
uniam conficere, sed fiduciam gignere: neque artis
imperatoria, aut medicina: sed illius quidem vilio-
riam, huius autem bonam valetudinem, seu sanita-
tem efficere. Homines autem huius omnes virtutes ac
facultates faciunt pecunia querenda rationes, proin-
de ac hic finis ad finem autem omnia referri oportet.

Arist. l. i. Polit. c. 10. Quemadmodum enim ho-
mines non procreant scientia reipublicae administran-
da, sed ipsi a natura accepti videntur: ita & villum
natura subministrat oportet, nempe terra aut ma-
re, aut aliud quippiam: quemodo autem hac sint pro-
curanda & tractanda, ad partes eius, qui rem dome-
sticam administrat ac procurat, pertinet. Non est
enim artis textoria lanam facere, sed ea vi, & prete-
rea qualis sit bona & apta, qualisque mala aigne in-
ta, cognoscere ac iudicare.

Natura enim munus est, villum ei quod procrea-
tum est, praebe: omni enim eius, unde oritur, reliquum
villum est. Quare ea pecunia ratio, nature constema-
nea omnibus est, quae est ad fructibus & animalibus.
Cum sit autem ea duplex, quemadmodum diximus,
& altera quidem sit camponaria, altera ad rem fa-
miliarem tuendam pertinens: & hac quidem neces-
saria sit, et laudetur; illa autem quae in permutatione
numi consistit, meritis vituperetur (non enim constan-
teae est, sed in ea alter ab altero luctum aucupatur)
optima ratione omnibus in odio est ratio fameratrix,
quod ab ipso namque quæsum fiat, & non ad quam rem
paratus est, usurpet. Permutationis enim gratia na-
tur est: sanus autem cum auget et multiplicat: simi-
lia enim sunt ea quae parantur. Igitur quae gignunt &
procreant. In favore autem, pecunia pecunia paratur
ac factus est. Quapropter maxime omnium quere-
da pecuniarum rationum adhorret hac a natura.

Or de la monnoye acquise par la permutation des choses necessaires & utiles pour la
vie, il

vie, il est nay vn autre art d'amaïsser de l'argent en acheptant des choses d'autrui, pour les reuendre plus cher par apres: lequel consiste proprement en la monnoye, & à luy en faire engendrier d'autre: comme estant sa matiere & sa fin. Aristote dit que cet art n'est pas selon nature, & l'appelle marchandise sordide: parce que s'il estoit selon nature, les hommes ne permutoient qu'autant qu'il leur seroit necessaire, en ce qu'ils en auroient besoin: là où cet art n'a aucune fin limitée non plus que la medecine, qui desire de guarir en infini: car chaque art appetre sa fin sans cesse: mais non les choses qui sont pour la fin, parce qu'elle est leur dernier but. L'abondance des choses qui s'acquierent, accumulee de toutes sortes de commoditez, en telle maniere qu'il ne reste rien à desirer pour bien viure, n'est pas infinie; ains elle a de certaines bornes: ainsi qu'il n'y a point d'art, dont l'instrument soit infiny ny illimité en sa grandeur: car les richesses sont vne multitude d'instruments de la famille & de la Republique; au moyen de quoy l'art d'acquérir des richesses pour la famille a vn terme limité & necessaire: à sçauoir ce qu'il en est requis pour son entretien & conseruation & gouvernement. Et partant l'office del' Oeconomie n'est pas d'augmenter ses richesses simplement: & neantmoins le contraire se pratique tous les iours, les Oeconomistes tendans à augmenter leurs deniers en infini. La cause de cela est la proximité del'vn & de l'autre art, en ce qu'ils ont vne mesme actiō: à sçauoir l'acquisition des deniers, cōbiē que leur fin soit diuerse: car l'art œconomique d'acquérir des deniers se rapporte à l'entretien, conseruation & gouvernement de la famille, qui est sa fin: & l'autre art a pour fin, l'augmentation des deniers. Or plusieurs Oeconomistes s'arrestant à la similitude de l'acquisition, en quoy l'vn & l'autre conuiennent, sans regarder la diuersité de leurs fins: ils insistent à acquérir des richesses en infiny, & à les conseruer & augmenter comme les autres, estimant que cela est de leur office. Cela procede encores d'ailleurs: à sçauoir de ce que les hommes ne s'estudient pas tous à bien viure selon la vertu, à quoy de mediocres richesses sont suffisantes: ains ils tendent ordinairement de viure en quelque sorte que ce soit selon leur volonté. Et d'autant que la conuiscence des hommes va en infiny, à cause de cela ils desirent infiniment les richesses par lesquelles ils pensent y satisfaire. Il y en a qui ont pour but de bien viure: mais parce qu'ils estiment que les delictations du corps sont requises à la vie heureuse, ils recherchent les richesses, estimant que par leur moyen ils les pourront obtenir, & employent toute leur industrie & leur rage à en acquérir. Et cela est la cause pourquoy cet art d'en amaïsser, qui n'est pas selon nature, a esté inuenté: car comme il n'y a aucune borne à la volupté dont ils veulent iouïr, ils recherchent immoderement de quoy en iouïr: & s'ils ne peuuent obtenir des deniers par l'art d'acquérir de l'argent, ils essayent vne autre voye: n'ayant aucune faculté de laquelle ils n'abusent pour le gaing: A cause de quoy encores que ce ne soit pas l'office de la vaillance d'engendrer del'argent, ains d'acquérir de l'assurance, ny de l'art militaire, ny de la medecine: car c'est de gaigner la victoire, & introduire la santé: neantmoins les hommes reduisent ces vertus à acquérir de l'argent, comme si c'estoit la fin où il faut tout rapporter. Et pource que c'est l'office de nature de fournir de quoy viure à ce qui est engendré (car toute chose doit receuoir de quoy se maintenir, de cela d'où elle a son origine) Aristote conclud que la maniere d'amaïsser des richesses conforme à la nature: à sçauoir en les tirant des fruides des animaux, & autres choses de la terre, appartient à la conseruation de la famille, & est necessaire & louable: mais celle qui achepre pour reuendre plus cher, & consiste en la permutation de l'argent, n'est pas selon nature ny loüable: & toute vñure par laquelle l'argent produict d'autre argent immediatement, est à bon droit odieuse: parce qu'elle tire du profit de la monnoye, ne s'en sert pas à l'vsage pour lequel elle est faite: à sçauoir la commodité de la permutation, & multiplie l'argent & l'augmente, faisant que la monnoye qui est sterile de soy, engendre de la monnoye, qui est chose monstrueuse & contre nature. Or encores qu'il y ayt vn art d'acquérir de l'argent requis à l'œconomie, comme il a esté dit: neantmoins Aristote ne veut pas qu'il soit immediatement de l'office de l'œconome, ny du politique, non plus que l'art de medecine: mais seulement qu'ils s'en seruent comme des autres arts viles à la famille, & à la Republique: disant que comme ce n'est pas l'office du politique de faire les hommes, mais d'vsfer de ceux que la nature engendre: que tout de même l'office de l'œconome, est de despenfer les fruides que la nature produict pour l'entretien & conseruation de la famille: ainsi que ce n'est pas l'office du drapier de faire de la laine: mais d'vsfer de celle que la nature fait, & discerner celle qui est propre pour son ouurage.

vie humaine. Ioinct que celuy là ne peut estre dit riche, qui a besoin de viures & meurt de faim: côme il peut arriuer durant vne grãde famine, à celuy qui n'auroit que des finances: ainſi que les fables comptent de Midas, deuant lequel tout ce qu'on seruoit deuenoit or par son insatiable auarice, duquel il ne pouuoit viure. C'est pourquoy ceux là sont plus vrayement riches qui abondent és choses naturelles, qui sont necessaires à la vie, que ceux qui ont grande quantité d'argent: car les pecunieux peuuent auoir besoin des viures, & les autres n'auoir point d'argent. Et puis d'ailleurs les possessions, les grains & autres fruits, sont moins subiets aux accidens du larcin & autres pertes, que les finances.

Καὶ γὰρ τὸ κτῆσθαι διὰ τὸν χρόνον εἶναι καὶ φυλάττειν· εἰ δὲ μή, ὡς ἐν ὀφείλοις ἢ κτῆσθαι· ἴσ' ὅτι γὰρ ἡ γῆ αὐτὴν ἑαυτῇ ἐστὶν, ὥς ὁ λεγόμενος πενημέδων πῆρ' ὅτι.

Καὶ πάλιν τὸ χεῖρτιμα εἶναι ὅτι ἀχέρπτον· ὅτι τὰς ἐργασίας ὅτι αὐτὸν ἐκτελεῖ, ὅπως μὴ ἄμα καὶ διέκωσιν ἅπαντες.

Περὶ τοῦ δὲ λόγῳ τὸ πάντα τελεῖσθαι καὶ πάντ' ἐφορεῖ αὐτόν· καὶ δ' ἐλεγε Δίων περὶ Διονυσίου· ὅτι γὰρ ὅτι μελεῖται ὁμοίως τῷ ἄλλοτρίῳ, καὶ τὸ οἰκίῳ· ὥς ὅσα ἐν δόξῃ δὲ αὐτῷ ποιῶντος καὶ ὅτι μελεῖται καὶ τὸ ἐν Πέρσῃ καὶ τὸ λίβυον ἀποφύγειν ὡς ἡ γῆ.

Ἐπισκεπτόν οὖν τὸ μὲν αὐτόν, τὰ δὲ τὴν γυναικα, ὡς ἐκτελεῖται διὰ τὸν χρόνον τὴν οἰκονομίαν· καὶ τὸ ποιεῖν ἐν μακρῇ οἰκονομίᾳ ὀλιγάκις. ἐν δ' ὅτι ποιοῦμεν πολλὰκις· ὡς γὰρ οἷός τε, μὴ χαλῶς ἀπαδικεύοντος, χαλῶς μεμεῖσθαι, ὅτι ἐν τοῖς ἄλλοις, ὅτι ἐν ὅτι ποιεῖται· ὡς ἀδύνατον μὴ ὅτι μελεῖται διασπῆλ, ὅτι μελεῖται εἶναι, τοῖς ἐφεστέρας· ἐπὶ δὲ ταῦτα καὶ χαλῶς μεμεῖσθαι, καὶ ὀφείλημα τοῖς οἰκονομίᾳ, ἐν αἰρεῖσθαι καὶ τοῖς διασπῆλ οἰκονομίᾳ, καὶ χαλῶς μεμεῖσθαι· ὡς ἀδύνατον ἀφύλακτον οἰκίαν εἶναι, ὡς πᾶσι πολλοῖς, ὅσα τε δὲ ποιεῖ, μὴτε νυκτός, μὴτε ἡμέρας παρέσθαι.

Arist. l. 1. Oeconom. c. 6. Oportet enim vos esse sequi et parare estueri possunt. Si enim tueri nesciant, frustra parauerint, estque hoc aquam in fundibulo haurire, & perisum quod dicitur dolium.

Plures inuestigas quam infructuosas. Itemque questus sic distributos esse conuenit, ne simul vniuersum periculum adeatur.

Perſica autem inſtituta ſunt: omnia diſpoſita i-
pſum dominum inſpicere: Et quod de Dionyſio age-
bat Dion. Nemo enim parum curam adhibet de
alienis rebus atque familiaribus. Et ideo per ſe vnus-
quiſque omnium rerum quarum conceditur curam
ſuſcipiat, oportunnique fuerit diſtum tam Perſe
quam Afri.

Inſpiciuntur igitur quedam ab ipſo viro quedam
ab uxore, pro eo atque diuſa ſunt opera adminiſtra-
tionis domeſtica, ſuaque tribus virique. Atque in
exiliis rei familiaris cura hoc varius, ſed ubi procurato-
res ſunt, ſapius faciendum eſt. Bon enim imitatio
eſſe ſine exemplo bono nequit. cum ceteris in rebus,
tum in procuratore. Itaque praefecti diligentes & at-
tenti non poſſunt effici omnino ſine diligentia, & at-
tentione dominorum. Quoniam verò hec cum ad viri-
tatem, ſpecioſa tum ad rei familiaris curam utiliſſa
ſunt, debent excitari de ſomno prius domini, quam
familia, et poſterius cubitum ire: domus enim ſine
cuſtodia relinquitur tanquam urbs nullo tempore:
Quaque fieri oportet, ea neque noſſi intermitteretur.

Aristote veut auſſi que l'Oeconome acquiere plus de choses fructueuſes & de reuenu, que de celles qui ne r'apportent point de fruit; comme plus de terres que de maiſons, plus de marchandises que d'habilllements: & qu'il prenne bien garde de ne hazarder pas tous ſes moyens en vn ieul endroit, mais en pluſieurs: afin que ſi l'vn manque, que l'autre vienne à bien. Et finalement il faut conſeruer ce qui aura eſté acquis: autrement cela ne ſeruiroit non plus que de uiſer l'eau avec vn entonnoir, & ſeroit comme on dit, vn tonneau perſé: ayant egard toutesfois qu'il y a certains fruits qu'il faut vendre incontinent, & d'autres dont il reuiend de l'aduantage en les gardant. Mais ſur tout qu'il ſache luy meſme tout ce qui peut eſtre fait par luy: car perſonne n'a tant de ſoing des affaires d'autrui, côme des ſiennes. Et puis, comme dit le Perſe, l'œil du maſtre eſt ce qui engraiſſe mieux le cheual: & comme reſpondit celuy d'Afrique, les pas du maſtre ſont le meilleur fumier. Doncques le pere de famille & la femme, doiuent diligemment prendre garde à leurs affaires, ſelon que les charges & le ſoing ſont diſtribuez entre-eux; mais plus rarement quand c'eſt vne petite famille, que quand elle eſt grande, & où ils ont des miniſtres ou procureurs ſous eux: car alors cela ſe doit faire ſouuent. D'autant qu'en toute chose pour eſtre bien imité, il faut donner vn bon exemple: & principalement à ceux auſquels nous commettons le ſoing de noſtre famille. Et partant il ne faut pas eſtimer d'en auoir de ſoigneux & diligens ſans l'exemple de leurs maſtres. Or d'autant que ces choses ſont d'importance pour l'Oeconomie & pour la vertu: il faut que l'Oeconome ſe leue le premier, & ſe couche le dernier, afin qu'il ſerue d'exemple à ſes ſeruiteurs & de garde voyante, ſans laquelle vne maiſon ne doit iamais eſtre en aucun temps; non plus qu'une ville, & qu'aucune chose qui doit eſtre faiſte, ne ſoit intermiſe ny de iour ny de nuit.

Comme l'Oeconome doit user de ses richesses acquises.

CHAPITRE XVIII.

L'Oeconome doit user en sorte de ses richesses acquises, qu'elles luy apportent de l'ornement, & qu'il en soit honoré: ce qui arrivera si sa despence est avec bien seance & à propos. A sçavoir de se loger en vne belle & honorable maison, d'avoir vne honneste famille, vn convenable apparat d'habillemens; qu'il exerce la liberalité envers ses amis, & la magnificence es choses publiques: & le tout selon la proportion de ses moyens, & la bien-seance de sa condition. En somme il doit prendre de ses biens amassez sans rien espargner ce qu'il en faut pour le viure & pour la commodité de toute la famille: car c'est vne follied d'accumuler des richesses, & estre necessiteux parmy l'abondance.

Quelle doit estre la maison du pere de famille.

CHAPITRE XIX.

Οἷς γὰρ πλείους χρήματα πρὸς τὸ σῶμα ἐπιβέλους, ταῦτα πλείον συμβάλλειν πρὸς τὴν ὑγίαν· ἢ δὲ τὸ ὑδάτιν καὶ τὸ πνεύματος δύναμις, τοιαῦτα ἔχει τὸ φύσις.

Οἰκίαν δὲ, πρὸς τὰς κτήματα ἀποβλέποντα κατασκευασίαν, ἢ πρὸς ἐνυμνίαν αὐτῆς.

Καὶ πρὸς ἐνυμνίαν δὲ, καὶ πρὸς ὑγίαν δὲ εἶναι, ὑποποιῶν μὲν, ὃ γέροντος ἔκτιστος δὲ, ὃ χρεμύλος. εἰ δ' ἂν ἡ τοιαύτη κατασκευασίαν ἔσται, καὶ μὴ ἰσοπλατῆς· δευτὴ δὲ ἐκ τῆς μεγάλης οἰκονομίας χρησιμὸς εἶναι ὑπερβολῆς, ὅς ἂν ἡ ἀρετὴς τὸ ἄλλων ἐργῶν, πρὸς σωτηρίαν τὴν εἰσφορμῶν καὶ ἐκφορμῶν.

IL faut que la maison de l'Oeconome soit vile & commode pour la conservation de les biens, lesquels doivent avoir chacun son lieu à part selon leur qualité, pour les conserver & prendre aisement sans les chercher, lors qu'on en aura affaire. Elle doit aussi estre commode pour ceux qui l'habitent, & pour sa santé sur tout: à l'effect de dequoy il est requis qu'elle soit bien aérée, & air de bônes eaux: car les choses dont nous vsons ordinairement pour l'aliment, seruent extremement à la santé. Elle doit aussi estre exposée & perçee au Septentrion pour avoir le vent de ce costé là en esté, qui est fort bon: & au Midy pour l'hyuer, afin que le Soleil y entre. Il ne faut pas que les chambres & salles soient aussi larges que longues, mais plus estroittes du costé de Septentrion & du Midy, car le Soleil qui est haut en esté, n'y entrera pas ou gueres avant, & en hyuer il les penetrera. Et en somme vne portier est vile en de grandes maisons pour voir ce qui sera apporté & emporté, lequel ne soit habille qu'à cela.

Du principal soing de l'Oeconome.

CHAPITRE XX.

Φανερόν τοίνυν ὅτι πλείον ἡ σωδὴ τῆς οἰκονομίας πρὸς ἀνθρώπους, ἢ πρὸς τὴν ἀνύχον κτήσιν, καὶ πρὸς τὴν ἀρετὴν τῶν πᾶσι, ἢ πρὸς τὴν κτήσεως, ὅτι χαλῶνται πλείον καὶ τὸ ἐλπιώτερον μάλλον ἢ δοῦναι.

Ομοίως τοίνυν ἀναγκασίον ἔχειν ἐπὶ πᾶσι ἡθικὰς ἀρετάς, ὥστε πλείον δὲ μὴ μετρίαν πάντας, ἀλλ' ὅτι αὐτοὶ πρόπον· ἀλλ' ὅσοι ἐξέστω πρὸς τὸ αὐτὸ ἔργον.

LE principal soing de l'Oeconome doit plus estre autour des hommes que des choses inanimées, & plus à la vertu par laquelle les hommes vivent bien, qu'à la dextérité d'acquies

Arist. l. 7. Polit. c. 11. Quibus enim rebus largifimè & pleniusque utimur ad corpus alendum, hoc maximo ad valetudinem sunt adiumento: & aquarum et ventorum vni soli natura præsita est.

L. 1. Oeconom. c. 6. Domus vero respiciendo accommodanda est ad facultates & ad sanitatem, & ad incolentium in eam utrumque.

Ad sanitatem verò et in eam utrumque optima futura est domus, ætate ventis exposta, et soli hyeme. Hæc fuerit scilicet eiusmodi, ut Aquilonem spectet, & non equali latitudine: in re familiarum magna existimatur utilis ianitor quoque ex eorum numero qui non sunt utiles ad opera faciendâ, ut salua sint quæ inferuntur et efferuntur.

Arist. l. 1. Polit. c. 13. Perspicuum igitur est domus administrationem plus studij ponere, maioremque diligentiam adhibere debere in hominibus, quam in inanimatum possessione. et in horum virtute, quam in possessionis quas initia appellamus, & in liberis quam in seruis.

Similiter igitur & in virtutibus moralibus, rem se habere necesse est. Atque existimandum est omnes quidem eorum participes esse oportere, verum non eodem modo, sed quantum quisque postulat ad munus suum obeundum.

d'acquérir, & d'auoir soing des possessions : & encores plus à la vertu de la femme & des enfans que de tout le reste. La raison de ce que dessus est, que la principale intention de l'agent ou gouverneur doit s'estendre à la fin. Or la possession des fruits de la terre & de l'argent est recherchée pour les hommes : car tout cela est produit pour eux, & les seruiteurs pour les libres comme leurs ministres. Doncques le principal soing & la plus grande sollicitude de l'économe doit tomber sur la femme, & sur les enfans, & non sur les champs & sur les seruiteurs : autrement l'administration de la famille seroit mal ordonnée. Et partant il faut qu'il n'épargne rien pour les instituer en la vertu morale, selon qu'il est conuenable à chacun, eu égard à sa qualité & à son deuoir, pour paruenir tous ensemble par ce moyen à la félicité humaine, qui est la fin de la vie.

Recapitulation des parties & causes de la famille.

CHAPITRE XXI.

DE ce que dessus, il paroist qu'en la maison le pere de famille est comme Roy, la femme comme Roynie & compagne de l'homme : les enfans sont les citoyens nés libres, & les seruiteurs comme les soldats & les instruments vifs de l'œuvre. Les parties matérielles de l'économie sont les personnes, les choses, les instruments de la maison, & la possession de tout cela. Les formelles sont, assemblément des personnes : les loix, l'ordre, les regles selon lesquelles les offices & l'usage de toutes ces choses sont réduites en acte, ainsi que les vntez sont la matiere du nombre, & leur vnion la forme. La fin externe de la famille c'est selon l'opinion du vulgaire les richesses, & selon les sages l'usage des richesses. L'interieure, c'est le bien estre de la famille : c'est à dire sa félicité selon la raison & la prudence : & l'elongnee, c'est le bien estre de la Republique, auquel la famille se refere comme la partie au tout.

Erreur de Bodin en sa reprehension d'Aristote & de Xenophon.

CHAPITRE XXII.

BODIN escript au liure qu'il a fait de la Republique, que Xenophon & Aristote, ont ^{Bodin de la Rep. l. 1. c. 2.} diuisé sans occasion, l'économie de la police : mais ie trouue que c'est sans raison qu'il dit cela : car puisqu'il definit au mesme lieu que le ménage est vn gouvernement de plusieurs subiects, sous l'obeissance d'un chef de famille, & de ce qui luy est propre : & que par la ménagerie il entend le droit gouvernement de la famille & de la puissance, que le chef de famille a sur les siens, & de l'obeissance qui luy est deuë : il est tout euidēt que l'économie est vne science diuisée de la Politique. Et d'ailleurs puisque les familles ont esté long temps auparauant qu'il y eust des Republiques, & que plusieurs ont gouverné leurs familles, sans reconnoistre autre supérieur que Dieu, comme Abraham, Isaac, & plusieurs autres : desquelles choses Bodin luy mesme en est d'accord : disant que tout ainsi que le fondement peut estre sans forme de maison : que la famille peut estre sans cité ny Republique : Il a esté fort à propos, de traiter de l'économie à part comme a fait Aristote, sans la confondre avec la Politique. Il dit aussi au mesme lieu, que la puissance du chef de famille sur les siens, & l'obeissance qui luy est deuë, n'ont point esté touchées aux traittez d'Aristote & de Xenophon : & neantmoins l'économie d'Aristote est toute pleine de loix du pere de famille, qui concernent sa puissance & son deuoir enuers toutes les sortes de personnes de sa maison : & de l'obeissance qu'elles luy doiuent rendre. Que si l'a point touché en particulier la puissance de la vie & de la mort : c'est peut estre parce qu' auparauant les Republiques, chaque économe l'exerçoit telle qu'elle luy plaisoit, suiuant la loy de nature : n'estant tenu d'en rendre compte qu'à Dieu : & que depuis que les hommes ont esté soumis à l'empire des citez, cette licence a esté diuersée, selon que les loix ciuiles l'ont permise.

TABLE DE L'ORDRE DES CHAPITRES CONTENVS au liure de l'Oeconomie.

Auquel il est traité de l'institution & regime de la famille.

P ourquoy l'Oeconomie suit la Mo- rale, & precede la Politique, ch. I. 242	Des loix communes au mary & à la femme, con- servans leurs peres & meres, & leurs enfans, ch. XII. 257
De la famille & de ces parties, ch. II. ibid.	Comment la force de l'homme & l'imbecilité de la femme sont utiles en la famille, ch. XIII. 259
Que la société de l'homme & de la femme est na- turelle & necessaire en la famille, ch. III. 243	Des loix & du devoir des enfans envers leur pe- re & leur mere, ch. XIV. 260
Qu'il y a des hommes nais pour servir, & les au- tres pour commander, ch. IV. 244	Des possessions de l'Oeconome, ch. XV. 261
Qui sont ceux qui doivent commander, & ceux qui doivent obeir par nature, ch. V. 246	Comment l'Oeconome se doit comporter envers ses serviteurs, ch. XVI. ibid.
Que l'accouplement du maistre & du serviteur est naturel, necessaire & utile, ch. VI. 247	Comment l'Oeconome se doit gouverner en l'ac- quisition des richesses & à les conserver, chap. XVII. 264
Des diverses sortes de servitude, ch. VII. 248	Côme l'œconome doit user de ses richesses acquises, ch. XVIII. 270
Des servitudes les plus & moins injustes, chap. VIII. 249	Quelle doit estre la maison du pere de famille, ch. XIX. ibid.
Que le pere de famille doit commander en sa mai- son, & de quel empire, ch. IX. 250	Du principal soing de l'œconome, ch. XX. ibid.
Des loix que le mary doit observer pour le regard de sa femme, ch. X. 252	Recapitulation des parties & causes de la famille, ch. XXI. 271
Des loix & du devoir de la femme envers son ma- ry, ch. XI. 255	Erreur de Bodin en sa reprehension d'Aristote & de Xenophon, ch. XXII. ibid.



DE LA POLITIQUE.

CONTENVE EN SIX LIVRES.

LIVRE PREMIER.

Auquel il est traité de la Republique en general, & de toutes les parties dont elle est composee.

Ce que c'est que la Politique.

CHAPITRE I.



Ous auons iusques icy enseigné par la science Morale, le moyen de se gouverner & conduire soy mesme en particulier, pour paruenir à la felicité : & par l'œconomie, de quelle façō la famille doit estre composee, dreslee & regie en general, pour deuenir biē heureuse, & se maintenir en cet estat. De forte qu'il ne reste plus maintenant qu'à traiter de la Politique, pour l'accomplissement des Morales, qui est la science d'instituer, establi, & gouverner les Republiques : car puis que quand on sçait comment il se faut conduire soy mesme & sa famille, on est préparé au gouvernement du public, l'ordre requiert maintenant de traiter de la maniere des'y comporter : ainsi que le chemin nous en est préparé, par les deux sciences precedentes.

Du Village.

CHAPITRE II.

Η δ' ἐν πλησίον ὁικίῳ κοινὴ τῶν τε χρη-
στεῶν ἐκείνη μὴ ἡμεῖς, καὶ μὴ, ὅποια οἰκείως
οἷς ἡμεῖς οἱ πῶς ὁμογάλακτας, παῖδας τε ἔχοντες
παῖδας.

*Arist. l. i. polit. c. 2 Societas autem prima ex
pluribus domibus conflata, non diurni usus gratia,
vicus est sicut vicinitas, veluti quaedam domus colo-
nia, quos nonnulli collataneos appellant, & filios &
filiorum filios.*

LE village est vne société ou communauté, composee immediatemēt de plusieurs mai-
sons ou familles: pour le bien & vtilité de la communication és actes extérieurs, qui
ne se font pas tous les iours : à sçauoir és choses artificielles, au commerce, és combats, &
autres semblables : en quoy les vns reçoient des autres vne infinité de commoditez,
qu'ils ne pourroient pas auoir chacun à part soy : car combien que la famille ait toutes les
choses necessaires à la vie, elle n'a pas pourtant tout ce qui y est suffisant, pour la commo-
dité de la vie. Cette société est selon la nature, n'y ayant rien de plus naturel aux animaux
& à l'homme particulièrement, lors qu'il a engendré plusieurs de ses semblables : que la
constitution d'un village ou voisinage, de ceux de sa race, qui est acréuē. Et de fait, anciē-
nement on ne composoit pas vn village pour la seule habitation & retraite de plusieurs,

fonctions : de meſme les hommes peuuent recouurer par l'ayde qu'ils recoiuent les vns des autres eſtant aſſemblez en la cité, le bien ſuffiſant pour la vie, par les arts & commerce, que la famille, ny le village ne leur pourroit fournir. Et que la ſociété de la Republique ſoit pour vne telle fin, nous le connoiſſons, en ce que quand on ne la peut obtenir, la communauté ſe diſſout : la raiſon nous le montre auſſi : car toute communication & ſociété humaine, eſt ordonnée pour en acquerir quelque bien qui ſoit vtile à la vie humaine : à ſçauoir, que ce que l'un n'a pas en ſoy, il le puiſſe recevoir par le moyen des autres : & non ſeulement les ſocietez & communautéz naturelles viuent à ce but là, mais auſſi toutes les autres que les hommes ſont entre-eux, ſe propoſant vn bien. Ainſi les marchands ſont ſociété & compagnie pour gagner en marchandife, ſoit par mer, ſoit par terre : les troupes & aſſemblées des combattans, ſont pour la victoire ou pour le gain, ou pour l'un & pour l'autre : il n'eſt pas iuſques à la communauté meſmes des voleurs & pirates, qui n'ait vn certain bien pour but : & ainſi de toutes les autres ſocietez humaines : car il n'y en a aucune, qui ne ſoit inſtituée pour l'amour de quelque bien, vray ou apparent pour le moins. Or ce bien que la ſociété a pour but, ce n'eſt pas ſeulement celui de quelque particulier : mais le bien general de toute la communauté : car l'Oeconomique regarde le bien commun de tous ceux de la famille : le village de toutes les maiſons & familles qui y ſont comprises. Et partant, la Republique ou ſociété ciuile, qui eſt vne communauté compoſée de toutes les autres particulieres, doit auſſi auoir egard au bien public de tous les hommes, familles & villages, viuans en la communauté. Secondement, puis qu'il y a vn tel ordre entre les tous, que celui qui enferme les autres tous eſt meilleur qu'eux (côme la maiſon eſt meilleure que les murs, & autres parties deſquelles elle eſt conſtruite) il faut que la Republique qui contient en ſoy les autres communautéz humaines : à ſçauoir les familles, les villages & autres congregations & ſocietez qui ſ'y ſont, ſoit la principale entre les communautéz : & parce que toute ſociété humaine, eſt inſtituée pour l'amour de quelque bien, il ſenſuit que la Republique qui eſt la plus excellente, eſt pour l'amour du plus excellent bien : qui eſt la tres bonne & heureuſe vie. Il faut noter qu'en cette definition bien & heureuſement viuere, qui eſt la cauſe finale : comprend ſoubs ſoy la police ou gouuernement, la ſouueraineté & les loix, côme nous le montrerons cy-apres alors que nous en traiterons : ſans leſquelles choſes, la Republique ne peut conſiſter ny eſtre heureuſe.

Que la felicité de la Republique eſt la meſme que celle de l'homme.

CHAPITRE IV.

Πόλις ἡδαιμόνια ἢ ἀρίστη εἶναι καὶ κράτιστα καλῶς ἀδύνατον διὰ καλῶς κράτιστα τοῖς μὴ τὰ καλὰ κράτιστα· ὅθεν δὲ καλὸν ἔρρον, ἔτ' ἀνδρὸς ἢ πὶ πόλεως καλὸς ἀρετῆς καὶ φρονήσεως. ἀδύνα δὲ πόλεως ἢ διακοσμήσει, καὶ φρόνησις, ἢ αὐτὴν ἔχει δύναμις ἢ μαρτυρῶ, ὡς μεταχρὸν ἕκαστος τῶν ἀνθρώπων, λέγειν καὶ διακρίνει, καὶ φρόνημος, ἢ σύφρων.

Ὅτι μὲν οὖν τὸ αὐτὸ εἶος ἀναρχῶς εἶναι τὸ ἀρίστον, ἐκείνου καὶ τὸ ἀνθρώπου, καὶ κοινῇ τοῖς πόλεσι καὶ τοῖς ἀνθρώποις, φανερόν ἐστι.

Ἡ δὲ πόλις κοινωμία τις ἐστὶ τῆς οὐμῶς, ἐπεὶ καὶ ὡς τὸ ἐκ διακοσμῆς ἀρίστη· ἐπεὶ δ' ἐστὶν ἡδαιμόνια τὸ ἀρίστον αὐτὴ δὲ ἀρετῆς εὐεργεσία καὶ χρηστός τις τέλος.

Εἴπει δὲ τὸ αὐτὸ τέλος εἶναι φαίνεται καὶ κοινῇ καὶ ἰδίᾳ τοῖς ἀνθρώποις, καὶ τὸ αὐτὸ ἔρος ἀναρχῶν εἶναι τῶν ἀρίστων ἀνδρῶν καὶ τῇ ἀρίστῃ πολιτείᾳ.

Arist. l. 7. polit. c. 1. Ciuitatem optimam suaque negotia praeclare gerentem, esse etiam beatissimam fieri porro non potest, ut ij negotium suum praeclare gerant, qui res honestas & praeclaras non agant. At nulla praeclara actio neque viri neque ciuitatis sine virtute & prudentia est: fortitudo autem & iustitia & prudentia ciuitatis eandem vim et speciem habent, atque ille quas unusquisque mortalium consecutus, iustus et prudens et temperans appellatur.

L. 2. c. 3. Eandem igitur vitam optimum esse oportere, & sigillatim uniusque homini, & communiter generaliterque ciuitatibus, atque omnibus hominibus, perspicuum est.

C. 8. Ciuitas autem quadam similitum est, vite quo ad eius fieri potest, optimè gratia constituta. Sed quoniam summum bonum est beatitudo, beatitudo autem virtutis operis functio, et usus quidem perfectus est.

C. 15. Quoniam autem idem finis propositus videtur esse hominibus, & prauatim & publice, eundemque viro optimo, atque optime Reipublici administranda ratione terminum constitutum esse necesse est.

PUIS QUE les choses tendent par nature non ſeulement à leur bien, mais auſſi à leur ſouuerain bien : & qu'ils ne recherchent les biens qui ſont moyens que pour acquerir le dernier : il n'y a point de doute que la ſelicité qui eſt le ſouuerain bien & la dernière fin des hommes, ne ſoit la fin de toutes leurs ſocietez : & que la viſée de celui ou de ceux par

qui elles ont esté constituées, n'ait tiré à ce but là. Et particulièrement pour le regard de la Republique, qui est premiere de perfection que l'homme, que la maison & que les villages, dont elle est composée: car les dernières choses en la generation, sont premières de perfection: & le tout plus parfait, que les parties dont il est composé: ioinct que les choses les plus parfaites ont les plus parfaites fins. Doncques la Republique a la felicité humaine pour fin: car il n'y a rien de plus parfait icy bas. Et partant la Republique est la plus excellente chose qui puisse estre constituée par les hommes. Or d'autant que la felicité humaine consiste es operations des vertus actives & contemplatives, & qu'elle est la fin de la Republique: il n'y a point de doute que la felicité de la Republique ne consiste es mesmes operations de ces vertus: (car la felicité des choses & leur fin est vne & mesme reellement.) Doncques la felicité de la Republique est la mesme chose que la felicité des hommes. Et partant la Republique & chaque homme pris à part soy, deviennent bienheureux, par les mesmes biens de l'ame: & les vertus de la Republique sont de mesme nature, que celles qui sont en chaque homme, & n'en different que comme le tout de la partie: ou comme l'universel du particulier: car la vertu de toute la Republique, est assemblée des vertus qui sont es citoyens. Et partant ainsi que la capacité de rire, est en chaque homme particulier, de mesme nature qu'en toute l'espece humaine: semblablement la vertu est mesme & consequemment la felicité, en chaque citoyen & en toute la Republique. Doncques la tres-honne vie qui s'appelle la felicité, tât d'une personne privée, que de la Republique, gist en la vertu aydee des biens externes, à sçavoir de la nature de & la fortune: afin que les vertueux puissent faire des actions vertueuses. Et en somme la felicité de l'homme & celle de la Republique est vne & mesme chose.

Des causes efficientes materielle & formelle de la Republique.

CHAPITRE V.

Ο δὲ πρῶτος συστάσας, μέγιστον ἀγαθὸν αἴτιος.

Εστὶ δὲ πολιτεία πόλεως ἑξέως, ἢ ἄλλων ἄρ, ὅστις αἰ μάχεται ἢ κυρίας πάντων.

Πολίτευμα δ' ὅστις ἡ πολιτεία.

Τὸ κοινὸν συμφέρον συνάγει, καὶ ὅσον ἐπιβάλλει μέρθ' ἐκείνῃ ἢ τῇ χειλῶς.

Πολιτεία μὲν γὰρ ὅστις ἑξέως ἑαῖς πόλεσι, ἢ ἑαῖ τὰς ἀρχὰς πᾶσι τῶσιν περικυβεῖται, ἢ πὶ τὸ κύριον ἢ πολιτίας.

Η γὰρ πολιτεία βίος τίς ἐστι πόλεως.

Πληθὺς γὰρ πὶ τὸ φύσιν ὅστις ἡ πόλις.

Puisque la vie bien heureuse est la cause finale qui a excité les hommes à s'assembler & composer la Republique, il ensuit qu'ils sont la cause efficiente: car en la composant ils l'ont faite par leur entendement selon qu'ils ont iugé estre bon. Et partant il faut que la proportion de s'assembler ainsi plusieurs les vns avec les autres, ait esté faite premiere-ment, par quelqu'un doué d'un excellent esprit par dessus tous: ou bien il faut, que plusieurs clairvoyants ensemble, aient esté de cet aduis: à quoy tous les autres se sont facilement accordez: reconnoissant le bien qui leur adviendroit de cette congregation: & de là, les Republiques ont pris leur origine. Quoy que s'en soit, quiconque a le premier institué la Republique, il a esté cause & auteur de tres grands biens. La cause materielle de la Republique, ce sont les hommes mesmes assemblez: à sçavoir les familles & les villages, avec leurs possessions. La forme de la Republique, c'est la police ou gouvernement souverain, qui reside en la personne du magistrat ou Prince, lequel à la souveraineté: c'est à dire la puissance de la guerre, de la paix, des alliances, & confederations de la mort du banisseur de confisquer les biens, & de faire rendre compte. Cette police est comme l'ame & la vie de la Republique, vnissant les souverains avec le peuple, par l'habitude, l'ordre & relation de commandement: côme le peuple s'vnt à eux par l'obeissance: qui est ce qui coioinct & vnt les parties & leur donne l'espece, comme la forme au composé: c'est pourquoy on peut dire que toute la Republique consiste de personnes commandantes & d'obeissantes.

Arist. l. 1. c. 2. Qui autem primus eam instituit, maximorum bonorum auctor & causa fuit.

L. 3. c. 6. Est autem politia ordinatio ac descriptio, cum aliorum civitatis imperiorum, sum eius maxime, quod potestatem atque auctoritatem in civitate habet omnium maximam.

Civitatis administratio forma, est administratio vel gubernatio civitatis.

Communis utilitas eos congregat & in unum con-ducit, quantum pro sua quisque parte ad honeste vivendi facultatem conferre potest.

L. 4. c. 1. Reipublica enim administranda ratio, descriptio ordinis est in civitatibus, ad magistratus & imperia pertinent, quodammodo distributi sunt, & quid sit id quod in civitatibus administratione summam potestatem atque auctoritatem obtineat.

C. 11. Resp. administratio vita quedam civitatis est. L. 2. c. 2. Multitudo enim quedam est civitatematura.

*Que la republique est vne société naturelle, & l'homme animal
civil naturellement.*

CHAPITRE VI.

Η δ' ἑρμιτιά τῷ εὐ.

Εκ τῶντοι οὐ φαίνεται, ὅτι τὸ φύσις ἡ πάλαι ἔστι,
καὶ ὅτι ἀνθρωπῶ- φύσις πολλοὶν ζῶει· καὶ ὁ ἀπο-
λῆς ἀφ' αὐτοῦ, καὶ ὁ ἀφ' αὐτοῦ, ἡτοι φαυλός ἔστιν,
ὃ καὶ τῶν ἡ ἀνθρωπῶ-.

Διόντι δὲ πολιτικοὶ οὐδ' ἄνθρωποι ὡσεὶ πάσις με-
λίτησι καὶ σπῆσι ἀγαθὰς ζωὰς μαλ' ὅντων, δὴλον·
ἐπεὶ γὰρ ὅς τις φανήσῃ ματὴν τὴν φύσιν ποιεῖ· λόγον δὲ
μένον ἄνθρωπος ὁ ἔχων τὴν μὲν οὐ φωνήν, τὴν δὲ
θεῶν καὶ λυπρὴν ἐστὶ σμῆνιν· διὰ τοῦτο πᾶσι ἀλλοῖσι
ὑπερέχων ἔστι· μέλει γὰρ τῶν τῆς φύσεως αὐτῷ ἐλ-
λόντων, ἀεὶ αὐτοῖσι ἐκ τῆς λυπρῆς καὶ ἡδέως, καὶ
τοῦτο σμῆνός ἐστιν ἀλλήλοισι· ὁ δὲ λόγος ὁ ἐπὶ τῷ θε-
λοῦν ἐστὶ το σμάρφονος τοῦ βαλαεφόν· ὅτι καὶ το
διέχον καὶ το δύναν· τὸ το γὰρ πρὸς τὰ ἄλλα ὡς
τοῖς ἀνθρώποις ἴσον, τοῖς μόνον ἀγαθὴ καὶ κακὴ, καὶ δι-
χεῖν καὶ ἀεὶ δύναν, καὶ τὸ ἄλλαν αἰσθάνειν ἔχον· ὁ δὲ
τὸ πρῶτον ὀνομάσθαι διότι οὕτως καὶ πᾶσι.

Ο δὲ μὴ δυνάμενος κοιναίνει ἢ μὴθεν δόρυ μὴ
δι' αὐτὰρ κωκυτός, ἔθνη μέρου πολλοῖας ἄγε ἢ θεοῖσι, ἢ
θεοῖς· φύσει μὲν οὐκ ἡρόμη ἐν πᾶσι ἐπὶ τ' τοιαύτῳ
κοινοῖσιν·

Οτι φύσιν μὲν ἔστιν ἀνθρώπων ζῶον πολιτικόν· διὸ
καί μιν δεῖ διδάσκειν ὡς ἀπὸ ἀλλήλων βοηθείας, ὅς τε
ἐκ αἰτίας ὁρέοντες τὴν συζῆν.

Ο ἄνθρωπος ἐπαμφοτερίζει.

Arist. l. 2. de anim. c. 7. s. 88. Interpretatio est gratia boni.

L. 1. polit. c. 2. Ex his igitur perspicuum est civitatem
in iis rebus quae natura constanti, esse numerandam: et
hominem civile animal esse naturā: & enim qui natu-
ra impulsu, non fortuna culpa, civitatis sit expers,
aut esse improbum, aut homine meliorem.

Hominem autem esse animal ciusle magis quam
quavis apem, & quod vis animal congregabile per-
spicuum est. Nihil enim frustra facit natura, & vi-
dimus. Homini autem soli ex animalibus sermo tri-
butus est. Voxigitur incundi et molesti signum est.
Quapropter etiam aliis animalibus suppetit. Nam
hic vsque progressus est earum natura, & molestum
et incundum sentiant, & inter se hoc significent. Sermo
autem ad id quod prodest, et id quod nocet: quema-
modi & iusti & iniusti est. Hoc enim inter cetera a-
nimantis hominis est propriū, et solus boni & mali,
iusti et iniusti, et aliorū similium sensum habet. Ad bo-
rum societatem & communio domum facit et civitatem

Qui autem non potest res suas communicare, aut qui non eget communicatione, propterea quod ipse suis potest opibus, suisque bonis contentus est, nihil prater ea desiderans, nulla pars civitatis est. Itaque aut fera aut densa est. Omnes igitur ad hanc societatem omni animi impetu feruntur natura &c.

L.3.c.6. *Hominem animal quidem esse ad civilem
vitam cultum aptum natura: quo fit ut etiamsi muni
auxilio non egant, nihilominus societatem & commu-
nitatem vitam appellent.*

La. histor. animal. c. 1. Hominis naturam anticipem societatis ac solitudinis esse apertum est.

Lest facile à connoître que la société de la république est naturelle: car puis que la communauté de la maison & celle du village sont naturelles, celle de la république l'est encore plus: attendu qu'elle leur est comparée, comme la fin aux choses qui s'y rapportent: d'autant que la famille & le village, sont ordonnez à la république, comme à quelque chose de tres-bon, contenant la suffisance de tous biens requis à la vie humaine. Doncques si les choses qui se rapportent à la fin sont naturelles, la fin est naturelle aussi: parce que les choses ordonnees à la fin, doiuent estre de mesme ordre que la fin. Or de ce que la communauté de la république est naturelle, Aristote prononce que l'homme est naturellement animal civil ou politique: c'est à dire enclin de sa nature à habiter en société, & viure en quelque république, chose qui est tres-veritable: car son bien suffisant pour sa felicité, consistant en vne telle assemblée & non ailleurs, il est tres-certain qu'il y tend naturellement. Et de fait on ne scauroit assigner d'autre cause à la nature, qui n'opere iamais en vain; pour laquelle ne se contentant pas d'auoir donné la voix aux hommes, qu'il leur eust esté suffisante, comme aux autres animaux, pour signifier entre-eux leurs affections de volupté, & de ioye, & de douleur & tristesse; elle leur a concedé de plus la parole, sinon pour s'exprimer leur utilité & dommage, & ce qui est iuste & iniuste: afin de pouoir viure en société, lesquelles choses ne se pourroient faire, sans la communication de la parole, qui les rend sociables & communicatifs, plus qu'aucun autre animal. Doncques l'homme est naturellement animal politique: voire & en telle sorte, que quand l'vn n'auoir point besoing de l'autre, il appetite la communauté de vie & de société. Et de fait la société n'est pas seulement plus naturelle à l'homme qu'à tous les autres animaux: mais aussi plus nécessaire: car ceux-cy sont tellement instruits & equipiez

de nature, que chacun se peut suffire à soy mesme: attendu qu'ils naissent veltus & armez, & avec l'imagination si dressée & determinée dès leur naissance, à tout ce qui leur est nécessaire; qu'ils scauent naturellement sans aucun enseignement, faire leurs nids, chercher l'aliment conuenable, & se medeciner estant malades: mais l'homme, combien qu'il vienne au monde avec la raison, laquelle la nature luy a donnée suffisante pour connoistre tout ce qui luy est bon, & des mains propres à le faire de toutes sortes d'instrumens viles & nécessaires, pour la conseruation de sa vie & de son bien estre: toutes fois, parce qu'il ne se peut ayder de l'vne, ny des autres, qu'avec l'age & beaucoup d'experience, & qu'il est venu au monde nud & desgarny, de toutes les choses qui luy sont viles & nécessaires pour lors: (car il n'est pas couuert contre l'injure du temps, ny pourueu d'armes naturelles pour se defendre en combattant; ny de vitesse pour le sauuer par la fuite: il ne connoist pas naturellement quel aliment luy est commode pour le nourrir, ny les herbes propres pour le medeciner: ny generally ce qui est vtile ou nuisible, comme les autres animaux: à cause de cela il ne se peut passer d'vne société qui les luy fournisse: & parant ainsi qu'elle luy est plus naturelle qu'àux autres animaux, elle luy est plus nécessaire aussi. Et toutes fois non tellement nécessaire, qu'il ne puisse viure en solitude aussi: car sa nature est entre les deux, à l'vne ou à l'autre sorte de vie: mais en verité, comme homme composé de corps & d'ame, la société luy est plus naturelle. Que s'il s'en trouue quelqu'un qui ne puisse ou ne vueille pas communiquer, ny viure en société avec les autres, sans en estre empesché par quelque accident, comme de bannissement, ou de pauvreté qui le contraingne de bechet la terre ou garder le bestial, ou semblables: il faut qu'il soit pire ou meilleur que les autres hommes: à scauoir ou à cause de sa meschanceté, ou parce qu'il est assez abondant defacultez & content de ses biens, sans desirer rien d'auantage. C'est pourquoy Aristote dit, qu'il est vne beste sauage ou vn Dieu, & nulle partie de la republique.

De l'origine des principautez.

CHAPITRE VII.

Διὸ καὶ τὸ πρῶτον ἐβασίλευον τὸ αἰ πάλαι, καὶ καὶ
ἐπὶ ταῖς θῆμ' ἐβασίλευον ἄνθρωποι γὰρ (μῆντοι) πᾶσα
γὰρ οἰκία βασιλεύει· καὶ τὸ τῆς τοῦ θεοῦ βασιλείας ὡς
καὶ αἱ ἀποικίαι ἀλλ' ἢ συγγένειαν.

Ἰσως ἐβασίλευοντο περὶ τὸν ὅτι ἀσπίδι καὶ ἑν-
 ρῶν ἀνδρας πολὺν ἀφ' ἐφ' ὅτι καὶ ἀρετῶν, ἀλλ' ὡς
 καὶ τότε μικρὰς οἰκωμάτων πόλεις· ἐπ' αὐτὰς ἀπ' ὧν
 ἐκείνην ἀσπίδα καὶ τὴν βασιλείαν· ὅτι ὅτι ἐργον
 τὰ λαοὺς ἀνδρῶν.

*Arist. l. i. polit. c. 2. Itaque & principio civitates
sub regum imperio erant, et nunc etiam gentes: quia ex
his qui sub regno vivebant connumerant. Omnis enim
domus cuiusque etate antecedit, regno subiecta est: ergo
& colonia, id est familia patris, quae ab una domo flu-
xerunt propter cognationem.*

L. 3. r. 15. Fortasse sub regibus antea vivebant, quia raro reperire licebat viros plures, longe ceteris viris praestantiores, praesertim cum etiam tunc in parvis urbibus habitarent. Praeterea vero ob beneficentiam reges creabant, quod virorum bonorum opus ac munus est.

PVIS qu'il est naturel à l'homme de viure en la compagnie de plusieurs pour y trou-
uer la felicité, que chacun appetite naturellement: il est nécessaire à ceux qui sont assem-
blez d'auoir quelque chose pour les regir: car chacun ne pouruoit qu'à ce qui est de son
bien particulier, la multitude se disperseroit, si quelq'un n'auoit soin de ce qui appartient
au bien publicq de tous: ainsi que le corps de l'animal ne consisteroit pas, s'il n'y auoit vne
certaine vertu qui le regist, ayant regard au bien commun de tous les membres: car les cho-
ses sont diuisees selon ce qui est propre à chacune, & vnies par ce qui est commun. D'auan-
tage encorres que l'homme ait vn appetit naturel de viure en societé & vne naturelle incli-
nation aux vertus, toutesfois pource qu'il y a aussi des hommes adonnez au mal & au vice
de leur naissance, & qu'ils sont tous subiects à se laisser emporter aux passions: leurs societez
& communautéz ne leur pourroient fournir le bien suffisant pour vne vie heureuse, qu'ils
recherchent, s'il n'y a quelque regle, selon laquelle chacun se gouuerne: en forte que tou-
tes les actions de ceux qui sont assemblez, se rapportent ensemble en general au bien com-
mun, & à celuy de chaque particulier.

Cette regle a premierement esté quelq'u'n ou quelques vns, de ceux qui se sont les premiers affblemez: & y a bié de l'apparence, que ce doit auoir esté les Auteurs mesmes della congregation: les quels les autres ont choisis & esleuz, comme plus prudents, aduisez & vertueux qu'eux tous, pour les gouverner & conduire, selô leur iugement & volôté: à quoy ils se sont soubmis de leur bô gré, pour suivre & executer ce qui leur feroit comâdêre, remettant leur

leur bien, leur repos, leur fortune & leur vie, entre leurs mains : où ils les tenoient pour estre les mieux establis & assurez : Ce qui ne doit point estre trouué estrange : atencu le bien qu'ils en esperoient, & que c'est vne chose naturelle, (comme nous auôs montré) que ceux qui ont l'esprit & le iugement excellent pardessus les autres, les gouuernent, & leur commandent : aux vns cômél'ame faict au corps, & aux autres comme la raison à l'appetit. Il est tref-certain que les premieres principautez, ne peuuent auoir esté establies par force & contre le consentement de toute la cômunauté : car à quiconque l'eust entrepris, c'eust esté chose impossible à executer, sans estre assisté de la plus forte partie, qui se soit volontairement soubmise à luy, en le choisissant pour chef : à cause de son excellence : soit de son propre mouuement ou y estant persuadée, par l'industrie & dexterité de celuy qu'ils élisoient pour leur commander. De sorte que les premieres Principautez & Empires, ont pris la naissance de la volonté & consentement de ceux qui ont obey, ou pour le moins de la plus forte partie.

De l'origine des loix ciuiles.

CHAPITRE VIII.

Il semble qu'il n'y a point de raison de reuoker en doute, qu'au commencement les premieres republiques n'ayent esté instituees sans loix arrestees, & que les peuples ne se soient du tout soubmis aux iugemêts & decretz de celuy ou de ceux qu'ils auoient eueux pour les gouverner, à cause de leur prudêce : leur deferât cômé ceux de la famille obeissent au pere de famille. Mais depuis il a esté estably certaines loix par escript, pour estre gardees & obseruees, dont plusieurs bonnes raisons peuuent auoir esté les causes. Premièrement, ou parce que les citoyens se trouuant bien du gouuernement de leur superieur, & desirant que leur republique fust tousiours regie de cette maniere ; ils l'ont réquis de leur dresser des loix, selô lesquelles il les gouuernoit pour demeurer apres luy. De quoy ils se sont rapportez à luy seul : ou bien ils luy ont associé pour cet effect, quelques autres eueux d'entre-eux, afin qu'elles fussent mieux digerées.

Il peut estre aussi, que les citoyens s'apperceuant que l'autorité de celuy ou de ceux qu'ils auoyent eueux pour leur commander, leur donneroit tant de licence en fin, qu'ils se pourroient laisser emporter à leurs passions & les gouverner si mal, qu'au lieu de iouir de la vie heureuse qu'ils recherchoient, sous l'Empire où ils s'estoient vblontairement soubmis, leur condition seroit empiree & eux reduits en peines & calamitez : ce que craignant, ils ont esté pouffez à vouloir des loix, selon lesquelles ils peussent estre bien gouuerner, & qui seruissent aussi de frain en quelque certaine maniere, aux superieurs, comme aux subiects.

Cela n'est pas hors de raison aussi, que quelques Princes mesmes ayent desiré d'auoir des loix, selon lesquelles les citoyens consentissent d'estre regis : car en les obseruant, ou les faisant obseruer aux autres, le Prince ne laisse pas de iouir de l'Empire & du bien & de l'honneur que desire vn Prince regnant iustement : & à beaucoup moins de peine & d'enueie de ses subiects : d'autant que par ce moyen la rigueur, de la iustice dont les vicieux & les meschants sont punis pour leurs crimes & mesfaits, ne luy peut estre attribuee : mais à la loy, que tous ont vouluë & receuë, parce qu'encores que les chastiments selon la iustice, soient necessaires & viles au bien commun de la republique : neantmoins ils ne laissent pas d'engendrer de la haine contre le Prince qui les ordonne : s'il n'a quelque loy pour garand de ses arrestz : d'autant que le criminel & ses parents & amis, se flattans en leur interrest propre, veulent croire & se persuader, qu'il les pouuoit traiter plus doucement, sans bleïser sa conscience, ny fouler le publicq : là où quand les loix sont escrites, toutes ces plaintes n'ont plus de lieu du tout.

D'autres ont eu tant de soin des republiques où ils commandoient, qu'ils ont desiré d'establi non seulement la felicité presente des citoyens, mais aussi sa conseruation, duree & augmentatiô à l'aduenir : à cause de quoy ils leur ont institué des loix pour cet effect : ayant recherché & considéré soigneusement, tout ce qu'ils ont pensé y estre propre. Et puis par le progrez du temps, comme l'experience a enseigné ce qu'il estoit bon d'adionster aux loix de la cité, ou ce qu'il en falloit retrancher, on a augmenté ou diminué le nombre.

Depuis l'institution des premieres republiques, plusieurs autres communautez se sont

faittes & assemblees, selon les loix qu'un ou plusieurs leurs ont establies dès le commencement de leur convention & communication : lesquelles loix ont seruy quasi comme de centre, pour vnir tous les citoyens ensemble : au moyen de quoy les premieres loix qu'on a establies, s'a esté apres l'institution des premieres citez : & quelques republicques qui se sont assemblees depuis, ont esté precedees par leurs loix instituees, auparauant leurs conuentions, & qu'ils se fussent mis à viure en commun ensemble.

De la fin des loix ciuiles.

CHAPITRE IX.

Εἰς μὲν πρόπον δίκμα λήγμεν, τὰ πομπικά, ἔφυλακτικά, ἡ ὑδαμυνία, ἡ τ' ἡμεραν αὐτῆς.

Ὁ γὰρ νόμος τῆς πόλεως ἐστὶν ἡ τῶν ἡμερῶν ἀναρχία.

Arist. l. 5. Eth. c. 3. Vno modo iura appellamus ea, quæ vitam beatam eiusque partes, civilis societate conciliare & conseruare possunt.

L. 7. Lex ordo quidam est et bona legum institutio, bona quædam ordinatio est.

S. August.
l. 19. de ci-
uit. Dei.
c. 1.
S. Thom.
poli. l. 1.
1.

EN quelque forte, & par qui que ce soit que les republicques & les loix soient constituees & establies, il faut qu'elles tendent à faire acquerir & posseder aux citoyens, la plus excellente felicité dont les hommes peuuent iouir en cette vie. De quoy ils'ensuit que la loy selon laquelle les hommes ont à viure, doit auoir pour but leur souverain bien & le plus excellent qui est la tres-bonne & heureuse vie, laquelle consiste en l'exercice des vertus actiues ou morales, à vacquer à la contemplation des choses diuines & à acquerir & conseruer vne suffisance des biens commodes & viles à la vie : afin que les citoyens puissent facilement iouir de la felicité, comme nous l'auons montré es morales, & le montrerons par cy apres. Au moyen de quoy il faut que la loy n'ordonne rien, qui ne conuienne à la vertu & qui ne soit iuste : car comme veut Aristote, les choses legales & iustes, sont & conseruent la felicité : c'est pourquoy la loy qui n'est pas iuste, ny proportionnée à la vertu, n'est pas loy : Et en verité quand elle manque d'estre telle, elle n'est non plus loy, que celui-là homme, qui n'a ny iugement, ny vſage de la raison. Bref les loix doiuent estre fondees sur le droit naturel, commander les choses honnestes, & defendre ce qui est contraire : puisque leur but ne doit estre que d'entretenir l'amour entre les hommes, & des hommes enuers Dieu : car comme pose Platon, la fin de la loy c'est Dieu & sa religion.

Que les loix ciuiles sont necessaires & viles en la republique.

CHAPITRE X.

Ὁσοῦ γὰρ πλεονέχῃ, βέλτερον ἔσται ἀνθρώποις ὅτιν' ἔτι ἐ χειρότερον νόμον ἢ δίκην, χείρονον πάντων.

Arist. l. 1. polit. c. 2. Quemadmodum enim homini omnibus numeris absolutus, animal est omnium optimum, ita a iure & lege seuerius ac ferocius omnium deterrimum.

PVISQVE la fin de la republique est, que les citoyens viuent bien & heureusement, & que la felicité consiste en l'exercice des vertus morales & intellectuelles : sans lequel les hommes ne peuuent deuenir vertueux & en quoy il est difficile de s'accoustumer, & particulierement pour le regard des morales : la position de la loy est necessaire en la republique : car es choses difficiles il en faut quelq'autre qui induise & necessite en certaine maniere. Or cet autre, ce sera ou le Prince qui fera exercer les citoyens es vertus pour les y accoustumer, ou bien ce sera la loy. Quant aux Princes, ils pourroyent errer faute de resister aux mesmes passions où ils voudront faire regler les autres : & partant il ne seroit pas propos de leur donner cette charge : il faut doncques qu'elle appartienne à la loy, & que ce soit à elle à exercer & à dresser les citoyens aux actions de la vertu pour deuenir vertueux. Et partant les loix sont necessaires en la republique, pour faire bien & heureusement viure les citoyens. C'est pourquoy le premier qui a assemble les hommes sous vne bonne loy, ou qui la leur a donnee estât assemblez, a esté cause de grâds biens : parce qu'ainsi que l'homme accoply de ce qui luy conuiet est le meilleur de tous les animaux. Ceux qui viuēt sans loix, sont les pires de tous : car la malice & l'iniustice sont cruelles qui tiennent les armes en la main : comme nous le connoissons par la differēce des hommes vicieux & des vertueux, & par la cruauté de ceux qui viuent sans loy, par les bois & par les eaux. Il est certain que

que les hommes pour mener vne vie heureuse, se doiuent comporter les vns avec les autres suivant la droite raison : mais il leur seroit difficile de s'y conduire tousiours, à cause des passions qui les destournent quelquesfois de son vlsage : leur faisant iuger les choses selon le sens : si la loy qui n'est que le iugemēt de la raison mesme, ne les adresseoit, en baidant l'audace humaine, par la crainte du supplice, qui arreste les meschans de mal faire, & conserue par ce moyen l'innocence en seureté parmy eux. Sans les loix, la plus part des hommes ne differeroient point des bestes sauuages & cruelles : & vne congregatiō d'hommes sans loix, se peut dire vne assemblee de bestes sauuages en vn clos, quis entre-dechirent & se tuent. La loy est necessaire parce que l'esprit de tous n'est pas capable de connoistre suffisamment, ce qui conserue au bien publicq de la vie humaine : & quand il le connoistroit, de le faire tousiours, s'il n'y a quelque chose qu'il y cōtraigne. La loy est encores necessaire, parce qu'on ne se scauroit passer d'vne adresse au bien publicq : d'autant que chacun tend au sien particulier, qui est la ruine des republiques.

La discipline des loix humaines a deux vtilitez principalement : la premiere, est qu'elle conserue la paix & la tranquillité commune, espouuantant les meschans de mal faire par la crainte de la peine : & la seconde qu'elle ayde fort à acquerir la vertu. Premiere-ment parce que la plus grand part des hommes, & principalement des ieunes gens, a besoing de peine pour estre retiree des mauuaises voluptez, qui sont le principal empeschemēt de la vertu ; lequel estant osté, les hommes commencent aysément à l'aymer d'eux-mesmes & l'honorer. Secondement parce qu'és choses où la droiture n'est pas euidente par la loy de nature, la loy humaine montre plus clairement ce qui est conuenable à la vertu. Et partant ceux qui agissent selon la loy peuuent paruenir plus certainement à la perfection de la vertu : car tous consentent à l'opinion d'Aristote, que le moyen & obiect de la vertu, c'est ce qui est constitué par les prudens & par les legistateurs aussi.

De l'obligation des citoyens à la loy ciuile.

CHAPITRE XI.

PUIS QUE la force de la loy ciuile procede de l'autorité, & qu'elle est comme vn certain patron & vne regle pour bien gouverner : il s'en suit qu'elle oblige tous ceux qui sont soumis à l'autorité ciuile, par laquelle elle est establie, dès lors qu'elle a esté publicque : & partant il n'y a rien qui les en puisse dispenser, cependant que la raison de la loy, qui est cōme son ame, demeure : car elle ne cesse point, cepēdant qu'elle dure : & mesme quād elle ne resteroit qu'au respect de quelque particulier, la loy a encores force : mais quād cette raison cesse, la loy est abrogee. La coustume qui est ce qui se fait ordinairement en la republique, differe de la loy, en ce que la loy sort en vn moment, & prend sa vigueur de celuy qui a la puissance de commander : combien que ce soit quelquesfois contre le gré des citoyens & des subiects : & la coustume prend sa force peu à peu quasi insensiblement, & par longues annees, & coule du commun consentement de tous, ou de la plus part, doucement & sans force : c'est pourquoy on compare la coustume au Roy, & la loy au tyrann.

Que la loy doit dominer en la republique, & comment.

CHAPITRE XII.

Κρεῖττον δὲ τῷ μὴ παρῆσται τὸ παθητικὸν ἔλως, ἢ τῷ συμφύει· τῷ μὴ οὐ νόμος τὸ πᾶν χυπάρχῃ, μὴ χυπῶ δ' ἀβραπύλου ἀνάγκη τῷ τ' ἐχῆν πᾶσαι.

Ο μὴ οὐ τῷ καλῶν ἀρχῶν, δοκεῖ καλῶν ἀρχῶν τῷ θεῷ τὸ νόμος· ὁ δ' ἀβραπύλου καλῶν, παρῆσται τοῖς θεοῖς ἢ τοῖς ἀνθρώποις, τοῖς θεοῖς ἀρχῶνται, ἀβραπύλου τὸ νόμος αἰσίου ἀβραπύλου· δὲ οὐ καλῶν ἀρχῶν τὸ νόμος αἰσίου ἀβραπύλου.

Ἀλλὰ μὴ παρῆσται τῷ μὴ τῷ αὐτοῦ οἱ νόμοι χυπῶν· ἀλλὰ οἱ νόμοι αἰσίου ἀβραπύλου, οἱ παρῆσται τῷ μὴ τῷ αὐτοῦ οἱ νόμοι χυπῶν.

Tom. 2.

Arist. 4.3. Polit. c. 15. *Melius autem est id, in quo nulli insunt animorum motus atque affectus quam id cum quo vnari nascuntur. At lex quidem omni affectui vacat: animus autem humanus omnibus, necessario perturbationibus concitatur.*

C. 16. *Qui igitur mentem praeest atque imperare iubet, is Deum & leges imperare videtur iubere: qui vero hominem iubet, addit & feram: nam cum sit huiusmodi cupiditas, tum iracundia magistratus deprauat ex optimo quemque virum. Quo circa lex, mens est appetitione vacans.*

Atqui medici cum aegrotant ipsi, alios medicos arcessunt atque adhibent: & puerorum exercendorum magistrum cum ipsi exercentur, alios exercent magis.

Aa iij

μήτοι παυομένης, ὡς ἂν δυνάμει κρινεῖ το ἄλλο-
θις, ἀλλὰ το κρινεῖν δεῖ το οἰκείως, καὶ ἐκ παλαιότητος
ὡς δὴ ἂν ὅτι το δίκαιο ζητοῦντες, το μέσσοι ζη-
τοῦν, ὁ γὰρ νόμος το μέσσοι.

Ὅπως γὰρ μὴ νόμοι ἄρχουσιν, ὅτι ἐν πολιτείᾳ
δὴ γὰρ τὸ μὴ νόμοι ἄρχουσιν ὡς αὐτοὶ τὸ δὲ κατὰ ἔχ-
ουσι, τοὺς ἀρχαίς ἐν πολιτείᾳ κρινεῖν.

Μάλιστα μὲν οὐκ ἀπορίᾳ τοῖς ὁρθοῖς κρινόμε-
νοις, ὅσα ἐνδεχέσθαι, πάλιν διεξιζέτω αὐτοὶ, ἐπεὶ
ἐλάττω κατὰ φύσιν ἐπὶ τοῖς κρινέσθαι ὡς αὐτοὶ μὲν
ὅτι ἔλαττω καὶ ὁλίγοι ἴσασιν, πολλοὶς ὑπονοού-
ται, ἐν δυνάμει νομοθετοῦν ἐν δὲ κατὰ φύσιν ἔπει-
σιν μὲν νομοθετοῦσι, ἐκ πολλῶν δεξιῶν οὐκ ἀπορίᾳ γί-
νοντο, αἱ δὲ κρίσεις, ἐξ ἡρωϊκῶν ὡς καλεῖται ἀ-
πορίᾳ το δίκαιο ἐν το συμφέρον καλῶς τὸς κρι-
νοῦσας, τὸ δὲ αὐτῶν μέγιστον, ὅτι ἢ μὲν τῶ νομοθε-
τοῦσι, καὶ τῶ κρινέσθαι, ὅτι κατὰ φύσιν παρῶνται, ἀλλὰ
κατὰ μέλλουσαν τὴν κατὰ φύσιν ἐπὶ τῶ ἐκκλησια-
στικῶν ἐν δὲ κατὰ φύσιν παρῶνται καὶ ἀφωσι μὲν
κρίσεις, ὡς καὶ τὸ φιλεῖν καὶ τὸ μισεῖν, καὶ
τοῖς ἰδίοις συμφέρον (καὶ ἴσται πολλοὶς) ὡς κατὰ φύ-
σιν ἐπὶ τῶ κατὰ φύσιν καλῶς το ἄλλοις.

*Istos adhibent: quasi verum indicare atque exami-
nare non possunt, cum quia de sua re indicant, tam quia
pertinent ad indicant. Itaque perspicuum est, ut
quisque querant, medium querere: lex enim medium
est.*

*L. 4. c. 4. V. biles non imperant, non est politia. O-
portet enim legem quidem civibus omnibus, magistra-
tus vero singulis imperare: & politiam seu republicam
administrationem indicare.*

*L. 1. Rhet. ad Theod. c. 1. Maxime igitur conveni-
t. Et lais leges, quacunque possunt, omnia ipsa dis-
tingere, & quam paucissima relinquere uti indicant.
Primum quia facilius est unum habere, & pauci,
quam multos, qui bene existimant et possint legem fieri
ac sui conformare. Deinde legum lationes ex longi
temporis considerationibus funt: ut indicia de rebus
ut difficulter rectam habeant iustitiam et utilitatem
tionem illi qui indicant. Atque quod omnium est ma-
ximum, quia legislatoribus indicium non est de rebus
singularibus, nec de presentibus, sed de futuris, & de
universaliibus. At concis & index de presentibus ac
de finis indicant, quibus cum & amor & odium, &
propranilitas communis sepe numero est, ut non am-
plius perspicere possint satis id quod verum est.*

Il est meilleur que les republics soient reglees par des loix, que par la seule prudence
des sages magistrats pour plusieurs raisons. Et premierement, parce qu'il est plus facile de
trouver vne fois, quelqu'homme, ou vn petit nombre d'hommes sages, qui fissent des loix
prudemment & sagement, que d'auoir tousiours plusieurs magistrats doüez de suffisante
probité & prudence, pour commander: comme vn grand nombre de telles personnes fe-
roit necessaire, s'il falloit gouverner perpetuellement sans loix la republique, selon la vo-
lonté des magistrats. Secondement parce que les loix peuuent estre constituees avec vne
plus soigneuse & meure deliberation, & loisir de considerer les diueres circonstances des
temps & des lieux: & qu'es cas particuliers où il faut promptement donner le iugement,
toutes les choses qui sont necessaires, ne se rencontrent pas tousiours: au moyen de quoy
il est meilleur d'auoir alors des loix, comme des regles, desquelles on tire le iugement par-
ticulier. En troisieme lieu, parce qu'il y a moins de soupçon en ceux qui constituent les
loix, ou de danger de quelque mauuaise passion, par laquelle ils soient destournes du droit
& du bien: d'autant qu'ils les establisent en general & pour le temps à venir; mais en vn cas
particulier la condition des personnes & du temps, & autres semblables, peut faire naistre
quelque mauuaise affection: à cause de quoy la loy est comme vne certaine regle inflexi-
ble, laquelle imite mieux la raison de la diuine providence, qui ne se detourne iamais du
droit. En quatrieme lieu, d'autant qu'il n'y a pas d'assurance d'auoir tousiours des bons
Princes, il est meilleur que la republique soit gouvernee par la loy que par le iugement seul
des Princes. En cinquieme lieu, à cause que ceux qui font les loix sont plusieurs qui les
examinent au loisir diligemment, & le Prince doit souuent iuger sur le champ. En sixieme
lieu, parce que les loix n'ont point de passion, & que leur iugement est de la seule raison: là
où celuy d'un homme est de la raison & de la concupiscence: c'est à dire de l'homme & du
la beste. En septieme lieu, parce que le iugement des loix est sans soupçon: attendu qu'on
sait qu'il ne peut estre corrompu par presens, ny autres voyes semblables, comme peut
estre celuy du magistrat. En huitieme lieu, parce que le gouvernement selon les loix peut
demeurer long temps, & mesme estre reduit comme en art & reduit facile: & le iugement
des hommes est muable & souuent difficile: à cause des passions qui empeschent le droit
vsage de la raison. Et en somme parce que sans loix, il faudroit grand nombre de gouver-
neurs sous le Prince en vne grande republique, lesquels pourroient iuger chacun à leur
phantaisie, & ne se trouuer pas d'accord en leurs resolutions & arrests: au moyen de quoy
la iustice ne seroit pas reduë d'une mesme maniere par tout l'Empire. Plató dit qu'il voit la
ruine preparee en la republique où la loy ne comande pas aux magistrats, mais eux à la loy
& le salut où la loy domine sur les Magistrats, qui luy seruēt. Les Philosophes des Indes esti-
moient

Plat. 4. de
legib.
M. scim. m.
Plat. dial.
7. de Rep.

moient que rien ne se pouuoit bien faire, ny publiquement, ny priuement, qui succedast heureusement, sans vne certaine regle, laquelle encores ils vouloient que Dieu l'eust monstree. Aristote dit, que ceux qui commandent que la loy domine, semblent commander que Dieu & la loy dominent: & qui ordonne quel homme soit par dessus, il y a adioinct vne beste: parce que les passions de irascible & concupiscible peuuent peruertir les plus vertueux; constituez en puissance: à cause de quoy les medecins estant malades, enuoient querir d'autres Medecins: & les maistres des exercices, quand ils font l'exercice d'eux mesmes, ils sen rapportent à d'autres maistres: comme ne pouuant discerner la verité, quand ils iugent de ce qui leur touche, parce qu'ils y ont de la passion: là où la loy ne peut deuenir mauuaïse. De sorte que comme il escrit en vn autre endroit, là où la loy ne domine pas, il n'y a point de republique.

Qu'il faut outre les loix vne principauté vne & souveraine, pour faire obseruer la loy.

CHAPITRE XIII.

Ποῖον φανερόν ἐστιν ὅτι οὐκ ἔστιν ὅτι οὐκ ἔστιν νόμοις, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν ὁρῶντες ὅτι ἄρχοντες δὲ, αὐτοὶ εἰς αὐτὴν πλῆθος ὡς, ὅτι τὴν πᾶσαν κελεύουσιν, ὅτι ὅσοι ἐξ αὐτῶν ἐστὶν οἱ μέγιστοι ἀκρίβοις, οἱ μὴ ἀκρίβοι δὲ, ὅτι οὐκ ἔστιν ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ἀλλ' ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν.

Διοδοτοῦ τὸ κεφάλαιον μόνον οἱ νόμοι λέγουσιν, ἀλλ' ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν.

Αἰσώπη τις, ὡς αὐτὴ τὴν βελούσιν, ὅτι τὴν κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν.

Τὸν ἀρχὸν νόμον ἀρχὸν αἰρετώτερον μάλιν ὡς τὴν πολιτικὴν ὡς πᾶσι. ὡς τὴν αὐτὴν δὲ λόγον τῆς τοῦ καὶ ὡς πᾶσι ἀρχὸν βελούσι, τὴν πᾶσαν κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν.

Αλλὰ μὲν ὅσα γὰρ μὴ δοκῶν δυνάσκειν διορίζουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν.

Αλλ' ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν, ὡς αὐτοὶ κελεύουσιν.

Arist. 1.3. polit. c. 11. Declarat nihil iuratum & firmum esse oportere, ut leges rectius ac salutariter penes eum autem, qui praestitit republicae, sine situm sine plures, iis de rebus statueret: ab utrumque potestatem esse, de quibus leges cumulatim atque accuratè loqui non possunt: propterea quod non sit facile vniuersi omnia a perite persequi & complecti.

C. 15. Legem vniuersi tantum de rebus loqui, & non accomodatè ad ea quae eueniunt inbere: utaque in quavis arte ex iis quae scripta sunt, imperare solum esse.

Dixerit aliquis virum bonum pro eo quod affectibus non careat, de rebus singularibus melius consultaturum quam leges: necesse igitur esse, eum latorem legum esse, & leges esse scriptas, in promptu est, non tamen ratas, quae ex parte a recte aberrant ac deficiunt: nam quod ad alia attinet, in eis oportet esse ratas ac stabiles: in iis igitur rebus non debent esse ratae, quae lex non potest diiudicare ac decidere, aut omnino, aut bene.

C. 16. Legem igitur imperare optabilius est, quam vnum aliquem ciuem. Hoc porro eadem ratione etiam si aliquis imperare praestet, bitamen faciendi sunt legum custodes ac ministri: magistratus enim esse aliquos necesse est.

Iam verò quaecunque non posset lex definire, ea ne homo quidem cognoscere queat: sed posteaquam lex accuratè et studiose homines erudit, aliqua tradit ac mandat magistratibus, sententia ac mente iussissima iudicanda atque administranda. Praeterea verò & quicquid hominibus periculum facientibus, melius quam leges scriptae vnum fuerit, contingere permittit.

Sed quoniam alia quidem legibus comprehendi possunt, alia non possunt: haec sunt, quae dubitationem et questionem afferunt, utrum praestabilius sit legem optimam imperare, an virum optimum nam quibus de rebus consultant homines, de iis rebus lex ferri non potest.

Ce seroit vne chose vaine & inutile d'auoir estably des loix en vne republique, selonc lesquelles elle doit estre regie & gouvernee; si on ne constitue aussi vn Prince ou magistrat soubz luy: c'est à dire vne personne publique, qui ait la puissance de consulter, de iuger & de commander souverainement luy seul, ou plusieurs ensemble: en la maniere qui fera plus à propos pour gouverner la republique selonc ceste loy, & la faire obseruer: attendu que d'elle mesme elle seroit sans force & sans vertu, priuee de mouuement & d'a-

ction, comme vn corps qui n'auroit point d'ame, s'il n'y auoit quelque superieur, auquel les citoyens obéissent, qui l'animaist & la viuifiast. La principauté viue est encores requië pour supplier au deffaut de la loy, qui n'a peu exprimer assez amplemēt tous les cas particuliers qui peuuent arriuer, estant impossible de les comprēdre tous; & pour corriger ce qui se decouuira en elle avec le temps, s'esloigner du droit: de quoy on ne se feroit pas apperceu en la faisant. Cela est cause que Platon prefere souvent les bons Magistrats aux loix: parce que sans eux elles demeurent inutiles, n'estant point obseruees: car tout ainsi que l'equerre & le plomb ne sçauroient rendre l'edifice, ny droit, ny carré, si l'architecte ne les appose luy mesme: semblablement les loix qui n'ont point de mouvement de soy, ne regleroient iamais la republique, ny ne la conduiroient à la fin, à laquelle elle & les loix sont destinees, qui est la felicité humaine: s'il n'y a quelqu'un qui les appliquast comme il est à propos, & que le besoin le requiert. Et celuy la doit estre vn Prince seul ou plusieurs, selon la maniere de la police receuë en la cité.

Comment le souverain est, & n'est pas par dessus la loy.

CHAPITRE XIV.

Οἷα γὰρ ἡ, τὸ μὲν βέλτοις μικρὸν, τὸ δ' ἐθίζων
ωχρῶς, λυέτω τοῖς νόμοις φαῦλος, φανερόν ὡς ἐλ-
ποῖτο εἶναι ἀμαρτίας, ὅτι τῆς νομοθετικῆς καὶ τῆς ἀρ-
χικῆς ἡ γὰρ ποῦνται ἀφελήσεται κακίας, ὅσον
βλάπτεται τοῖς ἀρχῶν ἀπειθῶν ἐν τοῖς νόμοις.
ψυδρὸν δὲ ἐπὶ τὸ νομοθετικὸν πρὸς τῆς πε-
χυνῶν, ὡς γὰρ ὁμοῖον τὸ καὶ τὸ πῆλιν καὶ νόμον· ὁ
γὰρ νόμος ἵκνυται ἐν τῇ πόλει, ὡς τὸ πῆλιν ὁμοῖον,
πᾶσι τοῖς ἐν τῇ πόλει τοῖς νόμοις ἐν τῇ πόλει καὶ τῇ πόλει
πᾶσι τοῖς ἐν τῇ πόλει τοῖς νόμοις ἐν τῇ πόλει καὶ τῇ πόλει
χρῶνται νόμοι· οἱ ἐν τῇ πόλει νόμοι καὶ τῇ πόλει
ποῖνται ἐπὶ τῇ πόλει τοῖς νόμοις ἐν τῇ πόλει.

Δὲ γὰρ αὐτοὶ μὲν ἔχοντες ἱκνῶνται ἐπὶ τὸ ποσὺν
τῶν ἱκνῶνται ἐπὶ τῇ πόλει μὲν ὡς ἐπὶ τὸ ποσὺν
κρίνεται, τὸ δὲ πᾶσι τοῖς νόμοις καὶ τῇ πόλει
τῶν φύλακας ἰδίδουσι, ὅτι τῇ πόλει τῇ πόλει
λεως, ἐπὶ τῇ πόλει τῇ πόλει τῇ πόλει τῇ πόλει
σφῶνται, ὅτι τῇ πόλει τῇ πόλει τῇ πόλει τῇ πόλει
εὐκαίτοις δίδουσι τῇ πόλει τοῖς φύλακας.

Ἐπιτηδὸν παίδευσαι ὁ νόμος ἐφίσηται τὸ λοι-
πὸν τῇ πόλει τῇ πόλει τῇ πόλει τῇ πόλει
χρῶνται. ἐπὶ δὲ ἐπαυρῶνται δίδουσι, ὅτι τῇ πόλει
περιουσίους ἀμεινοῖται τῇ πόλει τῇ πόλει.

Arist. l. 2. Polit. c. 3. Ubi enim utilitas quedam, qua ad mutandas leges adducit, parua est, assuescere autē ciues legibus facile mutandis malum: proculdubio nonnulla peccata & laterum legū, et magistratuum ferenda, atque in astra relinquenda sunt. Non enim tanto erit ei mutasse leges emolumento, quanto assuescisse magistratibus non parere detrimento. Praefallax es capio sum est illud ab artibus & scientiis: exemplum: non enim simile est artem atque legem commutare. Lex enim nullam vim habet ad parendum impellentem, nisi tam quam à more accepti. Hic autē non nisi ex temporis longinquitate, annorumque multitudinem nascitur. Itaque à legibus receptis & vstitis ad alias et nouas leges facile migrare, vim legū infirmare ac debilitare est.

L. 3. polit. c. 15. Oportet enim vim quidem presto esse, sed talem vim, ut ualidos sit quam singuli, & unus a complures: imbecillior quā uinuer a multitudo, quales antiqui custodes tribuebant, ubi quem ciuitatis Aesymnetam, quem admodum appellabant, aut tyrannum creassent. Et quidam Syracusanū, ut Dionysius custodes petenti, tales custodes darent, suadebat.

C. 16. Posteaquam lex accuratè & studiōse homines erudij, alia tradit ac mandat magistratibus, sententia ac mente iussimē indicanda atque administranda. Præterea uero, & quicquid hominibus periculum facientibus, melius quam leges scripta uisum fuerit, corrigere permittit.

C'EST chose necessaïre que le souverain ait vne plus grande puissance que la loy en certaines choses: autrement il ne pourroit pas bien gouverner en beaucoup de cas, qui n'ont pas esté preueus ou particularisez, lors qu'elle a esté instituee. Mais afin qu'il n'en puisse abuser & opprimer la republique: Aristote pose, qui luy faut donner ceste puissance avec vne certaine mesure, en sorte qu'il ne soit point plus puissant que tout le peuple. Vne telle puissance par dessus les loix, est principalement requië en la royauté, & puis en l'Aristocratie; mais moins en la Tymocratie, qui sont diuerses especes de republiques, dōt nous parlerons par cy apres. Pour le reste, il faut que celuy qui domine, regisse les citoyens selon la loy de la republique, l'interpretation de laquelle luy est laissée: car il en est cōme l'ame: & ce qui n'est point decidé par elle, ou ce qui estât obseruē au pied de la lettre seroit tres-preiudiciable, doit estre referé à son iugement: parce que son office est de les moderer, & supplier les deffauts. Et d'autant qu'il n'est pas possible de comprendre par escript en ce qui concerne l'institution ciuile, toutes choses iusques aux plus petites: (car il faut qu'elles soient generales; & les actions sont autour des choses singulieres) il l'ensuit qu'il y a

ya de certaines loix qu'il faut changer quelquesfois. Mais d'ailleurs considerant qu'il y a peu d'utilité à en venir là, il faut supporter certaines erreurs des Legislateurs & des Magistrats: car celuy là ne profitera pas tant en les corrigeant ordinairement, comme fera de dommage l'accoustumance de n'obeir pas aux superieurs; d'autant que la loy n'a aucune force de se faire obeir, que par l'accoustumance: laquelle ne se fait que par la longueur du temps. En somme le Prince ou Magistrat est l'oracle de qui les citoyens requierent l'ayde aux choses douteuses: en quoy il doit avoir tousiours deuant les yeux pour maxime, que pour le regard du bien, la loy commande tout ce qu'elle ne deffend pas: & au contraire pour le regard du mal, elle deffend tout ce qu'elle ne commande pas: & faut qu'il se souviene qu'il en est constitué interprete, & moderateur, pour avoir loing du bien public, & non du sien particulier: parce que son office est public: que chacun regarde son exemple, & que le grand honneur qu'il a de profiter aux autres, est la plus precieuse recompense & le plus beau loyer que les hommes sçavoient avoir de leurs actions. Que sil fait autrement il doit estre plustost tenu pour tyran que pour iuste Magistrat.

Du Magistrat subalterne.

CHAPITRE XV.

La prudence Politique est diuisee en deux parties en la constitutive de la loy, & en l'executrice. La constitutive de la loy est appelee architecte & donc, parce qu'elle est principale & dame: car c'est par elle que les Princes & les Legislaturs font les loix & les imposent aux citoyens. La prudence executrice est comme les arts inferieurs ou seruans au principal: car elle sert en la mesme sorte à la prudence positive de la loy: attendu que ce que le Legislatur a posé par la loy en general, l'executeur le fait obseruer en particulier: dont le signe est que le conseil & les sentences des Iuges, qui sont les executeurs de ce qui est commandé par les loix, regardent les cas particuliers, avec toutes les circonstances singulieres. Ceux qui vident de ceste prudence executrice des loix sont comme les Presidents & Conseillers des Cours de Parlement, qui sont officiers & Magistrats establis par le Prince, lesquels rendent la Iustice souverainement sous son autorité, comme ils ont d'autres Iuges subalternes sous eux qui leur sont inferieurs, iugeant tous selon les loix & l'equité quand les cas le requierent. Les loix consideres selon l'intention du Legislatur qui les a faites, regardent l'honesteté vraye & absolue: mais entant que les Iuges ont à les faire obseruer, & qu'elles doiuent estre obseruees par les autres pour le regard de ce qu'elles commandent ou defendent, il leur suffit qu'elles soient gardées, sans se soucier que soit pour l'esperance du loyer, pour la crainte du supplice, ou pour l'amour de la vertu.

Des différentes sortes de personnes dont la cité doit estre composée, & de celles qui sont les citoyens.

CHAPITRE XVI.

Οὐ μόνον δ' ἐκ πλείονων ἀνθρώπων ὄρεται ἡ πόλις,
ἀλλὰ καὶ ἐξ εἰδῶν ἀγαθερόντων· ὃ γὰρ γινεῖ πόλις
ἐξ ὁμοίων.

Η πόλις τὸ συγκειμένην, χαθάρθεν ἄλλοι τι τῆς
ἐλόν με, ζυμωσάντων δ' ὅκ πολλῶν μορίων· δῆλον
ὅτι πρῶτον ὁ πολίτης ζητητέον· ἢ γὰρ πόλις
πολιτῆς τι πληθὺς ὄντι.

ὁ σὸς ῥῶσιν ἐν ἡ ἐκ λυγρῆς ἐσώματος ἐ' ὀρ-
 ξας, ἐ' οἰκίᾳ ἐ' ἀνδρὸς ἐ' γυναικὸς, ἐ' κτῆσις ἐ'
 δεσπότης ἐ' δουλῶν· ἡ αὐτοὶ δὲ προσποιεῖται πόλιν ἐξ
 ἀπ' αὐτῶν τε τῆς πόλεως, ἐ' ὡς τῆς πόλεως ἐξ ἄλλων ὁμο-
 μοιῶν (ὡς ἔστιν ἐν δὲ ἀναρχία μὴ μίαν εἶναι πλὴν
 πολλῶν πάντων ἀρετῶν, ὡς ἔστιν ἐν δὲ χρευστῶν
 κορυφαίῳ ἐ' ὡς ἀρετῶν.

Arist. l. 2. polit. c. 2. Non enim solum ex pluribus hominibus constat civitas, verum etiam ex hominibus specie, id est ordine et fortuna & influentia vite differentibus. Nam non fit civitas ex similibus.

L. 3. c. 1. Cuius est compositum & concretum quidam est, quemadmodum & aliquod aliud totum ex multis partibus constitutum: nimirum querendum anie de cine est, cuius enim multisudo quadam est.

C.4. *Quemadmodum* verbigratia, *animans* ex animo et corpore *animans* humanus ex ratione et appetitione, domus ex viro et uxore, rei familiaris possessio ex domino et seruo: eodem autem modo de ciuitatibus et de omnibus, preterea ex aliis dissimilibus rerum generibus concretis et esse-necessè est non vnus esse omnium ciuitum virtutem, quemadmodum neque ex eorum saluatoribus, prefectoribus et eius saluatoris, quò et esse proximus est vna.

sans cela ils ne se pourroient conseruer en vie. La seconde ce sont les artisans, comme maçons, forgerons, tailleurs, cordonniers & semblables : car les citoyens ont affaire de maisons & de vestemens. La troisieme ce sont les marchands traffiquans, soit citoyens ou estrangers. La quatrieme ce sont les mercenaires, comme porte-faix & semblables. La cinquieme ce sont les gens de guerre pour combattre, lesquels sont necessaires, si les citoyens veulent garder leur liberté : car autrement leur republique sera subinguee par les ennemis, & eux deuiendront esclaves : & alors elle ne meritera plus d'estre dictée republique : parce que la republique doit estre par soy suffisante, & les esclaves ne le sont pas : attendu qu'ils sont ordonnez à vn autre, à sçauoir au seigneur. La sixieme est des Iuges, à cause qu'il est necessaire en vne republique, qu'il y ait des hommes qui determinent & definissent les accusations, les querelles, & les procez, & qui font iustice : car ainsi que l'ame par le moyen de l'entendement s'enquerte, conseille & iuge des choses inuentees & faictables : le Iuge en fait de mesme, de ce qui est expédient selon la iustice. Or l'ame est necessaire en l'homme plus que le corps : parce qu'elle regit & gouuerne, & tout de mesme le iuge en la republique, sous lequel sont compris les Conseillers. La septieme ce sont les riches pour subuenir à la republique par leurs facultez. La huitieme ce sont les Princes & Magistrats qui gouuernent & commandent en la republique : car sans eux elle ne peut subsister : d'autant que le peuple ayant defaut de raison, il a besoin de Princes qui les gouuernent : afin qu'il n'opere point selon ses passions & selon son impetuosité. Et la neuuesime ce sont les Prestres ordonnez pour le seruice diuin, afin de sacrifier à Dieu, l'honorer & le supplier : lesquels Aristote dit tenir le premier lieu. Or ainsi qu'en l'homme il y a de certaines parties qui n'atteignent pas la forme selon le degré sensitiu, mais seulement selon le vegetatif (qui est le plus bas des animaux) telles que sont le poil, les ongles & les os : & d'autres parties qui atteignent la forme selon le degré sensitiu, comme le cœur, le foye, l'estomach & semblables. Semblablement il y en a quelques vnes qui sont comme le poil & les ongles en l'animal : à sçauoir, celles qui n'ont point de part au gouuernement. Car ainsi que sans telles choses, la nature de l'animal ne laisse pas d'estre conseruee : de mesme la police & le regime de la republique demeure en estre sans celles-cy. Il y a aussi des parties sans lesquelles la republique ny la police ne peuent estre ny subsister : à sçauoir ceux qui ont le gouuernement de la republique, les iuges & les gens de guerre : car ils sont en elle, cōme le cœur, le foye & les autres membres principaux en l'homme : parce qu'ainsi que sans eux l'homme ne peut consister, de mesme la republique ne peut demeurer sans celles-là. Au moyen de quoy ils sont absolument necessaires à la republique : & les autres seulement comme instrumens seruant à quelque vtilité & commodité : sans auoir part au gouuernement.

Ο δὲ πολίτης, ὃ τῶ οἰκῷ τῷ πολίτης ἐστὶ· ὃ γὰρ μετοικοῖ ἐν βλασι κοινῶσι τῶ οἰκίῳ, &c.

Πολίτης δ' ἀπὸ τῶ ἐν δυνάμει ἀλλοι οὐκ ἐστὶ μάλ-
λον, ὅτι μετὰ τὴν κρίσιν ἐστὶ ἀρχῆς.

Ω γὰρ ἐν οἷα κοινῶν ἀρχῆς βουλευτικῆς, ἡ κρι-
τικῆς, πολίτης ἔστι λέγειν μὲν οὖν.

Ως οὖν οὐδ' ὁ πλωτὴρ ὡς τις τῶ κοινῶν ἐστὶ, ὅτι
ἔστι τῶ πολίτη φανερῶν.

Τῷ το γὰρ ἀλλοθὶ ὡς ἐν πάσις θετίον πολίτας,
ἀν' αὐτῷ οὐκ ἀν' ἐν πόλει.

Ως οὖν μετοικῶν γὰρ ἐστὶν ὁ τῶ πηδῶ μὴ μετ-
χων.

Πολίτης δὲ κοινῶν, ὁ μετὰ τὴν τῶ ἀρχῶν ἐστὶ
χρῶσθαι ἐστὶ.

Η δὲ πόλις κοινῶν ὡς ἐστὶ τῶ ὁμοίαν, εὐεκα δὲ
ζῶντος τῶ ἐν ἀρχῇ ἀρχῆς.

L. 3. c. 1. Cuius autem non est quod urbem aliquam in-
colat, ciuis est. Etenim inquilini et serui habitationis
sunt participes.

Cuius igitur simpliciter nulla alia re definitur ma-
gis quam quod sit indicatus & magistratus participes.
&c.

Qui enim potest magistratus ad consultandum &
indicandum pertinens esse participes, cum iam huius
cuiusmodi dicimus esse ciuem.

C. 4. Quemadmodum igitur nauis, unus qui-
dem est ex sociis navigationis : sic & ciuem ex iis,
qui ciuili administrationis sunt participes, unum
esse dicimus.

C. 5. Hoc enim verum est, non omnes in numero ciuium
esse habendus, sine quibus ciuis non facile esse possit.
Est enim inquam inquilinus advena, qui bonorum
participes non est.

C. 13. Cuius potest esse communiter quidem is qui im-
perandi & parendi est participes.

L. 7. c. 8. Cuius autem societas quaedam similitum
est, vicia quoad eius fieri potest opima gratia con-
sistunt.

De toutes ces personnes desquelles la republique est composee, Aristote n'appelle que ceux-là citoyens, qui ont droit de participer au gouuernement souverain, y estre admis en

ῥομὸν αὖ ἐπὶ μὲν τῷ Δαλεῖ, ἐπὶ δὲ γυμνασίῳ· εἰ δὲ
τῷ τῶν ἑχθρῶν φαιεῖν ὅτι μάλιστα, λεκτικόν
τὸ αὐτῶν πόλιν, εἰς τὴν πολιτείαν βλέποντας· ὅνο-
μα δὲ χελεύειν ἑτέροις, ἢ ταυτοῖς, ἑξῆς ἑχθρῶν αὐτῶν
ἡγετοῦσιν αὐτῶν.

modo se res habet, perspicuum est eandem civitatem
maxime esse dicendam. spectata civitatis admini-
strandæ ratione: nomine autem vel alio vel eodem
ceream appellare, & isdem in ea habitantibus ho-
minibus & profus alijs.

L'Unité & mesmeté spécifique de la Republique, depend de celle de la police ou gou-
vernement, cōme dit Aristote: De sorte que si le mesme lieu, & les mesmes citoyens
demeurant, la police est changée, ce sera vne autre Republique: car la police, c'est à dire le
souverain gouvernement, ou forme de gouverner: (qui est vne mesme chose) tient le
mesme lieu en la Republique, qui est vn corps mystique, que tient la forme substantielle
ou essentielle es corps naturels: laquelle leur donne l'espece. Au moyen dequoy, quand la
police ou forme de gouverner souveraine est changée, il est necessaire que la Republique
soit d'autre espece qu'elle n'estoit: ainsi que nous disons, que l'harmonie des mesmes voix
est autre, quand de Dorique elle devient Phrygienne. Dōcques la Republique doit estre dite
vne & mesme d'espece, ou autre au regard de la police ou forme & maniere de gouverner:
car si la mesme forme demeure, la Republique est tousiours mesme, ainsi que si la mesme
police ne demeure pas, encores que le mesme lieu & le mesme genre d'hommes demeure
par succession, comme les fontaines & rivières par les eaux qui fluent continuellement
l'une apres l'autre: ce n'est pas la mesme Republique specifiquement; ains seulement materiellement & equivoquement. Car le lieu ny le nombre d'hommes, ne sont pas la Re-
publique mesme ou diuerse, parce qu'elle ne consiste pas en l'enclos des murailles; es edi-
fices, ny en la multitude d'hommes, mais en la maniere & en l'ordre de commandement
& d'obeissance, qui est sa forme ou police. Ils ensuit de là que les Republiques qui ont
vne mesme forme de gouvernement souverain, sont vnes & mesme d'espece, quelques
distances qu'elles soient des lieux, & differentes de nombre d'hommes.

De l'unité de nombre de la Republique.

CHAPITRE XIX.

Ὡς δὴλον ὅτι πλεονέκτερος γενεσιᾷ οἰκοποικίη,
πολιτικὴς δὲ ἢ γὰρ τὸ ἔργον μέλει γὰρ οἰκία
πόλεως δὲ.

Καὶ πλεονέκτερος δὲ τῇ φύσει πόλις ἢ οἰκία· ἡ ὅ-
χιος ἢ πόλις δὲ τὸ γὰρ ὅλον, πλεονέκτερος ἀναγκαστικῶς
εἶναι ὅ μέρους· ἀναγκαστικῶς γὰρ ὅ ὅλον, οὐκ ἔστι
ποίη, ὡς δὲ χεῖρ, εἰ μὴ ὁμοειδέως· ὡς αὖ ἐπὶ τῷ λέγει
τὸ λιγύλον· ἀναγκαστικῶς γὰρ ἔστι ποταμὸς.

Ὅτι μὲν οὖν ἡ πόλις φύσει πλεονέκτερος ἢ ἑκαστός,
δὴλον· εἰ γὰρ μὴ αὐτάρκεις ἑκαστος χωριστῶς ὁ-
μῶς τοῖς ἄλλοις μέρεσι· ἔξ ὧν πλεονέκτερος τὸ ὅλον.

Ὅν γὰρ δὴ τοῖς τέλεσιν· ὅτι γὰρ αἱ Πελοπον-
νήσου πελοπονησάντων ἐν τῷ γένει ποταμὸς δὲ ἰσῶς δὲ ἢ
Βαυλὸν, ἡ πᾶσα ἡ πόλις ἔχει πελοπονησάντων μάλα
ἐθνῶν ἢ πόλεως· ἡ γὰρ ἡσάντων ἐλευθερίας τῇ πόλει ἢ
μέρει, οὐκ ἀντιδίδωμι τὸ μέρος τὴν πόλεως.

Καὶ γὰρ αἱ τυρρηνοὶ ἢ καρχηδόνιοι, ἡ πάντες
οἱ δὲ σύμβολα πλεονέκτερος ἀλλήλων, ὡς μάλιστα αἱ πο-
λιτικὴς πόλεως ἴσως· εἰς ὅσον αὐτοῖς συνήκει πε-
ρὶ τῶν εἰσαγωγῶν, ἡ σύμβολα πλεονέκτερος ἢ μὴ ἀδι-
κῆν, ἢ γὰρ φαίνεται συμμάχους· ἀλλ' ὅτι ἀρχαί
πάντων ἐπὶ τῷ τοῖς κοινῶν χεῖρεσσιν, ἀλλ' ἑτέροις παρ'
ἑκατέρωθεν, ὅτι ὅ ποιοῦς τίνας εἶναι δὲ φροντίζουσιν

Arist. l. i. Oecon. c. i. Perspicuum itaque est bene-
ficiam rationem priorem esse origine quam sit civilis,
& opus huius prius est, cum pars sit urbis domus.

L. i. Pol. c. 1. Prius igitur est civitas quam domus,
& unusquisque nostrum. Totum enim pariter prius est
necesse est. Nam si homo qui totum quiddam est, inter-
reat, neque pars, neque inanis erit, nisi ex communi-
onominis, non rationis: quemadmodum si quis manum
lapideam, totum esse dicat: corrupta enim manus
talis erit. &c.

Civitatem igitur singulis hominibus esse priorem
perspicuum est. Si enim singuli separati & separati,
non sum in infinitum copia per se sui bonis cumulata, &
nihil prætereā requirente: similiter, atque alie partes
à suo toto separate, ad civitatem, quæ est totum, erunt
affecti.

L. 3. Pol. c. 3. Non enim muris communibus defi-
nienda una civitas est. Liceat enim Peloponneso ma-
rum unum circumdare. Talis autem fortasse est Ba-
bylon, omnisque quæ gentis potius quam urbis anti-
civitatis circumscriptio continentur: quæ tertium iam
diem capta, partem quandam urbis non sensit dicunt.

C. 9. Si Tusci & Chartaginenses, & omnes quibus
sunt tessera verum inter se contrabendarum, essent
tanquam unius civitatis ciues: sunt enim eorum pallo
conveniunt de rebus importantis: sunt & tessera iudi-
ciales de non inferenda inter se iniuria, & federa in
tabulis publicis relata de belli societate. Verum ne-
que magistratus idcirco creati sunt omnibus inter ipsi
cōmunes sed alij apud utroque: neque quales alteri
ἐπὶ τοῖς

ἔτι ποὺς ἐτέροις, ἐλὶ ὅπως μὴ δὲ ἀδίκως ἔσται τῇ
ῥαποῖαι συνήκειας, μὴ δὲ μαζήκειας ἔξω μὴ δὲ μίαιας
ἀλλὰ μόνον ὅπως μὴ δὲ ἀδικήσουσιν ἀλλήλους.

Εἰ γὰρ τις ἐ συνάγει τοὺς τόπους εἰς ἓν, ὡς
ἀπεδογὶ τῇ Μεγαρίῳ πόλει καὶ Κορινθίῳ τοῖς ἱε-
ρεσιν, ὅμως ἡ μία πόλις ἐλὶ εἰ τοῦτος ἀλλήλους
ἐπιταγμάς ποίησαιτο.

Φαίνεται τοίνυν ὅτι ἡ πόλις οὐκ ἐστὶ κοινότης τό-
που, ἀλλ' ἡ μὴ ἀδικεῖν σφῶς αὐτῶς, καὶ τῇ μετὰ δόσας
χρῆσθαι.

L Vnité & mesmeté de nombre de la Republique, depend del vnité & mesmeté nume-
rique des Princes ou Magistrats exerçants vne mesme police d'espece, sur mesme
peuple : les vns & les autres tant pour le regard des présents, que de ceux qui leur suc-
cedent : ainsi qu'un fleuve demeure mesme, encores que ses eaux fluent sans cesse par un
continuel succez des vnes aux autres. Tellement que si deux lieux de diuers habitans,
comme pour exemple, de Venise, & de Luques estoient tellement conjointz, que leurs
murailles se touchassent : voire mesme qu'ils fussent enfermez d'un mesme mur, qu'ils
vescussent ensemble, qu'ils s'alliasent par mariages les vns avec les autres : qu'ils eussent
mesmes loix, & mesme espece de police : qu'ils negociasent ensemble, s'entre-secou-
rassent à faire la guerre en assaillant & deffendant : si les Princes ou Magistrats ausquels
ils obeissent, ne font les mesmes de nombre ; ou si les vns ne despendent des autres, comme
de leurs superieurs, ou tous d'un tiers, qu'ils reconnoissent pour souuerain : ce ne
feroit pas vne Republique mesme de nombre : (combien que toutes ces autres choses
y soient necessaires pour estre telle) à cause que l'vnité de nombre des Princes ou Ma-
gistrats qui faict la Republique vne & mesme de nombre, manqueroit : ains ce seroient
seulement deux Republicques vnes & mesme d'espece. Cela est cause qu'il faut que toute
Republique de quelque espece que ce soit, pour estre vne de nombre, ayt un seul Ma-
gistrat, ou plusieurs vnis ensemble, qui se rapportent en un. Et cette vnité entre les Ma-
gistrats doit estre non seulement de volonte, de loix & d'intention ; mais aussi du lieu de
leur residence : ou pour le moins que leurs demeures soient si proches, qu'ils se puissent
assembler promptement à certaines heures ordonnees, pour pouruoir aux affaires pu-
bliques, & pour remedier aux accidens qui suruiennent à l'improuiste : autrement l'estat
ne pourroit subsister. C'est pourquoy encores que la Republique ne despende point du
lieu, & que sans changer son vnité ny sa forme, elle puisse estre transfise d'un lieu en un
autre : (comme quand le siege de l'Empire de Rome fut transporté en Constantinople)
neantmoins il est necessaire qu'il y ayt tousiours quelque nombre suffisant de citoyens
assemblez en un certain lieu determiné, pour la constitution & exercice de la Republi-
que ; en quoy soit gardee sa nature & essence de commandement & d'obeissance qui les
lie ensemble, avec puissance souueraine pour bien & heureusement viure en commun ;
car sans cela'il n'y auroit point de Republique : comme pour exemple, si le Duc de Veni-
se estoit à Rome, les Senateurs dispersez en diuers endroits hors de leur territoire, & le
peuple en quelque autre pais : la Republique de Venise n'auroit point d'existence actuel-
le ny habituelle entre les citoyens : mais seulement elle seroit en puissance de se pouuoir
reioindre & refaire. Il est vray qu'une partie des Senateurs, des citoyens, & du peuple,
peuēt estre separez en diuerses autres Republicques, en certains temps, que la Republi-
que ne laissera pas d'estre pour cela, pourueu, cōme nous auons dit, qu'il en reste un nom-
bre suffisant, pour conseruer sa forme, & faire les adions qui luy sont requises. Car cette
partie là maintient non seulement la Republique en estre actuel, mais aussi les autres par-
ties qui en sont esloignes y contribuent, bien qu'elles ne communiquent alors qu'habi-
tuellement avec elle : attendu que sans son existence elles ne pourroient estre parties
actuelles, ny mesmes habituelles : parce qu'il n'y auroit point de terme où elles se refe-
rassent, si la forme de la Republique cessoit : d'autant qu'aucune partie de la Repu-
blique, quelle que ce soit, ne peut estre sans l'existence de la Republique : bien que la
Republique puisse estre sans chacune d'elles en particulier, soit qu'elles cessent du tout
d'estre, ou de communiquer actuellement. La raison de cela est que la Republique
ne despend d'aucune de ses parties particulieres : à sçauoir, ny de celles - cy ;

ny celles-là : à cause dequoy quand tous les citoyens sont morts les vns apres les autres, & qu'il en a succédé d'autres en leur lieu: la Republique demeure tousiours vne & mesme de nombre, nonobstant ce changement : là où chaque partie comme telle, depend particulièrement de la Republique, & cesse d'estre partie quand la Republique cesse. Pour ces raisons Aristote a tres-bien dit que la cité estoit premiere que les citoyens ; ce qu'il faut entendre non seulement de perfection, comme le tout l'est par dessus la partie; mais aussi de la primauté de nature: car encores qu'à l'instant de la condition elle soit ensemble de nature avec chaque citoyen actuel qui la constitue, entant que partie : d'autant que chaque tout selon qu'il est tout, & toute partie selon qu'elle est partie, sont ensemble de nature: (comme nous l'auons montré) neantmoins estant constituée, elle est premiere de nature que chaque citoyen, qui en est partie : parce qu'il n'y en a pas vn qui ne depende d'elle en son estre de citoyen, lequel il ne sçauoit auoir sans elle, & elle ne depend d'aucun particulier en estre de Republique: car comme pour exemple, celle d'Athenes pouuoit estre Republique sans Socrates & sans Platon, & eux ne pouuoient estre citoyens d'Athenes sans elle. Aristote dit le mesme de la famille & du village, au respect de la Republique dont ils sont parties, pour le regard de la primauté de nature, côme du citoyen, & pour les mesmes raisons; sans repugner à ce qu'il a dit ailleurs, que l'Oeconomie & la famille sont premieres que la cité: car il l'entend en ce lieu comme matiere en puissance dont elle sera composée, & non comme matiere actuellement composante, c'est à dire auparavant qu'elles soient parties actuelles de la Republique.

Quelle sorte de tout est la Republique. CHAP. XX.

L'Ordre & habitude de la communauté ou société, qui est entre ceux qui president & commandent, & entre ceux qui sont soumis & obeissent, cest la forme de la Republique, qui s'appelle en vn mot police ou gouuernement souverain, (comme il a esté dit.) Au moyen dequoy la Republique est vn tout d'ordre ou de relation : car toutes ses parties, tant les principales & necessaires, que les viles & instrumentales, sont vnies ensemble par cet ordre & relation de commandement & d'obeissance, entre les Princes ou Magistrats & les citoyens; comme nous venons de dire: & ce tout est successif & non permanent. Car quelques citoyens mourans, soit de ceux qui commandent, ou de ceux qui obeissent, il en naist & succede d'autres en leur lieu qui les conseruent: comme vne riuiere est maintenue, par l'arriuee des nouuelles eaux qui succedent au lieu de celles qui s'ecoulent. Et d'autant que la republique à cause de ses diuerfes parties, & de leur ordre & habitude entr'elles, se rapporte par analogie, à vn animal & à ses membres: en ce que les vnes d'elles sont côme le chef, les autres côme les parties inferieures: celles-là cōmandantes, & celles cy obeissantes, selon l'institution des hommes; ainsi qu'il se voit en l'animal par nature: elle est comparee à vn corps animé & à ses organes: Et comme le mary & la femme, le pere & le fils, le maistre & le seruiteur ne sont pas seulement choses naturelles: mais ont aussi leur liaison & habitude des vns aux autres naturellement: semblablement les parties materielles de la Republique ne sont pas seulement naturelles: mais aussi cette habitude & connexion entr'elles, (qui est la forme de la Republique) est naturelle à la Republique: car encores que ces choses soient accidents en l'homme; elles sont de l'essence de la Republique.

De la grandeur & estenduë que doit auoir la Republique.

CHAPITRE XXI.

Πόλις δὲ, τὸ τ' αὐτῶν πλῆθος ἰκανὸν πρὸς αὐτὰρ κείνης (οἷος, ἀπλῶς οἰπῶν.

Οὐ γὰρ οἷον τι πολιταίας γυῖσθαι ἤ ἀρίστων ἀνυ συμμέτρων χρηρίας.

Εἰσι δὲ πολιτικῆς χρηρίας ὁρῶντες, τὸ τι πλῆθος ὁρῶντες ἡρώπων.

Εἰς ἧς δὲ βασιλευσι μὲν εἰσέρχονται πολλοὶ ἡ ἀεὶ μὲν, ὅπλινται δὲ ἄλλοι, ταῦτ' αὖτε ἀδύνατον εἶναι μεγάλῳ ἢ γὰρ ταῦτον μεγάλῳ τι πόλις ἢ πολυάδρυτος.

Agist. l. 3. Polit. c. 1. Cinitatem autem, ut simpliciter dicam, talium hominum multitudinem tantam quantam satis sit, ad copiam plenam & refectam, nihilque foris requirentem rerum ad vitam degendam necessariarum.

L. 7. c. 4. Non enim fieri potest, ut optima reipublica ad ministrande forma sine conuenienti rerum ad vitæ cultum necessariarum suppellectili & copia.

Hæc igitur est prima ciuilis suppellex & copia, qua instructa debet esse ciuitas, hominum multitudo.

Et quæ verò ciuitate multis illiberales et sordidi prodeunt arifices, pauci milites armati, hæc non potest esse magna ciuitas: non enim idem sunt magna & frequens hominibus ciuitas.

Οτι νόμος ἔστι τις ὅστις, ὃς ἡ ἀγαθὴ ἀνα-
χρηστὴ ἐστὶν αἰτία· ὁ δὲ λίαν ὑπερβαλλὼν ἀ-
εὐμενὴς, ὃς δύναται μετρίως ἔχειν γὰρ δι-
τὸ πρὸς ἀνάγκης ἔργον, ὅπως ἔστι πρὸς οὐρανὸν τὸ πᾶν·
ἐπὶ πόλιν χαλρὸν ἐκ πλῆθους ἔστι μετρίως ὡς θεὸς γιν-
ώσκει· διὸ καὶ πόλιν, ὅς μετρίως ἔχειν ὅρος
ὑπερβαλλὼν, ἔστιν αἰτία χαλρὸν ἀναχρηστὸν· ἀλλ'
ἔστι καὶ ἡ πόλις μετρίως μετρίως, ὡς ὅτι τῶν ἄλλων
πλῆθος, ζῶον, φύσιν, ὅργανον, ὃ γὰρ τὴν πᾶσαν ἀνα-
χρηστὴν ἔχει τῆς φύσεως, ὅτι δὲ, φάουλός ἐστι· οἷον,
πλῆθος αἰσθημάτων, ὅτι οὐκ ἔστι πλῆθος ὅλων, ὃς
δὲ δυνάμει αἰσθητῶν· εἰς δὲ καὶ μετρίως ἔχειν, ὅτι μετρίως,
ἀλλ' οὐ μετρίως· φάουλός ποιοῦσι καὶ ναυπηγίας,
ὅτι δὲ, ἀλλ' οὐ καὶ ὑπερβαλλὼν· ὁμοίως δὲ καὶ πόλις,
ὅτι δὲ, ἀλλ' οὐ ὁμοίως, οὐκ αὐταρχικὴ· ἡ δὲ πόλις
αὐταρχικὴ· ἡ δὲ οὐ πολλὰ ἔχει, ὅτι τῶν ἀ-
ναχρηστῶν αὐταρχικὴ, ὡς ὅτι ἔστιν, ἀλλ' ὃς πόλις.
πολιτικὴ γὰρ ἡ πόλις ὑπερβαλλὼν· τίς γὰρ κρατη-
ρὸς ἐστὶν ἡ λίαν ὑπερβαλλὼν πόλις, ἡ τίς κα-
ρὴς, μὴ συντήρησις.

*Lex ordo quidam est, & bona legum institutio bo-
na quedam ordinatio est. ac numerus valde modum
superans, non potest ordinis esse particeps. Hoc enim
divina potestatis opus est, quae & hoc uniuersum mode-
ratur & continet. Quoniam igitur pulchritudo in
multitudine & magnitudine consistere solet, cui ciui-
tati id est, quam dixi, cum magnitudine coniunctus
multitudinis terminus, haec ciuitas pulcherrima sit
necesse est. Praeterea vero aliquis est etiam ciuitatis
magnitudinis modus, quemadmodum & aliarum re-
rum omnium, animantium, plantarum seu arborum,
instrumentorum, aucta magnitudo est: etenim unum-
quodque horum neque finitum pusillum sit, neque si
magnitudine modum superet, potestatem aut vim sui
incolentem conferrebit: sed interdum natura sua
per se orbatur eris, alias nullam utilitatem afferet:
exempli causa, nauis palmi quidem vnus longi-
tudinem non superans, aut vsque ad duorum stadi-
orum longitudinem porrectum, non eris omnino nauis-
gium: ad quandam vero magnitudinem progressum,
modo propter paruitatem, nauigationem incommoda-
dam reddet, modo propter magnitudinem immodera-
tam atque immensam. Similiter vero & ciuitas ea
quidem, quae ex nimis paucis constabit, non erit suis
ipsa bonis opibusque contenta: at ciuitas quiddam
est sui ipsa boni, opibusque contentum: quae vero ex
nimium multis erit, illa quidem rebus necessarijs sic
instruella, suisque bonis ista contenta, viuens, sed non
ut ciuitas: quis enim imperator multitudinis perquam
immensa futurus est, aut praeo nisi stentior.*

La Republique doit estre fournie d'une multitude d'hommes, comme de ce qui luy
est principalement requis: mais ainsi qu'es choses naturelles nous voyons vne certaine
mesure determinee de leur grandeur, en telle maniere que si elle est trop grande ou trop
petite, elles ne conseruent pas leur vertu: ains deuiennent comme destituees de leur na-
ture: ou bien elles se trouuent incapables de faire leurs operations: cōme pour exemple,
si on cōstruiroit vn nauire d'un pied de long, il ne retiendroit en facon quelconque la na-
ture du nauire: parce qu'il seroit inutile à la nauigation (qui est la propre operatiō, & la fin):
& tout de mesme s'il estoit excessiuemēt grand: là où s'il a la grandeur requise, il s'y trouuera
citoyens. Semblablement Aristote dit que si la Republique est cōposée de trop peu de
citoyens, & d'une trop petite multitude de peuple, elle ne sera pas suffisante par soy, de ce
qui est requis à la nature de Republique. Que si elle est aussi d'une trop grande multitu-
de, elle sera bien fournie des choses necessaires, & aura assez de biens, comme quelque
region ou nation: mais non pas comme vne Republique: parce qu'il faut qu'elle ayt vn
certain ordre ciuil, lequel estant osté, elle n'est plus Republique, ains vne multitude con-
fuse, comme vne armee sans ordre. Car la loy est vn certain ordre, & la bonne institution
de loix, est vne bonne ordonnance: mais les hommes ne sont pas capables d'establir vn
ordre en vn nombre excessif; c'est vn œuvre qui ne peut estre fait que par la puissance di-
uine, qui modere l'vniuers. Mais il faut noter que cettere Republique de laquelle il fort
beaucoup d'artisans, & peu de gens de guerre armez, ne peut estre grande Republique:
car autre chose est d'estre fort peuplee & grande Republique.

Διὸ πρῶτον μὲν εἶναι πλὴν ἀναχρηστῶν τῶν ἐκ
ποσούτων πλῆθους, ὃ ἐστὶν πλῆθος αὐταρχικὸν
πρὸς τὸ ὅτι ἔστι καὶ τῶν πλῆθους κοινῶν.
Εἰσι γὰρ αἱ ἀρχαὶ τῶν πόλεων, τῶν μὲν ἀρχόντων,
τῶν δὲ ἀρχαίων. ἀρχὸς δὲ ὁ ἐπὶ τοῖς ἐκ τοῦ
ἑαυτοῦ πρὸς τὸν κοινὸν ἀρχαῖος, καὶ πρὸς
τὸ τὰς ἀρχαὶ ἀρχαῖος καὶ ἀρχαῖος, ἀναχρηστῶν
ἡμεῖς (ὡς ἀλλήλους, ποιοῦντες οἱ, τὸς πολίτας· ὡς
ἐπὶ τῶν τοῦ συμβαίνει γίνεσθαι φάουλός ἀναχρη-
στῶν καὶ πρὸς τὰς ἀρχαὶ καὶ τὰς ἀρχαῖος.

*Arist. l. 2. Polit. c. 4. Quare primam quidem eam
ciuitatem esse necesse est, quae ex tanta multitudine
constet, quae cum sit prima multitudo, suis bonis con-
tenta sit, ad bene viuendum in communitate ciuili, &c.
Sunt enim ciuitatis actiones et eorum qui impe-
rant, et eorum qui parent imperio. Eius porro qui im-
perat, opus ac munus est, praecipere ac indicatio. Ad
iudicium autem de rebus iustis faciendum, & ad ma-
gis tratus pro meritis ac dignitate distribuendis, ciues
cognoscant oportet qui inter se differant & quales sint.
Nam ubi hoc fieri rerum natura non patitur, quae ad
magistratus & iudicia pertinent, minus recte admi-
nistrantur necesse est.*

Επει δὲ δὴ ὁδε ἰσχυρὰς προτίκειν τὸ εὐνομεύων, τὸ ποτ' ὅτιν ἐν τῷ κλειῷ τὸ ποτ', εἴτε τοῦτον ἢ τοῦτον τοῦτον χαλῶς· διούτερον δὲ, ἰδῶσιν ὑγινοῖς χρεῖσται· ἢ τὸν τὴν ἐπιμέλεια ἔχον μὴ παύσας· οἷς γὰρ πλείους χρεῖματα τοῦτον σάμας· πλείους ταῦτα, πλείους συμβάλλεται τοῦτον ἰσχυρὰς· ἢ δὲ τὸ ἰδῶσιν· ἢ πνεύματος δυνάμεις, τοιαύτων ἔχει τὸ φύσιν.

Quoniam autem eorum qui in urbe habitant, valetudinis ratio & cura habenda est: hoc autem primum in urbis sui consistit, ut in salubri loco sitis & salutarem caliparicem spectet: secundo loco in visu aquarum salubrium, etiam in hac rediligentia precipue est adhibenda: quibus enim rebus largissime, & pleniusque vivimus ad corpus alendum & tuendum, hec maximo ad valetudinem sunt adiumento: at aquarum & ventorum vis tali natura preclara est.

IL est à souhaiter que la ville soit située commodement pour la mer, & pour le territoire, en vn abort cōmun de tous lieux, afin qu'il luy puisse estre subuenue de toutes parts: & que les fruitz qui naissent de la terre, les prouisions & le bois, & autres materiaux requis pour les artisans, y puissent estre menez & portez facilement. Celles qui sont exposées à l'Orient, & receioient les vents de cette part là sont tres-saines: & apres cette situation celles qui regardent le Septentrion tiennent le premier rang. Il faut aussi qu'elle ait abondance d'eaux, & principalement de viues & courantes qui ne tarissent point. Et si cela manque, il y faut suppléer, en se garnissant de quantité de grandes cisternes pour recevoir l'eau de pluye. Ces deux points, à sçauoir la partie du Ciel qui regarde la ville, & la nature des eaux qu'elle a, sont de tres-grande importance pour la santé des habitans: car les choses dont nous vsons beaucoup & souuent, pour la nourriture ou conseruation du corps, comme les eaux & les vents, peuent extremement pour nous rendre sains ou malades.

Des fortereffes de la ville.

CHAPITRE XXIII.

Περί δὲ πότων τῶν ἰσχυρῶν, ἢ πάσαις ὁμοίως ἔχει τὸ συμφέρον· ταῖς πολιτείαις· οἷς, ἀκρόπολις, ἀλιθροῦνοι, ἢ μοιαραχνοῖ· Δημοκρατικοὶ δὲ, ὁμολότης· ἀριστοκρατικοὶ δὲ, ἰδῶτερον· ἀλλὰ μάλιστα ἰσχυροὶ πόποι πλείους.

Περί δὲ πύργων, οἱ μὴ φάσκοντες δύνειν τὰς τῆς ἀρετῆς ἀντιποιεμένας πόλεις, λίαν ἀρχαίως ὑπολαμβάνουσιν, ἢ ταῦτ' ὁρῶντες ἐλεγχόμεναι ἔργῳ· ἰὰς σκένους χαλκωτισμένας· ἐπὶ δὲ, τοῦτον μὴ τοῖς ὁμοίοις, ἢ μὴ πολλοὺ τῶν πλὴν ἂν ἀφίροντας, ἢ χαλὸν ἰὸ τοῦ εἶναι αὐξάνει· ἀφ' ἧς τῶν πύργων ἐρυμνότητος· ἐπεὶ δὲ ἢ συμβαίνει ἢ ἐσθὲν· ἔχει πλείον· ἢ τοῦ εἶναι γήνησται τὸ ἔπιόντων, ἢ τὸ ἀφ' αὐτῆς· ἢ τὸ ἐν τοῖς λόγοις ἀρετῆς, εἰ δὲ σὺν τῶν χειρὶ μὴ πάχην χαλῶς μὴ δὲ ὑβρίζεται· ὁμοῖον γὰρ τὸ πύργῳ μὴ ἀεὶ ἀλλά ταῖς πόλεσιν ἀξιοῦν, καὶ τὸ τὴν χώραν ἐνέμελλον ζῆταιν, καὶ ἀεὶ ἀπὸ τοῦ οὐρανίου τόποις ὁμοίαις δὲ καὶ ταῖς οἰκίσαι ταῖς ἰδίαις μὴ ἀεὶ ἀλλά ταῖς πόλεις, ὡς αὐτὸν ἰσομενῶν τὸ χρονομενῶν· ἀλλὰ μὴν ἢ τὸ τὸ γὰρ δὲ λαθάνει· ὅτι τοῖς μὴ ἀεὶ ἀλλά· ὁμοῖοις τῶν τοῦτον ἀεὶ πλὴν, ἔστιν ἀμφοτέρως χρεῖσται ταῖς πόλεσιν, ἢ ὡς ἐχούσαις πύργῳ, ἢ ὡς μὴ ἐχούσαις· ταῖς δὲ μὴ κεκτημέναις, οὐκ ἔστιν ἢ δὲ τὸ τὸν ἢ τὸ πύργῳ, ἢ ὅτι πύργῳ μόνον ἀεὶ ἀλλά, ἀλλὰ καὶ τῶν ἐπιμελητοῦ, ὅπως καὶ τοῦτον ἔστιν ὅτι τὸν πόλιν ἀντιπύργῳ, καὶ τοῦτον ἀεὶ πόλεμικὰς χρεῖσας, τὰς τε ἄλλας, ἢ ἰὰς νῦν ἀπὲς ἐνέμελλον· ὡς ἀπὸ γὰρ ταῖς ἐπιμελητοῖς ἐπιμελὲς ὅτι, δὲ ἂν ὅπως πλεονεκτῶσιν, ἢ πύργῳ.

Arist. l. 7. Polit. c. 5. De locis munitis autem pō omnibus perque ciuitatibus eadem expeditum. exempli gratia, archedita atque excessu oligarchia & monarchia propit conueniunt: loci aequalitas vero democratia: aristocratia neutra sed potius loca firma & munita complura.

Muros autem urbibus qui negant ciuitates eas habere debere, quae virtutem colere proficiunt, & usque possessionem sibi vendicant. At non dicunt rei: ne illi valde antiquae hac de re existimant, idque cum videantur & fallaces & reselli, quae se ita gloriose vendicant. At vero aduersus similes, neque admodum numero prestantes, in murorum praesidio ac munimento salutem collocare non est honestum. Sed quando uentis & fieri potest, ut qui adoriuntur & impetum faciunt, virtute humana, eaque quae in ciuibus numero paucis inest, sint superiores ac posteriores: si saluti ratio habenda est, & non vitio accipiendi detrimenda, & perferenda contumelia: simile est enim urbes muris non esse cingendas asserere, atque si quis regionem querat in cursoribus hostium expositam atque opportunam, & loca montosa circūdet: itemque domicilij priuatis parietes non circumdet, tanquam habitatores proprietate ignaui sint futuri. Iam verò ne hoc quidem ignorandum est, quod quoniam urbes manibus septae sunt, utroque modo urbibus vitiosere, & ut muros habentibus, & ut non habentibus: quorum verò urbibus muri non sunt circumdanti, hoc idem non licere, si verò hac vera sunt, non solum manibus urbes sepicienda ac munienda sunt, verum etiam curandum est, ut hac ad ornamentum urbis sint magnifica et decorata, et ad usus bellicos, ut alios, cum nunc proxime repertos, accommodata, utque oportuna. Quemadmodum enim ijs qui adoriuntur & inuadunt, cura est excipere, quibus mediis

μὲν ἑκαστὸς τῶν δὲ διὰ τῶν χειρὶ φιλοσοφῶν καὶ τοῖς
φιλαθηρομένοις ἀρχαῖον γὰρ ἐστὶν ἐπιχειρῆσαι ἐπι-
τήδεσθαι τοῖς ἐν παρασκευαμένοις.

*omnia aut aliqua habeant superiora : ita & ipsi qua
sibi ament alia iam inuenta sunt, alia ipsi querere,
& acerrimo studio inuestigare debent : nam ab ini-
tio ne conantur quidem in eos impetum facere, qui
præmuniti ac præparati sunt.*

Les forteresses ne sont pas cōuenables de mēme façon à toutes sortes de Republiques. La monarchie & oligarchie demandēt les Chasteaux qui soiet forts & de difficile accez, ou des citadelles. La democratie veut des lieux plains : & l'Aristocratie ny l'un ny l'autre, mais plusieurs lieux forts & munis pour le regard des murs. Aristote dit que celuy qui nie que les Republiques qui sont profession de vaillance sans en demordre, n'en doiuent point auoir à leurs villes, se trouue refuté par ce qui est arriué aux Lacedemoniens, qui venoient le plus ceste maxime : car combien qu'on ne doie pas mettre son salut en cela, il est neantmoins bon de s'en pouuoir preualoir es cōcurrēces qui arriuent quelques fois quand on est attaqué d'ennemis plus puissans que nous. Et estimer qu'il ne faut pas clore les villes de murs, c'est comme si quelqu'un vouloit rendre le pais exposé aux incursions des ennemis & de facile accez : & qu'il employast les lieux montaigneux qu'il rendoient fort par leur difficile accez, ou bien qu'il ne voulust pas clore les maisons des particuliers de murs, comme si cela deuoit rendre les habitans laches & sans courage. Ils doiuent considérer que ceux qui ont des villes fortes, s'en peuuent seruir comme si elles n'estoient point fermées, & qu'il n'est pas permis à ceux qui n'en ont point de closes demurs de s'en preualoir comme s'ils en auoient. C'est pourquoy il faut auoir des villes non seulement fermées de murailles, mais telles qu'elles seruent de forteresse contre toutes les inuentions qu'on a de les attaquer & prendre, & qu'on peust inuenter : car ainsi que les ennemis s'estudient à prédre ceux qu'ils attaquent : de mēme les attaquez doiuent excogiter & se préparer à tout pour n'estre point pris, car quand on sçaura qu'ils seront bien munis, on n'entreprendra pas aisément de les attaquer. Il faut construire ces murs de telle forte qu'ils appoient de l'ornement à la ville & republique.

On peut faire neantmoins quelques exceptions contre ces clostures & fortifications de villes : à sçauoir qu'en vne grande republique comme est le Royaume de France, ou d'Espagne, il suffit que les villes frontieres soient fortifiées, & quelqu'une en chaque province pour la demeure du gouuerneur ou lieutenant du Roy : sans qu'il soit besoing que les autres soient fermées pour fortifications : suffisant qu'elles puissent se garantir des voleurs & bestes sauages : car autrement cela n'est pas seulement inutile, mais mēmes semble estre perilleux pour les reuoltes qui se peuuent faire contre l'estat, quand ceux qui sont les entreprises s'en emparent. Les republiques aussi, dont la situation est telle de nature, qu'il est tres difficile d'y faire des surprises, si à l'improuiste que les Princes ne puissent auoir le loisir d'opposer plus de forces qu'on ne leur en peut amener : & où les assaillans ne peuuent estre secourus qu'avec bien de la peine, semblent estre bien fondez en raison, de n'auoir point de villes fortes en leur estat : parce qu'estans maistres de la campagne, leurs ennemis ne pourront durer, faute de place forte où se retirer pour se rafraichir ou attendre du secours. L'Angleterre est de ceste sorte, à cause que la mer l'enuiroonne, & qu'on ne peut pas mettre pied à terre, qu'en de certains lieux connus. Or vne suffisante armee navale, ne se pouuant dresser es republiques qui y peuuent entreprendre sans que ceux de l'isle en soient aduertis, & n'y ayant point de villes fortes dont l'ennemy se puisse emparer, il est difficile d'y faire entreprise, qui reussisse sans intelligence, avec quelque bon nombre de ceux du pais.

Du lieu des temples en la ville.

CHAPITRE XXIV.

Τὰς δὲ τοῖς θεοῖς ἀποδεδωμένας οἰκίας, καὶ
ἐκ μεγάλων τῶν ἀρχαίων σκηνῶν, ἀρμόττει τό-
πον ἐπιτηδεῖν τὴν ἔχειν, καὶ τὸ αὐτὸν ὅσα μὴ τὴν
ῥῆσιν ὁ νόμος ἀφορίζει, καὶ οἱ μαρτυροῦν ἄλλοι
πυρὸς ἔχοντες ὅτι αἱ τοῖς τοῖς ὅσοις ἐπιφά-
νηται τὴν ἔχειν ὡς τῆς ἀφ' ἑαυτῆς ἵσους, καὶ

*C. 12. Sed ea que rebus diuinis attributa & con-
secrata sunt domicilia, & ea que sunt amplissima ma-
gistratum sodalitia, triclina dico, in quibus ea ce-
lebrantur, conuenit locum idoneum habere, unoque
& eodem loco templa omnia esse posita, nisi vel lex
aliqua, vel aliud oraculum a Pollini, vel aliquid
aliud vetet separari. Talis autem fuerit locus, & ad*

ὡς

ἀπὸς τὰ γαιθινῶν· αὐτὰ μὲρ τῶν πολλῶν ἐρυματούρας·
 ἀρίστη δ' ἡ ψὸς μὲν τῶν τῶν ποταμίσσης ἀγο-
 ρῆς· εἰναί γε παλαιῶν, οἷας ἐς θεῖα θεῖα λαίαν ο-
 νομαζέσθαι, ἡ δὲ ἐλευθέρη κελευστή· αὐτὴ δὲ ἐστὶν
 ἡ δὲ θεράπων· εἰναί τῃς ὀνίας πάντων· χει μὲν
 βίαια σπονδῶν, μὴτε γαυροῦ, μὴτ' ἄλλων μολύβια ποῖ-
 σον· τοῦδε βόαντος, μὴ κελεύθου· ὡς τ' ἀρχοῦτος
 ἐὼς αἰ· ἀνδραγῶς οὐ ποτε, εἰς τὰ γε μολύβια· ἀρε-
 στίωνται· εἰσι τ' ἐξ αἰ· σιταύτῃ· ἀρίστη γὰρ δι-
 κροῦσα· χῆ· τὰς κλίμας· χεῖ τῶν τοῦ νόμου· χεῖ
 ὡς μὲν τοῖς νεότεροις· ἀρχοῦτας πινὰς ἀξίβιβας·
 ποῖς δὲ ἀρεστούτοις, ὡς ποῖς ἀρχοῦσιν· ἡ γὰρ
 ἐν ὀφθαλμοῖς τ' ἀρχοῦσιν παρσίου, μάλιστα ἐπα-
 ποῖς δὲ ἀλφειῶν ἀλφειῶν· τῇ δὲ ἐλευθέρη φέρον·
 τῇ δὲ τῇ ὀνίας ἀρεστέ· ἐπὶ τὰς τε δὲ ταύτης· εἰναί,
 γὰρ χεῖς· ἔχοντα ποῖσι ὡς ἀγαθόν, ποῖς τε δὲ τῶν
 παλαιῶν πεμποιδῶν, ποῖς δὲ τῶν γὰρ πᾶσι.

Επὶ δὲ ἱερὰ χτ' ἢ χρεὼν εἶσιν περὶ μενδύα, τὰ
μὲν θεοῖς, τὰ δὲ ἥρωσιν.

efficiendam sitis præstantiam satis illustis atque
eminentis et præcipientis partibus civitatis tutus ac mun-
nitur: deest autem hic locus talis fieri structuram esse
se subiectam, quale in Thebaisa usu receptum est, quod
liberum vocant: hic portus significat ab omnibus res
venerabilis purum & sincerum esse oportere, ne-
que quemquam, sordidum atque iliberalem arti-
fici, neque agricolam, neque alium quemquam hic in-
venire, aut omnino aspirare, nisi à magistratibus ar-
cessatur. Fœrit autem hic locus lepidus ac venustus, si
etiam senum gymnasia hic fuerint locata. Deceat enim
hic civitatis decus atque ornamentum pro pe-
titionibus esse diuisum ac distinctum: & inter adolescentes
quidem magistratus alios, inter magistratus vero
senes versari. magistratuum enim præsentia ante oc-
ulos posita, verum pudorem & liberalem metum in
animis ingenerat. Formam autem rerum venerabilium ali-
ud ab hoc esse oportet, & seorsum positum in loco, &
ad eas res, quæ emari debentur, & ad eas quæ ex
agro importantur, accipienda oportuno.

Præterea templa per agrum distributa, alia diis,
alia heroibus dicata.

A Ristote est d'opinion que les temples qui sont consacrez aux Dieux, soient situez en vn endroit de la ville, de belle rencontre, assez illustre & eminent : qu'ils soient tous en vn mesme lieu, si quelque loy ou oracle ne le defend : qu'en ce lieu il ne se face aucun trafic ny marchandise, & que là ne se iette aucun artisan sordide, ou mercenaire, ny aucun labourer, s'il n'est appellé par les magistrats. Il dit aussi que le lieu seroit plus beau & agreable, si les retraittes pour l'exercice des vieillards s'y trouuoient: Et que cela fust à l'ornement de la ville, que la distinction soit faite selon les aages, qu'il y ait quelques magistrats parmi les ieunes gens, & que les vieillards conuerfent avec les magistrats: car la presence des anciens deuant les yeux, engendre de la pudeur, & vne gravité liberale. Il ordonne au surplus qu'il y ait aussi des temples distribuez par les champs, les vns dediez aux Dieux, & les autres aux Heros.





DE LA POLITIQUE,

LIVRE SECOND,

Auquel il est traité de toutes les especes de police, & de la comparaison des bonnes entre-elles, & des mauuaises, l'une avec l'autre, avec la refutation de Bodin, en ce qu'il a voulu reprendre Aristote.

Des especes de police ou gouvernement souverain.

CHAPITRE I.

Πολιτείας δὲ ὅτι ἐστὶν τρεῖς, ἴσαι δὲ καὶ παρεκβάσεις, οἷον φθορὰ τῶν, ὡς α', αἱ μὲν πολιτεία, βασιλεία τε καὶ ἀριστοκρατία· τρίτη δ', ἡ δὴ πημμάτων, καὶ δημοκρατικὴ καὶ λυσιπαικία· οἱ πολῖται δ' αὐτῶν εἰσὶν οἱ πλεῖστοι καὶ καλῶ.

Ὡς ὅσαι μὲν πολιτεία τὸ κοινὸν συμφέρον σκοποῦσιν, αὐταὶ μὲν ὀρθαί τυγχάνουσιν, ὅσαι χ' τὸ ἀπλῶς διχαῖον· ὅσαι δὲ τὸ σφέτερον μόνον τῶν ἀρχόντων, ἡμεταρμιδύων πάντων, καὶ παρεκβάσεις τῶν ὀρθῶν πολιτειῶν· διασποχὴ γὰρ· ἡ δὲ πόλις, κοινοῖα τῶν ἐλευθέρων ἐστὶ.

Ἐπεὶ δὲ πολιτεία μὲν καὶ πολιτεύμα σημαίνει τὸ αὐτὸν· πολιτεύμα δ' ἐστὶ τὸ κέλεον τῶν πόλιων ἀνάγκη δ' εἶναι κέλεον ἢ εἶα, ἢ ὀλίγοις, ἢ τῶν πολλοῖς· ὅταν μὲν ὁ εἷς, ἢ ὁ ὀλίγος, ἢ οἱ πολλοὶ πρὸς τὸ κοινὸν συμφέρον ἀρχῶσιν, αὐτὰς μὲν ὀρθὰς ἀναγοῦσιν εἶναι τὰς πολιτείας· ἵσας δὲ πρὸς τὸ ἴδιον, ἢ τὸ ἐνός, ἢ τῶν ὀλίγων, ἢ τῶν πολλοῦ, παρεκβάσεις.

Καλῶν δ' εἰσὶν αὐτὰ μὲν μοναρχία καὶ πρὸς τὸ κοινὸν σκοπεῖν πρὸς αὐτὸν συμφέρον βασιλεία· τίλῳ δὲ τῶν ὀλίγων μὲν, πληθύνει δ' ἐνός, ἀριστοκρατία, ἢ ἀφ' ὅ τὸ πρὸς ἀρίστους ἀρχῶν, ἢ ἀφ' ὅ τὸ πρὸς τὸ ἀείρον τῇ πλείῳ τοῖς κοινῶν αὐτῆς· ὅταν δὲ τὸ πλεῖστον πρὸς τὸ κοινὸν πολιτευματικὸν συμφέρον, καλεῖται τὸ κοινὸν ὄνομα πάντων πολιτεῖαν, πολιτεία.

Παρεκβάσεις δὲ τῆς δημοκρατίας, τυραννὶς μὲν βασιλεία· ὀλιγαρχία δὲ, ἀριστοκρατία· δημοκρατία δὲ, πολιτεία· ἡ μὲν γὰρ τυραννὶς, ἐστὶ μοναρχία, πρὸς τὸ συμφέρον τὸ τῷ μοναρχεύοντι· ἡ δὲ ὀλιγαρχία, πρὸς τὸ τῷ ὀλίγῳ· ἡ δὲ δημοκρατία πρὸς τὸ συμφέρον τὸ τῷ πλείῳ· πρὸς δὲ τῷ κοινῷ λυσιπαικίᾳ, ἐν δὲ αὐτῇ.

Ἐπεὶ δὲ τυραννὶς μὲν, μοναρχία, κατὰ τὴν εἰρηστικήν, διασποχὴ καὶ πολιτικῆς κοινοῖας· ὀλιγαρχία δ' ὅταν ᾧσι κέλεον τῆς πολιτείας οἱ τὰς βίας ἔχοντες· δημοκρατία δὲ, τοῦ αὐτοῦ, ὅταν οἱ μὴ κεκτημένοι πλεῖστον βίας, ἀλλ' ἀποροῖ.

C. 8. Est igitur tyrannis quidem imperium unius herile, quemadmodum dictum est, in societate civili, oligarchia autem (id est paucorum imperium) est, cum ij quorum res familiaris ampla et praeclara est, auctoritatem et dominatum obtinent in republica: democratia (i. populi potestas) contra, cum ii quibus non ampla neque laeta, sed angusta et tenuis est res familiaris, reipublicam administrant.

Arist. l. 8. Etib. c. 12. Administrande porro Reipublice tria sunt genera, totidēque ab illis sine digressionibus sine declinationes. quasi harum pestes et interitus: sunt autem Reipublicae administranda forma, regnum, optimatum, principatus tertia verò ea quae est excessus, quā timocratiam possumus non ineptè appellare: sed eam plurimū solum polium nuncupare.

L. 3. polit. c. 6. Quaecumque Reipublica administranda communem utilitatem spectant, eas rectas esse, et ei iuri, quod simpliciter ius est, consentaneas: quaecumque verò eorum, qui Reipublicae praesunt, dignitatem utilitati consulunt, omnes esse depravatas, et a rectis civitatis administrande formis deorsum: sunt enim dominorum in seruos imperiis similes. At civitas liberorum societas est.

C. 7. Quoniam autem civitatis administranda forma, et civitatis administranda ratio idem significant: civitatis autem administranda ratio, est id quod in civitatibus dominatur, summamque auctoritatem obtinet: necesse autem est dominatum, atque auctoritatem obtinere aut unum, aut paucos, aut multos: ubi quidem, aut unus, aut pauci, aut multi spectantes utilitatem communem civitatis praesunt, has civitatis administranda formas, rectas esse necesse est: ubi verò vel unius vel paucorum, vel multitudinis utilitas spectatur, deflexiones ac digressiones à rectis.

Consuevimus autem appellare unius principatum eum qui utilitati communi consulit: regnum: potestatem autem paucorum virtute praedictorum quidem, sed plurium uno, Aristocratiam, hoc est optimatum potentiam (vel quia optimi viri reipublicae praesunt, vel quia ita praesunt, ut omnia ad eos, quod est civitatis, iisque quibuscum ea communicatur, vile referant) ubi verò multitudine civitatis administrationem ad communem utilitatem confert, communem omnium civitatis administrande formam nomine appellatur.

Digressiones autem ab iis quae dictae sunt, reipublicae administrande formis, sunt tyrannis quidem à regno, paucorum autem potentium imperium ab optimatum potestate: populi verò potestas à politia: tyrannis enim monarchia est, ad eum qui solus imperat, utilitatem spectans: oligarchia ad commodam civitatis: populi potestas, ad egentium: utilitatem autem communem nulla earum habet sibi propositam.

Τυραννοὶ δ' ὅτε ἐπ' αὖ φέρον, ἔδιδ' ἑὶ ἄλλων
 πολιταίων ὅσα παρεκδιδόσκουσιν ἅπαντα γὰρ ἱ-
 γνέσκουσιν αὖ φέρον.

Τὸς μὲν οὖν εἶναι πλείους πολιτείας αἱ πόλεις, ὅτι
πάσης ὁδῷ μέν τι πλεονέκειται τῷ ἀεθλῷ· πρῶτον
μὲν γὰρ ἐξ οἰκίων συγκαινώμας πάσας ὁραμένης
πάλιν ἐκτεταταί· καὶ πάλιν τὴν τῶν πληθύνει, τὴν μὲν
ἐν πόλεσι ἀναγκάζει εἶναι, τὴν δὲ ἐν πόλεσι, τοὺς δὲ μέ-
ρους.

Καὶ τὸ γινώσκοντες εἰς ἀγαθοῦ καὶ κατὰ τὸ πλῆ-
τος καὶ τὰ μεγαλὴ τῶ ὁσίων. &c.

Επ' αὐτὰς ταῖς χ' ἑπτακτον ἀποφοραῖς, ἔστι ἡ
μ' χ' γένεσις, ἡ δὲ κατ' ἀρετὴν.

ἴστω γὰρ τὸ μερῶν, ὅτι μὴ πάντα μετέχει τῆς
 πολιτείας, ὅτι δι' ἐλάττω, ὅτι δι' πλεονᾶ. φανερόν
 τίνων ὅτι πλεοναῖς ἀναγκάζει εἶναι πολιτείας, εἰδὶς
 ἀλφερέας ἀλλήλων· καὶ γὰρ αὐτ' εἶδ' ἀλφ-
 φέρη τα μέρα σφάν αὐτῶν· πολιτεία μὲ γὰρ, ἢ τ'
 ἀργῶν ἔχεις πόλιν.

Μάλιστα δι δροσίν εἶμι δὺς · χαράσθ' ὅτι
 ᾤψιν πνεύματων λήγῃσι τὰ μέ βορὰ, τὰ δὲ νό-
 πα, τὰ δ' ἄλλα, τὴν παρὰ χάσιν· ὅπως ἔφθ
 πάλι τῶν, δὺς, δῆμος, ὅλην χάσιν, τὸ γὰρ ἐν-
 τεκταμένη τῆς ὀλιγαρχίας εἶδος πῆσιον, ὡς εἶσι
 ὀλιγαρχίαν πᾶ · ὅτι χαλκῶν πάλτιον, δι-
 μιμῶν· ὥσθ' ὅτι πᾶν πνεύματι, τὸ μὲ ξίφουρ,
 ὅ βορῆς, τὸ δὲ νότι, τῶν ὁμῶν ἵχει· ὅτι
 ὅτις ἀμμοῖας, ὅσθ' ὅτι πᾶς· ὅ γὰρ ὅτι πῆσιον
 δι δὺς, τὸ δροσίν, ὅτι φροσίν· τὸ δὲ ἄλλα συ-
 ὅ γὰρ πᾶσι, τὸ μὲ δροσίν, ὅτι τῶν χάσιν
 ὀλιγαρχίᾳ εἶμι ὅλῳσιον, ὅπως ὅσθ' ὀλιγαρχίαν
 ὅτι ᾤψιν πάλτιον, ἀλλήθῃς δι ὅτι βέλτοι, ὡς
 ὅτις διόλῳ, διότι ὅ μᾶς ὅτις τὸ χαλκῶς συ-
 ὅ γὰρ πᾶσι, τὰς ἄλλας εἶμι παρὰ χάσιν.

Ἀντιποιούμεναι ἑαυτοὺς πάντας, καὶ τὰς πλεί-
 ρας ἀρχὰς ἀρχινοῦντες διὰ τῆς ἡλῆς. Ὡς
 καὶ πάλιν τοὺς αὐτοὺς ἀδυνατοῦν διὰ πάντα μέ-
 ρη μάλιστα εἶναι δοκεῖς τοῖς ὅλοις ποιοῦν, καὶ ὁ ἄ-
 νθρωπος ἐπὶ δι' ὧν τὸ ὅς ἐστι πρὸς τοὺς, τοὺς αὐ-
 τὸν λίγους εἶναι, τοὺς δὲ πολλοὺς, ἵνα οὕτως εἰσέλθῃ
 μὲν φαίνεται ὅτι πολλὰς μελῶν ὥστε καὶ τὰς πο-
 λυτάς καὶ τὰς ὑποφύλας πάντα χειρῶν καὶ
 διὰ τὴν ποταμὸν διελθὼν εἶναι, δι' ἡμεκράτια καὶ ὀλι-
 γοκρατία.

C. 17. Tyrannicum autem non est naturæ consentaneum, neque vlla aliarum reipublice administranda formarum, quæ a recto deflexerunt. Hac enim sius præter naturam.

L. & c. 3. Curigitar plures sint reipublice admini-
stranda forma. Causa est, quod omnis civitatis plu-
res sint numero partes. Primum enim civitates omnes
ex domibus videantur constare, deinde tursum huius
multitudinis alios esse locupletes & copiosos necesse
est, alios egentes & inopes alios medios, &c.

*Nobilium quoque sunt differentia tum ex diuitiis
et amplitudine rei familiaris, &c.*

*Impræter eas quæ in diuitiis consistunt differen-
tias, alia est ex genere, alia ex virtute.*

Harum enim partium interdum omnes sunt reipublica administratio participes, interdum pauciores interdum plures. Perspicuum igitur est, necessario plures esse reipublica administrande formas, genere inter se differentes. Etenim haec partes genere differunt inter se. Nam ciuitatis administratio, magistratuum descriptio atque ordinatio est.

Videntur autem duo esse maxime, quemadmodum ventorum alii dicuntur esse Aegilonares, alii Anfrates, alii vero horum digressiones: sic et reipublice administranda formarum duo populi potissimum sunt, *democratia*, et *paucorum imperium* seu *oligarchia*. Aristocratiæ enim oligarchia speciem ponunt, quasi fit oligarchia quædam: et eam quæ politia nomine communiter dicitur, *democratia*, quemadmodum in ventis *Favonius* quidem *Aegilonis*, *Vulturnus* autem *Austri* partem esse voluit. Similisque contentionum et intentionum in canibus ac fœdus ratio est, ut aiunt quidam. Nam etiam illi duo earum genera faciunt, *Doricum* et *Phrygium*, ceteras vero ex his constat et temperatas, et earum nominibus iunctis appellari. Hoc igitur modo de reipublica administranda formis conueniunt maxime existimare. Sed verius et melius est ita dicere, quemadmodum partientes expofuimus, alii duas, aut vnam, esse reipublice administranda formam rectè institutam, vnamque harmoniam rectam et perfectam, ceteras esse à rectis aberrationes ac deflexiones.

C. 4. Virtutem sibi omnes vindicant atque arro-
gant. plurimoque magistratus & gerere posse audent,
sed vident sibi pauperes & diuites, heri non potest.
Quapropter he partes maximè videtur esse ciuita-
tis incomplesse & egemes. Prater ea quia ferè illi qui
idem pauci sunt, his vero multi, his potissimum partes
videntur esse contraria ex omnibus particulis ciuita-
tis. Igitur & reipublice administranda formas pre-
torum patrum exsuperantiis & praesantiis consti-
tuitur: atque videtur esse ciuitatis administrande
formas, democratia & oligarchia.



La police ou le gouvernement souverain de la Republique, c'est comme nous auons dit, ce qui domine en la Republique: & toutes les personnes dont la Republique est composee, sont ceux qui la gouvernent ou qui sont regis & gouvernez. Ceux qui sont regis, c'est necessairement par vne seule personne ou par plusieurs: & en quelque sorte que ce soit la police est directe ou iuste, ou bien indirecte ou iniuste. La police directe ou iuste, c'est celle en laquelle ceux qui commandent, sont ententifs par soy au bien des citoyens & des subiects. Et l'indirecte ou iniuste, c'est celle en laquelle ceux qui commandent tendent par soy à leur propre vtilité, dominant & vlsant des

citoyens, côme le seigneur fait des esclaves. La police indirecte est fausse police, vicieuse, corruption de police, voire n'est point police du tout : parce qu'elle n'est point convenable à la nature, ains luy est contraire. Chacune de ces polices se trouve diuerse selon la diuersité des parties de la Republique, qui sont comme parties de l'espece : sans lesquelles elle ne peut subsister : car pour ce que les riches, les pauvres, les nobles, les vertueux, & les forts sont distingués d'espece : nō pas à la raison de la nature humaine, en quoy ils conuiennent : mais à rasiō des richesses, de la noblesse, de la vertu, & de la force du corps : la republique ou l'une de ses parties commande, est distinguée d'espece de celle, ou vne des autres parties tient l'ēpire. Et parce que ces parties sont plusieurs & distinctes d'espece, il y a plusieurs polices distinctes. Tellemēt que pour connoistre les diuerses sortes de polices, il faut auoir la connoissance des parties de la republique, & puis selon leurs diuerses natures & nōbre, assigner les diuerses polices. La police directe se diuise en trois especes, en Royauté ou monarchie, en Aristocratie, & en Timocratie. La royauté, c'est celle où vn seul qu'on appelle Roy, commande en la republique, pour le bien du public : laquelle nous nommons monarchie à cause de cela. L'Aristocratie c'est celle où plusieurs vertueux en petit nombre tiennent l'empire de la republique, pour le bien du public. Et la Timocratie celle où la multitude tient l'empire pour l'utilité commune. Cette espece de regime est nommée Timocratie, parce que les citoyens doiuent estre admis au gouvernement de la republique, sont élus selon qu'ils possèdent vn certain mediocre reuenu, comme il sera dit cy apres. Elle est aussi appelée police : c'est à dire gouvernement civil, qui est le nom du genre conuenant à toute sorte de gouvernement : parce qu'il est mêlé des riches & du peuple : & que toutes les personnes dont la republique est composée, sont diuisées en pauvres & riches : car sous les riches se peuuent rapporter les vertueux & nobles : (attendu que la noblesse, dit Aristote, n'est autre chose qu'une antiquité de richesse & de vertu) & de fait encores auourd'huy par la façon de parler que la coustume a receuë, on n'vse pas du nō de republique ordinairement, quand la police est monarchique : ains il demeure seulement à celle de plusieurs, & du peuple principalement : parce que la communauté des charges y est dauantage entre toute la multitude, qu'en la police royale. La police indirecte ou inuiste, est aussi diuisee en trois especes opposées & destruitiues des especes de la police directe. La premiere s'appelle tyrannie, la seconde oligarchie, & la troisieme Democratie : la tyrannie c'est celle en laquelle vn seul domine, tendant à son propre profit, & vlsant des subiects comme d'esclaves : elle est opposée à la puissance royale, ou au regne, & ne merite pas le nom de police : parce qu'elle la corrompt. L'oligarchie c'est le gouvernement de peu de riches ou de puissants, tendant seulement à l'utilité des riches ou des puissants, & non à la commune utilité de toute la republique. Ce gouvernement est opposé à l'Aristocratie. La Democratie c'est quand le peuple gouverne & domine, regardant seulement l'utilité des pauvres, & l'oppression des riches & des puissants : & non la commune utilité de toute la republique. Cette police indirecte est la moins mauuaise de toutes : parce qu'elle est fort approchée de la Timocratie. Quelques vns ont estimé anciennement que comme il n'y auoit que deux vents principaux, le Midy & le Septentrion, & que les autres n'estoient que des elongnemens de ceux cy : que tout de mesme, il n'y auoit que deux sortes de gouvernement de republiques, l'un democratique & l'autre oligarchique. Car ils posoient l'Aristocratie vne espece d'oligarchie, & la police ou timocratie espece de démocratie, ainsi qu'es vents fauonius est partie d'Aquilon, & vulturnus de Septentrion. Ils disoient qu'il en estoit ainsi es harmonies de la voix & des instruments accordez : parce qu'elles se rapportoient toutes au Dorique & au Phrygien. Mais Aristote dit qu'il est meilleur de suivre la diuision qu'il a faite, & qu'il n'y a qu'un ou deux tres-bons gouvernemēts & que les autres ne sont que des defauts & declinations de ceux cy.

Des especes de Royauté.

CHAPITRE II.

Παρά τούτῳ δ' ἄλλο μοναρχίας εἶδος, οἷον
 παρ' ἑσίοις ἐστὶ βασιλεία καὶ βαρβάρων ἔχουσι δ'
 αὐτοὶ τὴν δύναμιν πᾶσαι καὶ ἀρχαὶ τυραννικῇ.
 Ἐτερον δ' ὅσα καὶ ἐν τοῖς ἀρχαίοις ἔλληνσι, ὅς
 καλεῖσθαι Αἰσχυρίτας ἐστὶ καὶ τῶν, ὡς ἀπλῶς εἰ-
 πῆν, αἰρετὴ τυραννίς.

*Aliud est præter hoc monarchia genus, cuiusmodi
 regna sunt apud nonnullos Barbaros : habent autem
 hæc vim & potestatem tyrannico imperio perfimile,
 Aliud porro est, quod apud præcos Græcos vige-
 bat, quos Aeschymetæ appellant. Est autem hoc ma-
 narchia genus planè tyrannis optima.*

Tira p. 30

Τέταρτοι δ' εἰς τὴν μοναρχίαν βασιλικήν, αἱ
 αὖ πάλιν ἡμετέροις χρόνοις ἐκείναι τὰς παλαιὰς γινώ-
 σκωνται· ὅμοιαι δὲ τὰς πάλαι· τὸ πάλαι οὐκ ἔστιν ἔτι
 τὴν πληθύνειν ἐργαζομένων· τὴν γὰρ αὖ πάλιν οὐκ ἔστιν
 τὸ συμαρτύνειν ἢ περὶ οὐρανὸν ἐργάζεσθαι, ἐν ἧν τοιοῦτον βασι-
 λεὺς ἐκείνους, ἐπὶ τοῖς ὅλοις ἀνέσταντο παῖσι.

Πῆμυτοι δ' εἰς τὴν βασιλείαν, ὅταν ἡ πόλις αὐτῶν
 κείνη· οὐκ ἔστιν ἄλλο· ὅταν ἡ πόλις ἐκείνη, ὅταν ἡ πόλις
 αὐτῶν· τὰς γὰρ αὖ πάλιν τὸ οἰκονομικὸν ὅσον τὸ γὰρ
 ἢ οἰκονομικὸν βασιλεὺς πρὸς οἰκίας ὄντι, ὅπως ἡ βασι-
 λεὺς πόλις, αὖ πάλιν οὐκ ἔστιν οἰκονομία.

Quartum autē genus monarchie regalis cōplectitur
 illas, quæ temporibus heroicis floruerunt, quibus popu-
 li sponte sua pascuntur, quæque orant auita & patria
 et legitima. Quia enim primi de multitudine bene me-
 ruii fuissent, vel finis aribus vel bellis gerendis,
 aut quia dispersi congregassent, aut quia solū agrum
 que prabussent, reges a voluntariis creabantur, regnū
 que quod obtinuerat, suis liberis & posteris tradebat.
 Quintum autem regis genus est, cum penes unum o-
 mnium rerum est potestas (quem admodum unaque-
 que gens & unaqueque ciuitas republica compos &
 domina est) quod regnum administrande rei familia-
 ris rationem descripiunt et ordine mittitur. Quam
 admodum enim rei familiaris inuenda procuratio, re-
 gnum quoddam domus est: sic regnum ciuitatis & ge-
 nis unius aut plurium inuendarii atque admini-
 strandæ ratio est.

ARISTOTELE considere de cinq sortes de royauté. La premiere est du Roy qui n'a pas
 puissance de toutes choses, mais seulement des sacrificies & ceremonies des dieux, &
 des choses qui appartiennent à la guerre quand il sort hors du païs, telle que l'auoit le Roy
 des Lacedemoniens. Et cette puissance royalle n'est que comme auoir vne autorité perpe-
 tuelle de la guerre: car il ne l'a pas de la vie, ny de la mort, sinon cependant que la guerre
 dure: ainsi qu'Homere raconte d'Agamemnon. La seconde le trouue entre quelques Bar-
 bares, qui ont vne puissance prochaine à la tyrannie, combien qu'ils soient legitimes, en ce
 qu'ils l'ont acquisite selon la coustume du païs. Car parce que ces peuples là, à cause de leur bar-
 barie sont plus nays à seruir que ceux de l'Europe, & autres gentes eues nations, il soit fient
 patiemment le joug tyrannique. Cette royauté s'appelle Empire seigneurial: parce qu'il vse
 des subiects comme le seigneur des esclaves, & tel est l'Empire du Turc. La troisieme est
 telle que celle des Rois, qui estoient anciennement en Grece, appelez Asymnetes, les-
 quels n'estoient pris que pour chasser les ennemis: qui n'est qu'une espece de tyrannie esle-
 ctive; differant de la barbarique, en ce qu'elle n'estoit pas ordinaire, ny accoustumee, ny
 perpetuelle. En cette sorte Pittacus fut esleu par les Mityleniens contre leurs bannis. La
 quatriesme espece de royauté, c'est l'heroique, telle qu'elle estoit durant le temps de ces
 grands personages excellents en vertus, appelez Heros, qui sembloient diuins entre les
 hommes: comme Neptune, Hercule, Thesee & semblables: qui dominoient selon la cou-
 stume & la loy du païs: & paruenoient à l'Empire par le consentement des peuples, qui les
 prenoient volontairement: à cause des biens qu'ils auoient fait à la multitude, comme
 bons peres: à sauoir en inuentant quelqu'art, comme Saturne qui leur apprist en Italie à
 semer du bled: à cause de quoy il fut Roy: ou parce qu'ils auoyent fait la guerre à leurs en-
 nemis, les en auoient deffendus & deliurez: ou parce qu'ils les auoient assemblez en vne
 republique, leur apprenant à viure ciuilement: ou parce qu'ils auoient acquis vne region.
 Ces Rois auoient l'Empire de la guerre & exerceoient le culte diuin: sinon quand c'estoit
 quelque sacrifice qui requist vn Prestre. Ils iugeoient les controuerses & differents du peu-
 ple, les vns sans serment, les autres avec serment, lequel ils faisoient en esleuant leurs sce-
 ptes: & ainsi ils commandoient aux peuples. La cinquieme espece de royauté laquelle est
 la meilleure de toutes: c'est celle en laquelle vn seul a vniuersellement en toutes choses la
 puissance sur les citoyens, & sur les subiects: dominant non pour sa commodité particu-
 liere, mais pour la leur en commun: cōme vn pere de famille en sa maison. De sorte qu'ainsi
 comme le gouuernement du pere est vne certaine royauté en sa maison, la puissance royale
 est comme vn gouuernement domestique du peuple d'une region ou de plusieurs. La
 seconde sorte de royauté dont nous auons parlé est la moins excellente, parce que la no-
 blesse & splendeur d'un Empire consiste à commander à des hommes nobles, libres & ge-
 nereux: & sa vileté à commander à des esclaves: ainsi que c'est moins de commander à des
 ânes, cerfs & lieures, qu'à des lions, cheuaux & elephans.

Des especes d'Aristocratie.

CHAPITRE III.

Ἐν ταῖς μὴ πᾶσι μένουσιν αἰνῶν ἐπιμέλειαν ἀρε-
 τῆς, εἰς τὴν μὴ πᾶσι τοῖς οἰκονομικοῖς, καὶ δικαιοῦς

Arist. 1. 4. polit. c. 7 In eis ciuitatibus, in quibus non
 est publica virtutis cura, sunt tamen aliqui, de qui-
 bus bene existimant, reliqui ciues, et qui habent vni-

Cc

Tom. 2.

αρχήν δὲ τὴν ἀκρίβειαν ἔχειν ὅτι οὐκ ἔστιν ἡ ἀκρίβεια τῆς ἀληθείας τὴν τοιαύτην ἀρχήν.

ad eorum qui parent imperio. Quapropter innotuit imperat: nemo enim liber est ingenuus tale imperium a quo animo ferre potest.

ARISTOTELE pose trois especes de tyrannie, dont les deux premieres ne sont autre chose que la seconde & troisieme espece de monarchies: à sçavoir la Barbarique & celle des Asymnetes: & la troisieme, laquelle est proprement tyrannie: parce qu'elle est opposée à la vraye royauté: c'est celle dont celuy qui domine, commande selon sa volonté, sans s'assubiectionner aux loix, opprimant les gens de bien: n'ayant esgard qu'à sa commodité priuee, sans se soucier de celle de ceux qui sont sous son Empire: au moyen de quoy il leur commande contre leur gré: car nul homme libre ne supporte vn tel Empire volontairement.

Des especes d'Oligarchie.

CHAPITRE VI.

Ολιγαρχία δὲ ἐστὶν ἡ τὸ πλεονέκτημα τῶν πλουτῶν τῶν πολλῶν, ὡς τοῖς πτωχοῖς μὴ μετρίως, πλεονέχουσα.

Αλλο δὲ ὅταν πλεονέκτημα μὴ πλεονέχῃ, ἀλλ' οἱ ἀρχόντες ἔσονται ἀντιπρὸς αὐτῇ ἐν ταῖς ολιγαρχίαις, ὡς τὸν ἑκατέρωθεν τῶν πλουτῶν.

Εἴτερον δὲ ἐστὶν ὀλιγαρχία, ὅταν πᾶσι ἀντιπρὸς ὅσιν.

Τέταρτον δὲ ὅταν ὑπάρχῃ τὸ πλεονέκτημα, ὡς ἀρχὴ μὴ ὁ νόμος, ἀλλ' οἱ ἀρχόντες ἔσονται ἀντιπρὸς αὐτῇ ἐν ταῖς ολιγαρχίαις, ὡς τὸν ἑκατέρωθεν τῶν πλουτῶν. ὡς τὸν ἑκατέρωθεν τῶν πλουτῶν. ὡς τὸν ἑκατέρωθεν τῶν πλουτῶν. ὡς τὸν ἑκατέρωθεν τῶν πλουτῶν.

Arist. l. 4. polit. c. 3. Oligarchia autem genera cūm sint plura, unum est in quo magistratus mandantur ex censibus tam magnis, ut pauperes aliqui egentes, numero plures eorum participare non sint.

Aliud, cūm ex parvis censibus creatur magistratus: & ipsi eorum qui desunt, ceperant.

Aliud autem oligarchia genus est, eūm filium in locum patris succedens, magistratum capit.

Quartum, cūm & id quod nunc dictum est, usurpatur, & magistratus imperant, non leges: atque hoc genus in oligarchiis altera ex parte, veluti tyrannidis respondet in monarchiis: & in democratia, de qua postremo loco diximus, in democratia: atque oligarchiam dynastiam, id est potentatum, appellant.

L'OLIGARCHIE se considere de quatre sortes aussi, selon Aristotele: la premiere c'est celle où on ne reçoit pour gouverner, que ceux qui sont des plus riches: sans que les mediocres y soient admis, combien qu'ils soient en plus grand nombre, que les autres. En la seconde les mediocres riches sont admis, & ont pouuoir si quelqu'un d'eux vient à deffailir, d'en ellire. La troisieme est celle où le fils succede au pere. Et la quatrieme ne differe de la troisieme, qu'en ce que les Magistrats ne dominent pas selon les loix, mais selon leur volonté & leurs decrets: à cause de quoy elle est la pire de toutes, correspondant à la tyrannie, & à la derniere espece de democratie.

Des especes de Democratie.

CHAPITRE VII.

Δημοκρατία μὲν οὐκ ἔστι, ἐν ᾗ τὸ πλεονέκτημα τῶν πλουτῶν τῶν πολλῶν, ὡς τοῖς πτωχοῖς μὴ μετρίως, πλεονέχουσα. ὡς τοῖς πτωχοῖς μὴ μετρίως, πλεονέχουσα. ὡς τοῖς πτωχοῖς μὴ μετρίως, πλεονέχουσα. ὡς τοῖς πτωχοῖς μὴ μετρίως, πλεονέχουσα. ὡς τοῖς πτωχοῖς μὴ μετρίως, πλεονέχουσα.

Arist. l. 4. polit. c. 4. Democratia igitur prima est ea, quæ ex æqualitate maximè sic appellatur: æqualitatem enim edicit lex ea quæ huiusmodi democratia est, nempe ut nihil plus sint locupletes, quam egentes, neutrique habeant summam auctoritatem & potestatem, sed virique sint similes: nam si libertas in democratia est maximè (quæmadmodum quidam existimant) & æqualitas, ea maximè ratione fuerit, si inter omnes pariter fuerit, reipublica administratio communis maximè. Quoniam autem populus multitudinis & numero superat: id autem quod a pluribus numero decretum est, ratum est, hanc esse democratiam necesse est. Unum igitur democratia genus hoc est. Aliud est, ubi magistratus ex censibus, qui tamen sint angustii et tenues, deferuntur. Oportet autem ei qui rem habet, magistratum obtinere.

Εἴτερον

Ἐπειροὶ δὲ εἰς θ' δημοκρατίας τὸ μὲν πρῶτον ἀπαρ-
τασ παῖς πολίτας ἴσοι αὐτῶν ὡμοίαι ἀρχὴν δὲ τ'
ῥέμει.

Ἐπειροὶ δὲ εἰς θ' δημοκρατίας τὸ πᾶσι μετῴ-
μαι τ' ἀρχῶν, εἰς μοινοὶ ἡ πολιτείας ἀρχὴν δὲ τ' ῥέμει.

Ἐπειροὶ δ' εἰς θ' δημοκρατίας, τὰλλα μ' εἰς αὐ-
τὰν πᾶσι χίριον εἰς αὐτὴν πᾶν πῶς, ἡ μὴ τ' ῥέμει·
οὐ μὲν αὖτε δὲ τὸ πρῶτον πᾶσι δημοκρατίας.

Εὐλόγως δ' αὖ διέκειν ὅτι πᾶσι φάσκων πᾶσι
πολιτείας εἰς δημοκρατίας, ἡ πολιτείας ἵπν γὰρ
μὴ νόμοι ἀρχῶν, οὐκ εἰς πολιτείας δὲ γὰρ τ' μ'
ἡ μὴν ἀρχῶν πᾶσι τὸν δὲ χεῖρ ἔχουσα, τὰς ἀρχῶν
εἰς τ' πολιτείας χίριον ὡς εἰς τὴν δημοκρατία
μία τ' πολιτείας φανερὸν ὡς τὴν αὐτὴν χεῖρ ἔχουσα,
εἰ τ' ἀμφότεροι πᾶσι διοικεῖ, ἡ δὲ δημοκρατία
οὐκ εἰς.

Ἡ δημοκρατία ἡ πλουσία, τυραννὶς ὅτι διδ-
λαμνόμενοι πλεῖστας χρετίζουσι τυραννίδας, ἡ
συγκρίσεις τοῦ τ' ἡγεῖται, οὐκ εἰς πολιτείας τε καὶ ὡς.

*Aliud genus democratie est, ubi cives omnes qui
modo ab omni obligatione liberi ac soluti sunt, repu-
blice administrationis sunt participes, sed tamen lex
dominatur.*

*Aliud genus, ubi omni ui, si quis modo si cives, ius
fit obtinendi magistratus: ita tamen ubi lex imperat.*

*Aliud genus, ubi cetera quidem sunt eadem: penes
multitudinem uero est summa rerum potestas, non penes
legē. Hoc autē sit cum multitudinis decreta rata sunt,
non lex. Atq; hoc propter blādes populi duces meriti.*

*Merito autē uideatur quiri prehendere, qui dicat
hanc talem esse democratiā, non ciuitatis admini-
stratione: ubi enim leges non imperant, non est poli-
tia. Oportet enim legem quidem ciuibz omnibz ma-
gistratui uero singulis imperare, & politiam iudicare.
Quare si democratiā in republica administranda
forma numeranda sit, perfectum est talem reipubli-
cā statum, in quo decreta omnia administrantur, &
democratiā esse propriā.*

*l. 5. Poli. c. 10. Democratiā extrema tyrannia
est. Quocirca plurimā tyrannidā Lacedemonij dis-
cipulanti, & Syracusanj, quo tempore suam reipubli-
cā bene administrabant.*

ARISTOTELE diuise le gouvernement populaire en cinq sortes, dont la premiere est celle
en laquelle chacun du peuple domine, selon qu'il est esleu sans preference du riche ou
du pauvre; le peuple estimant qu'en cela consiste la liberte que chacun ait part aux honneurs
& au commandement. La seconde a regard au bien, pour distribuer les charges & offices, en
sorte que les pauvres sont escluz, ne receuant que ceux qui ont des moyens mediocres: mais
qui auroit perdu ses moyens n'obtiendrait pas le Magistrat. En la troisieme sont receus
tous citoyens, pourueu qu'ils ne soient point preuenus de quelque crime, qui les en rende
incapables. La quatrieme c'est celle en laquelle tous les libres ont part à la domination:
pourueu qu'ils soient citoyens, sans aucun excepter. En toutes lesquelles quatre especes de
police, le gouvernement est selon les loix de la republique. En finalement la cinquieme
c'est celle en laquelle chacun du peuple est appellé indifferemment & esgalement aux char-
ges: differant de la premiere espece en ce que les Magistrats ne regissent pas la republique
en celle-cy, selon les loix: mais selon les decrets & statuts du peuple, qui sont preferencez aux
loix: desquelles ils different, en ce qu'elles sont de l'vniuersel, & le decret des choses parti-
culieres à faire. Cette sorte de police est la pire de toutes, & ne merite point d'estre nom-
mee entre les polices: parce que là où les loix ne commandent point, il n'y a point de poli-
ce: Aristotele l'appelle aussi tyrannie: & dit que pour cette raison les Lacedemoniens & Sy-
racusains en destruisirent plusieurs.

*Refutation des reprehensions que Bodin faict en ses liures de la republique,
de la doctrine d'Aristotele en ses politiques.*

CHAPITRE VIII.

BODIN en son premier liure de la republique reprend Aristotele & Ciceron, d'auoir de-
finy, que la republique est vne societé d'hommes assemblez pour bien & heureusement
viure: parce dit-il, que les trois points principaux y manquent. C'est à sçauoir, la famille, la
souveraineté, & ce qui est commun en vne republique: ioinct au si, adiouste-t-il, que ce mot
heureusement, ainsi qu'ils l'entendoient, n'est point necessaire: autrement la vertu n'au-
roit aucun prix, si le vent ne souffloit tousiours en poupe: ce que iamais homme de bien
n'accordera. De laquelle reprehension ie suis fort estonné, comme de plusieurs autres
qu'il a faites aussi hors de raison, comme nous le montrerons. Car premierement Ari-
stotele escrit au premier chapitre du premier liure de ses economiques, & au 3. & 9. des
Politiques que la republique qu'il appelle cité, comme nous auons dit, est vne multitu-
de de familles abondante suffisamment de terres & d'argent pour viure heureusement.
Au second chapitre du premier de ses Politiques, que la societé faite de plusieurs vil-
lages est republique: & au chapitre precedent, que le village est vne societé de plu-
sieurs familles: comme il se voit par les textes que nous auons rapportez. De sorte que

la famille ne manque point en sa definition de la republique. Quant au second point qui est la souveraineté, outre qu'il en parle au premier liure ch. 2. & au 4. chap. 1. il est compris sous bien & heureusement viure avec la police & les loix: ainsi que nous l'avons enseigné: & comme Aristote le declare assez, par tout le liure des politiques. Et pour le regard de ce qui est commun en la republique, il en parle au 2. liure. c. 1. & au liur. 7. c. 19. & es autres endroits où le cas le requiert. Quant à ce qui est d'heureusement viure, Bodin contient dans le mesme chapitre à l'opinion d'Aristote, que la felicité de toute la republique est mesme que celle d'un homme: & qu'elle consiste en l'exercice des vertus actives & contemplatives: & principalement en celles-cy, en quoy Aristote constitue toute l'essence de la felicité: luy adjoignant les richesses & les autres biens de la fortune & du corps, pour instruments & pour sa decoration, sans faire dependre la felicité du vent en poupe, ny des prosperitez de la fortune: combien qu'elle puisse estre trauessee par ses mauvais evenemens: ainsi que nous l'avons deduit assez amplement au liure des morales.

Voila comment Bodin a mal repris Aristote en ce point: & voicy quant à luy comme il y est iustement reprehensible, en la definition qu'il donne de la republique, où il a erré tout au commencement de son liure: abusant de la signification du terme republique, en le prenant pour gouvernement ou police: car republique ne signifie pas le gouvernement tout seul, ny proprement: mais ceux qui gouvernent, & ceux qui sont gouvernez & le gouvernement tout ensemble, selon lequel ils sont gouvernez: c'est à dire la republique avec les parties dont elle est composee, tant les formelles que les materielles. Il n'a pas consideré la difference qui est entre *polis* terme Grec qui signifie cité ou republique & *πολιτια*, qui en est le gouvernement consideré à part: car la cité ou republique est une communauté de plusieurs familles, villages ou villes, assemblez ensemble, sous la puissance & autorité souveraine de mesmes loix, & mesmes Princes & Magistrats: pour viure bien & heureusement les uns avec les autres: & la police c'est le gouvernement dont la republique est regie & administrée par les Princes ou Magistrats, comme il a esté enseigné. Il est bien certain que la republique ne peut estre sans gouvernement ou police: car c'est sa forme: & sans cela l'assemblée des familles & villages ne seroit qu'une confusion: & le gouvernement ne peut subsister aussi, sans l'assemblée des hommes: attendu qu'il en est la forme essentielle: laquelle ne peut estre separée du tout, qu'elle compose: mais neantmoins il y a difference entre la republique & entre le gouvernement ou la police: comme entre le composé & sa forme: & entre l'ame & tout l'animal: à cause de quoy leurs definitions aussi sont differentes, comme est celle de l'ame & de tout l'animal, chacun à part.

Il reprend Aristote d'avoir fait faute, en posant au troisieme de ses politiques, chapitre premier, que celui-là n'est pas citoyen, qui n'a part aux magistratures, & voix deliberative aux estats du peuple: soit pour iuger, soit pour affaires d'estat: de quoy puis après (adiouste-t-il) si le corrige: disant que sa definition n'a lieu sinon en l'estat populaire: En quoy il pretend qu'Aristote se destruit: parce qu'il confesse (dit il en un autre lieu) que la definition ne vaut rien, si elle n'est generale. Et la verité est qu'en ce chapitre, Aristote parle de diverses acceptions de citoyen selon les diverses polices des republiques, dont il est citoyen: & a tres-bien dit, que celui-là est citoyen, qui est capable de participer à la puissance publique, deliberative & iudiciaire: car celui-là est proprement & vraiment citoyen, plus que celui qui en est inhabile: attendu qu'un tel n'est de la republique, qu'en tant qu'il vit sous les loix & sous l'Empire de la republique: à cause de quoy il participe aux privileges & franchises de la republique: & partant n'est pas citoyen simplement, mais en quelque sorte, & plus proprement subiect qu'autrement; qu'on appelle aussi bourgeois, tout ainsi que combien que les degrez de sensif & de vegetatif conviennent à la nature de l'homme, avec l'intellectif, il n'y a toutesfois que l'intellectif, qui appartienne en propre à l'homme entre tous les animaux, comme il a esté dit. Aristote a tres-bien dit aussi, que cette definition a lieu principalement en l'estat populaire: & qu'elle n'est pas necessaire aux autres, dont la raison est, qu'il peut ordinairement & plus aisement avoir part en la souveraineté; ce qu'il ne peut esperer es republiques où les Princes sont successifs, ou en celles où on ne recruta que ceux de condition differente à la sienne: & plus rarement en quelque espece de republique Aristocratique que ce soit, qu'en la populaire. Et qui voudra lire le chapitre entier, connoistra qu'Aristote n'a point erré en ses definitions, contre les regles qu'il en a donnees: Mais bien pourra-t-on facilement iuger, que Bodin n'entend pas ce que c'est, que les Philosophes appellent definition: & ne sçait pas definir ou ne le pratique pas. Car premierement

rement il y commet deux fautes, tout au commencement de son liure de la republique, disant que la definition n'est autre chose que la fin du subiect qui se presente; ce qui est faux: & n'y a escolier en Philosophie qui ne sçache que la definition est l'explication succinte, de ce qu'est la chose: c'est à dire de son essence en abrégé, & qu'elle se conuertit avec la chose definie. Secondement il a erré en la definition de republique, dès l'entree de son liure dont il intitule son œuvre, prenant la forme pour le composé.

Il accuse Aristote de ne faire point difference de republique & de cité: & de ce qu'il dit que ce n'est pas cité si tous les citoyens ne demeurent en mesme lieu: comme faisant vne incongruité en matiere de republique; mais c'est sans raison. Car pour le premier point, il est certain que par le mot Grec *polis*, dont use Aristote, il entend la mesme chose qu'on doit entendre par celui de republique: c'est à dire le genre de toutes sortes d'estats: sans qu'il y ait d'inconuenient en cela: puis que c'est le terme de la langue où il a escrit, qui estoit propre & en usage pour la signifier. Et quant à ce que dit Bodin que la republique peut auoir plusieurs citez qui auront diuerses coustumes, & toutes subiectes au commandement des seigneurs souverains & à ses edicts & ordonnances: cela est faux, s'il prend le terme de cité au mesme sens qu'Aristote use de celui de *polis*, qui signifie, comme nous auons dit, ce que nous entendons par republique, & qui est la propre signification aussi de *ciuitas*, en Latin, comme il se voit par tout en Ciceron & autres bons auteurs. Or la republique ne pouoit estre selon Aristote & selon la verité, sous l'Empire d'aucun autre superieur, mais libre & avec autorité souveraine: elle ne peut demeurer cité & estre subiecte à vne autre republique, sous le commandement de ses seigneurs souverains, ny reconnoistre leurs edicts & ordonnances comme pose Bodin. Et si quelque estat se soubmet à vn autre volontairement à ces conditions-là; ou par force, estant vaincu en guerre, il ne demeure plus republique, encore que ses loix & coustumes luy demeurent: puis qu'il depend de la souveraineté d'un autre: non plus que le corps d'un homme mort, n'est plus corps d'homme qu'euiuoquement: car la souveraineté est de l'essence de la republique, comme Bodin le reconnoist luy mesme. Mais ceste société qui estoit republique auparavant, deuiét seulement alors partie de la republique: sous la domination de laquelle elle demeure: estant certain que quelque souveraineté qu'eussent la Normandie, la Bretagne, la Comté de Thoulouze, & semblables autres fois, qui les rendoient chacune à part estat particulier, cité ou republique: qu'ils ne sont plus telles qu'euiuoquement, depuis qu'elles ont esté sous l'Empire de la Monarchie Françoisé, & qu'elles ne sôt plus que parties du royaume, comme les autres prouinces: tout ainsi que les royaumes dont celui d'Espagne est composé: & côme on pourra dire de mesme de celui du Portugal: cependant qu'il sera subiect à la souveraineté, aux commandements & à la domination de celui d'Espagne: bien que ses loix & coustumes diuerses de celles d'Espagne luy fussent laissées: car le tout depend de sa subiection à la souveraineté d'un autre estat, sans que la diuersité ou mesmété des loix serue de rien. Et de fait Bodin dit luy mesme au premier chapitre du liure quatriesme de la republique, qu'il se peut que la republique perira, le peuple & les loix demeurant entieres: quand quelque Prince souverain fait quelque republique populaire heritiere de son royaume, & que cela n'est pas changement d'un estat en vn autre, à cause que la souveraineté est tout abolie.

Quant au second point il reprend Aristote faute de l'entendre, ou par malice: essayant d'acquiescer de la reputatiō entre les ignorants, aux despēs du Prince des Philosophes. Car premierement Aristote ayant tousiours dit, & montrant particulierement en ce chapitre là: que la principale fin de la republique est la vie bien-heureuse & parfaite des citoyens: en quoy ne deuant manquer aucune des commoditez que les hommes reçoient les vns des autres: il dit que sans l'habitation en vn mesme lieu, cela ne se peut obtenir: ce qui est tres-vray: mais que pour cela il entende qu'une republique ne puisse auoir sous son empire plusieurs villes & villages separez de lieux, & qu'il l'ait nié en aucun lieu, cela est faux. Et quand il'auroit dit que la republique doit resider en l'enclos de certaines murailles, cela s'entendroit des souverains Magistrats, lesquels ne peuuent demeurer en diuers lieux l'un separé de l'autre des republiques Aristocratiques & Democratiques, s'ils sont si esloignez qu'ils ne se puissent assembler promptement en nombre suffisant qu'avec du peril & de l'inconmodité de l'estat: cause des cas suruenans où il faut prendre resolution promptement pour remedier aux affaires publiques: car comme nous l'auons assez monstré, Aristote entend par citoyens ceux qui sont admis au gouvernement de l'estat.

Arist. l. 3.
polit. c. 6.

Bodin. l. 2.
de la Rep.
pub. c. 3.

Bodin l. 2.
de la rep.
c. 3.

Il reprend en son second liure Aristote de ce qu'il definit, que le Roy est celuy qui est esleu & commande au desir de ses subiects : & que le Roy devient Tyran, pour peu qu'il commande contre le vouloir de ses subiects : disant que telles definitions ne sont pas seulement sans fondement, ains pernicieuses. Mais c'est ce que dit Bodin, qui est sans fondement & faux. Car premierement Aristote ne donne point ceste definition au Roy simplement, posant seulement pour vne des especes de Roy, celuy qui estoit esleu volontairement & commandoit selon la coustume & la Loy (ainsi qu'il a esté rapporté.) Et quand il diroit au desir de ses subiects, ce ne seroit pas à dire selon les mutations de leurs volontez : mais selon les conuentions qu'il auroit esté receu à l'Empire, & de regner selon la coustume & les loix de la republique, & autres telles conuitions. Tant s'en faut, Aristote s'arreste à considerer la dernière espece de royauté, comme la vraye : selon laquelle le Monarque a vniuersellement la puissance en toutes choses, sur les citoyens & subiects : y dominant comme l'economie en la famille : & dispute s'il doit en tout estre tenu aux loix inuolablement : ou s'il a puissance sur elles en quelque cas.

Bodin l. 6.
de la rep.
c. 6.

Il accuse en son sixiesme liure Aristote de s'estre abusé, en disant que l'estat seroit heureux, qui auroit vn si bon Prince, qu'il ne fust iamais vaincu de faueur ny de passion quelconque, & qu'on n'auroit que faire de loix : Et pour raison de son accusation Bodin dit, que c'est, parce que la loy n'est faite que pour les Magistrats, qui ont ordinairement les yeux bandez de passions, de concussions & d'ignorance : comme si Aristote ne comprenoit pas là sous le nom du Roy, le Magistrat : attendu qu'il l'est seul par soy, & les autres seulement par accident : entant qu'il les substitue pour luy ayder à faire sa charge : à cause qu'il ne peut suffire tout seul à l'exercer, sans en auoir d'autres sous luy, qui se gouvernent selon sa volonté : à laquelle conformant les leurs, elles seruiroient de loix plus vtilement que les escriittes : car quand elles ne trouuent pas de tels Magistrats, ils les courbent selon leurs passions, quelques droictes qu'elles soient ; prenant de faux pretextes, dont ils couurent leur iniustice. Et pour le reste, Bodin erre de dire que la loy n'est faite que pour les Magistrats : car elle oblige le Roy mesme, en ce qu'elle concerne, cependant qu'elle dure : comme cela se pratique tous les iours en France, entre le Roy & quelqu'un de ses subiects, quand ils plaident ensemble.

Bodin l. 1.
de la rep.
c. 6.

Il dit en son premier liure de la republique, que Demosthene, Aristote & Ciceron, se sont mespris suiuant l'erreur d'Herodote, qui dit que les premiers Rois ont esté choisis pour leur iustice & vertu, au temps qu'ils ont figurez heroïques : & rend pour raison de ceste sienne reprehension, que les premieres republiques, long temps auparauant Abraham, se trouuerent pleines d'esclaves, & depuis les isles occidentales : chose qui ne se pouuoit faire, dit-il, que par violence extreme, forçant les loix de la nature. Et au second liure, il reprend Aristote, d'auoir pensé que les premiers Monarques, en ces mesmes temps heroïques, furent esleus des peuples : parce, dit Bodin, qu'il trouue que la premiere monarchie fut eslabie en l'Assyrie, sous la puissance de Nembrod, que l'escriiture appelle le puissant veneur : & qu'Aristote a mis le brigandage entre les especes de venerie. Mais l'erreur de Bodin & la raison des autres sont toutes manifestes en cela : car il n'est pas seulement vray, mais necessaire aussi, que celuy qui a premierement esté Roy, soit paruenü à la royauté, sinon par l'eslection, au moins par le consentement de tous les citoyens & subiects, ou de la plus forte partie ; esperant du bien de la domination, soit en commun, ou chacun en particulier : qui est le but de toutes les actions & intentions des hommes, estant du tout impossible, qu'un seul homme eust peu assubiectionner par force à son obeissance, toute la multitude requise à la constitution d'une republique. Et de fait Bodin luy mesme ne se souuenant pas

Bodin l. 4.
de la rep.
c. 1.

au quatriesme liure, de ce qu'il a escrit aux precedents, fait ce departement, que toute republique s'establit par la violence des plus forts, ou du consentement des vns, qui assubiectionnent volontairement aux autres, de leur pleine & entiere liberté. Et quant à ce qu'il dit des esclaves, qui se trouuoient es republiques du temps d'Abraham, son argument est bien plaissant : comme s'ils ne l'eussent peu estre volontairement ou par punition de crime, ou pour auoir esté pris en guerre, ou par violence d'une partie plus puissante & volontaire. Et pour le regard de Nembrod, cela est ridicule, de penser que quelque veneur ou voleur qu'il fust, qu'il eust peu se faire souverain d'un empire tout seul, si la plus forte partie n'en eust esté consentante, comme nous auons dit.

Bodin de
la rep. l. 2.

Bodin ne veut pas que la Monarchie seigneuriale telle qu'est celle du Turc, en laquelle les tous les citoyens & subiects, sont en certaine maniere esclaves du Monarque, & n'ont posé :

aucunes terres à eux qui passent à leurs heritiers, soit appellee tyrannique, cōme Aristote l'a posé: & dit que le Monarque seigneurial peut estre iuste, vertueux Prince, & gouverner ses subiects equitablement, demeurant neantmoins seigneur des personnes & des biens: mais pour laisser à part l'autorité d'Aristote, reconnu pour prince des Philosophes: ie dy que l'opinion de Bodin est contre l'autorité diuine & humaine, contre le Christianisme particulièrement, contre la raison commune à tous les hommes, & cōtre ce que Bodin pose luy mēme, en la definition du legitime monarque royal. Car premierement les Chrestiens sçauent qu'un tel regime est contre l'ordonnance de Dieu: & que quand son peuple luy demanda premierement vn Roy, il luy fit remonstrer le mal qui luy en arriueroit, quād abusant de son autorité, il exerceroit les iniustices, entre lesquelles sont comprises les licences du monarque seigneurial de Bodin, lequel n'est autre que le tyran, qu'Aristote appelle dominant sur les barbares comme sur des serfs. C'est pourquoy Auguste ne voulut iamais receuoir le tiltre de seigneur, lequel il abhorroit. Il est tout euident aussi, qu'il n'y a rien plus contraire aux loix de nostre Seigneur Iesus-Christ, lesquelles veulent que les Rois dominant comme bons peres de familles. Or Bodin dit au mēme endroit, que le Monarque Royal est celuy, qui se rend aussi obeissant aux loix de nature, comme il desire ses subiects estre enuers luy, laissant la liberte naturelle & la propriété des biens à vn chacun: adioustant qu'obeir aux loix de nature, c'est à dire gouverner ses subiects, & guider ses actions par la iustice naturelle, qui se voit & fait connoistre aussi claire & luisante, que la splendeur du soleil. Doncques puis que le Monarque royal legitime laisse la propriété des biens à vn chacun, & est obeissant aux loix de nature, lesquelles commandent cela mēme: celuy qui fait le contraire n'est pas monarque royal legitime: & par consequent il est tyran: car de m'alleguer que c'est des peuples conquis que parle Bodin, cela n'est rien: car si la guerre par laquelle ils ont esté conquis, a esté entreprise de gayeté de cœur par le conquerant, pour les assubiecir à son Empire contre leur volonté & le droit: en ce cas la domination est illegitime, mēme quand elle ne seroit pas seigneuriale: ou bien posé que le conquerant ait esté ataqūé par ceux qui commandoient à ce peuple là, & qu'en se defendant il a deffait son ennemy & reduit le pays en son obeissance. Si la guerre que faisoit celuy qui a esté vaincu estoit legitime, pour quelques iniures receuës, ou par l'usurpation de son estat: son peuple qui l'auiuy en ceste guerre, merite-t-il d'estre reduit en captiuité? Et mēme quand celuy ou ceux qui luy commandoient auroient entrepris vne guerre illegitime, à laquelle ils se seroient trouuez, parce qu'ils leur deuoient obeissance: c'est iniustice & tyrannie de les traicter ainsi barbarement, comme cela est contre le droit naturel: car les subiects & les citoyens sont tenus d'obeir à leurs Princes, sans aller discourir par le menu, si les guerres qu'ils entreprennent sont legitimes ou illegitimes; aussi ne s'est-il point trouué de Prince Chrestien, qui en ait vñ de ceste façon là; & croy qu'il ne s'en trouuera point à l'aduenir qui croye Bodin, si ce n'estoit enuers les infidelles: encores ne seroit-ce qu'en cas de necessité, comme s'il n'y auoit point d'autre moyen de s'asseurer d'eux, & de se garantir de quelque ruine à l'aduenir de leur part: auquel cas il pourroit par aduenture estre permis pour des causes vrayement legitimes, d'en seigneurier quelques vns, & non iamais autrement.

Il reprend en son 3. liure de la Republique, chapitre 7. Aristote, de ce qu'il pose en ses Politiques, qu'il ne faut pas suiure l'opinion commune, qui iuge l'estat estre populaire, quand la plus part du peuple a la souueraineté: de quoy Bodin dit qu'il s'en ensuit vne infinité d'absurditez, resultantes toutes de ce qu'Aristote a pris la forme de gouverner, pour l'estat d'une republique. Voyons s'il ne reprend pas Aristote en ce lieu avec aussi peu de raison comme il fait es autres endroits. Nous auons monstré par cy-deuant que les citoyens sont diuisez en vertueux ou nobles, riches ou pauvres. Or Aristote veut que si entre tous ceux qui sont parties d'une republique, on prend indifferemment du commun peuple quelque certain nombre pour gouverner la republique, & tenir la souueraineté, que cet estat soit democratique: dont la raison est, que les Princes de la republique sont pris du commun peuple, & ne regardent qu'à leur liberte & à leur bien, abaissant le plus qu'ils peuent les riches. Et si on choisit vn certain nombre d'entre les riches seulement pour tenir le gouvernement souuerain en excluant tous les autres, Aristote appelle cet estat Oligarchique, quand les gouverneurs ne visent qu'au bien des riches, & à fouler le peuple & le tenir bas. Or parce moy le nombre ne sert de rien pour l'espece de la republique, ny de la forme de gouverner; car vn plus grand ou moindre nombre de Princes pris

Bodin l. 2.
de la rep. c.
7.
Arist. l. 3.
polit. c. 2.
et l. 4. c. 4.

du peuple indifferemment, ne fait pas que la souveraineté soit moins ou plus populaire: ny vn plus grâd ou moindre nombre des riches, qu'elle soit plus ou moins Oligarchique. C'est pourquoy Aristote dit là où Bodin le reprend, que ceux-là n'assignent pas bien la difference entre les republiques Democratiques & Oligarchiques, qui disent qu'en la populaire la multitude & le plus grand nombre domine, & en l'oligarchique peu: parce que si en la republique il y auoit treize cens homes, desquels mille qui seroient riches auroient seuls le gouvernement entre les mains, sans que les trois cens pauvres, bien que libres, y eussent part: personne ne diroit que ceste police là fust populaire, mais de riches puissants. Et si les trois cens dominoient, la police seroit populaire. Ce qu'il confirme premierement, en ce qu'en Ethiopie la coustume estoit que le plus grand de corps & le plus beau dominoit, ce qui peut arriuer à vn pauvre. Et partât vn tel estat eust deu estre Oligarchique, car il s'en trouue peu de grands & de beaux. Et secondement en ce qu'en la republique de Colophone, ils estoient anciennement pour la plus grand part tous riches, auant que faire la guerre contre les Lydiens, & n'y auoit que les riches qui gouvernassent: & neantmoins ce n'estoit pas vn estat populaire: il arriue toutesfois, mais par accident, que l'estat populaire & l'oligarchique sont distinguez par la multitude & par le petit nombre, à cause qu'il s'en trouue beaucoup de libres & peu de riches. Voyla comment Aristote a raison d'assigner l'espece de la republique & forme de gouverner, selon la qualité des Princes qui tiennent la souveraineté: & comment Bodin est priué de raison, de les vouloir distinguer, selon le plus grand, ou moindre nombre.

Examinons maintenant s'il a plus de raison de dire qu'Aristote a pris la forme de gouverner pour l'estat d'une republique, & nous trouverons que Bodin n'explique pas proprement ce qu'il veut dire, & que ce qu'il entend, est sans raison. Il use en ce lieu du nom Estat pour signifier le formel de la republique, (que les Grecs appellent *πλιτεια*, en vn mot) & de celui de republique pour signifier le materiel; & neantmoins chacun de ces vocables estat & republique, signifie proprement le materiel & le formel tout ensemble (qu'Aristote appelle *πλις*), comme homme signifie le corps & l'ame raisonnable, d'où il est composé. Au moyen de quoy on dit que l'estat ou la republique est monarchique Aristocratique ou Timocratique. Mais passés cela, & venôs au point. La forme de gouverner la republique se peut considérer interne & externe. L'interne c'est la mesme chose que la forme essentielle ou le formel de la republique, qu'Aristote appelle *πλιτεια*, & Bodin estat de la republique, & que nous pouuons appeller gouvernement souverain en François, & en Latin, *ratio gubernandi*, laquelle forme reside en celui, ou ceux qui tiennent la souveraineté de la republique, sans dependre d'aucuns autres: & ceux-là sont vraiment les Princes de la republique: La forme externe c'est la mesme chose, que la maniere de gouverner la republique, par le Senat, Magistrats, ou officiers dependans des souverains: côme en France, qui est vn estat monarchique; ceste maniere de gouverner se peut dire Aristocratique: parce que le Roy reçoit en la plus part des magistratures & offices vn certain nombre de personnes capables, sans auoir esgard s'ils sont riches ou pauvres, nobles, roturiers. Et en la republique de Venise qui est Aristocratique; la maniere de gouverner est en quelque chose monarchique: à cause de leur Duc. Or Bodin n'entend pas par forme de gouverner la republique, sa forme interne: car celle-cy est, comme nous auons dit, la mesme chose que le souverain gouvernement ou formel de la republique, qu'il nomme estat de la republique; puis qu'il y oppose la forme de gouverner, & qu'il n'est pas en doute que la souveraineté independante ne peut estre communiquée à vn autre, demeurant à celui ou à ceux qui la communiquent. Et quant à la forme externe ou maniere de gouverner: Aristote n'a jamais distingué les republiques par cela, qu'il ne leur est qu'accidentel: mais par leur forme interne, laquelle consiste en celui, ou ceux qui tiennent la souveraineté. Et ainsi Bodin n'entend pas Aristote, voire ne s'entend pas luy mesme. Mais la dispute n'est pas entre eux en cela seulement: car elle se peut encore trouuer, à sçauoir si l'espece de la republique ou estat, doit estre prise de la cause efficiente de la souveraineté, ou des personnes qui l'ont entre les mains, la possèdent, & exercent. Il semble que Bodin veut que ce soit de la cause efficiente: & Aristote des personnes qui l'ont entre les mains & l'exercēt, comme tenant lieu de cause formelle. Cet endroit semble propre pour esclarcir ceste question, & par vn mesme moyen faire cōnoistre clairement l'arrogance de Bodin, à reprendre temerairement Aristote, qui a excellés sciences actiues tous ceux qui en ont escrit, aussi bien qu'és contemplatiues. Le dy donc

pour venir au point, que ceux qui sont esleuz à la pluralité des voix, soit au ou fort pour tenir la souveraineté en la republique & l'exercer, peuvent estre instituez; ou avec puissance souveraine sans dependre de qui que ce soit durant le temps qu'ils tiendront l'Empire, ou bien dependants de ceux qui les ont esleus en telle sorte qu'il y ait appel de leurs iugemens & ordonnances vers les eslecteurs, ou qu'ils puissent estre deposez de leurs charges par eux, ou tous les deux ensemble. S'ils tiennent l'empire independamment, il n'y a point de doute que la republique ne doive prendre son espee de ceux qui ont esté esleuz à la souveraineté par election. Au moyen de quoy, s'il n'y a qu'une seule personne esleue avec puissance souveraine independante; c'est monarchie: laquelle est royauté si le monarque se gouverne selon l'intention des eslecteurs, ayant soin du bien public comme le pere de famille l'a de sa maison; ou tyrannie si il fait le contraire. Et de ceste sorte l'Empire d'Allemagne est monarchique: & si la maison d'Espagne estoit famille, & que ceux qui sont sous l'Empire de ceste Couronne eussent esleu vn d'entre eux pour gouverner leur republique avec la mesme puissance souveraine que leurs Roys auoient accoustumé de la tenir, cet estat de menneroient monarchique comme auparavant: au moyen de quoy l'Empire & le royaume d'Espagne prendroient leur especes des personnes qui tiendroient la souveraineté, & non de ceux qui les auroient esleus à la pluralité des voix, ou par sort, soit que ce fust l'Eglise, la noblesse, & le peuple tout ensemble, ou vne des parties, ou deux, avec le consentement des autres qui eussent esleu le Monarque d'entre la noblesse, ou d'entre le peuple. Que si les mesmes eslecteurs estoient plusieurs personnes pour tenir l'Empire conioinctement au lieu d'un seul, avec la mesme souveraineté independante, & que ces plusieurs personnes fussent prises de la noblesse, ou des vertueux, ou des riches, l'estat seroit Aristocratique, s'ils gouuernoient pour le bien public: & s'ils opprimoient le peuple ne regardant qu'à s'enrichir & à maintenir les riches, & la foule du reste, l'estat seroit oligarchique. Mais si ceux qui seroient admis au gouvernement souverain estoient pris indifféremment de tous les subiects de l'Empire, sans auoir esgard à autre chose qu'à vn certain mediocre reuenue qu'ils auroient comme moyen entre les riches & les pauvres; ce gouvernement seroit celui qu'Aristote appelle du nom de genre, à sçauoir Police; c'est à dire gouvernement: & l'estat porteroit le nom de republique. Que si les personnes esleues pour tenir la souveraineté & l'exercer, n'estoient prises que du pauvre & bas peuple, lequel en son gouvernement ne tendroit qu'au bien du vulgaire, tenant les riches bas; cet estat seroit democratique. Voyla doncques comment la cause efficiente, à sçauoir les eslecteurs ne donneroient pas l'espee à la republique, ains se feroit la cause formelle; à sçauoir ceux qui seroient esleuz & tiendroient la souveraineté independante. Or en tout ces cas le nombre de ceux qui tiennent la souveraineté, ne fait rien pour réduire l'estat democratique ou oligarchique: car la multitude plus grâde ou petite des gouuerneurs n'est que par accidēt, selon qu'il s'en trouue plus ou moins de riches & de pauvres. Que si en tout ces cas susdits au lieu que la souveraineté est independante & sans appel des ordonnances de ceux qui l'exercent, elle estoit dependante, parce qu'ils auroient esté admis au gouvernement à condition qu'il y auroit appel de leur iugement & ordonnances à ceux qui les ont esleus; & qu'ils peussent estre deposez de leur charge par eux, ils ne seroient qu'officiers des eslecteurs, & la republique ne prendroit pas son espee d'eux, mais des eslecteurs qui possederoient tousiours la souveraineté independante, soit que ce fust l'Eglise, la noblesse, ou le peuple. Au moyen de quoy ce seroit tousiours la cause formelle qui donneroit l'espee, & jamais la cause efficiente.

Bodin poursuiuant ses erres, dit que de ceste erreur pareillement est yssue l'opinion de ceux qui ont forgé vne republique meslée des trois. A quoy ie respons que s'il entend par meslange de republiques que chacune retint sa souveraineté independante, il a raison de dire qu'il ne se peut faire vne republique de plusieurs: car l'vnité de nombre de la republique ne peut pas admettre diuerses especes de gouvernements souverains independants, non plus qu'un animal mesme de nombre estre lion, cheual & semblables tout ensemble. Mais si ceux qu'il reprend entendent que ces diuers gouvernements soient reduits sous vne souveraineté qui porte le nom de la partie dominante, come il se voit es corps mixtes que les vns appellent terrestres, les autres aquatiques, les autres aeriens, selon l'element qui domine: & tout de mesme es couleurs & saveurs moyennes: il les auroit mal reprints, étant certain que la republique dont Aristote appelle le gouvernement du nom du genre, & autrement Timocratie, laquelle il oppose à la Democratie, comme vne police directe à

vne indirecte, est meslée de l'oligarchie & de la démocratie, & néanmoins est vne de noble. Et en cesens il n'est point reprehensible d'auoir dit que quand la republique a esgard à la vertu, es richesses & au peuple cōme celle de Carthage, qu'elle ressent l'Aristocratie. Et quand elle ne regarde qu'à deux seulement, comme celles des Lacedemoniens, à la vertu & au peuple: c'est vn mellange de l'Aristocratie & de la Démocratie, sans que pour cela la souveraineté soit desvnée. Et parant il se trouuera que l'opinion de Bodin, laquelle il aduoué que personne des anciens ny des nouveaux, n'a eu auparavant luy, & dit estre seul qui l'a touchée; l'a precipité au labyrinthe d'erreurs, où il pretendoit qu'Aristote estoit tombé: & que le Philosophe demeurera debout pour ceste fois: comme il a fait & fera contre de plus forts esprits que Bodin. Voyla quelques reprehensions que ce pretendu Philosophe a faittes sans raison, & temerairement du Prince des Philosophes en ses Politiques, par lesquelles on pourra iuger des autres. De quoy il ne se faut estonner, puis qu'il s'est bien osé aheurter, à maintenir le diuorce ou repudé du mariage, en faueur des Iuifs: (esquels il estoit toléré par l'ancienne loy, à cause de la dureté de leur cœur) sans estre retenu du respect deu à nostre Seigneur Iesus-Christ, qui l'a reprouué & condamné par sa propre bouche.

Bodin l. 1.
de la rep.
c. 3.

L. 1. c. 6.

Bodin demande pourquoy Aristote n'a fait vne espede d'Aristocratie, où les plus anciennes familles, ores qu'elles soiēt roturieres commandent: & tout de mesme des beaux, des puissants, des guerriers, des sçauants & autres qualitez semblables, qui feroient vne infinité d'Aristocraties toures diuerses. Il luy responds qu'Aristote diuise tous les subiects de la republique en vertueux ou nobles, riches ou pauvres: & dit que la noblesse & la richesse sont ordinairement enluiuies de vertu: or ceste diuision estant exacte, vraye & tres prudemment faitte: ceux qui doiuent gouverner la republique ne se peuuent tirer que de ces sortes de personnes, & que les beaux, les puissants, les guerriers, & les sçauants tombent en l'vne de ces especes, vertueux, nobles, riches, ou pauvres. Et quant à l'ancienne race roturiere, si les hommes n'en sont vertueux ou riches, elle demeure dans le vulgaire: car l'antiquité de la race de payfans, artisans ou pauvres ne sert de rien, estât certain que tous les hommes ont leur tige ancienne, si elle estoit connue: mais on n'estime que ceux qui se sont faits remarquer, par quelques qualitez louables.

Que la monarchie ou royaume est la meilleure police ou forme de gouvernement.

CHAPITRE IX.

Περὶ πολιτίας ἀρίστης ἢ μάλιστα ποιήσασθαι πῶς τὸ πλεονέκτημα ζῆταισι, ἀνάγκη διορίσασθαι πρῶτον τίς αἰρετέστατος βίος· ἀδύνα γὰρ εἶναι τὴν τῶν, ἢ τὴν ἀρίστην ἀναγκαῖον ἀδύνατον εἶναι πολιτίας. &c.

Νῦν δ' ἡ ἀρετή οὐ ποῦνται, ὅτι βίος μὲν ἀρίστος, ὃς ἔστιν ἐκείνός, ὃ κοινὴ παῖς πόλεως, ὃ μετὰ ἀρετῆς καὶ χρημῶν, ὅτι ποῦνται, ὅτι μετὰ χροῦ τῆς ἀρετῆς ἀρετῶς ἀρετῶν.

Ὅτι μὲν οὖν ἀναγκαῖον εἶναι πολιτίας ἀρίστην πᾶσι, καὶ ἡ τῶν πόλεων μὲν ὅσων αἰρεταὶ ἀρετῶν ἐστὶν μακροῦς, φανερόν ἐστιν.

Συνδύαμι παῖς πόλεως, τῶν τῶν πόλεως τῶν μετὰ πόλεως ἢ πολιτίας, εἶναι συνδύαμι· ἡμῖν δὲ παῖς πόλεως μετὰ πόλεως ἢ πολιτίας.

Arist. l. 7. polit. c. 1. Enm qui de optima reipublica administranda forma conuenienter quaesiturus & conuenientius est, primum quanam vita maxime sit optabilis atque expetenda, definire cognouerit, necesse est. Nam si hoc obscurum & incognitum sit, citius optima politia & incognita necessario futura est. &c.

Nunc autem hoc positum sit vitam optimam esse separatim cuiusque & communiter civitatum esse eam, que viriis consentanea est, tanta bonorum copia instructa, ut participi esse possit congruentium viriis actionum.

C. 2. Hanc igitur necessario esse optimam reipublicae administranda formam ex cuius ordinatione quis res optimas agat, et beate uiuat, perspicuum est.

C. 13. Eò bona ciuitas est, quòd ciues, qui reipublica administranda sunt participes & consortes, boni sint: nobis autem ciues omnes reipublica administrationis sunt consortes.

QUI veut connoistre quelles sont les meilleures & pires polices ou formes de gouverner, il faut sçauoir quel est la tres-bonne & tres-parfaite, pour iuger les autres selon qu'elles en approchent plus ou moins: suiuať ceste maxime d'Aristote, que le plus parfait en chaque gère, est la regle & mesure des autres qui sont sous ce gère. Or puis que chaque chose est pour l'amour de sa fin, & qu'en cela consiste la perfection & son bien estre: la police

police sera tres-bonne, & tres-parfaicte, qui sera la mieux instituee pour paruenir à la fin de la Republique. Or la fin de la Republique estant la mesme felicité que celles des hommes, desquels elle est composée: & la felicité des hommes, tant de tous en general, que de chacun en particulier, consistant en l'exercice des vertus: principalement avec l'abondance requise des autres biens pour les exercer, comme il a esté assez montré. La police est tres-bonne, & tres-parfaicte, qui est instituee de sorte, qu'elle peut faire viure la Republique en l'exercice des vertus, autant que la condition de chacun le peut porter. Et parce que le regime & gouvernement de la Republique, est comme la vie de la Republique; la Republique qui a la plus excellente police ou forme de gouverner, & la mieux practiquee, est la meilleure & plus excellente Republique, & en laquelle on peut viure le plus heureusement: comme aussi la plus excellente forme de gouverner & la mieux exercée, est celle qui peut rendre la Republique plus heureuse. Or le gouvernement estant vne action qui depend des Princes de la Republique, & des Magistrats, qui gouvernent sous eux; il est requis à la Republique pour estre tres-bonne & heureuse, d'auoir de tres-bons Princes & Magistrats, douez de parfaicte prudence, qui y commandent & la regissent. Et parce que les Princes & magistrats se prennent des citoyens: il faut aussi que les citoyens soient bons, vertueux, & prudents. Au moyen dequoy c'est par meismes habitudes, que la Republique est heureuse, bien regie & gouvernee, & les citoyens bons & vertueux. Au reste il ne faut point chercher la tres-bonne police en aucune espece des polices indirectes: d'autant que la police qui ne tend pas au bien des citoyens, & generalement de tous ceux qui viuent sous l'empire de la Republique, ne peut estre ny bonne ny tres-bonne Republique: & il n'y a, comme nous auons dit, aucune des polices indirectes qui tendent au bien commun de tous ceux qui viuent sous la Republique.

Αλλά δι' τις γ' ἔστιν ἀριστοτέρα καὶ ἀριστεύουσα, καὶ ἡ καὶ ποῖον; ἢ γὰρ δι' φαίει ἀνδρὶν ἐκβάλλει καὶ μετρίσκει τὸ ποῖον. ἀλλὰ μὲν οὐδ' ἄρχων γὰρ τὸ ποῖον. ὅθεν πλησίον γὰρ καὶ εἰς Διότ' ἄρχων ἀξιοῖται, μετρίσκει τὰς ἀρχάς· λέγει δὲ ποῖον, ὅθεν οἷκε περὶ τοῦ, πῶς ἔστι τὸ ποῖον πάλαι ἀσπίδας· ὅς τε βασιλέας εἶναι τοῖς ποῖοντες αἰδοῖται ἐκ τῆς πόλεως.

Ἐπεὶ δὲ πρῶτος φασὶν εἶναι τὰς ὁρμὰς πολιτείας, τίς τε αἱ ἀναρχοὶ ἀείρουσι εἶναι τὸ κατὰ τὸ ἀριστον ὁ κοινουμένων· τοιαῦται δ' ἐστὶν ἐν ἡ συμβολή, καὶ ἡ ἐκ πᾶσι συμπάσιον, ἢ γὰρ ὅλον, ἢ πλῆθος· ὅθεν οἷον εἶναι κατὰ ἀριστεύου, τὸ ἢ ἀρχοῦναι δυναμένων, τὸ δ' ἄρχων, καὶ τὸ αἰρετὸν ἔτι μὲν ὅλον.

Platon estime que la Royauté est le plus excellent Empire, Aristote dit que la Monarchie est la meilleure forme de gouvernement, & que la Timocratie est la pire des trois. Il dit en vn autre endroit, que si quelqu'un te trouue en la republique eminent en vertu, par dessus tous les autres, qu'il leur doit commander à tous, & non estre commandé des autres; & qu'autrement ce seroit comme si on demandoit, en departant les Empires, de commander à Iupiter. Le mesme Philosophe dit que necessairement le gouvernement est tres bon, qui est exercé par des gouverneurs tres-vertueux, & que ce luy là est tel, auquel vn seul, ou toute vne race, ou vne multitude de vertueux, à la superiorité de laquelle multitude les vns ayent la faculté de commander, & les autres d'obeir, avec dessein de bien viure. Dequoy il s'ensuit que la Monarchie est la meilleure forme de gouverner, & apres elle l'Aristocratie.

Διὸ καὶ τὸ πρῶτον ἐβασιλευόντων οὐ πόλις, καὶ νῦν ἐπὶ τὰ ἔτη· ἐκ βασιλευμένων γὰρ συνελθόντων γὰρ οἰκία βασιλευμένη κατὰ τὸ ἀριστοτέλει· ὅς τε καὶ αἱ ἀποικίαι ἀφ' ὧν συγγέναι καὶ τὰ ἐν ὁμίλῳ Ὀμηροῦ· θεμιστῆναι δὲ ἕκαστος Παιδῶν δὲ ἀλόγων ἀποελάσας γὰρ ἔτι τὸ ἀρχαῖον ἀνομιᾶν καὶ τοῖς θεοῖς δὲ ἀφ' ὧν τὸ πάντες φασὶν βασιλευμένους· ὅτι καὶ αὐτοί, οἱ μὲν τῶν καὶ νῦν, οἱ δὲ τὸ ἀρχαῖον ἐβασιλευόντων.

L. 3. Polit. 13. Si quæ existerit qui alijs virtute præstet: neque verò tali viro imperandum: simile enim fuerit atque si imperia partientes, se ius imperare postulant. Reliquum est igitur (quod videtur ita comparatum natura) ut omnes huic vitæ parent, ac libenter, & quidem ita ut tales viri in ciuitatibus sint perpetui reges.

C. 18. Quoniam autem tres dicimus esse rectas Reipublicæ administranda formas: harum autem eam necesse esse optimam, quæ ab optimis viris administratur: talis autem est ea, in qua contigit, ut vel vnus aliquis vniuersis, vel gens totum, vel multitudo virum præstet: ex qua multitudine alij parendi, alij imperandi facultatem habeant, eo consilio ut optimè viuant.

Arist. l. 1. Polit. c. 2. Itaque & principio ciuitates sub regum imperio erant, & nunc & etiam gentes: quia ex hijs quæ sub regno vniuebant conuerserant, omnis enim domus, eius qui atate antecessit regno subiecta est: ergo & colonia familia plures quæ ab vna domo sunt verius. Hoc illud est quod ait Homerus, Iura autem vxoribus vnus. Quisque dat & natu. Nam hoc modo fusi per agros, & dispersi primis illis temporibus vitam colebant. Atque idcirco omnes ajunt, Deos sub regno atatem agere: quia partim ipsi quoque etiam nunc partim primis illis & prisca temporibus sub regibus erant.

L'opinion de Platon, d'Aristote, de saint Thomas, & de tous les sages Politiques, & grands Philosophes, est fondée sur plusieurs raisons. Et premierement la Monarchie imite la maniere de la diuine prouidence au gouvernement de l'vniuers, lequel ayant esté choisy de Dieu qui l'exerce luy mesme, il est le plus parfait de tous; & par consequent le gouvernement Monarchique qui luy ressemble, est le meilleur de tous les gouvernemens: Car comme le monde n'est autre chose qu'une grande Republique que Dieu regit: la Republique ressemble en certaine maniere à un petit monde de citoyens, que le Monarque gouverne. Secondement puisque les troubles & diuisions ruinent la Republique en la dissipant: & qu'au contraire la paix qui consiste en l'vnion, la conserue & maintient: & que ce qui est par soy vn, est plus propre de la maintenir en vnion, que ce qui l'est par accidēt. L'empire Monarchique à cause qu'il est par soy vn, se trouue le moins subiet aux diuisions, qui naissent ordinairement des diuerses intentions des Princes, quand ils sont plusieurs: lesquelles empeschent la fin du gouvernement: à sçauoir le bien commun qu'elles troublent & destruisent: Et partant la Monarchie est meilleure que les autres gouvernemens. A cecy nous pouuons ioindre que le principal point de la Republique, qui est le droit de souveraineté, ne peut estre ny subsister à parler proprement, sinon en la Monarchie: car s'il y a plusieurs Seigneurs, pas vn n'est souverain, puis qu'ils ne s'entre-peuent donner la loy, ny la receuoir les vns des autres: estant impossible que la Republique qui n'a qu'un corps, ayt plusieurs testes. Et d'ailleurs, entre plusieurs aduantages, la Monarchie a cetuy-cy sur les autres estats, qu'ils n'ont qu'une ville où reside la Seigneurie: qui est comme le domicile & retraite des Seigneurs, laquelle estant prise, c'est quasi fait de l'estat, là où le Monarque change de place en autre, selon que le bien de la Republique le requiert, & sa prise n'importe pas la perte de l'estat. En troisieme lieu, la nature qui procede tousiours par la meilleure voye nous le montre, & l'approuue en toutes choses; car elle aymel'vnité & la reduction qui s'y fait. Le pere de famille commande seul en sa maison, & chacun luy obeit: l'entendement domine sur toutes les puissances sensitiues de l'ame: le cœur est comme Roy au milieu du corps de l'homme, lequel est comparé au monde, & à une Republique: le Soleil domine entre les Planettes: les mouches à miel n'ont qu'un seul Roy: l'aigle est recognu entre tous les oyseaux: le lyon entre tous les animaux terrestres: le diamant entre les pierres: & ainsi de toutes les autres choses naturelles. En quatrieme lieu, tous les premiers Estats ont esté Monarchiques. Dont on peut assigner pour cause, que la nature humaine estant alors plus pure, & moins corrompue par les vices: la raison qui exerceoit mieulx alors son empire es hommes, leur faisoit faire l'eslection de cette sorte de gouvernement, qu'ils auoient éprouuée en la famille, & estimoient que les Dieux auoient un Roy aussi: parce que les croyant auoir formes d'hommes comme eux, ils iugeoient de mesme de leur maniere de viure & conuersation. Et en somme, puisque la tyrannie est la pire de toutes les polices indirectes, la royauté qui luy est opposée, est la meilleure.

Voila plusieurs excellentes conditions en la Monarchie, que les autres formes de gouverner ne peuuent auoir: & principalement en ce qui est de l'vnion de la Republique, là où les autres gouvernemens n'ont aucune bonne partie, que la Monarchie ne puisse auoir en sa maniere d'administrer la Republique: Car le Monarque peut se seruir de gens les plus vertueux pour ses Conseillers & ministres, leur donnant les principales & plus importantes charges de son estat: & ainsi de degré en degré, pour toutes les Magistratures, charges & offices, sans exclure aucun noble ou roturier, ny pauvre ou riche: qui est tout ce qu'il y a de bon en l'Aristocratie, & en la Tymocratie. A cecy nous pouuons encores ioindre, que les inconueniens qu'on peut craindre au gouvernement Monarchique, ne sont que de la personne du Monarque; & en l'Aristocratie & Tymocratie, ils descendent de plusieurs souverains Magistrats, esquels il s'en peut trouver bien d'auantage, qu'en un seul Prince. Finalement les Republiques mesmes qui ont esté gouvernées par plusieurs, ont esté contraintes de reduire leur police en certaine maniere à l'vnité. Les Lacédemoniens outre les Ephores auoient leur Prefect. Les Atheniens outre leurs Censeurs, un Vfrage: les Candiots outre leurs Cosmes un Juge, & les Romains outre leurs Consuls un Dictateur: & neantmoins ils n'ont iamais peu viure sans guerre ciuile, ou sedition dix ans de suite, auparauant la Monarchie d'Auguste, qui les maintint pres de cinquante ans en paix.

preiuciance, & autres parties de la prudence, requises au bon gouuernemēt de son estat: & bien qu'ils ne puissent que le conseiller, lors qu'il se trouueroit faisy de quelques passions mauuaises & deregulees, sans le pouuoir contraindre de les moderer, que neantmoins leur conseil luy remontrant par raisons le mal qui luy en peut arriuer, est suffisant bien souuent pour le ramener à ce qui est plus expedient: Et demeurant seul-souuerain, bien qu'il vse de ses Conseillers pour gouuerner la Republique, comme si la police en estoit Aristocratique, la forme de gouuerner en est plus vne, la Republique plus vnie, & moins subiette aux diuisions qui le trouuent es Estats, où plusieurs ont en commun la souuerainete, quand il arriue qu'ils ne sont pas d'accord entr'eux, ayant des passions contraires: les vns se departant de la vertu ou tous ensemble: chacun poussé par quelque passion, pour fa concupiscence particuliere, au preiudice du bien de la Republique. En somme il est certain, & la raison le montre, que la police Monarchique est de foy, & selon la nature meilleure quel Aristocratique.

Τοις γὰρ πολλοῖς, οἱ ἔχοντες ὄντι ἡ ἀνδραγαθία,
ἀνὴρ, ὅμως ἐνδίδεται συνέλποντας εἶναι ἑλλητίους
ἐκείνους, ὅχι ὡς ἔχοντες, ἀλλ' ὡς συμπάσαντας· οἷον
τὰ συμφορὰ δέ τιν' αὖτα, τὸ ἴσ' ἑμὰς δαπάνης χρη-
σιγέμεται· πολλὰ δὲ γὰρ ὅταν ἔχοντες μέγιστον ἔχῃ
ἀρετῆς χειρροήσιους, γ' ἵνεσθαι συνέλποντας ἔ-
πο-
σθ' ἔα ἀνθρώπων τὸ πλὴν, πολὺ πλεονεξία
ἡμεῖς, καὶ πολλὰς ἔχοντες αἰσθησὶς ὅταν καὶ
πρὸς τὴν ἡγῆται καὶ ἀφαινοῖται· διὸ δ' ἐκρίνουν ἀμεινοῖ
οἱ πολλοὶ γ' ἐπεὶ τὸ μισυσις ἔργα, καὶ ἔα τὸ ποιητοῖ
ἄλλοι γὰρ ὅτι τὸ μέγεθος, πάντα δὲ πάντας.

Πάτερς μὴ γὰρ ἔχουσιν ἀνελθόντες ἐκ αὐτῆς αἰῶ-
σι, ἐν τῇ μετάνοιᾳ τοῖς βελτίστοις, τὰς πόλεις ὡφε-
λῶσι· χαρὰν ἢ μὴ χαρὰν βροφὴ μετὰ τῇ χα-
ραρῇ· ἢ πᾶσαι ποιῶν χρησιμώτερον τῆς ὀλίγης·
χωρὶς δ' ἔχαστος ἀπλῶς περὶ τὸ χρῆν' ὁρᾷ.

Εσται γὰρ ἕσχατος μὲν χείρων κριτῆς τῶν εἰδύτων.

Οὐδὲν γὰρ καλὸν ποτὲ τὸ πλῆθος εἶπαι βέλ-
ποι τ' ὀλίγων καὶ πλεονέστερον, ὅχως κατ' ἕχαστον,
ἀλλ' ὡς ἀθροῖς.

Il se peut dire aussi pour le gouvernement ou estat populaire, contre la Monarchie & l'Aristocratie, qu'encores qu'vn chacun de ceux de la multitude ne soit pas vertueux, que neantmoins tous estant s'assemblez, ils sont meilleurs qu'vn seul, ou qu'vne petite troupe: ainsi que les festins où chacun contribuë a part, sont plus abondans & friants, que ceux dont la despense se fait par vne personne seule: car estant plusieurs, chacun a sa part de vertu & de prudence: & estant assemblez, leur multitude fait comme vn homme instruit de plusieurs entendemens, de plusieurs vertus, de plusieurs inventions, de plusieurs mains, & de plusieurs pieds: qui est cause que la multitude iuge le mieux des œuvres des Musiciens & des Poëtes: parce que chacun iuge de quelque petite partie qu'il connoist, & tous de toutes. Mais tout cela n'est rien: car d'assembler tout ce qu'il y a de bon dans la multitude du peuple, & l'vnir bien ensemble, pour conspirer tousiours au bien public: c'est vne chose presque impossible, & pour le moins bien plus difficile que l'vnion des Princes en l'Aristocratie: & quand elle seroit aussi facile qu'en l'Aristocratie, le regime n'en seroit pas si bon ny durable: & par tant la police populaire luy cede; & par conséquent à la Monarchie qui est plus excellente que l'Aristocratie, pour les raisons que nous auons deduites.

Αληθέστερον δὲ χαίρειν βίβλου, ὡς ἡμῖν διέλογον,
δοῖν ἡ μᾶς ὅσος τ' χαλῶς συνεσκευίας, τὰς ἄλ-
λας εἶναι παρὶσθῆς· τὰς μὲν δ' εὖ κεκραμένης ἀρ-
μοσίας· τὰς δὲ δ' ἀρίστης πολιτείας.

*Arist. l. i. v. Polit. c. iv. Fieri enim potest, ut multi-
 gorum unusquisque par non bonus sit, tamen con-
 gregati & congressi viri non illius sint meliores: non ut
 singuli, sed universi, quædamdam canæ, in qua
 singuli symboli coniterunt, ijs quarum sumptus ab
 uno suppeditatus est, sunt copiosiores & laetiores:
 nam cuncti multum, suam quemque virtutis & pru-
 dentiam partem habere, eosque congregatos, & multi-
 tudinem illam fieri tanquam unum hominem mul-
 tibus pedum, & multarum manuum, & multis sen-
 sibus instructiorem et multis moribus & cogitationi-
 bus præditum. Quapropter de musicorum & poetarum
 operibus melius iudicari multumdo: alij enim de
 alia aliqua particula, omnes autem de omnibus.*

Omnes enim collecti & congregati satis multum sensum habent, & permixti cum melioribus, profunt civitatibus: quemadmodum vicius non purus cum puro communis, efficit utiliore[m] paucis unusquisque enim seorsum in iudicando imperfectus et mancus est.

*Erunt enim singuli quidem indices scientibus de-
teriores.*

C. 13. Nihil enim obstat, quo minus interdū multitudo paucis & melior sit, & locupletior, non ut singuli, sed ut conferti & vniuersi.

Arist. l. 4. Polit. c. 3. Sed verius & melius est ita dicere, quemadmodum parientes exposuimus, aut unam esse polliam rectâ insituiam, vnamque harmoniam rectam et perfectam, ceteras esse à rectis aberrationes ac deflexiones; has quidem ab harmonia bene temperata, illas verò ab optima reipublica administrande forma.

Εἰ γὰρ

Εἰ γὰρ χαλῶς ἐν τοῖς ἡρώοις ἐκταταί, τὸ τ' ὑ
δαῖμα. βίον εἶναι πὸν χετ' ἀρετῇ αὐμπτῶν
μυστήτα διὰ τ' ἀρετῇ τ' μέτροι ἀναγχοῦν εἶναι
βίον βέλπτον· τ' ἐχέουσιν ἐνδεχόμεναι τυγῆν με-
στότητος· τὴν δὲ αὐτὴν τῆνδε ὁρὸν ἀναγχοῦν ὡ-
ναί· ὅτι πόλεις ἀρετῆς ἔχ' ἐκείας καὶ πολυτίας· ἡ
γὰρ πολιτεία βέλπτον β' ἐπὶ πολλῶν· ἐν ἀπάσαις δὲ
πόλεσι β' ἐπὶ τρία μέρη τ' πόλεις, οἱ μὲν ὡπο-
ροι σφόδρα· οἱ δὲ ἄποροι σφόδρα, οἱ δὲ τρίτοι οἱ
μῆστοι τῶν· ἐπὶ τοῖσι ὁμοιογῶνται τὸ μέτρον
ἀρετῆς καὶ τὸ μέτρον, φανεροὶ οὗ καὶ τῇ β' ἐν τυγῇ
μάται· ἡ κτῆσι ἡ μῆσιν, βελτίαι πάντες· ῥῆσι
γὰρ ἰσὺ λόγα πενταρχοῖν· ὑπερχελοὶ δὲ, ἡ ᾠδ' ἰ-
χυροί· ἡ ᾠδ' αὐγῆν, ἡ ᾠδ' πλῆθυνον, ἡ ταπεινὰ
τύποι, ὑπερβαλόντες· ἡ ᾠδ' ἀρετῇ καὶ σφόδρα ἄ-
πειρον, χαλεποὶ ἰσὺ λόγῳ ἀκαλοῦν· ῥῆσι τὰ γὰρ,
οἱ μὲν ὕδαται, καὶ μεγαλοπύργοι μᾶλλον, οἱ δὲ
χεκούρησι, ὅτι μικροπύργοι λίαν· τ' αὖ ἀδυνάματοι
ὅτι μὲν ῥῆσι τὸν ὕδατα, ὅτι δὲ ᾠδ' χεκούρησαν·
ἐπὶ αὖ κ' ἴσως· ὅσοι ἀναρχοῦσι ἐπὶ ἑαυτοῖς αὐτῶν
ἡ βλαβερά παῖς πόλεις· ὅσοι δὲ τύποι, οἱ μὲν
ἐν ᾠδ' ἀρετῇ ἐν τυγμάταισι ὅπως, ἰσὺ ὅτι καὶ
πλῆτες καὶ φίλοι, καὶ τῆνδε τ' ἄλλων τ' τοῖσιν καὶ
ᾠδ' ὅτι βέλπτον, ὅτι βέλπτον· ὅτι τὴν ὡδ' ὡδ'
οἰκοῦν ὑπ' αὐτῇ πεισὶν ὅσι· ᾠδ' γὰρ τ' ὡδ' ἐπὶ
οἱ δὲ πᾶσι διδασκαλῶσι ἀρχῶν καὶ συνῆς αὐτοῖς·
οἱ δὲ καὶ τῇ ᾠδ' ὡδ' ἐν ἐκείνῃ τῶν, ταπει-
νοι λίαν· ὡδ' οἱ μὲν ἀρχῇ ἐκ ἐπὶ τῶν ἀλλ' ἀρ-
χῶν δουλικῇ ἀρχῇ· οἱ αὖ ἀρχῶν μὲν ὡδ'.
μία ἀρχῇ, ἀρχῇ δὲ δυνάμει ἀρχῇ· ἴσως οὖν
δύναμις δὲ δυνάμει πόλεις, ἀλλ' οὐκ ἐκείναι·
αὐτῇ τ' μὲν φρονεῖν, τῇ δὲ ᾠδ' ἀφροσύνην· ἀ-
πλῆτες ἀπ' αὐτῇ φιλείας καὶ κοινωνίας πολιτικῆς· ἡ
γὰρ κοινωνία φιλικὴ· ὡδ' γὰρ ὅδ' ὡδ' βέλπτον κοι-
νωῖν τοῖς ἑστέροις· βέλπτον δὲ γὰρ ἡ πόλεις ἐξ ἴσως
εἶναι· ὅτι οἰσιν, ὅτι μελίται τὴν τὸ ἀπ' ἀρχῇ μελί-
ται παῖς μέσται. δύναι ὡδ' ὅτι καὶ ἡ κοινωνία ἡ πο-
λιτικὴ ἀρετῇ, ἡ ᾠδ' τ' μέτρον καὶ τὰς παῖτας
ἐνδεχόμεναι ἐν πολιτικῇ πόλεις, ἐν αἷς δὲ πολ-
λὸν τὸ μέτρον καὶ χρῆσθαι, μέλιντα μὲν ἀμφόβ.

Οτι δ' ἡ μέση βελτίστη, φανερόν· μὴ γὰρ ἀ-
σφαρές ὅπου γὰρ πάλιν το ἄλφ μόνον, ἵνα καὶ
ἔχει το ἄλφ αὐτὸ γήνοισι το πολιτικοῖσι καὶ αὖ
μεγάλαις ἀσφαρόσιν· αὖ γὰρ αὐτῶν αἰ-
τίαι· ὅτι πάλιν το μέσος, οὐδὲ ταῖς μικραῖς πό-
διν το ἀλφ αὐτὸν εἰς δύο παύσαι, ὅτι μὴ ἕπει
κατανοῦν μόνον· Ἐ πάντες γὰρ ἀποροί, ἡ ὥστε
ποιοῖ· εἰσι· ὁ δὲ δημοκρατία δὲ ἀσφαλίστη· το ὁ-
λιγοῦ καὶ εἰσι, το πάλιν καὶ αὐτῶν, αὖ γὰρ το μέ-
σος· πᾶσι το γὰρ εἰσι· ὁ μάλιστ' αὖ καὶ ἔχει το
πᾶσι· ὁ ταῖς δημοκρατίας, ἡ τοῖς ὀλιγοῦ καὶ αὐτῶν.

Οπου δὲ τὸ μέσον ὑφ' αὐτῇ πληθὺς ἢ συναμφοτέρων τῶν ἄκρων, ἢ καὶ θάπερσμένον, ἐν ταυτὶ ἐνδέχεται πελιδνίαν εἶναι μόνιμον.

Αἱ γὰρ πλεονεξίαι τῶν πλοσίων, ἀπολλύουσι
μᾶλλον τὴν πολιτείαν, ἢ αἱ τῶν δέμων.

C. 11. Si recte dictum est in libris de moribus, vitam beatam esse, quæ virtuti congruit non impeditur: virtutem autem mediocritatem: vita media, optima sit necesse est, ex ea quam quisque consequi potest mediocritatem. Atque his tribus modis, & civitas, & respublica administrationis virtutem ac virtutum terminari necesse est. Respublice enim administratio vita quædam civitatis est. In omnibus imperiis orbibus tres sunt partes civitatis, alij valde copiosi & locupletis, alij egentissimi ac tenuissimi: tertij inter hos mediij. Itaque quoniam communis inter omnes id, quod est mediocre & medium, esse optimum: perspicuum etiam est, utrum secundarum possesse medium, omnium esse optimum: facile enim adduci potest, ut rationis obtemperet. At qui pulchritudinis aut virtutis corporis, aut nobilitatis, aut ditionis modum superat: aut contra qui supra modum infirmus, aut supra modum inbono: sicut est, difficile est eum rationi obsequi: sunt enim illi quidæ petulantes atque contumeliosi, at insidij magis que in facinoriosis improbi: hi vero multoties ac fraudemini & levis in factis mali. At iniuriarum alia nascuntur ex contumelia ac petulantia: alie ex calliditate multoties. Atque hoc vitare civitatibus est pessimum. Præterea quærebis secundis, & viribus corporis, & diuitijs, & amicis, & alij huiusmodi rebus excellunt, imperium ferre neque vultus neque sciunt. At quæ hoc malum dominium statim a pueris habent: nam propter luxuriam est diuitias, ne in ludis dicendum quidem imperio pariter conueniant. At qui supra modum harum rerum penuria atque inopia coruscitant, nimis iungi humiles atque abieci, itaque hi imperare quidem nesciunt, sed imperium subire sciunt, quomodo domini servis imperant. Fit igitur feruor & dominorum civitas, non liberorum: & hominum partim invidendum, partim contemnendum, quæ ab amicitia & societate communis neque distant plurimum: societas enim & communio ad amicitiam pertinent. Nam neque cum inimicis societatem iustitiam iure volumus. Ea autem natura civitatis est, ut ex paribus & similibus quam maximè fieri possit, constare debeat. Hoc autem medijs supplet maximè. Perspicuum igitur est societatem iustitiam illam esse optimam, quæ ex medijs constat: talesque civitates bene administrari liceat, in quibus media pars multa est, & plus potest maximè quidem quam ante.

Mediam autem reipublica administranda formam esse optimam, periculum est: sola enim iudiciorum non est infelix. Ubientiam latet patet id quod interellum medium est, minimè seditiones oriuntur, minimèque duellitur rerum publicarum commotione. Atque ob eandem causam magne civitatis minas sunt seditionibus oportuna, nempe quia id quod medium est, latet patet. In partibus vero cum facile sit omnes in in duas partes dirimere, virribus relinquatur medium, cum omnes fere aut egentes sunt ac locupletes. Præterea democratia oligarchijs una ruina periculo munitionis, et ad diuturnitatem stabiliore, propter medios: nam plures sunt, & horum sunt participes in democratijs magis quam in oligarchijs.

C. 12. Ubi verò mediorum multitudo superat aut utrosque extremos, aut alterutrum tantum, hic fieri potest, ut reipublice administrande forma sis firma, obliquo tamen publicae administrationi per dunt potius quàm populi.

les meilleures formes de gouvernement. Cela peut estre encores confirmé par ce qu'il dit aussi, que necessairement en la tres bonne republique, la vertu du bon citoyen & de l'homme de bien, est vne & mesme: & que la republique peut estre constituée par la mesme maniere, & par les mesmes arts que se fait l'homme de bien, soit qu'elle soit administrée par plusieurs personnes vertueuses: ou quelle obeisse au commandement d'un seul Roy. De quoy il conclut que se seront mesmes mœurs, & mesmes institutions, qui feront l'homme de bien & le bon politique, capable de gouverner. Il dit encores que la tres-bonne police est celle qui fait vivre de la vie bien-heureuse, & qu'une telle vie est celle qui est conforme à la vertu. Et neantmoins tout ce que dessus & l'obedience qui se fait en cet endroit, ne se contredit point: si on prend les paroles d'Aristote selon son sens: qui est, que d'autant qu'il ne se trouve pas ordinairement dans les republiques, des Rois qui aient les qualitez qu'il requiert au vray Monarque, ny vn nombre de vertueux, tels que les peuples leur veuillent deférer la souveraineté: A ce défaut, il vient à descrire la meilleure, police qu'il estime se pouoir instituer entre les hommes, tels qu'ils se trouvent le plus souvent dans les communautés & republiques: laquelle se rapporte du tout ou en partie à celle qu'il avoit par-cy deuant nommée Timocratie ou police. Et partant Aristote ne se contredit point en ce qu'il dit de la tres-bonne police. Maisie passe outre, & dis que toutes ces conditions des mediocres citoyens, se peuvent trouver en la monarchie, sous l'autorité du Monarque, qui leur peut distribuer toutes les charges sous luy, s'il veut obvier aux inconueniens qu'Aristote remarque de mettre l'autorité entre les mains des tres riches & puissants, & des tres pauvres & infimes. Et par ce moyen toutes les bonnes qualitez requises en la tres-bonne police, se peuvent trouver en la monarchie, ce qui ne scauroit estre si parfaitement en aucune des autres especes de police.

De la difference entre vertueux simplement & bon citoyen.

CHAPITRE X.

Οὐ γὰρ ὅσους ταῦτ' οὐκ ἀνδρὶτα ἀγαθὸν εἶναι, καὶ πολίτην παντί.

Τῶν δὲ πλεονήτων, καὶ τῶν ἀνομιῶν ὅσοι τὴν δύναμιν ὁ μὲν γὰρ ἔστιν ἐρεττός, ὁ δὲ γυβερνήτης, ὁ δὲ φαρμακὸς, ὁ δὲ ἄλλος τις ἔχει ποιαιτέρω ἐπωνύμιαν· ὁ δὲ ἄλλος ὅς ὁ μὲν ἀκριβοῦς λόγος ἵδιος ἐστὶν ἡ ἀρετὴς ὁμοίως δὲ καὶ κοινὸς τις φαρμάκῃ πάντων· ἡ γὰρ σωτηρία τῇ ναυπηγίᾳ, ἔργον ἔστιν αὐτῇ πάντων.

Ἀλλ' ἄρα ἔστι πῶς ἡ αὐτὴ ἀρετὴ πολίτην τε ἀνδρῶν, καὶ καὶ ἀνδρὸς ἀνδρῶν; Φαμὲν δὲ τὴν ἀρχόντα τὴν ἀνδρῶν, ἀγαθὸν εἶναι καὶ φρόνιμον· τὴν δὲ πολιτικὴν ἀγαγεῖν εἶναι φρόνιμον.

Εἰ δὲ ἡ αὐτὴ ἀρετὴ ἀρχόντος τε ἀγαθὴ καὶ ἀνδρὸς ἀγαθῆς, πολίτης δὲ ἔστι καὶ ὁ ἀρχόμενος, ὅγ' ἡ αὐτὴ ἀπλῶς αὐτῇ πολίτη καὶ ἀνδρὸς πῶς μὲν τοι πολίτη.

Ἀνδρὸς καὶ γυναικὸς ἑτέρεα σφοδρόν τε ἀνδρεία· δίδει γὰρ αἱ εἰς αἰδὸς ἀνδρῶν, αἱ ὅπως ἀνδρείως εἰσι, ὥσπερ γυνὴ ἀνδρεία· καὶ γυνὴ λάλος, αἱ ὅπως κοσμία εἰσι ὥσπερ ὁ ἀνὴρ ὁ ἀγαθός.

Δύο οὖν οἱ τὴν εὐρημίαν, ὅτι πῶς μὲν πόλεως ὁ αὐτός, πῶς δὲ ἑνὸς, καλέμενος ὁ πᾶς, ἀλλ' ὁ πολιτικός καὶ κύριος, ὁ δὲ ἀνδρὸς εἶναι κύριος, ὁ καὶ αὐτὸν ἢ μὴτ' ἄλλαν, τὴν ἑκατέρωθεν ἐπιμελίας.

Arist. l. 5. Eth. c. 5. Non est enim fortassis idem virum bonum esse, & bonum ciuem in quouis administranda reipublica genere.

Quamvis autem nauta sint inter se vi & facultates diffimiles (alius est enim remex, alius gubernator, alius prora prefectus, alius tali aliquo cognomine qualis appellatus) perspicuum tamen est, vniuscuiusque eorum subtilissimam ac perfectissimam definitionem virtutis cuiusque propriam fuisse: similiter autem et communem aliquam ad omnes apte quadraturam. Nam salus nauigij eorum omnium commune munus.

Sed virumne alienius bonicius et boni viri eadē virtus erit, nec ne? Dicimus utique bonum pretorem bonumque magistratū, esse virum bonum et prudentem: virum autem ciuitatis regenda pradiū, necesse est esse prudentem.

Si igitur boni principis seu magistratus, & boni viri virtus eadem est: is autem etiam qui paret imperio ciuis est: non eadem simpliciter et absolūtē fuerit ciuis & viri virtus, sed tamen alienius ciuis.

Viri & mulieris diuersa temperantia & fortitudo est, vir enim ignans esse videatur, si sit ita fortis, & mulierem fortem esse decet: & mulier loquax, si sit ita temperans & molesta ut vir is, qui bonus est.

C. 5. Perspicuum est & alicuius ciuitatis eundem esse bonum ciuem & virum alicuius alium ac diuersum: illumque non omnem, sed enim qui ciuitatis administranda scienciam habeant, & paret quem reipublica administranda sit potestas, aut possit esse potestas, aut solum ac perse aut cum alijs.

Πολιτης δὲ κοινὴ ἡ, ὁ μετέχων ἔσ' ἀρχὴν καὶ
ἀρχοῦμαι, ὅτι· καὶ ἡ ἀρχὴν δὲ πολιταίαι ἐπερος·
πολιτὴς δὲ ἔσ' ἀρχὴν ὁ δουλεύων καὶ παρορῶ-
μενος· ἀρχοῦμαι ὁ ἀρχὴν παρὸς τὸ βίον ττοῦ
ἀρετῶν.

C. 13. Cuius porro & communiter quidem is est, qui
imperandi & parendi est particeps : in una autem
quaque republica dissimilis ac diuersas esse : in opus-
ma vero is qui potestatem habet & consilium caput
parendi, propositi sibi viua virtute dicenda.

L Il sera aisé de vuidier, par ce que nous auõs dit de la tres bonne republique, la question, si c'est vne mesme chose estre bõ citoyen, & vertueux, ou bon simplement. Or ainsi que le salut des mariniers qui sõt en vn mesme nauire, doit estre vn œuure cõmun d'eux tous, à quoy ils doiuent tendre, bien qu'ils ayent diuerses charges : tout de mesme l'œuure des citoyens, encores qu'ils soient de diuerses qualitez, doit estre de conferuer la societé commune. Et partant il faut que la vertu du citoyen, entant que citoyen, regarde la republique selon la forme de son gouuernement : à cause de quoy cette vertu ne conuient pas tousiours avec celle qui fait l'homme de bien ou vertueux simplement. De sorte que nous pouons dire, que ce n'est pas vne mesme vertu, que celle d'un citoyen, consistant à bien & soigneusement operer, pour la conseruation & accroissement de la republique, par son courage, industrie, & autres semblables moyens : & la vertu de l'homme pour viure moralement : sçauoir prudemment, iustement, & temperamment, & semblables : de quoy senluit que quelq'un peut estre bon citoyen, qui n'est pas vertueux : ainsi que bon nau- tonnier & bon artisan, sans estre bon moralement. Mais quãd le citoyen vient à estre ma- gistrat & à gouuerner la republique, il est necessaire alors, qu'il soit, non seulement bon citoyen, mais aussi vertueux simplement : D'autant que pour cet effect, il a besoing de la prudence, à laquelle les autres vertus sont annexes : Et ainsi d'une mesme chose en ce cas, d'estre vertueux simplement & bon citoyen. Au moyen de quoy autre est la vertu du citoyen commandant, & autre du citoyen obeissant : ainsi qu'autre est la temperance & fortitude de la femme, & autre celle de l'homme. Car vn homme seroit reputé timide, s'il n'estoit point plus vaillant qu'une femme, & vne femme ne seroit pas estimée mode- ste, si elle ne l'estoit plus qu'un homme : & tout de mesme, la vertu æconomique d'un hõ- me, est autre que celle de la femme : car il luy appartient d'acquiescer, & à elle de conseruer. Mais en la tres bonne republique, c'est vne mesme chose d'estre bon citoyen & bon sim- plement : au moyen de quoy presques mesmes mœurs & mesme institution sont requises pour l'un & pour l'autre : comme il paroist parce que nous en auons dit.

Que la monarchie successive, est meilleure que l'electiue.

CHAPITRE XI.

Καὶ βέλτιον δὲ τὸς βασιλεὺς, μᾶλλον χε' τὸ αὐτὸ
εἶναι γένος, μᾶλλον τὸ τοιοῦτον, ὥστε ἀφ' αὐτοῦ οὐ
τῶν αἰρετῶν καὶ ἀρετῶν καὶ ἡλικίας.

Διὰ γὰρ τὸ τοὺς πρώτους γενέσθαι ἑπλήτους
ἐνεργῆτας καὶ πύχτας ἢ πόλει, καὶ τὸ συλ-
λαβῆναι ἢ ποιεῖσαι χώραν ἐγγύς τοις βασιλεὺς ἐόντας,
καὶ τοῖς ἀγαλλομαῖσι πάτεραι.

Arist. l. 2. polit. c. 11. Et verò satius est, regesno-
que ex eodem perpetuo genere esse, neque ex quouis
et forte fortuna oblato, sed ex aliquo prestantis iumi,
neque eos eligi, qui astate sed qui virtute antecellunt.

L. 3. c. 14. Quia enim primi de multisudine bene
meriti fuissent, vel tradendis artibus vel bellige-
rendis, aut quia dispersos congregassent, aut quia so-
lum agrumque prabussent, reges à voluntariis crea-
bantur, regnumque quod obtinuerant, suis liberis ac
posteris tradebant.

E Ncores qu'on puisse trouuer plus ordinairement vn meilleur & plus vertueux hõme en toute vne multitude, qu'en vne seule race : & que par consequent l'election semble meilleure par soy en la royauté que la succession : neantmoins par accident, la succession est meilleure que l'election pour plusieurs raisons. Premièrement parce que ceux qui sont l'election ne s'accordent pas tousiours, & sont quelques fois meschants, corrompus, ou passionnez : & ainsi ils choisissent mal. Secondement quand le Royaume est hereditaire, le Roy en a du soing pour ses enfans, l'administrant comme vn pere de famille fait son bien : là où autrement, il le dissipe souuent, pour enrichir sa posterité : n'estant pas assu- ré qu'elle soit elleuë apres sa mort pour luy succeder. En troisieme lieu, le Roy successif, sera plus capable de regner : par ce que le pere sera soigneux de le faire nourrir à la prudẽ- ce politique. En quatrieme lieu, la nature monstrant comme au doigt le successeur aux Royaumes, où l'election n'a point de lieu, cela empesche les seditions qui viennent de l'ambition, des brigues & des menes, qui sont bien souuent causes de la ruine de la Re- publique.

publique. Et finalement, la coustume que quelque racé a de dominer sert beaucoup, pour faire qu'on s'y soubmette volontairement : à cause de quoy le pere regnant, les peuples l'accoustument à se soubmettre au fils, finclinent à luy & luy obeissent plus volontiers, qu'à vn nouueau : car il est fort dur que celui qui nous est auourd'huy egal, soit demain elleu nostre superieur pour iamais. Or tant plus les subiects obeissent volontairement à leur Roy, il luy est plus aisé de les bien & vertueusement regir. Et partant il est meilleur que le Prince soit pris par succession, que par election. Nous pouuons adiouster à ces raisons, qu'à premiers temps en l'age doré, les royaumes estoient successifs, lors que la nature humaine estoit moins corrompue, & pouuoit mieux iuger ce qui luy estoit bon.

Comment la tyrannie est la pire de toutes les polices, ou administrations indirectes de la Republique.

CHAPITRE XII.

Η μὲν γὰρ βασιλεία ἐστὶ τῆς ἀριστοκρατίας ὅτι
ἡ δὲ τυραννὶς, ἐστὶ ὀλιγαρχίας τῆς ὑπὸ τῆς συγγενείας
καὶ δημοκρατίας διὸ δὴ καὶ βασιλεύει τῇ τοῖς ἀρ-
χωμένοις ὅτι, ὅτι ἐκ δυνάμει συγγενείας καὶ τῆς
ταύτης παρικοσμοῦ. καὶ τὰς ἀμαρτίας ἐκ τούτων τὰς παρ-
ἀμφοτέρων τῇ πολιτείᾳ ὑπάρχει ἢ ἡ γένεσις ὑ-
ποῖς ἐστὶν αἰσίων, καὶ τὰς τῆς μὲν ἀρχῆς ἢ μὲν γὰρ
βασιλείας πρὸς βούλησιν τῶν δυνάμει τοῖς ὀλιγα-
ρχίαι γένεσι, καὶ τῇ βασιλείᾳ ἐκ τῆς ὑπὸ τῆς
καὶ τῆς ἀριστοκρατίας ἢ τῆς ἀριστοκρατίας τῆς ἀρ-
χῆς, ἢ καὶ τῆς ἀριστοκρατίας τοῖς ὑπὸ τῆς τυραννί-
ας, ἐκ τῆς δυνάμει καὶ τῇ πλήθους ὀλιγαρχίαι τοῖς γινώσκουσιν,
ὅπως οἱ δῆμος ἀδικεῖ μὴ ὑπὸ τῆς αὐτῆς φαι-
ρόντος ἢ ἐκ τῆς συμβολοῦσιν, καὶ δὴ οἱ πλείστοι
τῆς τυραννίαις γένεσις ἐκ δυνάμει γένεσι, ὡς εἴπω,
ὀλιγαρχίαι ἐκ τῆς ἀριστοκρατίας τῆς γινώσκουσιν
αἱ μὲν γὰρ τῶν τοῖς ἀριστοκρατίας καὶ τῆς τυραννί-
ας, καὶ τῆς πόλεως καὶ τῆς ἀριστοκρατίας αἱ δὲ πλείστοι
ἐκ τῆς βασιλείας παρεκβάνουσιν τῆς πόλεως καὶ
δυστοκίας ἀρχῆς ὀλιγαρχίαι. Η δὲ τυραννὶς,
ὡς περὶ ὁρίσται πολλὰς, καὶ τῆς ὀλιγαρχίας
κοινὴ, εἰ μὴ τῆς ὀλιγαρχίας ἀρχῆς ἐπὶ δὲ σκοπὸς
τυραννίαις μὲν τὸ ἴδιον βασιλείας δὲ, τὸ καλὸν διὸ
καὶ τῆς ἀριστοκρατίας τῆς ἀρχῆς, τυραννίαις
τῆς εἰς τὴν πόλιν, βασιλείαις καὶ τῆς ἀρχῆς
βασιλείαις μὲν, πολιτικῇ τυραννίᾳ δὲ, ἀριστοκρα-
τίας ὅτι ἢ τῆς ἀρχῆς ἀρχῆς, καὶ τῆς ἀριστοκρα-
τίας, καὶ τῆς ὀλιγαρχίας, φαίροντος ἐκ τῆς ὀλιγαρχίας
τὸ τέλος εἶναι πλείστοι ὅτι γὰρ καὶ ἀριστο-
κρατίαν ἀναγκάζουσιν μὴ τῆς πόλεως καὶ ἀρχῆς, καὶ τῆς
τυραννίαις καὶ τῆς πόλεως καὶ τῆς ἀρχῆς διὸ
τῆς ἀριστοκρατίας ποιοῦνται τὸ πλεον καὶ τὸ κακόν
τῆς ἀρχῆς, καὶ τὸ ἐκ τῆς ἀρχῆς ἀπελευθερὶ καὶ δι-
κῆς ἀμφοτέρων κοινόν, καὶ τῆς ὀλιγαρχίας καὶ τῆς
τυραννίαις ἐκ δημοκρατίας διὸ τὸ πολεμὶν τοῖς γινώ-
σκουσιν, καὶ φαίροντος, καὶ τῆς ἀρχῆς ὡς ἀπὸ τῆς
καὶ τῆς ἀρχῆς ἀρχῆς ἐκ τῆς πόλεως συμ-
βολαί γένεσις καὶ τῆς ὀλιγαρχίας, τῆς ἀρχῆς
αὐτῆς βασιλείαις, τῆς δὲ, μὴ δουλεύει ὅτι καὶ τῆς
Πελαγονίας καὶ τῆς ὀλιγαρχίας συμβολοῦσιν, ὅτι
ἢ τῆς ἀρχῆς καὶ τῆς ἀρχῆς καὶ τῆς ἀρχῆς, ὡς δὴν αἱ
τοῖς ἀρχῆς τῆς ἀρχῆς πολιτικῇ ἀναγκάζουσιν.

Arist. l. 5. polit. c. 10. Regnum quidem aristo-
crasie congruit, tyrannis vero est oligarchia ultima,
& democratia composita. Quapropter etiam ipsi qui
sub imperio viuunt, perniciosissima est, utpote qua
ex duobus malis concreta sit, & disgressionis à recto
& peccata quae ab utraque proficiuntur, continet:
utriusque autem monarchiae ortus ultimus: est enim
ex contrariis. Regnum enim ad bonorum persequendum
ac praesidium aduersus populi iniuriam compara-
tum est: & constituitur rex ex viris bonis, vel qui
virtute aut virtutis actionibus excellat, vel qui tali
genere ceteris antecellat: tyrannus vero ex populo &
multitudine sumitur aduersus nobiles atque illu-
stres viros, ne quam populus ab ipsis iniuriam acci-
piat: atque ex hoc euenit, intelligere licet. Nam pleri-
que omnes fere tyranni ex leuibus populi custodiis
ac dulcoribus facti sunt (si dicere fas est) fidem ap-
ud populum consecuti, claris & illustribus viris
falso criminandis & calumniandis. Alia enim ty-
rannides hoc modo constituta sunt oculis iam ciui-
tatibus: alia ante has ex regibus morem patrium mi-
grantibus ac violentibus, & imperium plus iusto he-
rile concupiscentibus extiterunt: tyrannis porro quae-
admodum saepenumero dictum est, nihil commune
spelat: sed omnia priuate uilitatis causa facit. Pro-
positum autem est tyranno quidem incundum, regi
vero honestum. Quapropter & cum eorum modoru,
quibus principes superiora & plura habent, quam
prinati, alter in pecunijs consistat, alter in honore
plus habere pecuniarum, tyrannicum est, plus hono-
ris magis regum: & custodia regia ex ciuibus &
suis constat, tyrannica ex peregrinis & externis. Ty-
rannidem porro mala habere, & ea quae sunt in de-
mocratia, & ea quae in oligarchia, perspicuum est.
Nam quod diuitis sunt ex extremum bonorum, quod
intuetur & expetat, id habet ex oligarchia. Solo enim
hoc modo est custodia & luxuria permaneat necesse
est. & quod multitudini nihil credari: circo et ei ar-
ma adimit. Et plebem infamam vexare, et ex urbe
eicere, & veluti sentinam exbauire, atque alio vbi
habuit relegare, utriusque commune est, oligarchia
& tyrannidis: ex democratia autem hoc mali con-
trahit, quod bellum gerat cum illustribus ac nobili-
bus, eosque & occulte & aperte de medio tollat, & in
exilium pellat, tanquam de eadem arte certantes
artifices & imperio suo obstantes: ex his enim euenire
solet, ut etiam infidia nascantur, dum alii eorum
praeesse & imperare volunt, alij seruire nolunt: ex quo
fonte Periantris consilium Thrasibulo datum manauit,

spicarum supra alias eminentium multitudo, & quasi decuratio, proinde quasi cines excellentes semper de mo-
dio tollere oporteat.

· Αὐτὸ δὲ ἀπὸ τῆς ἀρχῆς τῆς ἡβίας, ἥδη δοκεῖ
τοῦτο εἶναι τυραννίς.

L. 5. Eth. c. 10. *Quod si quis dolo aut vi imperiū
adspiciatur, hoc iam videtur tyrannus esse.*

LE moi Tyran, signifioit anciennement entre les Grecs, celuy qui sans auoir droit en l'estat, & sans le consentement des citoyens, s'en estoit emparé par fraude ou par force, bien qu'il les gouuernast iustement : mais parce que plusieurs de ceux qui auoient ainsi vrsurpé le gouuernement des republiques, vsèrent de cruautéz pour se conseruer, & se laissetent emporter par leurs passions, à faire plusieurs excez & desordres : le nom de tyran fut pris & receu en v'sage, à l'opposite de celuy de Roy : à sçauoir, pour quiconque soit, qui sans s'astreindre à aucunes loix, oppresse les gens de bien, domine selon sa volôté, regardant son propre profit seulemēt. La royauté cōuient avec l'Aristocratie, en ce qu'elle vient de la dignité qui est en la personne du Roy, à cause de sa propre vertu, ou de la race dont il est descēdu : ou par bien-faicts & merites enuers la republique : ou par toutes ces choses ensemble conioinctes avec la puissance. La tyrannie à l'opposite est composee de l'oligarchie & de la pure democratie, qui sont deux polices vicieuses, & deux maux qu'elle contient, & tous ceux qui en procedent : au moyen de quoy elle est tres pernicieuse, pour ceux qui vivent sous son empire. Ces deux sortes de monarchies prennent leurs naissances de causes contraires : car la royauté a esté establie par le refuge & protection des gens de bien, contre les iniures du cōmun peuple : & le Roy choisi d'entre les gens de biē, à cause de l'excellence de sa vertu, ou actions vertueuses, ou de sa race. Le tyran à l'opposite, est pris ou du peuple contre les nobles & illustres hommes, desquels il craint d'estre opprimé, comme le fait il le montre. Car presque tous les tyrans sont venus des chefs du peuple, ayant acquis du credit enuers luy, par fausses accusations, contre les nobles & illustres & les calomniant : ou bien il naist des Princes, qui abandonnant la maniere ancienne de gouuerner du pais, & la violant, vsent d'un empire iniuste & seigneurial. Les autres sont venus de ceux qui auoient esté constitués par election aux principales charges de la republique : d'autant que les peuples faisoient anciennement les offices & charges publiques de plus longue duree. Les autres ont pris leurs origines des oligarchies, où quelqu'un auoit esté esleu es grandes charges, avec puissance souueraine. Car il leur estoit facile en toutes ces sortes de gouuernement d'vsurper la tyrannie, quand ils en auoient la volôté seulement. L'office naturel du Roy, c'est que ceux qui sont opulents & riches ne soient point iniuriés : & que le menu peuple ne reçoie point de tort ny d'outrage. Le tyran n'a aucun egard, ny ne se soucie pas du public, faisant toutes choses pour son vtilité particuliere. L'honneur est la fin du Roy, & la volupté celle du tyran, de laquelle il estime iouir en ayant abondance d'argent : parquoy vouloir exceller en quantité de deniers est plus tyrannique & en honneur plus royal. La garde royale est des citoyens, & la tyrannique d'estrangers. Or que la tyrannie ait les vices de l'oligarchie & de la pure democratie, il paroist par ce qui s'ensuit : Elle a de l'oligarchie de se proposer pour souuerain bien, les richesses qu'il appetite, les estimant le seul moyen d'entretenir sa garde, & de iouir de ses cupidiscences : comme aussi de ne se fier point au peuple, à cause de quoy il le desarme. Opprimer le peuple, le vexer, & le puiser comme vne sentine, le chasser & releguer en d'autres lieux pour habiter, est commun à l'oligarchie & à la tyrannie. La tyrannie tire de la democratie, de faire la guerre aux plus nobles & illustres hommes, & de leur faire perdre la vie ouuertemēt, ou par des voyes occultes, ou en les bannissant cōme ennemis de son estat, sçachant que les vns ne veulent pas estre ses esclaves, & que les autres s'estiment dignes de commander, comme ils le sont en verité. C'est de là que vint le conseil que donna Periander à Trasibule sans parler, quand il couppoit les plus e'minents epis de bled : & Tarquin à son fils, en abatan deuant celuy qu'il luy auoit enuoyé, les testes des Pavots qui surpassoient les autres : pour leur montrer qu'il se faut défaire des plus e'minents citoyens, & des hommes genereux qui ont du courage. En somme ainsi que la principauté du Roy est la meilleure & la plus naturelle de toutes les polices, il n'y en a point qui soit tant contre la nature, ny si mauuaise, que celle du tyran. Ce qui paroistra encores plus clairement en considerant les moyens qu'Aristote remarque desquels il se sert pour conseruer la tyrannie, qui sont tels comme il s'ensuit.

Επὶ δὲ ταῖς πάλαι λεγόμεναις σωτηρίαις, οἷοντες, ἢ τυραννίδος, τὸ πρὸς ἡδονήν καὶ χαλκόν, ἢ τὸς φρονήματις ἀμάρων· ἢ μὴτε συσπία ἐστὶν, μὴτε ἐταίρειαν, μὴτε παιδείαν, μὴτε ἄλλο μὴτις τοῖς τοῖς, ἀλλὰ πάντα φυλάττειν οἷον εἰσθε γινώσκαι δύνω, φρονήματις τε ἢ πίσις· ἢ μὴτε χολας, μὴτε ἄλλους συλλογίους ἐπιβίπειν γινώσκω χολαστικῶς, ἢ πάντα ποιῶν ἐξ ὧν ὅτι μάλιστα ἀγνώτες ἀλλήλοις ἐπὶ τὸς πάντες· ἢ γὰρ γινώσκω πῶς ποιῶ μᾶλλον πρὸς ἀλλήλους· ἢ τὸ τοῖς ἐπιθυμῶντας ἀσὶ φανεροῖς εἶναι, ἢ ἀσπρίβειν πρὸς ὅσους· ἢ πῶ γὰρ ἂν ἡκιστα λαυφανοίεν τὴ σφάττις· καὶ φρονῶν ἐδίκοιστο μυχρὸν, ἀσὶ δουλοῦντες· ἢ ἑλλα ὅσα τοιαῦτα Περσικῇ καὶ Βαρβαρᾷ, τυραννικῇ ἐστὶ πάντα γὰρ ταῦτα δυνάται· καὶ τὸ μὴ λαυφανὶ πιεσθῆναι, ὅσα τυγχάνει πρὸς λέγων, ἢ σφάττις τῆς ἀρχιδίον· ἀλλ' εἶναι χετασκόποις· οἷον πρὸς Συρκασιῶν, αἱ ποταμῶν δὲ καλῶν, αἱ τοῖς ἀπαιτούμεν ἐξέτιμειν ἱέρων, ὅπου πρὸς ὧν σωθῆναι καὶ σόλῳρος· παρρησιάζονται λαυφάνουσι· ἢ τὸ ἀσφάλλειν ἀλλήλους ἢ συγχρόν, ἢ φίλοις φίλοις, ἢ τὸ δύνω τοῖς γνωρίμοις, ἢ τοῖς πλοῖσις ταῖς· καὶ τὸ πῶντας ποιῶν τοῖς ἀρχιδίον, τυραννικῶς, ὅπως μὴτε φυλακῇ πρὸς φανῇ, ἢ πρὸς τῷ καὶ ἡμέρας οἷοντες, ἀρχοῦν ὅσων ἐπιδόλῳ· ἀσφάττις δὲ τῷ αἷτι Πυρκασιῶν αἱ πρὸς Λιγυρίων, ἢ ἢ ἀναγῆματα τῆς Κυβελίδων, ἢ ὅσοντις ἡ οἰκοδόμους· ἢ τὸ τῆς Περσικῆς, ἢ τὸ πρὸς Σάμων ἔργα Πολυκράτει· πάντα γὰρ ταῦτα δυνάται· ταῦτα, ἀρχοῦν· ἢ πῶς τῶν ἀρχιδίον.

Επὶ δὲ τῶν πολέμοις οἱ τὸν τῶν, ὅπως ἀχολοίται ὅσι, καὶ ἡγανόσιν· ὅν καὶ ἀσφάττις τῶν φίλων· τυραννικῶν δὲ τὸ μάλιστα· ἀπείπει τοῖς φίλοις, ὡς βυλοῦνται· πάντα, δυνάται δὲ μάλιστα τῶν, αἱ τὸν καὶ τῶν.

Il fait mourir les hommes excellents, comme les puissants en autorité, & qui ont le courage grand : parce qu'ils se peuvent eslever contre luy : & les sages & prudents, parce qu'ayant les iustices en horreur, ils peuvent par leur prudence & sagesse, trouver des moyens, & ouvrir des voyes pour le chasser. Il deffend les festins solemnels & les societéz des citoyens, de peur que par le bien de l'amitié contractée entre-eux, ils l'vniissent & s'eleuent contre luy, pour sortir de leur misere. Il deffend les escolles & assemblees des gens de lettres; toutes les choses qui peuvent servir à rendre les hommes sages, sçavants, prudents, & generallyment, toute communication d'où il peut naistre de la confiance entre les hommes, de la generosité, & du courage. Il prend garde dougneusement que les citoyens ne se puissent connoistre en secret: car la connoissance engendre de la foy: & par la foy, & mutuelle connoissance, ils l'vniissent & s'eleuent plus aisement contre ses oppressions : là où s'ils ne

C. II. Sunt autem & ea quæ supra à nobis exposita sunt, ad tyrannidis, quoad fieri possent, saltem apposita & vitia, præstantium virorum excellentiam imminuere, quasque decurrere, & feroces magnique spiritus homines de medio tollere, & neque convivia publica ferre, neque sodalitates, neque disciplinas, neque quicquam tale; sed illa omnia unde proficiunt solent spiritus feroces, & fides, cauere: & neque cæcis eruditos neque alios contentus & confessus otiosos, esse sinere: omnia denique facere quibus, quam maxime inter se ignoti omnes erunt: cognitio enim facit ut maior sit fides mutua: & dare operam ut cives, qui non absint peregre, & semper fixi in promptu, & in oculis, & versentur in foribus. Sic enim & minime obsecrunt fuerit quid agant quidque moliantur: & parvos humilesque spiritus sumere assueverunt, semper seruiantes: & cetera quæcumque sunt huiusmodi; Persica & Barbarea sunt tyrannica: omnia enim idem valent. Tum perficere ne sint occulti neque obscura quæcumque quis forte vel dicat vel agat, exis qui sub imperio sunt: sed præstent speculatores, quales erant Syracusis qui omnia quæ Syracusis agebantur, atque adeo cogitabantur acerrime inquirebant, & tyranno referabant ac renuntiabant. Solebat etiam Hiero subambulatorios quosdam, qui omnibus rebus et agendis & dicendis aures admovent, emittere, obsecrante aliquis hominum cæcis esset, aut cinium contentus aut congressus. Nam tum & minus audient libere loqui, quod tales homines pertimescant, & si libere loquantur, minus occulti sunt: vile etiam est tyranno inter cives ferere discordias, eosque inter se committere, atque offensos reddere & amicos amicis, & populum nobilibus, & diuites inter se. Tum cives pauperare, tyrannicum est, ut neque præsidium, ab ipsis alatur, sed à civibus, & in negotio atque opere quotidiano occupati, nihil habeant otij reliquum ad insidiandum. Huius rei exemplum præbent pyramides, quæ sunt in Ægypto, & Cyssidarum colossus, denaque dyos consecrata, & adæ Ionis Olympi à Pisistratidis edificata, & opera Samia à Polycrato facta. Hæc enim ad unum & idem valent, nempe ad cinium occupationem & paupertatem.

Est etiam bellorum gestor tyrannus, ut sint occupati, & continenter ducere egeant. Præterea regnum quidem studio & opera amicorum servatur: tyranni autem proprium est maxime amicis non credere, quasi omnes quidem tyrannidem enertere velint, hi autem maxime possint.

[illegible]

Sunt autem forè hæc omnia tribus generibus comprehensa. Triæ enim tyranni sibi proponit ac destinant, unam quidem ut cives qui sub imperio sunt, humiles & abiectos spiritus gerant. Nam qui angusto & parvo animo est, nulli visusda fraxerit, malumve incogitaverit. Alterum est ut alter alteri non credat, sique inter eos incerta ac suspensa fides. Non enim prius euerit tyrannum, quam alius inter se fidem habeant: & ceteros & cum viris bonis bellum gerent, ut imperio perficeret ac perniciosus; non solum quod berile imperiū reliquant, sed quia ipsi & inter se & erga alios fideles: quia neque se quæsi neque alios indicaturos aut proditoris sint. Tertium est, ut non habeant potestatem rerum agendarum. Nemo enim aggreditur ad eas ut agendas quæ effici non possunt. Ergo neque ad tyrannidem euerendam si desit agendi facultas. Ad quos igitur fines tyrannorum voluntates reuocentur, si sunt tres numero. Omnia enim quæ sunt tyranni propria, ad hæc veluti signa propostia reuocare possit aliquis: partim ut necesse credant mutuo, partim ut ne quid possint, partim ut paruos animos humilesque spiritus gerant.

Καὶ τὰς θράξας ἑσας οὐρανὸς θράξῃ, ἀνα-
γχαῖσιν αὖ πάσας ἀδίκους· βιάξῃ γὰρ ὃν κρείττων,
ὡς τὸν ἢ τοὺς πολλοὺς τῶν πολλοῦς.
Διὸς ἀκρίβειαν γὰρ ἐκὼν ὑπομὴν τῇ
ἐλευθερίᾳ τῇ τοιαύτῃ ἀγνῇ.

L. 3. c. 10. Res omnes quæ à tyranno actæ sunt, necesse est iniustas esse: nam cum sis potentior ac valentior viribus; vim affert republicæ, quemadmodum multitudo civibus.

L.4.c.10. Quapropter in his imperat; nemo enim liber & ingenuus tale imperium a quo animo ferre potest.

Pour toutes ces confiderations & plusieurs autres qui rendent le tyran la vraye peste du genre humain , & plus cruel ennemy des hommes, de leur felicité & de leur repos, que les plus cruelles d'entre toutes les bestes sauvages , Aristote dit, que tout ce qu'il faut est

nécessairement mauvais, & qu'il ne commande aux hommes que par force contre leur volonté, & qu'à aucun homme libre & bien n'ay ne peut porter vn tel Empire de bon cœur. Les anciens Grecs, comme rapporte Cicéron, ont attribué des honneurs diuins, erigé des statues ainsi qu'aux vrais libérateurs de la patrie, à ceux qui ont tué les tyrans, lesquels de leur propre autorité, s'estant faits Princes souverains sans election, ny droit succésif, ny fort, ny iuste guerre, ny vocation speciale de Dieu: traittent les citoyens, comme nous l'aions représenté. En somme tout ainsi, dit Cicéron, qu'il n'y a rien de plus agreable au grand Dieu que de voir les assemblees & communautéz des hommes bien gouernées, le tyran luy est en detestation. C'est pourquoy Ezechiel dit, que le malheur arriuera aux pasteurs, qui se paissent eux mesmes, comme cherchant leurs propres commoditez.

Que l'Oligarchie est le pire gouvernement apres la tyrannie: & la Democratie moins que les deux autres.

CHAPITRE XIII.

Ημεῖς δὲ μαχρηὸς ὄντι δημοκρατία· ὅτι μικροὶ γὰρ ἐπαρκεῖσιν τὸ πᾶν πολιτείας ἐν δ'.

Τὸ μὲν γὰρ μέγιστον αὐτὸν τ' ἀρχόν, οὐκ ἀσφαλές· ὡς γὰρ ἀδικίας, καὶ δὲ ἀφροσύνης, τὰ μὲν ἀδικαίειν αὐτὸν, τὰ δ' ἀμαρτάνει αὐτὸν.

Φανερόν μ' οὐκ ἔστι τὸ πᾶν τῆς παρελθούσης τις χρεῖσται, καὶ δευτέρως τις· ἀνάγκη γὰρ τῷ μὲν τ' ὁρώμεν καὶ θεοῦ τῆς παρελθούσης, ὡς καὶ χρεῖσται τῷ δὲ βασιλείας ἀναγκαστοὶ ἢ νότομα· μόνον ἔχον, οὐκ ἔσται· ἢ ὡς πολλῶν ὡς οὐκ ἔστι τῷ τῷ βασιλεὺς ὅτι ὡς τ' τυραννίδος χρεῖσται ἔσται, πλεονεξία ἀπὸ τῆς πολιτείας· δεύτερον δὲ τὸ ὀλιγαρχίας· ἢ γὰρ ἀριστοκρατία δέσκειν ὡς τῆς πολιτείας· μετρίως τῷ δὲ, τῷ δημοκρατίας.

Ἠδιον γὰρ τοῖς πολλοῖς τὸ ζῆν ἀρχαίως, ἢ τὸ σκωφόμεν.

COMME la royauté est la plus excellente des polices directes ou formes d'administrer la republique, (ainsi que nous l'aions montré) & apres elle l'Aristocratie: & finalement la Timocratie la moindre des trois: il sera ayse à connoistre qu'elle est la pire des polices indirectes, & celles qu'il est moins: car cela dépend de ce qu'elles sont plus ou moins eslongnees de la plus excellente police, & opposees les vnes aux autres, au moyen de quoy la tyrannie est la pire, comme il paroist par ce que nous en auons dit: Apres la tyrannie, l'oligarchie tient le second lieu: car outre que ce gouvernement est le plus eslongné de l'Aristocratie qui est le meilleur apres la royauté: il a beaucoup de choses communes avec la tyrannie: ne se proposant autre chose qu'elle: à sçauoir le profit de ceux qui tiennent l'Empire, sans se soucier du bien du peuple, qu'entant que cela leur peut seruir à eux mesmes: & non pour l'amour du luy. Quant à la democratie, bien qu'elle soit la moins mauuaise de toutes les polices indirectes, estant fort proches de la Timocratie ou police simplement: neantmoins c'est vn mauuais gouvernement, & contre nature: parce qu'il contreuient à la fin des republiques qui est la felioité de tous ceux en general qui sont soumis à son Empire: laquelle consiste comme il a esté démontré necessairement en l'exercice des vertus contemplatiues & actiues: à quoy il est impossible que la republique soit dressée, ny qu'elle acquiere & iouisse des autres biens, qui doiuent seruir d'instruments extérieurs aux vertus, si elle est gouuernée indifferamment par le peuple: attendu qu'il est ordinairement ignorant, sans vertu, insolent quand il a de l'autorité & subiect à estre guidé & emporté par ses passions, cōme les bestes bruttes: s'il n'est cōduit par quelques personnages vertueux & d'autorité. La foiblesse de l'esprit du cōmun peuple & son peu de raison pour penerer à la verité qui est aucunement cachée, & à discerner le bien d'avec le mal, est cause de plu-

Arist. l. 8. Eth. c. 12. Minimum omnium vitiosa, popularis potestas est, quia paululum admodum ab ea ratione administranda respublica distat quam politiam vocant.

L. 3. pol. c. 11. Hos enim imperia obtinere, non est satum: namque ea propter iniustitiam, & propter imprudentiam, partim iniuriam facit, partim peccatos.

L. 4. polit. c. 2. Perspicuum igitur est, etiam harum digressionum seu declinationum, à rectis administrationibus, quamvis sit pessima et quamvis secunda. Necessesse est enim declinationem a prima & diuinissima esse deterrimā. Regnum autem necessario aut regni nomen habet tantum, cum reuera non sit regnum, aut propter magnam eius qui regnat excellēciam constat. Quercira & tyrannus quae deterrima est, à politia longissime distat. Secundo loco longe abest oligarchia: nam aristocrasia longe distat ab hac respublica administranda forma post oligarchiam. Moderatissima autem & tolerabilissima, democratia est.

L. 6. c. 4. Lucundius est multitudini imperanter & inordinatē, quam temperanter, & modeste viuere.

de plusieurs mauuais es chofes : à ſçauoir, qu'il s'arrefte ordinairement aux apparences & à l'euement des chofes : que quand on luy en propoſe quelqu'vne, où il paroift du profit, encores qu'il y ait de la perte cachée deſſous, il eſt facile de luy perſuader: qu'il eſt enclin à eſperer plus qu'il ne doit, & à endurer moins qu'il n'eſt neceſſaire : à cauſe de quoy il s'en-nyue tousiours des chofes preſentes : qu'il eſt facile de luy perſuader quelque chofe, mais difficile de l'arreſter en ceste perſuaſion : qu'il eſt deſbordé en toute licence, quand les affaires ſe portent bien : & trop rauallé & abbattu de la moindre perte : qu'il faut qu'il ſerue baſſement, où il eſt ingolent , en ſon aye & en ſa liberté : qu'il ſemble les beſtes dont le troupeau ſuit celle qui va deuant, & ne court pas là où il doit aller : mais là où les autres vont ſeulement : à cauſe de quoy il n'approuue pas tousiours les meilleures chofes : qu'il eſt audacieux à parler legerement : mais quand il voit la peine au viſage, il court à l'obeiſſance. Pour ces defauts du commun peuple les republiques où il eſt admis aux charges, ſont ordinairement mal gouuernees. Et ſi quelqu'vn d'entre-eux ſe trouue avec vn meilleur iugement que les autres, homme de bien & d'vn eſprit plus graue , il eſt difficile qu'il ſoit agreable à la multitude: parce qu'en s'eſſorçant de la regler & redreſſer, ce ne peut eſtre ſans douleur, eſtimant que cela contreuient à leur liberté.

Comparaison des principautez de la famille & de la republique.

CHAPITRE XIV.

Η μὲν γὰρ παῖς τοῦ υἱοῦ κοινῆς βασιλείας
 ἔχει ἄρχημα· τὴν κοινὴν γὰρ τὴν πατρὶς μέλ· ἐν τοῦ-
 θυ δὲ τῷ Οὐρανῷ τὴ Δία πατέρα· τοῦ σαυροῦ δὲ πα-
 τριῶν γὰρ ἀρχὴ βλάπτει τὴ βασιλείαν εἶναι· ἐν Περσίαις
 δὲ ἡ τῶ πατρὸς τυρανικὴ· ῥαῖνός γὰρ ὡς δόλοισι,
 τοῖς υἱοῖς τυρανικὴ δὲ τῷ δαδοντὶ τοῦ τοῦ δόλου
 τῷ γὰρ τὴ δαδοντὶ συμφέροι, ἐν αὐτῇ ὁράει·
 αὐτὴ μὲν οὖν, ὁρῶν φαίνεται· ἡ ὁρῶν δὲ, ἡ μαρτυ-
 ρεῖν· τῆς δὲ σφαιροῦτος γὰρ, αἱ ἀρχαὶ δὲ σφαιροὶ
 αὐτοῦ δὲ γὰρ γυναικός, αἰσχροπρεπὲς φαίνεται· καὶ
 ἀξίας γὰρ ὁ αὐτὸς ἀρχεῖ, ἐπεὶ τοῦ αὐτοῦ δὲ αὐ-
 τοῦ· οὕτω δὲ γυναικὶ ἀρμόζει, ὅσῳ τοῦ δαδοντὸς
 ἀπ' αὐτοῦ δὲ κελεύει· ὁ αὐτὸς εἰς ὀλιγαρχίαν μετι-
 στροφῇ· τοῦ τῶ ἀξίας γὰρ αὐτὸς ποιεῖ, ἐξ ἧς ἡ
 ἀμείψαι· εἰς τοῦ δὲ ἄρχοντος αἱ γυναικὶς ὀλιγαρ-
 χίαι εἰσι· ὅς δὲ διήκοντος γὰρ ἀρίστως αἱ ἀρχαὶ, ἀλλὰ
 δὲ πᾶν τοῦ ἐν δυνάμει, καθεστὸς ἐν ταῖς ὀλι-
 γαρχίαις· ἡμοκρατικὴ δὲ εἶκοις ἡ τῆς ἀδελ-
 φείας· ἴσοι γὰρ· πᾶσι δὲ ὅσοι ταῖς ἡλικίαις
 δὲ σφαιροῦσι· δὴ ὅς ἐν πολλοῖς ταῖς ἡλικίαις
 δὲ σφαιροῦσι, οὕτως ἐπ' ἀδελφικῇ γένοιται ἡ φιλική·
 ἡμοκρατικὴ δὲ, μάλιστα μὲν ἐν ταῖς ἀδελφότη-
 τῇ οἰκίᾳ· ἐπ' αὐτῇ γὰρ πάντες ἐξ ἴσου,
 καὶ ἐν αἷς ἀδελφῶν ὁ ἄρχων, καὶ ἐκείνῳ ἐξ ἴσου.

Arifit. l. 8. Eth. c. 12. Patriis enim cum filijs ſocietas regni ſpeciem quadam præfert: nam filij patriæ curæ ſunt. Hinc & Homerus patrem Jovem appellat. Patriam enim poteſtatem regnum proximè videtur imitari. Sed apud Perſas patria poteſtas eſt iurannica, videntur enim liberi ſuis, ut ſeruis. Eſt domini in ſervos imperium & tyrannicum: in eo enim negotium domini agitur, cuiusque utilitati conſulitur. Atque hoc ſanè rectum eſt: ſed Perſicum depravatum, ac perverſum: horum enim qui differunt, imperia quoque diſſerre debent. Tam viri & uxoris ſocietas ad optimatum principatum proximè videtur accedere: pro dignitate enim vir imperat, in iſque rebus imperat, in quibus oportet virum imperare: ac quæ mulieri conveniunt ei permiſſi. Quod ſi vir in omnibus domineatur, in paucorum poteſtate ſi communiatio: id enim faciet præter dignitatem, non quia melior eſt. Interdum verò ſi ut mulieres imperent, ea ſcilicet, quibus ampliffima venerunt bæreditates. Non igitur iuxta viri teſtes, ſed propter diuturnitatem & potentiam imperatur, quemadmodum in paucorum principatu. Ede cenſe, autem poteſtatis fraternæ ſocietas ſimilis eſt: ſunt enim pares, niſi quod ætatis inter ſe differunt. Quocirca ſi multum inter ſe differat ætas, iam amiſcuſa fraternæ conſtare non poteſt. Eſt autem popularis poteſtas, quidem cum iis ſequitur maxime, quæ domino caret (hic enim ex æquo omnes imperant) iuxta in quibus ſimbecillior eſt ſi, qui imperat, ſuaque cuique datur auctoritas ac licentia.

L. 3. pol. c. 14. Regni genus & cum penes unum est potestas. Et. Quod regnum administranda rei familiaris ratione descriptione et ordine imitetur. Quemadmodum enim rei familiaris tuenda procreatur, regnum quoddam domus esse sic regnum civitatis et gentis unius aut plurimum incendiarum atque administrandarum ratio est.

La royauté correspond à l'Empire du pere sur ses enfans : car ainſi que le pere a pleine
puiffance ſur ſes enfans, eſquels il domine par amour, regarde à leur bien, & les conſerue.
& a outre cela vne certaine prerogatiue ſur eux : ſemblablement le Roy commande de

puissance absolue à ses subiects, & les gouverne par l'amour qu'il leur porte, & regarde à leur bien : en quoy il est distingué du tyran, qui les regist par crainte, & n'a esgard qu'à son profit. Le Roy est aussi plus excellent que les subiects par la perfection & bonté : à cause de quoy il leur commande tousiours avec pleine puissance. L'Aristocratie ressemble à l'autorité du mary sur la femme : car il commande selon la dignité qui luy est convenable : prenant le soin en la maison, de toutes les choses appartenantes à la vie & à la conservation de son estat ; & laisse à la femme le soin des choses qui luy appartiennent, se comportant avec elle, non d'une pleine puissance : mais selon les loix du Mariage. La Timocratie correspond à la communauté des freres en une famille, lesquels sont tous esgaux, si ce n'est qu'il y ait une grande difference d'age : car alors l'aîné est au regard de les cadets, comme pere : & en cecas, la communication entre-eux tient plus de la paternelle, que de la fraternelle. On compare la tyrannie à la puissance paternelle dominant sur ses enfans, comme le seigneur sur ses esclaves : qui est la maniere dont vivoient les Perles, ce dit Aristote : car les Perles se servoient de leurs enfans, comme d'esclaves. L'autorité du mary en la famille est correspondante à l'oligarchie, quand il prend le soin de tout, & ne laisse la disposition d'aucune chose à sa femme : non pas que plusieurs dominent, comme en l'oligarchie : mais pource que l'homme usurpant plus d'autorité qu'il ne luy appartient, commande d'une pure puissance, & non selon la raison : ainsi qu'il seroit bien-seant & meilleur. Cela ressembleroit aussi à l'oligarchie, si la femme gouvernoit du tout en la maison : prenant cette autorité : parce qu'elle est heritiere de grandes richesses, & que tous les biens sont à elle : car cette principauté n'est pas selon la vertu, ny ainsi qu'il est convenable ; mais pour les richesses & par la puissance, que la femme usurpe : comme il arriue au gouvernement oligarchique. La multitude de personnes demeurant ensemble en une mesme famille, sans qu'il y en ait aucune qui commande aux autres, ressemble à la democratie en laquelle tous sont esgaux & libres : ou bien à celle où celuy qui commande est imbecile, à cause de quoy chacun y a toute puissance.

*De l'amitié qui doit estre es republiques entre les Princes
& le peuple.*

CHAPITRE XV.

Καὶ ἐχέτω δὲ τῆς πολιτείας, φιλία φαίνο, ἐφ' ὅσον, καὶ τοῖς δικαίον βασιλεὺς μὲν, καὶ τοῖς βασιλευμένων. Ἐν γὰρ ποιεῖ τοῖς βασιλευμένοις, ὡς ἀγαθὸς ἐν ὑπὸ μελέῃ αὐτοῦ, ἢ ἐν σφάτῃσιν, ὡς ὅτι τομὴς τοῦ σώματος ὅθεν ὁ ἄνθρωπος τὴν ἀγαμέμνονα ποιμένα λαοῦ ἐπεταίη διὰ τὴν παλαιότητα. Ὀφείρει δὲ τῷ μεγάλῳ τῆς ἐκτετακταίας αἰτίας γὰρ τῷ ὄντι, δοκῶν τῷ μεγάλῳ ὄντι, ὅτι προφύει, καὶ παρὰ τὴν αἰτίαν, καὶ τοῖς ἀρχαίοις διὰ τὴν ἀπομέμνηται φύσιν, καὶ ἀρχαίοι πατὴρ ὄντι, καὶ ἀρχαίοι ἐκρήναι, καὶ βασιλεὺς βασιλευμένων. Ἐν γὰρ ἡγεμονία δὲ ἐὰν φιλία αὐταὶ διὰ τὴν παλαιότητα τοῦ καὶ τοῖς δικαίον διὰ τὴν παλαιότητα, καὶ τὸ αὐτὸ, ἀλλὰ τὸ κατὰ ἀξίαν. Ἐπεὶ γὰρ ἐν τῇ φιλίᾳ καὶ ἀδελφότης καὶ γυνώσκειν αὐτὴν φιλία, καὶ ἐν αἰσθητικῇ κατ' ἀρετὴν γὰρ ἐν τῷ ἀμείνονι πλείον ἀγαθόν, καὶ τὸ ἀμείνον ἐχέτω ἔτι δὲ καὶ τοῖς δικαίον καὶ δὲ τῆς ἀδελφότητος, τῇ ἐταρκαίᾳ εἶκει ὅσοι γὰρ καὶ ἡλικιωταὶ οἱ ποταποὶ ὁμομαθεῖς, ὁμομαθεῖς ὡς ὅτι τοῖς πολὺ εἶκει δὲ αὐτῇ καὶ ἡ τῇ τιμωκρατικῇ ὅσοι γὰρ οἱ πολλοὶ βούλοιντο ἐπὶ τοῖς εἰσὶν αἰσθητικῇ καὶ μέρει δὲ τῇ ἀρχῇ, ἐν τῇ ὅσον καὶ ἡ

Arist. lib. 2. polit. c. 13. In una quaque autem republica administranda forma, eorum suos fines proferre videtur amicitia, quatenus et ius. Ac qua regi sunt cum iis qui in regno vivunt intercedit, in qua id beneficij excellentia posita est. Bene enim meretur de ijs, quibus imperat, si cum sit bonus, curam eorum habeat, tanquam omnium pastor, ut sint fortunati ac beati : unde & Homerus Agamemnonem pastorem populorum appellavit. Talis est autem paterna amicitia nisi quod magnitudine beneficiorum praeferat. Est enim pater filio causa cur sit : quae videtur esse res omnium maxima : idemque alendum & erudendum curavit. Atque haec eadem avis et maioribus tribuitur. Ad imperandum enim apud sunt natura, & pater liberis, & auctoritas, & rex iis, qui sub regno sunt. In excellentia igitur etiam haec amicitia posita sunt. Itaque etiam parentibus tribuitur bonos. Ius igitur in his non idem est, utatur, sed id quod pro dignitate est. Talis enim & horum amicitia est. Iam viri & uxoris eadem amicitia est, atque ea qua in optimatum principatu. Ex virtute enim res ista penditur, et plus boni meliori tribuitur. Quod cuique aptum & accommodatum est. Idem porro & de iure sentiendum. Fratrum autem amicitia, sodalium amicitia similis est : sunt enim pares inter se, et aequales aetate : et qui sunt tales plurimum isdem studiis ac disciplinis dediti, consimilibusque moribus praediti sunt. Huic igitur similis ea amicitia videtur, qua in timocratiis reperitur. Postulat enim ratio & natura

φιλία,

racinum, ut inter se sint pares, & viri boni atque aequales: vicissim igitur & aequaliter solum imperare, Talis ergo & eorum amicitia est. In declinationibus autem a recta reipublica administranda forma, quemadmodum iuri parum loci relictum est sic et amicitia, minimumque in determi- ni, in tyrannide enim aut nihil aut parum loci amicitiae relictum est, inter quos enim nihil commune est qui imperat, cum eo qui parat, nec ulla profus amicitia est. Nam ne iura quidem inter eos ulla est communis. Sed tantumdem iuris & amicitia est, quantum interdicti artificis cum infirmo, animus cum corpore: domino cum seruo. His enim profus quidem est conubium et qui vivunt, verum nec amicitia nec ulla est communis cum rebus inanimatis: mo ne cum a quo quidem aut bono: sed neque cum seruo qua servus est. Nihil enim domino cum seruo est commune. Nam seruum infractumque est animalum: instrumentum autem, servus inanimus. Quia igitur servus est nulla cum eo nobis amicitia intercedit, sed homo & homo est. Nam omni homini cum eo qui legis & conventus participare est potest, aut aliquod intercedere videtur. Ergo et amicitia quo ad homo est. In tyrannidibus igitur neque amicitia est, neque iuri multum relictum est loci. Aut in popularibus potestatis autibus plurimum multa cum inter eos qui sunt pares amicitia, aut.

EN toute police dire & il y a de l'amitié selon le droit qui luy conuient. Et premiere-
ment au regne, le vray Roy ayme les citoyens & ses subiects: il leur fait du bien, il a
soin de les rendre bons, il les adresse à la vertu, il les defend, & se comporte enuers eux
comme le pasteur avec ses oüilles, pour les rendre bien-heureux: qui est cause qu'il Home-
re appelle Agamemnon pasteur des peuples. Vne telle amitié est pour ces considerations
semblable à celle du pere enuers ses enfans. Et puis ainsi que les subiects sont en la puissan-
ce du Roy, de mesme les enfans & leur descendants, en la puissance du pere. Secondement
ainsi que le Roy, à cause qu'il est plus excellent que les subiects, est honoré d'eux & obey:
comme le pere qui est plus excellent que ses enfans, en est honoré & obey: & en troisiè-
me lieu, ainsi qu'il n'est pas iuste que le Roy face à son subiect, tout ce que le subiect luy
doit faire: à sçauoir honneur, seruite, obeissance & tribut: de mesme il n'est pas iuste, que
le pere exhibe au fils, tout ce que le fils est obligé de retribuer au pere: mais il suffit quel vn
& l'autre face ce qu'il doit faire. Or combien que ces deux sortes d'amitié soient en degre
d'excellence: neantmoins celle du Roy est au respect des biens qu'il fait à la multitude,
absolement plus grande, que celle du pere: mais au regard de chaque personne singuliere,
l'amitié du pere est plus grande: parce qu'il donne trois plus grands biens à son fils que le
Roy ne fait aux citoyens: à sçauoir l'estre, par la generation: l'aliment, par la nourriture: &
la discipline, par l'eruditio. L'amitié enuers les ayeulx & majeurs correspond à celle qu'on
porte au pere: car par nature le pere est capable de commander à ses enfans: & les ayeulx à
leurs descendants: & le Roy à ceux qui sont sous son regne. L'amitié en l'Aristocratie res-
semble à celle du mary & de la femme: car tous y mesure selon la vertu. Au moyen de
quoy l'homme qui est plus excellent & comme le chef de la femme, luy commande: ainsi
que la teste aux membres, sans luy offer sa liberté, en ce qu'il luy conuient: à sçauoir les hon-
nestes ornemens, le soin du dedans de la maison, & semblables. Et tout de mesme en l'Ari-
stocratie, les bons & les vertueux qui y commandent, ne souffrayent point le bien commun
à leurs subiects: ny d'aucun autre, ce qui luy est iustement deu, & comme il l'a merité. En la
Timocratie, l'amitié est comparée à celle des freres: parce que plus vn du peuple n'a tout le
commandement, ains tous y participent: par le moyen de quoy ils sont égaletz, & l'amitié
est conseruee entr'eux, comme entre les freres: laquelle est semblable à celles des compa-
gnons nourris ensemble. Espolices indirectes, ainsi cœmél y a peu de droit, il ne s'y trouue
guerres d'amitié aussi, & tres-peu en la tres-mauuaise police. Au moyen de quoy, ainsi
qu'en la tyrannie il y a peu ou point de iustice: semblablement il ne s'y trouue point d'ami-
tié: car toute amitié est fondée en quelque communication: mais en la tyrannie, il n'y a au-
cune communication entre le tyran & les citoyens: Car le tyran entend seulement à son
bien propre, vsurpe tout le bien qui leur appartient, & vse d'eux ainsi que l'artisan de son

instrument, l'âme du corps, & le seigneur de l'esclave, avec lequel il n'a rien de commun: car le serf est comme vn instrument inanimé. Or il n'y a point d'amitié enuers les choses dont il vse de cette sorte: d'autant que s'il leur profite en quelque maniere, ce n'est pas pour cela qu'il tende à leur bien, sinon entant qu'il se rapporte au sien propre: comme il apparoist en l'artisan, au respect de son instrument inanimé: à l'endroit duquel il n'exerce ny amitié, ny iustice: ny mesme enuers l'animé, tel qu'est le cheual, le bœuf, le chien, & semblables. Le seigneur peut bien auoir de l'amitié avec son esclave, mais c'est comme d'homme à homme: & non comme de seigneur à esclave. Il est certain que l'oligarchie & la democratie corrompent l'Aristocratie & la Timocratie: & neantmoins à cause qu'elles ne sont pas extrêmement meschantes, comme la tyrannie, il s'y peut conseruer quelque amitié: à sçauoir plus en la democratie & moins en l'oligarchie: car en la democratie ceux qui commandent tendent au bien commun à plusieurs: s'estudiant d'egaler le peuple à la noblesse, en regardant principalement au bien du peuple. En l'oligarchie ceux qui commandent, se comportent moyennement entre la democratie & la tyrannie: car ils ne tendent pas au bien d'un seulement, comme le tyran: ny au bien de tout le peuple, comme les democratiques: mais au bien de peu. Et partant il y a moins d'amitié qu'en la democratie.



DE LA POLITIQUE

LIVRE TROISIÈME,

Auquel il est traité du vray Prince ou Monarque, & monstre que Machiauel a erré en son institution du Prince.

De l'autorité legitime du Prince sur les citoyens.

CHAPITRE I.



L n'y a point de difficulté à monstre quelle est l'autorité legitime du Prince sur ceux qui sont sous son Empire : car chaque chose n'ayant pas plus de vertu pour operer qu'elle en reçoit de ses causes : puis que la cause efficiente de l'autorité des Princes en leur premiere origine, & de leur gouvernement & Empire, est le consentement & l'approbation du peuple, ou pour le moins de la plus puissante partie ; & que la cause finale de cet Empire est la felicité, le repos de la republique, & sa conseruation, pour lesquelles choses le peuple a créé les premiers Princes, & consenty à leur autorité sur eux, comme il a esté monstre : il s'en suit qu'elle ne se peut ny doit estendre d'auantage legitiment : qu'à ce qui concerne le iuste & legitime gouvernement pour la rendre bien-heureuse, & la conseruer.

Quelque autorité qu'ait le Prince de donner la loy, il doit necessairement obseruer ce qu'il prescrit aux autres par elle, en ce qu'elle touche, comme eux egallement : car il est tout clair & euident, que le Prince est tenu de faire les choses, lesquelles ne faisant pas, il viole la loy de nature. Or puis que selon la loy de nature nous ne deuons point imposer aux autres la charge que nous ne voulons pas nous estre imposee, quand ils sont de la mesme condition que nous, pour le regard de ceste chose : & que si nous leur en imposons quelque vne, nous nous y deuons soumettre, attendu qu'il est mal leant à vne partie, & principalement au chief, si elle ne conuient avec les autres, & mesme avec le tout, en vne chose qui luy touche comme à elles : il est certain quesi le Prince n'obserue luy mesme la loy qu'il a decernée à ses subiects, estant incité & animé par des causes qui ne le touchent pas moins qu'eux, il violera la loy de nature. Au moyen de quoy la loy par laquelle le Prince defend le violement des filles & femmes, l'vsurpation des maisons, terres & autres biens contre le gré & consentement des proprietaires, l'oblige en cela comme ses subiects. On peut adiouter encores que selon la mesme loy, le superieur quand il ordonne quelque chose à ses subiects, le doit commander serieusement & avec efficace comme il faut, afin que ses subiects y obeissent : & consequemment il les y doit conuier, non seulement de parole, mais aussi d'exemple es choses qui le regardent comme eux : autrement il ouurira la porte au mespris de son Empire, & ses commandements seront sans vertu ny effect. C'est pourquoy il est dit en vneloy de Valentinian & de Theodose Empereurs, que ceste voix est digne de la majesté de celuy qui regne, de publier que le Prince est lié par la loy : ce que pratique fort louablement Zaleucus de Locres en l'execution de la loy qu'il auoit faite, que les aduaitaires auoient les yeux creuez : car son fils estant tombé en ce crime, il ayma mieux pour ne consenir point qu'elle fust violee, se faire creuer vn œil : afin de sauuer vn de ceux de son fils, que de luy pardonner : (encores que tout le peuple le suppliait pour luy) gardant en cela par vn merueilleux temperament d'equiré, le milieu en vn iuste Roy, & vn pere misericordieux.

Or parce qu'il faut des richesses au Prince pour maintenir & defendre la republique, & pour l'entretien de sa personne & de sa suite selon sa condition : & que d'ailleurs la societé humaine estant vne chose naturelle, tout ce qui est necessaire pour son estre & pour

Ee iiii

sa conseruation & de la republique, est de droit naturel & iuste : à cause de cela le Prince legitime peut leuer sur ses subieçts & tirer d'eux ce qui est requis à cet effect, & non plus, autrement ce seroient des exactions illegitimes.

Comment le Roy se doit comporter enuers ceux qui viuent
sous son Empire.

CHAPITRE II.

Ο μὲν γὰρ τύραννος τοῦ αὐτοῦ συμφέρον σκοπεῖ
ὁ δὲ βασιλεὺς, τὸ τῆς ἀρχῆς ὅτι γὰρ ὅτι βα-
σιλεὺς, ὁ μὴ αὐτῆς, ὅτι πᾶσι τοῖς ἀρχαίοις ὡς
ἐστὶν ὁ δὲ τοῦ τῆς ἀρχῆς ὅτι πᾶσι τοῖς ἀρχαίοις ὡς
ἐστὶν, αὐτῶ μὲν οὐκ ἔστιν ἀποδοῦναι, τοῖς δὲ ἀρχ-
αίοις, ὁ γὰρ μὴ τοῦ τῆς ἀρχῆς ὅτι πᾶσι τοῖς ἀρχαίοις ὡς
ἐστὶν.

Η μὲν γὰρ πατὴρ τοῦ ὅτι πᾶσι τοῖς ἀρχαίοις ὡς
ἐστὶν, αὐτῶ μὲν οὐκ ἔστιν ἀποδοῦναι, τοῖς δὲ ἀρχ-
αίοις, ὁ γὰρ μὴ τοῦ τῆς ἀρχῆς ὅτι πᾶσι τοῖς ἀρχαίοις ὡς
ἐστὶν.

Ὁ δὲ γὰρ ὁ οἰκονομικὴ βασιλεία πᾶσι οἰκίαις
ὅτι, ὅτι πᾶσι τοῖς ἀρχαίοις ὡς ἐστὶν, αὐτῶ μὲν οὐκ ἔστιν
ἀποδοῦναι, τοῖς δὲ ἀρχαίοις, ὁ γὰρ μὴ τοῦ τῆς ἀρχῆς ὅτι
πᾶσι τοῖς ἀρχαίοις ὡς ἐστὶν.

Καθ' ἑκάστην δὲ τὴν πολιτικὴν, φιλικὰ φάινει, ὅτι
ὅτι πᾶσι τοῖς ἀρχαίοις ὡς ἐστὶν, αὐτῶ μὲν οὐκ ἔστιν
ἀποδοῦναι, τοῖς δὲ ἀρχαίοις, ὁ γὰρ μὴ τοῦ τῆς ἀρχῆς ὅτι
πᾶσι τοῖς ἀρχαίοις ὡς ἐστὶν.

Arist. l. 8. Etib. c. 12. Tyrannus enim suam, rex eorum
quibus imperat, utilitatem spectat. Etenim rex non est
cui sua satis non sunt, quique non omnium bonorum co-
pia antecellit. At qui talis est, nihil praeterca deside-
rat. Haque non sua sed eorum quibus praestit commodum
inueniunt, sibi quae proponit: nam qui talis non fuerit,
rex quidam fortuito saltem videatur.

Patris enim cum filij societatis regni speciem quan-
dam pra se ferit: nam filij patri cura sunt: hinc &
Homerus Iouem patrem appellat, patriam enim pote-
statem regnum proximè videtur imitari.

L. 3. polit. c. 14. Quemadmodum enim rei familia-
ris tuenda procuratio regnum quoddam domus est: sic
regnum ciuitatis & gentis vnius aut plurium tuen-
dum atque administrandum ratio est.

L. 8. Etib. c. 13. In una quoque politia catusus suos
fines preferre videtur amicis, quatenus & ius. At
que regi sunt cum in qua in regno viuunt, intercedit,
in quadam beneficii excellentia posita est. Bene enim
meretur de iis quibus imperat, si enim sui bonum, curam
eorum habeat, sanguinem omnium passor, vi sint fortunati
iac beati.

ON compare le Roy au Medecin, d'autant qu'il doit rechercher le mal de la republi-
que & le guarir fagement apres qu'il l'a descouuert: au pere de famille, parce qu'il doit
ayer son peuple comme ses propres enfans, & auoir soin de les faire viure heureusemēt:
au pilote, parce qu'il luy appartient de preuoir les escueils & le peril, pour en desliourner
la republique, en la conduisant au port de felicité: & au bon pasteur, parce que comme
cettuy-cy met tout son soin autour de son troupeau: le Roy ne doit espargner aucune
chose, pour la conseruation de son peuple, Xenophon & Socrates, disent que le Roy est
celuy non pour se traicter mollement & delicatement: mais afin que par son moyen ceux
qui l'ont eilleu, viuent heureusement. Seneca escrit que la seruitude des citoyens ne luy
est point mise entre les mains, mais leur tutelle: que la republique n'est pas à luy, mais que
c'est luy qui est à la republique: que sa vigilance les garde tous cependant qu'ils dorment:
son travail conserue leur repos, son industrie leurs delices, & son occupation leur loisir:
qu'à l'instant qu'il s'est dedié au bien du peuple en prenant l'Empire, il a cessé d'estre à luy:
& comme les planettes qui ne sont iamais en repos, mais font tousiours leurs cours réglé
& profitable au monde: il est obligé de ne se reposer, & de ne faire rien pour luy. Tellemēt
que le Roy peut auoir quelquesfois du relasche en son esprit: mais iamais estre
exempt de soin: son sort est different de tous les autres hommes, qui regardent ce qui leur
est propre, chacun pour son particulier: car il est obligé par sa charge, de procurer le bien
d'autrui, abandonnant le sien propre. Il faut qu'il consulte pour eux & non pour luy: &
qu'il ne soit touché que du dommage public, & iamais du sien propre: car en cela comme
prononce tres-bien Aristote, est la difference du Roy & du Tyrant, que cettuy-cy regarde
son profit, & le Roy celuy de ses subieçts: Bref il faut qu'il porte la republique comme les
Poëtes seignent qu'Atlas soustient le ciel; & qu'il soit sage pour tous, & d'auantage que
tous, comme vn vieillard par dessus les enfans. Voyla qui a fait soumettre les peuples à
l'Empire des Rois: à sçauoir leur interest, pour estre bien gouuenez afin de viure heureu-
sement, & non afin que le Roy eust soin de se faire bien à luy mesme seulement: car per-
sonne ne se fust iamais mis sous l'Empire d'autrui à ceste condition, qui est contre la rai-
son & la nature humaine. Et partant il est euidēt, que ce que les Princes president aux
hommes,

Xenop. l. 3.
c. 9. in me-
morabil.
Seneca. de
Clem.

hommes, c'est à cause des hommes : & ne sont pas seulement seigneurs & arbitres des choses, mais aussi tuteurs & administrateurs. Au moyen de quoy ceux-là errent, qui en l'Empire ne considerent rien que l'Empire, & ne pensent pas auoir esté dōnez aux subiects : mais les subiects à eux : car ils n'ont eu des hommes la dignité qui les rēd illustres, que pour l'utilité du peuple : comme la splendeur est donnée de Dieu aux astres pour seruir icy bas. Telle est la maniere en general dont le Prince se doit comporter enuers les subiects.

Nous concludons doncques maintenant de tout ce qui a esté dit, que le Roy doit aymer son peuple comme vn pere de famille, ses enfans : non seulement pour ce qu'il y est obligé par sa charge, mais afin qu'il en soit aymé : car estant necessaire qu'il passe la vie avec eux, ce ne peut estre avec plaisir & contentement, sans amitié. Il doit auoir soin de conseruer leur liberté, l'honneur de leur famille, leurs facultez & possessions, & se souuenir que Dieu & les hommes ont mis la republique au sein des Rois pour y estre nourrie & entretenue libre, & non pour y estre esclauē, tyrannisée ny pillée : se contentant de tirer des moyens d'eux pour l'entretien de son estat, en les tondant doucement, sans les escorcher, ains plustost les espargner comme le sang de ses veines, qui ne peut estre tiré excessiue-ment, sans qu'il en demeure debilité.

Du deuoir des citoyens enuers le Prince.

CHAPITRE III.

LEs citoyens se doiuent proposer tousiours deuant les yeux qu'il n'y a rien apres Dieu & le pere & la mere, (qui sont les organes par lesquels nous receuons l'estre & la vie de luy) à quoy ils soient tant obligez qu'au bon Prince : lequel les conserue & fait viure heureusement en la societé ciuile, les vns avec les autres : hors laquelle ils ne peuuent recouurer la suffisance des biens requis à la parfaite felicité de la vie. C'est pourquoy Platon dit que le Roy est vn certain Dieu humain : & Titeliue, que le regne est la plus belle chose qui soit entre les hommes. Et de fait leurs congregations ne seroient que des assemblees de bestes sauuages & furieuses, que meurtres & rapines au lieu d'vne republique, si le Prince ne les contenoit en vne certaine harmonie & concorde, par le moyē de son gouuernement : ressemblant en cela à l'entendement humain, quand il modere les passions sous l'Empire de la raison. C'est pourquoy les peuples qui recoiuent tous ces biens du Prince, comme les elements la conseruation & la lumiere du Soleil qu'ils illustre, & toute la nature corporelle avec, sont tous obligez à le reconoistre & recompenser, par les plus grāds biens que les hommes luy peuuent rendre : qui sont, le respect, l'obeissance, l'honneur & la reuerence ; luy en faisant le plus qu'ils en peuuent faire à vne creature mortelle : de l'aymer, l'auoir cher, & exposer leurs biens, leurs fortunes, & leur propre vie pour son salut. Car l'obligation est telle de tous les citoyens ensemble & de chacun en particulier, à la cōseruation du Prince, comme est celle du Prince à la leur : autrement elle seroit inegale & inique. Et partant sans rien excepter que le seruice & l'honneur de Dieu & le salut de leurs ames, tous les citoyens sont tenus d'obeir à leur legitime Prince, toutes les fois qu'il leur commande, selon la souveraine puissance & autorité, que sa principauté luy donne sur eux.

Que s'il arrive que le Prince soit vicieux, que ses commandements ou edits soient iniustes & fascheux, il ne faut pas laisser de l'honorer comme Roy, sans auoir esgard aux vices qui sont de l'homme : car quel qu'il soit, bon ou mauuais, il represente, à cause de son office la Iustice Diuine, l'equité & toute la republique : à quoy il n'est pas licite de resister. Et si quelqu'un se sent greuer de luy, il n'y a aucun remede legitime, que les supplications enuers Dieu & enuers luy, pour l'adoucir ; ou la retraicte hors de deffous son Empire, en quistānt le royaume : d'autant qu'il n'est licite à qui que ce soit de son peuple, d'entreprendre ny de mettre la main sur luy, qui est superieur à chacun d'eux : car puis que le pereil n'a point d'empire sur son pareil, l'inférieur d'autorité sur son superieur ; la Iustice ny la raison ne permet à personne de le pouuoir legitiment offenser. Ioinct que d'ailleurs la loy diuine nous le defend : car c'est l'Oinct du Seigneur, qui doit estre sacré & saint ; non seulement entre ses subiects, mais mesme entre les autres hommes. Il se faut representer que toute puissance est de Dieu, & qui resiste à la puissance, resiste à l'ordonnance de Dieu : qu'il ne faut pas obeir au superieur, parce qu'il en est digne & commande dignement : mais

parce qu'il est superieur : non parce qu'il est bon Prince , mais parce qu'il est vray & legitime & finalement que Dieu fait regner l'hypocrite pour les pechez du peuple : & l'impie au iour de sa fureur. Le mauuais Prince est l'instrument de la Iustice : car il n'y a point de doute qu'ainsi que les maux qui nous peuuent venir quelquesfois de sa part, ne soient des peines & des supplices que Dieu nous enuoye pour punir nos pechez : & qu'il se sert quelquesfois de ses vices, pour nous chastier : que tout de mesme nos pechez sont bien souuent des instrumens, par lesquels la Iustice diuine exerce son courroux sur les Princes : patissans en ceste sorte les vns des autres, & les vns pour les autres. Et partant il faut que le peuple endure les deffauts de Prince qui domine sur luy, en les supportât, cômme la sterilité de la terre, les excessiues pluies, les inondations d'eaux, & autres maux de la nature, qui arriuent quelquesfois : estant tres certain que les hommes doiuent honorer les choses passees, obeir aux presentes, desirer des bons Princes, & quels qu'ils soient, en endurer.

Des diuers iugemens par diuerses personnes, touchant l'office du Prince.

CHAPITRE IV.

LE deuoir mutuel entre les Princes & ses subiects dont nous venons de traicter, monstre clairement que tout ainsi que par vne certaine vicissitude, la mer, les fleuues, & les pluies dependent les vnes des autres; en forte que si l'une venoit à manquer, l'autre periroit: il en est tout de mesme du Prince & de son peuple : car comme la mer tariroit si les pluies, les ruisseaux & les fleuues ne l'entretenoient, & que les pluies, les fleuues ny les ruisseaux ne seroient point sans les vapeurs de la mer, dont les pluies & les fleuues procedent : semblablement si le Roy ne conseruoit la republique par l'estre & l'vnion que sa prudence y influe; elle seroit incontinent ruinée: comme luy de sa part ne peut subsister, sans l'obeyssance des citoyens & du peuple, & les autres choses qu'ils conseruent pour son entretien. Mais neantmoins si ces deuoirs du Roy enuers ses citoyens, en quoy consiste la nature & essence de la principauté, sont consideréz par vn vicieux, & par vn vertueux, ils en feront des iugemens bien diuers. Le vicieux pesant tout selon le sens, qui tient sa raison serue & captiue à ses passions, hors de l'obeyssance de l'entendement : dira, que la condition du Roy est la plus miserable entre celles de tous les hommes, puis qu'il luy est defendu d'employer sa puissance à la suite & à la iouissance de ses voluptez: qu'il n'a pas la licence de passer sa vie à loisir & en delices: de ne choisir pas celles qui luy agreent le plus: de se seruir de son autorité absoluë pour saouler son appetit. Il croit aussi que ne s'agrandir pas en richesses aux despens de la republique: afin que rien ne soit impossible à ses souhairs, pour construire, destruire, se vanger, & executer vne infinité d'autres semblables folies, en quoy sa passion l'entretient, que cela est estre en seruitude, & non en liberté. Mais tout à l'opposite, le vertueux considerant que la felicité de l'homme & son souverain bien, qui est le plus parfait en ce monde, & le plus desirable entre tous ceux dont la nature humaine est capable, consiste en l'exercice des vertus contemplatiues & actiues: que l'excellence de la plus parfaite de toutes les choses qui est Dieu, se remarque en ce qu'il peut, qu'il connoist & sçait tout, & vse de cela pour faire du bien à tout, en donnant & conseruant l'estre à chaque chose, par sa prouidence & par son gouvernement: sans receuoir rien des creatures, lesquelles ne luy seruent qu'à exercer sa bonté. Ce vertueux s'escriera, ô trois & quatre fois heureuse la condition du Roy, qui l'acquiert de son deuoir enuers la republique & enuers ses peuples: c'est vn second dieu aux hommes de son Empire, ausquels il communie du bien : leur conseruant & l'estre & le bien estre tout ensemble : sa sapience, sa prouidence & sa prudence à les regir & gouverner, par les regles de la vertu, selon la droite raison; sont des images, des perfections diuines qui le rendent venerable aux autres hommes, l'elevant par dessus eux, comme ils le sont par dessus les autres animaux. A cause de quoy les peuples luy rendent pour ces bien-faits, la plus chere & precieuse recompence qui soit en leur puissance, & de laquelle seule ils se seruent enuers Dieu, afin de n'estre point ingrats : à sçauoir l'obeyssance, l'honneur & la louange : qui sont l'vnique prix & le loyer digne de grâdes vertus, cômme biens perpetuels & non perissables : car la renommee en passe iusques à la posterité, en la memoire de laquelle elle vit à iamais en ce monde. Et les Rois reçoient vn incroyable contentement & repos en l'esprit, & encores plus grand s'ils viennent à considerer, qu'en l'acquittant ainsi de leur de-

leur deuoit, ils montent par la felicité de ceste vie temporelle, à celle qui est perdurable & éternelle, pour y viure à iamais tres heureusement, au lieu que ceux qui ne regnent pas comme ils doiuent avec l'autorité que Dieu & les hommes leur auoient donnee, pour le salut de leurs peuples l'employant à leur foudre, à leur oppression & à leur ruine, pour ser- uir à leur auarice, à leurs sales passions, & à leurs autres vices: n'ont que des maledictions durant leur vie, que des frayeurs, des inquietudes, des craintes & des soubçons en l'ame de la part des hommes & de Dieu. Leur memoire presente & celle de l'aduenir n'est ia- mais renouuelee qu'avec des execrations contre eux; & si durât leur vie quelque maladie ou autre accident les menace de mort, leur esprit alors, qui n'est plus si aveuglé de la passion, commence à voir l'horreur de la punition éternelle, qu'ils sont prests de recevoir, dont ils ressentent la peine deuant qu'estre au supplice. De sorte que la royauté est subiecte à la loy des autres choses, ayant des contraires: qui est, que d'autant que son legitime ex- ercice est le plus grand bien & le plus louable entre les humains: l'abus de l'autorité qu'elle donne, est le plus grand mal qui puisse arriuer aux hommes, tant au Roy comme à son peuple. C'est pourquoy les Princes & Rois, doiuent tousiours auoir deuant les yeux, que Dieu les a faits souverains dominants, pour bien regir leurs subiects en leurs Royau- mes, où il les a colloquez comme vn autre Soleil, qui avec son mouvement & sa lumie- re, donne la vie & le salut au monde, & comme vne image de sa prouidence & de sa bonté en terre: afin qu'ayant deuant les yeux les obligations estroites qu'ils ont au gouverne- ment de leurs Empires, ils s'en acquittent dignement, comme il leur en a donné le pouuoir en le reuerant & faisant reuerer: en exerçant la vertu & faisant viure leurs subiects douce- ment à son honneur & à sa gloire; autrement la peine & les tourments ne leur manque- ront ny en ceste vie ny en l'autre, pour iustes peines & supplices de leur ingratitude & mauuaise: ainsi que la punition diuine & le chastiment, ne defaudront pas à ceux qui en recompence de leur legitime Empire, & des labeurs qu'ils prennent pour les regir, n'au- ront pas fait leur deuoir d'obeir à leurs Rois, de les reuerer & honorer, comme leurs se- conds Dieux en terre. En quoy la peine sera d'autant plus iuste que les inconueniens de mal obeir sont bien plus dangereux à la republique, que les fautes de ceux qui commandent; encores que le bien commander & le bien obeir soient également requis en toute la republique, qui est cause qu'un sage interrogé pourquoy la republique de Sparte se voyoit ainsi florissante; si c'estoit pource que le Roy commandoit bien: respondit plustost, pour ce que les citoyens obeyssent bien.

Quel doit estre le Prince parfait en general, pour paruenir à sa fin.

CHAPITRE V.

Αλλὰ μὲν βέλτιον γὰρ μὴ χαράσσειν νόμῳ, ἀλλὰ
καὶ τὰ αὐτὰ βίον ἔχειν καὶ χρῆσθαι τῷ βασιλείῳ.

Ei δὲ τις βέλτιον εἰς τοῦτον ἀγαθόν ἔχει ἄρε-
της ὑπερβολὴν, ἢ πλείους μὲν ἐνός, μὴ μὲν τοῖ
δυνατοὶ πλήρωμα ὁρᾷ καὶ τὸ πόλεως, ὥστε μὴ συμ-
βολῆται ὅτι πλεονέχει ἄλλων ἀρετῶν πᾶσιν, μη-
δὲ τὸ δυνάμει αὐτῷ τὴν πολιτικὴν τῶς πλε-
ονέουσι, ἢ πλείους ἢ δὲ ἐπὶ τῶν μόνων ὁρᾷ
θετεῖν τὰς τῶν μέγαν πόλεως ἀδικήσεις γὰρ ἀ-
ξίους μὲν τῶν αἰσίου τοῦτον καὶ ἀρετῶν ὄντες,
καὶ τὴν πολιτικὴν δυνάμει ὁρᾷ γὰρ ἡτοιχῆσαι αὐ-
θράποισ ἐπὶ τοῖς τοῖς.

Αἱ τὴν γὰρ ἀγαθὴν καὶ ἀρετῶν, ἢ καὶ
ποῖον, ὅτι γὰρ δὴ φαίνεται αὐτῷ ἐκείνου ὅτι μετρί-
στα τὸ τοῦτον ἀλλὰ μὲν ἢ δὲ ἀρχῶν γὰρ τοῖς
τοῖς ἀγαθῶν γὰρ καὶ ἐπὶ τοῖς Διὸς ἀρχῶν
ἐξοίει, μετρίως γὰρ ἀρχῶν λείπει τοῖς, ὅτι
ἐπὶ περὶ καὶ, ὅτι φαίνεται τῷ τοῖς τοῖς
ἀπομύσει, ὅτι βασιλείας ὅτι τὸ τοῖς τὸ τοῖς ἐπὶ
τοῖς πόλεως.

Arist. l. 2. polit. c. 9. Verum tamen satius fuerit non
quemadmodum nunc fit, sed ex suis factis, & vita v-
numquemque regnum spectare, regnumque obtinere.

L. 3. c. 13. Si quis autem unus aut plures dignitas ma-
gnitudinem explere possint, tanto opere aliis antecellunt pre-
stantia atque exsuperantia virtutis, ut aliorum o-
mnium neque virtus neque potentia civilis, si sint plures,
cum illorum virtute ac potentia sit comparanda: si
unus cum illius tantum, non iam hi sunt in partibus
civitatis numerandi: iniuria enim efficiuntur, si aliqua
mereri indicantur, & non ampliora, qui tanto opere
sint virtute ac potentia civilis inaequales ac superiores.
Probabile enim est, eum qui talis sit, Deum quandam
esse inter homines.

Si quis existerit qui virtute alijs praestet quid fa-
ciendum? nec enim eiciendum esse aut denouen-
dum talem quis dicat: neque verò tali viro imperan-
dum. Simile enim fuerit, atque si imperia pariter tenet,
se Ioni imperare postularent. Reliquum igitur est
(quod videtur ita comparatum esse natura) ut o-
mnes huic viro parati, ac libenter: & quidem ita ut
tales viri in ciuitatibus sint perpetui reges.

cede en vertu tous les autres : au moyen dequoy ils sont comme ses parties : Et partant ils ne sont pas nays pour l'exceder en aucun temps : & conséquemment il doit tousiours dominer : car il excellera tousiours les autres en vertu : Et ainsi au commencement de l'institution des Republiques, les hommes n'admettoient aucun à cette charge, que pour sa vertu simplement, ou à cause des benefices qu'ils auoient receus de luy par l'invention de quelque art, ou pour en auoir esté defendus contre leurs ennemis : ou pour auoir augmenté le territoire de leur Republique, par l'acquisition de quelque region, ainsi que nous auons dit : & en somme pour quelque chose de grand, de signalé, & de remarquable qui estoit en eux. Doncques il faut que celuy qui doit vrayement & iustement estre Roy parfaict, soit doué de toutes les sortes de vertus. Il est vray que les contemplatiues ne luy sont pas si necessaires cōme les actiues : mais il sera meilleur & plus excellent, d'autant qu'il aura d'auantage de sapience conioincte avec les vertus morales, & les peuples plus heureux sous luy : suiuant ce que dit Platon, que les Republiques seront alors bien heureuses, quand les Philosophes regneront, ou quand les Roys seront Philosophes. Et pour le regard des vertus actiues, il ne peut estre Roy sans elles. C'est pourquoy Aristote pose par tout ses Politiques, que celuy qui commande doit auoir les Morales parfaictement, desquelles celles qui regardent le bien des citoyens, & de toute la Republique sont les principales qui font le bon Roy.

Que le Prince doit estre prudent.

CHAPITRE VI.

Τὸν δὲ πολιτικὸν ἀναγκάζει ὡς φρόνιμος, ἔτι παρὰ τὴν αἰὲς ἐνέργειαν ὡς λέγουσιν, ἢ ἀρχοῦντος ὡς τοῦ ἐφ' αὐτοῦ οἱ τ βασιλεῖς οὗτος ἰσχυρὸς ἐστὶν ἐπὶ τοῖς πολέμοις παρὰ τὸν νόμον.

Η δὲ φρόνιμος, ἀρχοῦντος ἰδίᾳ ἀρετῇ μόνῃ τοῖς γὰρ ἄλλοις εἰσὶν ἀναγκάζοντες ὡς κοινὰς ἢ τ' ἀρχομένων ἐπ' αὐτῶν ἀρχομένων.

Οὐδὲν δὲ χαλὸν ἔργον, ἢ τ' ἀπὸ τοῦ, ἢ τε πόλεως καὶ ἀρετῆς ἢ φρονήσεως.

Ὡς τε οὐκ εἰς τὰ πάρεργα μὲν οὐδὲν εἴα τῷ συνέδρῳ εἶναι τοῖς κατὰ τὴν πόλιν, ἀλλὰ τ' ἐμὴν πόλιν αὐτῷ τῷ χαλῷ βουλευσάμενος μάλιστα βουλευτὴν τίς γὰρ δὲ ποτ' ἂν ἀμφοτέρωθεν τῶν νομῶν ἐχέσθαι, ὅτι τοῦ ἡγεῖν μὴ βουλευσάμενος, σπείρειν ὅτι ἀποίας, τοῦ δὲ κατ' ἑφ' αὐτὸν λόγῳ, (ὡς τὸ λέγειν τ' ἢ τ' οὐκ εἶναι) ἀρχοῦντος, παρὰ τὴν αἰὲς.

Entre toutes les vertus Morales, qui sont requises au Prince, il doit exceller en prudence, à cause qu'elle est necessaire particulièrement, & propre à celuy qui preside, parce que c'est la vertu de bien consulter, de bien iuger, & de bien commander, en quoy consiste l'office d'un Roy : estant bien raisonnable qu'ainsi que le Pilote qui gouverne le nauire, & tient le timon, doit estre plus clair-voyant en l'art de nauiger que tous les autres : tout de mesme le Prince, sous la conduite & gouvernement duquel est toute la Republique, sa fortune publique, & les priuees des citoyens, & dont le salut depend en general & en particulier, soit excellent en prudence par dessus tous, & qu'il aye par maniere de dire, des yeux pour tous ceux qui luy obeissent : là où les autres vertus semblent estre communes à tous les autres citoyens.

Que le Prince doit estre iuste.

CHAPITRE VII.

Ἐν ἀπάσῃ γὰρ κοινωνίᾳ δεῖται τι δίδχον ὡς καὶ φιλίας δέ.

P Vis que l'egalité telle qu'elle est deüë, & conuient à vn chacun, est le bien & le nœud qui conioinct & estrainct ceux qui s'assemblent, pour viure les vns avec les autres, & qui les tient vn en vn mesme corps : il est tout certain que sans la iustice qui l'a

Tom. 2.

Ff

Arist. l. 3. Polit. c. 4. Virum autem ciuitatis regenda facultate pradium, necesse est esse prudentem tum quidam dicunt eius qui ciuitati praeest institutionem primariorum diuersam esse oportere, quemadmodum regum filij arte equestris & militari erudiri cernuntur.

Prudentia autem eius qui praeest sola virtus propria est. Alius enim vi apparere necesse est esse communi & imperio subiectorum.

L. 7. c. 1. Nulla praeclara actio neque viri neque ciuitatis sine virtute et prudentia est.

Rhetor. ad Alexandr. c. 1. Quare nec in superuacaneis & vulgaribus rebus studium tibi gerendum est, sed pro virili potius parte elaborandum, ut ipsam bene consulendi artem & perdisceas et teneas. Quis enim sane mentis dubitari, si quis in consilio quid egerit, amentia quidem: sin autem ratione duce, sapientia signum esse?

Arist. l. 8. Ethic. 11. In omni namque societate iustum aliquod & amicitia esse videtur.

constituë, & la conserue: aucune societé ne peut subsister, ny famille, ny cité, ny le genre des hommes, ny toute la nature des choses, ny le monde luy mesme, comme dit Cicéron. Car la force de cette vertu est telle, que ceux mesmes qui sont profession & viuent de meschancetez, ne sçauoient se conseruer ensemble, sans en exercer quelque ombre entre-eux: & les Royaumes ne sont sans elle rien que de grands brigandages: à cause dequoy, si elle ne soustient les Royaumes & les Empires, ils s'en yront incontinent en decadence & en ruine. C'est doncques aux Princes à la rendre & à la conseruer, s'ils veulent maintenir leurs Estats. Chose que les Roys d'Egypte pratiquoient si bien, qu'ils faisoient iurer à leurs officiers, qu'ils n'obeïroient point à leurs commandemens, s'ils estoient iniustes. Et Trajan donnant l'espee au gouuerneur de Rome, qui estoit comme la marque & le signal de la puissance qu'il luy attribuoit: Tu vseras, luy dit-il, pour moy de cette espee, si ie te commande des choses iustes: & contre moy, si ie te commande le contraire.

Zonar.
tom. 2. in
Trajan.

Le Roy Philippes de Macedoine dilayant de faire iustice à vne vieille femme qui la luy demandoit, à laquelle disant pour raison de son refus, qu'il n'en auoit pas le loisir: elle luy respondit qu'il desistast donc & cessast d'estre Roy: en quoy il paroist qu'estre iuste, est de l'office du Roy. Et partant il le doit estre, & non seulement pour cela; mais aussi parce que sans cette vertu, il ne sçauroit maintenir ses subiets vn ensemble, ny à luy en particulier: comme il aduint à Demetrius de perdre son Royaume, pour auoir iecté en la ruine plusieurs requestes de ses subiets, sans les auoir responduës, & fait iustice dessus. Car c'est chose tres-naturelle à vn chacun d'aymer son bien, & de s'opposer par violence à tout ce qui le luy veut rair: qui est d'où viennent ordinairement les debats, les confusions, & les guerres entre les hommes, & finalement la ruine des republicques & des Princes: Et partant le Prince sera agreable à Dieu, comme dit Salomon, quand il luy demandera à son exemple, vn cœur docile, pour pouoir iuger son peuple, & discerner entre le bien & le mal.

1. 3. Reg.
39.

Que la reuerence d'un seul Dieu, & d'une seule Religion, est necessaire au Prince.

CHAPITRE VIII.

Εν δὲ τῇ ἀρχῇ τῶν θεῶν φαίνεται αἱ ἀν-
δραγαθίαι ἀρεταίαι· ἡ δὲ τὴν γὰρ φοβούμεν τὸ
παρὲν πρὸς τοὺς θεοὺς τὸ πείσασθαι· ἐν δὲ τῇ
δαίμονα νομίζουσιν εἶναι τὴν ἀρχοντα ἔχοντα τὴν
θεῶν· ὅς ἐστιν ὁ ἀρχὸν τῶν θεῶν, ὡς συμμάχους ἔχοντες
καὶ τοὺς θεοὺς διὰ τὸ αὐτοῦ ἀβελτηρίας φαίνεται
τοῖς τοῖς.

Πρῶτον, ὅτι τῷ θεῷ ἐπιμέλει ὡς καλῶ-
ς ἰερατεῖαν.

Arist. 1. 2. Pol. c. 11. Præterea quod ad Deorum cul-
tum attingit, huius rei semper egregie studiosus videri
debet. Nam minus timent ne quid sibi incommodi
præter leges à talibus viris importetur, si principem
religiosum esse, & Deos curare existiment, & minus
ad insidias comparandas tyrannos conferant, tan-
quam Deos habenti belli societate coniunctos, opor-
tet tamen sine stultitia & stupore mentis talē videri.

L. 7. c. 8. Quintum est id quod primo loco ponendū fuit, rerum dininarum & ceremoniarum cura-
tio, quam sacerdotum appellant.

Si la Religion, qui est la vertu par laquelle nous rendons à Dieu ce qui luy est deu, est la principale partie de la iustice, voire son fondement, la source, & son origine, est mesprise: il est tout euident que la republique ne pourra subsister. Le croy qu'il n'y a point d'homme qui ne sçache qu'il y a vne diuinité au monde, toutefois s'il est possible en la nature qu'il naisse quelqu'un portant le visage d'homme, qui soit si brutal, que de douter en iettant ses yeux sur l'ordre de l'vniuers, qu'il y ait vn Dieu: le le renuoye à mon liure de la Metaphysique particuliere, où il le trouuera prouué euidemment par la raison commune à tous les hommes: pourueu qu'il ait seulement du sens commun pour le comprendre. Il verra tout d'une luite, qu'il n'y a rien au monde dont l'estre & la conseruation ne depende de luy: qu'il pourroit à toutes les choses superieures & inferieures, lesquelles il gouuerne: & à vn particulier soing des hommes. C'est pourquoy tous les Philosophes & grands personnaiges du passé, suiuant la loy de nature qui est parfaite en ses œuvres, & la raison naturelle qui le diste, veulent que tout ouurage se comence & s'acheue au nom de Dieu, afin qu'il prospere & succede bien: comme au contraire, tout mal vient de ne le connoistre pas. Or puisque toutes les creatures raisonnables sont obligées de seruir Dieu selon la religion, en reconnoissance du bien qu'elles en reçoient, cōme ie le demonstre au dernier liure de cet œuvre. Ceux qu'il a constitué en plus grade dignité y sōt plus obligez: mais entre tous les hōmes, les Princes tiennent le premier rang: car leur estre & leur pou-
voir

noir, est vne ressemblance & vne participation de l'estre du pouuoir, & de la prouidence diuine: la quelle partant ils doiuent imiter en leur gouuernement, & requerrir la faueur de Dieu, pour leur ayder à supporter le faix de leur charge, & à s'en acquiter dignement. Or pour l'obtenir, le commencement de tous leurs conseils doit estre l'inuocation de Dieu: le but de leurs entreprises sa gloire: & leur cōduite la prudēce, qui ne peut estre sans la droite raison, & du reste laisser faire à sa prouidence, qui manie tousiours leurs cœurs quand ils ne le retirent point de luy. Nous auons montré comme l'homme est de sa nature animal sociable, & qu'il ne peut estre suffisamment heureux comme homme, qu'en viuant en vne societé, laquelle ne sçauroit subsister sans religion, qui est par consequent aussi naturelle à l'homme, & par les mesmes raisons, comme la vie Politique. Nous auons aussi prouué que c'est la vertu la plus necessaire, & à laquelle l'homme est le plus obligé pour estre bien heureux. Et partant cette vertu doit aussi estre naturelle & necessaire aux vrayz Roys, pour estre heureux, puis qu'ils sont hommes. Les Philosophes de l'antiquité, encores qu'ils reproussent en leurs sectes, les religions de certains peuples, à cause de l'impertinence des faux Dieux qu'ils adoroient: ils reueroyent neantmoins le vray Dieu, avec certains cults & ceremonies les plus pures & conuenables qu'ils pouuoient imaginer enuers le premier principe, & la premiere cause: dont ils sçauoient que le ciel & la nature depend. Aristote qui ne fonde toutes ses maximes & principes, que sur la raison naturelle, dit que les Dieux sont plus fauorables à ceux qui les honorent par dessus tous & serieusement: qu'il faut que le Prince ayt soing du cult & seruice des Dieux, qu'on appelle sacrifice des Prestres: qu'il doit estre le plus pieux de tous les citoyens, ainsi comme le plus sage: que cela est causé que les citoyens le reuerent, & se fient en luy: cela assure les peuples, & leur oste la crainte de recevoir des iniures de luy, & en estre fouteux: ses machinements moins contre luy, estimant par là, que les Dieux luy sont fauorables, & ses tuteurs. Le Roy Numa auoit telle assurance en sa Religion, que quelqu'un luy venant donner aduis que les ennemis s'apprestoient contre luy: respondit, & moy ie sacrifie aux Dieux, voulant signifier par là, qu'en estant bien avec eux, il n'auoit rien à craindre. Alexandre le Grand fit honneur & reuerence au Dieu d'Israel, en la personne de Iadus, grand Pontife de Ierusalem, s'enclinant deuant luy: encores qu'il eust refusé de rompre la confederation qu'il auoit avec le Roy de Perse, pour entrer en l'amitié d'Alexandre. Ciceron qui recognoissoit l'erreur du peuple enuers leurs faux Dieux: mais qui sçauoit avec les Philosophes, qu'il n'y en auoit qu'un seul, qui estoit le vray Dieu; dit que leur cult est vne chose tres-bonne, tres-chaste, & tres-saincte: qu'il les falloir adorer d'un esprit pur & entier, & de la voix. Constantin le grand escriuit à son Lieutenant en Afrique, qu'il n'y auoit rien qui luy fust plus conuenable, pour s'acquiesce de deuoir à quoy un bon Prince est tenu, qu'ayant osté les erreurs & temeritez, procurer qu'on serue à Dieu de tout son pouuoir, avec simplicité & concorde, & avec le cult requis, & la reuerence qui est deuë. Il ne recommande rien tant à ses enfans, que de faire plus de cas de la cognoissance de Dieu, & de sa sainte Religion, que de toutes les richesses, & de l'Empire mesme: Il auoit accoustumé de dire aux Euesques Chrestiens, Vous autres estes constituez de Dieu au dedans de l'Eglise, & moy Eueque au dehors. Theodose dit qu'entre tous les soins du bien que nous auons de la Republique, qu'il n'y en a aucun qui nous touchetant, ny si propre à la majesté Imperiale, comme la garde de la vraye Religion: parce que si elle se conferue en son entier, le chemin s'ouure par elle à toute la posterité & felicité de l'Empire. Les Empereurs Theodose & Valentinian disoient, que la fermeté & stabilité de l'Empire, depend de la Religion: & que ces deux causes là sont tellement vnies & enchainées entr'elles qu'elles croissent & diminuent ensemble. Zenon l'Empereur appelle en ces edits & ordonnances, la religion Catholique, baze, fondement, & tutelle de l'Empire Romain; mere perpetuelle & immortelle de son sceptre. Iustin Empereur dit, nous tenons avec tout soing la charge des Eglises, par laquelle nous croyons que Dieu soutient nostre Empire, & defend la Republique par sa clemence. S'il se trouue deux Religions au pais où le Prince Chrestien a autorité, il est obligé d'employer tout ce qu'il a de puissance, selon la raison, & par les moyens conuenables, pour ramener ceux qui errent à la vraye Religion, ne les pouuant souffrir autrement sans offenser Dieu. Parce qu'ainsi que Dieu est vn, il veut que son peuple soit vny en vne seule Eglise, & estre seruy par luy en vnité & verité de Religion: cōme il nous l'a appris luy mesme. Cela est encores contre la sapience Politique, fondee sur la seule raison humain, de tolerer volontairement deux Religions en vn

*Isoph. de
Antiq. l.
11. c. 9.*

*Cicer. de
nat. Deor:*

*Baron. c. 9.
an. 3. 16.*

*Ensch. in
Const. vna
l. 1. c. 25.
ad. 4. t.
Sesom. hist.
l. 1. c. 26.
Nouel. de
Iudeis.*

Cyp. ep. 27

*Enagr. l. 9.
c. 14. Nic.
l. 16. c. 12.
Noel. 4. de
pisc. 3.
Cler.*

Estat: à cause des diuisions, seditions & factions qui en arriuent, plus dangereuses & sans remede, que celle de toutes les autres causes: n'ayant rien qui face de plus merueilleux effects en l'ame des hommes, que la croyance de ce qui concerne leur salut. De sorte que l'vñion de la Republique qui depend de la Religion, à laquelle elle doit seruir, & non la Religion à l'Estat; venant à estre rompuë par la pluralité de Religions, & les hommes diuisez par ce qui s'en ensuit: Les Republiques en fin, apres auoir esté longuement & cruellement agüees se ruinent du tout.

Que le Prince doit estre vaillant & magnanime, & qu'estre dissimulé luy est dommageable & deshonorable.

CHAPITRE IX.

IL est tout euident que la vertu de vaillance est fort requise au Prince, tant pour assail-
 lir brauement ce qui s'oppose contre raison au bien de son Estat, que pour repousser
 les iniures faites à son Royaume, à sa personne, & à ses subiets, & pour donner crainte à
 ses voisins, par la reuerence de sa vertu, d'entre-prendre sur son Estat: & en somme, pour
 employer franchement sa vie, si l'occasion se presente, pour le salut de la Republique,
 pour le bien, pour la fortune, pour les femmes, & pour les enfans de son peuple, s'acque-
 rant par là, vn renom immortel. Ainsi Codrus Roy des Atheniens, sçachant que l'Oracle
 promettoit la victoire à l'armee, dont le chef seroit mis à mort: se fit tuer au combat en
 habit déguise, pour rendre ses citoyens victorieux, & sauuer la liberté de sa Republique.
 Curtius Romain se precipita au gouffre pour conseruer sa patrie. Vne des vertus la plus
 conuenable au Prince, qui est quasi propre & affectee particulièrement à ceux de sa qua-
 lité, c'est la magnanimité, par laquelle son courage est esleué aux grandes & honorables
 entreprises: & rien n'est plus contraire à la nature du magnanime, qui doit estre franc, ou-
 uert & entier, que la dissimulation: de sorte que ces deux qualitez ne pouuant compatir
 ensemble, il faut que l'une cedde la place à l'autre. Mais estant necessaire que le Prince
 soit magnanime, il doit chasser la dissimulation, pour retenir la magnanimité. Ciceron
 escrit que Socrates a dit avec grauité, qu'il n'y a point de chemin plus beau, ny plus bref,
 pour acquerir de la gloire, que de procurer d'estre tel, qu'on veut estre tenu: parce que
 ceux qui avec dissimulation ou vaine ostentation, & avec des paroles, & vn visage feint,
 pensent acquerir vne vraye gloire, se trompent fort: car la vraye gloire iette des racines,
 & croist. Mais toutes les choses feintes se seichent promptement, & fanissent comme les
 fleurs, sans qu'aucune puisse durer. Personne, dit Senecque, ne peut tenir le masque long-
 temps: parce que les choses feintes retournent incontinent à leur naturel: mais celles
 qui ont fondement, les racines fermes, & qui naissent de la verité, croissent avec le temps,
 & deuiennent plus robustes: Et saint Chrysostome, s'il est bon d'estre homme de bien,
 pourquoy cherches-tu de paroistre ce que tu ne veux pas estre: si c'est mal d'estre mes-
 chant, pourquoy veux-tu estre ce que tu ne veux pas paroistre? Il est meilleur d'estre bon,
 que de paroistre bon, & pire d'estre mauuais, que de paroistre estre mauuais: Et partant
 montre d'estre dehors, ce que tu veux estre dedans, ou procure estre dedans ce que tu
 procure estre dehors.

Cicer. l. 1.
Off.

Senec. l. 1.
de Clem.

Chrys. sup.
Math. c. 7.

Il est loüable, & quasi necessaire au Prince, d'estre discret & retenu: & principalement
 quand il est question de quelques entreprises, qu'il faut tenir secretes, iusques à l'execu-
 tion: mais cela doit estre conduit si honorablement, & par telle dexterité, qu'il ne raualle
 point sa majesté iusqu'à la dissimulation, & à faire le renard ouuertement: car c'est vn vi-
 ce trop bas & vil. Que si l'importance & la iustice de l'affaire est telle, pour le bien public,
 qu'elle se puisse & doie executer par raison, sans qu'il y ait aucun autre moyen qu'avec
 dissimulation, il en pourra vser alors: mais il faut que ce soit rarement & fort peu: en la
 sorte que les Medecins se seruent quelquesfois de poison en leurs medicaments, &
 comme ils temperent le venin de la vipere avec le thyriacque, pour antidote à tous
 autres venins, & à celui qu'elle porte elle mesme: mais autrement la dissimulation est
 indigne du Prince, & principalement quand elle tend à mal; qui est sa propre nature:
 car alors c'est vne malice detestable, & la plus grande de toutes: suiuant ce que
 l'on dict, que le plus fin de la malice, c'est de faire paroistre & voir les choses ius-
 tes, quand elles ne le sont pas: Et que celui là merite double peine, qui fait
 mal sous

mal fous pretexte de bien. Le Prince dissimulé sera bien tost descouvert : il ne se peut long-temps cacher au monde, non plus que le Soleil : ses actions sont regardees de tant d'yeux, que quelqu'un les voit en fin iusqu'à la source. Et alors il sera mespris cōme abjet & bas de courage: car ce vice naist ordinairement de la crainte. Au moyen dequoy il viendra en mespris à ses subits, qui est vn des plus dangereux inconueniens où le Prince scauroit tomber. L'Empereur Tybere estoit vn des plus dissimulez Princes qui ayt iamais esté: mais que luy est-il reuenu de cela? a-il mieux prosperé qu'Auguste son predecesseur? & plusieurs autres braues Empereurs, qui depuis luy ont regné par le chemin ouuert de la vertu. Tant s'en faut, ç'a esté vn meschant, detesté de Dieu & des hommes, des actions duquel on estoit tousiours en soubçon. Qu'a fait Louys XI. Roy de France; avec son Qui ne sçait dissimuler ne sçait pas regner: sinon qu'il broüilla tout son Royaume, se vit pres de le perdre, & la vie avec, par ses trōperies: lesquelles en fin ne luy seruirent de rien, que de regagner par des voyes illicites & deshonneites, ce qu'il n'eust pas perdu, s'il eust procedé parmy les siens, & avec ses voisins, par le chemin ouuert de la vertu: ny ne fust pas mort tourmenté de soubçon, de frayeur, de crainte qu'il auoit de ceux auxquels il en auoit donné.

Que le Prince doit garder sa foy donnee librement.

CHAPITRE X.

LA verité est vne des vertus compagnes de la magnanimité, qui conuient & est propre au Prince; & le pariure aussi contraire, & encores plus que la dissimulation: Et partant le Prince doit tenir purement & simplement sa foy, quand il l'a donnee librement & non la rompre, & la garder seulement, selon qu'il la iugera vtile: Autrement comme dit Aristote, les passions sont infirmes, & les conuentions violees: le commerce est enleué, & la communication ostée d'entre les hommes. Il n'y a aucunes finesse, ny fraudes que Dieu ayt plus en hayne, que celles dont on veut couurir le pariure, ny qui semble plus violer la deité iuree: Car par quelque art de paroles que ce soit que quelqu'un iure, Dieu qui est tesmoing de la conscience, le prend ainsi que celuy auquel il est iuré l'entend: par ce (comme dit Ciceron) que la fraude estrainct le pariure, & ne le dissout pas. Les histoires nous apprennent que la foy a esté de tout temps obseruee, comme vne chose sacree & inuiolable. Iosué chef & conducteur du peuple d'Israël, garda la foy qu'il auoit donnee aux Gabaonites, encores qu'ils l'eussent deceu & trompé: Et Saül qui depuis la leur viola, en fut puny en sa posterité. Alexandre le Grand respondit à Parmenion, qui luy conseilloit quelque chose, où il alloit du manquement de sa foy, Qu'il le feroit s'il estoit Parmenion, mais estant Alexandre, qu'il ne le pouuoit faire. Les Romains ont tant estimé la foy, qu'ils mirent la statue au Capitole, ioinant celle de Iupiter. Auguste ayant constitué vn prix pour celuy qui apporteroit la teste de Crocotas, cet insigne voleur, & donné sa parole qu'il le feroit payer: Crocotas l'estant venu apporter luy-mesme, il ne voulust pas violer la foy. Sextus Pompeius, nepueu du grand Pompee, à qui il ne restoit plus que les eaux pour partage, toute la terre estant occupee par Auguste, Marc-Anthoine, & Lepide, qu'il auoient despoüillé: ne leur voulut pas faulser la foy, les tenant en ses vaisseaux; pour se faire par ce moyen, seul Monarque du monde: encores que Menas le Capitaine qui y commandoit sous luy, l'en eust sollicité. Ce n'est pas vne chose sainte seulement, de garder sa foy & sa parole, mais aussi fort importante au Prince, pour la conseruation de son Estat: car il en est plus estimé, à cause de la bonne opinion qu'elle donne deluy: Il en est plus riche, parce que la fiance qu'on a en luy, le fait seigneur non seulement de son bien, mais de celuy d'autrui, dont il dispose par ce moyen quand il veut, comme il arriue au bon payeur: il a credit enuers les Princes estrangers: sa conscience est en repos: & sa fidelité, à laquelle ses vassaux prennent exemple, redonne d'eux sur luy. Au moyen dequoy il ne craint rien, ny en luy, ny hors de luy. Là où si le Prince ne garde sa foy, il se plaindra en vain, comme Neron en mourant, qu'on ne luy aura pas gardee: car elle n'est deuë qu'à ceux là qui en ont.

Que le Prince doit estre clement, & non cruel.

CHAPITRE XI.

IL y a plusieurs bonnes raisons qui doiuent inciter le Prince à embrasser la vertu de clemence : à sauoir premierement la nature humaine , à laquelle la manuerude est propre, & conuient particulièrement : car l'homme est doux de la nature : & la clemence est au Prince, ce que l'humanité est au commun : là où la cruauté le despoille de l'humanité, & le rend bestial : Car espandre beaucoup de sang, espouuanter & faire fuir le monde par son regard, prendre plaisir au son des chaisnes, & autres telles inhumanitez ; c'est la vie que feroient les ours & les tygres s'ils regnoient. En second lieu , la consideration de la fin pour laquelle les Princes sont constituez sur les autres, les y doit conuier : car la perfection que chaque chose peut acquerir, consistant en sa fin, qui est sa felicité & son souuerain bien : & son infelicité, & son mal-heur en l'opposite : La fin pour laquelle le Prince a esté constitué sur les autres , estant de les rendre bien-heureux , & les maintenir en cet estat , à quoy la clemence est necessaire & requise, & la cruauté opposite : Si le Prince est clement enuers son peuple , il parviendra à sa fin , qui est la felicité, & le souuerain bien, dont il est capable en cette vie , comme homme , & comme Prince. Et au contraire s'il s'addonne à la cruauté, il deuiendra infortuné, mal heureux & miserable. Et en troisieme lieu, parce qu'il n'y a rien qui luy soit plus honorable, ny qui le face d'auantage ressembler à Dieu, qu'en donnant le salut aux hommes : ny aucune autre chose, qui acquerie d'auantage la bien-vueillance de ses subiets , & de ses ennemis mesmes, que de temperer son empire de clemence : qui est vn des plus forts liens de l'amour des peuples. Là où tout au contraire, la grande quantité de supplices , ne sont pas moins deshonorables & honteux au Roy , que plusieurs morts au Medecin. Les Princes cruels sont hays de tout leur peuple : les subiets desirerent plustost la reuolte que la conseruation de leur estat : tous craignent leur mauuaitié, les gens de bien autant que les meschans : il n'y a pas iusqu'à leurs familiers mesmes, qui ne cherchent leur mort : exerçant enuers eux ce qu'ils ont appris d'eux : comme on vit Phalaris esprouuer son taureau.

Ainsi que le Medecin tente premierement les plus doux remedes , & ne vient au fer & au feu qu'apres qu'il n'a peu guarir la maladie autrement : de mesme le Prince doit essayer, de corriger ses subiets, & redresser leurs mœurs, par de graues & douces remonstrances & admonitions, qui leur impriment l'amour de la vertu, & la hayne du vice : puis apres par des menaces, & en fin par les peines corporelles : car la punition des fautes est necessaire pour le bien de la Republique, & pour le repos des bons. Mais neantmoins il est meilleur que le Prince s'y comporte de telle sorte, que la peur en paruienne à tous, & la peine à fort peu : vsant tousiours de clemence quand il le pourra faire , sans dommage important : Mais quand il yra de quelque offence qui regardera particulièrement sa personne, il doit alors plus qu'en autre chose, estre enclin à la clemence, sans vser de cruauté ; & estre plus facile à pardonner les fautes qui se commettent contre sa personne, que celles qui sont commises contre Dieu, ou contre le bien de son royaume : & ne faire iamais punition par vengeance, mais tousiours par iustice : à quoy plusieurs causes le conuient. Premierement l'exemple de Dieu qui n'enuoye pas incontinent, ny tousiours son foudre sur les Roys, toutes les fois qu'ils l'offencent : vsant plustost enuers eux de bonté & de misericorde, quand ils veulent seulement la recevoir. Secondement parce que tout chastiment se doit faire pour l'utilité de la Republique , & non de celuy qui punit : à cause que par ces vertus, il vient à bout des choses que la cruauté n'eust peu executer.

On disoit anciennement qu'autour du Temple de Iupiter Lyceen , quiconque mangeoit des entrailles d'hommes, meslees parmy celles des autres viâmes, deuenoit loup : De mesme le Prince qui par des faux crimes, n'espargne point le sang de ses subiets, & les traite mal, pour la crainte qu'il en a, à cause de sa mauuaise vie, deuiant tyran & loup. La cruauté engendrela cõburation, qui est le plus grand ennemy du Prince : d'autant qu'aussi tost qu'elle est faite, elle le tuë ou elle le diffame : car si elle réussit il en meurt : & si elle est descouuete, & qu'il face mourir les coniurez ; on croit tousiours que c'a esté vne inuention du Prince , pour sauoir son auarice, & pour rassasier sa cruauté du sang de ceux qu'il a fait executer. Que s'il pense par la cruauté estreindre ce qui luy desplaist, il verra souuent commettre les choses qu'il vengera souuent : car ainsi que certains arbres estant coup-

estant coupez, reiettent dauantage de rameaux : De mesme la cruauté du Prince, multiplie les ennemis, en les faisant mourir. Les parents, les enfans de ceux qui ont esté tuez, leurs alliez & leurs amis, succedent en leur lieu, il est plus crainct, mais non pas plus puissant: Et autant que son empire est plus cruel, il est de moindre duree: parce que les subiects espient l'occasion de se couïer le ioug, & la font naistre s'ils peuuent. Celuy là, dit Seneque, erre, qui estime que le Roy soit en seureté, là où il n'y a rië qui le soit de luy: la seureté se nourrit de seureté: il ne faut point enuironner ses costez des montaignes, demurs, ny l'enfeuiler en des tours: la clemence conferue le Roy à couuert, & la cruauté multiplie les ennemis.

Que seruoient aux Empereurs tyrans, qui vsoient de cruauté, leurs legiõs ordinaires en si grand nombre pour les defendre? n'ont-ils pas esté massacrez plusieurs fois, sans que cela les preseruast! Les capitaines de leurs gardes mesmes, craignant leur cruauté, & les ayant en horreur, ne les tuoient-ils pas? Et au contraire, la misericorde garde le Roy, sa couronne & son throsne, l'asseurant par sa clemence, cõme dit le Sage. On escrit que Scipion quia esté le plus doux & le plus courtois entre les grands chefs de guerre du passé, se mettant en deuoir de se defendre en sa maison des champs, où les corsaires l'auoient enuironné, ils mirent les armes bas, l'asseurant qu'ils n'estoient venus là que pour le voir & l'adorer: tant la vertu & la bonté ont de pouuoir enuers les meschans mesmes. Iules Cesar le plus grand capitaine, le plus vaillant, le plus expérimenté, le plus asseuré, le plus hazardeux, le plus vigilant, & le plus prudent tout ensemble, aux affaires du mõde, qui ait iamais esté entre les hommes: fit ses exploits admirables pour l'amour que luy portoient ses soldats, prouenant de sa douceur. Il s'est rendu plus admirable par sa clemence à la posterité, que par toutes ses autres vertus, au lieu que les cruautés barbares de Marius & de Sylla, rendent leur memoire detestee d'un chacun, nonobstant leurs autres vertus.

En somme, le Prince se trouuant offensé, ne doit pas courir promptement à la vengeance: car si estant en cholere il vient à la punition, iamais il ne gardera la mediocrité au suplice, ny à la peine: il excedera les bornes de la raison & sen repentira souuent par apres. Qu'il se souuienne si quelq'un est decouuert auoir coniuré contre luy, qu'il est hors de danger de celuy là: & qu'en vsant de clemence enuers luy, il assurera sa vie: n'y ayant point de plus fidelle garde pour les Princes, que d'auoir les mains nettes & estre innocent de la mort des citoyens. De quoy Auguste fit la preuue apres auoir aueré à Cinna, ne peu de grand Pompee, qu'il auoit coniuré contre sa vie: car n'en prenant autre vengeance, sinon de luy dire, Cinna ie t'ay premierement donné la vie estant mon ennemy, & ie te la donne maintenant que tu as coniuré contre moy: cõmençons de ce iour nostre amitié, & voyons lequel de nous deux sera le plus fidelle & constant, moy à te donner la vie, ou toy à me la deuoir. Il arriua de cet acte, que le cœur de ses ennemis fut flechy, & amolli, & que Cinna, luy fut fidelle durant sa vie: & l'institua son heritier apres sa mort. Et ainsi Auguste ayant quitté la rigueur, pour se tourner à la clemence, assura plus sa vie par cet acte, que par la mort de tous les autres coniurez contre luy, qu'il auoit fait mourir auparavant.

Les Roys se doiuent souuenir que ceux là auront au dernier iugement, Dieu clement ou seuer, selon qu'ils auront vsé de douceur & de clemence enuers les peuples, qu'il a mis sous leur empire, ou qu'ils en auront abusé: & qu'il leur rendra la mesme mesure, dont ils auront mesuré, comme dit S. Luc. Nous concludrons doncques qu'il faut que le Prince soit clement, & que les bornes de la clemence s'estendent, selon que le temps & les choses le requerront, & iusques où elle ne le fera point entrer en mespris: & en sorte que les meschans ne demeurent pas impunis, & que les bons soient en seureté. Car c'est vne grâce de inclemence de ne punir pas les meschans. Et est très certain, que la seuerité & la roideur en la iustice, sont quelquesfois les meilleures: mais il ne faut iamais venir iusques à la cruauté.

*Que le Prince doit estre crainct, pour sa vertu & iustice,
& non pour sa cruauté.*

CHAPITRE XII.

PARCE que la plus part des hommes sont nez de cette sorte, qu'ils obeissent plustost à la crainte qu'à la honte: & s'abstiennent plustost du mal par l'apprehension de la peine.

Ff iiii

& du supplice, que pour la vilanie qui est conioincte avec luy, il est necessaire que le Prince soit craint par sa vertu : estant tres certain que la crainte que les meschans ont de luy, à cause de sa iustice ; est vne des colonnes qui affermit son empire, & qu'il le rend venerable à tous les citoyens bons & mauuais, assurant ceux-cy, & tenant les autres en bride : cela le fait aimer & respecter comme vn pere de ses enfans : mais si cette crainte procede de l'iniustice de l'humeur vindicative, ou de la cruauté du Prince : elle luy est tres pernicieuse & dommageable : car cette maxime, Qu'ils haïssent poutueu qu'ils craignent, n'est pas seure, d'autant qu'il ne peut pas tousiours tenir les esprits de ses subieçts si occupez & possedez de cette passion, que quelquesfois ils ne s'en trouvent deliurez : & alors ils se laissent emporter à la haine : car c'est chose naturelle de hayr tous ceux de qui nous craignons quelque mal à venir : & principalement quand c'est par cruauté sans l'auoir merité. Nous les haysons d'autant plus, que nous apprehendons le mal plus grand. Et partant nous leur voulons du mal. De quoy il s'enfuit, qu'on hayt le Prince qui est craint de cette sorte, que son empire est facheux, & que toutes les fois que les peuples pensent euitier le mal qui est craint, par la mort ou ruine de celuy de qui ils l'attendent, ils la souhaitent, & rechercheront à toutes les occasions qui s'en offriront : en quoy il n'y a si petit quine se puisse trouuer en quelque rencêtre pour le perdre ou sauuer. Et ainsi la crainte que les peuples ont du Prince, mettra tousiours son empire & sa vie en hazard. Personne, dit Saluste, ne peut estre craint de plusieurs, que la crainte de plusieurs ne redonne sur luy : & cette vie là a vne guerre perpetuelle & douteuse, tousiours agitée en dangers, sans estre assurée d'aucun costé : elle est en peril de tous ceux qu'elle met en peril. En somme si tu es craint comme Denis le tyran, tu auras à craindre comme luy. Il faudra à son exemple que sans oser te fier à personne, tu leues tous les soirs le pont de ta forteresse, & que tu emportes les cheuilles de peur d'estre surpris : que tu faces apprendre comme luy, le mestier de barbier à tes enfans, de peur qu'un autre te coupast la gorge en te faisant le poil : ou que toy mesme face l'office avec la chandelle allumee, comme l'Empereur Commodus : ou comme Alexandre tyran de Pheres, avec la coque d'une noix enflammee. Et tout au contraire comme disoit Agasticles Roy des Lacedemoniens, Le Roy pourra viure seurement sans gardes, s'il commande à son peuple comme le pere à ses enfans : car il n'y a point de telles deffenses, ny de telles sentinelles pour le salut du Prince, que l'amour de citoyens. L'Empire est ferme & assés dit Titeliu, duquel les subieçts se reioüissent : & n'y a point selon l'opinion de Pline, de chasteau plus inaccessible, ny de forteresse plus inexpugnable, que de n'en auoir point. Dôcques il est meilleur que le Prince soit aymé de ses subieçts, que d'en estre craint d'une crainte epouuanteable, qui engendre la haine. En somme les peuples obeissent mieux à celuy qui commande par iustice, que par crainte : car l'esprit humain qui est refractaire s'efforçant cōtre ce qui l'oppose à luy, suit plus facilement qu'il n'est cōtraint. Ceux qui sont retenus par crainte, se iettent avec fureur incontinent qu'elle est ostée : comme les eaux arrestees par vne leuee, aussi tost qu'elle se rompt ; courant droit à la ruine de celuy qui leur faisoit peur. Les entreprises avec la faueur de la multitude s'exercent fort souuent : & celles où la crainte les fait opposer, ont presque tousiours mauuais succez. Iamais la crainte ne seruit tant à aucuns Princes, qu'à fait l'amour des soldats à Cesar, & des subieçts à Auguste.

Comment le Prince doit & ne doit pas estre desfiant.

CHAPITRE XIII.

Ainsi qu'il n'y a rien plus vtile à vn Prince, en ses affaires & entreprises d'importance, que la sage desfiance, en vsant moderement : aussi est-ce grāde impudēce, de s'y laisser trop emporter : elle offence ceux de qui vous vous desiez, & vous red'odieux : Car chacun veut qu'on se fie en luy, & s'offense de voir sa foy en doute. La foy qu'on a en vn autre oblige bien souuent la sienne : & au contraire plusieurs en craignant d'estre trompez, enseignent les autres à tromper : ce qui arriue quelquesfois en despit, & par vengeance d'estre soubçonné d'infidelité. La trop grande desfiance part plus de foiblesse d'esprit, & de faute de courage qu'autrement, lequel elle va tousiours diminuant avec le temps : de sorte qu'on ne voit gueres de gens fort desfiants, qui executent de grandes entreprises, parce qu'elles requierent ordinairement de la confidence : & qu'on donne librement quelque chose au hazard. Cela est cause de quoy on mesprise ceux qui sont si desfiants. Et partant le Prince se doit bien prendre garde d'auoir trop de desfiance, & encores plus, d'acquiescer

querir le nom de defiant: car encores qu'il y ait des hommes qui ne sont iamais retenus d'aucun respect de probité quand il y va de leur interest, ou de leur profit, si l'occasion se presente de faire quelque coup: il s'en trouue assez, qui ne voudroient pour rien du monde, offenser Dieu ny leur honneur. Cela est si vray, que le contraire ne peut estre creu, que de celuy qui a la conscience bien disposée, à ne se soucier de la pieté, de la iustice, ny de l'honneur, si la commodité l'offroit de satisfaire à sa passion, en les violant.

Que le Prince doit estre liberal, & magnifique, mais non prodigue.

CHAPITRE XIV.

La liberalité, & la magnificence sont deux vertus royales, qui doiuent tousiours & inseparablement accompagner le Roy. Car premierement puis qu'il n'y a rié si doux que de receuoir des biens faits: à cause de quoy on dit que la liberalité gaigne le cœur des hommes & des Dieux, & oblige à soy les auares & les ambitieux, satisfaisant à la passion des vns & des autres: les Princes qui ne peuuent bien regner ny administrer la Republique, sans la bien-veillance des peuples, doiuent auoir ces vertus. Rien ne secède d'auantage l'amour que les citoyens portent au Prince, & l'obeissance qu'ils luy rendent volontairement, pour les exciter à la vertu, ny les encourage tant à porter librement leurs vies aux perils & aux hazards, en executant quelque chose de grand pour le bien du païs, & pour son seruice, que l'esperance d'estre reconnus par sa liberalité: comme au contraire, aucune chose ne les refroidit d'auantage, que de n'en esperer rien, s'ils pensent qu'il soit mecanique ou auare. Le Roy iuste, dit Salomon, redresse la terre, & l'auare la destruit. La liberalité de Scipion qui donna en don à cette belle dame Espagnolle qui estoit sa prisonniere, l'argent qu'on auoit apporté pour sa rançon, fut la plus grande force, avec l'honesteté dont il vîs enuers elle, par laquelle il conquist les Espagnes. Les peuples admirât sa vertu, se venoient rendre à luy, vaincus de sa liberalité & de son honnesteté, le reuerant comme semblable aux Dieux.

*Tite. liud.
3. Dec. l.*

Ainsi qu'estre mecanique, chiche, ou auaricieux, sont vices deshonorables & pernicioeux au Prince & à la Republique: aussi est la prodigalité, voire de beaucoup d'auantage, car celuy qui y est accoustumé, quand il n'a plus de quoy estre prodigue, se trouue ordinairement aux exactions & aux rapines, pour continuer ses excez. Et partant, ce vice est aussi pernicioeux & plus que l'auarice: bien qu'il soit moins deshonoré au Prince, à cause de quoy il se doit euitier. Il faut qu'il se represente que le tresor public est comparé à son estomach: parce qu'ainsi que les viandes y sont receuës, & l'aliment dispersé de là à tous les membres: tout de mesme les facultez des citoyens sont assemblees au tresor, pour estre employées puis apres, selon la commodité & les necessitez. De forte que les richesses & autres biens qu'il possède, sont plus à la Republique qu'à luy: à cause de quoy il ne les doit point departir selon sa passion: mais par raison, fondée sur les merites des seruices qui auront esté faits à la Republique ou à sa personne, s'y comportant comme liberal moderé: c'est à dire, honorable, & bon-mesnager du public. Quant à la magnificence, elle est tres necessaire au Roy, & fort utile pour le bien de l'estat: car elle rend les republiques venerables, par les riches & superbes temples que le magnifique construit, & par les beaux bastimens: lesquelles choses & semblables apportent du respect & de la reuerence à la republique, non seulement de la part des citoyens, mais aussi parmy les estrangers.

Que le Prince doit estre temperant.

CHAPITRE XV.

La vertu de temperance est fort necessaire au Prince: premierement, parce qu'ainsi qu'est l'intemperance est le vice le plus contraire à la prudence qui la destruit le plus tost. La temperance c'est celle de toutes les vertus, la plus utile à la conseruer: à cause de quoy les Grecs l'ont nommée *Sophrosyne*, & sans la prudence il est impossible au Prince de bien gouverner son Royaume. Secondement outre que c'est vne chose deshonesté & contre la raison, que celuy qui doit dominer les autres, soit esclaué de la volupté: si le Prince ne peut commander à sa bouche, les excez ruineront sa santé; à quoy la mala-

die succedant, elle luy empeschera l'exercice de la charge, offusquera les autres vertus, & le precipitera en fin en des aâtes qu'il rendrôit insupportable, hay de tous, & mesprisé: cômme il en arriva à Alexandre par ses excez à boire, sans que la valeur ny ses victoires passées l'en peussent garantir. Et en troisieme lieu, si le Prince n'est remperant au plaisir de Venus, & que vaincu de cette passion, il se laisse posseder par les femmes vrayement, ou qu'il paroisse seulement de l'estre: il est mesprisé, & son gouvernement estimé mauuais: parce que les femmes deshonnestes n'ont pas ordinairement le discours fort, leur iugement & leur conseil sont foibles, & se laissent emporter aux passions plus que les hommes; car on met peu de difference si telles femmes gouvernêt, ou si ceux qui gouvernêt, sont gouvernez par elles. Dauantage, outre que cette passion captiue la raison, & ruine les forces corporelles: il est difficile que la passion n'emporte le Prince à faire iniure aux citoyens, en l'honneur de leurs femmes, de leurs filles, ou de leurs parentes: de quoy eux se trouuant offenzé, comme de la chose dont ils sont plus ialoux, il encourt leur haine, ils conspirent contre luy, & l'accablent bien souuent, le priuant de la vie & de son estat: comme il arriva à Tarquin le superbe Roy des Romains; par la luxure de son fils: & à plusieurs autres semblables.

Que le Prince doit vser de conseil, & quels doiuent estre ses ministres.

CHAPITRE XVI.

PArce, que comme nous auons dit, personne n'est iamais trop suffisante pour le regard de la prudence, & que cette vertu est aussi grande à bien receuoir vn conseil, comme à le donner, quelque sage & prudent que puisse estre vn Prince: il luy est tousiours tres-vtile & quasi necessaire, d'auoir vn bon conseil, pour l'assister au gouvernement de son estat: car encores qu'il soit tres perilleux de prendre conseil d'autrui à cause de l'infidelité des hommes, & que chacun mesle ordinairement son interest & deliberations qu'il fait par autrui: neantmoins il est encores plus dangereux au Prince, de ne consulter point avec ses amis, des affaires d'importance: car l'empire sur les hommes, qui est plus difficile que sur tous les autres animaux, à cause de la diuersité de leurs passions, qui les emportent contre la raison: requiert tant de connoissance & d'experience, que les yeux, & les oreilles d'un seul ne peuuent estre suffisants pour y bien satisfaire. Il est certain que si vn Prince auoit tant de prudence, qu'il peust seul faire toutes choses, & preuoir toutes accidens à venir, qu'il seroit tres-louable; mais nonobstant cela, tousiours deuroit-il auoir vn conseil, quand ce ne seroit que pour ouïr leurs opinions, & diuers aduis: & iuger en les comparant avec l'intention qu'il a en l'ame, si elle est bien ou mal fondee: afin d'y estre confirmé: ou de s'en departir, selon la rencontre & la force des raisons: suiuant l'esquelles il refoudra: car comme il est dit aux proverbes, Les cogitations sont fortifiees par le conseil. Le Prince trouuera encores beaucoup d'utilité au conseil: car les hommes consultent quelques fois mieux és affaires d'autrui qu'és leurs propres: parce que la passion ne les empesche pas d'y voir clair, comme ceux à qui le fait touche, en leur propre & priué nom. En somme il faut que les Princes honorent les sages, & prudents, & que ceux-cy conseillent librement les Princes: car la sagesse sans puissance profite peu, & la puissance sans sagesse nuit à beaucoup. Plus la puissance sans prudence est grande, elle est d'autant plus pernicieuse: & la prudence eslongnee de la puissance, est manquée; & a les aisles rougées. La familiarité est heureuse de la puissance & de la sagesse: & celuy-la tres-heureux auquel l'une & l'autre se trouuent conioindtes ensemble: comme on seint de la diuinité de Pallas, qui seule sçait manier les sciences & les armes. Il ne faut pas que les Princes fassent difficulté de se seruir de conseil, sur ce que la plus grande louange est deue à celuy dôt la seule prouidence & preuoyance sont capables de fournir à tout: car il en reste assez, pour celuy qui sçait consentir aux bons aduis qu'on luy dône. Et quand le cōseil ne luy seruiroit d'autre chose, que d'euitier le nô de presôptueux & superbe, que la coustume est d'attribuer plustost, que le titre de prudent, à ceux qui ne suient que leur phantaisie & leur seule opinion: ils gagnent d'auantage d'honneur & de reputation de ce costé là, qu'il sçauoit perdre de l'autre.

Ce que les Princes sont bien souuent mal conseil, lez c'est parce qu'ils montrent ordinairement n'auoir pas agreables ceux, qui ne donnent pas les conseils conformes à leurs passions

passions, & que les flatteurs les perdent : à cause de quoy c'est à eux, à donner la licence à vn chacun, de dire librement son aduis, & les raisons sur quoy il est fondé, sans hazard de perdre ses bonnes grâces. Les Princes se doiuent accoustumer de l'ouïr, & de le receuoir, ne montrant point de trouuer mauuais que chacun die son opinion comme il pense : obseruant en cela le respect & la gravité deue à sa condition, sans oster ny donner plus de liberté qu'il ne faut : car la voye du milieu est la plus seure. Doncques le Prince ne pouuant embrasser toutes choses par sa science, il fera election de personnes, qu'il cōnoitra auoir de la prudence & de la probité, entre lesquelles il preferera ceux qui sont descendus de gens vertueux : car il y a de l'apparence qu'ils sont les meilleurs. Et ceux là il les appellera comme en société, & en part de ses affaires, lesquelles auront besoing d'autât plus d'ayde qu'elles seront grandes. Et en ce faisant quoy qu'il en arriue, ce luy deura tousiours estre de la consolation, d'auoir satisfait à la raison, & suiuy l'institution de la vie humaine, en laquelle les hommes ont besoing du secours les vns des autres.

Toutes les fois qu'il faudra consulter de quelque affaire d'importance, si elle n'est point si pressée, qu'elle se doie refoudre incontinent sur le champ, ou qu'elle ne soit point en danger d'estre euentee : il sera bon que le Prince la propose vn iour auparauant à ses conseillers, afin qu'ils ayent le loisir d'y penser & de discourir dessus. Car par ce moyen leur aduis pourra estre mieux digéré & plus solide.

Ceux que le Prince prendra pour ses conseillers, & ministres de ses autres affaires d'importance, comme chefs de guerre, ambassadeurs, secretaires d'estat, agents & autres semblables : doiuent estre tels, (s'il en veut estre bien seruy) qu'ils n'ayent autre soin & passion que de ses affaires. A quoy le Prince ne les peut reduire par vn plus conuenable moyen, apres les auoir choisis gens de bien, qu'en prenant luy meisme de son costé le soing de faire leur fortune, leur donnant de son propre mouuement, sans qu'ils ayent besoing d'y songer, & de se diuerti de son seruice, des dignitez, du bien & de l'honneur conuenablement à leur condition & metite : & il arriuera rarement qu'il ne les oblige par ce moyen. Et s'il fait autrement il ne sera iamais si bien & fidellement seruy : car il ne se trouue gueres de gens de iugement ayant l'esprit vn peu releué, qui ne se proposent en seruant les Princes, d'augmenter leur fortune, & s'accroistre en dignité & en honneur. Et partant ils ne manqueront iamais d'employer vne partie du temps à leurs affaires, qui se pourroit donner au seruice de leur maistre, s'il y pensoit pour eux, comme il doit faire pour le bien des siennes : chose qui luy sera tousiours fort facile, attendu qu'ils sont peu en nombre qui le soulagent, & luy sont necessaires pour la manutention de son estat, où il y a vne grande multitude d'affaires.

Comment le conseiller du Prince luy doit donner conseil.

CHAPITRE XVII.

Quant à celuy qui est appellé au conseil des Princes, il doit pour ne receuoir point de honte, ny de fâcheries du conseil qu'il donne, prendre les choses modement, & ne s'arrester à aucune, ny l'embrasser comme entreprise. Cela suffira de dire son opinion sans passion, & la defendre avec modestie : en sorte que celuy qui reçoit le conseil le suiue volontairement, sans qu'il paroisse d'y estre attiré par l'importunité de celuy qui l'a donné : car comme dit *Emilius Probus*, la condition des Roys est telle, qu'ils n'attribuent que les mauuais euenemens aux hommes, & les bons succez à leur fortune particuliere. On ne doit point taire vn bon conseil vtile à sa patrie, pour crainte seulement qu'il ne soit point executé : parce que la fin fera connoistre l'imprudence de ceux qui le refuseront : & la bonté & la prudence de celuy qui l'aura donné. Quand on veut reprendre vn Prince, il faut tellement accommoder ses paroles, qu'il connoisse qu'il y a autant d'amour enuers luy, que de volonté de luy decouurir son defect, & non moins : mais plustost d'auantage de reuerence, que de correction.

Que les biens du corps & de la fortune sont viles au Prince.

CHAPITRE XVIII.

Kai ὁ πρῶτος ἐν τῷ μέγιστον διακρίνομεν τὰς ἀρετὰς, ὡς ἐστὶν ἐν Αἰθιοπία. καὶ οὐκ οὐκ, ἀλλὰ καὶ ὁ μέλλων.

Arist. l. 4. polis. c. 4. Si pro magnitudine & proceritate corporis mandarentur honores, ut in Aethiopia aiunt quidem fieri solere, aut pro pulchritudine.

La beauté du corps est fort vtile au Roy aussi : premierement, parce qu'elle rend l'homme aymable, & l'amour incline à la complaisance, à l'obeissance, & à l'honneur : à l'op-

posée la laideur du corps fait l'homme contemprable : si elle n'est recompensée d'une éminente vertu : aussi comme rapporte Aristote, les Ethiopiens auoient accoustumé de faire dominer le plus grand du corps & le plus beau d'entre-eux. Secondement les âmes humaines ont vn desir & inclination enuers les choses qui sont plaisantes à voir, & ne croient pas volontiers qu'une personne laide par le corps, ait l'âme bonne : tenant que sa difformité prouient de celle de l'âme. Ioinct que, comme dit Cicéron, la personne du Prince ne doit pas seulement seruir aux esprits des citoyens, mais aussi à leurs yeux. Et puis l'âme ne peut bien exercer les opérations de ses facultez & puissances, avec des membres qui declinent de la figure humaine. Et les Philisonomes disent, qu'un monstre de corps est signe d'un monstre d'esprit.

La noblesse de race sert extremement au Roy, parce qu'on luy obéit plus librement : car les hommes qui de leur nature sont plus de difficulté de deférer à vn autre, pour les vertus & merites qui luy sont propres particulièrement, d'autant qu'il leur semble par là demonstrier & confesser leur defaut : pensent ne faire pas cet adueu si ouuertement, quand c'est à la noblesse de sa race, qu'ils sont soubmis, & non pas à luy, pour le moins si directement. Et si la noblesse manque au Prince, ceux qui sont d'ancienne extraction, sont difficulté de luy obeyr, regardant plus au merite de leur maison, qu'à celuy de la vertu de l'autre, qui est vray & solide. Et puis on reuere ceux qui sont issus d'illustre race, parce que les hommes croient, que la vertu & la qualité des predecesseurs se conserve en leurs descendants.

Les richesses sont vtils au Roy, parce que son intention ayant deux principaux obiects, l'un de rendre les citoyens bons & amateurs de la vertu, l'autre de repousser les violences qu'on leur fait, & celles qu'on leur pourroit faire : l'un ny l'autre ne se peut exécuter, sans richesses : car il ne faut pas gouverner les citoyens d'un gouuernement seruil & tyrannique : mais d'un regime civil & libre. Il faut que le Roy les induise aux actes vertueux & au bien civil, non par des menaces ny par des violences : mais par des presents & des loyers, dont la maniere sont les richesses. Semblablement pour chasser le mal de son peuple ou empêcher qu'il n'arriue, il est necessaire d'auoir des soldats & d'assembler vne armée : ce qui ne se peut faire sans moyens.

Et d'autant que tous les citoyens ne se conduisent pas par la raison & ne sont pas aysez à persuader, y en ayant quelques-vns qui sont durs de leur nature : à cause de quoy on ne les peut regir par la prudence seule : il faut de la puissance pour les reduire à la raison, autrement ils offenseront la republique & la troubleront. Et partant il est requis au Prince d'auoir de l'autorité & de la puissance suffisante, pour faire ce que son office requiert : à sçauoir de bien regler ses subiects : afin qu'ils vivent paisiblement & en iustice, selonc les loix de son estat : & de contraindre ceux qui s'elongneront de leur deuoir.

En quel cas le Prince peut faire la guerre legitimement.

CHAPITRE XIX.

IL est permis à vn chacun par la loy de nature, de repousser les iniures qu'on luy veut faire, ou en se defendant, ou en empêchant qu'elles ne soient faites ; ou en vengeance & repoussant celles qu'on a receuës, par quelque maniere que ce soit : en sorte qu'on puisse demeurer asseuré & en sauueté : se conformant toutesfoies en cela aux loix de la republique où on vit. Mais d'autant qu'on ne se peut defendre ny conseruer quelquesfoies sans guerre, quand il n'y a point de superieur dont on puisse auoir la iustice : il est permis aux Princes des republiques de la faire en attaquant, ou en se defendant pour ces iustes causes : Mais elle n'est permise ny en l'une ny en l'autre sorte, à ceux qui ne sont pas souverains, si ce n'est avec la permission de leurs superieurs. Et quant à ce que Titeliue fait dire à Pontius capitaine des Samnites, que la guerre est iuste à ceux à qui elle est necessaire : & que les armes de ceux la sont pieuses, auxquels il ne reste aucune esperance qu'és armes : cela ne se doit pas entendre en general & sans exception : Car si celuy qui a fait quelque tort ou dommage iniustement, & contre la raison, ne satisfait ceux qui s'arment contre luy, lesquels en demandent reparatiō selonc l'équité : & qu'il ayme mieux venir à la guerre pour sa defence, estāt ataqūé : ses armes alors biē qu'elles soient necessaires, ne sont pas iustes, car il luy reste l'esperance de la satisfaction, s'il veut entrer en reparatiō selonc la raison le requiert :

le requiert: mais si son ennemy refusoit vne satisfaction raisonnable: à l'heure ses armes seroient iustes, & non autrement.

On ne doit iamais venir à la guerre que pour ces causes: & faut se proposer tousiours deuant les yeux, que la iustice & la paix sont la fin où les armes tendent: lesquelles autrement ne seroient pas seulement inutiles: mais tres-pernicieuses au genre humain. Et partant ceux qui entreprennent des guerres par ambition, pour augmenter leur Empire, ou par quelq' autre cause iniuste, ils sont iniquement contre Dieu, contre le droit de nature, & des gens, & contre la raison humaine. Mais par dessus tous, cela est des-honneste aux Princes Chrestiens, qui sçauent ou doiuent sçauoir par l'instruction de leur religion, comme Dieu a les armes iniustes en abomination: à cause des maux qui s'en ensuiuent. Outre ces causes particulieres, il est permis aux Princes Chrestiens de faire la guerre pour l'aduancement de la religion; pour desfendre que l'exercice de la vraye ne soit empesché & reserré de son estendue: d'aller planter la foy és lieux où elle n'est pas: d'attaquer les infidelles, & agrandir leur estat des conquestes faites sur eux, avec cette intention: car il n'est pas licite autrement de les attaquer, ayant pour but principalement de conquerir. Il faut comme disoit Plin le ieune, en son Panegerique à Trajan; que le Prince se propose que comme il appartient à la felicité de pouuoir tout ce qu'on veut, c'est vn acte de grandeur de ne vouloir qu'autât qu'on peut. Nous deuons aussi considerer, qu'outre le niespris de Dieu, de la religion, des loix & des Magistrats, les desordres, les vassations, les meurtres, & les rapines qui s'ensuiuent de la guerre: les hommes par le continuel vsage des armes, deuiennent cruels & barbares. Et partant le Prince n'y doit iamais entrer sans quelque espee de necessité presente ou à venir, & moins en la guerre ciuile qu'en toutes les autres: attendu que la victoire mesme en est tres-miserable. Et puis ainsi que c'est vne chose facile d'entreprendre la guerre, voire aux plus couards & imprudents: il est tres-difficile de la finir & terminer: car cela depend de la seule voloncé du vainqueur.

Or ainsi que considerant qu'il n'y a rien qui soit plus contre la nature humaine & la droite raison que la guerre, on ne doit iamais l'entreprendre sans quelque espee de necessité: semblablement quand on s'y trouue engagé pour quelque occasion que ce soit, en atraquant ou desfendant: on ne doit iamais oublier que la paix est la fin des armes: ny se fier tant à ses esperances, quelque heureux succez qu'elles promettent, qu'on ne se souuienne que la puissance de la fortune, qui peut beaucoup és choses humaines, s'exerce principalement és faicts d'armes, & qu'en vne heure elle peut renuerser ce qu'on auoit acquis par le passé, & qu'on esperoit à l'aduenir: à cause de quoy vne paix certaine, (comme dit Titeliue) est meilleure & plus seure, qu'une victoire esperee: car celle-cy est en ta main & l'autre en la puissance de Dieu. Mais sur tout il se faut bien donner de garde en refusant la paix & les conditions tollerables, que l'ennemy offre, de le reduire à la necessité, ou au desespoir: car comme dit Portius Latro, les morsures de la necessité irritée, son tres-grieues: Et Curtius, la necessité aiguise la fainéantise mesme, & le desespoir est souuent cause d'esperer. De quoy Iean Roy de France, nous peut seruir d'un exemple domestique: c'est assez d'auoir vaincu les ennemis par leur confession mesme, qui est vne des plus grandes victoires qu'on peut obtenir sur l'ennemy.

Comment le Prince se doit comporter en sa victoire.

CHAPITRE XX.

SI la victoire a reduit sous l'obeissance du Prince, quelque ville, quelque republique, quelque peuple, quelque nation: sa grandeur de courage, sa vraye gloire & son vray honneur consiste alors à en vser moderement, & selon la droite raison: qui est de les conseruer en tout ce qu'il pourra, & de rendre les peuples meilleurs: & non destruire les republiques, & priver les subiects de leur liberté, en vsant de tyrannie enuers eux. Il ne faut iamais que le Prince vienne aux extremitez qu'y estant contrainct, par vne iuste necessité & ineuitable, & non autrement. Pardonner à ceux qui se soumettent, & humilier les superbes, c'est la vraye œuvre du Prince. Le premier soin que doit auoir le Prince Catholique pour auoir Dieu favorable en son regne, c'est de reduire les peuples non seulement qu'il a cõquis

par les armes ou par industrie, ou qui se sont soubmis volontairement à son Empire: mais generally aussi tous ceux qui sont ses subiects, à la religio catholique, & à l'obeissance de l'Eglise: soit qu'ils soient infidelles ou errants en la foy: vñt des moyes les plus propres, & cōuenables à les instruire & persuader. Et pour cet effect il les doit faire obeir à son Empire, & à l'executiō des ses cōmandemens, par les plus humaines voyes, & les moins repugnantes à la loy naturelle, qu'il sera possible: attendu qu'ils sont animaux raisonnables portants l'image de Dieu, & nais avec leur libre arbitre, cōme les Princes. Que si ce sont peuples, iustement soubmis à leur puissance, lesquels ne puissent estre contenus en leur deuoir, sans la rigueur: y ayant autrement du danger qu'ils se rebellent, & troublent l'estat: la religion Chrestienne & la raison naturelle requierent, que ce ne soit qu'à toute extremité: comme les Medecins viennent à couper les membres & au feu, quand tous les autres remedes ont esté éprouuez, & ne peuvent plus seruir. Et si pour cet effect il leur faut retrancher la liberté, que ce ne soit qu'à temps: à sçauoir pour la leur rendre, alors qu'on les pourra contenir en leur deuoir. Que si le mal requiert qu'on passe iusqu'à les changer de país pour habiter quelque autre region, afin de les escarter les vns des autres par le moyen de ce transport: cela ne se doit point faire sans leur donner des terres & des biens suffisants, pour viure honnestement: & n'est pas raisonnable que ce soit à la soule de ceux du país où ils sont enuoyez. Car il les faut desdommager selon la valeur des terres qu'on prend sur eux; où si on les enuoye en colonies habiter le país de ceux qui en ont esté tirez: le Prince doit rendre leur condition meilleure, en l'eschange de ce qui leur est departy, au lieu des terres qu'on leur a fait abandonner: & en recompense de ce qu'on les a priuez de la douceur de leur país naturel. Lesquelles conditions doiuent estre gardees, entant qu'il est possible, selon la droite raison, au transport des colonies qui se font pour peupler des terres, sans aucun crime des peuples qui sont transportez pour cet effect. Mais sur tout il se faut bien garder de cette barbarie & cruauté Turquesque: d'exterminer la race du Prince dont on a empieté, ou conquis l'estat, afin de l'asseurer par ces meurtres: car si cela est contre la iustice, le Prince doit craindre outre les tourments que sa conscience luy donneroit: & les tesmoins continuels de son inhumanité qu'elle produiroit à toutes heures contre luy, en le rendant miserable: que Dieu ne le foudroye, pour chastier sa meschanceté: où qu'il ne suscite les hommes pour en prendre vengeance, sans attendre apres sa mort à l'en punir aux enfers. La prudence fournit assez d'autres moyens de s'asseurer de ceux dont nous auons du soubçon, sans venir à violer le droit & l'equité. Et combien que ce soit avec plus de difficultez en apparence, elles sont moindres en effect, que les inquietudes & tourments d'auoir Dieu & les hommes pour ennemis: & vn remors toujours present de nostre conscience. Cette voye n'est pas seulement plus seure ayant Dieu pour protecteur favorable de la bonté: mais aussi plus honorable: à cause de quoy elle doit estre preferee à toute autre quelle que ce soit: car l'honneur est la plus precieuse chose qu'un Prince puisse acquerir des autres, & la plus digne de luy.

Il est prouué par ce que nous auons traité en ce liure, quel doit estre le Prince, & comme il se doit comporter enuers les citoyens & le peuple de son Empire, & enuers ceux qui n'y sont point subiects, si bien prouuez, par des raisons fondees sur la loy diuine, sur la loy de nature & sur le droit des gens, confirmees par Platon, par Aristote, par Xenophon, par Cicéron, & generally par tous les grands Philosophes, prudens & sages Politiques, qui ont esté deuant & depuis eux: & par l'exemple de tant de puissans & triomphans Monarques du monde, qu'on n'en sçauoit douter, sans estre priué du sens commun.

Des erreurs de Machiavel en quelques vns de ses discours d'estat, & principalement en ce qui concerne l'institution du Prince.

CHAPITRE XXI.

EN toute action & entre-prise qui se fait avec dessein, il faut considerer pour sçauoir si elle est bonne & louable, ou mauuaise & blasmable, la fin qu'on s'est proposée, & les moyens qu'on tient pour y paruenir: car de là depend le iugement de la verité. Pour connoistre la bonté ou mauuaité de la fin & des moyens, il faut examiner si tout cela est selon Dieu, selon la droite raison cōmune à tous les hommes, selon l'autorité des plus celebres person-

personnages en telles matieres, & selon l'experience. Or qui voudra bien considerer ce que Machiauel escrit pour l'institution du Prince souverain, tant au liure qu'il en a fait express, qu'en ce qu'il en touche en ses discours, sur les Decades de Titeliue; on trouuera que la fin qu'il propose au Prince, & les moyens pour y paruenir, sont contre l'autorité diuine & humaine, contre la droite raison commune à tous les hommes, contre l'experience, & contre la fin que se propose le Prince, quelle que ce soit en verité.

Premierement puisque la dernière fin où tendent les actions de chaque homme est sa felicité particulière, & que le pere de famille a le bien de tout son mesnage pour but, auquel le sien est compris: Le Prince, comme plus excellent que les autres hommes, & élevé en plus haut degré de dignité pardessus eux: a pour obiet de son gouvernement, non seulement sa felicité particulière; mais aussi en general celle de la republique où il commande, & de chaque vn en particulier qui vit sous son Empire. Que si les Machiauelistes veulent renoncer au sens commun, à la raison, & à l'autorité diuine & humaine, & de peur de m'accorder toute cette verité pour fondement; ils n'oseroient ne consentir pas à vne partie: à sçauoir que le Prince vise pour le moins, à sa felicité propre: car autrement le ciel, la terre, les éléments, les hommes, & generalement toute la nature, les dementiroient: attendu que chaque chose tend tousiours à son bien & à sa perfection: & tout homme à estre heureux, sans aucun excepter, & cela par vn desir naturel tellement enraciné en son ame, qu'il y est impossible de ne l'auoir pas, ny d'y renoncer. Doncques Machiauel qui a establi la fin du Prince qu'il institue à regner, en quelque sorte & à quelque prix que ce soit, a erré premierement en la fin qu'il propose à son Prince. Or la fin tenant le mesme lieu es choses actiues, comme le principe es contemplatiues; ainsi qu'Aristote & tous les Philosophes, & la raison le prononcent; le bastiment qu'il a fait là dessus s'en va en ruine de luy mesme, & sa doctrine est faulse comme son fondement.

Si on respond en la deffence de Machiauel, qu'il n'entend pas que regner soit la dernière fin du Prince: mais que c'est seulement vn moyen par lequel il veut le rendre heureux, luy & les peuples auxquels il commande, qui est sa dernière fin. Je responds que si Machiauel auoit eu cette intention, qu'il n'auroit pas erré en la fin: ains seulement à auoir escrit le contraire: mais en quelque sorte que ce soit, il a erré aux moyens qu'il propose au Prince pour regner: car ses aduis & conseils, ne sont pas propres, ny pour regner heureusement, ny pour regner long temps: aussi sont ils contraires à l'autorité diuine & humaine, à la raison commune, à tous les hommes, & à l'experience des Monarques, les plus sages & renommez du passé.

Il est aysé à connoistre que quand Machiauel se seroit proposé la vraye fin du Prince (ce que non) qu'il a erré aux moyens: car la fin de tout homme consistant en l'exercice des vertus actiues & contemplatiues: à sçauoir la prudence & la sapience, comme il a esté demontré: le Prince qui doit estre vn homme, ne peut auoir d'autre fin que celle-là. Et de fait nous auons montré par la loy de Dieu, par le droit des gens, par la raison commune à tous les hommes, par l'autorité des plus grands Philosophes, Platon, Aristote, Xenophon, & generalement de tous les sages personnages, & prudents politiques qui ont iamais esté, deuant & depuis eux, & en somme par l'exemple & experience de tant de puissants & triomphans Monarques, qui ont regné fort long-temps & vescu heureusement: qu'il est requis à vn Prince, non seulement pour viure heureusement, luy & son peuple: mais aussi pour durer en son regne; que son estat soit regy selonc de iustes loix, pour leur mutuelle conseruation; que luy & eux sont obligez reciproquement les vns enuers les autres, de certains devoirs: que le Prince doit estre iuste, religieux, garder sa foy, liberal, clement, non cruel, craindre pour sa vertu & iustice, & non pour sa cruauté: qu'il doit garder sa foy, n'en prendre point de guerre sans iustes occasions, & user doucement de la victoire, qu'il plaira à Dieu de luy donner: sans qu'il y ait aucuns autres moyens propres à regner heureusement, ny long temps. Or Machiauel ayant proposé des moyens tous contraires à ceux-cy, qui sont veritables: il a erré en sa doctrine, laquelle est contre l'autorité diuine & humaine, contre la raison commune à tous les hommes, & contre l'experience.

Or que les aduis & conseils de Machiauel soient contraires aux qualitez que nous auons montrees estre requises au Prince, il paroist, en ce qu'il en enseigne le Prince à mespriser la religion, à s'estudier à n'estre pas bon, pour en pouuoir user, & n'en user pas selonc la nécessité: de ne se soucier pas de l'infamie d'estre cruel: qu'il est plus seur d'estre crainct qu'aimé, quand

c. 12. l'un & l'autre ne peut estre ensemble : meilleur d'estre chiche & mecanique, que liberal: qu'il luy est expedient de faire la beste en lion & en renard: qu'il succede mieux à ceux qui sont mieux le renard, d'estre fort feint & dissimulé: de n'observer point sa foy donnee à son preiudice ou dommage: d'auoir l'esprit disposé de se tourner selon que les vents & les changemens de la fortune luy commandent: de fuir pour tout l'infamie & la reputation des vices, qui luy feroient perdre son estat: & quant aux autres, de s'en garder seulement, s'il est possible: qu'il se trouuera quelque chose qui paroistra vertu, laquelle seroit sa ruine s'il la luyuoit: & quelqu'autre qui semblera vice, laquelle sera sa seurété & son bien estre en la suiuant: qu'il luy suffit de feindre & paroistre auoir les vertus, comme d'estre pieux, fidelle, humain religieux & entier: mais que s'il les auoit en effect, & qu'il les obseruast tousiours, qu'elles luy seroient dommageables, & paroissant de les auoir vtils. Et que partât vn Prince doit auoir vn grād soin qu'il ne luy sorte iamais de la bouche aucune chose qui ne soit pleine des susdites vertus, & qu'il ne semble à le voir, & à l'ouir, qu'il soit tout pieté, tout foy, tout integrité, tout humanité & tout religion. A toutes lesquelles instructions ou plustost destruccions d'un Prince tres-amplemēt desduites, & fortifiées de toutes les apparences de raisons qu'il a peu, Machiauel n'apporte autre correctif, sinon fort peu de paroles: à sçauoir, que c'est le meilleur de ne se departir point du bien, quand on peut; mais estat necessité qu'il faut aller au mal. Et pour le regard des Princes de nouveaux estats, acquis en quelque sorte que ce soit, iustement ou iniustement, par force ouuerte ou par dol & fraude, (qu'il dit estimer d'auantage que les autres, & cette voye succeder mieux) il approuue leurs actions: dont il baille pour raison, que c'est chose fort naturelle & ordinaire, de desirer d'acquiescer: & que tous les hommes font louer quand ils le font, ou pour le moins ils n'en sont point blâmez. Il leur donne outre les susdits preceptes, pour moyens propres à se maintenir, de renuerser les republiques acquises: changer leur police: faire les pauvres riches: d'esteindre toute la race des Princes à qui elles appartiennent: faire mourir tous ceux desquels il se doit craindre, ne les pouuant approuiser: (car son opinion est qu'es grands personages, les nouueaux bien-faits, ne font pas oublier les vieilles iniures,) & en fin pour abregier, il leur propose Cesar Borgia pour miroir exemplaire: disant ne pouuoir donner de meilleurs preceptes à vn nouveau Prince, que les actions de ce tyranneau, voleur & assassin, & l'un des plus scelerats qui ait iamais vescu: lequel ce dit Machiauel, a mis en œuvre, & fait toutes les choses, qui se doiuent faire, par vn prudent & vertueux homme: pour ietter ses racines es estats, que les armes & la fortune d'autrui luy auoient concedez. En somme, voyla comment il veut que les Princes qu'il institue soient formez, pour regner sur les peuples. Or si celuy qui voyant en escript sur la tombe de Sardanapale, qu'il n'auoit emporté autre contentement avec luy, que ce qu'il auoit beu & mangé en sa vie, exhortant les autres à en faire de mesme: dit, que c'estoit l'Epiaphe d'un bœuf: s'il eust leu les monuments de Machiauel, où il institue les Princes: ne se fust-il pas escrié, que ce sont les marques du plus execrable monstre, & le plus pernicieux au genre humain, que la nature ait iamais produict: mais reuenons au point.

Puisque la doctrine de Machiauel est contraire à celle que nous auons montree, estre necessaire aux Princes pour viure heureusement, & pour regner long-temps: & qu'elle les detourne des vertus, & les rend vicieux: il est tout euident, que Machiauel a erré en la fin & aux moyens. Et partant que sa doctrine est fausse & pernicieuse. De sorte qu'il n'est point besoyn de s'y arrester d'auantage pour le destruire: mais seulement de faire connoistre plus sensiblement le mal qui en reuiet aux republiques, & principalement aux Princes.

Il est tout euident par ce que nous auons montré des Princes iusqu'à cette heure, que Dieu ne les constitue sur le peuple que pour estre obeis, aymez & honorez de ceux qu'ils prennent la peine de regir, comme bons peres & pasteurs: & que tout de mesme les peuples & les republiques, ne se rangent & s'oubsmettent à l'Empire des Princes, que comme les brebis sous leur pasteur, pour estre conseruez & viure heureusement. Or au lieu que le Roy, lequel doit estre comme vn Dieu humain en terre, communiquant le bien à tous ceux qui vivent sous vn Empire: Machiauel veut qu'il ne se soucie pas des vertus, qui maintiennent & decorent son thronne: mais qu'il polue sa Majesté sacrée & venerable, de sacrilege, de cruauté, de perfidie, d'impiété, de dissimulation, & de toutes les plus horribles & detestables vices & crimes, qu'on sçauroit imaginer. Et d'autant que c'est la coustume des peuples de se conformer en leurs mœurs, & en leur vie, à celle de leur Roy: &

que

Sup. le de-
cad. c. 13.
il princ. c. 3

Sup. le de-
cad. c. 26.
il princ. c. 3
c. 5.

c. 7.

c. 7.

que les citoyens sont ordinairement tels que les Princes se trouuent en la republique: par ce que la condition des Princes est de telle sorte qu'ils semblent commander tout ce qu'ils font: au moyen de quoy les peuples n'ont pas tant de besoin de commandement, comme d'exemple. Les instructions que Machiauel donne au Prince, enseignent par vn mesme moyen les subiects, à viure sans religion, sans crainte de Dieu, sans foy, sans respect enuers Dieu, ny enuers leurs Princes, & à n'espargner pas leur sang non plus: puis que l'obligation est mutuelle pour le regard de la conseruation entre le peuple & le Prince, selon vne deuë egalité. En quoy faisant il met tout le monde en confusion: les Princes en defiance du peuple: le peuple en vne perpetuelle peur de son Roy: dont il ne se peut ensuiure, que feu, que sang, que massacres, que ruines & subuersions d'Empires. Et par ce moyen Machiauel se montre auoir plus hay le genre humain, qu'un million de Timons ensemble, n'eussent peu faire: & estre pire que Neron, qui souhaittoit qu'apres sa mort, le ciel & la terre se melassent l'un avec l'autre.

Ceux qui veulent excuser Machiauel, mettent en auant, qu'il n'a entendu parler que des nouueaux Princes conquerans, & de la maniere de conquerir & de conseruer ce qui est conquis. Mais le tiltre de son liure, qui est le Prince en general, y repugne: montrant qu'il l'entend de tout souverain: ioinct que depuis le premier chapitre iusqu'à l'vnziesme il traite de toutes les sortes d'estats & principalement des especes de monarchie: & dit au second, que laissant les republiques à part, il discourra comme les principautez doiuent estre gouuernees & maintenues; sans dire puis apres, qu'il se restraigne à traiter du nouueau conquerant. Et quād il s'y seroit restrainct, où a-t-il trouué que la cruauté & la barbarie luy soit permise contre toute raison: Vn autre montrera qu'il a distingué les vrayz & legitimes Princes d'avec les tyrans. Je sçay biē qu'il fait vn chapitre à part de ceux qui par meschanceté sont venus à l'Empire: mais en tout le reste, où il doit doncques parler de ce bon Prince opposé à cettuy-cy, il ne luy donne point d'autres instructions, que celles que j'ay dites; & au lieu de blâmer ceux qui entreprennent sur les estats iniustement, & les usurpent, il les loue. Quelqu'autre soustiendra qu'en tout son liure, il n'a entendu donner instruction que pour les tyrans. Je ne sçay pas si l'intention de Machiauel a esté autre que ses escripts ne portent: car ils ne le declarent point: mais neantmoins il est bien vray, qu'il ne donne des instructions que pour ceux-là; comme il paroist par la description du tyran, que nous auons faicte selon Aristote. Et quand ç'auoit esté son dessein, il a tres-mal procédé, & comme vn homme imprudent & malicieux: car encores que le politique puisse traiter de la tyrannie, des tyrans, & des meschants artifices, desquels ils vident pour se conseruer: il ne les doit pas deguïser, pour les faire moins reprouuer: mais plustost donner enuie de les destruire: (ainsi que le soing d'engendrer vn monstre, n'appartient pas au Physicien: mais plustost d'empescher qu'il ne s'engendre.) Et lors qu'il escrit leur procedure, leurs deportemens & leur vie: ce doit estre pour les mettre en horreur aux hommes, comme pernecieux à la societé humaine: & pour donner les marques qui les facent dicer, afin d'euer leurs embusches, ainsi qu'Aristote a faict: Et en somme, en la sorte que les Medecins escriuent des poisons, de peur qu'elles ne nuïsent aux hommes, faute de les connoistre: & comme les Pilotes qui font les cartes marines, remarquent les bancs & escueils, de peur que les vaisseaux y brisent, ou qu'ils eschoüent. Mais au lieu de suiure ce chemin-là, qui est le seul que la raison permet; Machiauel a conuert le lion, le renard, & le loup rauissant, des habits du pasteur, pour tromper, deschirer & deuorer les brebis; & rendre par ces moyes les republiques, d'asyle, où la justice, les autres vertus & la felicité humaine sont leur demeure: vne retraite de tygres, de meurtriers & d'assassins: vn port de pirates, de corsaires & vne cauerne de voleurs. Il pouoit biē tirer d'Aristote, cōme il a faict, tout ce qu'il y a de bonnes maximes & de vrayz principes en ses discours, sur les decades & au liure du Prince: car c'est vne fontaine publique, où il est permis à chacun de puiser de la prudence d'estat. Mais il ne luy estoit licite ny pardonnable, de les deguïser, falsifier & empoisonner: faisant couler les eaux de cette source pure & nette de foy, par des canaux pleins de venin: infectant cōme vne harpie, & couuertissant en poison mortelles pointes qu'il a touche: lesquels ce Philosophe a escripts pour la conseruation de la vie & de la felicité des republiques & des citoyens. Aristote a posé les marques par lesquelles on descouure le tyran, comme peste des estats, afin de se garder de luy. Et Machiauel couuertit tout cela en instructions, pour faire regner son Prince en tyran. Aristote mōtre que le tyran ne peut se maintenir en l'Empire qu'en se masquant des vertus du vray Roy, comme nous montrons cela: Arist. l. 1. 1. Pol. c. 11.

& Machiauel veut enseigner aux Rois à le tenir par les voyes du tyran. O miserable precepteur, & encores plus miserable l'Prince qui en sera le disciple; & tres-miserable la republique & les citoyens à qui il commandera. En somme de ce que Neron, Caligule, Commode & autres tels tyrans, ont coué: il en fait esclorre des scorpions, & des basilics, qui empoisonnent le monde de desvion, de cruauté, d'irreligiō & d'atheisme, & neantmoins il trouuera des sectateurs; car la plus part du monde viuant plus selon les passions du sens, que selon la raison: laquelle ils laissent captiuer par les vices; voyant la licence que leur donne Machiauel, de se venger, de s'agrandir, & de s'enrichir: sans crainte de Dieu, sans religion, sans foy, sans pieté & sans auoir besoin d'aucune des autres vertus, requérant seulement qu'on s'en sache masquer, & les feindre, pour tromper sous cette couuerture, le monde. Il y en aura à qui ce palais cimenté de sang, que Machiauel edifie de la ruine du genre humain, semblera beau & riant, lesquels y colloqueront leur throsne: ne prenant pas garde qu'il est fondé sur du sable mouuant, & que la mer qui bat au pied, le renuersera à la fin, & eux aussi avec leur forteresse. C'est pourquoy la prouidence de l'Eglise est louable, laquelle conduite du saint Esprit, a deffendu à bon droit l'impression & lecture des liures de Machiauel, sur peine d'excommunication. En quoy les Princes la doivent faire obeir, & les supprimer par tout leur Empire: afin qu'en les estoiffant, ils establisent la paix en la terre, & leur repos au ciel: car eux qui n'ont pas despoillé la nature de l'homme en leur principauté, pour vestir celle des tygres: & qui ne veulent pas estre rien au lieu de Cesar, comme fut l'assassin Borgias, qui auoit tout preueu pour sa conseruation, excepté que Dieu punit les meschans: n'ont que faire des instructions maudites, & rui-neuses du miserable Machiauel.

Quant à moy, ayant discouuert sur les motifs qui peuuent auoir poussé Machiauel à escrire, avec tant de malice, & si pernicieusement, au preiudice des Princes contre la raison diuine & humaine: & contre l'autorité de tant de grands Philosophes & gens d'estat, luy le sçachant: & mesme à la ruine de sa propre reputation, parmy tous les vrayz prudens: ie ne voy que deux causes avec apparence, qui luy aient peu conuiuer, l'une est, la haine qu'il portoit à quelques Princes qui l'auoient offensé, lesquels n'osant attaquer en particulier, il s'en est voulu vanger dans le general, en les rendant detestables au monde. L'autre cause estoit d'empescher, par cette haine des peuples, qu'il leur concitoit, que la republique de Florence de laquelle il estoit secretaire, se reduisist sous l'Empire de quelque Prince fouuerain, qu'il depeignoit si detestable. Mais ny l'une, ny l'autre de ces causes, ne peut excuser l'impiété des moyens, qu'il a tenus pour paruenir à son bur: à sçauoir premierement de contaminer la majesté de tous les Princes, par l'ordure de ses instructions: & en leur donnant pour patron le scelerat Cesar Borgias, la rendre en horreur aux citoyens, qui la doivent tenir sainte & sacree. Et secondement de mettre cruellement les peuples aux mains avec leurs Princes: remplissant tout de meurtre & de sang, comme nous auons dit: sa passion l'a tellement auégulé en cela, qu'il descouure luy mesme sa meschanceté, & son ignorance affectée, par ses propres paroles: comme nous le montrerons pour cause de breueté, en ce qui est de la religion seulement: qui comprend toutes les autres vertus. Car si l'apparence d'estre religieux, & d'auoir de la pieté, est si vtile: quel plus grand aduantage est-ce doncques de l'estre en verité: si sa seule ombre a tant de vertu, comme il confesse, quelle force en aura le corps? Il respondra que la religion n'est qu'une feinte, pour brider le peuple. Voila ses maximes, & que la Chrestienne particulièrement, oste le courage & amolir les esprits: à cause de l'humilité où elle nous adresse. Contre ces meschantes & fausses maximes, j'ay montré aux morales, la nécessité de la religion pour viure heureusement: & pour le regard de la religion Chrestienne, il n'y a iamais rien au monde, qui ait donné tant de mepris de la mort qu'elle a fait: ny qui ait mis si haut la felicité dont les vertueux iouissent en l'autre vie. Elle se mocque des vanitez, de la fausse gloire, & du trompeur honneur, pour lequel les hommes hazardent leur repos, & vont perdant leur vie: mais la mort pour l'honneur de Dieu, sacrifier sa vie, se jeter dans le feu pour la religion, & aux perils pour sa patrie: sont ses delices, c'est sa coustume, & ses plus grands plaisirs, lesquels non seulement les hommes & les femmes ont recherché, pour l'amour de Dieu, par leur sang, & en souffrant le feu: mais les tendres Vierges aussi se sont presentées, & ont couru aux supplices avec tant d'ardeur & de courage, que les tyrans & les bourreaux en estoient estonnez. Il n'y a rien encores auourd'huy au monde, qui approche de la valeur des Chrestiens, soit sur la terre, soit sur la mer, ny qui courre plus volontairement au perils, que la noblesse

blesse François entre tous les autres : quand l'occasion de quelque bataille ou signalé combat se presente. Il est doncques faux, Machiauel, que la religion Chrestienne ait rendu les hommes plus mols : & tres vray, qu'elle leur fait mespriser la mort, & les folies qui degoient le monde, pour rendre les hommes asseurez & vrayement vaillants. Mais qu'est-ce doncques, pourquoy ne donnes tu pour instruction à ton Prince, qu'il faut qu'il soit religieux, sans hypocrisie & qu'il craigne vrayement Dieu? Ce n'est pas qu'il y ait plus de peine en la vertu qu'au vice, ny plus de repos à mal faire qu'à bien : les agitations, les inquietudes, les frayeurs que les meschans ont en l'ame : les remords de leur conscience, leurs labeurs, à ce garder du monde qui les hait, te demangent iout haut. Qu'est-ce doncques? parle franchement. Ha! ie t'entends : c'est que la vraye crainte de Dieu, la vraye religion, les vrayes vertus, ne peuuent compatir avec tes detestables & abominables moyens, que tu leur donnes, de faire des conquestes iniustes : d'exterminer par vne barbare cruauté, plus que Turquesque, la race des Printes, qui doit estre sacree : & de conseruer leurs estats par tromperies, par infidelitez, par iniures, par inhumanité, par ruines, & par saccagemens. Dieu soit loüé, le mal est descouvert : de sorte que tu ne pueras pas les Princes, qui voyent maintenant la hayne que tu leur porte, les voulant broüiller avec leur peuple, & les ruiner avec Dieu, pour estre à iamais malheureux. Ils te laisseront là Machiauel, comme vn imposteur, avec ton Cesar Borgias. Ils croyront qu'il ne prendra pas mieux à ceux qui suiuront tes preceptes, qu'à luy, & aux autres tyrans : lesquels apres auoir mené vne vie penible & fascheuse, sont morts encores plus miserablement. Car en premier lieu, ainsi que les corps maladijs & infirmes, ont besoin de plus de precautions & de soyn, pour se preseruer des maladies, & maintenir leur vie : de mesmes les Empires acquis par fraudes, & retenus par tyrannie, sont plus subiects aux coups de la fortune, & à estre perdus : estant tousiours attaquez ouuertement ou à couuert, par les bons & par les meschans : chacuns desquels pense auoir iuste droit dessus, & la faueur de Dieu en vne telle entreprise : laquelle est par consequent tres perilleuse aux tyrans : car ces choses donnent de merueilleuses resolutions. Et cependant les tyrans sont en vne perpetuelle peine, de se garder des embusches qu'on dresse contre leur personne, & de deffendre leur vie : laquelle ils scauent estre odieuse au monde, & assaillie des peuples, qui desirent de recouurer leur liberte, & sortir hors de seruitude : vne perpetuelle frayeur les enuironne, qu'on ne se vange des cruantez qu'ils ont faites : l'espee pend tousiours sur leur teste, attachee à vn cheueu : chacun court hardiment à leur mort. La crainte que les tyrans ont de tomber en la puissance de ceux qu'ils tyrannisent, leur fait faire prouisiõ de poisons pour mourir. Calicula & Caracale Empereurs, en portoiẽt tousiours avec eux : & Heliogabale des licols de soye pour s'estrangler, s'il se trouuoit pressé. Ils sont quelquesfois reduits en telle extremite qu'ils sont contrains de mettre la main sur eux mesmes, n'ayant amy ny ennemy, qui les veuille tuer, pour finir leur misere : ainsi que Nerõ s'en plaignoit : car en fin il y en a fort peu qui descendent aux enfers sans espandre leur sang, les femmes mesmes des tyrans ne les espargnent pas. Alexandre tyran de Pheres, fut tué par sa femme : & Commode l'Empereur par sa garce. Et d'ailleurs, la conscience du tyran à laquelle il ne se scauroit cacher, non plus qu'à Dieu, luy liure continuellement des assauts, par les horreurs de ses meschans actes, qui luy sont autant de gehennes, de furies, & de supplices, comme messagers & auant-coueurs, de ce qu'il souffrira apres sa mort. Voyle la miserable estat, & le pourtrait de la vie detestable, que les tyrans meinent en ce monde, avec laquelle leurs tourments finiroĩt, s'il n'y a point de Dieu : mais il est, & c'est luy seul qui est en telle sorte, que sans luy ils ne seroient pas : sa bonte les a fait estre pour iamais, & sa iustice punira eternellement leur malice. Et partant ainsi qu'on n'enuie point la pompe, la manificence, l'Empire & les richesses apparentes, de ceux qui ioüent sur l'eschafaut le personnage d'vn Empereur : parce que nous scauons que sous les habits impériaux, il y a vn faquin ou quelque valet : les sages Princes qui connoistront les vilanies & la misere qui sont cachees sous la vilaine apparence de la fortune, & des richesses, auront leur vie en horreur, & ne l'enuieront pas : eux qui scauent que les richesses sont instrumens pernicieux à celuy qui les possede, sans l'usage de la vertu ; & que pour le regard des honnestes delices, de la splendeur, de la renommee, de la gloire, & de l'honneur, qui sont les biens des ames genereuses ; que ceux là peuuent estre acquis en regnant vertueusement, & non par tyrannie : & que quand tout le monde seroit ingrat à reconnoistre leur merite ; (ce qui n'arriue iamais) : la conscience est vn assez ample theastre à la vertu. Ils se moqueront de

Gedeon
Jud. 8.

Machiauel & vengeront par le feu en ses liures, l'iniure qu'il leur a faite, d'avoir mis leur bonté en soubçon à leurs subiects, par les deshonnestes & inhumaines instructions, qu'il leur a voulu donner: leur proposant pour exēple ce monstre Cesar Borgia, si scelerat & infame: & choisiront pour imiter au lieu de ce petit tyranneau, Marc Aurelle l'Empereur Philosophe, Constantin le grand, Theodose, Iustinian, Charlemagne, S. Louys, & tant de braues & religieux Rois, qui ont esté par le passé. Ils ne seront pas si fols de croire que tout leur soit licite, comme il le leur veut persuader, en flattant leurs passions: mais au lieu de lieutenant de diables qu'il a designé de les faire estre en la terre, ils se tourneront vers Dieu qui les a constituez pour le représenter, leur mettant en la main le sceptre & l'espee: afin de rendre & apprendre la iustice aux peuples: pour le faire honorer selon leur religion, & pour punir les meschants. Ils respondront comme fit Gedeon aux enfans d'Israël, luy disant, domine sur nous toy & ton fils: ie ne domineray point sur vous, ny mon fils aussi, mais le Seigneur y dominera. Ils connoistront que la sagesse & la puissance sont seurs, & tousiours compagnes de la vraye religion: sans laquelle il est necessaire qu'eux & elles deffailent. Ils la respecteront & seront respectés à leurs subiects, gardant la Loy de Dieu, & ses commandemēts: afin de l'avoir propice, quand il faudra luy rendre compte comme à leur souverain seigneur: à la volonté duquel ils doivent obeir, & à qui rien n'est caché. Et pour la conservation & accroissement de leur Empire, ils se contenteront des legitimes moyens, qu'il leur donne & permet: & remettront le reste à sa providence. Quand il respondra à leurs souhaits, à leurs entreprises, & à leurs desseins: ils en reconnoistront le succes de sa bonté, comme d'avoir obtenu l'Empire: & l'en remercieront avec ceste resolution de tenir pour constant, s'il arriue quelque chose au contraire, que Dieu fait tout pour le mieux: sans s'attendre de pouvoirs'avancer par les finesse de l'industrie humaine contre sa volonté. Ils se souviendront qu'il sçait oster les Empires à ceux qui en abusent, ainsi qu'il les amplifie, les deffend, les fonde, les establit, & les donne, comme il luy plaist. Ils croyront que la race, la force, ny la dexterité des Monarques ne peut rien sans luy. Que les Princes qui ont les plus grands estats ne sont pas les plus heureux: mais ceux-là seulement qui aiment & craignent tousiours Dieu: sans oublier iamais qu'ils sont hommes. Et en ce faisant ils seront benis de Dieu, aimez & honorez des peuples, comme autant de Dieux humains: Ils iouiront de la plus grande felicité qui soit au cours de ceste vie, & seront couronnez d'une gloire eternelle en l'autre, pour y demeurer & viure à iamais heureusement. Voyla vne partie de ce que la raison & ma conscience m'ont conuié à dire en ce lieu, contre Machiauel, touchant son institution du Prince: non pour luitter contre les ombres des morts, comme l'on dit; mais contre les vivants: car sa meschanceté n'est que trop viue en l'ame & es actions de plusieurs pestes du genre humain, dont les vns approuvent sa doctrine, & les autres l'a pratiquent, ausquels ie parle en sa personne, comme à luy mesme s'il y estoit.

Je n'ay point entrepris de traiter par le menu de tout ce qui appartient à chaque espece de police ou gouvernement de la republique; c'est pourquoy ie n'enfonceray pas d'avantage ceste matiere. Mais ce que j'ay dit plus particulierement de la Royauté que des autres, pourra servir à tirer de la connoissance de ce qu'il les concerne par proportion: d'autant que la vraye & parfaite Royauté se trouvant estre la plus excellente police: elle est la mesure de la perfection ou imperfection des autres formes de gouverner; selon qu'elles s'en approcheront ou esloigneront plus ou moins. Je prie Dieu que ce que j'en ay dit puisse servir à sa gloire & au bien du public, comme ie me le suis proposé en escrivant.



DE LA POLITIQUE;

LIVRE QUATRIESME,

Auquel il est traité des causes des seditions, de la ruine des republicques, & des moyens de conseruer l'estat.

De la cause des seditions en la Republique.

CHAPITRE I.

Παύλαχ' δὲ ἄλλ' τὸ αἰσίου ἢ γένος· ἔ μιν
ποῖς αἰσίοις ὑπάρχει ἀνάλογον ἢ ἐν ἴσοις· ὅλως
γὰρ τὸ ἴσον ζητωμένως καταλέγει.

Ομολογούμεντες δὲ τὸ ἀπλῶς ὅσα δίκαιοι, τῷ
κατ' ἀξίαν ἀφαιρούμεν· καθεστὼς ἐλπίσιν τοῦ
περὶ οἱ μὲν, ὅτι, ἐὰν κατέ τι ἴσιν ὦσιν, ὅλως ἴσιν
νομίζουσιν ὅσα, οἱ δ' ὅτι, ἐὰν κατέ τι αἰσίοι,
πᾶσι τοῖς αἰσίοις ἀξίον ἑαυτῶν.

Arist. l. 5. Polit. c. 1. Vbiq̃ue enim propter inaequalitatem seu iniquitatem seditio oritur. Est autem inaequalitas, & cum inaequales quidem sunt cives, non tamen inaequalibus tribuitur id quod proportionem sit aequale: & cum aequalibus tribuuntur inaequalia. Regnum enim perpetuum inaequale & iniquum sit inter aequales. omnino enim homines aequale querentes inter se dissident & discordant.

Cum autem inter eos conueniat de eo quod iustum est simpliciter: de eo quod iustum est proportionem dissident, quemadmodum ante dictum est: alij quidem quoniam si aliqua res sint aequales, existimant se esse omnibus rebus aequales: alij si aliqua res sint inaequales & superiores, pluribus aut maioribus se dignos esse putant.



LE commun principe qui dispose les hommes à seditions en toute sorte de republique, c'est l'inegalité. Et l'inegalité est quand les citoyens sont inegaux, & qu'on ne leur communique pas ce qui leur est egal, selon la proportion Geometrique, mais selon l'Arithmetique; & quand on attribue à ceux qui sont egaux des choses inegales: car il est certain que c'est en cherchant l'egalité que les hommes ont des dissensions entre eux: parce qu'encores qu'ils soient d'accord de ce qui est iuste ou egal simplement: c'est à dire que chacun doit auoir autant qu'il luy appartient simplement, ils ne conuiennent pas de ce qui luy est iuste ou egal à proportion de chacun: c'est à dire de la quantité que chacun doit auoir selon sa qualité. La cause de cela est, que si les vns sont egaux entre eux en quelque chose, ils s'estiment l'estre en toutes choses: & les autres s'ils sont inegaux & superieus en quelque chose, ils s'estiment dignes de plus grandes. Et ainsi toute la source des seditions part de l'inegalité selon la proportion Geometrique & Arithmetique, de quoy ils ne s'accordent pas. Or ayant traité és Morales de ces deux proportions, ie n'en repeteray point icy l'explication, mais i'en viendray à l'espece des causes pour lesquelles naissent les noises & les debats.

Περί ὧν δὲ καταλέγουσιν ὅτι κέρδι' ἔστι μὴ,
καὶ πείρατα τῶν τοις· ἔ γὰρ ἀπμίας φεύοντες καὶ
ζημίαν, ἢ ἄλλ' αὐτοῖς, ἢ τῶν φίλων καταλέγουσιν
ἐν ταῖς πόλεσι· αἱ δὲ αἰτιαὶ ἔσονται τῶν
κατήσεων, ὅσων αὐτοὶ τι ἀφαιρήσιν τ' ἐκ τῶν
τῶν ποτ'· περὶ ὧν δὲ καταλέγουσιν ὅτι μὴ ὡς τ' ἀεὶ μὲν
ἔστι πλεονέκτησιν ὅσα, ὅτι δ' ὡς πλεονέκτησιν.
Διὰ κέρδι' γὰρ καὶ ἀφαιρήσιν παροξύνονται
τοῖς ἀλλήλοις· ὅχι καὶ κατὰ τὴν σφίσι αὐ-

L. 5. pol. c. 2. Ea autem quorum causa dissident & discordant, sunt lucrum & bonus, et que huius contraria sunt. Nam ignominiam & nullam seu damnum fugientes, qua vel se vel amicos attingat, seditiones in ciuitatibus commouent. Causa autem & origines motuum, a quibus et ipsi hoc modo afficiuntur, et de rebus quorum causa dissident, sunt aliquo modo numero septem, aliquo modo plures &c.

Propter lucrum enim et propter honorem inter se excandescunt, non ut illa sibi comparent: & possi-

on permet que ceux à qui la forme du gouuernemēt ne plaist pas, viennent à auoir les plus grandes charges : parce que cela leur donne la commodité d'entreprendre sur l'estat : ou bien s'ils sont negligents en leurs charges ils donnent occasion aux autres de remuer. En sixiesme lieu, la negligence de petites choses cause de grands desordres : car croissant peu à peu on ne s'en aperçoit que quand il n'y a plus de remede que tres difficile & dangereux. Les seditions ne se font pas pour de petites choses, mais on vient de petites aux grandes, & principalement quand cela arriue entre ceux qui ont de la puissance & autorité dans le pais : car si elles durent, ils mettent toute la republique en trouble, la separant en diuers partis. En septiesme lieu, il arriue aussi quelques fois des seditions, à cause de estrangers qui sont receus en vne republique, iusques à ce qu'on se soit accommodé avec eux : parce qu'une republique ne se forme pas de chaque multitude qui se rencontre fortuitement : elle ne se fait pas aussi en tout temps.

[illegible]

Διὰ χαφρόνησι δι' ἐξασίαζουσι, ἥ ἐπιτίθει-
ται οἷον ἐπὶ ταῖς ὀλίγαρχαῖς, ὅτι αὐτοὶ πλείους ὄντι
οἱ μὴ μετέχοντες τῇ πολιτικῇ· καὶ οἱ λοιποὶ γὰρ οἷον
ἔσονται ὡς ἐν ταῖς δημοκρατίαις οἱ ἔμποροι χαφ-
ρόνησαντες τὰ ἄλλα καὶ ἀναρχίας.

Γίνοιντο δὲ καὶ δι' αὐξήσιν τῶν ἀφ' ἑλπίος ἀτάλῃων
μεταβολαὶ τῶν πολιτευμάτων· ὥστε γὰρ σῶμα σὺν
μερῶν σύγκειται, καὶ δεῖ αὐξάνεσθαι ἀτάλῃων, ἵνα
μὴ συνμμετρία· εἰ δὲ μή, φθείρεται.

Στασάδουσι δ' ἐν μὲν ταῖς ἐπιγραφαῖς, οἱ πολλοί, ὡς ἀδελφοί, ὅτι ἐν μέτρῳ τῷ ἴσῳ, χα-
θαίρει εἰρηὶ πλεόντεσι, ἴσοι ὄντες. ἐν δὲ ταῖς δημο-
κρατίαις οἱ γνώμενοι, ὅτι ἐν μέτρῳ τῷ ἴσῳ, οὐκ ἴσοι
ὄντες.

Μερίτη μὴ οὐδ' ἴσως ἀφ' αἰσῶν, ἀρετὴ καὶ με-
τρησία· εἴθε πλὺτ' αὖ καὶ πωλεία.

Arist. l. 5. polit. c. 1. *Democratia enim orta ex ea est, quod qui quavis re pares essent, se simpliciter pares esse existimarent. Nam qui similiter liberi sunt, se simpliciter aequales esse putant. Oligarelia autem ex eo nata est, quod qui sunt una aliquate inaequales & superiores, se omnino inaequales esse putant. Quia enim copiosi rei familiaris alios superant, i cetero inaequales se esse animantur: inde fit, ut illi quidem, proinde ac si sint aequales, omnia aequalia sibi tribus aequum esse sentiant, hi proinde quasi sint inaequales superiora omnia habere studeant. Nam quod superat inaequale est. Habent igitur omnes haeripublica administratione forma aliquid iuris, sed simpliciter prava sunt. Et propter hanc causam cum virisque non pro sua existimatione suaque opinione respublica administrationes sunt participes, seditiones inter eos commentantur: quoniam autem omnium iussissime seditiones excitantur, qui virtute excellunt, tum minime hoc faciunt. Maxime enim probable est rationi, simpliciter esse inaequales: sunt autem quidam qui cum gerere praesant, dignos se putant non aequalibus sed pleribus & amplioribus, propter hanc inaequalitatem: videtur enim esse nobiles & generosi, quibus maiorum virtus et diutius suppetunt. Principia igitur hac sunt seditionum, bi sunt atque haec cause, quibus impulsu seditiones concitant. Quocirca conversiones et administrationes respublica administrationum merito fiunt.*

L. 5. c. 3. *Propter contemptum autem seditionem excitant, & impetu facto in aliquos in vadunt, ut & in oligarchiam cum plures sunt hi, qui a reipublice administratione excluduntur (meliores enim se esse putant) & in democratijs locupletes contempta confusione & perturbatione rerum.*

Oritur nam propter incrementum quorundam à proportionem auersum ac remotum. rei publice administrationum commutationes. Quæ admodum enim corpus ex partibus constat, idque oportet ex proportionem crejere, ut maneat partium commensus, sin minus, interis.

Seditio: autem concitatur in oligarchijs quidē plebs, & multitudo, tanquam iniuriam accipiens, quod æqualiū non sit particeps, cū sit æqualis, quoniam modū ante dictū est: in democratijs vero nobiles & clarī viri, quoniam æqualia cōsequuntur, æqualibusque pramissorumatur, cum æquales non sint, sed multo superiores.

*Ac maxima fortasse dissensio & discordia est ea,
qua est virtuti cum vitio proxima: altera, divitiarum & paupertatis.*

Les causes des seditions que nous venons de nombrer semblent regarder routes sortes de republiques en general, mais celles qui suivent arriuent plus particulièrement es états où plusieurs commandent, ou bien la multitude

Le mespris excite des seditions, lors que ceux qui sont exclus du gouvernement de la republique, se trouuent plusieurs qui s'estiment plus puissants: ils se iettent sur les autres & les attaquent. Cela arriue en l'oligarchie quand les exclus sont en plus grand nombre: & es Democraties quand les riches mesprisent la negligence & le desordre du gouvernement. Il s'emeut aussi des seditions en la republique quand quelqu'une des parties s'accroist outre la proportion cōuenable de son gouvernement: comme quand la multitude des pauvres deuiet trop grande, & que par ce moyen le nombre du menu peuple excède le reste: Ils entreprennent sur les nobles & riches, comme si ceux-cy deuiennent plus puissants, ils entreprennent sur les pauvres, de quoy il arriue des seditions: car comme le corps animé consiste de parties, lesquelles doiuent croistre par proportion conuenable à sa nature, pour estre conseruee, & si ceste proportion manque il se corrompt; il en est de mesme es republiques. Cet accroissement excessif arriue quelquesfois sans qu'on s'en aperçoie es democraties & oligarchies, où les vns deuiennent pauvres & les autres riches quasi insensiblement. Il aduiet aussi par fortune: comme si les nobles sont affoiblis par quelque guerre contre les ennemis ou par vn combat entre eux: ou que le peuple soit affoibly, & que les riches deuiennent les plus forts: mais cela arriue plus rarement en la democratie. Quand il se trouue que ceux qui tiennent le gouvernement sont personnes infames, y estant paruenus au sort, il se fait del'emotion, afin que les gouverneurs ne se fassent plus de ceste façon, mais par election. Si les deux parties de la republique qui semblent estre contraires, comme les riches & le peuple, viennent à estre egales en puissance, & qu'il n'y ait point de mediocres ou peu: cela est pour causer de la sedition: l'une ne voulant pas ceder à l'autre: là où quand l'une est plus puissante, celle qui est plus foible ne veut pas hazarder contre l'autre. Et pour ces raisons ceux qui sont excellents en vertu ne sont iamais de sedition: parce qu'ils sont tousiours peu à comparaison des autres.

Es oligarchies le vulgaire excite des seditions, pretendant qu'on luy fait tort de ce qu'il n'est pas fait participant des choses egales, s'estimant égal aux autres. Et es democraties les nobles & illustres hommes s'emeuent de ce qu'estant plus que les autres, ils n'ont que des choses égales à eux. La plus grande dissention est volontiers du vice avec la vertu, & en second lieu des richesses & de la paupreté. Mais en quelque sorte que ce soit le commun peuple l'emeur d'auantage pour son bien domestique, & les plus releuez & polis disputent de ce qui est de l'honneur avec le vulgaire.

Δῆμος δὲ γὰρ ἐνέτοις ἐκ τῶ ἴσου ὅτι οὐδ' ὅτι
εἰς ἴσους ἀπλῶς ἴσους εἶναι.

Ολιγαρχία δὲ ἐκ τῶ ἀρίστων ἐπὶ πῶτα, ὅλως
εἶναι αἰσίων ὑπολαμβάνουσιν ἕξ τῶ ἴσου γὰρ ἀρι-
στοί ὄντες, ἀπλῶς αἰσίοι ὑπολαμβάνουσιν εἶναι ἑ-
ταίροι μὲν ὡς ἴσοι ὄντες πᾶσι τοῖς ἴσους ἀξίους
μετέχειν· οἱ δ' ὡς αἰσίοι ὄντες πλεονεκτοῦν ζη-
τῶσι.

Καὶ ὁ δὲ πᾶσι τῶν αἰσίων, ὅτας μὴ ἔχ' τὴν
ὑπολήψιν, μὴ ἔχοντες πλεονέκτουσιν ἔχοντες, με-
τέχειν τῶν πολιτικῶν, κασιγῆσιν· πᾶσι τοῖς μὲν
δικαιοῦσιν ὡς κασιγῆσιν, κίρτα δὲ τὸ τοῦ ἀφ' ἑ-
σέως ἔχει ἀρετῶν ἀφαιρούμενος· μαίνας γὰρ ὡ-
λοῦν αἰσίων ἀπλῶς εἶναι τῶν μόνων.

Τὸ πόθεν μὲν οὐδ' ἐν δημοκρατικῇ πολιτείᾳ ἐ-
λευθερία· τὸ γὰρ λέγειν ἐμβαδόν, ὡς ἐν μόνῃ τῇ
πολιτείᾳ τῶν ἡμετέρων μετέχοντας ἐλευθερία· τὴν
γὰρ ἐν ἡμετέροις φασὶ πᾶσαι δημοκρατίαι· ἐλευ-
θερία δὲ ἐν μὲν, τὸ ἐν μέντοι ἀρχαῖς, ὡς ἀρχαῖς· ἐ-
ν τῇ γὰρ τὸ δίκαιον τὸ δημοκρατικόν, τὸ ἴσον ἔχειν ἐπὶ

L. 5. poli. c. 1. Democratia enim orta ex eo est quod
qui quavis re pares essent, se simpliciter pares esse exi-
stimarent: nam qui simpliciter liberi sunt, se simplici-
ter aequales esse putant.

Oligarchia autem ex eo nata est, quod qui
sunt vna aliqua re inaequales & superiores, se om-
nino inaequales esse putant. Quia enim corpori rei
familiaris alios superant, ideo se simpliciter inae-
quales esse autumant. Inde fit ut illi, proinde ac si
sint aequales, omnia aequalia sibi tribui aequum esse cen-
seant: hi proinde, quasi sint inaequales, superiora omnia
habere studeant.

Et propter hanc causam, cum utriusque, non pro sua
existimatione suaque opinione reipublica administra-
tiones sunt participes, seditiones inter eos commouentur.
Cum autem omnium iustissime seditiones excident ij,
qui virtute excellunt, tum minus hoc faciunt: maxime
enim probabile & rationi est consentaneum, hostian-
tum simpliciter esse inaequales.

L. 6. c. 2. Finis igitur democratiae propositus est li-
bertas: hoc enim dicere consueuerunt, proinde quasi in
hac sola politia participes sint libertatis: nam demo-
cratia omnem hoc spectare, ac sibi destinare dicunt.
Iam vero vnum libertatis argumentum est, vicissim
parere atque imperare. Etenim ius populare est aequa-

χρᾶς ἀεὶ ἔχειν, ἀλλὰ μὴ χρᾶς ἀξίαν· τὴν δ' ὁρ-
 τῶν τῶν διγῶν, τὸ πλῆθος ἀναγκάζει εἶναι, ὅτι αὐ-
 τὸν τοῖς πλείοσι, τὴν δ' εὐαί χρεὶ τῶν, ὃ τὴν
 εἶναι τὸν διγῶν· φασὶ γὰρ δεῖν ἵσθαι ὅτι χρᾶς ἐξαρτῶν τὴν
 πολιτείαν· ὥστε καὶ τὰς δημοκρατίας συμβαίνει κυ-
 ελιώτερος εἶναι τοῖς πολλοῖς τῶν ἐπὶ τοῖς πλείοις
 γὰρ εἶσι· κύριον δὲ, τὸ τοῖς πλείοσι δοῦναι· ἐν μὲν
 οὖν τῇ ἐλευθερίᾳ σημαίνει τὸ ποῦ ὅτι πᾶσι πάντες
 οἱ δημοκροῖ τὴν πολιτείαν ὁρῶν· ἐν δὲ, τὸ ζῆν ὡς βί-
 λεταί πᾶσι· τὴν γὰρ τῇ ἐλευθερίᾳ ἔργον εἶναι φα-
 σιν, ὡς τῇ δούλου ὅπως, τὸ ζῆν μὴ ὡς βίλει· ὃ
 μὲν οὖν δημοκρατίας ὁρῶν· ὅτι τοῖς δούλοις· ἐν τε-
 ρῇ δ' ἐλευθερίᾳ τὸ μὴ ἀρχεῖσθαι· μάλιστα μὲν ὅτι
 μηκέτος· εἰ δὲ μὴ, χρᾶς μέγιστος· ὃ συμβαίνει τῇ
 τοῖς τῇ ἐλευθερίᾳ τῇ τῇ τὸ ἴσον.

Συμβαίνει δ' οὐκ ἔστιν ὁμοιογενεῖς εἶ-
 ναι δημοκρατίας· τὴν δ' ὅτι τὸ ἴσον χρᾶς ἀπαρ-
 τας χρᾶς ἀεὶ ἔχειν, ἢ μάλιστα· εἶναι διοικῶσαι δημο-
 κρατία· ὃ δὲ μὴ· ἴσον γὰρ, τὸ μὴ μᾶλλον ἀρ-
 χεῖν τῶν πολλοῖς ἢ τῶν ἐν πόλει· μὴ δὲ κυρίως εἶ-
 ναι πᾶσι μέγιστος, ἀλλὰ πᾶσι τῶν ἐξ ἴσου χρᾶς ἀεὶ ἔ-
 χων· ὅτι γὰρ αὐτὸν ἀρχεῖν νομίζουσι πᾶσι ἴσθαι τῇ
 τῇ πολιτείᾳ.

La fin que la Democratie se propose pour but, c'est la liberté, selon ce que le peuple a ordinairement en la bouche. Ils prennent pour argument de liberté, commander & obeir l'un apres l'autre: car le vulgaire fuit l'egalité Arithmetique, veut iouir de la Republique selon ce droit: & que tout cela dont la plus grande partie aura esté d'aduis, soit arresté & droit: disant que l'egalité Arithmetique doit estre entre tous les citoyens. C'est pourquoy il arrive en la Democratie, que les pauvres ont plus d'autorité & de puissance que les riches: parce qu'ils sont en plus grand nombre, & que ce qui est resolu par plusieurs, demeure arresté. La Democratie se propose en second lieu de vivre comme chacun veut, disant que cela est vne fonction de la liberté: attendu que c'est à celuy qui est esclau de vivre, non comme il veut: d'où naist de ne vouloir obeir à personne: & si cela ne se peut, d'obeir & commander pour le moins l'un apres l'autre. Voila l'egalité & le droit, selon lequel le peuple s'assemble en la Democratie, où chacun pauvre & riche commande à son tour, sans auoir egard à aucune dignité. La Democratie a son origine de ceux qui ont estimé qu'estans egaux en quelque chose, ils l'estoient simplement en toutes: pensant parce qu'ils sont libres, estre simplement egaux. Et l'Oligarchie est nec de l'opinion de ceux qui sont inegaux & superieurs en quelque chose, le sont simplement: Au moyen dequoy surpassant les autres en richesses, ils pensent estre superieurs en toutes choses: qui est cause que les vns & les autres n'estans pas faictz participants de l'administration de la Republique, selon ce qu'ils s'en estiment dignes, ils emeuuent des seditions entre eux. Mais ceux qui excellent en vertu, lesquels pourroient plus iustement exciter des seditions, ne le font pas: car il est tres-probable, & conforme à la raison, qu'il n'y a qu'eux qui soient simplement inegaux. Il y en a aussi qui sous ombre de ce qu'ils excellent pour le regard de leur extraction, s'estiment dignes de plus grâdes & amples choses que les autres, à cause de cette inegalité: Car ceux là semblent nobles & genereux, qui ont la vertu & les richesses de leurs majeurs: & toutes ces choses sont principes de seditions.

Des causes de la destruction & mutation des Republicques.

CHAPITRE II.

Πᾶσαι δ' αἱ πολιτεῖαι λυοῦνται, ὅτι μὲν αὐ-
 τῶν, ὅτι ἐξ ἄλλων.

C. 7. Omnes autem reipublica administranda for-
 ma franguntur atque intereunt, modo ex se & a causis
 internis, modo extrinsecis & a causis externis.

Οὗτοι δ' ἄνθρωποι καὶ ἄλλης πρὸς γυναικὸς ἀνά-
 ξως ἀνέστης, καὶ δὲ τῷ ὀνόματι γίνονται ἔτι
 εὐμὲν τοῖς ἄλλοις, ὅταν καὶ τοῖς μοιάρχοις ἰσχυ-
 ρέων, καὶ κτητοῦσιν βασιλείων μοιάρχων, ἀλλὰ
 δὴ καὶ ἡ μὲν ἀλλ' ἐλάττω καὶ τ' ἀνιμῶν εἰσὶν οἱ
 οὗτοι πάντων τ' αἰτίαι ὀρεγνύσθαι. Ἀποδείκνυται
 γὰρ διὰ τὸ πᾶσι σαφὲς μὴδὲν φροντίζειν, ἀλλὰ
 μέλλει χαρῆσθαι τ' ἀντιπρὸς τοῖς ἀλλοτρίοις καὶ διὰ
 τ' αὐτοῦ τ' ἀπολαύειν καὶ πρὸς αὐτὸν ἐν ἑαυ-
 τῷ πολλοῖς. ἐκείνη γὰρ μετ' ὀλίγον ἐπρά-
 τειται ὅτι Διονύσιον, ὅταν ἔχῃ φάσκων, ὡς ὅπου-
 ρα ἂν δύνῃται ἐπιβλεπεῖν, ἀναστὰς αὐτὸν ποσὸν τοῦ
 μετὰ καὶ τ' ἀντιπρὸς τοῖς οἰοῖσι καὶ πρὸς αὐτὸν τ'
 γὰρ ὡς ἐν συμβαίνει πλεονεχέει, τὸ πᾶν χαλῶς ἔχει
 αὐτῷ τ' ἴδιον.

Εἰα δ' εἰς αὐτῶν, ὅταν οἱ μετιχόντες συμπα-
 ζωσιν.

*Hi vero tanquam alia actione se suscepta egra-
 gia & prestanti, & propter quam apud alios celebri-
 tatem & claritatem nominis sempiternam sibi com-
 parabunt: ita monarchiam adorantur, non quod mo-
 narchiam concupiscant, sed gloriam. Verumtamen
 paucissimi numero sunt, quos haec causa ad impres-
 sionem faciendam impellat. Oportet enim hoc ante
 esse positum de salute nihil laborare, misere confessa:
 quos debet quidem Dionis existimatio comitari: sed
 non facile est etiam in multis innasce. Ille enim cum
 parua manu aduersus Dionysium se contulit, cum hoc
 animo se esse diceret, ut quoquo progressi posset, cate-
 nus actionem susceptam perducere satis haberet:
 verbi gratia, si statim ut terram istam adquisisset, sibi
 aliquo casu moriendum esset, hanc mortem ut bone-
 stam et praeclaram se aequo animo laturum.*

*Altero vero modo eueritur tyrannis, ex se ipsa,
 cum y qui eius sunt participes inter se discordant ac
 dissident.*

La mutation des Monarchies aduient pour auoir faict tort, par ignominie, ou rauis-
 sement de biens, par peur ou par mespris. Les entreprises qui s'y font contre les Roys, ou
 contre les Tyrans, sont les vnes contre leurs personnes, & les autres contre leurs Estats.
 Celles qui se font pour quelque ignominie receüe, vont à la personne du Monarque. Or
 il y a plusieurs sortes d'ignominies, vne chacune desquelles euey l'ire, dont la nature est
 telle, que presque tous ceux qui en sont touchez, attaquent celuy qui les a offencé, pour
 se venger de l'injure receüe, & non pour rechercher l'Empire. Pour cette cause les Filtra-
 rides furent attaquez, à cause de l'opprobre faict à la sœur d'Hermodion: & parce qu'ils
 l'auoient voulu violer luy-mesme. Il fut dressé des embusches à Periander, tyran d'Am-
 bracie: parce qu'en vn festin il auoit demandé à vn ieune garçon qu'il aymoit chèrement,
 (lequel estoit en la compagnie) s'il n'estoit point encores encoint de son faict. Philippe
 Roy de Macedoine, fut tué par Pausanias, auquel il n'auoit pas voulu faire iustice du des-
 honneur qu'Atalys luy auoit fait. La crainte aussi fait attaquer la personne des Monarques:
 & fut vne des causes pourquoy Artabanus tua Xerxes Roy de Perse, qui l'auoit menacé,
 à cause qu'il n'auoit pas faict pendre Darius, comme il luy auoit commandé: estimant qu'il
 pardonneroit à Darius: parce que ce commandement auoit esté fait en soupant. D'autres
 entreprises se font faites par mespris du Prince: comme celle contre le Roy Sardanapale,
 pour auoir esté trouué fiant & trauaillant à des ouitages avec les femmes: si ce qu'on en
 escrit est veritable. Les entreprises pour ce subiet, se dressent quelquesfois par les amis:
 d'autant qu'on se fie à eux du conseil des actes illicites, comme le deuant cacher: & prin-
 cipalement par ceux auxquels ce mespris faict esperer d'obtenir l'Empire: & estimer qu'il
 n'y a point de peril. Il se faict aussi de pareilles entreprises contre les Monarques, par ceux
 qui commandent es armées. Cela s'est veu en Cyrus, contre Astyages, mesprisant sa ma-
 niere de vie, confite en moleste, abandonnee aux delices, & desestimant ses troupes:
 parce que ses soldats estoient gastez par le loisir, & par faineantise. Quelques vns sont
 conuiez pour plusieurs causes amassees: à sçauoir ceux qui mesprisent le Monarque,
 & sont poussez tout ensemble du desir de profiter: ainsi qu'il arriua à Mithridates contre
 Ariobarzanes. Mais principalement ceux qui sont hardis de leur nature, & ont acquis de
 l'honneur par l'art militaire sont de telles entreprises: car vne telle vaillance se trouuant
 avec la puissance, elle passe en audace: & ainsi les hommes s'asseurant en ces deux choses,
 ils attaquent les Monarques, comme tenant la victoire assuree. D'autres font ces entre-
 prises par ambition seulement, estant desireux d'acquies de la reputation entre les hom-
 mes, & eterniser vne honorable memoire d'eux: ne recherchant que la gloire de l'action
 en cela, & non la Monarchie: mais peu se trouuent qui l'entreprennent pour ce seul res-
 pect: parce qu'il faut estre resolu de ne se soucier point de perdre sa vie, pourueu qu'on
 paruienne à son dessein. Ceux là doiuent estre accompagnez de la resolution de Dion,
 lequel partant avec fort peu de forces contre Dionysius, disoit aller avec cette dispo-
 sition en son esprit, qu'il luy suffiroit de pousser son entreprise iusques là où il
 pourroit: & quand il luy faudroit mourir par quelque rencontre fortuite, aussi tost

qu'il auroit mis pied à terre, qu'il porteroit cette mort de bon cœur, comme honneste & illustre.

[illegible]

Βασιλεία δὲ ἔστω μὲν τῶν ἑωυτὸν κίερα φθαί-
ρεται· διὸ καὶ πολυαυτοῖς ὄντι, ἐξ αὐτῆς δ' αἱ
πλείεσται φθοραὶ συμβαίνει· φθαίρεται δὲ καὶ διὰ
τῶν τοῦ· ἅμα μὲν, καταστάσει τὸ μετακίετον τὴ βα-
σιλείας· ἄλλοι δὲ πρόπον, τυρανικὰ πρὸς πυρ-
μῶν δοῦναι, ὅπως εἴπω κύριοι, πλεονάζον ἀξίωσι
τοῦ καὶ ἑαυτῶν τὸ νόμον· γ' ἡγοῦνται δ' ἐπὶ βασιλείᾳ
νῦν, ἀλλ' ἀντὶ γιγνέσθαι, μοιραρχίᾳ καὶ τυρανί-
δαι μᾶλλον· αἰσθ' τοὺς βασιλεῖς ἐκούσους μὲν ἀρ-
χῶν εἶναι, μετὰ δὲ κύριαι· πολλοὶ δ' εἴπω τὴν
οὐμίαν, ἔμμενη αἰσθ' φθίρεσθαι τοσούτων ὥστε ἀ-
παρτίξαι αὐτοὺς τοὺς μέγ' αὐτῶν, καὶ τοὺς ἀξίωμα τὸ ἀρ-
χῶν· ὅτε αἰσθ' μὲν τὸν, ἐκείναις ὅχ' ἀπομύθον·
ἀλλ' ἐν δὲ ἀπάτης ἀρχῇ πῃς ἡ βίαις, ἥδη δοκεῖ τοσού-
τοι εἶναι τυρανίαι.

C. 10. Sunt autem causæ duæ propter quas maximè ad tyrannidæ tollendam aggrediuntur, odium & contemptus: horum quidem altero digni sunt tyranni, nempe odio: verumtamen ex eo quod contentiuntur, multum nascuntur tyrannidum effectus. Cuius res hoc argumentum est, nam plerique ex his qui imperia pepererunt, etiam retinere ac tueri poterant: qui vero à maioribus acceperunt, statim feroces auferunt. Nam dum libidine ac voluptatibus viuunt: & contempti sunt, & multis vis qui adoriuntur, occasiones adoriendi præbent. Odiam autem particulam etiam iram potius oportet. Nam quodam modo earundem actionum causæ efficiens esse solet. Quin sæpe numero etiam ad agendum maiorem vim habet, quam odium: contentis enim adoriuntur, quod perturbat rationem in consilium non adhibet. Maxime autem enititur, ut homines ob contumeliam iram pateant, atque obsequantur: propter quam causam cum Tyristarum tyrannus dissipata fuerit, in multis alie: sed magis propter odium. Nam qui quidem cum dolore conjuncta est: itaque non est facile ratiocinari: ira dominante: inimicitia vero doloris sunt expertes.

Regnum autem minime extrinsecus quidem interit: quicquid & diuturnum est, intrinsecus vero & ex ipso multae ei interitiones, multaque quasi fasti adiminent. At duobus tantum modis interit: uno modo si cordarum inter se, qui sunt regni participes, & amici regum: altero, ubi reges conantur aliquanto magis, quam par est tyrannice republicam administrare: si ei postulant penes se plurimum rerum quam sit, esse potest, atque contra legem. Non exiunt porro amplius his temporibus regna: sed forte fasti, potentia singulares, hoc est monarchia & tyrannides potius oriuntur: quia regnum est imperium voluntarium, & summam rerum pluri nimio magnarum auctoritatem ac potestatem obtinens: multi autem sunt similes, nullus exorsitur ita ceteris antecellens vi impetque magnitudinis ac dignitatis sit par & aequalis. Itaque propter hanc causam homines sponte quidem sua regnum non sufferunt. Quod si quis dolo aut vi imperium adipiscatur, hoc iam videtur tyrannis esse.

Il y a deux causes principales pour lesquelles on entreprend la ruine des tyrannies. L'une est la haine de laquelle les tyrans sont dignes : & l'autre le mépris qu'on conçoit d'eux : mais la plus grande partie des subversions de tyrannies sont venues du mépris. La preuve de cela est, que plusieurs de ceux qui se sont emparés d'Empires, les ont peu conservés : mais ceux qui les ont eus de leurs majeurs, les ont presque tous incontinent perdus : parce que vivans voluptueusement & luxurieusement, ils se font fait mépriser ; & ont donné plusieurs belles occasions à ceux qui les ont voulu attaquer. L'ire se peut mettre aussi pour une petite partie de la haine : car elle a accoustumé d'estre cause efficiente en certaine manière des mêmes actions, & fouvent elle a la même force d'agir que la haine, & plus encores : car parce que la perturbation ne reçoit point la raison pour conseil, on attaque avec plus d'opiniastreté : & arrive principalement que les hommes se laissent emporter par la cholere, quand ils requoient quelque ignominie : & cela a causé la dissolution de la tyrannie des Pylistratides, & de plusieurs autres : mais encores plus la haine : car l'ire estant conjoincte avec la douleur, il n'est pas aisé de bien discourir, pour faire conduire & executer une entreprise à propos, cependant qu'elle domine : là où l'inimitié qui est sans douleur, n'a point ces empeschemens. La tyrannie se ruine aussi d'elle même, quand ceux qui y ont part ne sont pas d'accord entre-eux, & viennent aux dissensions.

Εν δὲ ταῖς χεῖρας βασιλείας πύοναι δὲ τῆς φρονέας αἰτίαι τῶν βασιλείων, ἵνα τὸ γένος πολλοὺς ἔχῃ παρρησίαν, καὶ τὸ δύνανται μὴ ἐκτελεῖν τὰς ἐπιτάγας, ἀλλὰ βασιλικὴν τιμὴν, ὅθεν ζῶν βασιλεὺς γὰρ ἔστιν ὁ ἵνα ἡ βασιλεία μὴ βουλομένη γὰρ ὡς οὗτος οὐκ ἔστι βασιλεὺς, ἀλλ' οὐ τῶν βασιλέων καὶ μὴ βουλομένων.

Le regne n'est gueres destruit par des causes externes: au moyen dequoy il dure long temps; mais au dedans il se trouue plusieurs ruines, & comme des destinees qui le menacent. Il y a deux manieres par lesquelles il perit, dont l'une est, quand les grands Seigneurs participans du gouvernement de l'Estat, & amis des Roys, ne s'accordent pas entre eux: Et l'autre est, quand les Roys gouvernent la Republique plus tyranniquement, qu'il n'est besoin, & qu'ils veulent auoir vne puissance plus absolue qu'il n'est licite, procedant contre la loy. C'est pourquoy Aristote dit, que de son temps il y auoit peu de Royaumes, & que les puissances singulieres estoient plustost Monarchies & tyrannies qui s'esleuoient: parce que le regne est vn empire du consentement des citoyens & subiets, qui a vne extreme autorité & puissance souueraine des grandes choses. Vne des cause de cela aussi estoit, qu'il se trouuoit plusieurs personnes egalles en merites, & nul ne se presentoit si excellent par dessus les autres, qu'il peust respondre à la grandeur & dignité du regne: au moyen dequoy les hommes ne souffroient plus le regne, que contre leur volonte. Et si quelqu'un s'empare d'un Empire par fraude ou force, il semble que ce n'est plus royaume, mais tyrannie. Il y a encores outre les causes de la destruction des Royaumes effectifs que nous auons touchees, celle-cy, pour le regard de ceux qui sont successeurs: à sçauoir que plusieurs succedent, qui donnent subiet qu'on les mesprise: & n'estant pas pourueus, ny de richesses, ny de troupes de gens de guerre, telles qu'elles font requises au tyran: mais seulement decorez d'honneur royal, viuent licentieusement, faisant des calomnies à leurs subiets, & les vexant: Cela est cause que l'euersion du regne est facile, parce que s'ils veulent, il n'y aura ny Roy ny tyran.

Εἰς ἀριστοκρατίαν δὲ, εἰς ὀλιγαρχίαν καὶ εἰς ἀρχαίαν, οἱ μένουσι τῶν πολλῶν τῶν ἀρχαίων, καὶ πάντες, ἢ τῶν πολλῶν τῶν ἀρχαίων αὐτοῖς, καὶ ἵνα ἀρχαίαι αὐτοῖς, καὶ πάλιν τοῖς πολλοῖς τοῖς ἀρχαίοις, οἱ δὲ ἀρχαίοι δὲ ἀρχαίοι καὶ μέγιστοι ἀντὶ τῆς ἐπιμελείας.

Εν δὲ ταῖς ἀριστοκρατίαις γίγνεται αἰσχρὸς αἰσχρὸς, καὶ τῶν ὀλίγων τῶν μέγιστον.

Μάλιστα δὲ τὸ τοιοῦτον συμβαίνει ἀναρχίαν, ὅταν τὰ τοιοῦτα τῶν περιστοιχισμένων, ὡς ὅσον καὶ ἀρετῶν οἱ οὗτοι Λακεδαιμόνιοι οἱ λεγόμενοι Παρθενία, καὶ τῶν ὁμοίων γὰρ ἴσας, οὗς ἀρετῶντες ἐπιβουλεύσαντες, ἀπέστησαν τὰς οἰκίας: ἢ ὅταν πῖναι ἀπὸ τοῦ μεγάλου οἴκου, καὶ μηδὲν ἢ οὗτοι καὶ ἀρετῶν, ἀπὸ τῶν ἐπιμετῶν οἱ οὗτοι ἀναρχίαν, καὶ τὸ βασιλεὺς ἢ οὗτοι ἀναρχίαν πῖναι, καὶ μετῶν τῶν μέγιστον.

Επὶ ὅταν οἱ μὲν ἀναρχίαν ἴσας, οἱ δὲ ἐπιμετῶν καὶ μάλιστα ἐπὶ τοῖς πολέμοις τὸ γένος.

Επὶ ἐν πῖναι μέγας ἢ, καὶ δυνάμενος ἐπὶ μετῶν εἶναι, ἵνα μοι ἀρχή.

Επὶ δὲ τὸ πῖναι τὰς ἀριστοκρατίας πολιτείας ὀλιγαρχίας εἶναι, μάλιστα πλεονεκτῶν οἱ γινόμενοι.

Μάλιστα δὲ λατῶνται οἱ ἀριστοκρατίας καὶ βασιλείας, τὸ λυσιτελεῖν καὶ μάλιστα, ὅταν εἴη ἐν Τὸμ. 2.

Regnorū autē eorū, quæ ex genere ad posterōs perueniunt, interuisionis hanc etiā causā. præter eas, quas expositū statuerē oportet, quod multi exoriantur contempni, & qui cum opibus & copiis tyrannicis non sint instructi, sed honore regali decorati, cines suos contumeliose vexent. Tum etiā facilis est regni euersio. Nam si noluit, continuo non erit rex: at tyrannus, etsi amī noluit.

Arist. l. 2. lib. c. 12. Ex optimatum potestate vero in paucorum principatum sit commutatio eorumque prorsus culpa, quare ciuitas tribuunt indignis: omnia bona aut maximam eorum partem sibi vendicant magistratusque demper deferunt, diuitem ferre rebus omnibus ante ponentes: ita si vi pauci magistratum gerant, ique improbi ac vitiosi, pro viris optimis atque equissimis.

In Aristocratiaj porro seditiones existunt vel quia pauci honorum sunt participes, &c.

Hec autem maximè euenire necesse est, cum aliquanti sunt numerus hominum magnus spiritus generum, quasi virtute similium: quales fuerunt Lacædæmonij, qui Parthenia dicebantur ex similibus enim oris erant: quos cum manifestò compersissent reipublicæ insidiari, eos Tarentum miserunt in coloniam, vel cum alieni à quibusdam honoratoribus viris in nomina efficiuntur qui ipsi magni viri sint, & viriute nemine inferiores ut Lysander, à regibus, vel cum aliquis animo virili ac reuoluto non est honorum participes.

Præterea cum alij magna egestate premuntur, alij valde sunt locupletes & copiosi: quod maximè in bellis fieri solet.

Præterea si quis magnus sit, & qui maior etiam fieri possit, vi unus & solus reipublicæ præsit atque imperet.

Præterea quoniam omnes reipublicæ administranda forma aristocratica, sunt oligarchica, magis possunt et solent nobiles immoderate opes per inuiciam sibi comparare.

Maximè autem aristocratia latenter & occulte mutatur, ita ut non sentiantur mutatio, quia pa-

H h iij

τοῖς πλεονέκτησι χαρὰ τοῦ καὶ πᾶσι τὸ πολιτικόν,
ὅτι αὐτοὶ τὸ μεταβολῶν καὶ τὸ μικρὸν ὄντι· ὅθεν γὰρ
πλεονέκτησι τὸ πλεονέκτησι τὸ πολιτικόν, καὶ τὸ καὶ ἀλ-
λο, μικρὸν μείζον, ἐν χειρότερον καὶ σῶσι, ὡς αὖ πάλιν
καὶ σῶσι τοῦ καὶ σῶσι.

Καὶ γὰρ οὗτοι οὐκ ἐν ἐλπίδι, τὰς αὐτὰς ἀρχὰς
δεῖ νομίζειν καὶ τοῖς τὰς πολιτικῆς εἶναι τὸ μεταβο-
λῶν καὶ πάλιν τὰς μεταβολὰς.

Les mêmes principes, & les mêmes causes de changements se trouvent és autres formes de gouverner, comme en la Monarchie : & neantmoins il y a quelque chose de particulier, & comme propre à chacune. En l'Aristocratie, ils s'ement des seditions : parce que peu y sont participans des honneurs : & cela arriue, ou quand il s'y trouve quelque nombre d'hommes de grand courage, qui s'estiment egaux en vertu à ceux qui tiennent les charges : (tels qu'estoient les Partheniens à Lacedemone, qui auoient leur extraction de personnes egales : lesquels estant descouverts de conspirer contre la Republique, furent enuoyez en colonie à Tarente :) ou quand ceux qui tiennent les plus grands honneurs sont quelque ignominie à quelques vns qui sont aussi grands personnages, & ne leur sont inferieurs en vertu : ou quand quelqu'un qui a le courage viril & robuste, n'est point faict participant des honneurs : ou quand les vns sont pressiez de grande pauvreté, & les autres extremement riches. Ce qui peut facilement arriuer : car parce que toutes les Republiques Aristocratiques, sont oligarchiques, en ce qu'un petit nombre y commande : les nobles y peuuent amasser de tres-grandes richesses en violant le droit. Cela aduient principalement durant la guerre : ou quand quelqu'un qui est desia grand a le pouuoir de s'agrandir d'auantage, & qu'il veut dominer seul. L'Aristocratie le destruit aussi principalement, quand elle n'est pas bien temperee avec le gouvernement populaire. Mais en somme, vn des maux communs de la ruine de toutes les Republiques, qui vient de negliger les petites choses, propres à changer l'Estat peu à peu, sans qu'on s'en apperçoie ; arriue & a lieu en l'Aristocratie principalement : au moyen dequoy elle le corrompt & change occultement & insensiblement. L'Aristocratie se change aussi en Oligarchie, par la faute de ceux qui president, quand ils distribuent les charges à des personnes indignes, prenant pour eux tous les biens, ou la plus grande part : & cōfèrent souvent les charges de la Republique à mêmes personnes : preferant les richesses à toutes choses : car de là il arriue que peu d'hommes, & encores meschans & vicieux, tiennent les souveraines charges, au lieu des vertueux & gens de bien.

Αἱ δ' ὀλιγαρχίαι μεταβάλλουσιν εἰς δύο μάλιστα πρότερον τὰς φανερώτατας· ἓνα μὲν, ἐὰν ἀδικῶσι το πλῆθος· πᾶς γὰρ ἰκανὸς γινέσθαι πολιτῆς, μάλιστα δ' ὅταν ἐξ αὐτῆς συμβῇ τὴν ὀλιγαρχίαν γινέσθαι τὴν ἡγεμονίαν. Ὅταν αὖ ἐκείνη γὰρ καταστῇ οὐκ ὁ δῆμος, καὶ λαβὼν πολιτικῶν καὶ τῶν γινώσκων, ὅτι τῆς ἐκείνης σκεπτήσεται· ἀδικεῖς γὰρ τὸ καταστάσει.

Κινοῦνται δ' αἱ ὀλιγαρχίαι καὶ αὐτῆς, καὶ εἰς φιλοφιλίας διμαρτυροῦνται.

Επὶ δὲ, ὅταν ἐνίοι εἰς ἐλάττω εἰλωσι τὴν ὀλιγαρχίαν· οἱ γὰρ τὸ ἴσον ζητοῦντες, ἀναγκάζουσιν τοὺς ἀπαρχαίους τὸν δῆμον.

Γίνονται δὲ μεταβολαὶ καὶ τῶν ὀλιγαρχιών, καὶ ὅταν ἐκταλῶσιν τὸν εἰς εἰς, ὡς πλεονέκτης καὶ οἱ τοῖς τοῖς χρηστοῖσι γινώσκουσιν· καὶ ἡ τυραννὶς ἐκταλῶνται αὐτοὶ, καὶ ἡ ζυγαρὰ κενεῖται ἑτέροις.

Ὅτι μὲν οὖν ἐπιχειροῦσι πικρῶς, ὅτι δὲ, καὶ πικρῶς καὶ κατὰ τὴν πικρὰν αὐτοὺς καταστῆναι.

latim dissoluantur quod vniuersè de omnibus reipublica administrande formis ante dictū est, mutua: rationum causam esse parua negligere : cum enim aliquid eorum que ad reipublicam pertinent, projiciunt ac deserunt mouet, donec omnem ordinem aique ornatum reipublica conuulsarint.

Quemadmodum igitur ferè dictum est, eadem principia easdemque causas inuolutionum esse in aliis reipublica administrande formis, atque in monarchiis existimare oportet.

C.6. Oligarchia autem commutatur duobus maximè modis, valde in promptu positū: vno quidem si pauci potentes, & reipublica composita multitudinis iniuriam inferant. Quibus enim sit hic idoneus ad præeundum populo: sed ium maximè cum acciderit, ut dux ex ipsa oligarchia exissat: Nam cum populus eos inter se dissidentes ac discordantes occupasset atque oppressisset, & ex illustrium virorum numero ducem cepisset: impetu facto eos adoriis prostrauit, rerumque potius est, imbecillū enim est id omne quod discordat.

Mutatur autem oligarchia etiam ipsorum paucorum potentium culpa, cum propter contentiosis studium populo blandiuntur atque assentantur.

Præterea cum aliqui oligarchiam ad pauciores trahunt: nam qui equalitati querunt, auxilium populi aduocare sibi & aspicere coguntur. Sunt autē oligarchia conuerfiones etiam, cum pauci potentes qui reipublicam moderantur, rem suam familiarem consumpserint interperant viuendo. Et enim tales homines rebus nouis student: & aut ipsi tyrannidem occupant, aut alium tyrannum parant, &c.

Interdum igitur aliqui mouere et nouare conantur: interdum pecuniam publicam furantur ex quo aut aduersantur & refragant.

Καταλύουσιν

Καταλύονθ' δὲ, καὶ ὅταν ἐν τῇ ὀλιγαρχίᾳ ἔπ-
ρασι ὀλιγαρχίας ἐμποῶσι· τῷτο δ' ἔστιν ὅταν τῷ
παντὸς πολιτεύματος ὀλίγου οἶτος, τῷ δ' μερίτῳ
ἀρχῇ μὴ μετέχουσιν οἱ ὀλίγοι πάντες.

[illegible]

Γίνονται δὲ γὰρ οὗτοι ἐν ᾧ ἡμεῖς ἐσθλα ἐπίροις
ὑφ' ἐπείρων, τὴν ἐν τῇ ὀλιγοδωρίᾳ αὐτῶν· καὶ κα-
τασκευάζονται καὶ γὰρ αὐτοῖς, ἡ δὲ οὐκ ἔστι.

Πολλὰ δὲ καὶ ἄλλα τὰ ἄρα διαπονηθεὶς εἶπαι
τὰς ὀλιγαρχίας, ὑπὸ τῶν ἐν τῇ πολιτείᾳ πῶν
δυσχεραίνεται χαλεπύσκειται.

Μεταβάλλουσιν εἰς δῆμοι ἐξ ὀλιγαρχίας, ἀν-
 γίνονται πλείους οἱ ἄποροι· ἔτι δὲ δῆμοι εἰς ὀλιγαρ-
 χίας, ἐὰν κρείττους ᾖ τὸ πλῆθος τὸ ἄπορον· καὶ οἱ μὲν
 ἀμελλῶσιν, οἱ δὲ προσέχουσιν τὸ τοιοῦτον.

Iam vero frangitur paucorum potentatus, cum in oligarchiam alteram oligarchiam inferunt: hoc autem est, cum ad paucos contralla re publica administratione, amplissimorum magistratum omnes pauci non sunt participes.

Fu porro etiam in bello & in pace oligarchiarum mutatio: in bello quidem, dum propterea quod populi fidem habent iuxta armis, militibus externis coguntur viri: cui enim exercitum tradiderint, his & numero viri tyranni efficiunt: quemadmodum Corinthis Timophanes. Quod si plures fuerint, hi sibi dynastia adficiunt: interdu vero hoc verius, cuiusvis multitudinis reipublica administrationem communicant, propterea quod necesse habent populo viri. In pace autem propterea quod mutuo fidem non habent, custodiam corporis externis militibus & principi inter eos medio tradunt & committunt, qui si interdu utriusque partis dominus.

Oritur autem seditiones etiam ex eo, quod alijs ab alijs contumeliose trahantur, & vexentur ijs ipsi, qui imperium habent: & ex eo quod factione iactentur, ac circumveniantur in nuptiis, & in actionibus iudicialibus.

Multis denique oligarchia, quæ nimis erant senæ & dominorum in servos imperijs similes, à quibus rempublicam communiter administrantibus, talem sententiam apud ferentibus, fratre & dissipata sunt.

C. 12. Mutatur in democraticam oligarchia, si regentes numero auclifint: & in oligarchiam democratica, si locupletes fuerint multitudine superiores ac potentiores: & alteri quidem negligant, alteri verò animum attendant & diligentiam adhibeant.

La plus grande partie de ce qui arrive en l'Aristocratie pour le regard des mutations & destructions, se trouve aussi en l'oligarchie: car combien quel'Aristocratie & l'oligarchie ayent leurs fins differentes, neantmoins l'Aristocratie est en certaine maniere oligarchie, pource qu'un petit nombre commande en l'une & en l'autre. Le gouvernement se change en oligarchie en deux manieres tres manifestes: L'une est quand ceux qui tiennent l'empire oppriment le peuple: car alors le premier qui se presente pour conduire la troupe, est receu pour capable d'estre son chef: mais principalement quand il arrive qu'un de ceux qui commandement en l'oligarchie faisoit le capitaine du peuple: Car leur discord les rend imbeciles & faciles a estre defaits: L'autre ne se commence pas par le peuple, ains par les riches mesmes, ce qui aduient en plusieurs manieres: car quand peu de riches sont admis au gouvernement, les autres ne cessent iamais de remuer, iusqu'à ce qu'ils ayent change la forme de l'estat, pour paruenir au gouvernement. Secondement les oligarchies se destruisent d'elles mesmes par les factions des conducteurs & flateurs du peuple. Ce qui aduient en deux manieres, la premiere quand il se trouve quelqu'un des Princes de l'oligarchie qui se met à amadoüer le peuple luy mesme. La seconde, quand tous les Princes de l'oligarchie ensemble le flatterent: ce qui aduient en celles où c'est le peuple qui les eslit, lors qu'ils sont en contention à qui sera esleu. L'oligarchie se destruit aussi d'elle mesme, quand ceux qui commandent reduisent le gouvernement à moins de personnes; car les riches ayant mieus estre egaux au peuple, qu'inférieurs à ceux qui les ont escluz, ils appellent le peuple à leur aide, & changent la republique. Semblablement les oligarchies sont changees, quand ceux qui gouvernent ont consommé leurs biens, viuants intemperamment: car tels hommes cherchent d'innouer les choses, & occupent eux mesmes la tyrânie: ou la preparent à quelqu'autre tyran, ou au moins ils pillent la republique: à cause de quoy il se faict des seditions, ou par eux ou par ceux qui ne veulent pas souffrir leurs larrecins. L'oligarchie se destruit aussi, si on entre sur vne oligarchie, vne autre oligarchie: à sçauoir quand reduisant l'administration dela republique à peu, tous ne sont pas participants du souverain gouvernement. Mais quand les Princes de l'oligarchie, sont bien d'accord, elle est difficile à destruire. L'oligarchie se ruine en temps de paix & de guerre:

à sçauoir en guerre, parce que les desfiants du peuple, ils sont contraincts de se seruir de gës de guerre pour leur seureté : & celui auquel ils en donnent le commandement, se fait bien souuent tyran : & quelques fois craignant de tomber en ce danger, ils font part du gouuernement au peuple, estants contraincts de se seruir de luy en temps de paix, quand les desfiants les vns des autres, ils commettent la garde de la republique à des soldats estrangers, desquels ils donnent la charge à quelqu'un qui soit neutre, lequel se fait bien souuent tyran, comme fit Tronophanes à Corinthe : & s'ils sont plusieurs, ils se rendent plus puissants que les autres, & comme leurs maistres. Il arriue des seditions, & de là des mutations és oligarchies quand quelques vns des gouuerneurs sont iniure aux autres, les vexent, & iettent factieusement en des mariages, où ils sont trompez, ou bien en des actions iudiciaires. Les oligarchies se changent aussi quãd elles sont trop seigneuriales, lors que quelqu'un vn des gouuerneurs mesmes n'approuuent pas l'excez de cette domination. Les enfans de ceux qui tiennent l'empire és oligarchies, sont confis en delices & luxure, & les enfans du pauvre peuple, sont exercez & accoustumez és labeurs : au moyen de quoy, ils desirent de remuer l'estat, & en ont le pouuoir. Les oligarchies se changent en democracies, si les pauvres sont en plus grand nombre & plus puissants. Et à l'opposite, la democratie se transmue en oligarchie, si les riches sont plus puissants, que la multitude des pauvres, & qu'ils veillent à faire ce changement, & que les pauvres soient negligents.

Ex. δὲ τὴ δημοκρατίας εἰς δημοκρατίας· οὐτοὶ γὰρ εἰσὶν αὐταὶ· πολλοὶ γὰρ βύλιε καὶ ἡ δημοκρατία εἴηαι, ὅτι εἰσὶ πάντες οἱ ἐν τῷ πῆματι.

Γίγνεται δὲ καὶ τὸ συμπέματος μεταβολαί, καὶ τὸ χελομένης πολιτίας, καὶ τὸ ἐλιγάρχειν· ἐν οὗτοι δὲ πῆματος βουλευουσὶ καὶ διχὰς ὅσοι, καὶ τὰς ἀλλὰς ἀρχὰς ἀρχοῦσι, πολλὰ καὶ γὰρ τὸ ἔργον οὐκ οὐκ πῆματι τῶν τοῦ παρόντος καὶ ἐν ὅτῃ πολιτίᾳ, καὶ ἐν τῇ ἐλιγάρχειν, ὅλην καὶ ἐν δὲ τῇ πολιτίᾳ, τοῖς μέσοις, ἐπιτήδειας γινώσκουσιν δι' εἰρήνῃ καὶ δι' ἀλλήλων πᾶσι ὑποτάσσας, συμβαίνει πολλὰ πλεονάζειν γίγνεται πῆματος ἀξίας τὰς αὐτὰς καὶ κτήσης, ὥστε πᾶσι πάντων μετὰ καὶ ὅτι καὶ ἐν τῇ ἀρχῇ, καὶ ἐν τῇ μικρῇ γινώσκουσιν τὴ μεταβολὴν καὶ λαμβάνουσιν ὅτι δὲ καὶ γὰρ οὐκ.

Λύουσιν δὲ μάλιστα αἱ τὴ πολιτίᾳ καὶ αἱ ἀριστοκρατίαι, καὶ τὸ ἐν αὐτῇ τῇ πολιτίᾳ τοῦ δικαίου περιέχουσιν· ἀρχὴ γὰρ τὸ μὴ μεμψίζειν χελοῖς, καὶ ἐν τῇ πολιτίᾳ δημοκρατίας καὶ ἐλιγάρχειν· ἐν δὲ τῇ ἀριστοκρατίᾳ, ταῦτα τὴ καὶ ἀρετῇ μάλιστα δὲ καὶ δύο.

La timocratie ou gouuernement ciuil se change en democratie, à cause de leur proximité, par la grande communauté qui est en l'une & en l'autre où chacun s'estime egal. La timocratie & l'aristocratie se changent, quand le droit est negligé & transgressé au gouuernement de la republique. La cause & l'origine de ce mal là est, que la democratie & l'oligarchie ne sont pas bien meslees, ny cōiointes en la timocratie : & tout de mesme en l'aristocratie, & principalement quand la vertu y defaut. Il se fait du changement par hazard tât en la timocratie qu'és oligarchies à cause du reuenu que chacun doit auoir pour estre capable du gouuernement de la republique : car ce qui aura esté bon pour vn temps, ne l'est pas pour l'autre. D'autant que si la paix quelque prosperité ou autre cause, a fait que le reuenu és mesmes possessions soit augmenté : alors toutes personnes sont deuenus

L. 8. Eib. c. 12. Extimocratia autem in populum statum si conuersio: sunt enim haec reipublica administranda forma inter se finitima: nam etiam ex censu potest nasci sua multitudinis videtur esse: omnesque qui concenferunt, inter se sunt pares & equalles.

C. 6. Fiunt etiam ab euentis, tum eius reipublica administrationis, qua politia appellatur, tum oligarchiarum conuersiones, earum quantum scilicet in quibus ex censu in ordinem senatorum & numerum indicum ascripti, consulendi & iudicandi munere funguntur: alioque magistratus gerunt (sepe numero enim qui primo sunt censu, prescriptus ac praefinitus, & ad praesentia tempora accommodatus, ut in oligarchia pauci, in politia medijs magistratus obtinere possent, rebus prosperis, & ad voluntatem ciuium fluctantibus, vel propter pacem, vel propter aliam secundam fortunam, contigit ut eadem rei familiaris facultates, multo maiore censu sint aestimatae, ita ut omnes omnium magistratum sint participes, si atque administratione reipublica interdum oculis quadam accessione, & sensim fugente incremento, et paulatim: interdum citius.

Conuelluntur autem & intereunt maxime cum politia tum aristocratie, propterea quod in ipsa reipublica administratione ius negligatur ac mutetur: principium autem atque origo huius mali est, quod non bene mixta & coniuncta sunt: in politia quidem democratie & oligarchie: in aristocratie vero haec duo et virtus, sed haec duo maxime.

deuenues capables par ce moyen, d'estre admises au gouvernement. Cette mutatio se fait quelquesfois peu à peu, & insensiblement, & quelquesfois plustost.

Αἱ μὲν οὖν δημοκρατίαι μάλιστα μεταβάλλουσιν ὁμοφρονεῖν τοῖς ἴσας νόμους ἔχοντες, συσφύσσιν αὐτοῖς· συνάγει γὰρ καὶ τοὶ ἐξέτιμοι ὁ κοινὸς φόβος· τὰ δὲ κοινὰ τὸ πλεῖστον ἐπαύει.

Ἐπὶ δὲ τῶν ἀρχαίων, ὅτε γένοιτο ὁ αὐτὸς δημοκράτης ἢ φρατῆρ, εἰς τυραννίδα μεταβάλλει. χιδοὶ γὰρ οἱ πλεῖστοι τῶν ἀρχαίων τυράννοι· οἱ δημοκράται γὰρ οἱ αἰπότεροι· αἰπότεροι δὲ ὅτε μὴ γίνεσθαι, νῦν δὲ μὴ ὅτι τότε μὲν οἱ δημοκράται ἦσαν· οἱ τῶν φρατῆρων δὲ γὰρ πᾶσι δίδωσι νόμους· νῦν δὲ ῥητορικῶς πρὸς τοὺς νόμους, οἱ δὲ νόμοι λίγαν, δημοκράται μὲν δὲ ἀπειλῶσι διὰ τὸ πλεῖστον, οὐκ ὁπτιῶν, πᾶσι δὲ τοῦ βέλτερος γὰρ τοιοῦτον.

Μεταβάλλουσιν δὲ ἔτι οἱ πατρίαι δημοκρατίαι εἰς τὴν νεώτερον ὅπου γὰρ αἰρεται μὲν αἱ ἀρχαί, μὴ δὲ πεινυμῶν δὲ αἰρεται δὲ ὁ δῆμος, δημοκρατίαι οἱ ἀσθενεῖς, εἰς τὸ τοιοῦτον καὶ ὡς αὐτοὶ εἶπαι τὸ δῆμον καὶ τῶν νόμων ἀνός δὲ ἢ μὴ γίνεσθαι, ἢ ὅτι γίνεσθαι ἤτοι, τὸ τὰς φυλάς φέρει τοὺς ἀρχοντας, ἀλλὰ μὴ πάντα τοὺς δῆμον.

Les democracies se changent principalement par ces conducteurs & chef du peuple qui l'amadoüent, & par la petulence des harangueurs: d'autant qu'en chargeant en derriere les riches de calomnie: & incitant la multitude contre-eux, ils les font assembler & conspirer ensemble: (car la peur commune conioinct & concilie les ennemis mesmes.) Es anciens temps quand vn mesme estoit conducteur du peuple par ces amadoüements, & capitaine tout ensemble: la democratie se tournoit en tyrannie: comme cela se voit, en ce que plusieurs tels conducteurs du peuple sont paruenus à la tyrannie. Et ce que cela n'arriuoit pas depuis, c'est que ces conducteurs estoient anciennement du nombre de ceux qui commandoient es armées, manioient ce qui est de la guerre, & n'estoient pas encores eloqués, comme font ceux qui les ont conduits depuis: lesquels presidoient au peuple, & le moderioient en haranguant: mais parce qu'ils n'estoient pas instruits es choses de la guerre, ils ne tendoient pas ordinairement à changer la forme de gouverner la republique. Le principal moyen qu'ils auoient de paruenir à la tyrannie estoit la foy, que le peuple leur adiontoit, laquelle procedoit de la haine contre les riches. La democratie antique du pais se change en vne fort nouuelle & recēte, es lieux où les magistrats se font par election, & non selon le reuenue, & où le peuple a droit d'eslire: car là les ambitieux flatant le peuple, conduisent la chose à ce poinct, que le peuple se rend arbitre & seigneur des loix.

Πᾶσι δὲ ταῦτα δὲ μὴ λατῶνται, ὁ νῦν λατῶνται τὰς παρεκδοκίαις πολιτείαις, τὸ μέγιστον γὰρ τὸ δουλοῦναι δημοτικῶν, λυγρὰ τὰς δημοκρατίας· ἢ τὸ ὀλιγαρχίας, τὰς ὀλιγαρχίας· οἱ οἰοῦντο ταῦτα εἶναι μίαν ἀρετὴν, ἐκαστοὶ εἰς τὸ ἑαυτοῦ ἀρετῶντες· ὅτι καὶ τῶν πρὸς τοῖς πᾶσι ἐκαστοὶ εἰς τὴν παρὲκδοκίαν μὲν ἐκαστοὶ καὶ καλλίστην, πρὸς τὸ γινώσκειν, ἢ τὸ σιμεῖν, ἀλλ' ὅμως ἐπὶ καλῶν ἢ κακῶν ἔχοντες τὸ ὅλον· ἢ μέν ἄλλ' ἐπὶ ὁπτιῶν τῶν ἐπὶ μᾶλλον εἰς τὴν ἑαυτοῦ, πρὸς τοῖς μὲν ἀ-

C. 5. Democracia igitur mutantur maximè propter blandorum populi dulcorum, & lenium concinatorum petulantiam. Nam partim locupletes priuatis calumniis onerantes, eos coire & conspirare faciunt (conciat enim et coniungit vel inimicissimos communis metus) partim communiter multitudine in eos incitantes.

Priscis porro temporibus cum idem populi dulcor fieret & imperator, democrasia in tyrannidem vertebatur: is enim plerique tyranni antiqui ex populi dulcoribus facti sunt causa: autem quamobrem tunc quidem hoc fieret, nunc vero non item, est quod populi dulcoris erant ex numero eorum, qui praeerant exercitiis: qui quæcum militarem administrabant: non dum enim eloquentes erant. Nunc autem arte discendi propagata, qui discendo valent, populo quidem praeiunt, eumque concionando moderantur: sed propterea quod sunt impetiti rerum bellicarum, non modè res nouas, neque reipublice administranda formam conantur immutare, nisi si cubiliter quippiam tale tentant.

Eti autem etiam mutatio ex democrasia patria & antiqua in maximè nouam & recentem. Nam quibus in locis magistratus per electionem feruntur non ex censibus, & populus eligendus habet: in eis ambisio si homines populo assentantes eò rem dicunt, ut populus etiam legum sit arbitri & dominus.

C. 9. Haec omnia non est ignorandum quod nunc ignoratur ab eis reipublice administranda formis, quæ ad extrema decurrunt, medium. Multa enim quæ popularia videntur, democrasias solunt & corrumpunt: multaque quæ sunt oligarchias consentanea oligarchias. Hi autem hanc unam esse virtutem existimantes, a did quod est nimium trahunt ignorant: quænam admodum nasci, quamvis ab eo recte, quod pulcherrimum est, aliquantulum aduncum aut finem deflexerit, adhuc tamen pulcher est, & ad aspectum lepidius & venustus: sed si quis eum intendat etiam magis ad id, quod est nimium, primum parti-

ποδαλει ἢ μεβιοτήτα ἢ μαλιν· τίλθ' δ' ὅπως, ὡς μενέρινα ποιήσιν φάμεσθαι ἀφ' ἧς τ' ἄφορμα ἔχ' ἢ ἑλλην τ' ἐσπών· τ' αὐτοὶ δὲ ὅσοι ἐχ' ἔχ' ἔτι ἄλλων μαλιν· συμμάχῃ δὲ τὸ τοῦ ἔτι τὰς ἄλλας πολιτείας· ὃ γὰρ ὀλιγαρχίας ἔχ' δημοκρατίας ὅτιν' ὅτιν' ἰκανώς, χεῖρ' ἐξουσίας τ' βελτίους ἄλλων· ἐὰν δὲ πῶς ὅτιν' μαλιν· ἐχ' ἔτι περ' αὐτῶν, ὅπως ἢ χεῖρ' ποιήσ' ἢ πολιτείας· τίλθ' δ' ὅτιν' πολιτείας· ἐνδεύσιν μὲν γὰρ ἐνδεύσιν αὐτῶν· εἰναί ἔχ' ἀφ' ἑαυτῶν αὐτῶν· ἐνδεύσιν ἢ πλῆθος· ἀλλ' ὅτιν' ὁμαλότης ἔχ' ἔτι τ' ὅτιν' ἀλλων ἐπ' ἄρχῃ εἰναί ἔχ' ἔτιν' ἢ πολιτείας· ὡς χεῖρ' τοῖς χεῖρ' ἄφορμα ἔχ' φησὶν τοῖς πολιτείας.

cule mediocritatem amittat : deinde ad extremum eò deducet, ut ne speciem quidem nasi habeat, propter nimium & parum contrariam, eodemque modo de alijs particulis corporis se res habet : ita & de alijs omnibus republica administranda formis sentiuntur : etenim certis quodammodo fieri potest, ut oligarchia et democratia sint tolerabiles, etiamsi discesserint aliquantum ab optimo republice statu aequo ordine. Quod si quis utramque earum magis ac magis intendat, primum quidem republica administranda formam deteriorem efficiet : ad extremum verò, ut nec republica administranda forma sit, efficiet : neutra enim earum potest sine locupletibus & plebe consistere neque permanere, sed cum res familiaris fuerit equalitas, alia republica administranda forma sit necesse est. Itaque dum legibus ad praestantiam et exuperantiam accommodatis declinantur : republica administranda formas evenerit.

Il y a plusieurs choses qui semblent populaires, lesquelles destruisent les democracies : & plusieurs convenables aux oligarchies, qui les dissipent tout de mesme : car il y en a qui tirent les choses plus avant que la mediocrité ne requiert, estimant cela vertu : mais c'est qu'ils ignorent que, comme le nez, combien qu'il decline de cette droicteur en quoy consista sa beauté, & soit vn peu aquilin on camus, ne laisse pas d'estre beau, & agreable à la veuë : mais qu'il voudroit reduire à l'excez, il perdroit premierement la mediocrité de cette petite partie, & enfin la reduiroit à telle extremité, qu'il n'auroit plus de forme de nez : à cause de l'excez ou du trop peu de la figure qui luy conuient : & ainsi des autres parties du corps. Or il faut estimer de mesme de ioutes les formes de gouvernemens des republicques : car il se peut faire que les democracies & oligarchies soiet tollerables, encores qu'elles se soient vn peu separees du bon estat & ordre de la republique. Mais si quelqu'un estd cela dauantage, il rend premieremēt la forme de gouverner pire, & fait en fin qu'elle ne sera plus forme de gouverner du tout : & cela arriue à ceux qui ruinent les pauvres ou les riches : car elle ne peut subsister sans les vns ny sans les autres. Et puis quand les moyens seront egaux, il faudra necessairement que ce soit vne autre forme de gouverner : & ainsi cependant qu'ils prennent plaisir es loix accommodees à l'excez, ils renuerfent les formes d'administrer la republique.

Φαίρον δ' ἂν τὴν τῶν, καὶ δύναιτο πλῆθος πολιτείας, αἱ μὲν δημοκρατίαι εἰσιν, αἱ δ' ὀλιγαρχίαι· ἀφ' ὧν τὸ ἐν ἑαυταῖς πολλάκις ὀλίγον εἶναι τὸ μέσον, αἰεὶ ὅσοι περὶ αὐτῶν εἰσιν, οἱ δὲ τὰς ὕψους ἔχοντες, οἱ δ' ὅμως γίνεσθαι, ἢ ὀλιγαρχίας· περὶ δὲ τῶν αἰσίων ἀφ' ὧν τὸ εἶδος γίνεσθαι ἔχ' μαλιν· περὶ ἀλλήλους τὸ δὲ μαλιν, καὶ τοῖς ὑπολοίτοις, ὅσοι περὶ αὐτῶν μαλιν· συμμάχῃ τ' ἐσπών, ἢ χεῖρ' αἰσίων κοινῇ πολιτείας, ἢ δ' ὅτιν' ἀλλὰ τ' ἰκανώς ἔχ' ἔτιν' ἢ πολιτείας λαμβάνουσιν· καὶ οἱ μὲν δημοκρατίας, οἱ δ' ὀλιγαρχίας ποιοῦσιν.

Ομοιογενεῖς δὲ τὸ ἀπλῶς εἶναι διέχον τὸ χεῖρ' ἄλλων ἀφ' ὧν περὶ, χεῖρ' ἀφ' ὧν ἐλπίξῃ περὶ τὸν οἱ μὲν, ὅτι, ἐὰν χεῖρ' πῶς ὡς ὡς, ὅπως ὡς τοῖς ὡς εἶναι· οἱ δ' ὅτι, ἐὰν χεῖρ' πῶς αἰσίων, πάντων αἰσίων ἄλλων ἐαυτῶν· διὸ καὶ μαλιν· δυο γίνονται· πολιτείας, δημῶς καὶ ὀλιγαρχίας· ἐν ὧν ἑκατέρῃ καὶ ἀρετὴ ἐν ὀλίγοις, πάντῃ δ' ἐν πλείοσι· ἐν ὧν ἑκατέρῃ καὶ ἀρετὴ ἐν πλείοσι, ἐν ὧν ἑκατέρῃ ἀποροὶ δὲ πολλοὶ πολλὰ· τὸ δὲ ἀπλῶς πάντῃ καὶ ἐκείνῃ περὶ τῶν αἰσίων τῶν ὡς τῶν, φαίρον δ' ἂν τὴν τῶν, καὶ δύναιτο πλῆθος πολιτείας· τῶν δ' αἰσίων, ὅτι ἀδύνατον

L. 4. pol. c. 11. Perspicuum autem etiam ex his est, quomodo in plurima republica administranda forma alie sunt democratia, alie oligarchia: propterea n. quod in his septennumero quod medium est exiguum est, semper utriusque excellent sine locupletes, sine plebscula: qui medium locum exsuperant, hi in republica administrationem una secum trahunt: itaque aut si democratia, aut oligarchia. Propterea verò quia seditiones & conventiones inter plebem & locupletes existunt, versifque accideri ut aduersariis superiores enadant, si non communem republica administranda formam constituunt, neque equallem: sed exsuperantiam prioris republica administrationis, inquam victoria primum accipiunt: & hi quidem democratiam, illi oligarchiam efficiunt.

L. 5. c. 1. Cum inter eos autem convenire de eo quod iustum est simpliciter, de eo quod iustum est proportionem dissident, quemadmodum ante dictum est: alii quidem quoniam si aliqua res sint aequales, existimant se esse omnibus rebus aequales: alii si aliqua res sint inaequales & superiores, pluribus aut maioribus se dignos esse putant. Quapropter & duae republica administranda forma maxime existere solent, democratia & oligarchia: generis amplius duo enim seu nobilitas et virtus in paucis cernuntur, horum contraria autem in pluribus: nam nobiles quidem & viros bonos nunquam

ἄνθρωποι τὸ πᾶν ἐν αὐτῇ ἡμετέρῃ, μὴ ἀπαν-
τῶν εἰς τὸ τέλος χαλεπὸν πᾶσι δὲ ἀσφαλεστέ-
ρα ἀσπασίαν μάλλον ἢ δημοκρατία. ἢ ὀλιγαρχία
ἢ ἐν ἧ ἡμετέρῃ ὀλιγαρχίᾳ ἐγγίνετο δύο,
ἢ ἡμετέρας ἀλλήλους χάρις, ἢ ἐπὶ ἡμετέρας τὸ δῆμον.
ὅθεν δὲ ταῖς δημοκρατίαις, ἢ ἡμετέρας τὸ ὀλιγαρχί-
α μοῖον, αὐτῶν δὲ ἡμετέρας αὐτῶν, ὅτι χαλεπὸν εἶπερ,
ὅθεν ἐγγίνετο τῶν δῆμον χάρις, ἐπὶ δὲ ἡμετέρας τῶν
μέσων πολιτεία, ἐγγίνετο τὸ δῆμον, ἢ ἡμετέρας ὀλι-
γίων, ἢ περὶ βίῃ ἀσφαλεστέρα τῶν ποικίλων πολι-
τεῶν.

gentium certum reperias : agentes vero et improbos,
multos multis locis. Simpliciter autem et omne ex par-
te ex alterutra equalitate ordinatam & constitutam
esse reipublice administrationem, visissimum est : quod
ex euentu intelligere licet. Nulla enim ex talibus reipub-
licae administrandae formis ad diuturnitatem sta-
bilis est. Huius rei haec causa est, quod fieri non potest :
ut non ex eo quod primum & ab initio peccatum, aut
minus, recte factum est, non erumpat ad exitum
insigne aliquod malum : virumtamen tutior & à sedi-
tionum periculo munitior democratia, quam oligar-
chia est. Nam in oligarchiis duo mala oriri solent,
seditio paucorum potentium, & inter ipsos & prete-
rea aduersus populum, praeterea reipublica admini-

strande forma ex mediocribus concreta propius accedit ad democratiam, quam ad paucorum imperium qua
quidem mediocrim reipublica omnium reipublica administranda formarum iustissima est.

La plus grande partie des republiques sont democratiques, ou oligarchiques : parce
que les gens mediocres sont ordinairement en peu de nombre : qui est cause que selon
que la populace ou les riches sont superieurs, ils tirent le gouvernement à eux : & ainsi il se
fait vne democratie ou vne oligarchie. Et outre cela, parce qu'il arriue des seditions en-
tre le commun peuple & les riches : ceux de l'un des parties qui demeurent les maîtres, ne
constituent pas vne forme de gouvernement commune, ny egale : mais vn excez de la
precedente, comme le prix de la victoire : de sorte que le peuple fait vne democratie, ou
les riches vne oligarchie.

La commune cause des seditions, à sçauoir que ceux qui sont egaux en vne chose le
pensent estre en toutes, & ceux qui sont inegaux & superieurs en vne chose, le veulent
estre en toutes : sans estre d'accord entre eux de l'egalité & inegalité arithmetique, & de
la Geometrique : est cause aussi, qu'il y a souuent des democracies & oligarchies : car la no-
blesse de la race & la vertu se trouuent en peu, & le contraire en plusieurs : d'autant que
les nobles & vertueux ne sont pas en grand nombre, ny en plusieurs lieux, cōme les pau-
ures & les meschans. Or l'administration de la republique cōstituee de l'une des deux ma-
nieres seules, est viciueuse : comme l'euenement le montre en ce qu'elle n'est pas de duree :
dont la cause est, qu'il n'est pas possible, que le mal qui a esté fait au commencement à la
constituer de cette sorte, ne se termine en quelque insigne mal. Toutesfois la democra-
tie est plus assuee & mieux munie contre le peril des seditions, que n'est pas l'oligarchie.
Car en l'oligarchie il y a deux maux, qui ont accoustumé de soudre : à sçauoir la sedition
de ceux qui tiennent l'empire, ou contre le peuple, ou contre eux mesmes : & outre cela,
la plus seure & stable republique : à sçauoir celle qui consiste des mediocres, approche plus
de la democratie, que de l'oligarchie.

En la republique Romaine se font veuës toutes les mutations de toutes les sortes de
gouvernement : car de royauté elle deuint tyrannie, puis aristocratie, puis oligarchie, puis
democratie : & en fin elle retourna en monarchie : Et tout cela par des causes internes.

Ὅταν ἐκείνη πολιτεία ἢ ἡ πλειόνων ἢ πόρι-
με, ἔχουσα δὲ δύναμι, ὅταν συνέβαιεν ἐπὶ Ἀθη-
ναίων ἢ Λακεδαιμονίων : οἱ μὲν Ἀθηναῖοι, πα-
ταχὺ τὰς ὀλιγαρχίας, οἱ δὲ Λάκωνες τοὺς δι-
μοῖας χατέλουν.

C. 7. Ab externis, cum vicina & propinqua est,
reipublica administranda forma contraria : aut lon-
ge distat : quidem illa, sed est potens & copiosius instru-
ta : quod accidebat Atheniensibus & Lacedaemonijs :
nam Athenienses quidem ubique oligarchias tolle-
bant, Lacones vero democratias.

Les causes externes de la destruction de la republique sont, quand elle a vne autre re-
publique voisine, dont la forme de gouverner est contraire à la sienne : ou quand quel-
que estat est loigné, est puissant & fourny de gens de guerre : ce qui arriua de la part des A-
theniens, & Lacedemoniens, qui estoient les plus puissants de la Grece. Car les Atheniens
destruisoient les oligarchies par tout où ils pouuoient, & les Lacedemoniens les democra-
ties. En somme des causes interieures de la ruine des republiques, l'exterieure s'en suit bien
souuent : car les republiques voisines ayant connoissance de ces discordes intestines, qui
affoiblissoient l'estat & leur font jeu, prennent bien souuent l'occasion d'entreprendre des-
sus : à sçauoir ouuertement comme ennemis, ou sous ombre de vouloir les ayder, & ap-
paizer les tumultes : ou feignant d'aller de gayeté de cœur assister vne des parties, ou en
estant appellé au secours.

Du moyen de conferuer & rendre durable le gouuernement de la republique.

CHAPITRE III.

Πρώτοι μὲν οὖν ὅλοι, ὅτι, εἴτε ἔχοντες δὲ ὧν
φύσει αἱ πολιτεῖαι, ἔχοντες δὲ ὧν σύζουτοι· τῶν
γὰρ ἐκαστῶν ἡ ἐκαστῆς πολιτείας· φησὶ δὲ συ-
νθεῖσθαι ἐκαστοί· ἐκ μὲν οὖν ταῖς ὡς κακὰ μὲν αἱ
πολιτεῖαι, ὡς αὖτε ἄλλοι πὶ δὴ τῶν, ὅπως μὴ τῶν
κακῶν μὲν, ὡς μάλιστα τὸ μικρὸν φιλάττει· λα-
τῶν γὰρ ἐπιστάδυνται ἡ καὶ ἐκαστοί, ὡς αὖτε τὰς
ὅσας αἱ μικρὰ δὲ πᾶσαι δὲ πᾶσαι, πολλὰς γι-
νόμεναι· λατῶν δὲ ἡ μετὰ τῶν, ὡς αὖτε τὸ μὴ ἀ-
φροσύνη γινόμεναι· καὶ ἀποσπάζεται γὰρ ἡ ἀφροσύνη
ὡς αὖτε, ὡς αὖτε ὁ σοφιστικὸς λόγος· εἰ ἔχεται μί-
κρον, καὶ πᾶσαι· τοῦτο δὲ ὅτι μὲν ὡς, ἐπὶ δὲ ὡς ὡς.
τὸ γὰρ ὅλον, ὡς αὖτε πᾶσαι, ὡς αὖτε μικρὸν, ἀλλὰ σύγ-
κειν καὶ μικρὰ· ἐπειτα μὴ πᾶσαι τοῖς σοφισ-
τικῶν χρεῖται πρὸς τὸ πλῆθος σοφιστικῶν ἐξ-
λέγεται γὰρ ὡς αὖτε τῶν.

*L. 5. c. 8. Primum igitur perspicuum est, si ea que
sunt pernicioſa, ac peſtifera reipublice adminiſtran-
da ſormis, teneamus, ea quoque nobis eſſe nota, que ius
his ſalutaria. Contrariorum enim efficiencia ſunt cō-
traria. At interitio ſeu pernicies ſalutis contraria eſt.
In reipublica igitur adminiſtranda ſormis bene ſem-
peratus cum videndum ſit, ſi quid aliud, nequid ciues
contra leges faciant, tum maxime cauendum, ne id
quod paruum eſt, negligant, nec vel in re parua pec-
centur. Occultis enim ſerpis ac ſe inſinuas legum vio-
landarum atque inſtitutorum ciuiſis negligendā
conſuetudo: quemadmodum facultates rei ſamilia-
ris paruiſumptus exhauriunt, ſi ſapē ſiant. Non ap-
paret autem commutatio, quia non profunditur uni-
uerſa: decipiunt enim ab uſu rebus inſens, tanquam ſal-
ſo quodam ſyllogiſmo: cuiusmodi eſt ſophiſtica ratio,
ſi unumquicquid paruum eſt, ergo & omnia hoc autem
eſt viſi verum, eſt viſi non ſi: totum enim & omnia
non ſunt parua, ſed ex paruis componuntur: deinde
iis que callide & captioſe ad multitudine fallendū*

comparantur, fides haberi non debet: a ſalutis enim redarguntur ac reſelluntur.

LA cause qui destruit les empires estant cōnuē, il est aisé à ſçauoir ce qui les cōſerue : car
des choses contraires cōme ſont la conſeruation & la destruction, les effets ſont con-
traires: & partant ayant traité de ce qui les destruit, nous auons enſeigné par là, ce qui les
conſerue: & neantmoins nous en touchons quelque chose. Or ainſi que les causes de la
destruction des empires ſont internes ou externes, comme nous auōs dit, il faut pour les
conſeruer auoir egard au dedans & au dehors de la republique. Quant à ce qui eſt du de-
dans, il faut prendre garde ſur tout és republiques bien ordonnees qu'il ne ſe face rien con-
tre les loix fondamentales de l'eſtat, & principalement que cē qui ſemble petit ne ſoit pas
negligé: & ne permettre pas qu'on faille és petites choses: Car la couſtume de negliger les
ordonnances de la republique & en violer les loix, ſe coule en cachette, & inſinue inſen-
ſiblement: cōme l'on voit que les petites depenſes qui ſe ſont ſouuent, epuiſent le biē d'un
ne famille, ſans que le changement en apparoiſſe: patte que là profuſion ne ſe fait pas de
la totalitē enſemble. Car l'entendement eſt deceu par ces choses, cōme par vne fauſſe ra-
tionocination, telle que ce ſophiſme: Si chaque chose eſt petite, doncques toutes choses ſōt
petites: car cecy eſt vray & n'eſt pas vray: d'autāt que le tout & toutes choses, ne ſont pas
petites choses. C'eſt à dire que cet antecedent eſt vray ſeparement, & faux conioinctemēt:
car cōbien que chaque petite tranſgreſſion de la loy ſoit petite, & qu'elle nuise peu: tou-
tes fois ſi on les conſidere toutes enſēble, c'eſt quelque chose de grand & ſuffiſant de cor-
rōpre la forme du gouuernemēt de la republique: parquoy il faut prēdre garde avec ſoing
à ce commencement. Il ne faut doncques mepriſer aucune chose quelle petite qu'elle
ſoit, ains y obuiuer: car tout ainſi que les grāds orages & tempeſtes ſont causes d'exhalatiōs
& vapeurs inſenſibles, de meſme les changements des republiques commencent bien
ſouuent par des choses fort legeres.

Il faut empeschier que certaines perſonnes qui ſe rendent populaires en ſtatant & ama-
douant le peuple pour luy gagner le cœur, ne prēnent creance en ſon endroit: car ces gēs
la ne viſent qu'à leur bien particulier & nō au public, encores qu'ils ne parlent d'autre cho-
ſe: cōme il paroist par leurs œuvres, lors que le peuple le laiſſe cōduire par eux, l'experiēce
ayant montré qu'ils ont pluſieurs fois troublé les eſtats, & ſubuerſy des republiques, au
preiudice du peuple, meſme qu'ils auoient trompé.

Les formes de gouuernement des republiques ſont conſeruees non ſeulement pour
eſtre eſſōgnees de ce qui peut cauſer leur ruine: mais auſſi pour en eſtre proches. La raiſon
de cela eſt que cepēdant que les peuples ont peur, ils ſ'attachent plus ſoigneuſemēt à la cō-
ſeruation de la forme du gouuernemēt de la republique. Ceſt pourquoy ceux qui ont le
ſoing du ſalut de l'eſtat doiuent dōner quelquefois des peurs aux citoyēns, ain qu'ils ne le de-
ſunifſent

point & se tiennent en garde pour la republique, comme les soldats font le guet la nuit & leur faire apprehender le peril qui est loïn, ainsi que s'il estoit pres, en la leur mettant devant les yeux, comme s'ils y touchoient.

Επι τὰς τῶν γυναικῶν φιλονεικίας ὡς καὶ αὐταὶ, ὡς ἂν τῶν νόμων περιεσθῆναι δὲ φυλάττειν, ὡς καὶ ἐξω τῆς φιλονεικίας ὄντας, ὡς πρὸς ἀρετὴν φέρονται, ὡς καὶ ἐν ἀρχῇ γυναικῶν χρεόν γίνονται, ὡς τῇ τύχῃ, ἀλλὰ πολιτικῶς ἀνδρῶς.

Il faut preuenir par des loix qu'il n'arriue des discordes & seditions entre les grands de la republique, qui ont accoustumé d'auoir contention les vns avec les autres, pour les charges & dignitez de l'estat; & donner ordre si elles estoient arriuees, que ceux qui n'y sont point encores meslez ne s'y engagent: car il n'est pas donné à tout homme de connoistre vn tel mal à sa naissance: mais seulement à celui qui est bien versé aux affaires d'estat & du gouuernement de la republique. Les factions sont comme la sieure hestique qui est difficile à connoistre au commencement & aysée à guarir: & facile à connoistre à la fin, mais difficile à guarir. Car quand la discorde est allumee entre les grands, cela met tous ceux de l'estat à party avec le temps: & selon que l'occasion & l'euénement en ouure le chemin. La ruine de la republique s'en peut ensuiure, soit que venant aux mains ils l'affoiblissent, & que là dessus elle demeure en proye à ceux qui l'attaqueront: ou que l'un des partis appelle des estrangers à son secours, ne se sentant pas assez fort. Et quand il n'en arriueoit autre chose, sinon qu'il demeure d'auantage de moyen à ceux qui se sont ainsi assemblez, sous quelque chef de party, d'en refaire autant vne autrefois, cela est pernitieux à la republique, & le faut euitier: ainsi que quand les principes des nerfs sont mal disposez, toutes les parties de l'animal s'en sentent: que quand les principaux de la republique se trouuent diuisez entre eux, il est necessaire que tous les autres soient de la partie: car ils les suiuent comme les brebis le berger. Vn peu demal aux parties nobles en fait beaucoup à tous les membres de l'animal.

Εἰταχοὶ ἐνόησαν ὁρατῶν οἷον ἐν Ἀργεὶ καὶ Ἀθῆναις καὶ τοὶ βέλτεροι ἐξ ἀρχῆς ὄραν, ὅπως μὴ ἐπίσπῳσι τοσοῦτον ὀφειλόντες, ἢ ἐάσαντες γενέσθαι, ἢ ἔσθαι ὕπερον.

Κοινὸν δὲ ἐν τοῖς ἀνθρώποις ὁ ἐλγερὰς καὶ ὁ μισερὰς, ὁ πῶς πολιτικῶς, μὴ τὸ αὐτοῦ λόγου μὴ τὸ τοῦ συμμετρίας, ἀλλὰ πολλοὶ περὶ τῶν μικρὰς καὶ πολυτρονίας διδόναι τιμὰς, ἢ ταχὺ μετὰ τῆς ἀφαιρέσεως καὶ τῆς φέρου ἢ παρὸς ἀνδρῶς ἐν τῇ πόλει: εἰ δὲ μὴ, μὴ τοῦ ἀλλοῦ δόντας, ἀφαιρέσαντες πολλὰ ἀλλοῦ, ἀλλ' οἱ περὶ τῶν μικρὰς καὶ πολυτρονίας τοῖς νόμοις ὅπως ἀγαθῶς, ὡς μὴ τὸ ἐργάζεσθαι πολλὰ ὀφειλόντας δυνάμει, μὴ τὸ φιλεῖν, μὴ τὸ χρηματίζεσθαι, εἰ δὲ μὴ, τὸ ποιεῖν μικρὰς ποιεῖσθαι τὰς περὶ τῶν ἀνθρώπων αὐτῶν.

Præterea & nobilium contentiones ac discordias conandum est legibus multo ante coercere: & eos, qui à contentione sunt immunes, prius quam in contentionem incidant præuenire: nam malum à principio oriens cognoscere, non est fortè oblati neque cuiuslibet hominis: sed ad ciuitatem regendam apti & idonei viri.

L. 5. c. 3. In nonnullis locis solent præstantiores viros per testam ad certum tempus relegare, ut Argis & Athenis. Atqui præstat ab initio prouidere, ne viri tam excellentes possint in ciuitate existere, quam malo ex patientia ei negligentia nato postea in mederi.

C. 8. Commune autem præceptum est & in democratiâ, & in oligarchiâ, & in monarchiâ, et in omni denique reipublica administranda forma, neque nimis augere quemquam commensum et conuenientem modum oportere. sed conari patnos eisdemque diuturnos honores deferre potius, quàm breues & magnos: deprauantur enim his et corrumpuntur cines: & secundas res ferre, non cuiusvis hominis est. Quod si aliter factum sit, posteaquam vniuersos honores in vnum aliquem effuderint, rursum admittere vniuersos: sed sensim & paulatim: & maxime quidem conari legibus ita inlitterare atque erudire, ut nemo in urbe exoriarur longe ceteris antecellens, potentia, neque amicorum neque pecuniarum: sin aliter enenerit, eos peregrinari inffos et ciuitate summouere.

C'est vne maxime commune à toute forme de gouuernement de la republique, de n'eleuer aucun en grandeur, plus que la proportion requise à la nature de la republique: pour l'effect de quoy il est meilleur de donner des moindres honneurs & de longue duree, que de plus grands & en moins de temps: car ils empirent les citoyens & les corrompent, chacun n'estant pas capable de bien vser de la prosperité. Que si on en a donné beaucoup ensemble, il ne les faut pas offer tous à vne fois, mais peu à peu, comme insensiblement. Il faut pouruoir à instituer les citoyens en telle sorte par les loix, qu'aucun ne se puisse rendre trop puissant en amis & en richesse: sinon les faire absenter de la republique. Pour remedier à cet inconuenient ils auoient ordonné l'ostracisme & republiques populaires: c'est à dire vn bannissement honorable pour dix ans de l'estat, qui se faisoit sans ignominie. Et bien qu'il eust esté meilleur d'ordonner les choses en sorte qu'il n'eust point esté besoin de

venir à ce remede: neantmoins il eust peu estre assez expedient pour les republiques populaires, qui semblent rechercher plus l'égalité, s'ils n'en eussent abusé en usant seditieusement, & non pour le bien de la republique.

Ἐπεὶ δὲ ὁ ἄνθρωπος τὸν ἴδιον βίον καταλεῖπει, διὰ
ἐμποῦν ἀρχὴν πᾶσι τοῖς πολίταις τὴν αὐτὴν ὡντας
ἀσμφέρως, ὥστε τὴν πολιτείαν· ἐν μὲν δημο-
κρατίᾳ, ὥστε τὴν δημοκρατίαν· ἐν δὲ ὀλιγαρχίᾳ,
ὥστε τὴν ὀλιγαρχίαν· ὁμοίως δὲ ὅτι ἄλλων πο-
λιτῶν ἔχεται.

C. 8. Quoniam autem etiam in vita privata res
novas querunt, certum magistratum in urbe consi-
stere oportet, eos qui in civitate ad republicam admi-
strationem veniant, exploratum atque inspectum,
in democratica ad democraticam, in oligarchia ad oli-
garchiam, itemque in unaquaque republica admi-
nistranda forma.

Il faut ordonner vn Magistrat qui soit comme au guet, sur la vie priuee des citoyens, pour observer ceux qui ne vivent pas selon qu'il est convenable, à la forme du gouvernement de la republique: à cause des nouvelletez qui en peuvent arriuer: comme si quel-
qu'un faisoit vne despense de bouche, en habits ou autres pompes, telle qu'il ne paroisse point que les facultez la puissent porter, il se ruinera: & incontinent apres cela, l'ordinaire est de chercher des voyes illicites pour continuer ce train aux despens du public.

Καὶ τὸ ὑμμερῶν δὲ πλείους ἀπὸ μέρους Φυ-
λάττειται ὁ ἄνθρωπος τὰς αὐτὰς αἰτίας· τὴν δὲ ἄλ-
λως τοῖς ἀπαικιδμένοις μορίοις ἐγκρατεῖν τὰς
ἐπιθυμίας, ὥστε τὰς ἀρχάς· ἄλλως δὲ ἀπαικιδέσθαι τὴν
ἐπιθυμίαν τῶν πλείων, ὅτι τὴν ἀπαικιδέσθαι τοῖς ἐν πόλει
ὅτι τὸ πλείονος ἢ τοῦ μέτρου αἰσθάνει· τὴν γὰρ
ἀπαικιδέσθαι τὰς ἀρχάς τὴν ἀνισότητάς τε.

Tum partem civitatis prosperitate vitæ, et secun-
da fortuna exultantem ac ferociorem, vicissim cauere
propter eandem causam. Cuius mali primum reme-
dium est, partem civitatis contrariis rerum agen-
darum curam mandare, imperiaque tradere. Dico
autem contrarios esse viros aequos & bonos vulgo, a-
gentes locupletibus & copiosis: alterum conari aut com-
miscere, & confundere egentium multitudine, cum
locupletibus, aut mediis augere. Hoc enim dirimit
seditiones ex inaequalitate orientes.

Si vne partie de la republique est deuenue trop insolente ou fiere, à cause de quelque prosperité ou bonne fortune, il faut commander aux charges du gouvernement & offices la partie opposite: c'est à dire, les gens de bien au vulgaire, & les pauvres aux riches, es-
sayant de meller ceux-cy avec les autres: car ils s'entre-reprimeront: à sçavoir les gens de bien par leur prudence arresteront le vulgaire, & les pauvres, les riches: comme les riches, les pauvres. Que si ceux-cy s'eleuent les vns contre les autres, il faut porter les mediocres, lesquels, comme nous auons dit, sont tres-propres au gouvernement de la bonne republique, & ce moyen separe les seditions qui naissent de l'inegalité.

Μέγιστον δὲ ἐν πάσῃ πολιτείᾳ, τὸ ὅτι τοῖς νόμοις ὅτι
τῇ ἄλλῃ οἰκονομία ὅτι τῇ ἄλλῃ, ὥς τε μὴ αὐτοὶ
τὰς ἀρχάς κερδαίνειν.

Τὴν δὲ ἀπερδῶς ἀρχὴν, πᾶσι ὡς αὐτὴν διὰ νομοθε-
τικῆς τοῖς ἐνδοξμοῖς.

L. 5. c. 8. Maximum autem est in omni republica
administranda forma, eam ita et legibus & reliqua
institutione civitatis domestica esse descriptam atque
ordinatam, ut non liceat magistratibus ex publico
quasitum facere. Ut autem sine quasitum grantur ma-
gistratus, quorum fides & industria in magistratu fue-
rit probata, & spectata, honores oportet lege lata
esse decretos.

C'est vne chose de tres-grande importance, pour la conservation de toute republique, de pouruoir par les loix, qu'il n'y ait point de profit es magistratures & charges de la repub-
lique: pour à quoy paruenir il faut decerner par la loy des honneurs, à ceux qui auront tesmoigné de la fidelité & de la probité en leurs fonctions, en bien exerçant leurs charges.

Ἐθέλοντες γὰρ οἱ ἀνθρώποι μὴ μετέχοντες τῇ τι-
μῇ, νομιστὰς ἔσθαι, καὶ μὴ ὁδοῦ, ὅτι αὐτοὶ, μὴ τε
ἀφαιρῶν μὴ τῇ ὁδοῦ.

Διὰ δὲ τῇ πολιτείᾳ αὐτῶν μάλιστα μὲν ὡς
νομοθετῶν τοῖς πολίταις· ἐν δὲ μὴ, μή τι γὰρ ὡς πολί-
ταις νομιστὰς τοῖς κερδαίον.

L. 4. c. 13. Pauperes enim omnium honorum non sint
participes, quiescere non volunt, modo ne qui eos
contumeliose vexet, neque de re familiari quicquam
destruatur.

C. 5. Oportet autem civis omnes maxime quidem
beneuolentiam in republica conferre: sin minus, ac
certe eos, penes quos summa est potestas, hostium loco
non ducere.

Il est

Il est aussi fort utile pour la conservation de la republique de disposer tous les citoyens à aimer la republique: ou pour le moins de ne tenir point ceux qui ont la souveraine autorité pour ennemis: ce qui arriuera si on leur rend la iustice, & qu'on maintienne estreitement l'égalité entre-eux, selon les loix & la proportion conuenable à la forme du gouvernement: ordonnant & distribuant des loyers à tous les bons citoyens, & faisant punir les mauuais: inclinant toutes fois plusost vers la douceur que le temps & les choses le pourront permettre sans le peril de la republique: que non pas à la cruauté, laquelle doit estre fuyé autant qu'il est possible. Et par ce moyen quand les peuples verront que chacun faisant son deuoir, peut attendre de l'auancement, l'esperance les fera estudier à bien faire, & les affectionnera enuers le Prince ou Gouverneurs, & à la manutention de la republique. Le loyer y conuiera les vns, & la peine espouuatera les autres, en sorte qu'ils seront retenus de mal faire. Mais sur tout il faut prendre garde qu'il ne soit point fait d'injure à aucun en ce qui est de l'honneur de leurs femmes & de leurs filles, ny de tort ou dommage en leurs facultez & biens, tant de sa part de luy ou des siens que des autres citoyens: car ce sont les choses les plus insupportables, & pour lesquelles les hommes ont accoustumé d'estre si transportez de passion, de hayne & de cholere, qu'ils oubliēt leur deuoir, ainsi qu'on leur en a manqué, & méprisēt leur propre salut pour se precipiter à vengeance & à la ruine de ceux qui les ont offensez: comme les exemples en sont familiers par toutes les republiques qui ont iamais esté. Il est certain que le peuple qu'on a despoüillé de quelques commoditez ne l'oublie iamais: car toute necessité suruenante, luy en rafraischit la memoire.

Μέγιστον δὲ σ' αὐτῶν τῶ ἐκείνων τῶν πρὸς τὸ ἀγαθὸν τῆς πολιτείας, ἢ καὶ ὀλιγαρχίας πάντες, τὸ παρ' ἑαυτοῦ τῶν πρὸς τῆς πολιτείας ὄφελος γὰρ ἔχει τὸ ἀφελίμως αὐτῶν ἵκναι, καὶ ἰσχυρῶς ἀποκρίσθαι τῶν σ' αὐτῶν τῶν πολιτῶν, καὶ μὴ τοῖς ἐκείνων τοῖς ἐκ παλαιῶν ἐν τῇ πολιτείᾳ· εἰ μὴ οἱ πόμεις δημοτικοί, δημοτικῶς· ἐὰν ὀλιγαρχικοί, ὀλιγαρχικῶς· εἰσὶ γὰρ ὅτιν ἐφ' ὧς ἀπρασία, ἐπὶ δ' ἐπὶ παλαιῶς ἐπὶ δὲ τὸ παλαιῶν τῶν πρὸς τῆς πολιτείας τῶν, τὸ ποῖον οἷς χεῖρσιν οἱ ὀλιγαρχικῶς, τῶς, οἱ δημοκρατικοὶ βυλομένοι.

Omnium autem eorum que dicta sunt, ad rerum publicarum diuturnitatem et stabilitatem maximam est (quod nunc omnes negligunt) praeiorum educationem atque institutionem ad reipublicam administrandam formam esse accommodatam. Legum enim vel utilissimarum, et ab omnibus in republica videntibus comprobatarum, nullus est usus, nisi cives erant eis assueti atque ad eas eruditum in republica administranda: siquidem leges sint populares, populariter: sin autem oligarchicae, oligarchica conuenienter. Nam si in uno incontinentia est, etiam in ciuitate est. Non est autem hoc eruditum esse ad reipublicam administrandam formam ea facere, quibus latentur pauci imperium obtinentes: aut hi, quibus democratia cordi est.

Vn des plus grands points & des plus importants, pour la fermeté & duree des republiques (& que tous negligent) c'est la nourriture & institution des enfans conuenable à la forme du gouvernement de la republique: car il n'y a aucun viage des loix, les plus viles & approuuees par ceux qui vivent en la republique, si les citoyens ne sont habitez & instruits au regime de la republique: à sçauoir populairement si les loix sont pour la democratie, ou oligarchiquement, si elles conuenient à l'oligarchie: car s'il y a de l'incontinence en quelq vn, elle est aussi en la republique. Or ce n'est pas estre instruit à la forme du gouvernement de la republique, de faire les choses desquelles ceux qui tiennent l'Empire en l'oligarchie se desistent, ou ceux qui aiment la democratie: mais il faut auoir appris & pouuoir faire les choses, par lesquelles chacun pourra viure en la republique, les vns en l'oligarchie & les autres en la democratie.

Ἡ Αὐτῶν δὲ, ὅσα ἐν τοῖς νόμοις, ὡς συμφέροντα λέγουσιν τῆς πολιτείας, ἀπαστα πάντα σάκει τῆς πολιτείας· καὶ τὸ πολλὰς ἐκείνων μέγιστον σπουδαίον, τὸ πρὸς ὅπως χρῆσθαι τῶν βυλομένων τῶν πολιτῶν πληθύνει, καὶ μὴ βυλομένων.

C. 9. Omnino vero et vniuersè, que legibus continentur, quaeque vtilia reipublicae administrandae formae esse dicimus: haec omnia reipublica administranda formae conseruanti. Et quae saepe dictum est, maximum & primum elementum est diligenter obseruare et operam dare, ut quae multitudo vult manere reipublicae statum, ea plus valeat, quam quae non vult.

Toutes les choses contenues dans les loix, & qui sont viles aux formes de gouverner la republique: toutes ces choses conseruent l'estat: mais le premier & tresgrand element c'est d'observer diligemment & mettre peine, que la multitude qui desire la conservation de la republique ait plus de force que celle qui ne le veut pas. La paix & la seureté estant ainsi establie au dedans de la republique, il est ayé à se preparer contre les causes exterieures: à sçauoir des conquerans vsurpateurs & ennemis: pour l'effect

de quoy il n'y a rien meilleur que de se tenir tousiours préparé de toutes sortes d'armes & de munitions requises à la guerre, & disciplinant les soldats pour combattre par art & non par hazard : car la victoire & les heureux succez apres la faueur de Dieu, enuers ceux qui l'ont de leur costé depend de là. Et par ce moyen on ostera l'enuie aux autres, d'attaquer celuy qu'on sçait estre préparé à la guerre & disposé à vaincre au combat. Que si la republique est moins forte que celles qui luy sont voisines, elle se doit entretenir en paix avec elles, & en telle confederation & amitié, que chacune desire sa conseruation, & craigne que l'autre s'en empare. Et pour demeurer en cet estat faut qu'elle essaye de se rendre, comme vn lien de leur amitié, sans se meller iamais de leurs guerres, si elles viennent à en auoir ensemble : mais seulement de les accorder s'il est possible.

Σύονται δὲ ὅλοι, ὡς ἀπὸ αὐτῶν μὴ ὡπῆν, ὡς τὸ ἐκείνων· ὡς δὲ ἔχει ἕκαστος τῶν αὐτῶν μὴ βασιλείας ἀγωνίζονται τὸ μὴ ὑποτασσέσθαι· ὅσω γὰρ ἀνίσταται ὁ ὡς κίρσις, πλεονέχουσι· ἀναγκάσει μὲν πᾶσαι τὸ ἀνίστασθαι· αὐτοὶ τὰ γὰρ ἡπὶ τοὺς γίνονται διαποικίλοι, ὡς τοὺς ἡδίστοις ἴσοι μάλιστα, ὡς τὸ τῶν ἀρχιμείων φθονοῦσι τῶν.

Κοινὴ δὲ φυλακὴ πάσι μοναρχίας, τὸ μὴ εἶναι ποιεῖν ἕνα μέγα, ἀλλ' ἕνα, πλεονέχων τῶν γὰρ ἀλλήλων· ἕνα δὲ ἕνα πᾶσι δὴ ποιεῖν μέγα, μήτοι τὸ γὰρ ἡπὶ τοὺς γίνονται διαποικίλοι, ὡς τοὺς ἡδίστοις ἴσοι μάλιστα, ὡς τὸ τῶν ἀρχιμείων φθονοῦσι τῶν.

Venons de la republique en general à ses especes. La conseruation des Royaumes consiste à les amener à la mediocrité, & moderation : car moins il y aura de puissance absolue entre les mains des Princes, il est necessaire que toute principauté dure d'avantage : parce que moins leur Empire sera seigneurial, ils s'accoustumeront, & s'inclineront d'avantage à l'équité & egalité, & seront moins odieux aux citoyens. Vn autre moyen de conseruer la monarchie, c'est de n'eleuer personne en trop de grandeur : & s'il en faut eleuer, le meilleur est d'en eleuer plusieurs : parce qu'ils prendront garde les vns aux autres. Que s'il est conuenable d'en agrandir quelqu'un seul, il ne faut pas que ce soit vn homme courageux, ny d'un esprit asseuré, ny qui soit nourry à cela : car tels esprits sont fort propres à faire des entreprises. Et si on doit depouiller quelqu'un de sa puissance, il faut que ce soit peu à peu par degrez, & ne luy offer pas toute son autorité d'un coup : car tout changement subit & violent, se trouue ordinairement plein de peril.

Pour empescher les esmotions & changements qui arriuent és republiques, quand les subiects ne s'estiment pas traitez egalemt, il faut que le Monarque ouure la voye à vn chacun de pouuoir paruenir aux richesses, charges, offices, honneurs & dignitez, scél qu'il se rendra capable & digne par sa vertu de faire seruite à son Prince & à l'estat, comme il se pratique au Royaume de France, lequel par cette egalité & communauté demeure tellement stable, qu'il est quasi impossible de le changer en vn autre : & les subiects si vnys à leur Roy, qu'on ne peut faire de grands remuemens contre son autorité, si ce n'est sous le pretexte de la religion & du bien public : parce que ce qui touche le salut, a vn grand pouuoir de mettre les esprits aux champs. Mais le masque de ceux qui entreprennent, estant leué, on s'en retire promptement, & les chefs de la faction y perissent. L'union provenant du contentement qu'ont les trois estats du Royaume, l'Eglise, la noblesse & le peuple, chaque particulier des vns & des autres peuuent esperer de paruenir aux plus grandes charges & dignitez deffous le Roy, est cause que ses forces ne se separât point d'ensemble, il est inuincible pour ceux de dehors, qui le voudrôt attaquer. Mais il le seroit encores plus, si on auoit corrigé vn mal qui s'y est glissé par le malheur du temps : à sçauoir la venalité des charges : & principalement en ce qui est des offices de iudicature : car cela ne laissant le moyen d'y paruenir, qu'à ceux qui ont le plus d'argent, lesquels ne sont pas tousiours les plus capables, ny les plus vertueux, ny le plus grand nombre : tout le reste demeure sans esperance & eslime, que

C. II. Seruatur autem scilicet, ut simpliciter quidē & vniuersē dicam, contrarij : sigillatim verō regna quidem si ad mediocritatem & moderationem adducuntur. Quanto enim pauciorū rerū penes principes sit potestas, tanto diutius omnis principatus maneat necesse est. Nam cum ipsi minus fiant dominorum amentem impetio situm moribus efficiuntur magis ad aequalitatem, aequalitatemque propensius, tum ciuibus minus sunt inuidiosi.

Omnis porro monarchia custodia & cautio communis est, ut nemo in unū magnum faciat, sed si hoc demus plures : obseruabunt enim et speculabuntur se. Quod si quies forte magnum facere oporteat, at ne cū quis sit ingenio et moribus audax & confidens. In omnibus enim alienibus talia ingenia ad impressionē faciendam maxime valent, et si quis potentia spoliatus esse videatur, & hoc sensum et paulatim faciat, non totam auctoritatem uno tempore adimat.

quel'egalité ne luy est pas gardée, comme elle estoit par le passé: lors que le merite leur en ououroit le chemin. Ce mal osté en emportera tuez v n autre, qui est que ceux qui achettent si cher ces charges, sont en danger d'estre tencez d'en retirer leur argent, par quelque voye que ce soit: & apportera ce bien de diuertir les esprits de l'auarice où ils sont portez auourd'huy, les retournera à l'estude de la vertu, & rendra affectionnez de plus en plus au seruice de leur Prince, & à la conseruation de l'estat.

Le Roy asseuera fort l'estat au fils qui luy doit succeder, quand il le fera bien nourrir & instruire à la vertu : car premierement il se rendra capable en sa personne de le conseruer : & secondement les subiects qui sçauront qu'on l'institute de cette sorte, l'affectionneront & desireront qu'il leur commande.

Εὰν πλείους ᾦσιν ἐν τῷ πολιτεύματι, πολλὰ
συμφέρι τῇ δημοτικῶν νομοθετημάτων ὅτιον, τὸ
ἐξαμείβειν τὰς ἀρχὰς εἶναι, ἵνα πάντες οἱ ὄψεσθαι
μετίωσιν.

Οὐ γὰρ ὁμοίαις ραΐδιον χακυσγῆσαι ὀλίγον χρό-
νον ἄρχειται, καὶ πολλῷ· ἐπεὶ ἂν τὸ εἶς ταῖς ὀ-
λιγὰς χάσις καὶ δημοκρατίας γίγνηται τυραννίδος.

C.8. Si plures rempublicam administrent, multi a instituta multaque leges populares sunt utiles (qualis est semestres esse magistratus) ut omnibus qui similes sunt, ad rempublicam administrandam, magistratusque gerendos pateat aditus.

Non enim similiter facile est ijs, qui breue tempus imperant, summa rei detrimentum aliquod importa-
re, facti qui aut consiliiis improbis nocere, atque iu qui diu. Nam propter hanc causam, in oligarchiis & de-
mocratiiis tyrannides existunt.

Comme l'aristocratie est fort approchante de la Royauté, plusieurs moyens qui sont propres à conseruer celle-cy, luy peuuent seruir en les proportionnant selon ce qu'il y a de difference entre leurs formes de gouuernement. Il est expedient en l'aristocratie que les charges soient de peu de duree, comme es republiques populaires: afin que tous ceux qui sont semblables & capables de commander, le puissent faire successiuement, estant bien seant que chacun d'eux reçoie des dignitez & de l'honneur. Ioinct que si les Magistrats sont de peu de duree, les estats en seront plus assurez & fermes: & ne sera pas facile de les changer: d'autant qu'il est plus difficile de faire du mal en peu de temps, qu'en beaucoup d'annees, qui en donnent la commodité.

Il y a deux choses à observer pour la conservation de la timocratie ou gouvernement civil. Premièrement qu'aucun ne soit admis plusieurs fois en vne mesme charge, ou pour le moins que ce soit rarement, de sorte qu'entre la premiere & la seconde fois, il y ait beaucoup de temps: qu'il domine en peu: excepté pour le regard de la conduite de l'armée, en quoy le fréquent changement est perilleux, à cause de la longue experience qui y est requise, laquelle il est difficile de trouuer en plusieurs: loint qu'il est plus d'agereux de faillir en cette charge qu'en aucune autre. Secondement il faut que tous ceux qui commandent aient l'autorité peu de temps, & principalement es plus grandes charges, comme celles qui doiuent iuger de toutes les causes & negoces entre les subiects, & qui ont egard sur les commerces qui se font par les contractz, & qui se doiuent regler selon la loy de iustice: & n'est pas necessaire qu'en vne telle police il y ait aucune charge qui soit perpetuelle: parce que peu y estans admis, l'egalité y seroit moins gardee: & en danger que si quelq'un auoit le gouvernement perpetuel, il pourroit s'enrichir par dessus les autres: & alors par sa puissance & par ses richesses empier la tyrannie: & si quelque charge se deuoye de la premiere institution, il faut qu'elle soit ostee ou reduitte à son commencement.

Πρὸς δὲ τὸ αἶψά τι πημίματα γυροδύμῳ με-
ταβολῶν, ἔστιν ἀνὰρχα καὶ πολιτεία, ὅταν συμ-
βαίῃ τὸ ποτὶ μόνον μὴ τὸ κεφαλὴ πημίματα, ἐπι-
πεία δις μόνον αἰὶν γυροδύμῳ, συμφύρει, τὴν
πημίματα γυροδύμῳ τὸ καὶ ποτὶ πλὴν αἰὶν
τὸ σαρελθὸν χῆ τὸ ποτὶ χρεῖον, ἐπὶ οὖς μὴ πλε-
σι πημίματα κατὰ ἐκείνου ἐν δὲ τοῖς μείζοσι,
αἶψα γενετήσιον, ἢ σωτὴρ τῆς αἰὶν ἢ ἢ πλε-
λα πλὴν αἰὶν, πλεονάζοντες αἰὶν γυροδύμῳ.

L. s. c. d. Ad eam autem mutationem quia propter censum ex oligarchia et populari fieri solet, cum hac evenit, mantentibus quidem in eisdem censibus ad honores obtinendo: praefinitis, sed astra renummaria: vile est censu communi seu publici magnitudinem ad preteritum censum flectere, in iis quidem civitatibus in quibus quotannis ciues censentur, quotannis: in maioribus vero, serio ante quatuor quoque annis: & si census sit multis praetibus maior. &c.

Pour empêcher les changements qui arriuent, à cause de l'augmentation du reuenue des citoyens, au moyen de laquelle ceux qui n'auoient point de part au maniemēt de la republique, s'en trouueroient capables: il faudra comparer la quantité du reuenue du tēps passé avec celuy du present de trois ans en trois ans, ou de cinq en cinq, & augmenter ou diminuer la quantité de reuenue, qui sera requise à chacun par proportion, pour estre capable d'auoir part

au gouvernement de l'estat : car si cela ne se fait & est timocratie ou gouvernements civils, & es oligarchies, la timocratie deviendra democratie, & l'oligarchie timocratie.

Δεῖ δ' αὖτ' ἐπινοεῖν τὴν τῇ πολιτείᾳ ὁμο-
λαμβάνειν τὰς μέρους· αὐτὴ γὰρ ὀλιγαρχικὴ τὴν
νόμους πῶς, ἐν δὲ τοῖς μέσων· ἵνα πὶ δη-
μοκρατικῶς, ὡς ἀγαθὸς τοῖς νόμοις τὴν τῶν ὅσων
δὲ τὸ τῶν μέσων ὡς τῶν πλεονέκτων, ἡ σωματο-
κράτεια ἀκρῶς, ἡ γὰρ τῶν μόνων, ἐν ταύτῃ ἐν δὲ
χρὴ πολιτείας ὅσων μένεται· ὅθεν γὰρ φοβερὸν, μὴ
ποτὶ συμφωνήσωσι οἱ πλεῖστοι τοῖς πᾶσι· ὅτι
τῶν τῶν ὅσων τε γὰρ ἀπὸ τοῦ βελήτορος δὲ λυγρῶν
τοῖς ἐπὶ τοῖς κοινότητάς· αὐτῶν τῶν, ὅθεν μάλιστα
ῥησὺς ἀλλήλων ταύτης· ἐν μέσων γὰρ ἀρχὴν ὅσων
αὐτῶν μόνων, ἀλλὰ τῶν ἀπὸ τῶν τῶν ὅσων ἀλ-
λότοις· παρὰ τοῦ δὲ πλεονέκτου ὁ δὲ πολιτείας
ἀλλοτρίως δὲ, ὅθεν ὅσων δὲ αὐτῶν τῶν πολι-
τείας· μάλιστα, ποσὶ τῶν κοινότητάς· ἀλλὰ μαρ-
τυροῦνσι δὲ πολλοὶ ἐν τῇ τῶν ἀριστοκρατίας βου-
λομένων ποιεῖν πολιτείας, ὅθεν ἐν τῇ πλεονέκ-
τει τοῖς ἐπὶ τοῖς, ἀλλὰ ἐν τῇ τῶν ὅσων ἀλλοτρίως
δὲ μόνων· ἀλλὰ γὰρ ῥησὺς ποτὶ ὅσων τῶν ψευδῶν
ἀλλοτρίως, ἀλλοτρίως συμβαίνει καὶ ὅθεν ἀλλοτρίως
ἐν τῇ πλεονέκτει πλεονέκτει, πολλοὺς μάλιστα τῶν πολι-
τείας, ἡ αὐτὴ δὲ μόνων.

L.4. polit. c. 12. Oportet autem porro latorem legum
semper in reipublica administratione medios sumere.
Nam siue leges oligarchia conuenientes ferat, ad me-
dios leges dirigere debet: siue democratia congruentes,
ij legibus adinquirere sunt. ubi vero mediocrum multi-
tudo superat, aut utroque exiremos, aut alterutrum
tantum: hic fieri potest, ut reipublica administranda
forma sit firma & stabili. Non enim metuendum, ne
vtrquam diuites cum pauperibus in hoc consentiant, et
conspirent: nam nunquam alteri alteris seruire volunt.
Quod si alia reipublice administratione querat, nulla
alibi reperiri hac communem. Nam vicissim præesse
atque imperare non facile iudicant propter dissen-
tiam que inter eos intercedit. Vbiq; gentium autem
arbitrarius honorarius fidelissimus est: at medius arbitri
honorarius est. Quanto autem melius reipublica ad-
ministratio mixta & temperata fuerit, tanto firmior et
diuturnior. Vt ebementer autem errant multi etiam ex
ijs quia reipublica administranda forma aristocra-
tica, efficere volunt: non eo solum quod plus tribuant
locupletibus, quam oportet, verum etiam quod fallaci-
ter populi vires frangant, atque enervent: necesse
enim est temporis progressu aliquando ex falsi boni,
nasci verum malum. Nam immoderate atque iniuste
diuinitum opes reipublice administrationem perdunt,
potius quam populi.

Aristote a opinion que la republique où les mediocres tiennent le gouvernement est la plus durable de toutes celles où plusieurs commandent: c'est pourquoy il dit que le legislateur doit tousiours tendre là, soit qu'il face des loix pour l'oligarchie, ou pour l'estat populaire. Et quand la multitude des mediocres surmonte les deux extremes: à sçauoir les riches & les pauvres ou l'un deux, elle est asscuree & stable: car il ne faut pas craindre que les pauvres & les riches, s'accordent ensemble pour conspirer contre-eux: car ils ne voudront iamais seruir les vns aux autres. Et s'ils recherchent vne communauté au gouvernement de la republique, ils n'en trouueront point par vn autre moyen: car mal aysément induiront-ils en leur esprit de commander l'un apres l'autre; à cause de la defiance qui est entre-eux: au moyen de quoy ils chercheront quelques autres pour leur commander; ce qu'ils ne pourront trouuer qu'aux mediocres: lesquels se trouueront comme arbitres entre les vns & les autres. Et partant plus la republique est temperee, elle en est plus durable.

Διαμαρτυροῦνσι δὲ πολλοὶ ἐν τῇ τῶν ἀριστο-
κρατίας βουλομένων ποιεῖν πολιτείας, ὅθεν ἐν τῇ πλεονέκ-
τει τοῖς ἐπὶ τοῖς, ἀλλὰ ἐν τῇ τῶν ὅσων ἀλλοτρίως
δὲ μόνων· ἀλλὰ γὰρ ῥησὺς ποτὶ ὅσων τῶν ψευδῶν
ἀλλοτρίως, ἀλλοτρίως συμβαίνει καὶ ὅθεν ἀλλοτρίως
ἐν τῇ πλεονέκτει πλεονέκτει, πολλοὺς μάλιστα τῶν πολι-
τείας, ἡ αὐτὴ δὲ μόνων.

L.4. c. 12. Vt ebementer autem errant multi etiam ex
ijs, qui reipublica administranda forma aristocra-
tica, efficere volunt: non eo solum quod plus tribuant
locupletibus quam oportet, verum etiam quod fallaci-
ter populi vires frangant, atque enervent. Necesse
enim est temporis progressu aliquando ex falsi boni
nasci verum malum. Nam immoderate atque iniuste
diuinitum opes reipublice administrationem per-
dunt potius quam populi.

L'oligarchie conuiet avec l'aristocratie en ce que peu commandent à la republique: au moyen de quoy plusieurs choses leur sont communes pour la conseruation de leur gouuernement, ioinct que comme la tyrannie se conserue en imitant la royauté, ainsi que nous auons dit, semblablement l'oligarchie sera durable d'autant plus qu'elle s'approchera de l'aristocratie & timocratie. C'est pourquoy Aristote dit, que plusieurs de ceux qui veulent instituer de telles republiques errent extremement: non seulement parce qu'ils attribuent plus de pouuoir aux riches qu'il n'est requis: mais aussi de ce que par fraude ils rompent les forces du peuple & les enneruent: car il est necessaire que par progres de répsil arriue quelquesfois d'un faux bien un vray mal: car les excessiues richesses des opulents quand elles sont

illiberaux: ou les Marseillois apres auoir fait iugement de ceux qui en estoient dignes, tant du nombre de ceux qui estoient capables du gouuernement, que de ceux qui en estoient exclus. Il faut aussi imposer des fonctions & charges de grande despence à ceux qui tiennent les charges souveraines de la republique, afin que le peuple porte volontairement de n'y estre point admis, & qu'il ne vueille point de mal à ceux qui ont ces dignitez, les estimants payer vn grand prix de leur gouuernement. Et pour cet effet quand ils prennent ces charges, ils doiuent offrir de magnifiques sacrifices, & dependre en la construction de quelque œuvre public: afin que le peuple estant receu en les festins sumptueux où rien ne manque: & voyant la ville ornee de temples, de statues & de superbes bastiments, il consente librement à la conseruation de la forme du gouuernement de la republique: & outre cela il arriue que ces despences sont autant de mouuements aux riches.

Et ὁ ὀλιγαρχία, τῆς ἀρχῆς ἐπιμέλειαν ποιῶν πολὺν. Ἐπὶ ταῖς ἀρχαῖς, ἀπ' ὧν κτήματα, τύποις ἀπομένει· καὶ πρὸς ὅσον τ' ἐκ τούτων, εἰς τὴν μείζω τὴν ἐπιμέλειαν εἰσὶν αὐτῶν. ἢ τὰς κληρονομίας μὴ χρ' ἴδωσιν εἶναι, ἀλλὰ χρ' γινώσκω· μὴδὲ πλεονέχειν ἢ μᾶλλον αὐτῶν κληρονομίαν.

In oligarchia vero egentium maxima cura habenda est, hisque magistratus questuosi mandandi sunt. Et si quis e numero locupletum eos commensiosè ladar, grauius in illo parua debent esse constituta, quam si quis ex egentibus, alterum egentem contumelia afficiat: et hereditates non ex donatione, sed ex gente & cognatione ad heredem peruenire, neque idem plures heredita quam vnā debet cernere.

Il faut auoir grand soin des pauues, & leur departir les magistratures lucratiues: & si quelqu'un des riches leur fait tort, il doit estre puny plus grieuement, que si c'estoit vn pauue requi eust offensé vn autre pauue. Les heritages ne doiuent point estre donnez, mais venir par droit de lignage en heredité, & que personne ne puisse auoir plus d'vn heritage: car par ce moyen les biens seront egalez: & plusieurs indigents deuiendront riches.

Οπου γὰρ αἰρεται μὲν αἱ ἀρχαί, μὴ δὲ πρὸς πικρὰν δὲ αἰρεται δὲ ὁ δῆμος, διαμαρτυρεῖται οἱ ἀνδραγαθῶν, εἰς τὸ τοιοῦτον ὡς κύριοι εἶναι τὸν δῆμον, τὸν μόνον ἀκροῦ δὲ ἢ μὴ γινώσκω, ἢ γινώσκω ἢ πρὸς τὰς φυλάξας φέρω τοὺς ἀρχοντας, ἀλλὰ μὴ πρὸς τὸν δῆμον.

C.5. Quibus in locis magistratus per electionem deferuntur, non ex censibus, & populus eligendi ius habet: in eis ambitiosi homines, populo assensatis, eorum deducunt, ut populus etiam legum sit arbitri ac dominus. Remedium autem huius incommodi, aut ne accidat, aut ut minus accidat, in eo positum est, ut magistratus à tribubus pronuntientur ac declarentur, non a populo vniuerso.

Τῇ δ' ἀντιπεριθῇ τῇ πλεονεξίᾳ δημοκρατία, τῇ δυναστεύει τῇ τυραννικῇ τῇ ὀλιγαρχίᾳ, ὅσῳ τῇ χειρίᾳ, ποσὺν δὲ πλεονέχει φυλάκῃς.

C.6. Ea autem que democratia vltima contraria est oligarchia, queque dynastiarum potentatui & tyrannidi similima & maxime finitima est: quanto est pessima, tanto maximam & plurimam cautionem accusatiam desiderat.

Ὅσοι γὰρ τὰ μὲν σώματα ἐν ἀσφαλείᾳ πρὸς ὁμίαν, ἢ πλεονεξίᾳ τὰ πρὸς ταυτιλίαν χελεῖται ἔχοντα τοὺς πλεονεξῶν, ἐπὶ δὲ χελεῖται πλεονεξία, ὥστε μὴ φθονεῖν δὲ αὐτὰς· τὰ δὲ ποικίλῃ ἔχοντα τὰ σώματα, ἢ τὰ μὲν πλεονεξίᾳ ἐκλελεῖν, ἢ πλεονεξίᾳ πικρῶτα φαύλων, ὥστε τὰς μικρὰς δυνάμεις φέρω ἀμαρτίας· ὅσοι δὲ τὸ πολὺ ἴσῳ αἱ χελεῖται, πλεονεξίᾳ δὲ φυλάκῃς τὰς μὲν αὐτῶν δημοκρατίας ὅλως ἢ πολυανθρωπία σὺν τῇ τῷ γὰρ ἀπὸ πρὸς τὸ δύνανται τὸ χρ' ἢ ἀξίαν· τὴν δὲ ὀλιγαρχίαν, δύνανται τὰς ἀρχὰς τὸ εἶναι τῆς δυνάμεως διὰ τὴν πλεονεξίαν.

Quemadmodum enim corpora bene constituta, & ad bonam valetudinem probe conformata: & nauigia ad navigationem apposta et oportuna, bonique nauticis instruita, plura peccata recipiunt sine interitionis periculo per se: corpora vero morbosa & nauigia satisfacta, & malos nautas consecuta, ne parua quidem errata ferre possunt: ita & eaeipublicae administranda formae, que deterrima sunt, plurimam cautionem requirunt. Vniuersae igitur democratiae hominum vberitas & copia tuctur & conseruat: hoc enim ei iuri, quod ex dignitate est, opponitur: oligarchia vero contra perspicuum est in recti ordinis descriptione bonaque praeuisione saluū esse positi.

En la demo cratie, l'assemblee de la multitude doit commander à tous, ou pour le moins es grandes choses; & la principauté & le magistrat ne doit auoir la domination d'aucune chose, pour le moins si ce n'est de petites: car par ce moyen l'egalité de la multitude sera conseruee. Il est fort necessaire d'y establir vn conseil, lequel ait la puissance de consulter des grandes choses, parce que la multitude est le plus souuent imprudente & ignorante, & n'est pas portee par raison, mais par impetuosité en ses actions: & partant elle a besoin de quelqu'un qui la conduise pour bien agir. Il faut donner quelque loyer à tous ceux qui

alij enim fortitione obtineant, alij suffragio. Quomodo igitur democratia constituenda sint, expositum est.

quos summa est potestas, hostium loco non ducere. Sed quoniam postrema democratia hominum frequentia ac multitudine (sunt celebres, et conciones frequentare, non accepta mercede, difficile est: (quod quidem ubi nulla sunt publica vellegalia, nobilibus est inimicum, quia infimum: ex tributo enim & publicatione bonorum, & iudicii iniquis merces sumatur necesse est: quia multis iam democratia euerternnt) ubi igitur vellegalia forte non sunt, conciones debent esse rarior: et iudicia multis quidem de rebus, sed pauciora. Hoc enim etiam ad hoc cōfert, ut non diutius in ius prius extimescant, si locupletes quidem non accipiant indicandi mercedem, egentes, vero accipiant. P'alestitiam ad hoc, ut res in iudicium deducta melius iudicentur: locupletes enim multo diu a suis negotiis familiaribus abesse nolunt: breue tempus non nolum. Ubi autem vellegalia sunt, faciendum non est, quod facit nunc tribui plebs, seu lenes populi auliores. Nam quia facit sumptibus necessariis, superant populo diuites: illi autem simul et accipi, et rursum eges videntur: enim dolium pertensum talis ad auxilium egentibus ferendum comparat altior. Sed oportet enim, qui vere populi est, ut multum se sit nimis eges, promittere: hoc enim causa est, quare vniuersa sit democratia. Excoigendum igitur aliquod artificium est, ut diuturna sit copia rei familiaris. Quoniam autem hoc bene diuitiis dinitus conducit, ea, quae ex vellegaliis efficiuntur, oportet in vnum concentrici agentibus vniuersa dividere, maxime quidem si quis statum conseruare possit, quantum satis sit ad paruum ageli modum comparandum: sit nimis, ut habeant facilitatem & adiumenta mercaturae faciende, atque agriculturæ: quod si non possit fieri, ut omnibus, saltem tributum aut curiam, aut per aliquam aliam ciuitatis partem vicissim dividere. Quia interea locupletes ad necessarios consensum mercedem conferre debebunt, ab inanibus sumptuorum numerum iustitiosis libori ac solui. Tali autem quodam modo Carthaginienfes rem publicam ad ministrantibus populi eges & beneuolentiam collegunt. Semper enim cum aliquis de plebe ad urbem circumpositis dinitunt, eos collocant. Et si autem hoc quoque humanitate poliorum & vniuersorum, & cordatorum nobilium, egentibus inter se distribuis suppeditare eis adiumenta rei faciendæ, quæ ad opus faciliorem cohortari, et excitare. Præclarum vero est etiam Tarentinorum consilia imitari. Illi enim frumentis & possessionibus cum egentibus ad vnum communiore, multitudine beneuolentiam sibi comparant. Præterea magistratuum omnium duo genera fecerunt, ut alijs suffragio sine electione, alijs sortitione mandent sortitione, ut plebes eorum si pariterque suffragio, ut melius re publica administraretur. Licet autem hoc facere etiam in eodem magistratu, partitione scilicet, ut

Il ne faut pas estimer vne chose populaire ou propre à l'oligarchie, qui fera que la republique obeisse au cōmandement du peuple: ains celle qui fera qu'elle y obeisse long temps. Mais les flatteurs du peuple qui le conduisent & leurs tribuns, font faire plusieurs confiscations des biens des riches pour estre distribuez au peuple, voulant par là gagner sa bien-vueillance. C'est pourquoy ceux qui ont soin du salut de la republique, y doivent remédier en y opposant des actions contraires, instituant vne loy expresse, que les choses qui seront confiscées, lesquelles appartenient à la republique, soient consacrées à Dieu, & non distribuées au peuple. Car en cōmoyen les meschans ne se garderont pas moins de faire des meschancetez, puis qu'ils n'auront pas meilleur marché de l'amende, & la multitude

rustique sera moins facile & encline à condamner les accusez, voyant qu'il ne luy en reuiendra point de profit. Il faut aussi qu'il se face peu de iugemens publics par l'assemblée du peuple & rarement, ordonnant de tresgrandes peines à ceux qui accuseront fauquemēt & temerement. Car ils n'ont pas accoustumé d'accuser ny rendre criminels le commun peuple, mais les nobles & illustres hommes à cause de leurs facultez : & il faut que tous les citoyens soient rendus affectionnez & bien-vueillāts à la republique : & au moins qu'ils ne tiennent pas pour ennemis ceux qui ont la souueraine puissance. Mais parce qu'és dernieres especes de democraties, les assemblées se font avec vne grāde multitude de peuple, & qu'il est difficile de le faire assister souuent és harangues publiques, sans leur dōner quelque loyer. A cause de cela il faut és lieux où il n'y a point de reuenu public suffisant pour cela, faire des assemblées raremēt qui durent peu de iours, & où il se vuide grande quantité d'affaires : car autrement là où il n'y a point de reuenu, cela est preiudiciable & dangereux aux nobles : car il est necessaire de prendre ce salaire de tributs qu'on leur impose de confiscations de biens & iugemens iniques : choses qui ont subuertey beaucoup de democraties. Ceste rareté & breueté d'assemblées apportera deux biens, l'un que les riches ne craindront point ces petites depenses, combien qu'il n'y ait point de loyer pour eux : l'autre qu'ils se trouuerōt plus volontiers aux assemblées, à cause qu'elles dureront peu de temps ; ce qu'ils ne feroient pas autrement, ne voulant pas s'essouier long temps de leurs affaires domestiques, quand il n'y a ny profit ny honneur pour eux : Et quand ils se trouuent tous és assemblées, les affaires qui se presentent sont mieux iugees. Es democraties où il y a du reuenu public, il ne faut pas faire ce que pratiquent ces cōdūcteurs du peuple qui l'engoulent, ou leurs Tribuns ; à sçauoir de leur departir apres l'assemblée qui reste, les frais necessaires estant faits : car ce qu'il reçoit est aussi tost consommé, & leur indigence recommence : d'autant que ceste petite largesse s'ecoule à mesure qu'on la reçoit, cōme ce qui est mis peu à peu dans vn tonneau percé. Mais il faut que celuy qui ayme vrayment l'estat populaire pouruoye, que le menu peuple ne soit ponit trop souffreteux (car c'est ce qui red ceste sorte de republique vicieuse) & cela sera vtile aussi aux riches. Pour cet effet il ne faut pas faire les distributiōs à chaque fois que l'assemblée se fait, mais assembler tout ensemble & le departir alors aux necessiteux : & s'il y en peut auoir assez pour leur achepter à chacun vn petit champ, cela sera fort à propos, sinon que cela leur puisse ayder à faire la marchandise ou labeur. Et si cela ne peut suffire pour estre distribué à tous, que ce soit pour le moins par les lignees, parroisses ou autres parties. Et cependant les riches doiuent contribuer le loyer pour les assemblées necessaires, au lieu des despences vaines & inutiles qu'ils faisoient en festins, ou autres choses semblables.

Les Carthaginois gouvernant leur republique par vne telle maniere ou approchante, ils l'acquirent la bien-vueillance du peuple : car les enuoyant aux villes d'alentour pour leurs negocees, ils leur donnoient le moyen de s'enrichir. Il est aussi bien seant aux plus polis & hōnestes de la noblesse humaine de distribuer les pauvres entre eux pour leur dōner quelque secours, leur ayder à faire leur profit, & les exhorter à trauailler. Il est encoces vne bonne chose d'imiter l'exemple des Tarentins, qui prestoient leurs bestiaux & terres aux pauvres. Ils firent outre cela deux sortes de magistrats : les vns par election & les autres au sort, afin que le peuple peust auoir part en ceux cy, & que les autres fussent choisis personnes capables de gouverner en la republique. Cela se peut faire aussi en vn mesme gēre de magistrats en eslisans vne partie, & tirant les autres au sort. Aristote dit que quoy que face le Legislateur en ceste espece de republique, que ce n'est pas la plus difficile œuvre de l'instituer, mais bien de la maintenir & conseruer.

Δὲ δ' ἐν τῇ ταύτῃ δημοκρατίᾳ τῆς ἐν πόλει
φείδεται, μὴ μόνον ταῖς κτήσιν μὴ ποιῶν ἀναδιδό-
σκει, ἀλλὰ καὶ τοῖς καρπείοις· ὃ ἐστὶν ἐλάϊς τῆς
πολιτικῆς λαμβάνει γυγνόμενον· βέλτοι δὲ καὶ βυ-
λομήνης καλῶς λειτουργοῦν, ταῖς διακαταρτῆς, καὶ
μὴ χρησίμοις δὲ λειτουργίας· οἷον χορηγίας, καὶ
λαμπρὰς ἀρχάς, καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα.

C.8. Iam vero in democratiis locupletibus quidem
parcendum est, non solum eorum fundis et prædijs, sed
etiam fructibus non diuidendis viris, atque ad alios
transfrendis : quod fit in nonnullis reipublice admi-
nistranda forma, neque tamen animaduertiunt. Sed
utilius est eis, qui locupletissimi copias et opes immi-
nare ac decurrere volunt, eos cogere ut muneribus pu-
blici fungantur, sumptuosos quidem ibi, sed minus
utilibus : ut ludorum faciendorum curatioribus, et
lampadum præfuluris et aliis huiusmodi.

Pour faire durer les Democracies, il faut espargner les riches non seulement en ne distribuant pas leur fonds & leurs fructs par teste aux autres pour les egaler, comme il se fait imprudemment en quelques republiques. Aulieu de quoy il est plus vtile si on veut diminuer leurs richesses & les retrancher, de les contraindre d'exercer les charges publiques, où il y a de grandes despeses, & qui n'apportent aucune vtilité, comme à faire des jeux publics & semblables.

Αμαρτάνει δὲ ἐν ταῖς δημοκρατίαις, καὶ ἐν ταῖς ὀλιγαρχίαις, ἐν μὲν ταῖς δημοκρατίαις, οἱ δημογῶναι, ὅταν τὸ πλῆθος κύριοι τῆς πόλεως· δύο γὰρ ποίησαι αἱ τῶν πόλεων, μαχόμενοι τοῖς ἐκπύροις· διὰ δὲ τοῦ αὐτοῦ αἰὲς δοκεῖ λέγειν ὡς ἐν πόλει· ἐν δὲ ταῖς ὀλιγαρχίαις ὡς ἐν δήμῳ τῶν ὀλιγαρχικῶν, καὶ τῶν ὀρεῶν ἐκαστὸς ἢ καὶ ὁμολογῶν τῶν ὀλιγαρχικῶν· καὶ μὴ γὰρ ἐν ταῖς ὀλιγαρχίαις, καὶ τῶν δημοκρατικῶν ὅσοι μὴ, καὶ βυλόμενοι ὅτι αἱ ἐξ ἑαυτῶν· ἀλλὰ δὲ ἐν ταῖς ἀμφοτέρω καὶ ἀποκρίνεται τοῖς αὐτοῖς.

C.9. Peccat autē & in democratiā et in oligarchiā: in democratiā quidem blandi plebis dulciores: nam locupletes oppugnant civitatem, quae maxime debet esse una, semper in duas partes scindunt ac diuidunt: in oligarchiā vero oligarchiae fautores. At contra oportet in democratiā populi dulciores et magistros semper pro locupletibus dicere videri: oligarchiae fautores in oligarchiis pro populo: atque hos quos dixi, oligarchiae fautores insurandum ei, quod nunc iurant, contrarium iurare. Nunc enim in oligarchiis iura iurant, & in populum male animatus ero, & populo quod potero mali incogitabo. At opus est eis & existimare, & pro se ferre ac simulare contrarium.

Es Democracies où la multitude a l'autorité des loix, les conducteurs du peuple qui les amadoüent errent: car en oppugnant les riches, ils separent & diuisent en deux la republique, qui doit tousiours estre extremement vnice: & le mesme mal se fait par les fauteurs de l'oligarchie. Là où tout au contraire és Democracies, les conducteurs & maistres du peuple doiuent tousiours paroistre parler pour les riches: & les fauteurs de l'oligarchie parler pour le peuple. Et partant il faut que les fauteurs de l'oligarchie changēt le serment qu'ils font, en certaines republiques: à sçauoir qu'ils porteront tousiours mauuaise volonté au peuple, & excogiteront tout ce qu'ils pourront de mal contre luy. Il faut estimer tout le contraire, & faire le serment en paroles prescriptes.

Συμφέρει δὲ ἐν δημοκρατίαις, καὶ ἐν ὀλιγαρχίαις, τὸ ἄλλοις ἢ ἰσότητι· ἡ ἀρετὴ δὲ μέντοι τοῖς ἡπιοῖς κοινῶς ἐστὶ πολιτικῆς· ἐν μὲν δὲ μὴ, τοῖς ἐκπύροις· ἐν δὲ ὀλιγαρχίαις, τοῖς ἀπύροις· πλεονέκτημα ἀρχὴ κύριος ἐστὶ πολιτικῆς· πάντας δὲ τοὺς ἐκ τῆς πολιτικῆς ἐγγράζειν τοῖς αὐτοῖς, ἢ πλεονέκτημα.

C.5. Utile autem est, tum in democratiā, tum in oligarchiā, ut qui reipublica administrationis minus sunt participes, aliarum rerum, veli aequaliter aut primas partes dare: in democratiā locupletibus, in oligarchiā egentibus. Verum tamen omnia in peria ius, in quibus totius reipublicae consistit auctoritas, ac potestas, hac solis, ius aut pluribus ex iis, qui reipublicā administrant, committere atque in manus tradere.

Il est vtile és Democracies & és Oligarchies de donner à ceux qui ne sont pas admis au gouvernement de la republique, part egale, ou le premier lieu és autres choses: à sçauoir en la Democratie aux riches, & en l'Oligarchie aux pauvres. Reseruât toutesfois toutes les charges qui importent quelque souuerain commandement, à ceux seuls qui ont la puissance & l'autorité en la republique, és mains desquels elles doiuent estre.

Des moyens de conseruer le tyran.

CHAPITRE IV.

Ὁ μὲν οὖν τις πρὸς τὸν δὲ ὅτι γινέται σωτηρία ταῖς τυραννίαις, τοῖς τοῖς ἐστὶν· ὁ δὲ ἐπεὶ τὸν χεῖρον ἐστὶν ἐκαστίας ἔχει τοῖς ἐκπύροις τῶν ὀλιγαρχικῶν· ἐπὶ δὲ λαβεῖν αὐτοῖς ἐν τῇ φθορᾷ τῆς βασιλείας· ὡς ὅταν γὰρ τῇ βασιλείᾳ ἐκ τῆς φθορᾷ, τὸ πλεονέκτημα ἀρχὴ τυραννικῆς, ἐπὶ τῇ τυραννίδι σωτηρία, ποιεῖν αὐτῶν βασιλικῶν, ἐν φυλάττειν μόνον, τῶν δυνάμεων ὅπως ἀρχὴ μὴ πλεονέκτημα, ἀλλὰ καὶ μὴ βυλόμενοι· ἀλλὰ μὴ γὰρ τῇ τυραννίδι, ἀλλὰ τῇ τυραννίδι, ὡς ὅταν ἀποδοῖται, διὰ μόνον· καὶ δὲ ἄλλα, τὰ μὲν ποιεῖν, τὰ δὲ δοκεῖν ἀποκρίνεται τὸ βασιλικὸν καὶ λαϊκόν.

Arist. 1.5. polit. c. 11. Modus igitur vnus quo salus constituitur tyrannidibus, talis est. Alter autem cura & diligentia seruitus quae diximus contrarius est: cuique ex interitu regnorum sumere ac cognoscere licet. Quemadmodum enim regni interitus modus vnus est, imperium plus in isto tyrannicum reddere: sic tyrannidis salus est eam facere aliquanto magis regalem, vno duntaxat sermato, nempe potentia, ut imperet non modo volentibus, verum etiam nolentibus atque inuitis. Nam hoc etiam propiciens, prouincit et tyrannidis obvianda facultatem. At hoc quidem, tanquam propositum quandam finem, manere oportet: alia vero partim facere, partim videri, regales virtutes belli simulantem, ac praeseferentem.

Δὲ καὶ μὴ τῆς ἄλλης ἀρετῆς ὑπεμέλειαν ποιεῖν, ἀλλὰ τὴν πολιτικῆς, ἣ δέξασθαι ἐμπνεῖν πρὸς αὐτὴν πεισύνειν.

Oportet enim, etiam si alias virtutes negligat, ac certe in scientia civilis studium diligenter incumbere: & opinionem de se ipso talem in animis suorum ingenerare atque inferere.

A Ristore a remarqué deux moyens pour conserver la tyrannie: l'un qui est de la nature du tyran, duquel nous avons parlé, en montrant que la tyrannie estoit le pire gouvernement. L'autre est cōtre la nature du tyran, de laquelle autāt qu'il s'elongne & s'approche de la royauté, il se conserve: car comme dit Aristote, ainsi que l'une des causes de la ruine de la royauté, est de rendre plus qu'il n'est raisonnable son Empire tyrannique: le seul salut du tyran consiste à rendre le sien plus royal, se reservant seulement la force de commander & se faire obéir, non seulement par ceux qui le voudront, mais aussi par ceux qui nele voudroient pas: car s'il se defaisoit de cette puissance, il se deferoit aussi du pouvoir de conserver la tyrannie. Il faut doncques que cela demeure arresté, comme vne fin proposée. Et pour le reste qu'il exerce les vertus royales en partie, & en partie seigne de les avoir, dissimulant accortement: qu'il donne cette opinion au peuple, que luy ny pas vn de ses domestiques, ne fassent iniure à aucun des subiects, soit ieunes garçons, ou filles: & que leurs femmes se comportent de mesme enuers celles des ciroyens: attendu que plusieurs tyrannies ont esté destruites par des iniures que les femmes ont faites.

Πρῶτον μὲν, δεχθῆναι φρονήτως τῆς κοινῆς μὴτι διακονεῖν, δυνάμει ποιαύτας, ἐφ' αἷς τὰ πλεῖστα χαλεπαίνουσιν, ὅτας ἀπ' αὐτῆς μὲν λαμβάνουσιν ἐργασίαν, καὶ ποιοῦνται γλίσχρους, διδῶσι δ' ἐξαιρέτως, ὥς εἴησι ἐπὶ γλίσχρως ἀφθονῶς λόγους, ἀποδιδόντες τῆς λαμβανούμενης ἢ διακονούμενης ἢ ὅτι πεποιθήκεται πᾶσι τῆς τυραννίδος ἢ τὰ γὰρ αἱ πῆς διακονῶν, οἰκονόμῳ, ἀλλ' ὅτι τυραννὶς οὐκ ἔστι δέξασθαι ὅτι δὲ φοβέσθαι μὴ ποτὶ ἀπορροῇ χρημάτων, κέρει δὲ τὴν πόλιν, ἀλλὰ τοῖς ἢ ἐκπαπίζουσι τυραννίδος ἀπὸ τῆς οἰκίας, ὥς συμφέροι τὸ τοῦ μάλλον, ἢ χαλεπαίνουσι ἀδρόισιαι: ἢ τῶν γὰρ αἱ οἱ φυλάττοντες ὑπερβῶντο τοῖς ἀτάγμασι: οἱ δὲ φοβούμενοι τῆς τυραννίδος τοῖς ἀπιδιδόντες οἱ φυλάττοντες, τῆς πολιτικῆς ὅτι μὲν γὰρ, (ὑποποδιδόντες) οἱ δὲ, ἀποδιδόντες τοῖς εἰσφορὰς ἢ τὰς λατινίας δὲ φαίνονται τὴν οἰκονομίαν εἶναι (ὑποδιδόντες) καὶ ποτὶ ἀπορροῇ χρημάτων πρὸς τὴν πολίτικον κέρει ὅπως αὐτοὶ κοινὰ ἀναδέχονται φύλακα ἢ πατέρα ὡς κοινόν, ἀλλὰ μὴ ὡς ἰδίον ἢ φαίνονται μὴ χαλεπὸν, ἀλλὰ σμικρὸν ἐπὶ δὲ ποιεῖν, ὡς τὴν μὴ φοβέσθαι τὴν ἐπιτυχαιοσύνην, ἀλλὰ μάλλον αἰδιδέσθαι τὴν μὴ τοῖς τυγχάνουσιν ἢ ῥαδίον, ὅπως ἐκταφύσονται διὰ δὲ καὶ μὴ τῆς ἄλλης ἀρετῆς ὑπεμέλειαν ποιεῖν, ἀλλὰ τὴν πολιτικῆς, ἣ δέξασθαι ἐμπνεῖν πρὸς αὐτὴν πεισύνειν. ἢ δὲ μὴ μόνον αὐτοὶ φαίνονται μὴδὲ τῆς ἀρχαίας ὑπερβῶντα, μὴ τὴν νῦν, μὴ τὴν νῦν, ἀλλὰ μὴ μὴ ἄλλοι μὴδὲ τῆς πρὸς αὐτὸν ὁμοίας δι' ἣν τὰς οἰκίας ἔχουσιν γυναικας πρὸς τὰς ἄλλας ὡς ἢ τῆς γυναικῶν ὑπὲρ πολλὰς τυραννίδος ἀπολαύσαι πρὸς τὰς ἀπολαύσεις τὰς συμμικτὰς

Primum quidem ut reip. curam habere videatur, neque sumptus faciens in eas donationes propter quas multumdo traficitur & sauis, cum tyrannus a ciuibz sumat atq; exigit, in opere ac labore assiduū versantibz, & tenuiter parcatq; villis antiq; cortis autē ac peregrinis, & artificibz effusū largiatur: & rationes acceptorum & expensarum referens: quod nonnulli iā tyranni fecerūt: sic enim qui administrans, dispensator reipab. tanquam rei familiaris, & pater familias, non tyrannus esse videbitur. Non est porro metuendū ne quando pecunia eum deficiat, cum penes eum ciuitatis sit potestas: immo verō tyranni in alias terras oras domo exeuntibz, etiā hoc vtilius sit quā coacturatus ac congesti relinqueret. Ita enim qui custodiam tyrannicā praepositi sunt, minus inuadunt in res tyranni. Formidolosiores enim atque horribiliores sunt tyrannis ipsi, qui peregrinātur, custodes & praesidiarj milites, quā ciues: hi enim unā cum tyrannū peregrinātur: illi in horum locum manent. Deinde tyrannum videri oportet tributū & munus publicorum summisiones, tum rei familiaris tuenda gratia exigere, tum si quando opus sit, ad opportunitates belli cui vti. In summa denique seipsum praebeere custodem tanquā rerum communium & publicarū, non ita quā propriarum & primarū: nec speciem gerere non asperi & saui hominū, sed grauis & magnifici viri: praeceat alicui videri, ut qui cum eo loquimur & congradiuntur, eū non metuamus aut horream, sed vereantur & pudore prosequantur. Hoc autē consequi non est eis facile, qui sis cōtemnendus. Quocirca oportet eum, etiam si alias virtutes negligat, ac certe in scientia civilis studium diligenter incumbere, & opinionem de seipso talem in animis suorum ingenerare atque inferere. Praeterea non solum ipsum videri in quinquā suorum ciuium neq; adolescentulū neque puellā cōiumentem villā edere, verum nec in alium quēquam suorum ciuium similitudine uxores eorum proprias erga alias mulieres affectas esse. Nam propter uxorum contumelias multa tyrannides interierunt. In voluptatibz autem corporis consensu ac perfrendis contrarium

πρὸς αὐτὴν

πολύτοι ποῖον, ἢ νῦν τῆς τῶν ἀντιπάλων ποῖον· ἢ γὰρ μόνοι ὡςδε ἔσονται τῶν δυνάμεων, ἢ ὡς πολ-
λας ἡμέρας, ἀλλὰ ἢ φάινεται τοῖς ἄλλοις βέλους
τῶν ἀντιπάλων, ἢ ὡς ὡδὸν ἡμῶν ἢ μακροῦς
φωμάτων.

*facere, atque id, quod nunc quidam tyrannifaciunt, nō
enim solum statim a mane, & continenter per multos
dies hoc agunt, ut voluptatibus perfruantur: verum
etiam suarum libidinum ac voluptatum alios homi-
nes conficiunt & tesci esse volunt, ut sint eis tanquam
beati ac fortunati, admirabiles.*

Premièrement qu'il seigne d'avoir soin du bien public, & qu'il ne face point de despen-
ses qui offensent le peuple, à sçavoir faire des dons prodigalement aux femmes qu'il entre-
tient, aux estrangers, & aux bousfons & bateleurs, des deniers de la republique, lesquels se ti-
rent du pauvre peuple qui travaille continuellement, & vit echarcémér: ains plustost qu'il
rende compte des deniers receus, montrant en quoy ils ont esté employez, comme quel-
ques tyrans ont fait par le passé. Et par ce moyen il sera estimé bon mesnager du bien pu-
blic, comme vn pere de famille, & non tyran. Car il ne doit point craindre que les finances
luy manquent estant seigneur de la republique. Tant s'en faut il est plus utile aux tyrans
qui partent de leurs maisons pour aller en quelque autre endroit du pais, que la chose se
passe de cette sorte, que de laisser des thesors amassez: parce que ceux qu'ils laissent pour
garder leur tyrannie en leur absence, entreprenēt moins sur eux: car ces garnisons sont plus
à craindre aux tyrans lors qu'ils voyagent, que ne sont les citoyens: d'autant que ceux-cy
vont avec eux, & les autres demeurēt. Quant à l'imposiitiō des tailles & charges sur le peu-
ple, il s'y doit comporter de sorte qu'il ne semble les lever, que pour le seul entretenement
de l'estat, & fournir aux despenfes requises es guerres qui se presentent. Il se doit montrer
rel qu'on l'estime estre garde des deniers publics, & nō des siens propres & priuez, & paroi-
stre non difficile, ny severe: mais homme graue & magnifique: afin que ceux qui ont à l'a-
border & à luy parler, n'en ayent point de peur; mais plustost le respectent & reuerent. Cē
qu'il n'obtiendra pas aisément, s'il est contemprible: au moyen de quoy (combien qu'il
neglige les autres vertus) il faut qu'il mette son estude diligemment en la science d'estat, &
faire naistre cette croyance en l'esprit des siens, afin d'en estre plus estimé.

Περὶ τὰς ἀπολαύσεως τὰς σωματικὰς· ἀλ-
λά μάλιστα μὲν περὶ τῶν τοῖς τοῖς· ἢ δὲ μὴ,
τὸ γὰρ φαίνεται τοῖς ἄλλοις ἀφ' αὐτοῦ· ἢ τε γὰρ
ἐπιτίθεται, ἢ δὲ εὐχάριστα φέρει· ὅτι ἴσως, ἀλλ' ὁ
μυθῶν· ἢ δὲ ἀρετῆς· ἀλλ' ὁ χαλκίδων.

Επὶ δὲ τὰς ἀπολαύσεως τῶν σωματικῶν· ἀλλ' ὁ
ἀρετῆς ἀφ' αὐτοῦ· ἢ τῶν γὰρ φοβουμένων τὸ
παρὲν τὸ ἀνθρώπου· ἢ τὸ τοῖς τοῖς, ἐὰν δι-
δαίμωτα μὴ ὡς οὐκ ἔστιν ἀρετῆς, ἢ φοβηθῶν τὸ
ἴσως· ἢ ἐπιτιμῶν τῶν ἴσως, ὡς συμμάχους ἔχον-
τι· ἢ τῶν θεῶν· διὰ τὸ αὐτὸ ἀδελφικῶς φαίνεται
τοῖς τοῖς· τὸς τε ἀγαθὸς ἀρετῆς γιγνομένης πᾶσι
ἔσται, ὡς μὴ ὡς οὐκ ἔστιν ἀρετῆς· ἀλλ' ὡς πᾶσι
τοῖς τοῖς πᾶσι· αὐτοῦ μὴ ὡς οὐκ ἔστιν ἀρετῆς,
δι' ἐπὶ τῶν ἀρετῶν ἢ δι' ἐπὶ τῶν ἀρετῶν.

*In voluptatibus autem corporis confelandis ac
perfrundis. &c. Sed maxime quidem in his rebus
modum servare, at alijs sua flagitia occultare, eor-
umque testimonium et oculos fugere. Nam neque is,
qui siccat ac sobrius est, impressionem facientibus pa-
riet, aut dignus est, qui contemnatur: neque is qui vi-
gilat atque excubat, sed is qui dormit.*

*Præterea quod ad deorum cultū attinet, huic rei sem-
per egregie studiosus videri debet. Nā minus timent ne
quid sibi incōmodi præter leges à talibus viris impor-
tetur, si principē religionis esse et metu deorum contine-
ri, et Deos curare existimet: et minus ad insidiās
comparandas tyranno se conferunt, tanquam Deos
habens belli societate coniunctos. Oportet tamen sine
sustitiis & stupore mentis talem videri. Præterea eos
qui aliqua virtute præstant, talibus honoribus afficiere,
ut non putent se unquam à ciuibz si suis legibus vi-
santur, maiores consecuturos: & tales quidem honores
ipsam tribuere, supplicia verò per alios magistratus
per indices consilium.*

Pour le regard des voluptez corporelles qu'il suiura, il doit faire au contraire des autres
tyrans, qui ne s'y contentent pas d'y employer le temps depuis le matin iusqu'au soir, &
continuer par plusieurs iours à en iouir, s'ils n'en font les autres, pour estre estimez bien
heureux par eux, & en estre admirez; il faut garder en tels plaisirs vne grande moderation
ou pour le moins cacher ses turpitudes aux autres, fuyant leurs yeux en cela: afin qu'ils
n'en soient tesmoins: car celuy qui est temperant & sobre, ne laisse point d'ouverture pour
entreprendre contre luy, & ne donne point de subiect qu'on entre en mespris de sa per-
sonne: ny celuy qui veille & est sur ses gardes, comme fait, celuy qui s'enyure, & s'en-
dort en ses affaires. En somme il faut qu'il face le contraire de ce qu'ont accoustumé les
tyrans, & edifier la republique, comme s'il estoit curateur du bien public, & non tyran.

tué, ne foudient pas beaucoup de leur vie ny de demeurer apres: au moyē de quoy il se faut bien donner de garde de ceux qui estiment qu'eux ou ceux qu'ils doiuent defendre, ont receu de la contumelie & esté offenzez du tyrā: car ils ne s'espargnēt pas eux mesmes pour se ruer contre celuy qui les a offenzez, dont la raison est, comme dit Heraclite, qu'il est difficile & de haute entrepryse, de combatre contre l'ire: parce qu'elle achep̄te au prix de la vie, ce qu'elle appetite.

Επει δ' αὖ πόλις ἐκ δύο συστάσεων μετέσται, ἐκ τῆς ὁπώρας ἀνθρώπων, ἔκ τῃς ἐνὸς, μάλιστα μὲν ἀμφοτέρων ἡσυχάζουσιν οὐδὲ σάξονται ἀλλήλων ἀρχῶν, καὶ περὶ ἑτέρων ἡσυχάζουσιν ἀλλήλων μὴδ' ἐν ὁπώραν αὖ ἀνὰ σπέρματι, τῶν τε ἰδίων μάλιστα ποιεῖσθαι τὸ ἀρχεῖν ὡς αὖ ὑπάρχει τῷ ποιοῦντι ὁρᾶν μάλιστα, ὅτε δοῦλον ἐλευθέρωσιν· ἀνάγκη ποιεῖσθαι τὴν ὁρᾶν, ὅτι ὁ πόλις ὁρᾶν ἔχει· ἡσυχάζουσιν ἰκανοὶ γὰρ ἑαυτοὶ μέντοι τοῦ τῇ δουλείᾳ ὡς σποδόμενοι, ὡς ἀρχεῖν ὡς αὖ ἐπὶ τῇ

Quoniam autem ciuitates ex duabus particulis constant, nempe ex egenibus & locupletibus: maxime quidem utroque adduci oportet, ut existiment se propter imperium tyranni saluos esse: et neutros alterum sinere villam iniuriā inferre: proxime verò utri sint potentiora, hos imperio maxime adiungere, et suos facere. Nam si res tyranni hoc modo fuerint contralla et composita: neque seruius necesse habebit tyrannum ad libertatem vocare, neque ciues armu nudare: pars enim altera ad tyrannici copias accedens: salu erit talida ad eos qui impressionem facere conabuntur, coercendos.

Et d'autant que les republiques consistent de deux parties principalement: à sçauoir de p̄aures & de riches: il les faut reduire les vns aux autres, à estimer qu'ils sont conserueez par l'Empire du tyrā, & ne souffrir pas qu'ils s'entre-facent tort & conioinde de plus pres à son Empire ceux qui sont les plus puissants & les mettre de son costé. Et si les affaires du tyrā sont ordonnees de cette forte; il ne sera point necessell d'appeller les esclauues à la liberré, ny de desfarmer les citoyens: car vne des parties se ioignant à ses troupes, celles seront suffisantes pour reprimer ceux qui le voudroient assaillir.

Περὶ γὰρ δὲ τὸ λέγειν καὶ ἐκείνους τῇ ποιῶνται ὁ γὰρ σκεπτός φαίνεται, ὅτι δὲ μὴ τυραννικός, ἀλλ' οἰκονόμος καὶ βασιλικὸς εἶναι φαίνεται τοῖς ἀρχαίοις· ἔκ μὴ σφετερισμῶν, ἀλλ' ὁπότεροι καὶ τοῖς μέγιστοις τῶ βίῃ διάκειναι, μὴ τὰς ὑποδοχὰς ἐπὶ δὲ τὴν μὲν γινώσκουσιν ἑαυτοὺς καὶ περὶ δὲ πολλὰς δημοκρατίας· ἐκ γὰρ τῶνται ἀναρχίαν, καὶ μέντοι τῶ ἀρχῶν εἶναι καὶ καλλίαν, καὶ ἡλιωτοτέρα, τῶ βελτιοτέρῳ ἀρχεῖν, καὶ μὴ πᾶσι καὶ καλλίαν μὴδὲ μισοῦμενοι ἐκ τοῦ μὲν ἀρχεῖν καὶ ἀλλὰ καὶ τῇ ἀρχῇ εἶναι πολυχρονιωτέρα· ἐπὶ δὲ αὐτοὶ ἀξιοῦσθαι καὶ πᾶσι καὶ καλλίαν, καὶ καλλίαν ἀρετῇ, καὶ καλλίαν ὄντα· ἔκ μὴ ποιοῦν, ἀλλ' ἡμισταίον.

Sed super vacanum est singularitatem alia persequi: in proprium enim quid ei principi, qui solus imperat, propositum esse debeat: oportere eum videri non tyrannicum, sed tanquam rei familiaris dispensatorem, et animo regali pradiuim erga ciues: & non omnia sibi vendicantem, suaque facientem sed procurantem ac tuentem: tunc in uita degenda mediocritatem & moderationem, non nimium & immolationem adflectari. Præterea in nobiles quidem se affabilem, & in cōgressibus ac sermonibus facile prebere, multitudine uero populari oratione demulcere. Ex his enim imperiū sit, non solum pulchrum, & omni sermone praeclabilis ac fortanacius, quia melioribus imperet & non fractis ac demissis. & quia non sit perpetuo ciuibz inuisus & horribilis: sed etiam diuturnus sit necesse est. Præterea si esse moratum, atimoque affectū oportet, ut vel uirtutis sit consecutus, vel si dimidia ex parte uir bonus: neque homo malus sed dimidia ex parte malus.

Ce seroit superfluité de continuer à toucher par le menu, telles choses propres à la conseruation de la tyrannie: l'abregé de tout est que le tyrā se doit proposer de ne paroître point de l'estre; ains Roy dispensateur du bien public, comme vn pere de famille, & d'vne affection royale enuers les citoyens, ne s'attribuant ny appropriant pas tout; mais procurant le bien public & le defendant. Il doit en la maniere de viure, fuire la mediocrité & moderation, & ne le trop & l'immoderation. Outre cela il se doit montrer affable à la noblese, de libre accez, facile à parler, & à donner audience & entretenir la multitude de paroles populaires. Par ce moyen il s'establira vn Empire non seulement plus beau & heurieux en ce qu'il commandera à de meilleurs citoyens, & non battus & abaissiez de courage, & ne leur sera point perpetuellement odieux & en horreur: mais aussi plus durable: finalement il faut encores avec tout ce que dessus, que les mœurs & affections soient telles, qu'il ait acquis la vertu, ou pour le moins qu'il soit homme de bien à demy, & ne soit malin uais homme qu'à demy.

Ὡς πὶ τῶ τυραννίδι χρεῖσθαι εἶσα, πλεονάζον ἀρχεῖν πολιτικῶς.

Καὶ τοὶ πασι δὲ ἡγεμονίᾳ τῇ πολιτικῇ ὡς δὲ ἀντιπαραστήσει.

Tom. 2.

L. 4. c. 2. Tyrannus quia deterrimus est, à reipublica administrande forma longissime distat.

L. 5. c. 12. Atque ex omnibus reipublice administrandæ formis, minus diuturna sunt oligarchia & tyrannia.

K x iij

Mais quoy que le tyran puisse faire, la tyrannie est la pire, est la plus eslongnee de toutes les formes de gouuernement de republiques, au moyen de quoy elle est la moins de duree, comme aussi est l'oligarchie.

De l'erreur de ceux qui estiment que les maximes d'estat sont discordantes de celles de la religion.

CHAPITRE IV.

IL se trouue certains discoureurs pensans estre fort suffisants & entendus, qui estiment que les regles & maximes de bien gouuerner vn estat, & celles de la religion ne s'accordent pas tousiours, voire sont contraires: mais leur ignorance accompagnee ordinairement de presumption, & bien souuent de malice, est fort aysee à refuter: car premierement puis qu'es actions les moyens de bien faire quelque chose que ce soit, dependent de la fin proposee où on veut paruenir, à laquelle ils doiuent estre proportionnez & correspondre. Il n'y a point de doute que ceux dont la politique vse au maniment des affaires d'estat, ne doiuent estre propres à obtenir la fin, pour laquelle la republique a esté instituee, qui est, comme nous l'auons montré, la felicité commune de tous les peuples en general, & de chacun en particulier, assemblez en vne societé sous certaines loix, & sous certain Empire pour cet effet. Or la felicité humaine consistant, comme dit Aristote, & comme nous l'auons prouué par raison, en l'exercice des vertus contemplatiues & actiues, desquelles celles-là ne sont quasi que pour l'amour de celles cy, ainsi qu'il sera montré à la fin de ce liure: les choses contreuenantes à la religion, qui est vne des principales vertus, ne peuuent estre vn moyen de paruenir à la felicité: car puisque rien n'est contraire à la vertu que le vice, & les actes contre la droite raison, il est certain que celuy qui prendra le chemin des choses contreuenantes à la religion pour aller à la felicité, s'en eslongnera au lieu d'en approcher: comme si quelq'un voulant monter en la moyenne region de l'air, descendoit au fonds de la terre. De sorte qu'il n'y a aucun Philosophe, ny aucune personne si peu versée en l'usage de la raison, qui ne conçoie incontinent par le discours, l'impertinence & absurdité de cette opinion, laquelle est ridicule, & tient del'impieté. Le n'estonne de l'aveuglement ou effronterie de ces gens là, qui osent choquer la religion dont ils font profession. Le fondement de tels ignorâts, est qu'il ne faut pas auoir tant d'egard à la qualité des moyens, comme à leur capacité de paruenir à la fin. Mais voila vne belle chose, c'est comme si on disoit, la raison humaine commune à tous les hommes, montre euidentement & force de connoistre par demonstrations necessaires, ceux qui ont du sens commun, que l'essence de la vraye felicité consiste en l'exercice des vertus. Dieu me reuele la mesme chose & me commande de vacquer à celuy des vertus theologales & morales, suiuant les preceptes de la religion, & me defend les mauuais actes & les vices qui y sont cōtraires: afin d'estre heureux en ce monde par ce moyen, autant qu'un homme le peut estre: & paruenir apres cette vie à la beatitude eternelle: & neantmoins les moyens de paruenir à la felicité ne sont pas ceux qui conduisent à l'exercice des vertus morales & theologales, & à l'obeissances des commandemens de Dieu: tellement que cette opinion est pleine d'absurdité & de contradiction. Et partant les maximes & regles de bien manier l'estat, ne different point des commandemens de Dieu, de son Eglise, ny de la religion: & tout au contraire elles sont fausses & pernicieuses, sinon entant qu'elles s'y conforment: car elles offensent Dieu, sans la faueur & assistance speciale duquel, il est impossible qu'une republique prospere: & sont contre la prudence, laquelle est la principale base qui soutient l'estat. De sorte qu'il faut que ceux qui voudront bien gouuerner vn estat, plient sous la religion, s'accommodent & proportionnent leurs moyens & maximes à ses regles & à ses commandemens; & que la religio demeure ferme sans flechir iamais, pour quoy qui puisse arriuer: comme vne regle ferme & stable.

DE LA POLITIQUE,

LIVRE CINQUIESME,

Auquel il est traité de l'office du Politique ou Legislatif, & comme il doit faire les loix, pour bien establir & regir la republique.

Quel doit estre le Politique ou Legislatif.

CHAPITRE I.

Επει δὲ θεωρημένας θεωρήσας τε καὶ κοινὰς τὰς πολιτικὰς καὶ κατὰ τὴν πᾶσαν τοὺς δυνάμεις ζῆν ὅτι μάλιστα κατὰ τὴν φύσιν αὐτῶν ἑστῶσιν ἐπὶ τῇ πολιτείᾳ, αἱς τὴν χρῆσιν αὐτῶν πᾶσι τοῖς πολίταις ἐκείνοις ἐκείνους ἀποβλέποντας· καὶ οὖν πᾶσι ἐπὶ ταύτῃ τυχόντων ὡς πᾶσι ἐκείνους, ἔστι δὲ καὶ αὐτῶν ἑκάστη, ἵνα τὸ τ' ὁρθῶς ἔχει ὁρθῶν, ἔστι τὸ χρῆσθαι· ἐπὶ δὲ τὸ ζῆν πᾶσι παρ' αὐτὰς ἑκάστον, μὴ δὲ καὶ πᾶσι τοῖς ἐκείνους βελούτοις, ἀλλὰ καὶ αὐτῶν τὸ μὴ καλῶς ἔχειν ταύτας τὰς καὶ ὑποκαταστάσεις, καὶ τὸ τῶν ταύτων δικαίωμα ἑπὶ τῇ πολιτείᾳ πᾶσι μὲν ἀλλὰ καὶ τῶν τοῦτον ποιητῶν, ἢ τῶν περὶ αὐτὴν αὐτῶν τῶν οὐκ ἐκείνων.

Τὸν δὲ πολιτικόν, ἀναγκαζομένην φρονίμον· καὶ ὅτι παρ' αὐτὸν αὐτῶν ἑκάστον λέγεται τὸν τῶν ἀρχόντων· ὡς αὐτῶν φρονίμων οἱ τὸ βασιλεὺς καὶ τὸ πᾶσι τὸ πολιτικὸν παρ' αὐτοῦ μόνον.

Ἡ δὲ φρόνιμος, ἀρχόντος ὅτι ἀρετὴ μόνον τὰς γὰρ ἄλλας εὐκαίαν ἀναγκαζομένην κοινὰς ἔστι ἀναγκαζομένην.

Ὡς τὸν κατὰ τὴν πᾶσαν αὐτῶν, καὶ πᾶσι οὐκ ἐστὶν ὡς καὶ αὐτῶν ἀρετῶν αὐτῶν, καὶ δὲ λεληθέναι τὸ νομοθετεῖν ἔστι τὸ, ὡς ἀλλοθῶς, πολιτικόν· ἐπὶ δὲ τῇ πᾶσι αὐτῶν ἔστι ὡς καὶ αὐτῶν.

Ὅτι γὰρ μόνον τὸν ἀρετῶν δὲ θεωρεῖν, ἀλλὰ καὶ τὸν δυνάμειν ὁμοίως δὲ τὸν πᾶσι ἔστι κοινῶς ἀπὸ αὐτῶν.

Μετά δὲ τὸ αὐτῶν φρονίμων ταύτης καὶ νόμους πᾶσι ἀρετῶν ἰδῶν, καὶ τὸν ἑκάστον τῶν πολιτικῶν ἀρμόδιον αὐτῶν τὰς πολιτείας τοῖς νόμοις δὲ πᾶσι αὐτῶν, καὶ πᾶσι αὐτῶν· ἀλλ' ὡς τὰς πολιτείας αὐτῶν τὸς νόμους.

Ὡς ἐπὶ οὐκ ἐλαττοῦ ἔργον, τὸ ἐπαρθεῖν αὐτῶν πολιτείας, καὶ κατὰ τὴν φύσιν αὐτῶν ὡς αὐτῶν ἔστι τὸ μετακατασκευῆναι, καὶ μετασκευῆναι αὐτῶν· διὸ αὐτῶν τοῖς ἐκείνους καὶ ταῖς ὑποκαταστάσεσι πολιτείας δὲ δυνάμει βελούτων τὸν πολιτικόν, καὶ δὲ αὐτῶν καὶ τῶν ἑκάστον.

Arist. l. 2. c. 1. Quoniam consilium atque institutum nostrum est, de societate civili considerare, quatenus sit omnium optima ista, qui possunt quam maxime ex sententia vivere, oportet nos etiam alios reipublice administranda formas inspicere, & quibus continentur nonnullae civitates, quae bene morata bonisque legibus temperata dicuntur: et si quae forte aliae, aut si ab aliquibus alijs dicta sunt, aut videantur esse bonae: primum ut id quod rectum, & id quod utile est, sit in aspectu: atque in oculis omnium positum, deinde ut aliquid ab alijs diversum quarere, non proorsus hominum sapientiam & ingenium suum ostentare valentiam esse videatur, sed propterea quod haec, quae nunc sunt, minus bona ac recta sint: circa hanc disputationem suscepisse atque instituisse videamur.

L. 3. polit. c. 4. Virum autem civitatis regenda facultate praeclitum necesse est esse prudentem. Tum quidam dicunt eius qui civitati praestit institutionem ab institutione privatorum diversam esse oportere, quem admodum regum filij arte equestris et militari erudiri cernuntur.

Prudentia autem eius qui praestit sola virtutis propria est. Alias enim vii apparet necesse est esse communes & imperio subiectorum.

L. 4. c. 1. Quocirca nec eam quae simpliciter est praestantissima, nec eam quae praevisis subiectis est optima, ignorare debet lator legum, quique verè moderanda civitatis peritus est: postremo ne eam quidem oportet ei esse ignotam, quae sit ex conditione, atque (ut ita dicam) suppositione, hoc est, quae civilibet fini proposita sit consentanea.

Non enim videnda est optima tantum, sed etiam ea quae potest esse: similiter verò & quae facilius est, atque omnibus communior.

Cum hac autem eadem prudentia etiam leges optime & unicuique reipublica administranda forma convenientes cognoscenda et videnda sunt: nam pro reipublica administranda rationibus leges & ferenda sunt, et ab ea omnibus ferantur: non pro legibus, reipublica administranda rationes instituantur, neque instituenda sunt.

Non minoris operis ac negotij est, reipublica administranda formam corrigere, quam ab initio nonnam aliquam instituere quem admodum & discere difficilius est quam a principio discere. Quocirca praeter ea quae dicta sunt, etiam in reipublica formis, quae sunt v. s. receptae, debet meditari et optulari posse homo pelli.

αὐτοῖσι τῷ τοῦ δὲ ἀδύατον ἀγνοῦντα πόσα πολιτείας ἔστιν ἔδν.

Δύλοι ὅτι παρὲς μὲ τὴν νομοθεσίαν οἱ τῶν πολιτῶν χειρισμοί ἐκ τούτου γὰρ λαβόντες ἔστι τὸ εἶναι νόμοις.



YANT discours de la nature des diuers gouvernemens des re-
publiques & des causes de leur ruine & conseruation, il sera plus
aysé maintenant de considerer quel est l'office du bon Politique.
Nous auons dit comme les premieres loix, selon lesquelles les re-
publiques ont esté gouvernees, estoient les iugemens, arrests & vo-
lontez des Princes qui les regissoient selon la droicte raison, & cō-
me depuis ces loix ont esté redigees par escrit: au moyen de quoy
le Politique ou Legislatteur est vne mesme personne, & son office
consiste à former & dresser vne republique nouuelle, par vne po-
lice & des loix conuenables, & de corriger les gouvernemens & loix disconuenables ou
mauuaises, des republiques mal instituees: qui n'est pas vn moindre Œuvre que d'en esta-
blir vne nouuelle: ainsi qu'il est plus difficile de desaprēdre, que d'apprēdre quelque chose
dès le commencement. Or pour l'vn & pour l'autre il est requis que le Legislatteur ou Po-
litique soit vn homme doué d'une grande sapience, & sur tout qu'il soit extremement pru-
dent, nourry au manientement des affaires d'estat & non priuement: car autre est l'institutio
de ceux qui doiuent regir, que celle des personnes priuees. Il doit auoir la connoissance
des loix des autres republiques, tant du passé que de son temps, pour de leur consercer ti-
rer quelque chose propre à son dessein. Car les loix se font pour cōuenir au gouuernemēt
de la republique, & non la forme du gouuernement aux loix. Il luy est requis vne grande
experience des affaires du monde, & d'auoir cōuersé, traité & negocié avec diueres per-
sonnes, & voyagé s'il est possible en diueres regions & prouinces: car quand la connoi-
sance des choses particulieres est iointe aux vniuerselles, on establit mieux les loix, qui se
doiuent exercer enuers les particuliers. Il faut qu'il considere la meilleure de routes les
formes de gouuernement ou police, voire qu'il se propose l'idée de quelque parfaite re-
publique, non seulement qui soit, mais qui puisse estre, pour en instituer vne telle du rout,
ou au moins pour vne regle, qui luy face connoistre la perfection, ou imperfection de ce
qui s'en approchera ou reculera: Ainsi que les archers voyent leur dexterité par le but où
ils visent, selon qu'ils l'atrainēt de plus pres ou de plus loing avec leurs traits: Ou finale-
ment pour en influencer vne plus iuste & vile s'il peut: non par ostentation pour monstres
sa sapience: mais se souvenant que, comme dit Aristote, le Politique est celuy qui ordon-
ne de faire les choses honnestes pour l'amour d'elles mesmes: & composer le gouuernement
de la republique en telle sorte, que se propose pour chacun en particulier & en gene-
ral, la meilleure fin de vie qui puisse estre.

Τὸ γὰρ φανερόν, ὅτι δὴ παρὲς τὴν πολιτείαν
καίτοι τὴν νόμοις· ἀλλὰ μὲν ἐν τούτῳ, δύνανται ὅτι
ποῖς μὲν καὶ τὰς ὁρὰς πολιτείας, ἀναγκαῖον εἶναι δι-
χῆναι· τὴν δὲ καὶ τὰς πολιτείας, ὅτι διχῆναι.

Εἰ γὰρ τι φύσις δεσποτὸν, ἢ ἄλλο βασιλευτὴν,
ἢ ἄλλο πολιτικόν, ἢ δίκμον, ἢ συμφέρον· τυραν-
νικόν δ'· οὐκ ἐστὶν φύσις, ἐν δὲ τῇ ἄλλαν πολιτείῳ
ὅσα πολιτείας εἰσὶ· ταύτα γὰρ γίγνεται καὶ
φύσιν· ἀλλ' ὅτι ἐκ τῆς ἐκείνου γὰρ φανερὸν, ὡς ἐν μὲν
ποῖς ὁμοίους, ἢ ἴσοις ὅτι συμφέρειν ἔστιν, ὅτι δι-
χῆναι, ἐν αὐτοῖς εἶναι πάντα.

Βασιλευτὸν μὲν οὐκ τὸ ποιεῖν ἔστιν ἀλλ' ὅτι
πεφυκαί φέρειν γὰρ ἔστιν ὅτι καὶ ἀρετὴν παρὲς

ticus, quem admodum & ante dictum est. Hoc autem
præstare non potest, qui ignorat quos sint admini-
stranda reipublice genera.

L. 1. Rhetor. c. 4. Manifestum est ad legum la-
tionem terra peregrinationes utiles esse. Hinc enim
accipere licet gentium leges.

Arist. l. 3 polit. c. 11. Hoc certe perspicuum est, leges
accommodari ad reipublice administranda forma
positas esse oportere. At si hoc verum est, non est ob-
seruandum, eas quidem leges quæ sunt reipublice formis
rectis consentaneæ, necessario esse iustas: eas autem
quæ de prauis ac peruersis conueniunt, non iustas.

C. 17. Est enim aliquod genus hominum ad imperiū
belicæ ferendum aptum natura, aliud ad regnum, & al-
iud ad ciuilem societatem: eos cuiusque horum aliud est
ius civile. Tyrannicum autem non est natura con-
sentaneum, neque vlla aliarum reipublice admini-
stranda formarum, quæ a recto deflexerint. Hæc enim
sunt præternaturæ: verum ex iis quæ dicta sunt, per-
spicuum est, inter similes et æquales neque utile esse ne-
que iustum, penes vnum esse, omnium aliorum potesta-
tem.

Aptum igitur est ad imperium regum subeundum
multitudo huiusmodi, quæ sic est comparata natura,
ὅτι καὶ ποικίλη

ἡγεμονίας πολιτικῆς· ἀπεικράτῃσι δὲ πλῆθ' ὁ πέφυκε φέρειν πλῆθ' ἀρχαῖται δυνάμειον τιῶν τῶν ἐλευθέρων ἀρχῶν· ὥστε τ' ἕκαστ' ἀρετῶν ἡγεμονικῶν περὶ πολιτικῆς ἀρχῆς· πολιτικοὶ δὲ πλῆθ' ὅτι οὐ πέφυκα· ὅτι ἐγγίνεσθαι πλῆθ' πολιτικῶν, δυνάμειον ἀρχαῖται ἔσθαι ἀρχῶν ὅτι ὁμοῖον τ' ἕκαστ' ἔστιαι ἡγεμονία τοῖς ὑπὸ τοῖς τὰς ἀρχαῖς.

Δεῖ δ' εἰ τῇ πολιτείᾳ τῇ μεμεγμένη ἡγελῶς, ἀμφότερα δοκεῖν εἶναι, ἔμμενέτεροι.

Διὸ διὰ τὰ αὐτὰ ἀριθμητικῇ ἰσότητι χρῆσθαι, τὰ δὲ τῶν ἑκαστῶν.

ut genus ferre possit virtute praestant ad civilem principatum. Multitudo autem est aristocrasia, id est ad optimatum potestatem ferendam apta, ea quae gubernandi potest imperio liberali ab iis, qui virtute principatum obtinent, ad civile imperium sua consilia referentes: civilis autem multitudo est, in qua scilicet esse nata eam una multitudo militaris & bellica, quae potest parere atque imperare ex lege, pro dignitate & meritis imperia & magistratus distribuit deferente.

L. 4. c. 2. Oportet autem in politia bene permixta beneque temperata, utrumque videri inesse, & neutrum.

L. 5. c. 1. Quocirca oportet partim aequalitate arithmetica, eaque quae in multitudine ac magnitudine aequalitate consistit: partim geometrica, & ea quae est ex dignitate, uti.

L'assemblée ou multitude des familles, villages, & villes esquelles on veut introduire quel que police ou gouvernement de nouveau, se doit considerer cōme n'ayant encores iamais esté soumise à aucune police reglee & arrestee: ou bien si ces peuples en ont eu vne, qu'elle soit destruite ou fort debile: à cause de quoy ils consentent ou ne peuvent empêcher qu'on y en establisce vne autre de nouveau, ou pour le moins qu'on reforme l'ancienne. La premiere chose à quoy le Politique doit auoir esgard, c'est à la disposition de la multitude ou assemblée: car cōbien qu'entre les diuerfes formes de gouverner la republicque, il y en ait qui soient en soy meilleures que les autres: neantmoins elles pourroient estre appliquees à tels peuples, qu'elles ne reüssiroient pas si biē, que celles qui sont moins excellentes: parce que la nature de ce peuple ne le porteroit pas: ou parce qu'ils auroient esté accoustumez à vne autre forme de gouvernement contraire: ainsi que chaque sorte de materiaux n'est pas propre pour receuoir toutes les formes que l'architecte veut donner à ses bastiments, à cause que leur nature y repugne, ou qu'elles ont esté tailles autrement. Suivant cela la multitude qui se trouue propre de sa nature à souffrir quelque race excellente en vertu, luy commander, celle-là est propre à l'Empire Royal. Et s'il s'en trouue quelqu'un en la multitude qui soit eminent en vertu par dessus tous les autres, il est raisonnable que l'Empire soit deferé à luy seul, & qu'on le face Roy. Que s'il s'y trouue si grand nombre de personnes egales de merite, qu'on ne les peult exclure du gouvernement, sans iniustice, & que le peuple fust franc & debonnaire, qui peult estre gouverné par vn Empire benin & libre de gens vertueux, il y faudroit introduire l'Aristocratie: mais si c'est vn peuple tant amy de ce qu'il appelle liberte, qu'il estime que tous doiuent viure entre-eux selon l'egalité Arithmetique, & commander les vns apres les autres & que parmy eux ils s'en trouue naturellement vne grande quantité militaire & belliqueuse, qui puisse obeir & commander selon la loy, il faudra y introduire la timocratie, c'est à dire l'Empire ciuil, en faisant vne republique, (comme l'appelle Aristote du non du genre,) la temperant en sorte & meslant, qu'il semble que ce soit les riches qui tiennent l'Empire, qu'il paraisse que ce soit le commun peuple qui gouverne, & qu'on estime que ce ne soit ny les vns ny les autres. Quelle que ce soit l'espece de souveraineté qu'on establisce, il faut pour estre stable & de duree, que l'egalité soit en la republique selon les deux proportions Arithmetique & Geometrique: car nulle police fondee sur l'vne des deux seulement, ne peut consister longuement: à cause qu'il ne se trouue point de grande assemblée, qui soit ou puisse estre long tēps sans personnes inegales. les vns riches, les autres pauvres, les vns vertueux, les autres vicieux, & les vns nobles & les autres roturiers: au moyen de quoy estant inegaux ils ne souffrent que par force de viure egaleement selon la proportion Arithmetique, & changent le gouvernement quand ils peuvent. Il y a aussi de certaines choses entre les inegaux mesmes, où la proportion Arithmetique doit auoir lieu selon l'equité, comme és contrats, commerces, & semblables, dont il a esté parlé traitant de la iustice és Morales.

Τῷ δὲ νομοθέτῃ τῷ ἀνδρὶ ἐστὶ τὸ θεάσασθαι πόλιν, ἥ γένθ' ἀνθρώπων, ὅς πασαι ἀλλήλων κοινά-

L. 7. c. 2. Est autem boni legum scriptoris diligenter considerare et videre, quomodo civilis et genus homi-

ναι, ὥς ἀγαθὸς πῶς μετέχοντι ἐπὶ ἐπιχειρήσεως
αὐτοῖς εὐδαιμονίας· διότι μὲν τοὶ τῶν παρ' ἑαυτῶν
ἐκείνων μόνων, καὶ τὸ τοῦ μετεχόντος ὅτι, ἰδίῳ ἑα
νὶς ἐπὶ τῇ ῥησιμότητι, καὶ αὐτὸς πῶς
ἀπολαύσει, καὶ πῶς τοῖς ἑαυτῶν αὐτοῦ ἐκείνους ἀπολαύσει.

Αἰσχρὸν γὰρ τὸν τι εὐφρονεῖται αὐτὸς ὅτι βέλ
τιον σκοπεῖν (κατάθεσται, ἐπὶ τὸ ἀνθρώπου ἔχοντος,
καὶ καὶ τὴν πολιτείαν.

nam, & omnes alia civitates vita cum virtute coniu
lie, et beatitudinis sibi convenientis, & in se cadentis
participari esse possint. Differunt porro inter se non mul
la leges scripte ab institutis et more. Atque hoc mun
nus est scientia legum scribendarum, videre si qui for
te sint finitimi, qualia studia aduersus quales sint e
xercenda atque excolenda, aut quomodo officia in sin
gulis seruanda.

L. 7. c. 1. Necesse est eum qui prudentia valet, et
primum singularem hominem, & communiter reipub
licae administrande formam ita se componere & co
parare, ut eum via finem qui sit melior, sibi pro
ponat.

Puis que la felicité est la fin pour laquelle la republique est instituée : le législateur se doit proposer la meilleure forme de vie qui puisse estre, pour y composer chacun en particulier & le gouvernement de la republique, de quelque espece qu'elle soit. Or la meilleure vie, qui puisse estre, c'est celle qui est selon les vertus de la prudence & de la sapience, avec les biens du corps & de la fortune requis à les exercer commodement, en quoy consiste la felicité de chacun en particulier, & de toute la republique en general: comme cela a esté enseigné. Doncques le Législateur doit dresser toutes les loix de la republique à ce but, & l'instituer en sorte que quiconque soit sous son Empire, puisse participer à la vie conioincte à la vertu & à la beatitude, chacun selon sa condition. Et d'autant que pour viure de ceste sorte de vie, il faut que les loix soient iustes, & que toute loy doit convenir à l'espece de gouvernement de republique: il ensuit que le gouvernement des republiques indirectes & vicieuses, n'est pas propre à la vie bien heureuse: parce que leurs loix sont iniustes, n'ayât pas pour but la fin de la vraye republique, ny les moyens d'y parvenir. Et partant le Politique ne doit iamais introduire la tyrannie ny autres des gouvernemens indirects, lesquels ne sont convenables selon nature à aucune communauté, non plus que le Physicien s'estudie à la production du monstre: à sçavoir quand il est en son pouuoir d'instituer la republique & y establir tel gouvernement qu'il voudra. Car autrement il ne peut accommoder ses loix, que selon l'espece du gouvernement de l'estat, qu'il redressera, ou qui luy sera prescript d'establir. Le politique ou Législateur doit avoir esgard à la religion, aux hommes & aux lieux voisins: car ainsi que les bons Medecins accommodent leurs medecines selon la temperature du climat, & aux humeurs du corps: semblablement le prudent Législateur doit proportionner ses loix & l'espece de gouvernement qu'il establir en la republique aux humeurs & conditions des hommes, lesquelles dependent en partie de la disposition de la religion, afin qu'ils les puissent supporter, & qu'elles soient de duree. Et secondement qu'il considere les citez voisines & les lieux prochains, afin que celle qu'il institue puisse faire amitié avec les citoyens des autres, en temps de guerre & de paix.

Οἱ γὰρ νομοθέται τοὺς πολίτας ἐπὶ ὅσῳ, ποῖον
ἀγαθόν· ἐπὶ μὲν βέλῳ, καὶ πᾶσι νομοθετοῦν τὸ
ἐστίν· ὅσοι δὲ μὴ ἐκ αὐτοῦ ποῖον, ἀμαρτάνονται, καὶ
ἀφαιρῶν τὴν πολιτείαν πολιτείας, ἀγαθὸν φα
νέει.

Περί δὲ ἰδίων ἐλπίδος θεωρησάμεν, καὶ τὴν πολι
τείαν φιλοσοφῶντες· ὅτι γὰρ τὸ τέλος ἀρχι
τέκτων, αὐτὸς ὁ βλάστησις, ἔχοντος, τὸ μὲν ἔχοντος, τὸ
δὲ ἀγαθὸν ἀπὸ τοῦ λόγου.

Συμμετρὸν δὲ πολιτείας ἐκ τῆς ἀρχιτέκτονος, τὸ δὲ
μοιχεύουσα, ἀφαιρῶν δὲ τὴν πολιτείαν, ἐπὶ
μὴ τεράστιον, ὅτι ἐπὶ αὐτῇ γὰρ γένεσθαι, μήτε
τυράννοι.

Τὸ γὰρ ἕτερον ἔχει πᾶσι αἰσῶσι ὅτι.

Ἐπεὶ δὲ πολίτης ἐστὶν ὁ ἀρχιτέκτων αὐτῷ ἀρι
στῶς ὅτι φαίνεται, ἐπὶ αὐτῷ αὐτὸς τὸν ἀρι
στῶς ὅτι δὲν γένεσθαι αὐτῷ ἕτερον ἐστὶν ἀρχιτέκτων.

L. 2. Eth. c. 1. Legum namque latres ipsi civis affe
ciantes bonos efficiunt, atque omnis quidem legis la
toris hac est voluntas, qui verò non bene id facit, pec
ant, atque hoc ipse res publica bona & mala differt.

L. 7. Eth. c. 12. Ad ipsum autem civitem philo
sophum pertinet de voluptate contemplari atque do
cere. Hic enim architectus est finis: ad quem viden
tes, unumquemque aut malum aut bonum simpliciter di
cimus.

L. 2. polit. c. 1. Argumento autem est hanc temp
tationem bene esse descriptam quod cum populum habeat
rerum compatem, maneat in descriptione & ordina
tione reipublicae, neque aut seditio unquam in ea orta
sit, memoratu certe digna, aut tyrannus extiterit.

C. 13. Supplicia dicere & animadversiones in improbo
mali cuiusdam electio est.

C. 14. Quoniam aut civis et magistratus, & opti
mi viri eandem virtutem esse dicimus, eundem porro
& prius oportet imperio parere, & posterius imperare
utique,

δι' ἧς ἀρετῆς μετ' ἑαυτὸν αἰσχεῖται ὁ πολῖτης μὴ
διώσθαι καὶ ἡδύσθαι τοῖς ἀγαθοῖς, ἢ πολλοὺς μὴ
διώσθαι καὶ ἡδύσθαι τοῖς κακοῖς· ἀλλ' ἀπολαύειν
ταῦτα μὲν ὅτι πολέμου καὶ φιλίας ἀγαθόν· ἐν δὲ τῇ
ἡσυχίᾳ καὶ ἡδύσθαι τοῖς ἀγαθοῖς, ἀπολαύειν δὲ τοῖς κακοῖς.

*se bonis vii, tum multo turpius est in otiosa vita non
posse vii: sed occupatos quidem & bellum gerentes,
seperare viros bonos: pacem agnantes vero, & otio
diffidentes, mancipiorum similes esse.*

Il y a plusieurs choses requises à la republique dont les vnes doiuent estre preparees & fournies par le Politique ou Legislateur, & les autres l'offrent d'elles mesmes: c'est pourquoy Aristote dit qu'en constituant vne republique l'on souhaitte & demande par prieres les biens externes que l'on estime estre en la puissance de la fortune, parce qu'on l'en fait arbitre & maistresse. Mais quant à rendre la republique bonne, cela est l'office de la science & du conseil: & la republique est bonne, quand les citoyens qui sont participans du gouvernement sont bons: & la bonne republique est celle où on obtient la vie bien-heureuse pour laquelle les hommes s'assemblerent en vne telle communauté. Or toute la vie de l'homme est diuisee en affaires & loisir, & en guerre & en paix: les affaires sont pour acquerir le loisir, & la guerre pour l'amour de la paix. Doncques il faut que la republique soit ordonnée pour l'une & pour l'autre vie, & les subiects instruits aux vertus qui y sont requises, & principalement les citoyens qui doiuent estre admis aux charges de la republique: car cela est l'œuvre en quoy le Politique ou Legislateur doit s'occuper: & à quoy il a deu viser en instituant la republique & dressant les loix; autrement il auroit erré, & feroit vne mauuaise republique, au lieu d'une bonne: & en laquelle par consequent la felicité qu'on y cherche ne se trouueroit pas. Les vertus qui sont leur office & affaires & occupations sont utiles à passer la vie en loisir & repos: car pour acquerir & conseruer le loisir & repos, il est besoin de beaucoup de choses: c'est pourquoy la tolerance des labeurs & la vaillance sont requises à la republique; car comme dit le proverbe, Il n'y a point de loisir pour les esclaves: & ceux qui ne scauent pas s'exposer aux perils, demeurent esclaves des autres qui les attaquent. La Philosophie luy est requise pour le loisir & le repos, & la temperance & la iustice sont propres à l'un & en l'autre temps: mais toutes fois plus requise pour le loisir & pour la paix; car la guerre contrainct d'estre iuste & temperant; là où la tranquillité & la resioüissance des choses prosperes & le repos conioinct avec la paix, rendent plustost les hommes insoient & iniurieux. Il est donc besoin de beaucoup de temperance & de iustice à ceux auxquels les choses succedent bien, & qui iouissent de toutes celles qu'on estime prosperes, tels que les Poëtes nous racontent que sont les habitans des isles fortunées: car la Philosophie, la temperance & la iustice leur sont d'autant plus requises, qu'ils viuent à loisir en toute abondance & liberté. Et partant il est tout clair que la republique pour estre bonne & heureuse doit estre garnie de ces vertus. Et certes puis qu'il est deshonneste de ne pouuoir vser des biens, il est encores plus vilain de ne le pouuoir faire en iouissant du loisir, & estant occupé & menant la guerre, se monstrent gens de bien: & en pleine paix & loisir, estre semblables à des valers.

Κοινωνικὴ γὰρ ἀρετὴ ὅσα φέρει τὴν δημοκρασίαν, ἢ πάσαις ἀναγκαῖς ἀκολουθεῖν τὰς ἀλλὰς.

Καὶ γὰρ ἂν λόγους ὅσα μὴν πόλεως, ὅν τινος αἰὲν ἀναγκαῖς ὑπάρχει.

Πλείον δὲ ἐξ αὐτῶν, τὴν πρὸς τὸ θεὸν ὁμιλίαν, καὶ χαλῶσιν ἱερῶν.

L. 3. c. 13. Virtutem enim dicimus ad omne genus societatis accommodatā atque vtilem esse institutam, quam necessario cetera subsequuntur.

L. 7. c. 8. Nam quas partes ciuitatis esse dicimus, ea in his rebus insunt necesse est. &c.

Quintum est id quod primo loco ponendum fuit, rebus diuinis & ceremoniarum tractatio, quam sacerdotium appellant.

Entre toutes les vertus à quoy les loix doiuent faire instituer & exercer les citoyens, ce doit estre principalement à celle de la iustice en general, & de la religion en particulier: sans quoy la republique ne peut durer ny seulement subsister: car premierement puisque par la religion nous rendons ce que nous deuons à Dieu de la liberale bonté, de la prouidence & du gouvernement duquel nostre estre, nostre vie & nostre bien depend continuellement, comme la lumiere de l'air depend du Soleil, nous ne pouuons attendre que du mal, de la ruïne & de la misere, si nous manquons à faire nostre deuoir enuers luy, & que nous vsions d'ingratitude en son endroit.

Quant à la iustice

la iustice en general, cela est tout clair : car combien que l'exercice de toutes les vertus soit requis en la felicité ciuile : il n'y a point de lien si commun, par lequel les citoyens soient liez entr'eux, chacun en particulier, que par l'égalité de la iustice, en toutes leurs actions, & en general enuers la Republique. De sorte que si celui vient à se lacher ou rompre, les parties se dissoluent & desassemblent les vnes d'auec les autres : dequoy s'enfuit la ruine de la Republique.

Or d'autant que les vns sont si bien nais, qu'il leur suffit seulement d'entendre comme il faut bien faire, & qu'on leur montre la vertu pour la suivre incontinent : à cause que les passions ne leur commandent pas, & que les autres au contraire sont si mal disposez de leur naissance que les simples paroles ne suffisent pas pour les rendre vertueux : car les actions de la vertu requises à cet effect sont difficiles, & principalemēt à ceux qui se laissent emporter aux passions, ou qui sont imbus de mauuaises mœurs de longue main : ainsi qu'ès sciences contemplatiues, il n'est pas facile de reuoyer d'erreur celuy qui est opiniastre ou accoustumē d'adhérer aux opposites des vrayes principes : à cause de cela les loix ne doiuent pas seulement nous enseigner ce qu'il faut faire : mais aussi proposer vn loyer pour l'exercice de la vertu, & vne peine ou punition pour le vice. Car le loyer confirmera les citoyens, qui sont enclins dès leur naissance à la vertu, & excitera les autres, dont la nature n'y est pas repugnante à s'estudier à l'acquiescer : Et la crainte de la peine retiendra les vicieux, & ceux qui naturellement sont enclins au mal, lesquels ne s'en corrigent pas par la laideur, ny par la honte, pour se retirer par la droict raison, & redressera au chemin de la vertu, ceux qui s'en laissent deuoyer par les passions : & en ce faisant, ils demeureront bons, & seront empeschez de troubler le repos des gens de bien, & le mal du supplice sera le moyen d'oster vn autre mal.

Οὐ μόνον δ' οἱ ἀνθρώποι ἀλλὰ καὶ τὰ ζῷα ἀντι-
κατοῦν, ὡς ἂν ἀνὸς εἴηαι τοῖς ἀνθρώποις τῆς νόσας,
ὥστε μὴ λαποδύνειν ἀλλὰ τὸ ῥήσιον ἢ πινῶν· ἀλ-
λὰ καὶ ὅπως χαίρωσι, ἔμ' ἔπιθυμῶσιν. ἐὰν γὰρ
μειζὰ ἔχουσιν ἐπιθυμίας τ' ἀναγκῶν, ἀλλὰ τὴν
ταύτης ἀναγκῆς ἀντιθέσιν, ἢ τοῦτον ἀλλὰ ταύ-
την μόνον, ἀλλὰ καὶ ἂν ἐπιθυμῶν, ἵνα χαίρωσι
καὶ ἀνὸς λαποδύνειν ἰδοῦσι. πὶ οὖν ἀνὸς τ' ἐπὶ τῶν
ποσὶς μὲν νόσας βροχῶν καὶ ἐργασίας τοῖς δὲ σω-
φροσύνῃ· ἵνα δ' αἱ πινὲς βύλοιστο δὲ αὐτῶν χαί-
ρῃ, οὐκ ἂν ἐπιθυμῶν, εἰ μὴ ὡς φιλοσοφίας ἀ-
νὸς αἱ γὰρ ἀλλοί, ἀνθρώπων δὲ οὐδ' ἐπὶ ἀνθρώ-
ποισι γὰρ μέγιστα ἀλλὰ τὰς ἀναγκῶν, ἀλλ' ἢ ἀλλὰ
καὶ ἀναγκῶν· οἷον τυραννίδος, οὐκ ἵνα μὴ ῥήσιον.
διὸ καὶ αἱ μέγιστα ἀλλὰ τὰς ἀναγκῶν, ἀλλὰ τὰς ἀναγκῶν,
ἀλλὰ τὰς ἀναγκῶν.

Arist. l. 2. Polit. c. 7. Non solum autem pro-
pter res ad vitium necessarias homines iniuriam faci-
unt (cuius remedium esse putat fortunarium aequa-
litatem, ut ne quem frigore, aut fame coactis, vitium
bonisque spoliis) verum etiam propter volupta-
tem, ac dolorem ex cupiditate manantem : ut & vo-
luptatibus perfruuntur, & doloribus cupiditatem
maiores habeant, quam res necessaria possident : ut
hinc cupiditatis medicinam tantum ad iniuriam
inferendam adducuntur : verum etiam si concupis-
cant, ut voluptates percipiant dolorum expertes.
Quodnam igitur hominum trium malorum remedium
illis quidem rem familiarem exiguum habere, & ex
labore atque opera questum facere : alteris autem
temperantia : tertium porro remedium, si qui se
gaudere velint, non est quod aliunde, quam ad philo-
sophiam requirant. Nam cetera voluptates sine ho-
minum opera contingere non possunt. Enimvero ma-
ximas iniurias inferunt homines propter cupiditates
immoderatas, & non propter res necessarias : verbi
gratia, tyrannidem occupant, populumque impio do-
minatu opprimunt, non ut ne alegant sed ut iuas li-
bidines impune expleant. Idcirco magna premia
proposita sunt non ei, qui furem : sed ei qui tyrannum
occiderit.

Il y a quatre choses entre les hommes pour lesquelles l'un fait iniure à l'autre, & luy nuit : à sçauoir, ou parce qu'il n'a pas les choses nécessaires à la vie : à cause dequoy pour euitier la faim, ou le froid, il essaye de raiuer aux autres : ou bien encores qu'il ayt ce qui est nécessaire, il en desire d'auantage pour remplir ses concupiscences : & cela le fait machiner des tromperies & des fraudes contre les autres ; afin qu'il acquiere plus qu'il n'a : ou bien encores qu'il ayt ce qu'il pense luy suffire : toutesfois il craint de souffrir des fatche-
ries, & du mal d'un autre : car qui euit vn dommage pense gagner : qui est cause qu'il recherche de l'opprimer, afin qu'il ne se preuale point contre luy. Et finalement les hommes sont des iniustices, pour les grands honneurs, & pour les grandes richesses qu'ils appercent, comme il se voit es tyrans. Contre ces quatre manieres, par lesquelles la paix est troublee entre les citoyens : les remedes sont, à sçauoir contre la premiere, que le Legislateur ordonne & regle les facultez. Contre la seconde, qui leur enseigne la temperance,

laquelle modere la concupiscence : aucune Republique où les citoyens sont incontinents, ne peut estre contenuë par aucune puissance des loix, qu'il n'arrive souvent des mutations en pis. La temperance ne servira pas seulement à ceinal, mais aussi à regler les facultez plus qu'aucune autre chose. Contre le troisieme, qu'il les enseigne à prendre plaisir en la Philosophie, dont les delectations sont pures, & sans fâcheries. Contre la quatrieme, il y a plusieurs remedes : & entre autres, on a anciennement decerné vn grand honneur en la Republique, à ceux qui tuent le tyran qui veut vsurper l'Estat.

Le Politique n'est pas tenu seulement d'ordonner ce qui est requis pour les citoyens, qui sont lors qu'il institue la Republique, & luy dresse des loix : mais aussi pour l'advenir. Doncques il faut qu'il ayt egard à les rendre bons. Or les hommes ne deviennent bons que par la cōcurrence de la nature, de l'accoustumance, & de la raison. La nature ne suffit pas : car tel se trouuera bien disposé à la vertu de sa naissance, qui fera tourné au contraire, par vne mauuaise coustume : & vn autre qui sera nay avec vne disposition indifferente, deviendra bon ou mauuais, selō les choses à quoy ils s'accoustumeront. Ceux qui sont disposés de nature à la vertu, n'ont besoin que d'exercice pour devenir actuellement vertueux : Ceux qui sont nez indifferents, ils ont besoin de plus d'operations : mais ceux qui naissent disposés au mal, ne deviennent vertueux qu'avec diligence & longue accoustumance, avec beaucoup de difficulté. Et d'autant que les hommes sont plusieurs choses par la coustume, outre ce qui est de la nature : & d'autres par la raison, outre ce qui est de la nature & de la coustume : si on leur prouue ou persuade qu'il est meilleur de faire autrement, il faut accorder ces trois choses ensemble. En la republique royale, la discipline doit estre autre qu'és autres Republiques, pour le regard de la personne du Prince, en ce que c'est à luy à commander, à tous ceux qui sont sous son Empire, n'ayant autre train que la loy & la raison pour le moderer, sans qu'il soit tenu d'obeir aux autres : mais pour le regard de son Senat, & des Iuges, c'est autre chose : car ceux là doivent sçauoir commander & obeir : tout ainsi que ceux qui doiuent auoir part au gouuernement de l'estat, és Republiques aristocratiques & timocratiques, ou ciuiles : car il faut qu'ils sçachent bien obeir pour commander de mesme, quand ils viendront en charge. Il est doncques requis de dresser les citoyens dès leur bas aage, par vne discipline qui conuienne à l'vn & à l'autre : afin que par elle ils puissent acquerir les vertus qui leur sont requises, pour estre bons citoyens, & maintenir la Republique bonne.

Πρώτῳ μὲν ὁτιμελητέον αὐτῷ τὸ σὺζῆσαι, πότῃ
 ἔστι ποῖος πῶς ὄντας καὶ ποῖοις αὐτῶν ἀλλή-
 λους τὸ γυναικὶ ὁμιλεῖν· δεῖ δ' ἂν ὑποβλέποιται το-
 μοῦται αὐτῷ ταύτην τὴν κοινωνίαν, αὐτῶν αὐτοῦ
 τε καὶ τῆς γυναικὸς, ἵνα συγκαταβῶναι ταῖς ἡ-
 λικίαις ὅπῃ τὸ αὐτὸν χειρὶ, ἔμῃ ἀσφορῶσιν αἱ
 δυναμίδες· ὅ μὲν ἐπὶ δυναμίδι γυναικὸς, ὅ δὲ μὴ
 δυναμίδος· ἡ ταύτης μὲν, ὅ δ' ἀνδρὸς μὴ· ταῦτα
 γὰρ ποιεῖ καὶ εἰς αὐτῶν ἀλλήλους, καὶ ἀσφο-
 ρεῖς ἔπειτα, καὶ αὐτῶν τὴν τέκνον ἀσφodelῶ-
 δεῖ γὰρ ὅτι λίαν ὑπολείπεται ταῖς ἡλικίαις
 καὶ τέκνῳ τῶν πατέρων, ἀσφodelος γὰρ τοῖς μὲν πρεσ-
 βυτέροις ἡ χεὶρ αὐτῶν τῶν πατέρων βοήθεια τοῖς
 τέκνοις· ὅτε λίαν ἀσφodelος εἶναι· πολλὰ γὰρ ἔχει
 ἀσφodelος ἢ τε γὰρ αὐτῶν ἡτοῖον ὑπάρχει τοῖς ποι-
 ῶσι, ὡς αὐτῶν ἡλικίαις, καὶ αὐτῶν τὴν οἰκονομίαν
 ἐκκληματικὸν τὸ ἀσφodelος· ἐπὶ δ' ὅταν ἀσφodelος
 δύνηται πᾶσι, ὅπως καὶ σέμαται τῶν γυναικῶν
 ὑπάρχει αὐτῶν τὴν τὸ νομοῖται βύλησι· χι-
 δὸν δὲ πάντα ταῦτα συμβαίνει καὶ μίαν ὁτιμε-
 λει· ἐπὶ γὰρ αὐτῶν τὴν ἡλικίαν, ὡς ὅτι
 τὸ πλεῖστον ἐπὶ αὐτῶν, ἀσφodelος μὲν, ὅ τῶν ἐσθελμῶν
 ἐπὶ ἀσφodelος ἔχοντος, σπεινῶντα δὲ γυναικῶν,
 δεῖ τὴν ἀσφodelος τῶν σὺζῆσαι καὶ τὴν ἡλικίαν

*Arist. l. 7. Polit. c. 16. Primo vtrique loco adhibenda in conjungendis maris et femina corporibus dis-
 ferentia est, quæ tempore, & quales inter se matrimo-
 nio conjungi oporteat. Debet autem de hac sociata
 legem ferre spectatio & vtriusque eorum ipsorum con-
 sortio, & vna tempore, ut atribus ad eandem opor-
 tunitatem temporis conueniant & concurrant: neque
 vires & potestates discrepent, ut vir quidem gignere
 possit, femina non possit; aut femina possit, vir non
 possit. Hæc enim discordia inter eos parum & dis-
 sentiones. Secundo loco spectanda est filiorum succe-
 ssio. Oportet enim, neque minus filios parentibus ætate
 posteriores esse (nam ut parentes naturæ grandiores
 nullū beneficii sui fructum à filijs suis percipere pos-
 sunt: sic filij à parentibus nulla re iuari aut subleuari
 queunt) neque nimis ad parentum ætatem accede-
 re: multa enim in hac re iniuncta incommoda: nam &
 minor est erga tales filiorum verecundia, tanquam æ-
 quales, & ex ætatum propinquitate in administratio-
 ne rei familiaris quærele & criminationes proficisci
 solent. Postremo, unde initio digressi sumus, videndum
 est legum scriptori, ut corpora eorum qui procrean-
 tur, sint ad eius voluntatem apposita. Hæc igitur sūt
 omnia vna diligentia curaque continetur. Quoniam
 enim procreationis finis definitus est, viris quidem ad
 summum annorum septuaginta numerum ultimus: fe-
 minis verò quinquaginta; oportet conjugationis prin-
 cipium quod ad eorum ætatem attinet, ad hæc tempo-
 ris tunc*

εις τοις χρόνοις χαταβάσθω τῆς· ἔτι δ' ὁ τῶν
 ἰσίων συνδυασμός φαίλεται ὡς τεκνοποιῶν· ἐν
 γὰρ πᾶσι χρόνοις ἀτελὴς ἔστι νῆσις ἵσθια, ὁ ἡλυ-
 ποχς μάλλον, ὃ μικρὰ ἢ μαζύ· ὅτ' ἀσυχρῶν
 ἔκοντο τὸ τοῦ συμβαίνειν ὅτι τ' ἀσυχρῶν· τεκμη-
 ριον δὲ· ἐν ὅποις γὰρ πόλεον ὅτι χαταβάσθω τὸ
 νόος συγγινώσκῃ ἔνια, ἀτελὲς ὃ μικροὶ τὰ σώ-
 ματα εἰσιν· ἐπὶ δὲ ἐν τοῖς τοιοῖς αἰ νῆσι ποῖσι τα
 μάλλον ὃ ἀσυχρῶν πλῆθος. Ἐπὶ δὲ ὃς ὡς
 σφοδρῶν συνφύρας ἑκάστος ποῖσιν ὁρισ-
 τυπῶν· ἀκαλαστῶν γὰρ εἶναι δοιοῖσι νῆσι
 χροστωμέναι τοῖς συνῶσις· καὶ τὰ τ' ἀσυχρῶν δὲ
 σῶματα βλάπτεσθαι δοκεῖ ὡς· τ' ἀσυχρῶν, ἐν
 ὅτ' ὁ σπέρματος ἀσυχρῶν πεῖσιν τ' συνῶσις·
 καὶ γὰρ τῆς πρὸς ὡσεὶς χρόνος, ὃν ἐν γὰρ ὡσε-
 ῖς πλῆθος· πρὸς τὰς μὲν ὡσεὶς πρὸς τὴν
 ὡσεὶς ὡσεὶς· ἐν γὰρ ἡλικίας συγγινώσκῃ, τοῖς δ'
 ἐπὶ ὃς πρὸς ὡσεὶς, ὃ μικροὶ· ἐν ποῖσι γὰρ ἀκ-
 μάβωσι τὰ τοῖς σῶμασι συγγινώσκῃ, ὃς ὡς τ'
 πάλαι τ' τεκνοποιῶν συγγινώσκῃ τοῖς χρο-
 νοῖς ὡσεὶς· ἐπὶ δὲ ὃ ἀσυχρῶν τ' τεκνῶν, τοῖς δὲ
 ἀσυχρῶν ἔστι τ' ἀκμή, ἐν γὰρ ὡσεὶς χρὸς λόγῳ ὡ-
 σεὶς ὡσεὶς· τοῖς δὲ ὡσεὶς χαταλελυμένῃς τ' ἡλι-
 κίας ὡς τ' τῶν ἑσθιμῶν ἐν γὰρ ἀσυχρῶν.

Καὶ πόσοι χρόνοι λήγουν ὡς ἀμύθη ὡς τε-
 κνοποιῶν, ὡσεὶς· τὰ γὰρ τ' ἀσυχρῶν ἐκρο-
 να, χαταβάσθω τ' νῆσις, ἀτελὴς ἵσθια τοῖς
 σῶμασι ὃς ὡς ἀσυχρῶν· καὶ δὲ τ' γινώσκῃ, ὡσεὶς
 ἀσυχρῶν· διὸ καὶ τ' τ' ἀσυχρῶν ἀκμή· αὐτὴ δ'
 ὅτι ἐν τοῖς πλείοσι, ὡς τ' ποῖσι ἐκροσθῇ, οἱ
 μετρώμενοι ὡς ἑσθιμῶν τ' ἡλικίας, ὡς τὸν
 χρόνον τ' τῶν πρὸς ὡσεὶς· ὡς τὴν ἵσθια
 ἢ σῶμα ἐπὶ σῶμα ὡσεὶς τ' ἡλικίας ὡσεὶς
 ἀσυχρῶν δὲ τῆς εἰς τὸ φανερὸν γενήσεως· τὸ δὲ
 λοιπὸν, ἡλικίας ὡσεὶς, ἢ πρὸς ἄλλης τοιαύτης αἰ-
 πίας, φανερῶν δὲ ποῖσι ὡσεὶς τῶν ὡσεὶς· ὡσεὶς
 δὲ τ' πρὸς ἄλλης, ἢ πρὸς ἄλλης, ὡς τὸν ἀπλῶς
 μὴ χαλῶς, ἀπὸ μὲν φανερῶν μὴ μὴ μὴ
 μὴ, ὡς τὸ ὡσεὶς ποῖσι· ὡσεὶς δὲ τὸν
 χρόνον τ' τ' τεκνοποιῶν, ἐν τῇ φανερῇ τοῖς τὸν
 πρὸς, ἀπὸ μὲν ὡσεὶς πρὸς πρὸς τ' ἀμαρ-
 τίας.

Et d'autant que c'est des mariages que les enfans procedent : Aristote dit qu'il doit y
 avoir des loix touchant l'age que l'homme & la femme doivent se conjoindre ensemble
 en la societé de vie : Premièrement afin que la vertu d'engendrer se trouve proportion-
 nement en chacun d'eux, & non la capacité en l'un, & l'incapacité en l'autre : car de cette
 distance de l'engendre des dissensions entre eux. Et en second lieu, pour les enfans qui
 doivent succeder, afin qu'ils ne viennent point trop distants, ny trop proches de l'age
 de leurs progeniteurs : car comme les peres trop avancez en age, ne peuvent gueres re-
 cevoir de fruit de leurs bien-faits enuers eux : les enfans trop ieunes ne peuvent
 pas estre aydez ny foulagez en beaucoup de choses de leurs peres. Et si les enfans
 approchent de pres l'age de leur pere & mere, il arrive beaucoup d'inconueniens : car

Tom. 2.

Ll ij

ra concurrere. Est autem adoleſcentulorum copulatio
 & conjunctio ad liberorum procreationem incipit :
 nam in omnibus animalibus adoleſcentium ſætus
 imperfecti ſunt, et ſæmina gignuntur potius quam ma-
 res, & brevis corporis figura. Quare hoc neceſſario idē
 etiam in hominibus evenit. Cui rei hoc argumentum eſt,
 quod quibuſcunque in civitatibus hoc in more poſi-
 tum eſt, ut adoleſcentes cum puellis adoleſcentulis
 matrimonio iungantur, imperfecti & brevis cor-
 poribus prædiſi ſunt. Præterea puella adoleſcentula
 magis laborant in partu, & plures intereunt. Præte-
 rea verò et ad temperantiam adiuvant, elocare paulo
 atate grandiores. Videntur enim eſſe intemperatores
 ac libidinoſiores ea quæ valde puella rebus. Veneris
 uſe ſunt, cum maſculorum corporibus nocere videtur
 ad incrementum. ſi adhuc corpore creſcente rebus
 Veneris dent operam : huius enim tempus quoddam
 eſt diſſolutum, extra quod egrediens non amplius au-
 geſcat. Quapropter ſæminis quidem anno atatis cir-
 citer duo de viceſimo conuenit in matrimonium col-
 locare : mares verò anno circiter trigefimo ſeptimo
 nuptiis alligare. Namque hoc tempore ſæila conjun-
 ctio & corroboratis ſtudentibusque ac vigenſibus cor-
 poribus erit opportuna & ad procreationem libero-
 rum pauſam ac requiem temporeſſim in eodem tem-
 pore viriſque concurret. Præterea verò ſucceſſio libero-
 rum & parentibus & liberis erit opportuna : hiſ qui-
 dem inuente atatis robore ac vigore, ſi ſtatim pro ra-
 tione temporis naſci fuerint : illi vero atate iam de-
 crepita & ad annum atatis ſeptuageſimum præſipi-
 tata.

Etiā hoc deſinitum ſit, quandiu liberis procrean-
 dis eos operam dare conueniat. Nam ut iuniorum ita
 & grandiorum nati ſætus inchoatis atque imperfe-
 ctis corporibus, mentibusque naſcentur : eorum verò
 quæſtione ſoſſeſti ſunt ſoboles infirma atque imbecilla
 eſt. Quare id tempus præſignatur, in quo mens maxi-
 me viget ac ſtoret : mens autem ſic ac vigor imple-
 riſque eſt, quem quidem Poetæ expoſuerunt, qui homi-
 nis etatem ſeptenariis numeris metuntur, anno circi-
 ter quinquageſimo. Itaque qui hanc atate quadriennio,
 aut quinquennio ſuperat, ut debet à maniſeſta procrea-
 tione ſoluiſſe eſſe. De reliquo, valetudiniſque gratia, aut
 propter ſalem aliquam cauſam, oportet eos videri in-
 ter ſe commiſceri. De concubitu autem aut viri cum
 alia ſæmina, aut ſæmina cum alio viro, eſt abſolute
 turpe & flagitiuſum, alium aut aliam viſa ratione
 illoque pacto tangere videri, cum & eſt et appellatur
 coniunctio. Quod ſi quis inter id tempus, quod procrea-
 tionis liberorum præſignitum eſt, in tali ſæmone de-
 prehendantur : tali infamia notetur, qualem peccatis
 magnitudo grauatiſque poſtulat.

les enfans leur portent moins de reuerence, comme s'ils estoient egaux : & arriue des noïses en l'administration du bien de la famille, de cette proximité d'age. Doncques afin que les corps des enfans qui seront engendrez, soient tels qu'il est requis: Aristote est d'opinion que les loix doiuent defendre les mariages en l'adolescence: parce qu'en tous les animaux, les enfantemens en cet aage là sont imparfaits, & qu'il s'engendre plus souvent des filles que des garçons, qui n'ont pas leur deüë forme & quantité: dont la raison est que la vertu aëtiue de la semence, n'estant pas encores consolidee, elle ne peut diger les menstres de la femme, à cause du defect de la chaleur: Au moyen dequoy elle ne conduist pas le fruit à la ressemblance de l'engendrant, selon toutes les dispositions: mais il est plus vicié & alteré à cause de l'abondance de l'humide froid menstrual: & alors il est transmué au contraire du sexe masculin, & il s'engendre vne femelle. Le mesme defect empesche que ce qui est engendré vienne à vne conuenable grandeur & figure: car l'extention prouient du chaud, auquel il appartient de se mouuoir en haut, & de faire augmentation. Or le chaud est imparfait & non solide és adolescens: A cause dequoy leurs enfans sont de petite stature: Dont le signe est, ce dit le mesme Philosopher, que toutes les Republiques où on marie les adolescens avec les ieunes filles, les corps des hommes sont petits: D'auantage les ieunes filles conceuant en vn aage non meur, trauaillent plus à enfanter, & sentent de plus grandes douleurs, dont plusieurs meurent. Cela ayde aussi à la temperance, de marier les filles en aage meur: car celles-là semblent estre vn peu plus intemperées & luxurieuses, qui ont vñ de l'aëte de Venus, estant fort ieunes. Et puis les corps des adolescens exergans l'aëte de Venus, ne croissent pas en la force & vigueur qu'ils auroient, s'ils s'en abstenoiient alors: parce que ce qui doit tourner en aliment, va en semence, d'autant qu'il y a vn certain temps déterminé pour l'accroissement de l'animal, deuant lequel l'aëte de Venus empesche qu'il ne vienne à la parfaicte grandeur, & au bout duquel le temps apte à la generation commence: car alors la partie de l'aliment digéré, qui estoit premierement ordonné à l'augmentation, passe en semence, pour conseruer l'espece. Et c'est bien sans doute que la compagnie des femmes, en la trop grande ieunesse, & la trop frequente en tout aage, nuit à la complexion: à cause du refroidissement & de seicheissement qui s'en suit: car avec l'emission de la semence, le chaud humide se tire aussi, qui sont les principes de la vie. C'est pourquoy Aristote dit, que les animaux qui iettent beaucoup de semence, vieillissent bien tost: parce que la semence souuent tierce, de seiche & refroidit, qui sont les causes de haïster la vieillesse & la mort: à raison dequoy le mulet est de plus longue vie que le cheual ou l'asne, desquels il est engendré: parce qu'il iette moins de semence; & les passereaux sont de courte vie, parce qu'ils vienent souuent du coït. Il dit que le temps propre pour le mariage, est l'aage de dix-huit ans aux filles: & aux garçons, celuy d'environ trente & sept: car lors estant en la fleur & vigueur de leurs corps, leur conjunction sera opportune: & la pause qu'ils doiuent faire de la generation des enfans, arriuera à l'vn & à l'autre en mesme temps, (car le terme de pouoir engendrer, est déterminé à soixante & dix ans à l'homme, & à la femme à cinquante) Ce temps sera tres-conuenable aussi aux enfans qui naïssent du mariage, pour estre commodement nourris & esleuez par leurs progeniteurs; & au pere & à la mere pour receuoir du seruite de leurs enfans en leur extreme vieillesse. Or d'autant qu'il arriue que les enfans des trop ieunes naissent avec des imperfections au corps & en l'esprit, & que la race des trop vieux vient imbecile & infirme: Aristote est d'aduis qu'il doit y auoir vn temps prefix à la procreation des enfans: à sçauoir celuy auquel l'entendement a le plus de vigueur, qui est iusqu'à l'aage de cinquante ans: Au moyen dequoy, celuy qui passe cet aage de quatre ou cinq ans, s'en doit abstenir, sans y vaquer plus, ny l'vn ny l'autre, si ce n'est pour euitier quelque maladie, ou autre semblable incommodité. Puis il conclud que iamais le mary ne doit chercher de se conjoindre à vne autre femme que la sienne, ny la femme à vn autre mary, comme estant vne chose absolument vilaine & deshonorable: Quesi quelqu'un d'eux, durant ce temps, est pris en vne telle meschanceté, qu'il soit puny d'une telle infamie, que la grandeur & grauité du peché le merite.

Ὡς φαμὺ τὰς ἀρετὰς εἶναι, καὶ ὡς αὐτὴ ἀγαθὸς λήγεται πῶς. τίτοι δ' ἐπὶ ποτέρῳ μᾶλλον τὸ πλεον, τοῖς ἢ ἢ τοῖς ἡμεῖς φαμὺ, οὐκ ἔδωκεν πῶς λέγειν. αἰεὶ γὰρ τὸ χαίρειν τοῖς βελτίους ὅτι φαίμεν, ὅτι τὸ χαίρειν ὁμοίως ἐπὶ τοῖς

Arist. 1. Polit. c. 14. Semper enim quod deterius est, eius quod melius est gratia est. Atque hoc apparet, similiter in ijs rebus, quæ natura valent, atque in ijs quæ arte consistant. At quæ pars animi ratione prædita est, melior est ea quæ non est. Rationis porro due sunt partes, quomodo nos quidem diuidere consueuimus, alte-

τοῖς

ποῖς χ' ἡ πᾶσι, τοῖς χ' ὄφθιν. βέλπον δὲ τὸ
λόγον ἔχον διηρηταὶ πὺν διχ' ἑξ' ὅσῳ ἐνέμαλιν
πρὸς ἡμᾶς ὁ μὲ γὰρ, σφαιρικὸς ὅτι λόγος, ὁ
δὲ, γεωμετρικὸς ὡς αὐτὸς τοῦ ἀπ' αὐτῆς διηρησθῆναι ἔ-
τυπο το μείους, διότι ὅτι πῶς σφαιρὶς ἢ ἀνελ-
γοῖ ἐνέμαλιν ἔχον ἢ δὲ τὰς ὅσας βέλπονται αἰ-
ρεματώδες εἶναι τοῖς διωκτικοῖς τυγχανόν, ἢ πα-
σῶν, ἢ τοῖς δυνά, αἰεὶ γὰρ ἑξέσῳ τῇ αἰρετώτα-
τι, ἢ τυχερὶ ὅτι ἀκροῦται π. διηρησθῆναι τοῖς ὅθιος
εἰς ἀπολογία καὶ εἰς γούλιν.

Ὡσαύτῃ δὲ τὸ σῶμα παρὰ τὸν τῇ γυναικὶ τῷ
 χῆς, ὅτι ἐπὶ τὸ ἄλλοθεν τὸ λόγον ἔχοντος. διὰ τῶν
 τοῦ μὴ τῷ σώματος τῷ ἐπιτελεῖται ἀναγίγνωσκει
 παρὰ τῶν, ἢ τῷ τῷ χῆς, ὅτι ἐπὶ τῷ τῷ ὁρίσας.
 τῷ δὲ τῷ σῶμα τῷ τῷ χῆς.

Ayant parlé de la procreation des enfans de la Republique, par le moyen des mariages, il faut venir à leur institution, laquelle regarde le corps & l'ame. Pour le regard du corps cela gist aux exercices: quant à l'ame elle se diuise en deux parties, l'une à la raison parfoiy, à sçauoir la partie intellectuelle: & l'autre par participation, qui est la sensitiue. La partie intellectuelle se considere doublement, à sçauoir selon ce qu'elle s'occupe à la contemplation, ou qu'elle vacque à l'action, chacune dequelles parties est capable de discipline & de vertu. Or nous auons dit que la vie est diuisee en affaires & loisir, & en guerre & en paix: c'est à dire en action & contemplation, & qu'il estoit requis des vertus propres pour l'un & l'autre temps. Reste doncques à sçauoir maintenant si on comencera l'institution par le corps ou par l'ame, & si par accoustumance ou par raison; puisque cōme il a esté touché, ces deux moyes sōt pour aider ou corriger la nature, qui est le but de tout art & de toute discipline, & par lesquels les hommes sont faits bons & vertueux. Or comme le corps est premier d'origine que l'ame, il en faut auoir soing premierement, & puis apres cultiuer l'ame, commençant par accoustumance: parce que les passions de la partie sensitiue, qui sont en vigueur auparavant que l'entendement puisse bien discourir & iuger, n'est reglee que par accoustumance.

Πάντα γὰρ ὅσα διναποὶ ἐγίγνω, ἐνὶ ἄρχο-
 μένῳ βελτοῦν ἐν ἐγίγνω· ὅτι ἀσπασίως δ' ἐγί-
 γνω· ὥρηναι δ' ἢ τ' παύειν ἐν, ἀφ' ἡμετέριστα
 ὥρηναι τ' τ' ἡμετέριστα ἀκούειν· ὅτι ἐν οὐκ τ' ὥρηναι
 συμφέρει ποιεῖσθαι τὴν ὅτι μέλλειν· ποιεῖσθαι τὴν
 χεὶ τὴν παύειν ὅτι ἀπλοῦς· τὴν δ' ἐν ὁμοῦν
 αὐτοῖς λήγειν, μὲν· ὥρηναι ἐγίγνω, ἢ τ' πῶ
 ὥρηναι μὲν ὥρηναι ἐγίγνω ἀσπασίως ἐδέχεται,
 ὥτ' ὥρηναι ἀσπασίως ποιεῖ, ὅπως μὴ τὴν ἀ-
 ἔξοις ἐμποδίζωσι, δι' ὅτι αὐτοῖς τὴν χεὶν καὶ
 σὺν, ὥτ' ἀσπασίως τὴν ἀρρίαν τῇ σωμα-
 τιστ' ἢ χεὶ τῇ ἀσπασίως χεὶ δ' ἄλλοι ἀρά-
 ξουν, χεὶ ἀφ' ἧς παιδίας· δι' ἧς χεὶ τὰς πα-
 ιδίας εἶναι μὴ ἀνελυμένους, μὴ ὅτι ποιεῖν, μὴ
 τὴν ἀνελυμένους· χεὶ ὅτι λόγον δι' χεὶ μὴν,
 ποιεῖν πῶς ἀκούειν δ' ἡ χεὶ πῶς ἀκούειν ὅτι
 μέλλειν ὥτ' ὥτ' ἀκούειν, οὐ καλοῦσι παιδ-
 νέμειν· πάντα γὰρ δι' τὰ τοιαῦτα ὥρηναι
 δοῦναι ὥρηναι τὰς ὑπὸν ἀσπασίως· δι' τὰς
 παιδίας εἶναι δι' τὰς πολλὰς μνηστῆς τῇ ὥ-
 ρηναι ἀσπασίως· τὰς δ' ἀσπασίως τῇ ὥ-

Tom. 2.

ra enim in agendo versatur, altera in contemplan-
do. Quoniam igitur necesse est, actiones ad eundem
modum esse diuisas, quemadmodum ea quorum
sunt actiones, diuisa sunt: hanc autem animi par-
tem ita oportet esse diuisam, scilicet et harum par-
tis animi partium actiones, et proportionate inter
se respondere dicemus: & partes animi meliores a-
ctiones etiam meliores esse, necesse est, nisi qui possunt
assequi, vel omnes, vel duas, semper enim hoc cuique
est optatissimum, quod ad potiendum est summum,
summoque in gradus positum. Diuisa autem omnis vi-
tae est in negotium et otium, &c.

C. 15. *Ut autem corpus animo origine prius est, sic & pars animi rationis experte parte rationis participare prior est. Quocirca primum quidem corporis cura animi cultura non necessario debet antecedere; deinde proximè appetitionis mentis causa tamen cura habenda est: animi eratio corporis.*

C. 37. *Omnia enim rebus quibus assuescere possunt, iam ad ineunte etate et assuescere melius est, dumdo sensim et paulatim: facile autem exerceri potest puerorum habitus naturae ad frigora perferendum propter calorem. In prima igitur etate talem diligentiam adhibere, & huc quam simillimam, vitale est. Hinc autem proxima usque ad annos quinquem, quam neque dum ad ullam disciplinam adducere, neque ad necessarios labores appellare par est. ne incrementum impediatur, tantam agitationem consequi debet, ut corporum segnitiam ac desidiam effugiat: quae agitatio cum alijs rebus, tum ludio necesse est et comparanda est. Oportet autem ludos neque illiberales neque laboriosos, neque remissos ac dissolutos esse. Quales autem/sermones qualesque fabellas audire debeat pueri etatis, vi magis tribuimus, qui pueri regendis praesentibus suis, cure sit videre. Haec enim omnia debet praerogatum quando adhibere, viamque munire ad posteriores vitae degenda consuetudines & dispositiones: licetioris & iustiores pleurae, eorum studiorum quae posterius serco ad est tractabuntur, imitationis*

ront requises selon la vie, qu'ils auront à mener à l'aduenir, & des choses dont ils doivent discourir. Vne partie de leurs jeux doiuent estre certaines imitations des estudes où ils seront appliquez puis apres serieusement, & des choses dont ils traitēt. C'est malfaict de les empescher de crier & pleurer: parce que cela sert à leur accroissance, & tient lieu d'exercice: car la compression de l'halene, & retention des esprits, fournit des forces, & les redoublent à ceux qui trauaillent: ce qui arriue aux enfans qui s'efforcent de vouloir crier. Ceux qui ont la charge de les cōduire doiuent souffrir le moins qu'il est possible qu'ils cōuerfent avec les valets: parce que iusqu'à l'age de sept ans, ils sont ordinairement nourris en la maison: & la raison requiert qu'en cet aage là, ils soient eslongnez d'ouyr & de voir des choses indignes d'un homme libre. Doncques puisque le legislateur doit entre autres choses bānir vniuersellement de la republique, toute vilanie, deshonesteté, & turpitude: & que de ce que quelqu'un profere sans retenuë, toute vilaine parole qui luy vient en la bouche, il arriue qu'il faict la chose incontinent: Le legislateur doit entre toutes choses deffendre toutes paroles vilaines & deshonestes en la republique, & principalllement empescher que les enfans n'oyent, ny disent de telles choses. Que si quelqu'un est decouuert auoir dit ou faict quelq'un des choses deffendues par les loix, s'il est libre, mais non encores estimé digne d'estre admis es festins publics, il le faut chastier du fouët, & luy faire honte: & s'il est plus aduancé en aage, il le faut noter de quelque ignominie seruile: parce qu'il se fera mōtré semblable aux valets par ses mœurs. Et pour les mesmes considerations, il ne leur doit pas estre permis de voir des peintures, ny ouyr des fables deshonestes & difformes: & partant les magistrats doiuent deffendre qu'il ne se face point de telles statues ny peintures. Nulle loy ne doit donner licence aux ieunes gens, d'escouter des poësies de mesdisances, ny voir des Comœdies, iusqu'à ce qu'ils ayent atteint vn aage où ils aurōt l'esprit assez fort pour repousser le mal qui peut venir de telles choses: & peut estre que ce n'estoit pas mal à propos que Theodore le Tragœdien ne souffroit qu'aucun bouffon ou jōueur de farce montast sur l'eschafaut premier que luy, quelque froid ou contemprible qu'il fust: parce qu'il estimoit que les aureilles des spectateurs s'occupent par les premieres choses qu'il oyent: & le mesme aduient es frequentations des hommes, & au traitēt des choses: car les premieres qui nous sont proposees nous semblent ordinaremēt les plus probables. C'est pourquoy toutes choses mauuaises & vicieuses doiuent estre incogneues aux adolescents comme les estrangeres, & principalllement celles où il y a de la turpitude, ou qui peuuent offenser l'esprit. Apres que les cinq ans sont passez, ils doiuent les deux ans suiuaus iusqu'au septiesme, estre spectateurs des disciplines qu'ils sont tenus d'apprendre.

Επὶ γὰρ οἰκίᾳ μὲ πᾶσα μέρῃ πόλεως, ὡς οὐκ αἰσῶν· ὁ δὲ ἕκαστος αὐτῆς τὸν ὅλον δὲ βλέπειν ἀρετῶν, ἀναγκασθὲν αὐτῶν τῶν πολιτῶν βλέποντας, παιδῶν τε τοὺς παῖδας καὶ τὰς γυναῖκας· ὥστε πᾶσι φέρει αὐτῶν τὸ πᾶσι εἶναι ἀνδράσι, καὶ τὰς παῖδας εἶναι ἀνδράσι, καὶ τὰς γυναῖκας ἀνδράσι· ἀναγκασθὲν δὲ φέρει· αἱ μὲν γὰρ γυναῖκες, ἡμῖν μέρος τῶν εὐφρόνων· οἱ δὲ τὰ παῖδων οἱ κοινῶν γίνονται τῆς πολιτείας.

Επειδὴ δ' ἐν τῷ πόλει πᾶσι, φανερόν ἐστι καὶ τὰς παῖδας μῆναι καὶ τὰς αὐτῶν ἀναγκασθὲν εἶναι πάντων· ἐκ ταύτης δ' ἐπιμελεῖσθαι εἶναι κοινῶν, καὶ μὴ ἕκαστ' ἰδίαν· ὁ γὰρ οὐκ ἔχοντι νῦν ἔχοντες ἐπιμελεῖσθαι τῶν αὐτῶν τέκνων· ἰδίαν τε καὶ μαζῇ τῶν ἰδίων, τὸ δὲ δόξῃ, διδασκῶν· δὲ δὲ τὸ κοινῶν κοινῶν ποιῶντα καὶ τὸ δασκῶν· ἅμα δὲ καὶ τὸ γὰρ τομὴν αὐτοῦ αὐτῶν πᾶσι εἶναι τὴν πολιτῶν, ἀλλὰ πάντας τὴν πόλιν μοῖον γὰρ ἔχοντες τὴν πόλιν· ἡ δὲ ἐπιμελῆσθαι περὶ καὶ ἔχοντος μοῖον βλέπειν αὐτῶν τὸν ὅλον ἐπιμελῆσθαι.

Arist. l. 1. polit. c. 13. Quoniam enim domus quidem omnis pars ciuitatis est; hæ autem domus partes: partis autem virtutem ad totius virtutem intrinsece oportet, necesse est magistratibus ad ciuitatem præiungentes, pueros & mulieres erudire: siquidem aliquid refert ad id, ut ciuitas bona & bene morata sit, tum pueros bonos esse, tum mulieres. At necessario refert. Nam mulieres quidem hominum liberorum pars dimidia sunt. Ex pueris vero participes & socii sunt reipublica, & ciuitatis administrationis.

L. 8. pol. c. 1. Quoniam autem finis vnus omni ciuitati propositus est, perspicuum est etiam vnā esse eandem omnium necessariā esse disciplinā, huiusque procurationem publicā esse debere, non priuatā, quæ admodum nunc suis cuique filij cura sunt, & priuatā, et priuatā disciplinā, quæ cuique visum fuerit docere suis filiis tradenti. Oportet autem rerum communium exercitationem quoque facere communem, simulque ciuem neminem exstimmare oportet ipsum esse suum, sed omnes se esse ciuitatis, particulam enim vnusquisque ciuis ciuitatis est. At cuiusque particule procuratio, totius procurationem intueri solet natura.

Puis qu'il n'y a qu'un fin proposee à toute la republique: toute famille est partie de la

republicque : & que la vertu de la partie se doit considerer au respect du tout , il est necessaire que ceux qui gouvernent la republique, ayent egard à l'instruction de la jeunesse, & des femmes. Dequoy Aristote inferre qu'il est tout clair que necessairement il ne doit y auoir qu'une mesme discipline pour tous : & que le soing doit estre public & non priué contre la coustume , qui est que chacun a soing en particulier de ses enfans , & vne discipline particuliere, selon la fantaisie de celuy qui les enseigne. Mais il faut des choses communes faire aussi l'exercice commun, & qu'aucun citoyen ne s'estime estre à soy, mais que tous sont à la republique, & le soing de chaque petite partie a accoustumé par nature de regarder le soing du tout. Il dit doncques qu'il doit estre decerné des loix communes, pour l'institution de la jeunesse, & des femmes: car celles-cy sont la moitié des livres de la cité. Et quant à la jeunesse, c'est premierement parce qu'elle est le seminaire de la republique, & cōme les fleurs de la cité aduenir: car les ieunes gens estant creus & deuenus hommes, ils la composent, non seulement comme simples citoyens , mais aussi ils la gouvernent & y cōmandent. Or il ne se peut bien esperer de la maison, si on est negligent autour de la semence: car si on laisse passer cet aage sans le dresser au bien de la republique, on travaillera apres en vain avec les loix, comme qui l'efforceroit de guarir tous les iours , avec des drogues, celuy qui ne veut garder aucun regime en son viure, qui sera vn tres grand dommage au salut de la republique. Secondement, parce que l'une des principales causes de la perte des hommes, c'est de ne connoistre pas de bonne heure le chemin de la vertu. Et la plus part des parens manquent les vns de soings, les autres de loisir, & quelques vns vsent de trop d'indulgence à les nourrir: à cause de quoy ils croissent sans estre dressez à l'honesteté. En troisieme lieu, parce que l'institution publique sera meilleure que la priuée, d'autant qu'elle regardera le bien public de la republique. Et celle-cy ne seroit souuent que selon les affections des personnes particulieres. Et en quatrieme lieu, parce que s'il n'y a des loix publiques pour cet effect, il sera libre à chacun d'en composer vne particuliere en sa maison selon son iugement & sa prudence: de sorte que plusieurs enfans serōt en danger d'estre mal nourris & instituez au dommage & detrimēt de la republique. Car il n'est pas donné à tous les peres d'estre sages & prudents. Doncques il est fort bon qu'il y ait des loix pour la nourriture & institution des enfans, selon laquelle ils soient accoustumez à bien faire, afin qu'estants grands, cela ne leur soit ny facheux ny penible: mais au contraire plaissant & delieueux; car l'accoustumance facilite les bonnes œuures & les mauuaises. C'est pourquoy Platon dit qu'il est necessaire que l'homme dès sa jeunesse soit tellement nourry & eleué, qu'il se resiouisse & s'attriste de ce qu'il faut, quād il en est temps. Or pour l'execution de ces loix de l'institution de la jeunesse, il faut, cōme dit Galien, que les anciens & plus experts de la republique iugent à quoy l'esprit de chacun des ieunes gēs sera propre, afin que l'appliquant à l'exercice conuenable à sa nature, ils profitent d'auantage en leurs estudes & es arts.

De placit.
Hip. &
Plat.

Διηρηδύμεν τῶν τε ἐλευθέρων ἔργων ἡ τῶν ἀεὶ
λευθέρων, φαιρὸν, ὅτι τὸ ποιῶντι δὲ μετέχει, ὅσα
τῶν χρησμένων ποιῶσι τὸ μετέχοντα μὴ βλάπτουσιν.
βλάπτουσιν δ' ἔργον εἶναι δὲ τὸ τοιοῦτον, καὶ τὸ
χρῆν ταύτῃ ἡ μάχῃ, ὅσα, ὡς τὰς χειρὸς
ἡ τὰς ἀράξας τὰς δ' ἀρετῆς, ἀχρηστοὶ ἀπογράφου
τὸ σῶμα τῶν ἐλευθέρων, ἡ τὸ ψυχῶν, ἡ τὸ ἀφ' ὧν
νοῦν δὲ τὰς τε ταύτας τέχνας, ὅσα, τὸ σῶμα
ἀφ' ὧν αὐτῶν οἱ χεῖροι ἀφ' ὧν αὐτῶν, βλάπτουσιν χα-
λαίᾳ, ἡ τὰς μαθηματικὰς ἐργασίας. ἀχρηστοὶ γὰρ
ποιῶσι τὸ ἀφ' ὧν, ἡ ταπεινῶν ἐπὶ δὲ ἡ ἐλευ-
θερίᾳ ὅπως μὲν μετέχει, ἡ μὴ πῶς ἐπίᾳ μετέχει,
ὅσα ταπεινότεροι. ὡς περὶ τῶν δὲ λίσας ὡς τὸ
καταλίσας, ὡς τοῖς ἐρημνύουσιν βλάπτουσιν. ἔχει δὲ
πολλὴν ἀσφορίαν ἡ τὸ, πῶς γὰρ ἡ ἀρετὴ πῶς
ἡ μαθηματικὴ αὐτῶν ἡ γὰρ χρεῖται, ἡ φιλον, ἡ δὲ ἀ-
ρετῶν, ὅσα ἀνελεύθεροι. ὅ δ' αὐτὸ τῶν ἀρετῶν
δὲ ἄλλοις, πολλὰς γνηστικὰς καὶ δουλικὰς δόξας
αὐτῶν ἀρετῶν.

Arist. l. 8. pol. c. 2. Cum distincta sint liberalia munera ab illiberalibus, licet videre ista vitia a-
dolescenti esse tractanda. que cum qui tractat, non
sordidum. neque illiberalis sunt restitura: sordidum
autem atque illiberalis munus est habendum, & hac
ars, atque hac disciplina sunt illiberales indicande,
que ad virtutis usus & actiones, hominum liberorum
aut corpus inusile efficiunt, aut animum, aut mentis
agitationem. Quocirca & tales artes omnes, quæ cor-
pus corrumpunt redduntque deterius, & operas mer-
cenarias, illiberales appellamus: mentem enim occu-
patam atque impeditam distinet, eamque humiliter
reddunt. Non est autem illiberalis, non nullis sci-
entis liberis usque ad aliquem finem instructum atq;
ornatum esse: sed in eas incumbere, usque affixum
esse, usque eo, donec ad perfectiorem perueniam sit,
id ad ea incommoda quæ a nobis commemorata sunt,
obiectum est. Præterea multum interest, cuius rei gra-
tia quis aliquid agat aut discat: sua enim causa aut
amicorum aut propter virtutem discere, non est illi-
berale. Qui vero hoc agat propter alios, sepe merce-
narium quiddam & seruiliter agere videatur.

Pour le

Pour le regard des choses viles, la ieunesse se peut exercer en celles qui ne rendront point celuy qui s'en mellerà seruite ny fordidie: or cette vacation doit estre estimee fordidie, & cet art & discipline non liberale, qui rend le corps inutile à l'vsage de la vertu, & aux actions des hommes libres, & empeschent l'esprit & les actions de l'entendement: c'est pourquoy on appelle tels arts illiberaux, parce qu'ils occupent l'entendement, l'empeschent, & rendent l'ame abiecte. Ce n'est pas chose seruite d'estre instruit & orné de certaines sciences liberales iusques à vn certain point: mais sy addonner du tout & appliquer iusqu'à ce qu'on soit venu à la perfection, cela preiudicieroit à la vie politique, ne pouuant estre conuenable qu'à celuy qui en feroit profession pour en escrire, & les enseigner: car celuy là les doit traicter exactement sans y rien obmettre: combien que ceux qui l'instruïroient ne les voulsissent pas apprendre à perfection. Il faut aussi regarder la fin qu'on se propose en la recherche de ces sciences: car les apprendre pour l'amour de soy meisme, de ses amis ou de la vertu, cela est liberal: mais les apprendre pour les autres, cela est souuēt mercenaire & seruite: à sçauoir qui en tireroit autre profit que pour s'entretenir en l'exercice de la vertu seulement, n'en ayant pas le moyen d'ailleurs.

Ετι δὲ τίηαρα χρεῖον ἢ παιδὺν ἐιδώτα, καὶ μαματι, καὶ ὑμναστικῷ καὶ μουσικῇ, ἢ τὰ παρ' ἐνίοις γραφικῶν. ἢ μὲν γραμματικῶν καὶ γραφικῶν, ὡς χρησίμως αὐτοῖς τὸ βίον ὄντας, καὶ πολυχρήστους: ἢ δὲ ὑμναστικῶν, ὡς σωτηρίας αὐτοῖς ἀσθενείας.

Ὡς περὶ τὸν οἶον δὲ καὶ αὐτοῖς: ἢ τὴν ἀφ' ἧς ὁλοῦν, μαθησάμενοι αὐτὰ καὶ παιδευόμενοι καὶ αὐτὰ μὲν τὰ παιδευματῶν, καὶ ταύτας τὰς μαθησας εἰσὶν αἱ καὶ τὰς δὲ αὐτοῖς ἢ ἀρχαίας, ὡς ἀναγκαῖας καὶ ἴσως ἄλλας. διὸ καὶ τὸ μουσικῶν οἱ αὐτοῖς πρὸς τὰς παιδείας ἢ παλαιῶν, ὡς ἀναγκαῖον ἔδει γὰρ εἶναι τοῖσιν ἔτι ὡς χρησίμως, ὅς περ ἢ γραμματικῶν αὐτοῖς χρησιμώτατον, καὶ αὐτοῖς διοικητικῶν, καὶ αὐτοῖς μαθησας, καὶ αὐτοῖς πολιτικῶν ὡς πολλὰς. δοκεῖ δὲ καὶ γραφικῇ χρησίμως εἶναι αὐτοῖς τοῖς κρῖναι τὰ τὰ τεχνικῇ ἔργα καὶ ἄλλ' αὐτῶν καὶ ἡ γυμναστικὴ αὐτοῖς ὡς ἴσως καὶ ἄλλ' ἔδει πρὸς γὰρ τὰ πρὸς ὁρμῶν γυμναστικῶν καὶ μουσικῶν. λέγουσι τοῖσιν αὐτοῖς: ἢ τὴν ἀφ' ἧς ὁλοῦν, αὐτοῖς εἰς ὅσον καὶ φάρος αὐτοῖς αὐτῶν, καὶ γὰρ οἷον τὰ ἀφ' ἧς εἶναι τὸ εὐαγέριον, ἐν ταύτῃ παύσει.

Ετι δὲ καὶ τὸ χρησίμως οἱ δὲ πᾶσι παιδευόμενοι τοῖς παιδαῖς, ὡς μάλιστα τὸ χρησίμως οἷον τὸ γραμματικῶν μαθησας, ἀλλὰ καὶ ἀφ' ἧς πολλὰς ἐν δὲ αὐτοῖς γινώσκαι δὲ αὐτοῖς μαθησας ἐπὶ τῶν οἰκίῶν δὲ καὶ τὸ γραφικῶν, ὡς ἴσως ἐν τοῖς ἰδίῳ οἰκίῳ ἀπομαρτυροῦσιν, ἀλλ' ὅσιν ἀνέξασθαι τοῖς αὐτοῖς τὸ σπουδῶν αὐτοῖς τὴν ὁρμῶν οἱ ποιεῖν ἡμετέροις ὡς αὐτοῖς σπουδῶν καὶ ἄλλοις: τὸ δὲ ἡμετέροις πᾶσι γὰρ τὸ χρησίμως, ἡμετέροις αὐτοῖς μεγάλῳ χρεῖος ὡς τοῖς εὐαγέρις.

cognoscenda solertem officia: atque intelligentem: ubique autem utile querere & fructum consulari minime conuenit uiris magnanimis & liberis.

C. 3. Quatuor autem ferè sunt quae pueros docere solent: literas & artem corporum exercendorum, et musicam, et quod quartum est artem pingendi. Grammaticam quidam & picturam ut ad uitam utiles, & multis uiliis atibus atque opportunitatibus referas: artem exercendorum corporum autem ut ad fortitudinem pertinentem. etc.

Quare perspicuum est, quaedam ad partem uitae degenda orisum accommodata esse descendenda, & resibus quibusdam doctrinis pueros & adolescentes à serudiendos: atque has quidem instructiones & disciplinas ipsorum, qui discunt, gratis suscipi: eas uero quae ad negotium et occupationem referantur, ita quam necessarias, et aliarum rerum causa expeti. Quocirca musicam maiores nostri inter disciplinas numerarunt, non quod sit necessaria (nihil enim habet tale) neque quod sit uilis, quemadmodum sunt litterae ad pecuniam faciendam, & ad uendam rem familiarem, et ad artes mathematicas, aliasque disciplinas, & ad multas ciuilem actiones: neque ut ars pingendi: uideatur enim ars pingendi ad melius solertisque indicandum de artificum operibus esse uilis: neque uero ut gymnasticam ad bonam ualeitudinem, et robur: neutrum enim horum uidemus à musica effici. Reliquum igitur est, ut sit ad liberorum hominum uitae degenda consuetudinem uilis, ad quam rem & eam uidentur adhibere: quam enim liberis hominibus uita degenda rationem conuenire putant in hac eilocom tribuunt.

Præterea uerò etiam hoc perspicuum est disciplinas quasdam uiles docere pueros oportere, non eos solum quod sint uiles, qualis est grammatica & litterarum cognitio: sed etiam multa alia disciplina earum adiumento percipi & comparari possint, similiter & ars pingendi iradenda est, non ut ne in suis rebus uenialibus labantur aut iutubent, sed ut ne in uisorum & supelletilis emitione & uenditione decipi possint: seu potius quod in pulchritudine corporis

Il y a quatre choses qu'on enseigne à la ieunesse: à sçauoir, la Grammaire, l'exercice du corps, la peinture, & la musique. La Grammaire, parce qu'elle est utile pour le trafic & negoces, & pour maintenir la famille: car elle apprend à lire & escrire: La peinture, parce qu'elle rend capable de mieux iuger des œures des artisans, en quoy elle est utile, empeschant qu'on ne soit trompé en l'achapt ou uendition des vases, & autres semblables meubles, &

Quád les autres auoient les mœurs plus douces & humaines se font exercez aussi, ils en ont esté surmontez alors és exercices & combats militaires : qui montre qu'un tel exercice ne les faisoit pas vaincre alors : mais seulement parce qu'ils combattoient contre des hommes qui ne s'exerçoient point. Et partant il faut que ce soit l'honnesteté & non la cruauté, qui tiennent le premier lieu : car c'est l'homme vertueux & non le loup, ou autre beste sauvage qui se mettra en vn peril conioinct avec l'honnesteté. Et ceux qui souffrent que les ieunes gens s'abandonnent à ces exercices excessiuelement & inconsiderement sans mesure, & ne leur donnent point de maistris, ou de garde, en ce qui est des choses necessaires : ils les rendent pour en parler à la verité des artisans fordidés & serviles : parce qu'ils ne les font utiles à la science ciuile, que pour vn ouure seul, & encores pires que les autres en cela, comme la fin l'a montré és Lacedemoniens.

Οτι μὲν οὖν οἱ τοῖς νόμοις, καὶ παιδείᾳ ἐκτρέφεσθαι, οὐκ ἀδύνατον· ἢ γὰρ παῖδες μαθησόμενοι, μὴ ἔχοντες γὰρ ἡ μαθήσεις· ἀλλὰ μὴν οὐδὲ διδασκαλὸν τε ποῦν ἡμετέροις· ἔστιν ἡλικίαις ἀπιδιδόναι τοῖς τοιαύτοις· ὅθεν γὰρ ἀτελεῖς ἀποσπᾷται πάλῳ· ἀλλ' ἵνα οὐδὲν ἐν τῇ παιδείᾳ ἀσυνδιδι παιδείᾳ εἶναι χάριν, ἀνδράσι γενομένοις, ἔτελεσθαι· ἀλλ' εἰ τῷ ἑαυτοῖς, πικρὸν αὖτις εἶναι μαθησάμενοι· ἀλλὰ μὴ χαρά· οἱ δὲ Περσῶν ἔστιν βασιλεῖς, δι' ἄλλαν αὐτοῖς ποιοῦνται ματαλαμβάνειν τὴν ἡδονὴν ἔξ μαθήσεως· ἔτι γὰρ ἀναγκάζον βασιλεῖς ἀσπάζεσθαι τοὺς αὐτοῦ τοῦτο πτωχεύοντες ἔργον ἔτι πικρὸν, τὸ ποσὸντες χάριν ἐπὶ μελετήμασι, ὅσοι ἄνθρωποι μόνον.

Τῶν δ' αὐτῶν ἀπειλὰς ἔχει, καὶ εἰ δυνάται τὰ ἥδη βελτίω ποῦν· ὅθεν γὰρ πῶς μαθησάμενοι αὐτοῖς· ἀλλ' ὅχι ἐπὶ τῇ ἀκούσῃ ὁρῶντες ἡ χαίρειν ἢ δυνάσθαι χαρὴν· ὅσῳ οἱ Λάκωνες· οὐκ οἱ γὰρ ἢ μαθησάμενοι, ὅμως ἡ δυνάσθαι χαρὴν ὁρῶντες, ὡς φασί, ἔτι χαρὰς, ἢ ἔτι μὴ χαρὰ τὴν μελῶν.

Η δὲ σωματικὴ ζητοῖς ἐστὶ, πότερον ἢ θετόν· εἰς παιδείαν τῶν μουσικῶν, ἢ θετόν· καὶ τί δύναται τῶν διδασκαλῶν τῶν πῶν, πότερον παιδείαν, ἢ παιδείαν, ἢ διδασκαλῶν· ἐν δὲ τοῖς αἰσθητοῖς ἔστι, ἢ φάνειν μετέχειν· ἥτις γὰρ παιδείᾳ, χάριν ἀναγκάζουσιν· ἐστὶ δ' ἀνάγκη ἀναγκάζον ἡδονῆς εἶναι· τὴν γὰρ διδασκαλῶν λύπης, ἰατρεία τις ἐστὶ· ἢ τὴν διδασκαλῶν ὁμοιογενείας δὲ μὴ μόνον ἔχειν τὴν χαρὰν, ἀλλὰ καὶ τὴν ἡδονήν· τὸ γὰρ ὑδαμονῶν ἐξ ἀμφοτέρων τῶν ἐστὶ· τὴν δὲ μουσικῶν, πάντες εἶναι φανερὸν τῇ ἡδονῇ, ὅτι φιλεῖ δύνανται, καὶ μετὰ μελετήσεως· φησὶ γὰρ καὶ Μέναιος· εἶναι βροτοῖς ἡδονὴν ἀείδειν· διὸ καὶ εἰς τὰς συνήσεις καὶ διδασκαλῶν ἐν ὁλώνας ὁ δολαμβέμενοι αὐτῶν, ὡς δυνάμενοι ευφραίνειν· ὥστε καὶ ἐπὶ τῇ αὐτῇ πῶς ἀπολάβοι παιδείας δυνάμενοι αὐτῶν τῶν νεωτέρων· ὅσα γὰρ ἀδύνατοι τὴν ἡδονήν, ἢ μόνον ἀρμόδιον τῶν τὸ τῶν, ἀλλὰ καὶ ἀπὸς τὴν ἀνάγκη.

Επὶ δὲ ἀρμόδιον ἀπὸς τὴν φύσιν τὴν πῶν τῶν διδασκαλῶν τὴν μουσικῶν· οἱ μὲν γὰρ οἱ διδασκαλῶν ἡλικίαις, ἀνέκοντες ἔστιν ἀσυνδιδόντες· ἢ δὲ μουσικῶν φύσιν τὴν ἡδονῆς ἐστὶ· καὶ πῶς εἶναι συγγένεια τῶν ἀρμονίᾶς καὶ τῶν ῥυθμῶν εἶναι· διὸ πολλοὶ φασὶ τὸ σῶν, οἱ δὲ ἀρμονίᾶς εἶναι τὴν φύσιν, οἱ δὲ ῥυθμῶν ἀρμονίᾶς.

perpetis partim animam harmoniam esse dixerunt, partim ex harmonia constare.

C. 5. Pueros igitur non esse ludi causa docendos, nemini obscurum est: non enim sudent qui discunt, nisi cum dolore disciplina commella est. Iam vero certam viam degenetationem pueris, & talibus aetatibus prescribere non conuenit: nulli enim rei imperfecta finis conuenit. Sed fortasse videatur alicui puerorum studium ludi causa esse comparatum, cum ad virilem aetatem peruenerint, & adulti perfectillime fuerint at hoc si verum, quamobrem ipsos dicere oporteat, et non quemadmodum Persarum & Medorum reges, per alios qui id faciunt voluptatem & disciplinam perspicere. Etenim necesse est eos melius rem aliquam facere, qui cum ipsius rei artem proficiunt, quam qui iandiu in ea re erant & diligentiam adhibuerunt, quantum temporis in discendo suis conterendum.

Eandem autem res habet dubitationem, et si quis dicat eam posse mores meliores efficiere. Nam cur hac ipsos discere oporteat, et non potius dum alios audiunt, & honestam voluptatem percipere & recte indicare possit, quemadmodum Lacedaemonii faciunt: illi enim quatinus musicam non discunt, possunt tamen ut a iunctis de modis & causis, qui boni sunt, qui non recte indicare.

Prima autem questio est, utrum musica numeranda sit in disciplinis puerilibus, nec ne: et ex tribus illis, quae in dubium vocatae sunt, cuius possim vim obtineat, utrum discipline, an ludi, an viae degenetationis ac traducende aetatis rationis. Merito porro in horum ordine ac numero locatur, omninque videtur participi. Nam & ludus rescindi ex labore corporis, relaxatioque animi causa comparatus est: relaxatio autem & recreatio animi et corporis incunda sit necesse est: doloris enim eius, quam labores asferunt medicamentum quoddam est: & via degenetationis, etatistque traducende genus sine controuersia debet haberi, non solum honestum, verum etiam voluptatem, nam beatitudo ex hoc utroque constat. At utraque & Mens, Dulcis esse cum nihil mortalibus agis. Quapropter etiam ad conueniens & ad congregationem, utraque traducende rationis & consuetudinis eam merito assumere solent, quasi delectandi vim habeat. Quare enim ex hoc existimare possit aliquis, adolescentulos ac pueros eam discere oportere: omnia enim incunda, quae nullum detrimentum important, non modo ad finem applicata & accommodata sunt, verum etiam ad quietem & remissionem animorum.

Est autem ad huius aetatis naturam accommodata musicae doctrina: pueri enim propter aetatem suam uoluntate nihil incunditatis experti ferre possunt. At musica ex eorum rerum numero est, quae incunditate ac voluptate condita sunt, & aliqua nobis videtur esse cum harmoniis et numeris cognata. Quos circa multis sapienter partim animam harmoniam esse dixerunt, partim ex harmonia constare.

Πότερον δὲ δεῖ μάχεσθαι αὐτοὺς ἀδύνατος τι καὶ χρεῖσθαι, ἢ μὴ, καὶ ἄρα ὑποκρίνηται περὶ τοῦτο, καὶ λέγει τοῖς ἑσθλὸν δὲ, ὅτι πολλοὶ ἐχρῶνται ἀποφορεῖν πρὸς τὸ γίγνεσθαι πτωχοὺς πῶς ἐάν τις αὐτοὺς κοινῶν τῶν ἐργῶν, εἰ γὰρ τι τῶν ἀδύνατον ἢ χαλεπὸν ὅτι, μὴ κοινωσάστας τῶν ἐργῶν, κρείττας γίγνεσθαι σκεδαίους· ὅμα δὲ καὶ οἱ τοὺς παῖδας ἐχρῶνται πρὸς ἀποφροσύνην καὶ πῶς Ἀρχύτας πλατάρχον οἴσεται γίγνεσθαι χαλεπὸν καὶ δίδωσιν τοῖς παιδίοις, ὅπως ἀποφροσύνην, καὶ οἱ καὶ κατὰ γνῶσιν τῶν ἐργῶν οἴκων· εἰ γὰρ δίδωται τὸ νόον ἵνα γὰρ αὐτοὶ τῶν ἐργῶν οἴκων οἱ τοὺς κατὰ γνῶσιν ἀμύνηται τῶν παιδίων· ἢ δὲ παιδία, πλατάρχῃ τοῖς μαῖοσι τῶν ἐργῶν οἴκων παιδευτοὶ τῶν μουσικῶν ἔσονται, ὥστε καὶ κοινῶν τῶν ἐργῶν, φανερόν ἐστι τὸ ποιεῖν.

Εἰπεὶ τοὺς κρείττους καὶ μετρίους δεῖ τῶν ἐργῶν, καὶ τὸ τοῦ κατὰ νόον καὶ ὅπως ἀποφροσύνην τοῖς ἐργοῖς σκεδαίους δὲ γενεαῖοις, τῶν ἐργῶν ἀφροσύνην δὲ καὶ χαλεπὸν κρεῖν, καὶ καὶ κατὰ ὅπως ἀποφροσύνην τῶν μαχόμενων ἐν τῇ πότει.

Les anciens ont colloqué la musique au rang des disciplines qu'on doit donner à la jeunesse, non qu'elle soit nécessaire, ny vtile comme les trois autres dont nous auons parlé, mais seulement parce qu'elle ayde en la conuersation des honnestes gens, & à passer la vie conuenablement lors qu'on est à loisir: car il est besoyn d'une telle discipline & institution, laquelle soit pour l'amour des enfans qui l'apprennent: là où celles qui se rapportent aux affaires & aux occupations, sont nécessaires & recherchées pour d'autres causes. Quelques vns ont douté si la musique tenoit lieu de discipline, de jeu, ou de maniere de passer la vie: mais il semble qu'on le peut à bon droit rapporter à tous les trois, & qu'elle en participe. Car premierement elle peut seruir pour les mœurs, en l'appliquant à temperer les passions & à exercer les affections selon qu'il est conuenable. Et parce qu'elle est reconnue d'un chacun estre du nombre des choses tres delectables, & que le jeu est institué pour nous releuer quand nous sommes abbatu du labeur du corps & pour relascher l'esprit, & qu'il faut que le relasche & la recreation de l'esprit & du corps soit delectable, d'autant que c'est vn certain remede contre la douleur, que le labeur engendre: à cause de cela la musique est reputeée jeu. Cette mesme delectation qu'elle a, la rend aussi propre à passer la vie: car il n'est pas requis seulement vn honneste genre de passer la vie: mais aussi qu'il y ait de la volupté: parce que la beaulté consiste de l'un & de l'autre. Doncques encorcs qu'il semble qu'on n'enseigne pas la musique, comme vn jeu aux enfans: car ceux qui apprennent ne ioient pas, d'autant que la doctrine est conioincte à la peine, & le jeu à la delectation: ny comme vne certaine forme de passer la vie, n'estant pas conuenable de la prescrire encorcs à ceux de cet aage: (car la fin qui est la perfection que les choses peuuent acquerir, ne conuient à aucune qui soit imparfaite:) neantmoins la doctrine de la musique est fort sortable à la nature de cet aage: car les enfans ne peuuent selon leur nature, supporter aucune chose exempte de delectation; & la musique est de celles qui en sont remplies & de volupté: & outre cela il semble que nous auons quelque affinité avec la musique, qui est cause que quelques Philosophes ont estimé que l'ame estoit harmonie: & d'autres qu'elle consistoit en partie d'harmonie. L'opinion d'Aristote est, que les adolescens ne doiuent pas seulement apprendre la musique comme faisoient les Roys des Perles, & des Medes pour en prendre le plaisir, & la discipline, en oyant les autres chantant & ioiant des instruments, ny l'apprendre simplement pour la scauoir: mais aussi qu'il l'y faut exercer, l'ayant apprife: parce que ceux là sont mieus qui exercent l'art que ceux qui n'y ont apporté qu'autant de soing & de diligence qu'il en est requis pour l'apprendre. Il n'estime pas aussi que pour s'en seruiren ce qui est des mœurs, il suffise d'en pouoir prendre vne honeste volupté, & pouoir bien iuger de la bonne ou mauuaise musique, comme faisoient les Lacedemoniens, encorcs qu'ils n'y estudiasent point. Car il est extremement nécessaire pour acquerir quelque qualité d'exercer les fonctions, & est impossible ou tres difficile d'estre bon iuge, d'un art qu'on n'a point exercé: loinct qu'il est necessaire de donner quelque sorte d'exercice aux enfans

C. 6. Vtrum autem pueros ita musicam discere oporteat, ut ipsi canant & muneribus operibusque musicis manus admoveant, nec ne: quemadmodum supra dubitatum est, nunc & discendum, non est porro dubium, valde referre ad id, ut cuiusdam mediominis fiant, si quis ipse in muneribus operibusque fungendis versetur. Nam fieri non potest, aut vix quidem certe, ut qui non fuerint munerum atque operum participes, boni iudices artis fiant, simulque pueros oportet aliquod vna tradenda, atque occupanda genus habere: et Archyta crepitaculum praclarè esse comparatum existimare, quod pueri davesolent, et dum hoc vituntur, nihil eorum que domi sunt, perfringant. Quod enim puerile et iuuenile est, quiescere non potest. Atque hoc quidem ludicram pueris infantiis conuenit, disciplina vero pueris grandioribus crepitaculum est. Sic igitur musicam pueros esse docendos, ut musica muneribus fungantur, operumque sint participes, ex his intelligere licet.

Quoniam iudicandi gratia operibus fungendum est, idcirco oportet eos, dum pueri sunt, opera trahere: ubi vero adoleverunt grandioresque facti sunt, opera quidem missa facere, recta vero iudicare, & recte latari posse, propterea quod in pueritia musica didicerint.

enfants pour passer leur vie & les occuper : car en cet aage ils ne peuvent estre en repos. C'est pourquoy la crecerelle d'Architas a esté bien inuenice, qu'on donne aux enfans pour jouër, afin qu'ils ne rompent rien à la maison. Et quand ils sont vn peu plus grands, la discipline de la musique leur sert d'vn tel jouët. Doncques les enfans apprendront la musique en l'exercant : mais quand ils seront plus grands, ils en laisseront l'exercice, & en prendront le plaisir seulement en estans capables; parce qu'ils en pourrout iuger. On peut encores dire qu'il est bon que les enfans apprennent la musique: parce que toutes choses delectables qui n'apporment aucun detrimment, sont non seulement propres pour la fin : mais aussi pour la recreation & le relasche des esprits.

Φαίρον τοίνυν, ὅτι διὰ τὴν μαθησιν αὐτῆς, μήτε ἔμποδίζω τοῦς τοὺς ὑπεροχὰς, μήτε τὸ σῶμα ποιεῖν βλάπτειν, ὅτι ἡ χρῆσις τοῦς πολέμι-
χὰς καὶ πολιτικὰς ἀσκήσεις. τοῦς μὲν τοὺς χρῆσις
ἔστιν, τοῦς δὲ τὰς μαθησὶς ὑπεροχὰς συμβαίνει. Ἄν
ᾤετο μὴ σκεῖν, ἢ μή τι τὰ τοῦς τοὺς ἀγῶνας τὴν
παιδείαν (κατανοοῦν) ἀποποιεῖται, μή τι ἄλλου
σας ἢ τοῦς τὰ τῆς ἐργασίας, ἀπὸ ἐλλείπειν εἰς τὴν ἀ-
γῶνισιν. Ὅτι διὰ τῆς ἀγῶνισιν εἰς τὴν παιδείαν, ἀλλὰ
ἢ τὰ τοιαῦτα μέγιστον ὅτι ἀπὸ δυνάμειν χρεῖται τοῖς
χρησὶς μέλλειν ἢ ὑπομείναι. Ἐν μὲν τῷ κοινῷ
τὸ μὴ σκεῖν, ὡς ὅτι ἔστι ἄλλαν εἰς αὐτῶν. Ἐν δὲ ἔ-
στιν ἡ ἀνδραγαθία, τὴν παιδείαν. διὰ τοῦτο δὲ τὸν
ποῦν ἢ ποῖος ὀργάνος χρῆσις. Ἐν τῷ αὐτῷ εἰς
παιδείαν ἀκτεῖν, ἢ τὸ ἄλλο τεχνικῶν ὄργανον, οἷον
καθάρα, καὶ ἐπὶ τοῖς τοῖς ἐπὶ τοῖς ὅτιν, ἀλλὰ ὅσα
ποῖος αὐτῶν ἀκροατὴς ἀγῶνισιν, ἢ τὸ μὴ σκεῖν
παιδείαν, ἢ τὸ ἄλλαν. Ἐπὶ δὲ τὸν ὅτιν ὁ αὐτῶν ἡδύ-
κων, ἀλλὰ μέλλειν ὀργάνων. ὅτι τοῦς τὴν τοῖς
τοῖς αὐτῶν χρεῖται χρῆσις, οἷον ἢ τῶν αὐτῶν χρεῖται
μέλλειν διδάσκειν, ἢ μαθησιν. τοῦς τοῖς ὅτιν
συμβεβηκεν ἐκαστοῖς αὐτῶν τοῖς παιδείαν, ἢ τὸ
κατανοοῦν τὸν λόγον χρῆσις τὴν αὐτῶν. διὰ τοῦτο
ἀποδοκίμασαι αὐτῶν οἱ τοῖς τοῖς τὴν χρῆσις ὅτι
τὴν, ἢ τὴν ἐλευθέρων. ἢ τὴν χρῆσις μέλλειν τοῖς
τοῖς αὐτῶν.

Εὐλόγως δὲ ἔχει τὸ ὅτι τὴν αὐτῶν ὅτι τὴν
ἀρχαίαν μεμνησθῆναι φασι γὰρ διὰ τὴν ἀλλῶν
ἐνδεῶν ἀποβαλὼν τὴν αὐτῶν. ἢ χρεῖται μὲν οὐ
ἔχει φανερὰ ὅτι τὴν ἀρχαίαν τὴν τοῖς τοῖς
τὴν τοῖς τοῖς ἀρχαίαν τὴν τοῖς τοῖς
μέλλειν τοῖς, ὅτι τοῖς τοῖς ἀρχαίαν ὅτι
παιδείαν τὴν αὐτῶν. τὴν δὲ ἀλλῶν τὴν ὅτι τὴν
τοῖς τοῖς τὴν τὴν.

Φαίρον τοῖς χρῆσις μὲν πάσαις ταῖς ἀρχαίαις, ἢ
τὴν αὐτῶν διὰ τοῖς τοῖς χρῆσις. ἀλλὰ τοῖς μὲν
τὴν παιδείαν, ταῖς τοῖς τοῖς τοῖς τοῖς ἀρχαίαις,
ἐπὶ τοῖς τοῖς τοῖς τοῖς τοῖς τοῖς τοῖς τοῖς τοῖς
ταῖς τὴν τοῖς τοῖς τοῖς τοῖς τοῖς τοῖς τοῖς τοῖς

Il faut que les enfans estudiant la discipline de la musique, en sorte qu'elle ne leus em-
pêche point les exercices qu'ils font en cet aage là, ny ne leur rende point le corps illibe-
ral, ny inutile aux actions ciuiles & de la guerre, ny aux disciplines qu'ils doivent appren-
dre puis apres. Pour cet effect ils nesc doivent pas arrester à ce qui appartient à l'artifice re-
quis à vaincre es concerts, ny à estudier les pieces admirables & exquisies, qui requierent
vn grand labeur pour les apprendre : mais celles qui peuvent delecter d'vne honeste &
galante maniere, & non de la musique commune, comme celles dont quelques certains
animaux, & les valets & enfans se delectent. Il ne faut pas aussi introduire la Ruste en l'in-
struction des enfans, ny la cythare & autres tels instruments : mais seulement ceux qui les

*Perspicuum igitur est oportere eius studium ac di-
sciplinā neque posteriores actiones impedire, neque cor-
pus liberale, & ad bellicas ac ciuiles exercitationes
inutile reddere: ad exercitationes quidem iam, ad di-
sciplinam verò posteriores. Apertum est & conuenienter pue-
ri musicā discant, si neque in eis quæ ad artificij cer-
tamina pertinent, elaborent, neque admirabilia & a-
nimia atque exquisita opera, magno labore suscep-
to perdiscant, quæ nunc in certamina, ex certaminibus in
disciplinā introducta sunt: sed talia vsque ad ætam si-
nem discant quoad elegantibus ac honestis modis ac
numeris delectari possint: & non solum genere musicæ
communi, quæ modum et nonnihil aliæ animantes,
præterea verò; & mancipiorum ac puerorum multitudine.
Apparet autem ex his, etiam quibus organis sit vten-
dum, nam neque tibia in puerorum institutione intro-
ducenda sunt, neque aliud organum artificij propriū, quā-
lis est cithara, et si quod aliud est huiusmodi: sed ea so-
la, quæ efficiunt eos bonos auditores aut doctrinæ musi-
cæ, aut alius. Præterea tibia non est organum ad mores
mitiores exprimendos aut inferendos aptū, sed potius
ad animos furorē quodam hæcico stimulandos ac-
commodatum. Quare et aliis temporibus eo vten-
dum est, quibus eius vsus valet ad animos expiandos po-
tius, ac lustrandos seu purgandos, quā ad erudien-
dos. His accedat tibiā hoc habere institutioni & doctri-
næ aduersariū, quod tibiā canitis prohibet ratione vti.
Quocirca vetere veteres eius vsum in pueris ac liberis
hominibus improbarunt, cum apta eo vti essent.*

*Habet autem rationem probabilem ea de tibiæ
fabula, quā confinxerūt veteres, æni enim Ad inuicem
tibiās a se reperias, abieciisse. Cum igitur hoc quoque
liceat dicere, deam, quod oris deformitatis offensa esset,
hoc fecisse: iam vero probabilius est, propterea quod
tibiā nimis fastidiam disciplinā nihil ad mentis a-
ginationem conferat. Minore autem scientiæ &
artem tribuimus.*

*C. 7. Perspicuum est omnibus harmoniis vten-
dum esse, verū non eodem modo omnibus vten-
dum: sed ad institu-
tionem ac doctrinam iis, quæ maxime sunt morales: ad
eos verò audiendos, qui tantis organis admonent,
operæque musico funguntur, usque ad ætatem usque
quæ ad animos assilui diuino concilio valent.*

peuvent rendre bons auditeurs de la doctrine de la musique, ou d'autre : car outre que la flûte n'est pas propre à exprimer les mœurs douces, mais plustost à mettre en furie : elle a cela de contraire à la doctrine, qu'elle empesche de parler : à cause de quoy les anciens la defendoient aux enfans & aux hommes libres, bien qu'ils en eussent vie auparavant. Et pour ces raisons la fable est probable, que Minerue rejetta la flûte qu'elle avoit inventée, non seulement à cause de la deformité qu'elle apporte au visage quand on en joue : mais aussi parce qu'elle ne servoit de rien à l'exercice de l'entendement. Il faut pour l'institution en la musique de l'harmonie qui serve à la morale, & pour ouïr ceux qui touchent les instrumens, & font profession de Musiciens, de celle qui font pour l'action, & excitent les esprits, comme par vne fureur divine.

Les enfans ne doivent estre appliquez qu'à vn doux exercice, iusqu'à la puberté : c'est à dire à l'âge de quatorze ans. Il leur faut defendre le viure violent, & les exercices ordonnez pour la nécessité : de peur que cela empesche l'accroissance : car qu'ils y puissent preiudicier, ce n'est pas vn petit argument, qu'il ne s'en trouve que deux ou trois au plus qui ayant esté victorieux es jeux Olympiques en leurs enfance, soient venus aussi à vaincre étant hommes : parce qu'en leur enfance s'exerçants immoderement, les exercices nécessaires & violents ostent les forces. Apres qu'ils auront employé trois ans, depuis la puberté : alors il est convenable de les obliger aux travaux nécessaires, & au viure prescript, par la nécessité, & non plustost : car il ne faut pas en mesme temps travailler du corps & de l'esprit : d'autant que l'un & l'autre labeur a accoustumé de faire des choses contraires de sa nature : le labeur du corps nuit à l'entendement, & celui de l'entendement au corps.

Η δὲ τὰς γυναικας ἄνεως, καὶ πρὸς τὴν πολιτείαν ἡ πολιτείας βλάβος, ὅτι πρὸς ἑαυτὰς πόλεις.

Ὡς οὖν γὰρ οἰκίας μέγ' αὐτῇ ἐγγυῆ, δὴλον ὅτι ἡ πόλις ἐν τῇ δὴ καὶ διακρίσθαι δὴ νομίζουσι περὶ τὸ πᾶν ἀφ' ὧν πλείονος, ὅτι τὸ γυναικῶν ὥς ἐν οἷσιν πολιτείας φαύλως ἐγγίπτει πρὸς τὰς γυναικας, πὲρ ἡμῶν δὲ πλείους οὐκ αὖ νομίζουσι μοιότητοι, ὅτι ἐκ τῆς συμβολῆς ὅλων γὰρ τῶν πόλεων ὁ νομοθέτης οὐκ ἐν βελόμῳ καὶ κεραιῶν, ὅτι τῶν ἀφ' ὧν φαίνεται τῶν τοιούτων, ὅτι διὰ τῆς γυναικῶν ἐγγυῆς. Ὅτι γὰρ ἀκολάτως πρὸς ἀπαντας ἀκολασίας, ἐπεὶ φέρως ὅτι ἀναγχαίον ἐν τῇ τοιαύτῃ πολιτείᾳ πᾶσαι τὴν πόλιν, ὅτι καὶ τυγχάνουσι γυναικῶν κατὰ μέτρον.

Καί ποί τι ἀσφίρει γυναικας ἀρχῶν, ἢ τὰς ἀρχοντας ὅτι τῶν γυναικῶν ἀρχῶνται πάντο γὰρ συμβαίνει.

La republique a grand interest aussi, que les femmes soient bien instituees : car elles sont la moitié des livres de la republique, comme il a esté dit : au moyen de quoy s'il y a faute à leur institution, la moitié de la republique est mal temperée. Aristote dit, que parce que Lycurgue avoit ordonné en celle de Laccedemone, que les hommes vécussent austèrement & durement, & avoit negligé vne telle forme de viure aux femmes ; leur ayant laissé trop d'autorité & de licence, elles menerent vne vie molle, voluptueuse, & se faisoient aller en toute sorte d'interperance, dont il s'en ensuit beau coup de maux : Car premierement il estoit nécessaire que les citoyens estimassent & appetassent les richesses, afin de satisfaire aux desirs de leurs femmes, qui avoient permission de viure delicieusement, pour fournir à leurs vestemens & ornemens precieux, en leur viure, & en vne multitude de servans. Or appeter les richesses, c'est vne occasion de corrompre les bonnes mœurs : car de là il s'ensuit que toutes choses sont à vendre en la republique, & principalement si les femmes ont puissance sur les hommes : car il n'y a point de difference, si les femmes commandent à la republique, ou que ceux qui y president : la gouvernent selon la fantaisie des femmes.

Arist. l. 2. polit. c. 9. Remissio & indulgentia in mulieres, & ad consilium quod exierunt de sua republica administranda, ut ad bestitudinem civitatis inutilis ac damnosa esset.

Quemadmodum enim domus partes sunt viri & mulieris : ita civitas existeret in duas partes aequales esse divisam, in virorum & mulierum multitudinem. Quare quibuscumque in republica administranda forma, id quod ad mulieres pertinet, male habet, in eis dimidium civitatis existimandum est non esse temperatum : quod illic enenit. Nam cum totam civitatem labor legum vellet ad tolerandos & perferendos labores esse fortem & robustam, in viris quidem quod volebat affectum est : in mulieribus vero negligentem se praebebat. vivunt enim intemperanter & luxuriose, ad omne scilicet intemperantiae genus soluta atque effusa. Itaque necesse est in tali republica administranda forma plurimi fieri divitias, maxime si viri sub imperio et potestate mulierum subiacent.

Atqui quid interest, virum mulieres republica praesint atque imperent, an republica praesent mulierum arbitrium rempublicam gerant : idem enim mali proficiscitur.

Δῆλον ἄρα ὑπὲρ πάσας τὰς τοῦ τ' πολέμου
ἐπιμελείας, καλὰς μὲν θετίον· ὅχι ὡς τέλος δὲ
πάντων ἀκροῶσθαι, ἀλλὰ ἐκείνους χάριν ταύτας.

Αἰεὶ γὰρ ἐκείνῳ τῷ ἀρετὰς ποιεῖν τυχὼν ὅτι
ἐκροσθῇ· διὸ καὶ ἐξ οὗ πᾶς ὁ βίῃ τις ἀρχολογῶν,
καὶ ὁ χρυλῶν, ὁ πολέμιος καὶ ἐφίλων· ἔτι τὰ ἀνὰ τὴν
παῖς πρὸς τὰ ἀναρχοῦ καὶ χροῖσμα, τὰ δὲ καὶ τὰ
χρῶν· ὅτι ἐν ἀναρχῇ τῷ αὐτῷ αἰρεσὶν νοεῖ, καὶ
ποῖς τὴν ψυχὴν μερεῖ, καὶ τοῖς σφάττει αὐτὴν· πό-
λεμιον μὲν, ἐφίλων χροῖμα· ἀρχολογῶν δὲ, χρυλῶν·
καὶ ἀναρχοῦ καὶ χροῖσμα, τῶν χρυλῶν οὐκ ἐν
ὅτι σφῆς τῶν τοῦ τοῦ σκοταῖς καὶ παιδὸς ἐπὶ ὅτι
σφῆς αὐτοῦ, καὶ τὰς ἄλλας ἡλικίας, ὅσαι δούτω
σφῆς αὐτοῦ.

Puisque, comme nous avons dit, toute la vie est diuisee en affaires & en loisir, en guerre & en paix: que la guerre est pour l'amour de la paix: les affaires pour le loisir, & les necessaires & les viles pour l'amour des honnestes: & que l'action est pour l'amour de la contemplation, & s'y rapporte comme à la fin, ainsi qu'il sera montré au dernier chapitre de ce liure: Il s'en suit que le legislateur doit auoir egard à ces choses là, aux parties de l'ame pour la contemplation, & pour l'action: mais principalement à ce qui est le meilleur & la fin: car il faut pouuoir conuerser & viure parmy les affaires & la guerre, & faire les choses viles & necessaires: mais la paix, le repos & les choses honnestes, doiuent estre preferees. Il faut estimer l'institution, l'estude & le soin, pour ce qui est de la guerre, comme choses belles & excellentes: mais non comme la dernière fin, attendu qu'elles sont pour l'amour d'autres choses.

Αὐτὴ βελτίων ἢ ἀρχή, ἡ τὴ βελτιόων ἀρχὴ μὴ ἔστι
οἷον ἀνθρώπων, ἡ θεῶν· τὸ γὰρ ἀπετελεῖ μὲν ἀπὸ
τῆ βελτιόων, βέλτιον ἔργον.

Αποποι δὲ ἐμὴ φύσιν, τὸ μὲν διασῶζον ὅτι, τὸ δὲ ἐ-
 διασῶζον· ὅτε ἐκείνη ἔχει τὸ πρόπον τῆς τῆς, ἢ δι-
 πάντων παρὰ τὸ διασῶζον, ἀλλὰ τὸ διασῶζον ὅ-
 σπον τὸ φέρειν ὅτι τοῦτο ἢ ἡ φύσιν ἀνθρώπων,
 ἀλλὰ τὸ αὐτὸ τὸ φέρειν τὸ φέρειν· ὅτι δὲ φέρειν, ὁ αὖ
 ἀγνοεῖ ἢ, ἐκείνη ζῶν.

Οὐδὲ νῦν αἰεὶς δοκῶντες πολιτεύεσθαι ἔλ-
λυνται, καὶ τὸ μὲν πρὸς τοὺς αἰσθητοὺς ὡς
πολιτεῖαι, ὅτι παρὰ τὸ βέλπου τοῦτο φαίνεται
μωρῶς ἔχοντες τὰ ὅλη πᾶσι πολιτείας, ἅτε ὅσοι
πᾶσι τοὺς ἀρετῆς τὸν νόμον καὶ τὸ σωφρονεῖν, ἀλλὰ
φορητοὶς ἀπὸ πᾶσι ὅσοις τὰς χρῆσεις ἐναι δι-
κῶς αἰεὶ πρὸς ἀποσκευάζονται. ὅσοι γὰρ πᾶσι δι-
τὸν ἔτι ὑπερὸν πινει χρᾶσθαι, ἀπεφῆκατο δι-
κῶν τῶν δόξων· ἐπὶ αὐτοῦ γὰρ τὸ Λαοιδάμοισι
πολιτείας, ἀγῶν τὸ μὲν ὅτι τὸ σπουδόν, ὅτι πᾶ-
σι ὡς ὅσοις τὸ κρατεῖν καὶ ὅσοις πλείονα ἐνομοθε-
σοι· ἃ ἔστι τὸ λόγον ὅτι ἐκείνῃ καὶ τοῖς ἄλλοις
ἐκείνῃ καὶ τὸ ἄσπον γὰρ ὁ πλείονι τὸ ἀνδρά-
σι χρῆσθαι τὸ πᾶσι δασυέσθαι, ὅτι πολλὴ χρε-
μία γινέσθαι τὸ εὐτυχέστατον.

Καὶ τοὶ δὲ ἅλιν, ὡς ἐπιβήντων γὰρ οὐκ ἐπὶ ὑπάρχει
τοῖς Λάκκοις τὸ ἄρχειν, οὐκ εὐδαίμονες ἔσθ' ὁ νό-
μοθέτης ἀγαθός. ἐπὶ δὲ τῶν γυλοῖον, ἡ μάλιστα ἐν
τοῖς νόμοις αὐτῶν, ὅ μιν ἐνός ἐμπιδοῦτος πρὸς π
ρηστῶν τοῖς νόμοις, ἀπεβόληται πρὸς τὴν χειρᾶς.

*Perpicuum igitur est omnia civitatis studia, omnes
que curas, que ad bellum conferuntur, esse has quidem
præclaras habendas, verum non ut summum rerum o-
mnium finem, sed has illius gratia.*

C.14. Semper enim lucis eiusque optatissimum quod ad potestatem eius summum, summoque in grada positum. Dicitur autem omnium electi in negotiis esse optum, bellum et pacem, iuxta earum verum que in actione veniunt, alia sunt necessaria et visiles, alia honesta, in quibus eadem adhiberi electio necesse est, atque in animi paribus, earumdemque actionibus: nempe et belli pacis gratia suscipiatur negotiorum, necessaria et vitia propter bonessum: itaque ad hos propensios fines et perit quandoque in erate iungi, et aliarum etiam quorundam inquisitionis indigent erudiendi sunt.

Arist. l. i. polit. c. 5. Semper id melius imperium est, quod obtinetur in res imperio subiectas meliores ac prestantiores: verbi gratia, melius est imperium in hominem, quam in feram. Nam unumquodque opus quod ex melioribus absoluitur, est melius.

L.7.polit.c.2. *Abjurdum autem est non esse natura id quod in alteri dominatur, et id quod non dominatur. Quare si tu se res habet, non in omnes oportet conari dominari, sed in eos, qui apti sunt ad domini imperium subeundum natura : quemadmodum neque ad epulum aut iacrisia homines venari, sed id quod venando captari debet. Captari autem venando debes id quod sit serum animal edule.*

At uque nunc optimè omnium *Græcorum* rem suã publicam existimantur administrare, & i legum scriptores qui has res publicas administranda formas in-
struunt, neque coram quibus ad res publicas administranda pertinet, de scriptorum ad meliorem finem, neque leges & disciplinam ciuitatis ad omnes virtutes reperuntur reuulsæ, sed incepte ac solidè ad eas, quæ utilitatis speciem præ se ferunt, & quæ ad opes amplificationem imperiæ inuoluuntur obtinenda videntur accommodatiores decurrunt: similiter autem atq; his, quidam ex his qui posteriori scripserunt, idem pronuntiant, Nam et *Lacedæmoniorum* reipublica administranda rationem laudant, finem legum scriptori propositum admirantur, quod leges omnes ad principatum obtinendum resq; potendari & ad bellū dixerit, quia cum ratione faciliè conueniri possunt, tum re et factis nunquam consistit a iuri. Nam quemadmodum plerique mortales consuevit laique deminuti fortunatum esse putant, quia hinc magna rerum secundarum suspeditur facilitas.

Atqui perspicuum est, quandoquidem nunc Lacedæ-
mony deserunt principatum obtinere atque imperare,
Præterea verò hoc ridiculum est, in legibus permanentes,
onestæ viæ fructum perdidisse.

neque eos esse beatos, neque legum scriptorem bonum. Traterâ verò hoc ridiculum est, in legibus permanentes, nulla re obstante, quo minus iisdem legibus uterentur, honesta viâ fructum perdidisse.

Τὸ γὰρ δεσποτικὸς ἄρχων ἢ τῆς ἐλευθερίας ἀρ-
χὴ χαλλίον, & μάλλον μετ' ἀρετῆς.

Πῶς π' ἔτι πολέμων ἀσπίσιν ὁ πόλεμος ἔχει
δύο μελετῶν, ἵνα χαλεπὸν δ' ἐλάσσονος τῆς ἀναξίτης,
ἀλλ' ἵνα τῶν μὲν αὐτοὶ μὴ δ' ἐλευθέρων ἐτίποις
ἐπεισέτω, ὅπως ἡτῶσιν τ' ὑπερμαίῳ τ' ὑπερβείας ἐνε-
χε τῆς ἀρχῆς ἀρχὴν, ἀλλὰ μὴ τῶν αὐτῶν δεσποτίας
τίποις δὲ τοῦ δεσποτικῆς ἄξιον δ' ἐλέγχει.

Les législateurs qui ont méprisé d'instituer les citoyens és autres vertus, & les ont adres-
sez seulement ou principalement à celles qui ont quelque apparence d'utilité, & semblent
propres à augmenter les richesses & obtenir des Empires iniustes: Aristote dit, qu'ils ont
sottement fait. Et ceux qui louent Lycurgue de ce qu'il avoit rapporté toutes les loix des
Lacedemoniens & obtenir l'Empire & à la guerre, estiment que le bon-heur cōsiste à avoir
vne tres ample domination, parce que delà il provient vne grande abondance des choses
prosperes, sont convaincus reellement & de fait: car premierement les Lacedemoniens
perdirent bien-tost leur Empire, au moyen de quoy ils cessèrent d'estre bien-heuteux, &
par consequent leur législateur n'estoit pas bon. Et outre cela, il est ridicule que durant
qu'ils demouroient en leurs loix sans que quelque chose les empeschast d'en user, ils aient
perdu le fruit de la vie honeste. Et s'il falloit avoir egard à la domination, ceux qui louent
les loix de Lycurgue, ne prennent pas bien celle où le législateur doit rédre. Car le meilleur
Empire est celuy qui est sur les plus excellentes choses, d'autant que l'œuvre est tousiours
meilleur, selon que les choses desquelles il se fait sont meilleures: & ainsi l'Empire sur les
hommes est plus excellent que sur les bestes: & celuy sur les libres que sur les esclaves, &
plus iuste & selon la vertu. Et puisque comme nous l'avons montré, il y en a qui par natu-
re doivent commander, & d'autres qui sont nais pour obeir, il ne faut pas essayer de domi-
ner sur tous: mais sur ceux qui sont propres de nature pour recevoir vne telle domination,
ainsi que pour faire vn festin ou quelque sacrifice, il ne faut pas aller à la chasse des hom-
mes: mais des animaux qui sont bons à manger. D'avantage vne republique ne doit pas
estre estimée heureuse, ny le législateur louable d'avoir enseigné à vaincre & dominer sur
les voisins: car celui qui pourra le pratiquer sur ses concitoyens, essayera de dominer en
sa propre republique: de quoy les Lacedemoniens accusoient Paufanias, combien qu'il
fust constitué en si grande dignité. Et ne peut y avoir de raison, ny de loy politique de ce-
la qui soit vile, ny vraie: car il faut que ce que le législateur induit és esprits des hommes
soit bon de mesme sorte en particulier & en public: Et ne faut pas exercer les citoyens en
l'estude de la guerre, pour reduire en servitude de ceux qui sont indignes d'estre esclaves:
mais pour s'empeschier, premierement eux mesmes de devenir esclaves des autres: & se-
condement afin de commander pour l'utilité de ceux qui sont sous leur Empire, & non
pour dominer iniustement sur tous, & finalement, afin de dominer sur ceux qui sont di-
gnes de servir. Doncques Lycurgue avoit erré és deux points, en quoy consista la perfec-
tion de tous les hommes: à sçavoir que la fin des actions soit droicte & bien proposée, &
que les moyens d'y parvenir soient propres & convenables à cet effect, comme il a esté dit.

Ὅτι δὲ δὴ τὸ νομοτικὸν μᾶλλον ἀνδρίζει, ὅπως
ἔτι πῶς τὰ πόλεμικα, & τὴν ἀλλήλων νομι-
σίων τὴν χαλὰν εἶναι τὰ ἐξ, & τὴν ἐξ ἑλπίος μαρ-
τυρεῖ τὰ γιγνομένηα τοῖς λόγοις: αἱ γὰρ πλεῖστα
τῆς ποίσεως πόλεως, πολέμοισι μὲν σίκοι, χα-
λεπὰ καὶ πόλεμος δὲ τὴν ἀρχὴν, ὅτι πολλοὶ τὴν δὲ
βασιλῆα, ἀφισπῶν, ὅσα τὸ οὐ σίκοι, ἐξ ἑλπίος ἄ-
γορῆς.

Et partant les loix doivent instruire d'avantage, comment les citoyens viuront bien en
temps de paix qu'en temps de guerre, & que comment ils doivent faire la guerre: car plu-
sieurs republiques se conservent durant la guerre, lesquelles ayant obtenu la victoire vi-
vant en paix & en oisiveté, se corrompent: parce que les gens de guerre manquent de leurs
exercices apres qu'elle est finie, & que la paix ayant pris son lieu, les citoyens s'adonnent
aux voluptez & à amasser des richesses pour vivre voluptueusement & superbement: à cau-
se de quoy ils deviennent seditieux & injurieux les vns envers les autres: car par le moyen
des richesses menant vne vie delicate & arrogante durant la paix, ils s'induisent vne certai-
ne rouille

*Imperium enim in libero herili imperio inusitato
dominatio honestius, magisque cum virtute consuetudine est.*

*Neque civis in rei militarii studio ea gratia oportet
exerceri, ut eos qui sunt indigni servitute, in servitu-
tem redigantur: sed primum ut ipsi quidem ne alij
serviant: deinde ut principatum querant, eorum qui
sub imperio sunt, utilitatis non iniuste in omnes domi-
natus causa: postremum ut dominantur in eos qui
servitute digni sunt.*

*Legum scriptori aut maiorem operam esse dandā,
ut leges & eas quæ ad res bellicas pertinent, ac ceteras,
otij & pacis causa instituat ac describat, non belli: te-
stimonio sunt iis quæ dicimus ea quæ fiunt. Plerique e-
nim ex talibus civitatibus tantisper quidam bellū
gerunt, salus sunt: posita autem imperio et principatu,
occidunt. Nisiorem enim & splendorem suum in pace
deperdunt in istis ferri.*

ne rouille dessus leurs bonnes coustumes & habitudes: là où quand ils s'exercent aux choses de la guerre, ils reluisent par les actions de la vertu, ainsi que le fer se rouille, si on ne s'en sert, & s'esclaircit lors qu'on en trauaille, combien qu'il s'vse: en somme ils paroissent en guerre & perdent leur splendeur en temps de paix, dont le Legillateur, qui ne leur a pas institué d'honnestes occupations, est cause: car comme dit Aristote, les loix qui n'ont regard qu'à la vertu militaire, sont causes quand la guerre est finie que la republique se ruine, ne sçachant pas vser de son loisir pour n'auoir appris autre exercicé que les armes. Il auoit donc raison de reprendre Lycurgue, comme d'erreur, ayât ordonné la nourriture de toute la ieunesse à la guerre, comme au souverain bien de la republique: premierement pour ce qu'il proposoit plustost vne fin vile qu'honneste: secondement parce qu'il ne regardoit pas le bien estre de la republique. En troisiemes lieu, parce que cette institution ressent plustost de la force sur des serfs, qu'un Empire sur des libres. Et finalement, parce que la guerre peruertit tous les droicts diuins & humains, & est bien souuent tournée à la ruine de la republique mesme: car les armes qui n'ont point d'ennemy se conuertissent ordinairement contre les citoyens, principalement là où Mars est adoré, comme il est arriué aux Lacedemoniens & aux Romains.

Platon est iustement approuué par Aristote en la reprehension qu'il fait de Lycurgue, en ce qu'il n'auoit point ordonné sa police à toutes les vertus, desquelles les citoyens doivent estre instruits, & principalement en prudence, iustice & temperance: car par ses loix elle estoit toute dressée à la vaillance, pour se defendre & dominer sur les autres, laquelle n'est pas la plus grande des vertus, ny la meilleure pour rendre les hommes bien-heureux, comme il pensoit. Et de cette ordonnance il arriuoit, que puis qu'ils estoient bien instruits en ce qui appartient à l'art militaire, qu'en temps de guerre la republique estoit bien conseruee: mais la victoire estant acquise, ils se portioient mal en la disposition de l'estat politique: car ils ne sçauoient pas viure en paix, comme n'estant point exercez en la morale & vertueuse conuersation, mais seulement au furieux exercice de la guerre. Et cela n'estoit pas vne petite erreur à Lycurgue, qui ne s'auisa pas que la guerre est ordonnée à la paix, comme le mouuement au repos, & non à l'opposite.

Αἱ γὰρ ἀρχαῖαι νομοί, ἔτι ἐνδοξοῦσι φαίνοντες ἡνίκαι μετὰ τὰς τῶν καρχαίων συγκυρομένας, οἷον ἀπαρχαί· μάλιστα γὰρ ἐν τούτοις ἐχθράζον τοῖς χυροῖς.

Ἐξ ἀρχῆς τῶν ὀρέων οὗτοι τ' ἀναρχιστοῦσαν, ὅπως οἱ βέλτεροι δυνάμει ἐχθράζουσιν, ἡ μὲν δὲ ἀρχιστοῦσαν, μὴ μόνον ἀρχιστοῦσαν ἀλλὰ καὶ ἰδιωτῶντος.

Arist. l. 8. Eth. c. 11. Vetus namque sacrificia post frugum fieri perceptionem (ut primitiæ) videntur. Hoc enim in tempore otio maximè indulgebant.

L. 2. polit. c. 11. Statum ab initio hoc in primis videri debet, ut viri optimi citari possint cum aliqua dignitate, aut certe sine specie deformis atque indecoræ: idque non solum publicam personam subsistentem magistratumque gerentes, verum etiam vitam priuatam colentes.

Puisque les loix nous doivent adresser principalement aux vertus contemplatives, attendant que les actiues ne sont en partie que des moyens pour y paruenir, comme il sera montré par cy apres, il faut que le legillateur regarde à donner par l'institution de ses loix du loisir & de la vacation aux citoyens, afin de pouuoir contempler selon qu'il leur sera requis, non seulement à ceux qui exercent les charges: mais aussi aux personnes priuees. Aristote dit, que les congregations pour les sacrifices qui se faisoient anciennement sont comprises en ce loisir: parce que ceux qui conuiennent & s'assemblent pour les celebrer, tendent à faire honneur à Dieu & à s'acquiescer vn repos delectable, lequel est ordonné à la commune vtilité de la vie: & c'est pourquoy adiousté t-il. Les anciens apres la cueillette des fruits, c'est à dire apres l'Automme s'assembloient & faisoient des sacrifices pour offrir à Dieu les ptémices de ce qu'ils auoient recueilly: car c'est vn temps conuenable aux hommes pour se reposer apres plusieurs labeurs. Doncques à plus forte raison le repos que les Chrestiens doiuent prendre à la contemplation à laquelle il faut qu'ils vacquent, c'est à bien seruir Dieu.

Εἰ δὲ οὐ βέλτερον ἢ περὶ ἐμπορίας, καὶ ἐν χο-
λῆς, φαῖλον τοῖς μέγιστος ἀντάς θιναι τ' ἀρχαί,
τίς τις βασιλείας, ἔτι τῶν τραπήδων· ἔτι μοι γὰρ
ὁ νόμος ἔτι ποιῶν πλῆντος μάλιστα ἀρετῆς,
ἡ τίς πῶλον ὅλων φιλοχρημάτων· ἔτι δὲ αὖ
καπολάβηται μοι ἐναι τὸ καίριον, ἀνάγκη δὲ τῶν
ἀλλὰ πολιτῶν δὲ δὲ ἀκαλοῦντος τῶν τοῖς ἔτι δὲ

L. 2. polit. c. 11. Quod si iij gratia etiam ad facultates et copias rei familiaris attendendus animus est, summos magistratus tamen esse venales, regnum et imperium bellis, malum est: est enim hac lex, ut maiore in honore atque pretio sint diuitia quam virtus, & virtuti ciuias immoderata pecunia studio sit dedita. Quicquid autem honoratum principe ciuitatis, idem & reliquis ciuibus tale videatur necesse est in republi-

Εχθ' ἂν ὁπείαυ, ὅταν μὴ συμβαίῃ ταύτῃ π' αὐ-
 τα. ὅτι ἐκ τούτων, πῶς χρὴ ποιεῖν, ὅς τ' ἀφ' ἑαυτοῦ.
 Διό ἐν στρατιᾷ μὲν, οἷς τ' ἐμπειρίας μάλιστα
 ἔχουσιν, ἐκαστὸν γὰρ στρατηγίας μετέχει, ὅς ἂν
 ἐμπειρίας πλείον· ἐν δὲ φυλακῇ, ὃ καὶ μάλιστα
 ταυταῖσι πλείον· γὰρ ἀρετῆς διό, ὃ ὅσω οἱ
 πολλοὶ ἔχουσιν· ἡ δὲ ἐπιστήμη, κοινὴ πάντων· ὁπρὶν
 οὖν ἂν ἡ πᾶσι, καὶ δυνάμεις ὑπάρχῃ, ὃ πολιτίας
 ἔχει, φιλίας, πᾶσι δὲ ἔχουσιν· ποιήσῃ γὰρ τὰ συμφέ-
 ρον· ἡ δὲ δύναμις ἡ ἐπὶ ἐκείνῳ τῶν τὰ δύο ταύτα ἐ-
 χούσας, ἀρεταῖς οὖν· ὅπως κελεύει, ὃ αὐτοῖς ὅχι
 ὑπηρετήσιν ἐκείνῳ, ὃ φιλοῦντες αὐτῶν, ὅπως
 ὅπως τὸ κοινὸν ὅχι καλὴν ἔχουσιν εἰσὶν.

*Habet autem res dubitationē ad explicandum dis-
 fibilem, cum hac omnia in eodem non concurrunt, quae
 sit adhibenda distinctio.*

*Quare in imperio militari mandandi peritia us-
 que rei militaris potius, quā virtus spectari solet: ra-
 tiores enim existunt boni imperatores, quam viri boni.
 In custodia vero & questura, contrarium maiorem
 enim virtutem requirunt quam quae vulgus hominum
 praeditum est: scientia vero omnium communis est. Du-
 bitare autem possit aliquis, si suppetat alicui & repu-
 blica administranda facultas, & erga rempublicam ad-
 ministranda forma benevolentia, quam obrem virtus
 desideretur: his enim duobus instructus faciet quae sunt
 in republica. An quia evenire potest, & qui haec duo
 habens, sint incontinentes. Itaque quemadmodū qui-
 dam, tametsi scientiā habeant, & se ipsi amant ac di-
 ligant, sibi tamē non consulunt atque inferiunt: ita nihil vetat quo minus hoc modo erga rempublicā sint animati.*

Ceux qui ont à tenir les plus grâdes charges, & la principale autorité en la republique
 doivent aquir trois choses. Premièrement qu'ils ayment l'estat pur de la republique. Se-
 condemēt qu'ils soient tres capables pour exercer leur charge. Et en troisiēme lieu, qu'ils
 soient douiez de vertu & de iustice en chaque forte de gouvernement de la republique se-
 lon qu'elle requiert. Mais quand toutes ces choses ne se trouvent pas en vne meisme per-
 sonne, il semble qu'il faut regarder à deux choses l'une, de laquelle tous participent moins,
 & l'autre de laquelle tous participent plus: & suiuant cela auoir esgard au fait de la guerre
 plus à la capacité qu'à la probité: car il y en a peu de biē habiles à la guerre, & plusieurs gēs
 de bien: & à l'opposite pour la garde & administration des finances, il est requis plus de
 probité qu'elle ne se trouue en plusieurs: car quant à l'habileté de ceste charge, elle est ordi-
 nairement commune à tous. On peut doubter aussi si celuy qui a de la bien-vueillance
 enuers la republique & de la capacité, a besoin de vertu, attendu que ces deux choses sont
 suffisantes pour l'utilité de la republique: est-ce point parce qu'il peut arriuer que ceux
 qui ont ces deux parties soient incontinents, & que comme quelques vns, combien qu'ils
 aient la science & l'ayment, se gouvernent mal en ce qui est de leur bien propre: de mes-
 me rien n'empesche, que quelques vns ne se cōportent de ceste forte enuers la republique.

Παρεδ' ἂν ταύτας τὰς ἀρχὰς ἡ μάχιστα
 κύρια σῶται· ὅτι γὰρ αὐτὴ πάλαι ἔχει τὸ
 πλῆθος· ὃ καὶ ἐν ἐκείνῳ τῷ πλείοντι,
 ὅπως κέρως ἐστὶν ὅμοιος· διὸ γὰρ οὐκ αὖτ'
 ὅτι τὸ κύριον τὸ πολιτίας.

*L. 6. c. 8. Est & alius prater hos omnes magistratus
 cuius gratissima est omnium auctoritas, maximaque
 potestas: idem enim sapienter & vigilans cura-
 tionem, ei tribuuntur plebi, hoc est ephoriam obinet,
 qui praestit populo in ius ciuitatibus, in quibus penes po-
 pulum summa est rerum potestas. Oportet enim aliquē
 magistratum esse, qui habeat inu conuocanda eius ci-
 uium partis, penes quam summa est reipublica potestas.*

Ἄλλο δ' ἐστὶν ὅτι μελέων ἡ πᾶσι τῶν θεῶν·
 οἷον ἱερῶν πᾶσι ἐπιμελῆσαι τὴν πᾶσι ἱερῶν· τὴν σά-
 (εω) τὰ ὑποαρχῶν, ἔσθ' ὅτι πᾶσι πᾶσι
 οἰκοδομημάτων, ὃ καὶ ἄλλων ὅσα πᾶσι πᾶσι
 τῶν θεῶν· συμβαίῃ δὲ ὅτι μελέων τῶν πᾶσι
 ὅτι μὴ οὐκ αὖτ' οἷον ἐν ταῖς μαχάρις πόλεσι.
 ἐκαστὸν δὲ πᾶσι ὃ καὶ ἐκαστὸν δὲ ἱερῶν
 οἷον, ἱεροποῦν, ὃ καὶ ἀποφύλακας, ἔσθ' ὅτι
 ὅτι ὅτι ὅτι.

*Aliud porro curationes genus est, quae in ceremoniis
 & deorum cultu versatur: verbi gratia sacerdotum,
 & eorum, quorum est quae ad res sacras pertinet, cu-
 rare, ad res sacras fartas tellus conseruare, vinifera &
 labentes rescire atque excutere, & alia similia, quae ad
 religiones deorum insituta sunt, administrare. Euenit
 autem ut hac curatio alicubi sit vna, ut in parvis ciui-
 tatibus: alicubi vero multa, & ad sacerdotio separata
 verbi gratia, in quibus sunt sacrificia & templorum
 custodes seu aduuii, & sacrorum pecuniarū custodes.*

Ἄλλο δ' ἐστὶν ὅτι μελέων ἡ πᾶσι τῶν θεῶν·
 οἷον ἱερῶν πᾶσι ἐπιμελῆσαι τὴν πᾶσι ἱερῶν· τὴν σά-
 (εω) τὰ ὑποαρχῶν, ἔσθ' ὅτι πᾶσι πᾶσι
 οἰκοδομημάτων, ὃ καὶ ἄλλων ὅσα πᾶσι πᾶσι
 τῶν θεῶν· συμβαίῃ δὲ ὅτι μελέων τῶν πᾶσι
 ὅτι μὴ οὐκ αὖτ' οἷον ἐν ταῖς μαχάρις πόλεσι.
 ἐκαστὸν δὲ πᾶσι ὃ καὶ ἐκαστὸν δὲ ἱερῶν
 οἷον, ἱεροποῦν, ὃ καὶ ἀποφύλακας, ἔσθ' ὅτι
 ὅτι ὅτι ὅτι.

*Necessaria igitur curationes, ut eorū quae diximus
 summam faciunt, in his rebus versantur: in diuinis,
 in bellicis, in vigilatiis, in sumptibus, in annona, et
 rebus venalibus, in rebus urbanis, in portibus, in agro
 & solo regionis: praeterea in rebus iudicialibus, in rebus
 contradiarum perferendis, in multarum exactioni-
 bus, rerum iudicialium executionibus, in custodiis,
 in rationibus subnecendis, in ciuium probatibus,
 atque in moribus conuiniquisitionibus, in rationibus ab
 iis qui magistratu defuncti sunt, reposcendis. Postre-
 mo et magistratus, qui consilio publico praesunt, in mu-
 nium communium referendi sunt.*

Ἰδίαι δὲ ταῖς χολαπικτήσεσι, καὶ πολλοὶ ὑπομενέουσιν πόλεις, ἐπὶ δὲ φροντισίας ὡκεσιμίδος, γυμνασιονμία, νομοφυλακία, τῶνδε νομία, γυμνασιαρχία.

Propria autem est civitatum orisatum & facitiorum, & rebus prosperis magis florentium, & praeerea vero elegantis ornatu, et pulchri ac decori ordinis curam aliquam habentium mulierum disciplina, legum custodia, puerorum institutio, ac moderatio gymnasiorum praefectura.

Aristote reduit les principales charges necessaires à la republique, à ceux qui ont besoin des choses diuines, de la guerre, du reuenu de la republique, de ses despences, de la prouision pour les viures & des choses qui se vendēt, de ce qui concerne la ville, des ports, des terres de la prouince, des choses iudiciaires, des contrats, de faire payer les amendes, de l'exécution des choses iugees, de la garde des criminels, de faire rendre compte du manienient des deniers, d'observer les citoyens & s'enquerir de leurs mœurs; de faire rendre compte aux magistrats qui sont hors de charge, & finalement de mettre au nombre des magistrats publics, ceux qui president au conseil public. Il dit qu'il appartient proprement es republiques qui sont en paix & iouissent du loisir, qui florissent en prosperité, & ont quelque soing d'un bel ordre & honorable, qu'il y ait vne discipline pour les femmes, vne garde des loix, vne institution de la ieunesse: & quelqu'un qui ait la charge de leurs exercices. Il veut encores es republiques où le peuple tient l'Empire, qu'il y ait vn magistrat, lequel puisse conuoquer les citoyens qui tiennent la souueraineté, ce qui est tres necessaire; car autrement il n'y auroit point de moyen asseuré de les faire assembler. Il dit aussi que la charge du cult, de la religion, des ceremonies, d'entretenir les Temples, & tout ce qui concerne ces choses, est separee ou conioincte au sacerdoce, & exercee par vn ou plusieurs, selon que les republiques sont plus grandes ou plus petites.

Parce que les citoyens qui ont depensé leur bien prodigalement & mal à propos, sont ordinairement poussez à faire des desordres & du mal en la republique, voire iusques à attenter contre l'estat & essayer de l'empier, ou pour le moins le troubler quand ce sont quelques personnes de grande autorité qui sont tombees en ceste misere, ou qui par ambition se veulent seruir de tels necessiteux. Il est tres vtile qu'il y ait vn magistrat ordonné qui ait esgard sur les folles despenses & sur le luxe qui se font es festins, habits & semblables, ne permettant à aucun d'exceder la portee, & les faisant contenir dans les bornes de la raison pour euitier ses inconueniens.

Refutation de la communauté de Platon en la republique.

CHAPITRE II.

Ανάγκη γὰρ ἔσται πάντας πάντων κοινοῦν τὰς πολιτάς, ἢ μηδὲν, ἢ πῶν μὲ, τῶν δὲ μὴ τὸ μὲ ἢ μηδὲν κοινοῦν, φανερόν ὡς ἀδιάντων· ἢ γὰρ πολιτία, κοινία τίς ἐστὶ καὶ ὥστε ἀνάγκη τῷ πόσι κοινοῦν· ὁ μὲ γὰρ τὸ πῶν, ἰσότης μίας πόλεως· οἱ δὲ πολλοὶ, κοινῶν τὴν μίαν πόλεω.

Δὲ γὰρ πῶς μὲ εἶναι κοινὰς κτήσεις, ὅλως δὲ ἰδίας.

Κατὰ τὴν παροιμίαν, κοινὰ τὰ φίλων.

Φανερόν τοιούτων ὅτι βέλτερος, εἶναι μὲ ἰδίαις ταῖς κτήσεσι, τῇ δὲ κοινῇ ποιεῖν κοινὰς.

Ἐπειδὴ ἢ ἐπὶ κοινῷ φανερὸν εἶναι διὰ τὴν κτίσιν, ἀπὲρ πῶς ἐρίχθων, ἀλλὰ τῷ κοινῷ φιλικῶς κοινῶν κοινῷ· ἢ τὸ κοινῷ εἶναι πολὺν τὸ κοινῷ.

Ἐπὶ δὲ τὰ πρὸς τὸν θεὸν διαπαινήματα κοινὰ πάντος τὴν πόλιν· ἀνάγκη τοιούτων εἶναι διὰ τοῦτο, ὅτι διανομή διχα πόλιν· τὴν μὲ κοινὴν τὴν δὲ ἑτέραν.

Arist. l. 2. polit. c. 3. Necessarium quidem est, aut omnia esse communia inter ciues aut nulla, aut quaedam. Si nulla esse communia impossibile constat esse, cum ciuitas sit communio quaedam. Ac primum sane necesse est, loci esse inter eos communione. Locum enim vniui ciuitatis vnus est. Ac ciues, vniui vbi ac ciuitatis participes & socii sunt.

C. 5. Oportet enim bona quodammodo esse communia simpliciter & vniuersi propria. &c.

Bona vs est in prouerbio, amicorum crimi communia.

Perficiunt igitur est, esse commodius ac praestabilibus, bona quidem esse propria, vsus autem eorum esse communem.

L. 7. c. 10. Quandoquidem neque bona volumus esse communia, quemadmodum quidam aiuerunt, sed liberaliter & amicorum in morem vsus eorum esse communem, neque quemquam ciuium alimento vilius eger.

Praeterea vero sumptus in deos ac decorum religionis totius ciuitatis sunt communes. Necessarium igitur est agrum in duas partes esse diuisum: atque alteram quidem partem esse communem & publicam, alteram vero propriam & priuatam: & harum partium vitam.

μειο.

μέρος, ὡς τὰς τοῦ θεοῦ, λειτουργίας· τὸ δὲ ἕτερον, ὡς τὴν τῆς πολιτείας διατάξιν.

que rursus sectam esse bifariam, ut publica parvis, altera pars in prorum numerum functiones et cultus Deorum conferatur: altera in sodalicia & publica communia insinuetur.

La republique ne peut estre sans quelques choses qui soient communes entre les citoyens: car la republique est vne certaine communauté. Or ces choses qui doivent estre communes sont l'obeissance à certains mesmes seigneurs & magistrats, qui commandent le pourpris de chaque ville, les murailles, les rües, les places, les temples, les marchez, les chemins, les trafics & commerces, les deniers publics, l'usage des loix, des coustumes, la Iustice, les honneurs & dignitez, les loyers & peines, & plusieurs autres semblables qui estant communes seruent au bien public de la republique. Il est bon aussi que les biens soient communs en certaine maniere: à sçauoir par liberalité enuers les amis en forte qu'ils en puissent vser. Il est à propos qu'aucun des citoyens n'ait point necessité d'habits ny de viures, & est requis qu'une partie des terres soit commune, dont la moitié soit employee pour la religion, le cult des Dieux, & es charges pieuses, & l'autre pour les societez & conuiuies publics.

Εὐδύχεται γὰρ καὶ τέκνον, ὃ γυναικῶν, καὶ κτημάτων κοινωνοῦ τοῖς πολίταις ἀλλήλοις, ὡς παρ' ἐν τῇ πολιτείᾳ τῇ Πλάτωνα. Ὅτι γὰρ ὁ Σωκράτης φησὶ δεινὴ κοινὰ τὰ τέκνα ὃ τὰς γυναικὰς εἶναι, ὥς τὰς κτήνας.

Φαίνεται ὅτι, ὡς παρ' ἡμῶν ὃ γυναικῶν μίαν πολλοῖν, ὡς δὲ πόλιν ἔσται· παρ' ὅτι γὰρ ἡ τὴν φύσιν ἔχον πόλις γυναικῶν τε μίαν πολλοῖν, οἰκία μὲν οὐ πόλις, ἀλλ' ὡς παρ' ὅτι ἡ πόλις ἔσται μίαν πολλοῖν γὰρ μίαν τὴν οἰκίαν τὴν πόλιν φαίμεθα, καὶ τὴν οἰκίαν ὡς εἰ καὶ διωατοῦς ἐν τῷ τοῦ θεοῦ, ὡς ποιεῖται· αἰωροῦνται γὰρ τὴν πόλιν ὡς μόνον. Ὅτι καὶ παρ' ἡμῶν ἀνθρώπων ὅτι ἡ πόλις, ἀλλὰ ὃ ὡς εἰς ὁ δὲ ἀποφασίζοντες ὡς γὰρ γινέσθαι πόλιν ὡς οἰκίαν.

Arist. l. 2. polit. c. 1. Fieri enim potest ut liberi & uxores et possessiones sint ciuibus inter ipsos communes, quæ admodum in reipublica administranda forma Platonis. At enim ibi Socrates oportere liberos et uxores, et rei familiaris facultates ac fortunas esse communes.

C. 2. Perspicuum est ciuitatem longius progressam & magis ac magis vnã esse, ne ciuitas eni quidẽ fuerat. Multitudo enim quadã est ciuitas natura. Quod si magis fiat vna: et ex ciuitate domus, et ex domo homo existet. Non enim solum ex pluribus hominibus constat ciuitas, verum etiam ex hominibus specie, id est ordine et fortuna & instituto vite differētib; nam non fit ciuitas ex similibus.

L'egalité & communauté que Platon introduit en sa republique: à sçauoir que les femmes, les enfans, les biens & autres semblables, soient communs: elle n'est pas bonne pour plusieurs raisons. Et premierement puis que la cité se rapporte par analogie à vn animal qui est composé de diuerses parties qui soient egales entre elles, attendu mesmes qu'il en faut qui commandent, & d'autres qui soient subiects & obeyssent, en quoy il y a de l'inegalité: & bien quel vnion des parties soit requise en la republique, on la destruiroit qui la voudroit vnir comme vne famille: car alors elle ne consisteroit plus de familles, & n'auroit plus la suffisance de toutes choses comme il est requis à la republique, qui doit estre composée d'hommes de différentes conditions: & tout de mesme la famille periroit qui la voudroit rendre vne, comme vn homme. Il s'ensuiuroit de la communauté des femmes & des enfans, des homicides & des meurtres entre les proches parents, lors qu'ils viendroient aux mains pour quelque dissention: l'amour, la crainte, & l'honneur des enfans enuers les peres diminueroit: il s'ensuiuroit plusieurs incestes, qui est vne chose abhorree de toutes nations, parce qu'elle est contre l'honnesteté naturelle. Socrates deffendoit la compagnie du fils avec la mere, & de la fille avec le pere, de peur que les hommes deuinssent trop intemperez & luxurieux, d'autant que si on adioustoit à l'amour naturelle, qui est entre eux, l'amour de Venus, l'amour du fils enuers sa mere se conuertiroit en rage, & de la fille enuers son pere tout de mesme, & ainsi de degré en degré. Mais Aristote dit outre cela que le fils se doit abstenir de sa mere, & non de peur qu'il deuenne trop intempéré, mais pour ce que c'est sa mere enuers laquelle il doit garder de l'honneur & de la reuerence, qui ne peuvent demeurer avec la lasciuété. Et finalement si vne telle communauté auoit lieu, on n'auroit point tant de besoin d'esleuer les enfans. Et ainsi il paroist de ce qui a esté dit que ceste loy de la communauté des femmes & des enfans est destruisissable.

ὁσοῦν γὰρ μικρὸν γλυκύ ἐς πολὺ ὕδωρ μί-
ξῃν, αὐτοῦτο ποιεῖ τὴν κράσιν, ὅπως συμβαίνει
ἔτι τῶν οἰκονομῶν. τὴν γὰρ ἀλλήλους τὴν ὁπο-
ῖον οἰοῦνται τῶν ἀφ' ὧν ἡμεῖς ἀγα-
γόμεθα, ἐκ τῆς πολιτείας τῆς ποιεῖται, ἢ πατέρα ὡς
μῆτερ, ἢ υἱὸν ὡς πατέρα, ἢ ὡς ἀδελφὸς ἀλλήλων. δι-
ο γὰρ ὅτι ἀμείλιχα ποιεῖται καὶ δὲ τὸς ἀνθρώπους καὶ
φίλους, τὸ τὸ ἴδιον, καὶ τὸ ἀξιοπῆτον.

Λογισθῆναι ἔργα διὸν ἀρετῶν φαίνεται, σωφρο-
σύνης μὲν, τὸ πρὸς τὰς γυναικάς. ἔργον γὰρ
ἡμετέρον, ἀλλοτρίας ὄντας ἀπὸ ἡμετέρων ἀφ' ὧν σωφρο-
σύνην ἐλευθεροῦσθαι δὲ, τὸ πρὸς τὰς κτή-
σεις. ὅτι γὰρ ἔστι φαίνεται ἐλευθεροῦσθαι ὅταν ὅτι σφά-
ξῃ, σφάξῃ ἐλευθεροῦσθαι ὑδμίας. ἐκ γὰρ τῆς χε-
ρὸς τῆς κτημάτων τὸ πρὸς ἐλευθεροῦσθαι ἔρ-
γοι ὅτι.

Cette communauté détruit les fonctions des deux vertus, à sçavoir premièrement de la
temperance en ce qui regarde les femmes : car il est honneste à l'homme de s'abstenir de
celle qui n'est pas sienne. Et secondement de la liberalité, car elle consiste en la distributio
des biens que nous possédons. En vne telle communauté la vraye amitié est fussoquee:
car d'autant plus que l'amour est departie à plusieurs, l'ardeur d'amitié se diminue d'avan-
tage: Et puis l'ancien proverbe dit que qui est par tout, n'est en aucune part : & tout de
mesme celuy qui est à tout le monde pour amy, n'a aucuns amis. Aristote appelle ceste a-
mitié de Socrates & Platon acqueuse, ou pource qu'elle flue trop, ou pource qu'estant
froide elle s'esteint incontinent: car ainsi qu'un peu miel de trempé en beaucoup d'eau n'a
point le goust de miel: de mesme l'amour d'une personne espandu en plusieurs ne merite
pas le nom d'amitié. La vertu vnie est tousiours forte, & estant espandue elle languit.

Ἡμεῖς γὰρ ὅτι μάλιστα τυγχάνομεν τὸ πλεῖστον
κοινὸν. τῶν γὰρ ἰδίων μάλιστα φροντίζομεν, τῶν δὲ
κοινῶν ἡμεῖς, ἢ ἔσονται ἐκ τῶν ὅτι ἀλλοι. ὅτι γὰρ
τοῖς ἀλλοις ὡς ἐν τῇ φροντίζομεν, ὁλιγοῦσιν
μᾶλλον, ὡς ὅτι τοῖς οἰκονομῶν διασώζομεν οἱ πολ-
λοὶ ἡμεῖς πᾶσι τοῖς χεῖρον ἡμεῖς πᾶσι τοῖς ἐλα-
ττω.

Ἐπὶ καὶ τὴν κοινὰν κερταμὸν καὶ κοινουῦντας,
πολλὰ ἀφ' ὧν μᾶλλον ὁρᾷ μὲν, ἢ τὴν χεῖρα
τὰς ὁμοίας ἔχοντας.

Ce qui est commun à tous, chacun en a moins de soing en particulier : car les hommes
n'ont grand soin que de ce qui est à eux en propre: ainsi quand les possessions sont com-
munes les citoyens ne se soucient pas que l'ennemy les occupe: car la douleur d'une perte
commune est moindre que d'une chose qui nous est propre : & si chaque citoyen pensoit
avoir grand nombre d'enfans, il se soucieroit moins de chacun en particulier que s'il n'en
avoit qu'un. Et si il est incertain que ce soient ses enfans il s'en souciera encores moins:
par ceste communauté les degrez de parenté & de consanguinité seront ostez: Et par con-
séquent l'amitié naturelle qui est fondée dessus ne seroit point, à sçavoir entre les proge-
niteurs & leurs enfans, ny entre les freres, & ainsi des autres de degré en degré. Tout à
l'opposite quand chaque citoyen a son bien à part, il s'en suit quatre bonnes choses qui
sont ostées par la communauté, c'est que la paix & la concorde est consueve : car cepen-
dant que chacun s'entremet du sien & non de celuy d'autrui, il n'en arrive point de noi-
ses, comme quand plusieurs s'en meslent, d'autant que l'un est d'une opinion, & l'autre
d'une autre. Secondement les possessions en deviendront plus fructueuses, car chacun in-
siste & s'affectionne naturellement autour de ce qui luy est en propre plus qu'au commun, &
essaye d'avantage à l'augmenter: car ce qui est commun est estimé n'être à personne: à
cause

Arist. l. 2. polit. c. 4. Quædammodum enim exiguum
dulce ad multa aqua admixtum temperationis efficit
incongruū & sub sensum non cadentis: sic enim ut pro-
pter coniunctionem & propinquitatem mutua ex his
nominibus proficienscent, minimam curam habeat in
tali republica administranda forma. aut pater tan-
quam filiorum, aut filius tanquam patris, fratres tanquam fra-
trū: cum sit hoc tamen necessarium. Duo enim sunt, quæ
homines ad curandum atque amandum maxime im-
pellunt, proprium aliquid esse & vicinum.

C. 5. Duarum virtutum munera perspicua tollunt,
quod ad uxores quidem attinet, temperantia: honesta
enim aliena est, ab ea que aliena est, propter temperan-
tiam se abstinere: quod ad fortunas autē, liberalitatis:
nam neque apparebit quod sit liberalis, neque ullam a-
liationem ex promissis liberalem: in vñ enim bonis quæ
possidentur liberalitatis munus situm est.

Arist. l. 2. polit. c. 3. Quod plurimum commune est,
in eo procurando minima diligentia adhibetur. Rerū
enim propriarum maximam curam habens, communium au-
tem minorē. Aut quanta ad quatuor attinet. Nam pra-
ter alias causas eo sunt in rebus communibus negli-
gentiores quod eas alijs cura esse existimant. Quædam-
modum enervare solet in ministerijs vernalibus ac ser-
vilibus: multis enim famuli interdum deterius famu-
lantur ac ministrant quam pauciores.

C. 5. Nam etiam eos qui bona communiter possident,
et que inter se communicant, multo magis inter se dissi-
dere videntur, quam qui seorsum facultates habent.

cause de quoy on est plus negligent à en auoir soin, chacun s'en r'apportant à vn autre qu'on estime en auoir soin: en quoy il arriue, cōme quād il y a beaucoup de seruiteurs, car on est en plus mal seruy ordinairement. En troisieme lieu, la delectatiō propre que chacun a en soy mesme de son bien propre sera conseruee: car ainsi que naturellement chacun s'ayme soy mesme & prend plaisir en soy (chose qui n'est point mauuaise pourueu que ce soit comme il faut:) semblablement il est naturel d'aymer ses biens propres & s'en resiouir comme de moyens seruiants à sa conseruatiō. Et en quatrieme lieu, la liberalité est conseruee entre les citoyens: car ce n'est pas vn acte de liberalité de conferer à vn autre ce qui est commun, mais ce qui est propre, ainsi qu'en l'œuvre de l'aumosne.

Δὲ μὲν γὰρ οὐαί πως μίας ἐστὶ οἰκία ἢ πλὴν πόλις, ἀλλ' ὅς τ' αὐτῶς ἐστὶ μὲν γὰρ ὡς οἷα ἑσθλὰ παρ' αὐτῶν πόλις, ἔστι δ' ὡς ἑσθλὴ μὲν, ἔστι δ' ὡς αὐτὴ τῷ μὲν πόλις οὐαί, ἑσθλὰ χρίσιν πόλις ὡς αὐτὴ καὶ ὡς πρὸς τὴν συμφωνίαν ποιεῖσθαι ὁμοφωνίαν, ἢ τὸν ῥυθμὸν βιάσθαι μίαν.

Arist. l. 2. polit. c. 5. Debet enim quadam ex parte & quodammodo una esse domus & ciuitas, sed non omni ex parte, neque omnibus modis: futurum enim est aliquo modo, ut longius progressa non sit ciuitas, aliquo modo erit illa quidem ciuitas: sed est cum parum ab eo abfuerit, ut non sit ciuitas, deterior erit ciuitas, quemadmodum si quis concentum ex multis vocibus constantem redigat, ut sit unus vocis sonus: & sermonem numerosum ut sit per unum.

L'erreur de Socrates & de Platon, en l'establissement de leur communauté en la republique, vient de ce qu'ils n'ont pas bien pris qu'elle doit estre ceste communauté: car comme sans communauté la republique ne pourroit estre: il aduient aussi que si on ne l'establit bien, qu'elle est cause qu'il n'y ait point de republique du tout. De sorte que tout ainsi que si de plusieurs voix assemblees il ne se faisoit qu'un ton, la musique n'en vaudroit rien, voire ce ne seroit pas proprement musique: & au contraire si elle est composee de diuers tons bien accordez, elle est tres bonne. Il en est tout de mesme de la republique dont les diuerses parties doiuent conuenir en vne certaine communauté avec proportion, & non en toutes choses, & cela se doit faire par les actions, par les mœurs, & par la Philosophie, & non par vne communauté de toutes choses, telle qu'ils la posoient.

Thomas Morus voyant aussi les defauts de la communauté de la republique de Platon, introduit vne autre sorte de communauté en la republique d'Euthopie, dont il a escrit: à sçauoir és biens, en l'institution de la ieunesse, és labeurs de la terre, & en plusieurs autres choses, sans que celles des femmes y soit. Ce qu'il fait, de sorte qu'elle pourroit estre establie en vn pais où le peuple n'auroit point encores esté reduit & accoustumé sous vne autre forme de gouuernement, ny distinguez en nobles & roturiers. Mais és republiques desia formees, le meilleur est de s'estudier non à egalier principalement les patrimoines, mais les cupiditez par la vertu & par les loix.

Considerations pour l'exercice de la prudence tres vtile au Politique, tirées du second liure de la Rethorique d'Aristote.

CHAPITRE III.

POUR se conduire avec prudence en la conuersatiō des hommes, parmy lesquels nous viuons, il est tres vtile & comme necessaire de connoistre leurs humeurs, & à qu'elles passions ils sont les plus subiects, & comme elles s'emeuent & appaisent: afin que cela nous tienne lieu de regle pour nous gouuerner: en sorte que nostre repos soit conserue, & que nous puissions seruir d'eux en nos desseins & entreprises. Mais ceste connoissance est requise principalement au Politique, qui a des affaires à demesler avec tant de sortes d'humeurs, cōme ils s'en trouue entre les hommes. On ne peut acquerir la connoissance en l'humeur de chaque particulier que par experience, & en pratiquant avec luy. Mais pour le regard de celles des hommes en general, & selon chaque espee de leurs aages & conditions, nous les pouuons bien comprendre par de certaines regles & preceptes, lesquelles ayant esté mieux donnees par Aristote, que par nul autre, au second de sa Rethorique, où il instruit l'orateur, comme il doit emouuoir les passions de ceux qu'il veut persuader. Nous en r'apportons en celieu à ce que nous en auons iugé estre vtile, & à propos pour seruir au Politique.

L'A y traité és liures de l'ame sensitive & de la raisonnable, de la nature des passions, & de leur source & origine: c'est pourquoy ie ne parleray en ce traité que des effets de quelques vnes. Ceux qui sont affligés ou qui sentent quelque douleur, entrent facilement en cholere: car d'autant que ces passions naissent du defect de quelque chose qu'ils desirerent: quiconque s'y oppose, ou ne leur adhere, & complaist pas, en quelque sorte que ce soit; ains est cause de leur en retarder la iouissance, ou de l'empescher: ils en demeurent offencez, & leur cholere s'allume contre luy. A cause de quoy les malades, les pauvres, les amants, ceux qui ont soif, & generalement tous ceux qui desirerent quelque chose, & ne l'obtiennent pas, se mettent aisément en cholere, & principalement contre ceux qui les mesprisent: à cause de leur infortune presente, ou de quelque defect. Car chacun deuient disposé par la passion, dont il est touché, à donner lieu facilement à l'ire, pour quelque occasion que ce soit, qui s'en presente. Ceux-là aussi entrent aisément en cholere, qui reçoivent de quelq'un le contraire de ce qu'ils en attendoient: parce que ce qui aduient de grand & contre l'opinion, afflige plus grièvement: comme ce qui succede contre l'esperance, delecte d'auantage. La foiblesse d'esprit dispose les hommes à l'ire, comme l'experience nous le montre es femmes, es vieillards, es enfans & es malades, qui sont plus choleres que les autres. Il y a cinq effets ou signes de l'ire: le battement de cœur, le tremblement du corps, l'enflement de la face, les yeux qui s'appriuent, & la clameur de raisonnable.

De ceux contre lesquels l'ire s'esleue.

CHAPITRE V.

L'IRE a accoustumé de s'emouuoir cōtre ceux qui picquent de paroles: (car tous ceux là mesprisent) contre ceux qui paroissent nuire, pour faire iniures: à sçauoir quand c'est en des choses qui leur sont inutiles, & à quoy ils ne peuuent pas estre conuiez pour aucun autre subiect: contre ceux qui mesdisent, ou desestiment les choses, où on s'estudie principalement, & esquelles on se plaist. Et sur tout quād ils soubçonnent de n'auoir pas du tout, ou parfaitement, ou qu'on les estime de n'auoir pas ces choses de la sorte qu'ils desirerent, qu'on croye qu'ils les ont. Mais si on pense avec certitude posseder ces choses vraiment, on ne se soucie pas du peu de cas que les autres en font: contre les amis quand ils offensent, plus que contre les ennemis: parce qu'on attend des bienfaits de ceux-cy plus que des autres. L'ire s'esleue aussi contre ceux dont nous auons accoustumé d'estre honorez & prizez quand ils s'en deportent: car on pense en estre peu estimé. Le mesme arriue uers les ingrats du bien que nous leur auons fait, où qui ne rendent pas la pareille: & contre ceux qui s'opposent à nous, quand ils sont moindres: car ceux-cy comme tels, semblent nous mespriser, & les autres nous estimer inferieurs en certaine maniere: contre ceux aussi qui sont pour receuoir de nous & des nostres des bien-faits: parce qu'ils nous doiuent du respect. Mais entre tous, contre ceux qui sont gens de peu: car la cholere, comme il a esté dit, s'esleue principalement quand on est mesprisé sans subiect: contre ceux que nous ré-nons pour amis, s'ils ne disent bien de nous, & ne se montrent avec les paroles & les effets fauorables, & à nostre ayde: & encores d'auantage, s'ils sont le contraire: car le mal qui arriue contre nostre attente, est plus fâcheux, ainsy que le bien outré nostre esperance est estimé plus grand. Et tout de mesme nous nous fâchons contre nos amis, quand ils ne prennent pas garde que nous en auons besoing: car quand les choses que nous affectionnons sont faciles à connoistre, c'est signe de mespris, de ne s'en apperceuoir pas: contre ceux qui se resioiissent de nostre mauuaise fortune, ou semblent d'en estre contents: car cela est signe d'inimitié ou de mespris, & contre ceux aussi qui ne se soucient pas de nous auoir fait mal ou desplaisir: à cause de quoy on se cholere cōtre ceux qui apportēt de mauuaises nouvelles: cōtre ceux qui prestent volōtiers l'oreille, ou escoutēt nos aduersitez: parce qu'ils paroissent semblables à des personnes qui mesprisent, ou à des ennemis: attendu que c'est l'office des amis, de se condouloir du mal qui touche leurs amis, cōme de leur fait propre: ainsy que l'amy est vn autre nous mesmes, cōtre ceux qui nous monstrent ne faire pas grand

cas de nous, quand cela aduient en la presence de quelques vns, avec lesquels nous auons quelque concurrence par emulation, & vne certaine cōtention d'honneur: & de ceux de qui nous desirons estre honorez, ou que nous admirons, ou desquels nous desirons d'estre admirez, ou que nous reuerons, ou qui nous reuerent: Contre ceux qui méprisent les personnes, qu'il leur est honteux & deshonneste de ne secourir pas: comme les pere & mere, ses enfans, sa femme, & ses subiets. Contre ceux qui tournent en risée les choses que nous disons serieusement: car vne telle derision tient du mépris sans doute: Contre ceux qui ayant accoustumé d'estre liberaux enuers les autres, ne le sont point en nostre endroit: car on pense estre mesprisé, en ce qu'il semble qu'on en soit seul iugé indigne: L'oubliance aussi excite l'ire contre ceux qui l'ont, mesme de nostre nom seulement, combien que ce soit peu de chose: à cause qu'elle semble estre vn signe de mespris: d'autant qu'elle vient de negligence, laquelle est vn mespris.

Comment l'ire s'appaife.

CHAPITRE VI.

L'ire s'appaife enuers ceux qui montrent n'auoir point mesprisé, ou que ç'a esté par force, & qu'ils voudroient auoir faict le contraire de ce qui a esté fait: Enuers ceux qui ont commis contre eux mesmes la mesme chose que contre nous: estant vray semblable, que personne ne voudroit vser de mespris enuers soy-mesme: Enuers ceux qui confessent le faict, & montrent des'en repentir: car cela sert d'une espee de vengeance & de chastiment: comme il paroist en la punition des seruiteurs, ou de ceux qui nient le fait, & cōtredisent; qui la reçoient plus grande: au lieu que l'ire s'appaife, quand ils aduoüent qu'on les punit iustement, & qu'ils l'ont merité: Dont la raison est, que nier les choses manifestes, tesmoigne de l'impudence: & l'impudence est vne espee de contestation & de mespris: à cause de quoy, nous ne reuerons pas ceux que nous mesprisons fort: Enuers les personnes quis'humilient, & ne cōtre-disent point à ceux qui sont en cholere: car ils semblent se confesser inferieurs: Or les inferieurs craignent, & quiconque craint, ne mesprise pas. Les chiens nous montrent que l'humilité appaife l'ire, en ce qu'ils ne mordent point ceux qui demeurent assis, sans se leuer contre eux: Enuers ceux auxquels nous reconnoissons auoir donné iuste occasion de nous faire l'iniure receuë: car elle ne s'excite pas contre ce qui est iuste: à cause de quoy c'est bien faict en chastiant quelqu'un, de luy en assigner la cause: car alors il endurera plus facilement la vengeance: Enuers ceux dont les bien faicts, & les graces suiuanes surpassent les offences qu'ils ont faites: d'autant qu'ils les couurent & enscuelissent par ce moyen: Et pour le regard aussi de ceux qui montrant auoir besoin de nous, nous demandent quelques graces avec prieres: parce qu'en ce faisant ils se soubmettent à nous, & s'humilient en certaine maniere, enuers ceux qui ont souffert de plus grandes incommoditez, que les choleres ne leur en eussent voulu apporter, pour l'offence qu'ils en ont receuë: parce que leur aduersité faict sembler, qu'on est vengé d'eux, & qu'on en a faict punition: Enuers celuy que nous estimerions ne deuoir pas connoistre, que le mal que nous luy ferions viendroit de nous, ny qui le souffre pour nous auoir offensé: car l'ire regarde de sa nature quelque particulier: C'est pourquoy l'ire n'a point de lieu contre ceux qui ne sont pas pour connoistre le mal qui leur viendroit de nous, ny contre les morts: tant pour ce qu'ils ne se pourroient doloir, ny auoir connoissance de ce que la cholere desire: que parce qu'ils ont souffert le dernier de tous les maux. Et en somme, enuers ceux contre lesquels la cholere a duré desia long temps: car le temps esteint l'ire.

De ceux qui n'excitent pas l'ire.

CHAP. VII.

ON ne se cholere pas contre ceux qui traittent les affaires, & escoutent les autres serieusement, avec respect & grauité: parce qu'ils montrent en cela, de faire contē d'eux, & ne mespriser pas: ny contre ceux qu'on craint & qu'on reuer, comme les grands de puissance & de vertu, cependant qu'on est disposé de cette forte enuers eux: car il est impossible de craindre quelqu'un, & de se cholerer tout ensemble contre luy: D'autant que la crainte oste l'esperance de vengeance, sans laquelle l'ire ne scauroit viure: car la nature ne fait point de mouuement en vain. Ceux qui ont fait quelque chose poussez d'ire, n'excitent point la nostre du tout: parce qu'ils ne le font pas par mépris: d'autant que celuy qui est en cholere, ne méprise point: car le mépris est sans douleur, & l'ire nō. Cōtre ceux,

dont la vengeance est prise & la punition faite: A cause dequoy Philocrate respôdoit fort à propos à quelqu'un, qui luy demandoit pourquoy il ne se iustificoit enuers le peuple qui estoit en cholere contre luy: Qu'il n'estoit pas encores à propos: mais que ce seroit apres, qu'il en auroit veu condamner quelque autre: car il s'appaie apres qu'il s'est deschargé de sa cholere sur quelqu'un. Ce qui aduint à Ergosilon le montre: car il fut absous par le peuple, qui auoit condamné le iour auparauant Calisthene, encores qu'ils fussent bien en plus grande furie contre luy. On ne se cholere pas pour le mespris fait en choses où nous ne meritions & ne pensons meriter aucune chose: ny contre les personnes fort esleuees par dessus nous, qui peuuent iustement ne faire pas grand cas de nous. On ne se courrouce aussi contre personne de ce qui est arriué par nature ou par hazard. Ceux qui se trouvent disposez au contraire des cholerés, sont ordinairement doux, paisibles & sans cholere: à sçauoir ceux qui passent le temps es jeux, à dire le mot pour rire, en festes, en felicité, en heureux succez, en l'accomplissement de leurs desirs, en ioye & volupté loüable, & en l'esperance de quelque chose honneste.

De ceux qui se font aymer.

CHAPITRE VIII.

IL faut aymer pour estre aimé, & acquerir vn amy: car celuy là est amy qui ayme & est aimé: il faut se resioiir du bien de celuy dont on cherche d'estre aimé, & se cōdoloir de son mal, pour sa seule occasion: car chacun prend plaisir de voir que les choses se fassent, comme il veut, & s'afflige du contraire: à cause de quoy la fâcherie & la ioye, sont signes de la volonté. Faut trouuer bonnes les choses qui luy semblent bonnes; & mauuaises celles qui luy semblent mauuaises: estre amy de ceux qu'il ayme, & ennemy de ceux auxquels il veut du mal: car par ce moyen on vient à se rencontrer necessairement en mesme volonté: & qui veut pour soy les mesmes choses qu'il desire à vn autre, semble par là luy estre amy. Nous aymons ceux qui nous sont bien, ou à quelqu'un qui nous appartient, & que nous auons cher, & principalement si les biens-faits sont grands, s'ils ont esté faits librement, si à temps, & pour l'amour de nous: & generalement tous ceux que nous estimons auoir la volonté de nous bien-faire: car toutes ces choses sont effects de bienveillance, qui engendre l'amitié. Nous aymons tous ceux qui ayment nos amis, ceux que nos amis ayment: ceux qui ayment les personnes dont nous sommes ayez, ceux qui hayent nos ennemis, & ceux que nous hayons, & ceux qui sont hays de ceux à qui nous voulons mal: parce que semblables choses leur semblent bonnes à nous, venant de là à leur desirer les mesmes biens que nous estimons biens pour nous, (qui est vne propriété de l'amitié.) Ceux qui sont du bien aux autres, soit en leur donnant de l'argent, ou en chose qui importe le salut: (à cause de quoy les liberaux & les vaillants sont ayez d'un chacun, & les iustes aussi, lesquels nous estimons estre ceux qui n'aspirent ny ne cherchent pas de viure du bien d'autrui; mais du leur, ou de leur labeur: tels que sont les hommes qui s'addonnent à l'agriculture, & les artisans, & les modestes aussi) à ceux qui ne sont point curieux: parce que nous n'attendons que du bien des premiers, & point de mal des autres: ceux auxquels nous desirons d'estre amis, s'ils sont paroistre de vouloir estre les nostres: à sçauoir ceux qui sont excellents en vertu, en estime & reputation, enuers tous, ou entre les vertueux, ou enuers ceux que nous admirons, & es choses pour lesquelles nous les admirons: Ceux qui sont d'aggreable compagnie: comme les personnes qui ont l'humeur facile, qui ne prennent pas garde aux fautes d'autrui, & qui ne sont ny contentieux, ny opiniastrés: (car tous ceux cy sont contredisans, & s'opposent à tout: & partant semblent ne vouloir pas les mesmes choses que les autres, mais le contraire) Ceux qui sçauent attaquer gayement en disant le mot, pour passer le temps, & le souffrir des autres: car les amis ont l'un & l'autre pour but, quand il se peut faire à propos. Nous aymons aussi ceux qui loient les biens que nous auons, & principalement ceux de la possession desquels nous ne sommes pas bien asseurez: parce qu'en ce faisant, ils nous en assurent, & les autres aussi: Ceux qui ne nous reprochent point nos fautes, ny leurs bien-faits: (car ces choses là sont indices d'une personne qui ayme à reprendre.) Ceux qui oublient le dommage qu'on leur a fait, qui ne se souuiennent point des iniures receuës, & qui sont faciles à se reconcilier: car nous estimons qu'ils seront tels enuers nous, que nous les voyons enuers les autres: Ceux qui ne se delectent point de dire ou penser mal d'autrui, & ne recherchent point de sçauoir les defauts d'un autre: mais seulement ce qui est bon en luy: (car cela est l'acte d'un homme de

me de bien) ceux qui ne s'opposent & ne contredisent point aux autres, qui sont en cholere, ou qui sont occupez en quelque chose serieuse: (car faire cela reslent vn esprit cōtrentieux.) Ceux qui sont disposez à nous admirer, nous estimant vertueux; & à prendre plaisir en nostre conuersation: (car toutes ces choses nous sont agreables, & elimees pour bien.) Ceux qui sont semblables à nous, & qui sont mesme profession: (s'il n'aduenoit que de là, l'vn preiudicialt à l'autre, & qu'ils eussent à substantier leur vie d'vne mesme chose: car de là arriueroit le prouerbe d'Hesiodé, Le potier a enuie sur le potier.) Et tout de mesme ceux qui ont desir de mesme chose que nous, quand les choses sont telles, que les vns & les autres y peuuent participer, sans s'entrepreiudicier: Ceux avec lesquels nous auons vne telle habitude, que nous n'aurions point de honte en leur compagnie, des choses qui sont plustost deshonestes en apparence, qu'en verité: (si ce n'estoit que cette liberté vint du peu d'estime, que nous faisons d'eux.) Ceux aussi à l'opposite, en la presence desquels nous rougirions pour les choses qui sont plus deshonestes en verité, que selon l'opinion: Ceux desquels nous desirons estre tenus en bōne reputation, & deuant lesquels nous nous ventons: Ceux auxquels nous desirons donner de l'emulation, mais non pas de l'enuie: Ceux à qui nous aydons à acquerir quelque bien, pourueu qu'il ne nous en arriue point de mal: car par là il est en certaine maniere nostre œuvre, laquelle nous aymons tousiours: Ceux qui ayment leurs amis, autant presents comme absens: A cause de quoy chacun aime ceux qui conseruent leur bien-vueillance enuers leurs amis morts: Et généralement tous ceux qui ayment fort leurs amis, & ne laissent pour quelque cause que ce soit de les aimer, si elle n'est deshoneste: (car entre toutes les sortes de biens, les bons amis sont infiniment aymez.) Ceux qui n'vnt ny de feinte, ny de dissimulation: comme ceux qui n'ont point de hōte de nous declarer leurs fautes: (car nous n'auōs point de hōte de decouurir à nos amis, les choses qui sont plustost à blâmer selon l'opiniō, que selon la verité. Et partant si celuy qu'en a honte, n'ayme pas: celuy qui n'en a pas honte, est semblable à l'amy.) Ceux qui ne nous sont point formidables, & auxquels nous pouuons auoir de la cōfiance: (car personne n'ayme celuy qu'il craint.) Ceux qui ont de la propreté & de la mundicité en leur visage, en leur personne, en leurs vestemens, en leurs actions, & en leurs maisons: Et ceux qui font des gratitudes de leur bon gré, sans en estre priez, & sans les publier: Car en les publiant, ce seroit montrer de les auoir faites, pour l'amour de soy-mesme, & non pour autrui.

Des choses qu'on craint ordinairement.

CHAPITRE IX.

C'Est la nature commune des hommes, de craindre premierement les perils plus voisins, estimer plus que de raison les choses presentes, & faire moins de conte qu'on ne doit des choses aduenir, & des loingtaines: parce qu'il s'y peut esperer plusieurs remedes de la part des accidens, & du temps. Tout ce qui a quelque grande puissance & force de nous destruire, ou de nous apporter de grands dommages, dont il nous vient de grandes douleurs ou tristesses; nous le craignons: comme aussi les signes & les indices de telles choses: car ils montrent que ces maux sont prochains; & cela est le peril: attendu que le peril n'est rien, que l'approchement d'vne chose à craindre. Tels signes sont, l'inimitié & la cholere des puissans: car puis qu'ils veulent nuire, & le peuuent, le peril est imminent. Semblablement l'iniuste avec des forces pour executer son iniustice: car ayant la volōté, (attendu qu'on n'est iniuste que par ellection, & en le vpulant) le peril est imminent. La vertu iniurice aussi est à craindre, si elle a des forces: car elle veut nuire toutes les fois qu'elle est méprisée, & le peut ayant la force. La peur que les puissans & capables de nous faire mal, ont de nous: parce qu'ils seront tousiours disposez de nous offencer: pour s'affesour de nous: De mettre son salut entre les mains d'autrui: attendu l'auarice de plusieurs, & leur timidité des perils: à cause de quoy ceux là sont à craindre, qui scauent quelque grand crime que nous auons commis, de peur qu'ils le dient ou le decouurent: Cōme de leur part ils doiuent auoir crainte de nous, qui voulons nous oster de ceste crainte d'eux: Ceux qui peuuent faire iniure quand il leur plaira, auxquels on est exposé: car ordinairement les hōmes font iniure quand ils peuuent: Ceux qui ont receu ou pensent auoir receu quelque iniure: car ils attendent ordinairement l'opportunité pour se venger, & sont tousiours au guet: Ceux qui ont fait iniure, & ont de la force & du pouuoir: car ils craignent qu'on prenne vengeance d'eux: Ceux qui debaten vne chose, à laquelle de deux ne pourrōt paruenir ensemble: car chacun se voudra oster ce qui l'empesche: Ceux qui peuuent faire peur à de

plus puissants que nous, ou qui en sont craints, ou qui en ont tué, & qui s'adressent à de moindres qu'eux : car ils sont desjà à craindre, ou le seront estant accrus en puissance par ces effets: Les ennemis, non les prompts en cholere, & menaceurs, qui parlent librement, tel qu'estoit Marc-Anthoine : mais les posez, dissimulez, & fins : comme Cesar estimoit Brutus & Cassius : d'autant qu'on ne sçauoit connoistre, si le mal & le peril est prest : ny aussi peu s'asseurer que le mal qu'on doit craindre soit loing. Entre toutes les choses celles là sont fort à craindre, lesquelles estant arriuees, on n'y peut remedier du tout: ou bien si le remede n'est pas en nostre puissance, ains en la main de nos ennemis. Et tout de mesme les choses où il n'y a point de secours, ou s'il n'est pas facile: Et en somme generallyment toutes les choses, qui estant aduenues, ou prestes d'arriuer aux autres, sont pitoyables, & engendrent de la compassion. Les maux non accoustumez, qui nous menacent à l'improuiste, d'ont vne plus grande crainte: parce qu'ils apparoissent plus grands: d'autant que tous maux & biens corporels, apparoissent moindres, plus ils sont confiderez : Et secondement ; parce qu'ils rendent celuy qui a peur plus debile, en ce qu'ils soustrayent les remedes, que l'homme peut preparer pour repousser le mal à venir, en ne luy donnant pas le temps d'y pourvoir.

De ce qui n'est point à craindre, & de ceux qui ne craignent point.

CHAPITRE X.

LA crainte estant tousiours conjointe avec vne imagination & attente de quelque mal destructif, on ne craint point ceux desquels on n'attend point de mal, ny les choses desquelles on estime qu'il n'en viendra point, pour le moins au temps qu'on n'a pas cette opinion. Ceux là ne craignent point de receuoir du mal, qui sont esleuez en vne grande fortune, n'estimant pas qu'il leur en puisse aduenir de la part des autres : A cause dequoy ils sont iniurieux, insolents & mespriseurs. Et ce qui a accoustumé de rendre les homes tels, ce sont les richesses, la force, la puissance, & le grand nombre d'amis: Ceux qui pensent estre constituez en la plus grande calamité qui leur sçauoit arriuer, ne craignent point aussi, ne leur restant plus aucune esperance : comme pour exemple, ceux qui sont menez au supplice de la mort : car la crainte n'est point sans quelque esperance de salut, au mal qu'on apprehende : dont le signe est, que la peur fait consulter, & le conseil n'est iamais des choses où il n'apparoist point d'esperance.

De ce qui engendre la confiance.

CHAPITRE XI.

LA confiance s'engendre en nous, quand nous estimons que si les maux aduiennent, les remedes n'y manqueront pas pour s'en sauuer, ou pour les reparer : & quand nous voyons de grands secours, ou plusieurs, ou tous les deux ensemble : De n'auoir point fait d'iniure, & n'en auoir point receu: De n'auoir aucuns qui ayent emulation de nous: ou s'il y en a, qu'ils soient sans pouuoir : ou s'ils sont puissants, qu'ils soient amis, ou qu'ils ayent bien merité de nous, ou nous d'eux: Si on est en plus grand nombre, ou de plus grande valeur, ou tous les deux ensemble, que les aduersaires. De penser auoir fait plusieurs choses, sans auoir esté en peril: ou si on a esté plusieurs fois au peril, qu'on en soit eschappé: Car il y a deux moyens qui empeschent les homes d'apprehender les perils : à sçauoir, quand ils ne les ont pas experimentez, ou qu'ils sont assurez d'auoir du secours pour s'en tirer: comme il aduient és perils de la mer: là où ceux qui nauigent, & ne l'ont pas autresfois éprouué, demeurent avec confiance, & vn esprit assuré, de ce qui est prest à aduenir: parce qu'ils ne le connoissent point : & ceux là aussi qui sont assurez d'y pouuoir remedier par l'experience qu'ils en ont faite. Quand tels perils que ceux quise presentent, n'ont point fait de peur aux personnes qui leur sont semblables, ou moins puissantes, ou à ceux qu'ils estiment excéder de puissance : tels que sont ceux qu'ils ont vaincus ou surmontez, ou d'autres plus puissants qu'eux, ou pour le moins d'egaux à eux: Quand on estime de posséder plus parfaitement & d'auantage des choses, pour lesquelles ceux quiles ont, sont redoutez : comme de grandes richesses, force de corps, grand domaine & territoire,

grand

grand nombre de grands appareils de guerre, de toutes sortes ou de plusieurs: De n'auoir offensé personne, ou fort peu, ou tels qu'ils ne sont pas à craindre: Et sur tout si on pense auoir fait son deuoir en pitié enuers Dieu: & en somme de ce que les choses qui nous doiuent sauuer sont prochaines; que celles à craindre ne viendront point, ou que ce ne sera de long temps: & que les choses dont on peut conjecturer la volôité de Dieu, sont fauorables: comme estoient anciennement les réponses des auspices & des oracles: car attendu que l'ire qui est de sa nature propre à engendrer la cōfiance, ayant accoustumé de naistre, non de faire iniure, mais de la receuoir: & estant raisonnable de croire que Dieu est en ayde, à ceux qui ont esté iniurié: on conjecture de ces signes, la faueur de Dieu: parce qu'on a receu iniure, dont l'ire vient, qui rend l'homme confiant. Quand celuy qui assaut preuient le peril: parce qu'estant desia préparé en vne certaine maniere, & non surpris à l'improuiste, il se fait à croire que l'affaire reüssira, cōme il desire, ou que s'il n'en aduient ainsi, qu'il n'en receura, ny sur le fait, ny apres aucun dommage: au moyen dequoy il a de la confiance.

Au respect de quelles personnes on est honteux.

CHAPITRE XII.

PArce que la honte est vne imagination & soubçon de mauuaise opinion conceüe de nous seulement, & qu'on ne tient conte que de l'opinion de ceux qu'on estime: il s'ensuit que nous n'auons honte, que par le regard des personnes dont nous faisons cas, & que nous estimons; & tels que sont ceux qui nous admirent, & ceux que nous admirons, ou desquels nous désirons estre tenus en admiration & en estime, & en estre honorez: & generalement tous ceux desquels nous ne mesprisons pas l'opinion ny le iugement: De ceux qui ne sont pas subiects à la mesme vilanie & erreur; y ayant de l'apparence, qu'ils auront vne opinion contraire à nous en cela: De ceux qui ont peu d'inclination à excuser & à pardonner les erreurs d'autrui: parce qu'ainsi que celuy pardonne facilement ce qu'il a de coustume de faire, & ne l'attribuer pas à vice à autrui: tout au contraire on a opinion que celuy tiendra à vice, ce qu'il n'a pas accoustumé de faire: à cause dequoy on a honte de luy: De ceux qui ne nous ont iamais refusez de rien: car on peut presumer de là, que c'est qu'ils nous estiment & admirent. Et par la mesme raison, de ceux qui nous prient de quelque chose, pour la premiere fois: parce que iusques alors ayant tousiours eu bonne opinion de nous, nous prenons garde de ne la leur faire pas perdre: & tels doiuent estre ceux qui recherchent nostre amitié, montrant par là, de n'auoir rien connu que de bon en nous: & ceux qui sont aussi nos anciens amis, lesquels n'ont iamais rien veu en nous, qui ne soit louable: de ceux de l'ayde desquels nous auons besoin, en vne chose que nous n'espererions pas obtenir d'eux, si nous estions en mauuaise opinion parmy eux; & cela en deux manieres: à sçauoir premierement s'ils sont presents pour voir le fait: Ainsi que Cidia dit fort bien, en la harangue qu'il fit sur la distribution qu'on traictoit de faire à Athenes, des champs & des possessions des Samiens; priant les Atheniens de s'imaginer en cette action, que tous les peuples de la Grece estoient presents en rond, à l'entour d'eux. Secondement, quand ils sont si pres, que le rapport leur en peut estre fait aysement. Et de là vient, que ceux qui sont tombez en quelque miserable & calamiteux estat, ne voudroient pour rien du monde y estre veus, de ceux qui autresfois auroient eu emulation d'eux: attendu que c'est chose propre à l'emulation, de faire cas, d'estimer, & d'admirer. La raison de tout cela est, que la honte est plus grande en la presence de ceux deuant lesquels on la craint; qu'en leur absence: A cause de quoy on dit, que la honte est dans les yeux; & elle va croissant quand on se voit en la presence de ceux qui connoissent nos fautes. Et parce que ceux qui peuuent rapporter vn fait honteux, à ceux deuant lesquels on a honte, les rendent en certaine maniere presents: on a aussi honte deuant eux, mais on n'a point de honte de ceux qui sont estimez d'un chacun ne dire pas vray, & par consequent ny des bestes, ny des enfans.

De ceux qui sont touchez de commiseration.

CHAPITRE XIII.

LA compassion, c'est vne douleur d'un mal prochain qui nous paroist apporter quelque grande affliction, ou la mort mesme, à vne personne qui ne la pas merité: & que

nous estimôs tel qu'il nous puisse arriuer, ou à quelque personne qui nous appartienne. Les hômes que la cômiseratiô esmeut, à cause des maux qu'ils voyêt en autrui, estimât qu'ils leur peuuent arriuer, ou aux leurs, ce sont ceux qui les ont desia éprouuez en eux, & en sont eschappez: Les vieillards à cause de leur prudence & experience: les imbeciles & les timides & les sçauants, à cause qu'ils sont fort considerez. Ceux qui ont pere & mere, enfans ou femme: car telles personnes qui leurs appartiennent, côme choses propres, sont soubmises à ces maux là: Ceux qui n'ont pas de passions regardantes la vaillance: à sçauoir la cholere, la fiance, qui ne considerent point l'aduenir: & pour les mesmes raisons ceux qui n'ont pas de disposition d'estre outrageux: car ceux qui le sont, ne pensent pas souffrir iamais aucun mal.

De ceux qui ne sont point touchezz de compassion ou misericorde.

CHAPITRE XIV.

LA commiseration estant d'un mal apparent, qui nous peut arriuer, ou à des personnes qui nous touchent. Ceux qui sont reduits en vne si grande misere & calamité, que leur extremité les exempte de pouuoir plus rien souffrir, n'ont point de commiseration. Semblablement ceux qui sont fort heureux, n'estimant pas à cause des biens qu'ils possèdent, qu'aucun mal leur puisse arriuer: laquelle opinion ils mettent aussi entre les biens. Ceux qui sont surpris de quelque extreme peur: car l'espouuement de leur mal propre, les empesche d'estre emeus de celui d'autrui. Ceux qui ont opinion qu'il n'y a point de gens de bien, n'ont pas de compassion: car tous les melchans meritent d'auoir du mal. Les superbes sont peu misericordieux: parce qu'en mesprisant les autres, ils pensent qu'ils meritent de souffrir tout ce qu'ils endurent.

Des choses qui emeuuent à compassion.

CHAPITRE XV.

IL paroist par la definition que nous auons donnee à la compassion, quelles sont en general les choses qui l'excitent: mais neantmoins nous en toucherons quelques vnes: à sçauoir, la souuenance que les accidents du mal que nous voyons en vn autre, nous puissent arriuer, ou à quelqu'un des nostres: Ou quand nous craignons qu'ils nous puissent arriuer, ou à eux à l'aduenir: Voir quelqu'un qui n'a point d'amis, ou fort peu (ou qu'on arrache d'avec ses amis ou compagnons) voir arriuer du mal à quelqu'un d'où il doit attendre du bien, & principalement si cela aduiert souuent: Et tout de mesme s'il arriue quelque bien, quand il n'y a plus de remede au mal: Ou s'il n'a iamais arriué de bien à quelqu'un: Ou si estant arriué, il n'en a peu iouir: De ceux qui nous sont familiers, amis ou parents, s'il ne nous sont extremement proches, & comme nostres: Car enuers ceux cy, nous y sommes côme enuers nous mesmes: A cause dequoy le Roy Amasis voyant mener son fils à la mort, ne ietta point de larmes: comme quand il vit passer son amy mendiant: parce que le premier est terrible, & cettuy-cy pitoyable: & les choses terribles sont autres que les choses dignes de commiseration, & puissantes quelquesfois de chasser la compassion: & bien souuent viles à induire au contraire: combien que ceux qui n'ont pas encores receu les maux terribles, mais sont prests à les recevoir, emeuuent à compassion, ceux qui sont semblables & pareils d'age, de mœurs, d'habitudes de l'ame, & de dignitez: parce que ces egalitez font paroistre que nous sommes exposez à semblables maux, & qu'ils nous peuuent arriuer. Toutes les choses mauuaises qui nous sont peur, en nous doutant qu'elles nous peuuent aduenir, sont capables de donner de la compassion, quand nous les voyons arriuer en autrui. Le mal à venir ou passé de long temps, n'emeut pas à compassion, s'il n'est comme fait présent, par certaines paroles, gestes, actions, habillemens, ou autres choses semblables.

Des

Des choses dont on s'indigne, & de ceux qui sont enclins à l'indignation.

CHAPITRE XVI.

L'Indignation n'est pas des biens de la vertu, ainsi qu'il n'y a point de commiseration en leurs contraires: car ainsi qu'on ne s'indigne point d'un homme qui est iuste, vaillant, & semblables, on n'a point commiseration des meschans affligés: parce que les vns & les autres sont dignes de ce qu'ils ont. Mais on s'indigne pour les richesses, pour la puissance, pour la noblesse, pour la beauté, & semblables: & plus pour ceux de la fortune que pour les autres: à cause de quoy, parce que l'antique possession a quelque ressemblance à l'estre naturel, les biens nouvellement acquis, pour lesquels on est réputé heureux, sont plus soubmis à l'indignation, que ceux que nous auons de long temps, ou par succession de nos ancestres: d'autant que les antiqués possesseurs sont estimez iouir de ce qui leur appartient vraiment, & que les nouueaux possèdent le bien d'autrui: car ce qui est tousiours d'une mesme maniere, & en un mesme estat, semble estre vray: & ce qui est nouueau au contraire. Or d'autant que toutes sortes de biens ne conuiennent pas à toute personne indistinctement, mais selon vne certaine proportion, entre ceux qui les possèdent (car de belles armes ne conuiennent pas à l'homme iuste, mais bien au vaillant:) quand vne personne vertueuse a quelque sorte de biens, qui ne luy sont pas fort utiles, cela engendre de l'indignation: & si un inferieur entre en cōpetance avec son superieur, & principalement en vne mesme chose, où la superiorité ou inferiorité soit fondée, la chose est indigne. Ceux là sont disposés à s'indigner qui sont dignes de grands biens, & qui les possèdent: parce qu'il n'est pas iuste que ceux qui ne leur sont pas semblables, possèdent de semblables biens: Et au contraire, les courages bas, les esprits seruelles, & ceux qui sont de peu d'honneste vie: ou tels qu'ils tiennent l'honneur en peu de compte; ceux là ne sont point touchés d'indignation: parce qu'il n'y a aucune chose de prix dont ils fissent digne. Semblablement ceux qui sont vertueux & de bon iugement, parce qu'ils sçauent discerner les merites d'autrui, & sont ennemis de ce qui est indigne, & iniuste: les ambicieux des choses, auxquelles ceux qu'ils en estiment indignes paruenient: & vniuersellement ceux qui estiment dignes de certaines choses, dont ils reputent les autres indignes.

De ceux qui sont enuiez.

CHAPITRE XVII.

L'Enuie est sur ceux qui sont semblables, égaux, ou pareils, de nation, de race, d'age, de profession, de gloire, de richesses, sur les choses qu'ils estiment leur estre bien seantes, & qu'ils pensent deuoir auoir: ou en la possession desquelles ils excedent peu, ou sont de peu excedez. Sur ceux qui sont proches de temps, de lieu, d'age, & de gloire: à cause de quoy on dit que la proximité engendre l'enuie: Sur ceux avec lesquels on a cōpetance & dispute en certaine maniere, entre ceux qui desirent & cherchent d'auoir les mesmes choses que nous desirons, soient coriuaux ou ennemis: l'enuie a accoustumé de naistre entre-eux: dont vient le prouerbe, le Potier enuie le Potier: Sur ceux qui sont prêts d'auoir les choses que nous deuons auoir, ou que nous auons autresfois possedees: à cause de quoy les vieux sont enuieux des ieunes. Mais l'enuie n'est pas avec ceux qui estoient il y a mille ans, ny avec les morts, ny avec ceux qui habitent en pais eslongnez, ny avec ceux que nous excedons, ou desquels nous sommes excedez de beaucoup, à nostre iugement, ou à celuy des autres.

De ceux qui sont enclins à l'enuie.

CHAPITRE XVIII.

Ceux qui pensent auoir conquis toutes sortes de biens, de façon qu'il leur en manque peu, sont enclins en l'enuie: à cause de quoy ceux qui sont de grandes choses, &

N n iiii

heureusement sont enuieux : parce qu'ils pensent que tout ce que les autres acquièrent du bien, leur est osté : ceux qui sont fort honorez en quelque chose, & principalement en sapience, & en felicité : les ambitieux sont plus enuieux que les non-ambitieux : & vniuersellement tous ceux qui cherchent gloire de quelque chose, en sont enuieux : les pusillanimes aussi : parce que toutes choses leurs semblent grandes : Ceux qui ont obtenu quelque chose avec peine, ou en vn long temps : ou qui ne l'ont peu obtenir : enuient ceux qui l'ont obtenué sans peine, ou promptement : & ceux qui ont depensé beaucoup d'argent, pour quelque chose, enuient ceux qui ont obtenu la mesme chose pour peu, ou vne semblable.

De ceux qui sont enclins à l'emulation.

CHAPITRE XIX.

Ce v x là sont enclins à l'emulation, qui se sentent dignes des biens qu'ils n'ont pas, & les voient en autrui. Mais personne ne s'estime digne des biens qu'il pense luy estre impossible d'auoir : & de là est, que les ieunes gens & les magnanimes sont ordinairement touchez d'emulation. Ceux aussi qui possèdent des biens dont les personnes honorables sont dignes, comme richesses, amitez de plusieurs, charges, auctoritez & semblables : parce que connoissant qu'ils couiennent & sont deus aux vertueux, ils ont de l'emulation de tels biens. Ceux qui ont eue leurs progeniteurs, ou ceux de leur sang, ou leurs domestiques, ou ceux de leur nation, ou de leur mesme patrie, estiment & honorent en quelques sortes de biens : ont accoustumé d'auoir de l'emulation de tels biens, s'estimant en estre dignes, & qu'ils leur appartiennent comme propres.

De ce qui excite l'emulation.

CHAPITRE XX.

Puisque les biens honorables excitent l'emulation, les vertus en sont la matiere propre & cause d'un tel effect : & toutes les choses semblablement, qui peuuent estre utiles à apporter de la commodité, ou quelque bien fait à autrui : Car ceux qui confèrent de tels biens, & les vertueux sont honorez : les biens aussi dont on iouit, comme les richesses & la beauté, plus que la santé. Ceux là auxquels plusieurs desirer & recherchent de ressembler, en estre connus, estre leurs amis : Ceux qui sont admirez de plusieurs, & mesmes de ceux qui ont de l'emulation d'eux. Ceux qui sont pareils ou égaux : & ceux dont les Poëtes, les Orateurs, ou les Historiens, recitent les louanges.

Des mœurs des ieunes gens.

CHAPITRE XXI.

Les ieunes gens sont fort enclins & aptes à desirer, & s'estimant assez puissants, pour paruenir à leurs desirs, ils se mettent à la suite des choses où ils aspirent. Mais entre toutes les cupiditez, ils suivent celle de Venus, & en sont incontinents. Ils sont muables en leurs desirs, & s'en degoustent, & les mesprisent promptement : leurs cupiditez sont vehementes, mais elles ne durent pas : car leurs desirs sont aigus, mais non grands : ressemblant à la soif, & à la faim des malades : Ils sont enclins à l'ire, laquelle est acre en eux, & puissante de leur faire suiure ce qu'ils appetent. Elle les surmonte & emporte, quand il y va de l'honneur & de la reputation : car leur ambition ne peut endurer le mespris : & ils supportent impatiemment quand ils estiment qu'on leur fait iniure. Ils sont naturellement cōtumelieux, pensant acquerir par l'outrage qu'ils font à autrui, vne certaine superiorité sur luy, & l'exceller : en quoy ils prennent du plaisir & de la delectation. Ils sont ambitieux d'honneur & contentieux : car la ieunesse desire d'exceller : & la victoire est vne certaine excellence. Ils sont plus desirieux de l'honneur & de vaincre, qu'ils ne sont affectionnez à l'argent : car n'ayant point encores experimēté la pauuete, il ne les passionne pas. Ils sont simples & libres, & non malicieux ny doubles, faute de connoissance des tromperies du

ries du monde. Ils sont faciles à croire ce qu'on leur dit, n'ayant point encores esté beaucoup trompez, à cause de leur bas aage: Ils sont pleins d'esperance, parce qu'ils ont le sang chaud de leur nature, comme ceux qui sont remplis de vin: & qu'ils ont esté peu frustrés de leur attente. Ils passent principalement leur vie en esperance: car elle regarde l'aduenir, comme la memoire le passe. Et les ieunes gens ont beaucoup de temps à venir, & peu de passé: à cause de quoy ils n'ont presque rien de quoy se souuenir, & peuuent quasi esperer tout. Leur esperance en toutes choses fait qu'ils sont trompez aisément. Ils sont plus vaillants en cet aage, à cause que la cholere l'allume facilement en eux, & qu'ils sont pleins d'esperance: dont l'une empesche qu'ils ne craignent, & l'autre est cause qu'ils sont confians. Car celui qui est en cholere ne craint rien: & celui qui espere bien, le confie. Ils sont subiects à estre honteux, n'ayant point encores connoissance d'autres choses honteuses, que de celles dont on les a instruits. Ils sont magnanimes, à cause que la fortune en leur peu d'aage, ne les a point encores abbatus, & qu'ils n'ont point d'experience des perils: & puis la magnanimité fait que l'homme s'estime digne de grandes choses: qui est le propre de ceux qui sont pleins d'esperance. Ils preferent en leurs actions l'honnesteté à ce qui est utile: Car ils vivent plus selon l'institution des mœurs, à quoy on les a nourris: que par discours ou ratiocination, laquelle regarde l'utilité: & l'institution vertueuse, vise à ce qui est honneste seulement. Leur aage est plus desirieux qu'aucun autre d'auoir des amis, & des compagnons: prenant plaisir à conuerser & viure ensemble. Et parce qu'ils n'ont point encores pesé les choses selon l'utilité, ils ne mesurent leurs amis qu'à la deléction: leurs erreurs penchent plus tost en l'excez, qu'au defaut: (côté le precepte du sage Chilon:) car ils aiment trop, ils haïssent trop, & ainsi de leurs autres actions. Ils pensent sçauoir toutes choses, & l'affirment: qui est encores une des causes qui les fait tresbucher en l'excez. Les iniures qu'ils font, c'est plus tost pour outrager, que par malice: Ils sont enclins à la compassion: parce qu'ils estiment que chacun soit homme de bien, mesurant les autres par leur simplicité: à cause de quoy ils croient facilement qu'ils n'ont pas mérité ce qu'ils souffrent: Ils prennent plaisir à rire & à dire le mot: parce que dire le mot, c'est une espece de contumelie temperee.

Des mœurs des vieilles gens.

CHAPITRE XXII.

LEs vieilles gens & ceux qui sont aduancés d'aage, sont ordinairement contraires de mœurs à la ieunesse: car parce qu'ils ont déjà veu beaucoup d'années, erré, & esté trompez en plusieurs cas: & outre cela qu'il y a beaucoup de choses imparfaites, & subiettes à defaillir: ils n'affirment rien asseurement, & estiment tout moins qu'il ne faut, & demeurent tousiours comme douteux, sans donner determinement leur sentence: Ils disent plus tost qu'ils pensent ainsi, que de le sçauoir: à cause de quoy flottant entre l'affirmer & le nier: Ils adioustent tousiours en leurs paroles, *vn Peut estre, ou vn Par aduerture*: disant toutes choses de cette sorte, & nulles resoluement, ny determinement. Ils sont malicieux, & enclins à soubçonner tout en mauuaise part. Ils sont soubçonneux, parce qu'ils sont incredules: & incredules, à cause de la grande experience qu'ils ont des choses du monde: de quoy il arriue qu'ils ne sont pas excessifs à aimer ny à hayr: mais suiuant le precepte de Bias, ils aiment comme pouuant hayr: & hayssent comme pouuant aimer: Ils sont pusillanimes, à cause que les longues années ecoulées, leur ont diminué & abaïssé le courage: aussi n'aiment-ils rien de grand ny de superflu: mais seulement les choses qui sont nécessaires, pour le soutien de leur vie. De quoy il aduiet, qu'ils ne sont pas liberaux: Car les facultez sont une des choses nécessaires à la vie: & eux sçauent par experience, que l'acquisition en est difficile, & la perte facile: Ils sont timides & preparez à craindre toutes choses, comme estants disposés d'une maniere contraire aux ieunes gens: car ils ont le sang froid, & ceux-cy chaud. De sorte que la vieillesse prepare le chemin à la peur, attendu que la peur est une certaine froideur. Ils sont fort desirieux de la vie, & principalement sur la fin de leurs iours: car la cupidité est des choses absentes: & cela extremement appeté, de quoy on a besoing. Ils sont subiects à se plaindre plus qu'il ne faut: attendu que cela est une certaine pusillanimité. Ils vivent selon l'utile & non selon l'honneste, plus qu'il n'est bien seant: à cause qu'ils s'aiment extremement: Car l'utile est vn bien qui nous peue

suruenir, & l'hônesté l'est simplement en soy, sans auoir egard à vn autre. Ils sont plus ebonrez que honteux: car parce qu'ils ne se soucient pas de l'honnesteté, comme de l'utilité, ils ne font cas de leur reputation, ne se laissant pas volontiers aller aux esperances: tant à cause de l'experience qu'ils ont, que plusieurs choses sont defectueuses, & arriuant bien-souuent selon le pis: qu'à cause de leur timidité: & viuent dauantage selon la memoire, que guidez d'esperance: parce que ce qu'il leur reste à venir de la vie est peu, & ce qui est passé beaucoup: car l'esperance est des choses à venir, & la memoire des passées. Cette mesme cause aussi les rend grands parleurs: car prenant vn singulier plaisir à se souuenir des choses passées, à cause qu'ils ne sont plus si propres pour les presentes, & qu'ils manquent d'inuention à leur entretien, ayants les esprits foibles, & l'imagination moins forte, ils ne se lassent iamais de les raconter. Leur ire est aiguë, mais infirme: & parce que de leurs cupiditez les vnes ont du tout defaillie, & les autres sont affoiblies: ils ne sont pas beaucoup poussez par elles en leurs actions: ains ils les dressent toutes à l'utilité. Et pour ces mesmes raisons, ils sont fort propres à la modestie: car le feu de leurs passions est passé: & eux se rendent serfs du gaing. Ils guident plus leur vie par ratiocination, que par accoultumance: car celle la est de l'utilité, & celle-cy de la vertu. Ils sont iniure plus par malice & pour iniurier, que par contumelie. La commiseration leur est fort familiere: mais nō pour la mesme cause, qu'elle l'est aux ieunes gens: car elle prouient d'humanité en ceux-cy, & aux vieillards d'imbecilité, laquelle leur fait paroistre, que tous maux leur peuuent arriuer; & qu'ils sont pres de les receuoir, dont la commiseration naist: à cause de quoy, ils sont subiects à se plaindre, ne disant gueres le mot pour rire, & ne sont pas de bonne compagnie ordinairement.

Des mœurs de l'age viril.

CHAPITRE XXIII.

ARistote dit, que la plus grande vigueur de l'age viril, pour le regard du corps est, de trente à trente cinq ans: & quant à l'esprit, iusqu'à quarante neuf. En cet age là, les hommes sont de mœurs moyennes entre la ieunesse & la vieillesse, ellongnez de l'excez de l'une & de l'autre: de sorte qu'ils ne se laissent pas trop emporter à la confiance, qui vient de l'audace, ny à la crainte: mais sont disposez comme il conuient, au regard de l'une & de l'autre: Ils ne sont pas credules, & ne iugent que selon la verité: Ils ne sont auaricieux ny prodigues, mais tiennent le chemin commode aux choses: & sont tout de mesme pour le regard de l'ire & de la cupidité: Ils sont modestes, sans auoir faute de vaillance: chose qui ne se trouue pas ensemble és ieunes, ny és vieillards: car les ieunes gēs sont vaillants & non modestes: & les vieillards modestes, & timides. En somme tout ce que la ieunesse & la vieillesse ont de bon separement chacun à part, se trouue en l'age viril: & toutes les choses, en quoy elles excèdent ou defaillent, sont avec mediocrité, & commodement és hommes de cet age.

Des mœurs des nobles.

CHAPITRE XXIV.

Les nobles sont fort addonnez à l'ambition: & ceux qui sont les plus nobles, d'auantage que les autres: dont la raison est, que chacun s'estudie d'augmenter ce qu'il possede: & la noblesse n'est qu'une splendeur de l'honneur acquis par les majeurs, que les nobles possèdent. Ils sont enclins à mespriser vn chacun, & mesmes ceux qui ressemblent à leurs majeurs: parce que les honneurs qu'ils ont eu long temps auparauant, sont plus honorables, & propres à la vanterie, que les nouueaux. La noblesse consiste principalement en la vertu de la race: & la generosité à ne fortigner point de la vertu de ses majeurs: ce qui n'est pas tousiours és nobles: car il s'en trouue plusieurs qui sont abiects & bas de courage, arriuant bien souuent vne certaine fertilité aux races des hommes, comme és terres: lesquels fils sont vertueux, ils engendrent des vertueux: & puis apres la race s'abastardit: de sorte que les ingenieux deuenient d'humeur furieuse: comme il est arriué aux descendants d'Alcibiades, & du premier Denys: & ceux qui estoient d'esprit tranquille, degenerent en

rent en pesants, paresseux : tels que ceux qui sont venuz de Cinon , de Pericles , & de Socrates.

Des mœurs des riches.

CHAPITRE XXV.

Les riches sont ordinairement outrageux & superbes , dont l'abondance de leurs richesses est cause : parce que l'argent estant le prix des autres biens , par lequel leur valeur est estimée : il semble à ceux qui les possèdent , qu'ils peuuent auoir toutes les choses , en les achetant : au moyen de quoy , la disposition de leur esprit est telle , comme s'ils possédoient de toutes sortes de biens. Ils sont encores contumelieux , pour la mesme cause que les ieunes gens : à sçauoir parce qu'ils pensent acquerir par l'outrage qu'ils font à autrui , vne certaine superiorité sur luy , & l'exceller : en quoy ils prennent fort grand plaisir. Ils sont fort delicats , à cause de leur nourriture en delices , prouenant de la commodité de leurs biens : & vanteurs , arrogants de leurs richesses : parce que les hommes ont de coutume de s'occuper autour des choses qu'ils aiment , & admirent : & les riches croient que tous les autres tiennent les richesses en la mesme estime & admiration qu'eux. Ce qui n'est pas sans raison du tout : à cause qu'ils voyent plusieurs personnes auoir besoing de ceux qui possèdent des richesses : comme Simonides le Poëte exprima , en respondant à la femme de Hieron qui demandoit , lequel estoit à preferer d'estre riche , ou Philosophe , Qu'il voyoit tousiours les Philosophes autour de la maison des riches. Outre cela leur arrogance vient de ce qu'ils s'estiment dignes de commander aux autres : d'autant qu'ils pésent auoir les choses qui donnent cette dignité. Les iniures , & les outrages que font les riches n'ont pas accoustumé de naistre de malice : mais plustost de contumelie , & d'incontinence : quand ils commettent adultere , ou qu'ils battent quelqu'un. En somme les mœurs des riches sont telles , que celles d'un fol , qui seroit en prosperité. Mais il y a difference entre les mœurs des riches de nouueau , & de ceux qui le sont de longue main : parce que toutes les mauuaises conditions & proprietés des riches sont beaucoup pires , & nouuellement enrichis : d'autant que la nouueauté des richesses , est suivie de l'ignorance de les posseder , & d'en bien vser.

Des mœurs des potentats ou constituez en auctorité , & de ceux qui ont la fortune prospere.

CHAPITRE XXVI.

Quelques vnes des conditions des riches , sont és hommes puissants : mais en parties meilleures & plus supportables : car les personnes esleues en dignité & puissance , tiennent plus de conte de l'honneur , & ont plus du viril , que les riches : parce qu'ils tendent à faire de belles actions , que leur puissance leur permet d'entreprendre , & donne la faculté de mettre à fin. Ils sont plus diligents aussi : car ils sont contraincts pour conseruer leur puissance , d'y penser & en auoir soing. Ils sont plus honnestes & graues , que fascheux & rudes : car l'honneur & la dignité qui les conserue , leur estant renduz , ils se moderent en leurs façons : d'autant que cette venerabilité n'est autre chose qu'une morosité adoucie & bien composee. Si les puissants se mettent à faire iniure , ce n'est pas pour de petites choses , mais pour de grandes. Quant à ceux qui ont la fortune prospere , ils semblent incliner aux mœurs des nobles , des riches & des puissants : toutesfois ils sont plus superbes & desraisonnables : à cause de leur bonne fortune , qui leur apporte trop de confiance. Mais en recompence , ils sont plus pieux enuers Dieu , & plus affectionnez : croyant que les biens que la fortune leur enuoye , viennent de luy.

Les mœurs des pauures , des mal-heureux , & de ceux qui n'ont point de puissance , peuuent estre conués par celles que nous venons de descrire : car les contraires sont conués par leurs contraires.

DE LA POLITIQUE.

LIVRE SIXIESME,

Auquel il est traité de la Religion, montré que la Chrestienne est
donnée de Dieu, & la felicité contemplative & l'a-
ctive comparees ensemble.

*Qu'il doit y avoir vne vraye Religion, contenant la maniere dont Dieu
veut estre adoré par les hommes.*

CHAPITRE I.



Une religion estant vne des principales parties de la Republique, & la plus necessaire pour la conseruer: car sans elle on ne peut auoir Dieu fauorable, ny lier les hommes ensemble d'un nœud assez fort: il est requis d'en traiter es Politiques plus particulierement que i'en ay fait es Morales: Ioinct aussi qu'ayant dit au commencement de cet œuvre, que la doctrine chrestienne estoit vn meilleur moyen de connoistre la felicité de l'homme, & d'y paruenir, que la Philosophie: il ne reste plus de lieu pour s'en acquiter qu'en ce liure qui est le dernier de mon œuvre. Mais afin que les Philo-

sophes ne se plegnent point, qu'en supposant la doctrine chrestienne pour estre de Dieu, & enseigner la seule vraye religion, sans le prouuer par la raison, dont les hommes vsent entre-eux: ie procede en Philosophie, par vne voye qui n'est pas philosophique: Je veux, auparavant que de venir à la comparaison de ces deux moyens l'un avec l'autre: montrer par raison humaine, qu'il doit y auoir vne vraye religion des hommes enuers Dieu, que la chrestienne est seule vraye religion: sa doctrine enseignée de Dieu aux hommes: & que ce que les Iuifs en ont estimé scandale, & les payens folie, est vne profonde sapience.

Pour le regard du premier point, tout homme qui a du iugement reconnoistra tousiours, que la raison commune à tous les hommes, nous oblige à exercer la vertu de iustice, les vns enuers les autres, pour conseruer l'egalité & rendre à vn chacun ce qui luy appartient; sans quoy l'homme qui est animal sociable ne pourroit viure heureusement en aucune societé. Au moyen de quoy nous deuons honorer & seruir, non seulement nos peres & meres, parce qu'ils nous donnent l'estre & la vie en quelque sorte, secondement apres Dieu: mais aussi nostre patrie, nos Princes & magistrats: d'autant qu'ils contribuent en certaine maniere, à nostre bien estre: & generalement tous ceux, qui excellent sur nous, soit par leur auctorité, ou à cause de leur vertu. Or Dieu par sa pure bonté nous a creé de rien, donné tout l'estre que nous auons, & le nous conserue encores tous les iours, en nous conduisant & gouvernant continuellement par sa providence, avec vne telle dependance de luy, que si son secours venoit à manquer, nous perissions au mesme instant, plustost que la lumiere ne cesse sur l'horison, quand le Soleil n'y luit plus: comme nous l'auons montré. Doncques la raison nous oblige à l'aymer, honorer & seruir. Et d'autant que la grandeur des biens-faits que Dieu depart aux hommes, surpasse infiniment ceux qu'ils recoient des hommes, il s'ensuit que l'obligation que nous auons de l'aymer, honorer, & seruir, surpasse celle que nous auons enuers tous les hommes.

Outre ces raisons, l'homme est encores obligé à rendre ces deuoius à Dieu: parce qu'il a esté constitué par luy sur toutes les creatures de la terre & de la mer: & fait Roy du monde inferieur. Cela se peut remarquer, en ce que ce mode n'est pas créé pour les bestes brutes, puis qu'elles en sont indignes: attendu qu'elles ne connoissent point le Createur. Ce n'est pas aussi pour les Anges, qui sont des esprits purs, n'ayant point beoing de liou corporel, pour resider; ny de viandes, pour se substantier. C'est encores moins pour le Seigneur

gneur du monde: puis qu'eternellement il a bien esté auparavant, par infinis siècles, sans le service de ce monde, & sans que rien manquât à sa gloire: comme tout cela a esté montré. Car il resulte de là, que c'est pour l'homme, pour son service, & pour la nourriture du corps humain: que ce monde a esté créé: & s'ensuit que l'homme ayant proprement pris & receu luy seul, comme Dieu a donné seul: & estant né pour le connoître, & le sçavoir luy seul, entre toutes les creatures corporelles: il est obligé de leur debte & de la sienne: & redeuable du benefice de Dieu, pour elles toutes, qui luy sont soubmises & faites pour le servir. Il faut doncques que l'homme honore, reuer, & serue le createur commun, pour luy & pour toutes ces creatures, afin de s'acquiter de son deuoir.

La iustice des hommes qui s'appelle pieté pour le regard de nostre patrie, de nos peres, meres, & parens de degré en degré: & qu'on nomme obseruance au respect de nos superieurs, porte le nom de religion, en ce qui concerne Dieu, & est la vertu selon laquelle nous le deuons seruir, honorer, & reuerer: comme le premier principe & la cause dont nostre estre, & nostre bien-estre depéd, en son origine, en sa conseruation & en sa duree, de quelque sorte que ce soit. Cette vertu de religion est la plus propre chose qu'ait l'homme, entre tous les animaux: car pour le regard de la parole, de la raison, & prudence: il semble plus ost leur estre superieur, qu'eux n'y auoir point de part du tout: aussi n'est-il iamais decouuert d'hommes en aucune region, quelque sauage & barbare qu'elle fust, à sçauoir comme d'estre sans police, sans Princes, sans Magistrats, sans l'usage des maisons & d'habits: où il ne se soit trouué quelque espee de religion, de prieres, & de sacrifices parmy eux: chose qui montre bien, que la société mesme, pour le bien-estre de la vie, n'est pas si naturelle à l'homme, comme est la religion.

Or ainsi que nous sommes obligez & redeuables à Dieu, par toutes les sortes de benefices que les hommes ont iamais receuz, & sont capables de recevoir: & comme la bonté & la vertu est infiniment parfaite; semblablement, nous sommes tenus de le reconnoître, de le seruir & de le reuerer, le plus purement & de la meilleure & plus parfaite maniere, qu'il nous sera possible: non seulement pour nous acquitter de nostre deuoir, à cause des bien-faits receuz de luy: mais aussi afin qu'apres nous les auoir continuez en cette vie, nous y rendant bien-heureux, autant que nostre condition le porte en l'estat present: il luy plaïse nous faire iôïr en l'autre, de la dernière fin & felicité, pour laquelle nous sommes nais: & qui consiste en nostre parfaite vnion avec luy, par la plus parfaite connoissance, que nous en pouuons auoir: & par le plus parfait amour que nous luy pouuons porter: (comme nous l'auons montré,) retournant par ce moyen au principe, dont nous sommes partis: ainsi qu'en vn cercle, les lignes partent du centre & y retournent.

Or ne pouuants mieux proceder en la religion, qu'en seruant Dieu selon sa volonté, & n'y ayant point de moyen de la sçauoir, ou que par le discours humain, comme les autres choses que nous connoissons par ratiocination: ou par son instruction de luy mesme, nous reuellant de quelle façon nous y deuons comporter: il faut par necessité, que nous recourions à l'un de ces deux moyens. Pour le regard de la raison humaine, ie dy qu'on ne peut pas prouuer par la lumiere nee avec nostre entendement, chaque atticle de nostre foy immediatement, & de premier abort, comme on les peut defendre par elle, contre toutes objections: & faire connoître qu'ils ne sont pas repugnans à la raison naturelle: bien qu'ils soient elleuez par dessus elle, & ayent leurs principes supernaturels: Mais ie dy qu'on peut conduire par la raison commune à tous les hommes, non barbares ou brutaux, à la diuinité de l'autheur de la religion Iudaïque: montrer qu'elle a esté vraye religio, iusqu'au temps que Iesus-Christ a publié la sienne: & que la Chrestienne, qui a esté antee sur elle & luy a succédé en certaine maniere: comme la perfection & son accomplissement, est aussi reuelée de Dieu & la seule vraye religion. Et secondement la mesme raison peut montrer generalement, à tous ceux qui sont capables de discours, que la doctrine ou religion Chrestienne, est la plus excellente, plus pleine de sapience, & plus propre à paruenir à la fin de l'homme, de toutes celles qui ont iamais esté inuentees, & porté le nom de religion. En quoy il paroïstra, que comme la sapience Diuine auoit pourueu les autres animaux de moyens pour leur fin, & l'homme mesme en ce qui est de son corps: elle n'a pas defaillie à nostre ame, pour ce qui concerne son salut. Et partant il s'ensuiura, que la raison humaine nous montre mediatement & en general, ce qu'elle ne montre pas immediatement de premier abort, & en particulier, de la religion Chrestienne: qui est le second point que i'ay à montrer.

Que la nature des preüues doit estre diuerse, selon que la nature des choses à prouuer est diuerse.

CHAPITRE II.

AV PAR AVANT que de venir au second point, il faut noter & se souuenir, qu'Aristote nous a amplement instruits, que c'est manquer de raison, de demander d'autres raisons & preüues d'une chose, que celles que sa nature peut porter. Carce qui est de la physique ou metaphysique, ne se demontre point par des raisons mathematiques: ny les mathematiques par des raisons physiques ou metaphysiques: ny aussi peu ce qui est des morales, par les raisons des autres sciences: comme les raisons des morales ne demontrent point ce qui appartient à le physique, mathematique, ny metaphysique. Et neantmoins chacune de ces choses, qui tombe sous ces sciences, peut estre connue certainement, par les raisons qui sont conuenables à la nature de chacune. Quant à ce qui est des morales, desquelles j'ay à faire pour le commencement de ma preüue: si Dieu n'auoit point donné vn moyen aux hommes pour connoistre leur verité, & de ce qui s'est fait au passé: ils ne s'amuseroient point à la rechercher, ny ne souffriroient pas, que la posterité de ceux qui ont fait de belles actions, & merité de la republique; iouïst des preeminences & priuileges, qui ont esté concedez par le passé à leurs ancestres, par dessus leurs concitoyens. Ils feroient encores moins punir ceux qui sont acuzez de quelque crime, iusqu'à les priuier de la vie, selon l'exigence du cas: s'il n'y auoit vn moyen qu'ils creussent certain, pour en connoistre la verité; bien que ce ne soit pas des raisons metaphysiques, physiques, ny mathematiques. Et qui voudroit estant conuaincu par raisons morales, nier qu'Alexandre le Grand, ait fait vne expedition en Asie; où il osta l'Empire des Peres à Darius: ou que Iules Cesar, ait subiugué les Gaules, donné commencement à la reuerſion de l'Empire Romain en Monarchie: que de là est descendu l'Empire de Grece: & depuis celuy d'Allemagne, qui dure encores auourd'huy: ou bien qui voudroit douter que Charlemagne eust esté Roy des François: que le Roy S. Louys ait mené des armes outre mer contre les infidelles: celuy là feroit tenu pour manquer de sens commun, & de la raison, dont vsent tous les hommes.

Que la religion Iudaïque a esté donnée de Dieu, & vraye religion en son temps.

CHAPITRE III.

IE dy doncques maintenant que la religion Iudaïque a esté donnée de Dieu: parce que les liures des Hebreux, (que nous appellons le vieux Testament) où il nous est enseigné que Dieu est l'auteur de la religión qui y est contenuë; sont veritables & dignes de foy. Or que ces liures soient veritables, cela paroist en plusieurs manieres. Premièrement, par leur style & par la façon dont ils procedent: car ils ne sont point dressez avec ornement, ny avec art de langage, pour faire paroistre les choses dont ils traittent, plus grandes ou moindres que leur verité: comme sont les autres liures procenant de l'esprit des hommes, desquels ils suiuent ordinairement les passions. La Philosophie procede par des principes, connus naturellement & verifiez par experience & induction: La mathematique a ses notions communes, ses definitions & ses demandes, qu'il luy faut conceder: La rhetorique & l'eloquence sont garnies d'artifices, & employent de l'industrie & de la façon, pour rendre ce qu'elles traittent agreable, afin de le couler doucement en l'ame & l'insinuer plaissamment: mais les paroles de ce liure n'apportent aucunes preüues, arguments, raisons, ny artifices, pour prouuer ce qu'elles disent, combien qu'il semble incroyable, & ne procedent que par vne autorité souveraine & de puissance paternelle, qui veut estre creüe. Ainsi quand ces paroles si hardies sont dites à l'entree de ce liure: Au commencement Dieu crea le ciel & la terre, &c. C'est plustost par vne maniere de commandement, de les croire absolument, que pour les persuader en les insinuant par vne douce

douce voye, sans qu'il puisse paroistre aucune cause de cette autorité absolue, que la verité du fait.

Secondement si ces liures qui sont composez sans art & sans aucune raison pour persuader, ne rapportoient la verité: les auteurs qui les ont escrips, n'eussent peu esperer qu'on eust creu les choses miraculeuses qu'ils racontent: veu qu'ils sont par dessus la puissance de la nature: & n'y a point de raison, pourquoy ils eussent escript des choses pour n'estre pas creties: car il ne s'estoit iamais parlé de rien si estrange, que ce que Moÿse a fait deuant le Roy d'Egypte, en la presence de Iannes & Membres, Magiciens de ce Roy, & les plus renommez du monde, comme Plin meisme le tesmoigne: ny d'un tel effect, que de fendre la mer d'un coup de verge, & laisser un chemin libre, pour passer six cents mille hommes à pied sec: auparavant que Moÿse l'eust fait. Ce miracle fut augmenté incontinent, apres par la perte de Pharaon & de son armee, qui demeura submergee en cette meisme voye, voulant passer apres Moÿse, pour exterminer le peuple de Dieu: au moyen de quoy les Egyptiens qui fouloient noyer les enfans des Hebreux; perirent eux mesmes par les eaux. C'est chose manifeste qu'on ne se persuaderoit iamais que six cents mille hommes demeurans en un desert sterile & infructueux, peussent estre nourris l'espace de quarante ans, sans qu'on leur portast des viures d'aucune autre Prouince, & sans que leurs vestemens s'vassent. Il ne s'estoit aussi iamais parlé de murs de ville abbatus au son des trompettes, comme ceux de Iericho, lors qu'elle fut prise & saccegee par les enfans d'Israel: ny que le cours d'un fleuve se fust arresté, ses eaux s'elevant en montagnes, pour laisser un passage sec & libre, à la meisme multitude de peuple: comme il arriva au Iordain. Mais entre les autres, celui-là est par dessus toute imagination, que le Soleil soit demeuré ferme, sans se mouvoir, pour donner loisir à un homme, de poursuivre & de faire ses ennemis, comme il aduint pour Iosue: & qu'une autre fois ce meisme astre, Roy des planettes, & de toutes les estoilles, ait rebroussé son chemin, au commandement d'un simple homme, comme il fit pour Esaye.

En troisieme lieu, parce que ces liures ont plus de monuments, de marques, & de tesmoignages de leur verité, qu'aucune histoire des plus grands & celebres Empires, qui ayent iamais esté: Car non seulement les Philosophes qui ont voyagé en Egypte & Iudee, ont communiqué avec les Hebreux de leur doctrine: comme Pythagoras, Platon, & Aristote meisme, selon qu'il est rapporté par Clearchus le Peripateticien: mais aussi plusieurs autres nations en ont eu la connoissance. On peut assigner pour raison de cela, que la diuine providence auoit voulu, que plusieurs siecles auparavant la naissance temporelle de Iesus Christ, il y eust un peuple en terre, parmy lequel son Fils naquît, & prist extraction de sa race, auquel il fust promis; attendu de luy, & reconnu pour tel estant venu: & où il y eust des Prophetes, pour annoncer sa venue, deuant le temps qu'il fust arrivé: & declarer les signes par lesquels il deuoit estre connu, lors qu'il viendrait; & d'où finalement, sortist la doctrine pour illuminer le monde: suivant ce que dit Esaye: De Sion sortira la loy, & la parole de Dieu de Hierusalem. Et cette meisme diuine providence voulut pour cet effect, que ce peuple qui luy estoit dédié, fust remarqué & distingué entre toutes les nations: non seulement en ce qui est de la religion, mais aussi en plusieurs autres choses: comme en la maniere de viure, en ses habits, & signamment en la Circuncision: & qu'avec cela il conuersast parmy les autres peuples, qui sont en diuerses parties du monde: soit en y allant habiter volontairement, ou y estant transporté captif, ou exilé, comme il est arrivé deuant la venue de Iesus Christ, & encores plus depuis, iusqu'à maintenant, afin que ce qui est succédé arrivaît: à sçauoir que les peuples acquissent par la conuersation des Hebreux, quelque certaine connoissance de la religion, & du Dieu qu'ils adoroient: & que leurs liures & Prophetes estans epanchus par toutes les parties du monde avec eux, cela seruist au salut des Gentils: & qu'ils fussent parmy ces peuples, comme prescheurs de la venue du Mediateur. Tout cela paroist euidentement estre fait, par une speciale volonté de Dieu: en ce que nous ne lisons point, qu'aucune autre race ou nation, ait iamais esté ainsi epandue, sans perdre son nom: la connoissance de son origine, ny ses tiltres & liures.

En quatrieme lieu, toute la doctrine de ces liures ne tend qu'à craindre d'offenser Dieu, à l'aymer & à l'honorer. La loy qu'ils contiennent est remplie de sapience, & de perfection: & n'y en eut iamais qui donnast en si peu de paroles, tant de connoissance de Dieu & de

ses œuvres. Les cas humains qui sont presque infinis, s'y trouvent réduits en vn abrégé fort petit : mais si plein de sens, & en comprenant tant, que tous les liures des mœurs qui ont iamais esté faicts par tous les Philosophes ne les scauroient esgaler. Or toutes ces choses qui n'ont peu estre comprises en plusieurs siècles, par les plus grands Philosophes, (qui voudra rechercher d'où les Hebreux les auroient peu apprendre, eux qui sont les plus anciens escriuains de tous :) il trouuera que Dieu seul en peut estre l'auteur, & que les hommes n'en sont que l'instrument, ainsi qu'ils le rapportent. Et puis outre cela les poincts de doctrine, qui ne peuuent naistre en l'esprit de l'homme, comme entre autres, le temps de la creation du monde, celuy de l'euement des Prophetes, la conception & enfancement d'une Vierge, montrent que c'est vn œuvre de Dieu : comme aussi toutes les narrations de ces liures, sont en son honneur : ses misericordes enuers les humbles y sont montrees, & sa iustice contre les orgueilleux : des combats, des batailles, & generally de tous exploits de guerre, le succes en est demandé à Dieu : & la gloire de la victoire attribue à luy seul : les poésies de ces escrits, ne sont point des louanges de folles ou sales passions, faisant de vice vertu : (qui est le subiect ordinaire des Poëtes) ce n'est point l'honneur de leurs auteurs où elles visent ; tout exhorte à la vertu & à la gloire de Dieu. Si David n'eust esté agité d'un autre esprit que d'homme, & qu'une passion autre que d'homme, & d'autres plaisirs qu'humains ne l'eussent touché : le subiect de ses victoires, de son exil, de ses infortunes, & de ses folles amours, estoit assez ample, pour occuper sa langue & sa plume. Mais il auoit gusté d'autres plus grands biens que cela, pour lesquels il donnoit tout au seruire, à l'honneur, & à la louange de Dieu ; duquel il les auoit receus : toutes lesquelles choses, montrent, que l'esprit de Dieu est l'auteur de ces liures : & qu'ils ne tendent qu'à représenter la verité.

Et finalement ces liures contiennent plusieurs propheties, dont le succes conforme à ce qu'elles predisoient est arriué long temps apres qu'elles ont esté publies, tant pour le regard de l'estat & religiō des Iuifs, de leur Empire, gloire, decadēce, ruine du temple, & dispersion de leur nation, que de Iesus Christ, & de l'establissement & amplitude de son Eglise ; lesquelles propheties sont escrites plusieurs siècles auparavant que Iesus Christ parust au monde, & sont contenues dans les liures des Iuifs, qui ont esté plus curieux de les conseruer inuiolables, qu'aucune nation dont nous ayons la memoire, n'a esté soigneuse de garder les liures de sa loy : car ils posoient en cela leur felicité & la mort pour peine de qui les eust corrompus. Nous connoissons par la Philosophie, qui est la raison humaine mesme, que Dieu seul peut commander à la nature, & arrester le cours des loix qu'il luy a establies, changer le destin, & aneantir tout s'il vouloit, par la mesme puissance qu'il a creé l'vniuers de rien : & qu'aucune creature n'a le pouuoir d'elle mesme, de produire de tels effets. Et partant quand nous voyons arriuer des choses qui excèdent la puissance de nature, & contre l'ordre de ses loix : nous deuons conclure necessairement par ces miracles, que c'est la puissance Diuine qui opere, & est l'autrice de tels effets. Or l'euement de toutes les propheties miraculeuses, escrites dans les liures des Iuifs, montre si clairement qu'elles prouient d'une puissance superieure à la nature, & par dessus le temps, qu'elle anticipe & deuanee : que ce seroit estre sans raison, & priué de sens commun, de ne reconnoistre pas qu'elles procedent de l'esprit de Dieu : & qu'il est auteur de la religion des Hebreux : comme le vieux Testament nous l'enseigne : & que partant, ce que ces liures enseignent, est veritable.

Que Dieu est auteur de la religion Chrestienne.

CHAPITRE IV.

DIEU quid dispose toutes choses suauement, & atteint d'une extremité à l'autre, par des moyens conuenables & proportionnez à cet effet : a procedé à doner sa religion aux hommes, selon l'ordre qu'il a accoustumé de donner l'accroissement & la perfection aux choses. A cause de quoy on peut remarquer trois periodes principales en l'assemblée & congregation des hommes qui adoroient & reueroyent en vraye religion le grand Dieu, createur de l'vniuers : car ils furent premierement sans loy escrite, se conduisant seule-

seulement selon ses inspirations & commandemens verbaux, & selon que la raison naturelle leur dictoit. La seconde fut sous la loy donnee de Dieu par Moysen au peuple Hebrieu, sur le mont de Sinay; comme tout cela se voit dans le vieil Testament. La troisieme, c'est sous la grace apportee par Iesus Christ, duquel la loy durera iusqu'à la conformation du siecle. A ces trois diuerses periodes ou estats de la vraye religion, correspondent trois progrez, qui se remarquent en la generation de l'homme. Le premier est depuis le point de la conception, iusqu'au septiesme iour, pendant lequel temps, l'ambryon vit & reçoit nourriture & accroissement, par l'ame vegetatiue, comme les plantes. Le second se mesure depuis le septiesme iour, iusques au milieu du second mois ou enuiron, durant lequel espace il vit d'une vie animale: & au lieu de l'ame vegetatiue qui luy seruoit de forme, reçoit la sensitiue qui succede en sa place, & fait les deux offices. Le troisieme commence depuis le milieu du second mois: auquel terme, l'ame raisonnable arriuant, chasse la sensitiue, & supplée ses actions, & celles de la vegetatiue: accomplissant seule les operations de l'une & de l'autre; outre les siennes propres, qui sont de beaucoup plus excellentes. Doneques quand la loy Iudaïque fut arriuee à la fin de sa duree, que Dieu luy auoit prefixe; & comme il estoit predit dans les liures mesmes que les Iuifs conseruoient chèrement: Iesus Christ vint au monde, selon la promesse que Dieu leur auoit faite peu apres la cheute de nos premiers progeniteurs, de leur enuoyer le Messias: & donna la perfection & l'accomplissement à l'ancien loy, ostant la Hierarchie de la Synagogue, & la colloquant en son Eglise; qu'il institua pour demeurer à jamais iusques à la conformation du siecle. Or que Iesus Christ auteur de la religion Chrestienne, soit fils de Dieu, & Dieu luy mesme, comme l'histoire Euangelique l'ateigne, il y en a plusieurs preuues.

La diuinité de Iesus Christ se preuue, premierement par les propheties, qui sont contenues es liures des Iuifs, escriptes plusieurs siecles auparauant qu'il soit apparu au monde: elles parlent de sa naissance temporelle, de sa vie, de sa mort, & du progrez, & de l'estendue, & de la gloire de son Eglise. Iacob predit que le sceptre ne seroit point osté de Iuda, ny le Legislatteur d'entre ses pieds iusqu'à ce que Silo fust venu, que les Iuifs interpretent le Messie, ce qui a esté accompli en Iesus Christ: car il s'est trouué qu'à son aduenement Herodes qui estoit estranger, auoit usurpé la royauté, & esteint la race royale, sans espargner ses propres enfans: l'arriuee en terre de Iesus Christ, qui est le Messias promis aux Hebrieux, pour venir sauuer le monde, y est predit: Le temps de son aduenement: Sa naissance d'une Vierge: Sa race: Le lieu de sa naissance: Qu'il seroit Dieu & homme: Le meurtre des petits enfans à sa natiuité: Qu'alors la paix seroit vniuerselle: Qu'il ne seroit point connu, à cause de son extreme demission: Qu'il enseigneroit la parole de Dieu: L'excellence & pureté de sa vie: Ses œuvres merueilleuses: La trahison de Iudas qui le liura aux Iuifs: Le prix qu'il fut vendu: Son entree en Hierusalem sur une asne: La fuite de ses Apostres à sa prise: Les iniures, les soufflets, les crachats qu'il receut: Sa prison, ses douleurs, sa passion: Sa mort violente: Le genre de sa mort: Le fort jetté sur ses vestemens apres sa mort: La derision & le mespris là où il fut enués les hommes: Sa resurrection: Son Ascension au ciel: Sa gloire à la dextere de Dieu: La venue du saint Esprit: La vocation des Gentils, pour adorer le Dieu d'Israel: La destruction de l'idolatrie: Qu'il seroit connoistre vn seul Dieu: Qu'il y auroit reformation de mœurs: L'amplitude de son Eglise: Son estenduë en tout le monde: Sa magnificence: Son affluence: Que les Rois des nations s'y soumettroient & seroient alliez de ses mamelles: Et la destruction des autres sectes & fausses religions.

Toutes ces choses sont predites dans les liures des Hebrieux, ainsi qu'elles sont arriuees, & encores plusieurs autres, comme elles se peuvent voir es liures d'Adrianus Finus, & de Galatinus, qui les ont recueillis fort amplement. Les Chrestiens n'ont point composé les liures des Hebrieux: ils sont tousiours demeurez entre les mains de leurs plus grands ennemis: à sçauoir les Iuifs qui les possèdent encores maintenant, bien que ce ne soit pas de bonne foy, & les portent, comme Bibliotecaires de l'Eglise Chrestienne, par toute la terre où ils errent miserables, sans aucun siege propre ny affermé, se trouuant en ceste desolation qui leur est predite par les mesmes liures, pour n'auoir pas reconnu leur Messie. Comme aussi il y est prophetisé que les Gentils seront conuertis à la vraye doctrine, & receus avec ceux des Iuifs qui croiront en Iesus Christ.

Nous auons aussi dans l'Euangile diuerſes prediſtions, que Ieſus Chriſt a faites luy meſme, dont l'euénement a conſirmé la verité; comme entre autres celle du genre de mort dont on le feroit mourir; Que ce ſeroient les Iuiſ: Que Iudas ſeroit le traître, qui le liureroit: ſa reſurreſtion de mort à vie le troiſieſme iour. Et finalement allant au gibet & portant la croix pour y eſtre crucifié, il predit la deſtruction de Hieruſalem, avec les calamitez qui aduiendroient aux Iuiſ. Il a encores prophetiſé la perſecution que ſouffriroient les Apoſtres & Diſciples: Qu'après ſa mort vne multitude infinie mourroit pour l'amour de luy: mais que plus le nombre des mourants ſeroit grâd, que celui des croyants ſ'augmenteroit; Que le ſang de ſes Martyrs ſeroit comme vne ſemence qui produiroit beaucoup de fruit; & que ſa doctrine ſeroit publicke par toute la terre; ſes Apoſtles ſe faiſant ouïr en toutes les parties d'icelle. Il conſtitua ſainct Pierre l'un de ſes Apoſtles, pour eſtre ſur ſon troupeau: luy predit le genre de mort, dont il le deuoit glorifier, tel qu'il le receut en la ville de Rome; laquelle eſt maintenant le ſiege de ſes ſucceſſeurs: tenant l'Empire ſpirituel des Chreſtiens, au lieu du temporel, dont elle eſtoit le chef en la meilleure partie du monde, du temps des anciens Romains. La prophetie de la Vierge ſa mere, que toutes les nations la diroient bien-heureuſe, ſ'accomplit perpetuellement par toute la terre, où il y a des Catholiques: & le parfum que la Magdelaine eſpandit ſur le chef de noſtre Seigneur, & l'office qu'elle fit, eſt celebré par tout le monde; ſuiuant la prophetie de Ieſus Chriſt: là où la memoire d'infinis grands Rois & de leurs actes ſignalez eſt enſeñe d'un eternal oubly. Or toutes ces propheties faites pour Ieſus Chriſt, & par Ieſus Chriſt, pour montrer ſa Diuinité: ſont autant de teſmoignages diuins qu'il eſt vrayement Dieu: car Dieu ne peut mentir; duquel il eſt certain qu'elles procedent: n'y ayant que luy ſeul qui puiſſe predire de telles choſes.

La ſeconde preuve ſont les miracles que Ieſus Chriſt a faitſ, qui ſont rapportez dans l'hiſtoire Euangelique: à ſçauoir reſſuſciter des morts; Reſtituer la veüe à des aueugles: Faire ouïr des ſourds: Cheminer; des impotents: Guarir pluſieurs malades, preſents & abſents: Chaffer des eſprits immôdes hors des corps humains: & le tout par ſa ſeule volonté, par ſon commandement, & par ſa parole. A ſa naiſſance en Bethleem vne eſtoille nouuelle fut remarquée au ciel, par les Sages qui les conduiſit vers luy: A ſa mort le Soleil & la Lune cacherent leurs lumieres, eclipsant l'un & l'autre, contre le cours de nature: & le troiſieſme iour il reſſuſcita de mort à vie. Ieſus Chriſt n'a pas faitſ des miracles ſeulement durant ſa vie, cependant qu'il conuerſoit icy bas parmy les hommes: mais encores infinis autres après ſa mort: car premierement le troiſieſme iour qu'il fut crucifié, il ſe reſſuſcita luy meſme en vie, triomphant de la mort, ſelon qu'il l'auoit predit: qui eſt vn miracle ſi ſenſible, qu'on ne peut ne voir pas, qu'il procede d'une cauſe Diuine. Or faire des miracles en confirmation de la doctrine qui ſe preſche, c'eſt autant que de produire Dieu pour teſmoin de ſa verité, & pour l'autoriſer: car il n'y a que luy ſeul qui puiſſe faire des miracles immediatement, ou mediatement par ſes Saints, ou par quelque autre choſe que ce ſoit. Doncques celui qui a reſtitué à l'aueugle, ce qu'il n'auoit pas de ſa natiuité, aſſez declaré qu'il eſtoit le ſeigneur de la nature humaine: & celui qui a changé la nature des eaux en vin, eſt auſſi createur de la nature de toutes les eaux. Et pour cela auſſi, comme ſeigneur de la mer il y eſt entré, & a cheminé deſſus, comme s'il ſe fuſt pourmené ſur la terre. Par la multiplication des pains, le raſſaiement des hommes qui ſ'en fit, & le reſte qui en demeura; on ne peut douter que Ieſus Chriſt ne ſoit l'auteur de ces choſes, & qu'il n'ait la providence du monde. Auſſi alors qu'il ſouffroit la mort, toute la fabrique du monde le confeſſoit ſon Seigneur, & la nature ſa ſeruant; car le Soleil ſe detournoit, les montagnes ſe fendoient, la terre trembloit, & les hommes auſſi, de peur qu'ils auoient de ces cas extraordinaires.

Nous ſçauons que Ieſus Chriſt a fait ces propheties & ces miracles par le nouveau Teſtament, duquel nous deuons croire l'hiſtoire vraye, en conſiderant la condition de ceux qui l'ont eſcrite, leurs motifs, leur croyance, la qualité des choſes qu'ils ont eſcrites, & la maniere dont elles ſont eſcrites. La condition des Euangelistes eſt hors de pluſieurs ſouſpçons qu'on pourroit prendre: car ſe ſont pauvres gens ſans moyen, groſſiers, ignorans des lettres, artiſans, nourris batbarement à la coſte de la mer, ſ'occupant à la peſche du poiſſon pour la plus part, ou à quelque abieſt exercice, incapables d'artifices pour deceuoir les hommes de moyen, habilles, ſçauants, polis, & d'autorité. Les motifs qui ont accouſtumé

coustumé d'inciter les hommes à quelque entreprise: c'est l'utilité & profit, la delectation & le plaisir, ou la gloire & l'honneur; aucune desquelles choses ne se trouue point auoir meu ceux qui ont publié l'histoire Euangelique. Carce n'a point esté pour flatter & louer quelque Prince dont ils aient esperé du support, des biens, ny des honneurs mondains: ce n'a point esté pour amasser des richesses; au contraire ils les mesprisoient, & ont tousiours voulu viure en pauureté: ç'a esté encores moins pour acquerir de la louange du monde, & de la gloire: car au lieu de la rechercher ils s'humilioient & abaissoient le plus qu'ils pouuoient. Et pour le regard de la delectation, on sçait que le loyer qu'ils ont receu des peuples, ausquels ils annonçoient Iesus-Christ, n'a esté que tourmens, que cruauté, que persecutions, & toutes sortes de calamitez. Il ne paroist point qu'ils ayent eu autre dessein ny but, en la publication de la vie, de la doctrine, de la mort, & de la resurrection de Iesus-Christ, que d'executer sa volonté: à sçauoir de l'aller prescher par tout le monde, comme il leur auoit commandé. C'est chose tres certaine que les Apostres & disciples de Iesus-Christ croyoient qu'il estoit Dieu, comme ils l'ont publié; & que le salut des hommes dependoit de croire en luy, d'y esperer & de l'aymer: car s'ils ne l'eussent creu autre qu'un pauvre homme, honteusement pendu en vn gibet, ils ne se fussent pas mis à publier & escrire sa vie & sa mort, ny à courir la terre avec tant d'incommoditez en preschant sa doctrine, pour en receuoir tant de persecutions & de calamitez qu'ils ont souffertes. Or leur croyance estoit tres-bien fondee: car ils auoient veu, touché, & bien considéré tout ce qu'ils annonçoient de la vie, de la mort, de la resurrection de Iesus-Christ, & des ses miracles: à cause de quoy ils n'auoient aucune apparence de raison d'en doubter non plus que ceux qui considerent l'histoire. On pourroit bien estimer que des hommes trompez en leur imagination, hazarderoient leur vie pour des vaines esperances qu'ils auroient conceuës de quelque felicité fausement imaginee: mais pour vne chose de fait, veuë & touchée, se trouuer douze homes, gens de basse condition, simples & grossiers de leur nature pour la plus part, sans aucun artifice, infirmes & pusillanimes, auant la mort de leur maistre: ne se proposant rien de ce qu'il poulsse les autres hommes aux entreprises, qui ont esté voyager par toutes les parties de la terre avec vne extreme pauureté, avec des labeurs infinis, des opprobres & des tourmens, sans autre motif que pour annoncer & tesmoigner en chaque lieu, selon qu'il leur estoit commandé, que celuy qu'ils auoient non oüy dire & imaginé, ains avec lequel ils auoient vescu & conuersé; & veu eux mesmes honteusement eleuer en vn gibet, & pendre entre deux larrons, puis resusciter de mort à vie: est fils de Dieu, & Dieu tout ensemble: & mourir tous là dessus: il ne se peut conceuoir qu'en les puisse auoir fait conspirer en cela, l'entreprendre ny l'executer, que la verité de la chose, pour le tesmoignage de laquelle ils estoient bien aysez de souffrir & de mourir: se confiant es promesses de Iesus-Christ, & se tenant assurez de l'effet, par l'experience qu'ils auoient de sa verité, de sa bonté, & de sa toute puissance. Il est certain que le but de tout historien est d'estre creu, & d'acquerir de la reputation, & non du blasme de son labeur; & partant les Euangelistes n'eussent pas osé escrire des choses faites de leur temps, autrement qu'elles estoient arriuees: attendu qu'au lieu de faire effect par ce moyen, ils eussent esté conuaincus de mensonges, par vn million de personnes viuâtes au meisme temps, en Hierusalem, & en la mesme region, qui les pouuoient demcitr, & rendre ridicules, comme les Iuifs n'eussent pas manqué, s'il se fust peu faire pour iustifier leur action contre Iesus-Christ, & pour cacher leur honte. Finalement celuy qui veut persuader en escriuant, choisit des choses manifestes d'elle mesmes, ou qui se puissent monstrer par le sens, par l'experience, par la raison, ou par quelque autre maniere apparente: & au contraire ce liure estant d'un stile clair, simple, & nud, sans aucun art ny rethorique, affirme des choses douteuses, incertaines, & incroyables à nostre intelligence: comme qu'une Vierge a conceu sans compagnie d'homme, enfanté vierge, & demeurée vierge encores apres son enfante-mēt: Que Iesus-Christ est resuscité le troisieme iour de sa mort, & plusieurs & diuers miracles faits par luy en sa vie: toutes lesquelles choses pouuoient estre sur le champ conuaincues de faux par les Iuifs, si la verité n'eust esté telle. Quelle raison y a-t-il que si l'estoille n'eust apparu à la naissance de Iesus-Christ, laquelle conduisit les Mages vers luy; & que le tremblement de terre, & les eclipses du Soleil & de la Lune, aduenus à sa mort, n'eussent esté choses veritables, que les Euangelistes l'eussent osé escrire; puis que chacun auoit veu ce qui en estoit par tout le monde: attendu que par là ils eussent fait perdre le credit du reste de leur doctrine & de leur histoire. Et d'auantage eux sçachant que ce qui

plus scandalisoit les hômes môdains, & les retiroit de la foy de Iesus Christ, estoit les ignominies de sa passion, & le genre de sa mort en vn gibet: ils eussent teu ces choses s'ils eussent escrit d'un esprit humain, & en intention de leduire ou abuser: ou n'en eussent touché qu'un mot en passant: l'arrestant aux miracles qu'ils a faits; à sa resurreccion & à son ascension au ciel. Mais ils ont fait au contraire, se monstans plus diligens à reciter amplement les flagellations & tourments qu'il a soufferts, le gibet où il a esté pendu ignominieusement & les contumelies, que les choses où il paroisoit de la gloire euidentement, en ayant passé la plus grande partie sous silence. En quoy il se voit qu'ils n'ont point escrit d'un esprit humain, pour abuser le monde; ains seulement pour rendre tesmoignage à la verité. Or il sensuit de ce que nous venons de deduire, que l'Euangile de Iesus Christ, qui le dit estre Dieu, & auheur de la religion Chrestienne, est non seulement aussi digne de foy comme les autres histoires sans reproche: mais encores plus qu'elles, n'y en ayant aucune qui ait tant de preuves de son integrité. Et par là il y a autant de raison de croire que Iesus Christ est Dieu & sa religion veritable, selon que l'Euangile nous le rapporte: comme de croire ce que les historiens escriuent d'Alexandre le grand, de Cesar, d'Auguste, de l'Empire des Perles, des Grecs, des Romains, & autres semblables.

Les effects de la puissance de Iesus Christ, que le môde a veus & voit apres sa mort, sont aussi vrayement miraculeux: car que peut on demander de plus estrange & merueilleux, que voir vn homme pendu avec ignominie en vn gibet entre deux larrons: combatre en terre contre tous les Princes, Rois & Empereurs tyrans & legitimes: cōtre les Dieux de toutes les nations, contre toutes religions & sectes, cōtre les Philosophes & sages du môde, cōtre les peuples les plus farouches, & en somme contre les hômes: cōtre les diables, contre la puissance de la terre & des enfers, & en r'emporter la victoire: dōpter l'vniuers, le ranger sous ses loix & en triôpher, luy donnant sa religion, & se faisant adorer cōme Dieu; accomplissant ce qu'il auoit predict & promis à ses Disciples. Quel autre Empire eust iamais vn tel progrez en si peu de temps, & quelle autre puissance que celle du vray Dieu peut auoir destruit les autels & sacrifices des Idoles, les temples & les religions de tous ceux qu'on adoroit pour Dieux en terre, & que les Rois & Empereurs maintenoient de tout leur pouuoir? D'où vient que Iesus-Christ pauvre homme en apparence, & nud durant sa vie, qui fut fait mourir cruellement & avec ignominie, n'est pas seulement honoré, reueré, & adoré apres sa mort; mais que les vilaines mesmes & les opprobres qu'il receut de ses aduersaires, sont changees en honneur & en loüange. La croix qui estoit autres fois abhormee du monde, comme le honteux & miserable supplice des meschans, qu'on luy prepara pour vne vergongne perpetuelle; est puis apres eleuee en honneur & seuerence, glorifiée & sanctifiée, comme le signe & l'instrument de salut du genre humain: & beaucoup plus honoree que les couronnes des Rois & des Empereurs; puis qu'eux mesmes les ostent pour recevoir ceste marque: ils la portent sur leurs couronnes, sur leurs armes, es banieres & es batailles: & est plantee es entrees des temples, & dessus les autels. La Mere de Iesus-Christ est venerée comme Roynie du monde, pour l'auoir enfanté: elle est creuë Vierge, & sa virginité entiere encores apres l'enfantement. Les Apostres & Disciples de Iesus-Christ qui estoient tenus durant leur vie pour la lie du peuple & l'escume du monde: & generalement ceux qui ont souffert la mort le tesmoignant & confessant, ont esté apres sa mort plus honorez, que les Roys de la terre; & leurs corps morts, leurs sepulchres, leurs os, & leurs reliques, sont venerées par les Princes & Empereurs: tenants à grand honneur d'estre inhumez aupres d'eux. On les inuoque pour en estre assisté enuers Dieu, croyant qu'il les ayme, & qu'ils conuerfent familièrement avec luy, comme ses amis. Leurs images sont posees aux Eglises en honneur & reuerence, à cause qu'elles les representent; tous lesquels effects se peuvent dire autant de miracles tesmoignans la diuinité de Iesus-Christ. En somme considérant sa puissance contre les demons, & oyans les demons qui confessoient qu'il estoit le Seigneur comment en pourra-t-on doubier?

Il y a encore vne espeece de miracle pour le regard de ceux à qui Iesus Christ a premierement fait croire sa doctrine: car ce n'a point esté vne nation grossiere, ignorante & sans religion: mais aux Iuifs qui l'auoient veu & fait mourir: qui estoit vn peuple le plus ialous & exact obseruateur de la loy, qui se soit iamais trouué. C'a esté aux Grecs, la nation la plus polie & la plus clair-voyante de la terre, pour le regard des choses connoissables par la force naturelle de l'entendement humain: & entre lesquels la Philosophie (c'est à dire toutes les sciences) estoit la plus florissante & en perfection. C'a esté aux Romains, race d'hom-

mes

mes tres-puissants, entre lesquels la science auoit cours : gens valeureux qui auoient dompté tout le monde par leur puissance & par leur dextérité. C'a esté aux Gaulois, peuple d'esprit, subtil & le plus belliqueux de la terre. Et finalement c'a esté aux plus doctes & vigoureux esprits qui se soient iamais trouuez : toutes lesquelles choses sont autant de miracles.

Les moyens par lesquels Iesus-Christ a executé la conuersion du monde pour croire en luy, sont encores autant de miracles : car ce n'a point esté en faisant semer des esclairs ornez de l'art de Rhetorique, ny en enuoyant vn grand nombre d'excellents & eloquents orateurs parmy le monde pour le persuader. Ce n'a point esté en donnant ny en promettant ce qui flatte la nature & attire le cœur des hommes : à sçauoir les voluptez corporelles, les richesses, les sciences humaines, les honneurs, les dignitez, les Royaumes ny les Empires. Les forces dont il s'est seruy n'ont point esté de grandes armées, ny de braues, vaillants & experimentez chefs de guerre qui par des batailles gaignees ont ainsi soumis tout le monde à son obéissance. Mais pour subiuguer toute la terre & luy doner sa loy, Iesus-Christ a seulement enuoyé ses Apostres, pauvres gens de basse condition, simples artisans, pecheurs, publicains, sans estre nourris és lettres ny à la prudence & conuersation humaine, lesquels pour persuader ont vſé de paroles si simples, sobres, chastes, nuës, & sans art, qu'on ne peut dire que la Rhetorique ait eu part en leurs effets. Car tout au cōtraire ils cōmandoient en son nom de mespriser les voluptez, repugner à la nature, violer les loix & la force, se priver des delices sensibles de la vie, qui estoit le seul biē que la plus grāde partie du monde auoit alors en estime : ordōnant au lieu de cela, la pauureté, l'humilité, la tollerāce des iniures, & le mespris du mode, la faim, la soif, les labeurs, les trauaux, les tourments, & de renoncer à sa propre vie : & en somme tout ce qu'on reputoit auparavant horrible & à fuir. Et tout cela pour l'amour de luy seulement & sur l'esperance du loyer qu'il promet apres la mort. Par ces arts qui sont pour dissuader au lieu de persuader, & pour diuertir au lieu de conuertir à luy : par le sang de ses martyrs espandu & reluisant de tous costez : par le feu & par le ser qu'on leur faisoit souffrir. Iesus-Christ a subiugué les Empereurs, les Princes, les Rois, les tyrans, & leurs satellites & meurtriers, les sçauants & les ignorants, & les Dieux des nations : destruisant leurs autels, leurs idoles, leurs sacrifices & leurs temples, & en souffrant & non en agissant, ses disciples ont pris les villes où on les tenoit les captifs, & triomphé de ceux qui les menioient en triomphe. Aristote dit que la mort est l'extremité de toutes les choses extremes & terribles, laquelle tous les animaux ont en horreur & la fuyent, & sur tous l'homme en a le plus d'apprehension ; d'autant qu'il a le corps plus tendre, & l'imagination plus vive, pour apprehender le mal & la douleur de la peine : & de perdre avec la mort non seulement la vie, mais aussi tout ce que nous possedons avec elle : & neantmoins contre toutes ces horreurs de la nature, il y a vne multitude innombrable de toutes sortes d'ages, de conditions, & de qualitez, qui pour l'amour de Iesus-Christ sont courus à la mort asseuree, & non seulement les hommes, mais les simples & tendres vierges se sont iettees volontairement à milliers au martyre, allant decourir publiquement qu'elles croyoient en Iesus-Christ, avec tant de courage & d'asseurance, que les plus braues en estoient estonnez : & le tout pour l'honneur de son nom : donnant liberalement ceste vie chere & caduque, sur la seule esperance d'aller viure eternellement avec luy. Car pour faire naistre ce desir & ce courage & les animer à ceste guerre, il ne leur auoit point predit, qu'ils domineroient sur des peuples vaincus : mais qu'ils seroient fouettez és sinagogues, menez deuant les magistrats & condamnez : que pour gloire & triomphe ils se verroient liez, tourmentez, & crucifiez : & pour recompense de tout cela, qu'ils seroient bien heureux quand ils souffriroient toutes ces choses, & que qui perseuereroit, iusqu'à la fin seroit sauué. Et là dessus ils ont combattu, non à l'encontre des hommes mortels seulement, ains à l'encontre des esprits immortels : à sçauoir le Diable pour lors Prince du monde (car il estoit adoré) non pour les possessions de la terre & pour le gouvernement des Prouinces : mais pour l'esperance du Royaume des Cieux, & pour l'heritage de Paradis : non pour commander & seigneurier corporellement, mais pour receuoir vne eternelle couronne au seruite de leur Roy.

Quand vn nombre de grands personnages, esleuez par dessus le commun, en doctrine, en sapience, en prudence, en autorité, ont entrepris de faire recevoir quelque chose aux peuples qui la rejettent & s'y opposent : parce qu'encores que ce soit leur bien en verité, elle leur semble mauuaise contre leur bien, contre leur liberté, contre leur plaisir : & en

somme contre leur nature, & contre la coustume, & maniere de vie receüe parmy eux. Ce n'est pas chose estrange que peu à peu avec le temps, ce petit nombre de gens sages, prudents & d'autorité, l'emportent contre toute la multitude, bien qu'elle soit infinie: car la raison leur fait connoître pied à pied, que c'est pour leur bien: & les vns desferans à ces grands personnages, ils sont fuiuis de plusieurs autres, & puis de la plus grande part, & en fin de toute la troupe. Mais si ce sont quelques vns du bas peuple, gens simples inconnus, hors de leur habitation, sans experience, sans artifice, sans dextérité, sans prudence humaine, sans sapience, sans moyens, sans forces, sans autorité, il n'y a aucune raison ny apparence qu'ils puissent faire receuoir ce qu'ils annoncent contre le bien, la nature, le sens, & la raison en apparence; aux grâds personnages, aux prudens & sages du monde, aux Empereurs, aux Rois, aux Princes, aux Empires, aux republicques, aux estats, & aux peuples; renuerfant leur religion, leurs mœurs, les priuant des plaisirs, des delices, de la liberté, de leur vie, violentant & forçant leur nature, & la coustume receüe parmy eux de tout temps. Et partant cela est admirable que les Apostres, qui estoient du bas peuple, simples, grossiers, & en tout tels que nous auons dit, ayant peu, eux & leurs successeurs executer des choses si merueilleuses: à sçauoir de faire que les Dieux reuerrez & adorez par tous les siècles precedents, par toutes les nations, par les Rois & Monarques du monde, ayent esté foulez aux pieds, bruslez & fondus pour faire bassins, & chandeliers & autres semblables choses viles: que leurs temples, idoles & autels ayent esté mis par terre, razez, & leurs sacrifices abolis, & qu'en fin Rome & tout son Empire, la terre & les enfers ayent esté domptez. Ils ont fait croire à l'entendement humain, aux sçauans & aux ignorans, qu'un homme tenu pour fils d'un charpentier, fouetté, battu, puis pendu en un gibet entre deux larrons, par sentence du Iuge, & finalement mort, & enseuely au tombeau, estoit vray Dieu, Createur du Ciel & de la terre, & Seigneur de toutes choses de l'univers: & qu'estant cloüé en la Croix, il mouuoit les Cieux, & gouvernoit le cours du Soleil & de la Lune, & de tous les astres, qu'il estoit fils d'une Vierge, encores apres son enfantement. Ils luy ont fait eriger des temples & des autels, & changé par vne estrange merueille, les mœurs des hommes d'une vie si delicieuse & peruerse, en vne tres sainte & austere. Platon vn des sçauans Philosophes qui ait iamais esté, & vn des plus eloquents d'Athenes (ville en laquelle l'eloquence auoit pris sa naissance) apres auoir consommé plusieurs années pour attirer les hommes à l'amour de la vertu, en leur mettant deuant les yeux sa beauté & excellence, la gloire & l'honneur qu'ils en acquerioient, sans leur proposer ny peine ny labeur, n'a banny ny les vices ny osté les desordres du monde, & encore moins policé la republique: & nos pecheurs idiots, grossiers, denuez de tous arts & de lettres polies, ont changé le mode: & l'elloigné des vices innumerables, dont il estoit remply, ils l'ont esleué à l'amour & à l'exercice de la vraye religion & de la sainteté.

Tous ces moyens qui semblent contraires & impuissans pour de si merueilleux effets, ne doiuent point estre trouuez si estranges ny merueilleux, si nous considerons les autres causes: car la grace de Dieu touchant le cœur de ceux qu'il vouloit convertir, aussi bien que de ceux dont il se seruoit, comme d'instrumens pour les conuettir: & les miracles des Apostres & disciples confirmant leur doctrine, emouuoient les peuples qui les voyoient parler toutes sortes de langues, resusciter les morts, & guarir de toutes sortes d'infirmittez, de maladies, par la vertu & par le seul nom de Iesus-Christ: & non seulement le commun peuple estoit touché par ces signes & prodiges: mais les plus sages & mieux discourans Philosophes, iugeoient incontinent que rien ne peut vaincre ny violer les loix de la nature, que ce qui a fait la nature: de quoy ils concludoient la Deité de Iesus-Christ. L'Empereur Marc Aurelle rend ce tesmoignage, que se trouuant reduit à l'extremité en Allemagne par les Marcomans, la legion de Malte composée de Chrestiens, impetra par ses prieres la foudre du Ciel contre ses ennemis, & la pluye pour rafraichir son armée; à cause de quoy elle porta tousiours depuis le nom de Foudroyante. Les histoires sont pleines de faueurs extraordinaires, que l'Empereur Constantin receuoit visiblement de Dieu, depuis qu'il eust creu en son fils Iesus-Christ.

En somme les Chrestiens ont tant fait de miracles, que ce seroit vne espeece de miracle de les pouuoir reciter tous. Et ceste vertu de faire des miracles n'a pas esté donnée aux Apostres & Disciples de Iesus Christ seulement, qui ont conuerfé avec luy en ce monde; car les successeurs & disciples des vns & des autres, n'ont point manqué d'en faire aussi durant la primitive Eglise, & encores depuis es lieux où ils estoient requis, & principalement

palement quand il a esté question de planter la foy en quelque endroit: ainsi que l'experience le monstre encores tous les iours és Indes Orientales, en la Chine, au Japon & plusieurs autres lieux. Et si quelqu'un estoit si effronté menteur, ayant leu les histoires dignes de foy, que de nier ces miracles: celui doit estre vn plus grand miracle, que vn pauvre homme, fils de la femme d'un Charpentier, & pendu en vne Croix ignominieuse entre deux larrons, eust fait & obtenu tout ce qu'il auoit predit & vouloit, contre le monde vniuersel sy opposant, & la nature y repugnant. Car quel plus grand miracle, que de voir tant de peuple iusqu'aux nations les plus eslongnées, suiure vn homme miserable & abiect en apparence, & de mourir pour luy apres sa mort, sans y estre persuadé par des miracles; ains seulement par de pauures gens, simples artisans, ignorants des lettres, qui ne sçauoient ordinairement autre langue que la leur. Aussi ceux qui faisoient les entendus s'opposoient à ceste doctrine, aduoüoient ces miracles, mais que c'estoit par magie. Pauures gens, c'est vrayement par magie, entant que magie signifie sapience: car Iesus-Christ dont elle procede est la sapience de Dieu son pere. Mais quels magiciens: les autres cachent & dissimulent leur science de peur d'estre decouverts: & ceux-cy veulent faire connoistre la leur contre l'effort des Princes du monde & de la mort, malgré leur propre nature qui y repugneroit, si vne plus forte puissance ne les soustenoit. En somme si vn sot, arrogant & meschant homme (rel que seroit Iesus-Christ, s'il n'estoit Dieu, d'auoir osé, estant denué de moyens, s'en estre attribué le nom & la gloire) auoit accomply tout cela sans miracle, ce seroit le plus grand des miracles. Tous ces miracles & effets merueilleux sont attestés par toutes les histoires de temps en temps, & par tous les monuments qu'on peut auoir de la verité de ce qui s'est fait par le passé: en quoy rendant tesmoignage de la verité de la religion Chrestienne & de la Iudaïque en son temps, ce seroit contre toute raison d'en douter: car ces choses ne peuuent prouenir que de Dieu, lequel ne peut mentir.

*Responce aux obiections des Iuifs contre la verité
de la Religion Chrestienne.*

CHAPITRE V.

CONTRE ces raisons si fortes & concluantes pour la verité de la religion Iudaïque en son temps, & de la Chrestienne pour tousiours: on ne peut faire autre obiection que de nier du tout la foy de l'histoire, ou bien la reuocquer en doute pour le moins; mais les effets sont viuants de l'vne & de l'autre qui parlent. Et ce que les liures contiennent est attesté par des moyens plus certains qu'aucune des histoires de toutes les Republicques & Empires, auxquels nous adioustons foy, & tenons pour indubitables; qui est vne certitude assez grande pour s'asseurer de la verité. Car qui demanderoit en telles choses vne raison d'autre condition, seroit ignorant & ridicule: côme celuy qui voudroit traicter des morales par des demonstrations mathematiques, ou enseigner les choses naturelles par des raisons morales, comme il a esté dit. Or voyons ce que l'on peut obiecter contre ces religions. La Chrestienne a pour aduersaire les Iuifs auxquels elle est en scandale: les Payens qui l'estiment folie, & les Turcs qui la reprouuent, bien qu'ils reconnoissent Iesus Christ pour vn grand Prophete enuoyé de Dieu, & que sa religion a esté bonne iusques à celle de Mahomet, qui reçoit le vieux testament. Examinons ce qu'en disent les vns & les autres, & commençons par les Iuifs qui sont les plus anciens & cruels ennemis du Christianisme.

Quand les Iuifs nous nient ou reuoquent en doute la verité de l'histoire de Iesus Christ, nous respondons en particulier pour ce regard outre les preuves de sa verité, que nous auons données en general, qu'elle n'est point escripte par luy, ains contenue és Euañgiles, és Actes & Epistres des Apostres, hommes de leur nation: narrans les choses faites de leurs temps, & veüs par eux: Et bien qu'ils ayent escript en diuers lieux & en diuers temps, neanmoins ils se r'encontentent tous en vne verité, laquelle ils ont publicé & preschée haut & clair, durant la vie & en presence de ceux qui les en pouuoient redarguer: & au veu & sceü des Iuifs de ce temps-là, qui estoient leurs ennemis: lesquels n'eussent pas manqué à les conuaincre de fausseté, s'il y en eust eu en leurs paroles: chose qui estoit bien facile: car ils particularisent le temps, le iour & le lieu, la ville & le village, la maison, les personnes, les noms, & la plus part de cela à leurs portes en Bethanie, & Bethsaïde. en

Hierusalem: mesme nommant la rue, la porte de la ville, la Piscine, & semblables. Et néanmoins il ne s'en trouue aucun qui y contredise, quelque soin que les Pharisiens & autres tels enragez peussent apporter, de reprendre les actions de Iesus-Christ & des siens, dont ils auoient conüré la ruine, pensant par là euitier la leur, & celle de leur Synagogue, qu'il alloit destruisant, par sa doctrine salutaire & par ses miracles. De sorte que de faire passer le mensonge pour vray, contre l'animosité, la vigilance, l'autorité & la puissance de tels ennemis tousiours au guet: c'eust esté chose impossible à des gens simples pour la plus part, denuez de moyen & de pouuoir mondian, pour en faire accroire par artifice ou par force au peuple. Cela a esté cause que les Iuifs ne pouuant nier les miracles de Iesus-Christ qu'ils faisoient ainsi en public, & deuant leurs propres yeux: le refuge de quelques vns fut à dire, que c'estoit par magie, & qu'il operoit au nom de Belzebuth: mais cela est puerile. Car si Iesus-Christ eust esté Magicien & de la part du Diable, il n'eust pas ruiné l'Empire que le Diable tenoit alors sur le monde, dont il estoit adoré en infinis lieux, comme Dieu: Il n'eust pas destruit les autels des Demons, aboly leurs sacrifices, imposé silence à leurs oracles, en les rendans muets par leurs confessions mesmes, comme on sçait qu'il a fait. Et les Iuifs mesmes en leur Thalmut Hierosolymitain, tesmoignent plusieurs miracles faits au nom & en l'inuocation de Iesus-Christ apres sa mort. Et en somme tous ces miracles tendent à la gloire de Dieu, & à l'utilité des hommes, contre le Diable & ses supposés: & les Iuifs n'ont iamais osé mettre en auant que Iesus-Christ ne fust vertueux, & homme de bien en sa personne & en ses mœurs.

Contre l'ordre, le fil & l'euénement de tant de propheties pour Iesus-Christ, que les Iuifs ne peuvent dire auoir esté apostees par luy, ny par les siens: d'autant qu'elles sont cōtenues dans leurs liures plusieurs siècles auparavant sa naissance tēporelle; ils n'ont peu faire autre chose que de corrompre le texte de quelques vnes, & chercher de fauces interpretations, & tirees par force, pour opposer au sens clair & veritable. Mais tout cela est si absurde que leur misere est connue à vn chacun. Et particulièrement contre la resurreccion de Iesus-Christ, les Iuifs ne trouuerēt autre inuentiō que de corrompre par argent les soldats qui gardoient son corps au sepulchre: pour dire qu'eux dormans, ses Disciples l'auoient desrobé: artifice si vil & friuole, que les moindres le peuvent conuaincre de mensonge: car si les soldats dormoient, cōment virent ils que les Disciples de Iesus-Christ enleuoierent son corps du sepulchre? & si ils ne dormoient point, comment souffroient ils estant armez & gens de guerre, que des Disciples, hommes delaissez, emportassent contre leur gré, ce qu'ils auoient charge de garder? Et d'ailleurs quelle apparence y a-t-il, que les Apostres hommes imbeciles de leur nature & timides, comme il parut en leur fuite, abandonnant leur maistre lors qu'il fut pris prisonnier, pauvres gens d'ailleurs & sans credit auparavant la mort de Iesus-Christ, n'estant point encores confirmez en la foy; fussent deuenus si hardis & temeraires, que d'oser entreprendre d'enleuer vn corps mort, gardé par vne compagnie d'hommes armez, & encore moins d'exécuter leur entreprise? Et puis d'ailleurs à quel fin & à quel dessein l'eussent-ils emporté? quel gain & quelle ressource en vn corps mort pour se hazarder à cet attentat, contre l'autorité de la Synagogue & la puissance de Pilate gouverneur de la Prouince? pour puis apres abandonner leur pays, leurs femmes & leurs enfans, & eux mesmes pour suivre vn mort, qui auoit esté pendu ignominieusement en la Croix, prescher sa doctrine avec infinies peines & travaux, & en fin aux despens de leur vie propre, comme nous sçauons qu'ils ont fait: Car tout au contraire, s'il ne fust resuscité cōme il leur auoit promis, qui doute qu'eux se voyant deceus par ses promesses, n'eussent detesté sa memoire, comme d'un imposteur, pour se vanger des offences receuës de luy & en detourner les autres? Mais tant s'en faut qu'il soit attribué ainsi, ils allerent publiant la resurreccion par tout, ils n'estimerēt point d'autre heur en la vie ny en la mort, qu'auoir cesté croyance: sans que les menaces des grands, les promesses, ny les tourmens les peussent faire taire ny en parler autrement. S. Pierre qui durant la prison de Iesus-Christ eutonné par vne chambrière, l'auoit nié trois fois en vne heure, luy encore viuant; le prescha publiquement apres sa mort au milieu de Hierusalem, deuant le Magistrat, & en presence des sacrificeurs; sans qu'aucune menace ny supplice le peust faire taire, ny aucune raison luy induire, si nō qu'il sçauoit qu'il estoit viuāt, & que Iesus-Christ le viuifiāt luy mesme, &c. S. Esprit qu'il auoit receu avec les autres, le poulssoit à publier ceste verité: laquelle les Iuifs ne purent cacher à Pilate en corrompant les soldats par presens, pour dire qu'on auoit enleué son corps. De sorte, qu'escriuant à Tibere il luy manda les miracles de sa vie & de sa resurreccion.

Lcs

Les Iuifs du depuis ont dit, & disent encores, Que si Iesus eust esté le Christ, que rien ne le pouuoit connoistre, ny recevoir plustost, que la grande Synagogue d'alors : qui est l'obietion ancienne des Pharisiens en l'Euangile, dilans, Aucun des Pharisiens ou des *Ioh. 7. 42.* Gouverneurs a-t-il creu en luy : mais ce populaire qui ne sçait que c'est de la loy, est execrable. Contre cela on leur peut alleguer Simeon le iuste fils ou disciple de Hillel, qui auoit seruy quarante ans au Sanctuaire, & avec lequel ils confessent que faillit l'esprit de Dieu, qui souloit inspirer la grande Synagogue, & qui inspiroit Simeon, alors qu'il reconnut le petit enfant Iesus Christ entre ses bras, estre le salut d'Israël, & la lumiere des Gentils. Et S. Iean Baptiste dont la vie, la pieté, la doctrine, & la mort meisme est recitée en l'histoire de Iosephe telle qu'en nos Euangiles, prescha sa venuë & le reconnut Fils de Dieu, & luy enuoya ses Disciples : & S. Iacques Euesque de Hierusalem, aduoué par eux seruaiteur de Dieu, plein de pieté & appellé iuste, de telle sorte qu'ils attribuent à sa mort iniuste & non meritee, la cause de la ruyne de Hierusalem, fut des Disciples de Iesus Christ. Semblablement disciple de Gamaliel, saint Paul si grand personnage & bien venu entre-eux du temps qu'il persecutoit les Chrestiens, fut vn de ceux qui le tesmoigna par tout. Et finalement, Iosephe de la race des Pontifes & Sacrificateurs a escript, que Iesus Christ fut l'uiuy des Iuifs qui aymoient la verité : & que ceux qui aymoient la loy condamnerent tort Ananus le grand sacrificateur, de faire lapider les Disciples de Iesus Christ : Et ainsi plusieurs autres d'entre-eux sont tesmoins si irreprochables, qu'ils ne les peuuent recuter. Mais sans insister sur ce point, nous leur respondons que ce que la Synagogue n'a point receu Iesus Christ, c'est vn signe qu'il est le Christ, ainsi que ce qu'elle receut Barcoz. *Psal. 117.* ba estoit vn vray signe, qu'il ne l'estoit point : parce qu'il estoit expressement dit, par les Prophetes, que quand le Christ viendrait à eux, ils seroient si aveuglez, que de le mecon- *Isa. 29. 16* noistrent, & si ingrats, que de le mespriser, le tourmenter, & le faire mourir, comme ils auoient accoustumé de traiter les autres Prophetes. Et plusieurs de leurs anciens Rabins, l'ont ainsi entendu, comme tout cela se peut voir dans Adrianus. Mais quand il n'y auroit que saint Paul, & Galatinus dont nous auons parlé, homme de reputation entre les Pharisiens, & employés affaires par eux, les Iuifs peuuent-ils nier, que sa conuersion ne soit vn miracle, qui de persecuteur pour eux du nom de Iesus Christ, se fit persecuter par eux, pour le meisme Iesus Christ, abandonnant le support & la faueur de la Synagogue, où il estoit estimé : pour le prescher & publier par tout, endurant & se glorifiant d'estre fouetté & tourmenté pour son nom ? Mais peut estre qu'il fut deceu. Et voicy comment la deception se fie : Iesus Christ luy dit, c'est moy que tu persecutes, & promet qu'il luy apprendroit combien il faut endurer pour son nom : & au partir de là, le voyla pris & emprisonné, luy qui prenoit les autres. Et au lieu qu'il lapidoit les Chrestiens, pour les Iuifs, ceux cy le battent & le fouettent de ville en ville, pour le nom de Iesus : Ne font-ce pas là de beaux moyens, pour decevoir vn homme ? On peut dire encores que Iosephe, Philon, & leurs semblables croyoient en Iesus Christ : mais en retenant la loy de Moysé, qu'ils estimoient necessaire, come prouenant de Dieu, de laquelle sorte de Iuifs il est parlé es actes des Apostles.

Les Iuifs obiectent que la religion Chrestienne chäge & destruit la loy de Dieu, d'once par Moysé, contre ce que Iesus Christ meisme en a dit. A quoy nous respondôs, qu'ainsi que Iesus Christ nous a dit, qu'il n'estoit point venu pour changer, ny abolir la loy de Dieu son pere, qu'aussi ne l'a-t-il point changee & destruite en effect : mais seulement il l'a expliquee clairement, & parfaitemēt, & accomplie par ses preceptes & par ses iurours. La loy ancienne ne faict que presenter vn lumiere à l'entendement, pour connoistre le bien & le mal : mais elle ne faict point entrer au cœur, ny l'amour de ce bien, ny la hayne du mal. Elle esclaire l'entendement : mais elle ne guarit point l'appetit : la maladie est en vne partie : mais la loy qui est la medecine est en vne autre. La loy montre le chemin du ciel : mais elle ne donne pas des forces, pour y pouoir cheminer : & Iesus Christ a donné l'accomplissement à tout. Or quia-t-il de merueille, que la sapience Diuine, laquelle comme vne bonne mere s'accommoda à nostre infirmité, ait donné des loix pour le monde encores enfant, & d'autres pour le monde viril : & qu'elle ait permis quelques choses en cet aage encores tendre, qui ne sont permises en cettuy cy : sans que pour cela on puisse dire, que la loy de Dieu luyne parfaite pour le temps qu'il l'auoit ordonnée ? D'auantage combien qu'en apparence il y ait quelques differences accidentelles entre la religion Chrestienne & la Iudaïque, neantmoins en ce qui est de l'essence, il semble que ce n'est qu'une meisme foy des deux : d'autant que la difference ne consiste qu'en ce que les Chrestiens confessent

celuy estre desia venu, que les autres attendoient à venir: car de là il se peut inferer que la mesme foy & religion des precedents, est celle des presents. Il est tout clair & evident que Iesus Christ a rendu l'ancienne loy parfaite. Celle cy dit, qu'il faut adorer Dieu, Iesus Christ nous enseigne, qu'il faut que ce soit de tout nostre cœur, & nous en a donné l'exemple. Les oblations de leurs sacrifices n'estoient, que bestes brutes, ou choses inanimées, ombres & figures du vray sacrifice: & le nostre est le vray sacrifice, ayant la plus pure & la plus excellente hostie, qui puisse estre offerte: à sçavoir, le corps de Iesus Christ mesme. La loy defend de iurer le nom de Dieu & en vain, Iesus Christ nous apprend, qu'il ne faut point iurer en tout, ny par aucune autre chose. Elle commande de sanctifier le septiesme iour, s'abstenant de certaines œuvres: & luy veut qu'on employe le Dimanche à servir Dieu, à le prier, & à mediter. Elle ordonne d'aymer son pere & sa mere, il adiouste que ce soit vraiment & de cœur, non par acquit & par apparence extérieure seulement. Elle defend de desrober, & luy conseille que si on nous veut oster nostre manteau, que nous le quittions, voire la robe aussi. La loy defend de porter faux tesmoignage, & Iesus Christ toute parole faulse prejudiciable à autrui, voire oïeuse seulement. Elle defend de tuer, & luy, l'ire du cœur, & ne permet point de libelle de repudiation, comme la loy. Au commandement d'aymer nostre prochain, il dit, quel qu'il soit, de quelque lieu qu'il soit, & adiouste d'aymer aussi nos ennemis, de prier pour eux, & de leur faire du bien: nous conseillant outre cela, de ne resister point à ceux qui nous font mal, & de leur quitter le manteau, plustost que de venir aux querelles, au debat, ou aux procez. Il veut que nous ieuissions, ayant la face gaye & estant parez, pour en oster la monstre & l'obstination: Qu'en faisant aumosnes, ce soit en secret, en sorte que la main gauche ignore l'œuvre de la droite, & que l'aumosne procede de nostre nécessité & non de nostre abondance seulement. Et ainsi des autres parties de la loy. Pour le regard de la Trinité, il a esté nécessaire de la declarer plus particulièrement au nouveau Testament, à cause du mystere de l'incarnation du Fils de Dieu, qu'au vieil, où il y eust eu danger que ce peuple rude & grossier, & nourry du commencement parmy l'idolatrie d'Egypte, principalement, n'entendant point la hauteur de ce mystere, & creust qu'il y eust plusieurs dieux.

Ce qui a trompé les Juifs à la venue de Iesus Christ, & les trôpe encores maintenant, c'est, qu'estants aveuglez par leurs pechez, & par leurs impietez, ils n'estimēt que les biens sensibles; & ne respirants que choses temporelles & charnelles, au lieu d'attendre vn Roy, des ames, Monarque spirituel, Libérateur des esclaves du peché, (comme il estoit predit, qu'il deuoit changer leur servitude spirituelle, en franchise & liberté, pour faire d'eux, vn peuple agreable à Dieu, suivant la vertu & la pieté.) Ils attendoient leur Messias, cōme vn Roy terrestre, triomphant; & disent, qu'il n'y a point d'apparence que Iesus fust le Christ, estant venu en vn tel equipage. Ces pauvres gens aveuglez ne voyent pas, que celuy qui venoit s'humilier & estre crucifié, ne pouvoit venir d'autre façon, qui fust convenable. Ils attendoient magnifique, suivy d'vn grand train, avec grand nombre de femmes & de combattans, & leurs prophetes le promettent pauvre, battu, nauré, sans parler que d'vne vniue Esponse, ils s'imaginoient sous luy ou la paix de Salomon, pour cultiver la Iudee & iouir de leurs fruides à l'ayse & en repos, ou les victoires d'Alexandre, pour moissonner les Gentils: & il venoit pour appaiser l'ire de Dieu, pour vaincre le diable: & quant au reste, egalier les Juifs & les Gentils, par vn aduenement bien plus convenable, pour la gloire de Dieu, & pour la sienne. Car s'il auoit eu l'empire d'vn Cyrus ou d'vn Alexandre, & tout ce qu'ont possédé de forces & de moyens, les Empereurs du monde ensemble; tout cela eust tesmoigné sa nécessité & rauulé sa gloire. Car comme la grandeur de Dieu parut plus en Moysse, & qu'il estoit de par luy, en noyant l'armée des Egyptiens & leur Roy, dans la mer rouge, par vn coup de sa verge; que s'il l'eust deffait en le cōbattant, avec les six cens mille hommes qu'il réduisoit: semblablement, il est plus glorieux à Iesus Christ & resient plus sa Deité, apres auoir esté ignominieusement crucifié, estât denué de tous moyens extérieurs, de cōquerir apres sa mort les homes au son de sa parole, & enuoyāt les siens au supplice; que si combattās à coups de main, en sa splendeur & triomphant, il tuoit ses ennemis: attēdu qu'en vne telle victoire, les soldats, les cheuaux, & les armes ont leur part. Cyrus le Jeune allant à ses conquestes, disoit aux Lacedemoniens: Qui me suivra, s'il est à pied ie le mèteray à cheual: s'il a cheual, ie luy bailleray des chariots: s'il a des metairies, ie luy bailleray des villages: s'il a des villages, des villes: Si des villes, des pais; Et quāt à l'or, il le faudra peser & nō compter. Et avec tout cela Cyrus grand Empereur ne peut auoir les Lacedemoniens à son seruice.

Et Iesus

Et Iesus-Christ, pauvre, abiect & contemptible, par ses rigoureuses menaces, mesmes apres vne ignominieuse mort, qu'il leur promettoit, attira tous peuples & toutes nations à luy & non des soldats, mais des Empereurs: non des villes, mais des Empires. Cyrus meurt & met fin à ses conquêtes, & son royaume propre est dissipé par sa mort, côme vn corps sans ame: Et Iesus-Christ conquiert en mourant; & la mort estend son royaume sur les Empires, & les tounmet à ses loix. Iesus Christ naist sans auctorité ny moyens apparens. Alexandre trouue en naissant son pere Roy, succede à son royaume, & venant à la couronne trouue vne armee prestee, composee de bons capitaines & de soldats: & avec cela on voit en sa puissance, l'infirmité humaine: & au contraire en l'infirmité de Iesus-Christ, vne puissance diuine. Nous admirons les conquêtes d'Alexandre, pourquoy? parée, disons-nous, qu'estant simple Roy de Macedone, il conquist l'Asie avec peu de gens: s'il l'eust conquis avec la dixme moins, nous l'estimerions, sinon Dieu, pour le moins assisté de la vertu & puissance de Dieu: & si ces hommes eussent vaincu en se laissant battre, & conquis en se faisant tuer, comme Iesus Christ & les siens, on adoroit les soldats. Et partant Iesus ne pouuoit mieux manifester sa diuinité, qu'en venant comme homme abiect & mespris: la force qu'en foiblesse: sa puissance, qu'en infirmité: sa gloire, qu'au mespris: son eternité, qu'en la mort: sa resurrection, qu'au sepulchre: sa toute puissance, qu'en son absence: & en somme sa vie viuifiante, qu'en conquerant le monde, par la mort de ses disciples. Ces miserables Iuifs ne l'apperceuoient pas encores, que ceux qui attendent le Messie comme temporel, pour subiuguer le monde, avec grande puissance & forces d'hommes, font Iesus Christ, semblable à Mahomet, lequel en son Alcoran dit qu'il a esté enuoyé de Dieu afin de planter cette loy au monde, non par miracles, ny par raisos ou arguments, mais par armes. L'erreur des Iuifs procede aussi de mal entendre les escriptures: car des deux venus du Christ au monde qu'elles annoncent, l'vne en paureté & humilité venant le rachepter: & l'autre avec grande gloire, quand il le viendra iuger: Ils attribuent la seconde à la premiere: & attendant à cause de cela, vn Messie riche & puissant comme l'un des monarques du monde; ils prennent aussi occasion de se tromper, de la maniere de parler des Prophetes, qui cōmunement representent l'excellence des choses spirituelles, par celle des corporelles: afin que par la dignité des choses que nous voyos nous connoissions celle des autres que nous ne voyons point. En somme Dieu estant homme, a plus obtenu des hommes par son humilité, que par la demonstration de sa grandeur & maiesté: plus par le moyen de la paureté de sa vie, qu'avec la grandeur de sa gloire: plus pleurant en la creche en Bethleem, qu'en tonnant & esclairant en l'air: Et finalement plus par la mort ignominieuse qu'il a endurée au mont de Caluaire, que par la splendeur de la gloire qu'il deniontra au mont Sinay. Mais outre tout cela, nous disons que quand le temps fut remarqué que le Christ promis deuoit venir au monde, il y arriua honnorablement, ainsi qu'il conuenoit à vne si haute maiesté. Sa venue fut annoncee par vn Ange, il fut cōcéu par la vertu du S. Esprit, nay d'vne mere vierge, sa naissance se chanta & celebra par des milliers d'Ange, il fut visité par des pasteurs, publié par les estoilles, adoré des Roys, reconnu des iustes, de Simeon, d'Anne, de Zacharie, & d'Elizabeth, & sur tout du petit saint Iean, qui l'adora au ventre de sa mere, par vne merueilleuse & nouvelle reuerence: En croissant sa gloire creut avec luy, car en son baptesme, les cieux fourrerent, & dessus luy descendit le saint Esprit en espee visible de colonbe, avec cette magnifique voix de Dieu son pere: Certuy-cy est mon fils bien aymé, auquel ie me suis grandement pleu: Depuis cecy allant parmy le monde en conuersant avec les hommes, il fit des cœuvres de Dieu, guarissant les malades, rendant la veue aux auengles, mondant & nettoyant les lepreux, chassant les diables, guarissant les paralytiques, resuscitant les morts, changeant la nature des choses, multipliant les pains, cheminant sur les vagues de la mer, commandant aux vents, apaisant les tempestes, decourant les secrets des cœurs, annonçant les choses à venir, menant vne tres sainte vie, preschant vne admirable doctrine, pardonnant les pechez, & illuminant & sanctifiant les hommes.

Il nous obiecent encores que l'Eglise Chrestienne n'est pas regnante en tout l'vniuers, ny par toutes les nations, comme les prophetes que nous interpretons d'elle, le promettent: ny son empire perpetuel, puisque plusieurs Prouinces & nations où elle a autrefois esté ne la connoissent plus, & qu'il y en a vn tres grand nombre, qui n'ont iamais ouy parler de nostre religion. A cela nous respondons que son regne ne l'entend pas cōprendre toutes les nations en mesme tēps, & qu'il suffit que la voix de l'Euangile ait desia esté

ou soit ouye à l'aduenir par tout le monde, & la porte de l'Eglise ouuerte à toutes nations: car tous peuples sont le peuple de Iesus Christ, encorcs que tous ne le suivent pas. Et est certain qu'en plusieurs pays qui nous estoient inconnus il y a cent ans, à cause dequoy nous les tenons comme vn nouveau monde: l'Euangile a esté preschée autresfois par les Apostres, ou par leurs successeurs; bien qu'en quelques endroits, il ne nous en reste pas des marques si euidentes qu'és autres. Et pour le regard de ce que certaines regions ou elle a esté autresfois, comme la Perse, la Turquie, l'Egypte, & plusieurs endroits d'Afrique, sont maintenant sous la loy de Mahomet, ou sous le Paganisme: Cela ne cõtrenient point aux Propheties, ny aux promesses de Iesus Christ: car il n'est pas dit qu'elle possede tousiours mesme pays; suffisant qu'elle dure tousiours, & soit eminente en certaines nations où elle demeure, & en d'autres où elle s'estend & aduance d'un costé, comme elle en a perdu de l'autre, par les pechez des Chrestiens: en punition desquels Dieu permet qu'ils entrent sous la domination d'autrui: comme il est aduenu aux Iuifs, qui pour leurs pechez contre Iesus Christ, ont esté reduits de l'Estat, & du grand nombre où ils se sont veus en leur Empire, en la miserable condition, où il y a si long-temps qu'ils se trouuent, & demeureront à iamais dispersez comme esclaves des Chrestiens.

*Esai. 53.
Hierem. 3.
24.*

Il y auroit dequoy trouver extremement estrange & merueilleux, que les Iuifs, entre lesquels leur loy estoit en telle reuerence, qu'ils fussent plustost morts qu'on y adioustast ou diminuast vn point; n'ont pas creu à Iesus Christ pour la plus grand part, ayant des Propheties si claires de son aduenement, designantes & particularisantes tout ce qui luy est arriué deuant leurs yeux, & ayant veu faire tant de miracles par luy, & par les siens en son nom: si ce n'estoit que leur incredulité à son aduenement, & la durté de leur cœur, eût prophetisée dans leurs liures mesmes: Et que les Gentils ausquels il n'auoit point esté annoncé auparauant, & qui ne l'attendoient pas comme eux, croiroient en luy. Qu'ils considerent que les Propheties, ny les visions, n'ont point cessé en Israël, que depuis la venue de Iesus Christ; ce qui n'estoit pas par le passé en leur captiuité mesme: (Car ils ont eu en ces temps là Daniel, Hieremie, Ezechiel, Aggee, Zacharie) & ils verront que ce que ces choses ont cessé, & que Hierusalem n'est plus; c'est vn signe que le Christ est venu: Car celui qui deuoit venir estant arriué, il n'a plus esté besoin de choses significantes, ny d'ombre en la presence de la verité: Aussi le Seigneur, dit-il, la loy, & les Prophetes, iusqu'à S. Iean Baptiste. S'ils veulent pefer que la destruction de Hierusalem est aduenue ainsi qu'il auoit esté predict par les Prophetes, & par Iesus Christ mesme: ils trouveront que cette ruine extreme ne se peut attribuer qu'à sa mort. Il est pris en la montagne d'Oliuet, & la ville est assiegée par là: Crucifié le iour de Pasques, & la ville inuestie ce iour là: Fourné au Pretoire par Pilate, & les Iuifs l'ont esté de gayeté de cœur par les Romains: Liuré és mains des Gentils, & les Iuifs épandus par l'vniuers en opprobre à toute la terre: Eux qui pour lors estoient seigneurs de tant de villes & prouinces, ne possèdent maintenant vn seul pied de terre en tout le monde. Et cette nation qui (comme dit Moysse) estoit la plus illustre & la plus annoblie de l'vniuers, à raison de la connoissance de Dieu & de sa loy, qu'il leur auoit donnée; est maintenant en quelque lieu qu'elle se trouue, la plus asseruie du monde: Et leur Republique, avec son Temple si fameux & celebre entre les Gentils, ny son Royaume, ny la Prestisen'a point esté reestablie suiuant ce qui auoit esté predict de leur desolation pour iamais, par Daniel & par Esaye. Et si ces miserables apres auoir considéré cela, veulent ouuir leurs yeux au euglez, pour voir tant de calamitez, il leur sera aisé à iuger, que tous ces maux si extraordinaires, & sans exemples; prouiennent de la iustice diuine, prenant vengeance du sang du Iuste, iniustement épandu en Hierusalem, & de celui de ses bons seruiteurs: Qu'ils se representent bien cette malediction qu'ils se sont iettée sur eux mesmes, lors que Pilate lauait ses mains, & disant, Qu'il estoit innocent du sang de Iesus Christ, ils respondirent, Que ce sang tombe dessus nous, & dessus nos enfans: & ils verront que depuis cette sentence qu'ils donnerent contre eux mesmes, ils ont enduré continuellement trauaux sur trauaux, exils sur exils, & des miseres perpetuelles; à commencer des vexations du mesme Pilate: Dieu confirmant en cela cette malediction & prophetie, que nous voyons accomplie de nos yeux, en tout ce qui leur est arriué, comme l'exécution de leur mesme sentence: Et comme dit Iosephe, Titus voyant ces extremitez au sac de Hierusalem, s'ecrioit, les yeux leuez au ciel: Seigneur, tu fçais que j'ay les mains nettes de tout ce sang épandu: Et considerant en luy mesme vne telle place forcée: Vrayement Dieu a combattu

avec

*Dan. 9.
Math. 24.
15.*

avec nous en la prise de cette ville , autrement quelle force l'eust peu iamais surmonter? Aussi le Temple fut brulé, encores qu'on le voulust sauuer; par ce dit Iosephe, Que le iour inuitable de sa ruine estoit escheu, & la ville destruite, rasee, & egalee, comme si iamais il n'y eust habitations d'hommes, avec les plus cruels & horribles meurtres, par toutes les provinces dont iamais on a ouy parler. Bref les signes precedents sur leur ville, l'Estaille luisante en forme d'espee, la Comette iettant des flammes, les voix du ciel, le Temple qui s'ouuroit de soy-mesme, comme sentant l'ire de Dieu sur luy, & la fontaine de Silo tarie auparavant, qui se renfla pour abbreuuer l'armee Romaine, montrent que Dieu vangeoit son Fils. De sorte que leur Historien est contrainct, voyant tant de tesmoignages de l'ire de Dieu, d'approcher aucunement de la cause: C'est, dit-il, que le souverain Sacrificateur Ananus, auoit fait sacrifier iniustement, & à la haste, Iacques frere de Iesus, & quelques autres avec luy, sous pretexte d'impieté; au grand regret des gens de bien, & de ceux qui aymoient la Loy. A quoy aussi se peut rapporter le dire de plus notables Rabbins, Que le second Temple fut ruiné, pour auoir vendu le Iuste, & par hayne sans cause.

Quant à ce que disent les Iuifs d'aujourd'huy, Qu'ils sont punis, parce qu'aucuns d'eux ont receu Iesus pour le Christ, cela est sans raison: Car Dieu qui sauue toute vne ville pour dix gens de bien qui s'y trouuent, eust en faueur de tant de milliers d'hommes, & les principaux, & ceux qui representoient l'Estat Iudaïque, qui signerent son procès: & pour vne si grande multitude qui croioit qu'il fust crucifié: conserué son peuple. Et si pour le zele que Phinees auoit montré, en la punition d'un simple Israélite, Dieu luy confirma la Sacrificature: Ils auroient beaucoup mérité, pour auoir crucifié vn ennemy de Dieu; vn qui se disoit le Christ du Seigneur, voire Dieu mesme, s'il ne l'estoit point. Cela leur sert aussi peu d'alleguer, pour couvrir leur péché manifeste, que les iustes sont bien souuent persecutez en cette vie, comme il aduint à Iob, Ioseph, Tobie, Dauid, & autres semblables: car leur tribulation a duré fort peu de temps. Et quant aux Martyrs de Iesus Christ, qui ont enduré mille manieres de tourmens & d'exils, ils receuoient de grandes & miraculeuses faueurs de Dieu, au milieu de leurs peines; montrant que ce n'estoit point par punition de leurs pechez qu'ils souffroient, mais pour sa gloire: Il leur rendoit bien souvent douces & traitables les bestes cruelles & inhumaines, auxquelles on les exposoit: il estoignoit les flammes du feu où on les vouloit bruler: il faisoit vne infinité de beaux miracles par leurs mains: Et qui plus est, cette persecution ne dura que deux ou trois cents ans, au bout desquels ils sont sortis par leur foy & constance, victorieux de la terre & des enfers, triomphants de tout le monde. Mais il est bien autrement des Iuifs: leur plus longue captiuité auparavant la mort de nostre Seigneur, n'a esté que de septante ans, là où depuis elle a tousiours duré. Les Pharisiens firent iustice, non d'un homme qui se disoit Prophete sans l'estre, ains d'un qui se faisoit Dieu, comme ils l'en accusent: & tous ce tiltre, demanderent qu'il mourust, disants, Nous auons vne loy par laquelle il faut que cet homme meure, d'autant qu'il se fait Fils de Dieu. Or si cette occasion eust esté vraye, ils n'eussent sceu offrir sacrifice plus agreable à Dieu, qu'une telle punition, puis qu'il ne se pouoit trouuer plus grand blaspheme, que d'un petit homme qui s'attribueroit la Deité incommunicable, chose que le chef mesme des damnez Lucifer, n'a point attenté de faire.

Comment ce qui estoit estimé scandale des Iuifs, & folie des Gentils, en la Religion Chrestienne, est vne excellente Sapience.

CHAPITRE VI.

LEs Iuifs ont estimé scandale, & les Payens folie, la croyance des Chrestiens: A scauoir que Dieu ayt voulu que son Fils, l'une des personnes Diuines, Dieu comme luy, & le mesme Dieu, aye pris la nature humaine, vescu parmy les hommes, pauvre, receu des iniures & opprobres d'eux, & en fin souffert vne mort honteuse en vn gibet, pour sauuer les homes; qu'il pouoit rachepter par vne creature, ou par vn autre moyen, ou par sa seule volonte. Pour à quoy respondre, & montrer que cela est vne excellente Sapience, bien que l'esprit humain ne soit pas capable d'en connoistre la moindre partie: Faut

noter premierement, que la doctrine de la religion Iudaïque, qui a esté vraye religion iusques à Iesus Christ, & celle de la Chrestienne qui l'est, & sera iusqu'à la fin du siecle: (comme il a esté monstré) nous apprennent, qu'Adam le premier homme, & Eue la premiere femme, qui ayent iamais esté au monde; ont perdu par leur desobeissance à Dieu leur Createur, les graces supernaturelles qui leur auoit donnees, par dessus la condition de leur nature humaine: que leurs facultez raisonnables en ont esté affoiblies: que contre l'ordre de nature la partie inferieure de leur ame: à sçauoir la sensitiue, est deuenue desobeissante à la superieure, qui est la raison: combien qu'elle eust esté créée pour estre sous elle: & en somme qu'ils sont deuenus subiects à la mort, en punition de leur péché, qui les a soumis au diable. Elles nous enseignent aussi que ce péché passé en tous les hommes, qui tirent leur extraction d'eux, comme des premiers progeniteurs de tout le genre humain; à raison dequoy, il est appelé originel: & que pour cette cause la punition suiuant aussi leurs descendants: nous sommes tous captifs du diable, aussi tost que nous sommes conceus, & en sa seruitude. Dequoy il s'ensuit, que les hommes naissent enfans d'ire, & desagrecables à Dieu: & partant incapables de leur salut. Et de cela nous ne pouuons plus en douter: car la doctrine de la Religion Iudaïque, & de la Chrestienne, qui est son accomplissement & sa perfection, nous ayant esté donnees de Dieu, comme il a esté monstré, elles n'enseignent rien que pure verité. Et ce manquement, que la doctrine de Dieu nous apprend, estre carriué en la nature des hommes par le péché, n'a pas esté connu seulement de ceux auxquels les liures de Moyse l'ont enseigné: Car plusieurs Philosophes considerant la peine & la resistance que l'homme trouue en soy-mesme, à viure selon la loy de Nature; à cause des sens qui s'opposent à la raison, & poussent son appetit apres les biens corporels & perishables, au lieu de desirer & suiure les spirituels, comme plus precieux & plus excellents; selon que son entendement connoist qu'ils doiuent estre appez & suivis: & en somme voyant l'erreur ordinaire de l'homme à rechercher sa derniere fin, (en quoy les animaux bruts, bien que plus imparfaits que luy, ne faillent iamais) ont bien apperceu qu'il y auoit du mal & du defect en la nature humaine. Cela a esté cause qu'entre ces Philosophes, ignorants le péché originel, qui est la source de cette imperfection: il s'en est trouué quelques vns d'eux, qui ont estimé qu'il n'estoit pas possible, que Dieu creast l'homme avec des inclinations si peruerses, & de tels desordres en luy, & qu'il y auoit des principes, l'un des choses inuisibles, qui estoit Dieu: & l'autre des visibles, qui estoit le Diable.

Or les hommes naissant ainsi entachez de péché, & hors de la grace de Dieu, ils demereroient en la puissance du diable, subiects aux tourmens des enfers pour iamais, & priuez de la vie & felicité eternelle: s'ils n'auoient vn Mediateur pour les reconcilier avec Dieu, lequel impetrast sa misericorde, & satisfist à sa iustice. Et d'autant que comme Dieu est infiny, la coulpe des pechez commis contre luy est infinie: à cause de cela elle merite selon sa iustice, vne peine infinie. Mais l'homme n'y pouuant satisfaire, parce qu'il est creature & finy, sans aucune proportion avec ce qui est infiny: il est necessaire qu'il ait vn moyen proportionné à cet office: & ce moyen ne pouuant auoir de proportion avec la satisfaction requise, qu'en estant infiny, & rien n'estant infiny que Dieu seul: il faut que ce soit luy mesme qui interuienne pour nous, entre sa iustice & sa misericorde. Et parce qu'en l'offensant nous auons merité la mort, il est conuenable que le Mediateur soit homme pour satisfaire & la porter: Et partant il est requis, que ce luy qui interuiendra pour les pechez du genre humain, entre la iustice & la misericorde de Dieu, soit homme & Dieu, tel que la doctrine Chrestienne nous apprend qu'est Iesus Christ nostre Redempteur. Et n'y ayant point de raison, que le remede des pechez fust obtenu, par quelq'un subiet au péché, ny que ce luy qui interuiendrait pour les serfs, fust subiet aux loix de la seruitude: il estoit requis que cet homme qui deuoit satisfaire, fust pur & net de tout péché, & affranchy de toute seruitude, comme est Iesus Christ: lequel bien qu'il soit de nostre race selon son humanité, n'a point de péché originel: attendu que l'ordure & saleté de nostre generation, n'a point eu de lieu en luy, qui ne fust pas engendré par vn homme, ny par conuenant subiet à la seruitude, à laquelle tous les autres hommes sont obligez en naissant: Et au moyen de cela il a peu prendre de nous dequoy payer pour nous, luy qui ne deuoit rien de foy, & du nostre a offert le sacrifice pour nostre offence; & du sien, il nous a obtenu la grace de pardon: Car n'ayant point de pechez propres, il a satisfait pour ceux d'autrui,

d'autre, & a destruit la mort, qui estoit deue à tous: d'autant qu'il a souffert la mort, qui ne luy estoit point deue. Or qu'il ait destruit la mort & triomphé d'elle, nous en auons vn signe euident: à sçauoir, qu'elle qui estoit tant crainte autres fois, est soulée aux pieds par tant de ieunes filles & homes qui l'ont méprisée, en courant au martyre pour l'amour de Iesus Christ: & l'ont tenuë comme vn iouët: tout ainsi qu'un tyran qui se trouue defaict par vn legitime Prince, estant pris & enchainé: tous ceux qui viennent à ce spectacle le brauent & s'en moquent, se voyant alors asseurez & sans crainte de sa cruauté & fureur, par la victoire que leur Prince en a acquise: Et comme quand on voit que les enfans se iouent d'un lion, on ne peut plus doubter qu'il ne soit mort, ou pour le moins defarmé de ses ongles, & de ses dents. Et c'est ce que dit S. Paul, la mort est absorbée en sa victoire: Mort où est ta victoire: Enfer où est ton esguillon? On peut dire encores que Iesus Christ, a vaincu la mort, & triomphé d'elle, en ce que par son moyen, au lieu de mourir eternellement apres la mort temporelle, comme l'homme feroit sans luy, en perpetuelles gehennes & tourments: nous passons à vne vie eternelle, en continuelles ioyes & contentements.

Il a esté conuenable à nostre imbecilité, que Iesus Christ venant paroistre au monde, se soit fait homme, pour se couvrir par vne estrange & merueilleuse maniere, afin de se decouurer: parce que courrant la gloire de sa diuinité, du voile de nostre humanité: il a donné aux hommes vne plus claire connoissance de sa bonté, & de ses autres perfections, qu'ils ne l'auoient auparavant: ne pouuans contempler la lumiere de sa diuinité alors, comme ils l'ont peu voir depuis, estant voilée de l'humanité. Cela fut figuré en Moysé, quand le peuple ne pouuant supporter sa face, après qu'il eust conuersé avec Dieu, il estoit contrainct de la couvrir pour communiquer avec eux: D'auantage, parce que la plus part des hommes estant charnels, rudes, & grossiers, ne se fussent pas accommodés sans beaucoup de difficulté à aymer vn esprit si haut & disproportionné à eux (attendu que l'amitié requiert quelque certaine ressemblance & conformité.) Et ainsi ç'a esté vne œuvre tres-conuenable à cette infinie Sagesse, pour trouuer remède à cet inconuenient, de s'accommoder à la creature: courrant la splendeur de sa gloire, de nostre humanité: afin que l'homme trouuast quelque chose plus proportionnée à sa nature, pour l'exciter à l'aymer, comme ses œuvres luy obligeoient. Et de fait, quel moyen plus propre pour nous exciter à l'intention & conformité de Dieu, que luy mesme se faire homme, & conuerser si saintement avec les hommes?

D'auantage Iesus Christ en prenant la nature humaine, a fait cōme vn bon maistre; le quel quād il ne peut profiter à ses disciples, avec des enseignements esleuez: ils s'abbaisent à des preceptes de plus petites choses, pour les instruire à cette doctrine. Saint Paul le resmoigne, en disant, Le monde ne connoissant pas Dieu en sa sapience, il a voulu sauuer les fideles par la folie de la predication: Car d'autant que les hommes peruerbis par le peché, s'estoient destournez de la contemplation de la diuinité: & estant comme plongez en vn tel profond abyssme, les yeux fichez en terre, ils cherchoient Dieu és choses créées & sensibles, faisant des Idoles d'hommes mortels, & de Demons. Dieu amateur des hommes, & leur Sauueur Iesus Christ, prit la nature humaine, & conuerça cōme homme avec les hommes: afin de preoccuper les sens de ceux qui estimoient que Dieu consistoit en des choses corporelles, qu'ils entendissent des choses qu'il deuoit faire par le ministere du corps, la verité: qu'avec leurs cogitations ils s'esleuaissent au pere: & que par ce moyen les hommes qui ne pensent qu'à choses humaines, apperceussent la verité de quelque costé qu'ils tournassent leurs sens: en forte que s'ils obseruoient avec admiration la nature des choses, ils la vissent comme protester que Iesus Christ en estoit le Seigneur, par l'empire absolu qu'il auoit sur elles: ou s'ils estoient arrestez à la contemplation des œuvres des autres, avec celles de Iesus Christ: ils reconnussent qu'il estoit seul Sauueur entre les hommes, & Fils de Dieu: ne voyant rien de tel és œuvres des autres, comme és siennes: ou si estant preuenus de quelque persuasion, ils se cōuertissoient vers les Demons: ils vissent incontinent à discourir, voyant que le Seigneur les chasse, qu'il doit estre seul Fils de Dieu, & que les Demons n'ont point de diuinité. Que si quelque admiration detenoit leur esprit, pour le regard des hommes morts, les venerants comme Heros, ou les estimants comme de la race des Dieux, ainsi qu'il se voit dans les Poëtes: ils confessassent, venant à se remettre la Resurrection du Sauueur deuant les yeux, qu'ils estoient faux, &

Iesus-Christ vray Dieu, comme victorieux de la mort. Pour ces causes doncques, Iesus-Christ a esté engendré homme, il a apparu homme, il est mort & ressuscité: afin d'obscurcir & esteindre par ses gestes, tout ce que les hommes ont iamais fait: & qu'en quelquel endroit que les hommes fussent preoccupez par leurs sens, à croire vne Deité, il les amenaist & les rendist plus certains de son pere: ainsi qu'il dit luy-mesme, Je suis venu pour trouuer & sauuer ce qui auoit pery.

Il a aussi esté conuenable que Dieu se fist homme, pour nous instruire plus efficacement comment nous deions viure, afin d'estre bien heureux. Car puisque l'homme ne pouuoit s'esleuer à imiter les œuvres de ceste souueraine Majesté, rien n'estoit plus conuenable, sinon qu'elle s'abbaisast à faire de telles œuvres en son humanité, que l'homme ne les trouuast ny estranges pour estre diuines, ny impossibles, puis qu'elles estoient humaines; ce que le Fils de Dieu a fait avec l'humanité qu'il a prise: nous laissant l'exemple de toutes les vertus: afin que ne les pouuant imiter és œuvres de sa toute puissance & sagesse, nous l'imitassions en celle de sa iustice & bonté, & que l'homme s'estant perdu ainsi que l'Ange, pour auoir désiré estre semblable à Dieu, il ayt voulu se faire tel, qu'il le pourra imiter, non pour se perdre, mais pour se sauuer.

Et d'autant que les maladies se guarissent par leurs contraires: que les habitudes sont chassées par leurs opposites: & qu'une des causes de la venue de Iesus Christ en terre, estoit de bannir les pechez du monde, & y introduire la vertu: Il a tres conuenablement fait de condamner les vices par l'autorité de sa personne, & par l'exemple de sa tres-saincte vie: choisissant l'humilité pour confondre l'orgueil: l'obéissance pour effacer la desobéissance: la pureté pour exterminer la conuuoitise: la vie aspre & austere, afin de condamner le desordre & le desreiglement des voluptez & des delices, dont tout le monde estoit perdu: & ainsi de tous les autres remedes proportionnez à deraciner les vices & les pechez pour leur salut. Desquels remedes il a vû, les pratiquant deuant eux comme homme: afin de leur montrer qu'il est en leur pouuoir de le faire, & que ce sera leur faute s'ils y manquent. Et de fait, l'homme s'estant esleué par son orgueil contre Dieu, il n'y a rien qui doive tant faire humilier l'homme pour reparer sa faute, que de voir qu'il peut exercer cette vertu, dont Dieu leur a montré la pratique comme homme.

Dieu a encores voulu se faire homme, afin de montrer d'auantage sa bonté & sa misericorde, en daignant venir sa nature diuine à celle des hommes qui l'auoient offensé, & se familiariser avec eux, pour les inciter à en faire à l'aduenir autant entre eux, les vns avec les autres. Et parce aussi que l'homme estant perdu par l'homme, il estoit conuenable qu'il fust sauué par l'homme: & qu'ainsi que l'homme qui a péché, le péché soit réparé en l'homme: & ayant voulu s'esleuer par son orgueil & desobéissance, par dessus le ciel, pretendait à la Diuinité: il falloit que son garant s'humiliast iusques sous terre, & rendist vne obéissance parfaite.

Il a encores esté correspondant à la diuine Sapience, qu'ainsi que par la coulpe d'autruy, nous estions decheus de la grace de Dieu, d'ordonner que nous serions reestablis par l'innocence d'un autre: à sauoir par la mort de Iesus Christ, qui a satisfait pour nous à sa iustice: veu qu'il s'ensuit de là, comme dit saint Bernard, que nous n'auons de quoy nous plaindre, si sans auoir rien fait, nous auons esté condamnez par la faute de nostre premier pere: puis que sans auoir rien mérité, nous sommes remis en la voye de salut, par l'infinité charité & misericorde de Dieu: & que comme la desobéissance de l'homme arriva de mettre les mains en l'arbre deffendu, que l'obéissance de l'autre homme qui l'a racheté, soit aduenü en estendant les siennes en l'arbre de la croix: afin que ce qui estoit perdu par un arbre, fust restauré par un arbre: & que le diable fust vaincu par la mesme chose qu'il auoit esté vainqueur.

L'homme estant esleué contre Dieu, rien ne pouoit mieux appaiser le Pere, que Iesus Christ son Fils bien-aimé: & n'y a rien qui doie faire tant reconnoistre à l'homme la grandeur de son péché, & de la peine meritée, qu'en considerant la grandeur infinie de la rançon, en la personne qui l'a payée, & és opprobres, tourments, & mort honteuse qu'elle a soufferts: afin que l'homme souffre à l'exemple de son Redempteur, & pour l'amour de luy, des aduersitez, peines & travaux, en penitence de ses pechez, & meriter en l'imitant la gloire eternelle. Il n'y auoit rien aussi de plus propre pour destourner les hommes du péché, il n'y auoit rien de plus propre que d'en faire sentir l'enormité par la grandeur de la peine:

la peine: comme la grauité de la maladie, par la force & violence de la medecine: & la valeur de la chose par la grandeur du prix qu'il a cousté. En somme, puis qu'il estoit venu pour porter nos crimes, & les expier: par quel autre moyen pouuoit-il estre execration & expiation, s'il ne receuoit en luy vne mort execrable?

Puis que Dieu a créé l'homme par sa sapience, qui est son fils, il n'est pas seulement conuenable pour le salut du genre humain, mais aussi à la gloire & à la prouidence de Dieu, de le reparer par son fils meisme. Ioinct que comme quand quelque pourtraict estant gasteé, il ne peut estre réparé, sans la presence de la chose sur laquelle il auoit esté tiré premiereement: il estoit conuenable quel'image de Dieu, qui auoit esté gasteé en l'homme, fust reparee par Iesus-Christ, qui est le caractere & la vraye image de son pere.

Il n'eust pas esté conuenable puisque la coulpe est venuë de la nature humaine, que la sanctificatiõ s'en fust faite par vne personne estrangere: ny qu'un autre que Dieu eust satisfait: Car il y auroit du desordre, que la creature eust réparé ce que Dieu auoit formé: veu meisme qu'un Ange, qui est la plus noble des creatures, n'eust pas esté de valeur suffisante à satisfaire à la iustice diuine, pour le salut de tout le monde, dont le peché estoit infiny, comme celuy qui estoit offensé. Et puis Dieu nous ayant donné cette vie temporelle, si vn Ange nous eust merité l'éternelle; nous luy eussions esté plus redevables qu'à Dieu. C'est pourquoy afin que l'homme ne mypartist point son auteur entre le Createur & le Redempteur, le meisme Seigneur a voulu estre son Createur & son Redempteur. En somme puis que Dieu a tant estimé l'homme, que de creer non seulement le monde inferieur pour la nourriture de son corps, & pour son seruice: mais mesmes les cieus & tout leur exercite, & le pouuoir & gouverner depuis tant de milliers d'annees: on ne doit pas trouuer estrange, que pour le bien de son ame qui est si excellente par dessus son corps: il ayt employé trente trois ans au remede de son mal, par la vie & par la mort de son Fils.

Afin qu'on ne trouue point estrange que Dieu ayt voulu rachepier les hommes par vn si haut prix, sans se soucier de reparer la cheute des Anges, dont la nature est beaucoup plus excellente que l'humaine: Il y a à considerer quel'homme, à cause qu'il peut entendre vne chose diuersement, & se la proposer d'une façon ou d'autre, selon qu'elle luy semble bonne ou mauuaise, est de sa nature capable de repentance & de penitence: ce qui n'eschet point en celle de l'Ange, à raison de quoy sa maladie n'est pas capable de remede, comme celle de l'homme: Et puis d'ailleurs, l'Ange tomba de luy meisme sans y estre prouoqué d'autrui; & l'homme pecha estant deceu par son aduersaire, plus subtil & d'une plus excellente nature que luy: chose qui rend plus raisonnable, qu'il soit aydé à retourner au bien: & que celuy ait des intercesseurs & conseillers, qui a eu des tentateurs. Dauantage les Anges sont tombez par leur propre peché, sans la coulpe d'autrui; & les enfans d'Adam, par la faute de leur pere: Et partant si l'homme n'eust peu recevoir profit de la vertu d'autrui, il eust semblé que Dieu eust créé l'homme plus capable de mal que de bié, & que sa iustice se fust estendue plus que sa misericorde: il n'eust pas esté recompensé pour les merites d'autrui, comme puny pour les fautes d'autrui, & que l'homme eust peu se plaindre de sa iustice.

Il est aisé à iuger maintenant par les considérations de toutes ces choses, que Iesus Christ n'estoit en scandale aux Iuifs, ny sa mort estimée folie par les Gentils, comme dit S. Paul, qu'à faute de les auoir bien considerees: car la dignité où la honte de la mort violente ne se iuge pas par la peine, mais par la cause: car si elle est soufferte pour la vertu, plus il y aura d'ignominie & de tourments, elle en sera d'autant plus glorieuse: Et se peut dire aussi que si Dieu auoit à naistre, ce deuoit estre d'une Vierge, & que s'il auoit à souffrir, ce deuoit estre pour vne si excellente œuure.

De la fausseté de la Religion des Payens, & de son impertinence, à comparai son de la verité de celle des Iuifs en son temps, & de celle des Chrestiens pour tousiours.

CHAPITRE VII.

Puis qu'il n'y a qu'un seul Dieu Createur de l'univers, qui en a la prouidence & le gouuernement, & que la Religion est instituée pour luy rendre l'hommage de nostre estre & conseruation, qui depend de luy, & pour l'honorer & le seruir: (comme tout cela a esté montré.) La premiere marque de la vraye Religion, c'est qu'elle ne recon-

noïsse & reuere qu'un seul Dieu. Et d'autant que le monde qui est créé pour la gloire de Dieu, ne peut auoir esté sans vraye religion, qui est le moyen de le reconnoître & de le glorifier. La seconde marque de la vraye religion c'est l'antiquité. Quant à la premiere marque, elle se trouue en la religion Iudaïque, & en la Chrestienne, qui est son accomplissement en tant de perfection qu'elle ne peut estre imaginee plus grande. Et tout au contraire celle des Gentils, ou Payens, reconnoissant plusieurs Dieux, montre en cela qu'elle n'est pas vraye, mais faulxe religion. Les Assyriens adoroient autant de Dieux comme ils auoient de villes : les Perses tout autant comme il y a d'estoilles au Ciel, & de feux en la terre : les Grecs autant comme ils auoient de phantaisies : les Egyptiens autant que d'animaux, de plantes, & de fruiets : & les Romains outre ce qu'ils en inuentoient d'eux mesmes, l'estoient appropriez ceux de toutes les nations qu'ils auoient conquises. Et quant à ce que quelques vns voulant excuser les Gentils, ont mis en auant que sous cette pluralité de Dieux, ils n'adoroient qu'une seule deité representee en diuerses manieres selon ses diuers effects, cela est euidentemēt faux : car encores que par le discours de la raison les Philosophes reconussent vn seul Dieu, toutesfois quant au commun peuple, & aux autres qui ne consideroient leur religion que par l'instruction qu'on leur en donnoit, & pour y estre nourris des leur enfance : ils croyoient qu'il y auoit autant de Dieux, comme il y auoit de diuerses Idoles en leurs temples : & que la deité estoit incorporee & habitoit en chacune d'elles ; estimant, encores qu'elles fussent faittes de main d'homme, que neantmoins elles changeoient leur nature & leur destin par de certaines consecrations dont ils les deffoient : De sorte qu'ils adoroient les dieux que l'homme a faitz, au lieu qu'il faut adorer Dieu qui a faitz les hommes. On sçait que de tant de grands peuples & puissants estatz qui ont dominé en l'univers, & lesquels mesmes les lettres, les arts, & les sciences ont esté celebres, il ne s'en trouuera aucun qui ait vne loy par escript, ny par coustume, du seruice du vray Dieu, Createur du Ciel & de la terre : au contraire Socrates fut condamné & fait mourir à Athenes, pour auoir parlé d'un seul Dieu : & si Aristote ne se fust sauué en s'en retirant, il courroit la mesme fortune. C'est pourquoy encores que les Juifs ne fussent qu'un petit peuple au monde, & comme vne famille entre tant de grandes nations, ils ne laissoient pas de condamner tout haut les autres religions, & d'abandonner en leur petitesse, toute la splendeur, & le lustre de ces empires deuoyez, sans qu'aucun Autheur de leur nation, se soit trouué qui ait rendu autre tesmoignage aux dieux des gentils, sinon que c'estoient des Idoles vaines, & des pierres, du bois & des metaux, sans vie ny mouuement. Et neantmoins il ne se parle d'aucun Autheur graue des Gentils, ayant la vraye connoissance de leur religion, qui condamne le Dieu des Hebreux, ne s'estant iamais trouué de bon Philo-sophe, qui n'ait reconnu vn seul Dieu, combien qu'il ne l'osast declarer en public. Quant à l'antiquité, la religion des Iuifs & leur loy a plus de monuments & de marques, non seulement dans leurs liures : mais dans ceux des Payens, qu'aucune histoire des plus florissans empires qui ayent iamais esté, comme nous l'auons montré, & donné la raison de cela. Et pour la prouue ie demande s'il se trouuera entre les Assyriens, Perses, Grecs & Romains, vne histoire de la religion, deduite depuis le commencement du monde & continuee de temps en temps, & de siecle en siecle comme celle des Hebreux, & celle des Chrestiens, qui est entree dessus. Et au contraire s'il n'y a gentil qui ne soit contrainct de confesser que celui de nostre bible qui a escript le dernier, est plus ancien que le plus ancien Autheur, renommé par les Payens. De sorte que la religion des Gentils se trouuant encores denuee de cette seconde marque de la vraye religion, c'est vn second signe de sa faulxeté.

Mais venons aux autres points qui autorisent vne religion, & premierement aux miracles : car le diable qui n'en peut faire de vrais a esté contrainct de se seruir de quelques subtilitez, illusions, prestiges, & sorcelleries, pour induire le peuple à idolatrie, laquelle ayant fait receuoir du commencement à quelques grossiers, l'accoustumance, donna par apres auctorité à cette erreur. Vn augure, disent-ils sous Numa Pompilius coupa avec vn rasoir vne pierre à aiguïser : Simon le magicien avec ses faux miracles fut ruiné publiquement par S. Pierre, malgré le diable qui luy aydoit : Apolonius Tianeus, lequel ils prodioient pour vne personne diuine, & duquel Philostrate feint tout ce qu'il peut de miracles pour l'opposer à Iesus-Christ, quelles œuures luy attribuent ils ? Qu'il a fait lapider par le peuple d'Ephese le fantôme d'un vieillard qui se trouua vn grand chien mort : Qu'il se vanouïst à Rome de la presence du senat, & parut le mesme iour à Puteoli : & qu'il a con-

nu d'Ephese qu'on tuoit Domitian à Rome. Mais quand toutes ces fictions qu'ils faisoient pour le profit ou pour la gloire, cherchant qu'on leur erigeast des statues; leur seroient concedes pour vrayes: qui a-t-il en tout cela que le Diable ne puisse faire, ou le moindre magicien? Mais de conuertir les fleues en sang; fendre la mer d'un coup de baguette: donner passage à un monde de peuple: noyer une armee dedans la mesme mer: arrester le fleue du Iordain, qui s'esleuoit en l'air: faire sortir vne fontaine d'un rocher, en le frappant seulement: arrester le Soleil en son cours: resusciter les morts: donner la veue aux aueugles: faire ouïr les sourds: cheminer les impotents: guarir les malades, presens & absents: chasser les Demons hors des corps humains: faire apparoirre vne estoille au Ciel: obscurcir le Soleil & la Lune: trembler la terre: se resusciter soy mesme: & monter au Ciel: & tels autres semblables miracles: Il n'y a que l'auteur de la nature, le quel est par dessus elle, qui soit assez puissant pour produire de tels effects.

Quant à la preuoyance des choses à venir, on ne scauroit nommer vn seul de leurs oracles qui ait predit non les choses futures à vn Empire, ou à vn homme, non au bout d'un siecle, mais au bout d'un an, sinon entant que le Diable par la permission de Dieu a executé le mal mesme qu'il predisoit, sur celuy duquel il auoit esté enquis. Chacun sçait que les responces de leurs oracles les plus fameux quand on les consultoit, se rendoient tousiours ambigument, & à double sens: afin d'auoir vne porte de derriere, pour sauuer leur incertitude. Quant à ce que les Payens ont de veritable en leurs preditions touchant Iesus-Christ, outre que les oracles mesmes, & les personnes dont elles sont possedees ne les entendoient pas, cela fait contre eux, car ce sont des preditions que Dieu a voulu estre prononcees par leur bouche. Et de là vient que nous lisons dans les histoires Romaines, que long temps auparavant l'Incarnation de Iesus-Christ, bruit estoit qu'en Iudee deuoit naistre vn Roy, qui commanderoit à l'yniuers. Secondement, plusieurs Vierges nommees Sybilles; entre lesquelles il y en a dix de signalees: A sçauoir, la Persique, la Libique, la Delphique, la Cumee, l'Erichree, la Samienne, la Cumane nommee Amalthee, l'Hellespontine, la Phrygienne, & la Tyburtine, qu'on appelloit Albunee, ont predit long temps auparavant la venue de Iesus-Christ, sa naissance, sa vie, ses miracles, sa passion, & son aduenement au iugement final, si clairement & disertement, que Virgile Poëte payen, apres auoir leu leurs liures à Rome, où ils estoient soigneusement gardez au Capitole, a pris de là & mis dans sa quatriesme eglogue, quelque chose de ce qu'en dit celle de Cumes, pour le rapporter à la naissance du fils de Pollion (l'un des grands aupres de l'Empereur Auguste) en quoy faisant, il a escrit en n'y pensant pas, la natiuité temporelle de Christ, parlé des œuvres qu'il deuoit faire, la felicité qu'il a amenée au monde, la virginité de sa mere, si conformement à ce qui en est arriué, qu'elle semble vne histoire de la chose desia aduenue: à cause de quoy plusieurs payens se sont faits Chrestiens depuis, pour auoir veu ceste eglogue: On peut remarquer en cela que le S. Esprit a voulu predire tous ces mysteres long temps auparavant leur aduenement, par la bouche de ces Vierges, entre les Gentils, comme par les Prophetes des Iuifs: afin que Iesus Christ, qui venoit pour le salut des vns & des autres, eust parmy ces deux peuples des tesmoins irreprochables de ses œuvres, pour les faire croire. Et afin qu'on ne peust attribuer les escripts des Sybilles à l'inuention des Chrestiens, la diuine prouidence a voulu que Virgile ait escrit auparavant qu'il y eust des Chrestiens au monde. Secondian homme notable sous le regne de Decian: Varian peintre & Marcellin orateur, creurent en Iesus-Christ, pour auoir leu & conseré les oracles des Sybilles. Et pourtant les premiers escriuains entre les Chrestiens, Iustin, Origene, Clement, & autres adiourent les Gentils deuant les liures des Sybilles, parce qu'ils n'eussent pas si volontiers creu les nostres: & deuant vne prophetie des Hystaptes, qui parloit clairement de la venue du Fils de Dieu au monde, & de la coniuration de tous les Empires contre luy & les siens: à cause de quoy tous ces liures furent defendus par les Empereurs payens, sur peine de la vie.

La renommee couroit par tout lors de la Natiuité de Christ, qu'en ce temps-là il deuoit naistre vn nouveau Roy au monde, qui seroit a doré pour le salut des hommes. Io.

Cic. de di-
uinas.

Contr.
Gels. strus.

seph eſcrit qu'il fut trouué en ce meſme temps vne prophetie dans les liures ſain&s, que de la race des Iuiſ ſdeuoit naiſtre vn Roy, qui commanderoit à tout le monde. Suetone le dit, eſcrivant la vie de l'Empereur Vaſpaſien & de Titus: & Ciceron au liure de la diuination. Les predi&ions & œures miraculeuſes authoriſant la religion Iudaïque & la Chreſtienne, ont encoces pluſieurs autres authentiques teſmoignages parmy les payés: La paix vniuerſelle predite par Eſaye de la venuë du Sauueur, ſe trouua ſoubs Auguſte apres la deſaite de Marc Anthoine, & la priſe d'Alexandrie & de Cleopatra, l'eſpace de quarante ſix ans: durant leſquels le temple de Ianus fut fermé à Rome, choſe qui auoit eſté tres ſagement ordonnee par la diuine prouidence: afin que les chemins eſſant libres, la predication de l'Euangile couruſt facilement par toutes les nations du monde, la meilleure partie deſquelles ſe trouuoit alors ſoubs vn ſeul chef, & auoit communication avec les autres. L'eſtoille qui parut à la naiſſance de Ieſus Chriſt, & conduiſoit les Sages d'Orient en Bethleem au lieu où il auoit eſté enſanté, ne fut pas cachee aux Gentils: car nous liſons en Plin, qu'en ce temps-là, Auguſte Preſident aux jeux de Venus genitrice, à Rome vne comette fut veüe (car ainſi appelloient-ils les eſtoilles paroiſſantes extraordinairement) de laquelle Virgile le Poëte, qui eſtoit de ce temps-là, eſcrit en ces termes,

Ecce Dionei proceſſit Caſaris aſtrum.

Que ſi ceſte eſtoille eſtoit des ordinaires fixes au firmament, n'eſt-ce pas vn grand miracle qu'elle ait laiſſé ſon office pour aller ſeruir à Ieſus Chriſt. Et ſi elle eſt nouuellement créee, par qui, que par l'auteur de la nature? & pour qui, que pour luy meſme: La mort des ieunes enfans de deux ans qu'Herodes fit tuer, (afin de ne faillir pas Ieſus Chriſt, ſe voyât trompé par les Mages) ainſi qu'elle eſtoit predite par Hieremie le Prophete, n'a pas auſſi eſté cachee aux Gentils. Car Macrobe eſcrit en ſes Saturnales, qu'Auguſte ayant entendu que le ſils d'Herodes auoit eſté tué avec les autres enfans, dit qu'il valloit mieux eſtre porc en la maiſon d'Herodes, que ſon ſils. Le tremblement de terre qui ſe fit lors que les Iuiſ crucifierēt Ieſus Chriſt, & les tenebres qui furent en tant de pays depuis ſexte iuſqu'à none, c'eſt à dire depuis neuf heures iuſqu'à midy, n'ont pas auſſi eſté ignorees des payens: car Phlegon Tralian affranchy d'Adrien, le plus diligent de tous les Croniqueurs, & duquel Suidas fait particuliere mention, a noté pour choſe merueilleable qu'en la quatrieme annee de la cent dixieme Olympiade, qui eſché à bien compter en l'an dixhuietieme de l'Empire de Tybere, auquel Ieſus Chriſt endura, il y euſt vne eclipſe de Soleil la plus grande dont on ait la memoire, laquelle dura depuis ſexte iuſques à none. Cela auſſi eſté eſcript és annales des Romains, comme dit Tertulian, qui les adiourne deuant ces liures, & Lucianus martyr en Eusebe. Oroſe met cela en auant comme vn exemple connu de l'hiſtoire des Romains. Le meſme Phlegon eſcrit qu'au meſme temps il y eut vn ſi grand tremblement de terre en Aſie & en Bythinie, qu'infinis beaux & grands edifices en tomberent par terre. A quoy ſe rapporte ce que Plin eſcrit, que le tremblement de terre qui aduint au temps de l'Empereur Tybere, fut le plus grand dont on oüyſt iamais parler: & qu'il fit tomber douze villes en Aſie & pluſieurs grands edifices. Eusebe dit auoir leu le meſme és commentaires des Gentils. Et Lucian Preſtre d'Anthioche croit à ceux qui le tourmentoient: Recherchez vos Annales, vous trouuerrez comme au temps de Pilate la clarté ceſſa en plein iour, & le Soleil fut caché cependant que Ieſus Chriſt ſouffroit. Or il eſt certain que ceſte eclipſe de Soleil n'eſtoit point naturel: le: car elle arriua en la Paſque des Iuiſ, qui ſe celebroit le quatozieme iour de la Lune: & ſi elle n'auoit eſté que particuliere à la Iudee, le miracle en ſeroit d'autant plus grâd: & contrela ley des eclipses. On lit de l'Empereur Tybere: que ſur vne lettre de Pilate tendant teſmoignage des miracles de Ieſus-Chriſt, de ſon innocente mort & de ſa reſurrection, il propoſa au Senat de le declarer Dieu, avec preiugé de ſa voix; ce que le Senat n'approuua point; parce qu'il n'en eſtoit auteur: mais Tybere demeura en ſon opinion. Et de cela dit, Tertulian, Allez voir vos regiſtres & les actes de voſtre Senat.

La fauacité & impertinence de la religion payenne paroît encores bien clairement, en conſiderant la qualité, les conditions, & les œures de ceux qu'ils reconnoiſſent pour Dieux; car les peuples ſeruant au Diable, qu'ils adoroient, ſe trouuerent tellement

Orig. con-
tr. Celſi.

1.

Tertul. in

Apolog.

c. 21.

Euseb. l. 9.

hiſt. Eccleſ.

c. 6.

Oroſ. l. 7.

c. 4.

Hieronym.

Anacoreſta.

Euseb.

tellement abestis, qu'ils mettoient entre leurs dieux des distinctions de sexes, à sçauoir, des mâles & des femelles: & de là des mariages, des incestes, des adulteres, des pechez contre nature, des dissensions, des partialitez & des ialousies: comme il s'en trouueicy bas, entre les vicieux & meschants. Flora qui auoit esté femme publique, fut consacree pour Déesse par les Romains: à cause que mourant, elle auoit laissé le Senat heritier de grands biens: Venus estoit reconnuë pour Déesse: & Cupidon, pour Dieu des voluptez charnelles & luxurieuses: Iusques là que le sale & deshonneste Priapus, auoit rang de Dieu entre-eux: tant le diable les auoit aueuglez. L'extreme amour qu'ils se portoient, leur fit deuiser les inuenteurs des choses viles à la vie: à cause de quoy, Esculappe pour la medecine, Bacchus pour le vin, Ceres pour les bleds, Stercutius pour fumer les terres, estoient par eux adorez comme dieux. En fin les grands vindrent à se vouloir faire adorer, & qu'on leur erigeast des autels, des temples, des idoles & des sacrifices. Alexandre apres ses victoires contre Darius, voulut estre appelé Dieu, & adoré. Ce que Callisthe ne Philosophe & disciple d'Aristote n'ayant approuué, on le traista si ignominieusement & cruellement, qu'il fut contraint de se faire mourir. Les Empereurs Domitian & Commode, le tres-cruel & vilain Neron, Diocletian grand persecuteur de l'Eglise, & le monstre Caligula, se firent proclamer dieux & adorer. Adrian l'Empereur fit edifier vn temple & establir des Prestres à Antinous son bardache, & estant mort luy ordonna des festes & des sacrifices en son honneur, & le fit adorer. Les Egyptiens apres auoir adoré toutes sortes d'animaux pour dieux, vindrent (à ce que dit Marc-Anthoine Sabellie) à vne si grande extremité de folie, qu'ils adoroient les aulx & les oignons: à cause de quoy quelque Poëte s'en moquant plaisamment a dit, Que bien-heureux deuoient estre les peuples, és iardins desquels naissoient les dieux. Des sacrifices qui s'offroient à toutes ces idoles, les vns estoient tres-sales & deshonnestes: comme ceux qu'on faisoit à l'honneur de Venus, où les filles s'exposoient aux hommes chontément: & pour celebrer les festes de Flora, les femmes publiques se depouilloient toutes nues deuant le peuple, proferant des paroles lasciuës & impudiques. Les autres estoient furieux, comme les sacrifices de Bacchus: quelques vns tres-cruels, sacrifiant les hommes, voire leurs propres enfans: (comme fit Manasses Roy de Iudee,) lesquelles barbaries s'exerçoient encores en l'Amerrique, & autres pais ces derniers temps, où le diable dominoit, deuant que les Chrestiens y arriuaissent.

Voilà au parauant la venue de Iesus Christ en terre, quels estoient les sacrifices des Gentils & leurs dieux, ausquels la mer & la terre seruoient, & qui estoient adorez des Rois & des Empereurs, & presque de toutes les nations du monde: dont le diable s'estoit fait prince, & tenoit l'Empire si absolument, que l'Empereur de Rome entrant en la ville en triomphe, accompagné de captifs, de richesses, & de despoüilles par luy conquises, deuoit aller premierement à leurs temples les adorer, & leur rendre graces des victoires obtenues, comme aux auteurs de leur heureux succes. Et toutes fois ces dieux ne retenoient pas long temps leurs adorateurs, quand ce qu'ils desiroient ne succedoit pas: Car Auguste ayant esté battu de la tempeste sur mer, se mit à desier le dieu Neptune: & en la pompe des jeux Circenses, fit oster son idole du rang où elle estoit parmi les autres dieux, pour se venger de luy.

Il est maintenant facile à iuger quelles pouuoient estre les loix, les regles & les preceptes de telles abominables & fausses religions, & quelles la vie & les mœurs de ceux qui adoroient ces dieux. Et certes il n'y a point d'apparence qu'elles ayent esté autres, que celles de ceux qu'ils reueroient, ne pouuant hayr les vices esquels ils imitoient leurs dieux, comme de fait nous n'oyons parler que de fort peu de gens, ayant quelqu'ombre de vertu, ou de science seulement, qui ayent esté emportez par vne telle idolatrie. Car entre les Grecs, entre les Romains, & parmi les autres nations, ceux à qui les sciences & la Philosophie auoit ouuert l'esprit, pour penetrer à trauers les nuës, que le diable mettoit au deuant des yeux du monde, qu'il tyrannisoit alors; sçauoient & croyoient tous, qu'il n'y auoit qu'un seul Dieu, qui gouuernoit l'vniuers: combien qu'ils n'osassent en faire profession ouuertement: ayant connoissance que Socrates estoit mort pour cela, & qu'Aristote auoit couru fortune pour la mesme occasion.

Il ne reste plus maintenant qu'à parler de la secte de Mahomer, dont quelques vns sont estonnez en considerant son grand progres: Mais il n'y a rien d'extraordinaire en cela

ny de miraculeux, ains toutes choses humaines seulement, comme il est facile à iuger. Car premierement, il n'a rien proposé à l'entendement humain, difficile à croire, ny qui soit esleué par dessus les forces naturelles, puisque la raison humaine peut connoistre, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, duquel Mahomet s'est dit Prophete seulement, & non Dieu, ny son Fils. Il n'a mis en auant que choses desirées par l'appetit animal: A sçauoir, la luxure, ne comptant point la simple fornication entre les pechez: Avoir autant de femmes qu'on en peut nourrir: Se vanger de tout son cœur, & semblables: A cause de quoy Auerroës disoit iustement, qu'Aristote auoit bien mieux traité de la fin de l'homme, que Mahomet: certuy-cyl'ayant mise en la partie inferieure de l'homme, commune aux bestes; & l'autre en la superieure de l'ame, par laquelle nous communiquons avec les choses diuines. Sa loy est composee de toutes les loix, comme vne rapsodie, afin d'attirer plus aisément ceux qui en faisoient profession. Il prend des Iuifs la circoncision, la defence de manger du porc, & exalte Moysse: afin de les attirer à luy. Pour n'estrenger les Chrestiens, l'Alcoran dit, qu'ils seront sauez: Que Iesus Christ est le plus grand des Prophetes: Qu'il a l'esprit, la parole, & la vertu de Dieu, & Mahomet enuoyé pour le seruir, & predict de par luy à cet office: Il profere beaucoup de loüanges de la Vierge, sa tres-sainte Mere: Sa secte tient qu'il est le vray Messie, promis au vieil Testament, à Abraham, & aux Iuifs: Qu'il est l'esprit, la parole, & la vertu de Dieu, annoncé par l'Ange Gabriel, conceu du saint Esprit, nay de la Vierge Marie, grand faiseur de miracles, qu'il est au ciel, en corps & en ame, par dessus toute autre creature, que son Euangile est la doctrine de toute perfection & vertu, qu'il iugera le monde, qu'il y a vn paradis & vn enfer. Elle parle tres-honorablement de ces Disciples, qu'ils assisteront Iesus Christ au iugement. Les Mahometans meinent ioye à la natiuité de saint Iean, l'estimant tres-grand deuant Dieu, conceu & né miraculeusement d'une sterile, par la grace de Dieu. Mahomet en son Alcoran promet en fin pour loyer d'auoir vescu selon sa loy, vn paradis de voluptez charnelles, de manger & de boire. En somme sa loy est telle, que les plus grossiers & sensuels, y consentiront naturellement & la desireront tousiours. Or puisque telles gens sont ordinairement en plus grand nombre au monde, que les spirituels, & que cette loy participe de celles qui estoient receües: quel miracle est-ce de l'auoir fait receuoir, & mesme à vne nation brutale & barbare: & la porter avec les armes à la main, aux autres par force & à coup d'espee: n'ayant point trouué d'Empereurs, ny de grandes armées qui luy'ayent resisté du commencement? Et afin que les inepties & les songes, dont elle est pleine, les contrarierez & absurdez, n'en fussent point decouuertes, il a fait vn crime capital, de l'examiner ou d'en disputer. Et sçachant bien, qu'il ne pouuoit faire de miracles, il dit que Dieu auoit enuoyé Moysse & Iesus Christ avec miracles, & luy avec l'espee & les armes à la main pour faire croire à sa loy. Et là dessus tout son Alcoran, c'est, Tuez les infidelles: celuy qui en tuera le plus, aura plus de place en paradis. Et par ce moyen les successeurs, en vsant de barbares cruautéz, ont amplifié son empire. Quel volleur, quel brigand, quel corsaire, & en somme quelle impieté, ne s'establiroit par telles voyes humaines & inhumaines tout ensemble? Et neantmoins avec tout cela, il n'a gagné autre chose, sinon d'estre vn Prophete sans prophetie, vn Legislatteur sans miracles, & d'estre tenu entre ses Pontifes mesmes, vn homme sans Dieu & sans religion, reueré seulement, parce qu'il sert de pretexte pour maintenir l'empire.

Au contraire des Payens & Mahometans, la religion des Iuifs n'a iamais rien enseigné de Dieu, que sapience, que iustice, que bonté, que misericorde, que prouidence, que pureté, que toute puissance, & semblables autres choses: & tout de mesme la Chrestienne, quiest la perfection & l'accomplissement de la Iudaïque. Et quant à la personne de Iesus Christ, toutes sortes de vertus ensemble, & chacune en particulier, ne sont iamais trouuees en aucun autre, en tel degré de perfection, comme en luy: ses plus coniuerez ennemis mesmes, n'ont iamais osé l'accuser d'aucun vice. Pour le regard de ce qui est de sa religion, quand les preuues que nous auons donnees iusqu'à cette heute ne seroient plus que suffisantes, pour montrer qu'elle est seule de Dieu, & la vraye religion: la sapience dont elle est remplie par dessus tout ce qui porte le nom de religion, en montreroit assez l'excellence: Car elle croit en Dieu & luy attribue tout ce qui appartient à sa toute puissance, & à la gloire de sa Diuinité, sans en soustraire aucune chose: elle est toute droicture & sainteté: elle contient l'entiere satisfaction de l'homme à Dieu: elle a

en loy

en soy la droitte regle & le vray moyen de le seruir parfaitement: de reconcilier & reunir l'homme avec son Createur: & de le conduire à sa vraye fin, en quoy consiste son souverain bien & sa felicité. Toutes lesquelles conditions, sont en elle plus parfaitement, qu'en tout ce qui a jamais porté & porte le nom de religion. En somme, quelques haut elleuz que soient les mysteres de la religion Chrestienne, par dessus la raison humaine, elle ne luy repugne point: là où toutes les autres sectes des Gentils & de Mahomet sont contraires à la raison naturelle & contre les bonnes mœurs. Entre tant de manieres de seruir & honorer Dieu, qui se sont inuentees au monde, aucune d'elles n'a si bien posé la providence de Dieu, & l'immortalité de l'ame, qui est le fondement de toute religion: Car si en cette vie, ny en l'autre, on n'esperoit rien de Dieu, personne ne se soucieroit de le seruir & honorer. Il n'y en a point qui ait plus creu de Dieu, ny qui luy attribue si bien tout ce qui appartient à sa toute puissance, à la gloire de sa Diuinité, ny qui ait plus honoré & estimé Dieu, que la religion Chrestienne. Ses loix sont si saintes, qu'on n'y scauroit rien desirer; & en peu de paroles, elle commande succinctement toutes les vertus, & defend tous les vices. Les plus excellents Philosophes durant le long cours des siecles & des années, qu'ils ont consommées successivement, les vnes apres les autres, en la recherche de la vie, n'ont point approché de sa bonté & pureté, ny trouué de telles loix pour conseruer la paix & la felicité entre les hommes, comme ce qu'elle enseigne. Ses conseils sont chasteté perpetuelle, pauvreté volontaire, faire le bien contre le mal, prier pour ceux qui nous persecutent, quitter le nostre, plustost que d'auoir noye ou debat, pardonner les torts & les iniures receües, donner l'aumosne, estre charitable, s'exercer en l'oraison: (ce qui estoit ignoré par les Philosophes, se fians en leurs forces naturelles:) toutes lesquelles choses sont les plus propres pour deliurer l'homme de soing, & conseruer le repos & la liberté de son esprit. Jamais aucune doctrine ne destourna tant l'homme des creatures qui ne sont que choses caducques; perissables & vanité, pour le conueruir à Dieu qui est vn bien perdurable & solide, & neantmoins elle nous fait exercer enuers nostre prochain, plus de bons offices & d'amitié, qu'on n'auoit jamais fait: parce que la charité n'estreignoit pas les hommes aupaauant avec de si forts liens, comme elle nous y oblige. Elle fauorise les bons en tout, & defauiorise les meschans. Elle commande ou conseille ce que nous deuons faire, promettant recompense à celui qui l'accomplira, avec menaces de chastiment, si grand à celui qui ne fera pas son deuoir, que c'est beaucoup, à comparaison du peu qu'elle commande, ou conseille de faire. Aussi a telle desia fait plus de milliers de vertueux, de bons, & de saints personnages, que toutes les autres sectes, depuis que le monde dure, n'ont eu de Phocions, d'Aristides, de Carons, & autres telles gens, qui auoient quelqu'ombre de vertu: mais tousiours accompagnez de vrayes vices.

Conclusion.

CHAPITRE IX.

PUIS QUE la religion Chrestienne est le vray & le plus propre moyen de reconcilier l'homme avec Dieu, de le seruir, & de s'vnir à luy comme à son souverain bien, le plus intimement qu'il est possible, en quoy consiste la felicité: & qu'outre cela Iesus Christ qui l'a donnée, est Dieu luy mesme; de quoy il s'ensuit qu'elle est seule vraye religion & propre aux hommes, à les rendre bien-heureux, & faire leur salut: comme nous l'auons montré, par tant de preuues certaines & necessaires, qu'on ne les peut refuser sans renoncer à la raison humaine & mespriser l'autorité Diuine. Si les Iuifs apres auoir consideré l'euenement des propheties, qu'ils portent dans leurs liures de la venue de Iesus Christ leur Messie, de sa naissance, de sa vie, de ses miracles, de sa doctrine, accomplissant leur loy, de sa mort, de l'estendue de son empire par toutes les nations, & de leur ruïne & desolation: en punition de ce qu'au lieu de le reconnoistre, ils l'ont crucifié. Si les Turcs ouurant les yeux sur les impostures de Mahomet, sur son ordre & sale vie, sur les impertinences de sa doctrine, & de la fin qu'elle propose aux hommes, comme à des animaux bruts, & sur les moyens par lesquels sans aucuns miracles, il l'a fait croire à vn grossier peuple, & la maniere dont elle est conseruee maintenant: regardant

tout cela à comparaisſon de l'euénement des propheties pour Ieſus Chriſt, des miracles faiſts par luy & par les ſiens, la pureté de ſa vie & de ſes Apoſtles, (ſur leſquels ſes plus cœniurez ennemis n'ont iamais oſé ouurir la bouche, pour le calomnier,) la verité de ſa doctrine conduiſant l'homme à ſa dernière fin, en quoy conſiſte ſa perfection & ſa felicité. Si les Payens veulent reconnoiſtre les inepties & impertinences, la folie, la beſtiſe & les ordures de leur religion & de leurs dieux, indignes de gens qui ont de la raiſon: ſ'ils veulent regarder qu'à l'arriuee de Ieſus, les oracles ſont demeurez muets, les demons ſont chaffez & forcez de ſe retenir & ſe taire, ayant perdu leur puiſſance: (de quoy Porphyre, Iuuenal, Lucian, Celfus, & Iulien, en cherchent la cauſe, & ne la peuvent trouuer: & Plutarque en faiſt vn traité, ſans y pouuoir profiter): S'ils conſiderent la deſtruction de leurs idoles, de leurs temples, & de leurs autels, la conqueſte des Rois, Princes, & Empereurs & de leurs Empires par de ſimples hommes, groſſiers artiſans, quelque reſiſtance qu'ils ayent peu faire par leurs armes, par les perſecutions, & par les plus cruels tourments qu'ils ayent peu inuenter: S'ils penſent à la conuerſion des legions, & des nations, non de ſimples, imbeciles & ignorantes perſonnes: mais des plus polies & prudentes qui ayent iamais eſté, & où la Philoſophie & les ſciences regnoient: S'ils veulent peſer l'excellence des Chreſtiens, ſurpaſſant tout ce qui a eſté deuant eux, en ſaincteté, en vertu & en toutes les fortes de ſciences, & que iamais religion n'a eſté tant oppugnee, ny ſi long temps que la Chreſtienne: & qu'en cela, au lieu que les autres religions ou pluſtoſt trompeuſes ſuperſtitions, qui auoient eſté induites par vne vanité, ont ceſſé & pris fin, quaſi ſans violence & ſans peine: elle au contraire a eſté purgee, par de continuelles flammes, d'où elle eſt touſiours ſortie plus claire, & plus belle, comme l'or qui a eſté eſpuré ſept fois à la fournaïſe: ſans qu'en cela il ſe trouue qu'elle ait eſté perſecutee par des gens de bien & vertueux: au contraire elle en a touſiours eſté honnoree & reuercee extremement, n'y ayant eu que les meſchans, impies, & ſacrileges, qui luy ayent faiſt la guerre: leſquels auſſi ont quaſi tous ſiny leurs iours en grands deſaſtres & malheurs: là où ceux qui l'ont ſauoirſee & abraſſee, ont proſperé en leurs royaumes & empires: Ils reconnoiſtront leur erreur, & que iamais religion ne ſut appuyee ſur tant de raiſons, ny confirmee par tant de prediſtions, miracles, & de toutes fortes d'œures ſupernaturelles, depuis l'origine du monde: par le commun conſentement de tous les plus clair-voyans & mieux naiz eſprits du monde: par le volontaire martyre d'un million d'hommes excellents en toute ſuffiſance: par vne ſi longue & fleuriffante duree de tant & tant de ſiecles: par la iuſtice, droiture, & ſaincteté de ſes ordonnances: & finalement par tant de marques & teſmoignages irreprochables de ſa verité: que les Chreſtiens peuuent dire à Dieu: Seigneur ſi nous ſommes trompez, c'eſt vous, qui nous auez trompez. En ſomme ſi apres les Iuiſs, les Payens, & les Turcs ayment mieux rejeter l'autorité Diuine & renoncer à la raiſon humaine, ſe faiſans beſtes pour eſtre miſerables en cette vie, & encores pis en l'autre qui dure à iamais, pluſtoſt que de ſe ranger à la verité: Il ne reſte plus rien en cet endroit, qu'appeller le ciel, & la terre à teſmoin de leur obſtination, incredulité & ingratitude enuers Dieu, qui leur a donné tant de ſignes & de marques, pour la reconnoiſſance de cette verité, qui eſt plus claire que le Soleil.

Que les vertus Chreſtiennes ſont vn meilleur moyen de connoiſtre la felicité de l'homme, & d'y paruenir, que les humaines.

CHAPITRE X.

PAR les vertus contemplatiues & par les actiues qui ſont, la ſapience, la prudence & les autres vertus, dont nous auôs traité iuſqu'à cette heure; les hômes acquierent la felicité humaine & en iouiſſent en les exerçant ſelô qu'ils en ſont capables naturellemēt durant cette vie mortelle & periſſable: car par l'operation de ces vertus ils ſ'eſleuent iuſqu'à Dieu, & s'approchent autāt que la condiſiō de leur nature le peut porter de ſon excellence, laquelle conſiſte en la parfaire connoiſſance qu'il a de toutes les choſes paſſees, preſentes & à venir pour noſtre regard, leſquelles il voit touſiours deuant luy; & en la continuelle communica-

tion

tion de son infinie bonté qu'il depart à l'vniuers, epandant le bien sur toutes les creatures, tant sur les corps simples que sur les compolez, & sur les choses animees que sur les inanimees: toutes lesquelles il a creées & les conserue en les pouruoyant & les gouvernant comme vn iuste & legitime Roy ou bon pere de famille, & sçait regir son royaume ou sa maison. Par la sapience l'homme s'eleue par dessus la condition des mortels, il connoist non seulement la nature de toutes les choses qui sont inferieures ou egales de condition à la sienne: La terre, la mer, les eaux, l'air & ce qui y est contenu: mais aussi les cieux, les astres fixes, & les planettes errantes, leurs mouuements, leurs tours & retours, leur beaulté, leur difformité, leurs labeurs & leurs passions: toutes lesquelles choses il possede en certaine maniere, par la connoissance qu'il en a: & se fait compagnon estant encores en vn corps terrestre, des intelligences qui sont de nature diuine, & habitent les cieux; voyant par ce moyen, comme au dessous de ses pieds les autres hommes, qui n'ont pas illustré leur ame de cette belle vertu, à faute de quoy ils sont demeurez attachez en la terre parmy la fange & avec les ordures, ainsi que les animaux bruts. Par la prudence & par les vertus operatiues, la morale, l'economique, & la politique: il regne sur tout ce qui est en la puissance humaine de faire ou de ne faire pas. en l'vniuers, il commande à la fortune sans estre subiect à son sort, en empeschant ses effects ou les rendant inutiles par sa preuoyance & par sa pouruoyance: il tient en sa main le sceptre & commande absolument sur ses sens, sur ses passions, qu'il dompte & range à l'obeissance de la raison, rendant les parties inferieures subiettes aux superieures, & met par ce moyen son esprit en repos. De là il passe de degre en degre à regler la famille, à y pourueoir, la conseruer, & regir & puis venant à prendre son vol plus haur, il se saisit de l'Empire de la republique, il gouverne & modere les villes & les prouinces; & en fin vn monde entier qu'il reduit dessous ses loix, se faisant reconnoistre en terre par le bien qu'il y fait, en regnant iustement, & par son bon gouvernement, comme vn petit Dieu humain & terrestre, qui represente par sa vertu & autorité le grand Dieu de l'vniuers. Voila les priuileges & les preeminences que la Philosophie donne aux hommes par le moyen des vertus, en l'exercice desquelles consiste leur felicité en ce monde, telle qu'ils la peuuent acquerir & posseder par leurs forces naturelles, sans receuoir secours d'ailleurs. Et certes ie croy que si quelq'un a doubté par cy deuant, que le souuerain bien consistast naturellement es operations de ces vertus, qu'il en demeurera assure en lisant nostre premier liure de la Morale, auquel il est montré qu'elle n'est point es autres choses en quoy on l'a voulu establi, parce qu'elles sont vaines & imaginaires, tousiours accompanees de peines, de labeur, d'ennui, & de malheur, plus grands que le faux contentement qu'on y trouue: au lieu que la vraye felicité est perpetuellement suiue de ioye, de plaisir & de delectation, comme les effects, les euénements & exemples de l'une & de l'autre, nous l'ont montré de tout temps. Doncques il demeurera attesté, que la felicité humaine consiste durant cette vie fragile & caducque, es operations de l'homme, selon la sapience & la prudence accompagnée des autres vertus morales, autant qu'il peut se rendre heureux, par les seules forces naturelles, sans estre ayde de la grace.

Or nous auons dit au commencement de cet œuvre, que la Theologie Chrestienne & la Philosophie s'accordoient ensemble pour conduire les hommes à la felicité humaine, par la voye de la vertu & de la pieté: Mais que celle-là, comme la plus accomplie nous la monstroir & nous y constituoir bien plus parfaitement; qui est ce qui nous reste maintenant à montrer, & en quoy il n'y a point de difficulté: car premierement, puisque la perfection des choses consiste en leur plus noble operation, dont l'excellence depend de la faculté qui la produict, & de l'obiet où elle s'exerce: à cause de quoy la plus noble operation de l'ame raisonnable, c'est de se conioindre avec Dieu, le plus excellent de tous les obiects; par l'entendement & par la volonté ses plus nobles puissances qui nous le font connoistre & aymer. Ie croy que personne de ceux qui ont tant soit peu de connoissance, ne doutent que l'entendement & la volonté ne soient les plus nobles facultez de l'ame raisonnable, & que Dieu ne soit le plus parfait obiet de la felicité: car il n'y a aucun bié suffisant absolu, ny immuable que luy, lequel seul estant illimité, peut rassasier la volonté humaine qui a pour obiet la latitude de tout bien & vne capacité infinie de le posseder, ainsi que l'entendement de l'apprehender & de le comprendre: doncques la parfaite felicité des hommes, consiste principalement en leur vnion avec Dieu, par l'entendement & par

la volonté en le connoissant & en l'aymant. Or nous connoissons Dieu & nous y vniſſons bien plus parfaitement par les vertus Chreſtiennes, la foy, l'eſperance, & la charité, que par la ſcience humaine. Et partant il eſt certain qu'elles nous conſtituent en vne plus parfaite felicité.

Premièrement la connoiſſance que nous pouuons auoir des choſes diuines, par la ſcience humaine, eſt foible, en enigme, & comme à trauers vne nuee & des broüillards; d'autant que comme dit le plus clair voyant des Philoſophes, & qui a monté ſur les aiſles de la raiſon naturelle le plus pres de la Diuinité, noſtre entendement eſt enuers les choſes diuines, comme l'œil du hibou, au regard du Soleil. Et de fait puis que la ſcience des hommes les plus doctes n'a ſceu comprendre iuſqu'à cette heure l'eſſence des moindres choſes naturelles, d'vne pierre, d'un feſtu, d'un fourmy, & ſemblables: il n'y a point d'apparence qu'elle atteigne iamais à celle de la Diuinité. La diſproportion eſt ſi grande entre la nature mortelle & ce qui eſt immortel, que ſans quelque ayde ſupérieure elle n'y paruiendra iamais. Et certes ce ſeroit en vain que les hommes l'entreprendroient, ne ſe pouuant connoiſſre eux meſmes, combien que ce ſoit vne connoiſſance qu'il leur eſt la plus neceſſaire. Mais les Chreſtiens ayant eſté ſeulement illuſtrez de la foy, par la bonté & liberalité de Dieu, de quels grands & admirables myſteres de la Diuinité ont ils la reuelation? Ils connoiſſent que Dieu a créé le monde de rien, ils ne doutent point de la reſurrection des corps en la vie future, ny de l'eſtat de noſtre ame apres ſa ſeparation du corps, & croyent vne ſeule eſſence eſt trois perſonnes de la Trinité, & pluſieurs autres hauts ſecrets de la religion inconnus à la raiſon naturelle, & que les Philoſophes ignorent. Cette excellente connoiſſance de la Diuinité, que la religion Chreſtienne donne à ſes fidelles, eſt ſuiuie de deux autres vertus, l'eſperance & la charité, leſquelles avec la foy, nous vniſſent & font iouiſſre bien plus intrinſequement de Dieu, par la connoiſſance, par le deſir & par l'amour, en quoy conſiſte la felicité, que ne fait noſtre amour naiſſant de la connoiſſance que nous en auons par la raiſon naturelle: car ces habitudes & leurs effets excellent autant cette affection, que la cauſe qu'ils influent en nous eſt plus digne que la ſienne.

Quant à la prudence humaine & à ſes preceptes, cela n'eſt point vn ſi fort lien pour retenir la bride de nos paſſions & conduire nos aſtions en la vie ciuile, que quand l'appetit de l'homme eſt flatté par des certains plaiſirs qui le tentent, que la raiſon ne ſoit en danger de ſe laiſſer emporter apres eux, encores qu'ils ſoient dommageables en particulier ou au public; ſi elle ſe promet ſeulement d'en pouuoir iouiſſre par ſa dextérité ſans ſon incommodité en particulier, ou la repaſer puis apres, & cacher ſes aſtions aux autres. Là où les preceptes de la prudence Chreſtienne contenus aux commandemens & conſeils de Dieu & de l'Egliſe, ſont bien plus forts à nous tenir en deuoir, cependant qu'on les croit: car la religion nous a appris à tous qu'il n'y a point d'autre dextérité, pour repaſer les fautes, que de ne les commettre pas: ny aucun moyen de les cacher à celui qui voit nos aſtions & nos penſées, ſelon le merite ou demerite deſquelles il prononcera ſon iugement pour nous ou contre nous; de ſorte que les fidelles ſeront bien mieux arreſtez par l'amour que nous deuons à Dieu, ou pour le moins par la crainte du ſupplice qui les tourmentera tousiours, & qu'ils receuſſent deuant le temps, par la conſcience qui leur ſera mille teſmoins de l'auoir merité, attendu que Dieu eſt auſſi iuſte, comme il eſt miſericordieux: choſes à quoy la prudence humaine n'a pas tousiours egard. Voila pour ce qui concerne la prudence particulière. Mais ſi on veut conſiderer l'economique & la Politique, la bonté de celles des Chreſtiens paroitra clairement au deſſus de la prudence humaine, par le doux traitement des ſeruiteurs eſ familles, & par la liberté dont iouiſſſent les ſubiectz qui ſont ſoubs leur empire, en leurs perſonnes & en leurs biens, au prix de la plus part de ceux des infidelles ou ils ſont comme eſclaves, barbarement traittez.

Il y a encores moins de comparaifon entre les particulières vertus morales, qui ſe reglent ſelon la foy, & celles qui n'ont que la ſeule raiſon humaine pour guide: Car la temperance, la vaillance, la iuſtice, la liberalité, l'amitié, la manſuetude, la clemence, & autres ſemblables, ſont de beaucoup plus parfaittes & produiſent de plus excellents effets. Et premierement, iamais la temperance, la continence, & la pudicité n'ont eſté ſi exactement obſeruees, comme on les a veües, & ſe voyent encores gardees par les Chreſtiens, entre leſquels pluſieurs jours & mois de l'annee ſont paffeſ en ſobrieté, en abſtinenſe des viandes, iuſqu'à ieunſer volontairement au pain & à l'eau. L'antiquité n'a point

point veu en la reuolution de ses siecles tant d'exemples de continence, touchant le fait de Venus, non seulement de chasteté, mais aussi de virginité perpetuelle de l'un & de l'autre sexe, qui se priuent pour l'amour de Dieu, & pour son honneur, de la douceur du mariage & de enfans qui les font reuiure à la posterité. Pour quelque Platon continant en faueur de la vertu: quelque Iccus de Tarente, Astillo, Diopompee, afin de vaincre aux jeux Olympiques: Pour quelques Vestales qui ont esté entre les Payens, nous auons eu & auons encores des filles Vierges à milliers, & des hommes sans nombre.

Quant à la vaillance, cela est hors de conference: car tout le reste du monde n'en a iamais tant eu ensemble comme les Chrestiens en ont exercé à la naissance de l'Eglise, contre les assauts des Payens, qui la voulient estouffer, lors qu'on plantoit la foy: ils ont estaint les flammes des supplices & des persecutions librement avec leur sang, courant à la mort asseuree de leur bon gré pour donner leur vie à Iesus-Christ, seachant que de leurs cendres ils renaistront à vne bien meilleure vie. Les delices des Chrestiens estoient de se jeter dans le feu pour l'honneur de Dieu, & se sacrifier pour sa religion. Il n'y eust iamais de vainqueurs qui ayent merité tant de lauriers, de palmes & de trophées, comme les martyrs, qui estant la plus part simples gens & sans armes, ont mené captiues & en spectacle aux armées & les Empereurs victorieux dedans les villes de leur Empire, où ils triomphoient estant morts, de ceux qui les auoient meurtris & massacrez. Et quant aux Princes & Capitaines, les Chrestiens en ont cent contre les Payens vn, qui ont consacré leur vie pour les autels de Dieu & pour le bien de sa republique, laquelle ils rendoient librement à celuy qui les rachetez par sa mort. Pour chaque Payen qui a quitté la vie volontairement, ou souffert la mort avec exemple de constance, afin d'euitier le deshonneur, fuir la seruitude, ou meud de quelque vanité, ou voulant seruir leur patrie: Pour quelque Codrus, quelque Themistocle, quelque Socrates & quelque Phocion entre les Grecs. Pour quelque Decius, quelque Brutus, & quelque Caton parmy les Romains, nous auons les martyrs à milliers qui sont courus à la mort asseuree, qui l'ont recherchée, qui l'ont chérie, & qui l'ont embrassée avec benedictions & louanges & avec acclamation de ioye: & ce non pour fuir le deshonneur du monde: non pour acquerir de la vaine gloire ou pour sauuer leur liberté. Le contraire est trop évident: Mais par vne action de la vraye vaillance & pour l'honneur du vray Dieu qu'ils vouloient tesmoigner en espandant leur sang. Pour quelques Dames payennes que les folles passions, la douleur, la rage, le desespoir ou la perte de leur honneur a precipitées, pour vne Arthemise, pour vne Didon, pour vne Lucrece; nos Vierges vont contônes de Roses & de Lis à milliers constamment à la mort, elles la desirant, elles la loient; la passion ne le desespoir ne les y pouillent point & aussi peu la vanité: c'est la vraye vertu de vaillance qui les y fait resoudre pour l'amour & pour l'honneur de celuy qui leur a donné la vie, & pour aller viure à iamais en mourant avec luy.

La liberalité des Chrestiens est aussi incomparable avec celle de tous les autres du present & du passé: Ils conuertissent les richesses caducques & perissables en des vrayes & perdurables, les donnant aux pauvres pour l'honneur de leur Redempteur: Ils n'en attendent vsure, gloire ny recompense en ce monde, mais en l'autre où ils les receurent à cent fois cent pour cent: Ils theaurisent au Ciel sans que la malice des hommes les puisse priuier de leurs richesses, ny la rouille les manger, & où elles sont incomptables comme la vie eternelle pour laquelle ils les preparent, qui est où leur prouuoiance s'estend: ne s'arrestant pas comme l'humaine à quelque petit nombre d'ans: Il y a vne multitude de personnes religieuses qui font profession volontaire de pauvreté en solitude, & en communauté assemblees pour l'exercer. Toutes sortes de gens font ces vœux, Empereurs, Rois, Princes, Seigneurs & personnes priuees, quittant leur patrimoine pour viure pauurement au seruice de Dieu: Ils immolent par vne austerité de vie, la volupté corporelle, & abandonnent leurs richesses en terre pour estre riches au Ciel, en suiuant l'exemple & les conseils que Iesus-Christ leur en a donnez, lors qu'il estoit en ce monde, habitant avec nous: Les grands superbes & riches temples si communs & bastis en tant de lieux, avec des despences immenses, & les biens excessifs qu'ils ont donnez à l'Eglise, sont des tesmoins tres certains que personne ne les a surmontez ny egalez en la magnificence.

Il est ayé à iuger par ce que nous auons dit des vertus particulieres dont nous venons de parler, que la Iustice Chrestienne est esleuee en vn plus haut degré d'excellence, que celle de toutes autres gens, guidez de la seule raison naturelle: Car puis que les choses pour lesquelles l'injustice se commet entre les hommes, sont si viles & abiection aux vrayes Chre-

stiens : à sçauoir les richesses, les iniures, les honneurs mondains, & le monde mesme qu'ils mesprisent iusqu'à le quitter auant la mort, pour passer en vne meilleure vie. Il est tres certain qu'ils peuent exercer ceste vertu bien plus parfaitement, que ceux qui n'ont pas esté instruits en l'eschole de Iesus-Christ.

Quant à la vertu de mansuetude & de clemence, personne n'en sçauoit doubter, pour le moins ceux qui ont connoissance des loix & des preceptes de la religion Chrestienne: car elle veut que ses fidelles pardonnent les fautes à tous les autres, sans le pardonner iamais les leur. Ils sont gloire de souffrir & d'endurer les oprobres du monde pour l'honneur de leur Redempteur, lequel au partir de là ils prient pour ceux qui les ont offencés; au lieu que le plus parfait de la prudence humaine en l'exercice de la mansuetude & la clemence, c'est de se venger modement.

Leur charité est vne vertu si claire & luisante, que l'amitié des autres ne paroist qu'un petit ombre auprès d'elle. La perfection des Chrestiens consiste à aymer Dieu sur toutes choses, & leur prochain cōme eux mesmes, ainsi qu'il leur est cōmandé, sans auoir esgard s'ils sont aymez de leur part, ou s'ils ne le sont pas : Là où l'amitié selon la raison humaine ne peut subsister sans mutuelle bien-vueillance qui est son fondement, la charité leur fait employer non seulement leurs biens & leurs richesses, dont ils se despoüillent pour les donner à leurs prochains : mais leur vie mesme si librement qu'ils semblent en estre prodigues. Pour quelques certaines couples d'amis qui sont renommez dans l'antiquité comme Orestes & Piralde, Achilles & Patrocles, Thesee & Pirithous, & autres semblables, dont quelques vns ont hazardé leur vie pour leurs amis, nos histoires sont pleines de ceux, qui à milliers ont consacré la leur pour l'amour de Dieu & de leurs prochains, en maintenant son Eglise.

Entre toutes les vertus Chrestiennes, qui vont d'un si grand interualle deuant celles que la seule raison humaine engendre, comme nous l'auons monstré, il n'y a point & n'y a iamais eu au monde aucune nation ny secte qui puisse entrer en comparaison avec les fidelles pour le regard de la religion: car ainsi qu'ils ont seuls vne plus parfaite cōnoissance de son obiet qui est Dieu, que toutes les autres, leur religion les surpasse en excellence & perfection, voire celle des Iuifs mesmes : car encores que celle-cy soit le principe de l'autre, si n'a-t-elle que l'ombre, la figure & l'escorce des mysteres dont les Chrestiens ont le corps, la verité & le fruit. Qui voudra considerer les preceptes & les effets de la Chrestienne au parangon de toutes les autres sectes, portant le tiltre de la religion, qui ont esté & sont encore auourd'huy, il paroistra plus clair que le iour, que nul autre n'en pouoit estre aucteur que Dieu qui en a esté le Legislatteur, qu'il l'a escriitte de sa main, & dictée de sa propre bouche, comme nous l'auons monstré.

Outre toutes ces perfections des vertus diuines & Chrestiennes, elles ont encore celle-cy que leurs voyes sont bien plus courtes & faciles pour paruenir non seulement à la connoissance, mais aussi à la possession & iouissance de nostre dernière fin, en laquelle consiste la felicité & le souverain bien des hommes : car tout ce que les Philosophes ont peu inuenter par le discours de la raison en toutes leurs experiences, pratiques & obseruations, a esté sceu en vn instant, & dit plus excellemment par les Prophetes, par les Apostres, & autres saints personnages sans aucune estude, estant inspirez de Dieu & illuminez de sa grace; & ont connu encores beaucoup d'autres secrets qu'ils nous ont reuelez, où la raison naturelle n'eust sceu iamais paruenir. Et non seulement les Prophetes & Apostres ont eu ce priuilege pour eux, mais aussi il est commun à tous les Chrestiens qui s'y voudront disposer : de sorte que les moindres esprits, voire ceux qui semblent les plus grossiers, peuent acquerir ces vertus sans sueur, sans peine, sans labeur, sans auoir consommé leur âge es escholes de la Philosophie, & à rechercher la raison naturelle des choses : il n'est requis que de l'humilité & de la croyance, avec la volonté d'ouuir la porte de nostre ame à Dieu, qui est tousiours prest de les y loger. Là où la sapience & la prudence humaine avec les autres vertus morales, ne se laissent posseder qu'aux plus beaux & rares esprits, apres auoir sué & trauaillé long temps en la recherche de la nature des choses, de leurs causes & de leurs effets: apres vne grande experience du monde, & auoir combattu long temps pour dompter nos passions: toutes lesquelles choses sont supplées par les graces que Dieu donne aux Chrestiens qu'ils veulent receuoir. Belle liberalité de sa diuine bonté de donner si facilement aux hommes plus de connoissance par la foy, quand ils la veulent embrasser, que tous les Philosophes du passé n'en ont iamais acquis, & que ceux du present

& de

& de l'aduenir n'en pourront acquerir avec la raison naturelle, quelques siecles qu'ils consomment apres. Et encores belle largesse de donner aux Chrestiens qui s'y veulent preparer, par l'esperance & par la charité, par l'humilité & par l'exercice des preceptes de la religion; plus de felicité que la prudence humaine & toutes les vertus morales n'en scauroient adiouster ny comprendre par leurs operations. Or ainsi que ces vertus diuines sont meilleures que les humaines, nous ne les scaurions acquerir par la force de nostre esprit ny par nos actes comme les autres, où les hommes s'habituent avec l'ayde de la raison: car il n'y a que Dieu seul qui les produise en nostre ame, quand nous la voulons preparer, comme nous pouuons avec sa grace, & cooperant de nostre part; ce qu'il est tousiours prest de faire, pourueu que nous n'y mettions point d'empeschement. Mais en cela l'inspuissance des Chrestiens est vn si grand auantage & tant de facilité pour eux, qu'ils sont de beaucoup plus coupables s'ils n'embranchent ces vertus, que ceux qui n'estant point illuminez de la foy, cherchent la felicité par la raison humaine: à quoy les fidelles sont d'autant plus obligez sur peine de damnation eternelle, qu'ils croient qu'il est impossible sans la foy, l'esperance & la charité, de paruenir à la vraye felicité, & de faire son salut.

Nous pouuons encore adiouster à toutes ces consideratiōs, les inueniēciens qui s'ensuiuiroient, si la vraye felicité humaine estoit laissée à la seule force & raison naturelle des hommes sans estre aydee d'ailleurs: d'autant que plusieurs sont empeschez de trouuer la verité par trois causes. Dont la premiere est l'indisposition de leur complexion qui les rend inhabiles aux sciences: à cause de quoy ils ne scauroient paruenir en aucune maniere au souverain degre de l'humaine cōnoissance, lequel consiste à cōnoistre Dieu. La seconde est le soing du menage & des choses de la famille; car il faut que quelques vns entre les hommes l'occupent à l'administration des choses temporelles, lesquels ne peuuent pas employer tant de temps ny de loisir en la contemplation, qu'ils puissent paruenir au plus haut point de la recherche humaine qui est la connoissance de Dieu. Et la troisieme c'est la paresse qui en empesche plusieurs: car il y a beaucoup de chose à connoistre auparauant que de paruenir à la connoissance de Dieu requise: à cause de quoy quasi toute la Philosophie est ordonnee à cela.

En somme toutes les autres vertus qui s'exercent selon que la loy des Chrestiens l'ordonne, ont pareil aduantage que celles dont nous auons parlé, à cōparaison des autres qui n'ont que la prudence humaine à les guider: desquelles ie ne m'arrestay pas d'auantage à faire cōparaison par le menu, de peur que le temps me defaillist plus tost que la matiere. Ioinct qu'il paroist assez par ce que nous en auons dit iusqu'à ceste heure, qu'ainsi que l'intelligence & la science humaine que les hommes ont de Dieu & des choses diuines, en quoy consiste leur sapience, sont peu d'estime à cōparaison de la connoissance que les Chrestiens ont par la foy: que tout de mesme leur prudence & toutes leurs autres vertus morales ne sont point approchantes de ces vertus diuines, l'esperance & la charité; ny des autres vertus morales que les Chrestiens exercent selon les preceptes de Iesus Christ leur Legislateur & Seigneur. Et partant ie concluray que comme la Philosophie est si excellente entre les choses humaines, que qui la laisse pour s'arrestester aux autres, fait comme les amoureux de Penelope: qui quitoient la maistresse pour les seruantes: Que la Theologie Chrestienne est Penelope & la Philosophie sa seruante, & qui s'arreste à celle-cy, sans passer aux vertus Chrestiennes, fait fort mauuaise eslection.

Il ne s'ensuit pas pourtant de l'imperfection des vertus humaines à cōparaison des Chrestiennes, qu'elles ne soient loüables & bonnes, pourueu qu'on n'en abuse point: comme S. Paul dit, que les Philosophes faisoient, en ne les rapportant pas au vray honneur de Dieu: car elles peuuent seruir non seulement à la felicité humaine, telle que nous la pouuons auoir en ceste vie passagere & de peu de duree: mais aussi à l'eternelle: en quoy elles sont viles, & seruent de preparatifs en disposant bien nostre ame, & ostant les empeschements pour receuoir de Dieu les vertus diuines & Chrestiennes qu'il donne par sa grace. De sorte qu'au lieu que les operations des vertus humaines, semblent estre la derniere fin & le souverain bien des hommes, à ceux qui n'ont cōnoissance de la verité que par la force naturelle de leur esprit, elles ne sont en effect que des moyens pour paruenir à la vraye felicité humaine: & principalement pour le regard de la connoissance. Car il y a vn certain terme de la science humaine où l'homme estant paruenue, il doit quitter le fondement de la raison naturelle, & se reposer du tout sur l'autorité de Dieu & sur la Theologie Chrestienne, pour entrer en la vraye felicité, laquelle se commence en ceste vie par les

1. Rom. 1.

vertus actiues & contemplatiues, & s'accomplit en l'autre par la vision de Dieu dōt iouys-
sent les bien heureux. Et voyla comment la Philosophie humaine dont les recherches &
contemplations sont quasi toutes ordonnees à la connoissance de Dieu, s'accorde avec la
Theologie Chrestienne comme sa seruante, pour nous conduire toutes deux ensemble à
la felicité telle que nous la pouuons auoir en ce monde, & l'esperer au lieu où nous irons
apres en estre partis, par nostre Seigneur Iesus. Christ, auquel soit gloire avec Dieu son
Pere en l'vnité du S. Esprit, par tous les siecles des siecles. Amen.

Comparaison des vertus actiues entre-elles.

CHAPITRE XI.

TOVT ainsi comme il aduient aux fins qui sont subordonnees les vnes aux autres, que
celle-la est plus excellente que l'autre, qui se rapporte à elle de degré en degré iusqu'à
la dernière: & semblablement aux sciences contemplatiues & aux arts, comme nous l'a-
uons dit: il en est tout de mesme des sciences actiues & des vertus. Car la science morale,
à sçauoir celle qui traite des vertus morales, selon qu'elles sont propres pour rendre par
leurs exercices & par leurs fonctions, chacun particulier heureux: est moins excellente
que l'oëconomie: tant par ce que celle-cy vise à la felicité de plusieurs personnes qui com-
posent la famille: (laquelle fin est plus excellente que celle d'un particulier) qu'à cause
qu'elle se fert de la morale pour arriuer à sa fin: attendu que c'est par elle que le pere de fa-
mille se regle le premier, & conduit puis apres tout son mesnage: & finalement qu'elle
n'a la raison que de partie, & l'oëconomie qui la contient celle de tout, lequel est tousiours
meilleur que la partie. De quoy il l'ensuit pour les mesmes raisons, que la Politique est
la plus excellente de toutes les sciences actiues, parce qu'elles s'y rapportent cōme à leur
fin, & paries à leur tout: & elle acquiert & conserue la felicité de toute la republique, qui
est vn meilleur & plus excellent bien, que celuy d'un particulier, ny de la famille qu'elle
contient. Semblablement les vertus morales sont plus excellentes de degré en degré, se-
lon qu'elles seruent d'auantage à l'Oëconomie ou à la Politique: car leurs operations sont
plus vniuerselles & contiennent vne plus ample felicité.

*Comparaison de la science contemplative & de l'actiue pour
le regard de leur excellence.*

CHAPITRE XII.

Τῶν καλῶν ἡ πρῶτη τῶν ὁδῶν ἡ ἀπολαμ-
βανὸντος, μᾶλλον δ' ἐτέρας ἐτίμας ἢ τῆς ἀκρί-
βειας, ἢ τῶν βελτιόνων τε, ἢ θαυμασιωτέρων οὐκ.

Αἱ μὲ οὐκ θεωρητικαὶ τῆς ἄλλων ἐπιστημῆς
ἐκτελέτῃται, αὐτῇ δὲ τῆς θεωρητικῆς.

*Arist. 1. 1. de anim. c. 1. 1. 1. Cum omnem scientiam
rem esse bonā arbitremur, ac honorabilem: et aliam a-
liam magis ex eo talem esse putemus, quia vel exactior
est, vel rerum est earum, quae magis prestabiles magis-
que sunt admirabiles.*

*L. 6. metaph. c. 1. 1. 2. Contemplatiua igitur scientia
ceteris omnibus proponenda sunt, hac autem contem-
platiuis preferenda.*

LA science contemplatiue & l'actiue ont leur siege en vne mesme puissance de l'ame,
qui est l'entendement, & les operations selon l'une & l'autre, sont actions du mesme
entendement: de sorte que la science contemplatiue & l'actiue actuellement ou habituel-
lement prises, ne different point l'une de l'autre pour le regard du subiect où elles resident,
ny de la connoissance selon leurs habitudes: mais elles different en d'autres choses: A
sçauoir premierement, en ce qu'ainsi que les facultez cognoscitiues de l'ame, qui ont vn
plus noble obiet, sont les plus nobles: comme pour exemple, la veue est la plus excellen-
te de tous les sens, à cause de la noblesse de son obiet: & la veue de l'aigle plus parfaite
que celle des autres animaux, parce qu'elle regarde le Soleil: De mesme les habitudes de
l'ame sont plus excellentes, selon que leur subiect est plus excellent. Or l'obiet de la scien-
ce contemplatiue qui est Dieu, les intelligences, les hommes & les autres animaux, les

Cieus

Arist. l. 1. metaph. c. 2. Scientiarum quoque eā quæ sui causa sciendi quæ gratia expetenda est, magis esse sapiētiā, quā quæ eorum quæ ab illa proveniunt. Et eam quæ præst, quā quæ ministrat.

*Arist. 1.1. metaph. c. 1. Ac verisimile quidem est, eū
qui primus prater commune sensum, quālibet artē
invenit, admirationis hominibus fuisse, non sibi quod
id vtile esset, quod invenisset: sed quia sapiens esset, ca-
terisque antecellet. Cum autem artē inveniretur,
quarum alia de necessitate, alia ad cultum vita
conferrent, semper tales certis f. v. p. vioreis fuisse pu-
tamus, quod eorum sentia non v. v. v. referrentur.
Quocirca omnibus in hunc modum rebus comparatis,
eas scientie reperiunt, quae nec ad v. v. v. necessarios con-
ducunt, ac primus in locis v. v. v. homines in otio vitā
agebant. Hinc mathematica artes in Aegypto primū
constitute sunt, quod ibi concessum fuit, et sacerdotē
otio fruuntur.*

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Les vnes & les autres des sciences tant actiues que contemplatiues sont bonnes ; car elles rendent l'entendement plus parfait : & tout ce qui apporte de la perfection à vn autre, à la nature & la raison de bon pour ce regard, comme nous auons dit : mais ce n'est pas d'une mesme façon qu'elles sont bonnes : Car tout ainsi qu'il y a vne espee de bon ou de bien qui est honneste, & l'autre vtile ; semblablement les sciences sont honnestes ou viles selon la sorte qu'elles sont bonnes.

La science actiue est vtile simplement : d'autant qu'on la recherche ordinairement pour la r'apporter à quelqu'autre action ou ouurage : à quoy elle est propre de sa nature. Elle est aussi honneste, non pas simplement, mais en quelque sorte : à cause qu'elle fait sçauoir, qui est vn bien desirable de soy mesme. La science contemplatiue est simplement honneste, parce que de soy & de sa nature, elle n'est ordonnée ny r'apportée à aucun autre vlsage ny operation, qu'à sçauoir les choses. Et elle est vtile en quelque sorte, d'autant que quand elle ne seroit ny commodé ny nécessaire pour la connoissance du bien extérieur, par le moyen du bien entendu : toutesfois elle est desirable & vtile de sa nature : à cause qu'elle parfait l'entendement : & l'est d'autant plus que l'actiue, en ce qu'elle le parfait d'auantage, & s'occupe moins aux choses sensibles ; suiuant ce qu'Aristote dit, que les sciences contemplatiues contiennent plus de sapience que les actiues. En somme pour le regard du vray & du bien honneste la science contemplatiue est superieure à la pratique. Mais quant au bien vtile, les sciences pratiques l'emportent par dessus les contemplatiues.

*Comparaison de la felicité actiue & de la contemplatiue
l'une avec l'autre.*

CHAPITRE XIV.

Αἱ δὲ τῶν καθ'ἑαυτὴν ἀρετῶν, ἀπορροιαὶ· ἐν οἷσι οὐκ ἔστιν αὐτὰς ἡ εὐδαιμονία· ἢ δὲ τῶν, κατὰ τὸ μέτρον.

L. 10. Eth. c. 8. At eius quod compositum & concretum est virtutes, humanae sunt : ergo & vita ei consentanea et beatitudo. Memis autē beatitudinis cum illa est.

Il est bien aisé à iuger maintenant par la nature des sciences contemplatiues, des actiues & des vertus, que nous auons expliquees ; quelle felicité est plus excellente ou la contemplatiue ou l'actiue ; à quoy nous pouuons proceder en ceste sorte. La felicité contemplatiue ou l'action selon la sapience (qui est vne mesme chose) est tres parfaite & tres noble, & comme vne certaine image de la diuine felicité : laquelle esleue l'homme peu à peu, & le tire en vn plus haut degré de perfection que d'homme, en le rendant semblable aux intelligences celestes, & le constituant en vne plus parfaite vie que n'est celle de l'homme, en tant qu'il est homme : Car l'homme estant composé de corps & d'ame, la vie comme homme est selon le corps & selon l'ame tout ensemble, desquels il est composé : au moyen de quoy elle est vegetatiue, sensitiue, appetitiue & motrice selon le lieu, qui sont toutes operations vitales, procedant du composé & l'accomplissantes par les organes. Mais la vie contemplatiue des choses diuines n'est pas vne vie qui conuienne à l'homme, selon qu'il est composé de l'ame & du corps ; ains seulement en tant qu'il a quelque chose de diuin, comme dit Aristote, en quoy il atteinnt les choses diuines & incorporelles. Et cela c'est l'entendement & la volonté, qui sont des parties par lesquelles il ressemble à Dieu, & aux intelligences. Et certes il n'y a point de doute que celui qui est doté de la sapience ne soit extremement bien disposé en contemplant la premiere verité qui est la source de toutes les autres, & qu'il ne soit tres grand amy de Dieu & des intelligences : & par consequent extremement heureux. Car il y a bien de la raison à penser, que Dieu qui a soin des choses humaines, fauorise ceux qui ont quelque affinité avec les diuines : Et partant vne telle vie est tres excellente.

La felicité actiue ou l'operation selon les vertus morales, qui est vne mesme chose, est fort excellente aussi : car par elle nous ne sommes pas seulement heureux pour nous mesmes

reux, pour nous mesmes en particulier : mais aussi nous rendons nos amis participants de nostre felicité, nous faisons du bien à nostre famille & à toute vne cité & province entiere : & principalement, alors que nous exerçons la politique. En quoy nous approchons de Dieu & luy ressemblons en certaine maniere : d'autant que les actions selon sa bonté, sont de faire du bien à tout le monde vniuersellement, & le communiquer & epandre sur chaque chose, depuis les plus basses iusqu'aux plus hautes : au moyen de quoy autant qu'un homme profite à d'auantage de personnes, & leur communique sa felicité : il est plus heureux & plus approchant de Dieu en ses actions. Or parce que tous ne sont pas d'accord, laquelle est la plus excellente de ces deux sortes de vies ou felicitéz, selon la sapience & selon la vertu morale : nous les comparerons l'une avec l'autre, selon les conditions requises à la felicité, pour voir plus clairement, ce qui en est.

Εστι δὲ χαίρειν ἢ φρονεῖν ἢ σοφίας· καὶ χαίρειν
χαίρειν ἢ μὴ χαίρειν σοφίας καὶ τὸ αἰδῶν, καὶ
τὸ γῆιν.

L. i. magnor. moral. c. 35. Estque prudentia, quam
sapientia, deterior : circa deteriora enim versatur,
quandoquidem sapientia circa æternum, diuinamque.

La felicité contemplatiue est vn plus grand bien que l'actiue : parce que Dieu & les Anges, qui sont de l'obiet de la sapience, sont plus excellents que les hommes, qui sont l'obiet de la prudence. Secondement, Dieu & les intelligences estant choses immatérielles, elles ont plus de proportion & de connaturalité avec l'entendement, qui est aussi immatériel, qu'avec l'homme tout entier, qui est en partie matériel : car les opérations de l'entendement, qui ont vn plus excellent obiet, & qui est plus proportionnée à l'entendement luy sont vn plus grand bien, que celles dont l'obiet est moins excellent & moins proportionné à sa nature : parce que l'excellence des actions se prend de celle de l'obiet.

La vie contemplatiue selon la sapience est extrêmement delectable : car la delectation & la volupté consistant en l'union de l'appetit avec l'obiet delectable : & l'excellence & perfection de la delectation, dependant de la noblesse de l'obiet & de la faculté : il n'y a rien plus doux & agreable en la vie humaine, que la conionction & l'union de l'entendement avec les choses diuines, par la connoissance qui nous en fait prendre la possession, & par l'amour qu'elle excite en nostre volonté, qui nous en fait iouir. Nous nous en ressentons des effets, lors qu'ayât esleué nostre esprit des choses terrestres, nous l'arrestons en la contemplation de Dieu : en quoy nous demeurons si ravis & transportez, que nous sommes comme insensibles & comme morts aux autres plaisirs. C'est pourquoy les Academiques ont appellé la contemplation, la mort plaisante : & les Hebreux, la mort precieuse : d'autant qu'elle rauit l'ame, hors la fange corporelle pour la deifier. La grandeur du plaisir qui est en la contemplation des choses diuines, se peut iuger par celuy des humaines, & principalement par les amants qui eproouuent aupres de la personne dont ils sont amoureux, vn si grand contentement & vne telle ioye à la voir seulement, & à penser qu'ils conuersent avec elle : que toutes les autres sortes de plaisirs, ne les touchent point à comparaison de celuy là : auquel ils ne se laisseroient, ny ne s'ennuyeroient iamais : & n'y a point de doute que leur rauissement, ne soit d'autant plus grand, qu'ils ont l'esprit subtil, & que la beauté de la personne aymée, est excellente : tout ainsi que plus vn homme a l'entendement purifié, & que l'obiet où il arreste sa contemplation, est noble, & epuré de la matiere, la contemplation est avec d'auantage de transport, d'aïse, & d'extase. Mais parce que ces delectations excèdent la portée du sens, elles sont cachées aux esprits vulgaires, qui n'ont connoissance, que de la volupté des choses sensibles & corporelles : & par conséquent cela leur est estrange, & comme incroyable : à cause de quoy vous les voyez remplis d'admiration, quand ils oyent dire que les Philosophes se delectent extrêmement en la contemplation des choses sublimes.

La vie actiue selon la vertu morale, a aussi ses delectations & ses plaisirs à part, qui ne sont pas petits : car qu'y a-t-il de plus doux à l'esprit humain, que de voir vne republique bien gouuernée, par la conduite de sa prudence : & de considerer en ce petit abbregé de l'vniuers, par l'ordre dont tous les citoyens conferent au bien les vns des autres, tant les grands que les mediocres & petits, chacun selon le degré de leurs diuerses charges & fonctions ; vn modele de la grande republique du monde ;

auquel Dieu tout bon & tout sage, qui y commande, a ordonné cette liaison & dépendance des choses célestes & des terrestres. Et comme elles se rapportent toutes à vne fin commune, qui est la gloire du Createur qui les a faites de rien; de mesme il semble que les actions reglees des citoyens, regardent & conferent toutes à la gloire du vertueux politique, qui a institué leur republique, & qui la gouverne: & qu'elles le reconnoissent & louent de ce que d'une multitude confuse, pleine de barbarie, ressemblant plustost à des bestes sauvages, qu'à des animaux civils: il en a fait ce bel ordre & abrégé de l'univers, comme vn ouvrier imitant l'art de Dieu, & le suivant en ses actions: qui est vne des plus excellentes choses du monde.

Ceux qui ont quelquesfois esté épointés du desir de la gloire, sçavent quel raisonnement il y a d'estre honoré, & reueré des autres hommes: & principalement quand ils se foubmettent, non aux richesses, non à la force & violence de quelque puissant vsurpateur, qui les contrainct: mais lors que volontairement ils reconnoissent le prudent politique, mettant entre ses mains leur fortune, leur vie & leurs biens, pour en vser selon les loix qu'il leur impose: consentant à en estre prieux, s'ils faillent à les observer. N'est-ce pas vne gloire qui ne se peut exprimer par des paroles à vn braue & prudent chef d'armée, au retour d'une bataille, ayant gagné la victoire, par sa vertu & conduite, sur les ennemis qui vouloient opprimer la republique, de se voir tout couuert de pompe & de gloire, enuironné de l'honneur & de la reuerence, queluy portent ceux à qui il donne la vie & la liberté, en la leur conservant, avec leurs biens, & sauuant leurs femmes & leurs enfans du ioug de la captivité? En somme il n'y a espee de vertu morale, qui ne contienne en soy vne tres-grande delectation: de sorte que la felicité actiue qui les embrasse toutes par leurs operations, & les plaisirs qui leurs appartiennent par consequent, est extremement delectable & vn tres-excellent bien.

Si nous voulons regarder l'excellence de l'obiet de ces delectations, que reçoivent ceux qui ont de la sagesse & les prudents, & l'estroite vnion des choses immatérielles, les vnes avec les autres; nous iugerons que la delectation de la vie contemplatiue est tres-grande en la partie raisonnable de l'homme. Mais si nous considerons aussi, comment le plaisir & le contentement que le prudent reçoit de ses actions; quand tout vn peuple le loue, le benit, luy desere des honneurs, portant sa gloire publiquement avec exclamation, iusqu'au ciel; il semble que cette delectation là, touchant l'homme, non seulement par la partie raisonnable: mais aussi par la sensitiue & corporelle, & le satisfaisant tout ensemble, par l'une & par l'autre, qu'elle le possede & le rait en certaine maniere tout entier, avec autant ou plus de transport de ioye, que la contemplation. Mais nous pouons dire pour la felicité contemplatiue, que cette grande delectation de l'actiue, ne luy appartient pas de soy seule: & qu'elle seroit foible si elle n'estoit aydee du respect, & de l'honneur, qui luy est rendu de dehors, lequel ne depend pas de l'heureux. Et puis d'ailleurs, qu'elle n'est pas tousiours exempte de tristesse: à sçavoir, quand elle est contraincte de faire mourir des hommes, en exerçant la iustice: à cause de quoy elle n'est pas aussi de longue duree: Là où les plaisirs de la contemplation sont purs appartenans à l'heureux, sans dependre d'aucun autre.

Il est aisé à iuger que la felicité contemplatiue, nous est plus asseurée & plus en nostre pouoir que l'actiue: car rien ne nous peut empescher d'vsr, de iouir & posseder par la contemplation, les choses, tant les naturelles, que les supernaturelles, & les humaines, que les diuines, dont nous auons la connoissance, autant que nous l'estimons bon: attendu que cela depend purement de nostre ame seule, & des operations de ses facultez, où elles demeurent, sans sortir iamais de dehors: à raison de quoy les choses exterieures n'ont aucun pouoir dessus. Mais la plus grande partie de la felicité actiue, dependant de plusieurs choses, sur lesquelles nous n'auons pas le souverain empire, & principalement pour le regard des parties œconomiques & politiques, à cause des actions & passions de ceux que nous auons à conduire & à regler: il est certain, que nous pouons estre empeschez d'vsr des moyens pour paruenir à la fin, que nous nous proposons, & de iouir & posseder la fin. Et partant la felicité contemplatiue est vn bien plus libre & volontaire, que celui de l'actiue: & situé en vn lieu plus asseuré.

La felicité contemplatiue semble aussi estre avec moins de peine & plus facile à posseder, que

der, que l'actiue; par les mesmes raisons. Car son obiect estant tousiours plus present, que celuy de l'actiue, & son operation avec moins de peine, & de lassitude des organes, dont elle se fert, que non pas l'actiue; la possession en est plus aysee & facile à l'homme. Car c'est sans doute, que les choses diuines sont si parfaittes & aymables, que le desir d'en iouir se va augmentant d'autant plus, qu'on les possède; & en rend la poursuite plus aysee: tout au contraire des choses humaines, qui nous lassent & nous ennuyent, quasi aussi tost qu'elles sont acquises: rassasiant nostre appetit par le travail, & par d'autres degousts: de sorte qu'estant, ou esteint ou fort refroidy, il ne s'aduance plus vers elles, qu'avec peine.

Nous connoissons que la felicité contemplatiue est vn bien plus excellent que celuy de la felicité actiue: parce que les operations d'une mesme faculté estant plus excellentes les vnes que les autres, selon que leur obiect est plus excellent: les operations selon la sapience, en quoy consiste la felicité contemplatiue, ayant pour obiect les choses diuines, & la felicité actiue mesme; elle est vn bien plus excellent, que celuy de l'actiue. Secondement, la felicité contemplatiue est aymee du tout, pour l'amour d'elle mesme: car on ne tend point par elle à acquerir quelqu'autre chose: & au contraire, la felicité actiue est desirée, pour la contemplatiue, & n'est en certaine maniere qu'un moyen & des degrez, pour paruenir à la felicité contemplatiue. Et de faict les vertus morales seruent à la contemplatiue, & s'y referent par foy, & non par aucune excellence qu'elles ayent par dessus elle, pour l'ayder. Car ce n'est que par accident que l'homme a besoing de leurs secours, pour contempler: à sçauoir, entant qu'il faut vler des aliments moderement pour sa nourriture, afin de maintenir sa vie: & que son entendement cependant que l'ame reside au corps, est empesché en ses operations, par le trouble des actions & passions. Là où l'actiue a besoing de la contemplatiue, comme d'une chose plus excellente qu'elle, qui luy montre sa fin. Et d'ailleurs, puisque la nature du bien consiste à rendre parfaite & accomplir la chose, dont il est le bien: les operations selon la sapience, estant celles dont l'entendement humain, qui est vne principale partie de l'homme, reçoit la plus grande perfection, & son plus parfait accomplissement: il s'ensuit que le bien de la felicité contemplatiue, qui est les operations mesmes selon la sapience, est plus excellent que celuy de l'actiue: & par consequent plus aymable & plus desirable: car les choses sont desirables & aymables, selon le degré de leur bonté.

Ητι ληρομένη αὐτάρχεια, πρὸς τὴν ἡμετέραν
μάλισ' ἐν οὗ τῆς μὲν γὰρ πρὸς τὸ ζῆν ἀναγ-
χάται, καὶ σφόδρ, καὶ διχνοῦ, καὶ οἱ λοιποὶ θεοῖαι
πρὸς δὲ ποίτοις ἰαυαῖς καὶ χερσὶν ἰδύων, ὁ μὲν δι-
χνοῦ δὲ πρὸς ὅς διχνοῦ σφαγῆς, καὶ μὲν ὡν
ὁμοίαις δὲ ὁ σφῆραν. Ἐ' ὁ ἀδρῆς, Ἐ' τ' ἀλλων
ἔχσται· ὁ δὲ σφόδρ, Ἐ' χεῖρ' αὐτοῦ ὡν, διχνοῦ
ἡμετέραν καὶ ὅσων ἀν σφόδρ ἡ μάλισ'.

L. 10. c. 7. Tum ea quæ appellatur vita bonis omni-
bus per se cumulatâ, nihilque externum desiderans, in
ea beatitudine maximè, quæ in rerum contemplatione
versatur, reperitur: nam eorum sanè, quæ ad cultum
vitæ necessaria sunt, & sapienti et iustis & reliquis
omnes indigent. Sed cum his rebus abunde fuerint in-
struiti, erga quos, & cum quibus iustas actiones obeat
itemque temperans, & fortis, et ceteri desiderant.
At sapienti etiam cum se cumest res potest contem-
plari: tantòque magis, quantò sapientior fuerit.

Quant à la suffisance, la felicité contemplatiue est vn bien qui a moins à faire des autres que l'actiue: car celuy qui contemple n'a besoin des biens de la fortune, que de ce qui est nécessaire pour sa nourriture, pour ses habillements, & d'une maison pour le mettre à couuert simplement, afin de conseruer son esprit libre: & a fort peu à faire des biens du corps, parce qu'il ne travaille gueres: & encores moins de la beauté, ny de la noblesse de la race: car tout cela ne conferue point le contemplatif: attendu que son action est interieure & pour luy, sans qu'il en sorte rien dehors, & qu'il la peut exercer seul, sans la compagnie d'aucun autre: estant de foy suffisant à foy mesme. Mais l'heureux actif a doublement à faire des biens extérieurs, & travaille d'auantage du corps: Car premierement, il en a le mesme besoing que le contemplatif, pour la conseruation de sa vie: & en a encores à faire outre cela, pour exercer les œuvres des vertus morales, autour de la matiere corporelle: attendu que le liberal & le magnifique, ne se peuuent passer des richesses, pour donner liberallement, & dependre magnifiquement, en ce qui concerne sa patrie &

Tom. 2.

Rr ij

ses amis. Que fera le iuste de sa iustice distributive, & commutative, s'il n'y a des biens à distribuer & à commercer? Le Prince mesme a besoyn de finances, afin de lever & solder des soldats, pour la defence de son estat & de ses subiects. Il faut quel'heureux actif trauaille du corps: parce que les œuvres des vertus morales s'exercent par des organes corporels: comme nous le voyons au vaillant, au magnanime, & semblables. A quoy nous pouuons adiouster la noblesse de la race & la beauté, qui sont requises au politique, pour se faire plus aisément obeir & reuerer ses commandemens. Doncques puisque l'heureux contemplatif a moins à faire de biens extérieurs & corporels, pour exercer sa felicité, que l'actif; la felicité selon la sapience, est vn bien plus suffisant, que celuy selon la prudence.

Pour le regard de la vacation & tranquillité, on ne peut ignorer que la felicité contemplative, n'en comprenne bien plus que l'actiue: car apres plusieurs peines & labeurs que l'homme a soufferts, pour acquérir la sapience; il se repose & se contente en la contemplation des choses diuines, où il vacque à loisir, en vne grande tranquillité & repos d'esprit, & sans trauail du corps. Mais les operations des vertus morales ne consistent pas tant en la vacation, ny au repos: attendu qu'elles sont ordonnees à paruenir à quelque autre chose: car nous ne faisons pas la guerre pour l'amour de la guerre, ains pour viure & posseder en paix ce qui nous appartient: & toutes les operations politiques ne sont pas ordonnees à elles mesmes: mais à conseruer le bien public & à l'augmenter; & encores moins celles des autres vertus morales, comme la vaillance, la liberalité, la temperance, & semblables: toutes lesquelles sont autour des passions & actions qui agitent, eslongnees du repos & du loisir: & pleines de trauaux, d'ennuis & de sollicitudes. C'est pourquoy nous disons qu'un homme qui a quitté les charges publiques, & s'est retiré aux champs hors des affaires du monde, pour viure vne vie douce & reposee, est bienheureux.

Pour sçauoir laquelle de ces deux felicités tient plus lieu de dernière fin à l'homme: faut considerer qu'entre les arts, il y en a quelques-vns qui sont subordonnez en sorte, que l'un sert à l'autre, & en regardent tous vn dernier, comme principal & architectone, qui leur commande; & auquel les precedents serapportent & sont ordonnez; comme ses instrumens; desquels il vse pour acquérir sa fin. Ainsi l'art de faire les mors & freins, se rapporte à celuy de manier les cheuaux, & cettuy-cy à l'art militaire, & l'art militaire à la politique: & tout ainsi que ces arts sont subordonnez les vns aux autres, leurs fins le sont aussi. Or de ces arts le suiuant est plus noble que le precedent, & l'art superieur & architectone, tres noble par dessus tous les inferieurs, qui se rapportent à luy: comme il paroist en ce que le premier n'est recherché, que pour l'amour du suiuant, & tous pour l'amour du superieur: & que sans luy on les laisseroit là, sans en faire aucun cas. Il est tout de mesme de leurs fins: car la precedente se rapporte à la suiuiante, & la precedente est moins noble que la suiuiante: ainsi la fin de l'art de manier les cheuaux est plus noble que celle de l'art qui fait les mors: & celle de l'art militaire, (qui est la victoire & la paix) plus excellente que l'une & que l'autre: & ainsi des autres. Or parce que la politique prescript à l'art militaire la leuee des gens de guerre & la conduite de l'armee, de quelle façon la rethorique vsa de ses raisons & harangues, plaidoyers, conseils, & iugemens: & parce encores, qu'elle ordonne en l'economie de quelle maniere le pere de famille se comportera enuers sa femme, ses enfans, & ses seruiteurs, & qu'elle determine des sciences contemplatiues: à sçauoir de celles qui doivent estre receuës & montrees en la republique, & iusqu'à quel point, & en quel temps; & de celles aussi qu'on reiettera: quelques-vns veulent inferer delà, que la politique qui est vne science actiue, est superieure, l'architectone, & la superintendente de toutes les sciences: & que partant elle est la plus noble de toutes les sciences, & sa fin la dernière & la meilleure: que les autres ne sont recherchées que pour l'amour d'elle: & que par consequent l'operation selon la prudence politique est le meilleur bien & la plus accomplie felicité, & à preferer à celle de la sapience.

Απο τοις ας εναι δεξιας, ες χειρας σφιδας, & α, χυματις ας αυτιστες αι.

L-6. Eth. c. 13. Absurdum esse videtur, prudentiam maiorem quam sapientiam, dominatum obtemperare, cum ea sit desrior.

ΑΝΔ

Αλλὰ μὴ ἐδὲ χρῆσθαι τὴν σοφίαν, ἐδὲ τὴν
βελτίονα μετρίαν· ὅσαρ' ἐδὲ τὴν ὑγιάναν ἡ ἰατρικὴν·
ὅσαρ' ἡ ἐκείνη· ἀλλ' ὅρα ὅπως γινώσκῃς· σκέψαι
εὐλόγηται· ὅτι τῆς αἰτίας, ἀλλ' ὅρα σκέψαι· ἐπὶ τῷ μείον
καὶ ἐπὶ τῷ πολλῷ καὶ φανερῶς ἔρχεται τῶν ἡρώων, ὅτι
ὅτι τῆς αἰτίας τῶν πάλαι τὰ ἐν τῷ πολλῷ.

*At verò neque in sapientiam dominatur, neque a-
nimi particula melioris habitus est, quemadmodum ne-
que medicina bona valetudinis principatum habet.
Non enim ea vitatur, sed ut exillat, & absit operam
dat. Illius igitur causa precipit atque imperat, non
illi. Præterea sub prudentia imperio sapientiam esse
simile est, ut si quis dicat, scientiam civilem Diis im-
mortalibus præesse, quia omnia insinuat ac precipiat,
que sint in civitate.*

Mais nous auons à respondre: premierement, que c'est de la sapience, que la politique apprend la derniere fin de l'homme en particulier, comme nous l'auons montré: & par consequent celle de la republique en general: à quoy elle adresse puis apres toutes ses actions, practiquement: obeissant en cela par vne certaine maniere à la sapience, qui luy montre le but où elle doit viser: & par ce moyen luy commande: non toutesfois practiquement, mais contemplatiuement, en maniere de fin: qui est le commandement le moins penible de tous, semblable à celuy du premier moteur, qui sans se mouuoir meut toutes choses. Et quant à ce qu'il semble que la prudence politique commande à la sapience, ordonnant aux citoyens quelle discipline ils doiuent apprendre, & iusqu'à quel point: la prudence ne laisse pas d'estre inferieure pourtant à la sapience: car cela n'est pas luy commander, ains au contraire c'est commander pour elle: à sçauoir de quelle façon les citoyens la doiuent acquerir, qui est auoir soing de ce qui appartient à la sapience. Or commander de ceste sorte pour vn autre, c'est luy seruir. Aristote le declare par deux exemples: à sçauoir, premierement, par l'art de la medecine, lequel commande & ordõne ce qu'on doit faire pour acquerir la santé: & toutesfois il ne regne point sur la santé, car il n'en vse pas: mais il commande, ordonne & pouruoir de quelle façon elle doit estre acquise: & cela est commander pour la santé: ou la santé commander, & non commander à la santé. Et partant la santé est plus noble & plus desirable que l'art de la medecine: ainsi que la fin est plus desirable que ce qui luy est ordonné. Il en est tout de mesme de la prudence politique: car elle n vse pas de la sapience, luy commandant de quelle maniere elle doit proceder à la recherche, connoissance & contemplation des choses diuines: mais elle commande en l'ay pour elle: à sçauoir ordonnant cõme nous auõs dit, de quelle façon les citoyens la doiuent enseigner, & apprendre: selon que la mesme sapiẽce luy a dicté. Et partant, ainsi que la santé est plus noble que l'art de la medecine, de mesme la sapience excelle par dessus la prudence politique. Secondement, ainsi que la prudẽce politique cõmande la premiere d'acquerir la sapiẽce: elle fait de mesme de la veneration de Dieu: & toutesfois elle n'est pas plus noble que Dieu, & ne luy commande pas, mais pour luy seulement: afin que les citoyens luy rendent l'honneur & la gloire qui luy est deuë. Bref, la prudence ne commande pas aux choses meilleures qui sont en l'ame, comme est la sapience: mais elle est comme le maistre d'hostel qui preside à tout & disperse toutes choses, & toutesfois ne commande pas à tout: il prepare du loisir au Seigneur, de peur que par l'empeschement des choses domestiques, il ne soit detourné de quelque honneste occupation: car la prudence donne ordre en reglant les actions & refrenant les passions, afin que la sapience vacque à son œuure. Que s'il aduient quelquesfois que les politiques commandent à ceux qui font profession de sapience: c'est par accident, à cause de la condition des hommes: & non par soy à raison de la sapience. Là où au contraire, la sapience commande par soy à la prudence, & l'adresse & illustre: au moyen de quoy la prudence doit estre estimée non pas la fin, mais quelque fruit de la sapience. De sorte que ce qu'on dit, que la prudence politique regarde le bien commun, & la contemplation le propre: il ne faut pas entendre que ce propre soit de mesme genre avec ce commun: mais plus eminent de degré & de condition de l'homme. Il est bien vray qu'es choses mortelles, ainsi que l'estre est preferé d'origine au bien estre, & est postposé de dignité: de mesmes les choses qui conferent à l'estre, sont dites plus necessaires, mais moins nobles.

Or l'actiue commela prudence, tant la particuliere, que la politique, conduit d'auantage à l'estre: c'est à dire à soy & à la conseruation des autres: & la sapience regarde seulement le bien estre: à cause de quoy la science actiue est plus necessaire, & la sapience plus excellente. Et outre cela, parce que l'homme est animal ciuil, nay pour viure en la compagnie

des autres hommes; la prudence luy est plus propre: mais la sapience luy est cômune avec Dieu & avec les Anges, & luy conuient selon qu'il a quelque chose de diuin, (comme dit Aristote,) & est esleué par dessus la condition humaine. En somme chacune de ces habitudes reluit fort: mais la sapience est comme vn Soleil qui ne reçoit pas sa lumiere d'ailleurs: & la prudence plus semblable à la Lune, qui nous est plus prochaine & reluit de la part qu'elle regarde la sapience: car sans sa lumiere elle est tenebreuse & obscure. Et partant ce seroit vne chose absurde, que la prudence qui est inferieure à la sapience, fust la Princesse & luy dominaist; & que ses actions fussent plus la fin de l'homme, que celle de la sapience. On connoist encores en plusieurs manieres que la sapience est plus la fin de l'homme, que la prudence: à sçauoir premieremēt, en ce que la fin de la guerre est la paix, celle des actions & affaires des hommes, le repos: & celle du politique, (comme dit Aristote,) de donner le loisir & la commodité à ses citoyens de vacquer à la contemplation: car de là il s'ensuit, que la felicité contemplatiue est absolument la dernière fin de l'homme, & que l'actiue n'est en certaine maniere, qu'un moyen & des degrez pour y paruenir. Secondement en tous les agents & mouuans, ordonnez les vns aux autres, il faut que la fin du premier agent ou moteur, soit la fin de tous: ainsi que la fin du general d'armée est la fin de tous ceux, qui combattent sous luy. Or entre toutes les parties de l'homme, l'entendement se trouue estre le moteur superieur: car il meut la volonté, luy proposant son obiet, & la volonté, l'appetit sensitif, & certuy cy le corps, par le consentement de la volonté suruenant: de sorte que la fin de l'entendement, est la fin de toutes les actions humaines. Or la fin & le bien de l'entendement, c'est l'estant & le vray, & par consequent sa dernière fin, c'est le premier estant & vray. Doncques la dernière fin de tout l'homme, de toutes ses operations & des desirs, c'est de connoistre le premier estant & la première verité. D'auant que il y a vn certain desir naturel en tous les hommes, de connoistre les causes des choses, qui se voyent: à raison de quoy l'admiration des effects, dont les causes leur estoient cachees, a fait que les hommes ont commencé à philosopher, pour les chercher. Or l'inquisition ne cesse point, tant qu'on soit monté iusqu'à la première cause, laquelle estant conuë, nous estimons sçauoir parfaitement. Doncques l'homme desire de connoistre naturellement la première cause, comme la dernière fin: laquelle dernière cause est Dieu, & partant la dernière fin de l'homme, c'est de connoistre Dieu: ce qu'il ne peut faire, que par ses operations selon la sapience, lesquelles consistent la felicité contemplatiue. Et partant elle est plus la fin de l'homme que l'actiue. Et ne fert de rien, ce que quelques vns ont voulu dire, que si la fin des hommes auoit esté mise du tout en la contemplation, qu'il leur seroit impossible d'y paruenir: parce que l'experience nous montre, que nous ne sçaurions arriuer à la parfaite connoissance de ce qui est caché dans le moindre animal du monde: car ie leurs responds, que quand leur fin seroit constituée en la contemplation, que ce n'est pas chose necessaire, qu'ils arriuent à la parfaite connoissance des choses, ains iculement iusqu'au point où la nature a borné leur capacité durant cette vie.

Επι δὲ θεωρητικῆς θεωρίας τὴν ὑπὲρ διὰ μέγα
 θεωρίας μάλιστα, ἢ ἀπ' αἰτίας ὁμοίων.

L. 10. Lib. 6. 7. *Præterea verò, & maximè assidue:*
nam res assidue contemplari magis quàm quidvis a-
gere possumus.

En somme pour le regard de la duree, celle de la felicité contemplatiue est moins subiecte à interruption, & plus longue que celle de l'actiue: car les passions & actions humaines, & les choses externes autour desquelles se fait leur exercice, estants muables, subiectes à changement, & exposees à vne infinité d'accidens, & dependantes d'autrui en partie: la felicité actiue qui consiste en l'operation des vertus, lesquelles ont ces choses pour obiet, ne peut estre si continue, ny de si longue duree, que la contemplatiue, dont les obiects, ne sont point exposez, ny soumis à telles mutation: attendu que les vns sont du tout immuables, comme sont les choses diuines, celestes & incorruptibles; & la subiecté des autres, n'est pas vn empeschement à l'exercice des vertus contemplatiues, comme des actiues: veu que l'estre inconstant & changeant tombe luy mesme sous la contemplation. Et puis d'ailleurs, les vertus actiues s'exercent avec des organes plus subiects à lassitude, que ceux de la contemplatiue: à cause de quoy les hommes sont contraincts d'en interrompre plus souuent les operations, que de la contemplation. Et partant la duree de la felicité contemplatiue, est plus longue que celle de l'actiue.

Autre

Autre excellence de la félicité contemplative par dessus l'active.

CHAPITRE XV.

Η δὲ πλεῖστα ἑαυτοῦ μόνια, ὅτι θεωροῦνται τίς ἔστι
 εὐφροσύνη, καὶ οὐ πότεν ἂν φανεῖται πῶς ἔστιν ἡ
 μακάριος ὑπερβαίνει μακαριότητος ἡ αὐτοῦ, καὶ
 οὐκ ὁράσθαι δὲ ποῖας ἀποβιβάσει χρεῖας τοῖς
 ποταμοῖς τὰς δικαιοσύνης, ἢ γὰρ οὐκ οὐκ φανερὸν
 ἀλλὰ φανερὸν ὅτι ὡς ἔχεται ἀδικία ἀποβιβάσει, καὶ οὐκ
 ἄλλα τοιαῦτα, ἀλλὰ τὰς ἀδελφότητας, καὶ ἀποβιβάσει
 τὰς φανεροῦς καὶ ἀποβιβάσει τὰς φανεροῦς, ὅτι ἔχεται.

[illegible]

*Arist. l. 10. Eth. c. 8. Perfeclam autem beatitudinē
functionem quandam muneris esse in rerum contem-
platione positam, etiam ex hoc perspicere licet, quod
Deos felicissimos ac beatissimos esse arbitramur. Ari-
stides autem quas ei tribuere nos oportet: istas illi an-
fuerunt videtur contra abentes inter se, & deposita
reddentes, ac cetera id genus? An fortes, qui res formi-
dolosae subeant ac perferant, & periculum adeant,
quia bonum sit.*

Quod si omnia quæ in alio nobis versantur perfectumur exigant latiusque indigna reperiantur. Atque nemo est qui non eos vincere existimet. Ergo et alio munere jungi: non enim eos oportet dormientes fingere vi Endymionem. Et autem qui vixit si alio, multo magis effectio ad maturum: quid præter contemplationem relinquitur? Quocirca Dei muneris fuit ille a, quæ beatitudine amicet, in contemplatione consistere reperitur. Ergo & humanarum functionum, ut quæ huic similissima est, ita ad beatam vitam constituendam plurimum valet. Hinc quæritur et argumentum est quod cetera animalia, quæ talium muneris functione orbat, sunt, beatitudine quoque excluduntur: Diis enim immortalius omnis vita beata est: hominibus autem quatenus simul acrum aliquod talis functionis habent. Reliquerunt vero animalium beatè vixit nullum, quoniam nulla est eis contemplationis communitas. Quam longe inquit, latèque fundatur & pertinet contemplatio, tam longè & beatitudo: & in quibus magis inest contemplationis assiduitas, y sunt & beatiores: idque non ex euenit sed ex contemplatione. Et enim per se magni pretii, est magnoque honore decoranda: itaque beatitudo erit contemplatio ædam.

Nous pouuons adiouſter à toutes les excellences de la felicité contemplatiue que nous auons deduittes, celle qu'elle a de conuenir à Dieu & aux intelligences: ce qui n'eſt pas de l'actiue: car dieu n'a point de paſſiōs à moderer ny à regler: il ne ſe trouue point de perils pour luy ny de choſes terribles, où il ait beſoin de la uaiſſance: & encores moins de temperance ou de continence pour les ſales concupiſcences, qu'on ne luy peut attribuer, ſans le deſhonorer & blaſphemer. Il n'y a point de vertus en Dieu, dit Ariſtote (ce qu'il faut entendre des Morales,) car il eſt quelque choſe de plus excellent. Et en ſomme Dieu ny les intelligences ne font aucune des operations morales, ſemblables à celle des hommes: car pour le regard des Politiques, qui ſont les plus excellentes entre routes: le meſme Ariſtote dit, qu'il ſeroit ridicule en loüer Dieu, & que toutes choſes qui conſiſtent en l'actiō ſont indignes de luy: Et partant la felicité qui en depend ne leur conuient pas. Mais quant à la contemplatiue, elle leur conuient ſans doute: car il ne ſe trouuera perſonne ayant la ceruelle bien faite, qui ne tienne que Dieu & les Anges viuient, & partant qu'ils operent: parce que viure n'eſt pas ſeulement eſtre, ains auſſi operer: & s'ils ne faiſoiēt rien, ils ſeroient comme tousiours dormans, ainſi qu'on dit d'Endymion, qui a long temps veſcu endormy: & lors il n'y auroit rien d'inſigne, de noble ny de remarquable en eux. Doncques il faut qu'ils operent: mais ce n'eſt pas ſelon les vertus morales, comme il a eſté declaré: ils n'exercent pas auſſi les œures d'aucun art: car ce ſeroit mockerie de le penſer ſeulement. Doncques il reſte qu'il ne leur conuient aucune autre actiō que la contemplation: ainſi Dieu eſt tres heureux en ſe contemplant luy meſme: & les intelligences contemplent Dieu, & elles meſmes: en quoy conſiſte leur vie qui eſt perpetuellement heureuſe. Doncques puis que la felicité contemplatiue conuient à Dieu & aux ſubſtances ſeparees de la matiere, & non l'actiue: c'eſt ſigne que celle-cy n'eſt pas ſi parfaite que l'autre:

parce qu'és choses parfaittes conuiennent les plus parfaittes. De quoy nous pouuons conclure aussi, que la felicité contemplatiue des hommes, est leur plus excellēte & accomplie operation, puis qu'elle est semblable & prochaine de la diuine: & que l'homme acquiert plus de ressemblance à Dieu par elle, que par l'experience des vertus morales. C'est pourquoy Aristotele conseille de n'escouter pas ceux qui disent, qu'estant mortels nous ne deuons rechercher que la connoissance des choses humaines: & exhorte que nous efforcions de nous rendre immortels le plus que nous pourrons, en viuant par ceste partie qui est la principale en nous: à sçauoir l'entendement pour viure d'une vie diuine, que nous exerçons en la contemplation moyennant la sapience: disant que la vie que nous viuons selon les vertus morales, est la vie du composé de corps & d'ame, que nous appellons humaine.

Que la felicité contemplatiue & l'actiue ne peut estre l'une sans l'autre.

CHAPITRE XVI.

C'EST vne chose tres certaine, comme nous le venons de montrer fort amplement & clairement, que la felicité contemplatiue est plus parfaite & accomplie que l'actiue: mais il est impossible que les hommes puissent iouyr de l'une de ces deux felicités, ny estre heureux que chacune d'elle ne soit de la partie: car pour le regard de ce que nous appellons celuy qui vacque plus en la sapience, contemplatif; & l'autre vertueux & prudent, actif: c'est tout ainsi que nous denommions les mixtes naturels du nom de l'element qui y domine: car s'il tient plus de la terre nous le nommōs terrestre: si plus de l'air, aerien, & ainsi des autres. Voyla pourquoy nous appellons contemplatif celuy qui est plus adonné à la contemplation qu'à l'action: & celuy qui se met aux affaires du monde & est employé aux grandes charges, plus qu'à la contemplation, porte le nom d'actif, de Politique ou prudent. Et neantmoins pour estre heureux, il faut qu'il exerce l'une & l'autre felicité. Cela se peut connoistre en considerant de quelle façon les hommes se comportent en l'une & en l'autre vie: & premierement si vn homme se vouë du tout à la vie contemplatiue, il faut qu'il l'exerce en solitude, séparé de tout le monde ou en quelque lieu, avec fort peu de ses amis, ou en vne ville peuplée. Si le contemplatif vit tout seul, il ne sçauoir iouyr de la felicité selon la sapience, s'il n'a les habitudes de quelques vertus morales: car pour preuoir & donner ordre aux choses qui luy sont necessaires à la conseruation de sa vie, au temps present & à l'aduenir; & afin que le defaut des biens extérieurs & autres accidens qui peuuent suruenir ne le trouble, & ne luy ostent la tranquillité & la liberté de son esprit, il a besoin de quelque prudence: Et s'il s'esleue des passions & des tentatiōs contraires à sa deliberation, comme la souuenance du monde & la phantaisie en fournissent ordinairement assez; les vertus morales propres à les resfrēner & moderer luy sont necessaires, autrement il ne pourroit demeurer en repos, & seroit en dāger biē souuēt de quitter du tout sa solitude. S'il vit en quelque petite societé, ou en quelque plus grande cōpagnie; il ne se sçauoir passer outre ce que requiert la solitude, d'auoir encores d'autres vertus pour conuerser avec ses amis & parmy le peuple, selon les loix de l'estat & de l'amitié: autrement il troubleroit le repos des autres, le sien en seroit interrompu, & tomberoit en vne infinité d'incommoditez, qui l'empescheroient de iouyr de sa felicité contemplatiue. Bref il est necessaire pour bien contempler, d'estre prudent & vertueux: combien qu'il ne soit pas necessaire que la prudence ny les vertus morales soient si grandes au contemplatif, comme au Politique: à cause qu'il n'en a pas tant d'affaire ny si liouuent. Je croy qu'il n'y a personne qui vouldst tenir vn homme pour estre heureux, qui ne seroit ny bon ny réglé en les mœurs: car ce seroit vne grande impertinence d'estimer que le contemplatif, qu'Aristotele appelle amy des Dieux, en peust estre fauorisé s'il estoit autre que bien viuant, & plein de pieté: à quoy les vertus morales sont requises.

Quant à la felicité actiue il est impossible de la posseder parfaite, sans auoir donné quelque temps à la contemplation auant que de l'acquérir: & tres difficile de la conseruer entier sans continuer à contempler quelquesfois. Et puis comment le Politique qui donne des loix pour les sciences contemplatiues, iusqu'à quel point, & de quelle façon elles doiuent estre enseignées & monstrees, le pourroit-il faire à propos s'il n'en auoit la con-

noissance

noissance, laquelle ne se peut acquerir que par la contemplation: au moyen de quoy il n'y a personne à qui la contemplation ne soit requise. Aristote le monstre clairement & par vn mesme, de combien elle est plus excellente que l'action, quand il dit que la fin du Politique est de donner le loisir & la commodité à ses citoyens de vacquer à la contemplatiō, & que les vertus morales ne sont dediees qu'à cela: & en vn autre endroict que l'ame estât en repos, deuiant plus prudente. Et certes il est tres certain que celuy-là ne sçauoit bien connoistre les choses humaines qui ignore les diuines. La contemplation est le principe & la fin de l'action, qu'elle meine comme il luy plaist: commandant que les mouuements inferieurs & que l'action exterieure cesse, afin que l'interieure puisse estre possedee plus libre & plus stable. Donques nous concludrons que l'homme ne peut iouir de l'vne de ces felicitez sans posseder l'autre: combien qu'il ne soit pas necessaire que ce soit egalemēt: car l'vne pourra estre bien plus excellemment en luy que l'autre, selon qu'il sera plus voué à la contemplation qu'à l'action: ou que son naturel luy appellera; & par consequent la sapience & la vertu morale, sont requises dedans les republiques, pour estre parfaitement heureuses. Platon dit en Memnon, que la prudence sans science & contemplation est comme les statues de Dedale non attachees & fuyantes; & semblable à l'opinion instable: mais que la prudence conioincte à la contemplation ressemble aux statues de Dedale qui sont liees: c'est à dire fermes & permanentes. Il semble que Dieu ne departit pas communement la sapience & la prudence à vne mesme personne parfaitement, pour obliger par là les hommes, cōme par le plus noble lien qu'il les pouuoit estraindre, à viure & conuerser ensemble; afin qu'ils s'entre-secourussent selon que l'vn seroit plus excellent, & l'autre defectueux en ses parties, esquelles toute leur felicité consiste. Mais si quelq'un peut paruenir à la perfection de l'vne & de l'autre de ces felicitez tout ensemble: cettuy-là peut estre à bon droit homme diuin, fauorisé du Ciel, & cōme vn Dieu entre les hommes: non seulement pour les ioyes infinies & le contentement incomparable qu'il ressent continuellement en luy mesme: mais pour le bien & le bon heur qu'il porte en la republique où il commande.

Comment la felicité active & la contemplatiue sont propres à l'homme.

CHAPITRE XVII.

OR combien que l'vne & l'autre de ces felicitez soit necessaire aux hommes pour estre heureux, & que toutes les deux leur conuiennent: toutesfois parce que, comme dit Aristote, ce qui est le principal en vne chose, peut estre dit chose là: & que la partie raisonnable est la principale de l'homme: il semble que la vie contemplatiue luy soit plus propre que l'active: parce qu'elle luy conuiend d'auantage selon ceste partie là: comme on le peut encore remarquer, en ce qu'il n'y a que l'homme seul entre tous les animaux, capable de la sapience, ny qui participe à la felicité, selon le mesme Aristote: combien que plusieurs semblent n'estre pas exclus de quelque espece de prudence: mais cela n'empesche pas que l'active ne soit propre à l'homme & selon la partie raisonnable aussi: combien que ce ne soit pas si purement. Car c'est chose tres assuree & toute manifeste que l'homme est de nature animal ciuil & sociable, nay non seulement pour soy, mais pour sa patrie, pour ses parents & pour ses amis: avec lesquels il ne peut bien communiquer, en leur rendant & receuant les deuoirs conuenables entre eux, que par le moyen des vertus morales: lesquelles ont leur siege en l'entendement. Et certes l'experience nous monstre que ces deux felicitez sont fort propres à l'homme. Mais selon les diuers temperaments de l'humeur & de la disposition du corps, il s'en trouue qui sont plus habiles à l'vne qu'à l'autre. Cela arriue aussi selon les diuers aages: car l'action conuiendra d'auantage à vne mesme personne en vn certain aage. & la contemplation luy sera plus propre en vn autre: estant chose tres certaine, que celuy qui aura dans vn corps foible & debile pour les travaux exterieurs, vn esprit vigoureux & moderé, sera plus propre à la contemplation: & qu'un homme ayant vn corps qui supporte plus ayement la peine s'accōmodera mieux à l'action. Semblablement la virilité est plus habile à exercer la vaillance & la Politique: & la vieillesse à vser de temperance & vacquer à la contemplation. Nous pouuons remarquer en Platon, en Xenophon, en Similis, & en vne infinité de grands personnages de l'antiquité: qu'ils se sont plus adonnez à la vie active en leurs ieunes ans, & s'estant retirez du tout à la sapience, sur leur

declin , comme en vn tranquilité, & en vn repos aſſeuré de leurs labeurs.

Pourquoy le peuple honore plus les prudens, que ceux qui ont la ſapience.

CHAPITRE XVIII.

NOnobſtant tout ce que nous auons dit: à ſçauoir que la felicité contemplatiue conuient à l'homme ſelon ſa plus noble partie , qu'elle eſt plus excellente que l'aſtiue; & que ne ſe r'apportant qu'à elle meſme, elle ſoit vn bien honneſte, & conſequemment plus à eſtimer que l'vile, tel qu'eſt la felicité aſtiue: neantmoins les peuples reuerent bien d'auantage, & deferent de plus grands honneurs aux Politiques prudens, qu'aux ſages contemplatiſs: dont la raiſon eſt, que le bien qu'il reçoit de ceux là luy eſt plus immediatémēt & ſenſiblement vtile: qui eſt quaſi la ſeule ſorte de bien que le vulgaire connoiſt. Ioinct que la prouidence de nature y peut bien auoir part, laquelle a voulu que ces honneurs fuſſent deferrez par les peuples, à ceux qui les gouuernent: afin que la delectation interieure de la vie politique, qui eſt moindre que celle de la cōtemplatiue; combiē que ſa charge ſoit plus laborieuſe & penible, fuſt accreue par ces augmentatiōs exterieures: & que par ce moyen les prudens fuſſent cōuiez à cōtinuer l'exercice de leurs vertus. Nous pouuōs noter auſſi en celieu, que le Prince de la Republique ſera plus heureux par la felicité aſtiue , que par la contemplatiue: car ſa propre operation ſelon qu'il eſt Prince, eſtant de gouuerner & regir les Citoyens, en ſorte qu'il les face viure heureuſement: il leur profitera bien plus eſtāt iuſte, temperé, vaillant, liberal, & ſemblables; que ſ'il n'a que la ſapience, & ne vacque qu'à la conſideration des choſes naturelles & ſupernaturelles; mais ſi en vn ſeul ſe trouuent conioinctes les habitudes contemplatiues & morales: celuy-là viura tres-bien , ſera vn tres digne Roy, & la republique en ſera tres-bien gouuernee.

Comparaiſon de la vie commune de la republique avec la priuee.

CHAPITRE XIX.

IE ne diray plus rien, pour mettre fin à ces diſcours de la comparaïſon des felicitéz, que deux choſes: l'vne, que la vie contemplatiue & l'aſtiue cōmune (c'eſt à dire de toute la republique) eſt meilleure & plus parfaite que la vie contemplatiue & pratique priuee: parce qu'elle luy eſt comparee cōme le tout à la partie, & l'vniuerſelle perfectiō à la linguliere; lequel toute la raiſon d'vn plus parfait, & plus grand bien , que la partie: à cauſe de quoy Ariſtote dit, que le biē qui conuiēt à quelqu'vn eſt aymable & parfait: mais que celuy là eſt meilleur & plus parfait, qui conuiēt à vne republique & à toute vne nation. L'autre que puis que la tres-bonne vie & la felicité de cha que homme priué, & de toute la republique eſt meſme, (car des choſes qui ont vne meſme nature ſpecificque, leur tres-bonne vie & leur fin eſt meſme) & que la publique eſt plus excellente que la particuliere, (laquelle elle contient cōme vn tout ſa partie) que ſemblablement la vie contemplatiue commune, c'eſt à dire qui eſt en toute la republique, eſt meilleure, plus parfaite & excellente que l'aſtiue commune, appelee ciuile.

Que la parfaite felicité de l'homme n'eſt point en ceſte vie.

CHAPITRE XX.

LA felicité de l'homme dont nous auons parlé iuſqu'à ceſte heure, c'eſt le meilleur & le plus parfait eſtat, auquel il puiſſe paruenir durant ceſte vie mortelle: car ſi la vertu n'a le pouuoir par ſes aſtiōs de nous rendre parfaitement heureux en ce monde, pour le moins elle nous conſtitue au plus accōplý eſtat, où nous nous pouuōs trouuer, & zuquel il y a le moins de mal & d'incommoditez. Ce que ie dis, parce qu'il eſt certain comme Platon l'a tres-bien reconnu, que la vraye felicité, qui eſt la derniere fin & le ſouuerain biende l'homme, ne peut eſtre acquiſe ny poſſedee par luy, cependant qu'il habite icy bas parmy les choſes corruptibles & durāt que ſon ame eſt meſſee avec l'impureté de la matiere: car premierement, puis que la felicité de l'homme conſiſte à l'vnir avec Dieu, par la connoiſſance & par

Plat. in
Epinom.

& par l'amour qui la suit: nous ne pouuons estre parfaitement heureux durant ceste vie: à cause qu'il nous est impossible d'auoir vne connoissance accomplie de l'essence diuine, soit par la demonstratiō ou par la foy: ny de l'essence des intelligēces, ny quasi de la moindre des choses caduques & perissables: cōme l'experience nous l'a assez monstré, depuis la creation du monde iusqu'au iourd'huy: ny par consequent nous vnir avec Dieu estreitement par l'amour: d'autant qu'elle est tousiours proportionnée à nostre connoissance. Et partant nous ne pouuons estre parfaitement heureux, cependant que nous sommes en ce monde enuolopez parmy la corruptibilité de la matiere. Cecy se peut encores aysement prouuer par chacune des conditions particulieres, qui sont requises à la felicité.

Premierement pour le regard de la delectation, nous ne la pouuons auoir tres grande à cause de l'imperfection de la connoissance dont elle depend: & mal aisement aduient-il, que ceste telle quelle delectation ne soit meslee de douleur & de peine: non seulement à cause des maux corporels, à quoy nous sommes subiects, la faim, la soif, la maladie, & autres douleurs: mais aussi parce qu'il est tres difficile de se conferuer au milieu, où la vertu morale consiste: car la violence des passions qui s'esleuent, ou se veulent continuellement esleuer, la concupiscence, l'ambition, l'enuie, la jalouse, la mort que les hommes fuient naturellement, & dont la crainte ou y penser seulement, les attriste: nous choquent les vns apres les autres bien souuent, & interrompent tellement nos plaisirs, que l'ennuy & la tristesse occupent la meilleure partie de nostre vie: & partant n'ayant point de delectation accomplie, la felicité parfaite de l'homme n'y consiste pas.

Encores qu'il nous soit plus ayse & facile de posseder & iouyr durant ceste vie des operations des vertus, que d'aucun autre bien: neantmoins il y a tant d'accidents qui nous en rendent la possession difficile & faulseuse: que nous auons plus de peine & d'ennuy à les repousser, que de contentement à exercer les vertus: les vanitez du monde, l'ambition, la concupiscence, l'enuie, les fausses opinions, & generalement les passions, tenusent bien souuent cōme impetueux torrens, les leuees que nous dressons à l'encontre: & nous emportent si rapidement en pleine mer, que nous ne pouuons reuoir la terre de long tēps, ny ietter l'encre en aucun port, pour nous mettre à couuert de leur tempeste & de l'orage.

Puis que d'autant plus qu'une chose est desirée & aymée, la perte en apporte vne plus grande douleur, & que la felicité est extremement desirée & aymée: il n'y a point de doute, que si elle nous est mal asseurée, & qu'il ne soit pas en nostre pouuoir de la garder tant qu'il nous plaist, qu'elle nous donne des inquietudes, & que sa perte nous affligera extremement. Mais si la parfaite felicité de l'homme est en ceste vie: il est certain que nous la perdrons pour le moins par la mort: & que mesme il n'y a point d'asseurance que nous en puissions iouyr iusques là: attendu que l'homme est subiect à plusieurs maladies, à la frenesie & semblables, qui empeschent l'usage de la raison. Doncques vne telle felicité a tousiours de la tristesse conioincte naturellement avec elle: Et partant elle n'est pas parfaite en ceste vie, n'y estant pas asseurée.

Nous connoissons que la dernière fin de l'homme n'est point en ceste vie. Premierement parce qu'elle doit terminer son appetit naturel, en sorte que l'ayant atteinte, il ne recherche rien d'auantage: car s'il se meurt encore à quelque chose, il n'est doncques pas arriué où il se doit reposer. Or cela ne peut aduenir en ceste vie: car le desir d'entendre & de connoistre qui est naturel à tous, va tousiours augmentant en nous, d'autant plus que nous connoissons & entendons. Et de fait il ne s'est iamais trouué d'homme qui ait eul la connoissance de toutes choses: attēdu que nous ne pouuons seulement conceuoir ce que c'est de la moindre des substances materielles ou immaterielles: & que nous decouurons tous les iours par la connoissance des choses qui n'auoient point esté trouuees auparavant. La foy mesme, qui est la plus parfaite connoissance ne met pas nostre desir en repos: car chacun cherche de voir ce qu'il croit. Secondement, tout ce qui se meurt à la fin desirer naturellement de s'y arrester & de s'y reposer: à cause de quoy les corps ne s'esloignent iamais du lieu où ils se meuuent naturellement, que par vn mouuement violent, contraire à leur appetit: & les animaux bruts s'arrestent tousiours aux voluptez corporelles quand ils en peuuent iouyr. Or la felicité c'est la dernière fin que l'homme desirer naturellement: Et partāt il desirer d'y demeurer fixement; & n'est iamais heureux iusqu'à ce qu'il l'ait acquise immobilement, & que son desir soit en repos: mais parce qu'il peut arriuer plusieurs infortunes & enfirmittez durant ceste vie, qui nous detournent des operations des vertus, en quoy elle consiste: il n'est pas possible que la dernière fin de l'homme y soit. Et en troisiemes lieux, c'est chose impossible

que le desir naturel soit frustré: car la nature ne fait rien en vain: mais s'il ne pouuoit estre rempli il seroit en vain: Doncques il faut qu'il soit rassasié: Ce que ne pouuant arriuer en ceste vie, la dernière fin del'homme n'y est pas.

Puis que le repos & la vacation del'hóme en suiuent sa fin, quád il y est paruenue, & que sa dernière fin n'est point en ceste vie; c'est chose toute certaine qu'il n'y scauroit aussi trouuer son repos ny la vacation. Cela est fort aysé à confirmer, en considerant les troubles & les diuers accidents de dehors, qui nous agitent continuellement, & nous choquent sans cesse, contre lesquels il faut estre en vn perpetuel combat. Et pour le regard de l'interieur, l'entendement desirant tousiours scauoir, & ne donnant point d'obiet suffisant à la volonté pour la rassasier, nous n'auons iamais en ceste vie de repos arresté.

Il en est tout de mesme de la suffisance du bien cōme des autres choses: car puis qu'elle ne peut estre qu'au souverain bien, qui est nostre dernière fin, & qui met nos desirs en repos; & que nous ne pouuons l'auoir parfaitement durant que nous sommes icy bas: il ne faut pas s'attendre d'y trouuer quelque chose suffisante pour nous rendre vrayement heureux: comme aussi nous l'eprouuons par nostre entendement, qui desire tousiours de scauoir d'auantage: & par nos desirs qui ne sont iamais arrestez.

Nous experimentons que le bien que nous auons en ce monde, quel qu'il soit, & de si peu de duree, qu'il sert quasi plus à nous faire sentir viuement le mal, comme vn contraire decouure l'autre, & à faire que nous estimons plus malheureux en le perdant, qu'il n'a de vertu de nous rendre bien-heureux. Et puis d'ailleurs, c'est vne chose desraisonnable, que le temps de la generation de quelque chose soit long, & celuy de sa duree bref: attendu qu'il s'en ensuiuroit que la nature seroit priuee plus long temps de sa fin, qu'elle n'en iouyroit: ce qui est contre la raison. A cause de quoy nous voyons que les animaux qui ne viuent pas longuement, prennent aussi leur perfection en peu de temps. Or si la felicité del'homme consiste és parfaites operations selon les parfaites vertus, lesquelles il ne peut acquerir qu'en vn si long téps, qu'il ne luy reste que fort peu de vie pour les exercer puis apres: il est tout euident que c'est chose impossible que la felicité humaine soit parfaite en ceste vie, à cause de son peu de duree.

Finalement si la vraye felicité de l'homme estoit en ceste vie, il semble qu'il y auroit d'un manquement en la prouidēce de Dieu, & du defect au regime del'vniuers: Car nous voyons les vertueux qui viuent selon la droicte raison, estre subiects aux iniures du monde & aux incōmoditez de la nature, autant & plus que les vicieux & meschans: à cause de quoy leur felicité & leur repos sont non seulement troublez, mais eux affligez & tourmentez: Et le bien que nous receuons des actions de la vertu en la vie presente, quelque grand qu'il soit par dessus les autres, semble estre bien petit pour nous faire consommer en veilles & trauaux de l'esprit & du corps: mespriser la mort en sacrifiant sa vie pour le bien du public. Et d'ailleurs, la sapience acquise par l'estude de Philosophie, & la prudence, estant rares, il s'en trouueroit bien peu d'heureux: chose qui seroit trop absurde: attendu que la felicité est la dernière fin de la vie humaine, qui appartient à tous: & partant les enfans & les ieunes gens n'en doiuent pas estre priuez. Je concluray doncques que la dernière & parfaite felicité del'homme n'est pas en la vie presente. Et partant il nous faut seruir des vertus tant diuines comme humaines, de la foy, de l'esperance & de la charité, de la sapience, de la prudence, & des autres vertus morales, non seulement pour atteinre au plus parfait estat & plus grand bien que les hommes peuuent obtenir en ce monde: mais aussi principalement comme d'un moyen & d'une voye, pour paruenir à la felicité, qui est en la vie eternelle: nous representant que toutes les difficultez que nous auons à combattre sont beaucoup moindres que celles que nous surmontons pour arriuer au but de nos passions: & ont bien vn plus riche prix & vne plus grande recompense au Ciel: où nous trouuerons, comme dit S. Mathieu, vn tres abondant loyer. Dieu nous en face la grace par son fils Iesus Christ nostre Seigneur, qui vit & regne en l'vnité du S. Esprit par tous les siecles des siecles. Amen.

TABLE DE L'ORDRE DES

CHAPITRES CONTENUES ES

fix liures de la Politique.

LIVRE PREMIER, AVQUEL IL EST TRAITTE' DE LA RE-
publique en general, & de toutes les parties dont elle est compoſee.

E que c'est que la Politique, ch. 1. 273	Qu'il faut outre les loix une principauté une &
Du Village, ch. 11. <i>ibid.</i>	souveraine, pour faire observer la loy, ch.
De la Cité ou Republique, ch. 111. 274	x 11. 283
Que la felicité de la Republique est la mesme que	Comment le souverain est, & n'est pas par-dessus
celle de l'homme, ch. 1v. 275	la loy, ch. xiv. 284
Des causes efficientes materielle & formelle de	Du Magistrat subalterne, ch. xv. 285
la republique, ch. v. 276	Des différentes sortes de personnes dont la cité
Que la republique est une société naturelle, &	doit être compoſee, & de celles qui sont les ci-
l'homme animal civil naturellement, ch. vi. 277	toyens, ch. xvi. <i>ibid.</i>
De l'origine des principautés, ch. vii. 278	De la condition de ceux qui sont propres à être
De l'origine des loix civiles, ch. viii. 279	citoyens, ch. xvii. 288
De la fin des loix civiles, ch. ix. 280	De l'unité ou mesmeté spécifique de la republique
Que les loix civiles sont nécessaires & utiles en	& de sa diversité, ch. xviii. 289
la republique, ch. x. <i>ibid.</i>	De l'unité de nombre de la republique, ch. xix. 290
De l'obligation des citoyens à la loy civile, ch. xi. 281	Quelle sorte de tout est la republique, ch. xx. 292
Que la loy doit dominer en la republique, & com-	De la grandeur & estendue que doit avoir la re-
ment, ch. xii. <i>ibid.</i>	publique, ch. xxi. <i>ibid.</i>
	De la situation de la ville, ch. xxii. 294
	Des forteresses de la ville, ch. xxiii. 295
	Du lieu des Temples en la ville, ch. xxiv. 296

LIVRE SECOND DE LA POLITIQUE, AVQUEL IL EST TRAITTE'
de toutes les especes de police, & de la comparaison des bonnes entre-elles & des
mauvaises l'une avec l'autre, avec la refutation de Bodin, en ce qu'il a
voulu reprendre Aristote.

D es especes de police ou gouvernement sou-	De la difference entre vertueux simplement &
verain, ch. 1. 298	bon citoyen, ch. x. 319
Des especes de Royauté, ch. 11. 300	Que la monarchie successive, est meilleure que l'é-
Des especes d'Aristocratie, ch. 111. 301	lective, ch. xi. 320
De la Timocratie, police, ou gouvernement civil	Comment la tyrannie est la pire de toutes les poli-
ou populaire direct, ch. 1v. 302	ces, ou administrations indirectes de la repu-
Des especes de tyrannie, ch. v. 303	blique, ch. xii. 321
Des especes d'Oligarchie, ch. vi. 304	Que l'Oligarchie est le pire gouvernement apres
Des especes de democratie, ch. vii. <i>ibid.</i>	la tyrannie, & la democratie moins que les
Refutation des reprehensions que Bodin fait en	deux autres, ch. xiii. 326
ses liures de la Republique, de la doctrine d'A-	Comparaison des principautés de la famille &
ristote en ses politiques, ch. viii. 305	de la republique, ch. xiv. 327
Que la monarchie ou royauté est la meilleure po-	De l'amitié qui doit être es republiques entre les
lice ou forme de gouvernement, ch. ix. 312	Princes & le peuple, ch. xv. 328

LIVRE TROISIEME DE LA POLITIQUE, AVQUEL IL EST TRAITTE'
du vray Prince ou Monarque, & montré que Machiavel a erré
en son institution du Prince.

D e l'autorité legitime du Prince sur les	Comment le Roy se doit comporter envers ceux
citoyens, ch. 1. 331	qui vivent sous son empire, ch. 11. 332

Tom. 2.

81

Du deuoir des citoyens enuers le Prince, ch. III.

333

Des diuers iugemens, par diuerfes personnes, touchant l'office du Prince, ch. IV.

334

Quel doit estre le Prince parfaict en general, pour paruenir à sa fin, ch. V.

335

Que le Prince doit estre prudent, ch. VI.

337

Que le Prince doit estre iuste, ch. VII.

ibid.

Que la reuerence d'un seul Dieu, & d'une seule Religion est neceffaire au Prince, ch. VIII.

338

Que le Prince doit estre vaillant & magnanime, & qu'il est de dissimulé luy est dommageable & deshonorabile, ch. IX.

340

Que le Prince doit garder sa fin donnee librement, ch. X.

341

Que le Prince doit estre clement & non cruel, ch. XI.

342

Que le Prince doit estre craint pour sa vertu & iustice, & non pour sa cruauté, ch. XII.

343

Comment le Prince doit & ne doit pas estre desfiant, ch. XIII.

344

Que le Prince doit estre liberal & magnifique, mais non prodigue, ch. XIV.

345

Que le Prince doit estre temperant, ch. XV.

ibid.

Que le Prince doit user de conseil, & quels doivent estre ses ministres, ch. XVI.

346

Comment le Conseiller du Prince luy doit donner conseil, ch. XVII.

347

Que les biens du corps & de la fortune, sont vti-les au Prince, ch. XVIII.

ibid.

En quel cas le Prince peut faire la guerre legitime-ment, ch. XIX.

348

Comment le Prince se doit comporter en sa vi-eloire, ch. XX.

349.

LIVRE QUATRIESME DE LA POLITIQUE, auquel il est traité des causes des seditions, de la ruine des Republiques, & des moyens de con- seruer l'Estat.

DE la cause des seditions en la Republique,
ch. I.

357

Des causes de la destruction & mutation des
Republiques, ch. II.

361

Du moyen de conseruer & rendre durable le

gouuernement de la Republique, ch. III.

372

Des moyens de conseruer le Tyran, ch. IV.

385

De l'erreur de ceux qui estiment que les maximes
d'Estat sont discordantes de celles de la Reli-
gion, ch. V.

390.

LIVRE CINQVIESME DE LA POLITIQUE, auquel il est traité de l'office du Politique ou Legislateur, & comme il doit faire les loix, pour bien establir & regir la Republique.

QUEL doit estre le Politique ou Legislateur,
ch. I.

391

Refutation de la communauté de Platon en la
Republique, ch. II.

416

Considerations pour l'exercice de la prudence tres
vtils au Politique, tirees du second liure de la

ibid.

Rhetorique d'Aristote, ch. III.

419

De ceux qui sont subies à l'ire, ch. IV.

420

De ceux contre lesquels l'ire s'esteue, ch. V.

ibid.

Comment l'ire s'appaïse, ch. VI.

421

De ceux qui n'excitent pas l'ire, ch. VII.

ibid.

De ceux qui se font aymer, ch. VIII.

422

Des choses qu'on craint ordinairement, ch. IX.

423

De ce qui n'est point à craindre, & de ceux qui ne

ibid.

craignent point, ch. X.

424

De ce qui engendre la confiance, ch. XI.

ibid.

Au respect de quelles personnes on est honteux,
ch. XII.

425

De ceux qui sont touchez de commiseration, ch.

ibid.

XIII.
De ceux qui ne sont point touchez de compassion
ou misericorde, ch. XIV.

ibid.

416

De choses qui esmeuent à compassion, ch. XV.

ibid.

Des choses dont on s'indigne, & de ceux qui sont
enclins à l'indignation, ch. XVI.

417

De ceux qui sont enuieux, ch. XVII.

ibid.

De ceux qui sont enclins à l'enuie, ch. XVIII.

ibid.

De ceux qui sont enclins à l'emulation, chap. XIX.

428

De ce qui excite l'emulation, ch. XX.

ibid.

Des mœurs des ieunes gens, ch. XXI.

ibid.

Des mœurs des vieilles gens, ch. XXII.

429

Des mœurs de l'aage viril, ch. XXIII.

430

Des mœurs des Nobles, ch. XXIV.

ibid.

Des mœurs des riches, ch. XXV.

431

Des mœurs des Potentats ou constituez en au-

thorité, & de ceux qui ont la fortune prospe-

re, ch. XXVI.

ibid.

LIVRE

LIVRE SIXIESME DE LA POLITIQUE,
auquel il est traité de la Religion, montré que la Chrestienne
est donnée de Dieu, & la felicité contemplative &
l'active comparees ensemble.

Q u'il doit y avoir une Vraye Religion, con- tenant la maniere dont Dieu veut estre adoré par les hommes, ch. i. 432	d'y parvenir, que les humaines, ch. x. 460
Que la nature des preunes doit estre diverse, se- lon que la nature des choses à prouver est di- verse, ch. ii. 434	Comparaison des vertus actives entre-elles, ch. xi. 466
Que la Religion Judaïque a esté donnée de Dieu, & Vraye Religion en son temps, ch. iii. ibid.	Comparaison de la science contemplative & de l'active pour le regard de leur excellence, ch. xii. ibid.
Que Dieu est auteur de la Religion Chrestien- ne, ch. iv. 436	Comparaison de la bonté des sciences, chap. xiii. 468
Response aux objections des Juifs contre la veri- té de la Religion Chrestienne, ch. v. 443	Comparaison de la felicité active & de la con- templative l'une avec l'autre, ch. xiv. ibid.
Comment ce qui estoit estimé scandale des Juifs, & folie des Gentils, en la Religion Chrestien- ne, est une excellente Sapience, ch. vi. 449	Autre excellence de la felicité contemplative par dessus l'active, ch. xv. 475
De la fausseté de la Religion des Payens, & de son impertinence, à comparaison de la vérité de celle des Juifs en son temps, & de celle des Chrestiens pour tousiours, ch. vii. 453	Que la felicité contemplative & l'active ne peut estre l'une sans l'autre, ch. xvi. 476
Conclusion, ch. ix. 459	Comment la felicité active & la contemplative sont propres à l'homme, ch. xvii. 477
Que les Vertus Chrestiennes sont un meilleur moyen de connoistre la felicité de l'homme, &	Pourquoy le peuple honore plus les prudens, que ceux qui ont la sapience, ch. xviii. 478
	Comparaison de la Vie commune de la Republi- que avec la priuee. ch. xix. ibid.
	Que la parfaite felicité de l'homme n'est point en cette Vie, ch. xx. ibid.



TABLE
DES MATIERES CON-
TENUES EN CESTE SE-
CONDE PARTIE DE LA PHILOSO-
phie, traictans des Morales, OEconomique,
& Politique.

A



- A** quel l'homme & la femme doiuent auoir pour se cōjoindre ensemble. 399
- A**ge viril, & des mœurs del'age viril. 430
- A**būdants & riches, & que la Republique en doit estre cōposée, & pourquoy. 318
- A**bstinence partie de la temperance. 77
- A**ccoustumance & ressemblance des mœurs, engendrent l'amitié. 164. & 165
- A**ccoustumance peut estre chassée par vne autre accoustumance. 87. & 88
- A**cquerir, & de ce qu'il faut connoistre & faire pour Acquerir la vertu morale. 217. & 218
- A**cquerir la vertu, & de la cause des difficultez & peine qui se trouuent à acquerir la vertu. 219. 220.
- C**onsiderations qui doiuent faire passer par dessus les difficultez d'Acquerir la vertu. *ibid.*
- Q**u'il faut exercer la vertu Acquisse. *ibid.* 221.
- A**quoy il faut auoir esgard en Acquerant la vertu. 218.
- D**es moyens particuliers d'Acquerir la vertu. 222. & 223
- P**our Acquerir l'habitude de la vertu, il faut comme en toutes les habitudes plusieurs actions frequentes reiterées. 218.
- A**quoy il faut auoir esgard en Acquerant la vertu. *ibid.*
- A**cquerir, & du moyen d'acquerir la vaillance. 231. 232. & 233.
- D**u moyen d'Acquerir la liberalité & fuir l'auarice. 235. & 236
- A**cquerir, & qu'il y a vne espeece d'art conuenable selon la nature pour Acquerir. 264. & 265
- A**cquisition des richesses, & comment l'OEconome se doit gouverner en l'Acquisition des richesses, & à les conseruer. 264. 265. & c.
- A**cte n'est iamais spécifié par la fin és Morales, & n'y a point d'autre fin que celle de l'operation. 70. & 71
- A**cte interne de la volonté, prend son espeece de la fin, & l'Acte externe de l'object. 70
- A**cte moral bon ou mauuais, ne differe de naturel que rationnellement seulement. 71
- A**cte de mariage, & que l'homme s'y doit comporter avec temperance & modestie. 254
- A**cte de Venus blasfé. 223. 225. 226. & c.
- A**cte de vaillance c'est, aufer craindre, l'oustenir des choses terribles, & comme il faut, & pour vne bonne fin. 97. 98
- A**ctes de la volonté, ne sont ny bons ny mauuais moralement. 68
- A**ctes de la volonté humaine sont l'object ou le subject de la vertu morale. 55. b. & 56
- A**ctes viciex ne sont pas plaisans de soy, mais pleins d'inquietudes. 222
- A**ctes del'homme sont la matiere autour de laquelle la verité s'exerce. 123
- A**ctes humains, & que la bonté morale d'eux regarde la felicité humaine. 68. & 69
- A**ctes moyens entre ceux qui tombent sous l'election, & ceux qui n'y tombent point. 60
- A**ctes qui ne tombent point sous l'election. 56. b. 57. & 58
- A**ctes sont moraux proprement entant qu'ils sont de la volonté. 69. 70
- A**ctes moraux, & de la specification des Actes moraux, & de leur bonté ou mauuaité. 67. & 68
- A**ctes moraux reçoient leur espeece de l'object autour duquel il s'exercent. 67
- A**ctes qu'il est en nostre puissance de faire ou de ne faire pas. 56. a & b
- A**ctes sont de nostre volōté, & se trouuent de deux sortes, les vns sont internes, & les autres externes. *ibid.*
- A**ction iuste pour soy est appelée droit. 151
- A**ction iniuste par soy est appelée iniure. *ibid.*
- A**ction, & que la prudence n'est pas vne Action. 49
- A**ction iniuste que c'est. 145. S'appelle gagner & profiter, & son object gain, lucre ou profit. *ibid.* & 148
- A**ctions & passions si ne sont modérées & réglées selon la droicte raison il est impossible de viure heureusement. 72
- A**ctions & passions humaines qui ne peuvent estre reduites à la mediocrité de la vertu. 65
- A**ctions de l'homme pourquoy & comment sont dites bonnes. 69
- A**ctions vertueuses, & comme il n'y a en toutes de la delectation interieure. 211
- A**ctions vicieuses ne sont pas plaisantes. 212

Aññablié

des matieres.

- Affableté, la verité & la ciuilité conuiennent & diffèrent. 126. Affligez entrent facilement en cholere. 120
- Agamemnon appellé par Homère Pasteur des peuples, & pourquoy. 329
- Agir par loy & morales, c'est Agir avec election de son bon gré ou volontairement, & Agir par accident c'est Agir sans election & contre son gré. 151
- Agriculture louée. 268. Par icelle on acquiert ce qui est naturellement requis pour nourrir le genre humain. *ibid.* Profite totz à l'homme non seulement pour la nourriture, mais aussi pour la force du corps. 268
- Ame de diuise en deux parties, & quelles sont. 401
- Alceste pourquoy louée d'une memoire eternelle. 257
- Alexandre le Grand, comme fit honneur & reuerence au Dieu d'Israel, en la personne de Iadus, grand Poince de Hierusalem. 339
- Alexandre le Grand prenoit quelques fois si grand plaisir à boire qu'il en perdoit le iugement. 224
- Appetit, & que la modulation d'iceluy ne procede que de l'entendement. 210
- Appetits, & comme on peut considerer en l'homme trois Appetits distinguez, ausquels trois degrez de la loy de Nature respondent. 139
- Apollon comme a eu deux enfans, Esculape & Platon. 64
- Apprentif deuiant bon maistre, s'il imite par ses operations le maistre petit à petit. 218
- Aman sauy d'Assuerus, comme n'estoit salué de Mardochee simple homme estrange. 15
- Amants admonestez de s'estudier à la Philosophie & à la vertu. 229. & 230
- Amants entrent facilement en cholere. 420
- Ambitieux qui sont constituez en dignité & esleuez en puissance, desireront plus d'estre aymez que d'Aymer. 199
- Ambitieux veut tousiours estre le premier, jamais il ne regarde derriere. 233
- Ambitieux entent au but qu'ils se proposent plus que tous les autres qui suiuent quelque faulx felicité. *ibid.*
- Ambitieux lesquels sont plus troppez de tous, quels sont. 234
- Ambitieux qui a receu des honneurs en son temps, comme n'est pour son ambition pour cela heureux apres sa mort. 234
- Ambitieux, & la remonstiance qui leur est faite. 235
- Ambition, ou desir excessif d'honneur par dessus nostre merite. 235. Le moyen de le retirer de ce vice. *ibid.*
- Ambition n'a point de fin. *ibid.*
- Ame commande au corps & à l'appetit de l'homme. 245
- Ametume est vne espee de l'extreme excessif de la manufecture. 91
- Ametume d'ire de quelles personnes est. *ibid.*
- Amis, & qu'il n'est pas expedient d'estre Amy de plusieurs. 193. 194
- Amis, & quand le vertueux peut & doit estre amy de beaucoup, sa vertu sauue. 194
- Amy iuruenant & visitant l'Amis triste, il luy apporte de la delictation. 191
- Amy, & que sa presence est tres agreable en l'aduersité, & ayde beaucoup à oster la douleur ou la diminuer. *ibid.*
- Amy, & que c'est chose plus digne de donner à son Amy que d'en receuoir vn bien fait. 190
- Amis, & comme toutes choses sont communes entre Amis. 187. L'homme heureux de quels amis a besoin. 188. 189. & 190
- Amis honnestes doiuent estre delectables les vns aux autres. 166
- Amis utiles requis en la mauuaise fortune. 191
- Amis, & de leur deuoir en la bonne & mauuaise fortune. 191. & 192
- Amis, & comme il n'en faut point auoir faute, ny en auoir trop. 194
- Amis honnestes, & comme il n'en faut auoir au plus que trois, & pourquoy. 193
- Amis sont requis en la bone & mauuaise fortune. 190. & 191
- Amitié qui doit estre es Republicques entre les Princes & le peuple. 329. & 330. 333
- Amitié, & des personnes propres à l'amitié, & de celles qui y sont mal disposées. 169. 170. 171. & 172
- Amitié en l'Aristocratie ressemble à celle du mary & de la femme. 329
- en l'Amitié des personnes inegales, comme la proportion se regarde. 180
- Amitié des enfans enueis leurs pere & mere, est comme celle des hommes enueis Dieu. 175
- Amitié fraternelle, & la raison d'icelle. *ibid.* Est comme celle des compagnons qui sont nourris ensemble. *ibid.*
- Amitié d'entre les parents. *ibid.*
- Amitié d'entre le mary & la femme. 176. Est naturelle. *ibid.* Est conseruee par les enfans. *ibid.*
- Amitié quand est plus & moins delectable. 192
- Amitié des peres & meres enueis leurs enfans. 173 & 174
- Amitié est vne habitude d'aymer. 160. La bien-vueillance engendre l'Amitié. 161. En quoy differe de la bien-vueillance. *ibid.* Par translation on peut appeller la bien-vueillance vne amitié ostieule. *ibid.*
- Amitié se trouue engendree par continuation de la bien vueillance qui la precede. *ibid.* C'est de l'Amitié honnestes, que la bien-vueillance est le principe & l'acte interieur. 162. La bien-vueillance n'est pas seulement la source de l'amitié, mais elle en est vn œuvre aussi. *ibid.* La concorde prise pour l'acte & propriété de l'Amitié, que c'est. 161. & 163
- Amitié, & comme le meschant & vicieux n'en a aucune. 170. & 171
- Amitié honnestes, & qu'il est difficile d'exercer l'Amitié honnestes parfaitement avec plusieurs, & plus facile pour le regard de la delectable & de l'utile. 166. & 167
- selon l'Amitié utile, & selon la delectable, vn seul peut estre amy de plusieurs. 166. & 167
- Amitié, & que de la concorde s'ensuit la communication & le viure ensemble les vns avec les autres dont l'Amitié s'engendre. 163. Candiots anciennement beuuoient & mangeoient tous ensemble pour en entretenir l'Amitié. 163. Beneficence engendre l'Amitié. *ibid.*
- Amitié, & comme il ne s'y en trouue gueres es Poëtes indirectes. 329. & 330
- Amitié est requise à toutes conditions de personnes. 186. & 187

Table

Amitié vtile, & comme les vieillards y font plus delectables qu'à la delectable, & pourquoy. [174.](#)
 La mesme Amitié semble estre en ceux qui voyagent ensemble. [ibid.](#)
 Amitié delectable, & que les ieunes gens y font plus enclins qu'à aucune autre amitié. [ibid.](#)
 Amitié est necessaire à l'homme heureux. [188.](#)
 & [190.](#)
 Amitié honnestre est rare. [166.](#)
 Amitié vtile est de deux sortes, à sçauoir vtile & leger. [164.](#)
 Amitié honnestre est la vraye, la principale & la plus grande de toutes les amitez. [ibid.](#) & [165.](#) Que l'Amitié honnestre contient les autres, est leur fondement, & la meilleure de toutes les Amitez. [165.](#) & [166.](#)
 Amitié honnestre, & qui apres elle la meilleure, & qui en approche le plus presc'est la delectable. [165.](#)
 Amitié & de ses extremes. [161.](#)
 de l'Amitié. [118.](#) & [159.](#) & les suivantes iusques à [101.](#)
 Amitié que c'est. [158.](#) & [159.](#) Consiste plus à aymer qu'à estre aymé. [ibid.](#) De l'obiect & des especes de l'Amitié. [159.](#) & [160.](#)
 Amitié naturelle comme du pere, de la mere, des enfans, des freres & autres parents, & celle du mary & de la femme est plustost amour suiuant la nature, qu'Amitié. [173.](#)
 Amitié & du moyen d'empescher les plaintes qui y suruenent. [187.](#)
 Amitié & des causes generales de la fin de l'Amitié. [183.](#)
 Amitié proprement ne peut estre entre les bestes, mais seulement entre les hommes. [159.](#)
 Amitié Politique, soit qu'elle soit entre les citoyens d'une mesme Republique, ou entre ceux de diuerses citez, que c'est. [176.](#)
 toute Amitié est d'equiparence ou de disquiparence. [ibid.](#)
 Amitié d'equiparence que c'est. [176.](#) & [177.](#)
 Amitié de disquiparence que c'est. [ibid.](#)
 l'Amitié de quelle sorte ne peut & peut estre entre des personnes de conditions differentes. [177.](#) & [178.](#)
 toute amitié doit estre fondee sur l'egalité de retribution. [178.](#) & [179.](#)
 Amitié est plus necessaire en vne cité que la iustice, & pourquoy. [187.](#)
 Amitié quand peut estre rompuë. [198.](#)
 Amitié des ieunes gens se fait bien tost & finit bien tost aussi, pour deux raisons, & quelles sont. [199.](#)
 Amitié des meschans est de peu de duree, & pourquoy. [ibid.](#)
 Amitié & des trois choses qui sont causes & effects de l'amitié. [160.](#)
 Amitié comme s'engendre par l'accoustumance & ressemblance de mœurs. [164.](#)
 Amitié ne se trouue pas ordinairement entre celuy qui commande & celuy qui obeit. [247.](#)
 Amitié, & de ce qui la fait durer. [197.](#) En quel cas il est permis de rompre l'amitié honnestre. [197.](#) & [198.](#)
 Amitié, & de la retribution conuenable pour constituer l'egalité en chaque sorte d'amitié. [179.](#) & [180.](#)
 Difference du fondement de l'egalité en l'Amitié & en la iustice. [ibid.](#)
 en l'Amitié honnestre, estre aymé & honoré sont tousiours conioints. [200.](#)
 Amitié, & que toute Amitié est pour l'amour de nous mesmes. [165.](#) & [164.](#)

Amitié vtile & delectable sont pour l'amour de nous mesmes. [163.](#)
 Amitié honnestre pour l'amour de qui se fait. [ibid.](#)
 Amitié fleué de nous en vne autre, & fleué en nous. [ibid.](#)
 Amitié commence par foy. [ibid.](#) Toutes les œures d'Amitié que le vertueux exerce en foy mesme, redonnent à son amy en certaine maniere. [ibid.](#)
 Amitez, & de ceux au iugement de qui la retribution se doit faire es Amitez. [182.](#)
 des Amitez où peut arriuer des plaintes de la retribution, & où il n'en arriue point. [187.](#)
 Amitez, & des diuerses Amitez conuenables à diuerses personnes. [172.](#) & [173.](#)
 Amitez des grands quelles sont. [ibid.](#)
 Amitez delectables, & que ceux qui sont opulents ne recherchent que les Amitez delectables. [165.](#)
 Amitez, & quelles Amitez le sont & finissent plus promptement. [198.](#) & [199.](#)
 Amour desreglé, & que quiconque luy ouure la porte est subiect d'estre pris par les beautez & bonnes graces des Dames. [237.](#)
 Amour des soldats combien a seruy à Cesar. [344.](#)
 Amoureux de foy mesme selon la patte intellectuelle & sensitive. [194.](#) & [195.](#)
 Animaux bruts pourquoy prennent plaisir aux odeurs. [74.](#)
 Animaux qui iettent beaucoup de semence vieillissent bien tost. [400.](#)
 Argent & l'art d'en amasser. [266.](#) & [267.](#)
 Apostres qui estoient de bas peuple, simples & grossiers, comme ont peu planter la foy & religion Catholique. [442.](#)
 Aristocratie que c'est. [300.](#) & [303.](#)
 en l'Aristocratie les bons & les vertueux qui y commandent ne soulerayent point le bien commun à leurs subiects. [312.](#)
 Aristocratie comme approche fort de la Royauté. [377.](#) Il est expedient qu'en l'Aristocratie les charges soient de peu de duree. [ibid.](#)
 Aristocratie & de ses especes. [302.](#)
 Aristocratie est corrompue par l'Oligarchie & Democratie. [330.](#)
 Aristocratie est la meilleure forme de gouverner apres la monarchie. [313.](#) & [318.](#) & [319.](#) & [326.](#)
 Aristocratie ressemble à l'autorité du mary sur la femme. [318.](#)
 Aristocratie demande plusieurs lieux forts & munis pour le regard des murs. [296.](#)
 Aristocratie & comme il y en a de quatre sortes. [302.](#)
 Aristocratie. Voyez essai Aristocratique.
 Aristocraties qui demeurent fermes, & d'où cela arriue. [379.](#)
 Aristocraties & des causes de leur destruction & mutation. [367.](#) & [368.](#)
 Aristote estime que la monarchie est la meilleure forme de gouvernement. [313.](#)
 Arrogance ou vanterie. [124.](#) Se commet en trois sortes. [ibid.](#)
 Art si est vertu intellectuelle. [209.](#)
 Art d'amasser & acquerir del'argent à l'economie. [267.](#)
 Art recoit le plus & le moins. [206.](#)
 Art & la fin d'iceluy. [212.](#) Ce qu'il faut faire pour bien & loüablement en vser. [ibid.](#)
 Arts les plus nobles quels sont. [472.](#)
 Aristian

des matieres.

Artisan quand est plus à loüer. 211
 Artisans necessaires en vne Republique. 287
 Artisans ne font pas propres au gouvernement des Republiques. 289
 Assemblée ou multitude des familles, villages & villes lesquelles on veut introduire quelque police ou gouvernement de nouveau, comme se doit considerer. 393
 Assembles de la multitude és Democracies, quel commandement doit auoir. 381. & 382. Ne doiuent pas estre frequentes. 384
 Assurance d'esprit, partie potentielle de la vaillance, quelle vertu c'est. 100
 Atheiens destruisoient par tout les Oligarchies. 371
 Atouchement, & comme la temperence s'exerce autour de l'Atouchement. 73. 74. & 75
 Attemperance ou mansuetude est vne vertu moderant l'ire ou l'appetit de la vengeance. 90. Son extreme quel est. 91
 Auaire & prodigue font comparables en deux choses, & quelles sont. 116
 Auaires cherchent leur felicité dedans l'or. 236. Richesses des auaires ne leur font que des pauuetes de plaisirs en les possédans, & des regrets en estant deposez. 236
 Auaires à tenir & conseruer le leur trop serrement n'appetans point celuy d'autrui. 117. & 118
 Auarice, & ce qui la fait incurable. 116. 117
 Auarice, & le moyen de la fuir & d'acquies la liberalité. 235. & 236
 Auarice extreme de la liberalité. 116. Sa definition. ibid.
 Audace d'où est causée. 101. L'object de l'audace est le mal. ibid.
 Audacieux semblent arrogans & feindre la vaillance, voulans paroistre tels que les vaillans és choses formidables. ibid. Plusieurs sont Audacieux & timides tout ensemble. ibid.
 Audace vice opposé à la vaillance. ibid.
 Auec quoy est vne circonstance morale. 69
 Augulle ne vouloir iamais recevoir le tiltre de Seigneur, & pourquoy. 309
 Auguste comme pardonne à Cinna qui auoit conspiré sa mort. 345
 Auguste, & le prix qu'il auoit constitué pour celuy qui apporteroit la teste de Crocotas insigne voleur. 341
 Aumosnes ordonnees pour la Religion. 153
 Austeres ne sont pas propres à l'amitié. 171. & 172
 Autour dequoy est vne circonstance morale. 69
 s'Aymer soy mesme, & que celuy là s'Ayme plus qui Ayme les biens de l'esprit, que celuy qui Ayme les biens du corps. 195. Qu'il est vtile au public que le vertueux s'Ayme. 196. Qu'il est pernicieux & à blasmer que le méchant s'Ayme soy mesme. 197
 Aymer, & de ceux qui se font Aymer. 422. & 423
 Aymer, & qu'il est meilleur d'estre Aymé qu'honoré. 200. & 201
 Aymer selon la partie intellectuelle & sensitiue. 194
 Aymer & honorer peuent estre l'un sans l'autre. 200
 Aymer, & comme tous les homes appetent à estre Aymez, & pourquoy. 200. & 201
 Aymer, & que la felicité ne consiste point à aymer la personne. 28. 29

Aymer, & que les grands desirent plus d'estre Aymez que d'Aymer. 199-

B

B Annissement sans ignominie qui se faisoit anciennement és Republiques populaires. 373. & 374
 Barbares qui ont vû de leurs femmes au lieu d'esclaves. 252
 Batellerie. Voyez Bouffonnerie.
 Beauté est vn bien du corps. 7. & 26. La felicité ne consiste point en icelle. ibid.
 Beauté du corps est vne vertu corporelle. 207
 Beneficence en quelles personnes se trouue. 169. & 170
 Beneficence est la mesme chose que l'action de la liberalité. 163. Trois choses sont de la nature de la Beneficence, & quelles sont. 163. Comme il ensuit de la bien-vueillance plusieurs actes externes d'amitié qui se reduisent tous sous la Beneficence & sous la conorde. 162. Confirmation de ce qui a esté dit de la Beneficence. 164
 Bestes ne scautoient connoistre l'amitié ny l'appetit. 159
 Beites pource qu'elles n'ont point de raisõ, ne sont point dites temperantes, ny interperantes. 87
 Bestialité sauage est vn moindre mal que le vice, & pourquoy. 87
 Bœuf Egyptien adoré comme Apis. 19
 Bias disoit que la charge de Magistrat descouuroit l'homme. 543
 Bien, & des especes du Bien qui peut aduenir à l'homme. 7. & 8. Se diuise en Bien interne & externe. 7
 Bien honneste. 8
 Bien est honneste ou delectable ou vtile, ou honneste & delectable, ou tous les trois ensemble. 7
 Bien honneste quel est. 7. Quel est le delectable. ibid.
 Et quel est le Bien vtile. ibid.
 Bien vtile comme est de plusieurs sortes. 8
 Bien delectable. ibid.
 Bien interne est le Bien de l'esprit & du corps. 7
 Bien de l'esprit ou de l'ame quel est. ibid.
 Biens du corps quels sont. ibid.
 Bien externe est le Bien de la fortune. ibid.
 Biens de la fortune quels sont. ibid. Pourquoy ont ce nom de Biens de fortune. ibid.
 Bien comme s'acquiert. 219. Est finy. ibid.
 Bien de l'esprit, & que la felicité ne consiste point en tout Bien de l'esprit. 27. & 28
 Biens de l'esprit sont par dessus tous extremement & proprement Biens. 214
 Bien souverain & la felicité est vne mesme chose. 17
 Bien en l'homme & comme il y en a de trois sortes. 69
 Bien honneste & delectable, & que la felicité est vn bien honneste & delectable, & en quelque maniere vtile. 45
 Biens externes & du corps, de quelle sorte appartiennent à la felicité. 42. 43. & 44
 Biens du corps & de la fortune sont vtiles aux Principes. 347. 348
 Biens, & que ceux qui les possèdent sans vertu ne sont pas dignes de grands honneurs, ny vrayement magnanimes. 106

Table

Biens du corps. [213.214](#)
 Biens de l'ame. [ibid.](#)
 Bien fait oblige celuy qui le reçoit à en rendre grace, en quelque maniere. [153.](#) L'ordre naturel requiert que celuy qui a receu vn Bien-fait se conuertisse à son Bien-faicteur, entant qu'il en reçoit le Bien fait [153.154.](#) L'affection dont le Bien-fait procede doit estre incontinent recompensee par vne mutuelle affection. [ibid.](#)
 Bien-faicteur, & comme il faut quelquesfois preferir la retribution deuë au Bien-faicteur, & quelquesfois non. [182](#)
 Bien-faicteur ayme plus celuy à qui il fait du bien, qu'il n'est aymé de luy. [184.185.186](#)
 Peruue du Bien-faicteur, c'est de conferer vn Bien-fait. [184](#)
 Biens-faicteurs ressemblient aux meres qui aiment plus leurs enfans que les peres, parce qu'elles ont eu plus de peine qu'eux à les mettre au monde. [185](#)
 Bien-faicteurs comparez aux presteurs. [186](#)
 le Bien-faire s'acquiert par vne seule façon, & le mal en infinies. [119](#)
 Bien-vueillance & de la confirmation de ce qui a esté dit de la Bien-vueillance. [164](#)
 Bien-vueillance en quelles personnes se trouue. [169.170](#)
 Bien-vueillance que c'est. [160.](#) Est prise quelquesfois pour le genre contenant sous soy l'amitié & la Bien-vueillance. [ibid.](#) Est prise pour especes d'amour. [ibid.](#)
 Bien-vueillance se fait promptement, facilement, & est legere. [160.](#) Estant vn debille mouuement de la volonté de l'amant vers l'aymé, elle se fait superficiallement & promptement. [ibid.](#) Engendre l'amitié. [161.](#) Est le principe d'amour. [ibid.](#) Par translation on peut appeller la Bien-vueillance vne amitié otieuse. [ibid.](#) Si quelq'un perseuere en la Bien-vueillance son esprit s'affermist en l'amour, & l'accoustumance fait croistre l'acte d'aymer. [ibid.](#)
 Bien-vueillance n'est pas seulement la source de l'amitié, mais elle en est vn œuvre aussi. [162](#)
 Bien-vueillance, & que d'elle il ensuit plusieurs actes externes d'amitié qui se reduisent tous sous la beneficence & sous la concorde. [ibid.](#)
 Bien-vueillance, & que celuy qui en a enuers la Republique & de la capacité, à besoin de vertu. [415](#)
 Bileux disposez à l'iracondie. [91](#)
 Bodin, & la refutation de sa fausse accusation contre Aristote, touchant la loy du Talion. [146.](#) & [147](#)
 Bodin & son erreur en la reprehension d'Aristote, & de Xenophon. [271](#)
 Bodin, & la refutation des reprehensions que Bodin fait en ses liures de la Republique, de la doctrine d'Aristote en ses Politiques. [305.306.](#) & les suivantes iusques à 312
 Bon, & duquel bien l'homme est denommé Bon. [62](#)
 Bon en l'homme, & comme il y en a de trois sortes. [ibid.](#)
 Bonté & mauuaitié conuient à l'estre moral. [68](#)
 Bonté ou mauuaitié des actes moraux. [67](#)
 Bonté morale des actes humains, regarde la felicité humaine. [68.69](#)

Bouffonnerie ou Barelletie est l'extreme excessif de la ciuilité. [126.127](#)
 Bouffons quels gens sont. [127.](#) N'ont autre but que d'exciter à rire. [ibid.](#)

C

C Andiors anciennement beutoient & mangeoient tous ensemble, pour entretenir l'amitié. [163](#)
 Capables de la vertu morale. [216.](#) & [217.](#) Incapables de la vertu morale. [ibid.](#)
 Carthaginois comme gouuernoient leur Republique. [384](#)
 Causes de la destruction & mutation des republics. [362.363.](#) & les suivantes iusques à 371
 Causes qui emueuent les hommes à sedition, & qu'il y en a plusieurs. [358.359.360](#)
 Causes communes de quoy l'amitié prend fin d'elle mesme. [183](#)
 Causes efficientes, materielle & formelle de la republique. [276](#)
 Cesar faisoit ouuertement la guerre à sa patrie pour assouir son ambition. [314](#)
 Cesar comme pensa perdre son honneur & sa fortune, pour l'amour de Cleopatra, & comme il se sauua. [327](#)
 Cesar comme s'est rendu admirable par sa clemence à la posterité. [343](#)
 Cesar Borgias, & comme Machiavel sen sert pour patron en son œuvre. [352.354.356](#)
 Charges grandes de la Republique ne doiuent point estre vendues. [414.](#) Est vne chose mauuaise qu'un seul homme exerce plusieurs Charges. [ibid.](#) Ceux qui ont à tenir les plus grandes Charges, & la principale autorité en la republique doiuent auoir trois choses, & quelles sont. [415.](#) Principales Charges necessaires à la republique, reduites à plusieurs sortes de personnes, & quelles. [416](#)
 Charges doiuent estre de peu de duree en l'Aristocratie, & es republiques populaires. [377](#)
 Charges puplicques, & de pouruoir qu'il n'y ait point de profit en icelles. [374](#)
 Charge de grandes despences doit estre imposee à ceux qui tiennent les charges souveraines de la Republique, afin que le peuple porte volontairement de n'y estre point admis. [381](#)
 Charité des Chrestiens. [464](#)
 Charité commence par soy. [163](#)
 Chasteaux doiuent estre forts & de difficile accez en la monarchie & oligarchie. [396](#)
 Chasteté partie de la temperance. [77](#)
 Chiens nous monstrent que l'humilité appaise l'ire. [421](#)
 Cholere. Voyez incontinence de cholere. [421](#)
 Choletes si deuiennent incontinens. [79](#)
 Cholere, & de ceux qui y entrent facilement. [420.](#)
 De ceux contre lesquels la Cholere s'fleue. [420.](#)
 421. comment la Cholere s'appaise. [ibid.](#)
 Chrestiens & leur prudence, vaillance, liberalité, iustice, mansuetude, charité. [462.463.464](#)
 Cinna qui auoir coniuré contre la vie d'Auguste, comme Auguste luy pardonna, & luy fut fidele durant sa vie. [343](#)
 Circonstance est hors de l'essence de l'acte. [70](#)
 Circonstances morales, & comme il y en a huit, & quelles elles sont. [69](#)
 Citadelles

des matieres.

Citadelles doiuent estre fortes & de difficiles accez
en la monarchie & oligarchie. 296
Cité ou republique que c'est. 274. & 275
Cité que c'est. 307
Cité se rapporte par analogie à vn animal qui est
composé de diuerses parties qui soient egales en-
tre elles. 417
Cité est vn certain tout composé d'hommes de dif-
ferentes conditions & manieres de viure, & non
vne multitude de personnes semblables. 286. 287.
288
Citoyen, & la difference qui est entre vertueux sim-
plement & vn bon Citoyen. 320
Citoyen, & que celuy la ne l'est qui n'a part aux ma-
gisistratures, & voix deliberatiues aux estats du
peuple. 306
Citoyens comme ne se conduisent pas tous par la
raison, & ne sont pas ayez à persuader. 348
Citoyens qui ont depensé leur bien prodigalement
sont ordinairement poussez à faite des desordres
en la republique, voire iusques à attenter contre
l'estat. 416
Citoyens & de leur deuyr enuers le Prince. 333
& 334
Citoyens & des differentes sortes de Citoyens dōt
la cité doit estre compoeée. 286. 287. & 288
Citoyens & comme il faut ordonner vn Magistrat,
qui soit sur comme au guez, la vie priuée d'iceux.
Citoyens doiuent estre disposez à aimer la conser-
uation de la Republique. 375. Il faut prendre gar-
de qu'il ne soit point fait d'injure à aucun en ce
qui est de l'honneur de leurs femmes & de leurs
filles, ny de les biens. ibid.
Citoyens & comme leur doit estre pourueu en tel-
le sorte par les loix, qu'aucun ne se puisse rendre
trop puissant en amis & richesses, sinon les faire
abstenir de la Republique. 373
Citoyens se doiuent proposer tousiours deuant les
yeux, qu'il n'y a rien apres Dieu, & le pere & la
mere à quoy ils soient tant obligez qu'au bon
Prince. 333. & 334
Citoyens & de leur obligation à la loy ciuile. 281
Citoyens & quelles personnes sont appelees Ci-
toyens. 287. & 288. De la condition de ceux qui
sont propres à estre Citoyens. 289. Doiuent sca-
uoir commander & obeir. ibid.
Ciuité, & l'affaiblissement où complaisance & la verité,
conuiennent & different. 126. De la bouffonne-
rie & rusticité opposites à la ciuité. ibid.
Ciuité vertu que c'est. ibid.
Ciuiuils, & quels sont ceux qui sont appelez ciuiuils.
ibid.
Clemence, & comme le Prince doit embrasser ceste
vertu, pour plusieurs bonnes raisons, & quelles
sont. 342
Clemence des Chrestiens. 464
Clemence est vne vertu qui establit vne mesure cō-
uenable à la droite raison. 92. La mansuetude &
la clemence sont bonnes à vn meisme effect. ibid.
Colosses des Cypelides à quel subiect ont esté fai-
ctes. 324
Commander, & qu'il y en a lesquels par nature sont
naiz pour commander. 412. Ceux qui comman-
dent doiuent exceller ceux qui obissent. 414
Commander, & que le pere de famille doit com-
mander à la maison, & de quel empire. 251. &
254.

Commander, & qu'il y a des hommes nais pour cō-
mander. 245. 246. 247. 248. 249. 250
Qui sont ceux qui doiuent commander par nature.
246. & 247
Comment est vne citconscience morale. 69. 70
Communauté & la refusalion de la communauté
de Platon en la Republique. 417. 418. 419
Commiseration & de ceux qui en sont touchez. 425
426.
Communauté de la maison & celles du village sont
naturelles. 274. 275. 177. Celle de la Republique
l'est encore plus. ibid.
Communauté parfaite des hommes. 274. 275
Cōmunauté que Thomas Morusa introduit en la
republique. 419
Communauté introduite en la republique de Pla-
ton, à scauoir que les femmes, les enfans, les biens
& autres semblables soient communs, n'est pas
bonne pour plusieurs raisons, & quelles sont.
417. 418
Comparaison de la bonté des sciences. 468
Cōparaison de la moleste & delicateffe avec l'in-
continence. 88. 89
Comparaison de l'opiniastrété avec le continent &
l'incontinent. 89. 90
Comparaison de diuerses sortes d'incontinence en-
tre elles. 85. 86. 87
Comparaison des vertus actiues entre elles. 466
Comparaison de la science contemplatiue & de l'a-
ctiue pour le regard de leur excellence. 466. 467
Comparaison de la felicité actiue & de la contem-
platiue l'vne avec l'autre. 468. 469. & les suiuautes
iusques à 474.
Comparaison de la vie commune avec la priuée.
478
Comparaison de l'incontinence & de l'intemperan-
ce. 83. 84. 85. En quoy elles different. 83. 84
Comparaison, & de ceux qui n'en sont point tou-
chez. 426. Des choses qui emeuuent à compas-
sion. 426
Compassion est vne douleur du mal de ceux qui
souffrent sans l'auoir merité. 93
Compassion que c'est. 425. 426
Complaisance, la verité & la ciuité conuiennent &
different. 126
Complaisance quelle vertu c'est. 122. A double ma-
tiere à regler. ibid. L'amitié & la complaisance
conuiennent en l'acte exterieur. 122. Selon quel-
ques vns ceste vertu est annexee à la temperance
& selon d'autres à la iustice. ibid. Des extremes
opposites à la Complaisance. 123
Concorde concernant l'amitié en quelles per-
sonnes se trouue. 169. Les meschans & vicieux n'ont
point de Concorde ny de paix avec eux mesmes.
170. 171
Concorde prise pour l'acte & propriété de l'amitié
que c'est. 162. Comme ce n'est pas vne vnion
d'opinions absolument prise. 162. Ce n'est pas
pas aussi vne vnion d'opinions en choses con-
templatiues, ibid. Il en suit de la bien-vueillance
plusieurs actes externes d'amitié, qui se reduisent
tous sous la beneficence & sous la concorde.
ibid. De la concorde s'ensuit la communication
& le viure ensemble, les vns avec les autres, dont
l'amitié s'engendre. 163. Confirmation de ce qui a
esté dit de la Concorde. 164
Concorde comme est conseruee en la republique.

Table

418. & 419
 Concupiscence superflue de la viande & des breu-
 tages. 86
 concupiscence des hommes va en infiny, & à cau-
 se de cela ils desirer infiniment les richesses.
 267
 concupiscence des choses delectables non neces-
 saires. 86
 concupiscences du goust & de l'attouchement font
 la matiere prochaine, & l'obiet par soy & propre
 de la temperance. 74
 confiance, & de ce qui l'engendre 424. & 425
 confiance, partie potentielle de la vaillance, quelle
 vertu c'est. 100
 Consciations en quel estat & republiques doiuent
 estre consacrez à Dieu & non au peuple. 383. 384
 Coniurateurs contre la vie des tyrans ne se soucient
 pas de leur vie. 388. 389
 Conseil, & que le Prince en doit user, & quels doi-
 uent estre ses ministres. 346. & 347. Les Prin-
 ces pourquoy sont bien souuent mal conseillez.
 ibid.
 Conseiller du Prince comment luy doit donner
 conseil. ibid.
 Conseillers sont propres au gouuernement de la re-
 publique. 289
 Conseruation des Royaumes en quoy consiste. 376.
 377
 Considerations qui doiuent faire passer par dessus
 les difficultez d'acquies la vertu. 220
 Considerations pour l'exercice de la prudence tres-
 utiles au Politique, tirees du second liure de la
 Rhetorique. 419
 Constance que c'est. 68
 Constant oppose au mol. 88
 Constantin le grand comme escriuit à son Lieute-
 nant en Afrique qu'on seruiſt Dieu de tout son
 pouuoir. 339
 Consultation, principal office de la prudence, & de
 leur obiet. 50. 51. 53. 54. Ce qu'il faut pour bien
 consulter ce qui depend de la prudence. 53. 54
 Contentement, & comme la felicite ne consiste en
 iceluy. 27. 28
 Continence se considere en deux manieres. 78
 contemplation appelee mort plaisante & precieu-
 ses. 469
 contemplation regarde le bien propre, comme s'en-
 tend ce dire. 473
 continence & l'incontinence sont proprement au-
 tour de la delectation des viandes & des choses
 veneriennes. 78
 continence que c'est. 77. L'extreme excessif de la
 continence est nomme incontinence. ibid.
 continence comme differe de la temperance. 78
 continent & incontinent comparez avec l'opinia-
 stre. 89
 continent accoustumé en ses loüables actions com-
 me deuient temperant. 78
 continents loüez en vainquant la volupté & la folie
 de la volupté de Venus. 227
 continents, & comme leurs actions sont meslees de
 douleur & de volupté. 79
 continents & qui sont ceux qui sont appelez con-
 tinents. 78
 corps humain, & le moyen de l'entretenir sain &
 dispose à toutes les actions de la vie. 224
 corps, & que les biens du corps sont utiles aux Prin-

ces, & pourquoy. 347. 348
 corps est premier d'origine que l'ame, c'est pour-
 quoy il en faut auoir soin premierement. 401
 courageux ne prend pas plaisir en son aduersité, que
 ses amis pleurent, & luy mesme ne se laisse pas al-
 ler aux larmes. 192
 craindre, & comme il y a quelques choses qu'il est
 honnestes de craindre & deshonestes de ne crain-
 pas. 96
 craindre, & des choses qui sont à craindre & qu'on
 craint ordinairement. 423. & 424. De ce qui n'est
 point à craindre, & de ceux qui ne craignent
 point. ibid.
 crainte ne seruit tant à aucuns Princes, qu'à fait l'a-
 mour des soldats à Cesar. 344
 crainte oste l'esperance de la vengeance. 421. 422
 Crassus Romain, & la fin avec toutes ses richesses.
 236
 Cresus & sa fin avec toutes ses richesses. ibid.
 cruauté ou bestialité sauvage. 203
 cruauté, & que le Prince doit estre craint, pour la
 vertu & iustice, & non pour sa cruauté. 343. &
 344
 cruauté, & comme le Prince ne doit estre addonné
 à la cruauté. 342
 cruauté que c'est. 92. Est opposee à la clemence.
 ibid.
 Curces Romains & ce qui les a fait plus renommez
 à la posterité. 225
 curiosité que c'est. 92

D

D Auid comme se laisse emporter à la volupté
 de Venus. 227. Comme il en fut chastie enco-
 res qu'il eust fait penitence. ibid.
 Debats comme naissent en la republique. 358. 359. &
 360
 Deffiance moderee est approuuee en vn Prince, &
 comment. 344. 345
 Deffiance trop grande vient de foiblesse d'esprit.
 ibid.
 Delectation, & que la felicite ne consiste point en
 la Delectation. 17. 18
 Delectation moderee recree l'esprit. 193
 Delectation, & quelle est sa fin. 85. Si est desirable
 par soy. ibid.
 Delectation est de plus longue duree que l'affluen-
 ce des choses. 165
 Delectation du vaillant parmi les choses faicheuses
 99
 Delectation & comme la felicite ne consiste en icel-
 le. 27. 28
 Delectation est vehemente & chaste la tristesse.
 231
 Delectations excèdent la portee du sens, c'est pour-
 quoy elles sont cachees aux esprits vulgaires. 469
 Delectations du goust & de l'attouchement font la
 matiere prochaine & l'obiet par soy & propre de
 la temperance. 74
 Delectations que reçoignent ceux qui ont la sapien-
 ce & les prudens. 469. 470
 Delectations corporelles pourquoy sont ordinaire-
 ment plustost recherchees que les spirituelles, &
 la raison emportee par les sens. 230. 231
 Delectations spirituelles sont plus grandes & meil-
 leures

des matieres.

- leures que les corporelles, & pourquoy. 230. & 231
- Delectations de l'esprit. 17
- Delicat, & qui est celuy qui est appellé delicat. 83
- Delicatelte & moleste comparee avec l'inconveniente. 88.89
- Democratie & Oligarchie corrompent l'Aristocratie & Timocratie. 310
- Democratie & sa fin quelle est. 361. En icelle les pauvres ont plus d'autorité que les riches. ibid.
- Democratie fe propose de viure comme chacun veut. 361
- Democratie est la moins mauuaise de toutes les polices indirectes, neantmoins c'est vn mauuais gouuernement & contre nature. 316
- Voyez peuple.
- Democratie que c'est. 300. Ceste police indirecte est la moins mauuaise de toutes, parce qu'elle est fort approuuée de la Timocratie. ibid.
- Democratie & de ses especes. 304.305
- Democratie & le commandement qu'y a l'assemblée de la multitude, & le magistrat. 381.382
- Democratie est moins nuisible que la Tyrannie & que l'Oligarchie. 316.317
- Democratie veur des lieux plains. 296
- Democratie & de ses especes. 305
- Democratie d'où a son origine. 361
- Democratie ordonne vn loy au peuple pour venir aux assemblees où il faut iuger, & ne condamner point à l'amende les riches qui y défaillent. 303. Peuple de la Democratie quelle institution a. ibid. Loy de la Democratie quelle est. ibid.
- Democratie est plus assecurée contre le peril des seditions, que n'est pas l'oligarchie. 371
- Democratie. Voyez estat democratique.
- Democraties, & en quoy consiste leur conseruation. 382
- Democraties & des causes de leur destruction & changement. 369.370. & 371
- Democraties & le moyen de les faire durer quel est. 385. En icelles les maistres & conducteurs du peuple doiuent tousiours paroistre, parler pour les riches. 385
- Desert & comme les Hebreux y ont esté nourris l'espace de quarante ans, sans qu'on leur portast viure, encores qu'ils fussent au nombre de six cens mil hommes. 435
- Desespoir d'où procede. 101
- Desespoir est souuent cause d'esperer. 349
- Despence, & de la grandeur de la despence qui appartient au liberal & au magnifique. 112.113. & les suivantes iusques à 120.121
- Despences pour estre magnifiques doiuent estre dignes d'admiration & rares. 120
- Destruction des Republicques & monarchies, & de la cause d'icelle. 362.363. & les suivantes iusques à 371
- Devoir de la femme enuers son mary. 257. 256. & 257
- Devoir des Citoyens enuers le Prince. 333.334
- Devoir des enfans enuers leurs pere & mere. 260. & 261
- Devoir des amis en la bonne & mauuaise fortune. 191. & 192
- Dits de l'homme sont la matiere, au tour de laquelle la verité s'exerce. 123
- Dieu fait regner l'hypocrite pour les pechez du peuple. 334. Que la reuerence d'un seul Dieu & n'y en aueul religion, est necessaire au Prince. 338. & 339
- Dieu est autheur de la religion Chrestienne. 436. 437. & les suivantes iusques à 443
- Dieu estant vn il veut estre seruy par son peuple vn & en vne seule Eglise. 339
- Dieu est extremement hebreux, & pourquoy. 214
- Dieu seul peut commander à la nature & arrester le cours des loix qui luy a establies, changer le destin & aneantir tout s'il veut. 436
- Dieu, & qu'il doit y auoir vne Religion contenant la maniere dont Dieu veur estre adoré par les hommes. 432. Devoirs que l'homme est obligé de rendre à Dieu. 432.433. Que la religion Iudaïque a esté donnée de Dieu. 434.435.436
- Dieu est autheur de la religion Chrestienne. 436. 437. & les suivantes iusques à 443
- Dieux comme sont plus fauorables à ceux qui les honorent par deslustours & serueusement. 339
- Différence entre vertueux simplement & bon citoyen. 310
- Difficultez d'acquiescer la vertu. 210.211.212
- Discipline & qu'il ne doit y en auoir qu'une pour tous en la Republique. 404
- Discordes, & qu'il faut preuenir par des loix qu'il n'arriue des Discordes entre les grands, pour les charges & dignitez de l'estat. 373.374
- Discretion, & qu'il est louable, & quasi necessaire au Prince d'estre discret & terenu. 340.341
- Disposition est vn bien du corps. 7.16
- Dispositions, & que nous ne naissons pas avec la vertu morale, mais seulement avec les dispositions de l'acquiescer. 215.216
- Dissensions en la Republique d'où naissent. 357.358. 359.360. & 361
- Distimulation ou ironie & de ceux qui en vsent. 125
- Distimulation est dommageable & deshonorabile au Prince. 340
- Diuinité de Iesus. Christ comme se prend. 437. & 438
- Domage & que receuoir domage se dit des choses qui tombent sous la iustice comutative proprement & improprement de celle de la distributive. 145
- Donner à son amy est vne chose plus digne, que d'en receuoir vn bien-fait. 190
- Donner, & comme il ne suffit pas de donner simplement pour faire vne action liberale & vertueuse, mais il faut que ce soit avec des circonstances requises. 113.114. Le propre vsage des richesses selon la liberalité consiste plus à les donner & despendre, que non pas à les receuoir & à les conseruer. 113
- Dons faits aux Roys & aux grands seigneurs qui sont comparez aux choses qu'on consacre à Dieu d'autant qu'on ne leur offre pas non plus qu'à luy pour beloin qu'ils en ayent, mais par reuerence & par honneur seulement. 110
- Dormir est vn repos du corps. 88
- Douceur ou mansuetude est vne vertu moderant l'ire ou l'appetit de la vengeance. 90 & 91
- Douleur, & que ceux qui sentent quelque douleur entrent facilement en cholere. 420
- Droit positif, legal ou ciuil, pour estre vrayment

Table

droict & iuste, doit estre fondé sur le naturel co-
mun. 130. Le droict positif ou civil se diuise en
droict proprement ou simplement, & selon soy,
& en droict en quelque sorte. 131
Droict simplement que c'est. ibid.
Droict en quelque sorte que c'est. ibid.
Droict qui est entre chaque citoyen & toute la
communauté n'est pas simple. ibid.
Droict legal se diuise en droict vniuersel & en droit
particulier. 132
Droict vniuersel que c'est. ibid.
Droict commutatif que & comme la pareille ne luy
conuient pas vniuersellement. 136
Droict distributif & comme la pareille ne luy con-
uiuent pas. ibid.
Droict ou iuste, & de ses especes. 128. 129. 130
Droict particulier & priué que c'est. 132
Droict particulier est double. ibid. A sçauoir en di-
tributif & correctif ou commutatif. ibid. 144
Droict es distributions est selon la proportion Geo-
metrique ou de dignité, & es permutations selo
la proportion Arithmetique ou de quantité. 132.
133
Droict distributif & le commutatif & des propor-
tions Geometrique & Arithmetique, selon les-
quelles se préd le droict distributif & le commu-
tatif. 133. 134. 135
Droict selon la pareille & & equivalence. 135. 136
Droict & comme ce terme est pris en diuerses signi-
fications entre les Iuriconsultes. 128. Au droict
est opposé l'injure ou l'injustice qui est vne mesme
chose. 128
Droict naturel que c'est. 129. En quoy consiste. ibid.
Conuient seulement aux hommes. 129
Droict des gens est naturel, parce que la raison na-
turelle le dicte. 129
Droict de l'institution des hommes que c'est. ibid.
Comme quelques vns ont estimé qu'il n'y auoit
point de droict naturel, & que tout droict estoit
de l'institution des hommes. 130
Droict naturel est mesme entre toutes les nations.
ibid.

E

Eclipse de Soleil qui arriua lors que Iesus Christ
fut crucifié. 456
Effronterie ou impudence est l'extreme abondant
de la honte. 94
Eloquence. Voyez Rhetorique.
Egalité & communauté que Platon introduit en la
Republique n'est bas bonne pour plusieurs rai-
sons, & quelles sont. 417. 418
Egalité, & que toute amitié doit estre fondée sur l'e-
galité de retribution. 178. De la retribution con-
uenable pour constituer en chaque sorte d'amitié.
179. & 180. Difference du fondement de l'Egalité
en l'amitié & en la iustice. ibid.
Empereurs tyrans comme ont esté massacrez. 343
Empire, & que sa fermeté & stabilité depend de la
Religion. 339
Empire & quel est le meilleur. 412
Empires conimes sont destruits & changez. 362-363.
& les suivantes iusques à 372
Empire de la famille est monarchique. 251
Emulation & de ceux qui y sont enclins. 428
Emulation & ce qui l'excite. 428. Les vertus en sont
la matiere propre. ibid.

Emulation est contee entre les passions de la volon-
té loüable, & pourquoy. 93
En quel lieu est vne circonsfance morale. 69
L'Enfant n'est pas si proche du pere que le pere est
proche de l'enfant. 174
Enfant adhere facilement à vne opinion & s'en de-
part tout de mesme, & qui en est la cause. 251. Doit
viure sous la domination du pere. ibid.
Enfants & de la nourriture & institution d'eux
pour la duree des republicues. 375
Enfants de la Republique & de la procreation d'i-
ceux quelle doit estre. 399-400. 401
Enfants procedant des mariages, & quel aage doi-
uent auoir leurs pere & mere quand ils se mariēt.
399-400
Enfants que le mary & la femme ont en leur maria-
ge, comme doiuent estre nourris & instruits. 218.
259
Enfants plus aymez des meres que des peres. 174.
Que l'amitié des enfans enuers leurs peres &
meres est cōme celle des homes enuers Dieu. 175
Enfants & de leur deuoir enuers leurs pere & mere.
160. 261
Enfants doiuent estre accoustumez peu à peu à tou-
tes les choses esquelles on les peut accoustumer.
402. Les exercices qu'ils doiuent faire. ibid. Les
propos qu'on leur doit faire ouïr. ibid. & 403.
Leurs jeux quels doiuent estre. ibid. Comme
il ne faut les empêcher de crier & pleurer, &
pourquoy. 403. Ne doiuent auoir licence d'es-
couter des Poëties mesdisances, ny voir des Co-
médies. ibid. La Musique doit estre enleignée
aux enfans. 408. 409. 410. Ne se doiuent point
appliquer qu'à vn doux exercice, iusques à la pu-
berté. ibid. Le viure violent, & quels exercices
leur doiuent estre defendus. ibid.
Enflez sont fiers, ignorent & se font reconnoistre
rels publiquement. 111. Leur adion & exercice
c'est de se magnifier soy-mesme avec des habits
pompeux, & en paroles. ibid. Ne sont pas mes-
chanis, pource qu'ils ne font point de mal. ibid.
Entendement, & qu'il n'y a rien en l'homme si ex-
cellent, & l'usage de la raison. 216
Entendement entre toutes les parties de l'homme
se trouue estre le moteur superieur. 474. La fin &
le bien de l'entendement quel est. ibid.
Entendre, & que viure es hommes se termine à la
faculté de sentir & d'entendre. 189. & 190
Enuie sur quelle personne est. 427
Enuie & de ceux qui y sont enclins. 427. 428
Enuiez & de ceux qui sont Enuiez. 427
Equité est vne vertu qui supplée aux loix & les ad-
dresse, pour le regard de la rigueur ou de la dou-
ceur, les corrigeant conformement à l'intention
que le Legislateur a deu auoir en constituant les
loix pour le bien commun de la republique. 155.
En quel cas s'exerce. ibid. Regarde ceste partie
du iulte qui n'est pas comprise en la loy, & en e-
stre laissée dehors par le Legislateur. ibid. La ne-
cessité de ceste vertu se prend de l'insuffisance de
la Loy. ibid.
Equité & iustice, & de leurs parties. 128. 129. & les
suuantes iusques à 156
Equité se propose tousiours ce que la loy ne defend
pas pour le regard des choses bonnes. 156
Equité differe d'espee de la iustice. ibid.
Equité est vertu morale, & pourquoy. ibid.
Egalité

des matieres.

Esquité en moderant la trop grande rigueur, & la trop grande douceur de la loy, selon que le cas le requiert, doit plus incliner du costé de la douceur que de la rigueur. 157

Erreur de ceux qui estiment que les maximes d'estat sont discordantes de celles de la religion. 390

Erreur de Bodin en sa reprehention d'Aristote & de Xenophon. 271

Erreur de Machiavel en quelques vns de ses discours d'estat, & principalement en ce qui concerne l'institution du Prince. 350. 351. & les suivantes iusques à 356

Esbattement ou jeu est vn repos de l'esprit. 83

Esbattement, & que la felicité ne consiste en iceluy. 29. 30

Esclave n'a point de faculté de deliberer ny consulter en la famille. 251

Esclaves, & des barbares du temps d'Aristote qui vivoient de leurs femmes au lieu d'esclaves. 251

Esculape Medecin fils d'Apollon. 64

Eslection requise à la vertu morale 55. 56. Du subiect ou obiect de la vertu morale & de l'Eslection. 56. a & b. Des actes qui ne tombent point sous l'Eslection. 56. b. 57. & 58. a

Espagnes conquises par Scipion & ce par sa liberalité & comment. 345

Especies d'amitié & comme il y en a trois. 159. 160

Especies de meneterie qui sont les extremes opposites à la verité. 124. 125

Especies de la vaillance en apparence, & comme il y en a cinq. 102. 103. 104. 105. Et d'où procedent. ibid.

Especies de police, & de toutes les especies de police & de la comparaison des bonnes entr'elles, & des mauuaises, l'une avec l'autre, avec la refutation de Bodin, en ce qu'il a voulu reprendre Aristote. 299. 300. & les suivantes iusques à 330

Especies de polices ou gouvernement souverain. 299. 300

des Espèces de royauté. 301

des Espèces d'Aristocratie. 302

des Espèces de tyrannie. 304

des Espèces d'Oligarchie. ibid.

Especies de Democratie. 305

Estat, & de l'erreur de ceux qui estiment que les maximes d'Estat sont discordantes de celles de la religion. 390

Estat bien heureux est celuy qui a vn si bon Prince, qui n'est iamais vaincu de faueur ny de passion, & qui n'auroit que faire de loix. 308

Estat Oligarchique quel est. 309. 310. Voyez Oligarchie cy apres.

Estat Democratique quel est. 310. 316. 316. 317

Voyez Democratie cy dessus.

Estat Aristocratique quel est. 311. 312. 316

Voyez Aristocratie cy dessus.

Estat Timocratique quel est. 311. 312. 315. 316. 319

Voyez Timocratie cy apres.

Estats premiers ont esté monarchiques. 314

Estolle qui parut à la naissance de Iesus Christ. 456

Ethique. Voyez Morale.

Euangelistes, & que leur condition est hors de plusieurs soubçons qu'on pourroit prendre. 438. 439.

440

Eudoxe Philosophe & du fondement de son opinion, estimant que la volupté estoit le souverain bien. 19

Excez des voluptez. Voyez voluptez.

Exercices de la ieu nesse quels doiuent estre. 401. 405. 406. & 407

Extreme excessif de la mansuetude quel est. 91. Cet extreme a trois especies. ibid.

Extreme defectueux de la temperance quel est. 76. Appellé insensibilité. ibid.

Extreme defectueux de la mansuetude quel est. 91

Extreme. Voyez vice.

Extremes de la vertu comment elle leur est opposée & de l'opposition des extremes entre eux. 65. 66

Extremes opposites à la magnificence. 121

Extremes opposez à la temperance quels sont. 75. 76

Extremes de la liberalité. 116. 118. 118

Extremes opposites à la verité. 124. 125

Extremes opposites à la ciuilité. 126. 127

Extremes opposites à la complaisance ou affabilité. 123

Extremes de l'amitié. 201

F

F Abrices Romains & ce qui les a fait plus recommandables à la posterité. 215

Factions comparees à la figure hebreique. 373

Famille, & de la recapitulation des parties & causes de la famille. 271

Famille, & la comparaison des principautez de la famille & de la republique. 327. 328

Famille, & que l'Empire de la Famille est monarchique. 251. 252

Famille & de ses parties. 243. Côme se definit. ibid.

Que la societé de l'homme & de la femme est naturelle & necessaire en la famille. 243. 244. La Famille est constituée de trois accouplemens, & quels sont. ibid. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251

Famille, & comme il y a deux principautez en icelle. 251

Famille comme est partie de la republique. 403. 404

Fausse opinion n'est qu'une infirmité de l'entendement. 6

Faict & fumee vice ou extreme excessif de la magnanimité. 110. Appartient à celuy qui est enflé estimant digne de grandes choses. ibid.

Fauceté de la Religion des Payens. 453. 454

Faux honneur & comme l'ambition va coustant apres. 233

Fin de l'homme, & à qui il appartient de constituer la fin de l'homme pour la morale. 201. 203

Fin des vertus morales quelle est. 204. 205

Fin des sciences actives quelle est. 45

Fin de la Republique est la vie bien-heureuse & parfaite des citoyens. 307. 308. 313

Fin de l'amitié & des causes generales d'icelles. 189

Fin des loix ciuiles quelle est. 280. 281

Fins, & comme il ne se trouue point deux Fins morales. 71

Flatteurs pourquoy aymez par la plus grande part des hommes. 199

Flegmatiques sont subiects à l'incontinence, & pourquoy. 79. 80

Felicité active ou l'operation selon les vertus morales, comme est excellente. 468. 469

Felicité contemplative est vn plus grand bien que l'active. ibid.

Felicité consiste en l'exercice des vertus contemplatives & actives. 334. 335

T

Tom. 2.

Table

Felicité contemplatiue & l'actiue comparees ensemble. 468.469. & les ſuiuantes iufques à 477	Felicité contemplatiue eſt vn bien qui a moins à faire des autres que l'actiue. 471. Comprend plus de vacation & tranquillité que l'actiue. 472
Felicité de l'homme, & que les vertus Chreſtiennes ſont vn meilleur moyen de connoiſtre la Felicité de l'homme & d'y paruenir que les humaines. 461.462.463. & 464.465.466	Felicité conſiſte és opérations des vertus. 214
Felicité ne conſiſte point és biens du corps qui ſont ſanté, beauté, force, & ſemblables. 26.27	Felicité humaine conſiſte és opérations des vertus actiues & contemplatiues, & quelle eſt la fin de la Republique. 276
Felicité ne conſiſte point en tout bien de l'eſprit, & premietement en toute delectation, ny en tout contentement. 27.28	Felicité des choſes & leur fin eſt vne meſme & reellement. ibid.
Felicité ne conſiſte point à poſſeder l'affection de la perſonne aymee. 28.29	Felicité des republicques eſt la meſme choſe que celle des hommes. 336
Felicité ne conſiſte point au jeu ou eſbatement. 29.30	Felicité actiue conſiſte és opérations de la prudence ſelon la vertu, & non és biens externes. 213.214
Felicité ne conſiſte point en l'honneur, en la louange ny en la gloire. 30.31.32	Felicité actiue eſt la fin de la morale. 217.218
Felicité ne conſiſte point en l'habitude de la vertu. 33	Felicité comme eſt auſſi bien la fin des ſciences contemplatiues que des actiues. 5
Felicité humaine conſiſte és opetations ſelon les vertus de ſapience & de prudence parfaite. 34.35.36.37.38	Felicité & la definition. 46
Felicité, & l'opinion de Solon touchant icelle. 41.& 42. De quelle ſorte les biés externes & du corps appartiennent à la Felicité. 42.43.& 44. Quelles opinions de la felicité ont eſté plus ptoches & les plus eſloignees de la verité. 44.45	Felicité comme depend de Dieu & des hommes. 46.47
Felicité eſt vn bien honneſte & delectable, & en quelque maniere vile. ibid.	Felicité, & des trois diuerſes ſortes de vie de l'homme & de la felicité qui leur conuient. 47
Felicité de l'homme eſt la fin des vertus Morales. 204.205	Felicité des vertueux, & comme nous deuons courir apres. 220
Felicité vraye & des conditions & marques pour la cognoiſtre. 9.10	Felicité ne conſiſte pas en la delectation. 17
Felicité, & que la bonté morale des actes humains regarde la Felicité humaine. 68.69	Felicité, & que les hommes ont la puiſſance de l'acquieſcir. 6. Eſt vn bien qui peut aduenir à l'homme. 7
Felicité, & qu'il n'y a qu'une Felicité par laquelle les hommes peuuent eſtre heureux. 6	Femme ne eſt pas ſi parfaite que ſon mary. 251. Elle adheſte facilement à vne opinion & ſ'en depart tout de meſme, & qui eſt la cauſe. ibid. Doit viure ſous la domination du mary. ibid.
Felicité parfaite de l'homme n'eſt point en ceſte vie. 478.479.480	Femme mariee ne doit chercher vn autre homme que ſon mary, autrement elle doit eſtre punie. 400
Felicité de la Republique eſt la meſme que celle de l'homme. 275.276	Femme, & comme ſon imbecilité eſt vile en la famille. 259.260
Felicité comme ne giſt point és biens externes, & premierement en la poſſeſſion des richelſſes. 13.& 14	Femme, & des loix que le mary doit obſeruer pour le regard de celle qu'il veut auoir pour femme. 252.253.254
Felicité humaine ne peut eſtre conſtituee en la poſſeſſion des richelſſes. ibid.	Femme doit eſtre d'aage conuenable à ſon mary. 252. Ne doit point vier de ſard, ny d'habillements indecens à ſon aage & condition. 253. Son mary ne luy doit point faire d'injure, & principalement en recherchant la compagnie d'une autre. 253.254
Felicité ne conſiſte point en la puiſſance & autorité mondaine. 14.15	Femme en tout aage doit eſtre accompagnee de honte & pudeur. 94
Felicité ne conſiſte point en la faueur des grands. ibid.	Femme querelleuſe, & qu'il eſt meilleur d'habiter en vne terre deſerte qu'aucc vne femme querelleuſe. 255
Felicité & le ſouuerain bien eſt vne meſme choſe. 17	Femme & de ſon deuoir enuers ſon mary. 255. 256.
Felicité ne conſiſte point en la bonne fortune. 16.17	257. Des loix communes au mary & à la femme, conſeſuant leurs peres & meres, & leurs enfans. 257.258
Felicité ne conſiſte point és biens du corps, & premietement en la volupté. 17.18.19	Femme doit commander en ſa maiſon pour ce qui eſt du dedans. 255. Ne doit permettre qu'aucun eſtranger ou inconnu ſoit admis en ſa maiſon ſans le conſeignement de ſon mary. ibid. Doit vſer de moindre deſpence & moindres habillements & ornemens, que les loix de la Republique ne permettent à ſa conduction. ibid. Ne doit eſcouter ny ſ'enquerir des affaires de la Republique, ny des choſes qui ſemblent y appartenir. 256. Doit dependre de ſon mary en toutes les choſes qui ne ſont pas contraires à la vertu. ibid. Doit apprendre dès le commencement du mariage d'aymer ſon mary avec pudeur & reuerence, & le ciuile. ibid.
Felicité ne conſiſte pas és richelſſes. 235.236	Femmes
Felicité contemplatiue dure dauantage que l'actiue. 474. Autre excellence de la Felicité contemplatiue pardeſſus l'actiue. 475.476	
Felicité contemplatiue & l'actiue ne peuuent eſtre l'une ſans l'autre. 476.477	
Felicité actiue & la contemplatiue comme ſont propres à l'homme. ibid.	
Felicité contemplatiue nous eſt plus aſſeuree & plus en noſtre pouuoir que l'actiue. 470.471. Semble auſſi eſtre avec moins de peine & plus facile à poſſeder que l'actiue. 470.471	

des matieres.

Femmes ont autorité en leur maison , en la tyrannie & pour quel subiect. 324. & 325
 Femmes, & que la trop grande frequentation d'icelles nuict en tout aage. 400
 Foiblesse de la femme comme est vtile en la famille. 259. 260
 Force est vn bien du corps. 7. 26. La felicité ne consiste point en icelle. *ibid.*
 Force qu' vaillance & de la peine qui se trouue en l'acquisition de ceste vertu. 220
 Force du corps est vne vertu corporelle. 207
 Force corporelle comme le cortompt par l'excez & par le défaut de l'exercice corporel. 218
 Force de l'homme comme est vtile en la famille. 259. 260
 Forme de la republique quelle est. 276
 Forteresse la plus inexpugnable est de n'en auoir. 344
 Forteresse de la ville. 296
 Fortitude ou vaillance quelle vertu c'est. 95. 96. & 97
 Fortune prospere , & des mœurs de ceux qui ont la fortune prospere. 432
 Fortune, & que les amis sont requis en la bonne & mauuaise fortune. 190. & 191
 Fortune, & que les biens de la fortune sont vitiles au Prince. 347. & 348
 Fortune & du deuoir des amis en la bonne & mauuaise fortune. 191. 192
 Fortune , & comme on a accoustumé de l'accuser de ce qu'elle ne distribue pas des richesses aux libéraux. 114
 Fortune & le hazard sont causes efficientes des biens qui resident hors l'ame. 214. Personne n'est iamais iuste ny temperant par fortune. *ibid.*
 Foy a esté de tout temps obseruee comme vne chose sacree & inuiolable. 341
 Foy, & que le Prince doit garder sa foy donnée. *ibid.*
 Foy, & comme les Romains ont mis sa statue au Capitole ioignant celle de Iupiter, & pourquoy. *ibid.*
 Foy n'est deuë qu'à ceux qui l'ont. *ibid.*
 Friands voluptueux comme croient apres les Philosophes & contre la vertu. 225
 Fruicts de la terre sont plus vrayement richesses que l'or & l'argent. 268. 269
 Fruicts en quel cas est loiable au vaillant. 100
 Furieux estimez vaillants, & pourquoy. 103. 104

G

Gabaonites, & comme Iosué leur garda sa foy encoires qu'ils l'eussent trompé. 341.
 Gagner se dit des choses qui tombent sous la Iustice commutative proprement, & improprement de celle de la distributive. 145
 Gens de guerre sont propres au gouvernement de la republique. 289
 Gentils, & comme il est prophetisé qu'ils seront cōuertis à la vraye doctrine, & receus avec ceux des Iuifs qui croyront en Iesus Christ. 437
 Gentils , & ce qui estoit estimé folie des Gentils en la religion Chrestienne, comme est vne excellente sapience. 449. 450. 451. 452
 Glaucus & la permutation volontaire de ses armes d'or, avec celles de Diomedes qui estoient de fer, & comme il ne receut point d'injure en ceste permutation. 152

Gloire, & que la felicité ne cōsiste en icelle. 30. 31. 32
 Gourmandise blasmee. 223. 224
 Gouvernement tres-bon est celuy qui est exercé par des gouuerneurs tres vertueux. 313
 Gouvernement souuerain de la republique , que c'est. 299. 300
 Gouvernement ciuil. Voyez Timocratie.
 Gouvernement est vne action qui depend des Princes de la Republique, & des Magistrats qui gouuernent lous eux. 313
 Gouvernement de la Republique & le moyen de le conseruer & rendre durable. 372. 373. & les suivantes iusques à 385. Les formes de gouvernement des republiques sont conseruees non seulement pour estre estoignees de ce qui peut causer leur ruine , mais aussi pour en estre proche. 372. 373
 Gouvernements , & qu'il n'y en a qu'un ou deux tres bons , & que les autres ne sont que des défauts & declinations de ceux cy. 300
 Goust, & comme la temperance l'exerce autour du Goust. 73. 74. 75
 Grace ou gratitude est vne vertu par laquelle nous faisons du bien à autrui gratuitement , quand nous en auons le moyen , & pour le bien. fait mesme aussi. 153. Signifie vne vertu, selon laquelle on recompense par quelque grace mutuelle, le bien fait receu appelle gratitude. *ibid.*
 Graces, & comme leur Temple estoit dedans le chemin, & pourquoy. 154
 Graces, & pourquoy leur Temple estoit situé anciennement en vn lieu eminent de la cité. 136
 Grammaire vtile à la ieunesse. 405
 Grandeur , & de n'estre aucun en grandeur plus que la proportion requise à la nature de la republique. 373. 388
 Grandes charges de la Republique. Voyez charges, Grands quelles amitez requierent. 173
 Grands, & des discordes & dissensions entre les Grands. 373
 Grands desirer plus d'estre aymez que d'aymer. 199
 Grands seigneurs ont beson de l'ayde des amis. 186.
 187
 Gratitude est vne vertu speciale & necessaire entre celles qui sont annexes à la iustice. 153. Voyez grace cy. dessus.
 Gratitude est pour le quatriesme deuoir pour recompenser la grace receuë des bien-faicteurs. 153.
 L'obiect materiel de la gratitude est tout estendu. 154
 Gratitude d'un lion enuers vn esclaue. *ibid.* Pour exciter à l'action de ceste vertu, & afin que la retribution du plaisir receu se fust, on posoit anciennement le Temple des Graces dedans le chemin. *ibid.*
 Gratuité de l'ire en quelles personnes est. 91
 Gratuité est vne espece de l'extreme excessif de la manufacture. *ibid.*
 Guerre est pour l'amour de la paix. 418
 Guerre, & en quel cas le Prince la peut faire legitiment. 348. 349
 Guerre, & que par le continuel exercice d'icelle les hommes deuenient cruels & barbares. *ibid.* Il n'y a rien qui soit plus contre la nature humaine, & la droicte raison que la guerre. *ibid.*
 Guerre peruetuit tous les droitz diuins & humains. 413

Table

H

Habitude de la vertu, & que la felicité ne consiste en icelle. 30.31.32
 Habitude de la vertu, & ce qu'il faut pour l'acquies- 218
 Habitudes de la vertu, & la peine & difficulté de l'a- 219
 quier. 219
 Habitude seule ou vertu morale ne parfait pas ce- 211
 luy qu'il l'a'il ne l'exerce & qu'il n'opere. 211
 Habitude, & du moyen d'acquiescer l'Habitude de la 236
 vertu morale. 215. & 216. & les suivantes iusques à
 Habitude cognoscitiue n'est pas suffisante pour la 215
 vertu morale. 215
 Habitudes de l'ame sont plus excellentes, selon que 466
 leur subiect est plus excellent. 466
 Habitudes de l'ame sont tousiours en la memoire 208.
 sensitive ou en l'intellectue. 208. Habitudes ne
 s'engendrent en vne faculté que par les actes res-
 terez. ibid. Toutes les Habitudes qui se peuvent
 engendrer en l'appetit sensitif, ne sont que d'a-
 mour, de desir, delectation, ou au contraire de
 haine, de tristesse & de temblables. ibid.
 Habitudes operatiues ne sont point distinguées 210.211.
 reellement des cognoscitiues & vertus actiues. 210.211.
 Differences des habitudes operatiues de
 vertu & de l'art. ibid.
 Habitudes operatiues comme ont leur siege en l'en- 209.210
 tendement comme en leur subiect. 209.210
 Hair, & en quelle sorte le Prince est Hay & craint. 344
 Hazard & la fortune sont causes efficientes des biens 214
 qui resident hors l'ame. 214
 Hercules n'eust esté cogneu au monde, sans les 215
 monstres qu'il trouua à combattre. 215
 Herodes, & comme fit tuer son fils à la Natiuité de 456
 Iesus Christ, avec les autres enfans innocents. 456
 Heureux, & que ceux qui ont mespris les richesses 235.236
 sont les plus Heureux. 235.236
 Heureux, & comme tous appetent de l'estre. 7
 Heureux, & qu'il n'y a qu'une felicité par laquelle 6
 les hommes peuvent estre Heureux. 6
 Heureux ont besoin d'amis vertueux. 188.189.190
 Historien, & que son but est d'estre creu. 439
 Homme heureux & comme l'amitié luy est neces- 188.189.190
 saire, & de quels amis il a besoin. 188.189.190
 Homme & comme sa force est vtile en la famille. 239.260
 Homme comme est obligé à exercer la vertu de ius- 432.433
 tice, & à rendre les deuoirs à Dieu. 432.433
 Homme comme se fait iustice & iniustice à soy mes- 150
 me. 150
 Homme & des trois sortes de vie dont il vit, & de 47
 la felicité qui leur conuient. 47
 Homme, & à qui il appartient de constituer la fin de 202.203
 l'homme pour la morale. 202.203
 Homme de quel bien est denommé bon. 69
 l'Homme est animal civil naturellement. 277
 Tous les Hommes appetent à estre aymez, & pour- 200. & 201
 quoy. 200. & 201
 Hommes, & qu'il y a des hommes nais pour seruir, 245.246
 & les autres pour commander. 245.246
 Honneste partie de la temperance. 76
 Honneste est vile à celuy qui a son corps trop 225
 cher. 225

Honneur, & que la felicité ne consiste en iceluy. 30.

31.32
 Honneur est la maniere prochaine, autour de laquel- 106.
 le la magnanimité l'exerce. 106. Comme on ne
 scauroit rien attribuer de plus grand à Dieu que
 l'Honneur. ibid. Ceux qui possèdent des biens
 sans vertu ne sont pas dignes de grands Hon- 106
 neurs. 106
 Honneurs, & de la moderation ou vertu autour des 112
 mediocres ou petits Honneurs 112
 Honneurs, & comme le Magnanime est digne de 101.106
 grands honneurs. 101.106
 Honoré, & qu'il est meilleur d'estre aymé qu'Hon- 200.201
 noré. 200.201
 Honorer & aymer peuvent estre l'un sans l'autre. 200.
 Honte partie de la temperance. 76
 Honte que c'est. 93. Est bien seante à la jeunesse. 93.
 94. Est bien seante aux femmes. ibid.
 Honte que c'est. 425
 Honteux & au respect de quelles personnes on est 101.
 Honteux. 101
 Honte ne conuient qu'à ceux qui sont des choses 94.
 mauuaises. 94. Il n'est point de beloin au ver-
 tueux d'auoir de Honte, ains seulement au vicieux
 & à l'incontinent. ibid. L'extreme abondant de
 la Honte, c'est l'impudence ou effronterie. ibid.
 Humble se connoist bien digne d'honneur, & n'a 92
 pas fault de courage, mais il le desiere aux autres. 92
 Humilité & comme les chiens nous monstrent 421
 quelle appaise l'ire. 421
 Humilité quelle vertu c'est. 92. N'a jamais esté bien 421
 entendu par les Philosophes anciens. ibid. A ce-
 ste vertu est opposé l'orgueil. ibid.

I

I Amnes Magicien du Roy Pharaon. 435
 Iesus-Christ, & come son Incarnation a esté pre- 455.
 dite. 455. Comme la Natiuité couroit par tout le 455.456
 monde. 455.456
 Iesus-Christ est auteur de la religion Chretienne 437.438.439.440.
 Diuinité de Iesus Christ come 437.438.439.440.
 se pteuue. 437.438. Ses miracles. 438.439.440. Sa
 resurrection. ibid. Les effets de sa puillance que
 le monde a veus & void apres la mort. 440. Les
 moyens par lesquels Iesus Christ a exercez la co-
 uersion du monde pour croire en luy. 440.441.
 442
 Jean Roy de France non content d'auoir vaincu ses 442.
 ennemis, les reduisit à la necessité, & au desespoir
 qui fut cause de sa perte. 349
 Ieu ou esbattement est vn repos de l'esprit. 38
 Ieu & comme la felicité ne consiste point en iceluy 29. & 30
 29. & 30
 Jeunes gens & à quelles mœurs sont enclins. 428.429
 Jeunes gens doiuent estre souuent touchés de pu- 93. & 94
 deur. 93. & 94
 Jeunes gens ont besoin d'amis pour en estre repris 187
 & retirez de leurs fautes. 187
 Jeunes gens sont de leur naturel plus enclins à l'ami- 172
 tié delectable qu'à aucune autre amitié. 172
 Jeunes gens. Voyez enfans.
 Jeunesse & qu'il y a quatre choses qu'on luy ensei-
 gne, à scauoir la Grammaire, l'exercice du corps,
 la peinture & la Musique. 405
 Jeunesse

des matieres.

Jeunesse & de son institutio en la Republique. 404
 Ieunes ordonnez par la Religion. 151
 Ignominies, & comme il y en a de plusieurs sortes, vne chacune desquelles emeut l'ire. 163
 Ignorance, & que c'est qu'agir par ignorance. 58.59
 Ignorans qui doivent estre punis quels sont. ibid.
 Illiberalite est plus opposee a la liberalite que la prodigalite. 118
 Illiberalite vice inseparable de l'homme sil y est adonnee des sa ieunesse. 117
 Illiberaux. Voyez auates.
 Imbecitee de la femme comme est vile en la famille. 259.260
 Impudence ou effronterie est l'extreme abondant de la honte. 94
 Incontinence que c'est. 77.78
 Incontinence des choses venetiennes est plus inuisible que celle de l'ire. 86
 Incontinence de temeritee comme peut arriuer aux vertueux mesmes. 88
 Incontinence d'infirmité peut arriuer aux froids & melancholiques. ibid.
 Incontinence & continence sont proprement autour de la delictation des viandes & des choses venetiennes. 78
 Incontinence comparee avec la moleste & delicate. 88.89
 Incontinence d'infirmité d'où prouient. 79
 Incontinence de cholere est moins deshonorable, moins blasmable & moins inuisible que celle du goist & de l'attouchement. 85
 Incontinence, & des diuerses sortes d'incontinence comparees entr'elles. 81.86.87
 Incontinence dont sont travaillees la plus part des femmes. 80
 Incontinence & science comme peuuent & ne peuuent pas estre ensemble. 80.81.82.83
 Incontinence n'est pas vn mal cache. 85
 Incontinence & l'interperance comparee ensemble. 83.84.85.86 En quoy elles different. 83.84
 Incontinence & comme il y en a de deux sortes, l'une de temeritee & l'autre d'infirmité. 79
 Incontinence de temeritee ou de precipitation d'où prouient. ibid.
 Incontinent si differe de l'interperé & comment. 84
 Incontinent, & comme l'interperé est pire pour trois raisons. 84.85
 Incontinent d'infirmité comparé à vne cité pourueue de bonnes loix, mais qui ne les sur pas. 85
 Incontinent, & comme le mol est pire que l'incontinent. 88
 Incontinent & mol en quoy conuiennent. ibid. De celuy la qui ne merite pas d'estre dit absolument Incontinent. 89
 Incontinent & continent comparez avec l'opiniastre. ibid.
 Incontinent d'infirmité est pire que celuy de temeritee, & pourquoy. 87
 Incontinent par nature est plus difficile à guarir que celuy par accoustumance, & pourquoy. ibid.
 Incontinent accoustumé en les vicieuses actions comme deuiet interperant. 78
 Incontinent, & qui est celuy qui est appelle Incontinent. ibid. A quoy est comparé. ibid.
 Incontinents d'infirmité sont plus difficiles à guarir que ceux de temeritee, & pourquoy. 87
 Incontinents & comme leurs actions sont meslees

de douleur & de volupté. 79
 Incontinents sont quelquefois deliurez du vice. 85
 Indignation est vne douleur ou desplaisir qu'on sent de la prosperitee de ceux qui en sont indignes. 91
 Indignation que c'est. 417. Des choses dont on finidigne & de ceux qui sont enclins à l'indignation. ibid.
 Inegalite est le principe des seditions. 357
 Inegalite que c'est. ibid.
 Infamie, & que celuy qui la craint n'est pas blasmé, ains reputé modelle & verite, & en est loüé. 96
 Infirmité & de l'incontinence d'Infirmité. 79
 Ingratitude comme a deux significations opposee à celle de la grace & de la gratitude, & quelles sont. 154. Comme il n'y a point de blâme suffisant à l'ingratitude. ibid. Ce vice est si vilain que les ingrats mesmes ne veulent pas conseiller de l'auoir. ibid. Est inexcusable. ibid.
 Ingratitude n'a point d'autre nom que le sien propre, & ne peut estre couuerte d'aucun voile. 155
 Iniure & que par tout où il y a de l'iniure il n'y a pas de l'iniustice. 152
 Iniure, & comme il y a quatre choses entre les hommes, pour lesquelles l'un fait iniure à l'autre, & luy ouir. 197.198
 Iniure se considere de la part de celuy qui la fait & de la part de celuy qui la souffre. 149
 Iniure se fait de bon gre & avec election, mais celuy qui estant offense rend l'iniure, semble ne faire pas iniure. 149
 Iniure & que ce nom se prend en vne plus ample signification qu'il n'est en usage le plus ordinairement en langage François. ibid.
 Iniures d'où n'ailent en vne republique. 318
 Iniures peuuent estre repoussees par la loy de nature. 148
 Iniures, & que souffrir les iniures que les autres nous font, ou aux nostres, & les negliger cela n'appartient qu'aux valets. 91
 Innocents tuez à la Natiuite de Iesus Christ. 416
 Iniuste contre le droit naturel que c'est. 149
 Iniuste vniuersel que c'est. ibid.
 Iniuste ou iniure. ibid. Est de deux sortes. ibid.
 Iniustes, & des œuvres iustes & iniustes par soy & par accident. 151
 Iniustice, & que par tout où il y a de l'iniustice il y a de l'iniure. 151
 Iniustice formelle que c'est. 151
 Iniustice est vne habitude operative de ce qui est iniuste, & se dit en autant de sortes que la iustice. 150. Est ditte excez & defaut, & pourquoy. ibid.
 De la iustice & iniustice metaphoriques. ibid.
 Institution publique est meilleure que la priuee. 404
 Intelligence si est vertu intellectuelle. 209
 Insensibilite extreme de la temperance. 76
 Interperant, & que celuy la le deuiet qui ne satisfait d'aucune volupté. 118
 Interperance & timidite comparees ensemble. 101. & 102
 Interperance de la volupté de Venus est le second vice qui abest le plus l'homme avec celuy du boire & du manger. 116
 Interperance depend de nostre volonte. 101
 Interperance & l'incontinence comparee ensemble. Tt iij

Table

83.84.85. Enquoy elles different. **83.84**
 Intemperance est vn mal caché. **85**
 Intemperance, & quel vice s'appelle Intemperance
75. S'acquiert plus de nostre consentement & vo-
 lonté que la timidité. **76**
 Intemperé est celuy qui suit les excessiues voluptez
 du corps & fuit les douleurs. **75**
 Intemperé est pire pour trois raisons que l'inconti-
 nent. **84.85**
 Intemperé si differe de l'incontinent, & comment. **84**
 Intemperer respirent tousiours le vice. **85**
 Invention de la monnoye, & de la cause d'icelle.
117.118
 Iosué chef & conducteur du peuple d'Israël com-
 me garda la foy qu'il auoit donnee aux Gabao-
 nites, encores qu'il l'eussent deceu & trompé. **145**
 Ioye & tristesse, & comme les vertus s'exercent au-
 tour d'icelles. **144**
 Iracondie est vne espece de l'extreme excessif de la
 mansuetude. **91**
 Iracondie en quelle personne est. *ibid.* Les bilieux
 disposent en ceste espece d'iracondie. *ibid.*
 Ire est plus naturelle que la concupiscence des cho-
 ses delectables non necessaires. **86**
 Ire & de l'ancierme d'Ire. **91.** Les hommes de ceste
 humeur sont importuns à eux mesmes. *ibid.* A
 ceste espece d'Ire sont disposez les melancholi-
 ques. *ibid.* Gravité de l'Ire en quelles personnes
 est. *ibid.*
 Ire moderee selon la raison est vn aiguillon qui nous
 excite & pousse à entreprendre des actions hau-
 res & difficiles. *ibid.*
 Ire, & qu'il est plus difficile de resister à la volup-
 té qu'à l'Ire. **86**
 Ire comme paroist estre naturelle. *ibid.* Incontin-
 ence des choses veneriennes est plus iniuste que cel-
 le de l'Ire. *ibid.*
 Ire & que l'extremite de l'Ire par excez est plus op-
 posee à la mansuetude que l'extremite par le def-
 faut. **91**
 Ire & de ceux qui y sont subiects. **420.** Les affligez
 ou ceux qui sentent douleur entrent souuent en
 Ire. *ibid.* Les maladies, les pauures, les amans,
 ceux qui ont foie, & ceux qui desirent generale-
 ment quelque chose, y sont subiects. *ibid.* La foi-
 blesse d'espirt dispose les hommes à l'Ire. *ibid.*
 Ire, & de ceux contre lesquels elle s'esleue. **420.421**
 Ire comme s'appaise. *ibid.* De ceux qui n'excitent
 pas l'Ire. **421.422.** La crainte oste l'esperance de de-
 fiance sans laquelle l'Ire ne scautoit viure. *ibid.*
 Itonie ou dissimulation, & de ceux qui en vsent.
115
 Iugemens en l'estat populaire pour absoudre vn
 criminel doiuent estre souverains & sans appel.
182. Mais non de condamner sans le pouuoir
 pouruoir aux Magistrats qui president à la Repu-
 blique. *ibid.*
 Iugemens diuers par diuerses personnes, touchant
 l'office du Prince. **114.115**
 Iuge, & que chaque Iuge doit estre equitable com-
 me sentend. **157**
 Iuges sont necessaires en vne Republique. **187**
 Iuges propres au gouvernement de la republi-
 que. **189**
 Iuis. Voyez religion Chrestienne, & religion Iu-
 daïque.

Iuis, & la response aux obiections des Iuis contre
 la verité de la religion Chrestienne. **443.444.445.**
446.447.448.449. Ce qui estoit estimé scandale
 des Iuis en la religion Chrestienne comme est
 vne excellente sapience. **449.450.451.452.453**
 Iuste ou droit & de ses especes. **118.119.120**
 Iuste, & que celuy qui obieue les loix par les actions
 en intention seulement de les obieuer est appel-
 lé iuste. **132**
 Iuste, & comme le Prince doit estre Iuste. **117.118**
 Iuste, & des oeures iustes & iniustes, par foy & par
 accident. **131.132**
 Iustice est appellee moyen & pourquoy. **150.** De la
 Iustice & iniustice metaphoriques. *ibid.*
 Iustice & cômme l'homme le fait à foy mesme. **150**
 Iustice legale vniuerselle semble estre plus parfaite
 que toutes les autres vertus morales. *ibid.*
 Iustice particuliere semble plus parfaite que routes
 les autres vertus. **105.106**
 Iustice entre quelles personnes peut estre exercee.
147.148
 Iustice distributive procede selon la proportion Geo-
 metrique. **146.** La difference qui se peut remar-
 quer entre la iustice distributive & la commutative
 quelle est. *ibid.*
 Iustice commutative en quoy differe de la Iustice
 distributive. *ibid.*
 Iustice & equité & de leurs parties. **128.129.** & les sui-
 uantes iustices à 156
 Iustice des hommes qui s'appelle pieté porte le nom
 de Religion. **433**
 Iustice proprement considerée est vne vertu speciale,
 laquelle a esgard à la parfaite raison de ce qui est
 deu, & peut estre restitué selon l'equivalence. **153**
 Iustice comme differe proprement des vertus qui
 regardent vne autre. **148**
 Iustice differe des autres vertus en ce qu'elles consti-
 tent au milieu de deux habitudes vicieuses, &
 entre l'action & la passion iniuste. **148**
 Iustice Chrestienne est esleuee en vn plus haut de-
 gré d'excellence que celle de routes autres gens.
463.464
 Iustice & de ses especes. **140.141.142**
 Iustice est naturelle ou legale. **139**
 Iustice naturelle que c'est. *ibid.* La legale que c'est.
139.140
 Iustice legale vniuerselle, comme s'exerce. **143.** Re-
 garde toutes les vertus morales effectiuellement,
 eniâr qu'elle les meut toutes à sa fin. *ibid.* Est vne
 vertu tres parfaite. *ibid.* Rend l'homme accom-
 pley pour se comporter iustement enuers la com-
 munauté, en toute la matiere de chaque vertu
 morale. *ibid.* Est essentiellement vne vertu spe-
 ciale distincte des autres vertus. *ibid.* Son acte
 formel quel est. *ibid.*
 Iustice legale vniuerselle n'est pas Iustice proprement
 & simplement, & pourquoy. **144.** A pour obiect
 la meisme matiere que les vertus, & est ditte l'exer-
 ce autour de la ioye & de la tristesse. *ibid.*
 Iustice legale particuliere. **144.145.146.** S'exerce au-
 tour des honneurs, des richesses, & de nostre con-
 seruation. **144.** Se diuise en distributive & com-
 mutative ou commutative selon la diuision du droit
 particulier legal. *ibid.*
 Iustice distributive que c'est. **144.145.** Son obiect
 quel est. *ibid.* L'action & la passion iniuste contre
 lesquelles elle s'exerce. **145. & 148**
 Laboureur

des matieres.

L

L Abouteurs ne sont propres au gouvernement de la republique. [289](#)
 Laboureurs necessaires en vne republique. [286.287](#)
 Lacedemoniens comme perdirent bien tost leur empire, & pourquoy. [412](#)
 Lacedemoniens qui estoient les plus puissants de la Grece deltruisoient par toutes les democracies. [377](#)
 Lacedemoniens ne ramenteuoient point aux Atheniens les biensfaits qu'ils leur auoient faits, ains ceux qu'ils auoient seulement receuz d'eux, & pourquoy. [109](#)
 Lacedemoniens ce que faisoient pour rendre Piroungnetie en horreur à leurs enfans. [114](#)
 Lacedemoniens comme nourrissoient leurs enfans. [406 & 407](#)
 Legislateur & politique est vne mesme personne. [392](#)
 Legislateur qui fait des loix pour l'Oligarchie ou pour l'estat populaire, ou doit rendre. [328](#)
 Legislateur doit auoir egard à la religion aux hommes & aux lieux voisins. [394](#)
 Legislateur & de son deuoir pour bien regir par les loix, la republique. [392. 393.](#) & les suivantes iusques à [431](#)
 Legislateur quel doit estre. [392. 393.](#) & les suivantes iusques à [416](#)
 Legislateur pour establiir la duree de la republique, doit viser à la commune vtilité. [398](#)
 Legislateur. Voyez Politique.
 Legislateurs appelez diuins & admirables. [54](#)
 Liberal, & que le Prince le doit estre. [141](#)
 Liberal & ses vertus & louanges. [114. 115](#)
 Liberal & comme il appartient plus au liberal de donner que de receuoir, pour plusieurs raisons & quelles sont. [113](#)
 Liberalité proprement prise s'exerce autour des donations des richesses mediocres. [118](#)
 Liberalité distinguee d'espèce de la magnificence. [ibid.](#)
 Liberalité peut estre entendue de deux sortes communement & proprement. [ibid.](#)
 Liberalité communement prise que c'est. [ibid.](#) Pri-
 se proprement que c'est. [ibid.](#)
 Liberalité & le moyen de l'acquiescer, & fuir l'auarice. [235. & 236](#)
 Liberalité & de l'auarice & prodigalité extremes de la liberalité, & des conditions de ceux qui les ont [116. 117. 118](#)
 Liberalité est vne vertu de bien user des richesses, [112.](#) La matiere prochaine de la liberalité, c'est l'amour ou le peu de soin des richesses. [ibid.](#)
 Le propre usage des richesses selon la liberalité, consiste plus à les donner & depenser que non pas à les receuoir & à les conseruer. [113](#)
 Liberalité des Chrestiens. [463](#)
 Liberalité est la fin de la democratie. [361](#)
 Licurgue comme auoit erré en deux points. [402](#)
 quels sont. [412. & 413](#)
 Licurgue a ordonné, en Lacedemone que les hommes velussent austrement & durement, & auoit negligé d'ordonner vne telle torme pour les femmes. [410](#)
 Liures du vieil Testament. Voyez Testament.
 Loisir comme doit estre donné aux citoyens par le

legislateur. [413](#)
 Louange & que la felicité ne consiste en icelle. [30. 31. & 32](#)
 Loup, & que celui qui mangeoit autour du Temple de Iupiter Lyceen des entrailles d'hommes, meslées parmy celles des autres victimes, deuenoit loup. [342](#)
 Louys xi. Roy de France, & qui fut cause qu'il brouilla tout son Royaume, & se vit pres de le perdre, & la vie avec. [342](#)
 Loy civile ne differe de la coustume. [140](#)
 Loy est vne certaine ordonnance de la raison, publique pour le bien commun, pour celui qui a la charge & le soin de la communauté. [ibid.](#)
 Loy civile & de l'obligation des citoyens à la loy civile. [121](#)
 Loy comme doit dominer en la republique & comment. [281. & 282](#)
 Loy & comme il y a deux sortes de propositions de la loy, & quelles sont. [376](#)
 Loy que le Prince donne à ses subiects, comme il est obligé de l'obseruer. [311](#)
 Loy, & comme le souverain est & n'est pas par dessus la loy. [284. & 285](#)
 Loy que c'est. [139.](#) Se diuise en naturelle & civile. [ibid.](#)
 Loy de nature que c'est. [119](#)
 Loy civile que c'est. [ibid.](#)
 Loy civile que c'est. [140](#)
 Loy de nature & comme on peut considerer en l'homme trois appetits distinguez, auxquels trois degrez de la loy de nature respondent. [139](#)
 Loy de la parcellle ou du talion. [146. & 147](#)
 Refutation de la faulxe accusation de Bodin contre Aristote touchant la loy du Talion. [ibid.](#)
 Loix & du deuoir des enfans enuers leur pere & leur mere. [160. & 161](#)
 Loix d'une republique pour estre bien ordonnee soient estre telles qu'elle les puisse garder long temps sans les changer. [395](#)
 Loix que le mary doit obseruer pour le regard de la femme. [252. 253. 254. & 255](#)
 Loix nous doiuent adresser principalement aux vertus contemplatiues. [473](#)
 Loix publiques & qu'il y en doit auoir pour l'institution de la ieunesse & des femmes, en la republique. [404. & 410](#)
 Loix & qu'il y en doit auoir touchant l'age de l'homme & la femme pour les conioindre. [399](#)
 Loix considerees selon l'intention du legislateur qui les a faites, regardent l'honnesteté vraye & absolue. [185](#)
 Loix civiles & de leur origine. [179. & 180](#)
 Leur fin quelle est. [ibid.](#)
 Loix civiles sont necessaires & vtils en la republique. [180. & 181.](#) La discipline des loix humaines a deux vtilitez principales & quelles elles sont. [181](#)
 Loix qui concernent l'honnesteté femme en la famille quelles sont. [255. 256. & 257](#)
 Loix communes au mary & à la femme, conseruant leurs peres & meres, & leurs enfans. [157. 158. 159](#)
 Loix, & comme il est meilleur que les republiques soient reglees par les loix que par la seule prudence des sages Magistrats. [182.](#) Qu'il faut outre les loix vne principauté vraye & souveraine, pour faire obseruer la loy. [287. & 284](#)

Tt iij

Table

Loix premieres seîs lesquelles les republiques ont
esté gouvernees, estoient les iugemens, arrests
& volonte des Princes, qui les regissoient selon
la droite raison. 332
Loix comme ont esté redigees par escrit. ibid.
Luxure voyez passion de Venus.

M

M Achiauel & de ses erreurs en quelques vns
de ses discours d'estat, & principalement
en ce qui concerne l'institution du Prince. 350.
351. & les suivantes iusques à 356.
Magistrat quel commandement doit auoir és de-
mocraties. 381. & 382
Magistrat qui doit estre és republiques où le peuple
tient l'Empire, & lequel a pouuoir de conue-
ner les citoyens qui tiennent la souueraineté.
416
Magistrats sont necessaires en vne republique. 287
388
Magistrats quand sont de peu de duree les estats en
sont plus assicurez & fermes. 427
Magistrats comme se font au sort en la democratie.
303. & se font en l'oligarchie par election. ibid.
Magistratures doiuent estre departies aux merites,
& non les rendre pas venales. 414
Magistratures és institutions populaires doiuent
auoir peu de duree. 377. & 379
Magistratures des republiques & de pouuoir qu'il
n'y ait point de profit en icelles. 374. & 380
Magistratures lucratives doiuent estre departies aux
pauvres és Oligarchies. 381
Magnanime, & que le Prince doit estre magnanime
340. 341
Magnanime est digne de grands honneurs. 105. 106
Doit estre vertueux. ibid. Il appartient au magna-
nime d'operer excellemment és vertus. 106
Magnanime comme entreprend peu de chose, &
ne s'expose point aux petis en des petis entre-
prises & ne les ayme pas. 107. 108. & 109
Magnanime est honoré de grands honneurs par les
gens de bien pour l'amour de la vertu. 107
Magnanime n'a point l'esprit abbattu ny ne se trou-
ble point, encores qu'il connoisse que l'honneur
qui luy est deu ne luy soit point rendu selon ses
merites. 107. Il ne resioit point de s'ordonner
pour la bonne fortune des choses exterieures.
107
Il est prompt à conferer des biens-faits, & rougit
d'en receuoir d'autrui. 109. Il prend plaisir qu'on
parle de ses biens-faits & n'oyt pas volontiers
qu'on raconte ceux qu'il a receus. ibid. Il exerce
son amitié & la haine ouuetement. 109.
Voyez en cet endroit toutes les perfections du
magnanime. 109. & 110
Magnanimité, & des vices qui luy sont oppolez.
110 & 111
Magnanimité vertu que c'est. 106. 107. 108. 109. &
110. S'exerce autour des choses terribles. 107. La
matiere prochaine autour de laquelle la magna-
nimité s'exerce, c'est l'honneur. 106
Magnificence vertu que c'est. 118. 119. 120. S'exerce
autour des grandes despenses precisement.
118. La matiere de la magnificence ce sont les ri-
cheses. ibid. & 119. La matiere de la magnificen-
ce peut estre triple. ibid.

Magnificence est seulement és despenses des gran-
des richesses. 118. Fait de grandes choses pour l'a-
mour de l'honneur. ibid. La grandeur de la
despense qui appartient au magnifique, se doit
rapporter à trois choses & quelles sont. 119
Magnifique, & comme il luy est requis de faire de
grandes despenses, lesquelles doiuent estre pro-
portionnees à ses facultez, & à ses richesses & à
son estat. 120. Vn pauvre ne peut estre magnifi-
que. ibid.
Le magnifique comparé à vn sçauant & comment.
ibid.
Magnificence & des extremes opposites à la ma-
gnificence. 121
Magnificence quand est gardee. 119. 120
Magnificence & que le Prince le doit estre. 121. Est
utile pour le bien de l'estat. ibid.
Main de l'artisan comme opere plus aisement &
facilement par vne longue accoustumance. 209
Mahomet, & de la secte & le progres d'icelle. 457.
458. & 459
Maison ou famille est constituée de trois accouple-
mens & quels sont. 243. & 244. & les suivantes
iustes à 252.
Maison du pere de famille quelle doit estre. 270
Maître, & que l'accouplement du maître & du ser-
uiteur est naturel, necessaire & utile. 247. 248
Mal est l'objet de la crainte & de l'audace. 101
Mal comme s'acquiert. 219. Est infiny. ibid.
Mal, & que celui qui fait mal volontairement est
plus iniuste, que celui qui le fait non volontaire-
ment. 86
Mal caché est pire qu'un qui ne l'est pas. 85
Malades entrent facilement en cholere. 420
Malheureux & quels sont leurs mœurs. 411
Maniuetude est vne vertu moderant l'ire ou l'ap-
petit de la vengeance. 90. Son extreme quel est.
91
Maniuetude & clemence sont bonnes à vn mesme
effect. 92
Maniuetude des Chrestiens. 464
Marc-Anthoine en plain Senat comme vomit
pour auoir trop beu & mangé. 224
Marc-Anthoine comme perdit & l'honneur & la
vie par l'amour de sonneffe qu'il portoit à Cleo-
patra. 227
Marchands traffiquants sont necessaires en vne re-
publique. 287
Marchands ne pouuoient estre receus aux honneurs
de la republique, par la loy de Thebes, qu'ils ne
se fussent abstenus dix ans de la marchandie. 289
Mardochee comme ne saluoit Amon fauory d'As-
uerus. 15
Mariages doiuent estre defendus en l'adolescence
& pourquoy. 400. Le temps propre d'iceux qu'il
est. ibid.
Mariages, & qu'il y doit auoir des loix touchant l'a-
ge de l'homme & la femme qui se doiuent mar-
tier ensemble, & pourquoy. 399. & 400
Mary & du deuoir de la femme enuies son mary.
255. 256. & 257. Des loix communes au mary &
à la femme, concernant leurs peres & meres, &
leurs enfans. 257. & 258
Mary & des loix qu'il doit obseruer pour le regard
de celle qu'il veut espouser pour la femme. 251.
252. 254. & 255
Mary & que la principauté suit la femme doit estre
douce.

des matieres.

douce. 351
 Mary ne doit chet cher vne autre femme que la si-
 ne, autrement il doit estre puny. 400
 Mary, & de la focieté du mary & de la femme. 243
 Mathematique a les notions communes, ses defi-
 nitions & les demandes, qui luy faut conceder.
 434
 Mauuaitié ou bonté des actes moraux. 67. 68
 Mauuaitié & bonté conuiennent à l'estre moral. 68
 Maxime d'estat, & de l'erreur de ceux qui estiment
 qu'elles sont discordantes de celles de la religion.
 390
 Mediocres, & que la republique en doit estre cō-
 posée. 318
 Mediocrité de la vertu morale. 61. 62. & 63
 Melancholiques ont tousiours besoin de delecta-
 tion, comme vne medecine contre la tristesse.
 231
 Melancholiques si deuiennent incontinents. 79
 Melancholique qui s'adonne à suiter les voluptez,
 il s'y plonge comme vne beste & pourquoy. ibid.
 Membres Magiciens du Roy Pharaon. 435
 Menterie & que sous icelle sont contenus les ex-
 tremes de la verité. 114
 Menterie & de ses especes, qui sont les extremes
 opposites à la verité. 124. & 125
 Mercenaires necessaires en vne republique. 289
 Meres ayment plus leurs enfans que les peres. 174
 Meres ayment plusieurs enfans qu'ils n'en font ay-
 mez. ibid.
 Le meschant ne se fait point de bien. 171. N'a en soy
 aucune vraye amitié. ibid.
 Meschant & qu'il est pernicieux & à blasmer que
 le meschant s'aymesoy mesme. 197
 Meschans n'ont point de cōcorde ny de paix avec
 eux mesmes. 170. 171
 Meschans ne peuuent faire d'amitié ny avec eux,
 ny avec les autres. 170. Ils n'ont point de bien-
 vueillance, en leur endroit. ibid.
 Meschans ne sont pas propres à l'amitié. 170. & 171
 Meschans, & que c'est vne grande inclemence de
 ne les punir pas. 343
 Meschans, & comme leur amitié est de peu de du-
 rée & pourquoy. 199
 Mesnitez de la republique. 290. 291. & 292.
 D'où descend. 291
 Mespris excite des seditions. 360
 Midas & comme la fustille monstre bien le malheur
 ou combat les auares. 236
 Ministres du Prince pour le conseiller en ses affaires
 quels doiuent estre. 346. & 347
 Miracles que Iesus. Christ a faicts. 438. 439. & 440
 Miracles que les Chrestiens ont faicts. 441. & 443
 Miracles que Iesus Christ a faicts comme font ar-
 restez par toutes les histoires de temps en temps,
 ibid.
 Misericorde, & de ceux qui ne sont point touchez
 de compassion ou misericorde. 426
 Moderation ou vertu autour des mediocres ou pe-
 tits honneurs. 112
 Modestie quelle verruc'est. 92. Comme s'exerce à
 moderer les actions humaines. ibid.
 Mœurs des pauvres & des malheureux quels sont.
 431
 Mœurs des ieunes gens esquels ils sont enclins.
 428. & 426
 Mœurs des vieillés gens quelles sont. 429

Mœurs, & que l'accoustumance & ressemblance
 de mœurs engendrent l'amitié. 164
 Mœurs de l'aage viril quels sont. 430
 Mœurs auxquels sont enclins & adonnez les no-
 bles. 430. & 431
 Mœurs des riches quels sont. 431
 Mœurs des Potentats ou conuient en auctorité,
 & de ceux qui ont la fortune prospere quels sont.
 431
 Mol & qui est celuy qui est appellé mol. 88
 Mol est opposé au constant. ibid.
 Mol est pire que l'incontinent & pourquoy. ibid.
 Il est tout de mesme du delicat comme du Mol.
 ibid. Incontinent & mol en quoy conuiennent.
 ibid. De celuy la qui ne merite pas d'estre dit ab-
 soluement mol. 89
 Mollesse & delicatessse comparee avec l'inconti-
 nence. 88. & 89.
 Monarchie & ce quise peut opposer cōtre son ex-
 cellence par dessus les autres polices. 315. & 316
 Monarchie veut des lieux forts & de difficile acces.
 296
 Monarchie successive est meilleure que l'electiue.
 320. & 321
 Monarchie ou royauté est la meilleure police ou
 forme de gouverner. 312. 313. & les suivantes ius-
 ques à 319. & 326
 Monarchie du Turc. 308. & 309
 Monarchie & de celle qui est vn regime cōtre l'or-
 donnance de Dieu. 309
 Monarchie & la seure garde commune pour la pre-
 sence, est de ne faire aucun trop grand, ou si elle
 en veut plusieurs qu'ils soient plusieurs. 373. & 388
 Monarque se peut seruir de gens les plus vertueux
 pour les Conseillers & ministres. 314
 du vray Monarque ou Prince. 331. & 332. & les sui-
 uantes iusques à 336.
 Monarque Royal & qui est celuy qui doit estre ap-
 pellé vray Monarque Royal. 309
 Monnoye comme s'acquiert parla permutatiō des
 choses necessaires & viles. 266. & 267
 Monnoye & de la cause de l'inuention d'icelle. 137.
 138.
 Morale enseigne le moyen de se gouverner & con-
 duire soy mesme en particulier, pour paruenir à
 la felicité. 273
 Morale ou Ethique & d'où sont tirez ces noms &
 ce que signifient. 4
 Morale. Voyez science morale.
 Morales & quels gens sont capables de la science
 des morales. 3
 és Morales il ne se trouue point deux fins. 71
 és Morales ce qui est appellé bon ou bien. 68
 és Morales l'acte n'est iamais specifié par la fin, &
 n'y a point d'autre fin que celle de l'operant. 70.
 & 71
 Mort & les choses les plus propres pour former cō-
 tre la crainte de la mort. 232
 Mort est l'obiet interieur de la vaillance estant au-
 tour des choses extremement terribles. 97. La
 vaillance s'exerce proprement autour de la peur de
 la mort negatiue. ibid. De ceux qui souffrent la
 mort sans crainte, & non volontairement ny pour
 la vertu. ibid.
 Mort est la plus terrible de toutes les choses & la
 plus à craindre. 98
 Mort & qu'il n'y a rien plus contraire à la vaillance

Table

que la crainte de la mort. 231. Il ne faut craindre la mort qu'autant que la vie sera bonne.	231
Mourir & en quel cas le vaillant se peut fâcher de mourir.	99
Moyen d'acquiescer la temperance. 223. 224. & les suivantes iusques à 230	
Moyens de conseruer le tyran. 386. 387. 388. 389. & 390	
Moyens particuliers d'acquiescer la vertu. 222. & 223	
Moïse, & comme de sa verge il fendit la mer, & laissa vn chemin libre pour passer six cents mille hommes à pied sec.	434
Mutatio des republiques & monarchies & de la cause d'icelle. 362. 363. & les suivantes iusques à 371	
Multitude dont la republique est composee se reduit à trois conditions d'hommes, & quels sont.	318
Multitude Voyez assemblee.	-
Mundicité ou propriété quelle vertu c'est.	92
Musique est vne discipline qui doit estre enseignee à la ieunesse & pourquoy.	408. & 409
Musique si tient lieu de discipline, de jeu ou de maniere de passer la vie.	408

N

Natiuité de Iesus-Christ preditte, & comme tout le monde en estoit imbu. 455. & 456	
Necessiteux & pauvres, & que la republique en doit estre composee.	318
Necessité estant irritée les morsures son t tres-grieues.	349
Necessité aiguise la feneantise mesme.	ibid.
Nembrod appellé puiffant veneur. 308. La premiere monarchie establie en l'Assyrie, sous la puiffance de Nembrod.	ibid.
Nobles à quelles mœurs sont enclins & addonnez.	430. & 431
Noblesse est vn bien de fortune.	7
Noblesse de race sert extremement au Roy & pourquoy.	348
Noïses & comme elles naissent en la republique.	358. 359. 360
Nourriture de la ieunesse quelle doit estre en la republique.	404
Numa & de l'assistance qu'il auoit en sa religion.	339

O

Obeïr, & qu'il y en a lesquels par nature sont naiz pour obeïr. 412. Ceux qui commandent doiuent exceller ceux qui obeïssent.	414
Obeïr, & qui sont ceux qui doiuent obeïr par nature.	246. & 247
Obeïr de l'action morale est dit bon ou mauuais moralement, selon que l'action à laquelle il appartient sera bonne ou mauuaïse.	68
Obeïr de l'amitié quel est.	159
Obeïr de la consultation principal office de la prudence.	50. 51. & 52
Obeïr de la prudence.	51. & 52
Obeïr de la science contemplatiue quel est.	466. & 467
Obeïr de chaque vertu, & de la recapitulation d'iceluy.	203. & 204
Obeïr de la vertu morale. 55. a de l'obeïr de la	

vertu morale & de l'ellection.	56
L'obligation est telle de tous les citoyens ensemble & de chacun en particulier, à la conseruation du Prince, comme est celle du Prince à la leur.	
333	
Obligation des citoyens à la loy ciuile.	281
Obeïssance quelle vertu c'est.	153
Obeïssance est pour le troisieme deuoir.	153
Odeurs & pourquoy les hommes y prennent plaisir.	74
Odeurs & pourquoy les animaux bruts y prennent plaisir.	ibid.
Oeconomie doit acquiescer plus de choses fructueuses & de reuenu que celles qui ne rapportent point de fruct.	169
Oeconomie se doit leuer le premier, & se coucher le dernier, & pourquoy.	269
Oeconomie cōme doit vïr de ses richesses acquises. 170. Principal soin de l'Oeconomie quel doit estre.	170. & 171
Oeconomie, & que son office n'est pas d'augmenter les richesses simplement	267
Oeconomie & de ses possessions. 261. Comment l'Oeconomie se doit comporter enuers ses seruiteurs.	261. & 263
Oeconomie comment se doit gouverner en l'acquisition des richesses & à les conseruer. 164. 265. 266. 267. 268. & 269.	
Oeconomie doit faire prouision des choses pour l'usage present, & pour le futur.	265
Oeconomie enseigne de quelle façon la famille doit estre composee, dressée & regie en general pour deuenir bien-heureux.	273
Oeconomie ou institution & regime de la famille. 242. 243. & les suivantes iusques à 271	
Oeconomie pourquoy suit la morale & precede la Politique.	242
Oeconomie est la science de bien gouverner la famille pour viure heureusement.	ibid.
Oeuvres d'amitié viennent de celles que nous exerçons nous mesmes.	170
Oeuvres d'amitié.	163. & 164
Oeuvres iustes & iniustes par soy & par accident.	151. & 152
Oeuvres pour estre magnifiques doiuent estre dignes d'admiration & rares.	120
Office. Voyez deuoir.	
Office du legislateur pour bien establir la republique.	392. 393. & les suivantes iusques à 431
Oligarchie que c'est. 300. Ce gouvernement est opposé à l'Aristocratie.	ibid.
Oligarchie & de ses especes.	304
Oligarchie d'où a son origine.	361
Oligarchie en quoy conuient avec l'Aristocratie.	378. & 379.
Oligarchie & que d'icelle deux maux ont accoustumé d'en soudre & quels sont.	371
Oligarchie condamne les riches à l'amande s'ils manquent à se trouver es assemblees pour iuger, & n'ordonne aucun loyer au peuple.	303
Oligarchie veut des lieux forts & de difficile acces.	296
Oligarchie est le pire gouvernement apres la tyrannie.	326. & 327
Oligarchie & democratie corrompent l'Aristocratie & la Timocratie.	350
Oligarchie correspond à l'autorité du mary à la famille	

des matieres.

famille. 328. Correspõd aussi à l'autorité de la femme prenant l'autorité de gouverner toute la maison. 328

Oligarchie. Voyez estat Oligarchique.

es Oligarchies faut communiquer quelques charges de l'administration de la republique au peuple, ou du moins à ceux qui ont du reuenu de leur bien. 380. & 381

es Oligarchies les maîtres & fauteurs d'icelles doivent tousiours paroistre parlet pour les pauvres. 385

Oligarchies & des causes de leur destruction & changement. 367. & 368. Quand se changent en democracies. 368

Oligarchies qui demeurent fermes, & d'où cela arriue. 379

Operation, & que pour faire vne operation selon quelque habitude operative que ce soit sil luffit que nous en ayons l'espece intelligible. 210

Operation de la vertu n'est pas seulement delectable au vertueux, mais aussi elle luy est plaisante & agreable. 222

Operations morales pour engendrer la vertu, doivent estre faites selon que la droite raison le dicte, & donne la maniere d'operer. 218

Operations de la prudence & que la felicité actiue consiste es operations de la prudence selon la vertu, & non es biens externes. 213. & 214

Operations vicieuses ne sont pas plaisantes de soy. 222. Laisent tousiours apres elles vn repentir. ibid.

Operations, & que la felicité humaine consiste es operations selon les vertus de sapience & de prudence parfaicte. 34. 35. 36. 37. & 38

Operations des animaux, & comme elles leur sont delectables, comme le cheual ayme le foin & l'auoine, l'asne les chardons, & l'auaricieux les richesses. 222

Opiniastre comparé avec le continent & l'incontinent. 89. & 90

Opinion fausse n'est qu'une infirmité de l'entendement. 6

Opulents ne recherchent que les amitez delectables. 165

Oracles qui se rendoient en la religion des Payens estoient tousiours ambigus. 455

Orgueil oppoîé à la modestie. 92

Ornement ou mundicité quelle vertu c'est. ibid.

Ostracisme ordonné es republiques populaires que c'est. 373

Oysiueté rend les membres mols, & sans vigueur à supporter le travail. 218

P

PAix comme doit estre establie & conseruee es republiques. 375. & 376

Paix & concorde comme est conseruee en la republique. 417. & 418

Paix certaine est meilleure & plus seure, qu'une victoire esperee. 349. Comme il se faut bien donner de garde en refusant la paix & les conditions tolerables, que l'ennemy offre de la reduire à la nécessité, ou à delespoir. 349

Parole, & que celui qui manque à sa parole peut estre nommé accortesse, & consideration plus meure de ce qui estoit promise. 155

Paroles vilaines & deshonneſtes doiuent estre defendues en la republique. 403

Partie sensitiue premiere que l'entendement. 231

Partie intellectuelle comme se considere doublement. 401

Parties potentielles de la vaillance. 100

Passion de Venus captiue la raison & ruine les forces corporelles. 346. meschante au prince. ibid.

Passions de la volonte loüables. 93. & 94

Passions & actions qui ne peuvent estre reduites à la mediocrité de la vertu. 65

Passion inuſte c'est auoir moins de bien & plus de mal qu'il n'est conuenable. 145. 148

Passion, & que la prudence n'est pas vne passion. 49

Passions si sont bonnes ou mauuaises. 68

Passions, & que la moderation d'icelles ne procede que de l'entendement. 210

Passions ne petuerussent pas le iugement es choses contemplatiues comme es actiues, & pourquoy. 54

Passions & que la vertu consiste à moderer & desputer les passions & non à les estreindre. 71. & 72

Que si nos passions ne sont moderees & nos actions reglees selon la droite raison, il est impossible de viure heureusement. 72

Patience que c'est. 78

Patience partie potentielle de la vaillance, quelle vertu c'est. 100. S'appelle constance au regard de sa continuelle & stable demeure. ibid.

Pauvre ne peut estre magnifique & pourquoy. 120

Il peut bien estre magnifique en habitude. ibid.

Pauvres & quelles sont leurs meurs. 431

Pauvres entrent facilement en cholere. 420

Pauvres & necessiteux & que la republique en doit estre composee. 318

Pauvres, & comme il en faut auoir grand soin es Oligarchies, & leur departir les magistratures lucratiues. 381

Pauvres ont besoin d'amis. 186

Payens & de la fauacité de leur religion. 453. 454. & les suiuiantes iusques à 459

Peché qui est de l'eslection est plus grand que celui de passion. 84

Pechez autour des choses naturelles, sont plus dignes de pardon & moins blasmables. 86

Penelope pourquoy loüee d'une memoire eternelle. 257

Peine qu'on a d'acquiescer la vertu. 220. 221. & 222

Petrinre vtile à la cunctie. 405. & 406

Pere de famille & quelle doit estre sa maison. 270

Pere de famille de quel empire doit commander à sa maison. 251. & 252

Pere est plus proche à l'enfant, que l'enfant n'est au pere. 174

Peres aiment plus leurs enfans qu'ils n'en fontaymez. ibid.

Perfection des vertus entre-elles. 205. & 206

Perfection de la science contemplatiue en quoy consiste. 467

Perfection du Chrestien quelle. 464

Periander, & le conseil qu'il donnoit à Traſibule sans parler, quand il coupoit les plus eminents elpis de bled. 322

Perſouerance que c'est. 78

Personnes, & des differentes sortes de personnes, dont la cité doit estre composee. 286. 287. & 288

Table

- Personnes, & de quelle sorte l'amitié ne peut & peut estre entre des personnes de conditions différentes. 178. & 179
- Personnes propres à l'amitié, & de celles qui y sont mal disposées. 169
- Personnes, & des diuerses amitez conuenables à diuerses personnes. 171. & 173
- Personnes entre lesquelles la iustice peut estre exercee. 147. & 148
- Peuple, & la foiblesse de l'esprit du commun peuple & son peu de raison pour penetrer à la verité qui est aucunement cachée, & à discerner le bien d'auec le mal, est cause de plusieurs mauuaises choses. 326. & 327. Pour les defauts du commun peuple, les republicques où il est admis aux charges sont ordinairement mal gouuenees. 327 Voyez democratie.
- Peuple doit endurer les defauts du Prince. 334
- Peuple pourquoy honore plus les prudens, que ceux qui ont la sapience. 478
- Peuples obeissent mieux à celuy qui commande par iustice, que par crainte. 344
- Peur. Voyez crainte. 344
- Pharaon & son armee submergée en la mer voulant courir apres Moysé. 435
- Philosophes qui ont eu la communication des Hebreux. ibid.
- Philosophie procede par des principes connus naturellement & verifiez par experience & induction. 434
- Philosophie ayme la sobriété, & laisse les biens du corps pour suiure ceux de l'esprit. 225
- Philosophie & des degrez & preeminences qu'elle donne aux hommes. 461. La Theologie Chrestienne & la Philosophie s'accordent pour conduire les hommes à la felicité humaine par la voye de la vertu & de la pieté. 461. 462. 463. 464. 465. & 466
- Phroné courtisane comme sur contrainte de dire de Xenocrates qu'il n'estoit pas vn homme, mais vne statue d'vn homme. 76
- Pieté que c'est. 153. Se prend en quatre sortes & comment. ibid. Est vne vertu par laquelle nous faisons nostre deuoir d'honorer nostre pere, nostre mere, nostre patrie & nos parents & ce qui leur appartient. ibid.
- Pieté est pour le second deuoir. ibid.
- Pieté qui porte le nom de Religion. 433
- Pieté, & comme son obiet materiel est fort estendu. 353. & 354
- Plaintes peuuent arriuer entre les amis inegaux, & comment. 181. En l'amitié honneste il n'arriue point de plaintes raisonnables. ibid. Il n'y en a point aussi en l'amitié delectable. ibid. 11 en peut arriuer en diuerses fortes en l'amitié vile. ibid.
- Du moyen d'empescher les plaintes en l'amitié. ibid.
- Plaisirs corporels, & que s'est la partie sensitive qui les apere. 219
- Platon estime que la Royauté est le plus excellent Empire. 313
- Platon Philosophe fils d'Apollon. 64. a le premier tiré du Ciel la Philosophie en terre, & l'a logee dedans les citez. ibid.
- Platon & la moderation dont il vsoit en son boire & manger. 225
- Platon & son erreur en l'establissement de la communauté en la republique. 417. 418. & 419
- Platoniciens comme vouloient prouuer que la volupé n'estoit pas bonne, & la refutation de leurs raisons. 202. 21. & 22.
- Police ou gouuernement souverain de la republique que c'est. 399. & 300
- Police tres-bonne & tres-parfaite quelle est. 315
- Police directe, & qu'en toute police directe il y a de l'amitié selon le droit qu'il luy conuient. 329
- Police democratique. 303
- Police Oligarchique. ibid.
- Police indirecte ou iniuste est diuisee en trois especes oppoées, & destructiues des especes de la police directe, dont la premiere s'appelle tyrannie, la seconde oligarchie, & la troisieme democratie. 300
- Police directe ou iuste que c'est. 299. & 300
- Police indirecte & iniuste que c'est. ibid.
- Polices, & que pour connoistre les diuerses sortes de polices il faut auoir la connoissance des parties de la republique. 300
- Police directe se diuise en trois especes, en Royauté ou monarchie, en Aristocratie, & en Timocratie. ibid.
- Polices ou formes de gouuerner & sçauoir quelles sont les meilleures & pires. 312. & 313
- Polices indirectes, & comme il ne s'y trouue gueres d'amitié. 329. & 330
- Polices directes & quelles sont les meilleures. 326. & 327
- Polices indirectes & quelles sont les pires. 326. 327
- Politique que c'est. 273
- Politique n'est pas tenu seulement d'ordonner ce qui est requis pour les citoyens qui sont lors qu'il institue la republique, mais aussi pour l'aduenir. 398
- Politique doit auoir esgard à rendre bons les citoyens. ibid.
- Politique apprend de la sapience la derniere fin de l'homme en particulier. 473
- Politique ou legislateur est vne mesme personne. 392
- Politique & son deuoir pour bien establir la republique, par les loix. 392. 393. & les suivantes iusques à 431
- Politique quel doit estre. ibid. & les suivantes iusques à 436
- Politique. Voyez legislateur.
- Pompee faisoit combattre sa patrie pour sa propre ambition. 314
- Pompeius comme garde sa foy à Auguste, Marc-Anthonie & Lepide, encore qu'ils eussent despoüillé de ce qu'ils luy apportoiert. 341
- Possessions sont biens de fortune. 7
- Potentats ou constituez en autorité à quelles mœurs sont suiets. 431. 432
- Pourquoy est vne circonstance morale. 69
- Precipitation, & de l'incontinence de temerité ou precipitation. 72
- Preslres sont necessaires en vne republique. 287. 289
- Presomption vice excessif de la magnanimité. 110
- Appartient à celuy qui est enuie, l'estimant digne de grandes choses. ibid.
- Preuues & que la nature des preuues doit estre diuerses, selon que la nature des choses à prouuer est diuerses. 434
- Prince, & come le peuple doit endurer ses defauts. 324. Des

des matieres.

334. Des diuers iugemens par diuerses personnes touchant l'office du Prince. 334. 335. Quel doit estre le Prince parfait en general, pour paruenir à la fin. 336. & 337.
 Prince encores qu'il soit vicieux & que ses commandemens ou edits soient iniustes & fâcheux il ne faut pas laisser de l'honorer comme Roy, sans auoir esgard aux vices qui sont de l'homme. 333. & 334.
 Prince mauuais est l'instrument de la iustice de Dieu. ibid.
 Prince doit bien commander, bien iuger & iustement distribuer les offices & biens communs. 334.
 Prince, & des erreurs de Machiavel en quelques-uns de ses discours d'estat, & principalement en ce qui concerne l'institution du Prince. 330. 331. & les suivantes iusques à 336.
 Prince & cōme il a besoin de richesses pour maintenir & defendre la republique & pour l'entretien de sa personne. 331. & 332.
 Prince. Voyez Roy.
 du vray Prince ou Monarque. 331. 332. & les suivantes iusques à 336.
 Prince, & comme il est meilleur qu'il soit aymé de ses sujets que d'en estre craint d'une crainte espouuenteable, qui engendre la haine. 344.
 Prince comparé au medecin qui pense vn malade pour le guarir. 342.
 Prince dissimulé sera bien tost descouuert. 341.
 Prince & de uoier de citoyens enuers luy. 333.
 Prince, & que les richesses & autres biens qu'il possède sont plus à la republique qu'à luy. 345.
 Prince qui se laisse vaincre à la passion de Venus cōme est meprisé, & son gouuernement estimé mauuais. 346.
 Prince & de son autorité legitime sur les citoyens. 331. Quelque autorité qu'il ait de donner la loy il doit necessairement obieruer ce qu'il prescript aux autres par elle. ibid.
 Prince est tenu de faire les choses, lesquelles ne faisant pas il viole la loy de nature. ibid.
 Prince ne doit iamais entret en la guerre qu'avec vne necessité. 342.
 le Prince doit estre prudent. 337. Doit estre iuste. ibid. 338. Que la reuerence d'un seul Dieu, & d'une seule religion est necessaire au Prince. 338.
 le Prince doit estre vaillant & magnanime, & que estre dissimulé luy est dommageable & deshonorabile. 340. & 341.
 Prince doit garder sa foy donnee librement. ibid.
 Prince doit estre clement & humain & non addonné à la cruauté. 342. 343.
 Prince doit estre craint pour sa vertu & iustice & non pour sa cruauté. 343. 344. Comment le Prince doit & ne doit pas estre desiant. 344. 345.
 Prince doit estre liberal & magnifique, mais non prodigue. ibid.
 Prince doit estre temperant, parce que l'intemperance est le vice le plus contraire à la prudence. 345. 346.
 Prince doit vser de conseil, & quels doiuent estre ses ministres. 346. 347. Comment le conseiller du Prince luy doit donner conseil. ibid. Que les biens du corps & de la fortune sont vtils au Prince. 347. & 348.
 Prince en quel cas peut legitimement faire la guerre. 348. 349.

Prince comment se doit comporter en la victoire. 349. 350.
 Princes sont necessaires en vne republique. 287.
 Princes ont besoin de l'ayde des amis. 186.
 Princes cruels sont hays de tout le peuple. 342.
 Princes, & l'amitié qui doit estre es republiques entres les Princes & le peuple. 329. 330.
 Principauté, & qu'il faut outre les loix vne principauté viue & souveraine pour faire obseruer la loy. 283. 284.
 Principauté & leur origine. 278. 279.
 Principauté de la famille comparee à celles de la republique. 327. & 328.
 Prix ou valeur des choses d'où se prend. 136.
 Prodigalité extreme de la liberalité, & des conditions de ceux qui l'ont. 116. 117. 118. Sa definition. ibid.
 Prodigalité non meslée d'autres vices, n'est pas méchanceté, ny faute de generosité, ains fortise. 116.
 Prodigue & auare sont comparables en deux choses, & quelles sont. ibid.
 Prodigue, & que le Prince ne le doit estre. 345.
 Prodigue animé de plusieurs. 317.
 Prodigue est de deux sortes, simple & mixte. ibid.
 Prodigue simplement est celuy qui donne desordonnement aux autres. ibid.
 Prodigue mixte est celuy qui donne superfluité & reçoit indueuement. ibid.
 Profit & ce qui l'entend sous ce nom. 318.
 Profit, & de faire en sorte qu'es magistratures des republiques, il n'y ait du profit, ains de l'honneur seulement. 374. 380.
 Prophetes du viel Testament. 416. 417.
 Proportion en l'amitié des personnes inegales, cōme le regarde. 180.
 Proportion Geometrique que c'est. 333. 334.
 Proportion Arithmetique que c'est. ibid.
 Proportion est vne egalité de raisons, qui consiste de quatre termes pour le moins. ibid.
 Proportion cōtinuë n'a que trois termes differens. 334.
 Proportions Geometrique & Arithmetique, selon lesquelles se prend le droit distributif, & le commutatif. 333. 334. & 335.
 Propriété ou mundicité quelle vertu c'est. 22.
 Prospérité ne sont pas l'obiet du magnanime. 106. elles semblent contribuer quelque chose à la magnanimité. ibid.
 Prudence, & des considerations tres-vtiles au Politique pour l'exercice de la prudence, tirees du second liure de la Rhetorique d'Aristote. 419.
 Prudente & comme chaque vertu morale a besoin de la prudence. 204.
 Prudence vie de toutes les vertus comme de ses instruments. 205. Les vertus morales sont ramassees en la prudence. ibid.
 Prudence politique comme est diuisee en deux parties en la constitution de la loy, & en l'excutrice. 284.
 Prudence constitutive de la loy que c'est. ibid.
 Prudence executrice des loix que c'est. ibid.
 Prudence considerée en soy purement cognoscitive & directive, & seulement operative à cause de la vertu morale. 64. En quoy differe de la science morale. ibid.
 Prudence politique regarde le bien commun, cōme l'entend ce dire. 473.
 Prudence Chrestienne, & sa force. 462.

Table

foiblesse de la prudence humaine. *ibid.*
 Prudence parfaite est vne perfection de l'entendement. *34. 35. 36. 37. 38. & 39*
 Prudence est plus excellente que les autres vertus morales, pour le regard de l'eminence des principes & de la cause. *206*
 Prudence, & qu'en tre toutes les vertus morales qui sont requises au Prince, il doit exceller en prudence. *337*
 Prudence & de la droite raison de la prudence. *49. & 50. De la* consultation, principal office de la prudence, & de leur *obiect. 50. 51. & 52. Des parties* requises à la prudence. *53. & 54*
 Prudence Politique, Oeconomique, & personnelle se diuise en positive de la loy, & en executrice ou dispensatrice. *ibid.*
 Prudence ne se trouue proprement qu'en l'homme seul. *54.* La prudence des fourmis, des mouches à miel & autres semblables n'est vne vraye prudence. *54. b.*
 Prudence vertu que c'est. *48.* La droite raison qui entre en la definition de la vertu morale appartient premierement & proprement à la prudence, voire est la prudence mesme en certaine maniere. *ibid.*
 Prudence, & comme il y en a de trois sortes, assauoir personnelle, economique & politique. *54*
 Prudence est vniue que pour toutes les vertus morales, & leur est commune. *205.* Socrates disoit que la vertu n'estoit pas prudence, mais il erroir. *ibid.*
 Prudence, & comme on peut dire quelle est toute la vertu morale. *ibid.*
 Prudence est vne habitude & vertu acquise, & non vne puissance naturelle nee avec nous. *42*
 Prudence se perd & destruit par des accoustumances contraires. *ibid.* N'est pas vne passion. *ibid.*
 N'est pas aussi action. *ibid.*
 Prudence, & ce qui luy est requis pour la bonne consultation. *53. 54*
 Prudence ne peut estre ny exercer son office sans que les passions soient reiglees. *ibid.*
 Prudent & comme est appellé sage. *ibid.*
 Prudens pourquoy plus honorez par le peuple, que ceux qui ont la sapience. *478*
 Public, & qu'il est vtile au Public que le vertueux faine. *196*
 Prudent ne conuient qu'à ceux qui sont des choses mauuaises. *24*
 Pudeur que c'est. *93.* Est bien seante à la ieunesse. *21. & 24.* Est bien seante aux femmes. *ibid.*
 Pudeur partie de la temperance. *76. & 77*
 Puissance est vn bien de fortune. *7*
 Pusillanime se priue des biens dont il est digne, ne se foyciant pas d'y paruenir, ce qui prouient de trois choses & quelles sont. *111*
 Pusillanimes ne sont pas meschans, pource qu'ils ne sont point de mal. *ibid.*
 Pusillanimité vice ou extreme defectueux de la magnanimité. *110.* conuient à celuy qui s'estime digne de moindres choses qu'il n'est. *ibid.*
 Pusillanimité consiste à ne pouuoir supporter ny l'honneur ny l'ignominie, ny la felicité, ny les infortunes, mais à s'enfermer quand on est honoré. *ibid.*
 Pusillanimité est plus opposee à la magnanimité que la presumption. *111*
 Pyramides d'Egypte à quel subiect ont esté faites.

324
 Pythagoras exhortoit de fuit la volupté. *230*

Q

Q Vant est vne circonstance morale. *69*
 Q Qui est vne circonstance morale. *ibid.*
 Q Quelles comme naissent en la republique. *358. 359*
 Quoy est vne circonstance morale. *69*

R

droite R Aison. *48.* Nos actions doiuent estre gouernées selon la vraye & droite raison. *ibid.* De la droite raison de la prudence. *49*
 Raison & que la droite raison constitue la medieté de la vertu morale. *62. 63. 64*
 Raison est superieure à l'appetit sensif, & pourquoy. *231*
 Recapitulation de l'obiect de chaque vertu. *231. & 234*
 Recapitulatiō des parties & causes de la famille. *121*
 Refutation de la fausse accusation de Bodin contre Aristote touchant la loy du Talion. *146. & 147*
 Refutation des reprehentions que Bodin fait en ses liures de la republique, de la doctrine d'Aristote en ses politiques. *305. 306. & les suivantes iusques à 312*
 Religion, & comme vne seule religion est necessaire au Prince. *318. 319. 340*
 Religion, & s'il se trouue deux religions au pais où le Prince Chrestien a authorité, il est obligé d'employer tout ce qu'il a de puissance selon la raison, pour ramener ceux qui errent à la vraye religion neles pouuant souffrir autrement sans offenser Dieu. *339. 340*
 Religion est vne vertu par laquelle nous adorons & reuerons Dieu avec de certaines ceremonies externes, accompagnées l'action de nostre ame, en recognoissance que nous auons l'estre de luy, comme premier principe. *331.* Ordonne les actes de plusieurs vertus, comme les iuscunes, les aumosnes & autres semblables. *ibid.*
 Religion est pour le premier deuoir. *331.* Son particulier & materiel obiect quel est. *ibid.*
 Religion, & que la fermeté & stabilité de l'empire depend de la religion. *332*
 Religion est vne des principales parties de la republique, & la plus necessaire pour la conseruer. *432.* La iustice des hommes qui s'appelle pieté pour le regard de nostre patrie, de nos peres, meres, & parens de degré en degré, & qu'on nomme obleruance au respect de nos superieurs porte le nom de religion. *433*
 Religion Chrestienne est la plus excellente. *ibid.*
 Religion Iudaïque a esté donnée de Dieu & vraye religion en son temps. *434. 435. 436*
 Religion Chrestienne & que Dieu en est auteur. *ibid.*
 Religion Chrestienne est la seule vraye religion & propre aux hommes à l'estendre bien heureux & faire leur salut. *439*
 Religion, & les marques de la vraye religion. *439*
 Religion Chrestienne comme a esté receue par les nations les plus subtiles, & sçauantes, & belliqueuses. *440. & 441*
 Religion, & qu'il doit y auoir vne vraye Religion

des matieres.

ligion contenant la maniere dont Dieu veut estre adoré par les hommes. [422.](#) & [423](#)
 Religion, & de l'erreur de ceux qui estiment que les maxims d'estat sont discordantes de celles de la religion. [390](#)
 Religion, & la response aux obiections des Juifs, contre la verité de la religion Chrestienne. [441.](#) [444.](#) [445.](#) [446.](#) [447.](#) [448.](#) & [449.](#) Ce qui estoit estimé scandale des Juifs, & folie des Gentils, en la religion Chrestienne, comme est vne excellente sapience. [449.](#) [450.](#) [451.](#) [452](#)
 Religion des payens, de sa fausseté, & de son impertinence, à comparaisn de la verité de celle des Juifs en son temps, & de celle des Chrestiens pour tousiours. [453.](#) [454.](#) & les suivantes iusques à [459](#)
 Republique doit consister d'egaux le plus que faire se peut, & quelle eustres-heureuse lors que les citoyens sont egaux entre-eux, le plus qu'il est possible. [318](#)
 Republique, & que la multitude dont elle est composée se reduit à trois conditions d'hommes. [ibid.](#)
 Republique & quelle est sa fin. [307.](#) [308.](#) & [311](#)
 Republique, & la comparaisn des principautez de la famille & de la republique. [317.](#) [318](#)
 Republique pour estre bien heureuse, & ce qui y est requis. [313](#)
 Republique comme est definie par Bodin. [306.](#) comme il erre en ceste definition. [307](#)
 Republique, & la police ou gouvernement souverain de la republique. [299.](#) [300](#)
 Republique & sa definition par Aristote & Cicéron [305.](#) Reptile par Bodin. [ibid.](#)
 Republique, & le moyen de la rendre bonne & heureuse. [396](#)
 Republique est vn certain tout composé d'hommes de differentes condicions & manieres de viure, & non vne multitude de personnes semblables. [286.](#) [287.](#) & [288](#)
 Republique, & de l'office du Politique ou législateur, & comme il doit faire les loix pour bien establir & regir la republique. [392.](#) [393.](#) & les suivantes iusques à [431](#)
 Republique, & du moyen de conseruer & rendre durable le gouuernement de la republique. [372.](#) [373.](#) & les suivantes iusques à [385](#)
 Republique en general & de toutes ses parties dont elle est composée. [273.](#) [274.](#) & les suivantes iusques à [480](#)
 Republique Romaine & qu'en icelle se sont veues toutes les mutations de toutes sortes de gouuernement. [375](#)
 Republique est la plus excellente chose qui puisse estre conseruee par les hommes. [276](#)
 Republique, & la refutation de la communauté de Platon en la republique. [417.](#) [418.](#) & [419](#)
 Republique ne peut estre sans quelques choses qui soient communes entre les citoyens. [417](#)
 Republique, & de ses causes efficiente, materielle & formelle. [276.](#) Sa forme quelle est. [ibid.](#)
 Republique est vne societé naturelle. [277.](#) & [278](#)
 Republique qui n'est pas estimée heureuse. [412](#)
 Republique deuenue trop insolente ou fiere & quelles personnes il faut commettre lors aux charges du gouuernement & offices. [374](#)
 Republique, & comme la loy y doit dominer &

Tom. 2.

comment. [132.](#) [183](#)
 Republique ou cité que c'est. [274.](#) & [275.](#) Sa felicité quelle est. [275](#)
 Republique, & de l'vnité ou mesmeré spécifique de la republique, & de sa diuersité. [189.](#) [290](#)
 la Republique doit estre dite vne & mesme d'el-pece. [290.](#) Est tousiours mesme. [ibid.](#) De l'vnité de nombre de la republique. [291.](#) [292](#)
 Republique ne depéd d'aucune de ses parties. [ibid.](#) Quelle sorte de tour est la republique. [ibid.](#)
 Republique quelle grandeur & est due doit auoir. [293.](#) [294.](#) Doit estre fournie d'vne multitude d'hommes, comme de ce qui luy est principalement requis. [295](#)
 Republique de laquelle il sort beaucoup d'artisans, & peu de gens de guerre armez, ne peut estre grande republique. [294](#)
 Republique doit estre si grande quelle soit suffisante par loy à viure de ses biens. [294.](#) A de la republique que c'est. [ibid.](#)
 Republique ne doit pas estre plus grande qu'elle ne puisse estre conneu du Prince. [ibid.](#) Le territoire de la republique sera loué d'vn chacun, il est fertile en abondance de toutes choses. [ibid.](#)
 Republique comme consille principalement en deux parties. [389.](#) [389.](#) [390.](#) de patures & de riches. [389](#)
 Republiques & de leur ruine, & des moyens de conseruer l'estat. [317.](#) [318](#) & les suivantes iusques à [320](#)
 Republiques & l'un des plus grands poincts & des plus importants, pour la fermeté & duree d'icelles, est la nourriture & institution des enfans convenable à la forme de gouuernement de la republique. [371](#)
 Republiques, & comme il est meilleur qu'elles soient reglees par les loix que par la seule prudence des sages Magistrats. [283](#)
 Republiques, & des causes de la destruction & mutation d'icelles. [362.](#) [363.](#) & les suivantes iusques à [371](#)
 Republiques, & que la plus grande partie d'icelles sont democratiques ou oligarchiques. [ibid.](#)
 Repos & vacation comme doit estre donné aux citoyens par le législateur. [415](#)
 Retribution & ce ceux au iugement de qui la retribution se doit faire & amitez. [181.](#) Quelques fois il faut preferer la retribution deuë au bienfaicteur, & quelques fois non. [ibid.](#)
 Retribution, & que toute amitié doit estre fondee sur l'egalité de retribution. [178.](#) & [179.](#) De la retribution conuenable pour constituer l'egalité en chaque sorte d'amitié. [179.](#) [180](#)
 Retribution, & comme il se trouue quelques fois des circonstances en la retribution qui font qu'elle doit est moindre, que ce qu'on a receu. [314](#)
 Retribution & des amitez où pour arriuer des plaines de la retribution & où il n'en arriue point. [181](#)
 Ressemblance de meurs engendrent l'amitié. [164.](#) [165](#)
 Ressemblance se considere comme actuelle & comme potentielle. [164.](#)
 Ressemblance actuelle ce que cause. [ibid.](#)
 Ressemblance en puissance ce que cause. [ibid.](#)
 Rhetorique comme est garnie d'artifices, & employe de l'industrie & de la façon pour rendre ce qu'elle traicte agreables. [424](#)

V u ij

341
Sapience

des matieres.

Science adue que c'est. 4. Comme se diuise en Ethique ou morale, en Oeconomique & Politique. ibid.
 Science cōtemplatiue & quel est son obiet. 466.
 467. Sa perfection en quoy consiste. ibid.
 Science cōtemplatiue & l'actiue comparees entre elles, pour le regard de leur excellence. 466
 467
 Science cōtemplatiue & l'actiue ont leur siege en vne mesme puissance de l'ame qui est l'entendement. 466
 Science reçoit le plus & le moins. 106
 Science si est vertu intellectuelle. 209
 Science & l'incontinence comme peuent & ne peuent pas estre ensemble. 80. 81. 82. & 83
 Science morale ce que c'est. 3. 4. & 5
 Science morale & comme en icelle il ne faut attendre des demonstrations telles qu'en la science cōtemplatiue. 5
 Science morale & la prudence en quoy conuiennent & en quoy different. 64
 Science, & comme il le trouue plusieurs sans science plus capables de l'action que de sçauans, & principalement quand ils ont de l'experience. ibid.
 Science morale ne peut resider qu'en l'intellectiue. 108
 Sciences, & de la recherche que la ieunesse doit faire d'icelles. 405. & 406
 Sciences actiues, & comme les morales sont sciences actiues. 3
 Sciences tant actiues que cōtemplatiues comme leur siege en l'entendement comme en leur subiect. 209. & 210
 Sciences sont biens de l'esprit. 7
 Sciences, & la comparaison de la bonté des sciences. 468
 Scipion, & comme sa liberalité fut cause de la conquelle qu'il fit des Espagnes. 345
 Secte de Mahomet & son progrès. 457. & 458
 Seditions qui arriuent sans dessein es republicques. 362
 Seditions, & qu'il faut preuenir par les loix qu'il n'arriue des seditions entre les grands pour les charges & dignités de l'estat. 373
 Seditions & la commune cause d'icelles quelle est. 371
 Se diuons & des causes d'icelles, de la ruine des republicques, & des moyens de conseruer l'estat. 357. 358. & les suivantes iusques à 390
 Seditions en la republique & la cause d'icelles. 357.
 358. 359. 360. & 361. La fin que se propose ceux qui font les seditions quelle est. 358
 Semence, & que les animaux qui en iettent beaucoup vieillissent bien tost. 400
 Semences de vertu qui sont en nous de nature. 216
 Sens, & que la viuacité du sens est vertu corporelle. 207
 Sentir, & que viure es animaux se termine à la faculté de sentir. 189. Erés hommes à la faculté de sentir & d'entendre. ibid. 190
 Serfs, & que ceux qui seruoient anciennement à la famille estoient nommez serfs, qui est ce que nous appellons maintenant esclaves ou captifs. 248. comme estoient subiects à leurs maistres. ibid.
 Seruir, & qu'il y a des homes nais pour seruir. 245.
 246. 247. 248. 249. 250. Voyez obeir.

Tom. 2.

Seruiteur, & que l'accouplement du maistre & du seruiteur est naturel, necessaire & utile. 247. 248
 Seruiteur & comme l'Oconomie se doit comporter avec eux. 262. 263
 Seruiteur n'a point de faculté de deliberer ny consulter en la famille. 251
 Seruitude qui rend les hommes esclaves, n'est pas de nature, ains est introduite par les hommes. 248. 249. 250
 Seruitude volontaire que c'est. 249. Est de deux sortes. ibid. 250
 Seruitude de l'institution des hommes. 248. 249. & 250
 Seruitude, & des diuerses sortes de seruitude. 248. & 249
 Seruitudes violentes que c'est. 249. 250
 Seruitudes les plus & moins iniustes. ibid.
 Seruitudes qui sont sans l'ordonnance des loix cōmes appellent. 249
 Seruitudes selon la loy, & comme il y en a de trois sortes. 249. & 250
 Seueres ne sont pas propres à l'amitié. 171. 172
 Seuerité en la iustice est quelquesfois bonne, mais il ne faut pas venir iusques à la cruauté. 343
 Sobriété & quels sont les fruits. 214. 215. Comme est louée. ibid.
 Sobriété partie de la temperance. 76
 Société ne consiste pas de personnes qui soient semblables, ains de dissemblables, ayans diuers offices. 136
 Société ne peut estre sans commerce. 206
 Société du masle & de la femelle est principalement de l'institution de nature en l'espece humaine, comme es autres animaux. 244
 Société parfaite des hommes. 274. & 275
 Société de la republique est naturelle. 277. 278
 Société de l'homme & de la femme est naturelle & necessaire en la famille. 243
 Socrates & son etreue en l'establissement de la communauté en la republique. 419
 Socrates & la moderation dont il vsoit en ses viandes. 214. 215
 Soldats sont necessaires en vne republique. 287
 Souuerain bien & la felicité est vne mesme chose. 17
 Souuerain bien de l'homme est la fin des vertus morales. 204. & 205
 Souuerain comme est & n'est pas par dessus la loy. 284. 285
 Specification des actes moraux & de leur bonté ou mauuailsié. 67. & 68
 Substance & comme sa definition est parfaite par le gère prochain & par la difference essentielle. 252
 Subiect de la vertu morale. 55. du subiect de la vertu morale & de l'ellection. 56
 Sibilles comme ont predit l'Incarnation de Iesus-Christ. 455
 Synthese nous apprend naturellement qu'il faut suivre le bien & fuir le mal. 216

T

T Arquin le superbe Roy des Romains, perdit son estat par la luxure de son fils. 346
 Tarquin, & le conseil qu'il donnoit à son fils tant parler, en abattant deuant celuy qui luy auoit enuoyé, les testes des Pauors qui surpelloient les auttes. 322

Vu iij

Table

Temperance vertu, & sa definition.	73	Timocratie est pire que la royauté & que la monarchie.	313. & 316
Temperance vertu comme est fort nécessaire au Prince, & pourquoy.	345	Timocratie porte le nom de police, ou gouvernement civil, ou populaire dicit. 303. Se compote des autres gouvernemens ou polices.	ibid.
Temperance est plus occupée à l'atouchement qu'au goust.	71	Timocratie correspond à la communauté des frères en vne famille, lesquels sont tous égaux, si ce n'est qu'il y ait vne grande difference d'age.	318
Temperance & de ses parties, à sçavoir honnesteté, pudeur, abstinence, sobriété, chasteté, & virginité.	76. & 77	Timocratie ou gouvernement civil, & comme il y a deux choses à observer pour la construction d'icelle, & quelles sont.	377-378. Quand devint démocratie.
Temperance, & du moyen de l'acquiescer.	213. 214	Timocratie, & des causes de leur destruction & changement.	363
& les luyvantes iusques à 230. quelles sont les passions qui s'opposent pour empêcher l'habitude de la temperance.	213	Timocratie. Voyez estat Timocratique.	
Temperance est ayrou de la delectation des viandes & des choses veneriennes.	73	Trahison comme se peut appeler vengeance.	355
Temperance est autour des voluptez du corps & non de l'ame.	74. ne s'exerce pas autour des voluptez corporelles autres que celles du goust & de l'atouchement.	Trahison, & comme il n'y a point de peine qui la puisse chastier.	354
Temperance & de la peine qu'elle trouve en l'acquisition de celle vertu.	210. 213. 224. & les suivantes iusques à 230	Tien. blement de reire qui se fit lors que les luis crucierent Iesus Christ.	416
Temperance est vne des particulieres vertus la plus requise à la sapience & à la prudence.	75. Des extremes opposez à la temperance.	Tiellle & roye, & comme les vertus s'exercent autour d'icelles.	144
Temperance & de la temperance.	76. & 76	Trompette comme se peut appeler artifice & astuce.	355
Temperance comme diste de la continence.	78	Tybere Empereur estoit vn des plus dissimulez Princes qui ait iamais esté, & ne luy a rien seruy ceste dissimulation.	341. a esté vn méchant detesté de Dieu & des hommes.
Temperance & sa matiere prochaine, & obiect par soy & propre.	74	Tybere Empereur comme proposa au Senat de declarer Iesus Christ Dieu, & pourquoy.	416
Temperance modere les delectations & les tristesses qui sont autour de l'atouchement.	122	Tyran & que tout ce qu'il fait est nécessairement mauvais, & qu'il ne commande aux hommes que par force contre leur volonté.	325. 326
Temperant fuir la volupté exclusive.	21	Tyran entend seulement à son bien propre, viuppe tout le bien qui appartient à ses subiects, & vse d'eux ainsi que l'artisan de son instrument.	329. & 330
Temperat est loüé de ne s'assilliger point de l'absence & privation de la volupté & de s'en abstenir, selon que la droite raison le diste.	73	Tyran & que tout ce qu'il propose peut estre reduit à trois points & quels sont.	325
Temperé comme est appellé sage.	54	Tyran est la vraye peste du genre humain, & le plus cruel ennemy des hommes, de leur felicité, & de leur repos, que les plus cruelles d'ennuies toutes les bestes sauvages.	325
Temperé est celui qui le comporte mediocrement selon les circonstances requises entre la volupté du goust & de l'atouchement, & la tristesse ou faichetie de leur absence ou privation.	73-76	Tyran d'où prend son origine.	322
Temples, & du lieu d'iceux en la ville.	227	Tyran, & des moyens de le conseruer.	386. 387. 388. 389. & 390
Temple de Iupiter Olympien à quel subiect a esté fait par les Pistianses.	314	Tyran, & comme ce mot signifioit anciennement entre les Grecs, & luy qui auroit droit en l'estat, & sans le consentement des citoyens, s'en estoit emparé par fraude ou par force bien qu'ils les gouvernast iustement.	322
Tenebres qui arriuerent sur la terre lors que Iesus Christ fut crucifié par les luis.	456	Tyran comme n'a soin du public.	ibid.
Territoire de la republique sera loüé d'un chacun, s'il est fertile en abondance de toutes choses.	294	Tyran a des espions qui conuertent & courent aux lieux publics, où les citoyens s'assemblent communement, & autour des portes de la ville & des maisons, pour voir & ouyr ce qu'ils traitent & disent.	324. & 325
Testament, & du vieil Testament.	434. 435. De la doctrine de ces liures. ibid. 436. Contient plusieurs propheties.	Tyran aime les personnes de courage bas qui le flatteront.	325. Il prend plaisir en la compagnie des méchants. ibid. Il reçoit plustost en la familiarité & és festins les estrangiers & les passans que les propres citoyens.
nouveau Testament.	438. 439	Tyrans, & que les Empereurs Tyrans ont esté mal-factez.	343
Theodore Tragédien ne souffroit qu'aucun bouffon ou ioueur de farce mōralt sur l'eschafaut premier que luy, & pourquoy.	403		Tyrans
Thetis ne ramentoit point à Iupiter les biens faits qu'elle luy avoit faits, ainsi ceux qu'elle avoit seulement receu de luy, & pourquoy.	109		
Thomas Morus, & la communauté qu'il introduit en la republique.	419		
Timide, & que celui la devient qui fuit toutes les choses terribles & n'en supporte pas vne.	218		
Timidité vice opposé à la vaillance.	101		
Timidité & intemperance comparees ensemble.	101. & 102		
Timidité depend de nostre volonté.	ibid.		
Timocratie que c'est.	300. 303		
Timocratie est corrompue par l'oligarchie & démocratie.	330		

des matieres.

Tyrans sont presque tous venus des chefs du peuple. 312

Tyrannie que c'est. 300. Est opposée à la puissance royale. 312.

Tyrannie & de ses especes. 304

Tyrannie se ruine d'elle mesme quand ceux qui y ont part ne sont pas d'accord entr'eux. 364

Tyrannie comme est la pire de toutes les polices, ou administrations indirectes de la Republique. 322.

323. 324. 325. 326
Tyrannie comparée à la puissance paternelle dominante sur les enfans, & comme le seigneur sur ses esclaves. 328

Tyrannie fait la guerre aux plus nobles & illustres, & leur fait perdre la vie ouvertement, ou par des voyes occultes, & pourquoy. 322. 323. 324

Tyrannie est compoſee de l'Oligarchie & de la pure Democratie qui sont deux polices vicieuses. 322

Tyrannies, & qu'il y a deux causes principales pour lesquelles on entreprend la ruine des Tyrannies. 364

V

Vacation & loisir comme doit estre donnée aux citoyens par le Legislateur. 413

Vaillance & du moyen de l'acquiescer. 231. 232. 233

Vaillance & des parties potentielles de la vaillance. 100

Vaillance comme contient plusieurs vertus comme parties potentielles. 100. Des vices opposez à la Vaillance. 101. De la vaillance en apparence & non vraie. 102. 103. 104. 105. Comme il y a cinq especes de Vaillance en apparence, dont n'y en a aucune qui soit vraie Vaillance. 102. 103. 104

Vaillance civile ou politique espece de vaillance en apparence. 102. Comme a trois degrez. 103

Vaillance militaire d'où procede. 103

Vaillance en quoy est plus grande & moindre. 98. S'exerce d'avantage à souffrir comme il faut un mal qu'on reçoit, qu'à n'en craindre pas un à venir. 98

Vaillance des Gaulois qui s'opposoit aux flots & vides de la mer, estoit de futeur & barbarie. 104

vraye Vaillance & fortitude qui est vertu, ne se trouve qu'en vertueux. 104

Vaillance encore qu'elle ne soit pas la principale des vertus, toutesfois les republicques l'honorent par dessus toutes. 105

Vaillances fauces. 102. 103. 104. 105

Vaillance des Chrestiens, quelle. 461

Vaillance estant autour des choses extremement terribles, la mort est son objet inextinguible. 97

Vaillance, & que l'acte de la Vaillance c'est aufer, craindre, souffrir des choses terribles, & comme il faut & pour une bonne fin. 97. 98

Vaillance en quelles humeurs se trouve. 406. 407

Vaillance quelle vertu c'est. 95. La prochaine maniere de ceste vertu, c'est la peur & l'audace qui sont internes à l'homme, & l'esloignent les choses terribles & espouvantables qui sont au dehors de luy. 104

Vaillance, & de la peine qui se trouve en l'acquisition de ceste vertu. 220

Vaillance n'est pas autour de la peur de tous maux. 96

Vaillance s'exerce proprement autour de la peur de la mort negatiuement. 97

Vaillant, & que le Prince doit estre vaillant. 340

Vaillant, & comme il n'est pas requis qu'il soit de ces excellents soldats qui se jettent aux perils & exposent leurs vies pour quelque petite chose que ce soit. 97

Vaillant n'est pas sans crainte sur la mer, & es malades, mais d'une autre maniere que les mariniers. 104

Vaillant quand s'expose au peril de la vie, c'est avec consideration, que le bien qui le peut ensuivre de sa mort arriuant, importe plus que celui de la vie. 104. Il arriue quelques fois plus de bien de la mort du Vaillant que de la vie. 104

Vaillant comparé au timide semble audacieux, & comparé à l'audacieux, il semble timide. 112

Vaillant ne s'exerce pas à dompter la crainte de ce qui est pardessus la nature, & les forces humaines. 95

Vaillant est plus loué quand il se comporte bien en choses terribles qu'en audacieuses. 98. De la delectation du vaillant parmi les choses faibles. 99. En quel cas le vaillant se peut fâcher de mourir. 100. En quel cas la fustie est loisible au Vaillant. 100

Valeur ou prix des choses d'où se prend. 136

Vanterie ou attogance. 124. Se commit en trois fortes. 104

Vengeance, & que la crainte en oste l'esperance. 421

Vengeance, & que le Prince se trouuant offensé ne doit pas courir proprement à la vengeance. 343

Vengeance n'est desirable par loy comme fin. 85. & 86

Venus estoille, & de sa beauté. 205

Viciable doit dire verité en toutes choses. 125

Verité est une des vertus compagne de la magnanimité, qui conuiet & est propre au Prince. 341

Verité, la complaisance, & la civilité conuiennent & diffèrent. 116

Verité vertu morale. 123. Sa definition. 104. La matiere autour de laquelle ceste vertu s'exerce quelle est. 123. 124. Extremes de la Verité. 124. 125

Verru acquise doit estre exercee continuellement. 220. 221. 222

Verru heroique & diuine, & que c'est que ceste vertu. 203. Ceste vertu est rare entre les hommes 104

Verru consiste à moderer & dompter les passions & non à les estindre. 71. 72

Verru autour des mediocres ou petits honneurs. 112

Verru doit selon quelques vns resider en la faculté dont elle est la regle & moderer les mouuemens. 209

Verru comme se diuise en naturelle & acquise, & pourquoy. 207

Verru ont toutes leur siege en l'ame. 104

Verru comment reçoit le plus & le moins. 206

Verru considerée selon une mesme espece, peut estre dite plus grande & plus petite en deux fortes. 104

Verru, & que la felicité aduee consiste es operations. 220

Table

de la prudence selon la Vertu, & non és biens
externes. 219.214
Vertu, & des actions & passions qui ne peuvent es-
tre reduites à la mediocrité de la vertu. 65. Des
extremes de la vertu, comment elle leur est op-
posée, & de l'opposition des extremes entr'eux.
65.66.67
Vertu, & de la recapitulation de l'obiet de chaque
vertu. 203.204
Vertu est opposée en deux sortes à ses extremitez.
66
Vertu, & que la felicité ne consiste en l'habitude de
la vertu. 30.31.&32
Vertu, & que ceux qui la fuyent apprehendent la
peine qu'il y a de s'y accoustumer. 220. Ce n'est
que la haine de l'homme s'il ne se veut habituer à
la vertu. ibid.
Vertu, & des semences de vertu qui sont en nous
de nature. 216
Vertu, & à quoy il faut auoir esgard en acquérant
la vertu. 218. De la cause des difficultez & peine
qui se trouue à acquérir la vertu. 219.220. Consi-
derations qui doiuent faire passer par dessus les
difficultez d'acquérir la vertu. ibid. Qu'il faut
exercer la vertu acquise. 220.221
Vertu consiste au milieu. 110
Vertu est par soy pour l'usage du vertueux. 212
Vertu, & la difficulté qui se trouue à l'acquérir, &
de ce qui le faut iouuenir pour nous inciter de
la suivre. 202
Vertu s'exerce autour des actions & passions hu-
maines desreglees selon le plus ou le moins. 65.
66
Vertu morale, & qu'il n'y en a aucune qui n'ait son
siege en l'entendement. 208.209
Vertu morale s'exerce non seulement en seruant
Dieu, sa patrie, ses parents, les amis, & faisant ce
qui est honneste en particulier, mais aussi em-
ployant sa vie pour eux quand l'occasion le re-
quiert. 231.232
Vertu morale, & que la droite raison constitue la
mediocrité d'elle. 62.63.64
Vertu morale est vne pure habitude operative, sans
estre aucunement cognoscitive de soy. ibid. Com-
me il n'y a rien de cognoscitif en l'acquisition &
exercice de la vertu morale, que ce qui appar-
tient à la prudence. ibid. Prudence confiderée en
soy est purement cognoscitive & directive, &
seulement operative à cause de la vertu morale.
ibid.
Vertu morale, & du subiect ou obiet de la vertu
morale & de l'effection. 56. a. b.
Vertu morale modere les passions desreglees, & ex-
tipe les vices. 64
Vertu morale & sa mediocrité. 61.62.63
Vertu s'exerce autour des voluptez & des douleurs.
ibid.
Vertu morale & de son subiect ou obiet. 55. De
l'effection requise à la vertu morale. ibid. b.
Vertu morale, & du moyen d'acquérir l'habitude de
la vertu morale. 215. Que l'habitude cognoscitive
n'est pas suffisante pour la vertu morale. ibid. Que
nous ne naissons pas avec la vertu morale, mais seu-
lement avec des dispositions de l'acquérir. 215.
& 216. De ceux qui sont capables ou incapables de
la vertu morale. 216.217. De ce qu'il faut connoi-
stre & faire pour acquérir la vertu morale. 217.218

Vertu morale, & l'art qui est vne habitude de faire
certaines choses avec raison en quoy conuiennét
& en quoy diffèrent. 211
Vertu morale differe de l'habitude operative de l'art
en ce qu'elle ne peut estre acquise sans effection
ny par contraincte. ibid.
Vertu morale ne parfait pas celuy qui l'a s'il ne l'e-
xerce & qu'il n'opere. ibid.
Vertus distinguees en contemplatiues & actiues.
208.209.210
Vertus corporelles correspondent en certaine ma-
niere à vne des morales de l'ame. 207. Nous pou-
uons naistre avec les vertus corporelles & les ac-
querir, excepté la beauté. ibid.
Vertus corporelles. ibid. Comme il y a quatre facul-
tez apparentes au corps, qui sont des vertus cor-
porelles. ibid. Comme nous pouuons naistre avec
les vertus corporelles. ibid.
Vertus Chrestiennes sont vn meilleur moyen de
connoistre la felicité de l'homme & d'y paruenir
que les humaines. 460. 461. 462. 463. 464. 465.
& 466
Vertus humaines à comparaison des Chrestiennes,
ne laissent d'estre loüables & bonnes, pourueu
qu'on n'en abuse point. 465
Vertus actiues comparees entr'elles. 466
Vertus morales, & des especes des vertus morales
qui s'exercent plus pour le bien de celuy qui les a
que pour les autres. 73.74. & les suivantes iusques
à 94
Vertus morales, & de la conuenance & liaison d'i-
celles entr'elles. 204. 205
Vertus morales, & comme Platon en pole quatre
comme principales, à sçauoir la prudence, la
temperance, la vaillance & la iustice. 204
Toutes les autres vertus se peuuent reduire de-
sous elle. ibid. Toutes les vertus morales ont vn
mesme but qui est le souverain bien & la felicité
de l'homme. ibid. 205
Vertus morales selon le degré de continence se peu-
uent bien trouuer les vnes sans les autres. ibid.
Vertus morales qui ne sont pas conioinctes pour le
regard de l'exercice. ibid.
Vertus naturelles. ibid. Et comme il se trouue quel-
quesfois des hommes si bien nais qu'ils operent
naturellement comme s'ils auoient des vertus ac-
quises. 207
Vertus tant morales que autres sont en l'entende-
ment où elles résident, comme en leur subiect.
209.210
Vertus qui sont tant pour le bien des autres que com-
me pour celuy qui les a. 95.96. & les suivantes ius-
ques à 127
Vertus, & de la perfection des vertus entr'elles.
205.206
Vertus, & qu'il n'est pas ayisé de trouuer laquelle est
la plus excellente des vertus pour luy donner la
palme & la victoire. 205
Vertus ne naissent point avec nous. 207
Vertus sont biens de l'esprit. 7
Vertus & leur obiet quel est. 144
Vertus intellectuelles. 209
és Vertus actiues les habitudes operatiues ne sont
point distinguees recellemment des cognoscitiues.
210.211
Vertus, & que la felicité humaine consiste és opé-
rations selon les vertus de sapience & de pruden-
ce par-

des matieres.

ceparfaire. 34.35.36.37.38
Vertueux, & qu'il est utile au public que le vertueux
 fayne. 196
Vertueux comme se peut aymer soy mesme. 194
Vertueux quand peut & doit estre amy de beau-
 coup, la vertu fayne. ibid.
Vertueux mesme les auares, & pourquoy. 236
Vertueux simplement comme differe d'auec vn
 bon citoyen. 320
Vertueux est appelle bon simplement de quelque
 vertu morale que ce soit qu'il ait. 212
Vertueux operat est digne de louange & d'honneur
 simplement, par ses actions vertueuses. ibid.
Vandes, & comme nous en deuons vser pour vi-
 ure seulement de ce qui est necessaire pour l'en-
 tretien du corps.
Vice qui nous incline & addonne plus aux volu-
 ptez de Venus, & du boire & manger, qu'il n'est
 honneste & raisonnable l'appelle intemperance.
 75
Vice auquel l'homme est naturellemēt plus enclin,
 l'oppole plus à la vertu. 91
Tout Vice est blasmable, & celui où nous sommes
 le moins contrainct, & qui est le plus facile à cui-
 ter, est le plus blasmable. 101
Vice, Voyez extreme.
Vices, & que les actes viciex ne sont pas plaisans
 de foy, ains pleins d'inquietudes. 222
Vices opposez à la vaillance. 101
Vices sont des serpens cachez sous l'herbe qui
 ont la face de Venus, & la queue de scorpion.
 220
Vices dependent de nostre volunté. 102
Vices opposez à la magnanimité. 110. 111. Comme
 sont autour de grandes choses. ibid.
Vicieux ne peuvent faire d'amitié, ny avec eux, ny
 avec les autres. 170. Ils n'ont point de bien-vuei-
 lance en leur endroit. ibid. N'ont point de con-
 corde ny de paix avec eux mesmes. ibid. N'ont
 point de concorde ny de paix avec eux. 170. &
 171
Victoire, & comment le Prince se doit comporter
 en la victoire. 349.350
Vie active selon la vertu comme a aussi les delecta-
 tions & les plaisirs à part. 469.470
Vie commune de la republique comparee avec la
 priuee. 478. Comme la parfaite felicité de l'hom-
 me n'est point en ceste vie. 478.479.480
Vie de l'homme, & comme il y en a de trois diuerses
 sortes, & la felicité qui leur conuient. 47
Vie est diuisee en affaires & loisir, & en guerre &
 en paix. 401.411
Vie contemplatiue selon la sapience comme est ex-
 tremement delectable. 469
Vie n'est bonne moralement à l'homme qu'en tant
 qu'il l'employe en l'exercice de la vertu. 231
L'homme ne doit craindre la perte de sa vie qu'é-
 tant qu'elle luy osteroit les moyens d'exercer la
 vertu. 231. 232. Le bien qui reuiend d'auoir sacrifi-
 é sa vie pour la religion & pour sa patrie. 231
Vie est vn bien naturel de l'animal. ibid.
Vieilles ne sont pas propres à l'amitié. 171.172
Vieillards sont plus enclins à l'amitié utile, qu'à la
 delectable, & pourquoy. 172
Vieillards ont besoin d'amis pour en estre obeis, &
 afin qu'ils fassent pour leurs amis, ce qu'ils ne
 pourroient pas d'eux mesmes, à cause de la debi-

lité de vieillesse. 187
Vieilles gens, & qu'il les font leurs mœurs. 429.430
Vieillesse prepare le chemin à la peur. 416
Village que c'est. 173. & 174. Comme est compo-
 sé. ibid. Regarde le bien de toutes les maisons &
 familles qui y sont comprises. 275
Ville comme doit estre située. 235. Des fortresses de
 la ville. 296. Du lieu des temples en la ville. 297
Vin deffendu par les Carthaginois à celui qui estoit
 en l'armee. 214
Vin, & comme il en faut vser pour fuir l'exces. ibid.
De ceux qui ont pris plaisir à boire du vin. ibid.
Violent que c'est. 57. 2.
Virgile comme descript la Natiuité de Iesus. Christ.
 455
Virginité partie de la temperance. 77
Visage, & que la grandeur, les traits & les linea-
 mens d'iceluy viennent de la seule nature & non
 de l'art. 207
Viuacité du sens comme est vertu corporelle. ibid.
Vivre, & comme il faut viure librement pour estre
 en lanté. 215
Vivre est proprement sentir & entendre. 189
Vivre est conté entre les choses qui sont bonnes &
 delectables. ibid.
Vlysses loué pour n'auoir voulu trahir l'affection de
 la femme Penelopee, pour consentir à celle de la
 fille d'Atlas. 254. Il refusa aussi de demeurer avec
 Circé qui luy offroit de sauuer les compagnons.
 ibid.
De l'Vnité ou mesuré specifiquede la republique,
 & de sa diuifité. 290
Volonté, & comme tous les vices en dependent.
 102
Volupté des viandes & liqueurs qu'on boit. 223. &
 224
Volupté de Venus & le moyen de la bien connoi-
 stre & scauoir de quelle torte nous la deuons re-
 ceuoir & fuir. 223. 225. 226. 227. 228. Le moderé &
 legitime vsage d'icelle en est utile pour la conser-
 uation de l'espece, mais l'exces en est tres perni-
 cieux au corps & à l'entendement. 226
Volupté est mal asseuree & difficile à posseder. 17
Voluptez corporelles, & comme l'vsage n'en est pas
 bon à l'homme s'il n'est moderé. 18. Elles ne sont
 pas bonnes de foy. ibid. Est de fort peu de duree
 & suiue de longues salcheries. ibid.
Volupté que c'est proprement. 17
Volupté & comme Pythagoras exhortoit de la fuir.
 230
Volupté, & qu'il est plus difficile d'y resister qu'à l'i-
 re, & pourquoy. 86
Volupté, & que la felicité ne consiste pas es biens
 du corps, & premierement en la Volupté. 17. 18.
 19
Volupté, & du fondement de l'opinion d'Eudoxe,
 estimant que la volupté estoit le souverain bien.
 ibid.
Volupté, & larefutation des raisons par lesquelles
 les Platoniciens vouloient prouuer que la volu-
 pté n'estoit pas bonne. 20. 21. 22. Refutation des
 raisons que les Platoniciens donnoient aux rai-
 sons d'Eudoxe. 22. 23. 24. Refutation de l'opinion
 d'Eudoxe par Aristote. 24. 25. 26
Volupté, & comme il est plus difficile selon Hera-
 clite de resister à la volupté qu'à la cholere. 36. b.
Volupté, & comme le temperant la fuit. 21. Elle

Table

nuit à la prudence. *ibid.* Est vilaine & nous met
 en mépris. 21. 22
 Volupté, & comme il ne faut pas user de toute volu-
 pté, mais seulement de celles que l'honnesteté &
 la médiocrité convenable permettent. 26
 Volupté estant avec nous dès nostre enfance, & cō-
 me il est malaisé d'estre ostée. 56. b
 Voluprez, & que l'excez d'icelles est celuy de tous,
 qui est commun aux plus vilains animaux. 224
 Voluprez qui combattent & empêchent la tempe-
 rance, quelles sont. 223. 224
 Voluprez sensuelles & bestialles. 74
 Voluptueux friands comme iettent leurs cris con-
 tre les Philosophes & contre la vertu. 225
 Voluptueux de Venus blasmez. 227
 Vouloir, & que c'est vn acte de grandeur de ne vou-
 loir qu'autant qu'on peut. 349
 Voyage des Indes Orientales & Occidentales, &
 les difficultez qu'on a eu d'y aborder, & les gran-
 des richesses qu'on y a trouuees. 220
 Voyageurs sont plus enclins à l'amitié vtile qu'à la
 delectable. 172
 Voye qui conduit au vice est applanie & sans labeur,
 & peut estre acheuée promptement. 220
 Vtilité est double, l'une morale & l'autre legale. 164

Vtilité morale que c'est. *ibid.* Correspond au droit
 naturel. *ibid.*
 Vtilité legale que c'est. *ibid.*

X

X Enocrates comme tenuoya la belle courtisane
 Phriné sans la toucher. 76

Y

Y Vrongerie blasmee. 224. Les maux qui attri-
 uent par icelle. *ibid.*

Z

Z Aleucus de Locres cōme pratiqua fort loui-
 blement l'exécution de la loy qu'il auoit
 faite, que les adulteres auroient les yeux creuez,
 & que son fils estant tombé en ce crime ce que
 fit. 331

Zenon Empereur comme appelle en ses Edits la re-
 ligion Catholique, baye, fondement & tutelle
 de l'Empire Romain. 339

F I N.



Les lignes se comptent du costé du texte Latin.

Mots à changer.

Page 21. ligne 14. soit, luit. l. 13. douceur, douleur. p. 26. l. 37. ils, s'ils. p. 30. l. 1. se, de ou, du. p. 33. l. 51. dela, la. p. 35. l. 19. lesquelles, quelles. p. 36. l. 19. luy, leur. p. 38. l. 37. arresterons, arretions. p. 42. l. 7. En, Et. p. 45. l. 18. ne, les. p. 61. l. 16. le cōfētr, la confētr. p. 69. l. 42. ou, Ou. p. 68. l. 24. en la, la. p. 71. l. 14. en quoy. de quoy. p. 76. l. 40. la, le. p. 79. l. 50. cholerez, ehole. re. l. 56. se, le. l. 57. de, a. p. 81. l. 14. qui, qu'il. p. 83. l. 61. a, de. p. 90. l. 19. douleur, douceur. p. 92. l. 16. hōmes, hōncurs. p. 93. l. 36. sferomez, effroniez. p. 101. l. 19. bien qui y, mal qui y est. p. 103. l. 50. le moins, l'amour. p. 106. l. 49. supposer, supporter. p. 110. l. 48. impudence, impudēce. p. 114. l. 4. qu'il, à qui. p. 120. l. 44. doit estre fait, se face. p. 125. l. 24. s'enfueroit, s'e enfueroit. cōmoditē, iacōmoditē. p. 141. l. 45. passions, actions. l. 47. cōment, comme. p. 145. l. 14. lousage, louage. p. 153. l. 27. par vœ, pour vœ. p. 158. l. 40. le, les. p. 169. l. 43. continer, continuer. p. 178. l. 56. a, en. p. 180. l. 47. legales, inegales. p. 183. l. 18. de quoy, pourquoy. p. 187. l. 31. des, les. p. 189. l. 26. parce, &. p. 198. l. 4. la, le. p. 199. l. 16. plus, flus. p. 203. l. 36. actions, nations. p. 205. l. 9. d'aurant, autant. p. 215. l. 38. n'estre, naistre. p. 216. l. 20. deuiendroient, deuiendroient. p. 228. l. 1. ses, ces. p. 229. l. 52. de vos, des. l. 53. S'ils veulent s'estudier à la vertu, vōus, s'ils veulent s'estudier à la vertu: Vous. p. 245. l. 26. a, sur. p. 251. l. 24. au, fut. le. p. 257. l. 48. a leurs, de leurs. p. 267. l. 13. qu'il, qui. p. 271. l. 17. asseblement, l'asseblement. p. 276. l. 46. propotion, proposition. p. 283. l. 5. itafeible &, itafeible & du. p. 290. l. 25. des, de. p. 293. l. 40. de ce, pource. p. 296. l. 16. emploiait, explanait. p. 311. l. 12. famille, faillie. p. 318. l. 30. ny, &. p. 337. l. 51. bien, lieu. p. 351. l. 19. y, luy. ny, &. p. 355. l. 51. viraine, vaine. p. 360. l. 5. trouue, trouuant. l. 4. confētr, confētr. p. 371. l. 10. parties, parais. l. 36. foudre, foudre. p. 372. l. 44. cāuses, causes. p. 384. l. 12. qui reste les, ce qui reste des. p. 387. l. 49. s'y, se. p. 388. l. 6. es, en tels. p. 389. l. 18. aux, & les. p. 394. l. 32. religion, region. l. 37. religion, region. p. 395. l. 4. ordonne, ordonnances. p. 403. l. 2. doient, doit. p. 404. l. 14. maison, moillon. p. 415. l. 25. qu'elle ne se, qu'il ne s'en. p. 418. l. 18. des, de. l. 47. ient, seroient. p. 419. l. 46. en l'humeur, de l'humeur. l. 52. a ce, ce. p. 427. l. 19. en, a. p. 431. l. 32. parties, partie. p. 435. l. 4. veu qu'il, veu qu'elles. p. 439. l. 27. qu'il, qui. p. 445. l. 44. ancien, ancienne. p. 447. l. 18. l'appetenoient, l'apperçoient. p. 450. l. 31. des, deux. p. 453. l. 38. il, qu'il. p. 463. l. 4. de, des. p. 473. l. 22. la, le. p. 476. l. 4. l'experience, l'exercice. l. 10. ou, du.

Mots à adionster.

P. 17. l. 42. a, s'enfuit, au moyen de quoy. p. 19. l. 8. à, avec, les. p. 19. l. 50. à D'autant, que. p. 30. l. 17. à, partie, du temps à, de, bonne. p. 54. l. 48. à, partie, & que. p. 61. l. 13. à vertu, morale. p. 71. l. 12. à, l'acte, & non. p. 74. l. 2. à matiere, estoignec. p. 109. l. 55. a, &. a. p. 127. l. 18. à confusion, de celui. p. 176. l. 10. à l'homme, & la femme. p. 178. l. 38. soit, elle. p. 127. a &, les. p. 207. l. 30. à l'ame, raisonnable. p. 220. l. 2. à goust, &. p. 227. l. 29. à Roy, qui estoit. p. 233. l. 30. à ctioit, que Saladin n'emportoit que cela de toutes ses conqueistes. p. 249. l. 1. à, premiet, se. p. 268. l. 32. à, aussi, la terre. p. 287. l. 25. a vœs, en la republique. l. 24. l. 31. à, plus, &. p. 337. l. 16. à, tout, en. p. 341. l. 15. a frayeur, &. p. 359. l. 10. à, parce, qu'ainsi. p. 385. l. 40. à, ceux, la. p. 387. l. 50. à ceux, tesmoins. p. 394. l. 24. à, de, la. p. 403. l. 57. à, republique: que. p. 407. l. 1. à, autres, qui. p. 419. l. 3. à, plus, mal. p. 422. l. 32. à, bonnes, comme. p. 465. l. 35. à, font, de. p. 466. l. 24. à, elle, qu'. p. 473. l. 44. à hommes, qui font soubmis à la republique. p. 477. l. 24. à, estre, dit.

Mots à oster.

P. 56. l. 36. aussi. p. 76. l. 12. mais. p. 82. l. 40. dōt. p. 110. l. 44. en. p. 129. l. 13. de. p. 147. l. 49. entre les hommes. p. 264. l. 22. pouf, p. 279. l. 21. ou. p. 289. l. 10. ce. p. 388. l. 6. tels. p. 441. l. 30. les. p. 477. l. 33. s'estant.



